BIB. DOM.
ANDEGAV.
S. J.

D. 76

IHS

Lettres des Scolastiques de Laval

Les Scolastiques de Laval aux RR. & PP. de.....
(Nos RR. PP. & nos CC. FF.

MARS 1873.

P. C.

Europe. — France. — *Notice sur le Bienheureux Pierre Lefebvre, son culte et sa béatification, par le R. P. Vanderspeeten.* (*) (Extraits des Précis Historiques)

..... Né en 1506, entre nos plus âpres montagnes, comme s'exprime saint François de Salles, c'est-à-dire au petit hameau de Villaret, paroisse du Grand-Bornand, au diocèse de Genève, il quitta, jeune encore, la houlette du berger pour les exercices de l'école, fit à 12 ans vœu de chasteté perpétuelle, alla plus tard se faire inscrire sur les matricules de l'Université de Paris, où il eut le bonheur de voir Ignace, d'entrer en relations intimes avec lui, de le comprendre, de l'aimer et bientôt de le suivre, vaillant soldat, à la conquête des âmes. De France, il passa en Italie avec ses compagnons, reçut comme eux les encouragements du Souverain Pontife, fut choisi par lui avec Lainez, un de ses frères en religion, pour occuper une chaire de théologie à Rome, au collège de la Sapience, et, bientôt après, envoyé à Plaisance avec le légat Ennio Philonardi, où il changea en peu de temps la face de la ville et, par elle, de tout le Plaisantin. — En 1540, donné pour compagnon par Paul III au docteur Pierre Ortiz, envoyé extraordinaire de Charles-Quint à la cour de Rome, il le suit en Allemagne aux Diètes de Worms, de Spire et de Ratisbonne, acquiert, grâce à l'irrésistible ascendant de sa vertu, une influence immense sur les princes et les Evêques du Saint-Empire et contribue plus que nul autre à arrêter le protestantisme envahissant dans sa course furibonde. — De l'Allemagne où il reviendra, il passe en Espagne, toujours en compagnie d'Ortiz. Arrêté à son passage en France et jeté en prison avec la petite caravane dont il fait partie, il convertit ses geôliers et ses juges, et reçoit de leur part les plus douces consolations et les plus grands honneurs en compensation des désagréments

(*) Le R. P. Vanderspeeten produit des documents incontestables pour prouver que le véritable nom du Bienheureux est Favre et non pas Lefebvre. Mais ce dernier nom (qui s'écrit d'ailleurs de 5 ou 6 manières) a tellement prévalu en France, que nous n'osons pas nous éloigner en cela de l'usage universellement établi.

qu'ils lui ont causés avant de le connaître. Madrid, Saragosse, Medina-Celi, Alcala, entre vingt autres villes, entendent sa parole onctueuse, et lorsque, après un court séjour sur les bords de l'Ebre, il reprend en pélerin le chemin de l'Allemagne, il est accompagné sur sa route par les deux chapelains des princesses Marie et Jeanne, filles de l'empereur, qui sont devenus ses novices et ses frères. — De retour au foyer de l'hérésie, il se dépense sans réserve à Spire et à Mayence, où il attache à sa personne et associe à ses travaux le véritable apôtre de l'Allemagne au XVIe siècle, le Bienheureux Canisius. A Cologne, il fait cesser, au moins pour un temps, les velléités hétérodoxes du malheureux archevêque Hermann de Wied, qui n'eut probablement jamais apostasié si le fils d'Ignace n'eut dû abandonner le pays du Rhin pour les rives du Portugal. — En passant par Louvain, où la maladie l'arrête 3 mois, il s'entoure au sein de l'Université des plus honorables sympathies, gagne à son œuvre un vénérable ecclésiastique, nommé Corneille Wisbavey, et à sa suite un grand nombre d'esprits distingués et de généreux dévouements, jetant ainsi, par l'efficacité de sa parole, les premiers fondements de ce célèbre collège où enseignèrent tour à tour les a Lapide, les Lessius et les Bellarmin. — Sur ces entrefaites, il est rappelé en Allemagne par un ordre exprès du Pape qui tremble pour le sort de l'église de Cologne. Il accourt, voit l'archevêque Hermann, le nouveau chancelant dans la foi, lui parle de Dieu et de son âme, lui rend quelque vigueur et repart pour le Portugal, tout en laissant à Cologne une douzaine de ses frères, premier noyau de la future province du Bas-Rhin. — Il court s'embarquer à Veere, en Hollande, arrive à Lisbonne, y tombe malade, et à peine guéri, prêche, éclaire, convertit tant à Evora qu'à Coïmbre, amène à la Compagnie plus de 40 nouveaux enfants, passe en Castille avec le Père Araoz, fait l'admiration de Salamanque, est accueilli avec les plus grands égards à la Cour de Valladolid par l'infant Philippe et sa femme Marie, commence par la cour elle-même la réforme des mœurs et fait descendre l'esprit vraiment chrétien jusque dans les couches les plus basses de la société castillane. Bientôt Valladolid ne suffit plus à l'ardeur toujours brûlante de son zèle, et s'il y revient après une courte et fructueuse excursion à Madrid et à Tolède, ce n'est que pour y établir une maison de la Compagnie et recevoir dans son sein de nouveaux et brillants auxiliaires. — Un nouveau pays allait devenir le théâtre de son infatigable activité. Deux de ses frères, Laynez et Salmeron, avaient été désignés par le Pape pour être ses théologiens au concile de Trente. Lefebvre dont nous venons ..... d'esquisser la brillante carrière, fut appelé d'Espagne pour aller les rejoindre en la même qualité. Son départ plongea dans le deuil et les Pères qu'il soutenait de ses avis et les seigneurs de la cour dont il était le confesseur, le conseiller et le père. Au reste, son voyage même ne fut pas inféond. A Gandie, il posa la première pierre d'un grand collège, fondé par le Duc de Borgia qui ne devait plus guère tarder à revêtir lui-même et la robe et l'esprit des enfants de la Compagnie. — Ce fut à peu près le dernier effort de son zèle. En quittant Valladolid il était dévoré de la fièvre tierce qui le retint quelques jours à Barcelone sans l'empêcher de se livrer aux rudes labeurs de la chaire et du confessionnal. — Informé de l'état d'épuisement où se trouvait l'aîné et peut-être le plus aimé de ses fils, Ignace redoute pour lui le climat de Rome, surtout au milieu des chaleurs de la canicule. Il renoncera à le voir pour ne point exposer des jours qui lui sont si chers. Mais les Pères qui forment son conseil ne partagent point ses craintes. Ignace se rend, Lefebvre obéit et le Ciel se hâte de récompenser la vertu de son serviteur. La fièvre devient de plus en plus dévorante et ne laisse plus, après peu de jours, entre les mains des jésuites de Rome que la dépouille d'un saint. C'était le 1er août 1546. Lefebvre n'avait vécu que 12 ans dans la Compagnie; il expirait dans la force de l'âge, comptant à peine 40 ans, et déjà l'Europe entière avait tressailli aux accents de sa voix en attendant qu'elle pût se prosterner un jour au pied de ses autels.

Déjà de son vivant le Bienheureux Lefebvre avait été l'objet d'une estime, disons mieux, d'une vénération qu'on ne voue d'ordinaire qu'aux saints. Partout où il passa, en France, en Italie, en Espagne, en Belgique, en Portugal et en Allemagne, les princes, les Evêques, les Docteurs, comme

les simples particuliers avec lesquels il eut à traiter, conservèrent de ses vertus un affectueux souvenir, que son heureuse fin a transformé sans effort en une sorte de culte. — Parmi ses frères même — j'entends les premiers compagnons d'Ignace — tous hommes de jugement sûr et de grande perfection, Lefebvre jouissait de la plus haute considération. Quand il fut question, à l'origine de la Compagnie de Jésus, de choisir un Supérieur général de l'ordre naissant, toutes les voix à la vérité se réunirent sur Ignace, que les circonstances désignaient elles-mêmes pour père de la nouvelle famille; mais ce qui témoigne de l'éminente opinion que les Pères avaient de leur aîné, c'est que les trois seuls suffrages qui prévissent le cas où saint Ignace ne pourrait pas accepter la charge, désignaient subsidiairement le P. Lefebvre pour Général de la Compagnie; et parmi ces trois votes se trouvait celui de François-Xavier, juge si compétent en matière de sainteté. Il commence par affirmer « que pour Ignace, depuis longtemps le véritable Père de la Compagnie de Jésus, doit, à son avis, en être le premier Supérieur. Après son décès, continue-t-il, parlant selon le sentiment de son âme, comme si j'étais à l'heure de ma mort, je dis qu'il faut élire le Père Maître Pierre Lefebvre, et sur ce point je prends le Ciel à témoin que je ne parle pas autrement que je ne pense ». — Ce témoignage si glorieux pour Lefebvre n'est point isolé. Le Bienheureux Canisius eut à peine entrevu celui qu'il pouvait appeler le Père de son âme, qu'il écrivit dans l'intimité à un de ses amis : « Un vent favorable m'a conduit à Mayence; j'ai rencontré, à ma grande utilité, l'homme que je cherchais ou plutôt l'ange du Seigneur. Je n'ai pas rencontré jusqu'ici de théologien qui le surpassât en érudition et en profondeur spirituelle, je n'ai trouvé personne qui l'égalât en vertu. Il n'a rien plus à cœur que de travailler avec Jésus-Christ au salut des âmes; pas une parole sur ses lèvres, dans la conversation la plus intime, ni même à table, qui ne respire Dieu et la sanctification des âmes, et tout cela sans causer le moindre ennui à ceux qui l'entendent; tant ces matières d'entretien lui sont familières. » — Gérard Hammond, prieur de la Chartreuse de Cologne, à qui peut-être la lettre de Canisius avait été communiquée, écrivant lui-même à un de ses frères avant d'avoir eu le bonheur de voir et d'entretenir le digne fils de saint Ignace, s'exprime en ces termes sur le compte du Bienheureux : « Un des prêtres du nouvel institut se tient à Mayence auprès du Cardinal. C'est un homme de grande sainteté, il s'appelle Maître Pierre Lefebvre et est théologien de l'école de Paris. A toutes les personnes de bonne volonté qui recourent à lui, il communique certains exercices spirituels qui leur procurent, en peu de jours, une véritable connaissance d'eux-mêmes et de leurs fautes, le don céleste des larmes, une sincère et complète conversion des créatures au Créateur, le progrès dans les vertus et une intime confiance en Dieu unie au plus tendre amour de sa divine Majesté. Oh! que n'ai-je l'occasion de voler à Mayence! C'est un trésor qu'il ne faudrait pas hésiter à aller chercher au fond des Indes. J'espère que le Seigneur me fera la grâce, avant que je meure, de voir de mes yeux cet homme de Dieu, cet ami privilégié de son Cœur. » L'espérance du vertueux prieur ne fut point déçue. Il vit Lefebvre dans sa Chartreuse, il entendit les brûlantes paroles du nouvel apôtre et il trouva que la renommée ne lui en avait pas assez dit. — Entre vingt autres qu'il nous serait facile de citer, ces quelques témoignages peuvent suffire. Ils montrent que Lefebvre, dans l'opinion de ses contemporains, n'était pas un homme simplement pieux, un religieux édifiant, mais qu'il était entouré, à leurs yeux de cette douce auréole qui paraît envelopper dès cette vie la personne des saints.

Le Ciel se préparait à ratifier le jugement des hommes. A peine Lefebvre eut-il rendu le dernier soupir, que sa mort fut révélée en Espagne à saint François de Borgia, merveilleusement favorisé de l'esprit d'en-haut. Il connut d'une manière surnaturelle la gloire dont le Seigneur avait récompensé son fidèle serviteur, en lui donnant place au nombre de ses élus. Dans un de ses ravissements, le saint eut le bonheur de voir le Père éblouissant de lumière et de recueillir de sa bouche d'admirables révélations sur l'obéissance que le Sauveur a pratiquée dans le cours de sa vie terrestre, et sur la joie dont le Bienheureux lui-même jouissait au paradis, en récompense de la générosité qui l'avait poussé à subir la mort, plutôt que de manquer à la perfection de l'obéissance. C'est ce que le P. André Oviedo, plus tard patriarche d'Éthiopie et en ce temps là Recteur du collège de Gandie,

fit connaître dans une lettre intime à ses frères de Rome. Il ajoutait à ces renseignements consolants que le décès du Bienheureux avait été fêté dans son collège et dans toute la ville avec des transports d'allégresse qui n'eussent pas été plus grands s'il se fut agi de sa canonisation. Bien plus, les Pères de Gandie se rappelant que Lefebvre, sur l'invitation de saint François de Borgia, le fondateur de leur collège, avait posé la première pierre de leur habitation, le choisirent pour patron spécial de leur maison et recueillirent de ce culte d'affection fraternelle un sensible accroissement de piété pour l'avancement de leurs âmes. Aussi, tant qu'Oviedo se trouva à la tête du collège, envoya-t-il chaque année à Rome un cierge de cire blanche avec prière de l'allumer sur le tombeau du serviteur de Dieu. C'était, en attendant l'autorisation d'un culte public, une preuve de sa dévotion personnelle en même temps qu'une prière pour obtenir de nouvelles lumières de Celui qui en est la source toujours vive et toujours inépuisable. — Ces témoignages de vénération, venus d'au delà des Pyrénées, ne firent sans doute qu'imprimer un nouvel élan au culte plus ou moins autorisé dont le tombeau de Lefebvre pouvait être l'objet à Rome. Les dépouilles du Bienheureux avaient été déposées dans la petite église de Notre-Dame della Strada, qui tenait lieu de sanctuaire aux nouveaux religieux. Une trentaine d'années plus tard, la magnifique église du Gésu, construite sur les dessins de Jean Vignole, fut élevée en grande partie sur l'emplacement de l'ancienne église, dont le chœur servit partiellement de sacristie au nouveau sanctuaire, jusqu'à ce que le Cardinal Edouard Farnèse eût bâti l'admirable sacristie actuelle. C'est là, dans un enclos de quelques pieds, que se trouve, au milieu d'autres tombeaux, celui du Bienheureux, sans qu'il soit possible d'y assigner la place précise. Nous n'avons pas l'intention de recueillir toutes les indications qui nous restent sur le culte du Bienheureux pendant la dernière moitié du XVIe siècle. Nous nous contentons d'affirmer que ce culte ne fut jamais interrompu. Il fut même y avoir à ce sujet, jusque dans notre pays où Lefebvre avait passé quelques mois, une sorte d'enquête, puisque le P. d'Outreman nous apprend que « Marie Nay-Hovey, religieuse de l'ordre des Carmes à Bruges, a assuré en présence de plusieurs tesmoings avoir esté delivree iadis à Louvain d'une malatie tresgrieve et dangereuse par le P. Pierre le Febvre lequel aussi luy descouvrit quelque secret de conscience que personne du monde, hormis Dieu et elle, ne pouvait sçavoir. » — Mais ce fut surtout dans son pays natal que le Bienheureux fut l'objet d'une vénération spéciale, et déjà nous avons vu que saint François de Salles, en 1607, se trouvait « consolé de consacrer un autel sur la place en laquelle Dieu fit naistre ce bienheureux Homme. » — « Il faict à présent force miracles en Savoie, dit à son tour le P. d'Outreman, en 1623, et surtout au lieu de sa naissance, où il est visité avec tel concours, que l'an 1619 on y conta au Noel cent et vingt curés des villages voisins, qui s'y estoient transportés processionnellement à Croix et gonfanons et suivis de leurs paroissiens. Le marquis du Val-Romain-Val-Romay-François luy a dédié une belle table de bronze ceste mesme annee et compose luy mesme la vie dudit Pere à dessein de le mettre en lumière. » — Cette vie n'était probablement pas la même que celle dont il est question dans la lettre de saint François de Salles. Cette dernière, en effet, était « chose, comme s'exprime le Saint, qui étoit reservée pour encore » à la Compagnie de Jésus. Ni l'une ni l'autre ne paraît avoir vu le jour.

Tous ces indices que nous n'avons fait que mentionner à la hâte suffisent à établir que Pierre Lefebvre a été, dès le moment de sa mort, l'objet d'un culte public dans l'Église. C'est ce que la Sacrée-Congrégation des Rites a reconnu dans le document suivant, sanctionné — comme le porte le texte lui-même — par Sa Sainteté Pie IX: Confirmation du culte rendu au serviteur de Dieu Pierre Lefebvre, prêtre profès de la Compagnie de Jésus et premier compagnon de saint Ignace de Loyola, appelé Bienheureux. — C'est dans l'antique pays des Allobroges, au hameau de Villaret, de l'ancien Diocèse de Genève que naquit Pierre Lefebvre, le second des hommes apostoliques qui jetèrent tant d'éclat sur le berceau de l'illustre Compagnie de Jésus.

Voué dès son premier âge à la garde des troupeaux dans son village natal, il fut plus tard le premier des compagnons qui s'attachèrent à Ignace de Loyola, à l'Université de Paris, en vue d'embrasser un genre de vie plus parfait ; le premier qui, sur un signe du Souverain Pontife Paul III, partit pour l'Allemagne et y défendit de la voix et de la plume, avec une force d'âme invincible, les dogmes inaltérés de la foi catholique et la divine autorité de l'Église. Parcourant ensuite la plupart des provinces de Belgique, d'Espagne et de Portugal, il réussit partout à cultiver, avec le plus grand fruit, le champ fertile du Seigneur et à le préserver de la détestable ivraie des erreurs du temps. Enfin, succombant avant l'heure à des travaux qui eussent rempli la plus longue carrière, le 1er août de l'an de grâce 1546, à l'âge de 40 ans accomplis, il s'endormit d'une mort précieuse, à Rome, où, brisé de fatigues et épuisé de force, il s'était rendu par obéissance peu de jours auparavant. Même après sa mort, il laissa des traces si profondes de sainteté, que ses miracles et ses prodiges, comme l'attestent les souvenirs du passé, témoignèrent de l'éclat dont Dieu l'avait entouré, et qu'aussitôt après son décès, la dévotion du peuple, surtout de ses compatriotes, lui décerna un culte ecclésiastique et le combla d'honneurs. Ainsi, peu de temps après son heureux décès, à Villaret, sur l'emplacement même de la maison où Pierre Lefebvre avait ouvert les yeux à la lumière, fut canoniquement érigée une chapelle publique où son culte, attesté dès le principe par des signes évidents, s'est perpétué jusqu'à ces jours sans rien perdre de sa première vigueur. De plus, à ce culte on toléré ou consenti par les Ordinaires du lieu, venaient se joindre le témoignage et l'autorité des saints personnages François-Xavier, François de Borgia et surtout du saint Évêque de Genève, François de Salles, qui, non content de témoigner par ses actes et ses écrits la haute opinion qu'il s'était faite de la sainteté de Pierre Lefebvre, voulut encourager de tout son pouvoir le culte public qui lui était rendu. —— Au sujet de ces divers points et en présence de documents aptes et importants, sur l'instance du R.P. Joseph Boero, prêtre profès et postulateur général des causes de béatification et de canonisation des serviteurs de Dieu de la susdite Compagnie de Jésus, il s'est fait naguère, par le Révérendissime Seigneur l'Évêque d'Annecy, qui tient aujourd'hui sous sa juridiction le hameau de Villaret, une enquête juridique et, à plusieurs titres y rapportés, il a été prononcé une sentence sur le cas d'exception à ce que prescrivent les décrets généraux. C'est pourquoi, tous les documents ayant été transmis à la Sacrée Congrégation des Rites, sur les instances tant du susdit Révérendissime Évêque et du Clergé d'Annecy que du même postulateur et de toute la Compagnie de Jésus, le Cardinal soussigné, préfet de ladite Sacrée Congrégation et rapporteur de cette cause, dans la réunion ordinaire qui s'est tenue aujourd'hui au Vatican, a proposé le doute suivant, à savoir : « *Si la sentence portée par l'Évêque d'Annecy sur le culte rendu au dit serviteur de Dieu ou sur le cas d'exception aux décrets d'Urbain VIII de sainte mémoire doit être confirmée dans le cas et pour l'effet dont il s'agit.* » Or, les Eminentissimes et Révérendissimes Pères qui ont la garde des Rites sacrés, ayant soumis tout ce qui concerne cette cause à un mûr examen, tant chacun en particulier que tous en commun, et ayant tout dûment pesé, après avoir entendu le Révérend M. Laurent Salvati, coadjuteur du promoteur de la sainte foi, ont jugé devoir répondre : *Que tout pris en considération, il conste du cas d'exception aux décrets d'Urbain VIII de sainte mémoire. Le trente et unième jour d'août 1872.* —— Sur tout cela, un fidèle rapport étant fait plus tard à notre très-saint Seigneur, le Pape Pie IX, par le soussigné, substitut de la secrétairerie de la Congrégation des Rites sacrés, Sa Sainteté a ratifié le rescrit de la Sacrée Congrégation et confirmé le culte public et ecclésiastique rendu au B. Pierre Lefebvre, confesseur. Le huitième jour de septembre de la même année. —— *C. Évêque d'Ostie et Velletri. Card. Patrizi, préfet de la S. C. des R.* (Place + du sceau.) —— *Pour le S. P. M. Dominique Bartolini, secrétaire. — Joseph Ciccolini, substitut.*

Pour la pleine intelligence de cette décision de la Sacrée Congrégation des Rites, il nous reste à expliquer le plus brièvement possible en quoi consiste précisément cette confirmation de culte qui fait l'objet de ce document, en d'autres termes, ce que c'est que ce cas d'exception aux décrets d'Urbain VIII que la Sacrée

Congrégation a jugé suffisamment établi. A cet effet, nous transcrivons, en les abrégeant, quelques pages des *Lettres sur la béatification des Serviteurs de Dieu*, qui ne sont elles-mêmes qu'un abrégé du grand ouvrage de Benoit XIV sur la même matière. Nous nous sommes permis d'y faire quelques légères modifications de style qui n'altèrent en rien le fond même de la doctrine. — « Les Décrets d'Urbain VIII, dit le R. P. Antierne, auteur de ces Lettres, sont un monument permanent de la sollicitude pastorale et du zèle éclairé de ce grand Pape. De son temps, des abus s'étaient glissés et se glissaient encore tous les jours dans le culte de quelques personnes qui avaient la réputation d'être mortes en odeur de sainteté ou d'avoir terminé leur vie par le martyre, mais que le Saint-Siége n'avait encore ni béatifiées ni canonisées. Frappé de ces abus et voulant apporter les remèdes les plus efficaces, Urbain VIII en conféra avec les cardinaux inquisiteurs généraux du saint office et défendit par ses Décrets du 13 mars et du 2 Octobre 1625, « d'exposer dans les oratoires ou dans les églises, dans les lieux publics ou même privés, les images avec couronnes ou rayons, des personnes dont la mort était regardée comme sainte et précieuse ou le martyre comme réel ou incontestable, et d'orner leur sépulture de tableaux, de luminaires, ni d'aucun signe qui pût faire supposer un culte religieux, avant que le Saint Siége les eût inscrites au catalogue des Bienheureux et des Saints. » — « Les mêmes Décrets défendent encore « l'impression des livres qui contiennent les actions, les miracles, les révélations et les bienfaits reçus de Dieu par l'intercession de personnes non-béatifiées ou non-canonisées, si ces livres n'ont été auparavant examinés et approuvés par l'Ordinaire, qui, dans cet examen, ne doit pas se reposer sur ses seuls lumières, mais y employer en outre celles des théologiens et les conseils de gens également pieux et savants. Il doit ensuite communiquer le tout au Saint-Siége et attendre sa réponse. Que si on imprimait de semblables livres sans les avoir fait examiner et approuver par l'Ordinaire, Sa Sainteté veut et entend qu'on les regarde comme nullement approuvés." — « Le Pape toutefois, comme il s'en explique lui-même, ne prétend préjudicier en aucune façon par ces Décrets au culte de ceux qui en sont en possession de temps immémorial, ou qui reçoivent des honneurs religieux, autorisés ou par le consentement commun de l'Église ou par les écrits des Saints Pères, ou tolérés depuis un très-long temps, avec connaissance de cause, par le Saint-Siége ou par les Ordinaires des lieux" — « Voilà l'origine des causes qui se poursuivent par la voie extraordinaire de cas excepté. Pour profiter de cette exception, il faut donc ou que le culte qu'on rend soit établi de temps immémorial, ou qu'il se trouve autorisé soit par le consentement commun de l'Église, soit par un indult du Souverain Pontife, soit par une concession de la Sacrée Congrégation, soit par les écrits des Saints Pères, ou du moins qu'il ait été toléré depuis très-longtemps, avec connaissance de cause, par le Saint-Siége ou par les Ordinaires des lieux." — « Lorsque l'une de ces conditions existe dans une cause qu'on veut poursuivre par voie de cas excepté (presque toutes se rencontrent dans la cause du Bienheureux P. Lefebvre, comme il est facile de s'en convaincre par le décret même que nous venons de traduire) — l'Ordinaire instruit d'abord le procès sur la réputation de sainteté et le bruit des miracles, et il propose à la Sacrée Congrégation la signature de la commission: il instruit ensuite le procès qui regarde le cas excepté et il prononce sa sentence. C'est ce qu'a fait Mgr l'Évêque d'Annecy dans la cause qui nous occupe. La sentence de l'Ordinaire prononcée, on propose à Rome, dans une assemblée ordinaire, le doute si on doit confirmer ou déclarer nulle la sentence portée sur le cas excepté. Si la Sacrée Congrégation confirme la sentence, c'est-à-dire si elle répond qu'il conste suffisamment du cas excepté par les Décrets d'Urbain VIII et que cette réponse est confirmée par le Pape, elle est regardée comme un jugement définitif sur le cas excepté et équivaut par conséquent à une véritable béatification. »

H. P. Vanderspeeten, S. J.

Amérique. — Etats-Unis. — *Le libéralisme américain et les missions indiennes.*

(Extrait des Missions catholiques). — ..... Je crois répondre à vos désirs, M. le Directeur, en vous envoyant, sur nos pauvres Indiens, quelques renseignements qui ne me semblent point dépourvus d'intérêt pour les lecteurs de votre excellent Bulletin. — Il s'agit moins de l'histoire

du passé, que des difficultés présentes et de l'avenir de nos Missions indiennes. — Tout le monde sait aujourd'hui que, si les Etats-Unis et les possessions britanniques de l'Amérique du Nord n'ont jamais eu, comme le Mexique et l'Amérique du Sud, leurs millions d'indigènes convertis à la foi et initiés peu à peu aux bienfaits de la civilisation chrétienne, il faut l'attribuer, non à un défaut de zèle chez nos Missionnaires, mais aux obstacles sans cesse suscités par l'hérésie ou par la cupidité des Blancs et des gouvernements sans foi. — Et où en sont les choses à présent? Les difficultés du passé n'ont-elles pas déjà disparu, ou au moins ne sont-elles pas à la veille de disparaître? Le Missionnaire ne pourra-t-il pas bientôt faire, sans entrave, le bien qu'il cherche, au prix de tant de sacrifices, à réaliser, depuis plus de deux siècles, pour le salut de l'Indien, sur ce continent? — A cela je réponds, — pour ce qui concerne les Etats-Unis, — que notre gouvernement, qui, cela va sans dire, proclame hautement de bouche tous les grands principes de liberté et de civilisation, n'a pas seulement failli à sa mission de protéger nos indigènes contre les projets de mort ou de spoliation, contre la fraude ou l'imposture de leurs ennemis; il est devenu un instrument docile entre les mains de ces derniers.

A l'appui de cette assertion, je citerai d'abord, en partie, une lettre du R. P. de Smet. Le célèbre Missionnaire jésuite n'a cessé, depuis plus de 30 ans, d'exercer son zèle en faveur de nos Indiens, soit comme Missionnaire résidant au milieu d'eux, soit comme chef de la procure fondée dans la ville de St. Louis pour soutenir les Missions des Montagnes-Rocheuses. Bien des fois nous l'avons vu visiter l'Europe pour y recueillir des aumônes et recruter des ouvriers Evangéliques. Souvent aussi le gouvernement américain eut recours à lui pour apaiser la colère des tribus indiennes justement provoquée par les méfaits des Blancs. — Le R. P. de Smet écrivait donc de Saint-Louis, à la date du 3 mai 1871: —

Les Têtes-Plates ont été mes premiers enfants spirituels dans les Montagnes. Leur nombre a été beaucoup réduit par la maladie et la guerre depuis mon arrivée parmi eux... Ils continuent à être zélés pour la foi, sont industrieux et possèdent de très-belles fermes. Le gouvernement leur a assigné une réserve sur leur sol natal, accordant en même temps d'immenses territoires aux colonies de Blancs qui se développent rapidement; mais les stipulations du traité de 1855, conclu avec le gouvernement Stephens, et du traité de 1869, conclu avec le général Gully, par lesquels ces Indiens cédaient leur pays, n'ont pas encore été remplies par le gouvernement. Il est maintenant question de transporter nos Têtes-Plates, par force, de leur réserve actuelle, dans quelque région reculée et non encore convoitée des Blancs. Ce sera là un rude coup porté à ces pauvres Indiens, dont les dispositions ne sont nullement hostiles. Je les ai souvent entendus se glorifier de ce que, "Depuis le commencement de ce siècle, qu'ils sont en rapport avec les Blancs, ils n'ont jamais versé une goutte de leur sang et ne leur ont jamais volé le moindre objet. — Parlant ensuite des Pieds-Noirs, dont les 6 tribus comptent plus de 8,000 âmes, le R. Père ajoute: « J'ai commencé cette Mission il y a 32 ans; et elle n'a pas été interrompue depuis lors... L'agent catholique (du gouvernement) a été dernièrement déplacé, lorsqu'il se préparait à bâtir une école et une église. Il a été remplacé par un homme d'une vie scandaleuse et d'une mauvaise réputation, amer ennemi de l'Eglise catholique. Je fais ces observations pour faire comprendre les difficultés qu'éprouvent fréquemment les Missionnaires à ramener les infidèles au vrai bercail de Jésus-Christ." — Le même Père passe ensuite à la mission des Cœurs d'Alène, dont il parle en ces termes: « Ces Indiens sont remarquables par leur vie exemplaire et leur zèle: les Missionnaires les tiennent pour les meilleurs de tous les Sauvages des Montagnes-Rocheuses. Ils sont industrieux et cultivent le sol, mais ils manquent d'instruments agricoles. Ils n'ont jamais reçu aucun secours du gouvernement. Si les Missionnaires disposaient de quelques ressources, ils auraient bientôt des écoles florissantes; les Indiens ne cessent d'exprimer le désir ardent qu'ils ont de voir leurs enfants instruits. Le P. Catalão, supérieur de la mission, remplit l'office de maître d'école, et reçoit autant d'enfants qu'il en peut loger et nourrir. Depuis la malheureuse guerre de France, cette mission ne reçoit aucun secours pécuniaire de la Propagation de la Foi (*). Grâce à la Providence, j'ai pu, cette année, lui venir un peu en aide." — Puis après avoir mentionné que

(*) Cette lettre a été écrite à l'époque où la brusque et notable diminution des recettes de l'Œuvre pesa si lourdement sur toutes les Missions. (Note de la rédaction.)

les Nez-Percés, qui sont tous catholiques, à l'exception de quelques individus, protestants de nom, ont été confiés à des ministres presbytériens, par le gouvernement, avec d'amples ressources, et que, chez les Indiens de Colville, un agent bien disposé à l'égard des Missionnaires a été remplacé, là encore, par un autre qui leur est hostile; le R. P. De Smet, rend compte de 14 tribus des Yakimas, formant une population de 4 000 âmes, dans le territoire de Washington. Il cite, sur cette tribu, les paroles suivantes du P. Ciorda: « C'est vraiment chose pénible d'avoir à vous écrire que l'agent actuel (W.), ministre méthodiste, ne permet pas au Missionnaire catholique de demeurer, sur la réserve, au milieu de son troupeau." . . . — J'ajouterai, reprend le P. De Smet, que cette mission fut fondée par les PP. Oblats, il y a 21 ans. Vous aurez peine à croire, en Angleterre, qu'un tel état de choses puisse exister dans la République des Etats-Unis, dont on vante tant la liberté. — Mais rien de ce que le R. P. De Smet vient de dire n'égale ce qui suit: « Depuis de longues années, j'ai visité de nombreuses tribus dans le territoire de Dacotah. Des milliers de leurs enfants ont reçu le baptême; les métis, répandus dans ces tribus, sont presque tous catholiques; et tous les Indiens ont demandé, d'année en année, des Robes Noires pour les instruire dans la foi du Rédempteur. Or, voilà que le gouvernement les divise en 6 sections ou agences, dont une seulement est confiée aux catholiques. Les autres, sans qu'on les ait consultées sur leur religion ou laissées à leur choix, ont été mises sous la direction des diverses sectes. — « Voici ce que disait un journal catholique du pays, à ce sujet: « Le Président annonçait, dans son dernier Message au Congrès, qu'il était déterminé à confier toutes les agences « aux dénominations religieuses qui y avaient déjà fondé des Missions ou en fonderaient aux mêmes conditions; » de plus, que les corps (religieux), choisis à cet effet, jouiraient du privilège de nommer leurs propres agents, soumis toutefois à l'approbation de l'Exécutif et qu'ils seront contrôlés et aidés par les Missionnaires dans le but de christianiser et de civiliser les Indiens et leur apprendre les arts de la paix." Telle était la détermination du Président sur cette question, continue le journal; et voilà la vraie solution du problème. Trois jours après l'envoi du Message au Congrès, c'est-à-dire, le 8 Décembre 1870, l'Exécutif nommait un juif, le Dr. M. Bendell, d'Albany, surintendant des affaires indiennes pour l'Orégon, où tous les Indiens, professant le christianisme, sont catholiques, et beaucoup, intelligents et bons catholiques. — Encore quelques mots du R. P. De Smet, toujours tirés de la même lettre: « Les agences ont été ensuite divisées en 14 sections, et toutes confiées aux diverses sectes protestantes, excepté 5. On a accordé aux catholiques l'agence de la Grande-Rivière, celle des Têtes-Plates, une dans le Nouveau-Mexique et une autre dans l'Idaho; tandis que, si justice eut été rendue et si les Indiens eussent été consultés, la moitié ou même les trois quarts de ces sections eussent dû revenir de droit aux catholiques. Cela peut vous donner une idée de l'opposition à la diffusion de la foi catholique en ce pays. On a représenté au gouvernement cet état de choses concernant les Indiens catholiques et tous ceux que les Missionnaires ont visités et instruits depuis des années dans le Colorado, le Nouveau-Mexique, le Dacotah, l'Orégon, etc. Nous prions et nous espérons que justice sera rendue. En attendant, les catholiques feront tous les efforts possibles pour retenir leurs néophytes dans le bercail de Jésus-Christ." . . — Depuis, on a vu le vénérable Missionnaire entreprendre, au cœur de l'hiver, et malgré ses 70 ans, un voyage de plus de 300 lieues pour venir demander lui-même justice au gouvernement de Washington, efforts demeurés stériles jusqu'à ce jour. — Au mois de juillet 1872, un journal de notre capitale bien connu pour soutenir le gouvernement actuel, et dont, pour cette raison même, le témoignage paraîtra peu suspect, écrivait ce qui suit, au sujet de nos Missions indiennes dans les territoires de Montana, d'Idaho, de Washington, et dans l'Etat de l'Orégon. Il affirme tenir ces renseignements du R. P. Mesplie, Missionnaire de l'Idaho qui se trouvait dernièrement à la capitale dans l'intérêt des Missions. — Il y a, au fort Hall (territoire d'Idaho) environ 1 700 Indiens, dont 1000, sont catholiques depuis des années, tandis que les autres étaient en voie de le devenir. Il y avait là une église consacrée; les Indiens pouvaient lire et écrire et étaient aussi bons chrétiens qu'on peut l'être dans n'importe quelle paroisse de cette capitale. Et cependant cette mission a été confiée

à la secte méthodiste ; et un jeune homme appelé High nommé pour remplir les fonctions d'agent. Cet agent, ainsi que quelques uns de ses amis, est éleveur de bétail ; et le salut des âmes des Indiens ne saurait être pour lui une chose sérieuse. Il n'est pas même ministre. Le P. Mesplie dit qu'il pourrait, avant 3 ans, réunir au Fort Hall ou dans les environs, 50 000 Indiens, si la mission était restée entre les mains des catholiques. Il n'y a jamais eu de ministre protestant parmi ces Indiens. —— A l'agence des sources de Warren (Orégon), tous les Indiens sont catholiques. Le P. Mesplie en a été chargé pendant 10 ans. A Simcoe (territoire de Wasington), il y a 1,700 catholiques ; et à Yiletz (Orégon), il y a 1200. —— Les Pieds-Noirs de Montana comptent 6,000 catholiques. De fait, tous les Indiens de Montana sont catholiques. Cependant le surintendant de Montana ne laisse passer aucune occasion d'insulter et de harceler les prêtres catholiques de ces missions. —

Les Indiens du Détroit de Puget sont au nombre de 10000, et tous catholiques. Ils étaient catholiques même avant l'organisation du département indien. Néanmoins ils n'ont obtenu du gouvernement, qu'une sous-agence, pour cette mission qui est considérée par les membres du département (officiel de la capitale), comme une école modèle. L'enseignement est dirigé par les Sœurs (de Charité, venues du Canada), et par les Frères (des Ecoles chrétiennes). —— Les Cœurs d'Alène sont tous catholiques. Les chasseurs leur ont donné le nom de Cœurs d'Alène (*cœurs recourbés, non droits, fourbes*), à cause de l'esprit de trahison qui les animait avant leur conversion. Ils forment aujourd'hui la tribu la plus paisible du Grand-Ouest. Mais leur esprit d'autrefois n'est pas tout-à-fait mort, et un traitement équitable seul les retiendra dans leurs bonnes dispositions actuelles. Le P. Mesplie nous apprend que le gouvernement a assigné aux Cœurs-d'Alène une réserve, au centre de laquelle sera placée une ancienne mission établie il y a plus de 40 ans par le P. de Smet. —— Il est de la dernière importance que des mesures soient prises pour prévenir tout empiétement de la part des Blancs, sur cette réserve ; car les Cœurs-d'Alène ne souffriront ni imposition, ni persécution. Puisqu'ils sont catholiques, la justice exige qu'on leur donne un agent catholique ; et nous demandons respectueusement à l'habile secrétaire de l'intérieur, M. Delano, qui est chargé de ces affaires, de prendre à ce sujet conseil du P. Mesplie qui représente ici l'Archevêque de l'Orégon. Ces Indiens ont déjà été, en 1858 et en 1859, poussés à la révolte par des traitements cruels ; et, sans les efforts du P. Joset dans cette occasion, la guerre eût coûté 25 millions de piastres (dollars) au gouvernement, outre le sacrifice de plusieurs vies. Cela est confirmé par le témoignage officiel du général Wright, qui était alors à la tête des troupes des Etats-Unis. ——

Clamath (Orégon) a 1,000 Indiens, dont 500 sont catholiques. Cette mission fut établie par le vénérable Archevêque Blanchet d'Orégon, lorsqu'il était encore jeune et longtemps avant qu'elle devint une réserve (du gouvernement). Les méthodistes l'ont aujourd'hui. —— Les Nez-Percés de l'agence Lapway (Idaho) sont au nombre de 4,000 tous catholiques, à l'exception de quelques individus. Ils furent d'abord convertis par le célèbre P. Jésuite français Devost, il y a environ 40 ans. Le P. Devost était le compagnon du P. de Smet. Il est mort, il y a environ 18 ans, et a été inhumé à Santa Clara (Californie). Sa mission a été continuée par les PP. Rivalli, Gazzoli, Cialdini et Cataldo. Les Presbytériens eurent pendant un certain nombre d'années, chez ces Indiens, quelques représentants qui ont été expulsés plus tard, et pour cause. Et cette mission encore, — plus de 3000 Indiens catholiques, — fut cédée aux Presbytériens, le printemps dernier. C'est à une distance d'environ 30 lieues que le P. Cataldo exerce maintenant son ministère auprès de ces Indiens. Sans doute tous les obstacles possibles sont jetés sur son chemin. Les presbytériens sont payés pour prendre soin de 50 Indiens environ, tandis que les catholiques, qui ont à se charger de 3,000 Indiens, ne reçoivent rien ! —— Ce n'est là encore qu'un petit nombre des missions arrachées aux catholiques. — Le journal de Wasington, tout dévoué qu'il est au gouvernement, accompagne les faits ci-dessus de commentaires qu'il termine en disant:

"L'administration actuelle avait pris la résolution de traiter les Indiens avec équité; mais elle n'a pas tenu compte qu'une grande majorité de ces Indiens sont catholiques, paisibles et civilisés, et que les quelques tribus qui se sont déclarées pour la guerre, ne représentent pas plus les Indiens, que les voleurs et les assassins de nos prisons ne représentent la race blanche. Le fait est donc simplement que les autorités se sont mises à l'œuvre sans prendre en considération le sentiment religieux et social des Indiens. On avait deux points surtout en vue: réunir les Indiens dans des réserves pour les civiliser, et se montrer libéral envers toutes les religions et toutes les sectes. Le plan adopté fut de compter les tribus et les religions; et ensuite, de diviser les Indiens, sans égard aucun pour leur croyance religieuse, accordant tant, — (la part du lion,) — aux méthodistes, tant aux baptistes, tant aux juifs, etc." — Il n'y a rien, dans l'histoire, qui surpasse cette division d'un peuple, la division de la Pologne l'excédant en étendue, non en atrocité. La seule différence, c'est que notre gouvernement n'a pas vu les conséquences de ses actes et qu'il n'a agi que dans l'intention de faire du bien aux Indiens, tandis que sa conduite n'a été et ne pouvait être que préjudiciable à leurs intérêts. — Tout cela révèle un bien triste état de choses dans nos missions. Le gouvernement semble n'avoir rien appris par l'expérience du passé. M. J. Gilmary Shea écrivait en 1856, en parlant des anciennes missions de la Floride: « Enfin, le zèle ardent de plusieurs générations de Martyrs reçoit sa récompense; les Indigènes de la Floride embrassent le Christianisme. Des villages de néophytes se groupent autour des forts espagnols. Des ouvrages de piété sont traduits et imprimés en dialecte mobile... Le couvent de Ste Hélène, dans la ville de St Augustin, devint un centre d'où les Franciscains se répandirent sur tous les points ... La foi prospéra dans ces tribus et la croix surmonta chaque village indien jusqu'au jour où la colonie anglaise de la Caroline apporta la guerre à ces paisibles contrées. En 1703, la vallée de l'Appalachicola fut ravagée par une bande armée d'hordes fanatiques; les bourgades indiennes furent détruites, les Missionnaires massacrés, et les enfants de la forêt, leurs néophytes, partageant leur sort, ou plus malheureux, arrachés à leur sol natal et vendus comme esclaves dans les Indes-Occidentales anglaises. Cinquante ans plus tard, toute la Floride tombait au pouvoir de l'Angleterre: les missions furent de nouveau détruites, les Indiens dispersés; et Ste Hélène, ce couvent d'où le christianisme s'était répandu sur la péninsule (de la Floride) devint une baraque. — Chassés de leurs villages et de leurs champs, dont les Anglais s'emparèrent, les infortunés indigènes de la Floride furent réduits à errer dans le désert et à reprendre leur vie nomade et sauvage, d'où la religion chrétienne les avait fait sortir. Ensevelis dans des plaines marécageuses et sans sentiers, dépourvus de leurs guides spirituels, ils adoptèrent le nom de Séminoles, c'est-à-dire, dans leur langue, errants. Ils ont depuis peu à peu perdu la foi et sont devenus le fléau des Blancs. En vain les anglais et notre gouvernement tentèrent-ils, depuis, par de longues et dispendieuses guerres, de les expulser de ces lieux. Les Séminoles, si pacifiques sous les soins paternels des Franciscains, étaient devenus intraitables une fois leur nature sauvage soustraite au frein de la religion. La guerre de la Floride, qui coûta aux Etats-Unis 20 000 hommes et 40 millions de dollars (200 millions de francs) et dura de 1835 à 1842, n'a eu aucun résultat. Les Séminoles n'excèdent pas un mille: cependant la diplomatie, la force, les promesses et les menaces, tout a échoué devant leur opiniâtreté à défendre leur sol natal. Leur chef, Billy-Bowlegs, est la terreur de nos frontières: c'est ainsi que les Américains, tenus en échec par une poignée d'Indiens, expieront longtemps encore l'iniquité de leurs pères... — Voilà comment le protestantisme sait promouvoir l'œuvre de la civilisation partout. On le voit, il a une manière à lui de s'y prendre, chez les pauvres indigènes de l'Amérique, comme dans certains cantons Suisses ou dans l'heureux et illustre empire de M. de Bismarck. —

Les Indiens de la Floride ne sont plus aujourd'hui ; et, à juger par les faits cités plus haut, nos autres missions indiennes sont sur le point d'expirer. — Mais alors, dira-t-on, les missionnaires des territoires américains sont tout assez nombreux, ou, au moins, le seront bientôt, puisque la population indienne va aussi décroissant chaque jour. Je me hâte de répondre que la pénurie d'ouvriers évangéliques se fait sentir aujourd'hui plus que jamais. — Disons d'abord que si la population indienne diminue, l'étendue du territoire à parcourir pour la visiter reste la même. Or, les longues courses apostoliques du missionnaire, obligé qu'il est de passer sans cesse d'une tribu ou d'un reste de tribu à un autre, constituent une grande partie de ses travaux et de ses fatigues, et absorbent une partie considérable de son temps. — Ajoutons que, si les Indiens disparaissent, d'autres les remplacent qui réclament aussi impérieusement les soins du Missionnaire. Ainsi, là où vous voyez aujourd'hui dix missionnaires suffire pour répondre à tous les besoins des missions indiennes, il faudra dix fois ce nombre, peut-être, avant 20 ans pour évangéliser les Blancs qui y auront déjà leurs fermes, leurs villes, leurs voies ferrées avec toutes les belles choses qui s'appellent le progrès.

Le R. P. De Smet, vers la fin de la lettre dont il a été parlé plus haut, dit : « Depuis que les Blancs immigrent par milliers dans les territoires de Montana, d'Idaho, de Wasington et de Dawtah, les travaux des Missionnaires y ont plus que doublé. Parmi les Blancs qui prennent possession des mines et des terrains fertiles, beaucoup sont catholiques et exigent des soins de la part des Missionnaires. »

Lettre du R. P. Cataldo au R. P. De Smet. — Léwiston, territoire d'Idaho, 15 juillet 1872.

Le 24 avril j'arrivai dans la partie du pays des Cœurs d'Alène, appelée par les Blancs « Vallée de Paradis ou gorge du Bourreau. A ma grande satisfaction j'y trouvai bon nombre de nos Indiens Cœurs-d'Alène occupés à cultiver leurs fermes, à enclorre de nouvelles concessions de terrains, à élever de nouvelles granges, des abris, des bergeries, etc. C'est vraiment un plaisir de voir leur ardeur au travail ; ils ont appris par leur propre expérience la vérité de cet enseignement de leurs missionnaires, « que le travail fera d'eux de braves gens et de bons chrétiens ». Ils ont appris aussi par expérience que la population blanche, se répandant de jour en jour davantage, prend possession du moindre pouce de terre resté sans propriétaire, et qu'en conséquence, s'ils ne se mettent bravement à l'œuvre, eux et leurs enfants sont destinés à mourir de faim. Je les félicitai de leur industrieuse activité et de leur bonne volonté, les exhortai à en déployer, s'il était possible, encore davantage, et leur recommandai la bienveillance et la charité envers tout le monde et spécialement à l'égard des Blancs qui viendraient à s'établir au milieu d'eux. Je restai là deux jours et entendis environ cent confessions. Avant mon départ, je les invitai à se rendre à la mission pour le commencement du mois de Marie, et plus de la moitié le firent en effet, d'après ce que j'ai su depuis lors par le P. Gazzoli. Au moment même du départ, j'aperçus un vieillard avec une hache à la main. Il venait me dire adieu en se rendant au travail. Je lui dis en lui serrant la main : « Bonjour, mon bon vieil Eugène ; où allez-vous avec cette hache ?" — « Je vais, me répondit-il, abattre des arbres, pour entourer ma ferme d'une palissade. » — « Votre ferme ! Vous avez une ferme, vous, vieux joueur, le roi de tous les joueurs ?" — « Pourquoi pas ? Ne nous avez-vous pas dit que tout le monde doit travailler ? Ferai-je seul exception ? Et puis si nous ne prenons pas possession de la terre pour la mettre en culture, les Blancs arriveront et s'en empareront et nous serons tous réduits à une grande misère » — « Très-bien, mon bon

vieil Eugène, très-bien ! je suis tout étonné, mais encore bien plus enchanté de vous voir planter là le jeu pour vous mettre à l'ouvrage. Continuez à marcher dans cette voie et vous serez toujours un bon vieillard. Adieu! » Il était littéralement exact qu'il avait été le chef d'une grande association de jeu. Le P. Carnana l'avait converti il y a quelques années ; mais l'année dernière, succombant à la tentation, il se mit à la tête d'une bande de 5 ou 6 individus, vint ici en secret, et installa un établissement de jeu chez les Nez-Percés. Mais le Bon Dieu l'empêcha d'y faire grand mal, car les chefs, dès qu'ils en furent informés, les firent tous arrêter et condamner à travailler à la construction d'une nouvelle prison. Depuis lors Eugène Tikonté est devenu un excellent et industrieux vieillard. Si les Coeurs-d'Alène persévèrent, ils feront grand honneur à eux-mêmes et seront la gloire de la Mission. Il y a quelque temps un des officiers qui avaient visité plusieurs campements de nos Indiens, m'écrivait : « Assurément l'œuvre, accomplie par vous et vos confrères, mérite l'assistance et les sympathies de quiconque s'intéresse à la cause de l'humanité. Nulle part durant mes voyages dans ces contrées, je n'ai rencontré d'Indiens aussi policés, aussi civilisés, aussi bien disposés envers les Blancs que les Coeurs-d'Alène ; et, ce qui me frappe le plus, c'est que les Indiens qui vous entourent reçoivent du gouvernement des annuités considérables et des secours de toute sorte, tandis que ceux dont vous êtes chargé ne peuvent compter que sur les faibles ressources de votre Mission et leurs efforts personnels. Tous ceux qui vivent avec les Indiens ne peuvent manquer d'apprécier le bien que vous faites à ceux dont vous vous occupez. Que le Seigneur daigne conserver les Pères et bénir leurs travaux. »

27 Avril. J'arrive à Lewiston. Au bout de quelques heures les Indiens viennent me voir de tous les côtés et la nouvelle de mon arrivée était répandue, dès le soir, à 20 ou 25 milles de distance. —— 28 Avril, Dimanche. De toutes les directions les Indiens viennent à la Messe à l'église de Lewiston. Je fus à la fois surpris et enchanté ; si grande était la foule, que la moitié à peine pouvait tenir dans l'église. Aussi après la Messe et le sermon pour les Blancs, eut lieu un office indien, c'est-à-dire, récitation de prières et du rosaire, de cantiques avec un sermon en leur langue. Je ne puis vous exprimer, cher Père, combien j'étais ému en entendant ces braves gens, en si grand nombre, réciter leurs prières et sans la moindre faute. Qui donc les leur avait apprises ? Pour ma part, je ne les avait enseignées qu'à quelques enfants. Eh bien ! le croiriez-vous ? Plusieurs de ces enfants s'en allaient de campement en campement et les apprenaient aux adultes ; et remarquez que personne ne leur avait dit de le faire. Comment ne pas voir là le doigt de Dieu ? De même en récitant le rosaire, ils accentuaient si fortement les mots : *Nesh telaposamanim* (Ora pro nobis) que je m'en sentais ému jusqu'aux larmes et que je ne pouvais m'empêcher, en m'adressant à la Mère de bénédictions dont l'image était devant moi, au dessus de l'autel, de lui demander si elle pouvait refuser d'exaucer ces pauvres gens qui lui demandaient de prier pour eux et de les aider avec tant de ferveur et de dévotion. Etant assuré que cette fois ma visite produirait des fruits abondants, je pris la résolution de faire solennellement chaque soir à Lewiston l'exercice du mois de Marie. Mon but était d'obtenir la grâce de la persévérance pour ceux qui étaient vraiment convertis et celle de la conversion complète pour ceux qui ne l'étaient qu'à demi. Quelques Blancs furent attirés par la nouveauté de la cérémonie, car jusqu'alors nous n'avions eu qu'une seule fois, dans cette église, l'office particulier aux Indiens. Ils furent enchantés de la bonne tenue, de la piété et des chants des Indiens, et après le sermon ils vinrent chez moi me féliciter sur le progrès de notre sainte religion parmi les Nez-Percés. Quand j'en eus fini avec les visites et les félicitations de mes amis les Blancs, je me donnai tout entier aux Indiens. Tous avaient un mot à dire, une histoire à raconter ou une plainte à faire. « *Samgazimmgzimm* (Robe-Noire) pourquoi n'êtes-vous pas venu l'automne dernier ? j'ai presque failli devenir protestant. Le vieux ministre Spalding,

était sans cesse sur moy Dos, me disant De laisser là les prières catholiques, et ajoutant que vous, Robe-Noire, vous ne viendriez plus jamais, même pour nous voir, encore bien moins pour nous instruire et nous baptiser". — " Et moi aussi, disait un autre, entendant dire que vous ne deviez plus venir, j'allai voir le vieux ministre. Il me répéta que réellement vous ne viendriez plus. Dans la crainte où j'étais de mourir sans baptême, j'ai consenti à être baptisé par lui ; mais j'ai toujours dit mes prières catholiques et protesté que j'étais catholique." — Un troisième disait : " Robe-Noire, c'est votre faute. Vous n'êtes pas venu l'automne dernier ; aussi mon fils est entré dans l'Eglise protestante. J'espère pourtant que lui et sa femme se convertiront ; mais il faut absolument que vous restiez ici avec nous, ou nous sommes perdus." Et l'un des chefs ajoutait : " J'ai dû mettre toute mon énergie à demeurer ferme dans ma religion. Le ministre Spalding, l'agent du gouvernement, qui est aussi un prédicant, et d'autres encore s'acharnèrent sur moi l'hiver dernier, pour essayer de me faire devenir protestant. Ils me répétaient que vous ne reviendriez plus ; que le Président Grant avait envoyé pour nous de Washington l'ordre de devenir tous Presbytériens. Mais je leur répliquai que toutes leurs belles paroles n'étaient que mensonge, et que lui n'était qu'un agent de mesonges, un prédicateur de mensonges, en somme, un grand menteur. Je leur disais que je savais parfaitement que le gouvernement de Washington n'avait jamais obligé personne, pas plus les Indiens que les Blancs, à embrasser une religion en particulier, que nous étions libres tous ici en Amérique et que ce n'est qu'en Chine que le grand Chef de la Chine ne permet pas aux catholiques l'exercice de leur culte. Je suis catholique, lui ai-je dit, bien que je n'aie pas encore été baptisé et je ne changerai de religion, ni pour vous, ni pour eux tous, ni pour tout leur argent. A propos, Robe-Noire, savez-vous si pour baptiser les Indiens ils n'ont pas quelque motif d'intérêt ? On prétend que plus ils en baptisent, plus ils reçoivent d'argent. Est-ce exact ? Je sais pour ma part que leur but est avant tout de gagner de l'argent et qu'ils ne se donnent guère de peine quand il ne s'agit que de notre bien et sans qu'ils aient à en profiter." Un autre encore ajoutait : " Robe-Noire, mon fils a été baptisé par M. Spalding ; mais il est néanmoins catholique. Voulez-vous lui donner une médaille ? Le prédicant ne lui en a pas donné". Enfin un autre d'un ton de voix solennel et majestueux : " Robe-Noire, me dit-il, je suis content de vous voir de retour ; mais j'ai à vous apprendre de fâcheuses nouvelles. L'église que vous aviez établie pour nous près d'ici, de l'autre côté de la rivière, dans la maison du chef Waptashankei (Père de l'Esprit), n'est plus une église. Waptashankei s'est laissé séduire par l'or. Il a vendu sa ferme, sa maison et l'église avec, et jusqu'à son propre terrain à lui appartenant et il est allé vivre sur la petite terre (territoire réservé)." Puis vinrent les plaintes sur la réserve de territoire, sur la manière dont les Américains volent leurs terres, etc. Mais là, je les arrêtai : " Mes enfants, leur dis-je, jusqu'ici je vous écoute avec plaisir, intérêt et émotion. Vous avez droit de vous plaindre ; j'étais absent ; mais ce n'était ni ma faute, ni celle de personne. J'ai fait de mon mieux pour venir : Dieu ne l'a pas permis ; si vous priez bien, tout ira pour le mieux. Mais si vous vous mettez à parler du vol de vos terres, des réserves de territoire, et du reste, je ne puis plus vous écouter. Je n'ai pas à m'occuper de ces questions ; je viens seulement pour vos âmes. Cependant je pense que Waptashankei aurait dû m'avertir avant de vendre son terrain à cause de l'église qui s'y trouvait. S'il l'avait fait, je l'aurais très-probablement acheté à cause de l'église. Maintenant nous ne pouvons plus défaire ce qui est fait, et le mieux est de n'en plus parler." L'emplacement de l'église appartenait au père du jeune homme qui s'était fait protestant ; il est à supposer que c'est lui qui, gagné à prix d'argent, a persuadé à son père de vendre le plus tôt possible. Mais ce n'est là qu'une hypothèse. Personne n'en sait rien : Deus scit. — 29 Avril. Quelques Indiens viennent me voir ; ils arrivent de loin, 40, 50, 60 milles de distance. Ils venaient s'informer de l'époque à laquelle je baptiserais les Indiens, pour revenir alors avec leurs familles. Je leur donnai rendez-vous pour le samedi suivant à la demeure d'Abraham Ayasikasit, le seul chef qui

habité encore au-delà de la rivière, et leur dis "que nous y déciderions où et quand je baptiserais les Indiens". —— 2 Mai. Kimmy Kaptashankai, le jeune homme qui était devenu protestant, vint me voir tout exprès pour m'insulter. "Pourquoi êtes-vous venu ici? me dit-il. Allez-vous baptiser les Indiens? Désormais tous doivent se soumettre au prédicateur Américain. J'ai entendu dire que vous blamiez mon père d'avoir vendu son terrain et de s'être retiré dans la réserve. Vous avez dit aux Indiens que mon père avait mal agi en vendant sa terre et obéissant aux ordres de l'agent. Si vous continuez, l'agent vous mettra en prison. Venez à Lapwai et vous y serez reçu comme vous le mériter. Oserez-vous bien y venir?" — Je lui répondis "que je n'avais à me mêler ni des terrains, ni des ventes, ni de réserves, mais que j'avais blâmé et blâmerais encore la vente de la chapelle; que je verrais bientôt l'agent et lui dirais juste la même chose; que je baptiserais les Indiens s'ils le voulaient et que personne n'en pouvait empêcher ni moi ni eux." Kimmy s'aperçut qu'il en avait trop dit et sentit le besoin de s'excuser. Mais je coupai court, et il s'en alla. ——

3 Mai. Abraham Uyaskasit vint pour s'excuser de ne pas laisser la réunion relative au baptême se tenir dans sa maison. Il craignait les tracasseries de l'agent et de l'autorité civile de Lewiston, parce qu'étant devenu citoyen Américain et habitant hors de la réserve, il ne pouvait se mêler en rien des affaires des Indiens sans courir le danger d'être expulsé. On voyait que Kimmy qui habitait avec lui, l'avait fort effrayé. "Eh! bien, mon bon vieux, lui dis-je, précisément parce que vous êtes citoyen Américain et que vous n'appartenez plus à la tribu des Nez-Percés, l'agent n'a plus à s'occuper de vous et l'autorité civile fera respecter votre droit d'admettre chez vous qui bon vous semble. Mais si vous avez peur, nous tiendrons la réunion ici chez moi. Ma maison est fort petite, il est vrai, et ne peut pas contenir même la moitié de ceux qui viendront; mais ils pourront s'asseoir par terre devant la porte et, si vous venez, vous verrez que ni l'agent, ni Kimmy, ne viendront nous déranger." Le bon vieillard reprit courage: "La réunion aura lieu dans ma maison, dit-il; je ne suis ni une femme ni un lâche."

4 Mai. Le samedi dans l'après midi deux Indiens vinrent m'avertir que presque tous les chefs catholiques (il ne faut pas oublier qu'ils ne l'étaient guère que de nom) étaient déjà réunis à la maison d'Uyaskasit. Aussitôt nous passons la limite, entrons dans la maison et nous nous trouvons au milieu du grand conseil. L'assemblée s'ouvrit comme de coutume en fumant ensemble une pipe. Comme je ne fume pas, on m'en dispensa. Pendant qu'on fumait, j'exposai le sujet à discuter. C'était de savoir s'ils seraient baptisés et deviendraient ou non de vrais catholiques. S'ils y consentaient, je resterais avec eux le plus longtemps possible; sinon, j'avais ordre de retourner aussitôt à la mission des Cœurs-d'Alène; et en ce cas ils ne me verraient plus d'une année, car, ajoutais-je, mes Supérieurs commencent à se fatiguer de toutes les vaines promesses des Indiens Nez-Percés. La discussion commença et prit une bonne tournure, meilleure même que je ne m'y attendais. Tous convinrent qu'ils avaient différé trop longtemps, qu'en vérité il était temps de se faire baptiser, que leur tribu avait les yeux sur eux, qu'ils devaient aux autres le bon exemple, etc. Leurs avis différaient surtout sur un point. Quelques-uns désiraient être baptisés aussitôt qu'ils seraient suffisamment instruits, tandis que d'autres voulaient d'abord bâtir une église qui leur fut propre et, quand elle serait finie, se faire instruire et baptiser. "Fort bien, leur dis-je, nous avons déjà à Lewiston une église assez grande et assez convenable. L'église des Blancs est une église catholique et par conséquent est faite pour quiconque veut être catholique. Plusieurs fois vous y êtes venus à la Messe et personne ne vous a renvoyés. Je vais rester ici quelques jours pour vous instruire et, quand vous serez assez instruits, nous irons tous à Lewiston et vous y recevrez le baptême. J'applaudis à votre zèle pour avoir une église à vous; mais il est inutile d'y penser pour le moment; nous n'en avons pas les moyens. Recevez le baptême et j'espère que le Bon Dieu aura pitié de vous et vous procurera une église et un Père. Notre grand chef, de Brest, et notre grand chef d'au delà de l'Océan, quand il apprendra votre baptême fera de son mieux pour vous fournir non seulement

une église, mais aussi, je l'espère, une Robe-Noire seulement pour vous et qui restera toujours avec vous. Je ne vous promets rien, je ne puis pas promettre, n'étant pas Robe-Noire en chef; mais j'espère qu'il en sera ainsi, si vous êtes baptisés et si vous priez bien tous les jours.» A ce moment retentit un assez long *ahahah* d'approbation et il fut décidé que le ventredi suivant, 10 Mai, tous arriveraient avec leurs familles et s'établiraient près de la maison d'Uyaskasit pour se faire instruire et baptiser. Le conseil se composait d'environ une douzaine de chefs et sous-chefs. —— *Dimanche, 5 Mai.* A 9 heures, Messe pour les Indiens qui se rendirent en si grand nombre que peu de jours après le journal de Lewiston en parla comme d'un fait extraordinaire; et de fait, il était vraiment extraordinaire, pour les Indiens tout comme pour les Blancs, de voir à l'église plus de 100 Indiens et, devant la porte, plus de 50 chevaux sellés à l'indienne. A 10 h. ½, Messe pour les Blancs et sermon. A midi, déjeuner. A midi et demi, chapelet, catéchisme et bénédiction du très. Saint Sacrement pour les Indiens. A 7 heures du soir chapelet tenant lieu de vêpres, sermon et bénédiction du très-Saint Sacrement pour les Blancs.

10 Mai. Je traverse la rivière et je trouve tous les Indiens établis avec leurs familles, suivant nos conventions. Seul Stup-Stup et son campement manquait au rendez-vous. Je ne puis vous exprimer leur ardeur à s'instruire. Ils étaient tous de ceux qui "*esuriunt et sitiunt justitiam*". J'avais formé le projet de ne faire que 4 instructions par jour; mais c'était une vaine résolution, car je dus les instruire sans relâche depuis le matin jusqu'à minuit. —— *11 Mai.* Instruction toute la journée exactement comme hier, seulement moins avant dans la nuit. Tandis que je me rendais à ma tente pour dormir, un des chefs me dit à voix basse: « Robe-Noire, savez-vous qu'Abraham Uyaskasit a deux femmes ?» — « Oui.» — « Et vous ne dites rien; avertissez-le d'en congédier une» — "Un peu de patience; il sait qu'il ne peut être chrétien en gardant deux femmes et il y réfléchit. Le Bon Dieu arrangera l'affaire; j'ai l'intention de lui parler, mais pas tout de suite; il ne faut pas brusquer» — « Mais, Père, il se déclare prêt à faire tout de suite ce que vous lui direz» — « Alors je le verrai dès demain. Bonne nuit.» —— *Mardi 12 Mai.* Instructions comme la veille. Après dîner, le cousin d'un des chefs survint pendant une des leçons du chant et s'écria: « Robe-Noire, j'ai besoin de vous; j'ai à vous communiquer quelque chose. Vous nous avez dit que le Dimanche il fallait prier et ne pas travailler; il y a maintenant ici quelques Indiens Coeur-d'Alène, qui sont venus hier, comme vous le savez; ils n'ont pas été ce matin à l'église, ont passé toute la journée à faire des achats et des ventes et repartent maintenant pour leur territoire. Font-ils bien ? je suis sûr que nos Indiens protestants seront fort scandalisés et diront que la religion catholique ne vaut rien, parce que les catholiques ne gardent pas le Dimanche» — je leur dis que ces pauvres gens devaient avoir quelque bonne raison pour excuser leur conduite. « Mais, ajoutai-je, allez appeler quelqu'un d'entre eux pour qu'ils vous rendent quelque bonne raison de leur manière de faire.» — « Ils partent, me dit-il, et ne viendront certainement pas». — « Dites-leur que j'ai besoin de leur parler et ils viendront certainement.» De fait plusieurs vinrent et donnèrent les explications demandées: D'abord pour la Messe ils n'avaient pu y venir, ayant été dans l'impossibilité de passer à temps la rivière. Ensuite pour les achats ils ne s'étaient procurés que quelques objets indispensables, mais n'avaient nullement employé toute leur journée au négoce. Enfin, sans doute ils repartaient et continuaient leur voyage, mais sans voir en cela la moindre faute; néanmoins, pour ne pas scandaliser leurs frères encore faibles dans la foi, ils consentaient à rester encore toute la nuit. De fait ils restèrent et cette condescendance satisfit et édifia beaucoup les Nez-Percés. J'en pris occasion pour leur expliquer le troisième Commandement comme le fait l'Église, et non à la façon des Pharisiens. Vers le soir arriva la nouvelle qu'un enfant se trouvait en danger de mort à environ un mille de distance. J'appelai le chef Uyaskasit et lui dit de m'accompagner jusque là, pour que l'enfant put être baptisé avant

se mourir. Il y consentit et nous partîmes aussitôt. Uyaskasit était un des Indiens qui pendant mon séjour à Lewiston semblaient fort indifférents en matière de religion ; aussi je ne pensais pas qu'il se convertit de suite, bien que je eusse pouvoir l'employer pour arriver à convertir les autres. Il venait parfois à l'église, mais plutôt pour complaire à ses femmes et à ses enfants et entendre chanter sa fille que pour adorer Dieu. Aussi n'espérant guère de sa part une conversion immédiate, je comptais néanmoins que sa fille une fois baptisée, l'amènerait à ce parti. Mais j'étais dans une erreur complète, et la grâce divine avait déjà changé le vieillard. Tandis que nous nous rendions près de l'enfant mourant, il m'adressa ces paroles : "Robe-Noire, que dois-je faire ? Je ne sais laquelle de mes deux femmes il faut renvoyer ; je ferai exactement ce que vous me direz, mais réfléchissez bien avant de donner votre décision. Les deux femmes sont sœurs, excellentes toutes les deux et s'aiment entre elles tendrement ; elles m'aiment toutes deux et je les aime aussi toutes deux autant ; toutes deux ont des enfants, toutes deux aiment la prière ; ni l'une ni l'autre ne m'a désolé ni ne s'est mal conduite ; et toutes deux désireraient demeurer avec moi. Je renverrai celle que vous me direz de renvoyer ; mais il faut que vous sachiez qu'elles appartiennent à une famille infidèle, n'ayant d'autres dieux que le soleil et le Whiskey. Dans leur territoire il n'y a pas d'autre prière que la danse des Indiens et les liqueurs. Renvoyer l'une d'elles sera vraiment pour moi me séparer de la moitié de mon cœur ; mais peu importe, pour Dieu je suis prêt à le faire. Mais l'enfant, l'enfant suivra sa mère et ainsi deux âmes, celle de la mère et celle de l'enfant, se perdront. Renvoyer une de mes femmes tout en la laissant vivre près de moi n'est pas possible ; tout le monde en parlerait, et d'ailleurs je craindrais les faiblesses de mon propre cœur. Je vous ai dit que je les aimais toutes deux autant et fort tendrement ; aussi si je quitte l'une d'elles, il faut qu'elle s'éloigne de moi ou je ne tiendrai pas mes promesses. O Robe-Noire bien aimée, sauvez mon âme, mais ne condamnez pas à une perte certaine celle de mon enfant et celle de ma femme. » Un instant, mais un instant seulement, j'eus un soupçon contre la sincérité de la protestation ; mais je vis bien vite que j'avais tort et que ce soupçon était sans fondement. Abraham Uyaskasit était vraiment converti et prêt à tout. Je remerciai notre Créateur et Seigneur et implorai sa lumière pour savoir quel parti prendre. « Mon bon vieil ami, lui dis-je, votre nom ne sera pas un vain nom ; j'espère que vous serez un autre Abraham. Je remercie Dieu de votre conversion et j'espère, ou plutôt je suis sûr, qu'il disposera tout pour le salut de l'âme de tous les vôtres. Ce soir, quand nous serons revenus chez vous, nous réunirons tous les chefs et nous discuterons la question avec eux." — Nous arrivions alors près de l'enfant mourant. Je le baptisai aussitôt et repartis avec le vieux chef, bénissant Dieu de ce qu'une âme de plus allait bientôt entrer au Ciel. Après l'instruction du soir, les chefs se réunirent et la délibération eut lieu ; on convint qu'Abraham se séparerait de la plus jeune des deux sœurs ; mais que pour empêcher qu'elle ne fût pervertie en retournant dans sa tribu, elle resterait au camp d'Abraham, mais dans une demeure différente, assez loin pour ôter tout prétexte aux mauvaises langues, assez près pour qu'Abraham put l'encourager. Abraham fit bien quelques objections à cette décision ; mais je lui dis qu'il devait désormais imiter le saint patriarche dont il portait le nom, dans son détachement du monde, même de sa femme et de ses enfants, dans sa patience à supporter les propos fâcheux et même les insultes et dans sa confiance en Dieu. Abraham luttait encore contre lui-même ; mais il était près de midi et la suite de la réunion fut renvoyée au lendemain.

13 Mai. Après les prières, l'instruction, les chants et le déjeuner, le conseil des chefs se réunit de nouveau. Tous comprenaient que la décision rendue était définitive et qu'il s'agissait seulement de la mettre à exécution le plus suavement possible. Un des chefs envoya chercher la seconde femme d'Abraham et me demanda ensuite s'il avait bien fait ? » — « Certainement, lui répondis-je." Peu après le messager revint en disant que la femme ne voulait pas venir parce qu'elle connaissait déjà la sentence et qu'il lui était inutile de venir l'entendre une seconde fois. Le même chef se leva une seconde fois et sortit ; les autres restèrent à fumer. Quelques moments après il était de retour, amenant avec lui la femme ; après eux

venaient nombre d'hommes et de femmes, curieux de savoir comment l'affaire allait se terminer. Dès que je fus informé de l'arrivée de la femme, je vis bien que c'était de sa part une preuve qu'elle était prête à accepter de bon cœur la pénible sentence. Je dis quelques mots à Abraham pour l'exhorter encore à imiter le saint patriarche et à encourager celle qui avait été sa femme par ses paroles et par son exemple. Abraham Ayaskasit était bien résolu à faire son sacrifice ; la présence et la bonne volonté de sa femme l'émurent et le consolèrent et en même temps l'affermirent dans sa détermination. Il se leva pour parler ; mais au premier mot sorti de ses lèvres, il se mit à pleurer comme un enfant et retomba sur son siége. Il y eut un instant de silence, et grande fut l'émotion quand je dis à Abraham d'invoquer son patron, le Père des Croyants, de prendre courage et de raconter devant l'assemblée toute l'histoire de son héroïque sacrifice. Abraham se leva de nouveau, essuya ses larmes et fit un discours qui fit pleurer tout le monde. C'était l'application à sa propre situation de l'histoire du sacrifice d'Abraham. Il leur dit tout ce que contait à son cœur de mari et de père le renvoi d'une de ses femmes et exhorta celle dont il se séparait à accepter la sentence pour l'amour de Dieu, pour l'amour de son âme et pour l'amour de lui. Quand il eût fini, la pauvre femme s'écria dans sa douleur : « je n'en irai au loin, mais où irai-je ? Il faut que j'aille dans un lieu où, en perdant notre prière, je perdrai mon âme. » — « Non, lui dis-je, on ne vous renverra pas dans votre tribu ; Abraham, qui n'est plus votre mari, mais votre ami, vous préparera une demeure dans son camp. » — « Robe-Noire, je n'aurai jamais le courage d'y rester après avoir été ainsi renvoyée par mon mari. Non, je ne puis rester ; je retournerai vers mon peuple. Mais quand vous, Robe-Noire, vous serez revenu pour nous bâtir une église et rester toujours avec nous, je reviendrai avec mon enfant et nous vivrons tous deux ensemble à l'ombre de l'église. » — « Madelaine, Madelaine, répliquai-je, (car c'était son nom), il n'en sera pas ainsi. Je ne sais quand nous pourrons bâtir une église ici ; peut-être n'y parviendrons-nous jamais. D'ailleurs vous savez que quelques semaines de séjour dans votre tribu suffisent pour vous perdre vous et votre fils. Vous demandez comment vous aurez le courage de rester ici ! Je vous demande, moi, comment vous aurez le courage de partir et d'augmenter ainsi la douleur du bon vieil Abraham ? Si vous aviez assez mauvais cœur pour le faire, il aurait tort de croire que vous l'aimez. La seule consolation maintenant est de savoir que vous et tous ses enfants sont de bons chrétiens. Est-il possible que vous ne l'imitiez pas dans son sacrifice ! Madeleine, vos paroles affligent le cœur de ce pauvre Abraham, elles affligent les cœurs des chefs et de tous ceux qui sont ici, elles affligent intimement mon cœur, le cœur de celui que vous appelez votre bon Père Robe-Noire ; et, si mon cœur est affligé, combien plus encore l'est le Cœur de notre Bon Jésus et celui de sa bonne Mère que, dites-vous, vous aimez tant ? Le Cœur de Jésus compatit à vos souffrances, il les consolera et vous en récompensera. » Il y eut un moment de silence et de profonde émotion. Madeleine se lève en pleurant : « je suis résolue maintenant, dit-elle, à tout faire pour l'amour de Jésus ; j'ai été mauvaise et déraisonnable ; mais j'en ai maintenant un vif repentir et j'espère être désormais une bonne chrétienne. Demain je viendrai ici avec mon petit enfant et vous nous baptiserez tous deux, bon Père Robe-Noire. »
Ces mots firent couler les larmes des yeux les plus insensibles des plus insensibles Indiens. Pour ma part je dois avouer que jamais de ma vie je n'avais été si ému et si consolé. Le reste du jour se passa à exciter ceux qui étaient assez instruits pour être baptisés, à la contrition de leurs péchés, et à l'amour de Dieu à l'aide d'exemples bien choisis et d'histoires, et surtout en leur montrant et en leur expliquant des tableaux représentant les péchés capitaux, l'enfer, la mort, le jugement, le paradis, etc. —— *14 Mai.* Le matin de bonne heure tout le monde passa la rivière, se rendit à l'église, et après la Messe, le chant des cantiques et la récitation des prières, je baptisai 36 personnes. Trente-cinq étaient des Nez-Percés, presque tous adultes ; le trente-sixième était un Blanc adulte, Américain d'origine. La cérémonie fort longue (si j'avais pensé qu'elle dût être autant, je l'aurais différée jusqu'après le déjeuner) fut bien touchante. Mon bon vieil Abraham et

beaucoup d'autres versaient d'abondantes larmes de joie. Jour de bénédiction! Souffrances vraiment bénies que le Bon Dieu compense si abondamment. S'il sait les récompenser de la sorte sur la terre, que sera-ce donc au Ciel? ——— Pour le moment j'arrête là mon journal. J'espère trouver, dans 3 ou 4 semaines, le temps de le continuer. Il faut que je parte de suite pour la mission des Cœurs-d'Alène. J'ai reçu avant-hier une lettre du P. Giorda qui me l'ordonne; aussi hier j'ai appris à mes Indiens la nouvelle de mon prochain départ. Ils en furent désolés et je fus obligé de leur faire comprendre que je devais obéir. En résumé du 1er Mai au 1er Juillet j'ai fait 77 baptêmes presque tous d'adultes; et, comme quelques protestants se sont convertis, la somme totale des baptêmes est de 97; un bien plus grand nombre se préparent à recevoir ce Sacrement. Les Drumers, qui sont au nombre de 2,500 ou 3,000 m'ont fait dire par un de leurs chefs que, lorsqu'ils se convertiraient, ils voulaient devenir catholiques et non protestants. Une mission serait bien nécessaire chez eux; mais le P. Giorda n'a ni Pères ni Frères, ni ressources. Cinq de nos chefs catholiques ont fait une pétition au gouvernement pour avoir une église catholique; mais j'espère peu de ce côté. Ils ont aussi l'intention d'en envoyer une à votre Révérence, et prétendent envoyer de Omet, la grande Robe-Noire, ni plus ni moins qu'au Pape, pour demander à Sa Sainteté d'ordonner à deux Pères de rester près d'eux. Il y aurait largement de quoi les occuper. Je vais écrire au R. P. Provincial et au R. R. P. Général, et je recommande ces pauvres Indiens à la charité de votre Révérence. Le vieux Stup-Stup, qui a enfin été baptisé et s'appelle Augustin, a grande confiance en vous; quand il a su que par votre intermédiaire les Cœurs-d'Alène avaient obtenu un Bref du Pape, il s'est écrié que votre Révérence était l'homme qui lui viendrait en aide à lui et à tous les Nez-Percés. —— J'entends les Indiens dire que mon absence va leur faire perdre courage; mais j'espère dans la bonté du Sacré-Cœur de Jésus. Si vous m'écrivez, mon Père, adressez votre lettre à la mission des Cœurs-d'Alène.

Lettre du R. P. Grassi. *Attanam, comté d'Yakama, territoire de Washington, 25 octobre 1872.*

Pour remplir ma promesse, je veux vous écrire quelque chose touchant nos Yakamas. —— La nation des Yakamas appartient à la famille des Lampleni ou Nez-Percés. Bien que la paix règne entre eux et les Kalispels, leurs voisins, ils n'ont guère de rapports avec cette dernière tribu. —— S'il eut été donné à Plutarque de visiter les Yakamas, peut-être aurait-il modifié l'assertion générale: « qu'il est plus facile de trouver une nation sans territoire, qu'une nation sans culte. » Après avoir interrogé les anciens de la tribu, et avoir fait tous les efforts possibles pour obtenir, à ce sujet, des renseignements sûrs, je n'ai pu constater l'existence d'aucune religion chez les ancêtres des Yakamas. Ils n'avaient nulle idée de Dieu, des récompenses et des châtiments de la vie future. Ils ignoraient l'immortalité de l'âme, pensant qu'à la mort tout périssait en eux comme chez les animaux. Ils paraissent avoir également ignoré nos premiers parents, le Déluge et tout autre grand événement dont d'autres peuples ont conservé une idée plus ou moins confuse. Toutefois, les Yakamas avaient, imprimé dans le cœur, le principe fondamental de la distinction du bien et du mal: car on dit que quelques pères de famille, sinon tous, exhortaient leurs enfants à ne point voler, à ne point mentir, à ne point se rendre coupables d'homicide, etc. —— Il n'y a guère que 60 ans que les Yakamas apprirent pour la première fois que « il y a un Dieu dans le Ciel; » que « nous devons prier; » que « les hommes, après la mort, vont au Ciel. » Ils ne savaient cependant encore rien de l'enfer. Un certain Kali (Nez-Percé), qui avait probablement voyagé parmi les Blancs, et été témoin de quelque meeting protestant, établit, à son retour, une espèce de culte chez ses compatriotes. Après leur avoir enseigné toute la doctrine qu'il avait apprise lui-même, il détermina et établit parmi eux certaines cérémonies religieuses. Il les réunissait, les faisait chanter, puis, chacun s'adressait à Dieu, dans les termes que lui inspirait l'Esprit, et la main droite levée vers le Ciel. Ce colloque terminé, les chefs

haranguaient le peuple sur la nécessité de croire ce que le Kali avait enseigné, et sur l'obligation d'être bon. Le chant venait clore le meeting, et le peuple se dispersait. Depuis cette époque, chaque nation eut sa "réunion de prière" annuelle. On fit même plus : la plupart des familles adoptèrent la pratique de la prière quotidienne, pratique qui dura environ 30 ans, c'est-à-dire jusqu'au jour où la Robe-Noire arriva au milieu d'eux. — J'ai déjà dit que je n'ai pu découvrir aucune trace de religion chez les anciens Yakamas. Ils avaient un grand nombre de tuatis, hommes de médecine ou jongleurs. C'est à eux qu'on s'adressait, en cas de maladies, pour obtenir guérison et soulagement. Les tuatis, paraît-il, n'étaient que des escrocs, et leur profession n'a pas cessé aujourd'hui d'être assez lucrative. Le caractère distinctif du tuati de nos jours est une révélation qui lui est faite personnellement au moment où, par suite d'une maladie feinte ou réelle, il s'est cru arrivé aux portes du tombeau. Les Yakamas craignent beaucoup les tuatis, croyant qu'il est au pouvoir de ces hommes d'envoyer une maladie à qui bon leur semble. Ajoutons cependant que le prestige de nos jongleurs a grandement diminué depuis l'arrivée de la Robe-Noire. — Il y a une trentaine d'années que le premier Missionnaire arriva chez les Yakamas. C'était un prêtre séculier. Il ne demeura avec eux qu'une année. Alors vinrent les PP. Oblats, qui bâtirent des chapelles sur divers points où nos Indiens avaient coutume de passer la plus grande partie de leur temps. Les Oblats avaient déjà vécu 15 ans avec les Yakamas, lorsque le premier Anglo-Américain mit le pied sur le territoire de ces Indiens. On peut appeler cette époque de 15 ans l'âge d'or de la mission. Grand nombre d'Indiens crurent, furent baptisés, et représentèrent les vertus des premiers âges de l'Eglise. Les Yakamas ne parlent jamais des PP. Oblats qu'avec enthousiasme : ils ne tarissent pas quand ils vous racontent les incidents de ces temps heureux. Tous aimaient les Missionnaires, tous, excepté les tuatis et un chef du nom de Koatchay, qui alla jusqu'à menacer de mort un des Missionnaires, menace qui provoqua l'indignation de toute la tribu. — Vers la fin de cette période, les Boisqui ou Américains s'établirent sur le territoire des Yakamas ; et, selon toutes les apparences, le même Koatchay menaça de tuer un des nouveaux venus. Ce chef pensait, sans doute, trouver la même indulgence chez le colon américain que chez le Missionnaire ; il se faisait illusion. L'américain crut plus sûr de ne pas attendre, et tua lui-même l'Indien. A cette nouvelle tous les autres Indiens coururent aux armes. Trop peu nombreux pour se défendre contre toute une tribu en fureur, les colons firent immédiatement venir un corps de milice pour les protéger. L'officier supérieur des miliciens adressa, à son arrivée, une lettre au Père Oblat chargé de la mission, lui demandant des renseignements sur l'origine de la querelle entre les Indiens et les Blancs. Le Père répondit qu'il était lui-même dans une complète ignorance à ce sujet. Cette réponse ne donna satisfaction ni à l'officier, ni à ses hommes. Les uns crurent découvrir, dans le silence du Père, une inclination à favoriser les Indiens ; les autres, plus irritables, lui donnèrent le sens d'un acte d'hostilité vis-à-vis des Blancs. Le Missionnaire qui n'avait aucune faute à se reprocher envers qui que ce fût, désirait rester à son poste ; mais les Indiens, qui malgré leur ignorance de la langue anglaise, avaient pu deviner toute la rage des colons et des soldats à son égard, ne lui permirent pas de rester. Ils lui aidèrent à cacher ce que la mission possédait de plus précieux et les objets servant au culte, puis quelques-uns l'accompagnèrent en toute hâte jusqu'à un lieu peu éloigné qui offrait une retraite sûre. De là, ils se remirent tranquillement en marche pour conduire le Missionnaire à une station des PP. Jésuites qui se trouvait plus au Nord. Ces mesures étaient prudentes. Une compagnie de volontaires parvint à la mission un jour avant l'armée régulière. Ces volontaires — (une vile populace) — soupçonnèrent aussitôt que des objets avaient été enfouis quelque part, et ils réussirent à les découvrir. Il y avait des comestibles ; ils firent bombance. Après quoi, se partageant les vêtements et les ornements sacerdotaux, ils s'en affublèrent et parcoururent, comme des hommes ivres, toute la mission. Quelques-uns parodièrent le prêtre à l'autel, tandis que d'autres dansaient, sautaient et hurlaient, tous vomissaient les imprécations les plus horribles contre le Missionnaire qui leur avait échappé. L'arrivée

de l'armée régulière mit fin à ces indignités. — Après quelques jours de combats, les Indiens, reconnaissant leur faiblesse en face d'une armée régulière, renoncèrent à toute idée de résistance. Ignace, le chef catholique actuel, se rendit, avec un autre Indien, catholique comme lui, à Olympia, capitale du territoire, pour implorer la paix au nom de la tribu. Peu de temps après, un traité fut conclu entre les Indiens et le gouvernem Stephens. En vertu de ce traité, une étendue considérable de terre fertile fut assignée aux Indiens afin qu'ils pussent s'y établir, s'habituer au travail en cultivant le sol et renoncer à leur vie nomade. Beaucoup ont suivi les sages avis du gouvernem, tandis que d'autres n'osent encore accorder leur confiance aux Blancs et se tiennent à distance. — Avec les avantages du traité, le levain du protestantisme a été introduit parmi ces pauvres Indiens. Cinq ou six agents ont été déjà envoyés successivement au milieu d'eux; et tous ces agents, de même que leur suite, ont fait plus ou moins d'efforts pour pervertir nos catholiques; enfin l'agent actuel est, par profession, un faiseur de propagande. — Depuis le jour du départ des PP. Oblats jusqu'à l'arrivée d'un nouveau Missionnaire résidant chez les Yakamas, il s'écoula environ 10 années. Pendant tout ce temps, cette petite église de néophytes fut abandonnée à elle-même. Quelques-uns se dispersèrent çà et là oubliant tout ce qui leur avait été enseigné; d'autres, entraînés par des paroles trompeuses et des présents, embrassèrent le protestantisme; d'autres enfin, mieux instruits et plus fermes dans la foi, continuèrent à aller de temps en temps à la chapelle catholique la plus rapprochée, franchissant une distance de 26 lieues afin d'entendre la parole du Missionnaire et de recevoir les Sacrements. — La persévérance des bons dans la foi catholique a toujours souverainement déplu à nos zélés protestants, surtout au ministre méthodiste qui réside aujourd'hui chez des Yakamas. Aussi, ce ministre n'a-t-il rien négligé pour leur faire accepter sa "bonne prière." Toutes les fois que nos catholiques se rendent auprès de cet agent du gouvernement pour quelque affaire ou pour réclamer quelque assistance, il saisit l'occasion de les endoctriner. S'ils refusent de l'écouter, il leur dit que, puisqu'ils ne veulent pas recevoir la "bonne prière," il n'ont rien autre à attendre de lui que le secours annuel donné à la Distribution générale; et il les renvoie les mains vides. — Il conçut, il n'y a pas longtemps, un vif désir de gagner notre chef catholique Ignace, homme très-estimé des Blancs et des Indiens à cause de son jugement solide, de son énergie, de sa générosité et de ses grands biens. L'agent-ministre, m'a-t-on dit, lui fit demander combien d'argent il lui fallait pour le déterminer à se faire protestant. Ignace se contenta de répondre: —"Beaucoup." —"Combien? ajouta l'envoyé. Deux cents piastres?" —"Plus que cela" —"Mais enfin, combien? Cinq cents piastres? six cents piastres?" —"Oh! plus encore." —"Eh bien! parle; dis la somme qu'il te faut." —"Donne-moi la valeur de mon âme." Ignace fut compris. — On désespère aujourd'hui de lui faire embrasser la secte protestante. Ignace ne s'est pas seulement distingué par sa fermeté dans la foi; il s'est montré le père de sa tribu, qu'il a constamment aidée de ses conseils et de ses biens, et soutenue par son exemple autant que par ses paroles durant les dix années d'abandon dont j'ai parlé. C'est, vers la fin de cette période, qu'Ignace se rendit auprès de l'Evêque pour le prier instamment de leur envoyer un Missionnaire. Sa prière fut exaucée; un prêtre fut envoyé, qui s'occupa d'eux pendant 4 ans, c'est-à-dire jusqu'à l'automne de l'année dernière, où les Pères de la Compagnie de Jésus se chargèrent de la mission des Yakamas. — Cette mission est aujourd'hui en butte à deux grandes difficultés. — La première, c'est la distance à laquelle le Missionnaire se trouve des Indiens. Je demeure à l'endroit où les PP. Oblats avaient autrefois leur station principale. Mais les circonstances ont bien changé. Les Indiens auxquels on a accordé un territoire limité, ne peuvent plus, comme alors, se grouper autour de la mission. C'est désormais, d'une distance de 6 à 7 lieues au moins, que la plupart des Indiens catholiques doivent, par un chemin difficile à travers la montagne et les rochers nus, se rendre à leur chapelle; en sorte que les pauvres, les vieillards et les infirmes ne peuvent jouir de ce bienfait. — L'autre difficulté se trouve dans les efforts de propagande du ministre protestant, qui,

comme je l'ai dit, a été constitué agent du gouvernement américain au milieu des Yakamas. Les Indiens sont pauvres et matériels ; et l'agent ministre a quantité de provisions de toute sorte, dont il peut disposer librement. De plus, comme l'intelligence de l'Indien est peu exercée à la controverse, il arrive que les infidèles ne savent à qui aller. Ils vont, un jour, entendre le prêche du ministre ; une autre fois, ils viennent à la chapelle catholique et disent : « Le ministre prétend que sa prière est bonne et que votre prière est mauvaise ; et, vous, vous nous dites que votre prière est bonne et que la prière du ministre est mauvaise : à qui devons-nous ajouter foi ? » —— Mais, si nous continuons de prier, Dieu, à qui ces pauvres âmes appartiennent, leur accordera, sans doute, une double grâce, la lumière et la force qui sont nécessaires à leur conversion et à leur salut. Volez donc à notre secours, en unissant vos prières aux nôtres : c'est ainsi que vous pouvez devenir, aussi bien que nous, l'apôtre de la nation des Yakamas.

Mexique. —— Extrait d'une lettre du P. Brisack au R. P. Petit, Recteur de Bronchiennes. (Mexico 27 9bre 1872)

..... Je vais vous parler d'un pélerinage célèbre qui attire des 100 milliers de pélerins, chaque année). Dimanche 24 9bre je suis allé au sanctuaire de N. D. de la Guadeloupe. C'était la fête des Indiens. Ils affluaient comme des flots humains vers le temple. Plusieurs avaient fait 8 et 10 journées de marche pour y arriver. La piété et la dévotion la plus grande régnaient parmi eux. Ils chantaient, priaient, et dansaient à l'approche du sanctuaire. On ne peut assister à ce spectacle sans en être touché. On est obligé d'admirer la simplicité et la foi ardente de ces pauvres Indiens. Il est vrai qu'on rencontre chez eux beaucoup de superstitions. Mais ils aiment Marie, et la bonne Vierge les bénit, les protège et les aide. Le sanctuaire de Guadeloupe est magnifique. Sur un autel, où luit à profusion l'or ou l'argent, on voit l'image miraculeuse de Marie, telle qu'elle a apparu à un pauvre Indien vers 1564. Jour et nuit plus de 40 lampes brûlent devant la sainte image. Des cierges innombrables s'y consument également en son honneur. —— Comme Guadeloupe n'est qu'à quelques milles de Mexico, les habitants de cette ville y vont beaucoup dans un train spécialement organisé pour le sanctuaire et pour les fêtes.

Californie. —— Extrait d'une lettre du P. Bayma. San Francisco, 10 Octobre 1872.

Nous avons eu, le premier juillet dernier une journée de forte besogne. Trente-neuf Capucins et 8 Dominicains de Guatemala, exilés par la révolution, venaient frapper à notre porte pour nous demander l'hospitalité, c'est-à-dire, nourriture et logement. Par bonheur, c'était l'époque des vacances et les salles de classe purent être mises à leur disposition. Nous achetons à la hâte des matelas et songeons de notre mieux les pauvres Moines. Beaucoup étaient malades ; pendant huit jours 16 ou 17 durent garder le lit et notre médecin eut fort à faire. Enfin ils se rétablirent et 20 Franciscains furent envoyés au collége de Santa Clara, où on leur avait préparé du logement ; les autres restèrent ici. Les Dominicains ne tardèrent pas à recevoir des secours de leur Ordre et à nous quitter ; mais les Franciscains restèrent jusqu'au 16 septembre. Pendant ce temps, nous avions mis en mouvement nos catholiques ; et, sans compter les aumônes de détail, qui commençaient à aborder, on organisa un comité de secours en règle. Après avoir tenu plusieurs meetings, on résolut de faire un grand festival dans les jardins publics, avec bazars, discours, concerts, etc. L'entreprise réussit au mieux et on recueillit de la sorte une somme de 75,000 francs. Tout était l'œuvre des laïcs ; le clergé ne s'en mêla d'aucune façon. Pas même une parole sympathique, ni une invitation publique aux fidèles. Mais après coup, quand on vit un si splendide résultat, quelques prêtres essayèrent de faire porter l'argent à la cathédrale, dans l'espoir qu'une portion leur serait allouée. Ce fut une vilaine affaire. Mais le trésorier du comité déjoua leurs projets fort adroitement et tout l'argent revint aux pauvres Religieux, qui, ainsi pourvus de ressources pour leur voyage, partirent pour Millwalikee, dans l'Est, près de Chicago, où ils avaient des missions de leur Ordre. Telle est leur histoire en abrégé.

Syrie. —— *Imprimerie catholique établie à Beyrouth par les Missionnaires de la Compagnie de Jésus.* (Extrait des Missions catholiques). —— Un de nos correspondants de Syrie nous adresse l'article suivant, sur la presse catholique de Beyrouth, en face de la presse protestante. —— Pour qui connaît l'Orient, il n'y a pas de doute que le plus grand, le seul danger peut-être qu'y coure le catholicisme lui vient de la propagande protestante, laquelle prend, tous les jours, des proportions plus menaçantes. —— L'esprit de prosélytisme fait complétement défaut à l'islamisme, au bouddhisme, au schisme ou à l'hérésie des Grecs séparés, des Jacobites, des Nestoriens, des Eutichéens, etc. D'ailleurs, ces sectes diverses inspirent une répulsion naturelle et invincible aux catholiques orientaux. Ils ont contre elles des griefs trop graves et trop nombreux, pour qu'ils puissent incliner de leur côté et accepter leur doctrine. Toutes les nations catholiques ont eu à souffrir extrêmement de l'invasion sarrasine et de l'oppression musulmane. En outre, les Maronites ne voient, dans les Jacobites, que des frères déserteurs. Les Chaldéens-unis sont dans la même position vis-à-vis des Nestoriens ; les Grecs melchistes, vis-à-vis des Grecs soi-disant orthodoxes ; les Arméniens-unis, vis-à-vis des Eutichéens, etc. —— Au contraire, les protestants sont des nouveaux venus, des étrangers qui, comme tels, ont, aux yeux des Orientaux, le droit d'être bien venus. Ils se présentent sous la protection du drapeau Américain, ou Anglais, ou Prussien. Ils disposent, point principal, de fonds immenses qui leur permettent d'acheter le catholique assez lâche pour se vendre ; de distribuer gratis et à foison leurs bibles de tout format et leurs petites brochures ; de multiplier des écoles où les enfants des deux sexes reçoivent gratuitement, non seulement l'instruction primaire, mais encore (tentation délicate pour les Orientaux) les fournitures de classes et, parfois, une rétribution quotidienne ; de se poser avantageusement dans le pays, par l'érection d'établissements grandioses, la fondation d'imprimeries, de colléges, et même d'écoles de médecine. Puis, l'exercice de la médecine (car la plupart de ces prédicants sont ou se disent médecins) leur fournit un nouveau et puissant moyen d'influence. C'est plus qu'il ne faut pour parler éloquemment aux yeux et même à l'esprit du catholique simple et pauvre ou cupide.

Il y a là pour lui, sinon une cause suffisante d'entraînement, du moins un sujet de scandale — « Voilà, se dit-il, des hommes riches, des hommes instruits, des hommes venus de bien loin pour nous communiquer leur doctrine ; des hommes généreux qui distribuent leurs livres avec profusion, qui ouvrent, partout où ils sont reçus, des écoles gratuites, etc. ; des hommes qui ne mentent jamais (c'est l'idée que s'en forment beaucoup de catholiques) ; des hommes qui . . . , des hommes dont . . . , etc. Est-il bien prouvé que leur religion n'est pas la véritable ? Faut-il croire qu'ils ne viennent chez nous et n'y dépensent tant d'argent, que pour le seul plaisir de nous induire en erreur ? » —— Telles sont, parfois, les pensées des catholiques, que leur ignorance, leur simplicité ou leur pauvreté, prédisposent à la tentation. J'en parle d'expérience. De là, néanmoins, à l'apostasie, il y a encore loin, bien loin. Dieu merci, les chutes de ce genre sont ici extrêmement rares ; et elles sont toujours l'objet de la réprobation universelle. Mais la tentation peut laisser, dans des cœurs simples et des esprits bornés, un fond d'estime pour le protestantisme, qui diminue d'autant celles qu'ils professent pour leur propre religion. —— Disons le mot : si MM. les prédicants américains, anglais ou prussiens ne parviennent presque jamais à former ici de véritables protestants, ils arrivent, hélas ! quelquefois à démolir des catholiques, à grossir la classe des indifférents, encore fort peu nombreuse, ou bien à recruter au dieu Mammon de parfaits adorateurs, c'est-à-dire, des hommes qui ne voient au monde que l'or et l'argent. Plus souvent, il leur est donné de jeter le trouble dans les esprits, d'affaiblir la foi dans les cœurs, et d'inspirer de l'éloignement à l'égard des pratiques salutaires du catholicisme. Pour des hommes qui visent, avant tout, à combattre, à dénigrer la foi catholique, ce résultat n'est pas à dédaigner ; il les console peut-être du peu de progrès que fait leur secte dans ces parages. En vérité, voilà des millions

de dollars et de livres sterlings sagement employés! — Or, il n'est pas douteux que ces docteurs du mensonge n'ambitionnent un pareil résultat, et ne l'obtiennent spécialement par la diffusion incessante de leurs bibles et de leurs autres publications. Il leur est, en effet, trop malaisé d'attirer à leurs prêches des catholiques qui seraient deshonorés et montrés au doigt, s'ils s'avisaient seulement de franchir le seuil d'un temple protestant, pour que leur zèle se contente de cet unique moyen de perversion. Les livres sont des prédicateurs à qui il est beaucoup moins difficile de procurer des auditeurs; les livres restent aux mains des imprudents qui ont consenti à les accepter, et ils continuent auprès d'eux leur infernale mission, tant qu'ils échappent à l'œil vigilant d'un prêtre ou d'un catholique qui les déchire ou les livre aux flammes; les livres pénètrent, sans bruit, au sein des populations les plus croyantes, des familles les plus chrétiennes; les livres, enfin, se faufilent partout et rencontrent trop souvent des mains assez peu réservées pour les ouvrir, et des yeux assez curieux pour les lire et les relire. De là, dans certaines localités, dont le nombre va toujours croissant, l'apparition de certains raisonneurs qui font les esprits forts et s'aventurent, même en présence des prêtres et des Missionnaires, à lancer des propositions malsonnantes, à proposer et à soutenir des objections qu'ils ont évidemment puisées dans les livres protestants. — J'en ai dit assez, pour justifier l'importance exceptionnelle que j'attache aux travaux de l'imprimerie catholique (c'est son nom distinctif), établie à Beyrouth, par les Missionnaires de la Compagnie de Jésus.

Souffrez que j'entre, à ce propos, dans quelques détails qui ne seront pas, j'espère, sans intérêt pour vos lecteurs. — Cette œuvre, comme toutes les œuvres de Dieu, a commencé petitement. La pauvreté de la mission força les R. R. PP. Jésuites à se contenter, d'abord, d'une simple presse autographique. Pendant qu'elle servait, ici, à multiplier les livres de piété et les livres de classe, elle donnait occasion, à Lyon, à un procès assez retentissant, dont le R. P. Louis Valentin eut la chance de sortir victorieux. — Mais, bientôt, un jeune et pieux pélerin de la Terre-Sainte, M. de Brémond, si je ne me trompe, fournit au R. P. Ed. Billotet le moyen de se procurer une presse typographique. Il mit, à son aumône, une condition bien digne de sa piété, à savoir, que le premier ouvrage qui sortirait de l'imprimerie serait l'*Imitation de Jésus-Christ*, en arabe. L'intention du donateur fut religieusement respectée.

La nouvelle presse n'a cessé de fonctionner jusqu'en 1869, avec le concours de deux autres qui lui furent successivement adjointes. Les livres sortis de l'imprimerie catholiques, se sont répandus par milliers dans toute la Syrie, et jusqu'en Chaldée et en Mésopotamie. Bien des éditions ont été épuisées et renouvelées. Les livres de religion, de tout format et de tout prix, ont inondé le Liban, et se trouvent dans toutes les familles catholiques, surtout parmi les Maronites. — En travaillant ainsi à maintenir et à développer la piété parmi les catholiques orientaux, les Missionnaires entendaient bien les confirmer dans leur foi et les prémunir contre la propagande protestante. Mais ce n'était point assez, à leur avis. Il fallait encore attaquer de front cette funeste propagande. Et, puisqu'elle s'exerçait surtout par des livres ouvertement dirigés contre le catholicisme, il était urgent d'y opposer des livres franchement catholiques, qui battraient en brèche le protestantisme et vengeraient la vérité, en la faisant briller de tout son éclat, dans une polémique solide et nerveuse. Depuis plusieurs années, les RR. PP. Jésuites se sont mis à l'œuvre, et leur polémique antiprotestante va prenant tous les jours une nouvelle force et se signalant par de plus grands succès. ..... Pour donner une idée de cette œuvre à part, de cette œuvre d'autant plus glorieuse à l'Eglise, qu'elle est plus épineuse, qu'il me soit permis de passer en revue les divers ouvrages de controverse déjà sortis de l'imprimerie catholique. — Le premier essai en ce genre, remonte à l'année 1860, de si triste mémoire pour la Syrie. Ce fut une simple traduction des *Cinquante motifs de*

conversion, qu'exposa et publia le Duc Antoine Ulrich de Brunswick, après son entrée dans le sein de l'Eglise catholique. Dans une seconde édition qui parut en 1864, le traducteur, le R. P. Abougit, ajouta un appendice considérable où il tirait les conséquences pratiques des *Cinquante motifs*, en établissant un parallèle saisissant entre la conversion du Duc de Brunswick et les prétendues conversions opérées, en Orient, par les ministres protestants. Il terminait par une liste assez longue des principaux protestants qui ont embrassé, depuis le commencement de ce siècle, la religion catholique. Je connais tel évêque maronite qui parle avec éloge de ce petit ouvrage et le relit toujours avec un nouveau plaisir. — Cette publication donna l'idée de traduire et d'imprimer un travail plus considérable. Je veux parler du célèbre catéchisme du P. Scheffmacher, S. J., dont le docte abbé Rhorbacher a donné une édition enrichie des *Cinquante motifs de conversion* dont je viens de parler. Il fut traduit par un élève maronite du séminaire de Ghazir, M. Messabki, qui rendait déjà d'éminents services à *l'imprimerie catholique*. L'ouvrage parut en 1863, et devint, peu après, classique, dans les écoles de français des Missionnaires Jésuites, qui l'emploient pour les exercices de traduction. C'est ainsi que leurs élèves se trouvent, de bonne heure, édifiés sur la vie de Luther et sur la valeur de ses doctrines. — Le croirait-on ? Un catholique apostat de Damas, devenu, en récompense de sa défection, vice-Consul des Etats-Unis, a tenté follement de réfuter ce livre irréfutable. Mais sa tentative n'a pas été plus heureuse que celle du serpent qui voulut essayer ses dents contre une lime. Comme le pauvre reptile, M. M. n'est parvenu qu'à souiller l'acier qu'il ne pouvait entamer. La réponse tombée dans l'oubli, sous le poids du mépris universel, a déteint honteusement sur la réputation de ses maîtres. — Armé de l'écrit du P. Scheffmacher, tout catholique peut réduire au silence un ministre protestant quelconque. — L'année suivante, 1864, la même imprimerie publia un premier Dialogue libanais contre la Doctrine protestante. Il avait pour épigraphe cette parole de Notre-Seigneur en Saint Mathieu (VII, 26) : *Ædificavit domum suam supra petram*, et montrait sur quel fondement ruineux repose le protestantisme. J'ai dit que c'était un premier Dialogue, parce que l'auteur, le P. Abougit, l'avait composé avec l'intention de le faire suivre d'autres Dialogues où il aurait combattu une à une les erreurs protestantes, pour s'occuper ensuite d'établir toutes les vérités catholiques attaquées par les diverses formes du protestantisme. Le Défaut de loisir, il est vrai, l'a forcé d'interrompre quelque temps son travail ; mais il est loin d'y avoir renoncé, et il ne tiendra pas à lui, je le sais positivement, qu'un second Dialogue ne paraisse sous peu. — Mais notre apostat de Damas, piqué sans doute du peu de gloire qu'il avait recueilli de son méchant pamphlet contre le catéchisme du P. Scheffmacher, ne tarda pas à redescendre dans l'arène. Cette fois, il osait s'attaquer au chef vénérable de l'Eglise qui fut jadis sa mère. Ce qui avait remué sa bile et excité sa verve n'était ni plus ni moins que la magnifique encyclique par laquelle S. S. Pie IX invitait tous les patriarches et les évêques dissidents aux assises du prochain Concile œcuménique. Le malheureux se permettait de soumettre cet acte pontifical, précieux monument du zèle et de la charité de Pie IX, à une critique aussi sotte qu'indécente. — Est-il étonnant, après cela, que sa plume ait trouvé des grossièretés révoltantes pour NN. SS. les Patriarches, les Archevêques et les Evêques d'Orient ! Est-il étonnant qu'il ait profité d'une si belle occasion, pour se ruer sur les Missionnaires Jésuites et faire le procès de toute la Compagnie de Jésus *in globo* ? A ses yeux, les Jésuites étaient les grands coupables ; ils abrutissaient les peuples ; ils dominaient le haut et le bas Clergé oriental, et les courbaient orgueilleusement sous le sceptre despotique de l'Evêque de Rome. — Notons, en passant que MM. les protestants américains dont M. M. est l'enfant terrible, et qui ne rougirent pas d'imprimer à leurs frais cette infâme production, se vantèrent publiquement de l'avoir beaucoup abrégée et expurgée. Qu'on se figure ce qu'elle devait être à son origine. — La nouvelle brochure avait fait sensation. Les catholiques s'indignaient hautement d'un tel excès d'impudence. On pressait, de toutes parts, les RR. PP. Jésuites de repousser une attaque

si brutale. Les RR. Pères l'eussent fait volontiers, si le factum de M. M. eût été susceptible d'une réfutation en règle. Mais, comment répondre à des injures ? Comment se commettre avec un adversaire qui parlait la langue de la halle ? Leur dignité de religieux et de prêtre le leur interdisait. Ils se contentèrent de livrer le méchant pamphlétaire à la plume acérée et mordante d'un de leurs élèves, employé comme traducteur et correcteur à leur imprimerie. M. Georges Zouaïne avait tout ce qu'il fallait pour mettre à la raison l'insulteur des catholiques. Son travail fut trouvé pétillant d'esprit et de raison tout à la fois. M. M. avait trouvé à qui parler ; il comprit qu'un nouvel écrit lui attirerait une nouvelle confusion. Depuis lors, drapé dans sa dignité de vice-consul, il garde un prudent silence.

Sur ces entrefaites, l'imprimerie catholique publiait les premiers numéros d'un journal arabe, fondé par les mêmes Missionnaires, pour la défense du Concile du Vatican. Là parurent, chaque semaine, des articles pleins de doctrine, destinés à venger des attaques virulentes du protestantisme les actes de ce grand Concile. La lutte fut chaude, et les protestants n'eurent pas à se louer de l'avoir provoquée. —— Vers la même époque, parut un écrit considérable, à l'occasion du refus opposé par l'épiscopat grec schismatique à l'invitation de Pie IX qui lui ouvrait les portes du Concile. Cet écrit, dû à la plume infatigable du R. P. F.X. Gautrelet, alors Supérieur des Missions de la Compagnie de Jésus en Syrie, n'atteignait pas seulement les grecs-schismatiques, mais aussi, par contre-coup, les protestants qui avaient repoussé l'appel du Souverain Pontife. Malgré sa forme modérée et amicale, il jeta l'alarme dans le camp ennemi, et l'évêque grec-schismatique de Beyrouth crut devoir le signaler, du haut de la chaire, à la réprobation de ses ouailles et leur en interdire sévèrement la lecture. —— Cependant, le Concile avait suspendu ses travaux, après une définition qui remplit de joie l'univers catholique. Ce fut alors que le journal des RR. PP. Jésuites, cessant de s'appeler le Concile du Vatican, prit le nom de *Béchir* ou *Annonciateur*. L'œuvre réclamait des développements qui lui permissent de lutter avec toujours plus d'avantage contre les feuilles protestantes et de satisfaire en même temps le goût de la majorité des abonnés. C'est pourquoi, tout en maintenant la place d'honneur à ce qui concernait Rome et le Souverain Pontife, on crut devoir ouvrir les colonnes du journal à d'autres matières, sans en excepter les nouvelles importantes de l'Europe et d'ailleurs. —— Les sorties incessantes d'un journal protestant, la *Feuille hebdomadaire*, contre ce que notre religion a de plus auguste, ont engagé le journal catholique dans une polémique régulière. Un docte Hollandais, le R. P. Joseph Van-Ham, s'est chargé de fournir à chaque numéro un article de controverse dogmatique ou historique. Son zèle, pleinement secondé par de profondes études théologiques, bibliques, historiques et linguistiques, n'a pas fait une seule fois défaut au *Béchir*. —— Pour suivre pas à pas ses adversaires, il a débuté par une série d'articles sur la canonicité des livres saints dits *Deutérocanoniques* et rejetés par nos prétendus biblistes. Il a pulvérisé les arguments contraires, et réduits les protestants à aborder un terrain nouveau. Ces articles, réunis en brochures, sont restés sans réponse. —— Après cette première campagne, le courageux athlète a pris lui-même l'offensive. Il a dirigé ses coups contre la version du Nouveau-Testament que les protestants venaient de publier, soi-disant d'après la version grecque. Ayant entendu prononcer le mot de falsification, le R. P. Van-Ham jette un rapide coup d'œil sur la nouvelle édition des évangiles, et y rencontre sans peine des textes fortement altérés et détournés de la véritable signification de la version grecque. Il les recueille, les soumet à son implacable critique, et publie dans le *Béchir* le résultat de son étude, citant textuellement le grec et, au besoin, le syriaque ou l'hébreu, pour rétablir le vrai sens des passages falsifiés. —— Cette polémique, qui blessait au vif les sacrilèges manipulateurs des Saintes Ecritures, a été pour eux un terrible coup de massue. Il n'est pas jusqu'aux musulmans distingués qui n'aient applaudi à leur défaite ; ils ne pouvaient comprendre que des hommes, se disant chrétiens et missionnaires du christianisme, eussent poussé l'audace jusqu'à falsifier le livre qui est le fondement de cette religion et que Mahomet

lui-même recommandé au respect de ses sectateurs. Aussi, a-t-on vu des musulmans en charge suivre avec un vif intérêt la polémique du Béchir et venir eux-mêmes en chercher les numéros à l'imprimerie catholique. Ces articles du P. Van-Hamy ont été clichés au fur et à mesure qu'ils paraissaient, et ils forment aujourd'hui une belle brochure qui restera pour la honte de ses adversaires, ou plutôt des adversaires de la Bible. —— Le numéro du Béchir du 22 Octobre dernier reproduit une lettre où un des principaux musulmans de Damas prodigue à la brochure du P. Van-Hamy des éloges enthousiastes. Fidèle à l'usage oriental, l'auteur cite quelques vers arabes. Le premier est à l'adresse des protestants qu'il accuse de "faire du jour la nuit et d'avoir perdu tout sentiment et toute règle de conduite." Les autres contiennent l'aveu de son impuissance à louer dignement une œuvre si solide et si triomphante, même en faisant une part très-large à l'emphase du style oriental, l'éloge de ce musulman reste encore bien honorable pour le R. P. Van-Hamy et pour la religion qu'il défend. On verra par la note ci-jointe que les textes n'ont point été altérés au hasard; car ils se rapportent tous à des vérités rejetées et combattues à outrance par les protestants.(*) —— La polémique du Béchir n'est pas près de finir. A l'heure qu'il est, ce journal a commencé la publication d'une série d'articles du même auteur, sur l'histoire de la prétendue Réforme. C'est encore une réponse à la Feuille hebdomadaire; elle fixera pour jamais les catholiques orientaux touchant les vraies origines du protestantisme. — J'aurais à vous signaler, plusieurs autres ouvrages de controverse sortis de l'imprimerie catholique de Beyrouth. Mais cette lettre a déjà pris des proportions exhorbitantes; je dois donc me borner à vous donner en note la simple liste de ces écrits. (2) —— Un mot en finissant sur la situation matérielle de l'imprimerie catholique. — Cette situation n'est pleinement satisfaisante que depuis 3 ans à peine. Avant cette époque, le manque de ressources l'avait maintenue dans une évidente et pénible infériorité, en face des protestants américains. Tout le matériel a été renouvelé et mis à la hauteur des perfectionnements typographiques de notre siècle. A l'heure qu'il est, l'établissement possède tout ce qu'il faut pour se suffire, sauf le papier et l'encre qui lui viennent d'Europe. Outre des séries multiples de beaux caractères arabes, il possède des caractères européens, grecs, syriaques et hébraïques, avec leurs matrices respectives. Il peut, de plus, former à volonté les matrices des autres langues. Enfin, il possède à la perfection le secret du cliché dont il fait usage, surtout pour les livres classiques.

(*) Voici brièvement l'indication de ces textes: Simon, Simon, ecce Satanas expetivit vos, etc. (Luc XXII, 31 et 32). — Itaque, fratres, state et tenete traditiones, etc. (II Thes. II 14) — Quapropter, fratres, magis satagite ut per bona opera, etc. (II Pet. I, 10.) — Bonum certamen certavi, etc. (II Tim. IV, 7 et 8.) — Infirmatur quis in vobis? etc. (Jac., V. 14) Et cum constituissent illis per singulas ecclesias presbyteros, etc. (Act., XIV, 22). — Numquid non habemus potestatem mulierem sororem circumducendi, etc? (I Cor IX, 5.) — Ab ortu solis usque ad occasum, etc. (Mal., I., 11). — Ave gratia plena (Luc, I, 28) — Orantes autem, nolite multum loqui, etc. (Mat., VI, 7.) Les protestants s'étaient servis de ce texte contre l'usage du chapelet. Le R. P. Van-Hamy se propose de continuer cette étude sur la nouvelle version protestante.

(2) 1° Un petit écrit contre les protestants sorti de la plume d'un nestorien converti au christianisme et séduit quelque temps par les ministres américains de Beyrouth. Cet ouvrage, plein d'érudition biblique, fut imprimé aux frais de deux grecs schismatiques, après avoir été forcement retouché par le P. Abougit. —— 2° Causeries sur le protestantisme, par Mgr. de Ségur, traduites par l'abbé Joseph-el-Bostani, élève de Ghazir. —— 3° Un ouvrage de Mgr. Joseph-el-Khazen, vicaire spirituel de S. B. Mgr. le Patriarche maronite. C'est une réponse très-solide et très bien écrite à certains ministres protestants de Syrie. —— 4° L'ouvrage d'un prélat latin contre le nestorianisme, lequel avait paru, à Rome, dans le dernier siècle. L'arabe en a été retouché par Mgr. Messabki. —— 5° Une lettre pastorale de Mgr. Pierre Karam, prédécesseur du dernier archevêque maronite de Beyrouth, Mgr. Boubia Aloun. C'est une réfutation des écrits du ministre américain John Kin. —— 6° Une lettre publiée par S. B. Mgr. Maxloum, patriarche grec-melchite, pour la défense du culte des images. Le R. P. de Prunière y a ajouté quelques notes précieuses, la plupart historiques. —— 7° Un dialogue sur les Commandements de l'église si décriés par les protestants. Traduction de l'italien par le R. P. Benoit Vernier. —— 8° Un traité sur la véritable religion, complété par le R. P. Gantrelet et traduit par M. Georges Zouaïne.

Lettre du R. P. Badour. ——— Beyrouth, 26 août 1872. ——— ..... Cette année les écoles des Sœurs Mariamahs, à Beyrouth, ont été fréquentées environ par 200 petites filles, toutes assez assidues, appartenant aux rites orientaux syrien, maronite, grec-uni, américain-uni. Que de bonnes dispositions, ... Dieu met dans le cœur des enfants, ici comme partout! Combien elles se développent heureusement par de bonnes écoles, ainsi que j'ai eu souvent occasion de le constater! La plupart de ces petites filles arrivent à l'école tout-à-fait ignorantes et nues sans défauts, mais elles y viennent avec plaisir, même la première fois, conduites par leur mère ou leur grande sœur: voilà que bientôt elles savent leurs prières, s'efforcent d'être silencieuses, attentives, et se prennent d'affection pour leurs maîtresses. Avec l'instruction religieuse et l'âge viennent la piété et le travail, de sorte que, restant chez leurs parents, ces jeunes filles sont aussi utiles à leurs familles qu'à elles-mêmes... L'enseignement des Sœurs Mariamahs, à Beyrouth comme au Liban, se fait en arabe, leur langue naturelle, qui est en Syrie la langue de tous, chrétiens et musulmans. Cet enseignement ne s'étend pas au delà de la lecture, de l'écriture, du catéchisme, de la couture et de la bonne tenue d'un ménage. J'ajoute que les écoles des Sœurs Mariamahs, à Beyrouth, sont au nombre de 4, sans autres maîtresses que les Sœurs elles-mêmes au nombre de 6, dont 5 appliquées aux soins des enfants, sous la direction d'une Supérieure. Dieu a béni cet humble établissement dans une grande ville où se rencontrent, avec l'hérésie, le schisme et l'infidélité, tous les rits catholiques de l'Orient. Leur qualité de Syriennes a tout d'abord disposé les esprits en faveur des Sœurs Mariamahs et de leurs écoles de petites filles, que plusieurs familles maronites avaient eu l'occasion de voir et d'apprécier dans la montagne, notamment à Bekfaya, où les Sœurs Mariamahs ont leur noviciat avec environ 50 Sœurs déjà appliquées à l'enseignement des écoles dans plus de 30 villages. Je ne parle pas ici des petites Sœurs arabes du Sacré-Cœur, établies dans le Haut-Liban et à Damas, dont les écoles sont aussi nombreuses que celles des Sœurs Mariamahs. N'est-ce pas là comme le levain ou l'étincelle sacrée de l'Evangile, devant un jour s'étendre et se communiquer à tout l'Orient? ——— Pour ne parler que de cette ville, les pauvres Sœurs Mariamahs avaient beaucoup hésité à y venir, à cause de leur dénuement, de leur faiblesse, et par peur des protestants et des protestantes. En effet, l'on trouve, à Beyrouth, 11 écoles primaires de filles et 3 pensionnats, tenus au compte des biblistes anglicans, des méthodistes américains et des Diaconesses prussiennes! Je tire cette énumération du journal officiel de Beyrouth, *Hadikat-el-Akhebar*, publié en arabe et en français, sous la date du 23 mai 1872. Il est à remarquer que les écoles protestantes de garçons sont réduites par le même journal à 4 seulement, une soi-disant université d'américains, un collège des mêmes, une maison anglicane pour les aveugles et une école primaire du Comité écossais. ——— Toutes ces écoles hérétiques ont le même but, différemment atteint, selon les quartiers où elles sont ouvertes, à savoir, de pervertir les catholiques de Syrie, et de cette ville en particulier, en répandant des doutes dans l'esprit des enfants, ensuite des calomnies, sous toutes les formes, contre le Pape et contre l'Eglise Romaine. Les haines prédicants et leurs femmes montrent ici une mauvaise foi qui empêche heureusement une partie du mal qu'ils pourraient faire avec les moyens pécuniaires dont ils disposent. C'est pourquoi, sans doute, et Dieu aidant, les petites écoles des Sœurs Mariamahs, à Beyrouth, où elles n'occupent encore qu'une pauvre maison à louer, ces écoles, dis-je, avec leurs humbles maîtresses sont devenues, en quelque sorte, comme un rempart entre deux écoles protestantes anglicanes d'un côté, et de l'autre côté une école prussienne et une école grecque schismatique. Ces écoles sont placées au milieu du quartier le plus populeux de la ville, composé en très-grande partie de catholiques appartenant à tous les rits, fort salubre quoique assez pauvre et resté sans école pour les petites filles, ainsi que la plupart des autres quartiers. Les petits garçons avaient déjà depuis longtemps des écoles qui ont empêché celles des protestants jusqu'en 1861, une année après les massacres de Syrie, alors que la propagande biblique appliqua à l'établissement d'écoles une grande partie des fonds destinés à l'assistance de populations sans asile et sans pain. ——— Voilà donc arrivées ici ces modestes vierges libanaises que j'ai vues et aidées dans les premiers jours d'une installation par trop arabe, sans autres meubles que des nattes, quelques petits bancs faits d'avance, et une

nourriture des plus élémentaires qu'envoyaient à tour de rôle les familles voisines qui se réjouissaient du succès de leurs démarches pour les nouvelles venues. Le dimanche suivant, à la Messe qu'entendaient les Sœurs pieusement agenouillées, chacun aimait à regarder leur voile, leur croix et leur livre de prières en arabe; toutes les mères se disaient : « Dieu soit loué à jamais ; il nous a enfin donné des maîtresses qui prient et qui feront aimer la prière à nos filles. » Le lundi matin, les mères et leurs petites filles se présentaient en si grand nombre que dès ce jour les classes des Sœurs Mariamahs furent à peu près aussi nombreuses qu'aujourd'hui, c'est-à-dire, que depuis 4 ans, elles ne peuvent recevoir tous les enfants qui se présentent, ni former un ouvroir convenable, ni avoir une chapelle faute de ressources, ce qui pourtant, dans la situation, répondrait à des besoins réels et pressants.

Je reviendrai tout à l'heure sur ce point. Quant au bien réalisé en peu de temps, dans cette ville, par les petites écoles des Sœurs Mariamahs à force de patience et de privations, il est manifeste, et elles en remercient Dieu de tout cœur. Deux-cents jeunes filles, nées en pays infidèle, sont désormais élevées dans la religion catholique, instruites de tous leurs devoirs et soustraites aux inconvénients du contact avec le schisme gréco-russe et aux dangers autrement redoutables de la propagande protestante qui, dans ce quartier, n'a pas précisément lieu de s'applaudir. L'école prussienne, d'abord déserte, y est aujourd'hui fermée ; celles des anglicans ne se maintiennent qu'avec redoublement de *bacchiches* ou petits cadeaux en argent, en livres traduits en arabe, en fournitures de toute espèce, avec invitations répétées (et de mauvaise humeur) d'avoir à s'éloigner de ces religieuses rurales qui ne savent que l'arabe et rien du progrès européen. —— Pour moi, tout en admirant le zèle et le dévouement de ces pauvres filles syriennes, en quelque sorte les prémices des vocations religieuses dans ces contrées pour l'enseignement de l'enfance, il me semble de toute évidence qu'elles méritent des secours et qu'il faut les aider dans leur tâche aussi délicate que pénible. Déjà les écoles protestantes du quartier si important que j'ai signalé sont trop ébranlées pour résister longtemps, et ce coup, partant d'ici, retentirait dans toute la Syrie, au grand avantage de la religion et de l'influence française dont les protestants et leurs écoles sont d'implacables ennemis. Mais on ne peut plus laisser là à elles seules, luttant sans secours, les Sœurs Mariamahs qui ont fait des efforts au-dessus de leurs forces, au point de compromettre leur santé, cousant le soir et même la nuit, après la classe faite, afin de subvenir aux modiques dépenses de leur entretien et de leur nourriture. —— J'ai dit que les Sœurs Mariamahs faisaient toujours elles-mêmes la classe, sans recourir à des maîtresses non-religieuses, même choisies entre les filles élevées dans leurs écoles ; un des motifs, c'est qu'elles économisent des traitements pour ces maîtresses qui ne sauraient s'en passer et ne se contentent pas de si peu que les Sœurs accoutumées à tous les sacrifices ; ce qui rend leurs écoles si peu coûteuses et si commodes, qu'elles sont une œuvre assurée et sans frais ultérieurs, pour ainsi dire, du moment qu'on a pourvu au loyer ou que le local leur appartient. Elles acceptent d'aller jusque dans les plus humbles villages où une école est possible. Dans le cours de l'année, toutes ces écoles sont visitées par un Missionnaire ou un prêtre zélé, qui rend compte de sa visite. Chaque année, pendant les vacances, a lieu une retraite pour toutes les Sœurs Mariamahs qui, au jour où j'écris, sont en pleine retraite à Bekfaya, au nombre de 53 ; les Sœurs arabes du Sacré-Cœur sont réunies pour le même but, dans ce moment, à Maallaka, près Zahleh, au nombre de 57. Celles-ci ont 10 novices, celles-là 8. Cette année, à Beyrouth, 4 jeunes filles ont témoigné le désir de se faire religieuses dans la Congrégation des Mariamahs et s'y préparent en édifiant par leur piété et leur ferveur. Les frais du noviciat, qui dure 2 ans, sont une grande charge, plus d'une jeune fille novice appartenant à des parents trop pauvres pour subvenir à son entretien.

Chine. — Kiang-nan. — Lettre du P. de Prévoisin au R. P. Della Corte. — 23 Août 1872.

— Mon R. Père Supérieur, — P. C. — J'ai l'honneur de vous adresser le petit rapport que vous m'avez demandé sur mon ministère à Yan-King-Pan, depuis le mois de Mars 1870 jusqu'au mois d'août 1872, c'est-à-dire, pendant 28 mois. — Je commence d'abord, mon R. Père par vous donner les chiffres, puis ensuite je viendrai au détail.

Confessions d'Européens (dont 151 retours) 634. (*). — Baptêmes d'adultes, protestants, juifs, païens, etc. 31. — Confirmations à l'hopital, 15. — Extrême-Onctions, 17. — Premières Communions d'adultes, 32. — Mariages revalidés, 3.

Maintenant, mon R. Père, mon ministère a Yan-King-Pan se divise naturellement en trois catégories. Savoir: *Ministère sur la Concession*: *Ministère sur les navires*: *Ministère à l'hopital*. Quelques mots sur chacune de ces œuvres. — 1°) Je ne compte maintenant que 17 Européens vivant sur la concession, qui s'adressent à moi et qui font leurs Pâques; plusieurs d'entre eux Communient aux grandes fêtes, ou même tous les mois. J'en ai même deux qui approchent tous les 15 jours de la Ste Table. La plupart de ces personnes ne pratiquaient pas leur religion depuis plusieurs années avant mon arrivée à Yan-King-Pan. Deux de ces catholiques étaient francs-maçons; j'ai reçu leur abjuration et maintenant ils vont très-bien. J'en vois trois ou quatre qui probablement d'ici à peu de temps reviendront à la pratique.

2°) *Ministère sur les navires*. — Sur les bâtiments français, tant de guerre que de commerce, il n'y a pas beaucoup à faire: je n'ai encore trouvé que 2 commandants des Messageries faisant leur devoir. Sur les navires américains, je ne suis pas non plus très-heureux: toutes les fois que je me présente, on me répond invariablement qu'on ne peut permettre aux hommes de descendre à terre pour venir me voir, vu que tous profitent de cela pour s'enivrer: aussi généralement je ne réussis pas à bord des navires américains. J'ai cependant une exception à citer, sur la canonnière *Aslmelot*; j'ai trouvé 3 matelots bons et fervents chrétiens qui m'en ont amené plusieurs autres et m'ont même fait baptiser deux protestants. Pendant 4 mois que l'*Aslmelot* est resté à Chang-hai, presque tous les dimanches j'avais un ou plusieurs marins à s'approcher de la Ste Table. — Sur les bâtiments de guerre anglais, j'ai été un peu plus heureux. A bord du *Zebra*, le docteur était catholique pratiquant et tous les dimanches les catholiques, au nombre de 10 ou 12, viennent à la Messe: j'en ai confessé plusieurs de ce navire. — A bord du *Midje* (canonnière) il y avait 10 catholiques dont un très-bon; je les ai tous confessés. — A bord de la corvette la *Juno*, il y avait 20 catholiques qui tous les dimanches venaient à la Messe; de plus j'allais souvent à bord pour faire le catéchisme aux hommes et les confesser. Quoique les officiers fussent tous protestants, on me donnait à chaque fois un local convenable pour réunir les hommes et leur parler, et une cabine pour les confesser: j'ai eu presque tous les catholiques de la *Juno*; plusieurs même ont fait leur première Communion à Chang-hai. — Le dernier navire de guerre anglais que j'ai eu (et que j'ai encore) est la corvette le *Cadmus*, dont le commandant, M. White est catholique pratiquant, ancien élève de Stonyhurst (il a un frère dans la Compagnie). Ce digne commandant m'a toujours donné toute espèce de facilité pour traiter avec les catholiques du bord, qui sont près d'une trentaine. Je vais ordinairement à bord le jeudi après midi; on me donne le salon du commandant, c'est là que je réunis les hommes et que je leur fais le catéchisme; puis le samedi soir ils descendent à terre pour se confesser, et le dimanche, tous ceux qui ne sont pas de service viennent à la Messe en rang. Je n'en ai encore confessé qu'un tiers, mais j'espère bien les avoir tous les uns après les autres. J'ai eu sur ce navire deux premières Communions. — J'ai encore quelques catholiques disséminés tant sur les bateaux à vapeur de Chang-hai que sur ceux qui font les voyages de Londres à Chang-hai: sur l'un, c'est le capitaine qui est catholique; sur un autre, c'est le pilote ou bien le chef mécanicien; sur un troisième, ce sera le charpentier ou le maître d'hôtel ou un simple matelot;

mais il est rare que je rencontre plus d'un catholique pratiquant sur le même navire. —— Quant à faire du ministère sur les Steamers de commerce qui viennent à Chang-hai, il n'y faut pas penser. Tous ces Steamers ne restent ici que peu de temps, 4 ou 5 jours : on travaille à bord nuit et jour et les hommes n'ont pas le temps de quitter le navire ; il n'y a que ceux qui ont du zèle pour le salut de leur âme qui trouvent moyen de venir faire un petit tour, le soir, à terre, pour se confesser. —— 3°) *Ministère à l'hôpital.* —— Le mouvement des malades à l'hôpital est de 3 à 400 environ par an. Environ une centaine sont catholiques, et presque tous consentent à remplir leurs devoirs avant de quitter l'hôpital. Souvent il s'en rencontre qui n'ont pas fait leur première Communion ou qui n'ont point approché des Sacrements depuis cette époque : généralement il faut tout leur apprendre, ils ne savent pas même faire le signe de la Croix. Tous ceux qui meurent à l'hôpital acceptent les secours de la religion ; je n'en ai encore vu qu'un seul mourir sans vouloir se réconcilier. Je considère l'hôpital comme l'endroit où on peut faire le plus de bien à Chang-hai ; c'est là que le Bon Dieu envoie ceux auxquels il veut accorder la grâce d'une bonne mort, ou bien celle de la première Communion, ou enfin la grâce de la conversion. Pour ne parler seulement que de ceux que j'ai baptisés à l'hôpital et qui sont morts après leur baptême, on peut admirer la Miséricorde Divine qui vient offrir le Ciel à de pauvres âmes qui jusqu'alors avaient vécu dans les ténèbres de l'ignorance et dans une indifférence complète. —— Il serait trop long, mon R. Père, de vous faire le récit de la conversion de chacun de ceux que j'ai baptisés à l'hôpital, ou auxquels j'ai fait faire la première Communion ou que j'ai seulement réconciliés avec Dieu, après une longue vie passée dans le désordre ; je vous dirai seulement qu'en plusieurs circonstances j'ai été vivement ému en voyant la manière délicate avec laquelle la Divine Providence amenait une âme à la lumière et au salut. . . . C'est donc à l'hôpital que se fait presque tout le bien qu'il est possible de faire à Chang-hai : malheureusement l'hôpital a toujours été en baissant depuis mon arrivée ; j'espère cependant que ce mouvement de baisse va s'arrêter et qu'il y aura toujours le même bien à faire. J'ai eu la consolation de préparer à la mort et d'assister sur l'échafaud (le 4 juillet 1871) un pauvre matelot Irlandais qui a été pendu pour avoir assassiné son second. Pendant un mois que j'ai assisté cet homme, il s'est confessé plusieurs fois avec de grandes marques de repentir : je lui ai porté deux fois, dans sa cellule la Ste Eucharistie, et il a souffert le dernier supplice avec la plus grande résignation et est mort aussi chrétiennement que possible. —— J'ai eu aussi le bonheur de recevoir l'abjuration d'une protestante, mère de deux petites filles dont l'une avait été baptisée par les ministres protestants. La mère se prépare à faire sa première Communion sa fille aînée va à l'école des religieuses, et j'ai rebaptisé l'autre. J'ai rencontré également à Chang-hai un Américain de couleur, qui quoique catholique, vivait avec une Chinoise. Je les ai fait se séparer pendant un mois ; puis la femme a appris la Doctrine et a été baptisée, ainsi que son petit garçon, et enfin je les ai mariés et cela fait maintenant une famille très-chrétienne ; la femme surtout est très-fervente et elle vient à la Messe tous les jours ; le petit garçon est à l'école chinoise. —— Depuis 2 ans, tous les dimanches à la Messe de 9 heures, je fais une petite instruction de 20 à 25 minutes, une fois en français et la fois suivante en anglais ; il me semble que depuis que je parle en anglais il vient plus de monde à l'église. —— Voilà, mon R. Père, tout ce que je puis vous dire sur mon petit ministère à Chang-hai : encore une fois, ce n'est pas brillant. Cependant il ne faut pas oublier que nous sommes dans un pays protestant et où les francs-maçons exercent une grande influence. Espérons que les chiffres que je vous donne maintenant, iront chaque année en augmentant. —— J'ai l'honneur d'être, etc.

Lettre du R. P. Pfister au R. P. Tailhan. —— Relation de la Fondation de la chrétienté de Tong-tin-chan.

Tong-tin-chan est située dans le Ta-hou, grand lac à l'ouest de Sou-tcheou et de Ou-Kiang. Cette île, qui commence à être réunie au continent soit par le rétrait des eaux, soit par l'accumulation des vases dont le grand nombre de roseaux favorisent le dépôt, est fort peuplée, ainsi que toutes les îles voisines, elle n'avait pas encore entendu parler de l'Evangile. Dieu se servit pour l'y introduire d'une veuve zélée nommée Tcheou-sien-chen, qui avait exercé la médecine pendant plusieurs années à Wang-Kia-tang et à Sin-Kia-hoei, près de Chang-hai. Elle partit de Sin-Kia-hoei au mois de Septembre 1871, par la pluie et sur une barque découverte ; je voulais, dit le P. Adinolfi lui faire prendre une barque plus commode, et l'engageais à s'arrêter un jour chez une de ses amies ; mais elle aima mieux partir ainsi et aller jusqu'à Tong-tin-chan, sans faire d'adieux : « Je viens de faire la Communion, disait-elle, je vais partir avec Notre-Seigneur ; une visite de simple amitié ne ferait que me dissiper ». En arrivant à Tong-tin avec toutes ses affaires, les habitants soupçonnèrent qu'elle s'était enfuie, et personne ne voulut l'aider pour louer une habitation. Après bien des démarches inutiles, elle se préparait à revenir, lorsqu'au moment de partir, on la prie de venir voir un enfant dans la principale famille du bourg. Sa vie était désespérée des médecins. Elle se fit un peu prier, mais enfin se rendit aux instances de la famille, et elle eut le bonheur, Dieu aidant, de guérir le petit malade. La famille reconnaissante s'entremit, et elle put s'établir malgré les représentations des Pao-tsen (maires) qui la disaient chrétienne. —— C'était bien pour commencer, mais insuffisant, il fallait une maison en propre et pouvoir, au besoin, y construire une chapelle. Notre chrétienne se remua, et au mois de Janvier, une maison à 5 chambres était achetée : Comme elle passait pour infestée de manifestations diaboliques, elle n'a pas coûté cher. La veuve s'y est établie, elle a réservé une chambre pour sa chapelle, en attendant mieux : déjà elle a baptisé un certain nombre de petits enfants moribonds, (car l'infanticide est commun en ce pays), et elle commence à en recueillir quelques autres. —— La prise de possession de cette maison mérite d'être signalée : elle s'est faite publiquement et Tcheou Anna s'est posée ouvertement en chrétienne. Les païens l'ont aidée à déménager : le déménagement ressemblait à une procession. Elle ouvrait la marche portant une petite statue de Marie Immaculée richement ornée. Des deux côtés se tenaient des païens qui brûlaient des parfums dans des encensoirs improvisés, puis suivaient deux files de païens et de païennes portant des bougies. Marie est donc entrée en triomphe dans ce futur Kong-sou. —— "Depuis ce temps, écrit-elle, elle a donné un repas à ses voisins ; tous sont venus à l'oratoire pour y vénérer la statue de Marie. Trois familles se sont déclarées catéchumènes, deux autres ont suivi leur exemple. Le Bon Dieu la bénit : tous les jours elle sort pour visiter les malades, et reçoit des invitations de se rendre dans les îles voisines." Elle ajoute : "Tous les jours après ma méditation d'une ½ heure, je récite les prières en commun avec les catéchumènes, le Vendredi nous faisons le chemin de la Croix : tous les jours aussi je fais la Communion spirituelle, mais c'est une grande privation pour moi de n'avoir jamais la Messe : j'ai recueilli plusieurs enfants, et j'attends que le Père vienne pour leur conférer le baptême". —— De si heureux débuts devaient avoir la sanction de l'épreuve. Le 2 Avril, à 10h. ½ du soir on frappe avec bruit à la porte. Tcheou Anna se lève et suivie de sa servante, elle ouvre : Six satellites avec leur chef, et beaucoup d'hommes et de femmes que le bruit avait attirés, entrent dans la maison. Ils montrent un ordre du mandarin, écrit en caractères rouges, et une tablette de bambou ; cette dernière n'est employée que dans les affaires urgentes : "Moi Fou-tche-hien, disait le mandarin, j'ai découvert qu'une femme exerçant la médecine, nommée Tcheou-ia-nan (Anne), originaire de Kouen-chan, est venue à Tong-tin-chan pour pratiquer son art ; ce n'est qu'un prétexte, en secret elle reçoit des Chen-vou (des prêtres). J'ordonne donc que Tcheou ia-nan, après avoir vu mon commandement quitte aussitôt, et sans retard Tong-tin-chan."

Les satellites ajoutent: "l'ordre du préfet est que vous partiez sur le champ de cette maison. Il est venu aujourd'hui une barque de Son-tcheou, vous pouvez vous en servir, le mandarin vous remboursera le prix de la maison, et vous donnera une compensation pour les dépenses que vous avez faites, et celles que vous pouvez faire pour votre départ." ——— En effet le P. Pierre Wang était arrivé quelques heures auparavant avec 4 chrétiens: avec l'un d'eux il était dans la chambre voisine, et entendait tout ce colloque. Le mandarin ignorait ce détail, car par son ordre on avait interrogé les bateliers: —"D'où venez-vous?"—"De Son-tcheou."—"Pourquoi?"—"Pour voir Tcheou-sien-chen?"—"Les hôtes que vous amenez sont-ils encore sur la barque?"—"Oui, ils y sont." Il n'y en avait que trois. ——— Tcheou Anna répondit au chef: "Je suis chinoise, je jouis des droits de tout chinois; comme telle je puis rester ici et y exercer ma profession; le mandarin n'a rien à y voir, puisque je n'ai rien fait contre la loi."—"Le mandarin a ordonné que vous partiez tout de suite."—"J'ai acheté cette maison, suivant toutes les formalités légales: le contrat est passé pour 8 ans, je ne l'abandonnerai pas avant que les 8 ans soient écoulés."—"Vous avez été contre la loi en achetant une petite fille de ce pays." Une des femmes païennes spectatrices de cette scène, répliqua aussitôt: "Nous devons dire la vérité sans acception des personnes: nous sommes témoins que cette enfant n'a pas été séduite, mais reçue par pure miséricorde, puisque sa mère veuve, forcée par la misère, ne pouvant plus la nourrir, la lui a cédée très-volontiers." Alors les satellites continuèrent: "Vous êtes chrétienne et les Pères viennent ici."—"Je suis chrétienne et j'ai le droit de l'être par permission de l'Empereur: et si les Pères viennent, ils le font licitement, puisque l'Empereur l'a sanctionné dans le traité."—"En vue de votre bien, nous vous conseillons de partir, autrement vous pourriez vous en repentir."—"J'ai mon droit, je ne crains rien, si on veut me faire violence, j'irai trouver le mandarin et lui demanderai réparation." Pendant près de 3 heures ils insistèrent de mille manières pour la décider à partir, mais toutes ses réponses ne furent pas moins fermes que calmes et prudentes. En se retirant, ils lui dirent: "Nous savons bien que Fou-lao-ié a été trompé par les Tong-che, mais nous devons exécuter ses ordres; réfléchissez-y sérieusement; demain matin nous reviendrons". Comme on l'entrevoit, cette petite tempête avait été excitée par les Tong-che (notables), partie en haine de la religion, partie par jalousie des médecins contre la chrétienne. Car son arrivée à Tong-tin-chan fit baisser la réputation et le commerce de plusieurs, et celui qui se croyait le plus lésé dans ses intérêts et par conséquent l'ennemi déclaré de Tcheou-sien-chen, avait plusieurs Tong-che parmi ses parents. ———"Le lendemain 3 Avril, continue le P. Pierre Wang, après ma Messe, le chef des satellites se présenta pour avoir la réponse définitive; alors je me présentai et je lui dis: "Nous avons déjà entendu la ferme résolution où est Tcheou Anna d'user de son droit. A fortiori ne peut-on pas la chasser parce qu'elle est chrétienne; quant à moi, je suis Missionnaire, envoyé par l'Evêque pour annoncer la religion chrétienne dans ce pays. J'use du droit que me confère un privilège de l'Empereur, et personne ne peut m'expulser. Dis au mandarin ce que tu as entendu de ma bouche. Mais pourquoi, continuai-je, êtes-vous venu hier à une heure si avancée de la nuit?"—"Apprenant votre arrivée, répondit-il, les Tong-che accoururent en hâte chez le mandarin, demandant que la chrétienne fut chassée sur le champ, afin que votre Seigneurie ne la trouvant plus, ne put rester ici. C'est pourquoi vers 8 heures il m'a appelé et m'a donné les ordres que vous connaissez. Il ne s'attendait pas à cette résistance, et aujourd'hui, dès le grand matin, les Tong-che délibèrent avec lui sur ce qu'il y a à faire." Pendant qu'il retournait au tribunal, les voisins et les voisines vinrent consoler Tcheou-sien-chen; je leur adressai quelques mots sur la religion, puis j'allai faire visite à un maître d'école, homme simple qui habite près de là. Après le dîner, le même chef des satellites vint m'inviter à aller voir le préfet afin d'arranger l'affaire à l'amiable. Je partis en chaise et en petite tenue, et je fus reçu selon la coutume. A ma vue plusieurs Tong-che voulaient se retirer, mais je leur dis avec amitié: "Restez, restez, nous sommes amis,

nous causerons ensemble, ce sera un honneur pour moi, et ce ne sera pas inutile pour vous." Les trois principaux s'assirent près du mandarin, les autres se retirèrent un peu à l'écart pour entendre. — Après les premiers compliments : "Pourquoi le Père est-il venu ici ? dit le magistrat." — "Pour remplir mon office, je suis Missionnaire pour Bou-tcheou et Tong-tin-chan, je dois y prêcher la religion chrétienne." — "Le Père a-t-il un passeport ?" — "Non." — "Le Père devrait en avoir un et me le montrer, c'est ainsi que le porte le traité" — "Le mandarin se trompe : le passeport n'est exigé que des voyageurs européens et non des Missionnaires Chinois." Il me fit alors remettre une lettre circulaire ; après en avoir pris connaissance : "Précisément, lui dis-je, le passeport n'est exigé que des voyageurs européens." — "Dans le traité, il est statué que si un Missionnaire chinois est envoyé quelque part, le mandarin local doit être averti par ceux qui sont chargés des affaires extérieures ; or, je n'ai reçu aucun avis touchant le Père." — "Ceci n'est point dans le traité, mais dans les dix articles composés par le Vice-roi du Se-tchuen, et de son autorité privée : ces dix articles n'ont pas été approuvés par l'autorité légitime, bien plus, ils ont été légalement rejetés. Ils n'ont donc aucune valeur." — "Certainement le Père ne s'est pas constitué Missionnaire à Bou-tcheou et à Tong-tin-chan, il doit avoir quelque pièce signée et munie du sceau de son Supérieur." — "Sans doute, j'en ai signée par l'Évêque Lang (Mgr. Languillat) ; mais je ne les ai pas ici, je les ai laissées à Bou-tcheou." — "De quelle nation est cet Évêque Lang ?" — "Il est Français" — "Quelle est sa dignité ?" — "Il est préposé aux deux provinces du Kiang-sou et du Ngan-hoei" — "Après l'Évêque, qui sont les autres Supérieurs ?" — "Il y a un vicaire général, et ensuite plusieurs Missionnaires généraux auxquels sont confiées des parties de la province. Moi je suis un simple Missionnaire chargé de Bou-tcheou et de Tong-tin-chan." — "Quel est le Missionnaire général de Bou-tcheou ?" — "Il se nomme Pan (le P. Pamplard)." Alors relevant la tête et haussant la voix : "Vous n'avez pas de passeport, vous n'avez pas de pièce signée, je n'ai pas été averti par mes Supérieurs, je ne reconnais pas votre mission". — "Soit ! mais que le mandarin sache que je suis Chinois, je suis venu ici pour dire de bonnes paroles à ceux qui veulent les entendre, et dans l'intention de faire du bien. Jamais à ce titre personne ne peut être justement inquiété ; et si cela arrivait, il a droit à la protection des magistrats locaux. Quant aux preuves de la légitimité de ma mission, le mandarin les aura plus tard." Alors un des Tong-che d'un ton de voix irrité : "Vous prêtre, vous pouvez aller dans un pays où il y a des chrétiens, et y prêcher la religion dans les villes : ici, c'est la campagne, et il n'y a pas de chrétiens, vous n'avez donc rien à y faire, c'est notre avis à tous." Je lui répondis tranquillement : "Dans la permission accordée par l'Empereur aux Missionnaires, il n'est fait aucune distinction entre les villes et les campagnes, et il n'y est point fait mention de chrétiens. L'Empereur n'a point fait d'exception pour Tong-tin-chan. Quand l'Empereur dit : "le Missionnaire peut", qui osera soutenir "qu'il ne peut pas". S'il n'y a pas encore ici de chrétiens, je prêcherai et il s'en fera, sinon j'aurai rempli mon devoir." Le mandarin reprit : "Ce peuple est sauvage, il ne se convertira pas ; que le Père aille ailleurs où il fera plus de fruits." — "Il n'est personne qui ne puisse se convertir ; puisque la connaissance du Créateur et le respect qu'on lui doit est naturel à l'homme ; seuls, ceux qui ont la conscience gâtée se convertissent plus difficilement ; mais je connais le peuple de Tong-tin-chan, il est bon et simple." — "Est-ce que le Père connaît l'intérieur des consciences ?" Alors en branlant la tête et en dirigeant mes regards sur les Tong-che, je leur citai cette phrase : "Dans l'homme, ce qu'il y a de meilleur, ce sont les yeux parce qu'ils ne savent pas cacher de malice ; si le cœur est droit, les yeux sont clairs, si le cœur n'est pas droit, les yeux sont obscurs." — "Ce pays n'est pas beau, pourquoi le Père y viendrait-il ?" — "Je ne suis pas venu parce que le pays est beau, mais parce qu'il m'a été confié par mon Évêque" — "Que le Père écrive à son Évêque que ce pays est pauvre, indigne d'un Missionnaire, et que la prédication ne peut y faire de fruit, et alors l'Évêque déchargera le Père de l'affaire dont il l'a chargé." — "Je ne puis écrire de pareilles choses ; il n'est rien

tant que notre religion abhorre que le mensonge.» Un autre Kong-che dit: «Il y a ici une femme Tchen-ia-nan, qui exerce la médecine: il court des rumeurs contre elle dans le peuple, nous craignons qu'il ne lui arrive quelque malheur, et alors, nous Kong-che, ne pouvant empêcher ces violences, nous serons mêlés dans une affaire très désagréable. Ne vaut-il pas mieux, pour avoir la paix, qu'elle s'en aille, nous lui payerons le prix de sa maison et toutes ses dépenses.» — «Je vous remercie pour vos bonnes intentions. (Mais 1°) que cette femme établisse son domicile et exerce son art ici ou ailleurs, cela ne me regarde pas, c'est son affaire. Toutefois, de même qu'elle peut aller ailleurs, elle a le droit de rester ici. Est-ce qu'il n'y a pas des personnes nées à Kong-tin-chan qui demeurent ailleurs qu'à Kong-tin-chan? Est-ce que tous ceux qui habitent cette ville y sont nés! N'ai-je pas vu des enseignes de médecins qui annoncent qu'ils sont venus de loin? Et pourquoi cette femme serait-elle privée du droit commun? Serait-ce parce qu'elle est chrétienne? En vérité cette raison est bien faible. 2°) Il n'existe point du tout de rumeurs contre elle dans le peuple; seulement un ou deux médecins envieux de ses succès, ont essayé d'en soulever. Le proverbe est vrai: «Ceux qui marchent ensemble conçoivent de la jalousie». Ces médecins ont vu que leurs recettes diminuaient, c'en est assez: qu'ils étudient donc un peu plus les livres de médecine, ils pourront peut-être regagner la confiance des malades.» — «Comment le Père sait-il que le peuple n'a pas de sentiments hostiles à cette femme!» — «Parce que je vois tous les jours 10, 20, 30 malades venir la consulter; parce qu'elle est invitée par toutes les bonnes familles à voir leurs infirmes, si elle n'était pas aimée, on n'aurait pas en elle cette confiance.» — «Est-ce bien vrai?» — «Le mandarin peut prendre des informations par lui-même; mais qu'il n'accorde pas créance complète à des ennemis de mauvaise foi.» — «Le Père connaissait-il cette femme auparavant?» — «Non, mais seulement quelques-uns de ses parents.» — «Mais, s'écrie un Kong-che, s'il lui arrive quelque accident, nous serons dans l'embarras.» — «Soyez tranquilles, s'il y arrive quelque chose, il n'y aura d'embarrassé que les auteurs de la violence.» — «Il est de la prudence, reprit le mandarin, que le Père prenne des précautions; le peuple ici se laisse emporter facilement, et il pourrait peut-être.....» — «Mon devoir passe avant ma vie: les prêtre de Kien-tsin n'ont pas craint la mort, je ne la crains pas davantage, et même aujourd'hui.» — «Le prêtre, dit un Kong-che d'un ton moqueur, est un fidèle ministre de la religion chrétienne» — «Il n'y a, répondis-je, que la religion chrétienne à pouvoir faire de semblables ministres, fidèles jusqu'à la mort.» — «Nous prions le Père, dit un autre, de conseiller à cette femme de partir.» — «Pour vous satisfaire, je lui rapporterai vos paroles» — «Si elle est chrétienne, elle doit obéir au Père, si elle ne part pas, elle n'obéit pas, et si elle n'obéit pas elle n'est pas une bonne chrétienne.» — «Point du tout; je n'ai pas le droit de lui donner d'ordres sur ce point, et elle n'est point tenue à m'obéir: le choix d'un domicile appartient à chacun, il ne regarde ni le préfet civil, ni moi à plus forte raison.» Le mandarin ajouta: «qu'elle rende au moins la petite fille qu'elle a achetée: je vais appeler la mère et je lui demanderai si elle veut ravoir son enfant, si elle ne veut pas, l'autre pourra la garder?» — «C'est la mère elle-même qui a donné sa fille, parce qu'elle ne pouvait pas la nourrir, si elle voulait la ravoir, elle l'aurait redemandée, elle ne l'a pas fait, c'est qu'elle ne veut pas. D'ailleurs quand même elle réclamerait, on ne pourrait forcer la chrétienne à la rendre, car il y a eu contrat libre, consenti des deux parts.» Après quelques minutes de silence, j'ajoutai en forme de conclusion: «1°) Tcheou anna ne peut être, sans injustice, privée du droit commun. 2°) Pour rendre l'enfant, il faut son libre consentement. 3°) Je vais écrire à mon Evêque, s'il me décharge de Kong-tin-chan, vous ne me verrez plus, sinon je reviendrai vous saluer en habits de cérémonies, car ne prévoyant pas ce qui est arrivé, j'ai laissé les miens à Sou-tcheou. Adieu, restons en paix»; et je sortis du tribunal reconduit par le mandarin, tandis que les Kong-che irrités, ne bougèrent pas. Le lendemain j'étais de retour à Sou-tcheou. — Depuis, quelques nouvelles semblent indiquer que les Kong-che veulent tout essayer avant de céder. Les hommes qui ont servi de médiateurs dans l'achat du

terrain ont été pris, le Ti-pao (le maire) a été condamné à la cangue et à recevoir 500 coups de bambous. Tous supplient Tcheou-sien-cheng de quitter le pays et surtout de ne pas appeler le Père; ils craignent. Mais elle a refusé net, et résiste à toutes les supplications avec une énergie au dessus de son sexe. —— Les PP. Pouplard et Wang doivent s'y rendre le 17 avril.

Lettre du P. A. Pouplard, 22 Avril, en barque. —— " Averti par lettre sur lettre, je partis de Nou-si de 17 Avril: j'arrivai fort à propos. Les satellites et le Pao-tchang (maire) voulaient entraîner de vive force la petite fille adoptée par notre bonne veuve Tcheou, lorsqu'on y signala notre Drapeau. Ces Messieurs aussitôt de tirer au large, et Tcheou de jubiler. — A peine débarqué, j'envoie ma carte au mandarin. Le lendemain soir j'aurai l'honneur d'entretenir ce Ta-lao-ié. Bientôt tout Tong-tin-chang connut notre arrivée. C'était un événement. Lorsque je me rendis au tribunal avec le P. Wang, je pus jouir d'un point de vue unique. Le trajet de notre maison au ia-men est d'environ 3 lis. Tong-tin n'a guère qu'une grande rue où viennent aboutir, de chaque côté, beaucoup de petites ruelles. Dès que je me mis en marche la grande rue fut envahie. Aux abords du ia-men, les satellites sont obligés de frapper pour avoir la voie libre. Chose incroyable! pendant ce long parcours, pas un mot d'insulte, pas un seul iang-Kouei-tse. Sur toutes les physionomies était peinte une béate curiosité. — J'arrive au tribunal, saluts, compliments d'usage. Le mandarin me demande pourquoi je n'avais pas d'anneau, comme Lo-lé-sen (Mgr de Bési) qu'il avait vu autrefois à Ting-pou. Je lui réponds que les Tchou-Kiao (Evêques) seuls en portent. Ce qui lui donna l'occasion de me présenter ses vœux pour l'avenir. Donc, après quelques instants consacrés à échanger quelques banales formules de politesse, j'entrai immédiatement en matière, et je priai le Ta-lao-ié de me donner quelques éclaircissements sur les points qui me paraissaient obscurs. 1°) Pourquoi on a voulu chasser Tcheou d'une maison achetée d'après toutes les formes légales. 2°) Pourquoi on ne permit pas au P. Wang de résider à Tong-tin-chang. 3°) Pourquoi on a poursuivi les Tchang-jen (entremetteurs) qui avaient signé l'acte d'achat, et mis à la cangue le fils du Pao-tchang qui n'avait pas empêché cette vente. 4°) Pourquoi enfin on veut enlever à Tcheou une petite fille amenée par sa mère et adoptée devant témoins. On veut la lui enlever sous prétexte qu'elle a été ravie, lorsque tant de témoins affirment le contraire. —— (A ces 4 questions, voici la réponse du mandarin 1°) Il a examiné les pièces d'achat, il les a trouvées en règle; par conséquent la maison appartient à Tcheou. Seulement pour la tranquillité du pays, on a voulu racheter la maison, et l'on a prié cette femme de retourner à Kouei-chang, sa ville natale où elle pourrait faire un commerce bien plus lucratif. 2°) Pour le prêtre Wang, il y a eu erreur, on croyait que c'était un faux Missionnaire. 3°) Les satellites, à son insu, poursuivaient les médiateurs: il y a bien des choses qui se passent en dehors du ia-men contre la volonté du mandarin. Quant au fils du Pao-tchang, il avait été mis à la cangue, parce qu'il avait refusé d'obéir. Le pauvre Tsai-hou-ting me donna cette raison après bien des hésitations (Au ia-men les mensonges ne coûtent guère. 4°) Quant à la petite fille en question, le mandarin savait très-bien qu'elle n'avait pas été ravie, mais craignant les Tong-che tout puissants dans Tong-tin, il voulait à tout prix que l'on rendit l'enfant. —— (Après ces déclarations je repris: « Donc le Ta-lao-ié n'a rien trouvé d'injuste dans la conduite de la chrétienne Tcheou, et toutes ces vexations viennent, non de lui, mais des Tong-che. D'après lui, cette maison achetée par Tcheou, lui appartient légalement, et elle ne peut pas en être dépossédée ni éloignée contre son gré. De plus, elle peut la vendre à qui bon lui semblera. C'est pourquoi j'annonce au Lao-ié que Tcheou, pour se dérober à de nouvelles persécutions vient à son tour de vendre légalement au Tien-tchou-tang la susdite maison. Je prie donc le Lao-ié de vouloir bien à l'avenir mettre notre maison à l'abri de toute insulte. Du reste nous ne craignons rien: le peuple paraît très-bon. » —— Cette nouvelle fut un coup de foudre

pour les ennemis de notre religion ; ils avaient tout fait pour ne pas avoir un Tien-tchou-tang, et je leur déclarai en plein tribunal que le complot contre nous tournait à notre honneur et à leur honte. — Je me contentai de sourire d'un air un peu incrédule aux excuses données pour le troisième et quatrième griefs. — Je ne pouvais laisser passer sa réponse au 1er, je repris donc : « Le Ta-lao-ié ne croit pas à l'accusation inventée par les Tong-che, c'est très-bien, mais pour être conséquent, il ne doit pas obliger Tcheou à restituer une enfant qui l'appelle maintenant sa mère, autrement ce serait donner gain de cause à la calomnie, opprimer le faible pour faire plaisir aux puissants. Pour moi, je déclare au Lao-ié que l'enfant ne sera pas rendue ? » Alors commença un débat qui dura près d'une heure. Je suis vigoureusement appuyé par le P. Wang. Devant toutes les raisons du mandarin je tins ferme. Du reste la principale n'était point forte : il avait peur des Tong-che, tous des premières familles. « Puis, disait-il, il y a des rumeurs contre le Tien-tchou-Kiao (Eglise), déjà on vous appelle Pé-lien-Kiao (Société secrète du nénuphar blanc) ; donc, pour la paix, rendez l'enfant, c'est si peu de chose. » — « Oh ! m'écriai-je, tout le monde sait que nous obéissons à l'Empereur, et ceux qui nous traitent de Pé-lien-Kiao, sont sûrs du contraire. Quant à l'enfant, sans doute, c'est peu de chose, et dans toute autre circonstance, il n'y aurait pas la moindre difficulté, sur un simple désir du préfet et de sa mère, la petite fille leur serait rendue ; mais aujourd'hui il s'agit de la réputation de Tcheou et de Tien-tchou-Kiao ; rendre l'enfant sur l'accusation des Tong-che, ce serait presque nous avouer coupables ; nous ne le pouvons pas. Et vous Ta-lao-ié, vous pouvez facilement empêcher les rumeurs en publiant un Hao-che. » — « Pour cela je ne le puis sans l'ordre des supérieurs ! » — « Eh bien ! dis-je en me levant, puisque vous ne pouvez publier de Hao-che pour faire respecter des innocents sans l'ordre des supérieurs, moi, j'espère pouvoir vous obtenir cet ordre. » Alors le mandarin me prit la main et me supplia de lui rendre l'enfant par amour pour la paix. — « La paix, nous la voulons, mais nous voulons avant tout la justice, c'est pourquoi nous gardons l'enfant. Bien plus, je veux que les accusateurs (3 Kin-jen- Docteurs - et 12 Sieou-tsai- bacheliers aspirants avaient signé l'accusation) produisent les preuves de l'enlèvement, sinon je les accuse à mon tour de calomnie, et j'espère que le mandarin sera juste dans sa sentence. En attendant, nous ne pouvons rendre la petite adoptée. » Et ce non possumus, accompagné d'un plus ou moins gracieux sourire, mit fin aux débats. — A peine si nous pûmes sortir du tribunal, tant la foule était compacte. Le soir toute la ville savait qu'elle possédait un Tien-tchou-tang. *Audaces fortuna juvat*, et surtout la Ste Famille à qui nous avions chaudement recommandé cette affaire. — J'ai fait afficher sur notre nouvelle demeure, 8 gros caractères : Tien-tchou-tang tchonay Kiao che Kong Konay. Plus de doute, Kong-tin-chay a une église. Rage des Tong-che : foule des visiteurs. Les images Vasseur sont tour à tour expliquées par les visiteurs païens eux-mêmes. Je suis resté 5 jours. Le calme règne, mais je crois que c'est plutôt un armistice qu'une paix.

Lettre du P. Pfister au R. P. E. Chambellan. — Chang-hai, 3 Juillet 1872. — Mon R. Père, P. C. — .... Je vous transcris une petite histoire que je reçois du P. Royer. — La famille Ko, non loin de Si-tsang (District de Nansi) était très-superstitieuse et composée de païens fervents. Le Démon s'empara du fils aîné ; on dépensa bien 3 à 400 piastres (1,500 à 2,000 francs) pour faire venir des bonzes, acheter des médecines, mais en vain, le malade mourut en 1870 sans le baptême, qu'il désirait ; mais la vieille mère, enragée païenne, s'y était opposée. Cette même année 1870 le même esprit s'empara de la femme du mort et la conduisit au tombeau en août. Au commencement de 1871, il prenait possession du second fils et de sa femme. Je faisais la mission à Si-tsang. Il demande à se faire chrétien, mais la mégère s'y refuse, et dépensa encore 400 piastres en pure perte. Enfin, malgré sa vieille mère qui n'y consent qu'à grande peine, il se déclare catéchumène le jour de Noël 1871, avec sa femme et son vieux père. — Je vais dans la famille, détruis deux

pagodins qui étaient sur le toit, j'enlève, brûle une foule d'objets superstitieux : les malades sont guéris, je dis une Messe d'actions de grâces dans la famille. Mais pendant notre retraite à Zi-Ka-Wei (Février 1872) ils sont repris. Le P. Philippe Wang les baptise, ils paraissent pleins de foi, la femme guérit, mais le mari traîne, tantôt bien, tantôt mal. Je demande à la vieille si elle prie ; peut-être a-t-elle encore des superstitions ; c'est la vraie raison pour laquelle son fils ne guérit point. Il se prépare à la mort, reçoit les Sacrements avec une grande édification et meurt le 21 mars. La pauvre mère désolée fait des superstitions en secret, les païens lui persuadent que son fils est mort parcequ'il a été baptisé. Cependant le vieux père et sa bru veuve persévèrent, mais l'aîné des petits fils ne veut plus prier à cause de la mort de son père. — Le vieux père de famille non encore baptisé vient me supplier de dire encore une Messe dans sa maison. Je lui dis que je crains beaucoup des superstitions secrètes de sa femme, que Dieu les punira, toutefois j'accède à sa demande et je dis la Messe devant tous les chretiens et un grand nombre de païens. Après la Messe j'apprends que le vieux est parti la nuit sans y assister. Trois jours après arrivait la nouvelle que sa barque avait été prise par les pirates du Yang-tsé-Kiang. Aussitôt mille rumeurs se répandent contre la religion, évidemment les diables ne sont pas contents de la famille. Cinq païens de Si-tsang étaient bateliers sur la barque du vieux Kô qui fait le commerce de porcs. Pendant trois semaines des centaines de païens vinrent tourmenter les deux malheureuses femmes, les exhortant à apostasier, à aller à la pagode : la plus jeune tient bon, la vieille y va, elle se casse la jambe en sortant de la pagode. — Cependant le 29 mai la barque de Kô arrivait à Chang-hai : le jour de l'Ascension 14 pirates s'en étaient emparé et avaient pris 600 , mettant tous les bateliers liés à fond de cale. Comme cette barque a la forme d'une barque marchande, elle n'excita aucun soupçon et durant 15 jours les 14 brigands réussirent à tromper 6 autres barques marchandes qu'ils ont dévalisées, et même une barque militaire sur laquelle ils tuèrent le chef avec 10 ou 12 soldats. Après cet exploit, ils se sont débandés, 4 seulement ramenèrent la barque à Chang-hai avec les bateliers auxquels ils laissaient la vie sauve. Joie des habitants de Si-tsang à la vue de la barque et des bateliers échappés à la mort. Le 9 juin j'arrive à Si-tsang. Le vieux Kô était parti le 4 juin pour aller faire sa déposition au tribunal de Ta-tchen : deux satellites arrivent à leur tour pour prendre de nouvelles informations près des bateliers. Grand émoi, panique incroyable, la veuve tombe en pamoison et est reprise du démon qui lui fait vomir toute espèce d'horreurs contre la Religion devant des centaines de païens, lesquels curieux d'entendre la possédée déblatérer contre la foi, empêchaient les chrétiens de prier et de lui jeter de l'eau bénite. — Cependant j'envoie la vieille et excellente vierge Lin, qui dit quelques mots à cette foule de païens, jette un peu d'eau bénite sur la possédée. Aussitôt elle revient à elle-même, fait le signe de la croix et est guérie au grand ébahissement des spectateurs. » ——

Voilà ce que m'écrit le P. Royer, il me promet la suite une autre fois.

Le P. Ferrand m'écrit de Tsom-ming un petit fait curieux et édifiant. — « Lan dernier un nouveau chrétien vint faire son mois de Marie avec une grande dévotion. Il avait une affection filiale et toute particulière pour la très-Sainte Vierge dont il portait la médaille, il la regardait bien souvent et la baisait en disant : "Ô ma Mèr" (a Ma). Chaque jour aussi il priait un crucifix que le Père lui avait donné et répétait : "Mon Seigneur Jésus, ayez pitié de moi." Les dimanches et les fêtes, il ne manquait jamais de venir à l'église réciter les prières accoutumées. En revenant de faire son Mois de Marie,

pendant la nuit, une femme inconnue et très-belle l'accoste et lui demande s'il ne pourrait rien lui donner. « Hélas! répond le néophyte, je n'ai rien. » Alors elle demande s'il désire quelque chose. Le chrétien réfléchit : « je ne veux que le Ciel, répond-il. » — "Eh bien je vais le demander à Dieu pour vous", puis elle disparut. Le lendemain matin en se levant, il aperçut sur le bord du toit une foule de petits enfants habillés de blanc. Intrigué de ces deux apparitions, il demande des explications au maître d'école, administrateur de la chrétienté qui lui dit que ce sont la Sainte Vierge et les Anges qui lui ont apparu. A quelques jours de là, notre chrétien, bien portant, avertit ses parents que le lendemain il va mourir. Le soir il se couche et prie sa fille encore païenne d'inviter les chrétiens à réciter les prières des agonisants. La fille en rentrant aperçoit son père se débattant contre la mort et endurant de grandes souffrances. Elle lui demande ce qu'il a : « Tu es païenne et tu ne peux comprendre ce que je vais te dire, répond-il, je souffre les souffrances du purgatoire. » Puis le calme revenu, il rendit l'âme dans les plus beaux sentiments de piété.

Pendant la visite de Monseigneur, écrit le P. Adinolfi, la pluie nous avait forcés un jour à nous réfugier dans une pagode, ç'a été le thème de toutes les conversations dans le bourg voisin et le pays environnant. La vieille gardienne de la pagode avait raconté qu'après notre départ, l'idole avait poussé, à trois reprises, des cris de désespoir. Les pauvres païens ont fait mille commentaires sur ce fait étrange qu'aucun d'eux ne songe à révoquer en doute. La conclusion générale était que leur diable avait peur des chrétiens. Du reste ils le savent bien, ces aveugles volontaires, que le démon redoute la religion chrétienne, et qu'en se faisant baptiser ils se délivreraient de ses infestations, mais hélas! ils aiment mieux la mort que la vie. » —— Il y a à peine deux mois, une païenne apportait à l'église sa petite fille de 6 ans, horriblement tourmentée par le malin esprit. En la confiant à une veuve chrétienne, elle permettait de la baptiser, consentant à tout pourvu que son enfant fut délivrée, mais à se faire chrétienne elle même, elle ne voulait pas en entendre parler. Sa petite fille voyant son obstination, en fut tellement fâchée qu'elle ne voulait plus la voir. Je l'ai baptisée le jour de St Louis de Gonzague. Pendant les 4 à 5 semaines qu'elle est restée chez les chrétiens avant le baptême, les Diables venaient la visiter fort souvent sous la forme de petits bons hommes assez semblables à des singes. Ordinairement ils n'osaient pas entrer, mais restaient dans la cour, devant la porte, faisant mille singeries et appelant la petite fille. Celle-ci poussait des cris de frayeur; mais la chrétienne qui en avait soin, lui faisait répéter : Jésus, Marie, sauvez-moi, alors ces farfadets criaient, menaçaient, faisaient semblant de se sauver, grimpaient dans la charpente et cherchaient à épouvanter cette pauvre enfant. Elle continuait à invoquer les SS. Noms de Jésus et de Marie et les lutins étaient forcés de disparaître.

Une fois deux diablotins s'étaient introduits dans sa chambre, la petite tout en répétant "Jésus, Marie, sauvez-moi, tâchait d'indiquer l'endroit où elle les voyait. La bonne veuve commence à asperger la chambre avec de l'eau bénite, et quelques gouttes étant tombées sur la figure d'un de ces lutins, il avait poussé un cri comme s'il eût été brûlé, et s'était enfui avec son compagnon. Une autre fois, pour échapper à l'eau bénite, ils couraient comme des rats le long des poutres, mais ayant encore été atteints, ils disparurent et ne revinrent plus. Cette enfant a été nommée Marie-Louise, depuis son baptême elle est parfaitement tranquille, et apprend les prières. —— L'histoire de cette enfant me rappelle celle d'un jeune païen converti d'une façon assez singulière. Sa mère était chrétienne, c'est-à-dire, avait été baptisée à l'époque des rebelles, mais elle ne mettait jamais les

pieds à l'église et ne parlait jamais à son fils de la religion. Un jour le jeune homme fut saisi par je ne sais quelle maladie, il était furieux et ressemblait à un homme possédé du Diable. La mère appelle au secours, les voisins ne sachant que faire, traînent le malade à l'église ; là il se débat et s'échappant des mains qui le retenaient, se précipite sur l'autel, renverse à terre avec fureur les chandeliers, les vases en porcelaine. Chose singulière, rien ne fut brisé. Les chrétiens accourus au bruit, lui jettent de l'eau bénite ; il se calme petit à petit et après beaucoup d'instances, on lui persuade d'invoquer les Noms de Jésus et de Marie. Aussitôt un changement soudain se produit en lui ; il reproche à sa mère d'avoir été mauvaise chrétienne et de ne lui avoir jamais parlé de religion, il déclare qu'il veut être chrétien et en ce moment il se prépare au baptême avec une vieille tante témoin de cette scène. » ____ Une autre famille de 4 personnes a été amenée à la religion par le malheur. Le père étant gravement malade, sa femme alla faire des superstitions à la pagode et consulter le Diable. La réponse fut que l'arrêt de mort porté contre son mari était irrévocable. La pauvre femme éplorée, ne trouve rien de mieux que de faire porter son mari à l'église et là ils disent tout haut qu'ils veulent être chrétiens. On leur conseille de prier avec confiance, le malade est parfaitement guéri, et toute la famille va prochainement recevoir le baptême.

Lettre du P. Della Corte au P. Bailhaz. ____ Votre Révérence prend tant à cœur le bien de notre Mission qu'il lui sera agréable d'apprendre quelques nouvelles de notre comité scientifique. Le P. Colombel après trois mois d'un travail opiniâtre, après bien des tâtonnements et des calculs, se met enfin à la construction de deux observatoires, l'un magnétique, l'autre météorologique. Le météorologique se composera de trois chambres ; celle du milieu, plus grande que les autres, servira de salle de réception ; elle contiendra deux armoires où l'on mettra les instruments que nous possédons déjà et qui sont plus propres à intéresser, tels que le microscope solaire, le télégraphe électrique, la machine de Clarke, la lampe électrique, etc, etc.... La seconde chambre servira de cabinet de travail et d'observation au Directeur ; la troisième sera l'atelier de préparation ; enfin un grenier au dessus de ces chambres contiendra les instruments inscrivants. L'observatoire magnétique consistera en une seule chambre isolée qui pourra abriter les boussoles, &c.

Le P. Heude qui continue ses excursions scientifiques a déjà commencé son Musée d'histoire naturelle. Il contient entre autres choses 134 espèces d'oiseaux. ____ Les deux frères Mô ont composé une belle brochure en chinois sur les machines à vapeur. L'œuvre est dédiée à Mgr Languillat et s'imprimera j'espère bientôt.

(Lettre du P. Chevalier à un scolastique de sa cl).

Voulez-vous savoir comment l'on se fait voler en Chine ? écoutez ce récit du P. Couplet et vous en aurez une idée. Le fait s'est passé à Nan-si, il y a à peine quelques jours : ____ « Hier 28 Décembre 1872, écrit le P. Couplet, nous avons reçu la visite de deux mandarins : nous en avions reçu pendant la nuit une moins agréable. Vers deux heures du matin, une bande de voleurs a pénétré chez nous, par les chantiers de la future église. Ces Messieurs, pour je ne sais quels motifs, ont laissé la première et la seconde chambre de l'Ouest, habitées par le P. Gey et votre serviteur, et se sont adressés au P. Debrix récemment arrivé de Kiang-ing. Le P. Debrix, enseveli dans le plus étonnant des sommeils, n'entend ni faire le trou dans la muraille, ni les voleurs pénétrer dans sa chambre. Pendant qu'il ronfle bel et bien, sa chapelle passe par le trou, puis ses habits, puis commence l'inventaire des autres caisses. Encore un peu et je crois que ces audacieux auraient tenté l'enlèvement de la couverture et de son précieux dépôt. Heureusement un petit choc réveille notre pauvre détroussé ; il aperçoit un voleur,

m'appelle à grands cris et s'élance de son lit. Moi je ne fais qu'un bond du mien à la porte; sans souliers et dans un costume on ne peut plus léger, je cours après les voleurs qui fuient à toutes jambes par la porte du chantier. Il faisait une nuit affreusement noire; je heurte les briques, les piquets, et cependant je sauté comme un chevreuil dans l'espérance de rattraper une partie des objets volés, sinon d'arrêter les voleurs. Je n'ai pu leur faire lâcher que le sac de cuir qui contenait le linge du Père, 40 piastres et plusieurs petites curiosités. Seul, sans armes, que voulez-vous que je fisse contre trois coquins armés! Je n'en ai vu que trois de mes propres yeux, fuyant devant moi; mais ils devaient être plus nombreux; car la chapelle et les autres objets avaient déjà été transportés en lieu sûr. J'ai averti le Tche-Chien (mandarin); il est venu avec le Pao-tsong constater les fractures et les dégats: il a mis ses énormes lunettes pour contempler le trou fait dans la muraille et il a poussé un Ah! aussi béant que cette ouverture. Puis le Li-pao (c'est le maire du pays) a reçu 100 coups de rotin quelque part, pour n'avoir pas fait son devoir. Pauvre Li-pao, il a poussé des Ah! non moins béants! — Ce bon vieux Tche-Chien s'est montré très-aimable et m'a promis de faire rentrer les objets volés dans l'espace de trois jours. Nous verrons... —— Un petit détail. — Lorsque je tentais de tenir les voleurs en arrêt, j'ai appelé le cher P. Yen à mon secours. Celui-ci a eu peur. Comme j'avais la fièvre depuis quelques jours, il a cru que j'avais perdu la tête et que je me sauvais à travers champs. Il court donc chez le P. Debrix pour lui annoncer ce malheur et lui demander secours. Le P. Debrix lui explique le mystère et ajoute qu'il tient un des voleurs dans sa chambre. — "Eh bien! prenez-le, réplique le P. Yen." Malheureusement le P. Debrix ignorait la présence du trou dans la muraille; et le voleur d'un revers de main avait éteint la lampe du volé et plongé la chambre dans la plus profonde obscurité." —— Que dites-vous, de l'adresse de nos voleurs Chinois? le pauvre P. Debrix est encore tout abasourdi de ce coup d'audace. —— "Croiriez-vous, écrit-il, que dans une cour fermée, dans une chambre éclairée, des voleurs aient bien pu perforer le mur de ma chambre, et cela sans me réveiller! ..." Puisque je vous parle du P. Debrix, je vous citerai un fait qu'il vient de nous raconter et qui est bien authentique quelqu'extraordinaire qu'il puisse paraître. —— "Quelques jours avant Noël, dit le P. Debrix, la corporation des orfèvres (ceux qui laminent l'or pour les dorures) a tué par morsures un de ses membres. Pour le mariage impérial, le mandarin de Sou-tchéou voulait une grande quantité de ces feuilles d'or. Un maître ouvrier appelé, dit que le temps ne suffisait pas. — "Alors prenez d'autres ouvriers, des jeunes gens et formez-les." (En deux mois ce métier se peut apprendre). — "C'est impossible. Notre association a fait le serment de ne recevoir aucun apprenti. Nos enfants seuls nous aident et nous succèdent. Si je prends d'autres apprentis, il m'arrivera malheur." Le mandarin repond: "Si ce n'est que cela, je te protégerai". Notre homme tenté par la vue d'un gros gain, se met à la besogne avec de nouveaux apprentis. Les orfèvres s'émeuvent. On convoque de Chang-hai et d'ailleurs. Plus de 700 se réunissent. Notre homme a peur, court au mandarin. Celui-ci met à sa disposition quelques soldats avec un chef subalterne. Les frères n'en prennent pas moins le violateur du serment, l'entraînent à la pagode, centre de leurs réunions, ils le dépouillent de ses habits, le lient fortement et se mettent à le mordre et à le déchirer par tout le corps à belles dents. —— Le mandarin averti, accourt, voit sur le cadavre plus de cent morsures ...; il demande quels sont les coupables? Chacun de répondre: "C'est moi!" — "Alors, quel est celui qui a mordu à la gorge? vu que celui-là a causé la mort." Chacun répond encore: "c'est moi!" Bref, le mandarin en désigne deux pour être mis en jugement comme coupables

de l'assassinat. Personne ne résiste. Tous se rendent en procession à la suite des deux prisonniers, bâtonnet d'encens à la main, jusqu'au tribunal ; tous se mettent à genoux comme coupables et disent : « Nous sommes prêts à subir le châtiment, mais nous sommes tous coupables. Là dessus le mandarin n'ose aller plus avant et renvoie tout le monde à plus tard. Cette affaire n'est pas terminée.

— Un fervent sectateur des Mangeurs d'herbes. ——— Il compte plus de 40 ans et a sa femme et deux fils, l'un de 20 ans, le second de 16. De plus ses deux neveux habitent avec lui. Or cet homme est le type d'une ferveur qu'on peut appeler surhumaine, puisque le Diable y a une large part. Il a lu, dit-il à un Père, ces mois derniers quelques livres de notre Ste Religion. Il les goûte ; la grâce pousse fortement : il a un vrai désir de se faire chrétien, mais il veut étudier encore davantage avant de prendre son parti. « La religion chrétienne, a-t-il dit au Père, avec l'accent d'une conviction sentie, est fort bonne, mais avant de l'embrasser avec ma femme qui est fervente comme moi, j'ai besoin d'étudier encore. D'ailleurs le 15e de cette lune (12 janvier), j'irai à Sin-tsen voir le Lao-Chang-von (P. Navary) dont j'ai beaucoup entendu parler. En attendant j'engage les autres à se faire chrétiens. Deux de mes cousins suivent déjà vos règles. » —— Le P. Chen était de plus en plus surpris. La conversation devint bientôt intime. « Chez nous, ajoute ce fervent, nous devons avoir grand soin de nous purifier le cœur, pour cela nous devons nous examiner avec la plus sévère attention : nous le faisons trois fois par jour. » Sur ce, il tire d'une table un cahier qu'il présente au Père, bientôt il exhibe le cahier de sa femme : ce sont des livrets pour l'examen particulier. "Mon Dieu, répète le P. Chen, que j'ai de confusion de voir faire l'examen particulier et général par un païen et une païenne ; et moi ? » ——— Et le Diable, est-il de la partie ? Ecoutez et jugez. A un instant donné le mangeur d'herbes relève la manche de son habit et montre au Père une large incision faite au bras et dont les cicatrices sont fort sensibles : « Mon père était gravement malade, les esprits étaient irrités contre la famille. Comme fils je devais me dévouer ; j'ai donc coupé un large morceau de chair ; je l'ai fait cuire avec des herbes médicinales. Mon père a mangé le tout, il a été guéri. Les esprits étaient apaisés. Plus tard une faute fut commise par nous sans doute, mon père retomba gravement malade. J'ai coupé un morceau de chair dans ma jambe, je l'ai préparé de la même manière ; mon père l'a mangé, il a encore été guéri. » ——— J'ai un vif désir de faire connaissance avec un homme d'une telle trempe de caractère ; là, Dieu aidant, il y a de la ressource. Un autre Pen-ti-jen de 35 ans, par amour filial était entré dans la secte des Mangeurs d'herbes. Le jour de Noël il est venu chez nous pour étudier la religion et être domestique. il persévère, il a rompu son vœu, mais à plus tard les détails assez curieux sur lui.

Pé-tché-ly. ——— Extrait d'une lettre du P. Petit-fils à un Scolastique de Laval (28 février 1872.

a) — Un hôtel de village. ——— Il y a deux jours j'arrive fort tard dans un village païen. On m'indique 3 hôtels. — Au premier « hôtel de l'Aigle », le maître est absent, on ne peut me recevoir. — Au second, pas de chambre, mais une sorte de hangar où logent pêle-mêle toutes sortes de gens. Je vais donc m'adresser au troisième : « hôtel du cheval jaune ». Là je pourrai loger seul ; voilà ce que le maître d'hôtel m'annonce d'un air de triomphe : en effet il me conduit dans une chambre qui n'a pas été balayée depuis un an ; ni porte, ni fenêtre, ni table, ni chaise, peu importe ! là je serai seul !

Avant que je sois installé, mon homme saisit un balai et me voilà dans un nuage de poussière ; deux chiens qui ont suivi leur maître s'obstinent à ne point sortir. Celui-ci les chasse, ils reviennent toujours : mon Chinois de guerre lasse, les laisse abover alors tout à leur aise et me dit de l'air le plus aimable : « Grand homme, je vais vous souhaiter la bonne année ? Et le voilà s'escrimant à me faire des Ko-tô (prostrations). Je lui fais remarquer que le 15 de la lune étant passé depuis 9 jours, les souhaits de bonne année seront pour l'an prochain. — « Peu importe, me dit-il, je veux avoir le plaisir de souhaiter la bonne année au Grand homme. » Je lui demande alors son nom. — Il se nomme Ou — Son âge. — Il a 24 ans, ce qu'il a bien de la peine à me dire ; car il est bègue. Il sort pour un instant suivi de ses chiens, puis revient avec une vieille table à la Banccis ; avec le balai qui a servi à balayer la chambre il se met à l'épousseter, pose dessus une vieille lampe qui doit dater du temps de Confucius et approchant un fauteuil antique, venu d'un bras, il m'invite à m'asseoir. Je décline l'honneur qu'il veut me faire. Il comprend, et s'armant encore du précieux balai, il en fait disparaître une couche de poussière. Ces préparatifs terminés, je pus m'asseoir en attendant le souper que mon homme mit deux heures à me préparer. C'est qu'il fut obligé d'aller chez ses voisins quêter quelques œufs et la moitié de la moitié d'un chou Chinois. Une omelette et une soucoupe de chou chinois, voilà ce qui lui coûta deux heures de travail ! —— Deux jours auparavant, me trouvant dans un autre hôtel, pas de table au service des voyageurs ! Le maître d'hôtel m'annonce qu'il les a toutes prêtées aux dévotes de l'endroit, lesquelles s'en servent pour placer des vases à encens devant les Pou-ssah (idoles) ; mais comme il ne veut pas que j'aille dîner ailleurs, il va devant l'une des idoles prendre une de ses tables et, après en avoir enlevé les vases à encens, la place devant moi. J'eus donc la joie d'être servi au détriment de l'idole.

b) Piété des chrétiens chinois. —— Parmi toutes les prières que nos chrétiens récitent le dimanche, celles du Chemin de la Croix tiennent le premier rang. Elles leur tiennent lieu de la Messe qu'ils peuvent entendre si rarement, vu notre petit nombre. Ils ont une grande dévotion à la Passion de Notre-Seigneur, et au ton de leur voix on comprend qu'ils n'en parlent jamais sans une vive et pieuse émotion. Dernièrement je montrais, à l'aide du stéréoscope, les stations douloureuses : plusieurs nouveaux chrétiens étaient visiblement émus, et une bonne vieille, naguère fervente païenne, mais baptisée depuis 5 ans, pleurait à chaudes larmes en pensant aux souffrances de Notre-Seigneur. Quand des nouveaux chrétiens ou même des catéchumènes viennent visiter une église, les tableaux du Chemin de la Croix attirent surtout vivement leur attention et sur chaque station, ils sont très-désireux d'avoir une explication, explication qu'ils écoutent avec un air de religieuse tristesse. Pour eux il n'y a point de prédication plus éloquente ! Pourquoi faut-il que nous ne soyions pas assez riches pour mettre des Chemins de Croix dans toutes nos églises ou chapelles ?

c) — Un trait du Respect tant vanté des païens Chinois pour leurs morts. ——

... Passant aujourd'hui près d'un cimetière, je vois un chien qui dévore un enfant : le corps de la pauvre créature était à peine recouvert de quelques pelletées de terre, de sorte qu'il a été facile au vorace animal de le déterrer. Or ce n'est ici qu'un cas entre mille autres semblables ; les cimetières n'ont aucun mur d'enceinte et les corps des petits enfants sont si peu recouverts qu'il est facile aux chiens et aux oiseaux de proie d'en faire leur pâture. Et ne croyez pas que les païens soient, en général, émus d'un pareil spectacle : Non ! Je les ai vus, alors, rire et plaisanter comme s'il s'était agi d'une chose toute naturelle. Voilà bien le cœur de l'homme, quand il n'est pas éclairé par la lumière du christianisme ! Sagit-il même, parmi les païens, (car je ne parle que des païens) de

leurs morts les plus regrettés et à l'enterrement desquels ils font un si grand deuil ; on voit que tout ce luxe funéraire n'a point sa racine dans le cœur, car, en sortant de la maison mortuaire ou en venant du cimetière, ils vous abordent avec un visage épanoui et souriant, qui est loin de laisser soupçonner que leur âme est dans la tristesse ; c'est qu'elle ne l'est pas en effet : mais il est de bon ton de paraître..... très-affecté et de verser beaucoup de larmes ; donc, pour la face, ils seront tristes et, pour la face encore, ils seront joyeux : affaire de parade où le cœur ne joue aucun rôle, si ce n'est de rester insensible. Je le répète, il est bien entendu que je restreins mon observation aux païens ; chez nos chrétiens, formés à l'école du catholicisme, le cœur est à la hauteur de la Foi : pour eux il n'est donc pas vrai de dire que les Chinois n'ont pas de cœur : quatre années de séjour au milieu d'eux m'ont prouvé qu'ils sont reconnaissants des services rendus, respectueux, affectionnés, en un mot qu'ils ne sont étrangers à aucun des nobles sentiments qu'on aime à trouver dans un homme, bien que, par nature, ils soient moins démonstratifs que nous. Prier donc pour que tous les Chinois deviennent chrétiens. Notre Pé-tché-ly Oriental ne comptait, à la date du 1er juillet 1871, que 20,817 chrétiens et nous y sommes entourés de dix millions de païens. Quel vaste champ ouvert au zèle du Missionnaire! - - - - -

(25 Avril.) — Aujourd'hui j'interromps ma mission : tous mes chrétiens sont invités à l'enterrement d'un riche païen et j'ai dû, sur leurs prières, leur dire la Messe de grand matin, afin de leur procurer le moyen d'assister à la cérémonie toute entière, laquelle doit durer tout un jour : magnifique corbillard en soie rouge, sur lequel sont richement brodés de grands dragons et autres monstres, nombreux chars et nombreux cavaliers caracolant sur de maigres coursiers, pagodes voisines ornées d'oriflammes de diverses couleurs, force pétards mêlant leur bruit monotone aux décharges de la mousqueterie qui se fait entendre depuis hier soir presque sans interruption, grand nombre de curieux, venus là même des villages voisins. Voilà la physionomie générale. Si maintenant vous avancez au milieu de la foule où chacun parle, rit et s'amuse, vous apercevez un groupe de gens aux accoutrements bizarres, à chapeaux pointus à larges bords rouges, retroussés par devant : d'autres sont richement habillés et quelques lettrés, à globules jaunes, se tiennent près du corbillard. La foule du menu peuple, derrière et sur les côtés, s'avance bruyante et sans ordre, pendant qu'une musique assourdissante réveille au loin les échos et, se mêlant au bruit des pétards, effraie les nombreux coursiers attelés aux nombreux chars qui encombrent la route. En un mot dans cette cérémonie funéraire, rien de recueilli, mais un véritable charivari. Lorsqu'on songe que tout ce tapage se fait pour honorer un pauvre païen, qui vient de tomber dans son éternité, on se sent douloureusement ému. Là, personne ne prie. C'est en présence de ces cérémonies si vides qu'on apprécie tout le bienfait d'une Religion qui parle du mort à Dieu, en même temps qu'elle invite les hommes à ne pas l'oublier en les unissant près du cercueil dans une commune prière!

27 — *Résultats et espérances de la Mission.* — ... En France, vous ne jouissez que d'une paix précaire : plus heureux que vous, notre calme ici se consolide et nous en recueillons les fruits. Malgré les temps un peu difficiles que nous venons de traverser, à cause des bruits de guerre et de persécution, nous avons eu, du 1er juillet 1871 au 1er juillet 1872, 1,173 baptêmes d'adultes, et nous espérons qu'en 1873 ce chiffre sera dépassé ; car le nombre de nos catéchumènes qui, en 1871 n'atteignait pas 2,000, était en juillet 1872 de 3,313 et aujourd'hui s'élève à près de 4,000 ; et tous les jours de nouveaux catéchumènes viennent grossir nos listes. Avec cette belle moisson qui se prépare, nous attendons un nombreux renfort d'ouvriers apostoliques, qui va nous arriver prochainement. Nous en avons d'autant plus besoin que notre petit nombre, depuis 2 ans, a beaucoup diminué.

Deux d'entre nous, nouvellement arrivés, les PP. Mayer et Denizot, sont tombés sur le champ de bataille: deux autres, le P. Grevani depuis 2 ans, et un Père Chinois, le P. Hli depuis 4 mois, sont l'un et l'autre retenus par la maladie, de sorte que ceux qui sont valides ont en ce moment un tiers plus de besogne que les années précédentes. Il est vrai que ce qui diminue notre fatigue, en augmentant notre courage, c'est que Dieu bénit nos travaux. Sur presque tous les points de la Mission, il y a un mouvement des cœurs vers la Religion, mais c'est surtout au midi de la Mission que ce mouvement est plus considérable, c'est-à-dire, dans les districts des PP. Octave et Brueyre. A lui seul le P. Octave compte, à l'heure qu'il est, près de 2,000 catéchumènes: quelle belle moisson en espérance.

Amérique-Sept.— Canada.— Lettre du F. Desy, au R.P. Pierre Bertrand (26 Decembre 1872.) ..... Le journal Le Nouveau Monde a rendu compte de la grande démonstration des noces d'or de Monseigneur de Montréal. Permettez-moi de revenir sur cette fête et de vous parler surtout de la sensation extraordinaire produite par le sermon du P. Braun et du déchaînement de passions qu'il a causé dans le camp gallican. L'appréciation suivante d'une feuille hebdomadaire de Montréal me semble traduire fidèlement les sentiments des amis de l'Evêque en cette circonstance:

« Le 29 Octobre 1872, sera une date à jamais mémorable dans les annales de l'histoire ecclésiastique de ce pays. Le concours immense des populations se portant en foule au devant de leur premier pasteur, les acclamations enthousiastes qui l'ont salué sur son passage, l'unanimité des sentiments qui a présidé à l'organisation de cette fête unique, laisseront dans l'esprit des souvenirs ineffaçables et rempliront les coeurs des vrais catholiques d'une joie inénarrable. Il y a eu dans ces démonstrations spontanées, des enseignements de la plus haute portée, et que les moins clairvoyants ont du saisir et comprendre. L'heure du triomphe avait donc enfin sonné et les vertus admirables de notre saint Evêque, passées au creuset d'une persécution de 33 ans, resplendissaient d'un nouvel éclat. Bien des yeux n'ont pu cependant en supporter les rayons ardents, mais pour quelques aveugles de mauvaise foi il y a eu des milliers qui ont vu et s'en sont trouvés illuminés.— Sans vouloir donner ici un récit détaillé de toutes les beautés de cette fête religieuse et civique, nous dirons en peu de mots ce qui s'est passé.— Quatre cents prêtres, 30 Evêques, n'est-ce pas là un cortége imposant et qui parle bien haut en faveur de notre prélat? L'église Notre-Dame était trop étroite pour contenir la foule qui se pressait de toutes parts. Les démonstrations nationales excitent ordinairement la curiosité, on se rend au temple pour voir et bien peu pour prier; mais mardi, c'était autre chose, on priait tout en admirant. Notre-Dame était bien ornée, les décorations indiquaient du goût et ces palmes qui parsemaient les banderolles fixées aux voûtes, redisaient hautement le triomphe de l'élu du Seigneur.— Le maître-autel resplendissait de lumières; les armes papales reflétaient leurs rayons lumineux sur celles de notre Evêque, ou plutôt elles semblaient se marier tant elles s'harmonisaient. Allégorie frappante de la liaison intime qui existe entre le Pape et ses Evêques, entre la tête et les bras, entre la Doctrine catholique et ses Docteurs. Le Service Divin fut fait avec la pompe pontificale, mais au milieu de ces apprêts il y avait un cachet de simplicité qui n'excluait pas la grandeur. Pour la première fois depuis longtemps, le chant a été convenable et approprié à la circonstance. Nous n'avons pas entendu ces notes saccadées, comme on les fait assez souvent résonner à Notre-Dame, avec un si mauvais goût. Le chant grégorien est en effet le chant du peuple

par excellence. Il élève les cœurs vers l'Eternel et l'âme se sent pénétrée de ce que la bouche prononce. Aussi la grande voix de la multitude qui remplissait la nef de l'immense basilique, s'est-elle fait entendre dans ce concert divin. — Le sermon du jour a été prêché par le R. P. Braun, de la Compagnie de Jésus. C'est l'un des plus beaux morceaux d'éloquence sacrée que nous ayons entendu. Armé du fouet de la vérité, le savant prédicateur a flagellé sans merci les erreurs modernes qui infestent notre société, et l'histoire des vendeurs du temple chassés par notre Divin Maître a eu sa récidive en ce jour. Les coups pleuvaient drus et serrés sur les épaules des coupables ; si quelques-uns ont crié depuis, c'est que le remède appliqué était aussi violent, aussi implacable dans ses effets, que la plaie était dangereuse, le mal enraciné. Nous avons aussi entendu des murmures, chose naturelle ; l'exposé de la vérité n'ayant jamais satisfait les partisans de l'erreur et de la soumission aveugle de l'Eglise à l'Etat. Mais un fait qui a dû étonner bien du monde et qui nécessairement devra s'expliquer, c'est que ceux qui ont publiquement réclamé contre le sermon du P. Braun, veulent qu'il n'ait pas parlé pour eux, parce qu'ils ne sont pas plus gallicans que libéraux-catholiques. S'ils ne sont pas coupables, pourquoi alors cette protestation ? S'ils ne sont pas gallicans ou catholiques libéraux, pourquoi ces plaintes où la question d'honneur est mise sur le tapis. Le fanatique Witness dans son numéro d'hier pourrait bien nous donner l'énigme de cette conduite ; car les éloges qu'il distribue à la Minerve, donnent la mesure du jugement que doivent en porter les catholiques. Quoiqu'il en soit le sermon du P. Braun restera comme un monument élevé à la défense de la vérité outragée, conspuée, honnie et méprisée. — Après la célébration de la Messe, le cortège des Evêques, des prêtres et des notables délégués par chaque paroisse, se rendit à la salle de l'hôtel de ville. Toutes les classes de l'échelle sociale étaient là dignement représentées. Ce dîner a été un succès, malgré la grande affluence des convives dont le chiffre s'élevait à près de huit cents. M. Cherrier fut le seul qui prit la parole. Dans un magnifique discours il démontra la nécessité de l'union intime entre le Clergé et l'Episcopat, faisant voir avec cette vigueur d'élocution et cette solidité de logique qu'on lui reconnait, que cette alliance devait nécessairement constituer chez les peuples les éléments indispensables à son bonheur et à sa grandeur. Dans la veillée eut lieu une illumination générale par toute la ville . . . . . dont le monde, cependant, ne partagea pas l'avis de cette feuille à l'endroit du sermon. On dit que l'Archevêque et l'Evêque de St Hyacinthe furent blessés au vif. Le Métropolitain retourna le soir même à Québec. Ce qu'il y a de certain, c'est que les feuilles qui passent pour recevoir l'inspiration de ces prélats, ne connurent plus dès lors aucune retenue et déversèrent l'injure à pleines colonnes sur le bon P. Braun. Il va sans dire que la Minerve y fit écho. Le Nouveau-Monde répondit à ces attaques avec talent et vigueur. Pour vous en donner une idée, j'extrais les lignes suivantes de son numéro du 6 Novembre.

" Quelques journaux, et quatre surtout, la Minerve et la Gazette, de Montréal ; le Journal et le Canadien, de Québec, ont trouvé que le sens de la démonstration avait été trop fortement accentué par le Nouveau-Monde et surtout par le R. P. Braun. On a reproché à celui-ci d'avoir traité dans son sermon les questions les plus importantes du jour, celles qui affectent la liberté même de l'Eglise, en présence des Evêques des autres Diocèses qui, disent-ils, ne partagent point ces opinions. Disons de suite que le P. Braun n'a pas émis d'opinions. Il a exposé la doctrine catholique dans toute sa pureté, sans rien y ajouter, mais sans en rien retrancher ni affaiblir, non plus. En deux mots, le prédicateur, comme il le devait, a dit la vérité, toute la vérité, rien autre chose que la vérité. Cela est si parfaitement vrai qu'aucune des feuilles catholiques hostiles n'a tenté d'établir qu'en un seul cas le R. Père eut tort, au point de vue du droit chrétien. Au lieu de crier si fort et de déclamer avec peu d'éloquence, il est vrai, on devrait commencer par prouver que le prédicateur a erré en quelque chose, qu'il n'a pas proclamé la pure doctrine catholique. Cette démonstration faite, il serait temps de crier au scandale. Mais commencez plus tôt, c'est tout simplement prouver que la lumière vous aveugle, qu'elle vous découvre de chères erreurs que vous ne voulez pas abandonner. — Maintenant, quant à la convenance ; s'il est constant que le P. Braun n'a dit que la vérité, nous demandons s'il était possible de trouver une meilleure occasion de la proclamer. Il s'agissait de célébrer les grands faits d'un prélat comblé de gloires nombreuses, mais d'aucune plus grande et plus réelle que celle d'avoir défendu et propagé les principes qui doivent déterminer les relations de l'Eglise et de l'Etat. Le sujet convenait donc admirablement à la circonstance. Il ne convenait pas moins à l'auditoire. Le P. Braun avait sous les yeux les chefs de l'Eglise du Canada, les hommes qui plus que tous les autres sont tenus de veiller à la pureté de la doctrine et à la conservation des droits de l'Eglise. Parmi ses auditeurs se trouvaient tout le Clergé du Diocèse de Montréal, des membres du parlement, des hommes jouissant d'une grande influence et d'une considération méritée dans leurs localités respectives. Ne fallait-il pas faire connaître aux uns leurs droits, aux autres leurs devoirs, à tous la vérité ? Le lieu n'était pas moins bien choisi, car s'il est

une chaire d'où la Doctrine catholique devait être prêchée, assurément c'était bien la chaire de Notre-Dame. Nous regrettons beaucoup que les journaux de Québec aient voulu voir dans le sermon du R.P. Braun une attaque contre Mgr l'Archevêque et contre les Messieurs de St. Sulpice. Ils semblent vouloir créer à plaisir du scandale en cherchant à faire croire au peuple ..... qu'il existe des divergences de Doctrines dans l'épiscopat Canadien, et que Sa Grandeur et ces Messieurs sont opposés aux grandes vérités catholiques proclamées le 29 octobre. Nous protestons contre cette manie d'écrivains sans principes et sans vergogne, de s'abriter derrière les noms les plus vénérables pour répandre l'erreur et dénigrer la vérité. C'est une lâche tactique et un vilain métier que font là les écrivains du journal et du Canadien. Comment peuvent-ils prétendre sans insulte et sans scandale, qu'ils ont reconnu Mgr l'archevêque et les MM. de St. Sulpice dans le portrait, tracé de main de maître par le P. Braun, des gallicans et des libéraux ? Ne vaut-il point à lire ces sots écrits que les deux feuilles Québecquoises ont pris à tâche de compromettre gravement aux yeux du peuple catholique l'archevêque et le séminaire. C'est une déloyauté qui ne saurait être soufferte plus longtemps et contre laquelle nous protestons. » ..... Comme vous le voyez, la réponse du Nouveau-Monde n'était pas trop maladroite. Aussi elle ne plut que médiocrement à nos inopportunistes et les feuilles gallicanes redoublèrent de violence et ne mirent fin à leurs philippiques que lorsque une autre question, dont je vous entretiendrai tout à l'heure, eut été mise sur le tapis. Vous trouverez dans les Numéros du Nouveau-Monde que je vous expédie en même temps que cette lettre, le récit détaillé des démonstrations faites par les communautés religieuses à l'occasion de ces noces-d'or.

Notre collège Ste Marie eut l'honneur de couronner toutes ces fêtes par la représentation d'un Drame-opéra : *Moïse en Egypte*. Le Nouveau Monde va vous faire connaître lui-même le succès de cette soirée. —— « Bien longtemps avant l'heure marquée pour l'ouverture des portes, une foule immense couvrait la rue Bleury et les avenues d'alentours. En moins de quelques instants l'immense salle académique était remplie dans toutes ses parties et beaucoup de personnes n'ont pu y trouver place. Cet empressement de la population à répondre à l'invitation des RR. PP. Jésuites doit être pour eux une compensation suffisante des injures et des basses insinuations dont ils ont été l'objet durant la récente discussion sur l'Université catholique de Montréal. Sur les 8 heures, le vénérable Evêque de Montréal arriva précédé de centaines de prêtres accourus de toutes les parties du Diocèse pour lui renouveler le témoignage de leur respect, de leur admiration et de leur dévouement sans bornes. Dès que l'évêque parut, l'immense assemblée se leva comme un seul homme et salua le vénérable vieillard d'une triple salve d'applaudissements. Depuis la grande célébration des noces-d'or du 28 Octobre, les ennemis de l'Evêque de Montréal ont redoublé contre lui de violences, d'attaques déloyales et de calomnies honteuses. La population de cette grande ville a voulu prouver qu'elle n'a aucune sympathie pour les calomniateurs et les ennemis de son pasteur bien-aimé. Et l'ovation enthousiaste qu'elle lui a faite hier soir en est le plus éclatant témoignage, tant il est vrai que la vérité est plus forte que le mensonge et la vertu que la calomnie. —— Le Drame de la soirée était une des plus grandes épisodes de l'histoire du peuple de Dieu —Le récit des souffrances éprouvées par les Hébreux sous le règne de Pharaon, des moyens employés par Moïse, suscité de Dieu pour briser leurs fers, des prodiges accomplis et connus sous le nom des neuf plaies d'Egypte, le passage à pied sec de la mer rouge par les Hébreux et la submersion de Pharaon et des siens sous les flots. Le tableau qui représente la mer rouge divisée en deux parties est quelque chose de magnifique. Les eaux sont bouillonnantes, les vagues se soulèvent, l'écume jaillit de toutes parts et les eaux sont suspendues comme des murs. La perspective est parfaite et le passage merveilleux semble se perdre dans le lointain. Les principaux rôles ont été remplis d'une manière admirable. Nous ne pouvons que féliciter les jeunes acteurs de leur succès et de leurs aptitudes oratoires et les engager à les cultiver avec soin. Les chœurs ont été parfaitement réussis, et de la musique de Rossini, il n'est pas besoin de faire l'éloge. Dans le troisième entr'acte eut lieu l'offrande à Sa Grandeur des adresses et des cadeaux. M. Jos. Beaudry lut l'adresse suivante : « Monseigneur, Lorsque les cris de joie ont éclaté au sommet des montagnes, leurs échos roulent, se prolongent et retentissent encore longtemps après, dans les humbles vallées : pendant vos noces d'or, Monseigneur, les grands corps de l'Eglise et de la nationalité ont laissé éclater, comme un immense concert, leur franche et cordiale sympathie ; les sommités sociales ont parlé, nous voudrions bien être l'écho de la vallée. Nous voudrions pouvoir résumer et répéter, dans un faible et dernier murmure, ce qui a été dit avec toutes les nuances de l'esprit et tous les accents du cœur : "Bénis soit Dieu, qui pendant une carrière de cinquante ans, a donné à Votre Grandeur, la force, la prudence et la patience nécessaires pour accomplir tant et de si belles œuvres. Et puisse le Ciel vous donner assez de forces pour exécuter toutes celles que vous méditez encore

En vous voyant dans votre grand cœur et dans vos grands desseins, embrasser surtout l'avenir, nous avions déjà compris que c'est à nous surtout aussi, qui devons davantage en jouir, que c'est à nous, jeune génération, qu'appartient le rôle de la reconnaissance. (A ce premier sentiment est venu s'en joindre un autre: nous vous avons entendu naguère, dans cette enceinte, dire à nos aînés que, dès le commencement de votre épiscopat, vous aviez porté vos vœux et vos espérances sur la jeunesse de votre diocèse et que, grâces à Dieu, vous n'aviez pas été trompé dans votre attente. Nous comprenons que là encore, il y a pour nous un devoir et en nous associant aux sentiments généreux de nos amis et de nos confrères de tous les autres colléges, que nous voudrions pouvoir nommer ici avec honneur, comme nous les invoquons avec sympathie, nous vous le promettons, élevés avec eux, dans le même esprit, nourris des mêmes sentiments, formés à la même école, l'école de Jésus-Christ, non! nous ne trahirons pas nos devanciers. Et maintenant de ce petit drame, simple comme les divines écritures d'où il est tiré, et dont nous faisons hommage à votre Grandeur, il nous reste encore un acte, dont nous pouvons prévoir à l'avance le dénouement et l'interprétation: — Monseigneur, comme tout Evêque dans son diocèse, vous êtes notre Moïse. Envoyé de Dieu, vous avez à nous faire passer à travers les écueils de la vie. Vous passerez, nous vous suivrons; et c'est le vœu auquel tous ceux qui sont ici présents, s'associeront, j'en suis sûr - puisse sur l'autre rivage, sur le rivage de l'éternité, pas un seul de nous ne manquer à l'appel!" —— Cette adresse était accompagnée de l'offrande d'un banquet et d'un riche cadeau. —— Quand sa Grandeur, Mgr. Bourget, monta sur l'estrade pour répondre, elle fut accueillie par des applaudissements vingt fois répétés. Monseigneur commença par remercier la population de Montréal d'être venue en si grand nombre assister à cette célébration de ses noces d'or et de l'intérêt chaleureux qu'elle lui témoigne. Il y a cinquante ans qu'il est prêtre et la Providence a voulu qu'il n'exerçât le saint Ministère nulle part ailleurs que dans sa ville bien aimée, qu'il a vu grandir et prospérer avec tant de bonheur. Depuis 35 années il est placé à la tête de ce vaste diocèse. Sa première pensée, en devenant évêque, a été de ramener au Canada les RR. Pères jésuites (applaudissements). Il était entouré d'un clergé dévoué et d'une population généreuse; mais il sentit que le Canada avait besoin de revoir ses premiers apôtres (applaudissements prolongés). En parcourant l'histoire, en lisant les immenses services rendus à la religion et au pays par les enfants de St. Ignace, lorsque la colonie était encore dans son enfance, en lisant le récit du martyre des Brébeuf et des Lallemant; il comprit les services que les RR. Pères pourraient encore rendre. En 1841, il fit donc le voyage d'Europe, se rendit à Rome et en abordant le Général de la Compagnie de Jésus, il vit que la Providence l'avait devancé, car dès que le mot Canada fut prononcé, le Général lui fit comprendre que sa Mission avait réussi. Nous voyons aujourd'hui combien ses espérances étaient fondées, et ce magnifique collège, cette superbe église, cet enseignement si profond et si sûr, sont autant de preuves que la Providence avait guidé ses pas et dicté ses inspirations (applaudissements). Car il ne faut pas oublier que tout l'avenir de la Religion et de la patrie repose sur la jeunesse, et qu'il est de la plus extrême importance qu'elle soit bien instruite, qu'elle connaisse ses devoirs de chrétien et de citoyen, qu'elle aime, qu'elle protége et qu'elle défende l'Eglise. Et au moment de paraître devant Dieu, il aura du moins la consolation d'avoir laissé à Montréal et au Canada un institut d'hommes laborieux, zélés, savants, pieux et dévoués à la jeunesse. C'est au moyen des hommes qu'ils formeront que les œuvres commencées se développeront suivant les besoins croissants de notre grande et belle ville de Montréal. Car Montréal va bientôt prendre des développements plus considérables encore que par le passé en population et en richesses. Sa Grandeur termina en faisant les souhaits les plus ardents pour la grandeur et la prospérité de notre ville qui, dit-il, sera la ville catholique par excellence; la ville des Missionnaires et des bonnes œuvres, et en remerciant encore une fois la population de l'empressement qu'elle avait mis à célébrer ses noces d'or. Mgr. Bourget était vivement ému. Il parla avec une vigueur extraordinaire et aucune de ses paroles n'a été perdue pour l'immense auditoire qui l'entendait. C'est une manifestation dont le souvenir ne sera pas sitôt perdu à Montréal et dans la province entière. —— Je vous prie de remarquer, mon R.d Père, que cette séance avait lieu le 2 décembre, c'est-à-dire, un peu plus d'un mois après la grande célébration de Notre-Dame. Le 50ème anniversaire de l'ordination de Mgr. n'arrivait que le 30 Novembre, mais à raison des difficultés de communication entre la ville et la campagne à cette époque de la saison, la fête fut avancée d'un mois. Il avait été entendu dès le commencement d'octobre que les jésuites couronneraient ces démonstrations le jour même anniversaire de l'ordination, mais comme le 30 novembre tombait un samedi, on renvoya la séance au mardi suivant. —— Il paraît que les cadeaux présentés à sa Grandeur à cette occasion sont très-nombreux et d'une grande valeur. La paroisse de St. Henri-des-Tanneries se signala par le don princier d'un magnifique coupé français de la valeur de mille piastres (5 à 6,000 francs). Je ne serais pas surpris que les offrandes en or surpassassent le chiffre de 30,000 piastres.

Il n'est pas une seule paroisse, pas une seule association d'ouvriers, communauté religieuse ou société littéraire qui n'aient accompagné ses adresses d'un présent. Toutes ces sommes sont destinées à construire le Dôme de la nouvelle cathédrale, le St Pierre de Montréal. Cette coupole sera le monument destiné à perpétuer le souvenir de ce jubilé sacerdotal et sous elle aussi devront reposer un jour les cendres du grand Pontife. ——— Les affaires de la Mission me semblent dans un état prospère. Les colléges marchent bien et le nombre des Novices est plus grand qu'il n'a jamais été. Vous savez sans doute que l'École-apostolique d'Amiens nous a donné trois sujets, et de bons, je vous assure. Ste Marie, aux dernières nouvelles, comptait 220 pensionnaires et plus de 150 externes. ——— Autre fait: Vous avez peut-être entendu parler d'un célèbre prédicateur irlandais du nom de Thomas Burke, appartenant à l'ordre de St Dominique. Il est en Amérique depuis plus d'un an, prêchant et lecturant dans toutes les grandes villes des Etats-Unis et réunissant partout d'immenses auditoires, avides de l'entendre. On dit que c'est l'orateur le plus populaire qui soit jamais venu aux Etats-Unis. Il a consenti, par estime, dit-il, pour nos Pères, à aller donner 3 conférences dans notre église de Montréal, au commencement du mois prochain. Les recettes sont destinées à liquider une partie de la dette qui pèse sur le Gesù. On compte que, vu la renommée du prédicateur, l'église sera pleine chaque fois. Je crois que les billets seront tous de 5 francs. —— M. Berthelet, avant de mourir, a donné 10 à 12 mille francs pour le maître-autel du Gesù.

Amérique-Méridionale. ——— Chili. ——— Lettre de M. l'abbé Gourdin, Prêtre de la Mission, à son frère, Scolastique à Laval. ——— Santiago, 2 décembre 1872. ——— ...« Vous désirez sans doute avoir quelques détails sur les maisons de votre Compagnie dans ce pays; c'est donc par là que je vais commencer ma lettre. — Votre collége de Santiago est très-florissant. Nos Pères sont bien vus de l'autorité diocésaine et en général de la population. Le ministre de la Justice et de l'Instruction publique vous est particulièrement dévoué. Parmi vos Pères les uns sont Chiliens, les autres Espagnols et Allemands. Il n'y a pas de Français et c'est à regretter, car ici on apprend beaucoup la langue française. Monseigneur Miége, un des 5 ou 6 Évêques de votre Compagnie et Missionnaire apostolique du Kansas, quête ici en ce moment pour son vaste Diocèse. Il a trouvé l'accueil le plus sympathique et il n'a qu'à se féliciter de la charité des habitants. Sa Grandeur a consacré le 17 novembre l'église, j'allais dire la basilique de votre résidence, et le 24 celle des Dames du Sacré-Coeur. ——— Nous vivons ici sous un régime républicain; mais il ne faut pas entendre ce mot avec le sens qu'on lui donne en France. Le gouvernement est républicain mais presque exclusivement aux mains de l'aristocratie, qui d'ailleurs s'en montre bien digne. Les élections sont à deux degrés; mais pour être électeur du premier degré il faut avoir un certain revenu. Le Président actuel se nomme Frédéric Errazuriz: il est bien avec le clergé et avec les religieux. — Les Chiliens sont bons catholiques: ils ignorent complétement le blasphème. Les Français résidant au Chili disent qu'ils sont fanatiques; mais eux, les Français et en général les Européens, ils ne sont pas fanatiques, du moins en faveur de la Religion. ——— Pour le mois de Marie on a choisi le mois des fleurs, c'est-à-dire le mois de Décembre, car au mois de Mai nous sommes ici en hiver. La dévotion des Chiliens pour la Ste Vierge est vraiment admirable; l'armée régulière et la garde nationale ont pour patronne *Nuestra Senora Del Carmelo*. Toutes les églises font chaque jour l'exercice du mois de Marie et toutes sont remplies. C'est bien autre chose encore durant la neuvaine qui prépare à la grande fête de l'Immaculée-Conception. ——— Le Ciel récompense les tranquilles habitants de l'Amérique du Sud par la fertilité du sol et les richesses minérales qui y sont enfouies. L'argent est très-abondant et l'on vient de découvrir encore des mines importantes. Aussi ce que vous payez en France un franc, vaut ici un peso (une piastre), c'est-à-dire 5 francs.»

Europe. ——— Prusse. ——— Expulsion du P. Albert Voiss. ——— . . . . La persécution fait des progrès en Prusse et elle revêt des formes diverses. Les lois proposées au parlement contre le sacerdoce catholique dépassent tout ce que se sont jamais arrogé les tyranneaux des siècles passés; elles soulèvent l'indignation des conservateurs protestants eux-mêmes: M. de Gerlach les a flétries en plein parlement avec autant d'énergie que les Regens perger et les Mallinckrodt. Elles seront votées néanmoins, selon toute apparence; et, en attendant, on exécute avec une barbarie sans nom les lois d'expulsion et de séquestration. Nous allons en citer un exemple que nous empruntons au journal de Berlin Germania, 24 janvier. ——— Après l'expulsion des jésuites de Cologne, le R.P. Voiss s'était retiré à Stolberg, sa patrie. Il y menait une vie tranquille et solitaire, ne se mêlant de rien, lors qu'il reçut la lettre suivante: ——— Stolberg, le 8 janvier 1873. ——— A Monsieur Albert Voiss, ci devant jésuite à Cologne. ———« Par commission du gouvernement royal d'Aix-la-Chapelle, j'ai l'honneur de vous informer que le gouvernement royal de Cologne a obtenu pour vous une décision ministérielle, à l'effet de vous assigner une résidence définitive; votre séjour dans le District de

Cologne et à Stolberg, ayant été jugé intolérable, à cause de vos relations locales et personnelles.» — Le Bourgmestre, Noy Werner.

Or, veut-on savoir en quoi consistent les relations locales et personnelles invoquées à l'appui de cette rigueur ? Le Volkszeitung de Cologne va nous l'apprendre. Le R. P. Voiss, au moment d'entrer dans la Compagnie de Jésus, avait donné tout son patrimoine pour fonder un hôpital à Stolberg ; il avait renoncé en outre, devant M. le Bourgmestre, à toute revendication de subside ou de pension de la part de la commune. En 1866 et en 1870, le charitable religieux suivit l'armée et aujourd'hui il est en possession de la décoration que lui a méritée son dévouement. Bien plus : dans la dernière campagne, il eut le bras cassé pendant qu'il exerçait son ministère sur le champ de bataille. On le transporta à Metz à la suite de cet accident et il fut longtemps enfermé dans cette forteresse. On aurait pu supposer que ces circonstances étaient précisément de nature à ménager un asile parmi ses connaissances et dans sa ville natale à ce bienfaiteur des pauvres, à ce prêtre dévoué, à ce bon patriote. Mais non : eu égard à ses relations locales et personnelles, le premier magistrat de sa ville natale a soin de l'éloigner ; la patrie reconnaissante le bannit de son territoire, par ordre supérieur ! Y a-t-il rien de plus cruel et de plus odieux que cette suprême dérision ?

Dalmatie. — ..... La maison de Zara, outre le personnel du grand Séminaire, se compose de quatre religieux employés au ministère des paroisses. Au nombre de ces derniers se trouve le P. Basile dont je vais vous parler. Fondateur des Missions de Turquie et d'Illyrie, il avait dû, à cause de sa mauvaise santé, abandonner cette première œuvre et renfermer son zèle dans la petite paroisse de Moalpaga. Il n'y a pas été infructueux. Les succès peuvent donner la mesure de ses travaux : en trois ans il est parvenu à réformer complètement les mœurs et à doter son village d'une jolie église. Si bien que l'Archevêque de Zara a formé le projet de lui confier la restauration des paroisses les plus abandonnées de son Diocèse. C'est dans ce but qu'il l'avait envoyé à Zemonico. Plus considérable que Moalpaga, ce nouveau poste offrait aussi de plus grandes difficultés, à cause du naturel sauvage des habitants. Mais la patience et la charité du Père Basile ont triomphé de tout. Par ses soins les mœurs se sont renouvelées peu à peu, l'église a été réparée et pourvue d'ornements. Les deux désordres qui ont le plus résisté à ses efforts sont le concubinage et la passion de la vengeance. En ce pays il est d'usage de répondre à une injure en brûlant les maisons de son ennemi. Le P. Basile a entièrement fait disparaître cette coutume barbare et, en l'espace de deux ans, a revalidé plus de 50 unions illégitimes. Furieux de se voir ainsi arracher les âmes, le démon a mis tout en œuvre pour perdre le Père, ou du moins pour lui faire quitter la place. Voici à quelle occasion . . . Désireux d'en finir au plus vite avec les scandales, le P. Basile avait sollicité et obtenu de l'Archevêque une ordonnance qui interdisait l'entrée du lieu saint à quiconque vivrait publiquement dans le désordre. Arrive un jour de fête vers le mois d'octobre 1872 où devait se donner la bénédiction apostolique. Une assistance plus nombreuse que jamais remplissait l'église. A l'heure de la Messe, le Père découvrant au milieu de la foule un malheureux notoirement obstiné dans le vice, déclare qu'il ne peut célébrer en sa présence et l'invite à se retirer. Il refuse. Aussitôt le peuple sort de l'église. Un instant après le Missionnaire fait rentrer les fidèles : le coupable s'était de nouveau mêlé à la foule. L'indignation était à son comble. Après avoir calmé les esprits, le P. Basile assigne rendez-vous au presbytère à ceux qui voudraient entendre la Messe, et le jour même il alla informer l'Archevêque de ce qui venait de se passer. Pendant ce temps, le misérable avait rassemblé autour de lui une bande de 25 hommes de son espèce. Ils arrivent en armes à l'Archevêché, se plaignent d'avoir été privés de Messe par la faute du Curé ; en conséquence ils venaient exiger son renvoi. Le prélat, qui avait déjà entendu les explications du P. Basile, leur répondit par une sévère réprimande et les congédia. Ils se rendent chez le gouverneur de la ville : Même réception qu'à l'archevêché. Outrés de dépit, ces furieux s'engagent par serment à ne plus jamais reparaître à l'église et à en détourner les autres. Quiconque oserait y mettre les pieds ou sonner la cloche attirerait malheur sur sa tête ou sur ses troupeaux. Effrayés de ces menaces, les fidèles s'abstinrent quelque temps de venir aux offices. La position n'était plus tenable ; aussi le Père demanda-t-il permission de se retirer. L'Archevêque y consentit, mais en le priant de différer son départ, pour ne point avoir l'air de fuir. Les choses en étaient là, quand la conversion du coupable fit évanouir toutes les difficultés. Vaincu enfin par la grâce et par ses remords, cet homme alla demander pardon à l'Archevêque, vint faire des excuses à genoux au P. Basile, répara ses scandales et, jusqu'à sa mort qui suivit de près, se montra en toute occasion le plus zélé défenseur du bon Missionnaire. Il a déclaré lui-même devoir

en grande partie son salut à l'impression salutaire qu'avait produite sur lui le fait suivant : — Il y avait non loin de Zemonico un petit orphelin âgé de 7 ans qui n'avait jamais connu son père. Cet enfant cueillait un jour des figues sur le bord de la route. L'arbre où il était monté prolongeait ses rameaux dans une haie d'épines qui lui dérobait les plus beaux fruits. Comme il réfléchissait aux moyens de grimper jusque là, un vieillard à l'aspect vénérable se montre tout-à-coup au milieu de la haie et, sans mot dire, commence à cueillir des figues de l'autre côté de l'arbre, justement à l'endroit où ne pouvait atteindre la main de l'enfant. Le pauvre petit pousse des cris de frayeur et se met en devoir de fuir précipitamment. Mais retenu et bientôt rassuré par la bonté du vieillard, il s'arrête : « Ne crains rien, mon enfant ; je suis ton père que la mort a enlevé il y a quelques années. Va porter à M. le Curé une partie de ces fruits, et engage-le à célébrer pour moi le Saint Sacrifice ; je suis encore retenu dans les flammes du purgatoire. » La vision disparaît et l'enfant de courir au presbytère. D'abord le Curé refusa d'ajouter foi aux paroles du petit. Mais ses instances, sa naïveté et surtout l'exactitude du portrait qu'il fit de son père, bien qu'il ne l'eût jamais connu, finirent par convaincre le Curé. Il célébra la Messe demandée et permit à l'enfant de publier le fait. Je tiens tous ces détails de la bouche même du P. Basile.

Varia. — Allemagne. — Prusse. — La Province d'Allemagne a envoyé cette année dans les Missions d'outre mer un nombre de Missionnaires qui dépasse de beaucoup la moyenne des départs annuels. Ils sont répartis ainsi qu'il suit : — Pour le Paraguay (République Argentine) : un Frère coadjuteur. — Pour le Brésil : cinq Pères et trois Frères coadjuteurs. — Pour Quito (Equateur) : trois Pères. — Pour l'Amérique du Nord : dix Pères et neuf Frères coadjuteurs. — Pour l'Algérie : un Père. — Pour Bombay (Hindoustan) : neuf Pères et quatre Frères coadjuteurs. — Pour le Chili : un Père et deux Frères coadjuteurs. En tout 48 Missionnaires.

Irlande. — Extrait d'un journal de Dublin. — (Une nouvelle chapelle du Sacré-Cœur.) — ... Tous ceux qui depuis quelque temps ont suivi des retraites dans la chapelle des Pères jésuites, attenante à l'église St-François-Xavier, ont éprouvé les inconvénients résultant du manque d'espace nécessaire pour placer ceux qui, en nombre toujours croissant prennent part à ces pieux exercices. Durant la dernière retraite, donnée pour les jeunes gens employés dans le commerce, on a dû faire la réunion dans la grande église, au grand ennui des fidèles qui la fréquentent d'ordinaire. Pour prévenir le retour de cet inconvénient, les jeunes gens du commerce, d'accord avec les autres associations ayant leur centre à cette église, ont résolu l'érection d'une nouvelle chapelle et formé dans ce but un comité. De la sorte le bien résultant de ces retraites, non seulement pour ceux qui les suivent, mais pour tous les catholiques, pourra se perpétuer. Les Pères jésuites toujours prêts à sacrifier pour le bien général leurs commodités particulières, ont mis à la disposition du comité une portion de leur jardin suffisante pour la nouvelle construction et nous apprenons avec plaisir que la plupart des listes de souscription mises en circulation, sont déjà remplies et qu'on a reçu nombre d'offrandes. Nous eussions été surpris qu'il en fut autrement, tant les Pères jésuites ont bien mérité des catholiques d'Irlande et de ceux de Dublin en particulier et nous sommes certains que beaucoup seront heureux de leur donner un témoignage d'estime en contribuant généreusement à l'entreprise.

Chine. — Une faveur obtenue par le P. Ducoudray. — Extrait d'une lettre du Père Seckinger — Nay-Kin, 16 Décembre 1872. — Mon R. Père, — P.C. — ... Il me reste à remplir une promesse faite à notre Père Ducoudray. — L'an passé, vous avez eu la bonne idée d'envoyer en Chine quelques images commémoratives de nos cinq martyrs. — J'ai eu la grande chance d'en recevoir une, elle représente les Disciples d'Emmaüs : à la bande inférieure elle porte une relique du linge de ce Père. Or à peine relevé d'une longue indisposition j'étais retombé malade, au moment où j'étais le plus éloigné de Nay-Kin, où cependant je devais me rendre au plus vite pour négocier les affaires du pillage de Tâ-tong. — ..... Dans mon embarras, j'eus la pensée de prendre la relique du P. Ducoudray sur mon lit ; ma qualité de vieux surveillant m'engageait à recourir de préférence à cet

ancien frère d'armes. — Que se passa-t-il ? Je n'en sais rien, sinon que retenu au lit par la fièvre depuis six jours, sans force ni appetit, je me trouvai dès mon réveil tellement en bon état et reconforté, que le jour même (c'était le 5 juillet), j'enjambais mon mulet, et 5 jours après, de retour à Ngay-Kin, j'entamais l'arrangement des affaires de Ta-tong. En demandant ma guérison à ce cher Père, je lui avais promis qu'en cas de miens, je vous en donnerais avis, afin d'établir une nouvelle preuve de sa sainteté. — C'est donc pour ce motif que je viens aujourd'hui vous adresser ce récit de ma guérison par ce Père, afin de payer à ce nouvel et bienfaisant médecin cet humble tribut de ma fraternelle reconnaissance. — J. Beckinger S.J.

Montagnes-Rocheuses. — Bref de Sa Sainteté aux Indiens de la Mission des Cœurs-d'Alène. —

..."J'avais en l'honneur, écrit le R. P. Becka, de remettre à Sa Sainteté une adresse du chef des Cœurs-d'Alène en l'appuyant de vive voix.(*) Sa Sainteté a daigné récompenser le zèle de ses enfants. Ce bref est le premier qui ait été adressé par le Souverain Pontife à un chef indien."

En nous communiquant ce précieux document (lettre du 10 février 1873), le P. de Smet donne quelques détails sur la manière dont il fut accueilli par les Indiens. "Le Bref était adressé directement aux Cœurs-d'Alène, de la mission du Sacré-Cœur, dans le territoire d'Idaho. Il fut communiqué le jour de l'Assomption en cinq langues : d'abord en latin ; ensuite en langue Cœur-d'Alène, en Kalispel, en Schuyelpi, en Nez-percé et Yakama. Chaque Missionnaire en fit la lecture à ses propres néophytes. Toutes les tribus du territoire et au delà se trouvaient representées à la solemnité. — Avant la lecture du Bref, toute l'assemblée forma une longue procession. Douze jeunes acolytes, en surplis, flambeau en main, prirent les devants. Ensuite les Missionnaires, en habits sacerdotaux, précédèrent la statue de la Sainte Vierge, placée sur un trône sous un magnifique dais, orné de fleurs et de guirlandes et porté par les 4 principaux chefs. Une bande nombreuse de miliciens indiens, dans leurs plus beaux accoutrements, entourait la statue ; puis, en rangs serrés, suivait toute la multitude, récitant dévotement le chapelet et d'autres prières. Une grand'Messe fut célébrée, pendant laquelle un grand nombre de néophytes s'approchèrent de la Sainte Table. — Mais qui pourrait exprimer les sentiments de tous ces enfants des plaines et des Montagnes-Rocheuses, lorsqu'ils entendirent les paroles du Vicaire de Jésus-Christ, du grand et infaillible Chef de leur religion, du Père commun de tous ceux que réunit une même foi ? Oh ! qu'on ne s'imagine pas que le cœur du Sauvage est inaccessible aux émotions nobles et délicates, ou qu'il n'est pas capable de réformer ses penchants farouches sous la vivifiante influence de la foi catholique ! Instruit par le Missionnaire, le rude et ignorant Sauvage acquiert avec la foi toutes les vertus qui distinguent le vrai chrétien. Le Bref du Pape, avec la bénédiction apostolique, les affermira dans leurs bonnes dispositions. La fête du 15 août 1872 fera époque dans les annales des tribus de l'Idaho."

Voici la traduction du Bref de Sa Sainteté. — . . . Pie IX. Pape. — Bien-aimés fils, salut et bénédiction apostolique. — . . . Les sentiments de dévouement que dans la simplicité de vos cœurs vous Nous avez exprimés, chers fils, Nous ont causé une grande joie : votre douleur à la vue des attaques dirigées contre l'Eglise, ainsi que votre amour et votre vénération pour ce Saint Siége, sont une preuve éclatante de la foi et de la charité qui est répandue dans vos cœurs et qui vous attache étroitement à ce centre de l'Unité. C'est pourquoi Nous ne doutons pas que vos prières et vos supplications, qui montent sans cesse vers Dieu, ne soient pour Nous et pour l'Eglise d'une grande efficacité, et Nous estimons grand et précieux le don de votre cordiale charité. Et comme la main de Dieu protége tous ceux qui le cherchent sincèrement, Nous espérons avec une entière confiance que vos bonnes œuvres vous obtiendront les grâces nécessaires contre les dangers de corruption qui vous menacent, et les secours spirituels que vous désirez pour vos filles : . .

Quant à Nous, nous prions Dieu qu'il achève de plus en plus l'œuvre de sa grâce en vous et qu'il vous comble de toutes ses faveurs. Comme présage de ces faveurs et comme gage de Notre reconnaissance et de Notre paternelle bienveillance, Nous vous donnons de tout cœur la bénédiction apostolique.

Donné à Rome, près de Saint-Pierre, le 31 juillet de l'année 1871, — la 26ème année de Notre Pontificat.

Pius P.P. IX.

(*) Voir les Lettres de Laval du mois juillet 1872.

Sommaire.

Du N° 1. Mars 1873.

			Page
Europe.	France.	Notice sur le Bienheureux Pierre Lefebvre, son culte et sa Béatification, par le R. P. Vanderspeeten	1.
Amérique.	Etats-Unis.	Le libéralisme américain et les Missions indiennes	7.
"	Montagnes-Rocheuses. — Lewiston. —	Lettre du R. P. Cataldo	11.
"	Washington.	Les Yakamas. — Lettre du P. Grassi	18.
"	Mexique.	N. D. de la Guadeloupe.	21.
"	Californie.	Les Franciscains exilés de Guatemala, accueillis par les Jésuites de San-Francisco	21.
Asie.	Syrie.	Imprimerie catholique établie à Beyrouth par les Pères de la Compagnie de Jésus	22.
"	"	Les Mariamahs. — Lettre du R. P. Badoux	27.
Chine.	Kiang-nay.	Ministère auprès des Européens de Yay-Kiy-pay. — Lettre du P. de Prévoisin	29.
"	"	Fondation de la chrétienté de Long-tiy-chay	31.
"	"	Conversions par les maladies du Diable	36.
"	"	Comité scientifique	39.
"	"	Comment l'on se fait voler en Chine	ib.
"	"	Un assassinat à coups de dents	40
"	"	Un fervent sectateur de mangeurs d'herbe	41.
"	Pé-tché-ly.	Un hôtel de village	41.
"	"	Un trait du respect des chinois païens pour leurs morts	42.
"	"	Résultats et espérances de la Mission	43.
Amérique-Sept[le].	Canada.	Les noces d'or de Monseigneur de Montréal au collège Ste Marie. — Faits divers	44.
" Mérid[le].	Chili.	Lettre de M. Gourdin, Prêtre de la Mission à son frère à Laval.	48.
Europe.	Prusse.	Expulsion du P. Albert Voiss	ib.
"	Dalmatie.	Une conversion extraordinaire	49.
	Varia.	Province d'Allemagne. — Irlande. Nouvelle chapelle de nos Pères à Dublin. —	50.
		Chine. Une faveur obtenue par le P. Incontray.	ib.
		Montagnes-Rocheuses. Bref de Pie IX. aux Cœurs-d'Alène	51.
1er Supplément.	Autriche. — Persécution de nos Pères au Tyrol, et leur établissement en France. —		
		Trois lettres à un Scolastique de Laval	I.
	Gallicie. (Détails sur la Province d'Autriche et les Polonais-Russes) — Lettre du P. Holubowicz		VIII.
2e Supplément.	L'œuvre des Militaires à Laval par le P. Henri Lacouture		I.

Adresse de la Rédaction : Monsieur J. de Causans, Maison Saint-Michel Laval (Mayenne)

SUPPLÉMENT

au N° 1. Mars 1873.

Autriche. — *Persécution contre la Compagnie au Tyrol.* (*)

Première lettre à un Scolastique de Laval. — Brixen, 24 Octobre 1872.

Vous savez déjà que nos Pères de la Province de Venise, après avoir perdu en 1859 tous les établissements qu'ils avaient dans la Lombardie et en 1866 tous ceux qui leur étaient restés dans la Vénétie, se réfugièrent dans le Tyrol où ils purent fonder un collége à Brixen pour les Italiens et établir les Novices, les juvénistes et les philosophes à Eppan près de Botzen, dans une maison louée à cet effet. Or dès le commencement ces deux maisons se trouvèrent en butte à la persécution de la part de quelques libéraux de l'endroit, et cette persécution continue avec tant de succès, malgré la bassesse des procédés, que dans peu, à moins d'un miracle, cette pauvre province, perdant ce dernier asyle, devra pour la quatrième fois prendre la route de l'exil. — La première persécution s'ouvrit en 1868 contre le collége de Brixen et fut dirigée de façon à nous mettre dans l'impossibilité de continuer notre œuvre et à nous faire renoncer de nous-mêmes à l'idée de maintenir un collége en ce lieu. On exigea d'abord que ceux de nos élèves qui voudraient subir l'examen de licence se fissent inscrire un an auparavant sur le rôle d'un collége autrichien. Il fallut bien en passer par là ; alors le gouvernement fit un pas de plus et décréta que avant l'examen de licence, nos élèves auraient à en subir un autre sur toute l'histoire naturelle devant les professeurs du collége de Brixen. Force nous fut d'accepter cette nouvelle condition ; et pendant les 4 années qui suivirent, bien que les professeurs ne fussent guères favorables, aucun de nos élèves n'échoua à l'examen de maturité. Alors le gouvernement, à l'intimation déjà faite aux examinateurs d'user de plus de sévérité à l'égard de nos élèves ajouta les menaces et l'on en vint jusqu'à inscrire au programme de l'examen, un passage d'auteur grec d'une révoltante immoralité. C'était uniquement, nous dit ensuite un de ces Messieurs, afin de mieux se rendre compte d'après un passage que sans doute les jésuites n'avaient pas expliqué en classe, de ce que nous apprenons de grec à nos élèves. Mais avec l'aide du Seigneur les cinq jeunes gens qui furent soumis à cette épreuve la subirent victorieusement.

L'année suivante (1869) l'inspecteur présidant l'examen de mathématiques et de physique prie tous les professeurs de garder le silence, se réservant d'interroger seul les candidats. Cependant tout allait à souhait ; quand arrivé aux deux derniers, il se met à leur proposer en mauvais italien, selon l'usage, des questions inintelligibles. Les examinés ne savent que répondre. Un de nos Pères, le préfet des études, qui se trouvait présent demande la faveur de poser la question en d'autres termes. Il lui est sèchement répondu qu'il n'est point examinateur, mais simplement auditeur et encore par pure grâce : Il arriva ainsi que ces deux pauvres jeunes gens échouèrent ; mais deux mois après ils subirent l'épreuve avec succès. — Nos ennemis trouvant alors que la tactique employée jusque là leur coûtait fort cher et leur rapportait fort peu, en essayèrent une autre. On commença par faire crier contre nous dans les journaux et après avoir préparé l'opinion publique, on adressa en 1870 au R.P. Recteur un avertissement ainsi conçu : « Le gouvernement et l'opinion publique sont justement

(*) On nous prie de recommander à nos lecteurs une grande discrétion avec les étrangers sur tous ces détails.

étonnés que des jésuites italiens sans aucun droit de cité, sans directeur approuvé par le gouvernement et sans l'autorisation officielle du même gouvernement, aient ouvert en Autriche un établissement d'éducation, si donc dans un espace de temps déterminé on ne donne pas des explications satisfaisantes, on est averti que le collége sera fermé.» Le R.P. Recteur répondit immédiatement en citant des faits qui n'admettaient pas de réplique. Pour le droit de cité, il déclarait l'avoir reçu implicitement par cela même que la municipalité de Brixen les avait acceptés comme corps enseignant. Il fut répondu que cela ne suffisait pas, qu'il fallait l'obtenir explicitement. Comme la majorité du conseil municipal nous était très-favorable, ainsi que toute la population, la chose était facile et nous en fîmes formellement la demande. L'affaire devait se décider en séance publique. Au commencement de la séance le médecin de notre collége se lève et déclare que si on met seulement en délibération la demande des Pères, il va se trouver obligé de quitter la salle avec ses amis. Tous se regardent avec étonnement. Le bourgmestre prend la parole et dit que la chose ne dépendait point de lui qu'il fallait aller aux votes ..... et qu'il trouvait fort singulier le procédé du préopinant. On procède au scrutin; 20 sont pour et 6 contre. Le médecin se lève et sort de la salle avec les siens. Cet incident qui d'abord fit rire, était plus sérieux qu'on ne le pensait et sans l'intervention de l'Empereur, depuis un an déjà notre collége et Brixen n'existerait plus. —— C'est qu'en effet le célèbre médecin après avoir donné le soir même sa démission de conseiller municipal, fit parvenir au gouverneur d'Insprück une pathétique relation de la violence dont il avait été la très-innocente victime: il la terminait par une solennelle protestation. Toute cette comédie avait été combinée d'avance: aussi la protestation eut-elle son effet et le jour suivant un décret du gouverneur déclarait le bourgmestre déposé de sa charge et le conseil municipal licencié pour l'énorme délit de n'avoir pas injustement persécuté les jésuites; il évoquait en outre l'affaire à Insprück. La population toute entière fut indignée d'une façon de procéder si arbitraire. Le R.P. Recteur instruit de l'événement se rendit immédiatement à Insprück, lettres et dépêches partirent pour Vienne, mais on ne put rien obtenir. Alors le R.P. Provincial d'Autriche alla en personne trouver l'Empereur et lui exposa toute l'affaire. Sa Majesté reconnut la nécessité d'intervenir et par un décret signé de sa propre main, elle remit le bourgmestre et le conseil municipal en possession de leurs droits. —— Pendant une semaine entière que durèrent ces pourparlers, semaine de véritable agonie pour nous, le vrai peuple tyrolien ne manqua pas de nous donner des preuves de son attachement et de son estime. Chaque jour les lettres pleuvaient dans la chambre du R. Recteur; c'étaient les habitants des communes voisines qui le conjuraient d'accepter, lui et les Pères, le titre de leurs concitoyens, en dépit de tous les francs-maçons ennemis de Dieu et de l'Eglise (ce sont leurs propres expressions) fussent-ils conseillers municipaux ou gouverneurs de Province. Une commune entre autres se distingua et mit à notre disposition deux maisons et une remarquable bibliothèque de 6,000 volumes qui lui appartenait. —— Cette bourrasque passée nous pensions jouir pour quelque temps du moins d'un peu de tranquillité. C'était une illusion. A peine quelques mois s'étaient-ils écoulés que soudain l'inspecteur d'une partie des collèges de l'Empire se présente et demande à être conduit dans toutes les classes. Notre collége étant reconnu comme établissement particulier, le gouvernement n'avait pas d'autre droit que de faire visiter le local pour juger de sa salubrité. Mais comme l'inspecteur déclarait avoir le mandat d'assister à toutes les leçons de toutes les classes, le R.P. Recteur protesta et céda à la violence. La visite dura presque une semaine pendant laquelle l'inspecteur assista chaque jour matin et soir à nos classes. Impossible de décrire les scènes auxquelles donnèrent lieu ces visites répétées. Les élèves eurent pendant un mois matière à s'égayer aux dépens de ce bon homme de schulrath (inspecteur des Ecoles), nom que par une méprise quelque peu malicieuse ils prononçaient "scelerato." Pour être bref je ne vous raconterai que ce qui se passa à la visite que le premier jour même j'eus l'honneur de recevoir dans ma classe. J'expliquais dans Ovide le

magnifique Description du massacre des 300 Fabius lorsqu'on vint me donner avis de la présence d'un inspecteur dans la maison et de la possibilité qu'après avoir achevé la visite de la classe de physique, commencée depuis une heure, il lui prît fantaisie de venir dans la mienne. Je prévins les élèves de ce dont il s'agissait et des conséquences que pouvait avoir une telle visite et je leur rappelai que c'était l'occasion de prouver par des actes la sincérité de cette affection qu'ils nous témoignaient à tout propos dans leurs paroles. J'avais à peine fini que je vois entrer le dit inspecteur accompagné du R.P. Recteur. Tout en faisant mine de vouloir descendre, je demandai au visiteur inconnu, à qui j'avais l'honneur de parler et ce qu'on demandait de moi. Il me répondit de continuer mon explication et le R.P. Recteur déclara d'un ton élevé quelle était la mission du personnage et qu'il fallait s'y prêter. Je me remis en chaire et continuai en latin l'explication, puis j'interrogeai les élèves. Jamais ils n'avaient montré tant d'ardeur; on eut dit qu'eux aussi se sentaient blessés et qu'ils voulaient venger nos droits. La visite dura une heure; je fis expliquer 40 distiques d'Ovide, faisant scander les vers, appliquer les règles de la prosodie, raconter les faits historiques dont il était fait mention, etc, etc.; et tout cela en latin. Le pauvre inspecteur ébahi promenait ses regards du maître sur les élèves et des élèves sur le maître sans proférer une parole. Finalement stupéfait de tant d'assurance à parler latin chez des enfants de 3ème, il se lève à l'improviste et saisit brusquement le livre d'un élève, pour voir sans doute, s'il n'y avait pas de feuille écrite à l'intérieur. La déception fut complète, et n'eut d'autre dénouement que la découverte au bas des pages de certaines annotations que sa visite avait inspirées à quelque génie fantasque. Après quoi, me faisant une profonde inclination, en essayant un sourire qui ressemblait fort à une grimace, il se retira tranquillement. Ajoutons toutefois pour l'honneur de la vérité, que dans les visites suivantes, il se montra plus aimable. En nous quittant même il nous exprima sa complète satisfaction et le rapport fait par lui sur sa visite montra qu'il avait été sincère. —— Nos ennemis ne parvenant pas à trouver de prétexte pour nous chasser, entrèrent alors dans la voie propre à notre temps de liberté et de libéralisme, la voie de la violence. Au commencement de cette année 1872, nous recevons l'ordre de renvoyer les quelques enfants allemands qui étudiaient chez nous la langue italienne: de motif pour justifier cette mesure, aucun. Après avoir tenté tous les moyens, il fallut céder. Alors vint un ordre absolu de nous conformer en tout et pour tout, malgré notre qualité d'établissement privé, à la méthode d'enseignement de l'Empire, sous peine de suppression immédiate du collège. La résistance était inutile et le T. R.P. Général nous écrivit de nous soumettre; ce qui fut fait. Or, vers la fin de Septembre arrive un nouveau décret nous signifiant de renvoyer du collège les jeunes gens qui, bien qu'appartenant à la langue italienne, étaient cependant sujets de l'empire. Où voulait-on en venir par une mesure si arbitraire? Le R.P. Recteur se décida à tenter un dernier effort, d'autant que nos Pères d'Eppan (près de Bozen), se trouvaient dans un danger encore plus pressant que le notre. Vous savez combien petite est la maison qu'ils occupent. Or cette année la communauté s'était considérablement accrue, soit par l'entrée de nouveaux Novices, soit par l'arrivée des Novices et des juvénistes de la Province de Rome. Le R.P. Provincial leur donc une maison beaucoup plus spacieuse dans le dessein d'y faire passer, en Novembre, toute la Communauté. Nos ennemis toujours informés des choses mêmes que nous croyons les plus secrètes, attendirent que le contrat pour la nouvelle maison fut conclu et que nous eussions cédé l'ancienne, puis lorsqu'on commença les réparations dans la nouvelle habitation, ils nous gratifièrent d'un décret provenant de la lieutenance du gouvernement d'Innspruck, déjà si bien méritante de nos Pères de Brixen. Par ce décret il nous était enjoint de cesser tous travaux, attendu que pour ouvrir une nouvelle maison religieuse, il fallait l'autorisation du gouvernement, autorisation qui ne pouvait, dans les circonstances actuelles nous être accordée sans irriter l'opinion publique. Voilà donc les Nôtres dans la nécessité d'abandonner à la fin de Novembre

l'ancienne maison sans pouvoir entrer dans la nouvelle. On protesta, on donna des explications, tout fut inutile. Dans cette extrémité, le R. Recteur du collège de Brixen se rendit au commencement d'Octobre à Vienne pour aller demander justice à la Cour. Il vit le ministre de l'instruction publique et d'autres grands personnages, mais il comprit que les belles paroles qu'on lui donnait n'étaient que des paroles et rien de plus. Revenu à Brixen il se concerta avec le R. P. Provincial et vers la mi-Octobre repartant pour Vesth où se trouvait l'Empereur, il demanda et obtint, grâce à la haute recommendation de quelques membres de la famille impériale, une audience de sa Majesté. L'Empereur écouta avec une grande bienveillance le R. P. Recteur, fut ému de son récit et se montra tout disposé à nous secourir. Avant de congédier le Père, sa Majesté lui adressa différentes questions et entre autres : Pourquoi les Pères autrichiens d'Inspruck ne faisaient rien pour les aider ? Le R. P. Recteur répondit en toute simplicité qu'ils l'avaient fait plusieurs fois et l'auraient fait encore sans doute si l'on s'était adressé à eux ; mais qu'à raison de la crise que les Pères autrichiens eux-mêmes traversaient en ce moment, les Pères italiens n'avaient pas cru devoir recourir à leur entremise. L'Empereur ne put s'empêcher de sourire de tant de franchise et il repartit : « Eh bien ! s'ils ne peuvent vous aider, ce sera moi qui le ferai. » Il fit écrire, en effet, le soir même au gouverneur d'Inspruck à notre sujet. Quel sera le résultat ? Dieu seul le sait. J'ai attendu jusqu'aujourd'hui 24 Octobre à vous donner ces nouvelles, espérant pouvoir vous apprendre comment les choses se sont terminées, mais comme elles traînent en longueur, je ne différe plus l'envoi de ma lettre. Pour nous, sachant combien est peu efficace en ces temps le bon vouloir des Empereurs, nous avons mis toute notre confiance, après Jésus et Marie, en notre très-bon Père Saint Joseph qui, vous le savez, a toujours largement répandu ses bénédictions sur notre Province. —— Notre Saint-Père Pie IX à qui son inépuisable charité fait trouver le moyen, même dans sa grande détresse de soulager ses enfants affligés, ayant appris l'indigne persécution dont nous étions victimes, nous envoya à plusieurs reprises, à nous et à nos enfants, sa bénédiction apostolique et tout dernièrement il nous a fait parvenir par le R. P. Provincial de la Province Romaine le corps d'un Martyr de 15 ans, retiré des catacombes et baptisé du nom de Emile-Victor. Les 3, 4 et 5 novembre aura lieu un splendide triduum pour la translation de ces reliques insignes dans la chapelle du collège. . . . . .

Cher Frère, soyons pleins de confiance en Dieu ; souffrons pour les éternels principes de la vérité, si intrépidement représentés par Pie IX. Souffrons avec Pie IX, bénis et fortifiés par lui et dans peu, espérons-le, nous triompherons avec lui.

Seconde lettre à un Scolastique de Laval. —— *Brixen, 16 janvier 1873.* —— Je continue la douloureuse histoire commencée dans ma lettre du mois d'octobre. Les espérances conçues par nous après la visite faite par le R. P. Recteur à Sa Majesté commencent à s'évanouir, tant par rapport à notre collège de Brixen que par rapport au noviciat et au Scolasticat d'Eppan. Commençons par cette dernière maison ; elle a déjà reçu le décret d'expulsion. C'était vers la fin de Novembre, et le jour approchait où, si nos Pères d'Eppan n'avaient pas évacué la maison, le propriétaire, poussé par quelques enragés libéraux tyroliens, menaçait de jeter sur la voie publique tout notre pauvre mobilier. Le R. P. Provincial attendait avec anxiété la réponse à la supplique présentée à Sa Majesté, mais en vain ! Enfin comme il ne restait plus que quelques jours, il eut recours au gouverneur du Tyrol et après lui avoir exposé les circonstances dans lesquelles il se trouvait, il le pria de vouloir bien révoquer la défense à lui faite de se transporter dans une autre habitation. Alors le gouverneur avec une bonhomie admirable de duplicité, lui répondit que pour lui il n'y faisait pas la moindre difficulté, mais que pour observer les formalités requises par la loi, il serait convenable de lui présenter à lui

directement par le moyen de l'Ordinaire, une supplique pour fonder une nouvelle communauté religieuse. Le R.P. Provincial s'aperçut du piège qui lui avait été tendu déjà tant de fois et répondit qu'il ne s'agissait pas ici d'une nouvelle communauté religieuse à fonder, etc. etc... Mais rien ne put émouvoir le farouche bureaucrate qui combattait quasi pro aris et focis pour l'inviolabilité d'une loi qui n'existe pas. Malgré tant de refus, le R.P. Provincial tenta un autre assaut par l'entremise du Directeur du Cercle et le gouverneur accorda à ce dernier le changement de local demandé, mais à une condition, c'est qu'on lui présenterait quam primum à lui directement la supplique exigée, moyennant quoi il donnait à espérer que l'affaire serait conclue. Contraints par la nécessité, on accepte la dure condition; on se met à déloger et le dernier jour de novembre, nous nous trouvions installés tant bien que mal dans la nouvelle maison de Cramin. Cramin est un charmant petit pays, à quelque distance de Neumarck et éloigné de Botzen d'environ 15 milles, sur la route qui de cette dernière ville conduit à Trente: Le peuple est excellent et vraiment digne de l'antique renommée et de la vieille foi tyrolienne. A peine sut-on dans le pays le jour de notre arrivée que la population de son propre mouvement décida qu'un jour fixé tous, ayant à leur tête leur curé et le syndic du pays, descendraient de la montagne à la station, bannière et étendards déployés, pour accueillir les Pères et les conduire processionnellement à leur nouvelle habitation. Les libéraux ne désiraient que cela pour avoir quelque nouveau prétexte de nous accuser de soulever le peuple; aussi le R.P. Provincial qui avait précédé les autres à Cramin dut-il user de toute son autorité auprès du Curé et du syndic pour empêcher une démonstration aussi extraordinaire; et ce n'est pas sans peine qu'il y réussit. Il ne put toutefois empêcher que ce ne fut fête dans le pays tout ce jour là. Nous avions à peine mis un peu d'ordre dans nos affaires et passé dans une Ste allégresse les saintes fêtes de Noël, quand voici venir de Vienne, le dernier jour de l'année, un décret fulminant signé du ministre et où il est dit en termes catégoriques: « Vu la supplique présentée à son Excellence le gouverneur d'Inspruck... le gouvernement de l'Empereur se trouve dans la dure nécessité de décréter ce qui suit: — Art: 1er. Dans les circonstances actuelles, il est absolument impossible d'accorder l'autorisation de fonder une communauté religieuse à Cramin. — Art: 2. Le collége d'Eppan constituant une vraie communauté religieuse sans autorisation du gouvernement, sera dissous dans l'espace d'un mois à dater du 1er janvier 1873. Les autorités locales sont chargées de l'exécution du présent décret.» Puis, afin qu'il ne nous restât aucune espérance de pouvoir trouver justice dans la personne même de l'Empereur, conjointement avec le décret du ministre, nous arriva la réponse de sa Majesté à la supplique à Elle adressée par le R.P. Provincial; et à toutes les demandes il était répondu: Negative. Quand l'arbitraire prend si impudemment la place de la justice, il n'y a plus d'espérance qu'en Dieu. Le R.P. Provincial est donc à chercher hors de l'Autriche un nouvel asile. Où? Si ce que l'on dit est vrai, il paraît que vous en pourriez être mieux informé que nous. Ce qui nous est le plus pénible, c'est que nous devons cette fois emmener avec nous en exil une vingtaine de Scolastiques ou Novices de la Province romaine auxquels nous avions jusqu'à présent donné l'hospitalité. Mais le Bon Dieu le veut ainsi, que sa Volonté soit faite! —— Quant au collége de Brixen, l'unique maison qui nous restât encore au Tyrol, le R.P. Recteur m'a dit qu'il attendait chaque jour la fatale sentence. Du reste on nous a fait dès maintenant une position si absurde qu'il est impossible de continuer plus longtemps. Déjà en effet par un décret du gouverneur nous avons été obligés de licencier tous nos élèves sujets de l'Autriche; par un autre décret nous sommes obligés de suivre, dans l'enseignement, les méthodes autrichiennes, bien que les pensionnaires que nous avons encore, soient tous sujets italiens et doivent tous aller en Italie pour subir leurs examens.

(Que voulez-vous ? On veut nous fatiguer, et si nous ne nous fatiguons pas, on nous lancera un décret où lon dira : " que notre collége est une vraie contradiction et pour la faire disparaître nous serons obligés de le laisser-" — Prions et espérons.

Troisième lettre à un Scolastique de Laval. — Les Allenx (près Cossé) Avril 1873. — Vous désirez que je vous finisse la narration de ce qui regarde l'expulsion de nos Pères et Frères de Craniy. Je le fais d'autant plus volontiers, qu'il me sera impossible de vous raconter les faits, ainsi qu'ils ont été se déroulant, selon les dispositions de la divine Providence, sans toucher un mot de la charité insigne et vraiment admirable de toute votre Province et spécialement de votre maison de Laval à notre endroit. Cela servira à acquitter en quelque manière la dette immense de gratitude que nous avons contractée envers toute votre Province, et à montrer à la Compagnie toute entière jusqu'où peut aller la charité entre ses enfants. — Le décret dont je vous parlais dans ma dernière lettre à peine reçu, le R. P. Provincial vit bien qu'il n'y avait plus d'espérance de le faire révoquer et se tourna plein de confiance vers les diverses Provinces de la Compagnie pour chercher un asile à ses enfants. De toutes parts lui arrivèrent les offres les plus généreuses. Mais la pensée d'exposer à un nouvel exil tant de jeunes gens (il craignait, l'expérience du passé était là, que plusieurs d'entre eux jeunes de religion et d'âge ne résistassent pas à l'épreuve, ou du moins ne fussent gravement exposés à perdre leur vocation), cette pensée, dis-je, fit tant d'impression sur notre bien aimé Père Provincial que, poussé d'ailleurs par des personnages très-haut placés et de grande influence, il voulut tenter un dernier effort pour faire revoquer le décret. Mais tout cela n'eut d'autre resultat que de nous faire perdre en vaines espérances un temps précieux. En effet Mars approchait ; c'était pendant ce mois que la maison de Craniy devait être évacuée et il n'y avait encore rien de décidé sur le lieu où nous pourrions nous retirer. Le château des Allenx près de Cossé-le-Vivien offert avec tant de générosité par M. Félix de Vaugnyon, avait été accepté dès le commencement de Février, mais toujours sous condition, (on espérait que nos craintes ne se réaliseraient pas) c'est-à-dire, supposé qu'il nous fallut quitter Craniy. Quand donc nous fûmes assurés que non seulement il fallait quitter Craniy, mais que de plus le gouvernement avait donné des ordres très-sévères aux autorités locales, afin qu'elles veillassent à ce qu'au premier Avril il ne restât plus un seul Père dans la dite maison : je vous laisse à imaginer la désolation et l'embarras de nos Supérieurs. Réunir aux Allenx Novices, juvénistes et Philosophes semblait à tous le meilleur parti ; mais où trouver les moyens de transporter du Hyrd aux confins de la France une communauté de plus de 70 personnes, et cela quand la Province est dispersée depuis tant d'années, après avoir usé, tout dernièrement encore, pour ne pas dire abusé, de la charité de nos bienfaiteurs, afin d'acheter cette nouvelle maison où nous étions entrés trois mois auparavant et que déjà il nous fallait quitter. Comment meubler (nous n'avions rien) la maison des Allenx, pour une si nombreuse communauté ? — Pendant que ces pensées torturaient notre bien-aimé Père Provincial, voilà que de la France et précisément de votre province arrive avec la rapidité de l'éclair une parole.. et une parole de confort, c'est qu'elle est dictée par cet amour qui loin de faiblir se fortifie dans le sacrifice. A peine votre généreux Père Provincial fut-il informé des angoisses dans lesquelles nous nous trouvions, qu'impatient de nous apporter la consolation dont nous avions tant besoin, il envoie à Craniy le télégramme suivant : « Venez tous ; tout arrangé. » Ce télégramme, les lettre de votre R. P. Provincial, celles du R. P. Recteur de Laval qui expliquaient le sens généreux caché sous le laconisme de ces quatre mots, causèrent à notre R. P. Provincial une si grande consolation qu'il ne pouvait s'empêcher de les montrer à tous ceux qui entraient dans sa chambre, et tout en pleurant, il les portait à ses lèvres, les baisait et s'écriait : " Quelle charité ! quelle charité ! » et il n'en pouvait dire davantage. Mais, qui l'aurait cru ? ce devait être la dernière consolation que notre

excellent et très-aimé P. Provincial recevait en cette vie ; bientôt après, victime volontaire de l'amour qu'il portait à ses enfants, il devait lui, troisième de ceux qui en trois mois quittèrent cette maison pour le Ciel, se présenter au trône du très-Haut et nous obtenir, à nous, protection, ... à vous et à toute votre province, la récompense due à votre générosité. Permettez-moi de vous dire comment le fait arriva et de déposer ainsi sur la tombe de notre regretté et bien-aimé Provincial Jean Marcucci ce faible mais cordial tribut de reconnaissance pour l'amour qu'il nous portait et dont il fut la victime. C'était le 5 Mars. Après les offres généreuses du R.P. de Ponlevoy et du R.P. Recteur de Laval, le départ pour la France étant décidé, tous ceux de la maison, Scolastiques et Novices (jusque là ils ignoraient complétement ce qui était arrivé) reçurent ordre de se tenir prêts à partir. Le R.P. Anselmi, Recteur de Brauny et aujourd'hui Recteur de la maison des Allemands, devait partir avec deux autres pour Laval et de là aller aux Allemands pour y disposer tout le mobilier préparé par la charité du Supérieur de Laval. Un peu avant le départ du P. Anselmi, toute la communauté avait été réunie pour les adieux. Survint alors le R.P. Provincial et le P. Recteur s'approchant de lui se jeta à ses genoux pour lui demander sa bénédiction. A cette vue notre bon P. Provincial ne peut plus se contenir, la voix lui manque, il éclate en sanglots et les voilà tous restés là stupéfaits à le regarder. Ce que voyant, le P. Anselmi se lève et pour mettre fin à cette scène lugubre, salue le R.P. Provincial, fait à tous les autres un signe d'adieu et sans plus rien dire à personne, il part. Le soir le bon P. Provincial ne pouvait plus se tenir, aussi se coucha-t-il plus tôt que d'habitude, disant qu'il se sentait le cœur comme déchiré en morceaux. L'infirmier en le visitant ce soir même, lui disait pour l'encourager que son mal n'était rien, que cela passerait vite. « Vous avez raison, mon Frère, lui répondit ce bon Père, ce que je souffre n'est rien ; mais vous verrez bien pire si le Seigneur daigne accepter le sacrifice que je lui ai fait. » Il passa ainsi 3 jours au lit et le matin du quatrième, qui était le 9 Mars, l'infirmier voyant que toute trace d'agitation et de mal avait disparu, lui accorda la permission de se lever pour célébrer la Ste Messe, non pas cependant avant 6 h. 1/2. Vers 6 h. 3/4 on entendit un grand cri venu de la chambre du R.P. Provincial. L'infirmier accourt ; le bon Père déjà levé et tout habillé, se précipite vers lui et l'embrasse étroitement en disant : « mon Frère, je me meurs ; appelez-moi le P. Spirituel. » L'infirmier lui tâte le pouls ; il ne donnait quasi plus signe de vie. Cependant on appelle le Père Spirituel ; le malade d'abord appuyé contre le lit, y tombe les bras étendus en forme de Croix et entre en agonie. Le P. Spirituel arrive, lui donne l'absolution, et pendant qu'il s'apprête à lui donner la bénédiction papale, notre bien-aimé Père remet son âme entre les mains de Jésus et de Marie, victime volontaire de cette charité qu'à l'exemple du Disciple bien-aimé dont il portait le nom, il nous recommandait toujours à tous et qu'il pratiqua lui-même au point d'offrir volontairement sa vie pour ses enfants. —— Après un tel événement la consternation était à son comble dans la maison. Il ne restait donc plus qu'à accélérer les départs. On y voulut mettre un certain ordre, spécialement pour qu'en passant par l'Allemagne, ce que presque tous devaient faire, on ne fut pas exposé à goûter les délices que le gouvernement Prussien avait fait éprouver à beaucoup d'autres jésuites, pour les punir du crime d'avoir demandé à toucher en passant le sol allemand. Mais cet ordre relatif s'évanouit bien vite, et plus d'une fois on se retrouva à la frontière en groupes de 10 à 12 jésuites. Presque tous portaient l'habit de la Compagnie. Quoique Italiens, ils avaient chacun un passe-port autrichien ou français, mais la majeure partie ne pouvait répondre ni en Allemand ni en français aux questions qui leur étaient faites par les agents de police ; malgré tout cela il n'arriva à personne aucun véritable accident et tous, au nombre de 70 étaient, avant la fin de Mars, heureusement rendus à leur nouvelle habitation. Leur bien aimé Père veillait sur eux du haut du Ciel. —— Et ici je ne puis m'empêcher d'exprimer mon admiration et ma gratitude pour l'inépuisable charité des Pères de la résidence de Paris, rue de Sèvres. Ils ont bien montré quel esprit de sacrifice ils puisent au tombeau à jamais glorieux de ces Martyrs qu'ils ont le bonheur de posséder. A l'exception d'un petit nombre qui purent sans danger passer par l'Italie et après avoir été, eux aussi, accueillis partout avec une admirable charité, arrivèrent ainsi à Laval sans traverser Paris, les autres passèrent par Paris, et suivant les instructions du R.P. de Ponlevoy, se dirigèrent tous vers la rue de Sèvres, dans le plus beau désordre, par bandes de 10, 12 et même 15 à la fois. Et cependant ces bons Pères, malgré toutes leurs occupations, les accueillaient toujours avec tant d'amabilité, tant de charité, que tous en sortirent pleins d'admiration et d'édification ; aussi plus d'un me disaient que de tout ce qu'ils avaient vu ou entendu jusque là en faveur de la Compagnie, rien ne les avait autant affermi dans leur vocation que ces témoignages d'une si grande Charité.

De la maison de Laval, j'aime mieux ne rien dire; je ne puis dire tout, et le peu que je dirais pourrait encore blesser la modestie de plus d'un. Je sais tout ce que vos Supérieurs ont fait pour nous procurer cette maison; je sais ce qu'ils ont fait pour la meubler; je sais que vous-mêmes demandiez en grâce d'y aller les jours de congé pour disposer avant notre arrivée tout ce mobilier que vos Supérieurs nous avaient procuré; je sais que plusieurs d'entre vous se plaignirent doucement de ce qu'on les avait trop épargnés, parce qu'on avait laissé dans leurs chambres certaines choses qu'ils croyaient pouvoir être utiles aux pauvres exilés des Allemagnes; je sais tout cela et bien plus encore; mais incapables que nous sommes de vous remercier comme vous le méritez, souffrez que nous remettions nos obligations entre les mains de Dieu. Lui, il fera certainement pour vous et votre Province ce que nous ne pouvons que désirer et ce que nous nous ferons un devoir de lui demander instamment pour vous dans nos prières. Chers Frères, quelques lieues seulement nous séparent de vous; venez nous visiter, venez tous, et nous donnez ainsi l'occasion de vous montrer combien nous vous sommes reconnaissants. Venez, et quand vous verrez cette belle demeure, ces vastes prairies, ce parc magnifique, cette délicieuse petite rivière, quand vous entrerez dans nos chambres et que vous nous verrez convenablement logés et pourvus de tout le nécessaire, quand surtout vous verrez notre gaieté, notre allégresse; alors nous vous direns: « Voilà ce que votre admirable charité a su nous procurer; et tous ensemble nous chanterons d'un seul cœur: *Ecce quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum.* — Recevez, etc. —

Gallicie. — Lettre du R. P. Wolubowicz au R. P. de Kersabiec. — Carnopol, 18 Février 1873. —

. . . . Notre existence est toujours très-précaire ici. Les francs-maçons se sont donné le mot d'ordre pour nous anéantir. Plusieurs Diètes provinciales ont déjà voté notre expulsion. Le R. P. Provincial d'Autriche est allé voir l'Empereur pour savoir de lui-même à quoi s'en tenir sur notre position. L'Empereur l'a très-bien accueilli, en l'assurant de sa bienveillance et de sa protection: « Votre cause, lui a-t-il dit, est celle de mon trône; vous pouvez compter sur mon appui. Je ne sais pas si je réussirai à sauver Inspruck, mais votre existence sera sauvegardée. » Un pareil langage est fort humiliant, il est vrai, pour un Monarque; toutefois si la parole du Souverain a encore quelque valeur, nous pouvons espérer que nos ennemis n'auront pas un jeu facile. — Notre collège va très-bien et se développe de mieux en mieux. Malheureusement le choléra est venu entraver nos progrès. Il a commencé à exercer ses ravages dans notre ville, juste à l'époque de la rentrée des classes, et 3 mois après il a été suivi de la petite vérole. Aussi les élèves n'ont-ils pas atteint le chiffre que nous avions espéré, car les parents effrayés n'ont pas osé exposer leurs enfants au danger. Nous n'en comptons que 123, mais un bon nombre s'annonce déjà pour l'année prochaine. La Congrégation de la Ste Vierge prospère admirablement, à notre grande consolation.

Du côté de la Russie, il ne nous arrive que des nouvelles tristes et désolantes. Le gouvernement enlève aux catholiques leurs églises les unes après les autres, suivant son bon plaisir. Ces malheureux, loin de résister, n'ont pas même la triste ressource de soulager leur douleur par des protestations; ce serait s'exposer à des suites encore plus fâcheuses. Les lois les plus tyranniques et les plus absurdes ont été portées contre les catholiques; aucune n'a encore été abolie. L'une d'elles interdirait l'usage de la langue polonaise sur les places publiques; elle a été abrogée de fait par la force des choses et par l'impossibilité de la mettre à exécution; mais comme elle existe toujours officiellement, elle donne aux Russes en certaines occasions la faculté de molester à leur gré les catholiques. — Une autre loi, non moins ridicule et plus despotique, défend aux prêtres de quitter leur paroisse sans l'autorisation du gouvernement. Naturellement cette autorisation ne s'accorde qu'avec la plus grande difficulté; il en résulte que le Curé, trouvant rarement un confesseur dans sa paroisse, ne peut se confesser qu'avec la permission du gouvernement. De là aussi pour les fidèles des vexations et des tracasseries sans fin. Si par exemple il y a fête indulgenciée dans quelque localité, le peuple ne peut se procurer la consolation de se confesser et de Communier, car le Curé de l'endroit ne peut suffire à tant de monde. Si des confrères voisins voulaient lui prêter le concours de leur ministère, ils ne tarderaient pas à être punis de leur témérité; privés de la juridiction gouvernementale, ils se verraient à l'instant appréhendés et traînés en prison. Il est bien triste d'entendre tous ces récits et l'on aurait peine à y ajouter foi, si la chose n'était avérée par tant de témoins oculaires. — Disons cependant que ces grands malheurs ne sont pas sans consolation. Les catholiques de ces pays savent bien mieux apprécier le trésor de leur foi que ceux des autres nations où l'on n'est pas en butte à de pareilles épreuves. Les Polonais de Russie l'emportent de beaucoup sur les nôtres pour la religion, tant il est vrai que la persécution augmente l'ardeur de la foi et de la piété. Les prêtres de ces régions, fatigués de tant de tracasseries, seraient bien aises de s'expatrier et plusieurs ont fait des démarches dans ce sens; mais suivre de pareilles inspirations, ce serait quitter lâchement son poste. C'est bien ce qu'a pensé notre R. P. Général, lorsqu'il a cette année même à Rome refusé l'entrée dans la Compagnie à un jeune et brillant ecclésiastique polonais-russe, qui lui demandait cette faveur avec instance. Plusieurs excellents prêtres avaient exprimé le désir de nous posséder au milieu d'eux. Maintenant qu'en Autriche et en Allemagne il s'agit de nous chasser, ils redoublent leurs efforts, espérant obtenir plus facilement ce qu'ils demandent. Tout récemment encore un fervent Curé vient de nous écrire pour nous prier de lui envoyer, en cas d'expulsion, sinon un prêtre, du moins deux Fr. Coadjuteurs pour enseigner le catéchisme aux enfants de sa paroisse. En pareille occurrence, jugez si nous accepterions avec joie! Mais la chose devient plus difficile que jamais. Le gouvernement russe semble avoir deviné ce projet et il craint sa réalisation. En effet, depuis plus d'un an il surveille les frontières avec plus de rigueur contre l'envahissement des Jésuites. Ainsi, qu'un prêtre séculier demande un passe-port pour aller en Russie, la première condition qu'il doit remplir pour y entrer, est de présenter un certificat du Consul, attestant qu'il n'est pas Jésuite. Cette précaution est quelquefois poussée jusqu'aux dernières limites du ridicule. Jugez-en. Un jour le consul exigea d'un de nos préfets d'arrondissement de lui faire savoir à propos d'un prêtre: 1° s'il n'était pas Jésuite; 2° s'il ne pensait pas comme les Jésuites. Le préfet se crut blessé d'une pareille question: « Comment puis-je savoir, dit-il, de quelle manière il pense? » Le prêtre insista pour avoir son passe-port; le consul ne recevant pas de réponse à sa sotte question, réitère sa demande. Le préfet rapporte la chose au gouverneur; le gouverneur se met en relation directe avec les autorités de St-Pétersbourg. Questions et réponses se succèdent, une année se passe, le gouvernement russe persiste à exiger l'attestation authentique que le dit sujet ne pense pas comme les Jésuites, autrement il refuse de donner le visa demandé. Bref, de guerre lasse force a été de renoncer au passe-port. Vous voyez quelle est notre position vis-à-vis de la Russie; mais aussi comme nous sommes terribles aux plus terribles des hommes!

2ème SUPPLÉMENT
au N° 1. Mars 1873.

Relation adressée au Rédacteur par le P. Henri Lacouture sur l'organisation et les résultats de l'Œuvre des militaires à Laval. —— Saint-Michel, jeudi de Pâques, 17 Avril 1873.

Je vous donne avec empressement les détails que vous me demandez sur la petite œuvre des soldats à Laval.

Nous avons commencé par la Messe du dimanche : ce point est le plus important, il entraîne tout le reste. L'heure la plus convenable pour les simples soldats était 10 heures du matin ; nous l'avons choisie de concert avec le général. Lui-même il envoya aux chefs de corps un ordre du jour conçu en ces termes : « Tous les dimanches une Messe sera célébrée pour les militaires à la chapelle des Frères des Ecoles chrétiennes, (24, rue des Enfants). Aucune personne civile n'y sera admise. La Messe commencera à 10 heures précises ; le clairon ou le tambour l'annoncera à 9 h. 3/4. Tous les soldats sont libres de s'y rendre. » C'est le samedi que nous avons fait lire cet ordre du jour ; parce que ce jour-là le quartier est consigné, c'est-à-dire que personne n'est absent. — A 9 h. 3/4 j'arrive à la caserne, je vais droit au corps de garde, je demande le sergent du poste tant pour les chasseurs que pour la ligne, je les prie de faire sonner la Messe, et aussitôt tambour et clairon répètent dans toutes les cours la sonnerie réglementaire faite exprès pour la Messe des camps. —— On m'a offert de m'épargner la peine de venir moi-même chaque fois à la caserne, j'ai maintenu mon habitude en prétextant le désaccord des horloges ; mais surtout parce qu'il est bon d'être toujours sur les lieux afin d'écarter les entraves que fait parfois surgir un sergent malveillant. —— Je fais sonner un quart d'heure avant la Messe bien que le chemin à faire pour aller à la chapelle ne soit que de cinq minutes. Les soldats n'aiment pas venir tous ensemble ni par le même chemin. — Nous commençons exactement à 10 heures et je prêche après l'Evangile pendant 10 minutes. De cette façon les retardataires entendent encore la Messe, même en arrivant à 10 h. 1/4. D'ailleurs ils se mettent vite au pas et finissent par être plutôt en avance. Ils feraient tout l'inverse si on les attendait. Ajoutez à cela que pour eux, l'exactitude comme la propreté, sont des vertus cardinales, et qu'un aumônier qui ne les a pas est à réformer. . . . . .

Nous chantons un cantique jusqu'à la fin de l'Evangile ; un autre depuis l'instruction jusqu'à l'Elévation ; un troisième depuis les ablutions jusqu'à la fin de la Messe ; enfin avant de partir : « O Marie conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous. » —— A mesure que les hommes arrivent, nous donnons le Petit Manuel du soldat à tous ceux qui ne l'ont pas encore. C'est là qu'ils trouvent les cantiques, le catéchisme, des lectures pieuses, etc. . . Ces petits livres sont excellents et de format commode. Le comité catholique de secours pour l'armée, (rue Cassette, 28), nous l'envoie gratuitement sur notre demande. Nous en avons déjà distribué 260, quoique le nombre des soldats présents un jour donné n'ait jamais dépassé 104. —— Après l'Elévation, je récite une dizaine de chapelet ; les soldats répondent : « Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien, etc. » —— « Sainte Marie, Mère de Dieu, etc. » —— Pendant ce temps les deux Pères qui veulent bien m'aider donnent des chapelets indulgenciés. Ces deux Pères me sont nécessaires : leurs fortes voix soutiennent et dirigent le chant des soldats qui ignorent souvent les airs des cantiques. —— Je lis ensuite les actes de foi, d'espérance, de charité et de contrition, tels qu'ils se trouvent dans le Petit Manuel, le symbole des apôtres, les Commandements de Dieu et ceux de l'Eglise. —— Dans la petite instruction, j'explique les points principaux de la doctrine chrétienne en suivant l'ordre du catéchisme du Concile de Trente. C'est au commencement de ce petit entretien que je donne tous les avis utiles à l'œuvre. J'annonce que les soldats peuvent venir me trouver à St-Michel, boulevard de Bonne, tous les soirs à 7 h. 1/2, et le dimanche toute la journée, soit pour causer, soit pour avoir des livres de lecture. J'ai en effet formé une petite bibliothèque avec les aumônes des personnes de la ville. Peu à peu les lecteurs sont venus et leur nombre dépasse 160 ; je parle du nombre de ceux qui viennent le soir à St-Michel, car toute la chambrée lit les livres que je prête. Plusieurs disent tout haut qu'ils n'iront jamais chez les Pères, mais qu'ils sont contents d'avoir leurs livres. Ils ne se trompent en effet ni les uns ni les autres sur la portée de

cette démarche : On vient familièrement à St Michel ; on dit à un Curé, comme à un ami, son nom, son prénom, sa compagnie, son matricule, son pays, on lui demande un livre ; ... on lui parle de sa famille, de ses ennuis, de ses plaisirs, de ses espérances, ... pourquoi ne lui parlerait-on pas aussi de ses péchés ? La pente est très-prononcée, l'expérience le fait bien voir. On a un motif avouable devant tout le monde pour venir chez les Pères : les livres sont très-amusants. On vient donc, on est étonné qu'un prêtre ne soit pas plus méchant ; il a la bonté de vous donner une petite médaille de la très-Sainte Vierge toute bénite, suspendue à un fort cordon ; on lui dit qu'on en a porté une pendant la guerre, mais qu'on l'a perdue ; qu'on n'avait reçue de son Curé avant de partir ... Il vous demande si on a eu le temps de se confesser avant d'aller au feu : on répond de son mieux ; on se dit ainsi des choses toujours aimables, toujours plus intimes. On se sépare avec le désir de se revoir. Monsieur l'aumônier vous serre la main la première fois qu'il vous voit. Il est, ma foi, gentil et il aime bien les soldats. — Tout cela est écrit à la bonne mère et aux sœurs, et la première lettre qui vient du village contient ces mots : « Tu iras présenter nos respects à Monsieur l'aumônier. » L'aumônier fait partie de toutes les familles ; il le faut bien, il doit les remplacer toutes. — Un des cadeaux les plus recherchés et les plus utiles qu'on puisse faire aux soldats, c'est une carte des lieux qu'ils habitent. Nous avons reproduit par l'autographie les environs de Laval d'après l'Etat-major, et, à des échelles de plus en plus grandes, la ville elle-même et la caserne. Tous ces croquis, faits à main levée, sont sur une même feuille pliée en quatre ; ceux qui ne l'envoient pas à leur famille, la gardent dans quelque livre. Les officiers même désirent la posséder ; mais on ne la leur offre pas, on attend qu'ils la demandent, elle n'est pas digne d'eux. — Nous voici à la saison des promenades militaires. Il y a un mois environ le bataillon des chasseurs devait opérer comme en campagne, les compagnies avaient chacune une route assignée par le Commandant ; elles devaient garder leurs communications pendant la marche, et se réunir sur un point marqué comme objectif de l'expédition. On était à un kilomètre de la ville ; le lieutenant qui commandait la 3ème Compagnie se tourne vers ses hommes : « Est-ce que Monsieur Lacouture vous a donné des cartes du pays ? ... Donnez-m'en une, vous allez voir comme on se dirige avec cela. » —— « C'est tout de même vrai que nous avons fait ce jour là la plus belle promenade, disaient les soldats, et que nous sommes arrivés juste au point voulu. » —— Nous ne pouvions négliger d'utiliser un messager si bien reçu partout. L'autre côté de la feuille porte donc l'indication de l'heure de la Messe militaire, de la chapelle où elle se dit, de la bibliothèque mise à la disposition des soldats, de l'heure à laquelle ils peuvent venir demander des livres. C'est encore sur cette précieuse feuille, dont le verso est heureusement inséparable du recto, que nous avons annoncé les conférences offertes cet hiver par une réunion de professeurs, à Messieurs les sous-officiers, caporaux et soldats de la garnison. Ces conférences, entreprises avec l'agrément des autorités militaires, se faisaient tous les Dimanches de 7 h. à 8 h. ½ du soir ; elles ont duré trois mois. Les lettres, les sciences et les arts en fournissaient le sujet ; elles n'avaient absolument rien de clérical que l'emplacement, c'était l'ancien réfectoire dans le bâtiment du S. Mallet et quelquefois aussi l'oratoire. Des Messieurs de la ville faisaient de la musique au commencement et au milieu et ils chantaient la romance ou la chansonnette comique .... Pour terminer, un coup de cloche retentissait exactement à 8 h. ½ ; le professeur était ainsi débarrassé de l'ennui d'entreprendre une péroraison et le public soulagé de la crainte de ne pas la voir finir. Il fallait être à la caserne pour l'appel de 9 heures. — Parmi les conférenciers nous comptions un des présidents de la société littéraire de Laval et deux professeurs du Lycée. Le général avait ordonné qu'un sergent vînt d'office à ces conférences, c'était tantôt l'un, tantôt l'autre ; ce sergent faisait le résumé de la séance et l'envoyait le lundi au général avec le nombre des soldats présents. La crainte qu'on ne nous accusât de faire de la politique, ou la pensée que nous pouvions bien en faire, avait provoqué cette mesure. Ces comptes-rendus officiels donnent habituellement plus de cent soldats présents. Cela est exagéré, je l'ai dit au général ; la moyenne des présences me paraît avoir été de soixante-dix. ——— Le temps pascal a mis fin à ces réunions. Le Dimanche des Rameaux, à l'heure habituelle des conférences, nous commencions une retraite préparatoire à la Communion pascale. Cette retraite avait été annoncée à l'ordre du jour de la veille. L'église St Michel était exclusivement reservée aux soldats. Le premier jour il n'y en avait que 40 présents ; le lundi-saint il y en eut 55 ; le mardi 75 ; le mercredi 90 ; le jeudi 132 ; le vendredi 151. (La garnison à Laval est de 500 hommes actuellement.). — Nous chantions tous ensemble : « Esprit-Saint descendez en nous, etc. ; » ensuite venaient les avis sur la réception des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie ; puis un cantique

de mission précédait le sermon. Après le sermon, bénédiction du très-Saint-Sacrement, on acte de contrition ou consécration à la Sainte Vierge. Enfin chant de : « O Marie conçue sans péché priez pour nous qui avons recours à vous. » Le tout durait cinq quarts d'heure. — Nous avions envoyé des lettres d'invitation à tous les officiers. Deux capitaines vinrent régulièrement; quelques autres officiers se présentèrent une fois ou deux. — Le samedi-Saint, point de sermon, pour laisser tout le temps aux confessions. Les hommes avaient été prévenus que bon nombre de confesseurs se tiendraient prêts à les entendre, dans la maison, de façon à ne pas les mettre en retard. — La Messe de Communion était annoncée pour 7h. 1/4 à St. Michel. Monsieur Baudry, vicaire général, la célébra. Il était touché jusqu'aux larmes; comment en aurait-il été autrement, les soldats eux-mêmes pleuraient! A cette Messe il y en eut 62 qui s'approchèrent de la Sainte Table, à leur tête était un capitaine. Aujourd'hui jeudi de Pâques, le nombre des communiants s'élève déjà à 80, sans compter ceux qui ont fait leur devoir dans les paroisses de la ville et à l'hôpital et ils sont nombreux. Plusieurs doivent encore se mettre en règle dimanche prochain et après ceux-ci tout ne sera pas fini. — L'effet moral produit sur les soldats par la Communion générale a été grand. Le dimanche des Rameaux on avait hué à la caserne deux pauvres soldats qui avaient Communié le matin; après la Communion du jour de Pâques, personne n'osa élever la voix. St. Michel était plein, disaient les soldats. En ville le 5ème chasseur fut appelé par quelque drôles : « cinquième pontificaux. » — « Si l'on m'insulte ainsi, s'écria un soldat dans la chambrée, je dégaine. » — « Les flatteurs! nous ne méritons pas ce compliment, reprit un autre qui Communie tous les quinze jours. » Les dispositions de bon nombre de soldats sont admirables. L'un d'eux pour faire une restitution voulait se priver de tout plaisir même de tabac pendant 21 mois, temps nécessaire pour amasser par ses économies la somme qu'il devait. — Un autre n'a pu s'approcher des Sacrements le jour de Pâques, il vient le lundi se confesser, mais il avait déjeuné. Le lendemain à 9h. 1/4 il reparaît: « On vous a donc permis de venir! » — « Non, mon Père, je n'ai même pas demandé, je voulais communier à tout prix. » — « Etes-vous à jeun? » — « Oui, mon Père; quand on a sonné la soupe, j'ai été comme les autres chercher ma gamelle, je l'ai cachée sous mon lit et je me suis sauvé pendant que les autres mangeaient. » — Plusieurs avaient écrit tout au long la liste de leurs péchés; l'un d'eux en avait quatre pages in-folio. — « Il faut que je vous embrasse, disait à son confesseur un pauvre soldat en se relevant après l'absolution; je suis trop heureux:.... penser donc que depuis douze ans, je n'ai pas été une seule fois tout-à-fait content. » La plupart de nos pénitents étaient communié en retard depuis bien des années, au moins depuis la guerre. « Pourquoi n'avez-vous pas fait vos Pâques en 1871? » — « En Prusse, mon Père, impossible! » — « Comment, vous n'aviez pas de prêtres français? » — « Si, mais je rageais trop et puis j'étais si sale que je me faisais honte. Pourtant je me suis confessé. » —

Un capitaine sortait de la chambre d'un Père où il s'était confessé. Quatre soldats étaient en face, attendant leur tour. A la vue d'un chef, surpris, ils s'alignent et portent aussitôt la main au Képi. « Ne me reconduisez pas, mon Père, dit le capitaine, vous avez de l'ouvrage, au revoir. » Le Père n'avait fait que quelques pas, il serre la main au capitaine et revient à son poste. Les 4 hommes étaient immobiles, fixes, toujours le bras accroché, la main élevée. « Eh bien! je suis à vous. » — « Mais, mon Père, c'est mon capitaine. » « Oui, si vous êtes de la 3ème . . . » — « Oh! cela ne m'étonne pas, dit le soldat tout heureux, je l'aimais beaucoup! » — En voici un qui termine sa confession : « Pour pénitence vous direz votre chapelet pendant huit jours; » le soldat interrompt le confesseur : « vous pouvez bien en ajouter quinze, mon Père, je ne l'ai pas volé. » — Depuis six semaines chaque dimanche il y a quelques soldats qui Communient. Ils sortent de la caserne à 8 heures, ils se confessent, reçoivent le Bon Dieu, retournent pour déjeuner à 9 heures, et à 10 heures, ils vont à la Messe avec les autres. — St. Michel est à 20 minutes de la caserne, il nous semble que cet éloignement n'est pas absolument mauvais. Tout ce qui se passe aux environs de la caserne est connu et quelquefois contrarié par un mauvais entourage. — Un de nos anciens élèves, engagé volontaire d'un an, déplorait la nécessité où il se trouvait d'entendre tant d'horreurs à la chambrée de 9 à 10h. du soir. « Si vous pouviez, mon Père, me procurer un livre bien intéressant, je me charge de le lire tout haut et de faire cesser ce scandale. » — « Voici votre affaire, dit le Père, mais soyez prudent et priez les bons Anges. » Le lendemain le jeune homme revint :

« Comment les choses se sont-elles passées hier soir ? » — « Très-bien, mon Père, j'ai réussi au delà de mes espérances, au bout d'un quart d'heure toute la chambrée dormait.... Cela vient peut être de ce que les préliminaires de l'auteur sont un peu ennuyeux ; ce soir tout ira bien. » En effet le second volume va être terminé et tout le monde est content. Ce jeune homme nous fait le plus grand honneur ! " Il est gentil comme tout, disait le caporal de son escouade. » — « Et pas fier, disait un autre, il dit bonjour le premier. Celui là c'est un vrai soldat, il n'a pas peur de sa peau. » Le fait est que l'amabilité de son caractère et, comme ils disent, son fanatisme pour l'exercice, pour la théorie, pour l'arme, donnent une influence incroyable à ses principes. Tous ont pour lui de la sympathie et du respect. Le sergent-major de sa compagnie a déclaré que sa chambre et sa lampe étaient à sa disposition ; ce jeune homme va s'y installer tous les soirs à 10 heures, le sergent-major se couche, lui travaille jusqu'à minuit et il retourne se coucher à la chambrée. — La gamelle le dégoûte et ne suffit pas à son appétit : " Je commence par manger ma gamelle, mon Père, il ne faut pas montrer sa répugnance devant les soldats ; de plus, si je commençais par un beefsteck je n'aurais plus le courage d'avaler le rata ; c'est seulement quand ma gamelle est vide que je vais à la cantine me faire servir un complément. » — Vider la gamelle, tout le monde ne le fait pas .... Un jeune engagé volontaire s'en aperçut. « Je ne veux pas que ces restes soient perdus, dit-il, il y a des pauvres qui en ont besoin. » En effet tous les jours, aux heures du repas, des femmes, des enfants, des vieillards sont à la grille avec des écuelles attendant quelque aumone, mais on néglige de leur porter tout ce qui est abandonné. Que fait le bon jeune homme ? il descend, prend leurs bidons à ceux qu'il trouve là, il court dans les chambres de sa compagnie, recueille tout ce que laissent les camarades et rapporte joyeux le fruit de sa collecte aux mendiants. « Vous faites cela tous les jours ? » — « Oui, mon Père, deux fois par jour. » — « Continuez, Dieu vous bénira, rappelez-vous que ce sont les membres de Jésus-Christ que vous nourrissez. » — « Oui, mon Père ; je me dis que je fais quelquefois des bêtises, et que le Bon Dieu les oubliera si je n'oublie pas les pauvres. » — Plusieurs disent le chapelet dans les moments perdus ; beaucoup portent la médaille miraculeuse, un moins grand nombre, le scapulaire. Les communautés de la ville nous fournissent tous ces objets ; .. le Carmel se réserve de nous donner les scapulaires ; le Sacré-Cœur nous offre les chapelets ; les filles de Marie, les médailles. —

Je finis, chers Frères, je sais qu'il vaut mieux agir que parler. Si j'ajoutais ici que cet apostolat des militaires est fécond, consolant et facile au delà de ce qu'on peut dire, surtout dans les petites garnisons, vous me répondriez qu'il suffit d'en essayer pour le sentir et que cela vaut mieux que de l'entendre raconter. Si je voulais prouver que cette sorte d'œuvre est indispensable à une époque où tout français devient soldat, qu'elle devient forcément l'œuvre universelle de la jeunesse, vous me diriez que c'est vouloir montrer le soleil en plein midi. Je me tais donc, je rentre en moi-même et je fais des vœux secrets, mais ardents, pour que personne ne laisse arrêter son zèle et son patriotisme par les difficultés apparentes de cette entreprise. — En vérité, l'armée en ce moment, c'est la Californie vierge à exploiter ; il y a là de l'or mêlé à la terre et à la boue, il suffit de le laver un peu et il brille. *Messis quidem multa, operarii autem pauci.*

Permettez-moi en terminant d'émettre un vœu. — Que ceux de nos Pères qui s'appliquent à des œuvres de soldats veuillent bien vous adresser, pour la Correspondance de Laval, le récit de leurs travaux. Chacun jouira ainsi du trésor commun de l'expérience de tous.

Lettres des Scolastiques de Laval.

JUIN 1873.

Les Scolastiques de Laval aux PP. et FF. de...

Nos RR. PP. et nos CC. CC. FF.

P. C.

Angleterre. *Procès de canonisation des Martyrs Anglais.*

Le document qu'on va lire montre l'état actuel du procès commencé pour la canonisation des Martyrs Anglais, mis à mort sous le roi Henri VIII, la reine Elisabeth et leurs successeurs. C'est la proposition de la cause faite par le Promoteur de la Foi à la congrégation des Cardinaux, chargée par le Pape de procéder aux informations. On espère qu'elle ne tardera pas à rendre son premier décret pour l'acceptation des pièces présentées comme devant tenir lieu des Procès Episcopaux ou de l'ordinaire. Il sera suivi de l'introduction de la cause. Alors tous ceux qui seront nommés dans le décret seront par le fait mis au nombre des « Vénérables serviteurs de Dieu. » La congrégation paraît favorable à la cause. Elle a tenu une réunion et différé la réponse au second Dubium jusqu'à plus ample information sur ce point. On croit qu'il ne reste plus maintenant de difficultés et qu'à sa prochaine réunion la congrégation continuera ses réponses au Dubia et fera son rapport au Saint Père. Nous espérons que ces renseignements engageront les Nôtres à prier pour le prompt succès de la cause.

Rapport du Promoteur de la Foi.

Eminentissimes et Révérendissimes Seigneurs,

Avant de procéder aux informations sur les serviteurs de Dieu qui, comme on l'affirme, ont souffert la mort en Angleterre pour la foi de J. C., le devoir de ma charge m'oblige de vous mettre sous les yeux les démarches qui ont été faites et les résolutions qui ont été prises jusqu'ici à ce sujet. Le clergé si renommé d'Angleterre, ayant à sa tête l'Eminentissime Cardinal Nicolas Wiseman, d'illustre mémoire, demanda au Siège Apostolique en 1860 la concession et l'approbation d'un Office propre et d'une

Messe en l'honneur de tous les Martyrs d'Angleterre, y compris ceux dont la cause de Béatification n'avait pas encore été introduite et qui, pour affirmer la divine primauté du Pontife Romain dans toute l'Eglise, ont subi les tourments et la mort sous le roi Henri VIII, la reine Elisabeth et leurs successeurs. La supplique était accompagnée d'une savante Dissertation où de nombreux témoignages, empruntés aux écrits des auteurs et aux Lettres Apostoliques se trouvaient consignés à la louange des serviteurs de Dieu. Cependant, les honneurs des autels ne leur avaient pas encore été décernés par l'Eglise, et la Sacrée Congrégation des Rites répondit par un refus.

Les Evêques d'Angleterre, excités du reste par les vœux ardents des fidèles, eurent alors recours à une voie plus légale: il y a peu d'années, dans le troisième Synode Provincial tenu a Londres, ils résolurent d'un commun accord d'employer les formes réquises pour faire avancer la cause de béatification et de canonisation de ces défenseurs de la foi Catholique.

Le décret Synodal fut transmis en 1866 au Siège Apostolique avec plusieurs Documents destinés à témoigner de l'authenticité et de l'éclat de leur martyre. En 1871, des Documents plus complets, apportaient de nouveaux détails sur les différents genres de supplices des Confesseurs et tous les Evêques d'Angleterre présentèrent une supplique à Notre Très-Saint Père le Pape Pie IX. (Daigne le Ciel le conserver longtemps pour le bien de l'Eglise et les intérêts de la chrétienté). Les Prélats, en remettant à Sa Sainteté les Documents ci-dessus mentionnés, la conjuraient de vouloir bien les agréer pour tenir lieu des procès de l'Ordinaire prescrits par le Droit.

Enfin, au commencement de cette année 1872, le Révérendissime Archevêque de Westminster à supplié N.T.S. Père de vouloir bien admettre aussi, pour remplacer la procédure de l'Ordinaire, d'autres pièces relatives au martyre de quelques serviteurs de Dieu qui ne se trouvent pas mentionnés dans les Documents précédents.

Alors, le Révérend Père Joseph Boëro, de la Compagnie de Jésus, choisi pour être Postulateur dans cette cause, a supplié très-humblement le Souverain Pontife de l'autoriser à se servir de ces Documents à la place des procès de l'ordinaire pour l'introduction de la cause, selon la bienveillante concession faite par Grégoire XVI de sainte mémoire et par Sa Sainteté dans la cause des martyrs Chinois, Coréens et Tonkinois.

Pour ces causes en effet on obtint que les relations des vicaires apostoliques imprimées dans les annales de la Propagation de la foi et d'autres documents extrajudiciaires eussent la valeur des Procès de l'Ordinaire.

Sa Sainteté, pour procéder avec plus de maturité dans une affaire de cette importance, a daigné acquiescer aux désirs que je lui avais exprimés: le 7 du mois de Mars dernier, Elle a décidé que la S. Congrégation des Rites serait spécialement consultée, et que préalablement elle aurait à se prononcer sur les points suivants:

Est-il opportun en égard à la situation présente des affaires publiques et de la religion, particulièrement en Angleterre, d'introduire cette cause de Béatification et de Canonisation?

Le poids des raisons alléguées, et les exemples tirés des autres causes dont on s'autorise, permettent-ils dans le cas actuel d'accorder, suivant la demande qui en a été faite, l'exemption de la procédure juridique Ordinaire?

A cet effet donc Eminentissimes Pères, il ne sera pas inutile que je vous soumette brièvement chacune des preuves qui pourront être apportées dès l'abord de cette cause. Les écrivains ecclésiastiques les plus remarquables ont parlé plusieurs fois dans leurs œuvres de ces martyrs d'Angleterre, je citerai Baronius, Rinaldi, Bzovius, Sandère, Henri Spondanus, Antoine Herrera, Samuel Jeb, et d'autres encore, auxquels j'emprunterai d'importants témoignages.

(Voir Ben. XIV. De canonis. Liv. 3. C. 8.) ajoutez les splendides éloges que dans leurs lettres apostoliques les Souverains Pontifes ont

faits de leur vie, de leur martyre et de son glorieux motif.

Tel est le Bref de Paul III adressé à l'empereur Charles V le 26 juillet 1535 dans lequel ont lit entre autres choses:

Louvain le même Henri, (et je ne puis me rappeler ce fait sans la plus vive douleur) livrant aux mains du bourreau le Cardinal de Rochester, ce saint illustre, ce savant célèbre, ce vieillard vénérable, la gloire et l'ornement du royaume, ainsi que de tout le clergé catholique, l'a fait mettre à mort comme un malfaiteur et un scélérat: on asure que pour la même cause beaucoup d'autres, clercs et religieux ont été ou seront livrés au dernier supplice pour avoir osé dire la vérité. Parmi eux se trouve un laïque, Thomas Morus très versé dans la connaissances des saintes Ecritures.

Dans un autre bref daté du même jour et adressé au roi très chrétien, il dit en parlant du Cardinal Jean de Rochester: Tous ces arrêts de mort sont pour nous un sujet d'immense douleur que vient encore redoubler le motif qui les a fait exécuter. Car cést pour Dieu, cést pour la religion catholique, pour la justice et la vérité que ce très-saint homme à succombé alors quil défendait non seulement les droits particuliers d'une seule église comme jadis Thomas, Archevêque de Cantorbéry, mais ceux de l'Eglise universelle.» — Aux témoignages des auteurs ecclésiastiques, se rapporte ce qu'écrit Benoit XIV dans l'ouvrage cité (L. 3. Ch. 13. N°. 10.), sur Marie Stuart, fille de Jacques V roi d'Ecosse. « Si lón commençait une enquête sur le martyre de cette reine, toutes les difficultés naîtraient de la sentence de mort et des autres accusations impies que les hérétiques ont répandues contre elle. Mais si lón examine le véritable motif de sa mort, cést-à-dire la haine de cette religion catholique quelle eut fait revivre avec elle en Angleterre, si lón considère la fermeté avec laquelle elle repoussa la proposition d'abandonner catholicisme, si lón se rappelle les protestations quelle fit entendre avant sa mort et au moment même d'expirer, par lesquelles elle déclarait avoir vécu catholique et mourir volontiers dans cette même Foi catholique; si lón n'oublie pas les raisons qui montrent avec la dernière évidence la fausseté des crimes imputés à Marie Stuart, l'iniquité de la sentence de mort, appuyée sur les calomnies les plus spécieuses et provenant en réalité de la haine contre la religion catholique, si enfin on se souvient que cette sentence a été portée pour affermir d'une manière inébranlable les dogmes hérétiques dans le royaume d'Angleterre: on aura peut-être tout ce qui est requis pour un véritable martyre.»

Preuves juridiques: L'archevêque de Westminster nous a remis récemment un exemplaire authentique des lettres du Pape Urbain VIII, données en forme de Bref, le 23 février de l'an 1643. Par ces lettres l'archevêque de Cambrai et deux autres Evêques étaient revêtus du pouvoir des Ordinaires Anglais quils devaient remplacer, et chargés d'instituer juridiquement le procès sur la cause et les divers genres de mort des serviteurs de Dieu qui avaient souffert en Angleterre. A ce document était joint un exemplaire également authentique des lettres de François Vander Burck, alors Archevêque de Cambrai, en date du 10 Juin de la même année.

En vertu des pouvoirs que lui conférait le Bref d'Urbain VIII, le Prélat confiait en divers points de l'Angleterre à des prêtres de son clergé, aussi recommandables par leur sciences que par leur dignité le soin d'instruire les procès en question. Mais plusieurs des juges désignés trouvèrent sans doute la mort au milieu des rigueurs de la persécution qui ne cessait de sévir, et ces procès, autant que nous pouvons en juger ne furent point poursuivis. Avant l'année 1643, il n'est fait mention que d'un seul

des serviteurs de Dieu dans les registres de la S. Congrégation. On y lit: « 27 janvier 1629. Au nom de l'ordre des Jésuites, il a été demandé de confier à un commissaire, les procès faits par l'autorité ordinaire sur le martyre du P. Jean Ogilvie, religieux de cet ordre, à l'effet d'obtenir les lettres rémissoriales.* Et la S. Congrégation a commis ces procès à l'Illustrissime Colonna. 5 Mai 1629. Sur le rapport de l'Illustrissime Colonna la S. Congrégation a accordé les remissoriales en forme, mais elle a ordonné de ne pas les expédier avant d'avoir consulté le St. Père. — Ce serviteur de Dieu était un de nos martyrs du royaume d'Ecosse. Mais le procès Apostolique fut-il instruit dans la suite ? Nous l'ignorons.

En outre, à défaut d'enquêtes judiciaires et pour éclairer la cause autant que possible, les Evêques Anglais consignèrent dans des catalogues dressés avec le plus grand soin, les noms et les actes des serviteurs de Dieu mis à mort en haine de la Foi sous le règne d'Elisabeth et de Jacques Ier. Les Evêques actuels d'angleterre nous présentent donc deux catalogues formant deux volumes, qui n'ont pas moins d'autorité que les procès ordinaires. L'un est écrit en latin ainsi que le texte original; l'autre a été traduit de l'anglais en Italien.

Tous les deux sont exactement revêtus de la forme authentique.

Le premier catalogue fut rédigé par Richard Smith, Evêque de Chalcédoine, vicaire Apostolique pour toute l'Angleterre. Il renferme les noms de tous les défenseurs de la Foi Catholique, mis à mort dans le royaume, de l'an 1570 à l'an 1628, époque où l'auteur écrivait. En tête de ce catalogue se trouve une lettre de Richard lui-même, en date du 25 Mai 1628.

Cette lettre, quoique sans inscription, nous permet cependant de supposer que l'ouvrage fut envoyé à leurs Révérences Eminentissimes les Cardinaux, et composé sinon par leur ordre, du moins, d'après leurs inspirations.

Voici les paroles du vicaire Apostolique: « Illustrissimes et Révérendissimes Seigneurs ! Aussitôt après la réception des lettres que vos Seigneuries Illustrissimes m'ont envoyées, pour m'exprimer avec quel ardent désir, Elles attendaient le catalogue de nos martyrs, je me suis empressé de mettre la dernière main à l'œuvre.

Je vous envoie donc ce catalogue de nos martyrs qui ont souffert sous le règne d'Elisabeth. Vous y trouverez (indiqués) le lieu de leur naissance et de leur supplice, à quelle époque, pour quel motif et de quelle manière ils ont été mis à mort, en un mot tous les détails que m'avaient demandés sur ce sujet Vos Seigneuries Illustrissimes. J'ai aussi recueilli autant que me le permettent les circonstances actuelles, les gestes et les actes, c'est à dire, les paroles et les faits dignes de mémoire, et propres surtout à faire eclater la gloire de Dieu, le courage des martyrs et la vérité de la Foi Catholique. De là vous pourrez comprendre combien il a été funeste pour l'Eglise d'Angleterre de demeurer si longtemps privée d'un Evêque qui la gouvernât avec soin, et s'occupât activement de faire écrire les actes des Martyrs... »

L'ouvrage est entièrement conforme au plan indiqué ici par l'auteur. Après avoir raconté tout ce qui concerne chaque martyr, il cite les auteurs contemporains chez lesquels il a puisé, et donne sur les martyrs plus récents le témoignage même de personnes témoins du supplice. C'est du reste ce que Richard explique longuement au commencement de son livre où il s'exprime ainsi : Pour recueillir les noms de tous les martyrs et les inscrire dans ce catalogue, j'ai agi, eu égard au temps où nous vivons, avec tout le soin possible ; je ne me suis pas contenté des notes laissées par ceux qui avaient déjà commencé ce travail, ni de quelques relations incertaines, mais je me suis surtout appuyé sur le suffrage unanime des Catholiques ; j'ai recherché partout les actes des martyrs, j'ai consulté, autant que possible, les registres des Comices Provinciaux, et les listes des prisons où nos martyrs ont été enfermés et condamnés au dernier supplice, afin qu'aucune erreur ne se glissât dans une affaire de si haute importance.

* (On entend par lettres remissoriales. La commission donnée à un ou plusieurs Prélats de poursuivre le procès d'autorité Apostolique.)

Aujsi aucun Catholique Anglais ne met en doute, le martyre de ceux que j'ai inscrits dans ce catalogue. Tous ont réellement subi le dernier supplice et cela en haine de la foi et de la vraie religion.

C'est pourquoi j'ai passé sous silence plusieurs Ecclésiastiques tant séculiers que réguliers, ainsi que plusieurs laïques dont je n'ai pu jusqu'ici constater le martyres puisque les Catholiques Anglais ne s'accordent ni sur la cause de leur mort, ni même sur leur persévérance finale.

Une autre liste plus étendue que la première, fut dressée au commencement du siècle dernier, par Richard Chalonner, évêque de Debra in partibus vicaire apostolique du District de Londres. Elle comprend les catholiques mis à mort pour la même cause de 1577 à 1684; et par suite, renferme aujsi ceux qui ne sont pas mentionnés dans la première. Un abrégé de la vie de chacun, son martyre, c'est à dire la mort qui lui fut infligée par les hérétiques, les causes de ce martyre, et le courage avec le quel il le supporta, y sont décrits avec le plus grand soin.

Quand aux sources auxquelles l'auteur à puisé tous ces documents, il va nous les indiquer par les paroles suivantes: « Nous n'avons rien rapporté de ce qui n'a pour fondement « que les rumeurs et les traditions populaires; mais nous avons « toujours cherché l'autorité plus grave, ou d'écrivains contemporains, qui s'informèrent auprès de témoins oculaires, ou qui « furent eux mêmes spectateurs des faits qu'ils rapportent; ou « de récits et mémoires laissés par des témoins oculaires, ou par « des personnes bien informées par d'autres voies, de ce qu'elles « avancent, et sur la véracité des quelles on ne peut en un mot « élever aucune sorte de doute. »

Quand aux documents fournis par l'Archevêque actuel de Westminster dans le but de réunir aux autres, au moins les principales victimes mises à mort par Henri VIII pour la confession du Dogme Catholique, ils s'appuient sur un exemplaire authentique des actes légaux du procès, du jugement et de la sentence de mort portée contre le Cardinal de Rochester, Thomas Morus et quelques membres du Saint ordre des Chartreux. Cet exemplaire a été pris sur l'original conservé dans les archives publiques (Public Record office) du royaume de la grande Bretagne. Pour que les preuves d'un si glorieux martyr ne fassent point défaut, nous ajoutons enfin aux preuves déjà données un document pareillement authentique et fidèlement transcrit d'une histoire de 1550, composée à Mayence par le P. Maurice Chauncey, chartreux de la maison de Londres qui avait survécu aux Martyrs. —

Après le recit de ces faits, la sagesse des Eminents Pères décidera et de l'opportunité de la présente cause et des autres demandes adressées par le Postulateur. Elle pourra par suite résoudre les questions suivantes:

1º Convient il, eu égard aux circonstances, d'introduire la cause des saints de Dieu qui sont regardés comme ayant été mis à mort pour la foi de J. C. en Angleterre ?

Et dans le cas ou la réponse serait affirmative.

2º Les relations fournies peuvent elles tenir lieu des procès ordinaires ?

Dans le cas ou la réponse serait négative:

3º A qui doit être confiée la charge de dresser les procès ordinaires ?

Les Jésuites Allemands aux Ambulances.

(Extrait des Précis Historiques)

II Saarbrück.

Nous quittâmes Maria-Laach de grand matin, le jour de la fête de N. S. P. Ignace (31 juillet 1870). Nous fîmes en bateau à vapeur le trajet d'Andernach à Cologne. Dans cette dernière ville, nous reçûmes l'ordre de nous rendre immédiatement à Trèves. Il nous fut impossible de nous rendre par

chemin de fer au poste assigné: toute la ligne était réservée pour le transport des militaires. Force nous fut de faire la route partie a pied, partie en voiture. Arrivés à Trèves, les dépêches les plus pressantes nous invitèrent à nous rendre à Saarbrück, où l'on avait un besoin urgent d'infirmiers.

Quoique harassés de fatigue, nous prîmes immédiatement le train qui allait partir pour cette ville. Nous y arrivâmes à onze heures de la nuit. Il ne fallut pas songer à chercher un gîte convenable pour y passer le reste de la nuit: tout, à la station et dans la ville, était dans le plus grand désordre; tout était encombré de blessés. Nous fûmes très heureux de trouver une voiture abandonnée pour nous mettre à l'abri jusqu'au matin.

Le matin venu, nous nous mîmes à la recherche du commandant des ambulances, auquel on nous avait dit de nous présenter. C'est alors que nous vîmes pour la première fois le spectacle navrant du lendemain des grandes batailles: partout gisaient des blessés, des mourants; partout l'on entendait les cris déchirants d'hommes qui demandaient en vain du secours. On ne pouvait suffire à la besogne, et a chaque moment on amenait encore dans des charrettes les soldats, tant allemands que français, blessés sur les hauteurs de Spickeren.

En l'absence du commandant, qu'il nous fut impossible de trouver, nous nous adressâmes a un Directeur d'ambulance. Celui-ci nous dit de nous rendre a la station, où tous les hangars et les ateliers étaient remplis de blessés et de mourants, abandonnés pour ainsi dire sans la moindre assistance. Arrivés là, nous vîmes effectivement que rien n'y était organisé: nous ne pouvions pas même trouver un chirurgien pour les opérations les plus urgentes. Ce ne fut que le 12 Août que le personnel d'une ambulance militaire vint à notre secours.

Nous nous mîmes donc immédiatement à la besogne: les Pères entendaient les confessions et consolaient les blessés; nous, nous travaillions au soulagement de tant de misères et de tant de souffrances. Heureusement on nous avait enseigné la manière de faire les pansements et nous avions avec nous la trousse de l'infirmier d'ambulance. De plus, le comité des ambulances mit à notre disposition tout ce qu'il fallait pour réconforter les blessés.

Tous ces pauvres malheureux nous reçurent comme des envoyés du ciel: il y en avait qui pleuraient de joie. D'autres, plus dangereusement blessés, se réjouissaient surtout de voir le prêtre pour lui demander, avant le combat suprême, une dernière bénédiction et une dernière absolution.

A peine étions-nous installés en cet endroit, qu'on vint requérir quelques hommes d'entre nous pour le champ de bataille, où se trouvaient encore beaucoup de blessés abandonnés. On mit à notre disposition trois grands chariots à ridelles, couverts de paille et chargés d'un petit tonneau de vin et de provisions de bouche. Nous nous mîmes immédiatement en route. Tout le long du chemin nous voyions des morceaux d'armes et d'uniformes, et, dans les champs dévastés, les fossoyeurs occupés à enterrer les morts. Les maisons étaient abandonnées et pour la plupart détruites: partout s'offrait à nous l'aspect de la misère la plus profonde.

Après deux heures de marche, nous étions arrivés sur les hauteurs de Spickeren. Tout autour de la montagne les Français avaient creusé trois tranchées très profondes. Derrière ces remparts improvisés, leur infanterie et leur artillerie pouvaient opérer sans le moindre danger: on connaît les immenses pertes que de là les Français firent subir aux Allemands et les efforts héroïques que ceux-ci durent faire pour s'emparer de cette position. Aussi loin que notre vue pouvait s'étendre, la terre était jonchée de cadavres.

Au delà des hauteurs de Spickeren, se trouvait campée en ce moment l'armée du général Steinmetz. Nous dûmes nécessairement traverser tout le camp. Tout y était dans la plus grande activité. La plupart des soldats nous saluèrent à notre passage: le petit drapeau rouge qui flottait sur nos voitures leur rappelait suffisamment qu'eux aussi, dans peu de jours peut-être pouvaient avoir besoin de notre secours.

Enfin, nous voici arrivés à Spickeren. Tout le village est rempli de soldats. Nous nous arrêtons devant l'église et descendons de nos voitures une partie de nos provisions. On comprend facilement que nous devions être les bien venus, en réfléchissant que plus de 130,000 soldats avaient passé par ce pauvre village et avaient mis à réquisition tout ce qui s'y trouvait en fait de comestibles.

Dans l'église il y avait 130 blessés, couchés sur de la paille et soignés depuis plusieurs jours par une seule religieuse, une Sœur de charité.

Dès que nous parûmes dans l'église, beaucoup de soldats demandèrent immédiatement à se confesser. Le Père qui se trouvait avec nous satisfit à leur désir, tandis que nous, de notre côté, nous nous occupâmes du soulagement corporel de tant de malheureux.

Nous eûmes surtout soin de renouveler le pansement de ceux qui n'avaient été pansés qu'à la hâte sur le champ de bataille. Après cela, nous fîmes le tour des granges du village: toutes regorgeaient de blessés. Nous eûmes au moins la consolation de donner à tous un bon verre de vin, le temps ne nous permettant pas de faire davantage en ce moment. Nous devions être de retour à Saarbrück pour le soir, et il était déjà tard. Nous chargeâmes donc sur nos voitures le plus de blessés que nous pûmes, et nous nous remîmes en route sans avoir pris le moindre repos. Hélas! quel triste trajet que celui que nous fîmes alors de Spickeren à Saarbrück! Ce n'était pas un convoi funèbre que nous suivions dans l'obscurité; il n'aurait rien eu d'effrayant pour nous: nous étions déjà habitués à voir la mort sous tous ses aspects; mais c'était un convoi d'hommes souffrant les douleurs les plus atroces. Oh! que c'était pénible d'entendre gémir continuellement ces pauvres malheureux! Chaque secousse de la voiture augmentait leurs souffrances et leur arrachait un cri de douleur.

Nous arrivâmes vers minuit seulement à notre destination. Quel triste sort attendait de nouveau ces pauvres victimes qui avaient déjà tant souffert! On nous assigna le manège militaire pour y déposer les blessés que nous amenions. On n'avait eu ni le temps, ni les moyens d'approprier ce vaste emplacement pour un service d'ambulance. La paille même manquait pour préserver les blessés de l'humidité de la terre. Il n'y avait non plus personne pour nous aider à les décharger des voitures. Ce qui était peut-être plus triste encore, nous n'avions pas de lumière: à chaque instant nous heurtions contre des obstacles avec la civière sur laquelle nous portions les blessés. La pluie continuait toujours à tomber abondamment; nous n'avions plus rien de sec sur le corps.

Il était une heure quand nous eûmes fini notre besogne. Il était plus que temps de chercher alors, nous aussi, à réparer nos forces, et surtout à sécher nos habits.

Il nous fut impossible de trouver une couche pour le reste de la nuit. A la station même, les vestibules étaient remplis de gens qui dormaient, étendus tout simplement par terre. L'unique salle d'attente, que l'incendie avait épargnée, était aussi remplie. Un chevalier de Malte fit l'impossible pour nous procurer quelque chose comme un souper; mais il ne fut pas plus heureux que nous. Nous dûmes nous contenter d'un verre de vin et d'un morceau de pain sec: nous n'avions rien pris depuis trente heures.

Nous nous résignâmes enfin à nous retirer dans un wagon et à attendre là le matin dans nos habits mouillés, avec le bon espoir que le travail du lendemain les sécherait.

Les quelques jours qui suivirent furent encore employés à l'organisation des ambulances: c'étaient donc encore des jours de souffrances aussi bien pour ceux qui étaient chargés des blessés que pour les blessés eux-mêmes.

Ce n'est que le quatrième jour qu'on nous assigna pour demeure, en attendant mieux, l'étage d'une remise. Quelque temps après nous eûmes notre logement à l'école de la ville.

Enfin quand les premiers jours — jours de désordre — furent passés que tout fut bien organisé, nous restâmes définitivement chargés, avec quelques religieuses, du soin de deux ambulances, l'une de quarante, l'autre de trente blessés.

Les autorités, témoins de notre dévouement, nous donnèrent plein pouvoir sur tout. Pourtant nous devions user avec réserve des permissions qui nous étaient accordées, afin de ne pas exciter de jalousie chez certains employés des ambulances.

Le médecin en chef nous témoigna constamment plus que de la bienveillance une véritable affection. Plus tard, appelé dans les environs de Metz, il voulut nous voir tous avant son départ. Il nous dit très amicalement qu'il serait heureux s'il pouvait nous emmener tous avec lui, parce que nulle part il ne trouverait des infirmiers aussi experts et aussi dévoués.

Les secours matériels nous arrivèrent abondamment de tous les côtés. Riches et pauvres, tous rivalisèrent de zèle pour le soulagement des malades et des blessés.

Un jour, un protestant de Niederheim, que la curiosité avait attiré dans notre ambulance, observa pendant quelque temps un de nos scolastiques, occupé activement à refaire les lits des malades. Touché jusqu'aux larmes, le protestant prit à part ce scolastique et lui dit: « Je suis protestant, monsieur, mais il me semble que, pendant la guerre, surtout, nous devons tous être frères. Je voudrais aussi faire quelque chose pour ces malheureux. » En même temps, il mit dans la main du scolastique toute une poignée de thalers.

Une personne malveillante imagina de répandre le bruit que, dans nos soins, nous avions des préférences pour les blessés français, parce que tous étaient catholiques. Nos Allemands furent les premiers à protester contre cette calomnie, dont le but était de nous faire perdre la confiance des autorités. D'ailleurs, comme les ambulances étaient ouvertes au public chaque jour de deux à quatre heures, ceux qui en avaient le désir pouvaient venir constater la fausseté de cette allégation, en interrogeant les malades eux-mêmes.

Pendant tout le temps de notre séjour à Saarbrück, aucun catholique de nos ambulances ne mourut sans être très bien préparé à paraître devant Dieu. Le premier qui succomba dans l'ambulance de la Halle était alsacien de naissance. La résignation à la volonté de Dieu et sa grande confiance en Jésus et en Marie rendirent sa mort bien douce et bien sainte. Jusqu'au dernier soupir il pria à haute voix et répéta avec une joie visible les actes de foi, d'espérance et de charité que nous lui suggérions. Ceux qui ont assisté à ses derniers moments conserveront longtemps le souvenir de cette mort précieuse devant le Seigneur: Oh! oui, c'est bien ainsi que meurt le juste.

Dans la même ambulance nous avions un malade qui d'abord ne voulut pas entendre parler de la réception des sacrements. Dieu avait éprouvé ce malheureux d'une manière extraordinaire. On lui avait fait l'amputation de la jambe. On remarqua bientôt qu'on l'avait faite trop bas: il fallut recommencer. Cette double opération engendra chez le patient des soubresauts spasmodiques qui avaient quelque chose d'effrayant. Ces attaques étaient si violentes et de si longue durée, que les médecins eux-mêmes déclarèrent que la prolongation de la vie de cet homme était pour eux un mystère. Le malade ne pouvait rien prendre, si ce n'est un peu de liquide qu'on lui faisait avaler avec la plus grande difficulté. Les jours et les semaines se passèrent: toujours mêmes souffrances, si bien qu'à la fin le corps du pauvre jeune homme se contracta de telle sorte qu'il parut comme ramassé en boule. Parfois les attaques étaient si fortes que le bandage de la jambe et l'appareil qui le soutenait étaient rejetés avec violence. Dans ses atroces souffrances le malheureux répondait quelquefois au scolastique qui l'engageait à prier et à prendre courage: « Je ne puis pas mourir et je ne puis pas vivre! Non, non, c'est trop, le ciel ne mérite pas qu'on souffre tant pour le gagner. Dieu est injuste de m'envoyer de si cruelles souffrances. » Il nous en coûta beaucoup de bonnes paroles et surtout beaucoup de prières pour le décider à se convertir avant sa mort. La miséricorde de Dieu et de la bonne Vierge Marie, dont il portait la médaille suspendue au cou, ne lui fit pas défaut: la grâce eut son efficacité au moment voulu. Il reçut les derniers sacrements et expira bientôt après dans de grands sentiments de pénitence.

Un autre blessé, avant la guerre étudiant en médecine, nous donna aussi d'abord de grandes inquiétudes. Il avait négligé ses devoirs religieux depuis sa première communion. Il reconnaissait lui-même qu'il allait mourir bientôt, mais il refusait d'entendre parler de confession. Ne voulant pas nous faire de la peine par un refus catégorique, il trouvait toujours un prétexte spécieux à opposer à nos importunités. Nous eûmes de nouveau recours à la prière. Nous fîmes même prier ceux des blessés qui étaient très bien disposés et préparés à la mort. Tout à coup notre jeune Français se montra tout autre: il demanda le prêtre et reçut les sacrements. On sut alors que le converti portait sur la poitrine la médaille de la vierge immaculée.

Nous avons constaté qu'il est très prudent de préparer de bonne heure à la réception des sacrements tous les blessés indistinctement, mais ceux que les médecins assurent être hors de danger. Il y a parfois des changements et des accidents subits qui viennent frapper le malade et l'enlever sans qu'on s'en aperçoive.

Nous avions dans notre ambulance un blessé qui se distinguait entre tous par sa forte constitution. Un matin, le scolastique de service le vit plus calme que de coutume. Il le découvre un peu pour inspecter l'état de la blessure, il recule d'effroi en voyant que le lit est inondé de sang et qu'il a devant lui un cadavre. Probablement le bandage de la blessure s'était dérangé et l'infortuné soldat avait perdu tout son sang.

Un autre blessé dont l'état, au dire du médecin, était très satisfaisant, fut atteint de la pyémie et emporté rapidement. A celui-ci le bon Dieu avait accordé une grâce toute spéciale. Il ne pensait nullement à la mort et par conséquent ne songeait pas non plus à s'y préparer: le médecin lui avait parlé d'un prompt rétablissement. Mais voici que la mort vient frapper son voisin de lit: il entend et suit avec dévotion les prières des agonisants que nous récitons près de la couche de son compagnon qui va mourir. Touché de ces prières si belles et si consolantes, il demande qu'on les lui récite, à lui qui se porte assez bien.

Il les répète et les répète encore: il appelle auprès de lui un scolastique et lui parle de sa mort prochaine. Celui-ci le console et l'engage à se confesser. Il y consent aussitôt. Le Père arrive et lui administre les sacrements. Bientôt après, au grand étonnement de tout le monde, ses prévisions se réalisèrent; il alla rejoindre son compagnon dans l'éternité. C'était un spectacle bien touchant de le voir, alors qu'il était déjà à l'agonie, tendre la main vers ses compatriotes et leur dire un dernier adieu. Quelques-uns s'approchèrent de lui et l'embrassèrent en pleurant. Peu de temps avant d'expirer, il prit sa montre et ce qu'il avait de précieux, donna le tout au scolastique qui l'assistait, avec prière de le remettre au plus nécessiteux de la Salle. Il avait sur lui une assez bonne somme d'argent: il la destina à faire dire des messes pour lui et pour ses compagnons tombés sur le champ de bataille.

Dès qu'un soldat entrait en agonie, si aucun prêtre n'était présent, nous nous agenouillions nous-mêmes auprès du lit du moribond et nous récitions les prières des agonisants. Alors il arrivait souvent qu'à l'approche de la mort, surtout les plus jeunes nous prenaient la main et nous la serraient fortement en nous priant de ne point les quitter.

Ce n'est pas chose facile d'annoncer convenablement à un homme qu'il va mourir: faute de tact, on risque de produire les impressions les plus fâcheuses. Nous l'avons constaté spécialement en cette circonstance.

Un blessé protestant allait s'affaiblissant de jour en jour. Le médecin crut devoir avertir le ministre protestant que le danger de mort était prochain. Le ministre arrive plein de zèle, il se rend auprès du malade indiqué et lui dit d'un ton solennel: « Le moment est venu d'accepter le Saint-Esprit et de vous convertir; car dans quelques heures vous mourrez. » Le malade, indigné d'un pareil procédé, ramassa ce qui lui restait de forces et lança au pauvre prédicant des invectives tellement violentes, que celui-ci, humilié et confus, n'eut rien de plus empressé que de partir. Le malade, de son côté, appela le scolastique qui se trouvait un peu plus loin et lui raconta la scène qu'il venait de faire à son ministre. Il lui demanda en même temps conseil sur ses peines intérieures. Quant au ministre protestant, il continua à faire de temps en temps une courte apparition dans l'ambulance, mais jamais plus il n'osa parler à son malade.

Il serait superflu d'ajouter que tous les blessés indistinctement étaient animés des meilleurs sentiments à notre égard. Dans les nombreuses lettres que nous devions écrire pour eux à leurs parents et à leurs amis, ils donnaient un libre cours à ces sentiments. Ils le faisaient dans des termes tellement flatteurs que souvent nous nous vîmes obligés d'ajouter que non-seulement le fond, mais aussi la forme émanait des blessés eux-mêmes. On connut bientôt dans les ambulances et en ville que nous étions Jésuites. Nous n'y perdîmes rien; au contraire, on trouvait fort édifiant que nous voulussions bien nous occuper du soin des blessés.

Les préjugés tombèrent peu à peu, et bientôt nous trouvâmes partout, même chez les protestants, une amabilité et une cordialité qui sont toujours allées en croissant jusqu'à notre départ.

Vers le milieu du mois de Septembre, notre ambulance, qui avait été déclarée la mieux tenue par les inspecteurs, fut mise sous la direction d'un médecin hollandais, M. le Docteur D***. Nous perdîmes, à cette occasion, quatre chirurgiens et quatre aides. De plus, notre Hollandais, que notre présence et nos pouvoirs gênaient probablement, fit, sous des prétextes de salubrité, évacuer peu à peu notre ambulance et porter les malades dans un local où il n'eut à son service que des séculiers, c'est-à-dire à la caserne des Uhlans.

Dans ces conjonctures arriva à Saarbrück le R.P. Behrens, en qualité de visiteur ou d'inspecteur. Il comprit immédiatement la situation qui nous était faite; ses démarches eurent l'heureux résultat de nous obtenir de l'inspection des ambulances et des chevaliers de Malte un vaste local situé près de la station. Comme l'ambulance du Manège que nous allions quitter, et celle de la Halle qui restait toujours confiée à nos soins, la nouvelle ambulance devait être uniquement dirigée par les Jésuites. Le R.P. Behrens envoya aussitôt dans le nouveau local deux d'entre nous, afin que sous leur direction tout fût approprié pour recevoir les malades le plus tôt possible. Quand tout fut bien organisé, le R.P. Visiteur continua sa route vers Metz.

Le personnel de notre nouvelle ambulance était de cinq scolastiques, six religieuses et trois infirmiers séculiers. Grâce aux bons soins de deux Dames de la ville, nous fûmes bientôt pourvus de toutes choses. Dès que nous fûmes bien installés, les Sœurs se mirent à l'ouvrage pour convertir en chapelle une pièce de la maison. Un de nos Pères vint nous dire la messe chaque jour. Nous eûmes ainsi la douce consolation d'avoir toujours Notre-Seigneur avec nous dans le très saint Sacrement de l'autel.

A lui, Divin Médecin, gloire, honneur et actions de grâces pour tant de bienfaits répandus sur nous et sur nos malades, pendant notre long séjour dans cette belle institution de charité !

Pour le coup, nous n'avions plus de blessés à soigner. Nos malades étaient atteints soit du typhus, soit de la dysenterie. Le service et les veilles, on le comprend facilement, furent bien plus pénible qu'auparavant. Les malades étaient au nombre de 120, répartis dans les six grandes salles de la maison. Aucun catholique ne quitta l'ambulance, soit pour rentrer dans l'éternité, soit pour retourner dans son pays, sans avoir reçu les sacrements. Les protestants, voyant que nous ne faisions pas de distinction entre eux et les catholiques, nous donnèrent toute leur confiance. L'un d'eux nous demanda un jour si, au couvent, nous étions aussi joyeux qu'ici à l'ambulance. « Encore plus joyeux, » fut notre réponse. Nous l'invitâmes à venir nous voir à Maria-Laach pour en juger par lui-même. Il nous promit de le faire au cas où le ciel lui rendrait la santé. Il n'y en eut qu'un seul qui se montra mécontent de nous et des religieuses. « Un homme comme moi, murmurait-il souvent quand la Sœur le servait, un homme comme moi, qui ai été exposé si souvent, pendant des jours entiers, aux balles et aux bombes des ennemis, je devrais me contenter d'une pareille nourriture de chien !!! » Et alors les injures ne cessaient que quand la nourriture était avalée.

Quel était donc cet homme ? Les nombreux officiers que nous avions dans notre ambulance ne savaient comment remercier les Sœurs des bons morceaux qu'elles préparaient aux malades et aux convalescents. Et pourtant notre héros n'était ni officier, ni sous-officier, pas même simple soldat. C'était tout simplement le sacristain-valet d'un ministre protestant.

Malgré cette exception, l'impression que firent sur nous les protestants fut des plus favorables.

Autant que nous fûmes en juger, surtout chez les mourants, tous nous parurent de bonne foi dans leur croyance. Il nous fut donc aisé d'apprécier la valeur du conseil que nos supérieurs n'avaient cessé de nous donner, d'user d'une extrême prudence dans nos relations avec les hérétiques. L'indiscrétion et un zèle intempestif auraient pu jeter inutilement le trouble dans bien des consciences.

Nos fatigues de jour et de nuit nous avaient épuisés. Plusieurs d'entre nous tombèrent malades. Il y en eut un qui fut atteint du typhus au point de nous faire désespérer de sa vie.

A une seconde visite du R. P. Behrens, il fut décidé que tous nous quitterions notre ambulance pour retourner à Maria-Laach. Nous fûmes remplacés par d'autres Frères nouvellement arrivés du scolasticat.

Ceux-ci continuèrent avec courage le bien commencé. L'ambulance fut mise sur le pied d'une communauté bien réglée. Elle eut son Père Supérieur qui, de concert avec la supérieure des religieuses, veilla au bien matériel des nôtres aussi bien que des malades. La cloche annonçait les différents exercices de la communauté. Très souvent les scolastiques, répandus dans les autres ambulances, se réunissaient là pour prendre quelques heures de récréation. Fréquemment même les deux médecins, le Docteur Krapp et le Docteur Dillmann, prirent part à ces réunions vraiment fraternelles. Le dernier surtout montra aux nôtres une très grande affection.

Il est Américain. Il parlait souvent de la future guerre Anglo-Américaine: « Alors, dit-il, il n'y aura que des Jésuites dans les ambulances. Je les invite dès à présent. »

Peu à peu le nombre des malades diminua. Bientôt il n'y eut plus que des convalescents et quelques soldats qui se disaient tourmentés de rhumatisme. Ceux-ci les médecins les traitaient cavalièrement. Il y en eut un qui avait trouvé la vie de l'ambulance tellement douce, qu'il voulut y rester à toute force. Il prétendait souffrir horriblement de douleurs rhumatismales dans les jambes. Chaque fois qu'on le touchait à ces parties du corps, il criait d'une manière effrayante. Les médecins surent découvrir l'imposture. L'un d'eux s'approcha du prétendu malade qui se tenait bien chaudement au lit. Il fit semblant de lui ausculter la poitrine et attira ainsi toute l'attention sur lui. En même temps un autre médecin s'approcha tout doucement du côté opposé, souleva la couverture et pinça l'individu à la jambe. Cette fois-ci, pas le moindre cri. Le renard était pris. *Patet conclusio.* Le lendemain il partait, sac au dos et le fusil au bras, pour aller rejoindre son régiment.

Vers la même époque, deux Français convalescents, étant allés en promenade, ne revinrent pas. Sans le savoir, ils rendirent un mauvais service à leurs infortunés compagnons qui restaient. L'inspecteur des ambulances interdit la promenade hors de l'établissement, et fit réunir les Français dans une même salle. De plus ils furent surveillés sévèrement.

A la fête de Noël, tous les convalescents, français et allemands, s'approchèrent de la Sainte Table dans notre chapelle; chaque dimanche ils assistaient à la sainte messe et à l'instruction qui se faisait en allemand et en français. Plusieurs protestants manifestèrent le désir de se faire catholiques; ainsi que deux infirmiers séculiers. La servante des religieuse avait donné le bon exemple: un de nos Pères avait reçu son abjuration.

Le ministre protestant continuait toujours ses visites, mais sans le moindre fruit. Sa manière d'agir avec les malades était insupportable: au lieu de les édifier, il les fatiguait et les mettait de mauvaise humeur. Généralement il parlait longuement de remèdes; ensuite il entonnait la trompette et débitait solennellement ses textes. Un jour il parla à peu près en ces termes à un lieutenant: « Eh bien, mon ami, vous vous rappelez encore les jours de votre jeunesse, alors que vous faisiez vos délices de l'Ecriture Sainte: que dit donc le Sixième chapitre d'Ezéchiel? »

L'officier impatienté, lui répliqua par une épithète fort peu agréable et ajouta : « Je ne connais pas Ezéchiel, moi. Je ne comprends rien à tout ce que vous me dites. Laissez-moi en repos. »

Les nôtres furent donc obligés d'assister aussi les protestants mourants. Notre premier soin était d'éveiller en eux des sentiments de contrition et de repentir : ce dont ne leur parlaient jamais leurs ministres.

A la fête de la Nativité de Notre Seigneur, quelques Dames de Saarbrück eurent soin de notre arbre de Noël. Les dragées, les bonbons et les cadeaux de tout genre apparaissaient nombreux et serrés entre les feuilles et les bougies. Les soldats chantèrent quelques cantiques, et l'un d'eux déclama un compliment à l'adresse des bienfaiteurs et des bienfaitrices. La distribution des prix dura plus d'une heure.

Le mardi qui suivit la fête de Noël, notre ambulance fut évacuée. Les événements avaient marché : c'était surtout dans l'intérieur de la France qu'on reclamait alors et nos soins et nos services. Le R.P. Supérieur de Paderborn s'était dirigé du côté de Paris avec tous les Pères du troisième an de probation. Plusieurs scolastiques occupés jusque-là à Saarbrück, se joignirent à eux. Les autres furent envoyés dans les ambulances des environs de Metz.

Le nombre des Pères, des scolastiques et des Frères coadjuteurs employés successivement dans les ambulances de Saarbrück est de 20. Ils ont travaillé pendant cinq mois et demi.

II. Ars-sur-Moselle.

Un de nos Pères nous avait précédé dans notre excursion vers Metz. Il arriva dans les environs de cette ville le soir du 17 août. Il passa bien avant au travers des avant-postes allemands et français, pour chercher parmi les victimes de cette sanglante journée les soldats qui vivaient encore, afin de leur administrer les derniers sacrements. Le lendemain il revint sur ses pas pour nous prendre avec lui et nous conduire aux ambulances de Novilly. Le matin du 18 août, nous nous mîmes en route avec notre infatigable conducteur. Nous étions quatre scolastiques et plusieurs religieuses. Nous espérions arriver à Novilly le jour même. Il n'en fut pas ainsi. A quelques lieues du village notre train s'arrêta tout à coup ; les voyageurs furent obligés de descendre et de faire bon gré mal gré une petite halte de vingt-quatre heures.

Le lendemain, la machine et quelques voitures seulement purent continuer leur route. Nous eûmes la bonne chance d'être admis dans ces voitures et bientôt nous arrivâmes à Courcelles. Là nous apprîmes d'un chevalier de Saint Jean que Novilly n'existait plus. L'incendie l'avait détruit : la plupart des blessés avaient péri dans le feu. Nous nous décidâmes alors à suivre l'armée allemande du plus près qu'il nous serait possible pour pouvoir être utiles sur les champs de bataille.

Nous jetâmes nos caisses sur une voiture et en avant au galop.

Tout le long de la route nous aperçûmes des voitures chargées de blessés. Sur les bords du chemin étaient assis ou couchés les soldats moins grièvement atteints : ils étaient parvenus, en se traînant péniblement jusque-là, à se mettre hors de danger. Nous les assistâmes de notre mieux.

Le soir à neuf heures nous arrivâmes tout épuisés à Corny. Il y avait là un directeur d'ambulance. Dès qu'il nous vit, il s'écria : « Soyez les bienvenus, messieurs ! On vous attend avec impatience à Noiéant : à la station se trouvent soixante à quatre-vingts blessés et personne pour les soigner ! Pour l'amour de Dieu, allez-y tout de suite. »

Il fallut donc nous remettre en route. La petite station de Novéant était effectivement remplie de blessés. Nous fîmes venir, du bivouac le plus proche, du pain de munition et du vin, car à Novéant même nous ne pûmes rien obtenir.

A la station il n'y avait que deux lanternes, dont l'une devait absolument rester aux bureaux du télégraphe; on faisait voyager la seconde d'une pièce à l'autre. Une heure s'était à peine écoulée depuis notre arrivée, lorsqu'une quinzaine de voitures amenèrent quatre-vingts autres blessés. Quelques-uns de ces infortunés trouvèrent encore une petite place dans la station; les autres durent rester dans les voitures.

Dès que le jour parut, nous nous appliquâmes à renouveler leur pansement, car tous n'avaient été pansés qu'à la hâte sur le champ de bataille. Qu'il eut été consolant d'avoir un médecin ou un chirurgien avec nous! Chez plusieurs blessés, les chairs autour de la blessure commençaient à se putréfier. Et tous pourtant devaient attendre des jours encore avant d'arriver à l'ambulance qui leur était destinée.

Nous quittâmes Novéant dès que les convois de blessés furent convenablement organisés. Nous traversâmes tout le champ de bataille; il avait une étendue de deux lieues à peu près. L'air était empesté et la chaleur étouffante; les cadavres déjà noirs exhalaient une odeur méphitique.

Après deux heures d'une marche pénible, nous arrivâmes à Gravelotte. Plus de deux mille blessés gisaient sans soin et sans nourriture dans les maisons que le feu avait épargnées.

Pendant plusieurs heures, le Père qui était avec nous administra les derniers sacrements aux mourants. Bientôt il fut mandé à Ars-sur-Moselle, petite ville à quelque distance de Gravelotte. On y appelait à grands cris un prêtre catholique. — Nous, de notre côté, nous nous joignîmes à une religieuse française pour soigner sous sa conduite, autant qu'il était possible, ceux qui avaient le plus besoin. Nous trouvâmes une maison dont personne ne voulait approcher: il en sortait une odeur tellement infecte que les plus courageux se sentaient repoussés. Dans cette maison, les morts étaient jetés pêle-mêle avec les mourants. Nous emportâmes tout d'abord ceux qui étaient encore en vie; un tombereau reçut les cadavres. Dans les rues, la presse était telle, que souvent, en transportant des malades d'une maison à l'autre, nous nous vîmes arrêtés pendant plus d'un quart d'heure. Tout était rempli de soldats et de canons.

Après cette journée si laborieuse, nous prîmes un peu de repos, couchés sur la terre nue. Le lendemain, le Père revint d'Ars-sur-Moselle. Il nous apprit qu'on nous attendait avec impatience dans les ambulances de cette ville. Arrivés là le dimanche 21, nous fûmes immédiatement conduits par l'inspecteur dans l'ambulance dite de la Halle, établie en plein air sur la place du marché. On avait recouvert le pavé d'une couche de cendres, et là-dessus on avait jeté de la paille et des paillasses. Ceux qui avaient subi une amputation étaient couchés sur des tables. Plus tard, quelques riches bourgeois de Francfort nous envoyèrent des bois de lit. Ce don fit plaisir non-seulement aux blessés, mais aussi à nous; on s'habitue difficilement à coucher sur la terre nue.

Comme dans notre ambulance il y avait toujours bon air, et pour cause, on ne manquait pas de nous envoyer les malades qui avaient les plaies les plus dégoûtantes. Ainsi un jour il nous arriva vingt Français dont les plaies étaient en putréfaction. Ces malheureux étaient restés plusieurs jours sur le champ de bataille, exposés à une pluie continuelle: leurs blessures eurent donc tout le temps de s'envenimer. On comprend dès lors que la mortalité dans notre ambulance dût être effrayante. Un jour un médecin dit en badinant à un des scolastiques: « D'où vient donc que vous laissiez mourir tous vos malades? » Le scolastique lui répondit sur le même ton: « Qu'en sais-je, Docteur? Nous exécutons fidèlement vos prescriptions et les gens meurent. »

Vers la fin d'août arrivèrent à notre secours des étudiants en médecine de l'université de Bonn. Ils nous aidèrent courageusement et montrèrent beaucoup d'abnégation: il en fallait d'ailleurs beaucoup pour supporter la vie de l'ambulance de la Halle. C'est cet oubli de soi-même et ce dévouement de nuit et de jour qui décidèrent le médecin en chef et ses adjoints à envoyer à Berlin un rapport très favorable et très flatteur sur les jésuites qui travaillaient dans les ambulances d'Ars-sur-Moselle. Ce fut l'inspecteur lui-même qui nous donna connaissance de ce rapport.

Quoique la misère fut déjà bien grande dans notre ville, l'arrivée subite d'un régiment d'infanterie vint encore l'augmenter. Un boulanger chez lequel nous prenions nos repas vit aussitôt sa boutique envahie par une nuée de soldats affamés. Bientôt il n'y resta plus un pain: le nombre cependant de ceux qui en demandaient allait toujours croissant. Comme le boulanger était fournisseur des ambulances, il avait eu la précaution de mettre dans une seconde pièce la provision destinée aux malades. Malheureusement on pouvait l'entrevoir par la porte vitrée. Le boulanger résistait courageusement à l'assaut, en criant toujours: « Ambulances! nix brod! » Il y en avait parmi les soldats qui présentaient un thaler pour un pain. Heureusement un des nôtres fut averti du siège que subissait le pauvre boulanger. Il courut à son secours et parvint à sauver cent cinquante pains; cinquante de la provision destinée aux ambulances avaient déjà disparu. Le scolastique s'adressa à l'autorité militaire: il obtint qu'on mît une garde dans la boutique du boulanger.

Au commencement d'octobre, les assiégés de Metz se mirent à nous bombarder, à la grande frayeur des blessés et des habitants d'Ars. Pendant dix jours, chaque après-midi, le fort Saint-Quentin nous envoyait régulièrement deux douzaines de boulets, dont chacun pesait soixante-quatorze livres. L'un d'eux entra un jour dans une fabrique, emporta la tête d'un soldat et en blessa cinq autres. Deux de ceux-ci moururent le lendemain par suite de l'amputation qu'on leur avait fait subir. Ce sont les seuls accidents qu'occasionna le bombardement.

Le 11 octobre, le temps était encore mauvais; il fallut évacuer notre ambulance. Les adieux que nous firent les malades et leurs médecins furent bien touchants. Le lendemain, un des nôtres se trouva par hasard à la station au moment où le train qui contenait nos chers blessés allait partir: on fit au scolastique une véritable ovation: on criait, on agitait les chapeaux, on faisait tourner les béquilles. Il y eut pendant quelque temps un tel vacarme que la patrouille prussienne, ne sachant de quoi il s'agissait, accourut en toute hâte.

III. *Pagny-lez-Metz.*

Le 12 octobre, nous aussi nous quittâmes Ars-sur-Moselle. Nous nous rendîmes à Pagny, où le médecin en chef nous avait demandés. Pagny est un petit village de quatre cents âmes, dans le département de la Meurthe. Jusqu'alors la guerre l'avait épargné. Des occupations autrement pénibles que celles d'Ars nous y attendaient. Le soin des blessés ne suscite guère de répugnance, quand on aime tant soit peu les hommes: à Pagny, nous n'eûmes plus de blessés, mais des malades atteints du typhus, de la dyssenterie et d'autres maladies contagieuses. Les médecins jubilèrent à notre arrivée.

« Nous avons entendu, dans ces derniers temps, nous dit l'un d'eux, des choses bien glorieuses pour votre Ordre. Soyez donc les bienvenus, messieurs. » Il ne fallait pas frustrer tant d'espérance. Nous nous mîmes à la besogne avec un redoublement de zèle. Cependant ni ici, ni ailleurs, nous ne fûmes astreints aux services exceptionnellement pénibles qu'exige le soin des malades; partout nous eûmes à notre disposition des hommes à gages, dont l'unique occupation était de travailler, sous nos ordres, à entretenir la propreté dans les ambulances.

Vers la fin d'Octobre, à la demande expresse des médecins, nous reçûmes du renfort. Il était temps d'ailleurs : les travaux, les veilles surtout nous avaient épuisés. L'un de nous avait succombé à la peine. On vit dans cette circonstance combien les médecins s'intéressaient à nous. Tous allaient voir régulièrement le malade, le médecin en chef voulut le traiter lui-même. Plusieurs fois le jour, il visitait notre frère et, le soir, on devait encore lui en donner des nouvelles. Les habitants de Pagny, surtout ceux chez lesquels nous prenions nos repas, nous témoignèrent la même sympathie.

La capitulation de Metz vint lever les ambulances de camp. Nous pûmes dès lors espérer de retourner à Maria-Laach. Le nombre des scolastiques qui se dévouèrent à Ars-sur-Moselle et à Pagny est de huit. Ils y restèrent pendant deux mois et demi. A leur départ, le médecin en chef leur remit le certificat suivant :

Nous certifions en toute vérité que les Pères de Maria-Laach, employés dans nos ambulances de Pagny, ont rempli leurs fonctions avec une rare intelligence, un dévouement extraordinaire et une fidelité à toute épreuve. Les médecins, aussi bien que les malades confiés à leurs soins, en garderont toujours le meilleur souvenir.

IV. Volcklingen.

Nous fûmes envoyés, au nombre de quatre, à l'ambulance de Volcklingen, établie dans l'hopital. Nous y restâmes pendant deux semaines. A notre arrivée, il s'y trouvait soixante-dix blessés et seulement deux religieuses pour les soigner. L'ouvrage ne faisait donc pas défaut. Il fut d'autant plus pénible que le médecin de l'ambulance avait une manière à lui de traiter les blessures. Tous les trois quarts d'heure il fallait renouveler les pansements, la nuit comme le jour. Force nous était donc de rester nuit et jour sur pied et de passer sans relache d'un lit à un autre. On comprendra facilement qu'il nous fut impossible de résister longtemps à de telles fatigues. Après cinq jours, nous étions nous-mêmes souffrants, et après quinze jours, il fallut nous remplacer.

Avant notre installation dans cette ambulance, nous avions eu à subir une épreuve aussi pénible que comique. Arrivés à la station de Bell, nous nous étions adressés au commandant des étapes, afin qu'il prît soin de nous faire continuer notre route le jour même. Comme il n'avait ni chevaux ni voitures à sa disposition, il était décidé à organiser un train extraordinaire à notre intention. En attendant, il nous avait fait prier de nous tenir dans la salle d'attente jusqu'à ce que notre train fût prêt. A peine étions nous assis, qu'un monsieur taillé en véritable colosse entre dans la salle et se dirige tout droit sur nous.

« Messieurs, s'écrie-t-il d'une voix de tonnerre, dites-moi franchement ce que vous avez en vue. N'êtes-vous pas des espions ? »

Nous lui répondîmes avec calme que nous étions des membres de la Compagnie de Jésus et que nous nous rendions sur le champ de bataille pour donner nos soins aux blessés. — « Je veux avoir une réponse bien nette, reprit-il d'une voix formidable. Y allez-vous pour les Français ou pour les Allemands ? »

— « Nous y allons avant tout pour assister nos compatriotes, les Allemands ; c'est dans ce but qu'on nous y envoie. » En lui donnant cette réponse, nous lui présentâmes le sauf-conduit que nous avions reçu à Cologne. Il le parcourut rapidement et nous le rendit en disant : « Regardez-moi la signature : le comte X. ! Bah ! un chevalier de Malte ! Quelle autorité cela peut-il avoir ? Messieurs, continua-t-il d'un ton menaçant, je ne veux point de mystère. Allez-vous à l'armée française ou à l'armée allemande ? » Comme notre réponse fut invariablement la même, le questionneur importun nous parut se rassurer quelque peu et nous dit : « Eh bien ! je vous crois sur parole ; mais malheur à vous si vous avez menti ! Je saurais bien vous retrouver.... Or donc, vous

me dites que vous allez à l'armée allemande pour soigner les blessés allemands: dans ce cas, il convient qu'on vous traite royalement. Asseyez-vous, mes enfants; mangez le pain que vous donne S. M. le roi de Prusse; buvez le vin qu'il vous offre. Messieurs asseyez-vous.» Nous nous rangeâmes autour d'une table et nous attendîmes avec intérêt la suite de cette étrange comédie. A peine étions-nous assis que le curieux personnage rentra et reprit de plus belles ses interpellations à brûle-pourpoint, « Ah! ah! vous êtes des Jésuites!» s'écria-t-il, et il se mit à débiter sans désemparer toute la liste des forfaits qu'on a jamais imputés aux Jésuites. Il frappait la table avec sa canne si violemment, que plusieurs verres se brisèrent. « Du reste, ajouta-t-il par manière de conclusion, nous sommes assez malins pour déjouer les ruses des Jésuites.» Là-dessus il se retira de nouveau pour nous faire apporter, au nom du roi, le rafraîchissement attendu. En ce moment, un des officiers s'approcha de nous et nous dit fort amicalement: « Mes Pères, il ne faut pas trop vous formaliser de la manière d'agir de ce monsieur. Nous avons reçu aujourd'hui la nouvelle d'une éclatante victoire remportée par les nôtres. — C'était le dimanche 7 août. — Cette nouvelle et la fête qui l'a suivie lui échauffent la tête.» La porte s'ouvrit de nouveau: aussitôt l'officier nous quitta, voulant éviter toute rencontre avec le terrible Goliath. Celui-ci nous regarda fixement, se plaça au milieu de la salle et fit un discours sur le triomphe des armes allemandes près de Wœrth. La péroraison était conçue en ces termes: « Messieurs, je vous invite tous à vous lever et à entonner un triple vivat en l'honneur du héros du jour, le prince héritier de Prusse. Celui d'entre vous qui refusera sera considéré comme traître et comme espion.»

Nous nous levâmes et fîmes retentir notre triple vivat en agitant nos chapeaux. Qui pouvait encore douter de nos sentiments patriotiques? L'orateur parut satisfait et se retira.

Nous, nous nous rassîmes et continuâmes à faire honneur à l'excellent vin et aux autres bonnes choses qu'on nous servait aux frais de l'Etat et au nom de S. M. le roi.

Nous ne voulions pas parler entre nous: toute la salle d'attente était remplie de personnes que les cris de notre héros avaient attirées. Naturellement tous les regards se portaient sur nous. Pourtant aucun des assistants ne parut avoir les sentiments du monsieur en question; tous, au contraire, manifestaient assez visiblement leur indignation. Tout le temps que dura l'interrogatoire, nous ne vîmes pas un seul sourire qui aurait dénoté une joie malicieuse à la vue de notre embarras et de notre trouble.

Tout à coup, à notre grande surprise, la porte s'ouvre de nouveau. Notre homme reparaît agitant solennellement sa canne. Il se place au milieu de la salle et prononce un second discours, cette fois-ci sur l'unité allemande. La péroraison se termina de nouveau par une invitation à faire retentir un triple vivat en l'honneur du roi de Prusse. Nous nous exécutâmes de bonne grâce, même avec plus d'énergie que la première fois. Le monsieur parut content de cette manifestation patriotique. « Maintenant, dit-il, je puis en toute conscience être tranquille sur le compte des Jésuites.»

Et il se retira, tout calmé, derrière son verre. En ce moment, le sifflet de la locomotive retentit et nous annonça que notre train nous attendait. Nous nous levâmes aussitôt, tout heureux d'échapper enfin au grotesque personnage qui n'avait pas laissé que de nous causer quelque frayeur.

V. Gorze-lez-Metz.

Les scolastiques employés dans les ambulances de Gorze relatèrent un grand nombre de faits édifiants dont ils ont été les témoins ou les acteurs: nous y remarquons spécialement ce qui se rapporte aux derniers moments d'un ancien élève de notre collège de Brugelette.

La mort du capitaine N. causa une profonde sensation dans notre ambulance. Catholiques et protestants, Français et Allemands furent unanimes à admirer cette fin si belle. Frappé de cinq balles à la terrible bataille du 16 août, aux environs de Gorze-lez-Metz, le vaillant capitaine eut à supporter les douleurs les plus aiguës jusqu'au 22 septembre, jour de sa mort. Ce long mois d'indicibles souffrances, il l'employa à se préparer à sa dernière heure. Cloué sur un pauvre lit, sans pouvoir remuer aucun membre, il tenait les mains jointes et priait presque continuellement: il se montrait aussi patient et aussi résigné à la volonté de Dieu qu'il s'était montré intrépide sur le champ de bataille. Le jour même qu'il avait été blessé, il demanda qu'on lui administrât les derniers sacrements, et depuis lors il continua à recevoir la sainte communion tous les dimanches. Son frère, accouru pour lui donner ses soins, devait lui réciter plusieurs fois le jour les litanies de la très sainte Vierge et d'autres prières que le malade désignait lui-même. Le 20 septembre, les médecins nous avertirent que la mort était imminente: le patient subissait un vrai martyre, il était impossible qu'il le supportât plus longtemps. Son frère ne voulut laisser à nul autre le soin de lui annoncer que l'heure de la délivrance était proche. « Je te remercie, lui répondit le malade, de ta franchise. Je suis prêt à tout: que la volonté de Dieu se fasse! » Dans sa dernière lettre, arrivée la veille de sa mort, son vieux père l'engageait à faire généreusement le sacrifice de sa vie et à se remettre tout entier entre les mains de la Providence. Son frère lui demanda ce qu'il fallait répondre. Le capitaine réfléchit un instant et dit: « Dis à papa que j'ai fait de bon cœur mon sacrifice et que je suis prêt à paraître devant Dieu. » Le 22, jour de la saint Maurice, au matin, il reçut encore une fois Notre-Seigneur avec une piété touchante. Vers midi, après qu'il eut dormi quelques heures, il ouvrit tout à coup les yeux, les porta au ciel, et s'écria d'une voix émue, mais forte: « *Salve, Regina!* » Son père s'approcha aussitôt de lui et lui demanda ce qu'il désirait. « *Salve, Regina!* » fut la réponse. Son père récita alors le Salve Regina, que le malade répéta avec un accent de piété qui fit fondre en larmes tous les assistants. Quand la prière fut achevée il dit: « C'est bien maintenant; c'est là ce que je désirais. » Vers deux heures, nous récitâmes les prières des agonisants. Le capitaine y répondit d'une voix très distincte. Chaque fois que nous prononcions les noms de Jésus, Marie, Joseph, le moribond levait les yeux au ciel. Nous récitâmes encore deux fois le Salve Regina, et la dernière fois, à ces belles paroles qui sont comme le cri de l'exilé vers la patrie: *Ad te clamamus, exules, filii Evæ, ad te suspiramus,* l'héroïque capitaine serra fortement contre son cœur son crucifix et son chapelet, et perdit connaissance. Il demeura ainsi pendant un quart d'heure. Enfin, vers huit heures, il rendit sa belle âme à Dieu. Tous les assistants, parmi lesquels il y avait deux frères du défunt, plusieurs officiers allemands et français, étaient remplis d'une sainte joie; tous exprimaient le désir de mourir d'une telle mort. Un général allemand, protestant, serra, tout ému, la main à un des deux frères et lui dit: « En toute sincérité, monsieur, cette mort-là je ne l'oublierai jamais. » Le défunt s'était acquis une telle vénération par sa vie édifiante et sa belle mort, que tous les personnages distingués qui se trouvaient alors à Gorze et dans les environs — et ils étaient nombreux — voulurent assister au service solennel célébré dans l'église catholique de l'endroit.

Le capitaine N. comptait douze ans de service militaire. Il s'était distingué dans les campagnes de 64 et de 66, non-seulement comme bon guerrier, mais comme bon catholique. La ville de Heiligenstadt, où sa compagnie a été longtemps en garnison, conservera toujours le souvenir de cet homme de bien: il y était connu surtout comme un chrétien très fervent, fréquentant souvent les sacrements. Une dévotion toute spéciale à la Mère de Dieu n'aura pas peu contribué à une vie si édifiante et à une si glorieuse mort. Cette dévotion, il l'avait puisée à la maison paternelle: elle n'a fait que se fortifier

dans les tolléges de Metz et de Brugelette, où le capitaine N. a été élevé et congréganiste.

VI. Courcelles-Chaussy.

Le jour de la fête de notre bienheureux frère Jean Berchmans, nous quittâmes Maria-Laach au nombre de sept scolastiques. A Coblence, nous nous joignîmes à deux de nos Pères et à un chevalier de Malté qui était chargé de nous conduire au lieu de notre destination. Le 15 août, nous arrivâmes à Saarbrück, d'où nous pûmes pousser en chemin de fer jusqu'à Remilly. La peur de l'ennemi avait fait fuir presque tous les habitants de ce village. Nous allâmes rejoindre un régiment de uhlans qui bivouaquait aux environs et nous leur demandâmes des voitures qui pussent nous transporter jusqu'à Courcelles-sur-Nied. Elles nous furent accordées, grâce au bon vouloir du commandant des étapes. Plusieurs ministres protestants eurent la permission d'en profiter comme nous; mais voyant que nous étions dix robes noires, ces messieurs préférèrent remettre leur voyage à un autre moment. — La nuit était déjà avancée quand nous parvînmes au petit village de Courcelles sur-Nied. Nous eûmes pourtant la satisfaction de trouver un abri et de la paille pour nous reposer des fatigues du voyage. Le lendemain, après la sainte messe, nous nous séparâmes, un Père et trois scolastiques, du reste de la bande dont la destination était Pont-à-Mousson, et nous nous rendîmes à Courcelles-Chaussy, où était l'ambulance de camp du 2ème corps d'armée. Nous y arrivâmes le 17 août, vers midi. Il s'y trouvait alors deux cents blessés. L'église catholique, la maison d'école, la maison communale, la synagogue et quelques maisons privées avaient été appropriées à l'ambulance. Nous nous présentâmes aussitôt au médecin en chef qui nous reçut avec bienveillance. Le Père fut désigné naturellement pour s'occuper du soin spirituel des blessés. Deux d'entre nous reçurent l'office d'infirmier, et le troisième fut chargé de surveiller la préparation de la nourriture des blessés, c'est-à-dire qu'il fut nommé dépensier. — Nous fûmes reçus à l'ambulance par le médecin-adjoint avec la plus grande cordialité. C'était un fervent catholique des Provinces-Rhénanes. Dès qu'il apprit que nous venions de Maria-Laach, il nous dit qu'il s'y était rendu aux Pâques dernières pour y trouver un bon confesseur. — Il suffit, pour faire ressortir en peu de mots tout le bien que nous fûmes appelés à faire dans les ambulances de Courcelles, de rapporter en toute simplicité les paroles élogieuses que la reconnaissance fit dire à un blessé protestant peu de temps après notre arrivée. « Nous avons à remercier le bon Dieu, disait-il, de ce que les Pères sont venus. » Quelque bon que soit un infirmier salarié, il dira toujours et avec raison: « Pour tant d'argent, vous aurez tant de dévouement; mais les jésuites ne calculent pas. » Notre dévouement fut cause que les officiers blessés demandèrent d'être soignés exclusivement par nous. Aussi le médecin en chef confia-t-il ce service d'honneur à l'un d'entre nous. Heureusement, ces messieurs n'étaient pas nombreux: l'expérience nous a appris qu'on a moins de peine dans les ambulances avec une quarantaine de soldats qu'avec une dizaine d'officiers. De son côté, le Père, chargé du spirituel, remplissait ses fonctions avec autant de succès que nous les nôtres. Chaque jour il visitait tous les malades. Ses visites étaient ardemment désirées non-seulement par les catholiques, mais aussi par les protestants. Si ses occupations l'obligeaient parfois de négliger ces derniers, ils ne manquaient pas de nous demander avec anxiété: « Pourquoi le Père n'est-il pas venu aujourd'hui? » Un des médecins-adjoints, protestant, tomba malade du typhus. Il ne voulut jamais, pendant tout le cours de la maladie, recevoir le ministre protestant, tandis qu'il demandait avec instances que le Père vînt le voir le plus souvent possible. Il paraissait aussi très heureux lorsque nous nous trouvions auprès de lui. D'ailleurs, nous avons pu observer maintes fois que notre seule présence consolait et encourageait les malades et les moribonds: c'était comme une grâce spéciale attachée à notre vocation. — Que de jeunes gens, qui ne connaissaient les jésuites que parce que les mauvais journaux, les mauvais livres et la calomnie leur en avaient appris, ont déposé à Courcelles leurs préjugés contre nous! L'un d'eux était intimement convaincu que les jésuites étaient une secte de juifs: il tombait des nues quand on lui apprit qu'ils étaient au moins catholiques. Un jour, un officier protestant vint d'assez loin voir un de nos malades,

capitaine de cavalerie. Le scolastique entrait dans la chambre lorsque l'officier était occupé à faire ses adieux au capitaine. « Vous me paraissez un moine, » dit l'officier au scolastique. — « Je suis religieux, » répliqua celui-ci. — « Et à quel ordre appartenez-vous ? » — « Je suis jésuite, monsieur, » — « Comment, jésuite ! fit l'officier tout étonné. Vous vous chargez donc aussi du soin des blessés qui n'ont pas vos croyances ? » — « Pourquoi pas ? répondit le scolastique. Nous prodiguons nos soins à ceux qui en ont besoin, sans nous informer s'ils sont protestants ou catholiques. » — « Voilà qui est beau ! reprit l'officier en serrant la main au scolastique. Un autre me l'aurait dit, je ne l'aurais jamais cru. »

Un ministre protestant était venu à Courcelles auprès de son frère malade, soigné par un des nôtres. Il exprima le même étonnement que l'officier dont nous venons de parler. Lorsque, après la mort de son frère, il retourna en Allemagne avec le corps du défunt, il ne savait comment nous remercier de notre dévouement. « Jamais, monsieur, nous dit-il tout ému, je n'oublierai ce que vous avez fait pour mon frère. Vous aurez toujours en moi un ardent défenseur. » — C'est ainsi que Dieu bénissait nos peines et nos pénibles travaux dans les ambulances de Courcelles. Faire un peu de bien aux âmes, c'est le but pour lequel nos supérieurs nous y avaient envoyés. Grâce à Dieu, nous avons la conviction de l'avoir atteint. A Dieu seul en soit la gloire !

VII. *Pont-à-Mousson.*

Nous avons dit qu'à Courcelles-sur-Nied notre bande s'était partagée en deux : tandis que nous autres nous nous rendions à Courcelles-Chaussy, nos frères se dirigèrent vers Pont-à-Mousson. Voici la relation de leurs travaux dans les ambulances de cette ville.

Nous fîmes notre entrée à Pont-à-Mousson, juchés sur un chariot de paysan, traîné par quatre chevaux. Nous avançâmes jusque devant la mairie. Là il y avait un tumulte incroyable de soldats et de bourgeois : les premiers piétinaient d'impatience en attendant leurs billets de logement ; les autres voulaient à toute force parvenir à présenter leurs réclamations au maire pour être dispensés de loger des soldats. Grâce aux bons soins de Son Excellence le prince de Reuss, le maire nous indiqua immédiatement notre logement au petit séminaire, où on avait projeté d'établir l'ambulance. Mr. le Docteur Lippelt était déjà établi dans la maison. Nous nous présentâmes à lui : il nous reçut avec bienveillance et nous dit que le soir même devait venir de Mars-la-Tour le premier convoi de blessés, et que le lendemain il indiquerait à chacun de nous son office dans l'ambulance.

Nous nous retirâmes alors dans notre chambre pour nous reposer tant soit peu des fatigues du voyage. — Nous étions à peine endormis, lorsque tout à coup un cri se fit entendre : « Descendez vite, mes Pères, il vient de nous arriver onze cents blessés. » C'était le comte Abengersen qui parlait ainsi. Il était onze heures de la nuit : néanmoins, nous fûmes prompts à l'appel. Dans l'établissement rien n'était préparé pour recevoir tant de blessés. Ces malheureux n'avaient pas eu de nourriture depuis trois jours, et pourtant notre premier soin dut être, non pas de leur donner à manger, mais de les abriter. On étend de la paille dans les grandes galeries qui entourent la cour carrée du collège : ceux qui peuvent encore se traîner reçoivent l'ordre d'aller s'y reposer en attendant mieux. Après cela, on remplit les corridors, les vestibules et les autres places du rez-de-chaussée. Quand tout est rempli, nous portons à l'église ceux qui n'avaient pu trouver place ailleurs.

Nous passâmes toute la nuit dans ce rude labeur. Le matin venu, il fallut songer à organiser définitivement l'ambulance. Le supérieur dut, bon gré mal gré, céder les dortoirs du pensionnat : il y avait trois cents alcôves. Les diaconesses protestantes, attachées à l'ambulance, redoutant, et avec raison, le rez-de-chaussée, n'eurent rien de plus empressé que de se réserver les dortoirs : elles s'y installèrent sans demander l'autorisation de qui que ce fût. Pour nous — quatre scolastiques et douze religieuses — nous eûmes à soigner les blessés logés dans l'église et dans les trois grandes salles du collège.

Si la nuit avait été laborieuse, cette première journée le fut bien davantage. Nous tombions de lassitude et de sommeil.

Mais voici que, au moment où nous voulions aller prendre un peu de repos, il nous arriva un nouveau train de deux cents blessés.

Les travaux de la veille reprirent de plus belle : il fallut loger tout ce monde et il n'y avait presque plus de place. Quelle désolation ! quelles amères souffrances ! Tous ces blessés arrivèrent de Mars-la-Tour, où la patrie allemande avait payé la victoire par le sacrifice de dix-sept mille six cents combattants, dont six cents officiers (chiffres officiels). — A Pont-à-Mousson, les registres de l'ambulance constatèrent, dès le premier jour, la présence de mille trois cents six blessés. Ce chiffre s'éleva dans la suite à mille six cents soixante-dix, maximum des blessés soignés en même temps au collège de Pont-à-Mousson. Les médecins et les infirmiers ne pouvaient suffire à la besogne. Il y avait des blessés qui étaient à l'ambulance depuis six, sept et huit jours, avant qu'on eut le temps d'extraire les balles de leurs blessures ou de faire les amputations qu'exigea l'état de beaucoup d'entre eux. Ceci n'étonnera pas, si l'on fait le raisonnement que fit un jour en notre présence l'inspecteur des ambulances : « Il y avait ici quarante chirurgiens, chacun d'eux aurait, en moyenne, cinquante blessés à soigner : — ce qui est énorme, quand on pense au temps que le médecin doit chaque jour consacrer à chaque blessé en particulier. » — Dans les premiers jours de notre installation, nous eûmes la visite de S. M. le roi Guillaume. Il nous trouva tous à la besogne : il parut extrêmement satisfait et nous dit avec la plus grande cordialité : « Voilà qui est beau ! Je suis très content que vous soyez venus nous aider. » — Le lendemain, 22 août, au matin, le prince Frédéric-Charles vint aussi voir l'ambulance ; dans l'après-midi du même jour, le prince héritier de Saxe honora pareillement les blessés de sa visite. — Pendant les deux mois que nous passâmes à Pont-à-Mousson, notre besogne fut toujours rude et pénible. Dieu bénissait visiblement nos efforts : — : nous avions la confiance et l'affection de tous ceux avec lesquels nous devions avoir des relations. Nous étions donc à même de faire du bien à tous. Tandis que le Père, chargé du soin des âmes, s'occupait spécialement des moribonds — et ils étaient nombreux — nous cherchions, de notre côté, à inspirer de la confiance à nos malades, à les encourager, à les entretenir dans des sentiments de résignation à la volonté de Dieu.

Vers le milieu du mois de Septembre, on commença à évacuer l'ambulance du collège. On dirigea les blessés vers l'Allemagne, mais eux-ci étaient remplacés par les soldats malades du typhus et de la dyssenterie. Certes, ce n'était pas un moyen d'alléger notre besogne. Les veilles surtout devinrent excessivement pénibles ; il arrivait souvent, pendant la nuit, que quatre ou cinq malades, dans le délire sautaient à la fois de leur couchette ; et pourtant il n'y avait alors qu'un seul scolastique pour mettre ces gens à la raison et les faire rentrer au lit. Et ce pauvre scolastique, les malades allemands le prenaient pour un Français, et les Français pour un Prussien qu'il fallait battre : dans leur délire, ils en vinrent maintes fois à des voies de fait. — Le 10 octobre, une dépêche télégraphique rappela deux d'entre nous à Maria-Laach ; les autres reçurent ordre de se rendre à Corny. Il ne restait donc plus que le Père à l'ambulance du collège de Pont-à-Mousson.

Cet ordre, arrivé à l'improviste, fit une impression d'autant plus fâcheuse sur les médecins et sur les autres employés de l'ambulance, que nos supérieurs ne parlaient pas de nous faire remplacer. Pour nous, nous ne pouvions qu'obéir, sans nous laisser toucher ni par les prières des médecins, ni par les instances des malades et des convalescents. — Le 11, au matin, nous quittâmes Pont-à-Mousson, accompagnés des souhaits de bonheur que nous adressaient tant de personnes qui nous étaient devenues bien chères. — Dans un document officiel concernant l'ambulance du collège de Pont-à-Mousson et publié dans les journaux, on a fait ressortir dans les termes les plus flatteurs que sans les Jésuites, accourus au secours, on ne serait jamais parvenu à bien organiser cette ambulance. D'après les registres du médecin en chef, pendant les deux mois que nous y avons passé, il conste que dix-sept mille soldats y ont été successivement reçus et soignés. De ces dix-sept mille, douze mille au moins ont passé par nos mains.

Indes. — Mission Belge du Bengale.

Extraits de la correspondance. — Février 1873.

... Voici quelques extraits des lettres qui nous sont arrivées de Calcutta et de Balasore. C'est de cette dernière station que le P. Sarpat écrit les détails suivants:

Tout en détruisant beaucoup, le Cyclone nous a fait du bien; c'est-à-dire qu'en nous donnant beaucoup d'ouvrage, il nous a mis dans la necessité de rétablir les choses sur un meilleur pied. La bâtisse de notre résidence est achevée; il n'y manque que les portes et les fenêtres à l'étage supérieur que nous venons d'ajouter. Nos braves Hindous viennent l'admirer comme une merveille, surtout à cause des voûtes, car tout est voûté jusqu'au sommet. La voûte de l'étage supérieur nous tient lieu de toit et sert en même temps de terrasse pour s'y promener et respirer un air pur à 36 pieds d'élévation. Ces voûtes sont beaucoup plus élégantes que les terrasses ou plafonds ordinaires; elles ont de plus l'avantage d'une plus grande solidité, et nous coûtent beaucoup moins, c'est de l'économie.

En attendant les ressources pour achever l'orphelinat et l'église, nous préparons des briques, aussi sur notre terrain, et tout près de l'édifice. Ces briques se font, comme tous les ouvrages indiens avec une simplicité toute primitive. Un individu bone la terre et l'autre la pétrit avec les pieds, après y avoir mis de l'eau; puis tous deux en prennent autant qu'ils peuvent porter et la déposent dans un endroit aplani. Là, ils s'accroupissent, chacun humecte avec de l'eau une forme en bois, y place une boule de terre pétrie, l'enfonce, l'aplatit avec la main, puis enlève la forme, la mouille de nouveau et recommence la même opération. Ils nous en font ainsi 2200 pour une roupie (2 f. 50). Alors on prépare sur le terrain un rectangle plat qui sera la base du four. On y dispose les briques en ruelles qu'on remplit de menu bois, deux tas ou lits de briques recouvrent ces bois, et soutiennent un lit de bûches, disposées à intervalles, sous lesquelles on arrange d'autres briques; le tout est recouvert de nouveaux tas; puis viennent de gros blocs de troncs d'arbres coupés en morceaux; on continue ainsi jusqu'à la hauteur voulue et enfin on plâtre le tout avec de l'argile sur une mince couche de paille, laquelle aide la cuisson des briques extérieures. Quand on y met le feu, ... il pénètre dans les ruelles inférieures, le tout devient une fournaise pour 3 ou 4 jours, et tout est terminé. Les Sœurs en font autant pour achever leur couvent qui n'est que commencé. Vos bons souhaits vont donc se réalisant petit à petit.

Une de nos Sœurs, qui avait besoin de changer d'air à cause de la fièvre, est partie pour Calcutta. Nous en attendons de là une autre pour la remplacer, car il y a de l'ouvrage pour cinq plutôt que pour deux. Les Babous, ou Messieurs Indiens, qui, il y a 4 ou 5 ans, ne voulaient pas d'écoles de filles, et refusaient d'y laisser aller leurs enfants, me demandent à présent d'aller en établir près de leurs maisons, et offrent le terrain ou même le bâtiment; mais nous ne pouvons pas accepter. Après avoir pioché pendant sept ans un terrain inculte, et passé le temps en préparatifs, sans grands fruits apparents de conversions, nous sommes heureux de voir ainsi une moisson déjà mûre, au moins la semence germer et grandir sur plusieurs points. Notre église, quoique seulement à demi construite, attire les regards, On veut voir notre belle chapelle avec ses statues et ses tableaux, chefs-d'œuvre extraordinaires pour le pays; on s'informe de notre conduite, de notre religion, tout cela appelle des explications et fait réfléchir. Nos petits livres Orijas et Bengalis que nous

distribuons ou vendons selon les circonstances, travaillent aussi sans bruit, et commencent à faire de l'effet. Le fils d'un Rajah, ou roi, dépossédé, d'abord notre écolier, puis professeur dans notre école, est tout décidé à se faire catholique. Il n'attend que le moment où il sera libre de se déclarer. Aujourd'hui déjà, il instruit sa mère et ses sœurs. Un de nos grands écoliers, musulman, grand ennemi du christianisme, est venu hier me demander une Messe et m'apporter une roupie à cette intention. Dans un moment de danger, poursuivi par des voleurs, il avait promis de faire dire une Messe s'il échappait. Qui peut lui avoir inspiré un tel vœu, je l'ignore, mais c'est extraordinaire et un premier signe de conversion. Aussi, quoiqu'il croie encore fermement en Mahomet, il a écouté mes explications sur la Messe et sur d'autres points de doctrine avec un esprit bien différent de ce qu'il était jadis; d'intraitable qu'il était sur l'article de la religion, il est devenu presque docile.

Il y a peu de temps, on vit un de nos domestiques du collége payer aussi son tribut d'hommages et de respect au seul vrai Dieu. Ce sont des païens qui enlèvent la poussière des bancs à la chapelle du collége; or, pendant que l'un d'eux, le chef de nos béras, s'acquittait de son office, un de nos Pères le vit un jour faire une profonde adoration devant le S. St Sacrement. Le Béra évidemment se croyait seul; plaise à Notre Seigneur de récompenser un jour au centuple cet acte de religion. Tous nos béras disent du reste que le bon Dieu est dans notre chapelle.

Je ne vous ai jamais rien dit, je crois, de la répugnance extraordinaire que les Indiens ont pour tout ce qui est mort. Supposez qu'un animal, une vache, un chien, vienne à mourir chez vous; il faut faire venir des Indiens d'une caste spéciale, les Dooms, pour vous en défaire. Quelqu'un est à la chasse, et tue un chien pour attirer d'autres animaux, il faudra qu'un Doom vienne de 1 ou 2 milles pour le mettre à la portée du chasseur, même les peaux préparées sont pour eux chose immonde qu'ils ne peuvent toucher, la religion des Béras le leur défend. J'ai eu le cas avec notre menuisier, homme de beaucoup de simplicité et de franchise; il n'est, par une bien rare exception, ni menteur, ni voleur; c'est un bon Hindou. Je désirais qu'il m'aidât à transporter cinq peaux de léopard à l'endroit où il avait préparé des planches pour les y attacher et les faire sécher. J'ai dû en prendre ma part, mes instances ne firent rien et je dus porter moi-même les cinq peaux là où je les voulais.

Pendant que vous vous chauffez à un feu artificiel, le feu naturel du soleil nous envoie des maxima de 90 ° Farenheit (plus de 32 centigrades) à l'ombre, et de 140 ° au soleil (60 centigrades), c'est suffisant pour cuire un œuf, le carême peut venir en février. Si la température continue à augmenter de cette façon, il fera même plus chaud que l'année dernière. L'année passée, nous n'avons atteint 90 ° pour la première fois que le 28 février, et cette année, nous l'avons dès le 20. Les 90 ° se sont maintenus jusqu'à aujourd'hui inclusivement, ou plutôt, nous en sommes à 93 °. On décrit la saison chaude comme la plus redoutable, tandis qu'elle est très-saine, pourvu qu'on ne s'expose pas au danger. La saison des pluies est considérée ici, par tous nos Pères, comme la plus mauvaise. Aussi c'est alors que le choléra, la dyssenterie règnent le plus à Calcutta et font le plus de ravages.

Le P. Devos nous écrit à la date du 27 février:

"Le P. Lafont, Recteur du Collége, vient de donner sa seconde séance de physique au Medical College Hospital

devant un public choisi, la plupart de la classe élevée en Bengale, le reste, composé d'Européens, entre lesquels une demi-douzaine de protestants ministres de leur religion. Le succès, déjà très-grand la première fois, a été surpassé cette fois-ci. Il s'agissait de la polarisation de la lumière, avec expériences. Vous dire que l'assemblée était ravie, ce n'est pas exagérer. A la clôture de la séance, qui avait commencé à 8 h. ½ du soir, on ne se contenta point des compliments d'usage, et des félicitations d'étiquette aux lectures (c'est ainsi qu'on appelle ces sortes de séances). Après le speech, ou discours de félicitation, l'auditoire enthousiamé, brûlait de s'exprimer de plus belle. Un respectable indigène, aux allures nobles, se lève et se fait écouter avec plaisir: « Le Rév^d P. Lafont, dit-il, entre autres choses remarquables, fait parmi nous ce que disait le Christ: Voici, voici mes «frères, mes proches, ma mère! Il a quitté les siens «avec un dévouement qui ne demande pas quand il les «reverra. Il songe au bien-être, au progrès, à l'instruction «des siens d'à présent, de nous tous, qu'il envisage comme «remplaçant pour lui ceux qui lui sont chers en Europe. «C'est pour nous qu'il travaille, c'est à nous qu'il pense «et se dévoue en s'oubliant lui-même; c'est devant nous «qu'il ouvre les trésors de la science européenne. » — On le comprend, ces paroles firent sensation. Le lendemain une feuille indigène continuait sur ce ton et avançait l'idée que le gouvernement devrait bâtir une vaste salle pour des séances de ce genre, si utiles, si agréables, si instructives; « Car maintenant, ajoutait-elle, «que voyons nous? Une foule compacte de gentlemen, «natifs et autres, qui, insatiables de voir et d'entendre, sem«blent vouloir monter sur les épaules les uns des autres, «comme en amphithéâtre, pour ne rien dire de ceux qui «ne peuvent entrer... et regardent de loin. »

L'honneur qui rejaillit de tout cela sur le collége, qui prospère de plus en plus, et ce qui est notre but, sur la religion, se conçoit aisément. La Province Belge y voit son œuvre et les bénédictions du Ciel. C'est bien comme cela que devait commencer la mission de Calcutta: "Ad educandam juventutem mittimini," nous écrivait le R. R. Père Général en 1860.

La seconde partie, c'est-à-dire la mission proprement dite, ou l'œuvre des conversions, ne pouvait prospérer en même temps, par la raison toute simple qu'elle n'a pas à avoir jusqu'ici son personnel requis. Vienne ce personnel, quand la Belgique pourra le fournir, grâce à notre Ecole apostolique, et alors, mais alors seulement s'ouvrira pour la conversion du Bengale une ère nouvelle, un commencement de prospérité. Si cette œuvre prospérait avant qu'il y eût des ouvriers évangéliques, ce miracle serait plus inouï que tous ceux de St François-Xavier. Si actuellement vous n'apprenez rien de particulier, en fait de conversions, c'est en règle. Le collége, non plus ne commença de prospérer que lorsqu'il se vit en possession de son personnel voulu, à l'arrivée des Scolastiques, alors qu'après bien des hésitations, on passa outre en Belgique sur la crainte qu'on avait de nous envoyer ces jeunes Missionnaires. Réparer parmi nos catholiques les brèches faites jadis par le protestantisme, convertir ça et là quelques protestants ou infidèles isolés, préparer de loin le terrain pour la semence evangélique dans quelques postes comme ceux du P. Sapart, du P. Stockman, du P. Goffinet (Balasore, Choizbassa, Koi-Khalée) où la moisson, loin d'être mûre, n'est pas même à la floraison, voilà tout ce qu'il est humainement possible de faire pour le moment et pour longtemps encore. Je n'exagère rien quand je dis que pour nos catholiques seuls, nous sommes loin d'avoir

un personnel proportionné. Voyez, sans sortir de Calcutta, la paroisse St. Thomas. Son curé, le P. Shea, est rédacteur de l'Ind. European Correspondence, et son Vicaire le P. Larcher professeur au collège. Avec une feuille hebdomadaire de cette importance pour l'un et la responsabilité des examens universitaires pour l'autre, que voulez-vous que curé et vicaire fassent, sinon courir aux cas d'urgence, laissant tout le reste à la garde de Dieu? Jugez de ce que deviennent inévitablement tant d'œuvres dont la nécessité n'est que trop évidente ici, telles que la visite des malades qui ne sont pas à la mort, la visite des pauvres, surtout des pauvres honteux qui n'ont pas les moyens d'aller à l'église, faute d'habits ou d'argent pour le palanquin, la visite des retardataires pour les devoirs pascal, des familles qui envoient leurs enfants à l'école protestante et les marient à des protestants, de celles où couvent le doute et l'idée de l'apostasie, de celles où la messe du dimanche et la loi de l'abstinence se négligent, non de parti pris comme en Europe, mais par suite de cette nonchalance orientale, qui pour aller au Ciel attend qu'on l'y pousse l'épée dans les reins. Le prêtre en ce pays est beaucoup plus puissant qu'en Europe pour combattre ces misères et tant d'autres, s'il a le temps d'aller secouer chez eux la léthargie des Asiatiques; mais en revanche, à défaut de ce loisir, telle est leur inconstance, surtout au contact de l'hérésie, du schisme, dont ils ont très-peu d'horreur, si toutefois ils en ont, que tôt ou tard on peut s'attendre à une catastrophe du genre que voici. Une veuve d'un mari protestant avait six filles, catholiques comme elle, à l'exception de l'aînée. La seconde en âge avait, elle aussi, été protestante jusqu'au temps de son éducation chez les religieuses qui élevèrent aussi les plus jeunes, et qui l'avaient crue assez ferme dans sa foi pour l'employer comme aide-maîtresse d'école. L'aînée, protestante jusqu'aux dents, piquée de la conversion de sa sœur, voulut profiter du manque total d'influence de la mère, qui était sans instruction, et des allures mondaines que prenaient celles de ses sœurs qui venaient de se marier ou étaient sur le point de le faire. Elle ne réussit que trop bien dans son rôle de serpent qu'elle joua dans la maison; aujourd'hui la mère est la seule qui soit encore catholique, tout le reste ayant apostasié il y a quelques mois. A l'époque de ce grand malheur, la famille venait de s'établir dans ma paroisse. Le P. Jacques et moi, nous fîmes de vains efforts pour sauver ce qui aurait encore pu échapper au naufrage, tout fut inutile, il nous faut attendre. Déjà la seconde fille a renoncé deux fois à l'anglicanisme pour devenir anabaptiste; je ne désespère pas d'un quatrième changement, la répétition du premier, et cette fois définitive. Malheureusement ces grandes apostates sont déjà elles-mêmes mères de famille et propagent l'apostasie. Je ne sache pas, qu'au temps propice pour parer à cette ruine, ni curé, ni vicaire ait eu connaissance du danger, et cela sans qu'il y ait rien de leur faute. C'est la faute de leur surcharge d'ouvrage et du manque de prêtres. Quant à la paroisse de Noorghee-hatta, où se trouve la cathédrale, son vicaire, Monsignor Giorgy, est trop avancé en âge pour courir par la ville, sous notre ciel de feu, et faire le Missionnaire dans les familles. Pour ce travail du dehors il ne reste que le vicaire, le P. Cesary. Malgré les deux succursales de Bowbazar et de Boitakhana, un seul prêtre ne saurait jamais suffire à une besogne de ce genre, pas même à la moitié!

Négapatam. — (Maduré.) — Le

R. P. Centres, professeur au collége-séminaire de Négapatam, nous écrit :

La distribution annuelle des prix du collége-séminaire St Joseph de Négapatam a eu lieu le 30 juin. Elle était honorée de la présence de NN. SS. Canoz, vicaire apostolique du Maduré, et Laouënay, vicaire apostolique de Pondichéry. Inutile d'ajouter qu'un nombre considérable de Missionnaires des environs se sont fait un plaisir de suivre l'exemple de leurs premiers pasteurs ; mais ce qui a lieu d'étonner, c'est que l'élite de la population anglaise et hindoue s'y était donné rendez-vous, témoignant ainsi, quoique protestante et païenne, de sa sympathie pour un établissement catholique.

« C'est le soir à 7 heures que la séance a commencé. Après la distribution des prix aux classes inférieures, une comédie anglaise a été jouée par les élèves. Elle a duré plus de 2 heures. Malgré les difficultés que doivent naturellement éprouver des hindous pour représenter, en langue étrangère, les scènes de notre civilisation européenne, le public a été satisfait de la manière aisée dont ils se sont acquittés de leurs rôles. L'exercice s'est terminé par la distribution des prix aux classes supérieures. Plusieurs des ouvrages donnés en prix avaient été offerts par les notables de la ville, tels que le collecteur, le directeur du chemin de fer du midi, etc., qui se sont fait un plaisir de couronner eux-mêmes les lauréats.

Le collége St Joseph est dans un état florissant. Depuis six ans qu'il a été affilié à l'université de Madras, le nombre des élèves a doublé ; il est actuellement de 350 dont 150 pensionnaires tous catholiques, réunis de différents points du sud de l'Inde, et 200 externes, la plupart païens, mais qui nous donnent des consolations par leur bon caractère et leur application à l'étude. Nos succès dans les examens universitaires ont été, cette année, supérieurs à ceux des années précédentes, et nous ont mérité les félicitations du directeur de l'instruction publique.

Le collége-séminaire de Négapatam rend de grands services en élevant chrétiennement les enfants catholiques, qui iraient perdre leur foi dans les écoles protestantes et païennes, et en les formant, au moins quelques-uns, à l'état ecclésiastique ; il ferait surtout grand honneur à la religion, par le crédit dont il jouit. C'est en effet à peu près la seule maison d'éducation catholique de quelque importance dans le sud de l'Inde, où les protestants possèdent un si grand nombre d'écoles. Et quoique, vu sa situation, il soit inférieur à nos collèges de Calcutta et de Bombay, il n'en mérite pas moins les simpathies et l'appui des catholiques.

Le fait suivant suffit pour montrer la confiance qu'inspire notre enseignement. D'après un ordre récent du gouvernement, les municipalités doivent se charger de l'enseignement élémentaire, qui jusqu'à ce jour avait été négligé. La municipalité de Négapatam eut donc à décider à qui elle confierait la direction des écoles primaires de la ville. Or ici, comme presque partout, nous avons la chance d'avoir à côté de nous les méthodistes anglais, qui ne laissent passer aucune occasion de contre-carrer les œuvres catholiques. Ils ont élevé à Négapatam un collége où ils sont parvenus à réunir bon nombre d'élèves, quoique leurs succès ne soient guère brillants. Le ministre se met aussitôt en campagne pour accaparer cette branche de l'enseignement;

et tout d'abord, il faut l'avouer, il pouvait se flatter d'avoir réussi. Cependant le conseil municipal, après un examen plus sérieux, se décida en faveur des jésuites, et les protestations frénétiques du méthodiste ne servirent qu'à le rendre ridicule, même à ses compatriotes et coreligionnaires. Peu de jours après, il quittait Négapatam.

Le R. P. Supérieur du collége, qui est actuellement le P. de Rochely, a ainsi sous sa direction, outre les élèves du collége, une douzaine d'écoles primaires, disséminées dans les différents quartiers de la ville et qui comptent environ 500 enfants. Chaque mois, il reçoit de la municipalité les fonds nécessaires pour leur entretien. Il a à sa disposition un inspecteur, un ancien élève du collége, qui est chargé de visiter ces écoles chaque jour, de former les maîtres et de le tenir au courant de tout ce qui se passe. On conçoit aisément de quelle importance est pour nous cette charge qui nous met en rapport avec les enfants de la ville et les attache à nous; ainsi tombent les préjugés, la confiance naît dans ces jeunes coeurs avec l'estime pour notre sainte religion, et la conversion se prépare.

Syrie. — (Visite de M. Roustan au Patriarche maronite, aux colléges de Ghazir et d'Antoura.)

... Le 3 mai, au matin, M. Roustan quittait Beyrouth et se dirigeait vers la partie du Liban qui porte le nom de Kesrouan. Le but de ce voyage était, non seulement de visiter S. B. Mgr le Patriarche maronite et les missionnaires français, mais aussi de prouver à la population maronite que la France, en dépit de ses malheurs, ne cesse de lui porter le plus vif intérêt et de se regarder comme sa protectrice.

Au fleuve du Chien (Lycus), qui forme la limite méridionale du Kesrouan, M. Roustan rencontra une nombreuse députation libanaise qui venait lui donner la bienvenue et s'unir à son escorte. Il y avait là près de cent cavaliers et au moins 1500 hommes armés de fusils. Je renonce à vous dépeindre l'entrain avec lequel tous ces braves Libanais brûlaient leur poudre.

Lorsque le cortége atteignit la gracieuse baie de Djouni, que domine la résidence patriarcale, la foule accourue des villages, envahit les chemins et éveilla tous les échos par ses acclamations et ses chants. La fusillade reprit de plus belle; toutes les cloches étaient en branle; les prêtres, les cheiks et les bourgeois de la contrée venaient offrir leurs hommages au représentant de la France.

C'est ainsi que M. Roustan, précédé et suivi d'une foule toujours croissante, fit, une heure durant, l'ascension de la montagne où est établie la résidence du Patriarche maronite, chez qui le consul passa 24 heures. Après cette visite, M. Roustan prit le chemin de Ghazir, en traversant Ghosta et Délepta, villages situés à deux heures de la mer. Le cortége de la veille l'escorta jusqu'à la limite du territoire de Ghosta, gros village où l'on compte bon nombre de chefs de l'ancienne famille des Khazènes. Les nobles étaient à cheval; la jeunesse tout entière était sous les armes et des deux côtés du chemin, la foule acclamait le consul de France.

M. Roustan s'était fait annoncer à Ghazir pour 4 heures de l'après-midi. « Mais, deux heures « n'avaient pas sonné, m'écrit le R. P. Guiornaud, que « la garnison libanaise de Ghazir stationnait déjà à « l'extrême limite du territoire de cette petite ville, du « côté de Délepta, situé au sud-est. Bientôt un bataillon de jeunes Ghaziriens, que commandait l'émir Mesnquâd Chehab, notre ancien élève, alla rejoindre les soldats de la garnison. A un seul mot de l'émir, toute la

jeunesse s'était trouvée sous les armes et rangée autour de lui .. Vers les trois heures, les élèves de notre collége-séminaire se mirent en marche à leur tour ; les deux Divisions ecclésiastiques défilèrent les premières, puis les deux Divisions laïques, avec des oriflammes confectionnées pour la circonstance. L'émir Sélim Chehab, élève du collége et fils du gouverneur de la province, portait fièrement le Drapeau français. Arthur de Luciano, fils du comte de Luciano, marié à une petite nièce du Pape Grégoire XVI, était chargé du pavillon pontifical, étendard que Pie IX a bien voulu bénir et qui ne paraît que dans les grandes circonstances. A la vue de cette brillante jeunesse, à la vue des oriflammes aux multiples et vives couleurs, il passa dans la foule émerveillée comme un frémissement d'admiration.

« Quand les élèves, après une demi-heure d'ascension, eurent rejoint les soldats libanais et le bataillon de Ghazir, ils voulurent aller plus loin à la rencontre du consul. Mais, sur les instances des officiers libanais et de l'émir Menquad, on consentit à s'arrêter à la limite des deux territoires et à ne former qu'un seul groupe.

« Après deux heures d'attente, on aperçut l'escorte de M. Roustan. Les tirailleurs ghaziriens la saluèrent d'une décharge générale. Lorsqu'elle approcha de notre groupe, les habitants des villages supérieurs qui la composaient jusque là, déchargèrent une dernière fois leurs fusils et cédèrent la place aux Ghaziriens.

« A l'arrivée de M. Roustan, les soldats libanais présentent les armes, et leurs clairons lancent trois fois le salut militaire répété trois fois par les clairons de nos élèves et suivi d'un immense cri de : Vive le Consul de France ! auquel répondent la population tout entière et les échos de la montagne. M. Roustan était visiblement ému et ne savait comment remercier d'un tel accueil. Il n'aura pas compris peut-être que tant de sympathies s'adressaient avant tout au Consul sincèrement et pratiquement catholique ; mais il se sera avoué, à coup sûr, que cette démonstration était un hommage solennel offert à la France sortant du tombeau. Un journal arabe de Beyrouth vient de déclarer, sans détour, que ce qui a donné un éclat tout spécial à cette manifestation populaire du Liban, a été le désir de prouver que les malheurs inouïs de la France ont bien pu désoler les Maronites, mais non pas les refroidir et les rendre ingrats à l'égard de leur patrie adoptive (expression d'un Maronite.) .

« L'émir Malhem Chehab, gouverneur de la province, fit marcher en avant le bataillon ghazirien, puis plaça entre deux rangs de soldats libanais, tous les membres de notre collége. Venaient ensuite les cawas ou janissaires du consulat, tous à cheval et en grande tenue, précédant le consul et sa brillante escorte de cavaliers. C'est dans cet ordre qu'on entra à Ghazir. Là, à toutes les fenêtres, sur toutes les terrasses, étaient groupées des femmes qui poussaient des cris de joie et versaient sur les passants une pluie d'eau de senteur.

« Mais le flot populaire, toujours croissant, affluait vers le collége. Nous étions menacés d'être envahis par la foule. Le capitaine des soldats libanais fit placer des sentinelles à la porte.

« M. Roustan fut introduit au Divan de réception par le R. P. Recteur, accompagné de toute la communauté, pendant que nos musiciens exécutaient leurs plus joyeuses fanfares, auxquelles répondait le cri répété de Vive le Consul ! Là, M. Roustan reçut toutes les notabilités de Ghazir et des environs.

« Quant à la foule restée sur la vaste place qui

«fait face au collége, elle continuait ses chants et ses «acclamations.

« Voici une strophe que je me permets de vous «traduire de l'arabe ; elle m'a touché dans sa simplici- «té éloquente.

« Saint Joseph, patron de ce collége, — bénis nos «Pères, notre consolation et notre gloire, — bénis ce Consul, «protecteur du Liban, — bénis la France, notre patrie adoptive, «— et donne lui de surpasser en gloire toute autre na- «tion.

« Lorsque les visiteurs se furent retirés, M. le «Consul de Beyrouth et sa suite assistèrent à une scène «polyglotte, où la France et son représentant furent «célébrés dans les treize langues enseignées ou parlées au «collége. Le souper suivit la séance, puis on passa «au réfectoire à une cour magnifiquement illuminée. «Les élèves de toutes les divisions s'y trouvaient réunis «autour d'une gracieuse statue de la très-Sainte Vierge, «souvenir de la France. Après plusieurs fanfares et «chants religieux, tous les assistants tombèrent à genoux «pour offrir à la Vierge une courte prière. M. Rous- «tan ne fut pas le dernier à imiter nos élèves et «à prier avec eux.

« Nous ne parlerons pas du feu d'artifice ni «d'une comédie française qui fut jouée ce soir là. «Arrivons sans transition au lendemain. Après avoir «assisté à la Messe de communauté, M. Roustan vi- «sita les classes et se prépara au départ.

« Il ne pouvait rentrer à Beyrouth sans vi- «siter, à Antoura, le collége bien connu de MM. les «Lazaristes français. C'est donc du côté de cet établis- «sement qu'il se dirigea en quittant Ghazir. Le départ «eut lieu avec la même solennité que l'arrivée, de «Ghazir à Antoura, ce ne fut qu'une ovation continuelle «Je n'ai pas de détails sur la réception faite au cons- «par MM. les Lazaristes et leurs élèves. Mais je ne «doute pas qu'elle n'ait été des plus brillantes et des «plus cordiales. Le lendemain, 6 mai, M. Roustan re- «trait à Beyrouth, recueillant partout sur son chem- «de touchants témoignages de la sympathie des Liba- «pour la France, et mieux éclairé que jamais sur le «ritable rôle de notre chère patrie en Orient et surt- «au Liban. Napoléon Ier a dit: Les Maronites sont «Français de temps immémorial. Je me permets «d'ajouter: les Maronites sont catholiques, avant tou- «et c'est à la France des croisades, à la France de «Charlemagne et de St Louis qu'ils ont voué un ét- «nel amour. »

CHINE. — Kiang-nan. — Extrait d'une lettre du P. Ravary au R. P. Cailhas.

Chang-hai, 24 Août 1872.

. . . Je recevais, il y a quelques jours, votre bon- et longue missive. Un grand et sincère remercieme- Je n'avais pas besoin de cette nouvelle preuve de ch- rité fraternelle pour m'engager à remplir la promes- faite dans ma dernière du mois d'Avril. Je promet- tais la suite et les suites de cette première. Donc à l'œuvre.

Dans cette missive du mois d'Avril je disais, si m'en souvient, que je n'avais qu'une seule difficulté C'était dans l'abondance de la matière, l'embarras du choix. Cette fois, l'embarras est plus grand, car la matière est plus abondante encore. Je ne vous parle- rai cette fois que du cher Ning-Ko-fou.

Cette espèce de grand mouvement vers notre Ste Religion est aujourd'hui un fait accompli. Quelles con- solations au cœur du Missionnaire a données et donnera

encore cette terre promise ! C'est splendide ! Nous inscrivons au chiffre des catéchumènes 3,000 et quelques centaines. Ce sont les premiers venus de Novembre dernier au mois de Mai. Puis à la fin de Mai, et surtout en juin, mois du Sacré-Cœur, ils se sont levés, ces braves gens, non plus par centaines, mais par milliers. Si nous avions pu et surtout voulu écrire les noms présentés par les Députations, nous aurions plus de 10,000 noms inscrits sur nos listes.

Parmi les premiers venus, nous avons baptisé, aux mois de Mai et de juin, près de 120 adultes, hommes, femmes et enfants. Aux grandes fêtes de novembre et de décembre, 3 ou 400 pourront, je l'espère, recevoir la même faveur.

Je vous disais, mon R. Père, dans ma dernière lettre, que nous avions pris pied dans le District de Ning-Ko-Hien. Depuis nous avons pénétré dans deux autres nouveaux Districts, celui de Kouang-té-tchen et de Kié-pin-Hien. L'an dernier, à pareille époque, nous n'avions qu'un seul Kong-sou ou église. Aujourd'hui nous en comptons onze, 5 dans le District de Ning-Ko-fou, 4 dans celui de Ning-Ko-Hien, 1 dans celui de Kouang-té-tchen, et le 11e dans celui de Kié-pin-Hien. Nous avions fort à cœur, le P. Bies et votre serviteur, d'aller prendre possession, (fin de juin), d'un nouveau Kong-sou qu'on nous offrait dans un 5e District, celui de Kien-Hien ; mais le temps nous faisait défaut. Les deux Missionnaires, les catéchistes et les vieux chrétiens à notre service étaient débordés de tous côtés. La partie a été remise au retour des vacances.

A la fête de l'Ascension, je me trouvai un peu fatigué et je profitai de cette occasion pour venir à Chang-hai ; après cinq jours de voyage et 5 autres passés au milieu de nos Pères, j'avais hâte de retourner à mon cher Ning-Ko-fou. Sur la route, à Sen-Kiu-pou, et dans les environs, nous comptons 4 à 500 catéchumènes. A peine avais-je mis pied à terre, que je suis invité à me rendre dans une de ces familles, dans le bourg même. Je saisis avec empressement cette occasion. Je traverse lentement, pour la première fois, les rues de ce bourg. Comme tous les gros centres de commerce, la population est loin d'avoir la simplicité que vous rencontrez dans les campagnes. Il y a deux ans, je voyais pour la première fois les habitants de ce bourg. Je n'avais pas lieu d'être satisfait ; le plus grand nombre de ces malheureux fument l'opium. Les femmes, là comme ailleurs dans les villes et les bourgs, commencent à prendre goût à cet abominable système d'abrutissement intellectuel et moral. C'est tout dire. . . . . Toutefois, ce 3 juin au soir, je trouvais un grand changement dans les allures de cette population. Nous sommes plus connus. Nos pharmacies, surtout dans ces pays reculés, nous préparent les voies. Puis là, dans le bourg même et sur un rayon bien petit, bon nombre de familles ont commencé à prier. Après la grâce du bon Dieu, voilà ce à quoi j'attribue ce changement.

J'arrive donc à la maison de notre famille catéchumène. Une foule compacte, mais assez bienveillante suit mes pas. Dans le trajet je m'arrête à plusieurs reprises pour dire quelques bonnes paroles aux plus empressés autour de moi. On m'écoute, on m'interroge, tout se passe avec convenance. A peine étais-je entré dans la maison, (c'était une boutique de teinturiers,) que la foule veut pénétrer avec moi, pour jouir plus longtemps, et cela gratis, du spectacle du vieux Lo-ié (terme

honorifique), qui porte une si longue barbe grisonnante. Nos gens veulent fermer la porte. Je m'y oppose. Fermer les portes en ces occurrences, est le vrai moyen de les voir bientôt défoncées.

La famille catéchumène paraît heureuse d'avoir reçu le Missionnaire. On se met en frais. Je dois accepter le souper et passer la nuit chez eux.

Le lendemain à 3 heures j'arrivais à la résidence. En route, je rencontre le boy Père Bies avec son équipage : c'était bien modeste. Le cheval était là attaché à un arbre, attendant le cavalier. La catéchiste avait la mule. Un catéchumène portait le bagage. Ils partaient pour le District de Kié-pin-Hsien à 80 lys de là (8 lieues). La veille, 70 à 75 chefs de famille de ces contrées étaient venus inviter le missionnaire. Mon arrivée fit changer le plan de campagne ou plutôt le fit différer de deux jours. Nous rentrons ensemble à la résidence. Chemin faisant, le boy Père me disait que depuis mon départ pour Chang-hai (12 Mai) nous étions débordés et impuissants à recevoir, à inscrire les nouveaux venus, et surtout à prendre des informations et à visiter par nous-mêmes ou par nos gens ces nouveaux centres. De Mars à fin d'avril, 8, 10, 12 chefs de famille se présentaient pour donner leurs noms. Mais depuis, presque chaque jour, si le temps n'était pas par trop mauvais, c'étaient des députations de 70, 80, 90 chefs de famille, venant de divers côtés et présentant encore les noms des familles voisines. Que faire ? Là le danger se présente. Parmi ces nouveaux venus, il était évident que bon nombre venaient à nous par un motif plus ou moins pur. Il était donc urgent d'user de plus de ménagements et de prudence. Nous avons essayé de le faire.

Le 6 juin, le P. Bies faisait son excursion dans le Kié-pin-Hsien. Il revenait après 4 jours fort satisfait de ce qu'il avait vu dans ce pays, à nous encore inconnu. Là, me disait le bon Père, nous aurons bientôt des catéchumènes par milliers.

Le 16 juin, de mon côté, je partais pour une expédition de 8 à 9 jours. A 11 heures, arrivée à Ou-tsen, qui se trouve à 25 lys de la résidence. Là, à l'entrée du village, les principaux païens viennent me recevoir en grande cérémonie. Les pétarades commencent. Huit jours avant, il y avait eu une petite bataille entre eux payens, pen-ti-jen, c'est-à-dire, hommes du pays, avec quelques Hou-péjen, hommes venus de la province du Hou-pé. Ces derniers avaient tort. Parmi eux se trouvaient quelques catéchumènes. Les païens vinrent d'eux-mêmes nous voir et nous exposer l'affaire. Je leur donnai raison. Depuis lors, nous sommes devenus bons amis avec ces païens.

Donc ce jour, j'étais invité à dîner chez le principal d'entre eux, le chef de ce gros village. J'entre triomphalement dans la maison. Tous les païens, je crois, sont venus me saluer. La femme de ce chef vint elle-même, portant son enfant de 3 ans sur les bras. Je fis un signe de Croix sur le front candide de ce cher petit en disant au papa et à la maman : « Vous savez que je vous porte un «vif intérêt ; je désire votre bonheur. Ce signe de «croix est le seul moyen de l'obtenir. Croyez les «paroles du vieux à barbe blanche. Vous savez qu'il «ne sait pas tromper. » Le papa me dit : « Merci, «Lao-yé, à un peu plus tard, je ne comprends pas en«core assez votre Religion. »

La collation était servie ; elle était abondante. En avant sur le côté était dressée la table pour les deux

catéchistes et les principaux du village. Ils etaient 10. Le maître de la maison, d'après l'étiquette, était debout, allait et venait, donnant ses ordres pour le service.

Le dîner fut servi ensuite. Il était plus abondant encore. J'étais donc là, assis gravement seul à une table, ornée d'une étoffe rouge, entouré par une foule compacte et souriante, et surtout par un grand nombre d'enfants. «Quand serez-vous chrétiens, ai-je dit à plusieurs reprises?» Et tous à peu près de répondre : «Nous le voulons bien, Venez nous instruire.

Je vous fais grâce de divers incidents bien consolants survenus pendant le repas. Après le dîner, le chef de famille m'invite à aller visiter avec les catéchistes, deux de ses propriétés, pour choisir celle qui me conviendrait le mieux. Deux jours auparavant, dans une visite faite à la maison, il m'avait dit que son intention bien arrêtée et celle de sa famille, était de m'offrir gratis une des deux propriétés pour en faire un Tié-tsu-dam (église ou Kom-son). Au premier abord j'avais peine à croire; mais c'était sincère.

Nous sortons donc ensemble, suivis d'une grande foule, nous suivons une longue rue, à l'extrémité de laquelle se trouve une assez grande maison à étage, en bon état, entourée de forts murs. Puis un enclos par derrière et un grand terrain par devant. En face se trouve le théâtre, espèce de pagode, encore très-proprette. C'était là, comme je le disais dans ma dernière lettre, où ces braves gens se donnaient le plaisir de voir la comédie 3 ou 4 fois par an. La grande maison était le Kom-Koué, maison commune, où les familles principales du village, avec les invités, prenaient le thé et la collation pendant les trois jours de comédie.

«Lao-ié, me dit notre brave homme, voulez vous cette propriété? je vous la donne.» J'allais répondre affirmativement, quand il ajouta : «Ici, c'est un peu loin! la maison sera peut être plus convenable pour en faire une église.» Nous rentrons par la même rue, nous en parcourons une seconde. Au milieu de cette rue, magnifiquement dallée, est une grande porte d'entrée. Nous sommes dans l'intérieur; c'est grand, c'est complet, c'est en bon état. J'ai accepté, en remerciant sincèrement le donateur. Ce n'était pas fini.

«Je désire, Lao-ié, que cette église porte le nom «de ma famille, qui est aussi le nom du village. Elle «servira pour les Hou-pé-jen et pour nous autres païens, «qui pourrons un jour devenir chrétiens. Je désire que «cette église soit réparée, ornée et installée le mieux pos«sible. Moi et ma famille nous aiderons le Lao-ié de «tout notre pouvoir. Cette église sera pour le pays. Je «sais de plus que vous voulez bâtir à Sué-tom, (gros «bourg dont j'ai parlé plus haut, et où avant peu nous «voulons établir notre principale résidence). Nous vou«lons encore vous aider pour cette bonne œuvre. «Venez voir cette troisième propriété. Les rebelles y «ont fait trop de dégâts pour que nous puissions la ré«parer. Les bois sont de fort bonne qualité; je vous «les donne avec toutes les pierres de taille. Le tout «sera porté à Sué-tom quand vous voudrez; il n'y «a que 8 lys de chemin; la chose est facile.»

J'ai rapporté à dessein et à peu près textuellement les paroles de ce brave païen. Mon Dieu, serait-il possible qu'avec de telles dispositions, ce brave homme, sa femme, le petit enfant sur le front duquel j'ai tracé à deux reprises le signe de la croix, serait-il possible qu'ils n'aillent pas en paradis? Je ne puis me le figurer. Je prie pour cette intéressante famille avec une dévotion particulière.

Donc le 16 juin, j'ai accepté le tout avec une grande reconnaissance. Le 22, avant mon retour, notre cher païen apportait au P. Bies, à notre résidence, le contrat de donation rédigé en bonne et due forme et signé par neuf membres de sa famille. Le 26 juin, il venait encore nous voir. Je lui remettais 4 piastres (22 francs), avec prière de se charger lui-même de la direction des travaux, pour abattre ces bois et les mettre en ordre. Il a accepté avec plaisir et sur le champ il a appelé des charpentiers pour ce travail de démolition. Le 2 juillet, le P. Bies allait passer un jour dans cette intéressante famille. Selon l'usage, un grand dîner réunissait à une table séparée de celle du Père, le donateur, les 9 signataires du contrat et quelques invités païens. Cette petite fête de famille fut pleine de consolation pour le Missionnaire. Le soir, à son départ, il remettait au donateur 30 piastres pour commencer et diriger les travaux de réparation et d'ornementation de ce nouveau sanctuaire, qui sera dédié à St. Jean-François Régis. J'emporte avec moi une caisse de verres destinés pour cette église. Au mois d'Octobre, Deo favente, nous ferons solennellement l'ouverture de ce nouveau Kong-sou, que nous avons reçu d'une manière si providentielle.

Nous sommes au 16 juin, premier jour de cette curieuse expédition, où malgré la fatigue, je goûtais les plus grandes consolations. Je rentrais à la maison le 23 au soir, jour de l'Octave de St. François. Je pensais vous transcrire, mon R. Père, mon journal de chaque jour. Ce journal, écrit style un peu télégraphique, renferme trois pages sur cette simple excursion. Il est vrai que chaque jour a eu ses incidents variés, ses épisodes, ses péripéties, ses émotions même. Par exemple le 18 au matin, le village où je me trouvais était cerné par 200 soldats, animés de dispositions hostiles. Les deux catéchistes envoyés pour s'aboucher avec le chef de ces soldats, espèce de brigands qui avaient pillé la veille plusieurs familles catéchumènes, revenaient bientôt auprès de moi. Ils étaient furieux, et Dieu merci, ils n'avaient pas peur. Ils avaient rencontré là cinq braves catéchumènes, la chaîne au cou: c'était par trop violent. J'allai moi-même voir ce petit chef ... Les catéchumènes étaient libérés ... Les soldats partaient ... et les nombreux catéchumènes étaient dans la jubilation. Le Dimanche 23, était pour ainsi dire une promenade triomphale de village en village, sur un parcours de 15 lys jusqu'à Sné-tong.

Mais aujourd'hui je ne vais pas écrire un volume. Cette relation est déjà bien longue. Terminons par deux faits plus saillants.

Le 26 avait lieu à notre résidence un grand dîner, que j'appelais moi-même devant les invités, dîner de réconciliation et de fusion entre les Pen-ti-jen (hommes du pays) et les Hhon-pé-jen (étrangers). C'était comme un petit coup d'état A.M.D.G. j'étais moralement sûr de réussir et le bon Dieu a béni visiblement notre bonne volonté. J'ai dit plus haut que les familles païennes de Ou-tsen m'avaient choisi pour arbitre pour la petite bataille entre les hommes du pays et les étrangers. Ces derniers avaient abattu 10 gros arbres fruitiers dans la propriété du donateur. Il voulait intenter un procès devant le mandarin. Je le détournai de ce projet, me chargeant d'arranger cette affaire à l'amiable. Les deux parties consultés convinrent de la necessité de la restitution. Les étrangers acceptèrent volontiers de rendre 10 piastres pour les 10 arbres coupés, mais le mode,

le temps de cette restitution embarrassaient les coupables. Cet embarras me suggéra l'idée de les réunir tous à un festin commun. Nos amis païens approuvaient fort.

Sur ce, le 24, un catéchiste partait à mule pour un voyage de deux jours. Il était chargé de parcourir les villages voisins et de porter à domicile les cartes d'invitation pour le dîner du 26. Le premier chef païen, ou les deux premiers de chaque village étaient invités. La moitié de ces Messieurs m'étaient encore inconnus, mais eux me connaissaient. Notre homme fut bien reçu. Tous promirent. De plus, j'invitais le bi-pao païen, espèce de maire de village, à choisir lui-même 9 des étrangers coupables et à venir tous les dix dîner avec les Pen-ti-jen.

Le 26, à midi, avait donc lieu ce dîner assez splendide. Tout se passa pacifiquement. Après le dîner, tous furent appelés à la salle à manger des Pères pour me saluer et être témoins de la restitution. J'adressai à ces braves gens quelques paroles bien senties et bien comprises. Puis sur un signe de ma part, le maire déposa sur la table les dix piastres exigées. Les coupables demandèrent pardon à genoux. Les Pen-ti-jen de les relever, de leur dire de bonnes paroles. La paix était faite et je l'espère, elle sera durable. Ter, quaterque et millies de grands Deo gratias. Ils étaient 32 invités, (22 Pen-ti-jen et 10 étrangers).

Vous le comprenez, mon R. Père, le cœur d'un Missionnaire ne peut pas rester insensible devant un tel spectacle. Mais le Diable devait nécessairement venir entraver une œuvre si belle, si consolante et marchant à si grands pas. Plusieurs difficultés, assez sérieuses il est vrai, avaient déjà surgi. Mais en procédant avec prudence, tout avait tourné à bien. Un mois de juin un gros orage s'élève dans le District de Kié-pin-hien à l'endroit même où le P. Bies avait passé la nuit du 6 ..... L'orage grossit de plus en plus. Le mandarin, sous-préfet, homme trop insolent, prend les allures d'un persécuteur déclaré. D'abord le 8, trois de ses soldats viennent faire du tapage dans ces familles catéchumènes et enlèvent les images et les livres de prières. Le 26, le mandarin vient lui-même avec tout son cortège à cet endroit, à 45 lys de sa ville (5 lieues); il fait de grandes menaces..; il chassera du pays tous ceux qui se feront chrétiens. Le 27, le Père Bies fait visite à ce mandarin. Il est assez mal reçu. Le 6 juillet, le mandarin ayant fait couper 4 têtes de malfaiteurs dans sa ville, fait porter de suite ces quatre têtes, par une dizaine de soldats dans le District de Kié-pin-hien pour les planter devant les familles catéchumènes. Les soldats disent que ce sont les têtes de 4 chrétiens et que tous ceux qui embrasseront la religion auront le même sort ... La persécution a continué.

Par bonheur, notre nouveau consul général, M. de Chappedaine, homme énergique et plein de bienveillance pour nous, a écrit au supérieur de ce petit mandarin une lettre fortement accentuée. Cette lettre portera ses fruits. Quelques lignes reçues depuis de Ning-ko-fou, m'apprennent que les choses vont mieux. Donc espérons et prions. Vous prierez et vous ferez prier pour le cher Ning-ko-fou, mon bon Père! je sais votre charité.... Cette longue lettre, écrite un peu à bâtons rompus, vous fera-t-elle plaisir? j'aime à le penser ... A plus tard la suite ou les suites de cette nouvelle campagne. Je pars ce soir (27) pour Ning-ko-fou.

Extrait d'une lettre du même Père au Supérieur de la Mission. — Chii-tsey 24 janvier 1873.

... Pour faire connaître notre position actuelle, le mot qui convient le mieux est celui-ci : Nous sommes débordés de tous côtés ... Des milliers d'hommes désireux de se faire chrétiens nous appellent. Le plus grand nombre sait faire le signe de la croix d'une manière passable ; il en est d'autres qui se trompent un peu. La masse est bonne, fort bonne. Ils ont le désir de s'instruire ; mais grande opus. Plus heureux que le P. Beckinger et d'autres Pères, nous avons sous la main les instruments aptes pour instruire, nous trouverons des hommes et des femmes excurrentes. Déjà une vieille vierge et une veuve ont bien réussi pendant un mois. Nous voudrions les multiplier pour préparer avant les vacances 7 à 800 baptêmes d'adultes. Nous voudrions aussi et même nous pouvons ouvrir de nombreuses écoles de prières ; car les maîtres sont trouvés en partie et les autres ne manquent pas. . . . . Les trois Pères me poussent et moi j'arrête . . . Pourquoi ? Hélas, le budget ne suffit pas.

Pour terminer, un trait plein d'une gracieuse fraîcheur. Il peint assez au naturel le caractère de nos nouveaux convertis : — Il y a 4 jours, un petit bonhomme de 16 ans, arrivait ici à 5h. du soir avec une charge assez pesante. Il apportait deux poules, six livres de viande, un petit pot de vin et quatorze œufs. Parti le matin, il avait fait 55 lys, les pieds dans la neige, à travers les montagnes et sans manger. Sa mère l'avait envoyé pour nous apporter ces présents. C'est cette femme modèle, la seule baptisée du village, le jour de la St. Pierre, avec ses deux fils et ses deux neveux. Elle s'était fait porter en brancard, malgré la pluie, pour recevoir le baptême. Son village, dans le Kouan-te-tchen, comprenant 14 familles, est entièrement catéchumène. . . . . .

Le lendemain l'enfant ne paraît pas ; ses pieds avaient gonflé. Il a gardé le lit deux jours entiers. Le troisième jour il veut partir ; mais avant tout il veut un chapelet pour sa mère et pour lui. Je lui donne avec grand plaisir ces deux chapelets et de plus 3 médailles et quelques images pour ses frères et sœurs. Il avait oublié la douleur de ses pieds et était tout joyeux. O mon Dieu, bénissez de plus en plus ces braves gens !

Extrait d'une lettre du P. J. B. Andrau aux élèves de l'École-Apostolique de Poitiers. (Nan-King 12 fév. 187

. . . . . Je vous ai promis de vous dire quelque chose de mes essais de missionnaire. — Le voici en abrégé, autant toutefois que l'intérêt de la chose peut le permettre. Je ne vous parlerai que de ce qui s'est passé sous mes yeux dans les journées du 24, 25 et 26 janvier dernier. Par là vous pourrez vous imaginer ce qui peut arriver de temps en temps aux Missionnaires en Chine aussi bien qu'ailleurs.

Vous savez qu'ici, à Nan-King, cette grande ville, ancienne capitale de la Chine, nous avons depuis quelques années une sorte d'École-Apostolique, comptant actuellement de 24 enfants et bientôt elle en comptera une trentaine. Cette école, soit dit en passant, est loin pour bien des motifs, d'offrir à l'Eglise les espérances que vous promettez vous-mêmes, chers et bons enfants, ainsi que les autres écoles apostoliques de France. Toutefois nous espérons, si le bon Dieu bénit nos efforts, voir sortir un jour de cette école préparatoire quelques bons prêtres, comme notre séminaire de Zi-Ka-Wei en a déjà donnés, quelques zélés catéchistes ou au moins de bons et fidèles administrateurs de chrétientés

Or ces enfants, comme vous de tout âge, étaient du 20 au 26 janvier en retraite, ainsi que leurs maîtres (lettrés Chinois), quelques catéchistes et 4 ou 5 anciens élèves.

Dès la veille de ces St.s exercices spirituels, le R. P. Couvreur, Directeur de cette école en même temps que de la chrétienté de Nay-Kin, me pria de lui aider, les derniers jours, à entendre les confessions. J'étais loi de m'attendre à une telle invitation. La maladie, ainsi que quelques études que demande la Compagnie quand on entre étant déjà prêtre dans son sein, ne m'avaient réellement permis d'étudier sérieusement le Chinois que quelques mois de temps. Je n'avais encore entendu aucune confession dans cette langue et j'espérais bien avoir un peu de temps devant moi pour me préparer à cette grande action. Je ne pus donc me défendre, à cette nouvelle inattendue, d'éprouver une certaine émotion. «Confesser, mon Père, répondis-je, je ne sais pas la langue!» — «Si vous ne confessez pas, je serai seul; or dans une «retraite il est bon, vous le savez, qu'il y ait au moins 2 «confesseurs. Je vous en prie, pour le plus grand bien des «consciences, n'interdisez pas entièrement l'entrée de votre «chambre.» — A la volonté de Dieu, répondis-je, en faisant taire toutes mes appréhensions et mes propres désirs. J'espérais toutefois que personne ne se mettrait dans l'idée de venir tomber aux pieds d'un aveugle; tout le monde connaissait mon état. Je me trompais. Dès le matin du 24 on frappe à ma porte et je dus me mettre à l'œuvre.

A la première interruption, lorsque je fus seul, je m'empressai de rendre à Dieu ma juste reconnaissance. Je venais de commencer à entendre les confessions dans cette langue qui doit désormais remplacer pour moi ma langue maternelle. Je me lève donc et je tombe à genoux sur ce même prie-Dieu où un instant auparavant mes pénitents faisaient l'aveu de leurs fautes. Quelle ne fut pas ma surprise lorsque j'aperçus ce prie-Dieu mouillé de larmes! Comme le Vainqueur et le Destructeur de Jérusalem aux premiers siècles de l'Eglise, je reconnus visiblement le Doigt de Dieu et dans la plus profonde conviction je m'écriai en m'humiliant et en serrant sur mes lèvres le crucifix: «Je ne suis pour rien, Seigneur, je ne suis pour rien dans ce que je vois, votre grâce seule en est la cause.»
En effet, chers et bons enfants, je ne savais que bégayer dans une langue nouvelle pour moi et mes oreilles étaient peu façonnées aux sons que j'entendais; mais comme j'agissais par obéissance et par devoir, le Divin Auteur de tout bien daigna subvenir à mon incapacité et à ma faiblesse et doubler peut-être la dose de ses bénédictions sur ceux qui étaient aux pieds de son indigne ministre. O prêtre, ô prêtre! que tu es peu de chose et pourtant que de merveilles Dieu opère par toi!!! De grâce, au moins, ne t'attribue rien de ce qui n'appartient qu'à Lui seul.

Je passe au lendemain, 25 janvier, laissant de côté ce qui regarde mes autres confessions.

Sur les 3 heures du soir, un enfant de notre école que j'avais confessé la veille et que j'avais tranquilisé le matin même sur des imperfections involontaires survenues depuis sa confession, frappe de nouveau à ma porte et entre: «Qu'est-ce qu'il y a donc encore, cher enfant, lui dis-je?» — «Père, ce n'est pas cette fois pour ma confession, mais bien pour vous demander ....» (Et il me dit un nom chinois que je ne comprenais point). — «Pour me demander quoi? Une... ... j'avoue que je ne comprends pas bien cette expression.» L'enfant répéta de nouveau le mot qu'il m'avait dit,

avec deux ou trois autres pour l'expliquer. Je ne fus pas plus heureux que la première fois ; mais, faisant réflexion: Ce ne peut être, pensais-je en moi même, qu'un souvenir quelconque de retraite qu'on me demande. Peut-il venir autre chose à la pensée d'un enfant aussi jeune (14 ou 15 ans) ? Puis m'adressant de nouveau à mon interlocuteur : — « C'est un objet que vous désirez, n'est-ce pas, mon enfant ? » — « Oui, Père » — « Une image...? une médaille?.. un chapelet?... Quoi ! Dites-moi, nous verrons après. » Mais malgré le grand désir que cet enfant pouvait avoir de ces objets (j'ai su depuis que son chapelet était si usé et en si mauvais état qu'il ne contenait plus que trois dizaines), son air et son silence m'indiquèrent assez que n'avais pas encore su deviner. Dès lors ma curiosité augmenta. J'avais lieu de douter désormais que l'intérêt fût le motif de la visite que je recevais, et puis l'élève me paraissait très-digne dans sa tenue et sérieux pour son âge : « Mon enfant, je suis désolé de ne pas comprendre l'objet de vos désirs ; vous savez qu'il n'y a pas longtemps que je suis en Chine, tâchez de me mettre sur la voie ; ou mieux, si vous pensez que cet objet est dans ma chambre, cherchez-le vous-même où vous croyez devoir le trouver. Allons ... » L'enfant jeta un coup d'œil autour de ma chambre, mais la discrétion l'empêcha de faire aucune démarche. Toutefois après un moment de silence et de réflexion. « Ah ! Père, Père, me dit-il tout triomphant, » et il se dirige vers la porte, en se détournant de temps en temps comme pour me prier de le suivre. Je le suis en effet. Or, dans le corridor, à trois pas de ma porte, il s'approche d'un tableau représentant la flagellation du Sauveur et élevant sa petite main, il me montre l'un des fouets de cordes garnies de plomb qui étaient dans les mains des bourreaux : « Père, ceci. » ... Vous devinez ma surprise, chers enfants ; toutefois je n'osais en croire mes yeux et me flatter d'avoir parfaitement compris la pensée de l'enfant. Je le fais donc rentrer dans ma chambre et le prenant par la main, je le questionne avec intérêt : « Pourquoi, mon petit, désirez-vous cet objet ? » — « Pour me frapper, Père, » et en même temps, de son bras, il fait le signe de se donner des coups. — « C'est donc bien cela que vous désirez, lui dis-je en prenant et en lui montrant ma discipline. » — « Oh ! oui, Père, répondit-il vivement souriant. » — « Et pourquoi, mon enfant, désirez-vous une discipline? » Comprenant sans doute « pourquoi désirez-vous vous donner la discipline, » il répondit « Parceque j'ai commis beaucoup de péchés dans ma vie, j'étais suffisemment édifié sur le compte de cet enfant mais comme ce n'était point à moi à délivrer de ces sortes d'instruments de pénitence dans l'école, et comme d'un côté il était bien trop jeune pour que je lui en remisse entre les mains, je crus devoir le renvoyer immédiatement. Ce qui du reste était facile, car pour le moment je n'avais pas de ces objets. Je lui dis donc : « Vous avez une pensée, mon enfant, qui ne peut être qu'agréable au bon Dieu ; toutefois je ne puis pas accéder à vos désirs. Je n'ai que cette discipline-ci, or elle est pour mon usage, je ne puis pas vous la donner. L'enfant fut loin de se laisser vaincre, tous ses petits projets étaient bien dressés et ses batteries bien en règle : « Père, me dit-il, je ne demande pas que vous me donniez une discipline pour emporter, mais seulement je vous prie de me prêter la vôtre un instant. » — « Et où prendriez-vous la discipline? » — « Père ici, dans votre chambre, » répondit-il, sans hésiter, montrant par là qu'il avait bien réfléchi à ce qu'il demandait. Je dus, intérieurement, m'avouer vaincu. Ces bons désirs ne paraissaient visiblement venir d'un bon esprit, et nous étions à la fin d'une retraite à la

veille de la Communion de clôture : Que faire ?... Il n'est pas bon, pensais-je, d'étouffer, même dans un tout jeune cœur, les sentiments généreux d'une vertu quelconque, mieux vaut les soutenir en les dirigeant et les modérant s'il y a lieu.

« Combien de coups, cher petit, désirez-vous vous donner ? » Et comme l'enfant tardait à répondre, mais paraissait plein d'une sainte ardeur contre lui-même, « Une centaine, lui dis-je en riant ? » — « Oui, Père » — « Oh ! je vous le défends, mon enfant ; je vous en permets seulement une dizaine, vous entendez. » Et, fermant porte et fenêtre, je lui remis l'instrument de discipline, puis je passai dans la chambre voisine. Une porte de communication nous séparait.

Un instant après j'entendais raisonner sur la chair nue du jeune martyre volontaire, de rudes coups appliqués d'une main ferme et forte. Douze coups bien donnés se firent entendre puis succéda une interruption. Je ne doutais nullement que tout fut fini, mais soit que l'enfant n'eut pas bien compris, soit qu'il jugeât mes paroles, plutôt une direction, un conseil, qu'un ordre, qu'une volonté arrêtée, après un court instant il recommença sa dure flagellation comme de plus belle, sans se mettre en peine ou sans entendre mes avertissements, réitérés de la chambre voisine. Ce ne fut que vers le 30ème coup, que sur une injonction formelle de ma part, il cessa. Ce n'est pas, chers amis, que je craignais le moins du monde pour sa santé ; la plupart d'entre vous savent comme moi que quelques coups de discipline n'ont absolument aucune conséquence fâcheuse pour le corps ; mais je tenais beaucoup à laisser son jeune courage sur l'appétit.

Après 2 ou 3 minutes, sur un signe de sa part je rentrai. Je le trouve tout radieux de bonheur. « Eh bien, cher enfant, lui dis-je, vous êtes content maintenant ! » — « Oh ! oui, Père. » Dans les quelques paroles qu'il me dit avant de me quitter il me fit connaître qu'il désirait ardemment être un jour prêtre, ce dont je le félicitai. Je terminai par quelques petits conseils pour le prémunir contre les tentations de vaine gloire, que le démon manque rarement de susciter après une bonne action, et plus encore pour l'engager à développer de plus en plus dans son cœur les sentiments d'amour et de confiance envers notre Divin Sauveur et Marie, notre très-bonne Mère. Il m'écouta avec une sainte avidité. Je changeai alors son mauvais chapelet contre un autre un peu meilleur et je le renvoyai avec ses condisciples.

Fêtes chrétiennes à l'occasion de l'avènement de l'empereur.

L'empereur de la Chine, Tong-tche, a pris solennellement possession de son trône le 26 février 1873. Agé de six ans seulement à la mort de son père Hien-fong, en 1862, il avait été, depuis cette époque, soumis à un Conseil de régence.

Le R. P. Pfister donne les détails que l'on va lire sur les fêtes religieuses célébrées par les chrétiens du Kiang-nan, à l'occasion de l'avénement du jeune souverain.

« Un mandement de Mgr Languillat, lu dans toutes les églises du Kiang-nan, avait ordonné des prières publiques pour le jeune empereur et pour la prospérité de son règne. Nos fidèles ont répondu avec empressement à l'appel de leur Vicaire apostolique. Ils ont même tenu à rehausser, par l'éclat des réjouissances extérieures, la cérémonie religieuse à laquelle ils étaient conviés. Partout, où le temps et le local l'ont permis, on avait

orné les églises et dressé des arcs de triomphe, avec inscriptions exprimant les vœux de bonheur et de longévité que tous les cœurs formaient pour le jeune prince. La veille et le soir de la fête, illuminations, explosion continue de pétards et concerts exécutés en quelques endroits, avec le concours d'artistes païens. Partout aussi, aux prières prescrites, les chrétiens en ajoutèrent d'autres sous la direction de leurs Missionnaires.

Ceux-ci ne manquèrent pas de saisir cette occasion de rappeler à tous leurs devoirs envers le Souverain. Beaucoup de fidèles passèrent ainsi une grande partie de la journée en prière dans les églises, devenues trop petites pour la foule qui s'y pressait. Ceux qui, avertis trop tard, n'avaient pu s'y rendre au jour fixé, se dédommagèrent le lendemain.

Le récit de ce qui s'est passé à Song-Kiang me dispensera d'entrer dans de plus longs détails : ab uno disce omnes. Je l'emprunte à une lettre du P. Adinolfi. »

« Notre fête de dimanche dernier a été très-brillante « et a produit le meilleur effet sur les païens. Ce jour, où « nous devions adresser au Ciel nos prières pour le jeune em- « pereur, était en même temps celui où, pour la première « fois, il nous était donné de célébrer la Messe sur le ter- « rain dont, après un siècle et demi d'exil, Notre-Seigneur « reprenait possession. La salle qui nous sert de chapelle « étant de proportions trop exiguës, nous avions dressé, à « cinquante pas en avant, la façade du grand reposoir de « Zi-Ka-Wei et couvert de toiles tout l'espace intermédiaire. « Des deux côtés de ce portail provisoire, pendaient deux ins- « criptions relatives au nouvel empereur, et, au milieu, une « troisième en l'honneur du Roi des Rois. Au sommet « flottaient quatre drapeaux portant les saints noms de « Jésus et de Marie. »

« Le concours, à l'heure de la cérémonie, était « immense, et, ce qu'il y a de plus remarquable en Chine, « le silence parfait. Les chrétiens étaient accourus de tous « les districts environnants. A eux s'étaient mêlés beau- « coup de païens, parmi lesquels force lettrés et employés « des tribunaux. Tout le terrain, depuis la porte du midi « jusqu'à la chapelle, y compris celui de la future église, « était couvert d'une foule compacte. Du seuil de la chapelle, « le P. Tsi-ang adressa à cet auditoire, aussi nombreux qu'attentif, « un discours qui fut entendu et goûté de tous. Douze de nos prin- « cipaux chrétiens, en chapeau rouge, récitèrent ensuite solennelle- « ment les prières prescrites par Monseigneur, puis je célébrai la « grand'Messe, et la cérémonie se termina par la bénédiction du T. « Saint-Sacrement. Les lettrés païens, venus à la fête, ont voulu « lire le mandement de notre Vicaire apostolique, afin de bien « s'assurer qu'il s'agissait de leur empereur. En voyant l'em- « pressement et la ferveur des chrétiens, quelques-uns de ces « lettrés s'étaient mis en tête que la cérémonie avait lieu en « l'honneur d'un prince étranger.

« Jusqu'à une heure très-avancée, la tente-chapelle « n'a pas désempli de curieux. Beaucoup de dames païennes « s'y sont fait porter en chaise, et ce n'étaient pas les moins « empressées à poursuivre de questions notre vieux catéchiste « Li, resté là pour satisfaire la curiosité des visiteurs. »

Ici, à Chang-hai, Mgr Languillat a voulu présider lui-même à la cérémonie qui a eu lieu dans notre cathédrale. Il officia à la Messe solennelle et la cérémonie fut terminée par le chant du Te Deum.

Dès le lendemain, le Tao-tai envoyait un de ses officiers remercier Mgr et lui dire qu'il ne manquerait pas d'adresser au Tsang-ly-ia-men (ministère de la maison de l'empereur) un rapport sur ce qui venait de se passer.

L'impression produite par le spectacle de la piété et de l'enthousiasme des chrétiens en cette circonstance a été d'autant plus profonde, que les païens ont laissé passer sans

démonstrations publiques ou privées d'aucune sorte, le jour de la majorité de leur jeune souverain. Aussi, les entendait-on se répéter les uns aux autres que l'empereur Tong-tche était bien heureux d'être ainsi honoré par les Européens.»

Relation du voyage du P. Seckinger à Kien-ping-hien.

Le 3 mars 1873 je partais de Ngay-Kin en compagnie du R.P. Foucault, Supérieur général de la mission et du R.P. Bastian, Procureur général. Le steamer Moyune me porta avec ces nobles visiteurs jusqu'à Non-hon, où il fallut se séparer. J'arrivai à minuit et restai dans la baraque d'attente pour les steamers jusqu'à 10 h. du matin, heure à laquelle une petite nacelle me transporta avec gens et bagages au Yon-hon-hien-ia-mey. Le Tche-hien-Chuay me fit un cordial accueil. Il se chargea lui-même de m'installer à son Ya-mey, prévint ma visite et se mit aux petits soins avec ses gens pour me mettre à l'aise chez lui. (*)

5 Mars. Voyant le Tche-hien de mieux en mieux disposé, je lui parlai de l'intention que nous avions d'acheter un terrain dans sa ville l'automne prochain. Il me promit aussitôt son concours. Pour une bouteille de Sherry cordial et un flacon de bonbons, il m'envoya de grands cadeaux. Comme je n'avais accepté que peu, il se fâcha et me renvoya ses gens avec ordre de ne plus retourner chez lui si je n'acceptais pas tout. J'ai encore près deux objets des moins précieux, et ai refusé les rouleaux de soie et les belles boîtes en acajou, pleines de superbes morceaux d'encre qu'il m'envoyait. Profitant de ma position exceptionnelle, j'ai parcouru tout Yon-hon avec les satellites mis à ma disposition, pour chercher un terrain. Je n'ai pourtant pas encore fixé mon choix, j'attends que le R.P. Supérieur fixe préalablement le but qu'il se propose; d'après sa réponse on choisira l'emplacement.

6 Mars. Le cortège qui doit nous conduire par voie de terre jusqu'à Kien-Ping, est composé comme il suit: Un Kiao-teou et un tcha-jey; six porteurs avec ma chaise; six porteurs et la chaise de Lou-Kong; cinq Sien-sen et compagnie tous en chaises; cinq porteurs d'effets, un cuisinier, un Kiao-teou et un dernier tcha-jey.

6 et 7 Mars. Rien de spécial, sinon l'ébahissement de la foule à la vue d'un cortège si imposant, fait en l'honneur d'un Missionnaire et en vue de la Religion. Pendant tout le trajet, ce fut une prédication, je dirais presque un triomphe officiel, en conséquence, une première réparation pour tous les bruits diffamatoires répandus contre les Missionnaires.

8 Mars. En dehors de la ville de Kien-ping, nous sommes salués par une première députation du Tche-hien, dont on nous apporte les cartes d'invitation. A mesure que nous approchons, nous trouvons plus de monde officiel. Mais c'est à la porte de la ville que se trouvaient rangés en ordre les membres de la principale députation. Après le salut, ils nous conduisirent solennellement au ia-mey, dont tout le monde était sur pied. Le Lao-ié lui-même, placé au seuil d'entrée à la grande porte, était prêt à nous souhaiter la bonne venue. Après quelques paroles de civilité, je demandai à me retirer à mon Kong-Kouan. Le mandarin y avait déjà pourvu, témoin les tentures et les draperies rouges sur les tables, les chaises, etc. J'y fus conduit processionnellement; j'y dois vivre aux frais du ia-mey, et je ne m'en trouverai pas plus mal. Après le dîner, le Tche-hien vint me rendre sa visite à mon Kong-Kouan, situé à la porte de

l'Ouest, en une pagode appelée Kouang-ti-miao. Le mandarin à sa visite s'étant permis de dire deux paroles déplacées, j'ai dû le rappeler à l'ordre rigoureusement : car... principiis obsta...

9 Mars. Je voulais immédiatement lancer les affaires. Mais Lou-Kong se trouvait malade et Fan-ta-jen, le grand chef militaire, était absent. Ma journée s'est donc passée en visites et préparatifs. Comme les satellites, par ordre des autorités civiles, et les soldats par ordre des autorités militaires, nous avaient chassés du pays, j'ai demandé pour moi Kong-Kouan une garde composée des uns et des autres. De plus j'ai obtenu deux autres satellites et autant de soldats, pour aller à Sin-tsen inviter le P. Bies et Li-Kouei-suen, et leur faire cortège sur toute la route : c'était une seconde réparation faite à nos proscrits, et une bonne leçon, en présence du public, aux exécuteurs des fonctions civiles et militaires.

10 Mars. Malgré le mauvais temps et l'indisposition de Lou-Kong, je vais quand même m'entendre avec celui-ci. Il est mécontent du mandarin Tchen qui lui a reproché son amitié pour moi et l'a appelé un Fong-Kiao. Comme il fait semblant de refuser justice à nos requêtes, nous convenons Lou-Kong et moi, qu'après que nous lui aurons remis notre demande officielle, s'il broncha it tant soit peu, nous écrirons lui et moi, une lettre d'accusation sur son compte au Fou-tai. Après cela je remets à Lou-Kong un sommaire des événements de Kien-ping par ordre de date : cette lettre servira de base à nos discussions et à nos demandes. Enfin je fais prendre connaissance à Lou-Kong du Chang-in et du Kao-che Ma-en, puis nous déterminons ensemble les points à mentionner dans le Kao-che.

11 Mars. Lou-Kong va mieux, il vient me trouver. Il a tout dit au Tche-hien, même notre détermination de l'accuser immédiatement chez le Fou-tai, s'il refuse de rendre justice : c'est pourquoi le brave Tche-hien, dit Lou, commence à baisser le ton. Ils ont fait à eux deux une première esquisse du Kao-che. Elle sent par trop la rancune du Tche-hien contre la religion, par suite je la renvoie avec les rectifications que je désire. Elle me revient bientôt, pourtant pas encore telle que je la voulais ; elle part une seconde fois et m'est rapportée une heure après. C'était ce que je voulais, donc j'approuve. A mon avis elle tire au clair la position, dit à chacun ce que sont et les chrétiens et les missionnaires. Elle menace et ceux qui abuseraient de notre nom pour faire le mal (il n'y en a malheureusement que trop) et ceux qui voudraient nous susciter des embarras soit à nous, soit à nos chrétiens.

A deux heures je me rends chez le Tche-hien. La séance a duré jusqu'à 5 heures. Il accepte deux nouvelles modifications que je propose pour le Kao-che, et me promet immédiatement la publication d'un aussi grand nombre que je voudrais. De même il fera prendre sept coupables que je lui désigne. Cette mesure lui coûte d'autant plus, que ces coupables étaient précisément ceux que ce pauvre Tche hien avait ci-devant employés pour nous harceler. Il demande pardon pour eux. je lui fis comprendre qu'autrefois cela se pouvait : qu'à l'heure qu'il est la justice exigeait des indemnités en faveur des persécutés, et des châtiments envers les coupables, pour l'exemple des autres à l'avenir. Ici s'engage un chaleureux débat au sujet de Mbiao-iong-pao : C'est un protégé de nos Pères ; ses affaires pour moi sont loin d'être nettes : pourtant je le soutiens de mon mieux en

détournant la conversation de ce qui est en sa défaveur, pour ne parler que des poursuites dirigées contre lui, depuis qu'il s'était fait chrétien, avait logé le Père Dies et même vendu sa maison au susdit missionnaire. Or selon le tche-hien, cette vente serait tout juste le grand méfait et du P. Dies et de Hiao-iong-pao; car ce n'est, dit-il, ni plus ni moins qu'un to-mé, c'est-à-dire vente frauduleuse d'une maison qui ne lui appartient pas. Une chose dont je n'ai eu l'idée exacte que ces jours-ci, c'est que les Hou-pé-jen, en arrivant dans ces pays, s'étaient établis dans les premières maisons venues, chacun à sa guise, sans trop se préoccuper des réclamations du propriétaire, quand ce dernier se présentait. Ce qui a donné une teinte de raison à leur façon d'agir avec les propriétaires en plusieurs circonstances, c'est l'incertitude où mettant quelques-uns de ces Hou-pé-jen l'apparition d'un premier, puis d'un second, voire même d'un troisième soi disant propriétaire. La rebellion ayant tout renversé, il en résulte qu'il n'y a plus d'anciens titres ni dans les familles, ni dans les ia-mens : par suite, l'affreux galimatias que l'on peut se figurer. Or ces Hou-pé-jen, après avoir passé une ou deux années dans une de ces maisons, ont pris le genre de vendre leur prétendu droit de premier occupant, ainsi que la jouissance de ces dites maisons. Ces derniers revendaient à d'autres. Pour sortir de la difficulté les mandarins en dix règles, répandues partout depuis 2 ou 3 ans, ont établi que les maisons reconnues évidemment propriétés d'un tel pen-ti-jen, présenté par deux témoins et un notable, leur seraient rendues, que les autres maisons sans ancien propriétaire, seraient déclarées propriétés de l'état et vendues aux bénéfices de l'empereur; qu'enfin on punirait désormais sévèrement quiconque ferait des ventes de la façon ci-dessus indiquée. De cet ordre à l'exécution, ce n'est pas chose si facile : il en résulte des procès quotidiens. Or, la maison du P. Dies à Lo-tsen est précisément une de ces maisons occupées par des Hou-pé-jen, vendue et revendue malgré les réclamations des propriétaires soi-disant légitimes. Après l'achat fait par le P. Dies à son passage d'un jour dans cette maison, et certainement à son insu de toutes les difficultés dont je viens de parler, les propriétaires réclamant ont écrit une lettre d'accusation contre le To-mé fait par Hiao-iong-pao au bénéfice du P. Dies. En vertu de cette accusation (fruit de sa propre fabrique, suivant bien des indices), le tche-hien avait mandé à diverses reprises Hiao-iong-pao. Celui-ci ayant refusé, le mandarin s'est fâché et a mis ses satellites à sa poursuite. Hiao alors s'était réfugié prudemment chez nos Pères à Sin-tsen : . . . Ainsi donc pour revenir au fait, tcheng-ta-loié fit un torrent d'invectives contre Hiao. Comme le cas était compliqué et plus sérieux que tout le reste, je me tins fort sur la réserve et si bien que le tche-hien finit par dire qu'il pardonnait tout à Hiao-iong-pao, sauf l'annulation de son titre de vente. Je refusai ce pardon qui pouvait me devenir sinon inutile, du moins embarrassant. Pour ce qui concernait la vente, j'exigeai (que le tche-hien le voulût ou non) . . . que l'on attendît l'arrivée du P. Dies et celle des titres concernant cette vente . . . Aussitôt après, le tche-hien, dans sa naïveté déclara que Li-Koué-sueu et nos Pères l'avaient aidé plus qu'il ne pouvait le dire au sujet du Leang. « Alors, m'écriai-je,

s'il en est ainsi, pourquoi blesser l'un à coups de baïonnettes et promener partout la force armée pour chasser les autres ?" Là dessus je lève la séance. Rentré chez moi, je m'empresse d'écrire par un courrier exprès au R. P. Ravary, pour qu'il m'envoie immédiatement le titre d'achat du P. Dies dans le cas où ce dernier ne l'aurait pas emporté. N'ayant presque pas de renseignements sur les affaires de Kouang-tée-tcheou, dont Lou-Kong me demande un aperçu, je prie le R. Père de m'envoyer toutes les informations qu'il a. Enfin j'insiste pour qu'il envoie au Kouang-tée-tcheou le Père Cheynet, tant afin de prendre de nouveaux renseignements et les tenir prêts à mon arrivée, que dans le but d'arrêter des courses et des manifestations chez tous nos catéchumènes.

Lou-Kong venu dans la soirée avait voulu connaître une par une mes conditions d'arrangement. Je les lui ai remises écrites dans l'ordre suivant, avec toutes les explications requises. « Il faudra :

" 1° Un écrit conjoint des deux délégués. Cet écrit servira à réparer les torts faits à la réputation des missionnaires, et par conséquent il devra y en avoir un exemplaire pour chacun des grands tribunaux où ils ont été calomniés.

2° L'arrangement de la maison achetée par le P. Dies à Lo-tsen.

3° Une indemnité pour les catéchumènes, de 300 fr.
" " pour le catéchiste blessé, de 100 fr.
" " pour les frais du Père, de 200 fr.

4° Des Ko-che en aussi grand nombre que le voudra le P. Dies.

5° La punition des coupables

6° L'assistance du tribunal pour achat d'un terrain en ville . . .

7° Toutes les garanties nécessaires pour l'avenir.

12 Mars. On s'impatiente de ne pas voir arriver notre monde de Siü-tsen. Un Kouan-pin, contre la consigne donnée à la garde, monte à l'étage et se montre revêche aux ordres donnés par le chef du poste. On crie on se bouscule. Mon arrivée rétablit la paix ; le coupable est saisi et conduit à ses chefs qui lui administrent une punition pour l'édification des braves ses compagnons.

Dans la soirée, à mon entrevue avec Lou, je me sens obligé de blâmer ce digne homme qui soit préjugé, soit entraînement, s'était mis à condamner Hsia avant de l'avoir entendu. A mon grand étonnement je remarque que Lou-Kong biaise et appuie certaines assertions calomnieuses de Tche-hien. v. g. il accuse Li-Koué-sien de s'être fait l'ami des Hsias et ce aux dépens du P. Dies. Je refute tout et ne manque pas de prendre la défense de ce brave catéchiste. Il avait été malheureusement assez blessé dans sa personne, pour ne point l'être encore dans sa réputation.

Après cet incident nous allons voir les deux grands chefs militaires dans leur camp ; l'un est le frère de Fan-ta-jen encore absent, l'autre est Tsiü-jen. Je me plains amèrement des faits commis antérieurement par leurs soldats envers nos chrétiens et nos Pères. Ils s'excusent en disant que leurs hommes devaient d'après les ordres reçus être mis à la disposition des mandarins locaux. J'admets qu'encore qu'il en fut ainsi, leurs soldats devaient en tout temps agir plus humainement. Je pèse aussi sur la faute de Fan-ta-jen qui en refusant la visite du Père Hsia l'an dernier, avait de beaucoup aggravé la position. Je demande, d'une manière accentuée, un Kao-che des chefs militaires pour les hommes confiés à leurs ordres dans leurs camps respectifs. On me promet que dans trois

jours j'aurai une copie du Kao-che qu'ils donneront à leurs soldats. Je ne sais pourquoi, la visite m'a paru bien froide ; ces Messieurs ne reçoivent pas en effet souvent les avis que je leur ai donnés.

13 Mars. Je reçois la visite de Tsiü-ta-jen. Il reconnait mon catéchiste qui l'avait introduit à l'intérieur de notre maison à Ngan-Kin. Cette occurrence le met de bonne humeur. Le frère de Fan-ta-jen vient aussi me voir. Il se déboutonne et me demande l'autorisation de venir me saluer à Ngan-Kin. Il est notre voisin et l'an dernier a reçu quelques pieds de Zinnia de chez nous pour son jardin : « Oh! Père, si nous avions « su quelques mois plus tôt que les Pères Bies, etc, étaient « de votre compagnie, non certainement, nos soldats n'au- « raient pas agi comme ils l'ont fait. »

Le Tche-hien nous envoie pour nous 5 exemplaires du Kao-che ; il en fait en même temps afficher quatre aux différentes portes de la ville et un en avant la porte cochère du tribunal ; il tient en réserve trente autres exemplaires du même Kao-che pour les afficher aux endroits qu'indiquera le P. Bies.

Un peu avant la nuit ce Père, si attendu, nous arrive. Quelle misère ! il n'apporte pas le titre d'achat tant désiré, il n'amène pas non plus tous les accusés dont le témoignage cependant est requis. La scène qui s'est passée au moment où il descendait de chaise pour monter chez moi, mérite d'être mentionnée ici. Elle nous a causé du désagrément et pouvait nous en causer de plus graves. — Le catéchiste du bon Père était Wang-tso-iuen. Ce jeune homme, du reste bon enfant au possible, s'était exaspéré en entendant quelques manants dans la rue insulter le Père. En avant de mon Kong-Kouan, une grande foule tumultueuse s'était assemblée pour voir le Père descendre de sa chaise, si bien que les gens de ma garde n'étaient plus maîtres et la chaise empêchée dans sa marche. Alors Wang-tso-iuen, le globule sur la tête, l'indignation dans les traits, la cravache à la main, se met à frapper à droite et à gauche sur la masse sans distinction. Arrivé sur le fait, je le vois frapper le chef même du poste. Saisi d'effroi je l'arrête aussitôt et pacifie la multitude, qui au reste n'avait aucune mauvaise intention. A peine en haut je m'empresse de dire à Wang qu'il se hâte de faire ses excuses à ce chef, homme de confiance du Tche-hien. Moi-même je vais parler à cet homme, le calme et m'efforce de lui faire oublier l'affront qu'il venait de recevoir. Je croyais que c'était fini. Mais non ; car étant au ja-men une ½ heure après pour présenter le P. Bies, une des premières paroles que j'entendis fut la voix de cet homme qui venait se plaindre devant Tchen-ta-loié, Lou-Kong et nous deux, qu'un Sien-sen du Tien-tchou-tang l'avait frappé. Devinez mon embarras en face des clameurs de tous ces Messieurs. Les Se-tao étaient en enquête pour des coups reçus il y a quelques mois, et maintenant leurs gens eux-mêmes venaient frapper les hommes du ja-men. — Je m'efforçai de pacifier le tout et déclarai aussitôt que le cas n'était pas aussi grave, qu'il était indépendant de nous, même que c'était par un excès d'attention pour le Père Bies que Wang avait agi de la sorte ; qu'au reste il serait renvoyé de Kien-ping immédiatement par punition... Ainsi se calma cette affaire.

Rentrés chez nous, nous écrivons au R. P. Ravary pour lui demander qu'il veuille bien nous aider en nous envoyant immédiatement le titre en question et en dépêchant aussitôt après leur arrivée le Père Chen-erl à Kouang-tée et le P. Chen-liang à Lo-sen où l'on commençait à trop remuer. Je tenais à ce que quelqu'un de nous fût sur place pour arrêter toute démonstration fâcheuse et pour me servir de témoin au besoin en cas de nouvelles histoires.

14 Mars. Cette nuit a eu lieu, à la pagode qui nous abrite, un sacrifice sanglant aux Dieux du pays. Le sacrifice consistait en un bœuf, une chèvre, quatre porcs. Toutes ces victimes préalablement tuées avaient été mises en robe blanche... puis Disposées ainsi qu'il suit: Le bœuf au milieu, la chèvre un peu en avant, deux messieurs sur chacun des côtés du bœuf. Des lanternes transparentes et des rangées de bougies rouges illuminaient la pagode; l'encens fumait dans une grande urne à trois pieds en avant le porche et dans deux vases de terre sur chacun des cotés de l'idole. Alors le Che-hien, le Pou-ting et le Cheou-tcheu, tous trois sont allés ensemble se placer en avant et faire le Ko-teou à l'esprit au son du chalumeau et de la cornemuse. Puis revenant sur leurs pas, l'un après l'autre, au commandement du chef de cérémonie, ils ont fait à trois reprises et séparément trois Ko-teou, d'abord au milieu de la cour, puis au dessus des marches, tout à fait à la queue des victimes; puis enfin tout en avant. Chacun étant venu à son tour, de nouveau les trois réunis ont fait un dernier Ko-teou et puis sont partis avec toute la foule des curieux, qui tout le temps de la cérémonie ont parlé et fumé, chacun à son gré. Ce sacrifice a eu lieu de 2 à 3 heures du matin. Après la cérémonie s'est faite la Distribution de la chair du sacrifice entre les différents agents du jamen, qui de leur côté ont fait parvenir à tous leurs amis une petite parcelle de cette chair sanctifiée; parceque ceux qui en mangent se portent mieux disent-ils et surtout ont plus d'esprit. Pauvres gens! je leur souhaite avant tout le dernier point!

Je passe toute la matinée aux enquêtes en présence et avec le concours du P. Dies. Le genre de Hiao-iong pas ne me va pas; il vacille et manque de franchise dans ses assertions. Notre interrogatoire est interrompu par la visite du Che-hien qui vient rendre au P. Dies la visite de bonne arrivée. Ce brave homme était tout abattu et par la fatigue du sacrifice nocturne et par le deuil où cette même nuit l'avait plongé la mort d'une tante maternelle à son jamen. Par suite il n'est resté que quelques instants et s'est retiré en disant que vu le deuil il ne pouvait pas traiter ces jours-ci; qu'il avait chargé Lou de visiter et plaider en sa place. Celui-ci s'est fidèlement acquitté de cette nouvelle délégation ainsi qu'on le verra. En effet dans la matinée il avait examiné minutieusement Li-Hoé-suen et son gré mal reconnu son innocence. Il n'en fut pas de même pour Hiao. Il le questionna d'une façon rude et hautaine tandis qu'il avait interrogé avec une indulgence par trop grande les sept coupables que le Che-hien avait mandés sur ma requête. Ceux qui l'ont vu à l'œuvre en cette occasion sont tout de suite revenus avec l'assurance que Hiao avait en lui un accusateur et ses adversaires un protecteur.

Nous avions à peine achevé notre dîner que l'on nous annonçait la visite de Lou. Il était en habits de cérémonies à cause du P. Dies qui la veille lui avait rendu sa visite officielle. Sans longs détours, Lou-Hong se lança bientôt dans une acerbe discussion. Il accusait Hiao d'avoir fait au P. Dies, à la 6ème lune, une vente frauduleuse (tô-mê) en lui vendant la maison d'un des accusés appelé Hiü-tsein sans prévenir ce dernier bien qu'il l'en sût le vrai propriétaire. De plus Lou-Hong chargeait Hiao d'avoir volé à un des autres prévenus trois chambres qu'il avait également passées au P. Dies. Il me fallait beaucoup de persistance pour soutenir l'attaque et la repousser. Pour répondre d'une manière péremptoire, j'aurais dû avoir les titres écrits du contrat; malheureusement le P. Dies ne l'avait pas avec

a) aux familles persécutées... 300 piastres
b) à Li-Koué-suen blessé...100 id.
c) au Roy Père Bies... 200 id.
Somme totale 600 piastres.

15 Mars. Nous sommes dans le fort des enquêtes. En plus des cinq Kas-che, que l'on m'avait donnés pour nous et de cinq autres déjà affichés en ville, sur ma demande on en a écrit 30 autres exemplaires pour autant de localités désignées par le P. Bies. Lou-Kong arrive et de rechef éclate un orage, vu que Lou-Kong soutenait que le Tche-hien n'avait ni dit ni fait dire que le Hien-tchon-Kiao empêchait de payer le tribut. Je me sers des paroles et des écrits du Tche-hien tant devant le P. Bies que devant Lou et moi, pour anéantir ses assertions. Je le croyais calmé lorsqu'il se jette sur un nouveau terrain : « Le Tche-hien, dit-il, est prêt à tout faire ce que désire le Se-to, mais du moins le Se-to devra préalablement avouer que Kiao, appelé le 6 de la 6ème lune par le Tche-hien pour répondre à l'accusation portée contre lui, aurait alors dû comparaître ; les Pères à Siü-tsen ont eu grand tort de lui prêter asile en pareille occasion. » Comme je n'ai nullement l'air d'entrer dans ses vues, il se fâche. Pour le calmer je pose une distinction entre les temps de paix et ceux de persécution. Dans le premier cas, qui est le plus ordinaire, quiconque est appelé par les mandarins pour un jugement et refuse de s'y rendre, est en faute, passe ; nous mêmes en ce cas blâmons le fugitif et au besoin sommes prêts à assister le mandarin. C'est le contraire, et je prie le Lo-yé de me bien comprendre, dès que le mandarin, infidèle à son devoir, aux lois et au traité, persécute un Chinois pour sa foi et se sert d'un faux prétexte pour l'attirer et le tourmenter en haine de sa même foi ! » Lou-Kong s'est débattu longtemps : il m'a supplié,

lui et les courriers que j'avais dépêchés au P. Ravary devaient encore mettre quelques jours avant de revenir avec les titres.

Je priai donc Lou-Kong d'attendre ; il refusa obstinément et continua de crier. Comme c'était pure chicane, j'ai haussé alors et le ton et le front autant et plus que lui, parce qu'il défendait injustement un homme qui cinq années auparavant, et de nouveau il y a deux ans, ayant été interrogé par le même Kiao et pour des transactions concernant la même maison, lui avait répondu à chaque reprise que cette maison ne le concernait en rien et que Kiao pouvait agir à son gré. Alors donc pas de reproche, pas d'accusation ; aujourd'hui le loié Tchen n'a pas assez de malédictions pour blâmer le dit Kiao ; d'où vient un pareil changement sinon que jadis Kiao n'avait pas eu le tort d'avoir embrassé la foi et reçu le Missionnaire à son foyer ? — La décharge produisit son effet, Lou déposa les armes et prenant de nouveau un ton de voix amical, il me demanda à quoi se réduisaient les conditions de l'arrangement définitif. Je les lui exposai de la manière suivante :

1° Lou et moi, c'est-à-dire les deux délégués écrivent un rapport conjoint de leur enquête et après l'avoir signé et scellé, l'expédieront à l'adresse de chacune des autorités supérieures suivantes : Licou-tcheou-fou, Yu-fou-tai, Tchang-tche-tai, Monseigneur et Monsieur le Consul général. Notre réputation ayant été compromise auprès de tous ces grands personnages exigeait cette réparation.

2° On nous aidera à acheter un terrain en ville c'est-à-dire à Kien-ping même.

3° On punira les coupables dont un nommé Tchen-ing aura un châtiment plus sévère à cause de ses fautes beaucoup plus graves.

4° Enfin il sera donné en indemnité :

menacé pour que je cède ; mais je soutenais une question de principe et de droit autant que de fait personnel : lâcher pied était une faiblesse. Dieu m'a aidé, tous les arguments de Lou ont été démolis. Le brave homme est parti désolé, quelque peu mécontent. Il est revenu environ une heure après coup ; il était suivi du famen Tcheng-ing qu'il essayait de disculper et engageait à me demander pardon. Comme cet individu, fier de son globule et de la protection avouée du Tche-hien dont il avait été l'instrument dans la persécution et de Lou-Kong dont il était en sa jeunesse le voisin au Chan-si, ne se montrait nullement répentant, je ne lui ménageai aucune de ses vérités. L'évidence des faits et l'insolence croissante de Tcheng-ing poussé à bout la patience de Lou qui l'invective à son tour et le renvoie d'un ton furieux et menaçant. Lou me dit encore quelques amabilités, sans doute pour réparer ce qu'il avait eu de déplacé dans ses paroles d'hier ; puis il se retire tout à fait de bonne humeur.

A la tombée de la nuit on introduit Hiao-tse-fo et le fils d'Hiao-iong-pao, qui tous deux après l'accusation de la vente frauduleuse avaient été saisis et conduits au jamen. Le dernier avait été relâché sur la promesse qu'il amènerait son père ; l'autre avait brisé ses liens et s'était enfui. Le dossier du tribunal que l'on m'avait objecté, portait qu'ils avaient fait l'aveu d'une vente frauduleuse. Tous deux nient cet aveu et disent le contraire. Je les conduis chez Lou faire leur déposition. Je leur adjoins un troisième témoin qui avait à la charge de Tcheng-ing des documents accablants. La déposition de ces trois hommes envoyés par la Providence m'a été d'un secours bien important.

16 Mars. Je demande l'un après l'autre tous les coupables. Comme ils avaient servi d'instruments à la haine du Tche-hien contre nous, je savais d'avance qu'il me serait impossible d'obtenir qu'on les châtiât d'une manière signalée. D'ailleurs ils avaient été assez adroits pour ne pas se montrer aux principales occasions, préférant laisser l'honneur de l'action aux Honan-pin et aux tcha-jen, de sorte qu'en fin de compte leur culpabilité n'était pas si évidente que ne l'avait fait croire une compilation de ouï dit. J'ai donc jugé plus prudent, après leur avoir fait avouer des fautes dont j'étais certain, de les prendre par le sentiment en les exhortant à la paix pour l'avenir. Dans l'après dîner, nous sommes allés, le P. Dies et moi chez Lou-Kong. Aussitôt il nous annonce que tout va bien ; le Tche-hien se rendait pourvu que je permisse à Hiao-iong-pao de comparaître devant lui afin que l'ayant interrogé, il puisse terminer juridiquement et en notre faveur le procès intenté par le plaignant Hiü-tse-in. Les conditions propres à la circonstance que je requiers sont acceptées et Hiao comparaît. Bon gré, mal gré, le Tche-hien a déversé quelque peu de sa bile sur ce pauvre diable à qui j'avais recommandé de ne pas répliquer. Il a obéi. Le Tche-hien pour la farce a voulu un Hé-tié de Hiao où celui-ci se déclarait ngon-tou et promettait qu'à l'avenir il agirait avec plus d'intelligence. Nous lui avons passé cette boutade, mais il s'est trouvé pris en s'imaginant que nous signerions un écrit qui nous constituait locataires de la maison dont Hiü-tse-in se disait sans raison évidente le propriétaire. Inde irae. Enfin Lou nous passe un cahier contenant dix Hao-che publiés successivement sur la question agraire au Hien-ping. L'un d'eux déclarait nuls les contrats du genre de celui du P. Dies. Je me permis de faire remarquer que cette prescription étant jusqu'ici restée une lettre morte, il serait peu séant de nous l'appliquer en premier lieu ; que par conséquent, et c'était mon dernier mot à leurs injustes attaques de tous ces jours-ci, nous resterions dans les mêmes conditions que tous les possesseurs de maisons dans le même cas, jusqu'au temps où l'on prenne une mesure générale et définitive ;

qu'alors nous en passerions par où passeraient tous les autres. Lou veut regimber, mais il voit que c'est peine perdue. Il se calme peu à peu, nous dit de bonnes paroles et finit par reprendre sa leçon de français selon qu'il l'avait pratiqué dès le début de notre voyage.

A plusieurs reprises j'avais fait des instances pour obtenir la protection des mandarins locaux dans l'achat d'une maison à Kiey-ping. Pour m'agréer en cette question, Lou-Kong m'amène un peu plus tard le Pou-tsy Way-loié qui promet de nous assister. Il y a de plus actuellement deux délégués extraordinaires au Kiey-ping, ils sont chargés de tirer au net les difficultés concernant les maisons et les terres; Lou-Kong me promet aussi leur concours. Nous sommes allés les voir, et ils sont venus également. S'ils sont sincères, nous pourrons bientôt avoir une maison en ville, ce que je crois nécessaire.

17 Mars. Nous recevons un Ké-tié de six des coupables. Ils demandent pardon et se portent garants pour l'avenir. Lou-Kong nous remet 300 ℳ en espèces pour les familles souffrantes et 300 ℳ en billet pour Li-Koué-Suen et le P. Dies. Nous n'en percevrons la valeur que le 29 de la 2ème lune. Nous remettons sur le tapis la question de Tchen-ing dont j'exige le châtiment. Lou-Kong de nouveau intercède. Je finis par obtenir qu'il perdra son globule. J'aurai un écrit avec les sceaux du tribunal concernant ce jugement; ensuite Tchen-ing donnera un Ké-tié plus sévère que ses autres camarades.

Hsiü-tse-in, protégé de tous côtés, revient cette fois avec un titre de location, il ne veut pas de loyer, il exige seulement qu'en qualité de locataire nous signions ce titre et le reconnaissions propriétaire. Je lui réponds qu'il va trop vite en besogne; que pour nous, avant de louer ou d'acheter une maison de lui, aussi bien que de quique ce soit, nous voulons préalablement voir les titres qui les constituent vrais propriétaires. Il n'avait donc qu'à exhiber les siens. Il n'en a point, dit-il, mais il jure que c'est la maison de son neveu qui a été vendue et il la réclame. Là dessus je demande un écrit de sa main, qu'il y dépose cet aveu, ainsi que l'âge, la profession, la résidence précédente et actuelle de ce neveu, le nom de son père, etc. Puis j'ajoute que comme lui Hsiü-tse-in a porté contre le P. Dies une accusation calomnieuse comme s'il avait acheté frauduleusement sa maison, il fallait qu'avant tout autre arrangement, il fît ses excuses dans un écrit en due forme. Cette double mesure ne convenant nullement à notre homme, il partit moins radieux qu'à son entrée. Lou-Kong, qui m'avait entendu, pour cette fois-ci prit mon parti et porta l'antienne d'une manière encore plus accentuée que moi. Ensuite leur présence me devenant dorénavant inutile puisque leur cause était gagnée, je renvoyai tous nos témoins.

18 Mars. On nous annonce que Lou-Kong a passé une nuit blanche au tribunal pour soutenir ma demande contre Hsiü-tse-in. Celui-ci ne se rend pas, dit-on, il aurait même pris la fuite. Quoiqu'il en soit, je dresse une déclaration qui sera signée par les deux Wei-iuen pour signifier qu'après la comparition de ce neveu dont parle Hsiü-tse-in la confrontation de son identité et de ses titres, nous nous engageons à lui rendre sa maison, si l'évidence est de son côté. Chacun nous félicite pour une disposition si équitable.

Faute d'une liste portant le nom des familles persécutées, faute aussi d'explications convenables à ce sujet, nos Kiey-sen n'avaient donné que dix noms. Il se trouve actuellement qu'ils sont 26 dans le même cas. La question des indemnités ayant été close antécédemment, nous décidons, Lou et moi, que les 300 ℳ seront repartis non plus entre les dix premiers, mais entre les 26. Nous dressons à cet effet une liste que le Tche-hien munit de son cachet.

Elle est ensuite remise ainsi que la somme susdite à Li-Koué-suen, qui devra immédiatement en faire la répartition. Après cela Lou-Kong veut ma signature pour les ho-tong (rapport conjoint sur l'enquête), je la refuse et ne la donnerai qu'après avoir vidé la dernière question pendante, à savoir celle de Hiü-tse in.

Hier soir Lou-Kong faisait encore difficulté pour aller à Kouang-tée-tcheou, et a voulu que je lui indiquasse catégoriquement le but de mes démarches en cet endroit. « Mon but, lui répondis-je est triple : 1° Assurer à nos chrétiens et à nos Pères la liberté qui leur est garantie par le traité : 2° Examiner la question de l'enlèvement par le pen-tcheou des images au Kong-sou de Iné-Wang-Kiu ; 3° Enfin de porter une accusation contre un nommé Houan-lien-sen qui, après avoir abusé de la confiance des Pères, a trompé le peuple sur notre compte, organisé à Tien-tse-men une opposition armée contre les autorités, toujours sous le nom de Tien-tchou-Kiao. J'allais demander qu'il fut châtié sévèrement. » A ces mots Lou-Kong a respiré : il s'est levé et me prenant les mains m'a confessé que depuis son départ de Ngan-Kin, il avait eu des craintes très-grandes que je voulusse agir dans un autre sens. In-Fou-tai et Lieou-cheou-fou avaient reçu de fortes accusations à notre charge pour cette affaire. Ils n'en avaient soufflé mot alors crainte d'être mal renseignés ; mais ils attendaient avec anxiété la nouvelle de la conduite que je tiendrais en cette affaire. Lou-Kong répète, et c'est bien vrai, qu'une telle conduite nous fera grand honneur auprès des autorités superieures et de rechef il m'en félicite. Je donnerai dans une lettre séparée le récit du curieux épisode dont Houang-lien-sen a été le promoteur. Il est vrai que nous sacrifions dans la masse deux ou trois innocents plus badauds que coupables, mais pour sauver le bien général il faut absolument en venir là.

Hier aussi sur le soir, des gens de Tien-pin-tchen étaient à la porte de notre demeure, sollicitant la faveur de m'être présentés avec une supplique. Je les ai refusés et fait décamper au plus vite ne me souciant que fort peu d'être compromis par leur présence.

18 Mars. Lou-Kong et le Tche-hien nous font parvenir toutes les pièces. Sauf deux, les autres sont dans la forme voulue. Les deux qui faisaient exception concernaient l'affaire Hiü-tse-in. Celui-ci, en vrai maniaque avait dans un de ses écrits, au lieu de faire ses excuses au P. Bies, dit simplement qu'il louait sa maison au dit Père. Je la lui déchire sans mot dire. — Dans l'autre pièce, au lieu de décliner une par une toutes les circonstances qui regardaient son neveu, il changeait de langage en alléguant qu'avant la rébellion, son père avait deux frères, que tous deux vivaient en communauté de biens. Ces deux frères sont morts ne laissant que le neveu en question. Celui-ci a été enlevé par les rebelles. Cette déclaration le mettait en contradiction avec lui-même et rendait plus équivoques ses droits à la maison Bies. Je vais donc aussitôt chez Lou-Kong et chez le Tche-hien faire ma déposition. Cette fois tous deux reconnaissent la justesse de mes plaintes et promettent de mettre notre homme à la raison. Pour moi je dis clairement que je ne signerai les ho-tong qu'après que les deux affaires précédentes de Hiü-tse-in et de plus sa dernière sottise ne soient tirées au net. La séance est levée et nous nous séparons.

A peine une heure d'intervalle s'était écoulée, quand Lou-Kong nous arriva tout essouflé. Il veut du vin eropéen, il est fatigué tant il a parlé pour nous... Il vient me faire une proposition ; à savoir, si pour trancher toutes les difficultés, dans le cas où les mandarins nous la vendraient, nous achèterions la maison Bies à Lo-tsen avec

toutes les dépendances. Enchantés, nous acceptons. Lou-Hong part, nous dressons le plan de la propriété et filons au ianmey. Chacun s'escrime pour faire disparaître les difficultés qui se présentent. Le Tche-hien lui même vient y mettre son œil (il n'en a qu'un) ; Lou-Hong parle du bon vin qu'il venait de prendre chez nous .. Le Tche-hien tire la langue et nous reproche de ne lui en avoir jamais offert. je dis que bien que le jour destiné à faire sauter le bouchon n'était que le lendemain, vu sa bonne volonté, j'allais pour la confirmer, lui faire verser de l'eau tirée des puits d'Europe. Le fidèle Acbate déjà s'est envolé à la recherche du précieux liquide, bientôt il revient triomphant ; déjà aussi les tsieou-tsong-tse (voir ces) sont prêts. Notre Tche-hien se déboutonne, ses éclats de voix dominent le reste de l'assistance, il gesticule tant et si bien qu'il finit par briser son tsieou-tsong-tse. On rit, on goûte et trouve cette eau délicieuse. Peu après nous terminons le contrat qui demain nous sera remis légalisé. Il restera seulement pour achever le carré deux terrains dont le vrai propriétaire doit être consulté. Le Tche-hien se charge du tout ; il est convenu que si l'achat dépasse 30 piastres, le surplus sera pris sur sa cassette. Grâce donc à St. Joseph pour ce nouveau bouquet de fête! A 9 heures du soir nous arrivent enfin les courriers du R. P. Navary. Il nous apportent le malheureux titre dont à l'heure qu'il est nous n'avons que faire.

19 Mars. Jour d'action de grâces à notre bien aimé Protecteur. Nous acquittons notre terrain dont le titre, muni des sceaux nous est apporté. Cet achat est le vrai cachet de la réconciliation. Hiü-tse-in signe son billet d'excuse, nous lui pardonnons ses autres bêtises dorénavant sans conséquence pour nous. Nous signons les cinq ho-tong destinés aux cinq grands hommes cités ci-devant ; Lou-Hong en remettra deux à leur destination à savoir : au Fou-tai en Lieou-cheou-fou. Le Fou-tai devra envoyer au Tche-tai celle qui lui est destinée ainsi que celle qui est écrite pour M. le Consul général. Je me charge de remettre la sienne à Monseigneur. Séance tenante le champagne tant annoncé paraît. Il faut que je fasse l'opération devant l'assistance ébahie. Le bouchon est parti ; les heureux convives dégustent le mousseux. On se fait des compliments, chacun verse un peu de son vin dans le verre des autres. Puis viennent les protestations d'amitié et l'on se quitte réconciliés.

Les Pères vont de là chez Fan-ta-jen, le tong-ling revenu enfin de Nan-King. Il est aussi charmant que son Kong-Kouen est splendide. De chez lui nous passons devant certaines maisons pour y déposer des cartes d'adieux. A notre retour nous trouvons le cortège du Tche-hien venu pour nous souhaiter bon voyage. Puis se présentent d'autres Lo-ié, enfin Fan-ta-jen. Ce dernier me remercie pour les fleurs données à son fils l'an dernier à Nganking. Après lui entre le bonze qui est mon patron tous ces jours-ci. Il me fait cadeau de trois poussah qu'il dit n'être pas meilleurs que les bonzes. En dernier lieu on nous apporte une copie du Kao-che que Fan-ta-jen adresse à ses hommes en notre faveur. Il est suivi d'un copieux souper de première classe où nous goûtons la vanité résultant des leçons données à notre cher Kien-ping-hien. Veuille Saint Joseph, à qui de nouveau nous rendons grâces pour le succès de notre mission à Kien-ping, le conserver dans ces bonnes dispositions et en recueillir l'honneur et la gloire.

Si le bon Dieu répare d'une autre façon le contre-temps qui m'empêche actuellement d'aller au Koang-tée-tchouan et au Ning-Kong-fou, je me ferai un plaisir de continuer la communication des nouvelles concernant mes démarches en ces lieux.

Voyage et négociations du P. Seckinger à Kouang-tée-tcheou, à Gnien-Koui-fou et à Gnien-Koné-hien.

(Suite)

4 Avril 1873. Après quinze jours d'attente, je reçus de Lou-Kong (Ngan-Kin) la nouvelle que les mandarins supérieurs l'obligeaient à venir reprendre le cours des négociations interrompues, avec ordre de ne plus me quitter avant que nous ayons tout bien réglé. Je mis à profit le temps qui me restait, pour achever mes enquêtes privées sur les affaires si embrouillées du Kouang-tée-tcheou.

25 Avril. Un courrier de Lou-Kong arrivé enfin à Kien-ping-hien, m'apporte le signal du départ. Dès le lendemain, en compagnie du P. Chen-erl, je quitte l'hôtel du Père lajoie à Siü tsen et après deux journées de marche, par une suite de vallées enchanteresses, nous étions aux portes de la ville de Kouang-tée. Le plus grand inconvénient dans ces pays pour le voyageur est sans contredit le manque de ponts. Ruisseaux, rivières, torrents il faut tout passer à gués. Avant d'entrer en ville, il fallait faire toilette, c'est-à-dire, prendre les habits de cérémonies pour entrer au ia-men. Le rassemblement des curieux qui s'était fait autour de nous, nous suivit dans les rues et grandit à mesure que nous pénétrions plus avant. Les abords du Ia-men, où les Kouan-pin (soldats), prévenus de notre arrivée avaient déployé leurs brillants étendards, étaient tellement encombrés par la foule que nos chaises eurent toutes les peines à pouvoir franchir les avenues du tribunal. Le Tche-tcheou voulait nous faire passer à côté de l'estrade, mais il comptait sans nous. Il a dû faire débarrasser la table et les fauteuils, ouvrir les doubles portes qui sont au fond et nous introduire par la voie droite. Bon gré, mal gré, il nous fit bonne mine; mais ses baillements répétés trahissaient son embarras au sujet de l'enquête conjointe que nous venions faire. Comme il voulait immédiatement entrer en matière, je le priai d'attendre à notre prochaine entrevue et de nous faire conduire à notre Kong-Kouan (maison de reception). Il s'en cuta aussitôt en donnant à ses gens les ordres les plus minu tieux pour notre installation et la cuisine, toutes choses dont il prend lui-même la charge. Nous étions à peine sortis du Ia-men que Lou-Kong y faisait son entrée. Il était accom pagné d'un second Wei-inen, appelé Tchang, qui le suit en qualité de secrétaire. Toute la ville est en mouvement. Chacun voudrait voir l'Européen à la barbe d'or; sans la garde placée en avant notre Kong-Kouan, nous serions écrasés. Lou-Kong vient nous saluer et nous apporter les nouvelles de Ngan-Ki La plus importante sans contredit est que In-fou-tai vient d'établir à Ngan-Kin un Iang-ou-diü, tribunal pour les af des Européens au Ngan-hoei. Ce tribunal est une nouvelle garantie de paix, il est composé de tous nos amis. Deo gratia

Nos affaires au Kouang-tée se réduisent à trois:

1° Celle de Iu-wan-Kiai, grand bourg à 70 lys vu de Kouang-tée. En juin, l'an passé, le Révérend Père Ravary y a été insulté par des soldats et leur chef. Ils étaient conduits à dessein de chasser le Père par un Tin-tée, nommé Kin-i-mé. Celui-ci, pour premier exploit a arrêté, sur sa route cinq catéchumènes venant de chez le Père qui leur avait donné images et livres de piété. Ces objets arrachés de leurs mains ont été déchirés et jetés dans le ruisseau; les cinq catéchumènes attachés et conduits comme des malfaiteurs à Iu-wan-Kiai. Après de longues instances le R. Père était parvenu à en faire lâcher quatre; mais le cinquième, objet spécial de leur haine parce qu'il était riche, fut conduit et enchaîné à 10 lys plus loin. Il ne fut délivré que trois jours après en achetant sa liberté à prix d'argent. Pour deuxième exploit, ce petit Tin-tée s'était joint au chef militaire pour insulter le Père contre tout droit, alors qu'il aurait dû user de son autorité à le défendre. De plus un Pé-tsong, pen-ti-jen, portant le nom de Hou-tio-sien s'était joint aux précédents. Son but à lui était d'empêcher (à son profit), le P. Ravary de jouir d'une maison dont

les notables Hon-pé-noi faisaient l'offre à ce dernier. Ce Pé-trong désavoua sa faute quelques jours plus tard, mais il recommença ses attaques à la 10ème lune où il amena le Tche-tcheou Li, dont les soldats ont pillé et chrétiens et Kong-son. Enhardi par ce dernier succès, le même Pé-trong réclame aujourd'hui 200 piastres qu'il aurait prêtées à l'ancien propriétaire de cette maison ; en conséquence il maintient son opposition.

2° Affaire de Hoang-lieu-sen. Dans une pièce séparée, dont le héros sera Hoang-lieu-sen, je laisserai le lecteur se faire une idée de la situation au Kouang-tée. Cet homme capable et riche est malheureusement trop remuant et trop entêté. Comme peu à peu nos Pères avaient remarqué ces défauts en ce cher homme, ils l'ont repoussé du rang des catéchumènes l'an dernier à la 8ème lune. Heureusement, car le 26 de la 9ème lune le Tche-tcheou Li suivi de 200 soldats était à Tieu-pin-tchen, pays de notre Hoang, les uns disent pour le tribut, d'autres et c'est le plus grand nombre, assurent que le tribut n'était qu'un prétexte, mais que le but du mandarin était d'attaquer les chrétiens. Quoiqu'il en soit, le fait est que le peuple poussé à bout par les vexations du mandarin et de ses soldats, a fait résistance. Alors les soldats ont déchargé leurs fusils et sur victimes seraient restées sur place. Or Hoang-lieu-sen est accusé d'être l'organisateur de la rébellion et même de s'être servi de notre nom comme d'égide. L'affaire étant excessivement grave et compliquée, malgré mes recherches il m'est impossible de savoir la vérité et par suite de traiter. Seulement pour renverser d'un coup toutes les lettres d'accusation envoyées à Yn-fou-tai contre nos Pères à ce sujet, je donne un écrit où je déclare que si Hoang est réellement coupable des fautes qu'on lui reproche, je demande qu'il soit puni sévèrement. Que s'il est victime de la calomnie, j'abandonne le tout à la responsabilité du Tche-tcheou. Or celui-ci met actuellement à prix la tête du malheureux Hoang ; on s'est emparé de toutes ses propriétés ; sa femme et ses enfants sont maltraités en prison.

3° La persécution dans tout le Kouang-tée-tcheou.

L'été dernier, il s'est manifesté un vrai entraînement sinon vers la religion, du moins vers la maison de nos Pères à Siü-tsen (Ning-Kou-fou). L'affaire de Un-Way-Kiai, puis celle de Tieu-pin-tchen, ensuite celle de Hoang-lieu-sen et par dessus tout le refus obstiné du Tche-tcheou de rien traiter, les paroles et les gestes de ce dernier en toutes rencontres vinrent tout arrêter. Nos Missionnaires n'ont plus été en état de suivre le mouvement en allant au pays discerner et soutenir les bons, écarter les méchants, réprimer les abus, etc. Il en est résulté que tels par simplicité, d'autres et surtout nos ennemis à dessein, ont fait passer les Pères et les chrétiens pour tout autres qu'ils n'étaient. Il s'en est suivi une kyrielle d'accusations, de malentendus, etc. Le tout au milieu d'une confusion qui continue toujours. C'est aux 9 et 10èmes lunes que la persécution a sévi davantage. Le Tche-tcheou est allé avec sa séquelle de Kouan-pin partout où il soupçonnait l'existence d'un chrétien. Tous ceux qui ont été découverts ont été plus ou moins pillés et menacés : quelques uns ont été battus et d'autres chassés du pays. Dans un tel embrouillamini comment traiter ? Comment, lorsque témoins et acteurs sont Chinois, discerner le vrai du faux ? Redresser une chose après une autre demandera un temps énorme et une indemnité dont le montant deviendra par trop considérable. D'ailleurs, il est à craindre qu'une recherche minutieuse des griefs d'un chacun à chaque localité au milieu d'une population extraordinairement indisposée contre les mandarins locaux, n'amène une nouvelle cause de rébellion ? En conséquence je propose aux deux Wei-suen comme unique moyen d'en sortir de demander au Tche-tcheou pour compensation commune à tous un terrain convenable pour église en ville. En outre comme garantie de la paix le Tche-tcheou devra donner un Koa-che tel que et où nous le voudrons.

28 Avril. Toute la journée se passe en visites reçues et rendues. Li-tche-tcheou est resté plus de deux heures. Il nous avait déjà attendus une bonne heure à notre Hong-Kouan en fumant l'opium. Il a débuté par les questions les plus bizarres. v.g. Combien j'ai de femmes et d'enfants; si je prenais bien cinq livres de viande à un repas; combien il fallait de bouteilles pour me griser, etc. Mes réparties en tout ont été ce qu'elles devaient être. Peu à peu il se mit à parler affaires. Or je remarquai bien vite que pour les choses qu'il ne désirait pas, notre cher homme disait ne pas me comprendre facilement. Aussi comme il voulait continuer à passer en revue chaque point, l'examinant à sa guise sans me laisser placer un mot de réponse, je l'ai prié de ne pas se fatiguer à parler en l'air, que puisqu'il ne me comprenait point parfaitement, je chargerais Lou-Hong de lui exposer mes vues, mais d'une façon telle que sur dix mots il en comprenne dix; cela lui éviterait le désagrément d'entendre à demi seulement. Pour moi je lui ai montré que je le comprenais parfaitement: car soit par mégarde soit par malice, en parlant des chrétiens il osa en ma présence les appeler Tche-Kiao (manger la religion). Je l'ai arrêté tout court et si bien interloqué qu'il a perdu le fil et tant pâli que notre bon Père Chevrier touché de compassion pour lui m'a demandé grâce. Au soir, j'ai parlé de l'incident à nos Hé-iues; ils en ont été d'autant plus satisfaits que la veille déjà ils l'avaient eux-mêmes repris sur la même expression.

Dans la ville on parle beaucoup de nos affaires. Quant au Tche-tcheou, il continue, tout en disputant, de nous envoyer et sa garde et ses bons dîners. Bon appetit! rien n'en manque point! Un trait important a signalé la matinée. C'est qu'un Chinois dans un excès de dépit s'était empoisonné par une potion d'opium. Lou-Hong qui en a été prévenu nous a aussitôt délégué son patron. Par bonheur j'avais une dose d'émétique qui bientôt produisit son effet à la satisfaction générale.

19 Avril. Comme Li-ta-lao-ié tient à nier devant les Wei-iuen, qu'il feint aussi ne pas comprendre, les accusations que j'ai portées contre lui, nous rédigeons dans un écrit serré certains des faits les plus avérés: nous passons cet écrit aux Wei-iuen pour le faire lire à notre savoir Tche-tcheou. Il y verra et nos réponses et les conditions dont nous ne démordrons point. En confirmation de cet écrit et du trop grand nombre d'affaires, nous exhibons aux Wei-iuen certaines pièces d'accusations communes et indiscutables. Cependant pour ne pas employer deux mesures à l'égard des chrétiens ou soi-disant chrétiens en arrangeant les affaires des uns et laissant celles des autres de plus pour les raisons motivées ci-dessus, nous persistons à faire rentrer le tout dans l'arrangement commun; nous n'admettons d'exception que pour les gens qui ont été liés ou frappés.

A midi et demi nos chers Wei-iuen et l'ami Li ne sont pas encore levés. Il a fallu attendre jusqu'à 2 heures de l'après dîner (sic) pour reprendre les discussions. Nous nous sommes fait précéder par quelques témoins, dont le témoignage anéantit une fois de plus les dénégations du Tche-tcheou. Dans notre entrevue il fut décidé que le chef militaire qui a insulté le P. Navary serait chassé et dégradé, à moins qu'il n'aille demander pardon au Révérend Père. Notons en passant qu'à Kien-ping les mandarins avaient affirmé devant Lou et moi que ce chef militaire s'était retiré du service et était parti. De ces jours-ci, sur quelques soupçons conçus à son sujet, nous avons pris des informations de différentes sources, et savons qu'à l'heure qu'il est, ce chef militaire n'est point parti ni relevé de ses fonctions. Fou-tai dont il est l'employé sera informé de ce qu'il en est. Lou-Hong le priera en notre nom de faire justice. Son camarade Kiu-i-mé est mandé au tribunal, office et globule tout lui sera enlevé. Des satellites sont à la recherche de leur complice Thou-tso-sien, ils l'amènent au Da-men pour être jugé.

De rechef nous recevons, par l'entremise des Wei-iuen, les félicitations du Fou-tai pour notre conduite dans l'affaire Hoang-lien-sen. Lou-Kong nous remet en bon état les titres d'achat, que le Ning-Kou-hien avait jusqu'ici refusés. Enfin en guise de couronne, il nous donne connaissance des huit règles qu'il a composées avec notre brave Licou-ta-jen, pour fixer uniformément la conduite que devront tenir, vis-à-vis les Missionnaires, et les mandarins de toute la province et le tribunal récemment établi à Ngan-King pour les Etrangers au Ngan-hoei. Le P. Chen-erl s'accorde avec moi pour regarder, comme un vrai succès, l'établissement de ce tribunal avec les 8 règles susdites, dont chaque mandarin au Ngan-hoei a déjà reçu un exemplaire. Avant de nous séparer nous proposons deux additions à faire au Kao-che de Kien-ping pour celui qui doit être publié au Kouang-tée. Les deux Wei-iuen les acceptent sans mot dire, Li-ta-lao-ié se récrie, mais il faut bien qu'il se rende.

Notre jeune Père Chen avoue à son tour que les embarras des négociations au Ta-mey sont plus fatigants et ennuyeux qu'il ne pensait. Par une heureuse diversion pour notre cher Père, un vieux bachelier du Hou-pé, caricature N° 1, vient sur les entrefaites nous présenter une supplique. Il nous prie de faire en sorte que dorénavant les jeunes étudiants soient admis à passer les examens au grade un au pays même où s'est établie leur famille sans être obligé de retourner au Hou-pé leur terre natale. Il appuie sa demande de tous les arguments que lui fournissent et sa caboche et ses livres. Bien entendu que nous lui montrons beaucoup d'intérêt, il part content. L'opinion unanime dans le Kouang-tée-tcheou est que je suis envoyé de Pékin, pour mener à bonne fin la question agraire. Les Chinois, dit-on, ne sont ni assez intelligents ni assez sincères, voilà pourquoi l'Empereur a délégué un Européen. Obstupescite gentes!

30 Avril. Journée d'or! Lou et Tchang viennent à l'heure officielle. « Tout va bien, » dit Lou en français, s'il vous plait. Il a répété l'antienne à Li-tche-tcheou. Celui-ci rend les armes, écrasé qu'il est par l'audace de Lou, qui maintenant lui parle avec assez d'autorité pour que ses oreilles se guérissent de leur surdité. Le but de la visite est de s'entendre avec nous pour certains détails. Un petit verre de généreux leur donne du courage; ils partent au ia-mey où ils se rendent pour frapper le dernier coup, et expliquer ensuite aux notables, convoqués par eux, les conditions du terrain dont leur bien aimé Tche-tcheou va faire présent au Kien-tchou-tang.

A leur retour nous allons chez les Wei-iuen. Ils nous remettent cent dix piastres pour sept chrétiens qui ont été ou liés ou blessés. Le fameux Kin-i-mé destitué signe un écrit où il reconnait sa faute et promet de se corriger. La pièce qui constate sa dégradation porte en titre (admirez la stupidité des gens lettrés). Kien-tcheou-chen-fou-Kin. (Le Père catholique Kin — c'est-à-dire Beckinger). . . Li-ta-laoié demandait en grâce que le nombre des Kao-che à écrire (j'en avais cent) fut moins considérable; qu'y en ayant aux grands bourgs, on pourrait le dispenser d'en afficher aux petits hameaux. Il lui a été répondu qu'il n'avait qu'à exécuter ce qu'on lui disait sans s'occuper du reste. La question du terrain le chiffonne, il voudrait l'étudier: « Mais enfin quel avantage d'avoir les Pères européens et leur maison en ville? »
— « Cela ne te regarde pas, reprend Lou-Kong, les Pères le veulent ainsi, tu leur dois un terrain, tu le leur donneras. « Ne vois-tu donc point que les Pères étant ici, tu pourras dorénavant « t'expliquer avec eux et ne plus faire des bêtises qui te coûtent si « cher! » — « Pour cela, reprend le Tche-tcheou, c'est bien, oui, « c'est bien; j'achèterai un terrain pour les Pères. » Nous modifions encore une expression dans le Kao-che et le livrons aux copistes qui passeront la nuit à la tâche.

1er Mai. Au jour où Elle répand avec profusion

ses tendresses sur ses enfants, la bonne Mère ne saurait oublier ceux qui dans l'arène combattent pour sa gloire : Donc, en avant ! ... Notre honnête Tche-tcheou, malgré tous les dessous, que lui ont valus ses dénégations hypocrites, ose bien encore nier un dernier fait, à savoir celui d'avoir appliqué 200 coups de rotin à un de nos chrétiens à Tiao-tchen. Nous faisons comparaître le patient devant les Wé-iuen. Il expose lui-même ses plaintes et exhibe séance tenante, la trace profonde des plaies imprimées alors sur ses cuisses. Nous exigeons et recevons sur place 20 piastres pour le victimé, à qui les mensonges du Tche-tcheou plus que ses coups valent cette gratification. Les Kao-che sont déjà affichés aux portes de la ville et en avant le ia-men ; on dit qu'une escouade de Tsé-jen est lancée dans toutes les directions pour publier les autres. Les ti-pao et chen don (?) stimulés qu'ils le sont par Tchang-ta-lao-ié et le P. Chen-erl, sont à la recherche d'un terrain. Ces deux derniers vont rester quelques jours de plus à Kouang-tée, tandis que Lou-Kong et moi partirons demain pour Ning-Kouo-fou.

Le soir à 4 heures, grande réunion des deux Wei-iuen et des deux Pères au Tche-tcheou ia-men. On devait y boire le vin de la réconciliation. Li-tche-tcheou avait versé l'huile sur les plaies des chrétiens, il avait puni Kin-i-me, était en train de publier le Kao-che, recherchait Hou-tso-sien, donnait ses garanties pour nous faire remettre la maison de Iu-Wan-Kiai et s'occupait de notre terrain en ville. Je ne devais donc pas l'humilier inutilement, il fallait même m'efforcer de calmer ses aigreurs. Malheureusement à mon insu peu de temps avant mon entrée à son ia-men, un grand orage avait éclaté entre lui et Lou, parce que celui-ci étant revenu sur le fait de l'homme aux 200 coups, Li-ta-lao-ié s'irritant, déclara avoir réellement frappé, mais ajouta que Lou-Kong n'avait pas le droit de lui en faire des reproches. On comprend l'échange de gros mots qui s'en suivit. Le pire est que Li, dans la dispute, s'était mis à faire l'éloge de ma modération, et n'en poussait Lou que plus rudement, comme si, ces derniers jours, Lou n'avait agi qu'à son arbitraire et par hostilité. Or je viens d'expliquer les motifs de ma retenue à la dernière visite ; j'ai aussi dit plus haut les raisons de mon silence antécédemment sur les questions brûlantes, où Lou-Kong s'est conduit mieux que jamais en gentilhomme à mon égard. Or tout le temps de la visite j'avais été frappé du contraste entre l'amabilité non ordinaire de Li-tche-tchen vis-à-vis moi et sa froideur singulière envers Lou. Le soir, celui-ci vint m'expliquer le mystère et ensuite m'adresser quelques reproches pour la douceur avec laquelle j'ai parlé à Li-ta-laoié à cette visite. Li-ta-laoié avait donc abusé de ma réserve aux dépens de Lou, je l'attendais pour lui en dire un mot mais il ne s'est plus montré ni à notre Kong-Kouan, ni à celui des Wei-iuen ; cette impolitesse ne lui fait pas honneur.

2 Mai. De grand matin, mes porteurs sont arrivés. Bientôt après nous apprenons que le Tche-tcheou refuse à Lou-Kong le viatique, les porteurs et toutes les autres civilités d'usage. Après de longues altercations entre les employés, nous voyons venir les porteurs pour Lou-Kong. Il se met en route, mais les porteurs sont si faibles qu'à peine ont-ils fait 200 pas, qu'ils plient sous le fardeau et plantent Lou dans sa chaise en pleine rue. Lou s'impatiente, il crie ; il veut aller tapager au ia-men. Je l'en empêche et fais chercher d'autres hommes ; enfin après une bonne heure d'attente nous avons trouvé le strict nécessaire et pouvons sortir de la ville. C'était l'essentiel : car Lou pouvait compromettre sa cause et la nôtre en restant davantage. Aussitôt retourné à Ngan-Kin, il portera une accusation contre Li-ta-lao-ié. Par prudence autant que par délicatesse, nous avions jusque là refusé toutes les suppliques que chacun nous apportait. Sur sa route, Lou en a accepté une vingtaine pour prouver à In-fou-tai que le Tche-tcheou s'était fait le bourreau de nos

catéchumènes. Pour revenir au principe de la Dispute, on s'en explique d'autant mieux le motif, que déjà humilié des humiliations du Kiay-ping-hien, son subordonné, le Tche-tcheou qui, au premier départ de Lou-Kong, avait supposé que l'enquête en serait restée là, avait été piqué au vif en nous voyant tomber sur lui à l'instar d'une bombe, au moment où il n'y pensait plus. Sa colère, comprimée les premiers jours, s'est élevée au paroxisme quand il s'est vu obligé de rendre justice à ceux qu'il s'était plu jusqualors à poursuivre de sa haine. On croit généralement qu'il ne se relèvera pas de l'état de déconsidération, où l'a jeté notre enquête. Quant à cette Dispute, je crois qu'elle nous sera profitable, dût même l'affaire du terrain être retardée pour un ou deux mois : sans m'expliquer davantage sur ce point j'ai mes raisons pour entretenir cette assurance.

3 Mai. Après un voyage heureux malgré le début de la journée d'hier et la brise carabinée d'aujourd'hui, nous arrivons à Ning-Kao-fou sur le soir. Une visite du P. Dies à notre passage nous a appris que tout allait suivant ses désirs à son cher Lou-tsen. Cette nouvelle nous a réjoui beaucoup in Deo adjutori nostro. — Le Kiay-tcheng-hien Way-ta-lao-ié nous fait les honneurs, à Ning-Kao-fou, de la nourriture, d'une garde et d'un Kong-Kouan. Ce dernier est la même demeure qui a abrité nos illustres voyageurs, lors de leur passage en cette ville. Leurs prières et sacrifices en cette maison sont pour moi un gage certain de succès. Mes Kiay-sen vont passer une partie de la nuit aux écritures, exigées par les pièces préliminaires à l'arrangement de nos affaires. Provit sub Patrocinio glorioissimi Patriarchae nostri Joseph !

4 Mai. Nous lançons toutes nos demandes. Il faut des Kao-che, il faut les sceaux du ya-men sur les différents titres d'achat soit de terres, soit de maisons que nos Pères ont fait jusqu'ici. Il faut régler la question du léay pour ce qui nous concerne ; il faut l'assistance des mandarins pour l'établissement d'une église aux deux villes de Ning-Kouo ; il faut que l'on nous aide à acquérir définitivement quelques terrains dont nos Pères n'ont qu'une jouissance incertaine ; enfin il y a trois procès à vider. Lou-Kong, devenu l'instrument de la Providence pour nous s'en va chez le Tche-fou, où déjà le Kiay-tcheng-hien est en expectative. A eux trois ils discutent, arrangent et règlent chacune de mes demandes. Je vais voir moi-même ces Messieurs, chacun à son tribunal. Là on s'explique. Chacun est à l'aise, moi le premier. J'ai de nouvelles entrevues avec Lou qui semble n'attendre que mes ordres pour agir ; je lui fais boire un petit coup, chose indispensable pour lui ; il s'en retourne préparer avec le Tche-fou les dernières pièces destinées au Ning-Kouo-hien. Un courrier portera demain pour les remettre au Tche-hien de cette sous-préfecture, auprès de qui je me rendrai seul le surlendemain. Lou-Kong de son côté fera voile vers Ngan-King où il a réellement urgence de se rendre au plus tôt. — Le Tche-hien Way-ta-lao-ié vient rendre sa visite ; il me donne de nouvelles marques de ses bonnes dispositions pour nous. Il nous remettra immédiatement cinq Kao-che, mais il demande un ajournement de dix jours avant de publier les autres par la raison que n'étant entré en charge que depuis deux jours seulement, suivant l'usage il doit attendre dix jours avant de rien publier. — On me remet une lettre de Ngan-King. Elle vient de notre fidèle Lieou-tchen-fou. Il m'exprime son mécontentement et ses regrets au sujet de l'embarras, où m'avait jeté Lou-Kong en me quittant après l'arrangement des affaires de Kiay-ping. Avouons-le, l'ami Lou a été pris et sa faute noblement réparée !

5 Mai. Nous faisons passer quelques cadeaux à ces Messieurs ; ils en paraissent flattés. Le Tche-fou nous rend sa visite. Il veut voir mon bréviaire et demande

l'explication de chacune des images. Celles du Crucifix, du Sacré-Cœur et de Pie IX le frappent davantage. A la fin il laisse échapper quelques paroles, qui indiqueraient une certaine opposition du pey-ti-jey et du ia-mey à notre religion. Je lui donne certaines explications; après quoi, il nous quitte en bons termes. Après son départ, je dois faire quelques remarques à un de nos siey-sey qui n'a pas été assez respectueux devant le Tche-fou. —— Lou-Hong vient une dernière fois chercher des renseignements. Il part aussitôt avec un siey-sey qui le suit au Tche-hien-ia-mey, pour y chercher nos titres et s'entendre avec les sse-ié pour la liquidation des contributions et l'achat des terrains et des maisons, dont nous ne pouvons trouver les vrais propriétaires. Notre siey-sey revient bientôt avec une liasse de titres tous munis des sceaux voulus. En même temps nous arrive un splendide dîner. Ce beau présent du Tche-fou nous dispensera de songer au viatique pour notre voyage à Ning-Kouo-hien. Sur les entrefaites entre le R.P. Ravary que j'avais mandé la veille. Il avait passé par le creuset de la tribulation, n'était-il pas juste qu'on lui fît les honneurs du triomphe, que St. Joseph lui envoyait? Nous préparions lui et moi nos habits de cérémonie, quand se présenta le Tche-hien pour sa seconde visite. Les prévenances laissent beaucoup espérer --- Mais voilà qu'on nous mande au tribunal du Tche-fou! Qu'est-ce? Rien sinon que là nous attendaient Lou-Hong et un dîner de circonstance où le R.P. Ravary eut la préséance. L'arrivée du Tche-hien porta à cinq le nombre des convives. Ce dîner auquel nous invitait le Tche-fou était une surprise et une gentillesse. Nous nous exécutâmes de notre mieux. Tout le temps chacun admirait la pose si grave du Révérend Père; chacun tâchait d'entendre les bonnes paroles qui tombaient de ses lèvres; chacun surtout dévorait des yeux cette magnifique barbe blanche devant laquelle était devenue bien pitoyable celle de son voisin. L'écume du champagne vint, sur la fin du repas, remplir les coupes et répandre l'hilarité dans tous les cœurs. On ne se sépara qu'à 9 heures. Une demi-heure après nous sortions de la ville pour nous rendre au port sur la barque de Lou-Hong. Ce dernier allant partir de grand matin il fallait lui faire nos remerciements et nos adieux. Nous rentrons en ville et bien qu'à la troisième veille, nous allons au tribunal du Tche-hien pour remercier Way-lao-ié, qui, dès notre arrivée nous avait accueillis cordialement. Nous regagnons enfin notre Kong Kouan où nous nous mîmes bien vite en mesure d'aller prendre un peu de repos. La nuit fut-elle heureuse? Il raconte qu'à peine couché il se trouva, grâce aux événements d'une journée si belle, plongé dans les rêves les plus doux. Pour son petit serviteur, il comptait bien rattraper le temps perdu; mais le peuple de puces ramassées durant son voyage, ne consentit point à lui faire grâce d'une heure de relâche. Quid quid sit, A.M.D.G. Les puces sont bonnes puisqu'elles sont les créatures de bon Maître.

6 Mai. Le Tche-hien, qui la veille m'avait envoyé des présents, en fait apporter également au R.P. Ravary. En même temps il envoie pour me conduire à Ning-Kouo-hien six porteurs pour ma chaise, quatre pour les bagages, deux satellites en habits d'ordonnance; un elle-même en chaise. Ajoutez à ce nombre trois siey-sey à cheval, le cuisinier et le muletier, de la sorte vous aurez connaissance du personnel qui compose notre cortège. Le R.P. Ravary dans sa chaise à 8 porteurs se mit de la partie pour la distance de dix lys, après quoi il fallut nous séparer.

En route je fis l'amusante rencontre d'un oiselenr. Il portait environ 150 merles chacun dans une cage séparée et se dirigeait vers Sou-tcheou où il les vend chacun de neuf à deux piastres. Pour les prendre il construit une petite

cabane en feuillage au milieu de la forêt. Il y place quelques merles en cage. Ces merles enchantés de se trouver sous les frais ombrages, y sifflent à tue-tête et appellent leurs frères qui ne manquent pas d'accourir les uns après les autres en leur compagnie. Quand le nombre est suffisant le terrible filet suspendu sur la cabane tombe et les enlace tous dans ses mailles.

7 Mai. A midi nous franchissons la porte de l'ouest. Mais quel triste spectacle! Nous ne voyons s'étaler devant nous que ruines sur ruines. Les pierres monumentales des pé-léon encombrent la route, c'est tout juste si l'on a écarté quelque peu celles qui fermaient le passage. Le Tche-hien m'attend au ia-men où à peine il m'a introduit qu'il veut se mettre à traiter. Je le prie de remettre les discussions à plus tard, je n'étais entré à ce moment que pour le saluer, je voulais aller dîner et après coup seulement le revoir pour parler affaires. En conséquence je suis conduit au Kong-Kouan qu'il m'a préparé. Les rues que je traverse pour m'y rendre sont désertes. Tout au plus on compte cent baraques dans la ville. J'y suis à peine installé que m'arrive, non pas le dîner que j'attendais, mais bien notre brave Tche-hien Tcheng ta-lao-ié, avec qui il fallut alors quand même m'expliquer. La chose d'ailleurs n'était point difficile; vu que, d'une part le Tche-hien avait reçu d'avance toutes mes pièces, et que d'autre part les lettres de son Tche-fou et de Lou-Kong à son adresse avaient tout applani. A trois heures enfin nous est servie notre réfection dont ici, comme partout ailleurs, le ia-men fait les dépenses. Je me levais de table que déjà l'on me remettait les Khas-che demandés. Le Tche-hien ayant dans nos entrevues répondu à toutes nos demandes, il ne me restait plus qu'à attendre deux hommes dont chacun avait une affaire à régler par mon entremise. S'ils viennent aujourd'hui je pourrai m'en retourner le lendemain. Il est convenu avec le Lao-ié que dans une huitaine le R. P. Ravary lui enverra la note des terres et maisons dont il a la jouissance mais non la propriété; on l'aidera à les acquérir aussitôt que l'on aura trouvé les renseignements suffisants. Nous cherchons un terrain convenable à nos vues en ville, et les désignons au tribunal pour qu'il prête à nos Pères l'appui nécessaire à cet achat. J'envoie certains cadeaux au Lao-ié, il m'en fait remettre d'autres.

Voilà mes deux hommes arrivés. Mais le sien-sen qui les a cherchés a les habits mouillés jusqu'aux os. Et la raison? C'est que se voyant ..... arrêté par un torrent, il s'y est jeté avec son cheval qui l'a traversé à la nage en sa compagnie. Mes sien-sen conduisent ces deux hommes au ia-men, où le mandarin promet d'assister l'un dans une question de terres qu'on lui dispute injustement, et de délivrer l'autre des poursuites vexatoires dont il est l'objet. A leur départ enfin le Lao-ié remet à nos sien-sen un titre de donation que sur ma demande il avait muni de ses sceaux. Je vais moi-même prendre congé de lui après l'avoir remercié et averti une dernière fois de ce qu'il avait à faire pour éviter désormais tout embarras de notre part. Rentré chez moi, je fais mes préparatifs de départ pour le lendemain puis avant d'aller prendre mon repos j'entonne mon Te Deum d'actions de grâces. Le but de ma mission était rempli.

8 Mai. Le Ning-Hang-hien nous promit portens, cortége et viatique pour jusqu'à Sin-tsen. Par une heureuse disposition de l'aimable Providence, le P. Chen-erl, parti avec moi pour Kouang-tée où je l'avais laissé pour terminer la question du terrain que nous donnait le Tche-tcheou, revenait avec toutes ses pièces en règle. Le terrain a environ 300 pieds de profondeur sur 150 de largeur, il a en plus toutes les accommodations voulues. L'affaire de notre Kong-sou à Yn-Way-Khiai s'était aussi terminée à notre avantage; car le Pé-tsong qui en disputait la jouissance à nos Pères s'étant aperçu qu'il avait commis un faux pas, retira toutes ses prétentions, même

celle des 200 piastres qu'il réclamait sur cette maison. Un titre signé par lui et un autre du Tche-tcheou assurent désormais aux missionnaires la jouissance paisible de ce vaste Kong-sou. Le P. Chey-ert qui m'avait croisé en route, prend avec moi la route de Siü-tsey, où nous reçoivent à bras ouverts les RR. PP. Ravary et Andrain. Tout droit nous allons tous ensemble à l'église remercier St Joseph et la très-sainte Vierge pour la protection si visible dont nous avions été entourés. Nos négociations achevées, il reste à nos Pères du Ning-Kouo-fou à en tirer le meilleur parti possible; à moi de retourner le plus vite à mon poste, où ma présence est désirée depuis si longtemps. Gloire à Dieu!

Alleluia!

Résultats généraux de l'enquête

aux pays de Kiey-ping, Kouang-tée et des deux Ning-Kouo.

1° La persécution exercée contre les chrétiens au Kiey-ping et au Kouang-tée, définitivement arrêtée.

2° Les persécutions, susceptibilités, etc conçues à notre égard par le Ning-Kouo-fou et les Siuen-tcheng et Ning-Kouo-hien, complètement dissipées.

3° Plus de 200 Kao-che affichés officiellement dans les quatre localités ci-dessus mentionnées. On y voit clairement d'une part, que les chrétiens vis à vis l'empereur, les autorités, etc, etc, sont sur le même pied que les païens, et que l'on ne peut ni les inquiéter pour leur foi ni abuser de leur nom pour faire du mal. D'autre part, liberté entière est laissée aux Missionnaires de circuler en tous sens dans le pays pour y prêcher, bâtir, etc, comme il leur plaira.

4° Les Kiey-ping-hien et Kouang-tée-tcheou, nos persécuteurs, ont dû rétracter leurs paroles et écrits. En outre, il a fallu qu'ils réparassent à leurs frais les torts et dommages causés tant aux Missionnaires qu'aux chrétiens. Bien plus notre honneur a été rehabilité au moyen d'une pièce signée par les deux délégués officiels et envoyée aux grands tribunaux, où la lettre calomnieuse du Kiey-ping-hien avait vilipendé nos Pères.

5° Notre réputation grandie et nos relations devenues plus étroites avec les mandarins, témoins des actes de justice et de loyauté dont les Pères ont fait preuve durant les négociations.

6° L'arrangement pour l'acquisition gratuite et définitive d'un beau Kong-sou aux trois localités de Leou-tsey, Leou-tcheu et Tsié-Wan-Kiai; en plus la donation d'un grand terrain dans la ville de Kouang-tée-tcheou.

7° Le concours assuré des mandarins pour achats et établissements d'églises dans les villes et les campagnes soumises à leur juridiction.

8° Un nouvel élan aux œuvres suspendues par la persécution près d'une année, et enfin un nouvel accroissement de sympathie parmi le peuple, dont les droits ont été si bien vengés par l'influence de notre sainte Religion.

Extrait d'une lettre du P. Le Cornec

Zi-Ka-Wei, 4 juillet 1873.— ... Au mois de M. le P. Seckinger, accompagné d'un Wai-iüen délégué par les autorités chinoises, avait arrangé les affaires suscitées au P. Bies, sur la fin de l'année dernière, au village de Lou-tsey, dans le Kiey-ping-hien. Or certain petit mandarin militaire du nom de Tcheng-in, qui s'était trouvé fortement compromis dans ces affaires, avait été condamné à déposer son globule, à licencier ses hommes et à faire acte de soumission. Il eût même dû quitter le pays si le P. Seckinger n'avait intercédé en sa faveur. Toutefois la reconnaissance n'a pas été chez lui le sentiment dominant. Fort de la crainte qu'il inspire dans tout le pays, du nombre d'hommes qu'il peut rassembler pour un coup de main et de la connivence plus ou moins avouée du mandarin de Kiey-ping, il vient trouver le P. Andrain alors à Lou-tsey, prétexte des droits sur une partie du terrain vendu en bonne forme par le mandarin au Père Seckinger et réclame des piastres. Refus très-motivé de la part du Père. Sur de nouvelles instances le Père lui répond que s'il veut revenir sur un acte des deux Wai-iüen et du mandarin de

Kiey-pin, il doit s'adresser au mandarin lui-même, ou tout au moins aller trouver le P. Navary à Chii-tsey. Aucune de ces propositions ne souriant à notre homme, il attend que le P. Dies revienne de Quang-te-tchesm pour renouveler auprès de lui ses instances. Encore une fois, point de succès : il imagine alors un autre moyen. Un jour, au moment où les Pères finissent de dîner dans un appartement situé à l'étage, ils entendent monter des femmes : « On ne monte pas ici! leur crie le P. Dies en se dirigeant vers le haut de l'escalier. » — « Nous monterons, » répond l'une d'elles, et elles continuent leur ascension. Elles débouchent au nombre de 4, les deux femmes de Tchey-in, deux servantes, et par derrière le fils aîné de Tchey-in, grand démanché de 20 ans, aussi brutal que dépourvu d'intelligence, ne calculant aucun danger, et par suite capable de tout. Il est bon de vous dire en passant que le but avoué de Tchey-in était de mettre en avant ces femmes avec ordre de ne rien négliger pour s'attirer quelques coups de la part des Pères. Aux cris qu'elles pousseraient à la première contusion, Tchey-in accourrait avec du secours à la seule fin de défendre les siennes, mais pour cette défense il aurait tout sacrifié, même la vie d'un des Pères, tant il aime les siens, excusez du peu! Munies de ces instructions, nos mégères se dressent sur leurs petits pieds en face du P. Dies et d'un ton impérieux réclament 20 piastres. Le Père refuse et leur conseille d'aller en demander au mandarin. L'une d'elles prend alors une chaise et affecte de s'asseoir insolemment en face des Pères; on lui fait remarquer qu'elle n'a jamais eu droit sur cette chaise et aussitôt elle la rejette violemment et la brise, une seconde fait pirouetter la table, pendant qu'une troisième jette par la fenêtre les autres meubles. Les Pères rentrent dans leurs chambres pour éviter d'autres mésaventures; mais on frappe à coups redoublés sur les portes et les cloisons et comme si ce n'eût pas été assez de ces assaillants, Tchey-in accourt en vociférant, monté avec précipitation, examine l'état des choses, pousse les portes qui ne cèdent point : « Attendez un peu, s'écrie-t-il, je saurai bien les ouvrir! » Et il descend avec la même précipitation. Cette menace jointe à la brutalité bien connue de l'ex-mandarin militaire, fait prendre au P. Andrain la résolution d'appeler du secours. Il sort donc et va chercher le ti-pao, (maire); mais le ti-pao a peur de Tchey-in et ne veut rien faire; les particuliers ont peur aussi et se gardent de bouger. Après beaucoup de démarches, il réussit à attirer 3 hommes, mais marchant si lentement et le suivant de si loin qu'ils semblent résolus à fuir au premier danger. Il n'a pas encore atteint la maison, qu'il voit accourir vers lui Tchey-in, un gros pilon sur l'épaule et criant qu'il va assommer le diable d'accident : « Sauvez-vous, sauvez-vous, Père, nous le connaissons, certainement il vous tuera! » s'écrient tout tremblants les compagnons du P. Andrain. Celui-ci ne craint point de semblables menaces et s'avance vers Tchey-in. L'ex-mandarin agite son pilon, se démène, fait des gestes menaçants, crie qu'il va tuer le Père, le repousse de l'épaule, enfin il s'écrie : « Il y en a un autre là-haut, à lui! à lui! » et il court vers la maison. Il n'ose cependant pas enfoncer les portes, et quand le P. Andrain rentre, il le trouve en bas, assis près de la porte, la tête entre les deux mains. Sur les entrefaites, le P. Dies essaie un moyen de sortir de son état de siége. Espérant que le nom du mandarin produira quelque effet, il signifie aux assaillants qu'il va voir le mandarin de Kien-pin, appelle son catéchiste pour l'accompagner et son cuisinier pour porter les bagages. Mais les 4 femmes encouragées et aidées par Tchey-in fils, arrêtent les effets au passage : Ceci ne partira pas, dit l'une; ni ceci, dit l'autre; une troisième tire le Père par la barbe, et une quatrième s'élançant en sauts de bélier, lui donne des coups de tête dans le ventre. Le Père pour se dégager en repousse une du coude. Celle-ci de jeter les hauts cris: « Le Père m'a tuée! le Père m'a tuée, » puis elle va s'asseoir dans un coin, se déchire la figure avec les ongles et revient criant plus fort que jamais : « Le Père m'a tuée. » C'est heureux qu'il y eût des témoins. — En désespoir de cause le P. Andrain court une seconde fois chercher le ti-pao; mais celui-ci refuse une seconde fois de venir; seul le ti-pao de l'année précédente essaie de faire quelque chose pour calmer les affaires. Il vient avec deux hommes et on le charge de mettre ordre à tout. Tchey-in réclame 20 piastres. On commence par dire au ti-pao qu'on n'en donnera pas une à Tchey-in:

que seulement on lui donnera à lui tè-pao 3 piastres pour qu'il veuille bien débarrasser la maison de ces importuns visiteurs. — « Mais ces trois piastres, est-ce à valoir sur les 20 que vous demande Ichey-in ? » — « Non encore une fois, nous ne devons rien à Ichey-in, nous ne lui donnerons rien ; c'est à toi que nous le donnons pour que tu rétablisses la paix. » Impossible de lui faire comprendre une chose aussi simple : hélas ! lui aussi avait peur. Toujours il revenait sur les 20 piastres de Ichey-in, offrant même de l'argent aux Pères en cas qu'ils n'en eussent point, faisant écrire par Ichey-in un billet où il reconnaissait avoir reçu des Pères 3 piastres à valoir sur les 20 qu'on lui devait, etc.

Cependant en revenant 2 ou 3 fois à la charge avec les gens de Ichey-in, il finit par les faire partir et c'était tout ce qu'on lui demandait : mais son succès ne fut pas de longue durée : bientôt on vit arriver 4 hommes, de la part de Ichey-in pour passer la nuit dans la maison et garder les Pères prisonniers. Notre tè-pao s'agite et finit par obtenir qu'il n'en restera pas plus de deux. De son côté il reste en bas avec plusieurs catéchumènes résolus à défendre les Pères en cas d'attaque. La nuit se passa sans encombre : le lendemain il réussit par de belles paroles à faire partir Ichey-in pour Kiey-pin, et conduisant le P. Bies à un village voisin, il lui procura des montures pour Chii-tsey. Là le P. Bies rencontra le P. Ravary, supérieur de la section, l'informa de tout ; et celui-ci se hâte de demander raison au mandarin de Kiey-pin du crime de Lou-tsey.

Pélerinage de So-sé (Extrait du journal de Macao « Le Catholique », 17 et 24 Mai 1873.)

So-sé est une haute montagne distante de Chang-hai de 25 à 30 milles anglais ; on y arrive partie en barque, partie à pied ; le voyage par eau demande 10 à 12 heures ; le voyage par terre 5 à 6. Au sommet de cette montagne se trouvait autrefois une petite chapelle catholique très-fréquentée par les fidèles ; on l'a remplacée récemment par une belle église dédiée à l'Immaculée-Conception. C'est cette église dont on vient de faire l'inauguration le 1er Mai dernier.

Quinze mille Chinois catholiques accourent de tous les districts voisins pour assister à cette fête et avec eux les prêtres de la Mission, français pour la plupart et quelques portugais de résidence à Chang-hai. Ce fut une grande solennité non seulement à cause de l'immense concours du peuple, mais encore et surtout à cause de l'esprit de foi et de piété qui animait tous les pelerins. C'est pour cela que je me hasarde à en essayer une rapide description.

Dès le matin du 1er Mai un double courant de fidèles, les uns montant, les autres descendant, serpentait sur la route qui conduit de la rive où venait de débarquer Mgr l'Evêque de Nan-King à la montagne de So-sé. Cette route est des plus pittoresques ; après mille replis sinueux le long des flancs de la montagne, elle arrive jusqu'au pied de l'église de l'Immaculée-Conception. Avant de faire le dernier pas, le voyageur rencontre les 14 stations du Chemin de la Croix et quand il a franchi la dernière il se trouve tout auprès de l'église, à laquelle on monte par un double escalier en granit. — C'est un édifice élégant et solidement construit. Il y a trois autels ; celui du milieu est orné d'un beau tableau de la très-Sainte Vierge, que les Chinois chrétiens ont fait venir d'Europe à leurs frais. Les autels latéraux sont surmontés d'une peinture à l'huile représentant une apparition de Notre Dame. De chaque côté de l'église se trouve une petite chapelle. Outre la porte principale, il y en a deux autres, l'une pour les hommes, l'autre pour les femmes ; car la séparation des deux sexes est rigoureusement observée dans le lieu saint.

Le temple avait revêtu un air de fête : le maître-autel était paré de ses broderies les plus belles et les plus riches ; c'était une œuvre chinoise d'une perfection achevée ; l'image de la très-Sainte Vierge resplendissait au milieu des fleurs ; les portes étaient chargées d'ornements et de descriptions du meilleur goût et d'un grand effet.

A 7 heures du matin commença la procession ; elle

partit de la chapelle de la résidence des Missionnaires, située à mi-côte de la montagne. En tête et le long des deux files de pélerins, on voyait flotter d'innombrables bannières portées par les hommes de haute classe, revêtus de leurs habits les plus magnifiques. Trois jeunes gens ouvraient la marche en battant du tambour. A la suite des bannières s'avançaient les séminaristes en soutane rouge et surplis blanc, chacun tenait à la main une torche allumée; puis venait le clergé portant soit la chasse, soit le simple surplis et chantant le Magnificat; enfin le dernier de tous, paraissait Sa Grandeur Mgr Languillat, évêque de Nay-Kin, revêtu des ornements sacerdotaux et prêt à célébrer la Messe; mais au lieu de la chasuble, il portait la magnifique Capa magna. Arrivé à son trône, il laissa la Capa magna et revêtit la chasuble, puis il commença la Messe pontificale qui fut chantée avec un vrai mérite par d'excellents musiciens. Les Révérends Pères accompagnaient les voix par une symphonie pleine de piété qui ne pouvait manquer de faire impression sur des esprits si bien disposés. — Dans les intervalles du chant, les séminaristes jouaient des marches et les accords de leurs flûtes, de leurs violons et violoncelles n'ajoutaient pas peu à l'allégresse et au pieux enthousiasme de la foule. Après l'Evangile, un des prêtres chinois les plus anciens, monta les degrés de l'autel pour parler au peuple. Dans un langage animé, il rappela les grâces miraculeuses obtenues sur cette montagne par ceux qui avaient eu recours à la protection de la très-Sainte Vierge, et il engagea vivement ses auditeurs à continuer leur dévotion envers cette Reine du Ciel et à la prendre pour protectrice. On dit que ce Père est un des plus célèbres orateurs du Céleste-Empire; il est certain du moins qu'il fut écouté de tous avec la plus vive attention et qu'il parlait lui-même avec tout l'entraînement de l'éloquence. — Après le sermon, le Diacre commença le Confiteor; comme c'est l'usage aux Messes pontificales avant la bénédiction de l'Evêque; puis le Supérieur de la Mission, le Révérend Père Foucault, lut en latin la concession d'une indulgence plénière et d'une autre de 40 jours accordée à tous ceux qui s'étant confessés et ayant Communié prieraient aux intentions de l'Eglise et du Souverain Pontife; la même pièce fut lue ensuite en langue vulgaire pour l'intelligence des fidèles. — L'église était remplie de monde et sans la forte brise qui soufflait au dehors et qui par les portes ouvertes venait rafraichir l'air intérieur et le renouveler, on aurait eu sans doute à déplorer plus d'un malheur; une femme tomba sans connaissance, à demi asphyxiée. A cause de cet encombrement et de l'impossibilité de se mouvoir auprès de la balustrade qui sépare le chœur de la nef, on ne donna point la Communion à la Messe pontificale; mais à celle qui suivit un grand nombre de personnes s'approchèrent de la Ste Table, sans compter celles qui avaient déjà rempli ce devoir aux Messes précédentes qui se célébraient depuis 4 heures du matin. — La bénédiction qui a coutume de terminer les Messes pontificales fut donnée à la foule du parvis de l'église pour contenter le désir de ceux qui n'avaient pu pénétrer dans le temple, et ainsi Notre-Dame consola tous ses pélerins des fatigues plus ou moins grandes qu'ils avaient supportées en son honneur. Cependant du pied de la montagne jusqu'à son sommet, on voyait flotter une multitude de banderoles de toutes couleurs; c'était un témoignage de l'allégresse et de l'amour de tous ces bons chrétiens envers Marie. Quand la fête fut sur le point de se terminer, ces etendards commencèrent peu-à peu à se mouvoir: les pélerins en se retirant les emportèrent avec eux sur leurs barques. Nul doute qu'ils ne les considèrent comme bénits et sanctifiés pour avoir été plantés dans cette terre de Notre-Dame de Sô-sé.

Je ne puis pas omettre de signaler le calme, la joie, la tranquillité avec lesquels chacun regagnait sa demeure. Il faut venir à ces réunions, à ces assemblées où tous les cœurs battent sous le mouvement d'un même esprit pour avoir le spectacle de cette paix et de cet ordre admirable; c'est une chose d'autant plus étonnante que les Chinois sont naturellement amis du tapage et du tumulte.

Cinq Dames De Macao sans crainte ni fatigues ni Dangers avaient entrepris le pélerinage De la ste montagne; elles arrivèrent un jour avant la fête et employèrent ce temps à orner l'autel et l'église avec les Décors qu'elles avaient apportés avec elles et auxquels elles avaient travaillé pendant plusieurs semaines. Je Dis cela pour que leur conduite serve De modèle et De stimulant à nos autres chrétiennes qui se contentent trop facilement De visiter en esprit les sanctuaires De Notre-Dame et qui n'osent pas s'exposer aux petites incommodités D'un voyage.

Je fais Des vœux pour que tous nous nous Décidions au pélerinage De Xo-sé. Car encore bien que nous puissions partout honorer la très-Sainte Vierge et nous Dévouer à Elle, il est vrai De Dire cependant que la montagne De Xo-sé est un lieu choisi specialement par la très-Sainte Vierge, consacré, Dédié en son honneur; et ainsi tous ceux qui font profession D'être ses serviteurs Doivent aller la saluer Dans son sanctuaire, non pas en curieux et en amateurs, mais avec piété et Dévotion, comme De vrais pélerins.

Mais je laisse ces réflexions et j'achève mon récit. Le soir, grande fête; à la tombée De la nuit le frontispice De l'église fut illuminée; entre mille lumières, une immense croix brillait en lignes De feu sur la muraille et attirait tous les regards. Pendant ce temps-là D'innombrables fusées et De joyeuses Détonations publiaient l'allégresse Des fils Du Céleste-Empire et leur Désir De plaire à leur Mère Du Ciel. Quand mon embarcation toucha à Xo-sé un peu après minuit, je pouvais encore entendre le bruit Des pétards et voir les Derniers feux qui brûlaient encore. — Il n'y a pas De Doute que cette fête est Due en grande partie aux efforts infatigables Du R. Père Della Corte. C'est lui qui étant encore Supérieur Général De la Mission, se Dévoua tout entier à la construction De cette église qu'il voulait élever à la gloire De Marie.

Au nom De tous les pélerins portugais, nous avons Demandé à Dieu par les plus ardentes prières De Donner longue vie et vigueur Du corps à ce vaillant apôtre et De lui accorder De faire chaque jour De nouvelles conquêtes au sein De cette innombrable gentilité.

Je ne finirai point cette relation sans remercier les RR. Pères De leur bienveillante hospitalité; c'est grâce à eux et à la place qu'ils ont bien voulu nous offrir Dans le chœur De leur église que nous avons pu assister librement et sans fatigue à toutes les cérémonies De cette belle fête. — Je ferai encore une observation; pendant que certains peuples De l'Europe qui se Disent civilisés chassent les Jésuites et effacent les souvenir Des services qu'ils ont rendus à l'humanité, la Chine encore inculte et grossière les accueille sans crainte et leur prête même protection et appui... Que Diront ces acharnés Jésuitophobes De la grande manifestation Du 1er Mai 1873? Que penseront aussi nos concitoyens en voyant que la catholique cité De Macao n'est pas en état De faire un aussi grand bien à la religion et à l'humanité, et qu'elle ne possède plus ces hommes qui ont fait tant De bien à notre patrie!

fin.

Documents.

Supplément au N° 2. (Juin 1873.

Chine. Lettre du Père Leboucq. (Ho. Kien. Fou 29 aout 1872.)

Votre délicieuse Lettre du mois de Mai nous est arrivée au Tchély, juste la veille de la fête de St Ignace: le lendemain, nous la lisions, en famille, pendant la récréation de midi, et tous les Nôtres votaient à l'unanimité, des remercîments chaleureux que je suis chargé de vous faire parvenir.

Puisque vous vous intéressez au Tchély, bien qu'il soit devenu Champenois, je vous parlerai de Lui, vous priant de communiquer à nos Pères d'Amiens ce que je vous en aurai dit.

Chose étrange! Cet intéressant pays du Nord semble n'être ni compris ni connu même chez nous. Quelques uns des Pères qui nous viennent d'Europe, se croient tout simplement embarqués pour les savanes d'Amérique ou les déserts d'Afrique! a peine le steamer qui les apporte, a-t-il franchi la barre du Pei-Ho et laissé derrière lui les forts de Tà-Kou, que nos voyageurs poussent une exclamation de surprise. Ceux qui se trouvent sur le pont ont aperçu des arbres dans le lointain, a mesure que le navire avance ils en découvrent d'autres, ils aperçoivent mêmes des jardins et des champs couvert de légumes et de moissons.

C'est a n'y pas croire. on n'en revient pas, mais ce n'est pourtant rien encore ... Après avoir quitté la ville de Tientsin dont les environs n'ont rien de bien séduisant, il faut l'avouer, nous trouvons bien d'autres surprises. Les rives du canal Impérial, ou bien celles peut-être du Cha-Ho sont d'une richesse de végétations a ravir. Nos Pères remarquent a droite et a gauche, des ormeaux, des peupliers, des saules de deux ou trois espèces, des poiriers, des jujubiers, des forêts d'osiers et d'arbrisseaux de toutes sortes ... C'est à s'en pâmer! on descend, et armés d'un lorgnon nos incrédules plongent leurs regards au fond des plaines qui les environnent... Partout une végétation admirable, des champs de Sorgho, de Maïs, et de millet qui se balancent sous les caresses d'une brise du Sud-ouest, çà et là vous apercevez a des distances très rapprochées, de magnifiques bouquets d'arbres qui dérobent a vos yeux les villages dont ils font la beauté et les délices.

On vous dit en France, que les maisons du Tchély sont en terre, basses, sans cheminées, sans fenêtres et presque sans portes: C'est un peu vrai: mais, après tout qu'avons nous besoin de si hautes et si belles maisons?

Pendant l'hiver, ce n'est pas un si grand malheur d'avoir peu de portes, et pas de fenêtres. Pendant la belle saison qui commence en Avril et finit dans les premiers jours de Novembre, qui vous oblige a demeurer enfermés dans votre cabane? Imitez les Chinois. Apeine le soleil est-il levé, qu'ils sortent de leurs habitations et vont s'asseoir sous les saules et les tamariniers qui sont là près de leurs maisons, pour les abriter contre les ardeurs du soleil. Ici vous apercevez un groupe d'hommes assis sur leurs talons et fumant leurs pipes — Ce sont les avocats et les arbitres du village — Plus loin vous voyez quelques paisibles vieillards qui s'assemblent pour parler des beaux ou des mauvais jours de leur jeunesse — la plupart sont asthmatiques, ils toussent, crachent et soupirent a chaque parole qu'ils ont l'imprudence de prononcer; mais, peu imposte, ils chargent encore leur pipes

battent le briquet et fument a grosses bouffées jusqu'à ce que la respiration manquant, ils soient repris de leur toux et de leurs étouffements.

Là ce sont les ménagères qui assises chacune sur son petit paillasson et formant un demi cercle, s'occupent du mouvement de leurs rouets et de leurs dévidoirs sans négliger celui de la langue.

Mais puisque j'en suis sérieusement à l'apologie du Tchély et que je tiens a le réhabiliter dans l'esprit de nos Pères Champenois, qui m'empêche de vous donner ici un aperçu des productions de cette province ? Ce travail qui n'est point le résultat de recherches ou d'études savantes ne vous parlera que des produits les plus communs, les plus usuels - qui sait si ce ne sont pas ceux-là, précisément, qui sont le moins connus de nos compatriotes.

Pour me suivre, vous vous donnerez la peine de prendre en main la carte du Tchély si vous l'avez et vous m'accompagnerez ainsi sans peine a travers, tous les Chien et les Fou de notre chère province.

Pour marcher en ma compagnie, je vous previens que vous aurez de temps en temps, de fameuses enjambées a faire, des évolutions, des marches et des contre-marches singulièrement étranges à exécuter, car je ne prétends vous donner qu'un extrait tel quel, des notes que j'ai enregistrées depuis 13 ou 14 ans, au fur et à mesure que l'occasion me les a fournies, sans ordres de villes ou de bourgades, sans lien qui le coordonne. Mais commençons :

Houai-Fou-Chien. Les montagnes de Houai-Fou, sont riches en mines ferrugineuses et les chinois compétents dans la partie, prétendent que nulle part, on ne saurait trouver d'aussi bon fer qu'à Houai-Fou mais que nulle part on ne saurait être aussi maladroits que les habitants de ces montagnes pour en faire l'exploitation.

C'est Houai-Fou qui fournit a tout le pays du Tchély et même au Leao-Tong et au Chan-Tong, les chaudrons, les marmites, les instruments à l'usage de la cuisine, les cloches des pagodes, les socs de charrue, etc.

Le commerce qui se fait là est immense... Pendant l'hiver, nos cultivateurs font le roulage de ces marchandises et le profit qu'ils en retirent contribue presqu'autant à leur aisance que le rapport de leurs champs.

Le nom de Châ-Hous sous lequel on désigne généralement tout ce qui vient de ce pays s'applique moins aux gueuses qu'on y fond, aux chaudrons et aux socs de charrue qu'on y coule, qu'à une sorte de sable poreux, de couleur grise et ressemblant assez à nos Grès, qui donne a toute la contrée, la vaisselle, les réchauds, les théières, etc, qui sont à l'usage du peuple : Cette terre se pétrit avec une facilité étonnante, elle se cuit en quelques instants et peut résister, malgré le peu de frais qu'on fait pour la préparer aux feux les plus ardents de charbons ou de bois ; et elle a cela de particulier que pour obtenir l'ébullition de l'eau, du vin, ou du bouillon que ces vases contiennent, il faut très peu de chauffage.

Je porte ordinairement avec moi, et cela depuis plusieurs années, une petite casserole qui m'a coûté 15 centimes environ et qui, en campagne, montée sur trois morceaux de briques ou même de terre, et chauffée par l'herbe sèche qui se trouve sur toutes les routes en hiver, me donne les potages les mieux cuits et les plus économiques.

Houai-Fou fournit aussi une quantité prodigieuse de souffre qui se vend aux fabricants d'allumettes et de poudre à canon. -

Chou-Fou-Chien. Chaque année, les chameaux de Mongolie apportent là, une grande quantité de peaux de mouton - Celles qui après la préparation sont jugées dignes de protéger les humains contre les rigueurs de l'hiver, se vendent sur les marchés et les foires du pays et même des pays voisins à 30 lieues à la ronde :

Les chinois sont habiles à travailler ces pelleteries de manière a ce qu'elles ne tombent pas jusque sur les talons des acheteurs - ils en gardent les morceaux de toutes les dimensions dans leurs arrières-boutiques et s'en servent ensuite pour faire des tapis pour les salons des grands.

Le Chou-Tou rivalise honorablement d'adresse avec le Chan-Si, et bien que ses tapis soient moins riches en couleurs, ils sont si adroitement passés à la foulerie; ses couleurs sont si habilement imprimées que le tapis aussi bien que ses teintes durent pendant longues années — les chinois même les notables, les mandarins et les lettrés n'ont pas reçus ou acquis la vertu de propreté — ils marchent sur ces tapis avec des chaussures sales, humides, crachent et se mouchent à leur aise, sans respect pour les tapis du Chou-Tou et malgré cela, ils ont la chance de les conserver souvent aussi longtemps que leur propre existence.

Au Chou-Tou, on fait aussi un énorme commerce de feutres pour chapeaux et pour tapis de lits. Les premiers sont noirs — les seconds sont blancs pour la plupart mais de diverses qualités pour être plus à la portée des bourses.

Rien n'est plus curieux que de voir nos chefs de chrétientés nos marguilliers enfin, saisir au fond d'un cabinet secret et mystérieux un gros rouleau blanc, et le porter à la chambre du missionnaire pour en recouvrir sa couche ou son Kan. (Lit.) Lorsqu'il arrive à la porte de notre chambre ou qu'il fend la foule réunie dans la cour pour saluer le Missionnaire, la figure est rayonnante de joie. Profondément et consciencieusement pénétré de son rôle, il ne lui vient certes pas à la pensée, que nos pays d'Europe si vantés et si civilisés, aient jamais vendu et possédé des tapis aussi beaux que le sien..

Heureux et innocent mortel !!

Chem-Tchéou. Ce district, dans sa partie Nord, est planté de saules qui se coupent tous les 3, ou 4 ans. Les habitants savent admirablement tirer parti de cette richesse — au lieu de laisser croître ces arbres, ils les coupent a leur racine n'en conservant que la souche — un grand nombre de branches sortent bientôt de terre — on les émonde — lorsqu'elles ont atteint la hauteur d'un homme, les propriétaires les relient les unes aux autres leur donnant une direction perpendiculaire — au bout de 3 ans, celles qui sont bifurquées se coupent les premières et passées au feu se transforment en fourches qui servent à secouer la paille et les luzernes.

Les autres ont une désignation plus noble; on les désigne sous le nom de Lièou-Kem-tze. Les gardes nationaux, les soldats et les maîtres d'armes en font des porte-lances, des porte-drapeaux et leur donnent ainsi le rôle glorieux de défendre la patrie.

Les pêches les plus renommées de la Chine, se trouvent au Chem-Tcheou — on les appelle Mi-tao. Les plus belles ne pèsent pas moins de 14 ou 15 onces. Au mois d'Aout une nuée d'agents des tribunaux de Tsao-tin-Tou, s'abattent sur le Chem-Tcheou pour surveiller la maturité des Mi-tao et en faire un choix digne du Vice-Roi et des grands fonctionnaires. Pour consoler le peuple du bon marché auquel les prétoriens le condamnent, on a soin de lui dire que ses fruits sont destinés à la table de l'Empereur. Toutefois personne n'ignore que la cour impériale ne reçoit que les plus petits et les moins savoureux, et la raison de cette étrange duperie, c'est que si Sa Majesté goûtait une seule fois les véritables pêches du Chem-Tcheou, elle ne manquerait pas chaque année de la faire cueillir à son propre compte, privant ainsi toute la classe des officiers civils et militaires de la province, des délices qu'elles leur procurent.

Wam-Chien — Ces montagnes sont celles où l'on trouve le plus d'abeilles — aussi la cire du Tchély dont les principaux dépôts sont au Tom-Kouam sur le bord du canal impérial vient elle surtout de Wam-Chien. Le commerce de cire au Tchély, sans être très considérable, ne laisse pas pourtant que d'avoir une certaine importance on se sert de la cire pour les pharmacies: les médicaments destinés à inspirer une confiance illimitée, ceux surtout qui sont à l'usage des enfants et des femmes, et que l'on a soin pour les rendre plus acceptables, de pétrir en petites boulettes ou pillules se renferment dans une jolie

boule de cire; creuse, de manière a ce que le malade avant de prendre son médicament puisse en faire un amusement fort intéressant; la boule est recouverte de plusieurs points rouge écarlate; l'intérieur étant assez spacieux pour permettre à la pillule de s'y promener à son aise, les petits malades ont un plaisir fou à secouer ces grelots en cire. Voilà bien l'agréable réuni à l'utile!

Les tailleurs de pierres, les sculpteurs n'ayant pas connaissance de la valeur du plâtre qui, pourtant n'est pas inconnu ici, se servent de la cire pour cimenter les monuments, mausolées et tombeaux faits de plusieurs pièces.

Les tisserands en font usage pour polir leur fil lorsqu'il est monté sur le métier.

Tchao. Tchiou. Cette préfecture de second ordre est celle qui produit le meilleur coton: Pendant la guerre d'Amérique il y a quelques années, cette partie Ouest du Tchély livra aux commerçants Européens, une quantité considérable de coton; mais les vendeurs eurent bien soin de garder pour leur usage et celui de leur concitoyens, la meilleure espèce. La Sous-Préfecture de Tcham-Lim, renommée pour la qualité exceptionnelle de son coton connu sous le nom de Tcham-Jom-Hoâ, se garde bien de le livrer a l'exportation. Les plus riches propriétaires se procurent le Tcham-Jom-Hoâ et ils en tirent des habillements dont le tissu est en mesure de rivaliser pour la finesse et la blancheur avec nos plus jolies cotonnades Européennes, qu'il surpasse toutes en solidité.

Jaô. Sam. et Nim. Kong. Chien.

La population pauvre de ces deux Sous-Préfectures gagne sa vie pendant l'hiver et les saisons inoccupées, à tisser des rubans de toutes les couleurs, qui se vendent non seulement au Tchély mais surtout au Leaô-tong et en Mongolie. Les rubans blancs servent aux femmes et aux jeunes filles qui portent le deuil de quelque parent défunt. Elles s'en serrent les jambes au dessous de la cheville du pied et en attachent leur cheveux pour leur donner la forme de chignon. Les soldats, les brouettiers, les porte-faix font usage de ces rubans blancs pour serrer fortement toute la partie de la jambe comprise entre le mollet et la cheville du pied, grâce a ce moyen, ils se garantissent des varices.

Mais se sont surtout les rouges qui ont la vogue. Les jeunes filles et les femmes mariées qui n'ont pas atteint 30 ans s'en servent pour les cheveux et pour les jambes: les petits enfants et même les écoliers au dessous de 16 ans emploient également ces sortes de rubans ecarlates, surtout les plus minces auxquels on a soin de donner la physionomie d'une ficelle parfaitement arrondie; les chinois et surtout les chinoises chérissent ces ficelles et ces rubans rouges, à cause de leur couleurs, mais ils y attachent même des idées superstitieuses.

Il y a quelques années ayant été piqué par un scorpion et voyant que l'enflure de la cheville du pied montait rapidement sur toute la jambe, j'appelai un médecin chinois à mon secours. Son remède fut bien simple: l'alcool l'alcali volatil et tous nos moyens Européens n'entrèrent pour rien dans les recettes de notre Esculape... sans perdre de temps et sans rien dire, il court chez un marchand de ficelles et en rapporte bientôt la plus séduisante du magasin. Il s'agissait seulement pour mon médecin de cantonner le mal dans la partie du corps qu'il occupait déjà. Pour cela la ficelle rouge me fut passée autour des reins, et attachée sans être fortement serrée.

Je ne me trouvais pas très rassuré, et curieux de savoir quelle vertu la médecine chinoise attache au rouge plutôt qu'au blanc, je pressai notre savant de vouloir bien satisfaire ma curiosité - la réponse fut celle ci: Le venin des reptiles recule toujours devant la couleur rouge... Je me hâtai de me débarrasser de ma ceinture rouge - et congédiai poliment mon médecin en le remerciant de la peine qu'il s'était donnée et l'invitant a aller boire le thé.

Cette réponse ma donné l'explication d'un fait

que je remarquais tous les jours depuis plusieurs années, sans jamais avoir pu en approfondir le mystère.

Les jeunes filles et les jeunes gens qui sont poitrinaires (et en chine les filles de 18 a 25 ans sont plus exposées à cette maladie que nos Européennes) sont habillés de rouge; Pantalon, Robe, tout est rouge; autour des bras du cou et de la tête on leur met même depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher, de magnifiques rubans rouges dont les bouts sont arrangés de manière à se laisser facilement agiter par la brise, s'il y en a.

Vous rencontrez assez souvent même sur les chemins, dans les rues des villages, des palfreniers qui conduisent tout doucement et promènent avec les plus grandes précautions des chevaux et des mulets malades dont la crinière, les oreilles et la queue, sont pavoisées de cordons et ficelles pourpres.

Ngan-Siü-Chien. Ce district situé à 50 Lys de Faô-tin-fou, n'est connu que par les énormes choux auxquels on a eu la fantaisie de donner le nom de choux impériaux. — Le poids de ces choux est en moyenne de 12 à 15 livres, les feuilles sont tellement serrées les unes contre les autres, bien qu'elles ne forment pas la pomme de nos choux européens, qu'un homme peut monter sur leurs têtes sans les faire plier, ni s'écarter, disent les chinois; delà le proverbe: Fort comme un chou de Ngan-Siü.

Ho-Kien-Fou. et ses 11 Sous-Préfectures.

Je vous ferai observer, avant de parler du pays de Ho-Kien-Fou, que notre résidence centrale se trouve a 60 Lys du Chef-lieu de cette préfecture, et que pour moi depuis 12 ou 13 ans Ho-Kien-Fou est le plus beau pays du monde. C'est le district que j'évangélise en compagnie des Pères de Rabaudy, Petitfils et Couvreur — Est-il étonnant que je vous parle longuement et avec enthousiasme de lui!

Qu'elles sont les productions de Ho-Kien-Fou ?

Mon cher Frère, laissez-moi vous dire tout d'abord, qu'il produit et engendre chaque année un grand nombre de catéchumènes et de chrétiens.

La population païenne ne nous est pas hostile, et nos œuvres apostoliques n'y rencontrent que les obstacles ordinaires et les tracasseries locales que la propagation de l'Evangile ne peut manquer de rencontrer dans tous les pays idolâtres. C'est vous dire que Ho-Kien-Fou, quand même il n'aurait a nous donner comme alimentation que du millet et des sauterelles nous serait infiniment sympathique.

Mais « chaque pays nourrit son monde » La divine Providence en nous laissant essuyer de cruelles deceptions, traverser des époques de souffrances d'autant plus pénibles que nous sommes isolés, pourvoit longuement et généreusement à nos besoins.

Agriculture et horticulture, ici, comme dans tout le reste de la province, d'ailleurs, les céréales sont abondantes et variées — au moment ou j'écris ces lignes, une inondation effrayable jetée sur nous par les pluies torrentielles qui sont tombées à la fin de Juillet dans et sur les montagnes du Chain-Si, submergent nos moissons et nos récoltes. — le sorgho, qui pouvait encore être la dernière et suprême ressource de nos habitants des campagnes, avait, à cause de sa hauteur demesurée, conservé au dessus des eaux une attitude fière et consolante, lorsque des nuées de sauterelles, sorties je ne sais de quel pays, sont venues s'abattre sur ces têtes de sorgho et en ont dévoré le grain, nous avons la famine la plus affreuse: mais c'est un accident, une épreuve — peut-être un châtiment... Cela ne saurait m'empêcher de vous parler de nos richesses.

Donc, nous avons le blé qui mûrit et se coupe au mois de Juin — le Sorgho, le maïs, le millet dont les couleurs et les qualités sont très nombreuses: l'orge est plus rare: mais cependant entre bien pour un vingtième dans nos récoltes

En pleine campagne vous apercevez des champs entiers couverts de fèves, de pois jaunes et verts, de lentilles, etc, et toutes ces ressources valent bien celles de Normandie, mon cher pays natal.

Les populations des campagnes, il est vrai, ne sont jamais riches,

jamais dans l'aisance : mais cela ne tient pas à la stérilité du pays.. à la pauvreté du sol ; la misère vient d'abord de ce que la population est d'un bon tiers trop considérable pour que le sol suffise à son alimentation, ajoutez à cela que les fléaux, tels que les inondations, les sécheresses, les sauterelles et la grêle viennent trop souvent désoler et appauvrir notre malheureux Tchély.

Les jardiniers chinois n'ont guère la passion ni la bosse des fleurs : mais, en revanche, ils en remontreraient peut-être à vos disciples de St. Fiacre quand à la culture des plantes potagères, que la bonne Providence nous donne ici en abondance pour suppléer à l'insuffisance des céréales.

Les choux, dans le Tchély, abondent partout et n'ont rien à envier à nos choux européens - Les aubergines, les asperges mêmes, les haricots, les pois sans rames, les courges, la ciboule, le cerfeuil, le persil, la laitue, les oignons, l'ail, les échalottes, les épinards, la citrouille, les melons d'eau, qui sans avoir aucune saveur, désaltèrent si bien à l'époque des grandes chaleurs, les melons aromatiques assez semblables à ceux du Maine et de la Sarthe, et que sais-je encore ? nous avons tout cela au Tchély !!

Croyez-vous que les fruits nous manquent ? assurément Non - La Préfecture de Ho-Kien-Fou est entre toutes celles de la province, la plus riche et plus célèbre sous ce rapport. Quitte à vous ennuyer, je vous nommerai les divers fruits que je connais et dont je fais mes délices lorsque ma bourse ou les circonstances ne permettent de me les procurer.

Le raisin, que le payoan chinois voit et contemple avec admiration et respect mais qu'il ne se passe la fantaisie de goûter qu'une fois par an, le 15ème jour de la 8ème lune... n'est pas rare au Nord de la Chine et surtout chez nous.- En temps ordinaire, il nous coûte environ 12 centimes la livre - Les grains en sont énormes, les grappes puissantes - Son suc est plus doux et plus suave au palais que vos raisins en espaliers.

On dit qu'autrefois, il fut un temps où les Chinois brassaient le raisin et en tiraient un vin exquis destiné soit aux sacrifices, soit à la solemnité et à l'éclat des repas de l'Empereur et des princes - J'en doute fort : Car malgré toutes mes tentatives auprès des mandarins et des lettrés pour avoir quelque chose de précis, je n'ai jamais rencontré aucun savant qui ne parut même soupçonner que le raisin puisse être employé à faire du vin.

Chez nous, grâce à la persévérance et à l'habileté de nos frères Coadjuteurs, et surtout de l'un d'entre eux, le frère Audoin, nous sommes parvenus à extraire du raisin chinois un jus qui sans avoir la vigueur et l'attrait de vos vins d'Anjou, suffit et au delà à nous reconforter lorsque que nous revenons à la Résidence.

Si j'écrivais à un Normand, (qui sait si vous ne l'êtes pas ?) je me ferais un reproche de n'avoir pas commencé la nomenclature des richesses du Tchély, en donnant la place d'honneur aux pommes et aux poires. ni les unes ni les autres ne font défaut dans le Tchély.

Les pommes à couteau (pourquoi les appeler ainsi puisque les chinois ne se servent point de couteau pour les manger ?) Les pommes a couteau donc, sont dans le Ho Kien Fou de 4 ou 5 espèces. Celles désignées sous le nom de Cha-Kouo (fruits farineux) se mangent à peu près à mesure qu'on les cueille. Les Pin-Kouo au contraire dont la grosseur atteint généralement celle de nos plus belles pommes de Reinette se conservent aisément d'une récolte à l'autre.

Les poires ! (ah ! il me semble voir un normand, ouvrir les yeux et les oreilles - Les poires, ces fruits qui donnent à nos chers compatriotes un poiré si agréable, si vigoureux et si énivrant, les poires qui fournissent à nos habitants des campagnes, une sorte d'eau-de-vie appelée le $\frac{3}{6}$.

Eau-de-vie de feu, liqueur affreuse qui fait la désolation des pasteurs, et la ruine des santés et des biens temporels et spirituels de leurs brebis.

Les poires enfin, si fades en général et si peu goûtées

Des Européens sont si renommées et si abondantes dans le Ho Kien Fou, quelles vont se faire vendre sur tous les marchés de la province — vos navires marchands en emportent même jusqu'au Kiang-Nan. Nous comptons 14 èspèces de poires quelques unes sont aromatiques et fondent dans la bouche. Elles ne durent que quelques semaines. La plus grande partie se cueille au mois d'Octobre et se consomme pendant l'hiver: Quelques espèces telles que les Hom-Siao-Ly, les Stieou-Lei-Ly et les Da-Tze-ly se conservent d'une année à l'autre.

N'oublions pas de vous parler de certains fruits délicieux que je n'ai jamais vus en Europe et dont j'ignore même le nom en français. Je vous citerai seulement ceux qui sont les plus communs. 1ers Ce sont les Chè-tze, les Esem-tze, les Chain-Ly-Hom; le premier ressemble à une grenade quoique beaucoup plus jaune, sa chair assez semblable à celle de l'abricot, est agréable au goût mais indigeste. On en fait des compotes très estimées. Le Esem-tze, est une espèce de fraise ou de framboise noire, rouge ou blanche. Seulement elle a cette différence qu'elle est beaucoup moins agréable au goût, et que d'un autre côté elle est le fruit d'un arbre qui grandit et monte aussi vite et aussi haut que nos poiriers. Le Chain-Ly-Hom ou Suân-Esaô ressemblerait assez à nos Nèfles s'il n'était plus rouge et plus arrondi. On en fait des gelées que nos gourmets Européens trouvent exquises... Ces gelées rappellent exactement au palais d'un Européen, la gelée de groseilles.

J'aurais encore pour compléter ou plutôt pour ébaucher mon énumération, à vous parler de nos jujubes si variées, si nombreuses et qui ne se vendent que 50 centimes le boisseau, de nos abricots, de nos pêches dont les variétés sont considérables et nous permettent de les faire entrer dans nos desserts, même aux mois de Novembre et de Décembre, des grenades qui sont pour les amateurs chinois un fruit délicieux pendant quelles impatientent et ennuient notre vivacité Européenne.

Je ne sais trop comment j'ai classé tous les produits dont je viens de vous parler.

Vous leur assignerez si bon vous semble, la place qui leur convient.

Mais je ne vous ai rien dit du règne animal. Patience, et suivez-moi encore quelques instants. Vous devez avoir encore à la mémoire, vos études de Zoologie et d'Ornithologie toutes fraîches, tandis que c'est à peine si en écrivant ces deux mots si étranges, j'ai quelque souvenir de les avoir entendu prononcer autrefois:

Le mulet, l'âne, le bœuf, le cheval, le mouton, le porc, les poules, les canards domestiques sont ici, partout à votre disposition, si vous avez des Lapèques. La viande de bœuf vaut bien celle que vous apercevez sur l'étal des bouchers d'Angers — Celle du porc est moins poreuse, plus fine et d'un goût moins fade qu'en France. Voilà pour l'alimentation.

Les chevaux petits en comparaison des nôtres, ont des qualités qui ne sont pas méprisables — D'abord tous ceux qui ont quelque valeur, sont des ambleurs — Ainsi pouvez-vous voyager 15 jours de suite sans fatigue, tant leur pas est doux. Les ânes sont les montures des banquiers ambulants et forains, des passementiers, des épiciers, des agents prétoriens, des hommes enfin, qui selon le proverbe des chinois: Sont les sangsues du paysan — ils sont capricieux, marchent avec une rapidité étonnante, ne semblent pas être susceptibles de fatigues. Quand aux mulets, ils sont d'une beauté remarquables dont les mulets Catalans supporteraient difficilement la comparaison.

Les Chinois n'aiment point la viande de mouton ils trouvent qu'elle exhale une odeur de suif qui leur est désagréable. Les Tartares au contraire en raffolent et s'en procurent à tout prix en été comme en hiver. Leurs cuisiniers, toutefois sont loin d'avoir trouvé jusqu'ici l'art de satisfaire

les goûts Européens. Leurs rôtis de mouton ont une odeur repoussante et nauséabonde.

Mais arrivons aux oiseaux que le bon Dieu a repartis si généreusement sur toute la surface du Globe pour récréer l'homme et le réjouir dans la solitude.

Les passereaux pullulent en Chine, hargneux, batailleurs, criards, tout comme ceux d'Europe.

Les corbeaux ici, dans le Nord surtout, sont gros et braillards. On dirait qu'ils sont plus mogueurs, plus voleurs et plus rusés que les nôtres.. On ne voit, on entend que corbeau sur les chemins, dans les villages .. Les ménagères l'ont en exécration, parce qu'il leur vole les œufs de leurs poules .. Le voyez-vous, là haut sur une branche dont le feuillage le dérobe aux regards du vulgaire ? Il a aperçu dans la cour voisine, une poule qui s'en va d'un pas précipité vers le nid aux œufs - il attend sans bruit et sans impatience, et à peine la pondeuse est-elle sortie et à commencé ses chants de gloire et de victoire, qu'il s'élance comme la foudre et avale l'œuf encore tout chaud. La maîtresse de la maison est sortie elle aussi au chant de sa poule, mais maître corbeau l'a devancée.. il est là tout près, planté sur la plus haute branche de l'arbre voisin, comme s'il voulait jouir de la déception de la ménagère.

Les pies, les corneilles, les rouge-gorges, les linottes, le pivert, l'étourneau l'hirondelle, l'émouché ou la buse, la chouette, les pigeons, les oies sauvages, les cailles et les grives, etc, nous avons tout cela au Tchély et bien d'autres que je passe sous silence.

D'après tous ces détails que je vous jette sans ordre et au vol de ma plume, sur ces feuilles de papier, il vous sera aisé de conclure qu'au Tchély, nous sommes a peu près comme en France.

Pendant les vacances, lorsque nous nous réunissons à la Résidence, notre ordinaire est véritablement aussi substantiel, je dirai même aussi agréable, celui de nos maisons de France.

Le district n'est pas aussi bienfaisant : Nos chrétiens ne sont pas payés pour être d'habiles cuisiniers .. mais malgré cela nous sommes fort peu a plaindre.

Ajoutez que le climat du Tchély est assurément celui de toutes les provinces de la Chine qui se rapproche le plus du notre. Je me suis bien longuement étendu sur Ho-Kien-Fou, et pourtant, il me reste encore à vous parler de plusieurs autres districts.

J'espacerai d'être court.

Sous-Préfectures de Tsai-Tchem. Nan. Tcheou. Ou..

Ces trois districts font un grand commerce de nattes qui vont jusque dans les provinces Méridionales.

Les joncs et les roseaux, aussi bien que les tiges de sorgho dont on se sert et qui naissent et poussent dans les marais et les plaines du pays même, ont besoin de peu de préparation et se cassent moins que partout ailleurs sous la main de l'ouvrier.

Cette branche de commerce bien insignifiante en apparence nourrit cependant et même enrichit les deux tiers de la population.

Gros bourg de Tchéou Tsuen.

Je fais mention ici de Tchéou-Tsuen, bien qu'il appartienne au Chantong, parceque notre commerce Européen s'intéresserait aux industries du Tchéou-Tsuen s'il les connaissait.

Cette bourgade fort populeuse et limitrophe du Tchély est célèbre par son commerce de fer, par ses nombreux marchands ambulants, ses maréchaux-taillandiers, ses serruriers, etc.

Mais depuis une dizaine d'années surtout, elle fabrique une soie appelée Kien-Tcheou-Tze, qui lui donne une grande réputation à cause du prix excessivement bas de ces marchandises.

Cette soie n'est pas solide, elle est un peu dure au toucher; mais quand on songe qu'ici avec leurs moyens si primitifs, nos chinois parviennent à produire de pareilles étoffes pour 1 Fr. 50 c. le mètre, on est bien obligé d'avouer que nos fabriques de coutils en france auraient du mal à rivaliser pour leur cotonnade avec nos chinois pour leurs soiries ordinaires.

Cette soie de Tchéou-Tsuen commence à avoir un grand cours. Les familles déchues, les lettrés sans fortune, les agents subalternes des prétoires s'habillent de cette étoffe. Tchéou-Tsuen produit encore une autre sorte de soie nommée Yam-Tchéou-Tze. Elle est d'un prix très modéré et de bonne qualité. Si les Européens avaient des relations commerciales avec ce pays, je ne doute pas, qu'ils ne trouvassent là, des étoffes d'exportation dont le prix proportionné a nos petites bourses d'Europe, ferait faire un immense débit.

Hân-Chouei-Chien. La ville de Hân-Chouei compte 30, ou 40 Distilleries d'alcool ou Eau-de-vie connue sous le nom de Chao-Tsiou. Les brasseries alcooliques ne sont pas libres de se propager et le gouvernement a toujours veillé a ce que le nombre en fût limité au Tchély. Je ne sache pas qu'il y ait de brûleries clandestines a moins pourtant que les brasseries des vins inoffensifs nommés Kouam-Tsiou et qui se tirent du millet jaune et des jujubes ne fassent exception.

On a dit souvent que la cause d'une partie des misères et du paupérisme des chinois, était avant tout l'usage immodéré des alcools — J'ignore ce qui se passe dans le sud de la chine; mais je puis bien assurer que l'ivrognerie au Tchély est loin d'atteindre les proportions de l'ivrognerie Normande et Bretonne.

Depuis 13 ans, je n'ai pas eu connaissance encore qu'un seul de nos chrétiens se soit enivré de manière à tomber sur les chemins ... J'en vois parfois, qui se sont mis un peu en humeur et encore pour que nos paysans chinois boivent un coup, faut-il une occasion sérieuse, comme seraient, une noce, un enterrement, une vente de terre ou de bestiaux, etc. Les jours de foires et de marchés, vous pouvez circuler partout, dans les rues des villes et bourgades, parcourir à pied ou à cheval, les routes et les chemins des environs, vous ne trouverez nulle part d'ivrognes ivres-morts, ou même chancelants et perdant l'équilibre ...

Honneur aux Chinois! sous ce rapport ils pourraient aller dans nos meilleures et nos plus chrétiennes contrées de France et se scandaliser de l'abrutissement alcoolique qui ravale si misérablement nos compatriotes. —

Enfin pour résumer cette petite tirade, disons qu'en chine, il ne nous vient pas même à la pensée de prêcher contre l'ivrognerie. —

Mais revenons à nos brûleries. — Celles de Hân-Chouei ont la réputation de ne pas frauder le vin; comme celles de Tai-Tcheng et de Tou-Léou qui au lieu d'employer seulement le Sorgho, y mêlent tantôt du blé, tantôt du maïs de là vient que le vin ou plutôt l'eau-de-vie, vu la fermentation plus facile et plus grande du blé, de l'orge et du maïs est plus alcoolisée mais infiniment moins agréable et moins saine.

Hân-Chouei fait une autre espèce de commerce beaucoup plus lucratif et plus noble. C'est celui des pinceaux d'écriture à l'usage des Lettrés, et des Ecoles.

La fabrication de ces pinceaux occupe les longs hivers de la plus grande partie de la population pauvre. Les pinceaux de Hân-Chouei se portent même jusque dans les provinces du sud qui pourtant ont un profond mépris pour les produits et les industries des septentrionaux qu'ils croient trop maladroits et trop peu civilisés.

Kouam-Pim-Tou. Nous voilà arrivés chez les Pères

Bruyere et Octave, a 40 ou 50 lieues de mon District.

Il y a quelques années on ignorait à Kouam-Pim-Fou. la culture du pavot soporifique qui aujourd'hui empoisonne tant de chinois — Maintenant vous voyagez dans les environs de la cité, au milieu de vastes champs chargés de cette triste végétation. On dit qu'au Cham-Si tous les champs les ravins, les collines, sont couverts de ces pavots prohibés. Les mandarins ferment les yeux et ouvrent leur bourse pour y mettre les énormes contributions pécuniaires auxquelles ils assujettissent les cultivateurs de l'opium.

Un temps viendra et il n'est pas loin peut-être, où les Anglais et les Parsis, seront obligés de fumer leur opium chez eux. Les chinois auront le leur, et en assez grande quantité pour se passer de celui des Etrangers... il y a tant de marais, tant de terres mortes en chine, qui n'étant susceptibles d'aucune production s'utiliseront facilement pour celle des pavots.

Ese-Tchéou, c'est au pied des montagnes de ce District que se trouvent les plus grandes et les plus belles poteries, pour vaisselle, faïences etc, destinées a l'usage du peuple.

A côté des mines de charbon de terre appelé Tcha-Tze qui fait la richesse de Ese-Tchéou, de Han-tan-Chien etc, il est étonnant de trouver d'autres montagnes si voisines des premières, qui ne contiennent aucune matière Carbonifère, Dont les diverses couches de terre si variées en couleurs et en qualités fournissent une matière si facile à pétrir et à polir pour la confection de la vaisselle populaire, des terrines, puiseaux portatifs, assiettes, plats et cuvettes de tous genres.

Les chinois ont une routine dont ils ne sortent jamais ... leurs montagnes doivent renfermer une infinité de trésors et de richesses qu'ils ignorent: on a tout lieu de croire par exemple que celles de Ese-Tchéou, doivent avoir des couches meilleures et plus précieuses que celles qu'on exploite; on a prétendu même que l'usine des montagnes de Lim-Chem-Chien contenait une certaine quantité de la terre a porcelaine appelée Kaõ-Lin et qui se trouve en si grande abondance au Kiang Si et au Ngan Hoei.

Si on ouvrait la montagne et qu'après des recherches coûteuses et pénibles, on vint dire aux chinois .. Voyez j'ai dépensé 10,000 Taëls pour mes recherches .. j'ai réussi, j'ai trouvé du Kaõ-Lin — desormais vous ne serez plus obligé de payer si cher la porcelaine du Midi — Vous en aurez d'aussi belle — je vous remets donc ces richesses entre les mains.

Il n'est pas sûr que cette découverte fit beaucoup d'impression sur nos chinois. — Leurs grands-parents, leurs aïeux n'avaient point cette terre du Kaõ-Lin et cependant ils ne moururent pas de faim!

Je terminerai mes notes par où j'aurai dû les commencer, en vous faisant connaître la simplicité de moyens de nos teinturiers du Tchély, le prix étonnamment bas et vil de leurs teintures dont les plus communes ne seraient pas à dédaigner chez nous.

Mes notes seront à peu près sans détails sur l'emploi des substances dont j'aurai à vous parler: mais si jamais vous étiez désireux d'être renseigné d'une manière plus précise et même si vous désirez avoir des échantillons de nos plantes colorantes, vous n'aurez qu'à dire un mot et je serai heureux de me mettre à votre service.

Notez bien d'abord que les substances tinctoriales dont je vous parlerai ici, sont simplement celles qui me sont connues, que je vois tous les jours dans les villes, les bourgs, et les villages les moins considérables.

Je ne suis point à même de vous dire si les chinois emploient et connaissent la Cochenille, le Carthame etc, je n'ai fait là dessus aucune recherche; ce que je puis assurer c'est que le plus beau rouge de la chine, est fort apprécié des Européens ... il est extrait d'une petite fleur, ou plutôt d'un bouton (car pour donner sa couleur pure et entière il ne doit pas éclore,) appelé Hom-Hoa et qui se trouve principalement dans la Préfecture de

Wei-Hoei-Fou (au Ho-nan.)

Le Hom-Hoa se fait d'abord desseicher au soleil pendant un ou deux jours, puis il est déposé dans une petite ou grande cuve, ou même dans un vase plus petit, si on a besoin que de peu de teinture; là on le laisse tremper dans un bain d'eau douce et froide jusqu'à qu'il en soit pénétré et parfaitement amolli.

Lorsque le bain a été suffisant, on retire le Hom-Hoa de l'eau (qui n'a pris aucune nuance et est demeurée claire), pour le mettre dans un vase, cuve etc percé dans sa partie inférieure.

Alors, on prend une brique de levain de Mongolie (différent des levains employés pour la fermentation de la pâte et des alcools.) on le broie et la farine jetée sur le Hom-Hoa, la manipulation se commence; après quelques instants de fermentation, le teinturier verse de l'eau sur le mélange de Hom-Hoã et de Kien (levain) presure le tout avec ses mains et il en sort bientôt par le robinet ou le trou fait à la cuve, une eau du plus beau pourpre dont on teint les étoffes.

Pour rendre cette teinture plus indélébile, on a l'habitude d'y mêler quelques fruits appelés Osin-Mei; ces fruits assez semblables à nos prunes (mais qui ne mûrissent jamais, demeurent toujours d'un vert foncé, sont d'un goût âcre, acide au delà de toute expression)... se coupent par petits morceaux et s'écrasent ensuite sous une petite meule.—

La pâte ou le marc peut demeurer avec la teinture du Hom-Hoã pendant 2 heures au plus et il ne reste plus que le dernier travail, celui d'imbiber les toiles et étoffes qu'on veut teindre.

— Je parlerai maintenant du bleu, du rouge ordinaire, du vert et du jaune. Toutes ces couleurs sont des productions du Tchély et y abondent.

La Préfecture de Tchéou produit en quantité prodigieuse, surtout dans sa partie Ouest, un arbuste dont les feuilles ressemblent à celles du Grenadier, quoique moins larges l'arbuste se nomme Ou-Lã et les feuilles Sé-Ize. Ces 4 mots ne doivent pas se séparer et forment un seul nom sans cela personne ne vous comprendrait. Si vous voulez qu'on vous parle de l'arbuste qui produit le bleu-foncé, prononcez donc le nom du Ou-La-Sé-Ize. Voici la préparation; — a peine cueillies les feuilles sont mises au soleil jusqu'à ce qu'elles soient desséchées — alors on les fait bouillir dans l'eau douce — la décoction obtenue donne une couleur d'un jaune pâle. Ce n'est pas le bleu-foncé que vous voulez; mais attendez: avec du levain (Kien) (qui diffère de celui employé pour le Hom-Hoã, et dont la substance est d'un nitre moins fort et vient de Hou-nan-Chien (Ho-nan) vous frottez votre étoffe de manière à la polir et à la rendre plus douce au toucher — quelques uns font cette opération à la main en frottant à sec — d'autres après avoir broyé le levain en déposent la poussière ou farine dans un vase d'eau et lavent simplement l'étoffe. La toile ainsi polie doit être parfaitement sèche pour subir la dernière épreuve — la teinture bleue que vous voulez obtenir et qui vous paraissait jaune, sera mêlée d'une décoction d'alun noir (Hei-Fan). Ce mélange obtenu, vous trempez une première fois vos étoffes. Les teintes sont moitié jaunes moitié bleues. Vous imbibez une seconde fois, une troisième même si bon vous semble, et c'est alors que le bleu se produit plus ou moins foncé, selon que vous répétez plus ou moins de fois le bain colorant.

La teinture rouge, ocre, ordinaire, s'obtient des bois et des arbustes — Som Mou on n'a besoin que de l'alun pour solidifier les teintes; le levain n'est pas nécessaire. — Le bleu, prusse, bleu, ciel, azur etc s'obtient d'une plante appelée Cien et ressemblant à notre Pourpier — quelques fois au Cresson, dont les feuilles sont plus larges pourtant. — le bain — la préparation de l'étoffe etc.

se font comme pour le rouge du Hom-Hoā seulement on observe cette différence que sans chauffer précisement le vase dans lequel se fait l'extraction du suc, on doit avoir soin de placer dessous ou auprès, un réchaud ou un petit fourneau qui donne une atmosphère assez chaude. Les mois de juillet et d'Aout permettent de s'abstenir de ce calorifère.

— La teinture jaune s'obtient d'un bouton de nos acacias chinois, si communs dans tous les villages, sur tous les chemins.

Ce bouton se nomme Hoāi-tze — on cueille ce bouton lorsqu'il s'est dépouillé d'une première robe verte et en prend une d'un jaune pâle, signe de sa maturité.

Pour l'infusion, la trituration etc on fait absolument tout ce qui est indiqué plus haut pour le Hom-Hoā, excepté pourtant que le levain en usage est celui dont on se sert pour la fermentation des pâtés de Sorgho, millet et froment; il est blanc, tandis que les deux espèces ci-dessus celui de Mongolie et du Ho-nan sont, la première, couleur de marbre gris; la deuxième d'un noir complet; l'infusion se doit faire — non pas à l'eau froide, il n'en sortirait aucune couleur, mais à l'eau bouillante.

— Le vert, il peut s'obtenir avec toutes les nuances par un mélange du jaune pour un 1/6 ou un 1/3 et du bleu (bien) pour un 1/4 ou un 1/3.

Mais l'arbuste qui donne le vert le plus renommé est le Léou-Liü-Pi-tze. C'est l'écorce de cet arbuste qui donne la teinture. Au printemps lorsque la sève est dans sa force, on coupe la tige ou le tronc de l'arbre. L'écorce s'en sépare presque d'elle même. Desséchée ensuite et bouillie à grand feu, le suc de cette écorce se dépose au fond de l'eau. L'eau est bientôt tirée du chaudron et vous avez une sorte de croûte semblable à celle que nos mangeurs de bouillie de sarrasin en Normandie, aiment tant à trouver au fond de la gamelle.

— Prix approximatif de ces teintures.

Le rouge Hom-Hoā est le plus cher il nous coûte environ 10 centimes par mètre d'étoffe.

Le jaune de l'acacia (Hoeï-Chou) ne coûte pas 5 centimes.

Le bleu et le vert sont à peine portés à 7 centimes.

— Puisque je viens de parler du district de Tchéou pourquoi vous laisser ignorer qu'il est couvert de Sapins dont une espèce assez ressemblante à nos ifs et servant aux cercueils des riches de la terre fournit une huile curieuse.

Ses petites pommes et ses graines donnent au commerce une huile appelée Pei-tze-iou — on l'emploie comme poison dans les remèdes des pharmaciens soit pour tuer les mouches soit pour détruire les rongeurs, dont le pays ici est malheureusement trop peuplé — on s'en sert même pour l'éclairage.

En été, les femmes craignant les mouches pour leur chevelure qu'aucune serge ou tulle ou gaze ne protège, passent sur leurs cheveux une petite quantité de cette huile grasse, nauséabonde et fétide... on a bien soin d'y mêler quelque peu de pommade d'onguents aromatiques... mais si les mouches osent pas s'approcher de ces Dames, leur société devient une dure corvée surtout pour nous. C'est une odeur à vous faire rendre l'âme. Enfin, on trouve cela très beau et très bien inventé. J'admire et je me tais je crois du reste qu'il en est temps.

P. Lebouc S. J.

Compte rendu des œuvres de la mission du Kiang-Nan en 1871-1872.

Sections.	Années.	Chrétiens.	Catéchum.	Adul. baptis.	Enf. payens.	Confessions.	Dévotion.	Communion.	Dévotion.	Ecole. Garçons.	Filles.	Maîtres.	Maîtresses.
Tong-Kia-tou	1871	1826.	21.	97.	216.	1300.	11589.	1178.	12334.	79.	85.	4.	7.
	1872.	1914.	30.	83.	350.	1416.	12090.	1325.	14581.	138.	96.	13.	6.
Sang-Kin-pang	1871	1811.	69.	77.	153.	1127.	8266.	1061.	7751.	99.	39.	9.	4.
	1872.	...	..	..	...	....	....	....	....	...	...	..	
Zi-Ka-wei	1871	1570.	36.	31.	186.	1282.	13159.	1264.	16242.	285.	148.	19.	10.
	1872.	1142.	16.	33.	109.	1379.	11851.	1030.	18363.	154.	107.	13.	8.
Pou-kong	1871	21192.	99.	107.	2355.	14077.	35903.	12469.	35971.	900.	342.	65.	36.
	1872.	20979.	104.	89.	1670.	14043.	43484.	12655.	45259.	731.	419.	70.	38.
Song-Kiang	1871	21550.	197.	104.	3720.	14751.	28482.	13294.	28040.	615.	220.	58.	28.
	1872.	22451.	219.	103.	4288.	15253.	37511.	13777.	36658.	...	341.	65.	44.
Tsong-min	1871	8321.	257.	63.	1488.	5955.	7260.	8294.	8160.	364.	113.	29.	8.
	1872.	8258.	116.	81.	1551.	5975.	12232.	5292.	15097.	397.	129.	26.	10.
Hai-men	1871	7509.	105.	77.	1076.	4992.	7486.	4084.	7075.	570.	92.	30.	6.
	1872.	7563.	86.	34.	971.	4764.	4667.	4080.	4641.	445.	35.	31.	2.
Sou-tchéou-fou	1871	7044.	48.	37.	548.	5038.	9287.	4609.	8848.	319.	296.	22.	22.
	1872.	7205.	79.	35.	938.	5137.	12116.	4640.	11981.	349.	224.	18.	19.
Tchang-tchéou-fou	1871	6144.	1026.	267.	864.	3976.	10117.	3262.	9543.	263.	103.	17.	9.
	1872.	6766.	1500.	521.	1074.	4155	13088.	3451.	12823.	312.	154.	23.	9.
Tchang-kiang fou	1871	808.	113.	28.	603.	348.	1209.	295.	1193.	44.	6.	3.	1.
	1872.	718.	82.	44.	523.	415.	1192.	346.	1220.	61.	6.	8.	2.
Nankin et Ou-Ho	1871	800.	13.	10.	136.	367.	1496.	321.	1527.	66.	18.	7.	4.
	1872.	864.	29.	10.	142.	461.	2635.	430.	2432.	93.	11.	10.	7.
Ning-Kouo fou	1871	461.	7.	2.	176.	204.	723.	204.	648.	17.	13.	1.	2.
	1872.	564.	3028.	117.	55.	298.	1635.	283.	1611.	91.	25.	5.	2.
Nankin	1871	41.	211.	..	7.	27.	94.	26.	92.	..	..	1.	1.
	1872.	93.	79.	34.	15.	40.	262.	38.	232.	4.	7.	1.	1.
Somme totale pour 1871.		78881.	2242.	900.	11528.	53445.	135071.	47361.	137624.	3619	1475.	265.	148.

(Comm.) Jang-Kin-Pang fait défaut en ce moment la somme totale pour 1872 reste inconnue. L'augmentation des communions et des confessions est due surtout au Jubilé que l'on a fait cette année 1871-72 dans tous les Districts.

Chine.

Kiang-nan. L'esclavage en chine.

Le P. Ferrand écrit au P. Pfister.

Les esclaves sont en assez grand nombre. Ce sont eux qui ont le privilège de faire la barbe, de jouer des instruments de musique et de servir à table dans les réjouissances de familles. Les porteurs de chaise sont aussi esclaves, tellement, que tout homme libre, bien que très pauvre, regarderait comme un grand déshonneur de porter une chaise, même vide. Dernièrement je voulais faire porter ma chaise à quelques lis de distance, j'appelle quelques chrétiens pour me rendre ce service. Les chrétiens n'osent pas refuser, mais ils attendent jusqu'à la nuit pour se prêter à cette humiliante opération, tandis que des gens à l'aise et honorables ne craindront pas de pousser la brouette en plein jour et dans les rues les plus fréquentées.

Voici la manière dont un individu devient l'esclave d'un autre. Un pauvre n'ayant plus rien pour vivre, va trouver un riche, et lui demande en grâce à ce qu'il veuille bien l'acheter et lui donner le prix de sa personne.

Le riche accepte, lui donne son argent, et voilà un homme avec tous les descendants qui sera esclave de ce riche jusqu'à extinction de la famille, c'est à dire il devra au riche certaines corvées dont lui et sa postérité ne pourront jamais se libérer. Il arrive parfois que le riche s'appauvrit, et que le pauvre s'enrichit, alors l'esclave peut s'émanciper si le maître est faible, mais s'il est rusé, il trouvera moyen de vexer ses esclaves devenus libres, et même de les noter d'infamie, en scellant la porte de leurs demeures, comme le mandarin le fait pour une maison confisquée.

Catalogue.

des Saints, des bienheureux et des vénérables de la Compagnie de Jésus.

I. Saints.

1. Ignace de Loyola, né en Espagne en 1491; mort à Rome, le 31 juillet 1556; beatifié par Paul V, le 27 juillet 1609; canonisé par Grégoire XV, le 12 Mars 1622. Fête, le 31 juillet.

2. François-Xavier, né en Espagne, le 7 Avril 1506; mort à Sancian, le 2 Décembre 1552; béat. par Paul V, le 25 Octobre 1619; can. par Grégoire XV, le 12 Mars 1622. Fête, le 3 Décembre.

3. François de Borgia, né en Espagne, le 28 Octobre 1510; mort à Rome, le 30 Septembre 1572; béat. par Urbain VIII, le 24 Novembre 1624; can. par Clément X, le 11 avril 1671. Fête, le 10 Octobre.

4. Louis de Gonzague, né en Italie, le 9 Mars 1568; mort à Rome, le 21 Juin 1591; béat. par Paul V, le 19 Octobre 1605; can. par Benoît XIII, le 20 avril 1726. Fête, le 21 Juin.

5. Stanislas Kostka, né en Pologne, le 28 Octobre 1550; mort à Rome, le 15 Aout 1568; béat. par Clément X, le 16 aout 1670; can. par Benoît XIII, le 20 avril 1726. Fête, le 13 Novembre.

6. Jean-Francois Régis, né en France, le 31 Janvier 1597; mort à Lalouvese, le 31 Décembre 1640, béat. par Clément XI, le 8 Mai 1716; can. par Clement XII, le 5 avril 1737. Fête, le 16 Juin.

7. François de Hieronimo, né en Italie, le 17 Décembre 1642; mort à Naples, le 11 Mai 1716; béat. par Pie VII, le 19 Mars 1806; can. par Grégoire XVI, le 26 Mai 1839. Fête, le 11 Mai.

8. Paul Miki, né au Japon, vers 1564; mort à Nangasaki, le 5 Février 1597; béat. par Urbain VIII, le 15 septembre 1627; can. par Pie IX, le 8 juin 1862, Fête, le 5 Février.

9. Jean de Goto, né au Japon, 1578; mort à Nangasaki, le 5 Février 1597; béat. par Urbain VIII, le 15 Septembre 1627; can. par Pie IX, le 8 Juin 1862. Fête, le 5 Février.

10. Jacques Kisai, né au Japon, 1533; mort à Nangasaki, le 5 Février 1597; béat. par Urbain VIII, le 15 Septembre 1627; can. par Pie IX, le 8 Juin 1862. Fête, le 5 Février.

II. Bienheureux.

1. Alphonse Rodriguez, né en Espagne, le 25 juillet 1531, mort à Majorque, le 31 Octobre 1617; béatifié par Léon XII, le 12 Juin 1825. Fête, le 30 Octobre. (Cause voisine de la canonisation).

2. Pierre Claver, né en Espagne, vers 1581; mort à Carthagène, le 8 Septembre 1654; béat. par Pie IX, le 16 Juillet 1850. Fête, le 9 Septembre.

3. Jean de Britto, né en Portugal, le 1er Mars 1647; mort au Marava, le 4 Février 1693; béat. par Pie IX, le 21 Août 1853. Fête, le 11 Février.

4. André Bobola, né en Pologne, vers 1590; mort à Janow, le 16 Mai 1657; béat. par Pie IX, le 30 Octobre 1853. Fête, le 23 Mai.

5. Pierre Canisius, né aux Pays-Bas, le 8 Mai 1521; mort à Fribourg, le 21 Décembre 1597; béat. par Pie IX, le 2 Août 1864. Fête, le 27 Avril.

6. Jean Berchmans, né en Belgique, le 13 Mars 1599; mort à Rome, le 13 Août 1621; béat. par Pie IX, le 9 Mai 1865. Fête, le 13 Août. (Cause voisine de la canonisation.)

7. Pierre Le Fèvre, né en Savoie, le 13 Avril 1506; mort à Rome, le 1er Août 1546; beat. par Pie IX, le 8 Septembre 1872. Fête, le 8 Août.

8-47. Les quarante Martyrs, massacrés ou noyés, le 15 juillet 1570, près des îles Canaries. Leur culte, interrompu par suite du décret d'Urbain VIII en 1625, a été reconnu légitime et rétabli par Pie IX le 11 Mai 1824. Leur fête se célèbre le 15 juillet.

Voici leur nom et leur nationalité:

Ignace d'Azevedo.	Portugais.	Nicolas Diniz.	Portugais.
Jacques Andrada.	"	Alexis Delgado.	"
Antoine Suarez.	"	Marc Calveira.	"
Benoît de Castro.	"	Joanin San-Juan.	"
Franç. de Magallianez.	"	Emmanuel Alvarez.	"
Jean Fernandez.	"	François Alvarez.	"
Louis Correa.	"	Dominique Fernandez.	"
Emmanuel Rodriguez.	"	Gaspard Alvarez.	"
Simon Lopez.	"	Aimar (Adhémar) Vaz.	"
Emmanuel Fernandez.	"	Jean de Majorga.	Espagnol.
Alvare Mendez.	"	Alphonse de Vaena	"
Pierre Mugnez.	"	Antoine Fernandez.	Portug.
André Gonzalez.	"	Etienne Zuraire.	Espag.
Jean de San-Martino.	Espagnol.	Pierre Fontoura.	Portug.
Gonzalve Henriquez.	Portugais.	Grégoire Scrivano.	Espag.
Didace Perez.	"	Jean de Zafra.	"
Ferdinand Sanchez.	Espagnol.	Jean de Baeza.	"
François Perez Godoï.	"	Blaise Ribera.	Portug.
Antoine Correa.	Portugais.	Jean Fernandez.	"
Emmanuel Pacheco.	"	Simon Acosta.	"

Les sept Martyrs du Japon, mis à mort en Divers temps, et béatifiés par Pie IX, le 7 juillet 1867.

48. Jean-Baptiste Machado, né aux Açores en 1580, martyrisé à Omura, le 22 Mai 1617. Fête, le 7 Février.

49. Didace Carvalho, né en Portugal en 1578; mart. à Sendai, le 22 Février 1624. Fête, le 21 Février.

50. Michel Carvalho, né en Portugal en 1577; mart. à Omura, le 25 Août 1624. Fête, le 1er Mars.

51. Paul Navarro, né à Naples en 1562; mart. à Scimabara, le 1er Novembre 1622. Fête, le 5 Mars.

52. Denys Fugixima, né au Japon, en 1593; mart. à Scimabara, le 1er Novembre 1622. Fête le 5 Mars.

53. Pierre Onizucha, né au Japon en 1604; mart. à Scimabara, le 1er Novembre 1622. Fête, le 5 Mars.

54. Léonard Chimura, né au Japon en 1575; mart. à Nangasaki, le 18 Novembre 1619. Fête, le 14 Mars.

55-63. Les neuf Martyrs du Japon, mis à mort à Nangasaki, le 20 Juin 1626 et béatifiés par Pie IX le 7 Juillet 1867. Leur fête se célèbre le jour anniversaire de leur martyre.

Ce sont:

François Pacheco, Portugais, né en 1565.
Jean-Baptiste Zola, Italien, né en 1575.
Balthasar de Torres, Espagnol, né en 1563.
Gaspard Sandamatzu, Japonais, né en 1565.
Pierre Rinxei, Japonais, né en 1588.
Paul Chinsuche, Japonais né en 1572.
Jean Chinsaco, Japonais, né en 1605.
Michel Cozo, Japonais, né en 1588.
Vincent Caun, Coréen, né en 1580.

64. Antoine Ixida, né au Japon en 1570; martyrisé à Nangasaki, le 3 Septembre 1632. Fête, le 3 Septembre.

65. Thomas Tzugi, né au Japon en 1571; mart. à Nangasaki, le 6 Septembre 1627. Fête, le 8 Septembre.

66. Michel Nacaxima, né au Japon en 1583, mart. à Nangasaki, le 25 Décembre 1628. Fête, le 8 Septembre.

67-75. Les neuf Martyrs du Japon, mis à mort à Nangasaki, le 10 Septembre 1622, et béatifiés par Pie IX le 7 Juillet 1867. Leur fête se célèbre le 11 Septembre.

Ce sont:

Charles Spinola, Italien, né en 1574.
Sébastien Chimura, Japonais, né en 1569.
Antoine Kiuni, Japonais, né en 1572.
Pierre Sampo, Japonais, né en 1572.
Michel Xumpo, Japonais, né en 1589.
Gonzalve Fuzaï, Japonais, né en 1582.
Thomas Acafoxi, Joponais, né en 1572.
Louis, Cavara, Japonais, né en 1582.
Jean Chugocou, Japonais, né en 1582.

76. Ambroise Fernandez, né en Portugal, en 1551; mart. à Omura, le 7 Janvier 1620. Fête, le 11 Septembre.

77. Camille Costanzo, né à Naples, en 1572; mart. à Firando, le 15 Septembre 1622. Fête, le 12 Octobre.

78. Augustin Ota, né au Japon, en 1572; mart. à Firando, le 10 Août 1622. Fête, le 12 Octobre.

79. Jérôme De Angelis, né en Sicile, en 1567; mart. à Yédo, le 4 Decembre 1623. Fête, le 5 Décembre.

80. Simon Jempo, né au Japon, en 1575; mart. à Yédo, le 4 Décembre 1623. Fête, le 5 Décembre.

IIIe. VÉNÉRABLES.

1o. Vénérables dont l'héroïcité des vertus a été décrétée:

1. Joseph Anchieta, né à Ténérife, mort le 9 juin 1597.
2. Bernardin Realino, né au Rme de Naples, mort le 2 juillet 1616.
3. Louis de Ponte, né à Valladolid, mort le 16 Février 1624.

Sommaire du N° juin 1873.

		Page
Angleterre	Procès de Canonisation des Martyrs anglais	1
Allemagne	Les jésuites allemands aux ambulances (Extrait des Précis historiques)	5
Indes	Mission Belge du Bengale (Extraits de la correspondance, février 1873)	21
Madure	Négapatam. — (Le collège-Séminaire de Négapatam) — Lettre du P. Centres	25
Syrie	Visite de M. Roustan au Patriarche maronite, aux colléges de Ghazir et d'Antoura	26
Chine. — Kiang-nan.	Extrait d'une lettre du P. Navarre au P. Cailhan. (Chang-hai 24 août 1872	28
" "	Extrait d'une lettre du même Père au Supérieur de la Mission (Chi-kay 24 janvier 1873.	34
" "	Extrait d'une lettre du P. Andrain aux Elèves de l'école apostolique de Poitiers (Nan-King	
" "	12 fév. 1873	34
" "	Fêtes chrétiennes à l'occasion de l'avènement de l'empereur	37
" "	Relation du voyage du P. Beckinger à Kien-ping-hien	39
" "	Extrait d'une lettre du P. Le Cornec (Zi-Ka-Wei 4 juillet 1873	58
" "	Pélerinage de So-sé (Extrait du journal de Macao « Le catholique » 17 et 24 Mai 1873	60.

Supplément

Chine	Lettre du P. Lebourq (Hoo-kien-fou 29 août 1872	I.
"	Compte rendu des oeuvres de la Mission du Kiang-nan en 1871-1872	XIII.
"	L'esclavage en Chine. — (Lettre du P. Ferrand au P. Pfister	XIV.
	Catalogue des Saints, des Bienheureux et des Vénérables de la Compagnie de Jésus	id.

2e Vénérables dont le martyre a été constaté.

5 Rodolphe Aquaviva, né au Rme de Naples; mart. le 15 juillet 1583.
6 Alphonse Pacheco, né en Espagne; mart. le 15 juill. 1583.
7 Antoine Francisci, né en Portugal; mart. le 15 juill. 1583.
8 Pierre Berno, né en Italie; mart. le 15 juillet 1583.
9 François Aranha, né en Portugal; mart. le 15 juill. 1583.

3e Vénérables dont les procès "Apostoliques" sont terminés:

10 Gonzalve Silveira, né en Portugal; mart. le 15 mars 1561.
11 Card. Robert Bellarmin, né en Italie; mort le 17 Sept. 1621.
12 François de Castillo, né à Lima; mort le 11 Avril 1673.
13 Antoine Baldinucci, né à Florence; mort le 7 Nov. 1717.
14 Emmanuel Padial, né à Grenade; mort le 25 Avril 1725.
15 Joseph-Marie Pignatelli, né à Saragosse; mort le 15 Nov. 1811.
16 Melchior Grodecki, né en Silésie; mart. le 7 Sept. 1619.
17 Etienne Pongratz, né en Hongrie; mart. le 7 Sept. 1619.

4e Serviteurs de Dieu dont les procès ordinaires ou "Informatifs" sont terminés:

18 André Oviédo, né en Espagne; mort le 29 juin 1586.
19 Vincent Caraffa, né en Italie; mort le 8 juin 1649.
20 Bernard Colnago, né en Sicile; mort le 21 Avril 1611.
21 Diègo Martinez, né en Espagne; mort le 2 Avril 1626.
22 Roch Gonzalez, né au Paraguay; mart. le 15 Nov. 1628.
23 Jean de Olloza, né à Lima; mort le 6 Nov. 1666.
24 Jean Sebastiani, né en Espagne; mort le 22 mai 1622.
25 Georges Giustiniani, né en Grèce; mort le 3 Décembre 1644.
26 Diègo Sanvictores, né à Burgos; mart. le 2 Avril 1672.
27 Jean Cavim, né en Portugal; mort le 15 Février 1615.
28 Julien Maunoir, né en France; mort le 28 Janvier 1683.
29 François Gaetani, né à Palerme; mort le 20 Avril 1601.

5e Martyrs du Japon:

30 Marcel-François Mastrilli, né à Naples; mart. le 17 oct. 1637.
31 Diègo de Meschita, né en Portugal; mart. le 14 Nov. 1614.
32 Antoine Critana, né en Espagne; mart. le 28 Novembre 1614.
33 Jean-Baptiste de Baeza, né en Espagne; mart. le 7 Mai 1626.
34 Gaspar de Castro, né en Portugal; mart. le 7 mai 1626.
35 Matthieu de Couros, né à Lisbonne; mart. le 29 Octobre 1633.
36 Sébastien Vieira; né en Portugal; mart. le 6 juin 1634.

6e Martyrs d'Ethiopie:

37 Apollinaire de Almeida, né à Lisbonne; mart. le 26 juin 1638.
38 François de Georgis, né en Syrie; mart. le 30 avril 1595.
39 Louis Cardeira, né en Portugal; mart. le 12 avril 1640.
40 Bruno a S. Cruce, né en Italie; mart le 12 avril 1640.
41 Gaspar Paez, né en Portugal; mart. le 2 Mai 1635.

7e Martyrs du Tonquin:

43 Barthélemi Alvarez, né en Portugal; mart. le 12 janvier 1737.
44 Emmanuel de Abreu, né en Portugal; mart. le 12 janvier 1737.
45 Vincent a Cunha, né en Portugal; mart. le 12 janvier 1737.
46 Gaspar Cratz, né en Allemagne; mart. le 12 janvier 1737.
47 André.... né en Cochinchine; mart. le 26 juillet 1644.

8e Martyrs d'Angleterre.

La Compagnie de Jésus en compte 24 parmi les 260 dont la cause est présentée en ce moment à la S. Congrégation des Rites. Nous avons donné au commencement de ce N° le rapport fait à la S. Congrégation.

Indépendamment des Serviteurs de Dieu énoncés plus haut la Compagnie de Jésus en compte beaucoup d'autres dont les procès informatifs ont été instruits, mais, par suite des malheurs qui ont fondu sur cet Ordre, n'ont jamais été terminés, ou sont restés déposés dans les archives de l'Ordinaire, ou ont été égarés comme celui du P. Léonard Lessius,

J.B. Van Derker S.J.

Lettres des Scolastiques de Laval.

Décembre. N.° 3 et Dernier. 1873.

Les Scolastiques de Laval aux PP. et FF. &c. &c. ...

Nos RR. PP. et nos CC. CC. FF.

P. C.

Europe. — Italie

La Compagnie à Rome sous le Gouvernement Italien.

Du 20 Septembre 1870 au 1.er Novembre 1873.

Au moment où la persécution commencée contre la Compagnie à Rome dès le lendemain de l'entrée des troupes piémontaises, vient d'avoir son dernier couronnement par l'expropriation forcée du Gesù et du Collège Romain, nous avons pensé qu'il serait utile de rassembler les différentes pièces qui se rapportent à cette grande iniquité. Il nous a paru qu'il ne serait point sans intérêt ni sans consolation pour nous de voir la rage avec laquelle les ennemis de Dieu et de son Eglise poursuivent la Compagnie de nos jours, comme les incrédules du siècle dernier avaient poursuivi la Compagnie d'autrefois, et d'un autre côté le zèle et l'empressement avec lequel le Souverain Pontife, les Evêques et tous les hommes les plus recommandables ont soutenu notre cause et défendu nos droits. Si, à bien des égards, les Douleurs de 1873 rappellent

les maux de 1798, nous pouvons dire que par la grâce de Dieu, l'Univers Catholique comme alors et même plus librement qu'alors s'est associé à nos malheurs et s'est plaint des coups qui nous ont frappés comme s'ils avaient atteint l'Eglise elle-même. Il convient de garder le souvenir de ces voix généreuses et amies et d'en faire vivre l'écho le plus longtemps possible; il convient aussi de ne point perdre les leçons de courage qui viennent d'être données par les persécutés et qui enrichissent notre trésor et notre héritage de famille.

L'histoire serait longue de toutes les tribulations endurées par la Compagnie seulement dans ces dernières années: peut-être à aucune autre époque n'a-t-elle été soumise à de si nombreuses et si rudes épreuves. — Nous ne détacherons qu'une page de l'histoire qu'on pourrait écrire, et dont les événements se sont passés en France, en Italie, en Espagne, en Allemagne et dans les républiques de l'Amérique: nous nous renfermons dans la seule ville de Rome, et encore nous contenterons-nous de rapporter les faits au fur et à mesure qu'ils se sont produits, simplement a titre de documents, sans essayer un récit très-étudié et très-suivi.

II

Premières usurpations du Gouvernement Italien.

Les soldats de Victor-Emmanuel, profitant des malheurs de la France, venaient à peine d'entrer à Rome par la brèche de la "Porta Pia", que la Junte instituée par le Gouvernement provisoire promulgua le décret suivant: « La Junte décrète: les biens des Eglises, corporations ecclésiastiques séculières et régulières, et autres lieux pieux, ne pourront être distraits ou hypothéqués. Toute distraction ou hypothèque écrite ou non écrite serait nulle. » Le décret porte la date du 26 Septembre. (*Civiltà. Ser. VIII. V.1. P. 218.*); il fut confirmé le 29 Décembre par un décret régulier, revêtu de la signature du Roi. (*Civiltà ibid. p. 352.*)

Le gouvernement de Victor-Emmanuel ne se souvenait plus des engagements officiels qu'il avait pris devant toute l'Europe au moment de consommer l'invasion du territoire pontifical. Le ministre de grâce et de justice écrivait alors aux Evêques d'Italie — 11 Sept. 1870 — que « le gouvernement offrait au Souverain Pontife les plus formelles assurances de garantir son indépendance et sa pleine liberté dans l'exercice du pouvoir spirituel, et les moyens de pourvoir au maintien du S. Siège, avec tous les offices, institutions, églises, et êtres moraux ecclésiastiques existant à Rome. » (*Civiltà, ibid. p. 223.*) Ces belles promesses ne trompèrent personne, et les journaux officieux eux-mêmes déclarèrent que le Gouvernement avait annoncé des intentions d'une exécution impossible.

En effet, deux mois ne s'étaient pas encore écoulés depuis cette retentissante circulaire que la "*Gazette officielle de Rome*" enregistrait sans aucun commentaire cette simple nouvelle: « Hier à midi, le gouvernement du Roi a pris

possession du Quirinal.» (*Civiltà, ibid, p. 356.*) Le Roi était dans une ville conquise: il en usait a son gré.

Occupation d'une partie du Collège Romain.

Le Droit nouveau avait reçu déjà plus d'une application. La Compagnie avait eu l'honneur d'en faire les premières épreuves. Dès le lendemain de la prise de Rome, un bataillon de troupes italiennes avait été logé au Collège romain dans la partie destinée aux classes. Le R. P. Recteur réclama; il lui fut répondu un mois après, le 26 Octobre, « que ces locaux ne pouvaient être mis à sa disposition attendu qu'ils étaient réservés à l'usage des classes que l'Etat se proposait d'y ouvrir sans retard.». Toutefois l'Etat voulut bien ne pas étendre son droit de confiscation jusqu'aux études supérieures; il laissa aux Jésuites « la liberté de diriger comme il leur conviendrait dans l'interieur de leur maison, les études de Théologie et des matières qui se rapportent à cette science»; il

Les classes inférieures y sont supprimées.

permit en même temps aux élèves étrangers de fréquenter ces cours. Quant aux classes inférieures, après une ridicule et odieuse autorisation de les ouvrir, il les fit fermer subitement sous prétexte qu'on avait manqué à une loi qui n'était pas même promulguée. (*Civiltà, ibid. p. 360.*)

Il voulait avoir son Collège, et relever des études qui ne pouvaient que décliner et tomber entre les mains de la religion. Il donna ce spectacle plein de risée à la ville de Rome; le 4 Décembre, le Collège royal fut inauguré solennellement sous le titre pompeux de *Ennio Quirino Visconti*. Mais les familles romaines se refusèrent à y envoyer leurs enfants, et les Juifs seuls avec quelques employés profitèrent de l'enseignement de l'Etat. Ces actes de violence et d'arbitraire ne s'accomplirent point sans de vives réclamations. Le Collège Romain est une propriété internationale qu'aucun pouvoir local n'est en droit de s'approprier en tout ni en partie sans l'aveu des intéressés.

Les Recteurs des Collèges et Séminaires étrangers adressèrent donc une énergique protestation à Mr. La Marmora. Le gouvernement de Florence n'y fit aucune réponse, et il garda ce qu'il avait pris. (*Civiltà, ibid. p. 361.*)

II.

Loi concernant le transfert de la Capitale à Rome 3 février 1871.

Cependant les Chambres du royaume agitaient la question du transfert de la Capitale à Rome. Après de longues discussions, la mesure fut votée par le Corps législatif et le Sénat et signée par le Roi le 3 février 1871. Le Décret publié à cette occasion contenait l'article suivant: « Art. 4. Si pour le transfert de la Capitale à Rome, le gouvernement reconnaît la nécessité d'occuper en cette ville des édifices ou autres immeubles appartenant aux corporations religieuses, il pourra en prononcer l'expropriation par un Décret royal, délibéré en conseil des ministres sans qu'il soit besoin d'autres formalités préliminaires». L'art. 6. disait:

« Aucune opposition ne pourra suspendre la prise de possession. » (Civiltà. ibid. P. 622.)

Troubles dans l'Eglise du Gesù. 9 et 10 Mars 1871.

Les ennemis de la Compagnie ne virent pas sans colère qu'aucune de nos maisons n'avait été comprise dans le Décret du 4 Mars. La mauvaise presse demanda si l'on voulait faire une exception en faveur des Jésuites, et d'une voix unanime elle poussa le « Colle, Colle. »

Un Bref du Souverain Pontife adressé au Cardinal Patrizi consola largement les Pères de ces violences de langage, et de ces odieuses provocations; c'est un témoignage éclatant de la générosité d'âme et de la tendresse du Père commun des fidèles envers ses enfants persécutés. Il a sa place naturelle dans ce récit. Nous citons la partie qui nous concerne spécialement.

A Notre vénérable Frère Constantin Patrizi, Cardinal de la Ste Eglise Romaine, Evêque d'Ostie et de Velletri, Doyen du Sacré-Collège et Notre Vicaire-Général pour les affaires spirituelles de Rome et de son District.

Pie IX Pape

Vénérable Frère, Salut et Bénédiction Apostolique.

L'Eglise de Dieu, comme une Reine auguste revêtue d'ornements variés, ayant été enrichie de la parure de Divers Ordres Religieux, employa de tout temps le zèle de ces mêmes Ordres à propager la gloire du Nom Divin, à traiter les affaires de la république chrétienne, à introduire enfin ou à faire progresser la civilisation chez les peuples par la Doctrine ou la charité. Aussi les ennemis de l'Eglise sans exception ont-ils persécuté avant tout les Ordres Religieux; et de coutume, c'est à la Compagnie de Jésus, comme plus agissante et dès lors plus hostile à leurs projets, qu'ils ont accordé les prémices de leur haine. Aujourd'hui nous voyons avec Douleur le même fait se reproduire, puisque les envahisseurs de Notre Domaine Temporel, avides d'une proie toujours fatale à ceux qui l'ont ravie, semblent vouloir commencer par les Pères de la Compagnie de Jésus la suppression des autres familles religieuses. Dans ce but criminel, ils provoquent contre les membres de la Compagnie la colère du peuple, ils les accusent d'hostilité au gouvernement actuel, ils feignent surtout que leur puissance et leur faveur auprès de Nous sont telles qu'elles Nous rendent plus ennemis de ce même gouvernement et que Nous n'accomplissons rien sans leurs conseils. Si cette calomnie insensée dénote un mépris extrême pour Nous qu'on regarde comme inepte et incapable de toute résolution, son absurdité est en même temps manifeste, car chacun sait que le Pontife Romain, après avoir imploré la lumière et le secours d'En-haut, fait et ordonne ce qui lui a paru juste et utile pour l'Eglise: dans les affaires plus graves du reste, il a coutume, sans tenir compte du rang, de la condition ou de l'Ordre Religieux auxquels appartiennent les personnes, de se servir de celles qu'il estime être plus versées dans la matière dont il s'agit, et pouvoir dès lors donner un avis plus sage et plus prudent.

Il est vrai que Nous employons souvent aussi les Pères De la Compagnie de Jésus, et que Nous leur confions Diverses missions, surtout celle Du sacré ministère; parceque dans ces charges Nous les voyons De plus en plus faire preuve De ce dévouement et De ce zèle qui leur méritèrent De si fréquentes et De si grandes louanges de la part De Nos Prédécesseurs. Mais il y a loin De cet amour trop juste et De l'estime que Nous avons pour une Société qui a toujours bien mérité De l'Eglise et Du Christ, de ce Saint-Siège et Du peuple fidèle, à la soumission servile qu'imaginent les détracteurs de la même Compagnie, et nous repoussons avec indignation de notre Personne et de l'humble dévouement des excellents Pères une telle calomnie. Nous avons cru bon, Vénérable Frère, De vous exposer ces choses, afin que les embûches tendues à leur Société soient découvertes, que nos actions honteusement et sottement dénaturées soient connues, et que cette illustre Compagnie ait un nouveau témoignage de Notre extrême bienveillance. .....

Cependant Vénérable Frère, Nous implorons sur vous l'abondance Des dons célestes, et comme gage de ces dons et témoignage en même temps De Notre particulière bienveillance, Nous vous octroyons de cœur la Bénédiction Apostolique.

Donné à Rome, auprès de S. Pierre, le 2 Mars de l'année 1871, et de Notre Pontificat la vingt-cinquième.

Pie IX, Pape.

(Correspondance de Rome, 25 Mars 1871. p.s.)

L'exaspération des révolutionnaires parut trouver dans ce Bref du Pape le motif attendu de se porter aux excès préparés par leurs déclamations furibondes. Les journaux du temps ont raconté les désordres qui répondirent à ces appels haineux et sacrilèges. Les fidèles qui suivaient les prédications du P. Commasi au Gesù furent insultés, frappés, même blessés. L'Eglise fut envahie par la populace, et bientôt après par les Gardes de la Sûreté publique qui sous prétexte de rétablir l'ordre et d'arrêter les perturbateurs maltraitèrent jusqu'aux femmes et aux enfants. Cela eut lieu le 9 et 10 Mars 1871.

Il ne sera pas mauvais de rappeler ces tristes scènes indice trop ordinaire D'une recrudescence dans la persécution. On a remarqué en effet, que presque toutes les mesures de rigueur prises contre la Compagnie avaient été précédées par des manifestations de ce genre. Le Gouvernement qu'il fût ou non de connivence avec les émeutiers en prenait occasion pour faire un pas en avant et Du même coup il avait l'avantage de donner satisfaction aux vœux du peuple, et de contenir sa turbulence au moins pour quelque temps.

Voici le récit des faits d'après le correspondant de "l'Univers."

" Jeudi, 9, pendant le sermon du R. P. Commasi, un officier de la garde nationale,

Henri Cantini, s'est dévoué (ses amis le disent eux-mêmes, " afin d'appeler l'attention sur lui et de conquérir les bonnes grâces de l'autorité *royale*"), et accompagné de quelques furfanti, a apostrophé l'orateur et causé un grand scandale parmi les fidèles. Ceux-ci ont gardé le silence. Seulement, à la sortie quelques jeunes gens lui ont dit: "l'église n'est pas faite pour vous. N'y entrez plus, sans quoi vous vous en repentirez." Sur ce, Cantini, qui savait la police et les soldats préparés, a accablé d'outrages ces jeunes gens. Deux ou trois lui ont appliqué quelques claques beaucoup trop douces, car le soir il était dans les clubs, exaltant son propre courage, en réclamant le prix et disant que l'affaire ainsi engagée, on pouvait aller de l'avant.

Tel a été le point de départ des orgies dont nous avons été témoins ces jours derniers. Pour se venger des prétendues provocations et offenses des *caccialepri*, la garde nationale et la canaille, au nombre de 3,000 individus armés de bâtons et de poignards, se sont massés en tumulte autour de l'église du Gesù, attendant la sortie des fidèles. Un Romain, que la *Capitale* appelle *notissimo reazionario* paraissant le premier sur le seuil de la porte latérale a suscité une tempête de huées, de sifflets et de cris de mort. Le Romain est demeuré ferme, promenant un regard de mépris sur toute cette foule. Bientôt une vingtaine de *caccialepri*, sortant aussi, se sont groupés sur les marches élevées. Leur attitude était celle d'hommes décidés à mourir bravement au cri de *Vive Dieu! vive le Pape!* Ils avaient tous leur canne à la main, ce qui est de mode rigoureuse à Rome. Pendant plusieurs minutes, les huées et les imprécations allèrent leur train; la police, les soldats, les gendarmes cachés attendaient que les sicaires eussent entamé la besogne des couteaux pour entrer en scène. C'était convenu; on le savait et on le disait sans gêne. Un bâton noueux parti de la foule est venu s'abattre sur les *caccialepri*; ceux-ci, pour parer le coup, ont levé leurs cannes. Ç'a été le signal. Les sicaires et les gardes nationaux se sont rués vers les marches, mais leur position étant défavorable pour l'attaque, ils ont reçu une pluie de coups de canne qui les a fait reculer. 3,000 contre 20!

Notez que la *Capitale*, le *Tribuno* et les autres feuilles de la révolution avouent ces chiffres. Je ne sais si la police a estimé que le moment était déjà venu de venger l'honneur de la Patrie. Elle s'est précipitée avec les bersagliers, les soldats de la ligne, la baïonnette au bout du fusil, les gardes municipaux appelés *Pizzardoni*, le sabre au poing. Les *caccialepri* ont été facilement repoussés dans l'Eglise où les soldats sont entrés pêle-mêle avec toute la canaille, le cigare à la bouche, le chapeau sur la tête, et alors se sont passées des scènes de sacrilège, de violence et de lâcheté, qui suffiraient à déshonorer le gouvernement italien, s'il n'était déjà l'objet du mépris universel. Beaucoup de *caccialepri* ont été frappés, jetés à terre et

foulés aux pieds, des femmes battues, deux prêtres arrêtés, un prêtre espagnol a reçu deux coups de sabre. Je ne m'étendrai pas sur les détails : ils ne vous apprendraient rien que vous ne puissiez imaginer, si vous mettez en présence dans une vaste église comme celle du Gesù des milliers de fidèles avec une nuée de soldats indignes de l'uniforme et de sicaires pleins de cupidité et de lâcheté. Un homme de haute taille, le chapeau sur la tête, couvert d'un paletot blanchâtre, la ceinture tricolore en écharpe, avait l'air de mettre fin à ce monstrueux attentat. Peut-être craignait-il, à cause de sa propre responsabilité, qu'on allât trop loin. C'était M. Gadda ministre, commissaire du roi à Rome.

Eh bien, franchement, les journaux révolutionnaires sont au-dessous de la canaille qui criait et sifflait les femmes. Depuis le 20 septembre, ils accumulent les venins, aiguisent les poignards et sont les moteurs principaux de tous les outrages à la raison, à la justice, à l'honneur, à la foi, à la liberté, à tout ce qu'il y a de respectable et de saint pour la société chrétienne. Dans cette dernière circonstance, ils vomissent des flots de mensonges, de calomnies, et exigent du du plus vil gouvernement qui soit en Europe des mesures sauvages : la clôture des églises, l'expulsion de Jésuites, de tous les ordres religieux et du clergé, le bannissement de tous les anciens soldats et employés pontificaux, ainsi que de tous les hommes suspects de fidélité au Saint-Père.

Les ministres accrédités près le Saint-Siège ont envoyé à leurs gouvernements des notes sévères montrant la complicité du pouvoir italien et des sectes, et appelant l'attention sur le danger qui menace leurs nationaux et eux-mêmes.

M. de Trautmensdorff s'est rendu au Gesù, et a prié les Pères de la compagnie de ne point fermer leur église et de continuer leurs prédications dans lesquelles, de l'aveu mêmes des feuilles les plus exaltées, *il n'y a pas un mot de politique*.

Le soir et pendant la nuit, il y a eu de folles et sataniques démonstrations aux cris de: *Mort aux Jésuites ! Mort au Pape !* Hier, samedi, des groupes stationnaient encore sur la place du Gesù, et des troupes faisaient la garde aux avenues de la place.

Ce matin, beaucoup de fidèles sont allé à l'église, mais, comme hier, il n'y a pas eu de sermon. (*L'univers, 18 Mars 1871.*)

Interpellation de quelques Députés contre la compagnie, 18 Mars 1871.

Ces attaques n'étaient qu'un épisode un peu plus saillant de la guerre entreprise contre la compagnie; mais à tout prendre n'avançaient pas l'œuvre d'une manière efficace. Quand la police avait dispersé la foule et ramené plus ou moins l'ordre dans la rue, les Jésuites restaient dans leurs maisons, continuaient à prêcher, à enseigner comme auparavant: rien de sérieux n'avait été fait. Les coups véritables devaient se porter dans l'Assemblée au nom de la légalité. Après le rôle du peuple venait celui des Députés.

L'émotion causée par les troubles du Gesù durait encore, quand le 18 Mars 1871

Dans le temps même où l'on discutait l'injurieuse et ridicule loi dite *des garanties*, vingt-trois députés firent mettre à l'ordre du jour une proposition dans laquelle ils demandaient purement et simplement la *suppression de l'ordre des Jésuites*. La mesure parut trop violente ou trop précoce: l'opinion n'était pas encore preparée. Le Président de l'Assemblée prit la parole: " Je crois dit-il que pour le moment la Chambre consent à me dispenser de lui donner lecture de la proposition qui vient d'être faite. Les *honorables* signataires voulurent bien ne pas insister, sur la promesse que fit le Gouvernement de présenter *à bref délai* un projet de loi concernant non pas seulement les Jésuites, mais tous les Ordres religieux existant à Rome, et ils se contentèrent de transformer leur interpellation en simple projet de loi, qu'ils déposèrent au même moment au banc de la Présidence. (*Civiltà, ibid. pp. 479.*)

Sans doute ce n'était pas une victoire complète; aussi bien n'espérait-on pas la remporter tout entière; il suffisait de gagner un avantage; plus tard, on reviendrait à la charge. Pour aujourd'hui l'avantage fut la promesse faite par le gouvernement d'examiner *à bref délai* ce qu'il conviendrait de faire.

L'attente ne fut pas longue: à la fin du mois suivant, une Junte ou Commission composée de neuf membres " fut chargée d'étudier les conditions juridiques des Instituts religieux étrangers résidant à Rome, en tant qu'ils peuvent dépendre d'églises ou de fondations catholiques étrangères, et de proposer les mesures qui seront opportunes. (*Civiltà, ibid. P. 467.*)

Subventions retirées au Collège Romain: Protestations des Recteurs des Colléges et Séminaires étrangers.

Le Décret nommant cette Commission visait évidemment le Collège Romain, les Séminaires étrangers et peut-être aussi les Maisons Généralices; mais il était besoin de ménagements, pour ne provoquer aucune réclamation intempestive de la part des Gouvernements de l'Europe: c'est pourquoi la prudence et la légalité furent appelées au secours de la violence et de la rapine. Nous avons déjà vu qu'on avait pris pied au Collège Romain; mais on voulait davantage, et du reste, le parti avancé n'admettait pas *d'exceptions en faveur des Jésuites*. Le gouvernement mit en œuvre un moyen qui lui parut très-efficace et fort éloigné de toute violence. Ce fut de retirer les subventions qu'il devait payer chaque mois aux Professeurs du Collège Romain. A partir du 1er Janvier, il n'en fut accordé aucune, en sorte que le Collège se trouva menacé dans sa propre existence. Cet acte arbitraire et injuste provoqua de la part des Recteurs étrangers la réclamation suivante:

A Son Excellence
Monsieur le Commandeur Gadda, Commissaire Royal à Rome.
Excellence,

Dans la lettre que nous avons eu l'honneur d'adresser, le 4 Février, à Votre Excellence, nous étions contraints de nous exprimer dans les termes suivants:

« Quant au Collège Romain on ne comprend pas comment le Gouvernement puisse penser n'y « avoir quelque Droit. Nous avons déjà affirmé ce qui ensuite a été prouvé clairement dans l'opus- « cule (Courts Mémoires concernant le Collège Romain), que ce Collège est vraiment international, « institué pour les jeunes gens de tout le monde catholique, fondé et enrichi par les largesses privées, « par les Donations des Princes Catholiques, et par les subsides des Souverains Pontifes, pris sur les « biens exclusivement ecclésiastiques ou reçus des nations catholiques à l'usage du bien universel, « et tout cela doit s'entendre non seulement du local du Collège, mais bien encore de la dotation « annuelle qui lui est assignée, laquelle n'est autre chose qu'une indemnité des rentes de ce domaine « adjugé ».

Or le R.P. Ragazzini, Recteur actuel du Collège Romain, dans une lettre circulaire adressée aux Recteurs des Collèges étrangers, le 17 du mois d'Avril dernier, nous fit savoir que depuis le commencement de l'année courante le Gouvernement Italien a retenu le revenu mensuel ordinaire; et voici déjà le quatrième mois, que, malgré toutes les requêtes, il n'a pas été possible de le percevoir; d'où il conclut justement que le Collège est menacé de la Dissolution, manquant des moyens de subsistance. MM. les Recteurs des Collèges étrangers ont déjà exposé plusieurs fois que les Droits à l'enseignement donné au Collège Romain, et par là à l'existence du Collège même, sont incontestables et, à moins d'une violence arbitraire, indestructibles.

D'ailleurs le Gouvernement Italien lui-même a déclaré différentes fois, par des actes à l'intérieur et à l'extérieur, et que nous avons eu soin de citer, non-seulement qu'il n'entend faire aucune violence, mais au contraire qu'il s'efforce de dénouer la question dans le sens le plus libéral et avec la plus grande équité, laissant pleine et entière liberté aux Jésuites pour l'enseignement des élèves des Collèges étrangers. Il est vrai que dans notre lettre sus-indiquée, nous nous trouvons déjà dans la nécessité de nous plaindre du Gouvernement Royal, lequel nonobstant la pleine et entière liberté promise aux Jésuites pour l'enseignement des élèves des Collèges étrangers, leur ôte le local qui depuis plusieurs siècles a servi à cet enseignement; c'est pourquoi nous étions contraints dans cette lettre d'appeler au principe d'inviolabilité du local, principe sans lequel l'enseignement dont il s'agit ne peut pas même exister, et bien moins encore avoir sa pleine et entière liberté. Malgré cela, nous espérions que le gouvernement Royal ne passerait pas outre, d'autant plus qu'il laissait aux Jésuites une partie de l'ancien local, et ne faisait, pour un certain temps, aucune question sur la dotation mentionnée dans notre lettre; au contraire il l'a reconnue et rectifiée implicitement, en payant durant ce temps l'assignation mensuelle. C'est cette espérance qui a motivé la mention que nous avons faite de la Dotation dans notre lettre; car par elle nous faisions savoir au Gouvernement combien

nous attendions de sa modération.

Or, d'après la lettre du R. P. Ragazzini, et par le fait qui y est dénoncé, nous avons trop de motifs de craindre qu'on veuille commettre une nouvelle violence, cette fois radicalement destructive de nos Droits à l'enseignement qu'on donne au Collège Romain, puisqu'en supprimant la Dotation on ôte les moyens d'existence du Collège, par là on détruit l'existence elle-même, et avec l'existence tous nos Droits.

En cette circonstance, il est de notre devoir le plus absolu de recourir au Gouvernement Royal, et de lui représenter que outre le principe d'inviolabilité du local, duquel nous avons parlé d'autres fois, le principe d'inviolabilité de la Dotation doit encore être admis du Gouvernement Royal, et cela pour des raisons supérieures à toute exception.

En premier lieu, vient le caractère de cette Dotation, tiré de son origine internationale de laquelle nous avons parlé au commencement et qui la rend inviolable.

En second lieu, vient cette observation, que si, dans les derniers temps, à la première Dotation, il en fut substitué une autre par les Souverains Pontifes, celle-ci doit non-seulement être considérée comme une indemnité, mais de plus elle doit être regardée comme une nouvelle obligation contractée par le trésor pontifical en faveur des autres nations, et par là être considérée comme une dette publique, étant inscrite au Grand-Livre. Pour cela le Gouvernement Italien est engagé à cette dette comme à toutes les autres laissées par le Gouvernement Pontifical; et non-seulement il ne peut en rien la dénaturer, mais pas même en changer les conditions.

C'est pourquoi, nous soussignés, jugeant devoir faire cette remontrance au Gouvernement Royal, nous le prions de vouloir céder à nos instances, et avec une véritable équité reconnaître le principe de la double inviolabilité déjà exposée, et nous sommes en même temps contraints de protester, comme de fait nous protestons de la manière la plus urgente et la plus efficace, contre l'intention que peut jamais avoir le Gouvernement de mettre la main sur la Dotation du Collège Romain, et d'en appeler à tout le monde Catholique et à toutes les puissances intéressées contre une telle violence, (en cas qu'on songe à la commettre) si radicalement destructive de tous nos Droits sur le Collège Romain.

Recourant aussi au Gouvernement Royal par le moyen de Votre Excellence, nous faisons encore une fois appel à votre sentiment de justice, appuyant cet appel sur les raisons du Droit international qui nous appartient, et nous nous faisons une obligation de déclarer que la présente remontrance et protestation, nous la déposons également entre les mains des Ministres de nos Gouvernements près le St. Siège, et en faisons part aux Evêques desquels dépendent les Elèves de nos Colléges.

Que Votre Excellence daigne agréer les sentiments du profond respect avec lesquels

nous avons l'honneur d'être,

De Votre Excellence,

Les très-humbles serviteurs:

L. Jacovacci, Recteur de la Propagande.

A. Steinhuber, Rect. du Coll. Germ. Hong.

H. O. Callaghan, Rect. du Collège Anglais.

R. Kirby, Recteur du collège Irlandais.

Campbell, Vice-Recteur du Coll. Ecossais.

G. Gerucie, Recteur du Coll. Illyrien.

L. Roelants, Recteur du Collège Belge.

H, Brichet, Vice-Recteur du Coll. Français.

A. Santinelli, Rect. du Coll. Pio-Latin-Américain.

R. Liles-Chasard, Rect. du Coll. Américain des Etats-Unis.

P. Lemenenko, Recteur du Collège Polonais. (Corresp. de Rome, 10 juin 1871. p. 182.)

IIII.

La loi des Garanties. Sur ces entrefaites, parut la fameuse loi dite des Garanties destinée à protéger l'indépendance spirituelle du Souverain Pontife. Nous en extrayons ce qui regarde les propriétés ecclésiastiques "Tit. II. art. 15. Par une loi ultérieure, il sera pourvu à la réorganisation, à la conservation et à l'administration des propriétés ecclésiastiques du royaume". L'article est bref, et non moins indéterminé; par cela même, il se prête admirablement à toutes les applications qu'on en voudra faire dans la suite. Tout le monde a remarqué que Victor-Emmanuel signa cette pièce, véritable monument d'hypocrisie et d'insolence, le 13 Mai, anniversaire de la naissance du Souverain Pontife. On eût dit que pour injurier le Vicaire de J.C., et faire à son cœur les plus douloureuses blessures, il choisissait de préférence les jours où l'Univers Catholique s'empressait autour de son père pour le consoler dans ses tristesses, et le réjouir par les témoignages particuliers de sa vénération filiale et de son dévouement.

La loi du transfert de la Capitale portait que cette mesure devait être exécutée le 30 juin de la même année 1871, au plus tard. Le roi ne recula que de deux jours l'exécution de la loi. Il fit son entrée solennelle le 2 juillet au milieu d'une foule *enthousiaste*, dirent les gazettes officielles, et de 25 à 30,000 Romains "d'occasion" amenés à prix réduits par tous les chemins de fer. S. M. était accompagnée de ses Ministres et de cette armée d'employés de tout genre et de tout rang qui accompagne nécessairement une capitale. Ce fut pour le Gouvernement l'occasion naturelle de *reconnaître la nécessité d'occuper les édifices ou autres immeubles appartenant aux corporations religieuses*, sagement prévu par l'art. 4. de la loi de transfert.

Expropriation de la vigne et des jardins de S. André et du collège romain. 5 août 1871.

Deux décrets publiés coup sur coup, le 5 et le 6 août déclarèrent expropriés *pour cause d'utilité publique et pour le service de l'Etat* un certain nombre de Couvents et locaux parmi lesquels nous remarquons "la vigne et jardins du Noviciat de la Compagnie de Jésus," "la vigne et jardins du Collège romain." *Civiltà, Ser. VIII. V. 3. p. 620.*

Premières attaques contre les maisons Généralices.

Toutefois les maisons Généralices avaient été respectées jusque là. Convenait-il de les respecter toujours et de les exempter du sort commun? Les journaux officieux commencèrent à agiter la question, et à préparer peu à peu les esprits à ce qu'on aurait peut-être besoin de faire plus tard: "Il convient, disait *la nouvelle Rome* dans son N°. du 23 août, de considérer qu'il existe à Rome des maisons dites *Généralices*, lesquelles pourront difficilement être traitées selon le même droit que les autres propriétés monastiques. Ces Couvents ont une nature, un caractère, une personnalité *internationale*; ils servent, ou plutôt ils devraient servir de moyens de communication entre le S. Siège et tout l'univers Catholique; leurs titres de propriété ont pareillement un caractère *international*, qui ne peut être méconnu par un Gouvernement"..... Quelle sera, croyez-vous, la conclusion de la feuille officieuse? Elle est assez inattendue. La voici: "Ces maisons généralices devront-elles être respectées? Assurément non. Devra-t-on tolérer en elles la main-morte? Certainement non." *Civiltà, ibid. p. 743.*

Nous verrons plus tard que ce programme sera exécuté à la lettre; seulement les légistes au service du Gouvernement s'appliqueront d'abord à prouver que ces maisons n'ont aucun caractère international, et que l'Etat, étant maître chez soi, ne doit compte à personne de ses actes intérieurs, et peut les prendre, *s'il en reconnaît la nécessité*. Grâce à cette prudence, l'œuvre de la spoliation marchait lentement peut-être au gré des empressés, mais infailliblement à son terme.

Expropriation de St André. Le Collège Latin-Américain et la Basilique de S. Vital. 13 Oct. 1871–20 janvier 1872.

Cette réserve n'empêchait pas d'entrer en possession, quand besoin en était, des couvents qui paraissaient à convenance... On dresserait un long catalogue de ceux qui furent expropriés dans les derniers mois de cette année 1871. Mais nous ne voulons parler que de ce qui intéresse la Compagnie. Le 13 Octobre, la *Gazette officielle* publiait un Décret signé par le roi le 9 août précédent, et chose curieuse, contresigné par le ministre des travaux publics qui n'était entré en charge que vingt-deux jours plus tard. Cette anomalie donna lieu à plus d'un commentaire; mais le gouvernement se souciait peu des commentaires.

Voici ce Décret:

« Considérant que le collège latin américain (le couvent de Saint André du Quirinal)
« n'a été installé que d'une façon précaire, et qu'il pourrait d'ailleurs trouver un local convenable
« dans quelque autre édifice et que, par conséquent, le local occupé actuellement par ledit collège
« est sujet à l'expropriation, attendu qu'il ne revêt aucun caractère de propriété étrangère. . . . .

« Considérant qu'il importe de pourvoir, même à l'égard de l'édifice destiné à l'expropriation, aux exigences du service religieux, à la conservation des bibliothèques, musées, archives et autres objets d'antiquité qui s'y trouveraient.

« Sur la proposition de notre ministre secrétaire d'Etat pour les travaux publics,

Avons décrété et décrétons :

« - Art. 1er: Est exproprié pour cause d'utilité publique et pour le service public de l'état, le couvent de Saint André au Quirinal, appartenant au noviciat de la compagnie de Jésus, situé en la ville de Rome et désigné dans le plan ci-joint .....

« Art. 2. Le gouvernement prendra possession de l'immeuble dans le terme de quinze jours, à courir de la date de la notification du présent décret.

« Art. 3. Par un décret successif sera autorisée l'inscription au Grand-Livre de la dette publique de la rente de 5 pour cent à payer comme compensation au corps moral exproprié, aux termes de l'art. 7 de la loi du 3 février 1871 .....

« Art. 4. Par disposition ministérielle spéciale sera assignée, après l'occupation, la portion des locaux qu'il conviendrait de conserver pour le service de l'église, et il sera pourvu à la conservation des objets d'art et d'antiquité, bibliothèques, musées, archives et autres établissements scientifiques compris dans les édifices ci-dessus indiqués.

« Signé : Victor-Emmanuel,

« G. Devincenzi. »

Correspondance de Rome, 21 Oct. 1871. p. 483.

Le décret frappe à la fois le collège américain et le noviciat S. André; c'était une violation flagrante du droit de propriété internationale au moins en ce qui concernait le collège; car depuis qu'il avait remplacé l'hôpital français, il avait été agrandi, embelli par l'or de l'amérique. Il faut croire que des réclamations arrivèrent au ministre des travaux publics; car le décret demeura sans exécution, et le même drapeau continua de protéger pour un temps et le collège et le noviciat. Le gouvernement, pour ne pas être frustré de tout, s'avisa de séparer les deux causes; et laissant le collège qu'il ne pouvait prendre, il se rejeta sur le noviciat que personne ne protégeait. Il fit donc un second décret dans les formes; mais par je ne sais quelle erreur, il en fit porter l'intimation non pas au Supérieur du noviciat, mais au Recteur du collège. Celui-ci ne reconnut point l'ordre donné; et on fut obligé de le retirer. De là de nouveaux retards qui se prolongèrent jusqu'à l'année suivante. La victoire demeura pourtant à la loi; et le 20 janvier 1872, cette difficile expropriation était effectuée pour toute la partie de l'édifice qui n'était pas occupée par le collège Latin américain.

Mais voici que de plus grands embarras surgirent tout à coup. Le préfet de Rome, M. Gadda, avait décidé que la basilique de S. Vital, desservie par les Pères, serait comprise dans le décret

d'expropriation. Le 24 janvier au soir, raconte la Correspondance de Rome le Colonel Caravaglia, Directeur du Génie, personnage qui remplit fort bien le premier rôle dans les mélodrames d'invasion et représente M. Gadda, s'est présenté, en compagnie de l'architecte Reibaldi, de l'av. Bartoli, officier de police, et du notaire Tiratelli. Des agents et des carabiniers armés suivaient.

Intimation a été faite au R. P. Nannerini, recteur, d'abandonner la basilique dans les 24 heures.

Le R. P. Nannerini ayant répondu qu'il devait avertir l'autorité supérieure ecclésiastique, le délégué ceint son écharpe et fait les sommations. Un prélat dont on sait la piété et la haute naissance, M. Howard, étant présent, a voulu faire observer qu'aucune loi ne permettait d'occuper un lieu sacré; mais on lui a enjoint de se taire et de sortir.

Les carabiniers ayant été placés à la garde de la basilique profanée, le R. P. Nannerini s'est rendu chez le préfet Gadda. Il a eu beau exposer que le décret d'expropriation ne pouvait s'étendre à la basilique, invoquer les précédents de S. André et de Ste Thérèse où la force armée ne s'est emparée que des monastères et a laissé libres les églises, le préfet a paru ignorer ces choses et s'est montré, dit-on, impoli envers un religieux que le peuple de Rome entoure de respect et de tendresse.

Sans hésiter, le R. P. Nannerini a couru au Vatican. Entendant le détail de l'attentat sacrilège, le Saint-Père a aussitôt ordonné au Cardinal Patrizi d'écrire, au nom du Pape, une protestation énergique à M. Gadda, et de lui montrer qu'en agissant ainsi, on enlevait au Saint-Siège son autorité inviolable sur les églises en général, et en particulier sur cette basilique de S. Vital, si riche de traditions et de titres vénérables.

Le lendemain matin même, la protestation a été remise à M. Gadda, qui n'a pas dû la lire sans quelque trouble, car il a répondu au R. P. Nannerini, que l'affaire méritait un mûr examen, qu'il écrirait au Cardinal et allait immédiatement donner l'ordre de suspendre l'occupation de la basilique.

C'est à la suite de cet ordre de suspension que la basilique a été ouverte de nouveau, et que les fidèles s'y sont réunis aussitôt pour commencer une neuvaine à la Ste Vierge.

Correspondance de Rome, 27 janvier 1872.

La basilique de S. Vital remonte aux premières années du 5ième siècle. Elle fut d'abord appelée des SS. Gervais et Protais, dont on venait de découvrir les reliques à Milan. Mais le nom de S. Vital, père des martyrs, se substitua peu à peu à la première appellation. Les Souverains Pontifes l'enrichirent à l'envi. Ce fut Clément VIII qui l'attacha au noviciat de S. André.

IV.

Tranquillité relative.

Cette expropriation avait marqué un double échec pour le gouvernement; il comprit qu'il était encore besoin de prudence et qu'avant d'étendre la main, il était utile d'écarter les obstacles et de prévenir des réclamations gênantes. Il suspendit donc ses attaques et pendant plusieurs mois, chose extraordinaire, on ne vit aucune expropriation de maison religieuse. Rome était alors en fête, et l'attention était portée vers d'autres spectacles. Les rois et les princes affluaient dans la Ville Éternelle, et les journaux suffisaient à peine à raconter les fêtes célébrées en l'honneur de ces illustres visiteurs, et à retirer les assurances de stabilité et de force que la présence de tant de Souverains, la plupart allemands, donnaient au gouvernement italien et à sa nouvelle Capitale. Aux fêtes officielles, succédèrent les démonstrations non moins bruyantes en l'honneur du trop célèbre Joseph Mazzini, mort inopinément à Pise, le 10 mars. Le *prophète* de l'unité italienne, comme on l'appelait, eut ses apothéoses à Rome, à Florence, à Gênes et dans d'autres villes d'Italie; le gouvernement eut assez à faire à régler des manifestations qu'il ne pouvait empêcher, et à les contenir dans de justes limites. Pendant ce temps-là, les communautés religieuses jouissaient d'une tranquillité relative; mais elle sera de courte durée, et la persécution va bientôt reprendre son cours.

Lettre du S. Père au Cardinal Antonelli. 16 juin 1871.

Déjà, comme nous l'avons vu, le gouvernement préparait une loi qu'il se proposait de soumettre aux délibérations de la Chambre. Le Souverain Pontife dans une lettre mémorable adressée au Cardinal Antonelli, protesta d'avance contre cette usurpation sacrilège. Voici quelques extraits de cette lettre:

Pie IX, Pape

Au révérendissime cardinal Jacques Antonelli, Notre secrétaire d'État.

Contraint, dans les tristes circonstances actuelles, d'assister tous les jours au douloureux spectacle de nouveaux et violents attentats contre l'Église, Nous sentons plus spécialement aujourd'hui le besoin de vous témoigner par écrit, monsieur le cardinal, la profonde amertume que Nous éprouvons en apprenant la déclaration faite récemment par le président des ministres de ce gouvernement usurpateur, lequel a annoncé sa ferme résolution de présenter à la Chambre, aussitôt que possible, un projet de loi pour la suppression des ordres religieux dans notre ville, siége du Vicaire de Jésus-Christ et métropole du monde catholique.

Cette déclaration, qui révèle plus clairement encore le véritable but qu'on voulait atteindre en dépouillant le Siége apostolique de son domaine temporel, est un nouvel outrage infligé, non pas à Nous, mais à la catholicité tout entière. En effet, qui peut nier que supprimer les ordres religieux à Rome, ou en limiter arbitrairement l'existence, c'est non-seulement attenter à la liberté et à l'indépendance du Pontife romain, mais lui enlever des mains les moyens les plus puissants et les plus efficaces pour le gouvernement de l'Église universelle?

Tout le monde sait que, comme le centre du christianisme est à Rome, de même les maisons religieuses

qui y sont établis depuis des siècles sont, pour ainsi dire, le centre de tous les ordres et de toutes les congrégations respectives répandus par tout le monde catholique. Ce sont comme autant de séminaires édifiés par les soins infatigables des Pontifes romains, dotés par la générosité de pieux donateurs, même étrangers, et gouvernés par l'autorité suprême du souverain Pontife, dont ils reçoivent la vie, le conseil et la direction. Ces maisons ont été instituées dans le dessein de fournir des ouvriers et des missionnaires pour toutes les parties du monde. Et sans recourir à l'histoire, il suffit, pour relever les avantages procurés à la république chrétienne et à l'humanité tout entière par ces sectateurs des conseils évangéliques, de parcourir du regard les différents pays d'Europe, les plages les plus éloignées et les plus inhospitalières de l'Asie, de l'Afrique, de l'Amérique et de l'Océanie, où aujourd'hui même ces zélés ministres de Dieu consacrent avec une abnégation exemplaire aux intérêts et au salut des peuples, leurs forces, leur santé et même leur vie.

Or, si on supprime les ordres religieux, si on limite leur existence de quelque manière, il ne sera plus possible que le monde ressente comme aujourd'hui les avantages de ces pieuses et charitables institutions. C'est à Rome, en effet, que sont établis les principaux noviciats destinés à préparer de nouveaux soldats de la foi; c'est à Rome qu'accourent les religieux de toute nation pour retremper leur esprit et rendre compte de leurs missions; c'est dans Rome que se traitent, à l'ombre du Siège apostolique, toutes les affaires, même étrangères, des communautés; c'est à Rome que sont élus, dans l'assemblée des religieux de différentes nations, les supérieurs généraux, les dignitaires d'ordre et les chefs de toutes les provinces. Comment, par suite, peut-on espérer que, sans ces grands centres établis dans les conditions où ils se trouvent actuellement, l'œuvre vivifiante et bienfaisante de ces ouvriers évangéliques puisse désormais obtenir les mêmes résultats ? Non. Supprimer les maisons religieuses à Rome, c'est laisser sans vie les communautés éparses dans le monde entier; et les dépouiller à Rome de leurs biens, c'est déposséder l'ordre entier de sa légitime propriété. La suppression à Rome de l'ordre religieux n'est donc pas seulement une injustice manifeste au regard des personnes bien méritantes de l'association, c'est surtout un attentat véritable contre le droit international de toute la catholicité.

En outre, c'est pour Nous un devoir de reconnaissance de constater que la suppression des maisons religieuses à Rome pourrait, dans un temps donné, être très préjudiciable au Siège apostolique, car c'est parmi les sujets les plus distingués de ces maisons que sont choisis d'utiles collaborateurs pour le saint ministère, des assistants des différentes congrégations ecclésiastiques, lesquels servent très utilement l'Eglise, soit en donnant des éclaircissements sur les diverses missions confiées à leurs soins, soit en se livrant à des études profondes pour réfuter l'erreur, soit en émettant de sages avis sur les diverses questions disciplinaires de chacune des Eglises du monde catholique.

Il est donc manifeste, monsieur le cardinal, que tel est le véritable but du gouvernement usurpateur dans le projet de loi qu'il prépare pour la suppression des ordres religieux à Rome. Oui, ceci n'est autre chose que la continuation de ce plan funeste et subversif qui se poursuit hypocritement depuis le jour de la violente occupation de Rome, et au moyen duquel on veut atteindre non-seulement notre autorité temporelle, mais spécialement et surtout notre suprême apostolat, au profit duquel se faisait, disait-on, l'annexion du patrimoine de l'Eglise; patrimoine donné aux Pontifes romains par une disposition admirable de la Divine Providence, et possédé par elle depuis plus de onze siècles, d'après les titres les plus légitimes et les plus sacrés, pour le bien de la catholicité tout entière.

(*L'Univers*, 22 juin 1872.)

La presse juive et démagogique répondit à cette admirable lettre du Vicaire de J.-C. par un redoublement de violences et de menaces : d'un commun accord, elle demanda que les lois préparées mîssent de côté tout ménagement; il ne fallait pas donner à croire au monde que l'Italie eût reculé par faiblesse ou par frayeur dans l'accomplissement de sa tâche. En même temps avaient lieu des réunions où les révolutionnaires s'excitaient les uns les autres aux mesures les plus extrêmes.

Manifestation contre la Compagnie. 20 juillet 1872.

Les manifestations vinrent en aide aux clubs et à la presse, et achevèrent de décider le Gouvernement. Rome était officiellement en fête; le peuple avait à se réjouir de ce que le fils de son roi bien-aimé, Dom Amédée d'Espagne, avait échappé *miraculeusement* à un affreux complot. Une foule tumultueuse se porta en désordre à l'hôtel de l'ambassade espagnole; mais aux cris de Vive Amédée ! Vive Victor-Emmanuel ! elle mêla bien vite les clameurs de commande : " A bas les corporations religieuses ! A bas les jésuites !" L'Ambassadeur d'Espagne ne fut pas médiocrement embarrassé de ces marques de sympathie. Après avoir balbutié quelques paroles de remercîment, il engagea la foule à se disperser au cri patriotique de " Vive les deux nations sœurs !" Nous laissons la suite du récit à un journal de Rome qui est en mesure d'être bien renseigné *La capitale*, l'organe attitré de la démagogie italienne. Nous ne ferons que supprimer quelques traits indignes de notre recit.

" A cette tirade (celle de l'ambassadeur), les agents de la questure en bourgeois, et beaucoup d'autres que la questure avait envoyés, répondirent par des applaudissements. Quant à ceux venus de bonne foi, ils furent déconcertés et quelque peu fâchés, de telle sorte que la démonstration menaçait de changer de tournure.

" On vit alors un homme ebouriffé, à la longue barbe noire, lequel, de toute la force de ses poumons, criait : " A l'ordre ! à l'ordre ! chacun chez soi" ! — Qu'est-ce que ce bouffon ? demandait-on. — Quel est cet homme qui prétend commander en chef ? — C'est un tel, dignitaire du cercle Cavour, dit quelqu'un qui le connaissait. — A la galère ! à la galère ! crièrent trois ou quatre individus; mais un flot de peuple passa sur eux, et une poignée de consorts d'intelli-

gence

avec le Dignitaire du cercle Cavour l'emmena. Le mot d'ordre était donné, et les consorts se dispersèrent.

« Il resta les enfants, ainsi que ceux (peu nombreux) venus de bonne foi et les gardes de la questure avec ou sans uniforme. Comme on avait promis aux premiers et aux seconds de les conduire sous les fenêtres des Jésuites pour faire du tapage, ils se mirent à crier: *Au Gesù! au Gesù!* et, s'apercevant que les consorts s'étaient éloignés aussitôt après avoir atteint leur but, ils commencèrent à les accabler de bénédictions et de souhaits qui, à Rome, ont une signification énergique.

Dans le "Corso" beaucoup de personnes se mêlèrent aux émeutiers obstinés, criant: *Au Gesù! au Gesù!*

« On arriva devant la maison de la sainte Compagnie, où se trouvait un vrai camp de carabiniers, de gardes et de soldats. Alors, une voix s'éleva: *Au ministère de l'intérieur!* et aussitôt on se porta au palais Braschi, sous lequel les cris devinrent plus forts et incessants: *A bas les prêtres! A bas les ordres religieux! A bas l'instruction religieuse!*

« Cher M. Lanza, comment arrangeons-nous cela? Les fonds de la questure avaient commencé la démonstration, et vous aviez complé sans votre hôte. Cette fois, l'hôte était le peuple, qui dit la démonstration et vous crie: *Crucifige!* (L'Univers, 26 juillet 1872.)

Expropriation presque totale du Gesù 19 août 1872.

Il était impossible de résister à de pareilles sollicitations. Pour faire cesser les clameurs, le Gouvernement sacrifia de nouvelles victimes. Le 26 juillet, la Gazette officielle publiait un décret qui exproprimit avec plusieurs autres couvents la plus grande partie de la maison du Gesù. Ce décret fut exécuté le 19 août. Un cinquième seulement de la maison fut laissé au P. Général et à sa "Curia". Encore la presse trouva-t-elle qu'on faisait preuve de trop de condescendance: "Aux Jésuites s'écriait la *Libertà*, il ne fallait pas envoyer le décret d'expropriation, mais le décret de suppression." "Dieu merci disait à son tour la *nouvelle Rome*, la dernière heure de la Compagnie de Jésus est près de sonner ..... Nous, Italiens, nous n'imitons pas l'Allemagne, *quant à présent*, dans l'expulsion des Jésuites, nous nous bornons à les supprimer peu à peu. Que les Révérends Pères se gardent bien de croire que leur sort ne soit pas définitivement arrêté ....." Et l'officieuse *Opinione* elle-même écrivait qu'il suffirait d'un fait en apparence léger pour traduire en action des résolutions qui pouvaient à cette heure paraître impossibles". (*Civiltà*, Ser. VIII. V. 7. p. 626.)

Ce langage était plein de menaces, et nous savons aujourd'hui qu'il traduisait très-fidèlement les pensées encore secrètes du Gouvernement de Victor-Emmanuel.

Voici quelques détails empruntés au correspondant de L'Univers. Après avoir relevé comme ils le méritent, les articles dont nous venons de traduire quelques phrases: "Je dois constater ceci, ajoute-t-il. Pendant que leurs ennemis s'échauffent si fort contre eux, et semblent pris de

folle fureur, les Jésuites gardent une tranquillité sublime. Pas un murmure, pas une défaillance. Un homme de nos amis me racontait que, s'étant rendu à la maison de Jésus il a aperçu le R. P. Beckx.

« J'ai trouvé le Préfet général de la compagnie bien vieilli, me dit cet ami, son corps ne s'est pas courbé, mais penché du côté gauche. Sur son visage austère et pâle, je lisais la fermeté et la résignation. Il était debout dans l'embrasure d'une fenêtre, le regard tourné vers les cours et les bâtiments que ses religieux ont dû déjà abandonner. Et comme je m'étais approché respectueusement de lui pour le saluer, il m'a accueilli avec sa bonté ordinaire. — " Ils vont donc vous chasser d'ici, mon Révérend Père ?

« — Nous ne sommes pas encore dehors, a-t-il répondu d'un ton calme.

« Après avoir quitté la maison, j'ai réfléchi sur ces paroles : mes oreilles les entendaient encore, et j'en cherchais le sens dans le son même de la voix. Ce saint personnage avait-il voulu dire qu'il espérait rester, ou bien s'était-il contenté d'exprimer, avec sa soumission à la volonté de Dieu, un sentiment de reconnaissance envers ce Dieu qui lui permettait de vivre quelques jours encore dans cet asile ? Je penche pour cette dernière interprétation. »

Quoi qu'il en soit, le gouvernement Italien est à même de voir que la suppression de la Compagnie de Jésus n'a pas réussi à M. de Bismarck. Celui-ci croyait priver par là l'Eglise d'Allemagne d'une grande force, mais il arrive, comme toujours, que ce coup réveille la foi, produit des manifestations admirables de zèle catholique et double la force morale des Jésuites par les sympathies dont ils sont l'objet. Je crois que beaucoup de membres ne se font pas illusion, mais qu'ils sont sur une voie où il ne leur est pas permis de s'arrêter. » (*L'Univers*, 26 août 1872.)

Il en doit être ainsi : les concessions à la révolution ont toujours conduit à la ruine. Il fallut donc, bon gré mal gré, céder encore au torrent.

V.

Projet de loi contre les Corporations religieuses.

On se rappelle que dans la séance du 18 mars 1871, vingt-trois députés avaient demandé *la suppression de l'ordre des Jésuites*, et sur les représentations du Président, ils avaient bien voulu ne pas insister, parce que le Gouvernement leur avait donné promesse de présenter *à bref délai* un projet de loi concernant les ordres religieux. Le délai parut un peu long peut-être ; mais il faut rendre cette justice au ministère qu'il ne demeura pas inactif, et les expropriations qui suivirent l'interpellation durent montrer aux honorables qu'on avait compris leurs désirs, et qu'on estimait l'action plus que les paroles.

Cela n'empêchait point de penser au projet de loi ; il devait venir à son heure, pour porter le dernier coup, et consacrer par la légalité l'extermination totale. Mais il ne s'élaborait point si secrètement qu'on n'en eût connaissance au dehors, et dans sa lettre du 16 juin au Cardinal Antonelli, le Souverain Pontife l'avait déjà condamné avec une vigueur et une autorité qui porta la fureur, on s'en souvient, dans tout le camp ennemi. Le moment était venu pour le Gouvernement, de parler publiquement, et de tenir sa parole engagée le 18 mars de l'année précédente.

A la réouverture (20 Nov. 1872) des Chambres, le ministre garde des Sceaux, M. de Falco, déposa au banc de la Présidence le fameux projet de loi. Quelques Députés de la gauche en demandèrent une lecture immédiate; mais le Président fit remarquer que c'était en opposition avec les usages parlementaires, que du reste on le ferait imprimer et distribuer aux députés le plus tôt possible.

(Civiltà, Ser. VIII. v. 8. p. 67.)

De ce long projet en 25 articles, nous ne donnerons ici que le 2e art. qui nous intéresse spécialement, à cause des débats auxquels il donna lieu dans la suite, et qui fut enfin supprimé en tant qu'il concerne la Compagnie. Le voici: Art. 2e " A chacun des ordres religieux qui ont à Rome un Général ou un procureur-Général, il est conservé une maison pour sa représentation auprès du Saint-Siège.

" Les biens de ces maisons, considérés comme fondation spéciale destinée au support des charges inhérentes à ces maisons et à l'entretien des religieux qui les habitent, seront respectivement administrés par la communauté religieuse, laquelle pour tout autre effet, cesse d'être reconnue comme être civil.

" Un décret royal qui devra être publié dans trois mois, le conseil des ministres entendu, fera connaître les maisons conservées, choisissant de préférence celles où demeurent habituellement les Généraux ou procureurs-Généraux susdits." (Civiltà, Ser. VIII. V. 9. p. 103.)

Le Projet de loi dans les Comité privé. 10 Déc.bre 1872.

Les journaux révolutionnaires continuant leur jeu, jetèrent feu et flammes contre le Ministère qui par cet article 2. consacrait, disaient-ils, le maintien des Ordres religieux à Rome, en maintenant leurs maisons généralices. Le ministère parut ne pas s'inquiéter de ces clameurs, et le 10 Décembre, le projet de loi, suivant la marche ordinaire, fut soumis à l'examen du *Comité privé*. Le comité privé est une réunion libre dans laquelle les Députés de bonne volonté discutent entre eux et éclaircissent les questions qui doivent ensuite être portées devant le Parlement. Pour l'ordinaire, c'étaient les membres de la Gauche qui se montraient les plus assidus à ces sortes de réunions, et par une conséquence naturelle, ils y avaient conquis presque toute l'influence. On comprend que dans la question présente, ils devaient se montrer plus empressés encore. Mais la Droite accourut aussi pour sauver le projet Gouvernemental, en sorte que le Comité privé ne différa guère que par le nom des réunions publiques.

L'article 2. du projet de loi est vivement attaqué.

La lutte fut très-animée; elle s'engagea surtout à propos de l'art 2. L'opposition prétendait qu'il était dû à la pression des Gouvernements étrangers, et elle s'indignait des frayeurs et des appréhensions mêlées du ministère. Elle proposa un ordre du jour ainsi conçu:

" Le Comité affirmant le principe d'étendre à la province de Rome les lois en vigueur dans l'Etat sur les corporations religieuses et sur la conversion des biens ecclésiastiques, déclare ne pouvoir admettre les exceptions proposées par le Ministère, et sans procéder à la discussion

des articles, il passe à la nomination d'une junte qui sera chargée de rédiger le projet d'après le principe susindiqué." Cet ordre du jour fut rejeté par 146 voix contre 116. M. Minghetti fit alors une déclaration qui mérite d'être signalée. S'adressant aux membres de la Gauche, il les assura que la meilleure manière d'arriver au but commun, était de suivre la ligne de conduite adoptée et conseillée par les modérés, attendant des circonstances et du temps l'occasion favorable de faire ce qu'il ne convenait pas de tenter à cette heure. Nous verrons qu'il tint sa parole.

Une exception à l'art. 2. est demandée et obtenue contre la maison du Gesù. 15 Décembre 1872.

La Gauche, battue une première fois, voulut prendre sa revanche. Impuissante à obtenir la suppression de l'art. 2. elle y proposa au moins des amendements; elle soumit au Comité un nouvel ordre du jour qui excluait du bénéfice de l'art. 2. la Compagnie de Jésus et sa maison Généralice.

Le Comité ne voulut pas répondre le jour même; il répondit le lendemain 15 Décembre. L'ordre du jour était ainsi conçu: " Le Comité réservant les questions contenues dans l'art. 2. est d'avis qu'on doit sanctionner la suppression de la maison Généralice et de l'ordre des Jésuites." 167 voix approuvèrent cet ordre du jour; 87 seulement le rejetèrent. C'était un vrai triomphe. Aussi une ovation fut faite aux vainqueurs. - A la sortie de la Salle des séances, ils furent accueillis par les cris de " Vive la Gauche! Vive le Comité privé! Vive la mort des Corporations religieuses! A bas les Lanza! A bas les Députés jésuites! (Civiltà: ibid. p. 111 et 366.)

Le lendemain, de cette glorieuse journée, le Comité nomma une junte de sept membres, chargée d'examiner la loi et de la modifier selon les amendements votés, puis d'en faire un rapport qui sera présenté à la Chambre. Le Souverain Pontife éleva de nouveau la voix: nous devons citer encore cette grande parole qui ne manque jamais à son devoir, qui franchit les murailles de sa prison avec une liberté tout apostolique, et qui sans crainte ni faiblesse, n'hésite jamais à lancer les anathèmes de l'Eglise contre les ravisseurs injustes et sacrilèges. Il s'adresse aux Cardinaux dans le consistoire du 23 Décembre; après avoir fait l'énumération de quelques uns des attentats du Gouvernement.

Protestation du S. Père contre le projet de loi. 23 Déc. 1872.

" Bien plus, dit-il, Nous avons aujourd'hui une preuve encore plus éclatante de ces desseins pervers. Car, dans cette ville, sous nos yeux, après avoir troublé ou même violemment expulsé de leur propre habitation plusieurs congrégations religieuses, après avoir chargé les biens de l'Eglise d'impôts écrasants, et les avoir soumis au caprice de l'autorité civile, voici qu'on présente au Corps législatif, comme ils disent, une loi toute semblable à celle qui a été successivement appliquée dans les autres parties de l'Italie, nonobstant les Déclarations que Nous avons faites, et les graves condamnations que Nous avons portées; et cela, de façon à amener l'extinction des congrégations religieuses dans ces centres de l'Eglise catholique, la confiscation des biens de l'Eglise et leur mise aux enchères au profit du trésor.

Or, une telle loi, si tant est que l'on puisse honnêtement donner ce nom à une entreprise qui réprouvent également le Droit naturel, le Droit divin et le Droit social, apparaît plus inique encore

et plus funeste à Rome et aux provinces circonvoisines. En effet, elle blesse plus vivement et plus profondément le Droit, en s'attaquant aux possessions de l'Eglise universelle; elle cherche à tarir dans sa source la vraie civilisation, cette civilisation que les congrégations religieuses, au prix d'un labeur sans égal et avec une constance et une magnanimité sans exemple, ont non-seulement développée et perfectionnée dans nos contrées, mais qu'elles ont porté et qu'elles portent tous les jours aux nations étrangères et même parmi les sauvages, sans que ni difficultés, ni tracas, ni chagrins, ni même le péril de la mort puissent les en détourner; enfin, cette loi viole plus spécialement encore les droits et les obligations de notre apostolat, car le jour où les congrégations religieuses seront détruites ou presques anéanties, le jour où le clergé séculier sera réduit à rien par suite de la misère qu'on lui impose et de la conscription à laquelle on le soumet, non-seulement il manquera, ici comme ailleurs, des prêtres pour rompre aux fidèles le pain de la parole de Dieu, pour administrer les derniers sacrements, pour instruire la jeunesse et la prémunir contre les embûches qu'on lui dresse journellement, mais le Pontife Romain sera lui-même privé des secours dont il a si grand besoin, comme maître et pasteur universel, pour le gouvernement de toute l'Eglise; l'Eglise romaine, à son tour, sera dépouillée de ses biens assemblés ici et constitués dans ce centre d'unité, plus encore par les largesse des catholiques du monde entier que par les donations de nos prédécesseurs.

Et ainsi, les ressources qui avaient été fondées pour l'usage et l'accroissement de l'Eglise universelle, deviendront un trésor d'impiété aux mains de ses ennemis.

C'est pourquoi, aussitôt que Nous eûmes appris qu'un des ministre du gouvernement subalpin avait saisi le Corps législatif du projet qu'il avait dessein de lui soumettre à ce sujet, Nous en dénonçâmes le caractère monstrueux dans Notre lettre du 16 juin de la présente année, adressée à Notre cardinal secrétaire d'Etat, et par cette lettre Nous lui manifestâmes de faire connaître ce nouveau péril et les autres persécutions que Nous souffrons, aux représentants des puissances près de ce Saint-Siège. Mais, puisque cette loi dont on Nous menaçait alors vient d'être présentée, la charge de Notre apostolat exige impérieusement que Nous renouvelions, devant vous et à la face de l'Eglise universelle, nos protestations antérieures, et c'est ce que Nous faisons ici.

En conséquence, au nom de Jésus-Christ, dont Nous sommes le représentant sur la terre, Nous chargeons de Notre exécration ce monstrueux attentat; en vertu de l'autorité des saints apôtres Pierre et Paul, et par Notre autorité, Nous condamnons ce projet, ainsi que toute proposition de loi par laquelle on s'arrogerait le pouvoir de tourmenter, de persécuter, d'amoindrir ou de supprimer les congrégations religieuses à Rome et dans les provinces circonvoisines, ou d'y priver l'Eglise de ses biens, en les attribuant au fisc, ou les affectant à tout autre usage. C'est pourquoi Nous déclarons nul dès à présent tout ce qui pourrait être fait contre les droits et le patrimoine de l'Eglise;

Nous déclarons de même, nulle et sans valeur toute acquisition, à quelque titre que ce soit, des biens ainsi volés, et que le Siège Apostolique ne cessera jamais de revendiquer. Quant aux auteurs et aux fauteurs de ces lois, qu'ils se souviennent des censures et des peines spirituelles que les constitutions apostoliques infligent *ipso facto* à tous les usurpateurs des droits de l'Eglise, et que, prenant pitié de leur âme chargée de ces chaînes spirituelles, ils cessent d'accumuler sur eux les trésors de la colère divine pour le jour où Dieu manifestera les décrets de sa justice irritée." (*L'Univers*, 26 décembre 1872.)

Ces menaces solennelles du Vicaire de J.C. avaient retenti trop souvent aux oreilles du Gouvernement italien pour qu'il en fût effrayé, ou qu'il s'arrêtât dans sa marche. Il laissa donc le projet aux mains de la Junte.

VII.

Le Comité privé qui l'avait instituée, ayant seulement voix consultative, la question de l'art. 7. restait entière, et l'exception volée dans la séance du 15 contre la Compagnie ne pouvait avoir d'effet légal que par le vote de la Chambre et la sanction du Gouvernement. Celui-ci paraissait tenir à l'intégrité de l'article; ses ministres l'avaient défendu avec vigueur, et peut-être les puissances étrangères lui avaient-elles fait entendre qu'il ne pouvait aller plus loin sans s'exposer à des réclamations. Mais hélas! ces espérances étaient peu solides et dans la pensée de tous, les Ordres Religieux et la Compagnie étaient irrévocablement condamnés. Il n'en restait pas moins le devoir de tenter tous les moyens surnaturels et humains pour éloigner et conjurer ce malheur. Pendant que la Commission délibérait à Rome, le R. P. De Ponlevoy, Provincial de la province de Paris, adressait cette lettre à tous les Evêques de France:

Le R. P. De Ponlevoy fait un appel à tous les Evêques de France.

Monseigneur,

Monseigneur l'Archevêque de Paris, dans un sentiment tout religieux et dans un intérêt tout français, vient d'écrire à Monsieur le Président de la République pour le prier d'obtenir du Gouvernement italien par la voie diplomatique, en vertu du droit international, le maintien du Collège Romain et de la maison Généralice du Gesù à Rome.

Voulez-vous bien, Monseigneur, vous associant à cette religieuse et patriotique initiative, adresser directement et dans le plus bref délai, cette même demande à Monsieur le Président de la République?

En vérité, Monseigneur, la cause en péril n'est pas seulement la Vôtre, et je suis formellement autorisé à le dire, c'est au nom des députés catholiques de l'Assemblée nationale que je viens en ce moment solliciter le suffrage de Votre Grandeur. Réunis extraordinairement pour délibérer sur la question présente, ils ont résolu d'intervenir par toute leur influence, en plaçant l'action des laïques sous le haut patronage de l'Episcopat français; ils estiment que cette double expression de l'opinion catholique sera un mobile pour le Gouvernement français et peut-être un moyen d'arrêt pour le gouvernement Italien.

P. S. La Réunion des députés catholiques attache un grand intérêt à connaître le sentiment de Vos Seigneurs les Evêques; comme elle n'a pas un caractère officiel, et ne veut avoir qu'une action extra-parlementaire, voulez-vous bien, Monseigneur, si non m'envoyer le Duplicata de votre lettre, du moins me notifier votre résolution? Le seul nom de Votre Grandeur serait un appui dans la question. *Veuillez, Monseigneur, agréer etc.*

L'Episcopat français s'empressa de répondre à cette invitation. Nous devons à la reconnaissance de donner ici quelques unes des lettres qu'il écrivit alors au Chef du pouvoir; elles sont un témoignage solennel de son estime et de son amour pour la Compagnie, et de son zèle à soutenir toujours la cause du Droit et de la faiblesse contre la violence et la tyrannie. Plusieurs ont reçu la publicité de la presse: on pourra les retrouver dans L'Univers (1); d'autres et non les moins belles sont restées jusqu'à ce jour dans nos archives de province: nous les citerons de préférence. Voici d'abord la lettre de Monseigneur l'Archevêque de Paris mentionnée dans la circulaire du R. P. Provincial.

Lettre de Mgr. l'Archevêque de Paris à Mr. Thiers. 12 janvier 1873.

Archevêché de Paris. Paris 12 janvier 1873.

Monsieur le Président de la République.

« Une grande injustice, méditée depuis longtemps contre l'Eglise est à la veille d'être consommée. Le plan des ennemis de la religion est d'enlever au catholicisme la portion la plus active de sa milice spirituelle. C'est dans ce but, et pour s'emparer de leurs biens, que le Gouvernement italien veut supprimer les corporations religieuses. Seulement, par un reste de pudeur, et pour ne pas paraître trop blesser les droits internationaux des autres pays, il consent à ne pas supprimer, à Rome, les Maisons-mères ou Généralices. Mais, dans cette mesure même, on veut introduire une exception des plus odieuses: la Maison-mère de la Société de Jésus ne trouverait pas devant le Gouvernement italien, la grâce accordée aux autres. Il faut que dans cette Société tout soit sacrifié, qu'on l'anéantisse, que son Supérieur Général ne puisse plus être en rapport immédiat avec le S. Siège et ne reçoive plus du Chef de l'Eglise l'esprit et la direction qu'il doit communiquer au corps tout entier.

Par cette inexplicable exception, en frappant l'Eglise entière dans toutes les contrées où elle profite des travaux de ces hommes apostoliques, dévoués sans limites à l'œuvre chrétienne du bien des âmes, on décapiterait une institution à laquelle l'Episcopat est redevable des meilleurs résultats dans l'éducation de la jeunesse, dans la prédication et dans les autres travaux du ministère ecclésiastique. — On ne saurait expliquer le coup fatal dont les Jésuites sont menacés par les préventions qu'au hasard on se plaisait à répandre contre eux. Il est facile de voir aujourd'hui que ce n'était là qu'un fantôme au delà duquel on poursuivait un autre but. Aucun homme de sens et de quelque savoir sur les choses de l'Eglise, ne saurait attacher quelque importance à de vieilles accusations, élevées par l'ignorance ou la légèreté, et plus souvent encore par la mauvaise foi. L'esprit d'impiété ne les poursuit de sa haine implacable, que parce qu'ils sont les ouvriers les plus infatigables de l'œuvre évangélique. — Je les connais, je les ai vus de près dans l'exercice de leur ministère, je n'ignore rien de ce qui se fait et se pratique dans l'intérieur de leurs résidences, et je déclare qu'ils sont dignes de la confiance que l'Episcopat leur accorde. — Ils ne sont pas moins dignes de la confiance des Gouvernements honnêtes et éclairés, qui veulent la conservation de l'ordre dans la Société. Leurs doctrines et leurs enseignements ne sont autres que ceux de l'Eglise, et ils concourent puissamment au bien que l'Eglise s'efforce de faire parmi les hommes. — J'ose donc, Monsieur le Président, appeler votre intérêt sur cette Société respectable, indignement persécutée, afin que, si elle est soumise à la loi générale de proscription, elle soit également comprise dans la mitigation accordée aux autres congrégations, et que la maison Généralice de Rome soit conservée. — Le Gouvernement français a des raisons

(1.) Voir surtout l'univers 25 janv. 1873. 30 janv. 2 fév. 5.7.10.12.14. fév. etc....)

sérieuses, prises dans l'intérêt du Clergé français, pour qui les Jésuites sont de précieux et puissants auxiliaires, pour défendre cette cause auprès du Gouvernement Italien. Cette intervention ne pourrait contrarier en Italie, que les hommes de désordre, et, en Allemagne, que les ennemis de notre pays.

Pour mon compte, je vous serai très-reconnaissant pour ce que vous ferez en faveur de la Société de Jésus, à cause des services importants qu'elle rend à mon Diocèse. Veuillez agréer, etc.....

Lettre de Mgr l'Evêque de Quimper. 12 janvier 1873.

A la même date, 12 janvier, Mgr Nouvel, évêque de Quimper écrivait :

Monsieur le Président,

« J'apprends à l'instant que Mgr l'Archevêque de Paris vient de prier Votre Excellence de demander à Rome par la voie diplomatique, en vertu du droit international, le maintien du Collège Romain et de la maison Généralice du Gesù. — Il n'appartenait peut-être, puisque votre bienveillance est venue me chercher dans la vie religieuse pour m'élever à l'Episcopat, de prendre le premier la parole en faveur des établissements menacés. — Puisque je n'ai pas eu l'honneur de cette noble initiative, je veux du moins apporter le faible concours de mon instante prière. — Le Collège Romain est remarquable par ses fortes études; plusieurs prêtres de mon Diocèse ont été envoyés à Rome par mon vénérable prédécesseur pour profiter de son enseignement; je n'ai qu'à me louer des leçons qu'ils ont reçues et des exemples de piété sacerdotale qui leur ont été donnés. — La maison Généralice donne aux Pères de la Compagnie de Jésus qui habitent la France, une direction et des conseils qui respirent une profonde sagesse, et je puis dire à Votre Excellence que les religieux qui exercent le saint ministère dans mon Diocèse, se distinguent par leurs vertus et par leur dévouement à toutes les œuvres utiles. — Je ne fais aujourd'hui que confirmer le témoignage que Mgr Graveran, Evêque de Quimper, de sainte mémoire, leur rendit en 1848 à la tribune de l'Assemblée nationale. — Je crois donc pouvoir assurer que les démarches que je prie Votre Excellence de faire à Rome, seront en même temps conformes aux intérêts et à l'honneur de la France.

Je prie Votre Excellence, etc..... † D. Anselme O.S.B. Ev. de Quimper et de Léon.

Le lendemain, 13 janvier, fête de S. Hilaire Mgr l'Evêque de Poitiers prenait la parole. En envoyant copie de sa lettre, Sa Grandeur avait témoigné le désir "qu'elle ne reçût pour le moment aucune publicité ni quant à son texte ni quant au fait de son existence, parce qu'elle pourrait perdre une partie de sa valeur en cessant d'être une communication directe et personnelle, inspirée par la confiance".

Après les événements qui se sont passés, il n'y a plus d'indiscrétion à redouter. Nous regretterions du reste de priver nos lecteurs de cette parole toujours si élevée et si pleine de doctrine.

Lettre de Monseigneur l'Evêque de Poitiers. 13 janvier 1873.

Evêché de Poitiers.

Poitiers, le 13 janvier 1873.

Monsieur le Président,

« Permettez que je vous remercie, en mon nom et au nom de tous les gens de bien de mon Diocèse, du choix que vous avez fait de M. de Corcelles pour représenter la France auprès du S. Siège dans les conjonctures extrêmes où le monde chrétien se trouve placé par les conséquences de la politique embrassée sous le précédent régime.

A l'expreſſion de ma gratitude, permettez-moi de joindre celle d'un ardent Désir, devenu aujourd'hui un eſpoir. La liberté de la pleine action du Chef de l'Egliſe demande impérieuſement qu'il ait auprès de lui les divers centres des corporations religieuſes, qui ſont les inſtruments traditionnels et à plus d'un égard néceſſaires, du gouvernement général de l'Egliſe. – Par elles-mêmes, ces corporations, formées de nationaux de toutes les parties du monde, ont des droits acquis dans la capitale du monde chrétien; elles y ont leur paſſé, leur hiſtoire, leurs archives, les tombeaux et les ſtatues de leurs fondateurs, leurs maiſons de procures, de noviciats, de ſcholaſticats; et, rien qu'à ce titre, elles peuvent prétendre à la protection de tous les gouvernements, d'où reſſortiſſent les membres dont elles ſe compoſent. – Mais, en dehors même du droit de propriété, et du fait de poſſeſſion qui les concerne, l'intérêt de la catholicité entière, et les beſoins du Chef de la catholicité, réclament leur maintien. – Car, outre qu'elles ſont une pépinière d'apôtres, de miſſionnaires, de Vicaires apoſtoliques, dont l'adminiſtration pontificale ne ſerait privée qu'au grand détriment de la prédication de l'évangile et de la propagation de la foi dans les pays infidèles ou ſchiſmatiques, elles ont avec la perſonne et avec les fonctions les plus ſacrées et les plus délicates du Vicaire de Jéſus-Chriſt un autre lien plus étroit encore. – En tant que Docteur ſuprême et infaillible de la Chrétienté, le Pontife romain veut et doit être entouré de tous les ſecours que la Providence Divine a mis à ſa diſpoſition. Le ſucceſſeur de St. Pierre n'a pas la prétention d'être inſpiré, et l'infaillibilité que la foi catholique lui reconnaît, conſiſte ſeulement dans le privilège d'une aſſiſtance d'en-haut qui préſerve d'erreur l'exercice ſouverain de ſon autorité enſeignante. Plus cette autorité eſt acceptée comme irréfragable, plus il nous importe à tous qu'elle ne ſoit privée d'aucun des moyens humains et naturels dont la promeſſe Divine préſuppoſe l'emploi. Or il eſt reconnu, et le Vicaire de J.C. lui-même, dans ſa récente allocution, déclare que, pour l'uſage de ſon *magiſtère* doctrinal, non moins que de ſon office paſtoral, l'éloignement des ordres réguliers lui ſouſtrairait des reſſources dont il ſent le très-grand beſoin: *Sed Romano quoque Pontifici ſub ducuntur auxilia quibus, uti universalis magiſter et paſtor ad totius Eccleſia regimen tantopere indiget.* Le décret qui ſupprimerait les ordres religieux dans la ville de Rome atteindrait donc par ſon contre-coup toutes les intelligences et les conſciences chrétiennes, en retirant à leur guide vénéré une partie conſidérable des conſeils ordinaires qui forment la garantie humaine de ſes déciſions et de ſes réponſes. Or bien que la providence Divine dût alors y ſuppléer par d'autres voies, il n'eſt cependant tolérable à aucun titre pour la grande communauté catholique, qu'un pareil trouble ſoit apporté au fonctionnement régulier de la ſouveraine magiſtrature des âmes. – Au reſte, le ſeul fait de la préſentation de ce projet de loi, de la part d'un gouvernement qui a eu la prétention de remplacer efficacement la ſouveraineté temporelle des Papes, par une bonne loi des garanties, démontre irréfragablement l'abſolue néceſſité de cette puiſſance temporelle,

éloquemment défendue à diverses reprises par M. le Président actuel de la République française.

J'aime à me souvenir que les précieuses relations qu'il m'a été donné de nouer avec lui, datent de cette mémorable époque. — J'ai donc la confiance que, ne pouvant remédier présentement à tout le mal qui a été fait, il s'emploiera énergiquement à obtenir le maintien des ordres religieux et de leurs maisons généralices à Rome. Il voudra, en particulier, que le Généralat du Gesù et le Collège Romain, qui sont essentiellement des maisons internationales, ne soient point détournées de leur fin. Je le demande pour ma part en qualité d'Evêque français, ayant plus de vingt de mes prêtres dans la Compagnie de Jésus, et n'ayant jamais cessé depuis plus de quinze ans, d'entretenir dans nos établissements français de Rome plusieurs de mes élèves ecclésiastiques, qui suivent les cours et prennent les grades du Collège Romain.

Agréez l'hommage, etc... + L. E. Evêque de Poitiers.

Le successeur de S. Hilaire n'avait pas attendu l'invitation du R. P. Provincial pour protester contre les attentats commis déjà ou préparés dans l'avenir contre les Corporations religieuses. Dans sa "Lettre pastorale donnant communication de la dernière allocution du S. Père," il déclarait que pour sa part, il se faisait un devoir d'élever la voix et de dénoncer le projet de suppression des corporations religieuses dans la capitale du monde chrétien, comme l'une des plus monstrueuses iniquités d'une époque trop féconde en choses iniques. Avec le pasteur universel disait-il, nous faisons appel à tous les hommes qui ont encore quelque autorité et quelque influence ici-bas, et nous voulons espérer pour l'honneur de notre génération qu'elle ne se montrera pas indifférente à la consommation d'un attentat qui s'attaque à la catholicité tout entière.

Lettre de Mgr l'archevêque de Tours. 15 janvier 1873.

Mgr Bruchaud, Archevêque de Tours, tient le même langage.

Archevêché de Tours. Tours, le 15 janvier 1873.

Monsieur le Président,

« Jusqu'à ces derniers jours, dans son projet de loi contre les couvents de Rome et des professions pontificales, envahies au moment, et par suite des malheurs de la France, le Gouvernement Italien paraissait respecter les maisons généralices, dans la crainte sans doute de froisser trop profondément non-seulement l'Eglise, mais surtout les puissances catholiques, intéressées à la conservation de ces établissements, et fondées à la réclamer. Sur les représentations de plusieurs nations catholiques, il avait même pris l'engagement formel d'excepter ces maisons généralices. Mais voici que, par une exception empruntée à la Prusse, les principaux établissements de la Compagnie de Jésus seraient envahis et supprimés.

Il n'échappe à personne que cet attentat, s'il venait à se consommer, blesserait au plus haut point les sentiments, les intérêts et les droits de la fille aînée de l'Eglise. Aucune maison religieuse de la ville éternelle n'importe, en effet, et n'appartient plus à la catholicité tout entière, et spécialement à la France que celles du Gesù et du Collège Romain. Le Gesù est le centre d'une Société célèbre, qui n'a cessé d'envoyer à notre Patrie des prêtres admirablement propres et dévoués à toutes les œuvres utiles, et dans tous les pays du monde, des missionnaires héroïques dont l'apostolat fécond sert la France presque autant que l'Eglise elle-même.

Le Collège Romain établi comme un foyer de lumière au centre de l'unité catholique attire à ses cours savants et gratuits les élèves ecclésiastiques de l'Orient et de l'Occident. Les élèves des Séminaires français les suivent avec profit. La suppression de cette haute école théologique serait un malheur irréparable pour la science sacrée et profane. – Comment ne serions-nous pas troublés et inquiets sur la menace d'une mesure qui tarirait une des sources les plus abondantes et les plus pures de la science, de l'apostolat et des œuvres charitables pour le monde entier? – Il n'est pas nécessaire d'ajouter d'autres considérations, celle, par exemple, que le Souverain Pontife trouve dans les ordres religieux ses auxiliaires et ses conseillers pour le vaste gouvernement de l'Eglise universelle.

Après toutes les iniquités commises contre son pouvoir temporel, que vous avez, Monsieur le Président, si éloquemment défendu et proclamé nécessaire à la paix des consciences comme à la liberté de l'Eglise, serions-nous donc condamnés à voir une persécution plus grave encore sévir directement contre l'autorité spirituelle du Chef de l'Eglise, dont elle briserait les ressorts et paralyserait les organes? Vous ne serez donc pas étonné, M. le Président, si interprète des catholiques de mon Diocèse, je viens avec confiance vous demander d'agir de nouveau, par voie diplomatique, près du Gouvernement Italien pour obtenir le maintien du Collège Romain et de la maison généralice du Gesù; j'aime à espérer que la France n'a pas abdiqué le protectorat des intérêts catholiques, qui lui a fait tant d'honneur dans le passé, et que ses malheurs ne lui ont pas ôté le droit d'élever la voix en faveur d'une cause si éminemment patriotique et chrétienne. Il vous appartient, M. le Président, de faire entendre avec autorité cette voix de la France, de la justice et du droit international. Ce sera un immense service rendu à la patrie et à l'Eglise. Les Evêques, le clergé et les catholiques vous en seront reconnaissants.

Veuillez agréer, etc.... † Félix, Arch. de Tours.

Nous ne pouvons prolonger ces citations: nous terminerons par la lettre de Mgr V. de Séséleuc, évêque élu d'Autun.

Lettre de Mgr l'Evêque d'Autun. 18 janv. 1873.

Monsieur le Président,

« Je n'appartiens qu'imparfaitement au corps des Evêques de France. Nommé par votre Décret du 1er Août 1872, préconisé pour l'Evêché d'Autun par Notre Saint Père le Pape dans le consistoire du 23 Décembre, je n'ai encore ni pris possession du Siège qui m'est confié, ni reçu la consécration épiscopale. Cependant je croirais manquer à mon devoir, si dès aujourd'hui je n'unissais ma voix à toutes celles qui vous demandent protection et justice pour les Ordres religieux, et spécialement pour le Collège Romain, et pour la maison généralice de la Compagnie de Jésus à Rome.

Le Collège Romain, M. le Président, est le berceau de mon éducation ecclésiastique, j'en parle comme un fils et comme un témoin. Beaucoup d'Evêques français, le plus grand nombre des Evêques du monde catholique, Allemands, Anglais, Irlandais, Ecossais, Américains du Nord et du Midi, viennent là depuis trois cents ans puiser la grande science aux sources les

plus abondantes et les plus pures. On s'efforce de tromper le monde au profit du désordre moral, quand on présente et qu'on traite cette reine des Universités comme un établissement local ou national. L'Eglise, les Papes, ont fait du Collège Romain, le centre de l'enseignement catholique; depuis Suarez jusqu'à Perrone, Patrizi, Ballerini, les voix théologiques les plus autorisées n'ont jamais cessé d'y retentir et de se succéder les unes aux autres, si ce n'est aux jours sinistres où la révolution leur a violemment imposé silence. Les sciences purement humaines y ont toujours brillé du même éclat que les sciences sacerdotales; notre Arago saluait avec un fraternel respect l'illustre De Vico, Directeur de l'observatoire; et, ces jours derniers encore, Nos savants donnaient résolument place parmi eux au Révérend Père Secchi. — Monsieur le Président, supprimer le Collège romain, ou le séculariser, ce qui est tout un, serait aux yeux de Dieu et des hommes un acte de barbarie. Au nom de la science, au nom de la liberté de bien faire, au nom de la civilisation et du droit qui unit les nations chrétiennes entre elles, la France, affaiblie, mais restée la patrie du bon sens, protestera par votre bouche.

Quant au Gesù de Rome, il est au Collège Romain ce que la source est au fleuve. C'est là que naissent, grandissent et meurent ceux que l'univers entier proclame ses Docteurs et ses Apôtres. Le coup qui menace en ce moment le Gesù, frapperait aussi bien la Chine et le Japon que notre vieille et chère Europe. François Xavier est parti du Gesù ainsi que Canisius, et la race de ces hommes est toujours vivante et pleine de sève. — Sauvez, M. le Président, avec les armes qui nous restent, avec les mâles représentations de la sagesse et de la saine politique, des instruments de salut et de conservation dont le monde moderne ne saurait se passer, et de Dieu qui bénit les fermes défenseurs de la vérité vous bénira. Je suis, Monsieur le Président etc... † L. de Séselne Evêque élu d'Autun.

Cette lettre est bien la lettre d'un fils qui glorifie sa mère et qui combat pour elle. La correspondance des Evêques avec le R. P. Provincial révèle partout les mêmes sentiments. "Vous me trouverez toujours prêt à prendre la défense de votre compagnie, écrit Mgr. l'Evêque de Quimper. Et Mgr. Fillion, évêque du Mans: "Je tiens à vous dire que j'ai été heureux de défendre deux grandes institutions éminemment utiles à l'Eglise, et de défendre les droits de la Compagnie à laquelle je suis attaché par la plus vive reconnaissance." Et Mgr. l'Evêque de Nevers: "Personne n'est plus affligé que moi des persécutions odieuses dont votre illustre et sainte Compagnie est actuellement l'objet. Je ne m'en consolerais pas si je ne savais qu'on ne vous serre jamais impunément de si près, et que l'heure du salut n'est plus loin lorsque vous semblez perdus." En sorte que le R. P. Provincial répondant aux Evêques pour les remercier d'avoir entendu son appel, put dire en toute vérité que si dans nos malheurs la Providence de Dieu Notre Seigneur était notre unique espoir, le suffrage de tous les Evêques de France était assurément notre meilleure consolation," car leurs lettres disaient assez haut "que l'Eglise était pour nous que dès lors notre cause était gagnée, fût-elle perdue devant les hommes.

Note laissée à M. Thiers par le R. P. de Ponlevoy.

A ces nombreuses et imposantes réclamations de l'Episcopat, le R. P. Provincial ajouta les siennes:

non content d'avoir soutenu de vive voix auprès de M. Thiers la cause des maisons menacées, il laissa à la Présidence une note dans laquelle leurs droits étaient exposés et défendus avec une grande netteté et une grande vigueur.

Note sur la suppression du Collège Romain et du Gesù.

« 1. Le maintien du Collège Romain nous paraît, au moins dans les circonstances présentes, devenir une question internationale, et même faire partie intégrante de la souveraineté spirituelle du Pape. — Le Gouvernement Italien, en usurpant le pouvoir temporel du Pape, avait du moins solennellement promis de respecter le pouvoir spirituel. Mais cette réserve devient dérisoire, si d'ailleurs on retire au Pape tout moyen d'enseigner les sciences sacrées et d'administrer les affaires ecclésiastiques. Or les Professeurs du Collège Romain sont, et même, à cette heure, sont presque exclusivement les organes de l'enseignement supérieur, comme ils sont encore presque tous membres actifs des diverses Congrégations Romaines. — Toutes les nations du monde catholique ont à Rome des Séminaires ou Collèges de leur nom et à leur compte. Là, de jeunes élèves, désignés, recommandés et entretenus par leurs Evêques respectifs, viennent puiser la doctrine à sa source même. Il y a, par exemple, le Séminaire français, les Collèges Germanique, Anglais, Irlandais, Ecossais, Belge, Américain du Nord, Américain du Sud, Grec, Slave, etc. Ce fait, n'est-il pas un Droit ? Certes le Gouvernement Anglais l'entend bien ainsi. Car au premier bruit des nouvelles mesures en projet, il s'est hâté d'exiger et d'obtenir du Gouvernement Italien un engagement, non pas verbal, mais écrit, qu'on ne porterait aucune atteinte aux établissements de ses nationaux. Mais si les nations catholiques ont le droit d'envoyer et d'entretenir des élèves à Rome, elles ont donc aussi le droit corrélatif de maintenir les Professeurs. Tous ces Séminaires étrangers suivent les cours supérieurs du Collège Romain, et fermer ce dernier, c'est les fermer tous.

2. Le maintien des Maisons Généralices au moins, a été posé par les Gouvernements comme une question internationale, donc aussi en principe le maintien du Gesù. — Et pourquoi donc cette dernière maison serait-elle seule *exceptée* de l'*exception* faite en faveur de toutes les autres? En vérité, c'est tout simplement odieux, car il y a une injustice contre ceux qui sont frappés et une menace contre ceux qui sont épargnés. — Oserais-je le dire ? Les raisons qui militent pour le maintien des maisons Généralices, valent à *fortiori* pour le maintien du Gesù, au moins au point de vue où se placent les Gouvernements. Assurément, c'est du Gesù que dépendent le plus grand nombre d'individus français, et le plus grand nombre d'établissements français, par conséquent la plus grande somme d'intérêts français. — La non-reconnaissance légale de la Compagnie de Jésus en France ne fait rien à la question présente. On prend acte d'un fait de notoriété publique, conforme à la législation, utile au pays; c'est assez pour que le Gouvernement puisse,

veuille et doive le favoriser au dedans et au besoin, le protéger au dehors. Est-ce que nos ministères et nos travaux, tous nos colléges et nos missions sont sans valeur et sans intérêt ? N'est-ce pas le cas d'énumérer les missions des seuls jésuites français ? Nous avons en Chine le Tchély et cette immense province du Kiang-nan, avec ses deux grands centres de Shanghai et de Nankin; dans les Indes anglaises, les jésuites belges, ont Calcutta, les jésuites allemands Bombay, mais les jésuites français ont encore tout le Madouré: enfin en Asie, nous occupons la Syrie. Nous entretenons en Afrique les missions de la colonie algérienne, de Madagascar, Bourbon, Maurice et de tout l'Archipel africain. En Amérique, nous tenons la mission de New-York et du Canada, celle encore des Montagnes Rocheuses, plusieurs colléges dans les Etats-Unis et enfin l'œuvre de la transportation à Cayenne. Un quart des jésuites français est employé dans ces diverses missions : (496 sur 2000 environs). — Du reste, j'aime à le reconnaître, le Gouvernement apprécie l'importance des missions catholiques, même au point de vue de l'influence française, et nous en avons sans cesse la preuve au Ministère des Affaires Etrangères et au Ministère de la Marine. Eh ! bien, je l'affirme, supprimer à Rome la maison Généralice du Gesù, déplacer le centre de la Compagnie, c'est d'un seul coup nous frapper tous à la fois, presque nous décapiter, du moins nous désorganiser. Par la nature de notre Profession, dévoués à tous les services pour la sainte cause, et par contre, voués à toutes les persécutions, plus peut-être que tous les autres, nous avons besoin de direction et de protection, et je ne sais dire lequel nous serait le plus fatal, ou de nous séparer de notre chef, ou le séparer le P. Général du Souverain Pontife. — Sans doute le Gouvernement Italien le sait parfaitement, et loin d'en avoir souci, ni scrupule, c'est précisément, c'est parce qu'il le sait, qu'il le veut; cette fois, j'en conviens, il devine et frappe juste, et voilà déjà qu'il le fait, si toutefois on le laisse faire.

Mais la France, elle, n'a pas de raisons pour le vouloir, et elle en a pour ne pas le permettre. Elle ne peut plus agir; mais elle peut encore parler, et sans même forcer le ton, elle sait bien encore se faire entendre: Faites vos affaires, à la bonne heure! Dira-t-elle à l'Italie, mais ne défaites pas les miennes. Après tout, il n'y a pas de droit contre le droit. Ma profession est antérieure à la vôtre; vous êtes d'hier et moi, je date de Clovis. Rome est la capitale du monde, avant d'être la capitale de votre Italie. Tout catholique a droit de cité dans la ville éternelle, et puisque vous êtes venu de vous même vous poser et vous imposer ici, au moins souvenez-vous de l'adage: *Si Romæ fueris, Romano vivito more.* »

Cette note était suivie d'un appendice dans lequel le R. Père montrait l'honneur de la France intéressé à dire son mot dans une affaire " qui n'est au fond, disait-il, qu'une menée *Garibaldienne*, et une manœuvre *Bismarkienne*, donc une pression deux fois *Anti-française* " " C'est assez, poursuivait-il, si les ennemis de la France sont pour les mesures les plus radicales, le catholicisme, la Papauté, et spécialement la Compagnie de Jésus, la France sera contre ces mesures, et sauvera les principes, en sauvegardant ses intérêts. Si la Révolution Italienne était seule en cause, il suffirait d'avoir un peu de fermeté, et pour agir, la France n'aurait qu'à parler. Point de doute qu'une déclaration

nette de sa part ne fût d'un grand effet à l'étranger, car on respecte fort la France d'aujourd'hui, parce qu'on redoute la France de demain. D'ailleurs, les adversaires en cause sont d'un caractère essentiellement fanfaron; lâches autant qu'insolents, ils ont peur, dès qu'ils ne font pas peur. Cette même attitude du Gouvernement n'aurait-elle pas encore un excellent résultat à l'intérieur? Le pays n'a-t-il pas besoin d'une politique conservatrice? Et l'expérience n'a-t-elle pas assez montré que la Providence avait rattaché les Destinées de la France à celles de l'Eglise?

Mais la politique Prussienne est derrière la Révolution Italienne; il faut donc beaucoup de prudence. Un pays, qui a l'honneur de s'appeler la France, s'il avance une fois, ne doit pas reculer. Or nous ne sommes pas à l'heure d'un casus belli. — On ne peut donc agir que par la voie Diplomatique. Mais pour rendre cette action plus libre dans ses formes et cependant plus énergique pour le résultat, si au lieu d'être isolée, elle devenait simultanée? Plusieurs Gouvernements, même non catholiques, voudront bien s'associer à une pacifique intervention du Gouvernement français. Enfin il est une proposition sur laquelle j'insiste de toutes mes forces. — Si l'injustice doit prévaloir contre le Droit, si l'acte inique se consomme, je demande, et je demande, au nom du premier de tous les droits, celui d'une propriété incontestable et inaliénable, au nom de notre cause Religieuse, comme aussi des intérêts historiques, scientifiques et littéraires, que le Gouvernement Français veuille bien prendre sous sa protection et sous le scellé de l'Ambassadeur, les Archives de la Compagnie conservées dans la maison Généralice du Gesù. Il y a là des trésors dont la perte serait irréparable; on ne refait pas des Archives, comme des bibliothèques; et on peut être sûr que la main Italienne pillera tout ce qui ne sera pas sous le Sceau de la France."

Ces demandes si pressantes et si justes furent écoutées avec courtoisie, et le R. P. Provincial eut la promesse qu'elles seraient prises en considération. Mais elles renfermaient aussi des craintes que l'avenir ne justifia que trop, et que la politique suivie jusqu'alors par le Gouvernement dans ses rapports avec le S. Siège ne rendait que trop légitimes. Les Evêques en faisant la démarche qu'on leur avait demandée auprès de M. Thiers n'avaient pas une plus grande confiance. " Je crois peu à l'efficacité de nos lettres" écrivait l'Archevêque de Bourges." " J'écrirai demain à M. Thiers, dit Mgr. Pie; mais humainement, tout est perdu, même de ce côté." " Je désire que cette démarche ait l'effet qu'on en attend, écrit de son côté, le Cardinal Archevêque de Besançon; mais je n'y crois pas; .... M. Thiers répondra ou fera répondre quelques lieux communs et tout en restera là."

Monsieur Thiers fit en effet répondre par son secrétaire:.

Présidence de la République. Versailles, le 18 janvier 1873.

Monseigneur,

Réponse du Gouvernement aux lettres des Evêques.

J'ai mis sous les yeux de M. le Président de la République la lettre où vous voulez bien l'entretenir du maintien des établissements religieux reconnus nécessaires au Gouvernement spirituel de l'Eglise. Par ordre de M. le Président, j'ai transmis votre lettre à M. le Ministre des Affaires Etrangères que ces questions regardent spécialement. Mais vous pouvez être assuré que le Gouvernement français, qui partage votre juste sollicitude, ne néglige rien pour défendre la cause des établissements religieux à Rome. En ce qui concerne particulièrement le Collège Romain, qui fait honneur à la Science Italienne, le Gouvernement ne cessera de faire valoir les raisons qui peuvent en faire espérer la conservation. Vous n'ignorez pas que le Gouvernement Italien lui-même rencontre dans l'opinion des Chambres des difficultés dont il ne peut pas toujours triompher; et quant au Gouvernement de la République, il veillera avec un soin constant, croyez-le bien, aux grands intérêts moraux et religieux du pays. Mais aussi vous comprendrez, Monseigneur, la réserve dans laquelle il est obligé de se renfermer sur un sujet aussi délicat et aussi grave.

Agréez, Monseigneur, etc... B. St Hilaire.

Cette lettre nous paraît avoir été parfaitement caractérisée d'avance par le Cardinal de Besançon; elle peut sembler polie; mais elle est vague, indéterminée, et en définitive, elle ne promet rien: le Jésuite qui faisait l'objet spécial de la demande des Evêques parce qu'il était plus menacé n'est pas même nommé, et la dernière phrase dans laquelle le secrétaire de la Présidence rappelle aux Evêques " la réserve dans laquelle est obligé de se renfermer le Gouvernement sur un sujet aussi délicat et aussi grave" ouvre le champ à toutes les conjectures les plus défavorables.

Malgré cela, cette intervention imposante et presque unanime de l'Episcopat français ne laissa pas d'avoir du retentissement et de faire naître des appréhensions chez les spoliateurs. Ils cherchèrent au moins pour un temps, à se donner contenance, et à se faire un visage d'honnêtes gens. " Ces lettres, dit d'un ton hypocrite l'officieuse *Opinione*, pourraient faire croire à quelques uns qu'on veut supprimer les ordres religieux et expulser leurs généraux. Or, c'est entièrement inexact; on ne supprimera pas un moine; par conséquent on ne supprimera pas un seul généralat, et on n'ôtera pas à l'Eglise le moyen de les maintenir. L'Etat veut seulement qu'il n'y ait aucune ingérence de leur part, et il laissera l'Eglise accomplir son développement même en ce qui concerne les ordres religieux."

(*Univers*, 3 février 1873.) Le masque ne tardera pas à tomber.

Efforts tentés en Belgique par l'Episcopat.

Les Evêques de Belgique parlèrent à leur tour; au nom du droit des gens, ils conjurèrent leur Gouvernement de joindre son action à celles des autres puissances catholiques pour arrêter à Rome la destruction des ordres religieux; car cette destruction, disaient-ils, entraînerait fatalement celle d'institutions " qui sont les œuvres de la catholicité, et qui par leurs fondateurs, par leur but, par leurs membres, par leurs élèves et par leurs bienfaits, ont un caractère évidemment international."

(*Univers*, 21 fév. 1873.

Attitude de l'Autriche.

En Autriche, il se faisait aussi des efforts. L'intervention du Gouvernement fut demandée au moins en faveur du Collège Romain; le Ministre des Affaires étrangères accueillit la demande et fit la promesse. " Sa Majesté elle-même, écrit de Vienne la personne qui avait bien voulu prendre en main cette affaire, Sa Majesté qui aime sincèrement la Compagnie, m'a donné l'assurance de sa protection." Mais les récentes Bracasseries faites à nos Pères de Venétie réfugiés dans le Tyrol, ne permettaient guère de faire fonds sur cette assurance. Du reste, au Ministère des affaires étrangères d'Autriche, on avait reçu de bonnes nouvelles de M. Visconti-Venosta, et on aimait à se reposer sur la sincérité et la fermeté du Ministre de Victor-Emmanuel. " Hier, écrit la même personne, est arrivée une Dépêche de M. Visconti-Venosta, il y déclare qu'il tiendra ferme sur l'article 2 de la loi, et ne concédera pas l'exclusion du Gesù, qu'il taxe d'une puérilité. En outre il dit, que la commission qui a été nommée pour proposer la loi à la Chambre, se prononcera dans le même sens". Nous verrons la suite de cette Dépêche, et quelle sera la fermeté de M. Visconti-Venosta et de tout le Cabinet Italien.

De la Hollande.

La Hollande ne donna pas même une promesse. On pouvait attendre mieux d'un Gouvernement qui avait autorisé les zouaves pontificaux, et qui répudiant les traditions d'intolérance des siècles précédents accordait aux catholiques une liberté tout à fait inusitée. Mais la franc-maçonnerie et peut-être la pression d'un redoutable voisin ramenèrent le Gouvernement de la Haye à ses errements anciens; et une lettre collective des Evêques adressée au roi sur la question présente demeura sans réponse. En effet, la crainte du grand Chancelier de l'Empire d'Allemagne fermait toutes les bouches, et arrêtait sur les lèvres toute revendication trop hardie. Les Evêques l'avaient prévu et annoncé d'avance.

Insuccès de toutes les démarches.

" Le Gouvernement italien, dit le *Journal de Florence*, tout en nourrissant le désir de supprimer les maisons religieuses, veut faire bonne contenance en face de l'Europe, et avoir l'air d'être forcé par la Démocratie à recourir aux mesures extrêmes. Hélas! il ne doit plus avoir grand besoin de poursuivre ce rôle de Dissimulation: il a sondé tous les cabinets de l'Europe, et il n'a trouvé nulle part un visage sévère. Vous voulez supprimer les ordres religieux, lui a-t-on dit, allez, c'est votre affaire. Plusieurs journaux, il est vrai, ont parlé de remontrances officielles venues de l'étranger au sujet de la loi de suppression. Il n'en est rien, et nous tenons d'une source des plus authentiques que *pas un* membre du corps Diplomatique résidant à Rome n'a reçu l'ordre d'intervenir dans la question de suppression." (*Univers*, 10 février 1873.)

Rien n'est plus catégorique. Le Souverain Pontife ne pensait pas d'une autre manière: " Il faut espérer dans le ciel, disait-il, car les puissances ne veulent rien faire d'efficace en faveur des derniers restes des institutions monastiques en Italie". (*Univers*, 9 fév. 1873.)

VII.

Les attaques recommencent contre le Collège Romain.

Pendant qu'on tentait ces démarches infructueuses auprès de la Diplomatie, la question de la suppression faisait de rapides progrès. Un des premiers actes de la Junte nommée par le *Comité privé* pour étudier le projet de loi concernant les corporations religieuses, fut de déclarer le Collège Romain établissement local destiné à la seule ville de Rome, et sans aucun caractère international. C'était un mensonge manifeste et une menace trop facile à saisir. Les Recteurs des Collèges étrangers par une note commune adressée à M. Lanza, président du Conseil des Ministres, protestèrent contre une pareille allégation et par les preuves les plus évidentes et les plus incontestables, ils établirent l'internationalité du Collège Romain.

Protestations des Recteurs des Collèges étrangers.

Excellence,

Le 11 Novembre 1870, nous, Directeurs des Collèges étrangers germanique, anglais, écossais, belge, français, latin-américain et polonais, avons protesté contre l'occupation des écoles du Collège Romain, où venait s'instruire la jeunesse nationale étrangère confiée à nos soins. A cette protestation, il n'a pas été répondu. Aujourd'hui paraît une décision de la Junte qui n'est précédée d'aucune espèce de considérant, et ainsi conçue: "La Junte nommée en vertu du décret royal du 29 avril 1871 pour examiner les conditions juridiques des établissements religieux étrangers de Rome, ayant été invitée par le Gouvernement à donner son opinion sur le projet en date du 9 décembre 1871, émet l'avis que le Collège Romain doit être considéré comme un institut destiné à la ville de Rome, et non comme un établissement international. Cet avis fut adopté par le Gouvernement."

Cette décision pose un principe dont il semblerait résulter que le Gouvernement ou le Municipe a le pouvoir, si cela lui plaît, de supprimer ou de modifier le Collège Romain.

Nous, Directeurs susdits, nous associant à tous ceux qui ont un égal droit à l'enseignement du collège Romain, nous protestons de nouveau, pour fortifier les arguments de notre première protestation et y joindre d'autres raisons qui peuvent peser d'un grand poids dans la question présente.

Ne connaissant pas les raisons adoptées par la Junte pour justifier son opinion, nous ne pouvons y répondre. Mais nous pouvons établir notre raisonnement de manière à réfuter les conclusions de la Junte: à savoir que le Collège Romain est destiné à la ville de Rome et n'est pas un établissement international. — Et d'abord, il se présente à nous une réflexion très simple. Si le Collège Romain avait été destiné à la ville de Rome, comme il est surtout une institution ecclésiastique, les clercs romains auraient dû en fréquenter les cours. Or, l'entrée du collège leur avait été interdite par le Pape, qui avait enjoint aux clercs de Rome de fréquenter exclusivement les cours du Séminaire romain.

Allons maintenant au fond de la question. I.— La destination d'une institution peut être déterminée, soit indirectement par les circonstances qui ont accompagné sa fondation, soit directement, par la volonté du fondateur. 1°— En consultant l'histoire authentique de l'époque où la fondation a eu lieu, et sur laquelle personne n'a aucun doute, nous trouvons que les Pères du Concile de Trente,

représentants de l'Eglise universelle, étant venus à connaître les heureux commencements du Collège Romain, qui, à la fin de l'année 1560, comptait 900 étudiants appartenant à seize nations différentes au moins, chargèrent le premier légat du Pape à ce Concile le cardinal Morone (auquel s'unit le cardinal de Lorraine), de prier le Pape, en leur nom, de faire du Collège Romain une institution stable et perpétuelle; les cardinaux s'acquittèrent de leur mission. Un institut qui devait desservir les intérêts étrangers, devait être secouru par les fonds étrangers. A quelque temps de là, Pie IV écrivit aux souverains de l'Europe, et nominativement à l'empereur Ferdinand d'Autriche, aux Electeurs catholiques, aux Doges des républiques, au roi très-chrétien Charles IX, et à Philippe II roi d'Espagne, et leur demanda d'aider par des subsides convenables l'Université naissante, *afin de lui permettre*, observait le Pape, *d'être utile à tous les membres de l'Eglise*. Aussitôt, en réponse à la lettre pontificale, affluèrent à Rome des sommes d'argent venues de l'Espagne, du Portugal, de l'Autriche, etc. Dans une lettre adressée à Pie IV, l'empereur Ferdinand Ier, parlant du Collège Romain, s'exprimait ainsi: *Depuis beaucoup d'années, nous accordons à ce Collège un subside annuel.* — Cette page d'histoire aboutit à une conclusion bien différente de celle imaginée par la Junte. — 2°. — La destination du Collège peut être également inférée, avons-nous dit, de la volonté du fondateur. Le fondateur est Grégoire XIII, qui, ratifiant ce qui avait été fait par ses prédécesseurs, fit élever le majestueux édifice actuel. Le 11 janvier 1582, il posa la première pierre, sur laquelle on peut lire l'épigraphe suivante: *Religionis causa — Gregorius XIII Pont. Max. Bonon. — Collegii Romani Societatis Jesu — Amplissimo Reditu Aucti — Ædes ad Omnes Nationes — Optimis Disciplinis Imbuendas — Ære Dato Extruens — Primum In Fundamenta Lapidem Conjecit — MDLXXXII.* — Ce document est péremptoire et nous dispense d'ajouter d'autres preuves. Il suffit pour détruire les deux arguments invoqués par la décision de la Junte, à savoir que le Collège Romain est destiné à la ville de Rome, et n'est pas un établissement international.

II. — Considérons maintenant le concours matériel fourni au Collège et les titres qui en dérivent.

1. La ville et le municipe de Rome n'ont jamais contribué pour aucune part à l'entretien du Collège Romain.

2. Les Papes lui ont accordé des subsides, mais subsides non puisés au trésor public; ces subventions étaient prises au contraire sur leurs fonds particuliers et sur les fonds ecclésiastiques dont ils disposent comme Papes.

3. Les subventions venues de l'étranger ont été données en vue de la destination internationale du Collège, et elles ont complété la fondation et la dotation. — Aujourd'hui, les nations étrangères ne peuvent renoncer aux droits que leur confère le concours pécuniaire qu'elles ont fourni à la fondation et à la dotation du Collège Romain, afin de venir en aide à leurs nationaux, comme elles ne peuvent renoncer aux subsides accordés par les Papes au Collège Romain pour secourir les sujets de ces nations étrangères.

III. — Mais la question s'élargit encore. Le Collège Romain est, d'après la volonté du fondateur, revêtu d'un caractère international, et nos droits internationaux, comme collèges étrangers, se réunissent

dans ce collège par l'instruction qu'on y donne. De là, découle un double droit international, dont l'un consiste à donner et l'autre à recevoir l'enseignement du collège. Si le premier est frappé, le second est atteint du même coup. — Nos collèges sont uniquement des domiciles de jeunes étrangers ; ils ne renferment aucune école et ne possèdent aucun moyen d'en avoir. Incomplets par eux-mêmes, ils sont complétés par l'Université du Collège Romain, où ils vont chercher la science qui leur est nécessaire. Si l'on fait disparaître le Collège Romain, c'est une véritable mutilation qu'on nous fait subir, et la raison historique de nos instituts ne se justifie plus. Les nations étrangères ne permettront pas qu'un pareil préjudice soit porté à des établissements qui ont atteint le but pour lequel ils ont été fondés et dont la création et la dotation ont tant coûté à nos nationaux. — On voit maintenant combien d'intérêts moraux et matériels d'un caractère international se rattachent à l'existence du Collège Romain.

Nous ne doutons pas que nos Ministres n'appuient nos réclamations en faveur de la conservation de ce Collège, réclamations appuyées sur la volonté des fondateurs, sur l'origine des largesses qui lui ont été faites, et sur la prescription fournie par la possession trois fois séculaires de l'enseignement dont jouissent nos Collèges.

Nous envoyons copie de cette lettre à nos Ministres résidant à Rome, avec prière d'appuyer notre demande, et nous en expédions également une copie aux Évêques de nos nations respectives.

Nous avons l'honneur d'être, de Votre Excellence les très-humbles serviteurs. Rome 15 janv. 1873.

Signé : *A. Weinhuber*, Directeur du collège Allemand-Hongrois. — *H. O'Callaghan*, Directeur du collège anglais. — *A. Grant*, Directeur du collège Écossais. — *J. Kirby*, Direct. coll. Irlandais. — *Benedetto Mannoni*, Direct. coll. Gréc-Ruthène. — *Victor Van den Branden*, Présid. coll. Belge. — *Melchior Freyd*, Direct. Sem^re. Français. — *Ag. Santinelli*, Direct. coll. Pie latin-américain. — *J. Silas Chatard*, Direct. coll. Amér. des États-Unis. — *Pierre Semenenko*, Direct. coll. Polonais.

Univers, 7 février 1873. (*)

Les Romains voulurent joindre leurs protestations à celles des Recteurs des Collèges étrangers. Par les soins de la *Société romaine pour les intérêts catholiques*, une formule de protestation fut répandue parmi le peuple, et en peu de jours, elle fut couverte de près de 34.000 signatures. *Civiltà*, Ser. VIII. t. 1. p. 493. Mais que pouvaient des signatures pour effrayer le puissant ami de l'Allemagne du Nord ? Pendant que la Junte élaborait son projet de loi, le Gouvernement continuait à agir. Un décret du 21 janvier exproprié deux couvents, et un autre du 28 faisait subir le même sort à seize autres maisons religieuses. Parmi elles se trouvait notre maison de S. Eusèbe.

Expropriation de la maison de S. Eusèbe. 20 janv. 1873.

En vérité, qu'était-il besoin de Junte et de projet de loi ?

(*) La même thèse a été développée par le R. P. de Buck (Letters and notices, mars 1873. p. 4.) et par M. Armand Ravelet dans sa belle *Consultation pour les Ordres religieux de Rome*. Voir aussi un mémoire autographié ayant pour titre : *Quelques notes ébauchées sur la question Romaine au point de vue spirituel.*

La Junte paraissait le sentir; elle ne commença guère son travail d'une manière sérieuse que dans les premiers jours de février. Du reste, son dessein était arrêté, et l'Opinione ne surprit personne quand elle annonça dans son N° du 6 Avril que "la Junte avait changé notablement le projet," et que toutefois "elle avait disposé son esprit de manière à enlever toute occasion de graves désaccords entre elle et le Ministère." Le journal annonçait en même temps que la nouvelle rédaction avait été remise aux Députés. Civiltà, ser. VIII. V. 10. p. 238. La discussion publique allait bientôt commencer.

Discussion du projet de loi dans l'Assemblée: l'art. 2. et les maisons Généralices.

Elle s'ouvrit le 6 Mai; nous ne la suivrons pas dans ses détails. Il suffit de rappeler ce qui nous intéresse spécialement. Dans la séance du 17 Mai, la discussion de l'art. 2 amena la question des maisons Généralices. M. Ricasoli proposa un amendement extrêmement perfide dont tous les termes sont à peser. Il proposa donc d'attribuer au Saint-Siège une rente annuelle de quatre cent mille francs pour le maintien des généraux et des procureurs généraux des ordres religieux. Jusqu'à ce que le Saint-Siège dispose de cette somme, le gouvernement, selon lui, pourra, en confier l'administration aux généraux, qui disposeront aussi des locaux nécessaires pour leur résidence personnelle et leurs bureaux. M. Lanza déclara qu'il acceptait l'amendement Ricasoli, lequel fut approuvé par 220 voix contre 193. (Univers, 19 mai 1873.) Civiltà, ibid. p. 614.

Le journal de Florence démasque très bien la perfidie de cet amendement. "L'amendement Ricasoli, dit-il, adopté par la Chambre, ne s'éloigne pas du tout du système d'hypocrisie inauguré par la secte en Italie. C'est de plus le coup mortel porté aux corporations religieuses de l'étranger.

L'allocation de 400,000 francs faite au Saint-Siège est une dérision, en ce sens que la papauté ne pourra jamais accepter une aumône prise sur des biens ravis à l'Eglise. On offre, parce qu'on sait bien que l'on n'acceptera pas, et l'être ecclésiastique juridiquement existant à Rome est un mythe, car justement la loi a pour effet de détruire tous les êtres ecclésiastiques, et de leur ôter toute existence juridique. D'ailleurs, où se trouvera l'être ecclésiastique qui veuille accepter le bien d'autrui? Cet être, on le formera de sectaires ou de vieux-catholiques. Il y a encore quelque vilaine embûche là-dessous. La seconde partie de l'amendement est encore plus perfide que la première. On se passe d'argent, mais un général d'ordre a besoin d'une maison stable et de liberté d'action. — Or, d'après l'amendement, le ministère a la faculté de mettre à la porte quand bon lui semblera, tel général d'ordre qui ne lui plaira pas. C'est Lanza qui va mesurer l'espace nécessaire à la demeure d'un général d'ordre et de ses conseillers! C'est encore lui qui demeure arbitre suprême de la destinée des généraux, car il dépend de son caprice de les mettre à la porte ou tous ensemble ou l'un après l'autre. Ce n'est pas tout encore, in cauda venenum.

Les titulaires seuls, et seulement tant que durera leur office, seront conservés dans les maisons généralices. Traduit en action, cela signifie que dans cinq, ou au plus dans dix ans il n'y aura plus un seul général d'ordre religieux à Rome. En effet, dans plusieurs ordres

religieux, comme chez les carmes, les franciscains, l'office de général ne dure que trois ou au plus six ans. Donc à la première élection le général nommé sera mis à la porte. On sait en outre que les généraux des ordres où cette charge est à vie, sont presque toujours choisis parmi les religieux consommés par la sainteté et l'expérience lesquelles ne s'acquièrent guère qu'avec l'âge.

Les généralats à longue vie ne sont pas communs dans l'histoire des ordres religieux. Comme on voit, l'amendement Ricasoli est une dérision d'abord, et ensuite la condamnation à mort des ordres religieux. *Univers, 25 Mai 1873.*

Le Gesù est excepté du bénéfice de l'art. 2.

Malgré cela, cet amendement parut encore trop doux pour être appliqué à la Compagnie. Dans la séance du 27 Mai, les députés de la Gauche et bon nombre de ceux de la Droite réclamèrent en masse l'exception déjà votée dans le *Comité privé* contre la compagnie de Jésus. Plusieurs même des plus emportés proposèrent une expulsion pure et simple de la compagnie de Jésus et des corporations qui y sont affiliées. Ainsi avait fait le maître en Allemagne, et les serviteurs se faisaient gloire de copier le maître. Leur proposition ainsi que d'autres non moins violentes fut rejetée après une lutte très-vive. Le ministère avait déclaré qu'il n'abandonnerait pas l'art. 2. nous venons de voir qu'il y laissa faire au moins des brèches considérables. Pour sauver ce qui en restait encore, il consentit à sacrifier les Jésuites. Un membre de la Droite, intime ami du ministre de Falco, M. de Donno, proposa l'amendement suivant: " La faculté donnée au Gouvernement par le N.o 4 de l'art. 2. (c'est la faculté dont il est question dans l'amendement Ricasoli) ne s'étend pas à l'ordre des Jésuites." 196 voix votèrent cet amendement contre 146. - La bataille avait été longue et acharnée; elle n'avait pas duré moins de sept heures. *Civiltà, ibid. p. 615.*

C'était une grande victoire pour les ennemis de la Compagnie. Sans doute, tous les vœux n'étaient pas encore comblés, tous les plans n'avaient pas abouti. Mais le principal adversaire était abattu, et l'on pouvait prendre patience en attendant l'occasion favorable de faire subir le même sort aux survivants.

C'était aussi une défaite pour le ministère, et l'opinion ne lui sut gré ni de ce qu'il refusait, ni de ce qu'il accordait. En particulier, l'exception qu'il fit à l'art. 2. fut traitée tout à tout d'acte de violence inspiré par la passion et condamné par la raison, et d'acte de faiblesse et de timidité indigne d'un pays qui prétend se gouverner par les principes de la liberté. *Civiltà, ibid. p. 616.* - Quant à la Compagnie, elle eut le droit de se réjouir de cette exception: elle ne crut point la mériter; mais assurément elle n'en pouvait espérer de plus chère à son ambition.

Les Catholiques n'acceptèrent point ces faits; ils se crurent le devoir de protester et contre l'art. 2., et contre les modifications introduites dans cet article par M. Ricasoli, et contre l'exception étrange votée par la Chambre contre les Jésuites. L'injustice était trop révoltante en effet; elle appelait la réprobation de toutes les âmes honnêtes. - Les Sociétés catholiques de Rome au nombre de 78 élevèrent généreusement la voix: " Les Romains fidèles à l'Eglise, dirent-ils, dont le Seigneur a voulu que le centre fût placé dans leur ville,

Protestation des Sociétés Catholiques de Rome.

ne peuvent garder le silence en voyant menacées les institutions vénérables auxquelles la patrie doit d'insignes bienfaits religieux et moraux, ainsi qu'une grande partie de sa gloire scientifique et littéraire. Ils considèrent la guerre faite à ces institutions, notamment à la Compagnie de Jésus, si hautement méritante, comme très injuste au point de vue de la loi naturelle et divine, comme souverainement injurieuse envers le christianisme qui les a inspirées, favorisées et honorées, parce qu'elles constituent l'accomplissement le plus sublime des préceptes de l'Evangile; comme très nuisible à leur ville, puisqu'elle tend à priver les fidèles d'une lumière et d'un secours précieux, les familles d'un moyen d'éducation religieuse et civile, en tout digne de confiance.— Aucune considération ne peut justifier une mesure qui viole la liberté individuelle en ce qu'elle a de plus intime et de plus sacré: une mesure qui dépouille, renverse et détruit sans raison des institutions nées sous la protection des lois.— Des pays de civilisation ancienne et moderne et jouissant d'une liberté véritable, quelques-uns même non catholiques, ont au milieu d'eux ces institutions et leur accordent une entière et légale protection, en sorte qu'on ne saurait comprendre comment, lorsqu'on proclame ici l'immense avantage d'un régime nouveau, la liberté et la justice soient toutes deux foulées aux pieds avec une telle iniquité, et au grand préjudice de citoyens paisibles qui ne violent aucunement les ordonnances civiles. — On parle du vote populaire; mais il y a peu de mois à peine que des milliers et des milliers de Romains ont donné leur nom au Pontife, en protestant contre ces actes. Si tous leurs noms n'ont pas été publiés, on connaît du moins les noms de ceux qui ont présenté les protestations et les signatures, et leur caractère personnel est une garantie suffisante. Les Romains, peu nombreux, qui signent ici sont les interprètes fidèles de l'immense majorité de leurs concitoyens, et ne craignent pas d'être démentis. Ils espèrent que leur voix, qui est la voix de la justice commune et de la foi professée par toute l'Italie et passée dans l'histoire, dans les lettres, dans les arts, en ce que l'Italie a eu et garde de plus glorieux, parviendra au cœur des hommes qui doivent prononcer un jugement, et que ces hommes se souviendront que ce jugement sera un jour apprécié par l'histoire et par Dieu. — Mais la présente déclaration dût-elle être inutile, elle attestera du moins au monde catholique que la volonté des maîtres actuels de Rome n'a certes pas été la volonté des Romains. *Rome, 28 Mai 1873.*

Suivent 248 signatures des présidents, officiers et présidentes des Sociétés qui composent la fédération appelée *Piana*, de Pie IX. Les membres de ces sociétés, qui forment la presque totalité de la noblesse, de la bourgeoisie, des artisans et du peuple de Rome, ont tous adhéré sans exception à cette déclaration. *Univers, 11 juin 1873.*

Des Généraux d'ordres.

Les Généraux d'ordres et les Procureurs généraux au nombre de 32 parlèrent à leur tour. Leur protestation fut adressée le 3 juin au roi, au président du conseil des ministres, aux présidents du Sénat et de la Chambre des députés.

" La Chambre des Députés du royaume d'Italie a discuté, du 6 au 26 mai, une proposition de loi

ayant pour but d'étendre à la ville et à la province de Rome les dispositions en vigueur dans le reste de l'Italie, sur les corporations religieuses et la conversion des biens ecclésiastiques. Outre les modifications très-graves apportées par la Commission au projet du ministère, la Chambre, dans la discussion et le vote de chaque article, a encore ajouté à chacun d'eux des dispositions nouvelles plus odieuses et plus subversives de tout droit, qui anéantissent, pour ainsi dire, toutes les familles religieuses, et confisquent toutes leurs légitimes propriétés. Dans plusieurs séances tenues pour la discussion du projet de loi, sans parler des atteintes portées à la justice de la cause et de l'incompétence du jugement, il fut prononcé divers discours publics, où apparaît le plus incroyable mépris de la vérité, de la justice et de la religion.

Le monde catholique tout entier, et même ceux d'entre les hérétiques et les infidèles qui ont conservé un peu de raison et d'honnêteté naturelle pourront en juger comme il convient. — Or, le Souverain Pontife, seul juge établi par Dieu en tout ce qui concerne l'Eglise et les institutions religieuses, ayant hautement protesté, et déclaré nul et de nulle valeur tout attentat qui serait fait aux corporations religieuses, et aux propriétés qu'elles possèdent légitimement, nous, soussignés, Supérieurs et procureurs généraux des divers Ordres religieux résidant à Rome, nous regardons comme un devoir strict, non seulement d'adhérer aux sentiments exprimés par le Vicaire de Jésus-Christ, à qui nous sommes immédiatement soumis, mais de protester d'une manière spéciale en notre nom et au nom des familles religieuses dont Dieu nous a confié le gouvernement, selon les règles de la perfection chrétienne et des conseils évangéliques, et selon les lois et constitutions approuvées par le Saint-Siége apostolique.

C'est pourquoi, renouvelant nos protestations, et rappelant les motifs allégués dans la circulaire que nous avons adressée, à la date du 4 octob. 1871, à tous les ambassadeurs, ministres, chargés d'affaires et consuls accrédités près le Saint-Siége, et dans laquelle il était prouvé avec évidence que l'extinction des corporations religieuses existant à Rome, est un attentat odieux et manifeste contre les droits de ces ordres religieux, contre les droits de la catholicité tout entière, et principalement contre les droits spirituels inhérents au chef visible de l'Eglise;

Nous protestons de nouveau, et en particulier contre les blasphèmes

et les outrages à Dieu et à la sainte religion, qui ont été dans cette circonstance impunément proférés, contre toutes les injures par lesquelles la personne sacrée et l'autorité du Vicaire de Jésus-Christ ont été offensées, contre l'impiété dont ont fait preuve les rapporteurs de la Commission, qui au mépris de l'Evangile, n'ont pas craint d'affirmer que les conseils évangéliques, c'est-à-dire les vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, sont contraires à tout progrès matériel, moral et intellectuel.

Nous protestons contre l'incompétence et la contradiction de ceux qui après avoir juré de maintenir ce qui existait, après avoir solennellement promis au monde catholique de laisser intacte l'autorité de l'Eglise, proposent et décrètent des lois contraires au premier article de la Constitution, et qui violent outre mesure l'autorité spirituelle du Souverain Pontife et les saintes lois de l'Eglise.

Nous protestons contre les calomnies, les fausstés et les mensonges, qui sans fondement et sans preuve aucune, ont été répandus et débités dans le public contre les institutions et les personnes religieuses, qui ont le droit de maintenir intactes leur réputation et leur renommée.

Nous protestons contre l'expropriation violente des maisons et couvents, contre la spoliation des biens et propriétés appartenant à nos Ordres respectifs, réservant contre tout injuste envahisseur et possesseur les droits inhérents à chacun d'eux, droits dont aucun pouvoir laïque ne peut légitimement les priver.

Contre de telles iniquités, nous en appelons au Souverain Pontife, Vicaire de J-C sur la terre, aux évêques et pasteurs des âmes, qui sont les tuteurs, les gardiens et les défenseurs des biens ecclésiastiques;

Nous en appelons à tous les fidèles catholiques répandus dans le monde entier, à la charité desquels sont dûs en grande partie les biens et propriétés religieux donnés à l'Eglise pour la splendeur du culte et la propagation de la foi;

Nous en appelons au droit individuel d'association et de propriété, au droit des gens et au droit international, qui tous trois militent en faveur de notre existence et de nos propriétés;

Nous en appelons au jugement de toute personne de bon sens et civilisée qui se dirige d'après la raison et la foi;

Nous en appelons enfin au jugement du juge suprême des vivants et des morts, à Dieu tout-puissant, qui ne fait point acception de personne, et dont la justice inexorable saura bien, dans un avenir quelconque, venger l'honneur et

les droits des calomniés et des opprimés. Quant à nous, nous le supplierons assidûment et de tout notre cœur de se montrer miséricordieux à l'égard de nos calomniateurs et de nos oppresseurs, et de leur épargner les peines et châtiments temporels et éternels qu'ils pourraient avoir encourus, à raison de l'iniquité de leurs actes. —— Rome, le 2 Juin 1873.

(Suivent les signatures, au nombre de 82.) V. Univers, 8 Juin 1873. — Civiltà, Ser. VIII. t. 12 p. 718.

La Consultation de M. Ravelet.

Un éminent jurisconsulte de France, M. Armand Ravelet, rédacteur du journal Le Monde, et Avocat à la cour d'appel de Paris, n'avait pas attendu le vote de la Chambre pour faire entendre la voix de la justice indignement méconnue par les légistes de la révolution italienne. Dans une savante Consultation pour les Ordres religieux de Rome contre le Gouvernement italien, il démontra d'avance que si la loi venait à être votée, elle serait nulle et sans valeur, au point de vue du droit naturel, du droit international positif et du droit italien lui-même, et ne pourrait avoir aucun effet juridique. Le Gouvernement de Victor-Emmanuel ne fut pas arrêté par ces fières remontrances, mais il s'en montra vivement irrité; il fit saisir deux feuilles catholiques, l'Osservatore Romano et la Voce della Verità, qui s'étaient empressées d'insérer dans leurs colonnes la savante Consultation.

Les adhésions arrivèrent de toutes parts à M. Ravelet. Le Monde et l'Univers publièrent les noms d'une foule considérable de magistrats, de jurisconsultes et d'avocats de tous les pays qui se ralliaient à ses conclusions. Le Souverain Pontife voulut lui-même féliciter l'auteur, et il l'honora d'un Bref, où il lui donne les noms de vrai catholique et de vrai jurisconsulte. Les larrons n'en gardèrent pas moins leur butin; pour en assurer la possession, il ne leur restait plus qu'une formalité à remplir: ratifier le vote par le sénat, et le revêtir de la signature du roi.

Les Généraux d'Ordres auprès du Saint-Père. Le R.P. Becks lit une adresse. 12 juin 1873.

En attendant que ces prescriptions du régime parlementaire fussent accomplies, les Généraux des Ordres dépouillés se rendirent au Vatican. Ils allaient chercher auprès du Père commun des fidèles la force et la consolation, et mêler leurs épreuves à celles du Pontife prisonnier.

"Hier, 12 juin, raconte le Journal de Florence, les Généraux d'Ordres religieux se sont réunis autour du Vicaire de Jésus-Christ, pour leur renouveler leur amour et l'expression de leur entier dévouement. Le jour était bien choisi. Nul n'ignore en effet que la Fête-Dieu était autrefois solennisée à Rome avec une pompe extraordinaire. Le Souverain-Pontife, précédé des éminentissimes cardinaux, des chapitres, du clergé séculier et régulier, et suivi des autorités civiles et militaires, se

montrait aux Romains et aux nombreux étrangers de passage dans la Ville éternelle tenant en mains le très-saint Sacrement .... L'on ne peut qu'apprécier la pensée délicate des Généraux d'Ordres, qui ont voulu déposer en un pareil jour, aux pieds de Sa Sainteté, le tribut de leur amour et de leur vénération. . . . Le R.R.P. Beckx a donné au nom de ses vénérables collègues, lecture d'une magnifique Adresse, à laquelle le Souverain Pontife a répondu avec la fermeté et l'énergie qu'il sait si bien déployer en pareille circonstance." *L'Univers*, 17 juin 1873.

On peut dire en effet qu'il convenait au plus persécuté de tous d'élever la voix en cette circonstance, et de la part des Chefs d'Ordres, ce fut une attention pleine de délicatesse de laisser la parole au vieillard qui portait le poids de tant d'épreuves. Le R.R.P. Beckx s'exprima ainsi au nom de tous :

"Très Saint Père, ——— Les graves afflictions qui oppriment depuis longtemps déjà les bons fidèles, en voyant l'Eglise de Jésus-Christ si universellement persécutée, loin de diminuer, s'aggravent de jour en jour en proportion de l'audace et de la violence toujours croissantes de ses ennemis. Nous avons, il est vrai, non seulement la ferme confiance, mais la certitude infaillible que l'Eglise, fondée sur la pierre angulaire qui est le Christ, résistera à tous les chocs et prévaudra contre toutes les forces de l'enfer, mais nous ne pouvons nous empêcher de nous plaindre, nous aussi, du mal qui se fait impunément, et du préjudice très-grave qui en résulte pour les âmes exposées à mille dangers, au milieu d'une si grande perversité de maximes immorales et irréligieuses qu'on favorise et qu'on propage de tous côtés.

Un des graves motifs de notre affliction, est de voir toutes les communautés religieuses exposées aux angoisses et aux contradictions, et sur le point d'être expulsées par la force de leurs asiles sacrés, dépouillées de leurs propriétés, et repoussées au milieu des périls du siècle. Toutefois, au milieu de si vives amertumes, nous trouvons une grande consolation dans la vigueur avec laquelle Votre Sainteté prend notre défense contre l'ennemi commun, comme aussi dans la faveur qui nous est accordée de venir souvent aux pieds de Votre Sainteté, et de déposer nos peines dans son cœur paternel ; nous y puisons du courage, et l'exemple de la générosité, de la force et de l'espérance dans le secours divin. Oui, nous espérons que le Seigneur ne tardera pas à venir à notre secours, et nous espérons *contra spem in spem*.

Mais, qu'il me soit permis de le dire, le motif le plus puissant de notre espérance, c'est vous, Bienheureux Père. Parmi les signes que le Seigneur nous donne de sa prédilection pour l'Eglise, le plus remarquable, le plus lumineux et le plus caractéristique,

est la conservation de la précieuse santé de Votre Sainteté, au-delà du terme que n'ont jamais dépassé les précédents Souverains Pontifes. Ce précieux signe, qui console tous les bons, nous encourage à espérer que les prières de toute l'Eglise seront bientôt exaucées, et que par l'intercession de la Bienheureuse Vierge Marie, laquelle doit à Votre Sainteté le plus beau joyau de sa couronne, le Seigneur rendra à l'Eglise cette paix qui est l'objet du désir du monde entier, et que le monde attend avec le triomphe de la justice et de la vérité.

Aujourd'hui, plus que jamais, nous nous sentons engagés à prier avec la plus grande effusion de nos cœurs, afin que le Seigneur hâte le moment de ses miséricordes sur son Eglise, et conserve pendant de longues années la vie et la santé précieuses de Votre Sainteté, de laquelle nous implorons avec confiance pour nous et pour nos familles religieuses la bénédiction apostolique. » *Civiltà, Ser. VII. V. II. p. 91. - l'Univers, 19 juin 1873.*

Réponse du S. Père. Le Souverain Pontife répondit :

" Je m'associe pleinement aux justes plaintes que vous venez d'entendre, et qui s'élèvent au sujet de la triste situation présente et du pouvoir que, pour un moment, Dieu a voulu donner à l'enfer. En vérité, il semble que nous n'ayons qu'à répéter maintenant ces paroles : hæc est hora vestra et potestas tenebrarum. D'où vient en effet, si ce n'est du prince des ténèbres et de ceux qu'il inspire, cette frénésie cruelle qui pousse à assaillir des personnes inoffensives qui vivent tranquilles dans la solitude de leurs cloîtres, afin de prier, d'étudier et d'embellir l'Eglise, laquelle, au moyen de ces soutiens et de ces défenseurs, se présente vraiment circumdata varietate ? D'où vient cette haine qui excite les mêmes hommes à priver ce Saint Siége de vaillants appuis, le peuple fidèle d'excellents ministres des sacrements, et de saints dispensateurs de la parole divine, d'où vient-elle, sinon de Satan lui-même et de ses satellites, incarnés dans l'homme, et qui voudraient déraciner la foi, et détruire, s'il était possible, jusqu'aux dernières traces du Catholicisme ?

Néanmoins, deux réflexions s'offrent à la pensée, et doivent servir à nous réconforter dans une si grande désolation. La première est que les âmes chères à Dieu doivent être éprouvées par la désolation. Quia acceptus eras Deo, necesse fuit ut tentatio probaret te. C'est ce que disait l'ange à Tobie pour lui expliquer le mystère de ses douleurs. De même aussi, l'Eglise purifiée par les tribulations se relèvera plus vigoureuse, et les Ordres religieux eux-mêmes pourront combattre de mieux en mieux les combats du Seigneur, après qu'ils auront triomphé des

efforts actuels de l'enfer qui tendent à la destruction de tout ce qui se présente sous l'aspect de la religion et de l'Eglise. L'autre motif de nous raffermir et d'espérer, c'est, pour moi, l'esprit de prière qui se réveille de toutes parts avec une nouvelle ardeur. Il n'est pas un coin de la terre où ne soit porté le nom de Jésus-Christ, pas un endroit où l'on ne prie pour les afflictions de l'Eglise. Or, cet esprit est un signe évident que la miséricorde n'est pas loin.

Et puisque Dieu a élevé notre bassesse jusqu'à nous faire ses coopérateurs dans le gouvernement de son Eglise, nous devons redoubler notre confiance en Lui, qui saura nous donner les forces nécessaires non seulement pour combattre, mais encore pour triompher. Les censures de l'Eglise, qui s'accumulent sur la tête des spoliateurs, c'est là encore une arme puissante dont Dieu se servira pour la défaite de ses ennemis. Je me rappelle avoir raconté plusieurs fois une anecdote concernant une personne que je connaissais, et cette anecdote, je veux la répéter. Au temps passé, quand je demeurais dans la maison des pauvres artisans (l'Institut dit de Tata Giovanni, dont Pie IX a été l'aumônier), je vis venir à moi un homme appartenant à une famille aisée, lequel me demanda un secours. — Eh quoi ! lui dis-je, n'appartenez-vous pas à telle famille, si riche des biens de la fortune, et qui fait partie elle-même d'une grande société qui a acquis un grand nombre de biens d'Eglise pour des millions ? — Depuis cette époque jusqu'à présent, me répondit-il avec des larmes dans les yeux, nos richesses s'en sont allées comme la fumée, c'est pourquoi je vous prie de me donner un petit secours, afin que je puisse retourner dans mon pays natal, et derrière les murs de l'habitation domestique, expier secrètement mes péchés.

Si je raconte ce fait, ce n'est pas qu'il soit unique, mais c'est qu'il ressemble à beaucoup d'autres qui ont eu lieu dans le passé, et qu'il est comme la prédiction des événements à venir. Plaise à Dieu que comme il prédit les conséquences de l'usurpation, il serve aussi d'exemple pour amener le repentir des usurpateurs.

Ayons confiance en Dieu, qui nous marque sa tendresse, même quand Il châtie. Ayons confiance qu'Il tournera son regard irrité contre ceux qui font le mal, ut pereat de terra memoriam eorum. Enfin, levons les yeux vers Lui, et pour nous réconforter davantage, demandons-Lui la grâce de supporter avec patience tout ce qu'Il permettra qui nous arrive. Recommandez-lui les besoins de toute l'Eglise et du vieillard qui vous parle, afin qu'Il me donne la force de prier pour tous, pour l'Allemagne, pour la France, pour l'Autriche, pour la Suisse, pour l'Angleterre,

pour l'Espagne, pour le Portugal et pour cette pauvre Italie. Ah! que Dieu vienne calmer la tempête, et ramener le navire dans le port du salut et du repos! Sans aucun doute, il viendra, et c'est avec cette foi que je lève la main pour vous donner la bénédiction du Seigneur, à vous et à tous les Ordres que vous représentez ... Benedictio Dei, etc ... Civiltà, ibid. p. 92. - L'Univers, 18 juin 1873.

Le projet de loi est voté par le Sénat, 17 juin — et signé par le roi, 19 juin 1873.

En effet, aucun secours ne venait des hommes. Le projet de loi fut présenté au Sénat le 16 juin, et le lendemain, 17, il fut voté par 68 voix contre 20; les autres sénateurs — plus de 200 — ne prirent aucune part aux délibérations. Le séjour de Rome leur déplaisait, ou leur causait une terreur secrète: ils aimaient mieux rester dans leurs provinces. Il n'y avait donc pas la majorité légale; mais c'était chose trop fréquente, pour qu'on se laissât arrêter par ce défaut de forme, et le roi revêtit de sa signature souveraine le vote des deux Chambres. (1). L'article 9. de la loi disait qu'il serait institué une junte composée de trois membres, que cette junte serait chargée de la liquidation et de la conversion des biens ecclésiastiques, et qu'elle prendrait le nom de Junte liquidatrice de la propriété ecclésiastique de Rome. L'article 10. ajoutait que "les administrateurs des maisons religieuses supprimées à Rome, devaient dans le délai de trois mois, présenter à la Junte un aperçu des biens, créances et dettes appartenant à la maison." Cette Junte fut formée le 19 juillet; mais elle déclara que le terme de trois mois marqué par l'article 10, courrait à partir du 25 juin, jour de la publication de la loi. Nous verrons que ce terme ne sera pas de beaucoup dépassé.

VIII.

Chute du ministère Lanza. - Avènement du ministère Minghetti. 10 juill. 1873.

Dans son ensemble, la loi du 25 juin était loin du premier projet. Le Ministère qui l'avait acceptée pour plaire à la Gauche, ne tarda pas à recevoir la récompense ordinaire de la faiblesse et des compromis. Elle avait été signée le 19; elle fut publiée dans la *Gazette Officielle* le 25; or, ce même jour, 25 juin, le Ministère ayant posé dans les Chambres la question de cabinet à propos d'une loi financière, ne ralliait autour de lui que 86 voix contre 157. La réponse était péremptoire; elle fut comprise. Après les atermoiements et les pourparlers habituels, le ministère Lanza donna sa démission, et fut remplacé par le ministère Minghetti, lequel entra en charge le 10 juillet suivant. Nous avons eu déjà l'occasion de nommer M. Minghetti. C'est lui qui dans le *Comité privé* avait engagé ses amis de la Gauche "à suivre pour

---

(1). Pour le texte de la loi, voir la *Civiltà*, Ser. VIII. v. 11 p. 227.

un temps la ligne de conduite adoptée par les modérés à propos de l'article 2, attendant des évènements l'occasion favorable de faire ce qu'il ne convenait pas de tenter encore. Les évènements avaient beaucoup fait ; nous pourons compter que le nouveau Président du conseil des ministres ne faillira pas au reste de la tâche.

Protestations des gouvernements de France et d'Autriche.

Il ne fut pas cependant, paraît-il, sans y rencontrer quelques difficultés. Un gouvernement plus ferme et plus chrétien venait de remplacer en France le gouvernement de M. Thiers. Le nouveau chef du pouvoir et ses ministres ne pouvaient pas regarder d'un œil indifférent ce qui se passait à Rome. Malgré les embarras de la situation, leur bouche ne fut pas muette ; elle fit entendre des *protestations*, ou pour le moins des *observations*. Les feuilles italiennes elles-mêmes furent forcées de le reconnaître ; seulement, elles s'obstinèrent à dire qu'il n'y avait pas eu *protestations*, mais *observations*. (voir l'Univers, 1er juillet 1873).

Voyage de Victor-Emmanuel à Vienne et à Berlin.

Quel qu'ait été le langage de la France et de l'Autriche qui unit sa parole à celle de la France, il est probable qu'il eût suffi à protéger les maisons généralices contre la loi du 25 juin, si M. Minghetti avait été réduit à ses seules forces. C'est pourquoi le Président du conseil décida son maître au voyage de Vienne et de Berlin. On dit que le succès fut douteux auprès de François-Joseph ; nous voulons le croire pour l'honneur de S. M. Apostolique. Mais à Berlin, le monarque excommunié fut reçu comme un membre de la famille par le persécuteur du Catholicisme et des Ordres religieux. L'alliance fut renouée plus intime que jamais entre les deux puissances. Le grand chancelier de l'Allemagne du Nord excita le zèle encore trop timide du roi d'Italie, et lui offrit avec l'autorité de son exemple la force de son bras.

Il serait difficile de dire au juste tout ce qui se passa dans ces tristes conférences ; mais on était en droit d'attendre les résolutions les plus extrêmes de la part des deux hommes qui les avaient provoquées, et qui en demeuraient les inspirateurs. Une guerre à mort y fut déclarée au Catholicisme par le Protestantisme révolutionnaire. Le gouvernement de Victor-Emmanuel, entraîné par la Révolution dans cette fatale alliance, se résolut à aller jusqu'au fond de l'abîme. La France n'inspirait plus aucune frayeur ou du moins les vainqueurs du 20 septembre affectaient de n'en avoir souci et de se moquer d'elle. Le glorieux anniversaire de leur entrée à Rome par la brèche de la Porta Pia, leur fournit une occasion toute naturelle de l'insulter. Tous les corps de l'armée française, et particulièrement les zouaves de Charette furent indignement tournés en dérision par une vile populace, et c'est à peine si la questure fit tardivement quelques semblants de répression. *Civiltà*, Ser. VIII. V. 12. p. 99. — *l'Univers*, 25 Sept. 1873.

Application de la loi du 25 juin 1873.

Le jour approchait donc où la dernière main allait être mise à l'œuvre de la spoliation. Le terme de trois mois fixé par la loi était sur le point d'expirer. La *junte liquidatrice* ne perdait pas le temps : à la fin de septembre, elle nomma une commission spéciale chargée de veiller à la conservation des bibliothèques, des collections scientifiques et des objets d'art appartenant aux maisons religieuses, et dont le Gouvernement se constituait héritier. Le 12 octobre, le bruit courut que la *junte* allait prendre possession d'un certain nombre de couvents et de monastères ; mais l'opération fut remise au 20. Le 15, la "Gazzetta officiale" publia un Décret en date du 13 octobre, par lequel étaient expropriés un certain nombre de maisons religieuses ; le Gouvernement marquait un délai de trente jours pour la prise de possession. Le même jour, tout était changé ; les Pères recevaient avis que le 20, le Gouvernement prendrait possession légale du Gesù, du Collège Romain, de St. André du Quirinal et de St. Eusèbe. (*)

" C'est hier matin 18, dit le correspondant de l'Univers, que les RR. PP. de la Compagnie de Jésus ont reçu la visite de la Junte dite *liquidataire* de la propriété ecclésiastique, venant annoncer que lundi 20 elle accomplira les formalités de l'occupation. Cette junte s'est présentée tant à la maison-mère du Gesù qu'au Collège Romain dont les Pères habitent encore une partie.

La junte a signifié aux Pères qu'ils devraient être tous sortis dans le délai de quinze jours à partir du jour de l'occupation légale de leurs maisons, en sorte que, tout compte fait, la compagnie abandonnera sa retraite le jour de la fête de tous les saints, et le gouvernement du roi Victor-Emmanuel y entrera le jour des morts. — Notre ambassadeur a pour les Révérends Pères une sollicitude, un empressement, un respect très émus. Il a pris toutes les mesures nécessaires pour recevoir à Saint-Louis des Français le R. P. Général et les assistants de la province de France, ainsi que les Pères français. — Son exemple et ses démarches ont pour effet de déterminer chez les Diplomates accrédités près le Saint-Siège une même conduite. Tous offriront, on l'espère, un asile aux Pères de leur nation. Le représentant espagnol, M. de Olanos, a déjà mis l'établissement de Monserrato à la disposition des assistants d'Espagne et des jésuites espagnols. (*L'Univers, 23 Oct. 1873.*) Le même journal écrit quelques jours après :

Rome, 20 octobre.

Prise de possession du Gesù. 20 oct. 1873.

"Le matin a commencé l'exécution : les bourreaux sont gantés, je le crois du moins, et M. le comte Pianciani qui prend chaque jour plus d'importance et qui met du raffinement à son œuvre, a su trouver pour l'exécution au Gesù un homme dont la main devait rendre le supplice plus cruel. C'est M. le prince Baldassare Odescalchi, assisté d'un Rabellion nommé Bobbio, et escorté de gendarmes et d'agents de police, qui est venu signifier aux RR. PP. de la maison professe du Gesù

(*) Le Noviciat de S. André et la maison de S. Eusèbe étaient depuis longtemps expropriés ; mais il y restait encore quelques Pères pour le service de l'église. Le Décret du 18 Oct. les renvoya et leur enleva le service de l'église qui fut donné à des prêtres séculiers.

la sentence inique. Est-ce au nom du roi, de la loi ou de la municipalité ? Peu importe, c'est tout un. Le prince Baldassare Odescalchi, favori de la révolution, qu'il méprise autant qu'il la craint, est descendant du grand pape Innocent XI (1676-1689.) Il est tout chargé de titres et fort riche en palais, en villas, en possessions vastes tant dans l'Etat de l'Eglise que dans le royaume de Hongrie. Sa famille compte beaucoup de personnages illustres dans la carrière ecclésiastique, entre autres Benedetto Odescalchi, cardinal en 1710, Antonio-Maria, cardinal en 1759, Carlo, cardinal en 1825. Ce dernier, qui eut une grande part au gouvernement de l'Eglise sous les Papes Léon XII, Pie VIII et Grégoire XVI, se dépouilla de la pourpre en 1838 pour entrer dans cette compagnie de Jésus à laquelle M. le prince Baldassare vient intimer ladite sentence.

Chose horrible, le neveu de ce vénérable Charles Odescalchi, mort en odeur de sainteté l'an 1841, dans la maison-mère du Gesù, ne craint pas d'insulter à sa mémoire, de troubler ses pieuses cendres et de se faire l'un des exécuteurs des hautes œuvres de M. le comte Pianciani. Comme celui-ci, il est sectaire et du parti le plus avancé. Rien n'a pu le retenir, pas même les prières et les larmes d'une mère qui est l'un des exemplaires les plus purs de la foi et de la piété romaines. Quelle douleur pour cette illustre et noble dame et qu'il faut bien que Dieu mesure sa grâce à cette douleur ! Un des religieux de la compagnie de Jésus disait avec un accent de tendre charité : "En voyant ce malheureux jeune homme, je le plaignais, et en dedans de mon âme, je priais pour sa mère."

Pie IX a toujours eu une bienveillance affectueuse pour Mme la princesse Odescalchi, et certainement dans cette circonstance, il ne manquera pas de l'assister des témoignages de sa compassion et de sa tendresse personnelle : le cœur d'un pape est ainsi fait.

On assure cependant que le visage du prince Odescalchi était empreint d'une sorte de terreur : il n'osait regarder personne en face, et quand il a dû passer devant les patriciens de Rome, qui étaient venus protester contre l'occupation de leur congrégation qui a son siège au Gesù, il a courbé la tête et a feint d'épousseter son vêtement. M. Bobbio, le tabellion, est un ancien élève des Jésuites. Jusqu'en 1870, il s'était montré très dévoué et avait possédé l'estime et l'affection de la compagnie. Puis, l'intérêt l'avait tourné brusquement du côté du Quirinal. De ces deux hommes, l'un croit sauver son argent, l'autre espère en gagner. Ils se trompent, le premier plus que le second. Quoiqu'il en soit, M. le comte Pianciani qui est l'ennemi implacable du clergé se flatte d'avoir grandement contristé les Pères par le choix du prince délégué et du notaire. (*L'Univers*, 25 octobre 1873.)

"L'Univers" donne ensuite d'après le "Journal de Rome" le récit de la prise de possession du Gesù. Nous laissons de côté ce récit pour reproduire la relation du P. Pierling :

Lettre du P. Pierling sur la prise de possession du Gesu de Rome.

Mon Révérend Père.

J'ai l'honneur de vous communiquer quelques détails sur la prise de possession du Gesu de Rome par la Junte liquidatrice.

Toujours exposée au danger d'être supprimée depuis le 20 Sept. et surtout depuis la sanction de la loi, qui n'accorde pas au Gouvernement la faculté de laisser au Chef de la Compagnie le local qu'il occupe, la maison professe n'a été conservée si longtemps que grâce aux efforts du T. R. P. Général, qui déploya la plus constante énergie pour détourner ou au moins pour retarder le coup fatal. A plusieurs reprises des mémoires détaillés furent communiqués partout les membres du Corps diplomatique accrédité près le St. Siège pour les engager à maintenir intacte l'existence d'une maison internationale, fondée par des étrangers pour la Compagnie tout entière et comprise en quelque sorte dans le nombre de celles que la triste loi des garanties réserve au Pontife spolié. La bienveillance de quelques personnages distingués permit de continuer la lutte pendant trois ans, mais le voyage de Berlin devait assurer le triomphe de nos ennemis. Ne trouvant partout que des approbateurs hardis ou de mieux complices, le ministère Italien résolut de céder aux instances du parti avancé et de sévir contre les religieux avant même que les Chambres ne fussent convoquées.

Dès les premiers jours du mois d'Octobre des bruits sinistres de suppression se répandirent dans les journaux officieux et l'assurance de leur langage prouvait bien qu'ils avaient reçu le mot d'ordre et qu'ils ne craignaient pas de démenti. Ce ne fut que le 18 Oct. que le P. Vice-Préposé du Gesu reçut la communication officielle, qui annonçait la prise de possession pour le 20 du mois courant. En effet au jour indiqué vers 9 heures du matin 14 individus se présentèrent pour l'accomplissement de cet acte. C'étaient les délégués de la Junte liquidatrice, le notaire Bobbio, ancien élève du Collège romain, était à leur tête, le prince B. Odescalchi représentait la municipalité, ils étaient accompagnés par le chroniqueur d'un journal obscur, qui prit des notes tout le temps et ne manqua pas de publier dès le lendemain une narration plus ou moins fidèle et pleine d'insinuations perfides. On les fit monter aussitôt dans une petite salle du premier, où nous avions coutume de nous rassembler après dîner, depuis qu'on nous a enlevé nos grands salons. Cette pièce avait été occupée jusque dans les derniers temps par les soldats, mise ensuite à notre disposition, elle avait été restaurée depuis peu. Son aspect est des plus simples, la seule chose qui frappe le regard c'est un crucifix avec un Christ de grandeur naturelle, qui date encore du temps de St. François de Borgia et qu'on avait fraîchement peint couleur de chair. Bobbio s'assit au bout de la longue table, placée au milieu de la chambre, à sa droite le prince Odescalchi, à sa gauche les autres employés. Les Pères et Frères du Gesu occupèrent les

chaises de paille rangées le long des murs. La vue des spoliateurs sacrilèges au pied du Crucifix faisait frissonner d'émotion et la pensée se reportait d'elle-même au Calvaire. Après un moment de silence, Bobbio déclara qu'il venait muni des pouvoirs de la Junte et accompagné de témoins pour prendre possession des meubles et immeubles " del già convento del Gesù " et pour distribuer les brevets de pension, qui est de 600 fr. par an pour les Pères et de 300 pour les Frères. Aussitôt commença la distribution, chacun de nous appelé par son nom et prénom, s'approchait de la table, signait la quittance et recevait son brevet. On avait commencé par les Frères et en suivant l'ordre inverse du catalogue le R. P. Général fut cité le dernier avec le même laconisme que les autres:
Beckx Pietro: Comme il s'était absenté exprès de la maison, il n'eut pas a paraître. Quelques jours après on lui apporta son brevet et après un moment de réflexion il dit: " Je partagerai le sort des autres " et signa la quittance. Cette distribution terminée le P. Vice-Préposé déclara qu'il se voyait obligé en conscience de protester contre la prise de possession de la maison. Le notaire, étant prêt à admettre tout ce qui ne serait pas offensif à la loi, le P. Armellini lut la protestation suivante dont une copie fut remise au notaire pour être enregistrée dans les actes:

« Le Supérieur de la maison du Gesù déclare qu'il cède uniquement à la force en subissant « l'acte, par lequel on prend possession de cette maison et qu'il maintient aussi sans le moindre préju- « dice tous les Droits de la Compagnie de Jésus sur cette même maison.

« Quant à la bibliothèque, qui se trouve dans cette maison du Gesù, il déclare qu'elle n'est pas « la propriété de la famille religieuse, qui habite la maison, par la raison qu'une partie en revient « au Préposé Général de la Compagnie de Jésus par disposition testamentaire du Cardinal Valenti « Gonzaga, comme il a été dit dans l'inventaire des biens de la maison du Gesù, et que l'autre se « compose de livres envoyés au Général lui-même, selon l'usage, par les écrivains de la Compagnie. »

20 Oct. 1873. Marco Rosi Sup^r.

Pour savoir au juste à quoi s'en tenir on jugea a propos de demander quelques explications sur le mode de procéder dans la prise de possession. Le notaire répondit que chaque religieux pouvait retenir tout ce qui est de sa propriété personnelle, mais que les biens de la communauté retombaient à l'Etat. Sauf d'instruction, il ne sut résoudre le doute soulevé par le P. Rubillon sur les bibliothèques des Assistants, mais trois jours après vint la réponse favorable et chaque Assistant put emporter ses livres. Sur cet incident la séance fut levée, le notaire annonça qu'il allait procéder à la vérification des inventaires et que tous avaient le droit d'y assister. Ces inventaires, demandés par la Junte, quelques mois auparavant, avaient été présentés par les maisons religieuses munis de protestations en règle.

On se dirigea immédiatement vers la grande bibliothèque. La surprise, causée par l'absence du catalogue, cessa lorsqu'on eût prouvé par des actes authentiques que le catalogue n'avait jamais existé. On prit copie de ces actes et les sceaux piémontais fermèrent les portes au-dessus desquelles on

voit St Ignace à Mauresse avec la légende: Liber exercitiorum S. P. I. bibliothecas Societatis aperuit. La bibliothèque de la Duchesse de Saxe, qui passe par disposition testamentaire a l'Empereur d'Autriche, fut scellée quelques jours après par un secrétaire de la légation autrichienne.

Le P. Procureur étant absent les Délégués ne s'emparèrent que plus tard des livres de compte, mais ils ne manquèrent pas d'exiger les 8.000 frs., payés quelques jours auparavant pour la partie expropriée. Un sourire ironique trahit leur méfiance, lorsqu'ils entendirent que toute la somme avait été déjà dépensée pour payer des dettes arriérées.

Le lendemain 21 Oct. vint le tour des chambres. Le notaire y entrait avec toute sa suite, faisait asseoir son greffier, notait le numero des chambres, le nom du religieux et sur son indication inscrivait sur des feuilles separées les objets appartenant à la communauté et ceux de propriété individuelle. Par une étrange coïncidence au moment même de cet acte je tenais sur mon bureau des autographes du célèbre P. Olescalchi, qui auraient donné lieu à de singuliers rapprochements, si les circonstances n'eussent imposé la plus grande réserve. La chambre du T. R. P. Général devait être visitée comme celles des autres, il reçut les Délégués avec un maintien calme et digne, qui trahissait l'émotion et commandait le respect. Embarras ou remords, on crut remarquer une certaine hésitation dans les Délégués, ils accomplirent en un clin d'œil toutes les formalités légales et se retirèrent visiblement impressionnés.

Le 23 Octobre ils se rendirent à l'Eglise. Le Cardinal Vicaire avait été averti quelque jours auparavant de nommer un nouveau recteur pour le Gesù. Son choix s'arrêta sur le Digne Msgr. Macchi, qui fut refusé par la Junte comme frère d'un Jésuite. Aux instances du Vicariat on répondit par les mesures de fermer l'église. Pour ne pas compliquer l'affaire Msgr. Macchi donna sa démission et le chanoine Lauri fut nommé à sa place. Les Délégués ne visitèrent pas l'église, ils entrèrent seulement dans la sacristie et interpellés par le chanoine Lauri, ils répondirent qu'ils ne venaient pas pour prendre possession mais uniquement pour consigner les objets d'église, contradiction trop évidente pour mériter d'être relevée. Toutefois les inventaires furent signés et tout fut dit. Les chapelles de St Ignace sont considérées comme annexes de l'église. Ne voulant pas renoncer au corridor, nécessaire pour la communication, on promet de protéger par une grille de fer les belles fresques de Pozzi qui s'y trouvent et de faire un nouvel escalier pour les chapelles avec une entrée séparée sur la rue. On tâchera en outre d'y arranger deux petites chambres pour le gardien du sanctuaire. Dorénavant les RR. PP. Capucins seront chargés des sermons au Gesù, des prêtres séculiers occuperont les confessionaux, les nôtres se sont complètement retirés.

Les Délégués se dirigèrent ensuite vers la Congrégation des Nobles, située dans la maison professe et qui peut à bon droit être considérée comme faisant partie de l'église. C'est avec bonheur que nous rendons hommage à la courageuse fermeté des membres de la Congrégation, ils étaient représentés par le Comte de Witten, le Comte Moroni et le Marquis Gerlapi. Le premier prit la parole et s'appuyant sur la Déclaration faite qu'on ne voulait pas prendre possession, il fit observer qu'il n'y avait rien à consigner dans la Congrégation et que par conséquent toute visite était inutile. Ces raisons étaient trop bonnes pour être acceptées; le Comte de Witten en

appela alors aux termes mêmes du Décret de suppression du 15 Oct. 1873, qui maintient tous les locaux destinés au culte. L'interprétation arbitraire l'emporte de nouveau sur le droit et le noble comté n'eut d'autre satisfaction que celle de faire enregistrer dans les actes une energique protestation.

Pendant que les délégués s'acquittaient ainsi de leur triste besogne les nôtres étaient occupés à emballer et à emporter tout ce qu'il y avait moyen de soustraire à la rapacité de la Junte. Un délai de 15 jours à dater du 20 avait été accordé à cet effet. La maison présentait le plus triste aspect, on ne voyait de tous côtés que des caisses et des portefaix et on lisait sur tous les visages l'expression de la douleur résignée.

Cependant l'heure de la dispersion approchait. Le R. P. Général résolut de donner l'exemple de l'abnégation en partant le premier. Le 27 Oct. il fit convoquer tous les Pères du Gesù pour leur faire ses adieux. Ses traits respiraient une calme émotion et son coeur paternel lui inspira de simples et touchantes paroles. Il nous exhorta à nous montrer partout de dignes enfants de St. Ignace, à combattre toujours avec la même ardeur, quoique d'une autre manière, sous l'étendard de Jésus et à ne chercher que sa plus grande gloire. "La Compagnie, ajouta-t-il, partage en ce moment le sort de l'Eglise persécutée à outrance et je puis l'attester pour votre consolation, elle est innocente des calomnies qu'on lui impute." « Beati eritis cum persecuti vos fuerint, » furent ses dernières paroles; plus d'une fois les larmes l'empêchèrent de parler et son émotion se communiquant à ses auditeurs on n'entendait de temps en temps que des sanglots. Quelques paroles de mutuelle consolation furent échangées après ce petit discours et une dernière bénédiction du R. P. Général encouragea ses enfants à se résigner à la volonté de Dieu.

Dans le courant de l'après-midi le R. P. se rendit encore une fois à l'église et s'agenouillant devant l'autel de St. Ignace, il resta d'abord en prières, et puis les yeux pleins de larmes il baisa le pavé chéri du temple qu'il allait quitter. Deux heures après une petite voiture l'emmenait au Collège Belge sur le Quirinal. La plus exquise charité l'y attendait et c'est un devoir bien cher à notre coeur d'en témoigner notre reconnaissance à Mgr. l'abbé Van der Brandan, Recteur du Collège. Cette nouvelle se répandit aussitôt dans la ville et d'illustres prélats, des Romains et des étrangers de distinction vinrent exprimer au R. P. Général leur sentiments de sympathie envers lui et envers toute la Compagnie.

Le séjour au Collège belge fut de courte durée. Il avait été déjà décidé, que le Gouvernement de la Compagnie, désormais impossible à Rome, exigeait une nouvelle combinaison. Les incertitudes présentes ne permettaient pas de prendre une résolution définitive et Florence fut choisie comme première étape.
Le 30 Oct. le R. P. partit de Rome, accompagné de l'abbé Van der Brandan et du P. Anderledy. Les autres Assistants le rejoignirent bientôt et plongés dans la même douleur ils attendent tous le jour des miséricordes Divines.

Nous compléterons ce récit par quelques détails empruntés à des lettres particulières: "La maison du Gesù, écrit De Montragone le P. de Beaumont, la partie du moins, qui avait été laissée aux Pères, doit être occupée par le commandant du Génie; (c'est un bien relatif.) Mais sans doute

une partie du Cyprès sera prise pour l'élargissement d'une rue. au Collège Romain, on a envoyé comme procureur en 2e. pour venir faire l'acte de prise de possession, un ancien élève du Collège Romain, qui en avait été chassé; dans un des plus beaux Musées il a eu soin de faire remarquer qu'il manquait, à telle place, certains objets précieux. – Mais le plus joli a été que l'ex-père Passaglia est venu, le matin du 20, s'offrir et se présenter, pour sauver, disait-il, le Collège Romain! On croit qu'il venait tout simplement de la part de ces *Messieurs* pour leur servir à vérifier ce qui pouvait manquer dans la bibliothèque. Il s'est présenté au P. Fabrizi qui l'a reçu très froidement, sur le seuil de sa porte, sans l'engager à entrer. Quant au P. Cardella, Recteur du College Romain, il n'a pas pu croire à la sincérité de ses offres de service; et comme l'ex-père Passaglia lui disait qu'il voulait sauver le collège Romain, le R.P. Recteur lui a dit amicalement (de penser d'abord à sauver son âme; On craint bien que la chambre de St. Louis de Gonzague, au Collège Romain, ne soit détruite. – A Tivoli, où il ne reste plus que quelques enfants, débris du Collèges des Nobles, on croit qu'ils veulent établir une école militaire. Si nos Pères ont rempli toutes les conditions pour avoir des patentes pour l'enseignement, mais on ne sait pas encore s'ils nous feront la justice de nous les donner; s'ils nous les refusent, nous sommes exposés à recevoir l'ordre de fermer notre Collège. – Une lettre du P. Frédéric Oreglia, témoin oculaire des faits qu'il raconte, nous met au courant de la prise de possession du Collège Romain. *Rome, 3 Novembre 1873.*

Prise de possession du collège Romain 20 Oct. 1873.

Après avoir pris acte de toutes les protestations, le notaire présenta le certificat de pension à tous les religieux qui avaient les conditions requises par la loi. Près de Deux cents en furent privés. On procéda ensuite à la prise de possession de la bibliothèque, du cabinet de physique, du musée Kircher; et on y mit les scellés. Le P. Secchi resta à l'observatoire. Il en fut déclaré gardien par le Gouvernement jusqu'à ce que la question de propriété fut décidée. Vous devez savoir en effet, que N.S.P. le Pape a déclaré l'observatoire comme une propriété, parce qu'il l'a bâti, et pourvu d'instruments, parce qu'il est bâti sur les murs de l'église de St. Ignace, que par conséquent c'est un lieu sacré, et enfin parce que l'église est sous le patronage de la famille du prince Piombino. Il fut donc décidé que la question serait suspendue, et que le P. Secchi avec ses collaborateurs, c'est-à-dire le P. Rosa, le P. Ferrari et quelques Frères, occuperaient une partie du Collège Romain. N.S. Père le Pape a voulu que le P. Secchi acceptât ce poste de gardien. On lui a laissé ainsi qu'à ses compagnons le corridor qui a vue sur l'Eglise, toutes les chambres de l'étage du R.P. Provincial et celles qui se trouve au dessous dans le corridor de l'infirmerie. On leur a encore abandonné les chambres au dessus et au dessous de ces deux étages jusques au couloir du caravita, pour le service de la cuisine et la loge du chapelain du caravita. Le Cardinal Vicaire a pourvu nos église des prêtres que nous avions proposés nous-mêmes; à St. Vital, il a placé Dom Louis Geannobili; à St. Eusèbe le curé de Ste. Marie-Majeure;

à St. André, et aux chapelles de St. Stanislas, Dom Louis Fourmilli; au Gesù, et aux chapelles de St. Ignace, Mgr. le chanoine Lauri; au Caravita, Dom Pio Gaukini; aux chapelles de St. Louis et du bienheureux Berchmans, Mgr. Cordeschi. Mais revenons au Délégué de la *junte* qui a déjà commencé à prendre la note des meubles et des livres de chacune de nos chambres, et qui avec une générosité héroïque nous repète que dans sa bonté il nous donne la permission de les emporter avec nous; ce travail dura 3 ou 4 jours.

Après cela vient l'inventaire des meubles qui restent dans les autres chambres et appartements du Collèges. Le Délégué mit les sceaux sur quelques uns de nos régistres pour les élèves externes. Mais sur nos réclamations ces régistres nous furent rendus Deux jours après. Les scellés furent mis ensuite sur la pharmacie malgré les protestations du F. Antonacci puis sur les chambres de la procure générale. On arrêta les comptes. Or, il y avait en caisse 9 francs moins un centime fait unique dans l'histoire du royaume d'Italie, cette somme nous a été laissée. En Dernier lieu on réunit les églises aux recteurs respectifs nommés par le Cardinal Vicaire et acceptés par la Junte liquidatrice. Pendant qu'on faisait cette série d'opération le Collège Romain commençait à ressembler à une mer agitée: charriots de tous genres, chevaux, mules, ânes, boeufs, tout était mis en mouvement pour transporter le bagage des RR. Pères. Dans les corridors, portefaix, hommes du monde et religieux s'empressaient à cette besogne. C'était une confusion, une Babel indescriptible. Pendant ce temps, il fallait aviser à se trouver un logis. Les uns se mettaient en quête d'une voiture, les autres demandaient l'heure du chemin de fer, d'autres revenaient après avoir manqué le train. Au milieu de ces troubles il ne manqua pas de gens de bonne volonté qui pour simplifier le déménagement, mirent la main sur les habits et les montres à leur portée. Et Vive la liberté! Ce qui est arrivé au Collège Romain arriva aussi *mutatis mutandis* dans les autres maisons. Notre R. Père Général partit le 30 de Rome pour une destination inconnue. (*Une lettre écrite par sa Paternité au R. P. Recteur de Laval, nous a fait connaître qu'il avait fixé sa résidence à Fiésoli près de Florence.*) Le R.P. Assistant d'Italie est allé à Monaco près de Nice; beaucoup des Nôtres restent à Rome, d'autres sont partis pour les missions d'Amérique; d'autres enfin sont dispersés en Italie. Tous ont trouvé un refuge où ils pourront attendre que les temps s'éclaircissent et que les Supérieurs disposent d'eux. Pour moi, je reste à Rome, où le travail croît chaque jour, parce qu'il faut s'occuper des autres maisons de la province qui vont avoir à subir le même sort. Le Collège de Rosco doit être fermé dans quinze jours; celui de Tivoli attend le même sort. Jusqu'à présent celui de Mondragone est tranquille; mais pour combien de temps?

Le R.P. Provincial reste à Rome: il va et vient cherchant à pourvoir aux besoins de chacun. Les collèges étrangers sont en paix pour le moment; mais je crois que dans peu ils recevront quelques secousses: et alors beaucoup des Nôtres seront de nouveau sur le pavé. Je ne sais pas si je resterai longtemps à Rome, mais ceux qui s'y trouveront dans quelques mois auront certainement à voir des choses bien autrement tristes. On commence déjà à mettre la main sur les autres couvents et monastères. La Junte ne laisse personne en paix; elle a déclaré qu'elle ne prendra pas de repos tant qu'il resterait un seul couvent.
Après cela viendra le plus mauvais, et sans être pessimiste, on peut dire qu'après les religieux et les religieuses, viendra le Vatican; après le Vatican, les nobles et les riches; puis, si Dieu n'y met la main, on se dévorera les uns les autres. Ce sera la terreur, et le règne de l'Internationale. Mais après cela, on pourra voir aussi le ciel s'éclaircir et le soleil briller sans nuages. La conclusion, c'est qu'il ne faut rien attendre des hommes, mais tout de Dieu, auquel je vous prie de me recommander, non pas seulement afin qu'il nous délivre des tribulations, mais encore afin qu'il nous donne la grâce de les porter pour le plus grand bien de notre âme et pour la plus grande gloire de son Nom. F. Oreglia, S.J.

Rome s'émut de cette grande iniquité; les personnages les plus recommandables par le rang et par la vertu s'empressèrent d'offrir aux persécutés les témoignages de leur sympathie et de leur douleur: la presse catholique fit écho à la douleur commune: mais il ne lui fut pas permis de donner un libre essor à sa colère et à son indignation: le fisc veillait pour assurer le respect aux actes de la Junte liquidatrice. Un petit journal satyrique et populaire, *la Frusta*, fut saisi pour avoir imprimé en gros caractères et encadré de noir les noms des personnages, conseillers municipaux et avocats qui avaient accompli l'exploit du 20 Octobre, et pour avoir fait suivre ces noms de l'inscription funèbre trop digne de gens morts à toute dignité et à tout honneur: *Orate pro eis*.

" Il y aurait à raconter ici, dit *L'Univers*, des scènes qui feraient ressortir la piété des fidèles et le cynisme des bourreaux en face de la grandeur d'âme et de la résignation des victimes. Mais je sais que les lecteurs de *l'Univers* connaissent trop bien et le caractère de la révolution et les merveilles de la vertu chrétienne pour ne pas deviner tout ce que ces scènes de brigandage légal, de séparation et de départ ont d'émouvant et d'héroïque.

Avant de prendre un congé pour se rendre à Versailles, notre ambassadeur, M. de Corcelle, a, dit-on, travaillé de concert avec le chargé d'affaires d'Autriche pour obtenir, par le moyen des légations accréditées près le gouvernement italien, un adoucissement au sort des religieux, surtout des Jésuites, qui sont plus persécutés. On dit aussi que le gouvernement, se trouvant en présence des engagements formels pris par Victor-Emmanuel, aurait consenti

à tolérer que la compagnie de Jésus conservât, tacitement du moins, sa maison généralice au Gesù ; mais il paraît que le syndic de Rome, toujours âpre à la curée, s'y serait opposé avec une énergie de sicaire. Toujours est-il que M. de Corcelle a dû partir sans emporter sur ce point la moindre assurance.

On parle d'une protestation énergique des Recteurs des colléges étrangers contre la suppression du Collége Romain. Mais la Diplomatie accréditée près le Saint-Siége a bien s'intéresser à ces protestations et solliciter l'appui des gouvernements, tout est inutile. La révolution italo-prussienne est déterminée à faire vite. Elle est très pressée. »

L'Univers, 4 Novembre 1873.

IX.

En effet, d'autres exécutions ont déjà suivi celles du 20 octobre. Mais nous n'avons point à raconter la suite de ces injustices.

Lettre du T. R. P. Général. Florence, 5 Nov. 1873.

Le T. R. P. Général avait dû céder à l'orage. Il quitta Rome dans la journée du 30 octobre, et se rendit à Florence, d'où il adressa à toute la compagnie une lettre que connaissent déjà nos lecteurs, mais que nous devons reproduire ici. Il ne déplaira point d'entendre de nouveau cette voix paternelle, ces touchantes paroles du vieillard exilé, qui s'attriste sur le sort de ses enfants en butte à la persécution, et qui donne à tous de si belles leçons de courage et de résignation. Notre récit, du reste, y recueillera plus d'un document important, et la confirmation la plus autorisée des faits que nous avons racontés.

Mes R. R. P. P. et mes tt. ch. ff. en J. C.

P. C.

« Ce qui depuis si longtemps était le sujet de nos inquiétudes et de nos craintes, ce que par toutes les ressources de notre zéle et de notre industrie, par les prières que nous répandions devant Dieu, par le secours que nous implorions de nos célestes protecteurs, nous cherchions à détourner de la compagnie, les desseins impénétrables de la Providence ont enfin permis à nos adversaires de le mettre a exécution. Notre compte après avoir été longtemps de la part de ces ennemis jurés de la religion qui dévastent aujourd'hui la ville éternelle, l'objet de calomnies et d'insultes de toute sorte, se voit enfin par une loi d'Etat supprimée, à Rome et dans tout son territoire, et dépouillée de tous ses biens. Les Eglises dédiées au St. Nom de Jésus, à St. André, à St. Vital, à St. Eusèbe, ainsi que l'oratoire de St. François-Xavier vulgairement appelé le Caravita nous ont été enlevés par un décret royal et l'administration en a été confiée à des prêtres séculiers. Quant aux Nôtres, ils ont été précipitamment expulsés. Après un délai de deux semaines, qui expirait le 1er Novembre, tous sans exception ont reçu l'ordre de quitter nos maisons. Et ces sanctuaires qui ont tant de titres à notre amour et à notre vénération, sont maintenant

aux mains de leurs nouveaux maîtres, et bientôt ils seront consacrés à des usages profanes. Pour détourner ce coup, de la maison professe et du collège Romain surtout, nous n'avons pas hésité à recourir à la protection des puissances étrangères. Les réponses de leurs ministres nous faisaient entrevoir surtout pour le collège romain dont la conservation intéresse si vivement les nations étrangères, quelque lueur d'espérance. Mais Dieu dans des vues toutes saintes en disposa autrement, et permit que nous fussions complètement abandonnés des hommes, et que l'expérience nous démontrât une fois de plus la vérité de cette parole du psalmiste: " Ne mettez pas votre confiance dans les princes, dans les fils des hommes, car en eux n'est point le salut ".

C'est ainsi que nos églises, nos maisons illustrées par la mémoire sacrée de tant de saints, leur sainte vie, leur sainte mort, nous dûmes les abandonner le jour même de la fête de tous les saints; nos Pères et nos Frères, dispersés de tous côtés autant que les circonstances le permirent, furent réduits à se chercher un asile. Mais au milieu de cette persécution commune à toute la Compagnie, nos adversaires ne cessaient dans leurs journaux et dans leurs brochures impies d'exciter contre le Général les haines d'une populace aveugle; c'est pourquoi nos Pères jugèrent que dans les circonstances actuelles, il n'était plus en sûreté à Rome, et lui-même après avoir pris l'avis de Sa Sainteté, avec son agrément et sur son conseil, partit le 30 novembre de Rome pour Florence. C'est là, si toutefois il ne s'élève pas d'autres obstacles, que je veux me fixer avec les Pères assistants, pour attendre que Dieu dans la suite des temps nous indique un autre parti.

En vous communiquant cette triste nouvelle, vous pourrez Mes R.R.PP. et mes FF.FF.SS. par la douleur que vous ressentirez dans votre amour pour la Compagnie, apprécier et mesurer la douleur dont mon âme est accablée. Je gémis d'un côté sur la triste situation où sont réduits tant de Pères et de Frères, et surtout ceux qui sont chargés d'ans et d'infirmités; d'un autre côté, je prévois, j'éprouve déjà les ennuis, les difficultés que rencontrera désormais l'administration de la Compagnie.

Mais avant tout, je suis préoccupé des maux sérieux que nos épreuves occasionneront à la Compagnie et à un grand nombre de fidèles. Ces maux et beaucoup d'autres encore, conséquences nécessaires de notre dispersion, que je ne puis énumérer en détail, plongent notre âme dans la crainte et dans la douleur. Cependant il ne nous est pas permis de nous arrêter uniquement à ce sentiment de tristesse; nous devons élever nos cœurs vers le Seigneur notre Dieu. C'est un père qui châtie ses enfants pour les rendre meilleurs. Il demeure avec nous dans la tribulation, après l'avoir permise; et il nous fera retirer de l'épreuve l'avantage de pouvoir soutenir et consoler ceux qui partagent nos douleurs.

Oui, Dieu a voulu dans ses effets le coup qui nous abat; nous n'en saurions douter, tous ces événements ont été ménagés pour notre bien par les tendresses infinies de sa miséricorde. Soumettons-nous donc humblement au bon plaisir de Dieu; allons avec confiance chercher un asile dans le cœur sacré de Jésus, le priant de toute la force de nos vœux d'accomplir en nous sa très sainte et divine volonté,

de nous faire atteindre le but qu'il s'est proposé lui-même, en permettant ces afflictions, enfin de nous rendre dignes par la patience de lui être plus étroitement unis.

Du reste, le Seigneur a eu pitié de nous, et parmi des infortunes si accablantes, il nous a fait goûter les joies de la consolation. Du jour où le Décret de suppression a été rendu contre la Compagnie, on n'a cessé de répandre des bruits calomnieux sur notre compte, afin d'exciter les passions de la multitude. Cependant aucun des Nôtres n'a subi de mauvais traitements; au contraire l'excellente population romaine, on peut dire tout entière, les personnages et les prélats les plus éminents, le Vicaire de J.C. lui-même nous ont bien dédommagés par leurs témoignages singuliers d'affectueuse bienveillance.

Ce n'est pas non plus un spectacle moins consolant, Mes Révérends Pères et mes très-chers Frères, de voir tous les Nôtres montrer une humilité, une résignation, une admirable confiance en Dieu, égales aux épreuves douloureuses qui les accablent. Ils ne brûlent que d'un désir, ils ne forment qu'un vœu; pouvoir vivre en un lieu du monde où il leur soit permis de se consacrer aux ministères de leur vocation avec tout le cœur et le zèle dont ils sont capables; en attendant le jour désiré qui les doit réunir dans la vie commune et leur rendre la liberté de suivre les observances de notre Institut.

Ce que la Divine Providence décidera de notre sort et de nos biens, les prévisions humaines ne le peuvent éclaircir jusqu'à cette heure. - Mais nous avons la confiance, la certitude même, que Dieu nous fera sentir sa miséricorde. Si l'on en croit bon nombre de personnes, nous ne devons pas regarder la dispersion présente comme un événement fâcheux; c'est une grâce qui nous met à l'abri de plus grands malheurs auxquels nous étions peut-être exposés.

Mais quoi que réservent les jours à venir, si menaçants pour la ville de Rome, au dire de plusieurs, nous avons un devoir à remplir, Mes R.R.P. et mes C.C.C.F. Aidés de prières et par la ferveur de nos exercices de piété, conjurez le Dieu bon et clément d'abréger les jours mauvais que nous traversons, supplier N.S. de nous rendre la joie du salut, et de nous affermir par la vertu de son Esprit. J'aime à l'espérer de toute la confiance de mon âme: vos prières, vos supplications, unies à celles de tant de pieux fidèles et offertes pour nous à la Divine Majesté, ne peuvent manquer d'obtenir leur effet salutaire.

Ainsi, confiance en la miséricorde de Dieu; soutenus par ses promesses, ayons recours au patronage de nos saints, et en particulier à l'intercession de la Vierge Immaculée, Mère de Dieu; afin que le Seigneur nous rende cette paix si désirée, qui doit assurer à l'Eglise le triomphe sur ses ennemis; à la Compagnie, éprouvée, épurée au feu de la tribulation, la liberté et le pouvoir de se livrer avec une nouvelle ardeur aux œuvres qui l'appellent, de se dépenser et de se dépenser toujours davantage pour la Gloire de Dieu

et le salut des âmes.

Enfin, je vous embrasse bien tendrement en N.S. M.R.R.P.P. et M.TT.CC.FF. et en vertu d'une concession de N.T.S.P. le Pape Pie IX, je vous bénis au nom du Père et du Fils et du S. Esprit. Ainsi soit-il. Florence, le 5 Novembre 1873.

Je me recommande à vos saints sacrifices et à vos prières M.R.R.P.P. et M.TT.CC.FF.

Votre serviteur à tous en J.C. Pierre Beckx.

Vente aux enchères des meubles du Gesù 12 Nov. 1873.

La cupidité ne tarda pas à jeter des regards de convoitise sur les objets qui avaient été laissés par les exilés. Le Gouvernement d'ailleurs avait besoin d'argent; il fit donc annoncer pour le mercredi 12 novembre la vente aux enchères des meubles de la maison du Gesù. Les juifs accoururent avec ardeur à la curée; et en peu de temps, tout fut emporté par eux à vil prix.

"L'Univers" ajoute un détail que nous aimons à citer ici:

"Dans la vente des pauvres meubles des Jésuites achetés à vil prix par les juifs, il y avait un bureau, plus que modesté, qui a été acheté fort au-dessus de sa valeur par des catholiques.

C'était le bureau du R.P. Beckx. – Ces catholiques n'ont pas voulu que ce meuble, témoin muet d'une existence sainte et active pour le bien de cette illustre compagnie et du monde, tombât dans les mains impures des brocanteurs israélites, et ils l'ont arraché à leur rapacité pour le remettre à son légitime propriétaire. Lorsque les *buzzuri* seront chassés de Rome, le R.P. Beckx reviendra, et trouvera dans les tiroirs de son bureau les sommes recueillies à Rome, pour réparer le sacrilège outrage fait par le gouvernement usurpateur au collège romain, en détruisant à coups de marteau sur la façade du monument, le gigantesque écusson en marbre blanc sculpté, du saint nom de Jésus, remplacé à cette heure par l'écusson peint sur bois du roi de Sardaigne. (L'Univers, 22 novembre 1873.)

En terminant ce travail, nous ne pouvons pas oublier les plaintes solennelles que le Souverain Pontife a fait entendre au commencement de son admirable Encyclique du 21 novembre dernier. Il s'attriste d'avoir vu, "ce qu'il ne supposait pas devoir jamais arriver, c'est-à-dire, d'avoir vu supprimer et abolir L'Université Grégorienne, cette université qui selon le témoignage d'un ancien auteur, traitant de l'école romaine des Anglo-Saxons, a été fondée afin que les jeunes clercs y vinssent des régions lointaines pour s'instruire dans la doctrine et la foi catholique, et que préservant ainsi leurs églises d'un enseignement hérétique ou qui serait contraire à l'unité catholique, ils retournassent dans leurs contrées, après s'être affermis dans la vraie foi."

Mais le Vicaire de J.C. ne veut pas donner l'essor à sa douleur; il la renferme dans le fond de son âme: aussi bien, d'autres attentats appellent ailleurs ses protestations et ses anathèmes. Chacun sait, du reste, ce qu'il pense; il suffit de se rappeler l'allocution

adressée aux Cardinaux dans le Consistoire du 23 Décembre 1872. Il y déclare "nulle et sans valeur toute acquisition, à quelque titre que ce soit, des biens enlevés au patrimoine de l'Eglise, et dit que le S. Siège ne cessera jamais de les revendiquer."

Conclusions de la Consultation de M. Ravelet.

C'est aussi la conclusion de la *Consultation* de M. Ravelet. Nous croyons bien faire de la donner ici. C'est une véritable sentence, prononcée avec toute l'autorité de la justice après l'instruction de la cause. Après avoir résumé les principes et les faits exposés dans sa consultation, M. Ravelet termine ainsi " Le Conseil soussigné, considérant etc.....

Est d'avis : Que toute suppression des Ordres et maisons religieuses existant à Rome, toute confiscation de leurs biens, toute entrave apportée à leur indépendance, tout changement introduit dans leur fonctionnement, est une atteinte au gouvernement spirituel de l'Eglise, une violation des Droits du Souverain Pontife, un acte contraire au droit naturel, au Droit public des nations civilisées, au droit international positif qui résulte des traités, aux lois fondamentales du royaume italien lui-même;

Que de pareils actes sont ainsi entachés d'une triple nullité : 1° le manque de titre, puisqu'ils émanent d'un gouvernement usurpateur, et que, au point de vue de leur justice intrinsèque, ils blessent l'équité naturelle et constituent une spoliation; 2° l'inconstitutionnalité, puisqu'ils sont contraires aux principes fondamentaux du gouvernement même qui les a rendus; 3° enfin la violation des principes de tout ordre ci-dessus exposés, et des règles du Droit international positif accepté par toutes les nations chrétiennes et par le gouvernement italien lui-même;

Que de pareils actes sont radicalement nuls et incapables de produire jamais aucun effet juridique, et qu'ainsi tous Droits de propriété qui puiseraient là leur origine, seraient entachés de nullité et exposés à une revendication perpétuelle, sans que la prescription même puisse couvrir leur vice, puisque, entre autres raisons, la violence continuant, la prescription ne peut pas courir;

Que ces actes portent atteinte aux Droits des gouvernements étrangers, aux Droits des catholiques de tous les pays, aux Droits des catholiques italiens eux-mêmes, qu'ainsi ils engendrent pour tous le Droit d'en poursuivre l'annulation par tous les moyens légitimes; que la nullité étant absolue et perpétuelle, les gouvernements sans avoir même besoin de réserver leurs Droits et de protester, pourront toujours invoquer cette nullité, soit pour leurs nationaux, soit pour eux-mêmes, dès qu'ils jugeront opportun de le faire, sans que leur silence même prolongé puisse être considéré comme un abandon de leur Droit.

Fait à Paris le 19 mars 1873. *Armand Ravelet,*

Avocat à la cour d'appel de Paris, Docteur en Droit.

Ces vigoureuses conclusions ne nous empêcheront point de trouver dans nos disgrâces un sujet de consolation. Elles nous disent assez en effet que notre petite Compagnie a toujours le privilège de provoquer d'une manière spéciale les colères et les persécutions des ennemis de Dieu et de son Eglise, et que nous avons toujours droit à l'héritage légué par Notre B. Père à ses enfants. C'est bon signe; et la Compagnie ne meurt point à la vérité en se rendant le témoignage de n'avoir point dégénéré, et d'être toujours encore, par la grâce de Dieu, la vraie famille de S. Ignace, la milice de choix fondée par lui pour la défense des droits de Dieu et de l'Eglise. Nous avons surtout la parole du maître qui commande de se réjouir, à ceux qui seront poursuivis à cause de son nom, parce que leur récompense sera grande dans le Ciel. Enfin nous avons une autre parole tombée spécialement pour nous des mêmes lèvres divines, et qui invite nos frères opprimés et exilés à attendre même sur la terre des jours meilleurs. Il nous semble en effet qu'il leur dit comme autrefois à Notre B. Père calomnié, méconnu, chassé, emprisonné:

"Ayez confiance, je ramènerai le calme où règne la tempête; je vous rendrai les sanctuaires de vos Saints, les demeures où vous avez laissé vos souvenirs; je les préserverai de la fureur de vos ennemis. Ayez confiance: je ramènerai votre Père aux lieux où dorment tous ses prédécesseurs; vous accourrez de tous les rivages autour de lui dans la joie de vos âmes; car je vous réserve encore des jours de paix et de consolation; je veux que vous travailliez à ma gloire dans la cité que je me suis choisie, sous le regard et la direction de mon Vicaire, que je m'apprête à glorifier. Ayez confiance je vous serai propice à Rome. »

Ego vobis Romæ propitius ero.

Appendice.

Cette année 1873 qui devait s'achever pour nos Pères de Rome dans la tristesse et le deuil, fut inaugurée par une grande et joyeuse fête au collège Romain: ce fut la translation des reliques du bienheureux Berchmans dans une urne magnifique devant faire pendant à celle qui renferme les restes précieux de St Louis. - Nous en donnerons ici la description.

Description de l'urne nouvelle où repose le corps du bienheureux Fn Berchmans.

L'église du Collège Romain construite par les soins du cardinal Louis Ludovisi en l'honneur de St Ignace de Loyola se fait admirer parmi les plus magnifiques de Rome. Tous ceux qui y pénètrent sont saisis d'admiration à la vue de sa noble architecture et de ses vastes proportions. Les peintures de la nef principale sont un chef-d'oeuvre dû au pinceau du célèbre André Pozzo. Dans la nef latérale se trouvent deux chapelles dédiées l'une à l'Annonciation l'autre à St Louis de Gonzague, toutes deux d'une grande valeur par la rareté des marbres, la profusion des ornements de métal, la majesté de leur architecture, mais surtout par deux rondes bosses sorties du ciseau de Pierre Legros et Philippe Vallée. Entre ces deux autels, on ne peut établir nulle différence, si ce n'est toutefois que le premier contient dès son origine, la dépouille mortelle du jeune homme angélique, renfermée dans une urne de Lapis-Lazzuli. - L'autel de la seconde chapelle fut simplement construit en briques et recouvert d'une grande table de marbre blanc. On se souvient que dès le commencement des travaux de cette chapelle, on forma le dessein d'y placer un jour le corps du Bienheureux Jean Berchmans, pour compléter au moyen d'une urne semblable à celle dont nous avons parlé, la parfaite égalité des deux chapelles.

Lorsque au mois de Mai 1865 le B. Jean Berchmans fut placé sur les autels par le Souverain Pontife regnant Pie IX, cet heureux événement fut célébré au mois d'août suivant par un triduum solennel dans l'église du collège romain. Les malheurs des temps ne permettant pas d'exécuter le travail d'une urne en marbre pour y déposer le corps du Bienheureux jeune homme, on y suppléa par une urne de plâtre, sans abandonner toutefois le projet de faire dans l'avenir un travail définitif. En attendant, rien ne fut négligé pour recueillir le plus possible de marbre précieux devant servir à cette pieuse entreprise. Le Collège Romain ne pouvait supporter seul les frais d'un travail aussi coûteux, aussi eut-on l'idée de faire appel à toutes les provinces de la Compagnie de Jésus, afin que par des offrandes volontaires elles contribuassent à l'honneur rendu au B. Berchmans. Ne s'agissait-il pas en effet d'offrir au bienheu-

Feuille Supplémentaire.

Détails sur la vente des meubles du Gesù.

Placer après ces mots: "tout fut emporté par eux à vil prix"...

Ce marché sacrilège provoqua le dégoût de tous les hommes d'honneur et de la presse libérale elle-même. Nous donnons la parole à un des organes de cette presse, le "Journal de Rome:" "Nous avons, dit-il, assisté ce matin avec la foule, une foule bien vulgaire, à la vente des meubles de la maison du Gesù: c'était un triste spectacle. Les meubles, de pauvres meubles, étaient étalés pêle-mêle dans le corridor du rez-de-chaussée, dans le grand réfectoire et la cuisine. Chaque objet portait un numéro d'ordre, comme dans les ventes privées, qui ont lieu si fréquemment à Rome, dans diverses maisons, attendu qu'il n'y a pas, que nous sachions, d'hôtel des ventes. – C'étaient quelques commodes surannées, quelques bureaux, quelques prie-Dieu, des étagères, de grandes armoires vermoulues, un peu de vaisselle fort commune, une quantité de vieilles chaises, trois chaises dorées en mauvais état et une multitude de petites tables, datant peut-être de deux ou trois siècles. – Cependant on entendait dire, aux habitués de ces sortes d'opérations, que tout se vendait très-bien. – Deux pendules d'auberge formaient le premier lot; l'une a été vendue 25 fr., l'autre 19. Le sieur Giuliano Gabrielli, propriétaire de la *Trattoria del Falcone*, homme fort connu, qui avait là quelques clients de la bourgeoisie élégante, venus, comme nous, par curiosité, a acheté pour cent sous deux sphères fort anciennes, une terrestre et une céleste portant des dédicaces en langue latine, avec portrait du dédicataire. Il compte faire remonter ces sphères, et en orner les coins de quelque salle à manger. Un bureau assez propre a été vendu 15 fr. (*)

Par un long couloir, passant derrière la chapelle et les pièces de service occupées par la Congrégation des nobles, on arrivait dans le jardin, remarquablement entretenu, orné d'une fontaine jaillissante, de belles plantes, très-vert et très-frais. Il y avait encore, sous trois arcades, un monceau de meubles et boiseries qui ne paraissent propres qu'à brûler. – Le vestibule du réfectoire était encombré d'objets semblables: c'est une belle pièce; il y a des fontaines à droite et à gauche de la porte, comme c'est l'usage dans les couvents. Les fenêtres ont encore des vitres *princeps*: nous nommerons ainsi les vitres mises lorsque la maison a été bâtie; fort propres du reste, ce qui ne se voit pas dans les autres couvents, même de religieuses. – Le réfectoire est une très belle salle, grande comme une chapelle; haute et belle voûte, fenêtres hautes, belles boiseries, tableaux fort médiocres. – On ne vend ni les boiseries ni les tableaux. Toute la vaste salle est encombrée de meubles; les gens montent sur les tables et les banquettes pour prendre part aux enchères ou pour satisfaire leur curiosité: cela fait mal à voir. – On va visiter la cuisine: pauvre vaisselle blanche ou bleue; verreries remontant à

(*) C'est le bureau du T.R.P. Général, dont il sera question un peu plus bas, et qui a été racheté par quelques uns des Nôtres déguisés dans la foule.

cent ans au moins; quantité d'ustensiles communs; beau fourneau économique en cuivre à quatre marmites, estimé 150 fr.; une quantité de petits plats propres à servir deux oeufs; car, c'est la coutume que lorsqu'un jésuite va en voyage ou qu'il en arrive, on ajoute à son dîner deux oeufs. — Les maisons de jésuites en France, en Angleterre, en Belgique, surtout celles qui sont annexées à des colléges ont bien plus de confort. On voit qu'ici la pauvreté religieuse était observée avec rigueur. Voilà ce que nous avons vu. Du reste, nous n'avons aperçu dans la foule aucun acte d'hostilité ou de mépris. — Le public était mi-parti de pauvres israélites dit populairement *robivecchi* et de curieux impassibles. — Les agents de la Junte circulaient partout; des carabiniers et des gardes de la sûreté publique veillaient au bon ordre. — Les acheteurs payaient et emportaient séance tenante. — Nous avons appris qu'un certain nombre de tableaux avaient été réunis dans une salle du premier étage, mais qu'ils ne seraient point vendus. — Les agents de la Junte ont voulu éviter d'admettre le public dans les autres parties de l'édifice. Peut-être eût-on mieux fait d'emporter tous ces pauvres meubles sur une place publique ou dans quelque cour, et d'en effectuer la vente en plein air. Il est vrai qu'il y aurait eu double dépense. La vente de la masse des objets n'aurait peut-être pas couvert les frais de transport. — Quelques brochures traînaient sur les banquettes; nous avons lu la couverture d'une de ces brochures: *Ephemérides Collegii romani S. J. in annum intercalarem 1833.*

On a beau dire; mais ce spectacle était attristant.

Le journal de Rome se livre ensuite à des considérations pleines de mélancolie sur ces tristes révolutions des choses humaines; il voit passer devant ses yeux tous les hommes illustres qui ont vécu dans ces demeures, au milieu de ces pauvres meubles aujourd'hui livrés au plus offrant, puis il termine par cette conclusion assurément inattendue après les belles tirades précédentes, mais qui n'est pas rare chez ceux de son parti, et qu'on doit au journal et à l'abonné. " Pourquoi ces hommes, qui se sont faits les apôtres de la foi mystique, se sont-ils faits en même temps les ennemis de la foi politique? Eux qui soutiennent l'excellence de l'unité de l'Église, pourquoi contrarient-ils l'unité de l'État? Eux qui devraient servir, pourquoi veulent-ils régner? Ils n'ont pas trouvé de norme pour faire leur oeuvre sans combattre la liberté. La liberté les a vaincus et brisés, et elle a bien fait de disperser la cendre séculaire de leur foyer."

Le journal de Rome 13 Novembre 1873.

L'Univers ajoute un détail ..... (Voir la suite p. 61.)

reux lui-même un témoignage de la reconnaissance dont est redevable la Compagnie de Jésus tout entière, à celui qui par une exacte observance des règles honorie de la gloire des autels, a obtenu comme une nouvelle et solennelle approbation de ses règles et de son saint institut. Au projet de faire pour le B. Berchmans une urne semblable à celle de St. Louis de Gonzague, se joignit la pensée de choisir les meilleurs artistes. Le travail de marbre fut confié au Chevalier François Viti bien connu par une foule d'ouvrages du même genre exécutés avec un art exquis. Tels sont pour ne rappeler que les plus récents "la Confession" sous la tribune de Ste. Marie-Majeure, et encore les mosaïques en pierre du tabernacle de la chapelle Sixtine dans la même basilique.

Pour les travaux de métal, on choisit le Chevalier Vincent Brugo dont la renommée soit dans la sculpture, soit dans la fonderie artistique a franchi les frontières de l'Italie. Enfin, les deux enfants ornant les deux côtés de l'urne furent soumis à l'étude du Chevalier Benzoni et exécutés par M. Camille Gaïani.

Afin que les étrangers eux-mêmes puissent se faire une idée de ce beau monument nous donnerons ici une courte esquisse de ce travail. Les dimensions de l'urne sont en hauteur un mètre et trois centimètres, en longueur deux mètres et vingt centimètres, enfin à la base un mètre et quarante centimètres. La partie massive est en marbre revêtue extérieurement de Lapis-Lazzuli. Le travail présentait de sérieuses difficultés à cause de la multitude des creux et des reliefs, des changements de plan et des découpures; cependant il fut exécuté avec une telle perfection que l'on dirait ce revêtement extérieur formé d'une matière ductile et molle uniformément étendue sur une surface toute hérissée d'inégalités, plutôt que d'une pierre dure composée d'une infinité de petits morceaux et fouillée de mille manières diverses. La partie qui compose la base de l'urne est plus précieuse encore; ce n'est en effet qu'une mosaïque d'agates, d'améthystes, de jaspes et de malachites et l'on ne saurait assez louer le fini du travail en même temps que l'intelligente harmonie des couleurs. L'intérieur du Sélobâle contre lequel est appuyée l'urne est orné de miroirs d'albâtre orientale avec encadrement de brèche coralline.

La niche destinée à recevoir la châsse avec les ossements sacrés est taillée dans la partie massive de l'urne pénètre dans l'intérieur du mur et est tout entière revêtue de marbre blanc. Une quantité innombrable de bas-reliefs en métal doré ou en argent servent d'ornements à l'urne; tous satisfaisant du reste, à la parfaite ressemblance avec l'urne de St. Louis exécutée dans le style du seizième siècle. Du reste, si parfois cette architecture n'obéit point aux plus strictes règles de l'art elle n'en satisfait pas moins le goût par l'ampleur et la variété de ses formes unies à des proportions agréables et bien conçues et de tout

l'ensemble des parties entre-elles. Six grandes consoles semblent soutenir la table d'autel puis venir s'appuyer sur le corps de l'urne et de là retomber chargées de volutes et de feuillages jusqu'à la partie inférieure pour se terminer à la base d'agate par une sorte de trône d'où parait sortir l'ornementation tout entière. – Un grand cadre placé au milieu contient un médaillon d'argent fondu représentant en ronde bosse le viatique du B. Berchmans. On voit encore au sommet de l'urne un riche feston en métal doré couvert d'ornements d'argent. Entre les consoles sont entrelacés des bouquets et des guirlandes de lis et de roses d'argent. Comme il a été expliqué plus haut la base de l'urne est une mosaïque d'agates et autres pierres précieuses le tout enlacé d'un gracieux ornement de métal doré formant encadrement à chaque pierre et se raccordant du reste très artistement à tout l'ensemble du monument. – L'habileté du Chevalier Brugo a réussi avec un art merveilleux non seulement a maintenir le style particulier de la décoration de l'urne de St Louis mais encore a en perfectionner l'exécution avec une telle finesse de travail qu'il a surpassé de loin le modèle proposé à son étude. – Enfin les deux enfants qui se tiennent aux côtés de l'urne dans l'espace compris entre celle-ci et les stilobates latéraux représentent deux anges. L'un d'eux tient dans sa main gauche, le crucifix, le chapelet et le livre des règles et de sa main droite appuyée sur sa poitrine il semble vouloir exprimer les célèbres paroles du Bienheureux qui sur le point de mourir pressant sur son cœur ces trois objets de son amour disait: « *Hæc tria carissima, cum his libenter morior.* » Ce dernier travail aujourd'hui simple ébauche en plâtre sera par la suite corrigé et exécuté en marbre statuaire. L'éminent artiste a déployé une habileté peu commune tant par la juste expression de son travail que par un certain cachet imprimé à toute l'œuvre en parfaite harmonie avec le style et l'école des autres sculptures de tout l'autel. Des artistes distingués ont rivalisé d'ardeur pour produire une œuvre digne de leur habileté, et digne de Rome la mère des beaux arts. et tout les généreux donateurs ne laisseront pas d'être satisfaits.

Il nous reste, en terminant à leur offrir un témoignage de sincère reconnaissance pour avoir concouru efficacement à préparer à la dépouille mortelle du bienheureux jeune homme un si noble et si digne lieu de repos en tout point semblable à celui de l'Angélique St Louis dont le Bienheureux Jean Berchmans imita fidèlement les vertus.

L. F. C.

Espagne

Relation de la visite que fit au sanctuaire et à la maison de Loyola le 7 et 8 Sept^bre 1873, S. M. le Roi Charles VII accompagné de l'Illustrissime Evêque d'Urgel, de l'Etat major Général de l'armée du Nord et de la Division de Guipuscoa. Sous le commandement du vaillant et pieux général Don Antonio Lizarraga. (Extrait des "Lettres des Scolastiques de Royanne.")

Quatre ou cinq jours avant la fête de la Nativité de la T. Ste Vierge courait déjà le bruit que le général Lizarraga à la tête de ses 5 mille héros. (C'est ainsi qu'il les appelle) viendrait à Loyola pour célébrer la fête et y communier avec toute son armée. On disait aussi que S. M. Charles VII était attendu a Vergara et qu'il viendrait à la fête pour la présider. Chacun alors de courir à son poste, et de faire les préparatifs nécessaires. Les autorités s'emploient jour et nuit à la construction des arcs de triomphe; partout on voit les soldats de tous grades déposer leur uniforme pour travailler avec plus d'ardeur. Les religieuses brodaient les draperies qui devaient servir à la solennité. Les Nôtres avec l'aide de la municipalité, du Clergé et des Congrégations s'employaient à orner l'eglise de Loyola et à tout disposer pour la cérémonie. On fit reparaître le grand lustre qui avait été enlevé et mis en sûreté au moment de notre expulsion. On en ajouta cinq autres. Un grand nombre de bougies fut disposé symétriquement le long des corniches. Le sanctuaire fut agrandi, comme on avait coutume de le faire pour les messes Pontificales et solennelles. On plaça du côté de l'Evangile le dais pour Sa Majesté et du côté de l'Epître un trône épiscopal pour l'Evêque d'Urgel; puis on disposa en avant du sanctuaire une grande nappe de communion, et deux autres plus petites aux deux autels latéraux du Patronage et de St. François Xavier; des pots de fleurs, de riches ornements, et quatre grands ciboires pour les S^tes Espèces. Tels furent les préparatifs de la solennité. La municipalité éleva deux arcs de triomphe l'un a l'entrée du pont qui mène à la prairie de Loyola, et l'autre à l'entrée d'Azpeitia. — Le 7 à neuf heures du matin Azcoitia présentait un aspect animé et plein d'allégresse. Tous les habitants allaient et venaient avec empressement, toutes les façades étaient magnifiquement ornées. Les joyeuses volées des cloches et la détonnation des fusées annonçaient l'arrivée de Sa Majesté.

Le peuple se pressait à sa rencontre. Les autorités l'attendaient à l'extrémité de la ville et de bruyantes acclamations retentissaient dans toute la vallée.
Le roi entre à Azcoitia, il met pied à terre à la porte de l'église paroissiale, le clergé en habit de cérémonie le reçoit avec les solennités d'usage. S. Majesté prie un moment devant le St. Sacrement et se dirige au sortir de l'Eglise vers le palais du duc de Grenade où un logement lui avait été préparé. Le roi se trouvait accompagné de son état-major suivi des bataillons de la division de Guipuscoa, qui campaient entre Azcoitia et Azpeitia. Le même jour à 6 heures du soir, le roi avec sa suite et les généraux prend le chemin de Loyola sous prétexte de visiter la maison, quoiqu'il fut déjà tard, mais en réalité pour venir se confesser. Le P. Garciarena de la Compagnie de Jésus le reçoit à la porte de l'Eglise; le roi se dirige vers le trône qui lui a été préparé afin de faire quelques instants d'oraison et celle-ci terminée se dispose à visiter la maison entouré de son état major. Son entrée à l'église avait été une continuelle ovation; car comme la nuit approchait, des hommes le précédaient avec des torches allumées pendant qu'il visitait la Santa-Casa, arrivé à la chapelle de la B. Marie Anne de Paredes S. Majesté échangea quelques paroles avec le général Elio et ensuite il pria le P. Garciarena de vouloir bien le confesser. Tel a été certainement l'objet réel de sa visite à Loyola à une heure aussi avancée. Le P. se prêta volontier à ce pieux désir et pour cet effet il le conduisit à l'oratoire de St. Stanislas qui lui paraissait le plus convenable.
Là après quelques instants de recueillement le P. entendit la confession de S. Majesté. En passant par la sacristie de la Santa Casa, son attention fut attirée par la tête de lin de St. Ignace, et le Père lui fit remarquer que lorsque la reine Isabelle visita la maison, elle prit un fil de la frange comme relique. Ne pourrai-je pas, demanda le roi avec beaucoup d'humilité, en avoir aussi une parcelle? Le P. Garciarena édifié d'une telle demande dit au F. Echave d'en détacher immédiatement une frange qu'il offrit respectueusement à S. Majesté qui la remit à un homme de sa suite pour la garder précieusement. En sortir de l'Eglise il eut beaucoup de peine à descendre l'escalier à cause de l'immense foule qui se précipitait pour lui baiser la main. C'est à grand peine que les soldats qui l'accompagnaient parvenaient à lui ouvrir un passage. Et les clameurs et les vivats de la multitude étaient tels qu'ils faisaient retentir toute la vallée. Les nombreux prêtres venus de Vergara, Anzuola, Mostrico, Deva, et d'autres points conjointement avec le clergé d'Azcoitia, d'Azpeitia, et les aumôniers militaires employèrent toute la soirée à entendre les confessions dans les paroisses et dans l'église de Loyola. Le 8 dès quatre heures du matin les confesseurs

Table.

N° 3 – 1873.

Europe – Italie. La Compagnie à Rome sous le Gouvernement Italien. Du 20 Septembre 1870 au 1er Novembre 1873.

Appendice. Description de l'Urne nouvelle, où repose le corps du Bienheureux Berchmans.

Espagne. Loyola. Relation de la Visite de Charles VII au Sanctuaire de Loyola 7 et 8 Septembre 1873.

Plan de la maison de Saint Eusèbe à Rome.

se trouvaient à leur poste; il n'y eut pas un seul général, officier ou soldat qui ne reçut l'absolution. A 8 heures le carillon des cloches annonça l'arrivée du Roi à l'église. Le clergé le reçut solennellement et le conduisit sous un dais à son trône, selon le cérémonial usité. L'Evêque d'Urgel commença la messe pendant laquelle continuèrent les confessions. A la communion Mgr. se dirigea avec la Ste Hostie vers la Majesté et lui donna la Ste Eucharistie que le roi reçut agenouillé à son prie-Dieu. Deux prêtres accompagnaient l'Evêque, l'un portait la patène pour la communion. Mgr. après être retourné à l'autel continua à distribuer la Ste communion 1°. aux gentilshommes de la suite du Roi, et aux généraux, 2°. aux chefs et aux commandants des corps ou bataillons, 3°. aux capitaines et officiers suivis de leurs compagnies respectives. Quatre prêtres aidaient l'Evêque et distribuaient aux autels latéraux la Ste Hostie à toute cette pieuse armée. Quel spectacle touchant et plein d'édification! Toute une armée de héros chrétiens avec leurs chefs et le roi à leur tête arborant le drapeau sous lequel il combat avec eux le premier, se prépare par la réception du pain des anges à livrer les combats du Seigneur pour la défense de la Religion, de la société et de la Patrie. Ce n'est pas ainsi qu'agissent les grands, les courtisans et les guerriers du siècle, eux qui ne combattent pas pour le droit mais pour l'injustice. Rendons grâce à Dieu qui dans sa bonté et sa miséricorde a préparé des soldats remplis de sa crainte et de son amour pour aller empourprer de leur sang de martyr les lauriers de la victoire. A la fin de la messe S. M. accompagnée de son cortège passa au réfectoire où quelques Dames au nom de la municipalité lui offrirent un frugal déjeuner. Ensuite le P. Garciarena lui adressa quelques paroles au nom de la compagnie, et S. M. rentra dans la sacristie après avoir manifesté au R. P. combien ses paroles l'avaient touchée. Il continua à visiter la maison avec beaucoup d'attention et montrait à chaque instant la grande estime qu'il avait pour la compagnie. Il parvint à la chambre qu'avait habité pendant quelques temps le P. Francisco Cabrera, il en avait parlé plusieurs fois avec beaucoup d'intérêt. Il daigna écrire sur le mur quelques paroles d'affection pour ce Père en y mettant la date et sa signature. Il supplia le P. Garciarena de faire savoir au R. P. combien il aurait désiré le rencontrer à Loyola; il vit avec peine la solitude de la maison et ajouta que bientôt elle serait remplie d'habitants. Il fit un tour de jardin; entendit une autre messe qui devait précéder la messe solennelle; sortit de l'église monta à cheval et prit avec sa suite le chemin d'Azpeitia. Si le soir précédent il avait eu beaucoup de difficultés pour descendre l'escalier, il eut plus de peine encore ce jour là à traverser la foule. La multitude voulait le porter en triomphe et l'acclamait à l'envie. Le soir il visita à pied le couvent des Religieuses d'Azpeitia, l'hôpital de la Miséricorde et la fabrique d'armes. Puis il assista à la récitation du rosaire faite par ses volontaires dans l'église de la paroisse. On évalue à plus de 17 mille le nombre de ceux qui se trouvèrent réunis le 8 à Loyola de tous les pays environnants. Le 9 à neuf heures du soir S. M. partit avec son escorte pour Vergara; il voulut emporter une parcelle de la barre de bois qui fermait la porte du château de Loyola. On lui donna les authentiques tant de cette relique que de celle du chevet de St. Ignace.

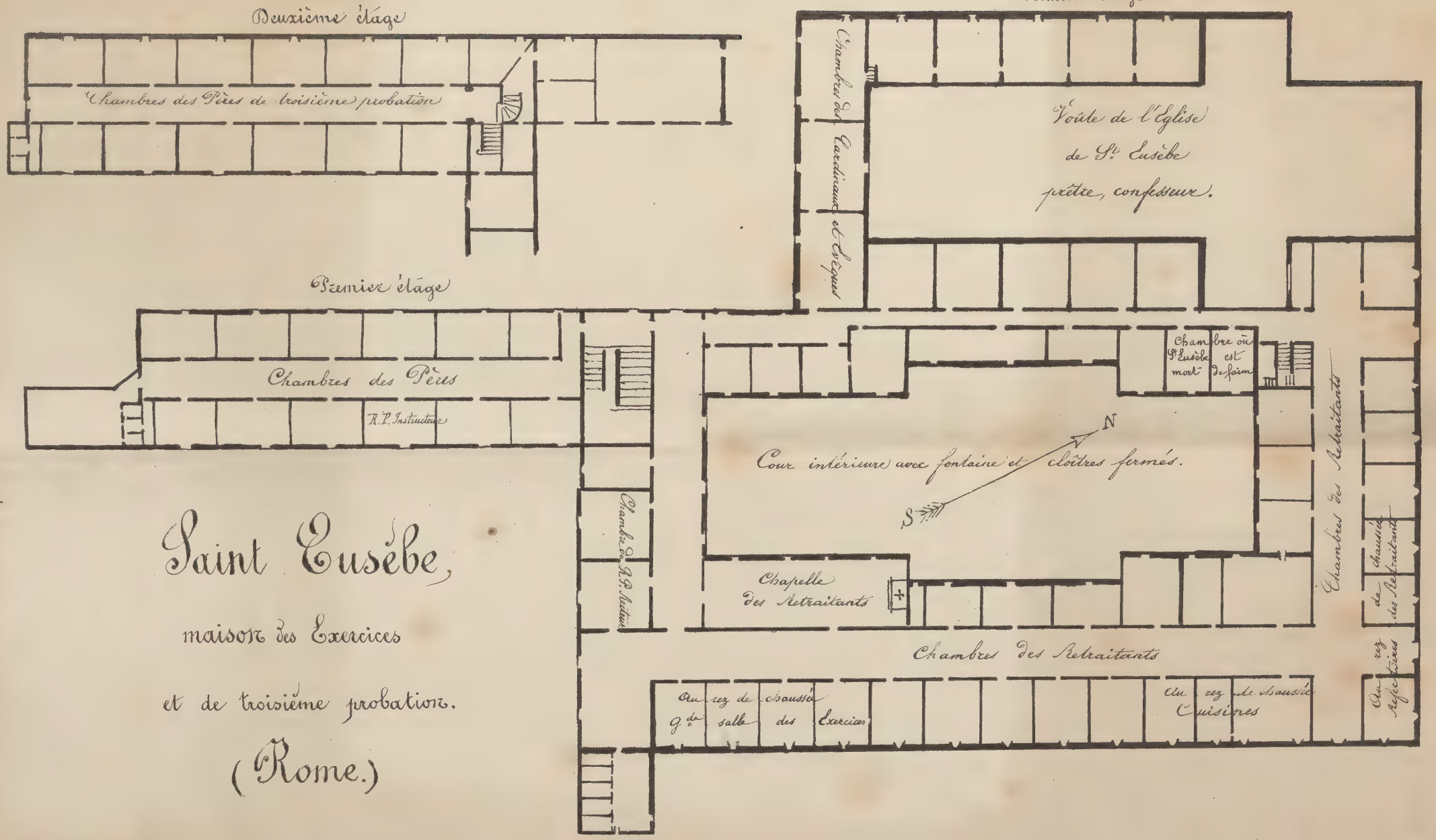
FIN.

Saint Eusèbe,

maison des Exercices

et de troisième probation.

(Rome.)



Echelle 10 20 30 40 50 mètres

Lettres des Scolastiques de Laval

aux PP. et FF. de . . . .

N° 1 — 1874 — Mai

Sommaire.

Page

Europe. — France. — Fêtes à la Louvesc. — Les reliques de St François Régis placées dans une nouvelle châsse.
" Extrait d'une lettre du R. P. Prat au R. P. Carayon (juillet 1873. 3

Chine. — Tchély. — Rapport sur la mission du Tchély méridional pendant l'année 1872. 5
" " Lettre du R. P. Gonnet au R. P. Provincial de Champagne. — Tien-tsin 1er Mai 1873. 10
" " Extrait d'une lettre du P. Petitfils au R. P. Provincial de Champagne. — Tcham-Kia-tchuang, 1er Mai 1873. 12
" " Lettre du P. Petitfils au R. P. Grandidier. — Tcham-Kia-tchuang, 11 juillet 1873. . . . 13
" Kiang-nan. — Extrait d'une lettre du R. P. Julien Frin à son frère à Laval. — Une première journée
" " d'apostolat au Nin-Ko-Chien. Chin-tsen. — Nin-Ko-fou 18 Novembre 1873. . . . 15

Amérique Sept. — Mexique. — Expulsion des jésuites. — Lettre du P. Morandi au R. P. Provincial Gaétan Tedeschi. — Mexico, 1er 8bre 1873. 22
" " Autre lettre du même. St Antoine 8 janvier 1874. 25
" Montagnes-Rocheuses. — Extrait d'une lettre du R. P. Guidi au R. P. Petit. — Colville, Octobre 1873. 30
" " Extrait d'une lettre du T. R. Père Général au Supérieur général des Missions de la Compa-
" " gnie de Jésus. — Montagnes-Rocheuses, 24 Novembre 1873. 33

Syrie. — Lettre du R. P. Badour au R. P. Champon, 10 Septembre 1873 34
" La polémique religieuse à Beyrouth 36

Amérique Mérid. — Brésil. — Extrait d'une lettre du R. P. Cybeo aux Scolastiques de Laval. — Mission de S. José de Cima
" " da serra. — Desterro 10 Février 1873. 40
France. — Nantes. — Conférences dominicales. 42
" Relation d'une mission donnée à la paroisse de St Pierre de Caen par 4 Pères de la Cie. 44

Supplément.

Chine. — Kiang-nan. — Lettres du R. P. Heude au R. P. Cordier. — 1ère Lettre. — Su-Kia-Hoei, 7 Aout 1872. I.
" " " " " 2ème Lettre. — " , 6 Septembre 1872. III.
" " " " " 3ème Lettre. — " 24 Septembre 1872 VII.
" " " " " 4ème Lettre. — A bord du St Pierre. En vue de Soutcheou. 31 8bre 1872. XII.

Australie. — . . . . . La dernière mission du R. P. Hinteroecker et sa mort arrivée le 6 Octobre 1872. XVI.

Le Mans. — N. D. de Ste Croix. — Les derniers jours du R. P. Paul Loysel. — Notice par le R. P. de Boylesve. XXIII.

Lettres de Laval.

N° 1. 1874.

Europe – France.

Fêtes à La Louvesc – Les reliques de St François Régis placées dans une nouvelle châsse.

Extrait d'une Lettre du R. P. Prat au R. P. Caravon. (Juillet 1873.)

Mon révérend et bien cher Père,

P. C.

Quand on fait le pélerinage de La Louvesc, il est impossible de se résigner à n'y passer que 24 heures. Mais cette fois-ci, j'avais une raison particulière d'y passer au moins huit jours, d'abord pour jouir de l'ineffable privilège que j'ai partagé avec les Pères de cette résidence, et ensuite pour en remercier et le seigneur et son illustre serviteur. Voici en quelques mots, ce qui a eu lieu, samedi et dimanche, 19 et 20 juillet, à La Louvesc. — En 1794, quatre frères, fils de Mr. Buisson, alors maire de cette commune, exposèrent leur vie pour sauver les reliques de St François Régis. Ayant extrait de la châsse le coffret, dépositaire de ce trésor, ils le remplacèrent par des ossements, pris d'avance au cimetière, et l'emportèrent, pendant la nuit à la Grange-Neuve, leur maison paternelle, éloignée de 20 minutes du village de La Louvesc. Elles y furent cachées et conservées avec autant de sollicitude que de vénération jusqu'à la fin de la persécution. En 1802, Mgr. de Chabot, Evêque de Nantes, dont cette paroisse relevait alors, vint exprès à la Grange-Neuve pour reconnaître ce précieux dépôt. Un procès-verbal, inséré dans le coffret, constate toutes ces circonstances. Et, depuis cette époque, (c'est-à-dire depuis 71 ans) ce coffret n'avait point été ouvert, et il ne l'aurait pas été de longtemps, si une circonstance, moins ménagée que providentielle, n'eût amené les Supérieurs ecclésiastiques à faire une nouvelle reconnaissance des reliques de notre saint missionnaire.

Vous savez qu'on bâtit sur les ruines de l'ancien sanctuaire une église monumentale. Le chœur est complètement terminé; le portail le sera bientôt; et, dans le courant de l'année prochaine ils seront

reliés par des murailles latérales, qui, devant être construites en pierres de taille, déjà préparées, seront bientôt terminées. Au milieu du chœur, fermé par une barrière circulaire en marbre, qui sert de table de communion, s'élève majestueusement un autel en marbre blanc.

Quoique splendidement orné de médaillons, de statues d'anges et de saints en bronze doré, il offre une simplicité qui en relève encore la grandeur. Le tabernacle, recouvert d'un ciborium en marbre blanc, est surmonté d'un socle, destiné à recevoir la nouvelle châsse.

Or, cette châsse en bronze doré, véritable chef-d'œuvre exécuté par M. Armand Caillat, sur les plans de M. Bossan, architecte de l'église, n'a pas les dimensions suffisantes pour recevoir le coffret contenu dans l'ancienne châsse. On en a donc fait un autre, en bois de cèdre, adapté aux proportions de la nouvelle châsse, proportionnée elle même à l'ensemble de l'autel. De là, la nécessité de transvaser les reliques de St François Régis de l'ancien coffret dans le nouveau. Averti de cette circonstance par le R. P. Nicod, Mgr l'Évêque de Viviers, délégua M. l'abbé Boyron, secrétaire général de son Évêché, pour procéder en son nom, à cette cérémonie. Arrivé à La Louvesc, M. Boyron remplit sa mission selon toutes les prescriptions de la congrégation des rites. C'est pourquoi elle se fit presque en secret: elle n'eut pour témoins que les membres de la communauté, et ceux de la famille Buisson, enfants ou petit-fils des généreux chrétiens qui conservèrent à l'église les restes du grand et saint missionnaire.

A l'heure indiquée, nous nous rendîmes tous dans la sacristie. Ô mon cher Père! quel moment! nous allions donc voir le dépôt sacré que des regards humains n'avaient pas contemplé depuis 71 ans; et que, de tous les hommes qui vivent aujourd'hui, aucun peut-être n'aura le bonheur de voir!

A la sacristie, tous les prêtres prennent le surplis, la petite assistance a occupé les places qui lui étaient préparées. Nous avons en face une large table, sur laquelle est étendue une pièce de toile de fin lin entre six cierges allumés. A côté, on voit l'ancien coffret, scellé, en 1802, par Mgr de Chabot. Après une courte prière devant ces reliques, on psalmodie les vêpres du saint. Puis, M. le délégué expose le sujet et les raisons de sa mission, et procède à la vérification des sceaux apposés sur le couvercle. Enfin, il le fait ouvrir, et fouillant dans les étoupes qui enveloppent ces restes vénérés, il les extrait pièce par pièce, les déposant sur la toile préparée à cet effet. Je crois que si nous avions vu ressusciter S. François Régis, nous n'aurions pas été plus émus que nous le fûmes alors: de douces larmes coulaient de tous les yeux. L'émotion est à son comble, quand M. le délégué portant entre ses mains le crâne du saint le dépose au milieu des autres ossements.

La tête du saint, sauf la mâchoire inférieure, qui manque, est parfaitement conservée: il y a encore six dents, très-blanches, dont deux molaires. Les autres reliques sont dans un semblable état de conservation; mais des ossements qui forment la charpente du corps humain, il en reste à peine les deux tiers. Pendant que M. le délégué dresse son procès-verbal, M. le docteur Buisson, petit-fils d'un des quatre frères susnommés, et neveu de notre Père Pierre Buisson, constate l'état de chacun des ossements, et y met, sur une étiquette, le nom scientifique, ce qui a servi à en faire l'inventaire, qu'on avait négligé dans la première reconnaissance.

Cette opération terminée, nous nous prosternons tous devant ces restes sacrés, nous récitons des psaumes et

l'unis en un saint. Puis, à la suite de M. le Délégué et du R. P. supérieur, nous avons le bonheur d'appliquer, tour à tour, nos livres, sur le chef de saint Régis; j'ajoute que nous l'arrosons de nos larmes, car personne ne peut maîtriser son émotion. A cette touchante cérémonie, succède la lecture publique du procès-verbal, auquel tous les assistants apposent leur signature. Pendant ce temps-là, deux prêtres font toucher au chef du saint une prodigieuse quantité de médailles, de chapelets, d'images, de crucifix, dont on s'était pourvu d'avance. Enfin, chacun des ossements enveloppé dans des étoffes neuves est déposé dans le nouveau coffret, en bois de cèdre, que recouvre une toile de soie verte. Après l'avoir scellé en huit endroits des sceaux de Mgr de Rivière, on le place dans la nouvelle châsse, dont Mgr le Délégué a conservé la clef.

Le lendemain 20 juillet, la châsse exposée aux regards du public entre la table de communion et l'autel, fut, pendant toute la journée, l'objet de la vénération ou de la curiosité d'une foule sans cesse renouvelée. A trois heures, les Pères, en surplis et rangés en demi-cercle devant la châsse chantèrent les vêpres, à la fin desquelles le P. Jouard monta en chaire et adressa à un nombreux auditoire quelques paroles émues à la louange du saint, sur le culte rendu à sa mémoire et particulièrement sur la cérémonie de la veille. Après la bénédiction, qui suivit le sermon, on plaça la châsse sur le socle ménagé au dessus, mais un peu en arrière du tabernacle. Ensuite, Mgr le Délégué de Mgr, qui avait présidé toutes ces diverses cérémonies, les couronna par le chant du Te Deum.

Enfin, la foule s'écoula peu à peu et comme à regret; et nous autres nous rentrâmes dans la sacristie, où Mr l'abbé Boyron nous exprima, pour adieu, le bonheur qu'il avait eu de remplacer Mgr l'Evêque dans une circonstance si touchante. Il emporta les témoignages de notre reconnaissance, mais nous emporterons au ciel — je l'espère bien — les douces et saintes impressions de cette fête de famille, et nous bénirons à jamais le Seigneur.

Veuillez bien, mon bon Père, agréer les affectueux hommages de votre serviteur tout dévoué en Notre Seigneur.

Prat S. J.

Chine. — Mission du Tchely.

Rapport sur la Mission du Tchely Méridional pendant l'année 1872.

La mission du Tchely méridional est administrée par un Vicaire apostolique, Mgr Dubar, Evêque de Canathe, religieux de la Cie de Jésus. Pendant l'année 1872 elle comptait comme ouvriers apostoliques un prêtre chinois, 12 prêtres de la Cie de Jésus, 2 Novices Scholastiques et 6 Frères Coadj. Le nombre des chrétiens s'est élevé à 21.280, répartis dans 314 chrétientés. 1173 adultes ont été baptisés, et 3913 catéchumènes se préparent au sacrement de régénération chrétienne.

La mission du Tchely méridional a eu pendant cette année ses épreuves et ses consolations. Elle a été éprouvée par de terribles fléaux. — Les inondations ont ravagé le Nord et l'Est du Vicariat, anéantissant les récoltes et propageant la misère. Des villages entiers ont disparu sous les eaux, laissant à peine aux infortunés habitants le temps de fuir. Plusieurs chrétientés ont été dispersées de la sorte, leurs chapelles détruites; et les néophytes ont dû aller au loin men-

dier

l'aumône qui les empêche de mourir de faim. Dans les districts du Nord surtout, les chrétiens qui sont plus ordinairement des pauvres se sont vus réduits à l'extrême indigence. — A l'inondation a succédé en plusieurs endroits l'invasion des sauterelles qui ont dévoré ce que les eaux avaient épargné dans les campagnes.

Dans la partie Sud du Vicariat, ce ne sont pas les inondations, mais au contraire la sécheresse, le manque de pluie qui a compromis les récoltes et causé la désolation.

En vain, pour détourner ces fléaux, les pauvres payens eurent recours à leurs superstitions. Le Père Doucmont raconte un fait bien propre à exciter la pitié chrétienne sur leur aveuglement. — « La ville et le Gouvernement de Ngan-pim, écrit-il en 7bre à Mgr Retord, sont sous les eaux. Le Mandarin du lieu a fait ce qu'il a pu pour conjurer le fléau. A genoux devant une Bonze pendant que la pluie tombait à torrents, il priait avec larmes sa sourde et ignoble Divinité de sauver son peuple. Le fleuve dévastateur n'en continuait pas moins sa marche. Après avoir passé un jour en invocations inutiles, il jeta son chapeau dans les flots insensibles, et demande une corde pour se pendre. Le peuple toujours bon et compatissant apprend avec stupéfaction et douleur cette étrange résolution; il se précipite à travers les flots au-devant de son magistrat, et le supplie d'abandonner son sinistre projet. Le Mandarin verse des larmes d'attendrissement et se laisse faire une douce violence. La pendaison n'eut pas lieu. Sauf ce trait plaisant, tout est triste et navrant dans ces pauvres contrées. »

Les chrétiens ont trouvé un secours plus efficace dans leur foi au Vrai Dieu, qui a élevé leur courage au niveau des malheurs, dans la charité de leurs frères, et enfin dans le dévouement et dans les consolations de leurs missionnaires. Bien des familles ruinées se sont réfugiées au village de Vetnam-Kia-Vetnam, centre de la mission, où résident le Vicaire apostolique et les Pères. Elles y trouvent aide et abri. Malheureusement les ressources sont loin de suffire aux besoins. — Partout la misère s'est montrée avec son cortège habituel de maladies, de fièvres et de morts. Les Pères ont dû multiplier leurs fatigues et braver les dangers des épidémies. L'un d'eux a trouvé la mort avant l'âge sur ce champ de bataille de l'apostolat. C'est le Père Jules Denizot. Il était accouru au milieu d'une chrétienté décimée par la fièvre typhoïde. Après y avoir administré onze moribonds, il succombait lui-même emporté en trois jours par cette terrible maladie. Deux autres missionnaires épuisés par un long et laborieux ministère, ne laissent plus d'espoir de guérison: ce qui réduit à 10, en comptant l'Evêque, le nombre des Missionnaires valides dans un Vicariat où 10 millions de payens sont à convertir.

A côté des tristesses, les consolations n'ont pas manqué. — Un renfort de 6 Missionnaires, religieux de la Compagnie de Jésus, arrivait à Vien-Tsin à la fin d'octobre. —

Au milieu des tribulations, Dieu semble avoir béni plus que jamais les œuvres de la mission et les travaux des Missionnaires. Un coup d'œil rapide sur l'état actuel du Vicariat suffit à le faire voir.

Le Séminaire compte 33 élèves dont les progrès dans les lettres et la piété présagent un bel avenir à la religion dans le Tchély. —— Plusieurs écoles ont été fondées ; et les nouvelles aussi bien que les anciennes relèvent aux yeux des payens le prestige du Christianisme par leur bonne tenue et leurs succès. Le nombre des catéchistes s'est augmenté de 15. Dix chapelles et 45 oratoires ont été construits. Enfin les 4 orphelinats continuent leur œuvre de prosélytisme et de charité. La conversion des payens a poursuivi sa marche ascendante, mais avec des vicissitudes diverses dans les 3 parties du Vicariat.

Dans le Nord, les Pères Lebocq, Petitjean, Couvreur, de Rabaudy, Fourmont, Ceux (Chinois) ont trouvé plus d'obstacles à leur zèle que par le passé. Des affreux massacres de tien-tsin ont eu dans ces régions un fâcheux retentissement et une désastreuse influence : la protection de la France y a perdu de son prestige, et les plus absurdes calomnies s'y sont propagées, avec les défiances et les haines contre les missionnaires. Aussi le mouvement de conversions, commencé il y a 10 ans s'était-il ralenti. Beaucoup de catéchumènes avaient pris l'épouvante et avaient reculé. Le mal semble heureusement à son terme. Déjà plusieurs anciens catéchumènes sont revenus, et il s'en présente de nouveaux. On peut donc espérer que dans cette partie la plus importante de la Mission, la moisson apostolique tiendra enfin ses promesses et répondra aux sueurs de ceux qui la cultivent. Malgré les défaillances, près de 700 adultes ont été baptisés dans le Nord.

Au centre, où le nombre des chrétiens est encore restreint, les efforts des Pères Bruyère et Bonnamet ont été couronnés par 300 baptêmes d'adultes. Les catéchumènes ne manquent pas. La récolte s'annonce belle ; il faudrait seulement plus de bras pour en prendre soin.

La partie Sud du Vicariat était jusqu'ici le sol de la mission le plus inculte et le plus ingrat en fruits de salut. Quand le P. Octave y arriva, il y a quelques années, il eut peine à trouver 50 chrétiens dans ces populeux districts. Dans les commencements sa marche fut hérissée d'obstacles. Pourtant, grâce à sa prudence, il sut gagner toujours du terrain. Les 50 chrétiens se sont multipliés et montent aujourd'hui à 1200. Cette année Dieu se réservait de récompenser ses patients et persévérants efforts. La Semaine Sainte de 1872 a vu naître parmi les payens un immense mouvement de conversions, plein à l'heure qu'il est de consolations et de promesses. —— En voici la curieuse origine, qui prouve les infinies ressources de la Providence de Dieu, habile à tourner les vues humaines à ses fins miséricordieuses et divines. —— Le village de Tsouy-tsen, comme l'indique son nom, est situé à l'entrée d'une voie souterraine, longue de 4 lieues, construite jadis par les habitants de Quan-pin-fou, afin de pouvoir en cas de siége ravitailler leur ville à l'insu de l'ennemi. Au dessus de l'ouverture même du souterrain les paysans de Tsouy-tsen ont planté autrefois 70 cyprès. Avec les années les arbres ont grandi, et ils donnent actuellement un ombrage magnifique, fort apprécié par les habitants du village. Les lettrés de Quan-pin-fou, on ne sait pourquoi, leur envient la possession de ces beaux arbres. Ils les réclamèrent énergiquement cette année au tribunal du préfet, comme propriété de leur ville. On connait le pouvoir des lettrés en Chine où tout se fait par leur influence. Les villageois craignirent, non sans raison, une dépossession injuste. Ne voyant de recours que dans la protection dont la France couvre en Chine les chrétiens, ils imaginèrent de détourner le coup qui les menaçait par

une profession publique du christianisme. Ils proclamèrent donc hautement qu'ils voulaient embrasser la religion du Seigneur du Ciel. Sur leurs instances, le Missionnaire leur envoya un catéchiste pour les instruire et soutenir leur bonne volonté. Bientôt lui-même se rendit à Toum-ten. Sa présence fit une impression décisive en faveur de la religion chrétienne. Le Père établit des écoles, où les enfants apprirent les prières; et les catéchistes durent enseigner jour et nuit la doctrine catholique. Les lettrés de Quam-pin-fou s'intimidèrent à cette nouvelle: ils n'osèrent poursuivre leur procès, se désistèrent de leurs prétentions; et les habitants de Toum-ten conservent la tranquille possession de leurs 70 cyprès. Raswrés contre les vexations des mandarins, ils n'ont pas changé de résolution; loin de là; leur zèle au contraire s'est accru et s'est purifié. Au lieu d'avantages terrestres, ils ne cherchent plus maintenant en se faisant chrétiens que le salut de leur âme et l'honneur de Dieu. Le village compte aujourd'hui 70 familles de catéchumènes: c'est presque toute sa population.

De Toum-ten, le branle s'est communiqué aux villages environnants; des villages il a passé aux villes: la sous-préfecture de Hoay-tan, l'importante préfecture de Quam-pin-fou comptent des catéchumènes dont le nombre augmente de jour en jour. Les payens ne pouvaient voir ce mouvement sans essayer de l'entraver. Dans les villages ils suscitèrent aux convertis obstacles sur obstacles. Pour déjouer leurs manœuvres, le Père Missionnaire rendit une visite officielle au Préfet de Quam-pin-fou. La conversation fut très-amicale, peut-être moins sincère du côté du mandarin. Il promit aux catéchumènes la liberté et la protection que leur assurent les traités: c'était du moins les reconnaître. Il rendit même à notre sainte religion un témoignage étonnant et imprévu dans la bouche d'un magistrat payen: «Père, dit-il au missionnaire, l'important est d'inculquer «vite et profondément la doctrine chrétienne à vos nombreux «catéchumènes; je sais qu'alors ils seront doux et soumis, «faciles à gouverner, et qu'ils ne me susciteront ni embarras ni difficultés.» Le lendemain le P. Octave voyait arriver dans sa petite maison le Préfet qui lui rendait publiquement sa visite, accompagné du sous-préfet. C'était la consécration officielle de l'établissement de la mission à Quam-pin-fou. Pour qui connaît le peuple chinois, ce simple fait a une véritable importance. —— Un autre obstacle plus difficile à surmonter est le manque de ressources. Et quelles ressources ne faudrait-il pas pour seconder pleinement, propager et étendre encore un mouvement si plein de promesses pour la religion? Le P. Octave expose laconiquement les plus urgents besoins dans une lettre du 11 Septembre dernier: «Le District «que je suis chargé de cultiver se trouve dans la partie «la plus méridionale du Tché-kiang. Il renferme les deux «préfectures de Quam-pin-fou et de Tai-min-fou, plus «que l'étendue de deux départements de France. Jusqu'à présent il y avait peu de chrétiens. Cette année il s'est ma«nifesté un magnifique mouvement de catéchumènes. «Plusieurs centaines de familles, dispersées dans 15 ou 20 «villages s'instruisent en ce moment et recevront bientôt «le baptême. C'est 15 ou 20 chapelles qu'il me faut con«truire, puis orner pauvrement si vous voulez, mais qu'il «faut au moins doter des objets indispensables. Tout est à «faire. D'ailleurs ces catéchumènes étaient fort superstiti«eux avant leur conversion, et honoraient dans leurs «maisons toutes sortes de statuettes et images diaboliques. «Il faudrait maintenant pouvoir exposer à leurs yeux quelque chose qui les initiât à la dignité et à la majesté «du culte Catholique. —— Des objets dont nous aurions «un plus pressent besoin seraient des calices, des orne«ments sacerdotaux, des chapelets, et, s'il était possible,

des images du Dieu tout-Puissant, de Notre Seigneur, de Marie Immaculée, de Saints et de saintes. Il faudrait de ces images pour chaque famille le jour où elle se défait de ses idoles. Les femmes se montrent récalcitrantes et difficiles à la conversion à cause de l'attachement qu'elles ont pour leurs statuettes. Tout obstacle serait levé et leur opposition vaincue, si l'on pouvait par des images chrétiennes compenser le sacrifice qu'elles doivent faire de leurs ridicules amulettes. Une grande finesse de dessin n'est point requise ; des couleurs un peu chargées font plus d'impression et plus de plaisir à ces populations de la campagne. ——— Pour ces chrétientés qui surgissent d'un sol payen jusqu'alors stérile, pour cet immense Vicariat qui ne compte encore que 21000 chrétiens sur 10 millions de payens, Mgr Dubar et le R. P. Gonnet, Supérieur général de la mission signalent un besoin plus général et ils reclament avec instance de nombreux auxiliaires. L'état de la Mission que l'on vient d'exposer prouve manifestement que les ouvriers ne suffisent plus au travail, operarii autem pauci. Il faut augmenter, doubler leur nombre si l'on veut coopérer à l'esprit de Dieu qui souffle sur ces peuples idolâtres et les attire par sa grâce à notre sainte religion. Mais l'entretien de nouveaux Missionnaires exige de nouvelles ressources. ——— Dieu sans doute ne manquera pas à la confiance de ses apôtres. Et la Propagation de la Foi, qui est pour les Missionnaires sa providence visible, comblera les vœux des Missionnaires du Tchély méridional, et les mettra par ses largesses en mesure de recueillir toute la moisson d'âmes qui blanchit, pour la plus grande gloire de Dieu et pour l'extension du règne de Notre-Seigneur Jésus-Christ dans l'immense empire de la Chine. Fiat !

Extrait d'une lettre du R. P. Gonnet, Sup. de la Mission du Tchély au R. P. Didiergian.

Tien-tsin, 2 mai 1873

..... Nous avons un ébranlement de plus en plus considérable parmi nos païens. On dirait que nous arrivons au temps heureux, où il ne nous sera plus donné seulement de glaner quelques rares épis, mais bien de recueillir toute une riche moisson. Le District de Kuam-pin-fou est celui qui après avoir été dans ces dernières années le plus rebelle à la grâce et le plus hostile aux missionnaires, nous donne aujourd'hui les plus belles espérances. Que n'a-t-il pas fait, il y a 3 ou 4 ans pour se débarrasser de la présence importune de ses missionnaires! Plusieurs fois notre petite résidence de la ville de Kuam-pin-fou fut pillée, saccagée ; plusieurs fois aussi la vie du missionnaire fut mise en danger ; et ce ne fut qu'à force de patience et de persévérance que nous finîmes par rester maîtres de la position. Pour être juste, il faut ajouter que c'est au dévouement et à l'énergie de notre digne chargé d'affaires, M. le Cte de Rochechouart que revient le principal mérite de ce triomphe. Voyant que ses dépêches au gouvernement chinois n'obtenaient pas le résultat désiré, il déclara qu'il se rendrait lui-même à la ville de Kuam-pin-fou pour demander justice aux mandarins, si nos affaires ne se réglaient pas à l'amiable. A la vue de tant de fermeté, le gouvernement rendit les armes, et nous fûmes réinstallés dans notre maison avec tous les honneurs de la guerre. Depuis cette époque nous avons eu bien encore quelques petites escarmouches de l'ennemi à repousser ; mais rien de bien sérieux ; et depuis un an surtout, le P. Octave y a du travail au dessus de ses forces et des succès plus qu'ordinaires. Aussi il faut l'entendre dans toutes ses lettres crier au secours, pour qu'on vienne l'aider à retirer ses filets. Tout lui serait nécessaire,

Missionnaires, catéchistes, maîtres et maîtresses d'école, images, etc., et surtout de l'argent, qui, ici comme ailleurs est le nerf de la guerre. Il y a 7 ou 8 ans ce District avait à peine 50 chrétiens, et quels chrétiens ! Aujourd'hui le Missionnaire en compte plus de 2000 sous sa houlette et au moins autant de catéchumènes sérieux.

Avant de terminer, quelques mots qui vous feront plaisir sur une œuvre bien intéressante commencée il y a 3 ans, et qui semble avoir reçu cette année son organisation presque définitive. Il s'agit d'une école ou pensionnat adjoint à notre orphelinat. A la suite de ces terribles inondations qui depuis plusieurs années ont désolé une assez bonne partie du Vicariat, plus d'un quart de nos chrétiens, la plupart nouveaux dans la foi, se trouvaient réduits à la plus extrême misère. Quelques enfants de ces pauvres familles furent admis par charité à l'orphelinat, où on s'efforça de leur inculquer avec la connaissance de leurs caractères chinois et de la religion, l'amour et la pratique des devoirs des chrétiens. Cet essai ayant réussi au delà de toutes mes espérances, les Pères des Districts témoignèrent le désir qu'on donnat un plus grand développement à cette œuvre, afin que de toute la mission on put y envoyer un certain nombre d'enfants nouvellement ou non encore baptisés. Ainsi fut fait. Cette année 60 enfants de 12 à 17 ans et de cette condition se trouvent réunis auprès de la résidence dans un trop petit local, sous la surveillance du F. Templet, qui tout en réglant nos montres fait manœuvrer admirablement sa petite troupe. Nos Frères Chinois y vont tous les jours faire le catéchisme pendant 3/4 d'heure et expliquer les admirables livres de religion composés autrefois par nos anciens Pères. Dans ce moment nous agrandissons le pauvre collège de ces pauvres enfants par la construction de quelques chambres en terre. Je disais tout à l'heure que le nombre s'élève cette année à 60, peut-être seront-ils 100 l'an prochain. Ils sont nourris et vêtus avec la plus grande économie. Les dépenses ne se montent guère au delà de 100 francs pour chaque enfant. Nous fondons sur eux les plus belles espérances pour l'avenir. Ils sont pieux, simples, obéissants, ardents à l'étude, etc. Si Dieu continue à bénir cette école, quelle admirable pépinière de catéchistes, de maîtres d'école, d'administrateurs de paroisses !

Lettre du R. P. Gonnet au R. P. Provincial de la Province de Champagne.

Bien-tsin, 1er Mai 1873.

Mon Révérend Père Provincial,

P. C. ..... Nos œuvres grandissent de jour en jour, le nombre de nos catéchumènes se multiplie. De tout côté nos Pères crient au secours. Vers la fin de l'année dernière, dans une visite au P. Octave qui dura tout un mois, j'eus une grande consolation en voyant le mouvement extraordinaire qui existe dans la Section de Kuam-pin-fou. Chaque jour nous visitions quelques centres de nouveaux chrétiens, pour les encourager, les exciter. Parfois quel édifiant et touchant spectacle ! Il est tel grand village qui compte plus de 100 familles de catéchumènes et qui n'en avait pas une seule quelques mois auparavant, où nous fûmes reçus comme en triomphe. A notre approche toute cette population se mit en mouvement et vint nous recevoir avec des drapeaux, des oriflammes, etc. au bruit assourdissant des pétards, du tam-tam, et les uns prosternés le front dans la poussière nous priant de les bénir. Puis une longue procession s'organise et nous conduit jusqu'au village. Juger, mon R. Père,

quels sentiments faisaient battre nos cœurs pendant toute une demi-heure de chemin qui nous restait à parcourir avec une pareille escorte ! Cette marche triomphale me rappelait celle de Jérusalem, et je demandai à Notre-Seigneur pour ces braves gens qu'il ne permît pas que ce solennel hosanna fût suivi bientôt du terrible tolle. Grâces à Dieu, jusqu'ici rien n'annonce un semblable malheur. Ces bons catéchumènes persévèrent dans leur pieux dessein. Il y a parmi eux une véritable ardeur pour apprendre les prières et le catéchisme, et ce qui est encore mieux, même avant d'avoir reçu le baptême, ils s'efforcent de répandre la bonne nouvelle autour d'eux, exhortant leurs parents et amis; et déjà par leurs soins plusieurs autres villages comptent aussi un certain nombre de familles de nouveaux chrétiens. Ce que je dis ici de cette heureuse bourgade, je pourrais le dire, proportion gardée, de plus de 50 autres centres, où, Dieu aidant, nous avons pu prendre pied ; en sorte qu'aujourd'hui en parcourant son immense district, le P. Octave a par-ci par-là bon nombre de relâches à faire tout le long de sa route ; c'est moins fatiguant, et de plus il a le bonheur de pouvoir dire chaque jour la Ste Messe, privation à laquelle il n'était que trop souvent soumis autrefois. —— Ce n'est pas seulement dans cette section de Kuam-pin-fou que la moisson spirituelle s'annonce abondante. La section de Ho-Kien-fou défrichée par les Pères Leboucq, de Rabaudy, Couvreur, Petitfils, et qui jusqu'ici avait eu le pas sur toutes ses sœurs, soit pour le nombre de ses anciens chrétiens, soit pour celui de ses nouveaux convertis à la foi, s'efforce de ne pas rester en arrière et nous fournira encore cette année le plus fort contingent de baptêmes d'adultes. —— Cette section de Ho-Kien-fou a à elle seule environ 15 000 chrétiens, anciens ou nouveaux. Elle a fait une grande perte il y a deux mois, par la mort d'un Prêtre chinois âgé de 53 ans et du nom de François-Xavier Ki. C'était un des trois prêtres indigènes qui étaient restés dans la Mission lorsque Mgr Mouly de Ste mémoire, voyant sa Mission réduite à un trop petit nombre d'ouvriers, obtint de Rome en 1856 que la Province du Tchély fut divisée en trois Vicariats. Cet excellent prêtre n'était pas un savant : il n'avait que le quod justum en fait de connaissance de la langue latine et de science théologique, mais ce déficit était largement compensé par les qualités du cœur qui devaient le rendre bien plus agréable à Notre-Seigneur. Nous le regardions non seulement comme un modèle de vie sacerdotale, mais encore nous pouvions dire de lui en toute vérité qu'il ne lui manquait que l'émission des vœux pour être un bon religieux. En effet il semblait réunir en lui toutes les vertus : tendre piété, simplicité d'enfant, humilité profonde, obéissance prompte au moindre signe de son Evêque, infatigable dans le travail du St ministère, etc... Il trouvait une grande consolation à se voir appliqué spécialement au soin des nouveaux convertis. Depuis quelques années surtout, c'était son œuvre de prédilection, quoiqu'elle soit celle où la pauvre nature a le plus à souffrir. Il disait naïvement qu'il avait besoin de réparer le temps perdu, vu que pendant de longues années, il n'avait pas cru à la possibilité de faire de vraies conversions parmi ses compatriotes, et que exhorter les païens lui paraissait peine perdue. Il avait demandé à être traité en tout comme un de nos religieux : même vêtements, même bourse commune. Nous l'admettions

à notre table, à nos récréations, à la plupart de nos exercices de communauté, etc; on voyait qu'il était heureux, lorsqu'il pouvait venir chaque année passer quelques semaines à la résidence, soit pour sa retraite annuelle, soit pour le repos du temps des chaleurs; et toujours il donnait l'exemple de l'observation de nos règles. Il avait une affection toute spéciale pour nos Frères Coadjuteurs; et c'était avec eux surtout qu'il aimait à se trouver pendant les récréations, s'efforçant de prendre part à la joie commune et ayant toujours quelques faits intéressants à leur raconter. Aussi était-il payé d'un juste retour, et c'était une bonne fortune pour nos Frères lorsque ce bon prêtre se trouvait au milieu de nous. —— Une vie si fervente ne pouvait manquer d'avoir pour couronnement une ste mort. Dieu le prépara à ce terrible passage en lui envoyant une maladie qui dura plus d'un an, et qui sans le faire beaucoup souffrir, le mettait hors d'état d'exercer le ste ministère. Il fut pendant sa maladie ce qu'il avait été bien portant: en tout patient, simple, gai et toujours résigné à la ste Volonté de Dieu, malgré le désir ardent qu'il entretenait dans son cœur d'aller rejoindre au plus tôt ses chers catéchumènes. Enfin désespérant d'obtenir sa guérison, et sentant que la vie lui échappait peu à peu, il demanda comme une grâce que sa famille ne fût pas avertie de la gravité de sa maladie, dans la crainte, disait-il, que la visite de ses parents ne lui donnât des distractions. Il ne voulait plus avoir d'autre préoccupation que celle de se préparer à paraître devant Dieu. Quelques mois avant sa mort, il m'avait demandé avec instance de le recevoir dans la Compagnie. Ne pouvant lui accorder cette faveur, je lui promis d'écrire à votre Révérence pour le faire recommander aux prières et aux saints sacrifices de nos Pères et Frères; cette promesse fut pour lui une grande consolation, et, me serrant la main, il me dit avec une vive émotion: « Ah! mon Rév. Père Supérieur, que n'ai-je connu plus tôt la Compagnie de Jésus! j'aurais été meilleur que je n'ai été! Voilà, mon Rév. Père, quelle a été la vie et la mort du dernier de nos trois prêtres chinois. Il ne nous reste donc plus aucun missionnaire indigène, le Vicariat étant de date encore trop récente pour que nous ayons pu élever au sacerdoce nos jeunes séminaristes. Quelques uns d'entre eux étudient la théologie. Puissent-ils tous marcher sur les traces du bon ouvrier dont je viens de parler!

Extrait d'une lettre du P. Petitfils au R. Père Provincial de Champagne.

Tcham-Kia-tchuang, 1er mai 1873.

Mon Révérend Père Provincial,

P. C. —— ..... Vendredi dernier 7 mars, j'ai reçu au nombre des aspirants au baptême un bonze de la secte de Lao-Kiune (ou Lao-tzeu). Les bonzes de cette secte n'ont pas la tête rasée comme ceux de la secte de Fô, et on les nomme Kao-sse, c'est-à-dire Docteurs de la Raison (Kao, raison suprême). Donc mon Kao-sse étudie maintenant la Doctrine et m'a promis de travailler à la conversion de toute sa famille. —— Présentement le P. Lebouc est accompagné par un Docteur militaire (titre très-élevé et fort rare). Or, ce Docteur étudie la Doctrine avec ardeur. Il est catéchumène et il travaille à la conversion des païens. Au moment où je trace ces lignes, un bachelier d'une cinquantaine d'années, appartenant à l'une des principales familles du pays, famille qui a fourni à sa Majesté le Fils du ciel plusieurs généraux ou ministres, est dans la chambre de Monseigneur

demandant des explications sur la doctrine. Il sait déjà plusieurs prières. Il est venu il y a une quinzaine de jours, trouver nos anciens Pères, livres qu'il étudie assidûment. Espérons que ce lettré qui est en si bonne voie, recevra le baptême et que sa famille, influente et nombreuse suivra ensuite son exemple.

Tous ces exemples vous montrent, mon R. Père, qu'il y a ici un travail sérieux de la foi dans les âmes, et ce travail intérieur de la grâce ne peut que faire des progrès, favorisé qu'il est surtout par cette circonstance, que le calme se fait de toutes parts autour de nous. Un très-grand nombre de païens à l'heure qu'il est, connaissent les dogmes principaux de notre ste religion, de sorte que les vieilles et absurdes calomnies d'autrefois ont peu de prise sur eux; aussi n'était le respect humain qui les retient, beaucoup de villages, ils le disent eux-mêmes, embrasseraient le christianisme. Ce sont les premiers pas vers la foi qui leur paraissent laborieux. Je cause très-souvent avec les païens, et je vous assure qu'en général ils sont loin de nous être hostiles.

Le 23 Février dernier, un bon néophite, baptisé le même jour, vint me trouver pour me demander des explications d'une image que je lui avais donnée le matin. Cette image représentait St Martin donnant la moitié de son manteau à un pauvre. Quand il eut entendu mon explication, ce chrétien fit aussitôt et de lui-même cette belle réflexion: « Pour honorer mon Patron St Martin, je veux à son exemple venir en aide aux pauvres, et afin de pouvoir les secourir, je veux retrancher chaque jour quelque chose à mes repas. » Or, remarquez que cet homme est pauvre lui-même, et a une famille à nourrir: n'est-ce pas là une bien belle réflexion dans la bouche d'un homme qui n'a reçu le baptême que depuis quelques heures? Oui, les traits semblables à celui-ci, et ils sont nombreux, font oublier au Missionnaire, les rudes fatigues de l'apostolat; qu'il y a de joie pour le cœur, à se trouver en présence de pareilles âmes, naguère païennes, et ainsi transformées par le christianisme.

C'est par les excellents néophytes comme celui dont je viens de vous parler que nous sommes aidés dans le travail de la conversion des païens. Je suis pour ma part, et je ne suis pas le plus chargé, curé de 45 paroisses et d'une multitude d'annexes, jetées sur sept sous-préfectures et la plupart composées de nouveaux chrétiens. Or, sur un pareil terrain, je n'ai qu'un seul catéchiste excurrent, mais je supplée au défaut de catéchistes de la manière suivante: je charge les plus fervents de chaque nouvelle chrétienté de s'occuper de la conversion des païens pendant mon absence. Tel chrétien promet d'exhorter une famille, tel autre deux ou trois; les hommes sont chargés d'exhorter les hommes, et les femmes instruisent les femmes; quelquefois c'est le mari catéchumène qui instruit lui-même sa femme. Ces industries sont moins coûteuses que l'entretien de catéchistes excurrents, dont le nombre, du reste, est insuffisant, et elles me procurent sur toute l'étendue de mon District un assez joli chiffre de catéchumènes et de baptêmes d'adultes. A chacun de mes catéchistes improvisés, je promets une récompense en images, belles médailles, chapelets, quelques objets européens tels que petits couteaux, étuis, petites statues, livres de piété, étoffes de couleur pour orner leurs chapelles. Ce qui leur agrée davantage, ce sont les petits crucifix en cuivre montés sur bois.

Lettre du P. Petitfils au R. P. Grandidier.

Tchang-Hia-tchuang, 17 juillet 1873.

Mon Révérend Père,

P. C. — ..... Notre Mission a vu augmenter le nombre de ses néophytes, car c'est au printemps surtout que nous baptisons

le R. P. Supérieur lequel lui a donné des livres de religion composés

nos aspirants à la Foi. Comme St François De Sales le Disait Du carême, cette heureuse saison est vraiment pour nous le printemps Des âmes. Or, ce fertile printemps, ajoutant sa riche moisson à celle recueillie Depuis le 1er juillet 1872, nous a Donné le beau chiffre De 1651 baptêmes D'adultes. Et quelles belles espérances pour l'an prochain avec nos 4000 catéchumènes! Mais vous ne sauriez vous figurer, mon R. Père, quels vastes Districts nous avons à parcourir pour l'évangélisation Des païens: grâce surtout aux véhicules D'invention mérovingienne Dont nous nous servons, une grande partie De notre temps se passe en voyages. Quelques-uns D'entre nous ont Des chars traînés par Des chevaux ou mulets, mais c'est le petit nombre; les autres voyagent De toutes les manières, à pied, à cheval, ou en gros chars traînés par Des animaux au pas tranquille et lent ou même par Des aliborons; heureux encore quand nous pouvons nous procurer ces locomotives D'un nouveau genre!

Envoyez-nous Donc Des ouvriers, mon R. Père, et nos Distances à parcourir seront moins grandes, et nous aurons plus De temps pour instruire nos néophytes et exhorter les païens.

Comme nos catéchistes excurrents ne sont pas assez nombreux, je supplée à leur petit nombre en employant comme catéchistes improvisés les chrétiens les plus instruits et les plus fervents De chaque chrétienté. Les hommes instruisent les hommes et les femmes se chargent De l'instruction Des païennes. Or, ces catéchistes D'un nouveau genre ne veulent point De sapèques comme compensation Du temps qu'ils ont soustrait à leurs travaux, mais tous me Demandent quelques objets européens pour récompense, chapelet De couleur, petit crucifix en cuivre, médaille D'un module un peu grand, grande image; voilà pour les objets De piété; mais il y en a D'autres qui sont vivement Désirés par nos Chinois méritants: ainsi un joli mouchoir De couleur, rouge surtout, un petit couteau ou mille autres riens tels que boîtes, objets en verre De couleur ou encore étuis, Dés, etc, etc, s'il s'agit De récompenser les femmes qui se chargent De l'instruction Des païennes ou De baptême Des petits enfants moribonds. —— Dès que quelqu'un a reçu une bagatelle De ce genre, qui, en France ne coûte que quelques centimes, il se hâte De la montrer aux autres chrétiens et ceux-ci pour en mériter une semblable, s'ingénient à leur tour, pour amener Des païens à la conversion ou baptiser De petits enfants De païens. Que je vous cite un trait récent, mon R. Père, à l'appui De mon assertion sur la valeur De ces riens européens aux yeux De nos chinois. Il y a Deux mois à peine, voulant offrir à un chrétien Deux ligatures (à peu près 5 francs) comme compensation Du temps qu'il avait passé à instruire trois familles catéchumènes, il me fit répondre qu'il n'accepterait jamais De sapèques, mais qu'il serait heureux De recevoir De la main Du Père, un objet européen, par exemple un petit couteau. Ô mon grand regret je ne pus le satisfaire; mais je lui promis D'acquiescer plus tard à sa modeste Demande. Tant De bagatelles qui ne servent De rien en France Dans les familles seraient Donc ici, vous le voyez, D'une grande utilité. Les élèves De nos colléges eux-mêmes n'ont-ils pas mille objets De ce genre, qui bien que Demunusés parfois, pourraient servir à stimuler et à récompenser le zèle apostolique Des chrétiens chinois qui nous aident à propager l'Evangile!

Mon R. Père, vous me pardonnerez ces Détails par eux-mêmes vulgaires il est vrai, mais qui ne le sont plus Dès qu'ils ont trait à la propagation De notre St Religion.

Kiang-Nan. Extrait d'une lettre du R. P. Julien Friz à son père à Laval.

Une première journée d'Apostolat au Nin-Ko-Chien.

Chin Tsen. Nin-Ko-Fou, 18 9bre 1873.

J'étais en expédition dans le District qui m'est confié, lorsque le courrier qui me poursuivait depuis plusieurs jours, me joignit enfin à un gros bourg chinois et me remit ta dernière lettre. La veille j'avais fait une dizaine de lieues; ce jour-là je devais en faire davantage. Pourtant je laissai là le dîner pour dévorer ce message tant désiré. Mais il fallait voir comme on était intrigué autour de moi dans l'auberge. Tout le monde voulait voir les Yan-tzé (caractères européens); ils n'étaient pas médiocrement surpris que j'eusse l'air, en lisant, d'y comprendre quelque chose. Pour eux ils ne pouvaient se rendre compte de mon attention et se disaient entre eux: "Comment peut-il lire? tout se tient d'une pièce; tout cela est collé ensemble!" Après tout, c'était une Yan-jen qui lisait: "ces hommes en connaissent plus long que nous, ajoutaient-ils; ils ont des ressources que nous n'avons pas. C'était leur dernière explication. Pour mettre fin aux commentaires et obtenir un peu de silence, je tire de mon sac un tout petit instrument de musique et je donne un tour de clef. Grande fut la surprise de voir que je faisais chanter une petite boîte carrée; silence parfait autour de moi et presqu'au même instant dans l'auberge et dans toute la rue que remplissait la foule des curieux accourus de tous les points. La circulation était devenue impossible. L'aubergiste me pria de vouloir bien suspendre un moment: il n'était plus maître chez lui. J'accédai à son désir en retenant le ressort de mon magique appareil. Tous les spectateurs suivaient des yeux cette manœuvre. Alors, sans plus tarder, je profitai de l'affluence et du calme attentif pour répondre à quelques questions et parler du bon Dieu à ces braves gens qui, la plupart du moins, n'en avaient jamais entendu parler. Ils m'écoutèrent avec assez de bienveillance. Puisse le ciel bénir cette première semence! — Mais puisque j'en suis au récit de mes débuts dans la carrière apostolique, je vais te raconter ma journée de la veille et du même coup te mettre au courant des détails de notre vie ordinaire: les incidents varient, mais la physionomie générale est toujours la même. — Donc je devais me rendre dans un village à dix lieues de là, par des chemins tout-à-fait primitifs à peine connus. Comme nous n'étions guère assurés de trouver des vivres sur la route, j'avais dit à mon catéchiste de prendre ses mesures en conséquence; mais, soit oubli, soit excès de confiance nous nous embarquions sans biscuit: c'était plus apostolique. Vers midi on se repose un instant dans une espèce d'auberge, où l'on prend le thé. Mon catéchiste fait une petite tournée dans le village: rien. "Père, me dit-il, nous ne dînerons pas aujourd'hui. Pouvez-vous aller jusqu'à Kâ-Kia-tzeo?" Je demande à mes hommes s'ils se sentent assez de force pour aller jusque là: "Pour nous il n'y a pas de difficulté; seulement nous craignons que le Père ne soit trop fatigué." "Si ce n'est que cela, leur dis-je, en avant; le Père peut aller jusqu'à ce soir, ne craignez rien." Et nous voilà partis pour Kâ-Kia-tzeo, assez incertain de la route et de la durée du jeûne, assurés seulement de trouver là des âmes qui avaient besoin de nous: le reste à la garde de Dieu.

Au bout de 4 heures de marche nous nous trouvâmes en face d'un village considérable, à en juger par le nombre des maisons, la plupart en ruines. C'était Kâ-Kia-Keo, terme de l'étape que nous nous étions fixée. Cependant comme nous ne connaissions personne, nous cherchions au milieu de ce désert un être vivant pour nous indiquer quelque habitation qui pût nous procurer un morceau de pain et un abri pour la nuit. Pendant que chacun allait de son côté aux informations et que ma mule broutait à belles dents les herbes et les arbustes qu'elle rencontrait, je songeais, en cas d'insuccès, au moyen d'installer notre campement pour la nuit. J'en étais à ces réflexions lorsque je vois venir à moi un homme de bonne tournure qui tombe les deux genoux en terre et me fait la prostration d'usage parmi nos chrétiens et catéchumènes. Invité à se relever, il s'approche et me dit : « le Père est donc venu à Kâ-Kia-Keo ? – « Oui, Monsieur, et sans y connaître personne. D'après ce que je vois, les habitations y sont plus nombreuses que les habitants » – « Oui, il y a beaucoup de maisons en ruines. Si le Père veut me permettre, je vais le conduire » – « Volontiers, répondis-je ; Monsieur est trop aimable (en style du pays Monsieur dépense son cœur.") – Il saisit ma monture par la bride et marcha en avant. Après de nombreux détours, nous nous trouvons bientôt en face d'un portail de belle apparence ; mon guide avance toujours et je pénètre ainsi dans une cour renfermée fort bien pavée en pierre de taille, ayant à droite une jolie pièce d'eau avec son mur d'enceinte et au fond une magnifique habitation. « A la bonne heure, me disais-je à part moi, nous n'avons pas perdu pour attendre. » Une grande porte en marbre fin magnifiquement sculptée donne entrée dans la maison. Arrivé là je fais un mouvement pour mettre pied à terre. Mon guide s'y oppose, et j'entre ainsi tout d'une pièce sans perdre un pouce de ma double taille. Ma mule ne put s'empêcher d'en manifester sa joie et remplir la vaste demeure de ses accents harmonieux. Rien ne manque à la solennité de cette entrée ; mon guide s'écarte un instant, dit un mot au maître de la maison, et j'étais à peine descendu que celui-ci vient me saluer, m'introduit dans la pièce principale et m'invite à m'asseoir en s'excusant de n'avoir pas mieux à m'offrir. De fait les tables, les meubles étaient relégués de côté et d'autre en désordre. Un siège seulement se trouvait disponible ; on se hâte de me l'offrir. Tous les habitants de la maison sont requis pour ranger le riz, faire de la place, mettre un peu d'ordre et de propreté. Au bout de quelques minutes, je reconnus l'endroit où l'on voulait me faire asseoir : un siège et une table des plus simples, ou, si tu veux, un tréteau et puis deux autres surmontés de quelques planches. Pourtant, sans m'arrêter au contraste n'avais-je pas bien d'être fier ? personne n'en avait autant dans la maison. – On cause comme si on s'était connu toute la vie. Pendant ce temps les visites commencent, l'eau chauffe et bientôt on présente le thé au R. Père, qu'on avait jamais vu, il est vrai, mais contre lequel on n'a pas de préjugés. Les chinois de l'intérieur me paraissent naturellement affables et hospitaliers. Après avoir causé quelque temps, je vis que j'étais accepté. Je n'en pus douter quand j'entendis le père dire à ses enfants de faire rentrer les poules à la maison. Il était encore tôt de les inviter à se coucher ; aussi firent-elles quelques difficultés ; mais il fallut céder aux poursuites actives des petits bonshommes armés de longues gaules de bambou. La porte se referme. Elles étaient tombées dans le guet-apens.

Une d'elle allait être sacrifiée pour mon dîner. Pendant la préparation, je passai dans la pièce voisine où j'eus tout le temps de me mettre en règle avec mon bréviaire et toutes mes dévotions. Enfin on m'invite à me mettre à table. J'invite à mon tour mes compagnons à m'imiter: autrement ils auraient attendu, suivant l'usage, la fin de mon repas. Ils ne se font pas prier et, une fois à l'œuvre, leur silence m'indique qu'ils ne perdent pas le temps.

Parmi les convives, je reconnais l'inconnu aux bonnes manières qui m'avait introduit. Après le dîner mon catéchiste m'apprend que c'est un bachelier, très influent dans le pays parmi ses compatriotes Houpénais. Voici l'explication de sa présence au milieu de nous. Une heure avant d'arriver à Kă-Kia-Keo et pendant que mes hommes se renseignaient sur notre route, j'entre dans une maison pour avoir l'occasion d'échanger quelques bonnes paroles. La maîtresse, une vénérable septuagénaire, me reçoit avec politesse, m'offre le thé et me supplie d'attendre l'arrivée de son fils qui nous connaît, dit-elle, et sera si heureux de nous donner l'hospitalité. Je ne puis que lui promettre de repasser chez elle à mon retour. Mais à peine avais-je enfourché ma mule et fait le tour du jardin en m'éloignant que je m'entends appeler: "Père, Père, venez donc; je viens d'arriver; restez-nous ce soir." "A demain, répondis-je; merci;" et j'avançais toujours. Alors désespérant de me vaincre et voulant pourtant se rencontrer avec le Père, il prend le parti de nous précéder à Kă-Kia-Keo où je vis pour la première fois son visage. Je tenais à le faire faire la connaissance de cette âme d'élite qui est maintenant ma meilleure espérance dans cette partie de la chrétienté. — Tout le monde m'était donc étranger, sauf mes compagnons, dans la maison où j'étais descendu. Je n'en étais pas moins l'objet de soins empressés, comme tu as pu le voir. Il y a plus: lorsque le bruit de mon arrivée se fut répandu, je reçus de nombreuses visites des habitants du pays, accourus pour voir un Européen. Je ne m'attendais pas à cette démarche de leur part. C'est le lieu de te faire connaître la double classe d'hommes parmi lesquels s'exerce mon ministère. — Bien que je sois dans le Kiang-nan, les trois quarts de ce district sont de fait habités par des émigrants du Houpé, qui sont venus repeupler le pays après les ravages des rebelles. Ils sont bien disposés pour nous et c'est sur eux que nous fondons notre principale espérance de conversions. Ils viennent à nous facilement, pensais tout d'abord peut-être par la pensée de trouver en nous un appui contre les tracasseries des hommes du pays. Quel que soit le motif, nous profitons de leurs bonnes dispositions pour leur parler du bon Dieu et les instruire des vérités de notre sainte religion. Ils sont dociles en général. Lorsqu'ils sont parvenus à comprendre, c'est alors seulement, et après avoir séparé la paille du bon grain, que nous les admettons au baptême. Ajoutons qu'il y a parmi eux des âmes droites et pures qui s'ouvrent naturellement à la vérité et ne savent comment témoigner leur joie d'avoir trouvé enfin le Dieu qu'elles cherchaient et adoraient depuis longtemps dans leur cœur. Le Houpénais converti peut facilement persévérer, car il n'a aucune attache vicieuse. Il n'en est pas ainsi des Pen-ti-jen (habitant du pays où il est né); chez eux les mœurs et la trempe molle du caractère ne permettent pas au missionnaire d'espérer de sitôt un résultat sérieux. Ils habitent de vrais châteaux, et pourtant ils sont pauvres et malheureux. Les rebelles ont mis le feu à leurs maisons, détruit leurs familles, égorgé ou fait mourir de faim des villages entiers. Ceux qui ont survécu sont réduits à vivre tristement, isolés et perdus au milieu des Houpénais qu'ils haïssent et qui les débordent. De là un antagonisme qui durera longtemps encore.

J'admirais donc l'effet de la grâce qui inspirait à ces cœurs aigris assez de courage pour venir visiter le missionnaire sous le toit d'un Européen. Mon catéchiste qui a le don des interprétations favorables, en tirait le meilleur augure pour l'avenir. Il a peut-être raison. Mais il faudra du temps, hélas ! Le culte des ancêtres, l'opium, la polygamie même à ce qu'on m'assure, que d'obstacles à vaincre avant d'en faire de bons chrétiens ! Toutes ces misères ne se rencontrent point chez nos braves Européens, et c'est surtout ce qui nous donne en eux tant d'espérances.

Je reviens maintenant chez mon hôte de Hã-Kia-Keo. Après le dîner, je sortis avec mon catéchiste pour faire dans le village un peu d'apostolat. J'aborde le premier enfant que je rencontre; je lui demande son nom, où il demeure, s'il a des parents, s'il a vu quelquefois des Pères. A toutes ces questions il a des réponses fort obligeantes. " Bien, mon petit, lui dis-je ; tu me parais être un bon enfant ; veux-tu me conduire chez tes parents? Il accepte avec joie. J'avais ce que je cherchais, une occasion. Pendant ce dialogue, mon catéchiste à qui j'avais parlé de la messe du lendemain, part, communique mon désir à notre hôte, et revient avec l'air content d'un homme qui a réussi. Pour vaincre les scrupules respectueux de mon petit cicérone, qui n'osait pas me précéder, je le prends par le bras et nous marchons de front. Nos connaissances étaient déjà faites ; il savait déjà comment m'appeler et semblait tout ému de l'intérêt que je portais à sa famille. De mon côté j'avais appris que son vieux grand-père était malade et ne pouvait plus marcher depuis longtemps. Nous causions chemin faisant, et le long de la route de nouvelles connaissances s'adjoignirent à nous. Arrivé à sa demeure " Père, me dit-il, c'est ici notre maison ; je vous invite à entrer le premier." — " C'est bien, mon petit, merci de ta politesse."

Le vieillard était assis sur un kréteau et appuyé contre la muraille. Il fut d'abord surpris de recevoir un tel visiteur ; mais déjà l'enfant m'apportait un banc et me faisait asseoir. Le bon vieux souffrait horriblement d'une plaie qu'il avait à la cuisse. Je m'approche de lui ; " Oh ! bien ; mon vénérable, vous me paraissez souffrir beaucoup ! " " Oh ! oui, me dit-il d'un air un peu soulagé ; depuis longtemps c'est comme cela ; la vie est pour moi bien pénible ; vous ne connaîtriez point de remèdes ? " — Hélas, je ne suis pas médecin, lui répondis-je ; je regrette de ne pouvoir vous guérir de votre plaie, seulement je vous engage à supporter patiemment vos douleurs. Cette vie qui vous est si pénible ne durera pas toujours. Ici-bas nous n'avons que des misères ; mais Là-Haut, continuai-je en lui montrant le ciel, il n'en sera pas ainsi. Là il y a un Dieu qui est le père de chacun de nous ; qui a créé le ciel et la terre et nous-mêmes et tout ce qui existe ; qui prend soin de nous et qui nous aime comme ses enfants. Ce Dieu peut vous guérir ; il peut vous rendre parfaitement heureux et pour toujours, si vous croyez fermement en Lui. C'est ce Dieu que je viens vous annoncer ! » Le bon et digne vieillard écoutait avidement mes paroles. Là-dessus mon catéchiste, jusque-là silencieux, prend occasion de développer : " Le Père a fait des milliers de lieues pour venir nous instruire ; il a quitté ses parents, sa famille, son pays pour venir prendre soin de nous, vivre au milieu de nous, souffrir avec nous et pour nous dans un pays qui n'est pas le sien, et avec des hommes qui n'ont pas les mêmes habitudes ni le même langage .... etc, etc." — Le groupe grossissait toujours. Pour moi, j'avais pris le parti d'interroger à part un petit enfant qui avait des livres sous le bras comme un écolier. Ils étaient là une quinzaine de petits

bonshommes de sa taille. "D'où viens-tu, mon petit ?" lui dis-je en l'abordant. - "Je viens de l'école ?" "Ah! tu étudies les livres ?" - "Oui; voilà celui que j'apprends." "Etes-vous nombreux ?" - "Une vingtaine; tous ceux qui sont ici, étudient ?" "Où est votre maison d'école ?" "Ici tout près, sur le bord de la rivière, à gauche après avoir passé le pont." - "Tu es bien gentil; connais-tu ces deux caractères ? lui dis-je en lui montrant dans son livre les deux lettres dont on se sert en Chine pour traduire le Saint Nom de Dieu (天主, ion-tien-tchou)" - Oui répondit-il en désignant les deux lettres. - "As-tu entendu parler du tien-tchou ?" - "Jamais" - "Ton maître ne t'a pas enseigné ce que c'est que le tien-tchou !" - "Non." "Comment ! c'est le tien-tchou qui t'a créé, toi, ton père, ta mère, tous les hommes, la terre et le ciel; et tu ne le connais pas ! tu ne le vénères pas !" Ces paroles l'impressionnèrent vivement. Pauvre enfant! il n'avait jamais entendu ce langage. Cependant mon catéchiste ne se lassait pas de parler du bon Dieu: il n'est jamais plus heureux que lorsqu'il est une fois lancé et qu'il s'aperçoit qu'on l'écoute. Il fut admirable ce jour-là. D'ailleurs la bonne volonté ne lui manque jamais, je le dis à son éloge. Il a une foi robuste puisqu'il l'a déjà confessée aux dépens de sa santé et serait heureux de donner sa vie pour le nom de J.C.

Mais je n'ai pas le temps de te raconter son histoire, puisque j'ai entrepris de te faire le récit d'un premier jour d'apostolat au Yun-Ko-Chien, et qu'il me reste encore plus d'un incident digne d'intérêt.

Il se fait tard. Allons vite voir notre maître d'école. J'arrache mon zélateur aux regards fixes et avides de son auditoire. Nous entrons chez le pédagogue. Les murailles de la classe étaient tapissées de sentences superstitieuses. Au fond de l'appartement on voyait une grande et belle image de Confucius, au dessus de laquelle se dressait la statue de Koué-Cin. Cette fois je te fais grâce des détails de l'entretien. Le disciple de Confucius nous reçut fort poliment. Nous acceptâmes chez lui le thé, qu'on ne manque jamais en Chine d'offrir aux étrangers. Mon catéchiste, qui est aussi lettré, le poussa un peu sur la fausseté des divinités qu'il affichait dans sa maison. Le maître d'école finit par dire qu'il n'en connaissait pas de plus rationnelles. "Alors vous ne connaissez pas notre religion ?" reprit le catéchiste - "Non" répondit-il. "Si vous désirez la connaître, dis-je à mon tour, je pourrai vous procurer des livres capables de vous instruire; en attendant, si vous voulez accepter celui-ci, vous y trouverez un abrégé des principales vérités qu'elle contient." - "très volontiers", fit-il en tendant la main. "Il se fait tard," ajoutai-je; "permettez-nous de prendre congé de vous; si dans la soirée le cœur vous en dit, venez nous voir chez notre hôte, c'est à quelques pas d'ici". En nous séparant, il nous accable de remerciements et nous prodigue les formules les plus affectueuses de la politesse chinoise: "Marchez lentement; marchez lentement; au revoir, ete, ete."

Nous reprîmes lentement en effet et le cœur rempli, la direction de notre logis. Je demandai à mon catéchiste s'il avait fait ma commission au sujet de la messe: "Tout est arrangé, me dit-il; ils sont très bien disposés." De fait j'avais remarqué en entrant, à ma première arrivée, deux diables formidables des deux côtés de la porte, et, sur un autel au fond de la maison, une magnifique statue de Koué-Cin toute dorée: (*) enfin des inscriptions

(*) Cet autel se trouve dans toutes les familles; c'est là qu'on allume des cierges, qu'on brûle l'encens et qu'on pratique les autres superstitions en l'honneur du Pouçah.

superstitieuses couvrant les colonnes et les murailles.
En rentrant cette fois nous aperçûmes flottant à la surface de la pièce d'eau les débris de nos diablotins mis en pièces. " A la bonne heure, dis-je à mon catéchiste, voilà les démons qui prennent la fuite ! Ils nous cèdent la place ; profitons-en. Je vais donner à nos hôtes une belle image s'ils font aussi descendre le Koué-Cin qui est sur l'autel." Nous entrons. Koué-Cin ne trônait plus. M. Joseph, patron et protecteur de la Chine, lui avait fait peur. Je m'empressai de le mettre à la place de celle qui avait usurpé le culte de sa chaste épouse.
Une chapelle est aussitôt installée sur l'autel et j'ai l'espoir d'offrir le lendemain le S. Sacrifice dans une famille déjà catéchumène. Dieu allait descendre et être adoré dans un lieu où Satan régnait en maître quelques heures auparavant. Quelle consolation pour le missionnaire ! Quel coup de la grâce ! Combien je remerciai N. S. et le priai d'achever son œuvre dans des cœurs qui répondaient si bien à ses avances ! La maison se remplissait à vue d'œil. On me fait asseoir au milieu de cette grande pièce, le dos tourné à l'autel, et devant moi viennent se ranger en demi-cercle tous les visiteurs, après m'avoir fait la prostration d'usage à mesure qu'ils arrivaient.
On dut mettre en réquisition tous les bancs du voisinage pour faire asseoir tout ce monde que la bonne Providence nous envoyait. Presque tous sont cultivateurs, mais de la classe aisée ; tous ont quelque teinture des lettres.
Ils voulaient un de chaque famille me demander un catéchisme pour s'instruire et une image pour témoigner extérieurement de leur attachement à la religion. J'accordai facilement le premier objet ; mais pour le second, je me réservais la consolation de la placer moi-même dans chaque famille, après m'être assuré que toutes les superstitions en seraient bannies. Ils me priaient avec toute sorte d'instances de demeurer le lendemain ; c'était aussi mon plus grand désir, mais j'avais ordre de rentrer au plus tôt. Je promis un prompt retour. Mon maître d'école me rendit ma visite dans la soirée. Il m'arriva tout heureux, me disant qu'il avait lu mon livre et qu'il voulait se faire chrétien. Je lui donnai un autre volume où la doctrine est plus développée et lui promis de repasser chez lui le lendemain. Il se mit aussitôt en train de lire son nouveau livre et beaucoup de ceux qui étaient présents s'approchèrent pour lire avec lui. Je distribuai un second volume à quelques autres. Alors on se réunit par groupes et, en un instant la maison est transformée en une véritable salle de classe : les plus forts expliquent aux autres ceux-ci écoutent en silence et le Père encourage.
Un autre maître d'école vint aussi d'assez loin et me dit qu'il voulait désormais apprendre la doctrine.
J'obtins de ces deux hommes de bonne volonté qu'ils enseigneraient le catéchisme et les prières à leurs enfants. Combien j'étais heureux de profiter de ces bonnes dispositions
Nous étions déjà passablement avancés dans la soirée. Ma montre disait plus de neuf heures, et malheureusement elle n'avançait pas. J'avais vu qu'on me préparait un lit ; je fais mes exercices du soir, après avoir donné de bonnes paroles à tous et promis de rendre plus tard à chacun sa visite. Quelques uns continuèrent de lire ; les autres passèrent dans l'appartement voisin, se rangèrent en cercle autour d'une grosse souche de bois sec bien allumé et se mirent à causer en fumant leur pipe et en buvant le thé, sans s'inquiéter d'un froid assez vif qui commençait à se faire sentir. Ils m'invitèrent à prendre place au milieu d'eux. Je les remerciai. J'avais aperçu mon lit et, harrassé de fatigue, je ne voulais pas tarder d'en prendre possession. Ce qui m'inquiétait, c'est que je ne les

voyais point disposés à en faire autant. Quelques uns étaient pourtant sortis ; mais les autres avaient l'air d'oublier complétement qu'il était dix heures.

J'entrai donc dans ma chambre à coucher. C'était vraiment du luxe ! Séparé de mes visiteurs par une sorte de rideau, une cloison me garantissait du côté opposé. Il y avait bien quelques planches de moins ; mais cela ne fait rien : il en restait assez pour marquer la limite de mon domaine et empêcher la visite nocturne des habitants de ce côté du parterre. Il faut savoir en effet que chez nos bons Houpénais on loge sous le même toit avec les pigeons, les poules, les canards, les chèvres, les porcs, les vaches, les buffles : tout cela fait partie de la famille et grouille chacun de son côté dans le même logis où le maître prend son sommeil.

Si maintenant tu es curieux de connaître les détails de ma literie, ce ne sera pas long. Les usages chinois veulent qu'on porte avec soi tout le necessaire de la nuit ; aussi s'ingénie-t-on à simplifier le plus possible cet ameublement. Le mien consiste en une couverture dont je m'enveloppe et qui me sert en même temps de matelas. Ce jour-là j'y ajoutai deux planches et une botte de paille ; mais c'est un confortable dont on sait ordinairement se passer.

J'étais à peine installé dans mon lit depuis quelques minutes qu'on vint me prévenir que le souper était prêt ! C'était mon catéchiste qui m'apportait cette nouvelle.

" Comment, dis-je ; souper ! mais j'ai déjà soupé. "

J'avais bien vu qu'on préparait quelque chose ; mais je supposais qu'il s'agissait des enfants qu'on avait envoyés faire une commission et qui n'étaient pas encore rentrés. Mon catéchiste insistait : " Vous avez dîné, dit-il, mais vous n'avez pas soupé. " Après tout, répondis-je, remerciez ces braves gens, et appelez cela comme vous voudrez, dîner ou souper ; mais je ne mange plus aujourd'hui ; je vais essayer de dormir : bonsoir. "

Je ne sais pas comment il s'arrange mais voici mon hôte qui vient me faire les mêmes instances un moment après. " Merci, lui dis-je, merci bien, ma vieille barbe (terme d'affectueuse familiarité fort usité en Chine). Votre dîner était si bien préparé et si abondant que je n'éprouve vraiment aucun appetit. Soyez tranquille ; je me propose de faire honneur à votre déjeûner demain. " Là-dessus il se retire légèrement contristé de n'avoir pu réussir. Pour moi, j'avais surtout besoin de repos. Toutefois je ne perdis pas immédiatement connaissance. Longtemps encore j'entendis le bruit des bâtonnets en fonction tout près de mon alcôve, et les voix étouffées des interlocuteurs ; car tout le monde s'observait et parlait à voix basse de peur de réveiller le Père. Enfin je n'entendis plus rien, si ce n'est le ronflement de deux sujets grognons adossés à la cloison. La famille et les étrangers prenaient leur repos. Je finis par les imiter.

Je dormais d'un profond sommeil quand la voix formidable d'un coq donne le réveil. Je prends une allumette et regarde à ma montre : trois heures. La veille j'avais dit à mon hôte que je voulais partir de grand matin ; il n'avait pas oublié. Aussitôt il donne le signal du lever et se met à crier sur ses enfants comme sur des sourds. Les pauvres petits qui avaient à peine quelques heures de sommeil, durent croire que leur père faisait un songe ; mais il fallut bien s'expédier sans retard. " Allons, enfants, debout ! debout un tel ! A cinq heures tout était prêt et je montais à l'autel, autour duquel tout le monde avait pris place. Pendant la sainte Messe, j'eus la consolation d'entendre réciter les prières comme dans une vieille chrétienté. A sept heures je levai le camp. Tous mes nouveaux amis étaient là réunis et me prièrent une

dernière fois de demeurer au milieu d'eux. Je réitérai ma promesse de ne pas les oublier. Je fis appeler le maître de la maison qui avait l'air de n'être pas d'accord avec mon catéchiste. Je lui remis un couteau européen pour le remercier de sa bonne hospitalité, et un petit jouet à chacun de ses enfants pour les récompenser du sacrifice de leur sommeil. Leur père avait fait beaucoup de difficultés avant d'accepter: les petits garçons voulurent aussi se faire prier. Je fus obligé de dire à leur père et à eux que je ne reviendrais plus chez eux s'ils n'acceptaient pas. Ils se rendirent à ce dernier argument. Je m'applaudis d'avoir insisté quand mon catéchiste m'apprit que nos nouveaux catéchumènes n'avaient rien voulu accepter pour nous avoir hébergés si charitablement. Que Dieu le leur rende au centuple. — Notre séparation fut presque touchante. Bon nombre d'entre eux m'accompagnèrent. Mon bachelier surtout et mes deux maîtres d'école me firent bonne escorte. Je passai chez eux; je fis rafle de toutes les inscriptions superstitieuses, après quoi je déposai des images. Ils me renouvelèrent la promesse d'enseigner le catéchisme à leurs élèves, et cela sans recevoir aucun salaire. Daigne le Divin maître favoriser ces heureux commencements et continuer de parler à ces cœurs si simples, si droits et si bien disposés pour nous. — Voilà, Mon cher frère, l'esquisse d'une journée passée au Nin-Ko-Chien, parmi des populations exclusivement payennes. Puisse-je en passer souvent de semblables! Je suis du reste rempli d'espoir et de confiance en Dieu; car tout semble promettre une moisson abondante. J'attribue cette situation principalement à vos prières. Je me recommande bien aux souvenirs de nos Pères et Frères de Laval et suis en union de tes SS. et Sts.

J. Frin. S.J.

Amérique Septentrionale.

Mexique. *Expulsion des Jésuites.*

Lettre du P. Morandi au R.P. Provincial Gaëtan Tedeschi.

Mexico, 1er Octobre 1873.

Voici en peu de mots l'histoire de la persécution qui a sévi contre nous. — Le 4 Avril on présenta au corps législatif un projet de loi signé par la majorité des Députés; il était ainsi conçu: " Dix à vingt jours, tous les membres de la Compagnie de Jésus, sous quelque nom qu'ils se déguisent, seront par ordre du Gouvernement, expulsés de la République." — D'après les règlements de la Chambre ce projet fut maintenu à l'état de première lecture durant trois ou quatre jours, après quoi Mr le Président le remit entre les mains d'une commission chargée de l'examiner. Celle-ci s'empressa de faire savoir au gouvernement par l'intermédiaire du ministre de l'intérieur, qu'il ne lui était point possible de porter un jugement sans données préalables; qu'en conséquences on voulut bien répondre aux questions suivantes.

1°. — Si les Jésuites vivraient en communauté et en quel lieu:

2°. — S'ils prêchaient contre les lois de la réforme:

3°. — S'ils n'étaient point connus sous un autre nom et lequel:

4°. — Si plusieurs d'entre-eux n'étaient point tout récemment arrivés, et quelle était leur nationalité.

Le 30 avril on envoyait à tous les gouverneurs de l'Etat une circulaire dans laquelle on les priait de répondre à ces différentes questions; 15 jours plus tard, c'est-à-dire vers le milieu du mois de Mai le gouvernement en connaissait en partie le résultat; déjà le bruit courait qu'on nous épargnait, que les réponses nous étaient favorables quand Mr le Président, usant ou plutôt abusant de ses pouvoirs, prit la résolution de terminer lui-même cette affaire en nous condamnant à l'exil comme étrangers dangereux.

Le 30 Mai on procéda à l'exécution de cet ordre non moins inique qu'arbitraire. Vers 9 heures du soir un bataillon d'infanterie escorté et renforcé d'un escadron de cavalerie vint investir notre séminaire tout comme s'il s'agissait de prendre d'assaut une forteresse ou un repaire de brigands. — Une commission bien armée pénétra jusqu'à nous et s'empressa de remettre à chacun des professeurs revêtus du caractère sacerdotal un mandat d'arrêt en vertu duquel on les interna sans retard dans les prisons publiques de la ville. Sept des nôtres se trouvaient parmi les victimes, savoir: les PP. Barragan, Moñaico, Anticoli, Maas, Bardos, Feran et Manci, il faut encore y joindre quatre autres prêtres séculiers qui subirent le même sort. Le P. Soler recteur du séminaire, le P. Velasco professeur de philosophie que la maladie retenait alors au lit, restèrent à la maison comme prisonniers; et pour qu'ils ne puissent rien envier au sort de leurs compagnons incarcérés, l'on fit placer une garde à la porte de leur chambre. Pendant ce temps ces fidèles satellites de la République traînaient en prison deux de nos frères, Valen et Amorena, le premier scolastique malade de la poitrine, le second coadjuteur septuagénaire; tous deux vivaient paisiblement dans la maison dite des Anges. — Cette même nuit pour faire voir avec quel zèle on exécutait les lois de la réforme, on licencia près de 15 communautés religieuses, chacune d'elles avait son domicile propre, où, forte de l'autorisation formelle de l'ex-Président Juarez elle vivait dans l'union et la paix la plus parfaite; on les jeta sans pitié sur la voie publique et après avoir fermé la porte de leur couvent on en consigna les clefs au chef du gouvernement. — Le matin nos prisonniers reçurent comme compagnons d'infortune, un Père Lazariste, et six Passionistes, et vers le soir deux prêtres espagnols, cette nouvelle jeta la plus profonde consternation chez tous les gens de bien, et pendant toute la nuit les prisonniers furent l'objet de leur sympathie et de leur sincère attachement. — La presse libérale se déclara même en leur faveur, et plusieurs gouvernements firent présenter au président par leurs ministres d'énergiques réclamations; mais malheureusement celles-ci n'eurent aucun résultat. Après un semblant de procès dans lequel on accumula calomnies sur calomnies, on porta sans vouloir entendre la défense des accusés, une sentence d'exil contre les 29 étrangers comme sujets dangereux pour la République. On amnistia cinq prêtres mexicains qu'on fit immédiatement mettre en liberté. — Le 23 Mai, vers 8 heures et demie du soir, lecture fut faite de la sentence aux soi-disant coupables et le lendemain on les transférait en voiture à la prison de Belen pour y attendre le jour de leur départ.

Le matin du même jour (24 Mai) une nouvelle commission de la police, revêtue des mêmes pouvoirs que la première, se présentait à l'ex-couvent de Brigida; c'était là que demeurait ordinairement le P. Vilar; et le P. Garria prédicateur du mois de Marie; mais le premier depuis deux jours avait un autre gîte en ville dans une maison particulière, le second débitait son sermon à la gloire de Marie. On s'empressa de l'avertir de la trame qui s'ourdissait contre lui, et il parvint à échapper, on ne sait comment, aux sbires qui le traquaient. La commission frustrée le matin dans ses espérances, revint la nuit à la charge, on fit dans tout le couvent une perquisition plus minutieuse que la première pour y trouver nos deux Pères, mais grâce à Dieu, sans succès. — Le 25, la même commission, que l'insuccès n'avait pu décourager, s'introduisait chez Mgr Cocheras qui avait

eu le courage de donner la plus généreuse hospitalité au R.P. Visiteur, à moi et au frère coadjuteur Guerrero. Ce dernier seul se trouvait présent; quant au R.P. Visiteur et moi nous avions, depuis le 20 Mai la prudente habitude d'aller dormir chez nos amis. Le portier répondit donc à ces Messieurs que nous étions dehors, ce qui ne les empêcha pas de procéder à leur fouille accoutumée; la maison fut visitée depuis le grenier jusqu'à la cave, après quoi, surpris de n'avoir pu rencontrer personne, ils se retirèrent fort désappointés. Le F. Guerrero courut avertir le R.P. Visiteur de tout ce qui se passait. Pour mon compte n'ayant rien pu savoir, je m'en allai selon mon habitude dire la messe à l'église della Expirazione: j'avais à peine fini, et j'étais encore revêtu des habits sacerdotaux, quand deux agents de la police m'abordèrent dans la sacristie pour me signifier mon arrestation, il fallut sur le champ les suivre et prendre avec eux le chemin de la prison. Les personnes qui se trouvaient à l'église me voyant partir sous la garde d'une pareille escorte, devinèrent la vérité; ils éclatèrent en sanglots et beaucoup même me firent cortège jusqu'à mon nouveau domicile. On profita plus tard de cet incident pour charger mon dossier d'accusation d'un nouveau crime, on me qualifia de perturbateur de l'ordre public. — Il n'y avait point encore une heure que Dieu me faisait goûter les charmes de la détention quand j'entends tout à coup tirer les verroux de ma prison; c'est un nouvel hôte, c'est un ami, c'est le frère Guerrero que le ciel m'envoie de peur que ma solitude ne me soit trop à charge.

Le R.P. Visiteur bientôt instruit du sort qui nous était fait crut qu'il était temps de songer à la retraite; il prit le matin même le chemin de fer d'Orizaba où il put arriver heureusement. La nouvelle de notre emprisonnement se répandit par toute la ville avec la rapidité de l'éclair, une multitude de personnes vinrent nous porter leurs compliments de condoléance et mettre leur libéralité à notre disposition. Nous restâmes sous clef trois jours et demi, c'est-à-dire depuis le 25 jusqu'au 28 Mai, et durant ce temps nous fûmes l'objet des mêmes témoignages de sympathie et de regret. Mais on ne s'en tint pas à de stériles démonstrations. Plusieurs feuilles publiques attaquant vivement le Président de Tejada. Les plus illustres Dames de la ville ont contribué pour beaucoup à ce mouvement. Elles sont allées en grand nombre trouver le président au palais national, et l'ont interpellé très-énergiquement sur cet acte d'iniquité.

" A bout de raisons, le président ajouta:

"— Les lois s'appliquent selon les circonstances."

" A quoi il fut répondu comme il convenait.

" Ces prêtres avaient violé la loi, répliqua le président, et d'ailleurs on les a traités avec les plus grands égards.

" Oui, seigneur président, avec les égards témoignés aux religieuses que vous avez jetées à minuit dans la rue."

" Le président confondu garda le silence.

" Une des dames reprit: — On a mis en prison, non seulement les Pères de Saint-Camille, mais d'autres encore.

" Ceux-là, se hâta de répondre le président, ne vivaient pas ensemble, il est vrai, mais ils se réunissaient le matin pour réciter l'office. " — Alors, il vous faut dissoudre toute la société mexicaine; car elle aussi prie en commun." " Nouveau silence du seigneur président.

" Les dames le quittèrent en lui déclarant qu'elles ne supplaient pas, mais qu'elles demandaient justice.

Mgr Licenziato Manuello Bustos eut la générosité de se porter caution pour nos Pères détenus à Belen;

il déposa entre les mains du gouvernement une somme de 250 mille francs pour leur garantir la liberté jusqu'au jour du départ. – Le 28 Mai au matin Mr le secrétaire du gouverneur nous faisait appeler pour nous donner lecture de notre sentence, elle était en tout conforme à celle des autres exilés. On nous fit une grâce dont nous fûmes très-reconnaissants, ce fut de nous comprendre au nombre des Pères cautionnés par le généreux Mr Rustos. Nous avions choisi le 9 juin comme jour de notre embarquement, nous devions nous rendre à Veracruz, pour prendre le navire américain dont on a profité le R. P. Arteta, le P. Garria et le frère Marcos; mais cités au tribunal du district où nous avions à nous tenir des calomnies dont on nous chargeait, l'exécution du décret qui nous expulsait fut suspendue par un arrêt judiciaire; on prêta donc à la révision de notre sentence et nous fûmes un moment la consolation de voir notre cause triompher. Malheureusement l'affaire n'était point encore jugée en dernier ressort, il lui restait à passer devant le conseil de révision de la haute cour de justice, composée quasi tout entière de francs maçons. Celle-ci s'assembla le 19 août, et après une séance qui ne dura pas moins de trois heures, l'arrêt favorable porté par le juge du district, fut cassé et celui du gouvernement confirmé à la majorité de 14 voix contre une. La sentence qui avait à suivre la filière législative avant d'être signifiée aux condamnés à l'exil n'eut pour nous force de loi que le 20 Septembre.

Elle nous obligeait à nous embarquer aussitôt que possible, nous laissant toutefois la faculté de choisir entre un vapeur Américain, Anglais ou Français. Nous comptions partir le 15 de ce mois, sur un navire français, mais nous ne pouvons pas nous éloigner sans exciter dans le pays quasi tout entier les plus vifs et les sincères sentiments de regret.

Le chiffre total des exilés de la Compagnie monte à 12. – 9 Pères, un Scolastiques et deux Frères coadjuteurs. Notre intention est de faire voile pour la Havane d'où nous nous rendrons à la Nouvelle-Orléans et enfin au Texas, autrefois possession mexicaine, aujourd'hui sous la Domination des Etats-Unis. L'état de Texas, m'écrit le R. P. Visiteur, a l'étendue de l'empire Autrichien et ne compte pas plus de 70 prêtres, et ce qui fait surtout sentir la pénurie des ouvriers c'est la prodigieuse et incessante augmentation des habitants. – L'élément mexicain s'y conserve quasi intact, et bien que ce pays soit presqu'entièrement abandonné, on n'y connaît point d'autre culte que le culte Catholique".

L. Morandi. S.J.

Autre lettre du même.

St Antoine 8 janvier 1874.

Je vous disais qu'un Décret portant la date du 10 Octobre et signé du président Lerdo autorisait les exilés à choisir parmi les trois navires, français, américain, anglais prêts à faire voile pour Vera cruz, celui qui leur plairait. Six Passionistes, et un ex-bénédictin espagnol Mr. Coll, s'embarquèrent la nuit du 13 Octobre sur le vapeur américain. Le P. Rosi Villasca de la congrégation des Lazaristes, Mr. Edouard Sanchez, prêtre espagnol séculier partirent dans la nuit du 15. Quant à nous nous n'avions donc plus l'embarras du choix et, déjà nous avions résolu notre départ sur le navire anglais pour le 31, quand nous apprîmes qu'aux prières des archevêques Mr le Président accordait aux professeurs du Séminaire une prorogation de 15 jours ce qui menait jusqu'à la fin de l'année scolaire.

Grâce à ce délai, sur douze des nôtres qui devaient le 31 Octobre prendre le chemin de l'exil, 7 seulement s'embarquèrent, ce furent les P.P. Barragan, Velasco,

Manci et celui qui a le plaisir de vous envoyer ces lignes ; le frère Colen scolastique, avec deux frères coadjuteurs, Amorena et Guerrero ; nous laissions les P.P. Anticoli, Monaco, Mas, Bordas et Solen dont le départ était remis au 15 novembre. - Lors de notre embarquement notre petite famille s'augmenta de quatre mexicains dont un scolastique et trois novices, Nous nous arrivâmes sains et saufs à St. Antoine le 21ème jour de novembre après 7 jours de relâche à la Havane pour y attendre le vapeur et deux autres à la Nouvelle-Orléans. Aussitôt à terre nous nous empressâmes de nous rendre à l'Eglise St. Fernand afin d'y célébrer la 1ère messe ; ensuite le P. Visiteur Arkola qui nous avait attendu toute la nuit au bureaux de la diligence, nous conduisit chez le curé anglais, où lui-même avait son logement pour y trouver le confortable dont nous avions besoin. L'après dîner le P. Manci alla chercher un gîte chez le curé des Allemands ; le P. Barragan et le frère Amorena s'installèrent auprès d'une famille mexicaine, quant à moi et les autres nous prîmes possession d'une maison louée en dehors de la ville, située sur les bords du fleuve St Antoine et ayant cour et jardin. Comme celle-ci se trouvait dépourvue de tout mobilier, je m'empressai de faire apporter matelas, chaises, etc, etc, enfin tout ce qui pouvait nous aider à passer la première nuit le moins mal possible. - Le lendemain ayant acheté toutes les choses nécessaires, je mis la maison en ordre, et quatre jours à peine s'étaient écoulés depuis notre arrivée quand nous nous trouvâmes en mesure de recevoir notre P. Visiteur ainsi que tous les autres ; dès ce moment il nous fut donné de reprendre notre vie religieuse et de vivre selon nos règles. - Le 4 Décembre l'Evêque de Galveston et Texas Monseigneur Dubuis lyonais d'origine, le vicaire général de ce District et cinq autres prêtres, les seuls que nous ayons ici et que nous comptons au nombre des bienfaiteurs de notre maison vinrent dîner avec nous, Monseigneur se montra rempli de la plus profonde et de la plus vive affection à notre égard. Il nous accorda la plus ample juridiction qui fut en son pouvoir et en même temps il nous accorda la jouissance des rentes des biens de la Mission dont la propriété appartient aux catholiques et dont l'Evêque est l'administrateur. - Là les missionnaires franciscains avaient jadis un couvent ou habitation avec une église en bon état ; à l'heure qu'il est ce ne sont plus que des ruines. Cette propriété est située à cinq milles d'ici (7 Kilom 500 mèt.), son étendue est de plus de trois milles avec coteaux, et sur une de ses extrémités passe le fleuve St. Antoine. Elle sera pendant plusieurs années d'un mince rapport vu son état de ruine, d'abandon et le manque de bras pour la cultiver. Le P. Mas a été nommé curé de la petite population qui avoisine cette propriété ; fêtes et dimanches il va célébrer la 1ère messe dans une vieille sacristie aujourd'hui devenue chapelle. Le 4 Décembre les P.P. Anticoli, Monaco, Mas et Bordas arrivaient ici et dans quelques jours nous devons recevoir le P. Solen le dernier de nos exilés. Le R.P. Visiteur a déjà résolu de transporter ici la maison d'étude pour les nôtres, et pour le mois de février prochain nous attendons cinq théologiens actuellement au séminaire mexicain et trois frères coadjuteurs, Arbelleri, Maarquini et Maartinez. Quant aux autres ils restent présentement au mexique, car chacun y a son occupation, soit comme missionnaire, soit comme professeur ; on a oublié le gouvernement semble les avoir oubliés.

Assez parlé de nous comme cela, je veux vous donner maintenant quelques détails sur le pays.

St Antoine est une ville qui compte aujourd'hui 200 ans d'existence, elle était autrefois le centre des missions que les Franciscains avaient dans tout le Texas. La population ne dépasse pas 18,000 âmes dont plus de la moitié est catholique. Il y a quatre églises paroissiales dont chacune à sa langue et sa nationalité, et nous n'avons pas ici comme en Europe de division territoriale.

Voici les noms des différentes paroisses: St Marie pour les Anglais et les Américains; St Joseph pour les Allemands; St Fernand pour les Mexicains, enfin la petite chapelle des Polonais St Ferdinand (et c'est la plus importante) desservie par deux prêtres français, les autres ont chacune des prêtres co-nationaux pour les administrer. Toutes ces paroisses sont pauvres et ont à peine le nécessaire pour l'entretien du culte. La fréquentation des sacrements est complétement inconnue dans ce pays. - Voilà plusieurs années déjà que la ville possède trois communautés religieuses: l'une d'Ursulines tenant un pensionnat de jeunes personnes internes et externes; l'autre de religieuses de l'Incarnation chargée de l'hopital public; la troisième de Frères de Marie, fondation française; dirigeant un collège de jeunes gens pensionnaires et externes, les élèves y affluent de toutes part. - Le climat ici est bon et sain, mais nous avons les deux extrêmes; en été une chaleur excessive, et en hiver un très-grand froid. - On parle à St Antoine bon nombre de langues européennes, mais la plus répandue est la langue anglaise, ceux qui ne la savent point passent pour des ignorants; pour cette raison nous nous sommes tous mis à l'étude de l'anglais sous la direction d'un excellent maître qui chaque jour vient nous donner des leçons. - Il est temps de finir, et de vous laisser à vos occupations si multipliées. J'espère que vous me donnerez quelques nouvelles de la province en m'envoyant le catalogue. Pour mon compte je vous expédierai dans quelques jours celui de notre province encore microscopique...

L. Morandi S. J.

Montagnes Rocheuses.

Nous devons la lettre suivante à l'obligeance du R. P. Recteur de Bronchiennes.

Extrait d'une lettre du R.P. Cuidi au R.P. Petit.

Colville Octobre 1873.

Il y a deux mois je fis, avec un Père une excursion parmi les tribus Spokanes, qui ne sont pas encore entièrement catholiques. Le but de notre voyage était d'empêcher le mal que faisait dans ces tribus un vieux ministre protestant. Ce malheureux s'efforçait, par ses mensonges et ses calomnies, de pervertir et de tromper ces populations simples et ignorantes. Il ne réussit que trop bien; il parvint à gagner vingt catholiques, femmes et enfants pour la plupart et dont les familles étaient encore infidèles. Cependant nous avons tout lieu d'espérer que ces pauvres sauvages reconnaîtront leur faute et reviendront à nous. Quelques uns déjà se sont repentis de leurs erreurs et se sont franchement convertis.

Toutefois cette petite persécution n'a pas été sans quelque bien; elle a purifié la vigne du Seigneur, et a non seulement fortifié les bons; mais montré quelles profondes racines la foi a jeté dans le cœur. Voici en effet ce qui est arrivé à deux petites filles dont la plus agée n'avait pas treize ans. Leur mère avait été gagnée par les Protestants; elle voulut faire embrasser la même secte à ses deux enfants. Ces petites refusèrent en disant: "Nous avons été baptisées par la Robe Noire; nous ne voulons pas renoncer à notre baptême et à notre Foi."

Alors la mère menaça de les abandonner, si elles refusaient d'obéir. Mais ces menaces furent vaines; avec le courage que donne le St. Esprit, les petites filles répondirent: "Si tu veux nous abandonner pour cette raison, nous en serons très-contentes; il vaut mieux être abandonné de toi que de Dieu." La malheureuse quitta en effet ses filles; elles supportèrent avec joie cette épreuve et maintenant elles demeurent chez une de leurs parentes.

La même fermeté éclata dans la conduite d'un jeune garçon de treize ans. Sa mère le pressait d'embrasser le protestantisme; il refusa constamment de le faire. Il vint un jour nous voir et voulut se confesser deux fois dans l'espace de 6 jours, ajoutant: je veux me confesser car je pourrais mourir. Les catholiques eurent également à souffrir. Ceux de leurs enfants qui étaient protestants ou infidèles, trompés par le ministre protestant, les accablaient continuellement de reproches. La prière de la Robe-noire, disaient-ils ne vaut pas celle du ministre protestant; et de plus, la Robe-noire elle-même n'est qu'un vaurien, un va-nu-pieds, etc. En face de ces insinuations les bons catholiques restaient inébranlables, et s'empressaient d'aller chercher près des missionnaires de quoi refuter les mensonges et les railleries des méchants. Bref, le Divin Sauveur bénit nos chères missions; on dirait que Dieu, méprisé par les nations civilisées, cherche de fidèles adorateurs parmi les enfants des forêts. Oh! si les missionnaires pouvaient se multiplier! A 40 milles de la mission de St. Ignace demeure une tribu d'indiens.

Il y a trois ou quatre ans ils furent chassés du sein d'une grande tribu, parce qu'ils étaient trop passionnés pour le jeu et que leur vie était mauvaise. Eh bien! à présent ils ont à leur tête un excellent chef, ils ont renoncé au jeu depuis deux ans et leur conduite est à l'abri de tout reproche. A l'occasion des grandes fêtes, ils se rendent à la mission; là ils brillent singulièrement par leur assiduité à la prière et leur empressement à écouter la parole de Dieu. Moi-même j'ai été témoin de ce spectacle à Pâques; quatre fois le jour ils se réunissaient à l'église pour l'instruction et la prière; leur exactitude à s'acquitter des pratiques religieuses était on ne peut plus exemplaire. Leur modestie est vraiment extraordinaire. Ils récitent leurs prières avec une certaine lenteur et un ordre admirable. Les jours de grandes fêtes ce sont les sauvages qui chantent le Kyrie, le Gloria, le Credo, etc, tout comme cela se pratique en Europe. Ils savent même répondre en latin aux litanies de la Ste. Vierge, chantent très-bien le Veni Creator, l'Ave Maris Stella, etc.

L'hiver dernier les indiens eux-mêmes ont bâti une vaste église en bois, qui a rempli d'admiration les officiers du gouvernement américain. Depuis trois semaines nous avons le bonheur d'avoir des sœurs qui nous sont arrivées du Canada. Elles appartiennent à une congrégation récemment instituée par l'Evêque actuel de Montréal sous le nom de Sœurs de la Charité, nom qu'elles portent dignement; car elles sont vraiment embrasées du feu de la charité et supportent avec un grand courage toutes les privations. Elles ont été très-bien reçues par les indiens; tous ceux qui se trouvaient aux environs de la Mission, sont venus en habits de fêtes les visiter et leur souhaiter la bienvenue. En même temps ils se sont offerts pour leur bâtir la maison, dans le cas où les officiers du gouvernement n'y penseraient pas. Pour ma part, je suis sûr que les sœurs feront ici beaucoup de bien non seulement parmi les sauvages, mais aussi parmi les blancs.

Vous le voyez donc, M. R. P., nos missions indiennes

ne sont pas aussi sauvages qu'on pourrait bien se l'imaginer. Les sauvages sont à présent tout différents de ce qu'ils étaient lors de l'arrivée du P. De Smet de sainte mémoire. Toutes nos missions ont de bonnes résidences; en général le missionnaire vit ici comme un bon curé de campagne. Il est vrai qu'il y vit pauvrement, qu'il a bien des privations à supporter; cependant le nécessaire ne lui manque jamais: pain, viande, légumes, habits. Au reste la Divine Providence veille sur nous.

Je veux finir cette longue lettre, M.R.P., par quelques traits édifiants, arrivés il y a quelques années dans nos missions. Je les recueillis de la bouche des Pères qui sont ici mes chers compagnons dans les travaux de l'apostolat. — Jadis dans la mission de St Ignace vivait une petite fille, âgée d'environ sept ou huit ans. Elle aimait beaucoup le Père missionnaire, était très-assidue aux exercices de piété, et apprenait avec grand soin le catéchisme. De temps en temps elle priait sa mère de rendre quelque service au Père, et plus d'une fois on l'a vue apporter du bois dans les chambres des Missionnaires. — Pendant l'hiver cette bonne enfant tomba malade; mais demeurant loin de la mission, on ne put lui donner les soins nécessaires. Comme son mal empirait de jour en jour et que la mort approchait à grands pas elle demanda à sa mère s'il n'y aurait pas moyen de faire appeler un Père. Sa mère lui répondit qu'il y avait trop de neige, que d'ailleurs la mission était trop éloignée. Eh bien patience! reprit la petite; mais j'ai appris dans le catéchisme que quand le prêtre est absent on peut bien mourir sans confession pourvu qu'on fasse un bon acte de contrition. Récite-moi donc, des prières avant la confession, je me confesserai au bon Dieu, et je lui demanderai pardon de mes péchés. La mère, s'agenouillant au pied du lit, se mit en devoir de satisfaire sa fille. Celle-ci suivait attentivement les prières; tout-à-coup elle s'arrêta et resta silencieuse dans un profond recueillement. Après quelques instants elle dit à sa mère: "je me suis confessée; récite l'acte de contrition. La Robe-Noire m'a encore dit ajouta-t-elle qu'on peut faire la Sainte Communion en la désirant. Récitons les prières avant la communion." Pendant que sa mère les disait, elle s'arrêta un instant comme pour communier, puis, ayant demandé les prières de l'action de grâces, elle rendit doucement son âme à son Créateur. — Quelques jours après, sa mère vint à la Mission; elle raconta au Père dont je tiens ce récit, tout ce qui s'était passé à la mort de son enfant; elle ajouta que quelques semaines avant de mourir sa petite fille avait eu en songe un grand et magnifique jardin, où jouaient plusieurs enfants du même camp qui étaient morts depuis peu et qu'elle avait fort bien connus. Ces enfants disait-elle à sa mère paraissaient très-heureux, ils s'amusaient à merveille, et l'un d'eux me dit: " d'ici à quelques semaines toi aussi tu viendras auprès de nous, et nous nous réjouirons ensemble." Le même Père m'a raconté un trait arrivé il y a trois ou quatre ans dans la tribu des Cotonais. Une femme de cette tribu avait reçu le baptême des mains du Père de Smet; depuis lors elle n'avait plus revu de Robe-Noire; enfin elle eut ce bonheur; sa joie fut extrême. Pendant quatre jours entiers elle se tint près de la tente du missionnaire; et pour avoir la consolation d'être plus près de la Robe-Noire elle y passait toutes ses nuits malgré le froid qui était alors très-rigoureux. — Voici ce qui est arrivé l'année dernière chez les mêmes Cotonais. Ces bons sauvages

apprenaient avec ferveur les prières à dire avant la sainte communion; Non loin de là une femme attaquée d'une maladie mortelle se trouvait à l'agonie. Quelques uns des sauvages proposèrent d'aller voir la malade et de réciter auprès d'elle les prières avant la communion. On partit à l'instant, on pria avec grande confiance, et la malade se trouva guérie presque instantanément. Dès lors les sauvages conçurent une profonde vénération pour ces prières et ils ont pris la bonne habitude de les réciter chaque jour.

Il y aurait encore bien des choses à dire, mais je crains d'abuser de votre bonté. Qu'il me soit permis d'ajouter un mot sur l'impression qu'a produite chez nos sauvages la mort de notre bon Père De Smet.

Ce ne sont pas seulement les chrétiens, mais même les infidèles qui ont vivement regretté la perte de leur bien aimé Père. On a vu des chefs indiens pleurer en apprenant cette nouvelle, et bon nombre de sauvages ont regardé cette mort comme une vraie calamité pour leurs tribus. C'est encore plus vrai qu'ils ne pensent.

Après avoir fondé ces missions, le Père De Smet n'a jamais cessé de les soutenir et de leur procurer des aumônes et des missionnaires. Espérons qu'il continuera à nous aider du haut du ciel où il reçoit certainement la récompense de ses travaux Apostoliques.

Tout à vous en Jésus-Christ.

P. J. Guidi, S.J.

Montagnes Rocheuses.

Lettre du R.P. U. Grafsi, Comté d'Yakama Territoire de Washington, le 4 Octobre 1873.

" Puisque vous ne trouverez pas mes lettres dépourvues d'intérêt, je vous envoie quelques détails touchant une autre tribu indienne que je viens de visiter.

" Les Kinpesquensi vivent à une centaine de milles au Nord d'Yakama; ils sont pour ainsi dire ensevelis dans les montagnes, habitant une vallée ou plutôt une profonde ravine. - " La tribu des Kinpesquensi ne compte que trois cents âmes; elle ne laisse pas d'avoir une certaine importance à cause de l'action qu'elle exerce sur trois petites tribus voisines.

" Elle avait été visitée, il y a bien des années, par les R.R.P.P. Oblats, et, plus tard, par un prêtre séculier résidant à Yakama. Cette tâche me fut assignée l'été dernier. A la nouvelle que ces Indiens devaient bientôt se trouver réunis aux chutes de la rivière Winachee, je dirigeai immédiatement mes pas de ce côté. Mais, tout d'abord, grand désappointement. A peine pus-je rencontrer quelques familles; encore appartenaient elles à une autre tribu. Rien de plus pressé que de m'informer de mes Kinpesquensi: doivent-ils se rendre aux chutes pour la pêche au saumon? Désirent-ils voir le missionnaire? Réponse affirmative. Quand viendront-ils? Personne ne le sait. Puis on me parle de l'entière confiance qu'ont les Kinpesquensi dans Pakoi leur chef. On me raconte comment ce chef, qui est en même temps leur prêtre, leur fait chômer le samedi aussi bien que le Dimanche, comment il les fait prier, comment il a réussi à bannir de sa tribu toute espèce de désordre, etc. On ajoute que Pakoi ne se rendra pas en personne aux pêcheries.

Il n'en fallait pas davantage pour me déterminer à continuer ma course, afin de faire visite au grand législateur. Le lendemain, vers midi, j'arrivais au camp de Pakoi. C'était un samedi, on était en prière. Il convenait d'attendre la fin de cet exercice pour me faire annoncer. Mais bientôt la nouvelle

de mon arrivée est connue de tous ; Pakoi range toute la nation sur une double ligne pour saluer le missionnaire et le recevoir avec honneur. La cérémonie de réception ne devait pas se terminer sans un discours.
Le chef prit donc la parole pour m'exprimer sa joie et la joie de toute sa tribu à l'occasion de ma visite. Je répondis en faisant connaître le but de ma démarche. Puis chacun se retira. Pour moi, je m'installai tout simplement dans la première cabane inoccupée.
Une heure après, je me rendais, plein de confiance, à la cabane du chef. Je commençai par lui dire tout le bien que je savais sur son compte, le félicitai de ce qu'il faisait pour sa nation et surtout du désir qu'ils avaient tous de voir la Robe-Noire, et lui déclarai que j'étais venu tout exprès pour leur enseigner la prière catholique. — A tout cela, le chef ne répliqua qu'un mot: "— Attendez." Il agita aussitôt une sonnette, et toute la tribu d'accourir. L'immense cabane de Pakoi ne pouvant contenir la foule, bon nombre durent se grouper autour à l'extérieur. Alors Pakoi me pria d'exposer le but de ma visite. — Dans un discours en forme, je fis connaître au long la mission que Notre Seigneur avait donnée à ses apôtres, ajoutant que cette mission avait été remplie à leur égard par leurs anciens missionnaires, que plusieurs Pinpesquensi avaient été baptisés, et que j'étais venu pour continuer la même œuvre, œuvre que je désirais commencer à l'instant, en faisant connaissance d'abord avec ceux d'entre eux qui étaient déjà chrétiens, afin de les instruire, et en me dévouant ensuite au service des autres. — Pakoi répondit sèchement que plusieurs Pinpesquensi avaient, en effet, été baptisés, mais que les Robes-Noires les ayant abandonnés depuis longues années, elles avaient perdu tous leurs droits sur eux.

Il refusa donc de les faire connaître.
Je ne m'attendais guère à une semblable réponse ; aussi m'affecta-t-elle vivement. Quelle humiliation pour moi, surtout à ce moment, lorsque toute la nation avait les yeux sur ma personne! Que faire? Je me recommande à Dieu, je lui offre cette petite mortification, et le prie de m'accorder, en retour, le succès final.
Fortifié par cette prière, je me retire dans ma cabane. C'est alors que quelques Indiens vinrent tour à tour me visiter. Je profitai de l'occasion pour leur dire combien je plaignais leur sort ; qu'ils priaient inutilement, puisqu'ils rejetaient la prière du missionnaire ; qu'il ne leur suffisait point d'être bons, en supposant même qu'ils fussent tels, mais qu'il fallait encore recevoir ma prière, sans laquelle la porte du ciel ne s'ouvrirait jamais pour eux. — A la nuit tombante, la sonnette de Pakoi donnait de nouveau le signal de la prière. Je fus édifié de voir la promptitude et l'empressement avec lesquels tous répondirent à l'appel. Je faisais, moi aussi, à la même heure, une prière dans ma cabane: nous eûmes beau élever la voix moi et mon guide, pour attirer l'attention, personne ne vint y assister.
Je passai la journée du lendemain à répéter à tous mes visiteurs qu'ils se faisaient illusion, s'ils se flattaient de voir un jour le ciel, après avoir rejeté la prière de la Robe-Noire. Enfin Pakoi se présente chez moi, accompagné d'un sous-chef. J'avais atteint mon but, qui était de le forcer à venir me demander des explications. La sonnette s'agite dans la main de Pakoi, et, une fois encore, me voilà environné de toute la tribu. La cabane était insuffisante pour la contenir ; mais cela importait peu, car les joncs, dont était faite cette humble demeure, laissaient à tous les curieux du dehors de nombreuses ouvertures pour satisfaire leurs oreilles et leurs yeux.

L'assemblée était au grand complet, et déjà tous attendaient en parfait silence, les premiers rangs assis sur le sol, les suivants agenouillés et les derniers se tenant debout. Pakoi prit le premier la parole :

— Robe-Noire, j'ai quelque chose de mauvais à te dire.

— Parle, répliquai-je ; ouvre-moi ton cœur.

— Je t'ai rendu honneur hier, reprit-il, je t'ai souhaité « la bienvenue avec toute ma nation... et aujourd'hui tu « me paies d'ingratitude. Tu m'as osé de parler contre « ma prière : à chacun tu as répété qu'avec ma prière « ma nation n'arrivera pas à la porte du ciel. Laisse-moi « te dire que ma nation était aussi méchante qu'aucune « autre. Grâce à mes efforts, la prière a été établie, et, « depuis quatre mois que nous prions comme j'ai enseigné « à le faire, nous avons jeté loin de nous toutes les choses « mauvaises ; et ma nation est devenue digne d'être « imitée par les nations voisines. Si Dieu n'aimait pas « notre prière, comment aurions-nous pu devenir bons « comme nous le sommes ? Car je ne crois pas que nous « nous soyons faits bons nous-mêmes. Et maintenant « tu viens parler contre notre prière. Ne vois-tu pas que « c'est chercher à nous ramener à l'état si triste où nous « étions avant que je fisse prier ma nation ? »

Tel fut le discours de Pakoi.

Je répondis que j'avais été fort touché de la bonne conduite de son peuple, de son empressement à se rendre à la prière, mais que rien ne m'avait ému comme les paroles qu'il venait de prononcer ; car, de son discours, je concluais qu'il était, non un imposteur, mais un homme au cœur droit et sincère qui désirait le véritable bonheur de son peuple. Si je l'avais d'abord admiré pour le bien qu'il faisait, maintenant je l'aimais pour sa sincérité. Mon impression était qu'en effet Dieu avait été satisfait de leur prière et du bien qui s'était accompli jusqu'alors parmi eux ; mais il n'en serait plus et il ne pouvait plus en être ainsi à l'avenir, puisque dès maintenant une meilleure prière leur était offerte. Précisément parce qu'ils s'étaient efforcés de correspondre à sa grâce Dieu, à qui rien n'est caché et qui dirige tout, leur avait envoyé une Robe-Noire pour leur enseigner jusqu'au dernier mot de la prière qui plaît à Dieu et qui sauve. — Je parlais encore, lorsque tout à coup une pauvre femme fut saisie de je ne sais quelle terrible maladie : des contorsions, l'écume à la bouche ; c'était à faire horreur. Mais un autre spectacle s'offrit en même temps à mes yeux. Toute la foule se mit en prière, depuis les plus jeunes jusqu'aux vieillards, et avec une telle ferveur que je ne pus me défendre d'un profond sentiment d'admiration. Tous étaient immobiles, ceux-ci les yeux fermés, ceux-là le regard tourné vers le ciel, les uns les mains jointes, les autres les mains croisées sur la poitrine. Pakoi pria d'abord à haute voix, et le peuple répétait après lui : puis il harangua, et tous l'écoutèrent comme ils eussent écouté Dieu en personne ; enfin, la prière recommençait, lorsque l'infortunée Indienne recouvra ses sens. A une douleur générale succéda une joie universelle. Après un court intervalle, je repris la parole, faisant de nouveau remarquer à mes auditeurs combien leur ferveur m'avait frappé. J'ajoutai que, si, avec le peu qu'ils connaissaient, ils faisaient déjà tant, une fois devenus chrétiens, ils mériteraient de servir de modèles à toutes les tribus voisines.

Je m'arrêtai, et Pakoi me dit, d'un ton de voix tout à fait bienveillant :

— Robe-Noire, j'ai encore deux choses dans mon cœur ; je ne t'en dirai qu'une à présent. — Il y a quatre mois, lorsque la terre s'ébranla et

fit tout trembler, ma nation était ensevelie dans un profond sommeil. C'était au cœur de la nuit; mais je veillais et je priais. Durant ma prière, trois personnes se présentèrent à moi, toutes trois revêtues de longues robes. La première resta silencieuse; mais la seconde me dit beaucoup de choses; entre autres, que, si je priais bien, la troisième me prendrait sous sa protection. Que pensez-vous de cela? »

Je répondis que je n'y voyais rien de mal, et qu'afin qu'ils méritassent d'être protégés de la troisième personne, je venais leur enseigner à bien prier selon la recommandation de la seconde. — Il s'approcha alors de moi, me serra affectueusement la main, et le second chef fit de même. Puis, il m'exprima le désir de s'entretenir encore une fois avec moi ce soir-là même.

Notre dernière conversation avait déjà duré plus de deux heures. — Une cabane plus vaste fut désignée comme lieu du rendez-vous; et, à une heure avancée de la nuit, je rencontrais de nouveau Pakoi. Il était accompagné des chefs secondaires et de tous les personnages importants de la nation. Plusieurs questions concernant la morale et la politique sociales me furent soumises. Satisfait de mes réponses, Pakoi me dit qu'il ne demandait plus qu'une chose, de continuer sa prière jusqu'au temps où je pourrais revenir pour les instruire tous dans la parfaite prière des catholiques. La demande fut accordée volontiers, à la condition que les chrétiens feraient le signe de la croix en commençant et en terminant l'exercice commun. J'oubliais de dire que les chrétiens de la tribu, vingt en tout, m'avaient été présentés à la fin de l'entretien précédent. — Je promis de venir passer l'hiver avec eux, s'il m'était possible.

Le lendemain matin, toute la tribu se trouvait encore réunie autour de la Robe-Noire. L'heure du départ était arrivée. Plusieurs discours furent débités, on serra encore la main au missionnaire; et nous nous séparâmes.

U. Grassi, S. J.

Extrait d'une lettre du T. R. P. Général au Supérieur Général des Missions de la Cie de Jésus.

Montagnes Rocheuses, 24 Nov. 1873.

L'heureux succès de la visite que vous a faite en mon nom le P. Razzini, et les grandes consolations dont elle a été la source, tant pour Votre Révérence que pour tous nos PP. et FF. de la mission ont été pour moi le sujet d'une grande joie. J'ai appris avec bonheur de la bouche même du P. Razzini, le soin que vous apportiez à conserver dans toute son intégrité et toute sa vigueur parmi les membres de la compagnie l'esprit propre de notre Institut.

Plusieurs fois j'ai été sur le point d'écrire à ceux de nos PP. qui arrosent de leurs sueurs ces pénibles missions; mais les nombreuses difficultés de ma charge m'ont empêché de mettre ce dessein à exécution; bien plus, les embarras multipliés et les inquiétudes sans nombre dont j'ai été assiégé dans ces dernières années ne m'ont pas même laissé le loisir d'y songer. — Je prie cependant Votre Révérence de vouloir bien se persuader que je porte tous ces fils bien aimés dans mon cœur, que je fais toujours mémoire d'eux dans mes prières et SS. SS., que leurs travaux enfin ont d'autant plus de prix à mes yeux, qu'ils paraissent peut-être moins importants aux yeux des hommes. — J'ai surtout en vue ici ceux des nôtres qui s'emploient et se dépensent tout entiers à la conversion des sauvages Indiens. Non seulement dans ce ministère si propre à notre Compagnie, nos PP. ont toujours recueilli une moisson abondante pour les âmes, mais ces travaux ont été singulièrement glorieux à notre Compagnie, au point de lui mériter

plusieurs fois les éloges de l'Eglise s'exprimant par la bouche de ses Pontifes, et voilà pourquoi je vous les recommande avec tant d'instance. Ce qui me confirme dans ces sentiments, c'est la persuasion qu'en dehors des nôtres il ne se trouverait peut-être personne qui accepte ces missions ; d'où résulterait pour ces peuples le danger de demeurer dans l'infidélité, ou de tomber entre les mains des hérétiques au grand détriment des âmes.

N'allez pas conclure de là que je veuille détourner les nôtres de travailler au salut des blancs aujourd'hui surtout qu'ils affluent si nombreux dans vos contrées de tous les points du globe. C'est à votre Révérence de considérer en toute prudence et charité ce qu'il convient de faire pour les blancs, sans négliger les indiens, employant au salut de ces derniers nos plus jeunes missionnaires, surtout les nouveaux venus et ceux qui paraissent avoir reçu de Dieu pour ces travaux des aptitudes spéciales. Veillez surtout (et j'espère que Dieu préservera toujours de ce malheur les enfants de la compagnie) veillez, dis-je, à ce que nos P.P. ne soient jamais détournés des missions indiennes par les avantages extérieurs et temporels qui rendent naturellement plus agréable et plus facile le ministère auprès des blancs.

P. Beckx s.j.

Syrie. Lettre du R.P. Badoer au R.P. Champon. 10 Septembre 1873.

Vous avez suivi le chemin que je viens de faire, et plus d'une fois j'ai pensé à vous qui ne nous oubliez pas.

Il n'y a point de route tracée de Beyrouth à Saïda ; tout le trajet se fait sur une plage de sable ou de pierres. Je n'ai pu revoir sans émotion ces rivages déserts, autrefois illustrés par de florissantes cités phéniciennes, visités par tant de peuples, témoins des guerres de Chanaan, honorés des pas du Sauveur, arrosés du sang des héros français. Hélas ! les Arabes et les Turcs sont aujourd'hui les seuls maîtres de ces solitudes.

A un endroit de la plage où les vagues finissent en écume au pied d'un terbe, un Bédouin me salua d'un bienveillant et solennel *selam aleikom*. Il était monté sur son chameau et conduisait une forte caravane. Je remarquai comment les chameaux, ces calmes et puissantes bêtes, sont conduits sans bride, par une simple corde nouée autour du cou. Il suffit de secouer un peu cette corde, et le docile animal s'arrête et s'agenouille, afin d'éviter au cavalier l'emploi d'une échelle. — Après avoir échangé quelques pipes contre les dattes du chamelier, je le complimentai du peu qu'il fallait à un Arabe pour vivre.

« Que veux-tu, me dit-il, la vie est trop courte pour s'occuper longtemps du manger et du boire. »

L'Arabe affectionne particulièrement ces paroles d'un autre temps. Tel vous l'avez vu, tel vous le reverrez encore. Son caractère est le même à travers les siècles.

Il faut dire cependant que je me réjouissais de n'être pas tout à fait dans le désert, car les Arabes joignent à des vertus de l'époque d'Abraham et de Jacob certains instincts de bandit, dont plus d'un de nos missionnaires a eu à souffrir dans ses voyages. A l'approche des villes, ils se font honnêtes et ne refusent pas leur emphatique selam, réservé d'ordinaire aux amis de leurs tribus. Si cela n'est pas encore un signe de prochaine conversion, c'est un témoignage de respect dont il faut tenir compte.

A la tombée de la nuit, après une demi-heure de marche, j'aperçois, sur une colline du Liban, des maisons blanches entourées d'arbres ; c'est un village chrétien dont la position, aussi riante que pittoresque,

en fait la véritable oasis de ces solitudes. Vous avez reconnu Mallaquat (El-Damour). Ses terres y sont toujours bien cultivées ; la population est restée excellente. Il y a église, chapelles et école pour les garçons. Une autre école pour les petites filles est tenue par les sœurs Mariamettes qui dirigent encore une congrégation des mères de familles. Pas un Turc, pas un Druse, pas un Grec schismatique, pas un protestant n'a pu pénétrer ou s'établir dans ce village, qui est riche et considérable.

Le curé me reçut avec la plus grande cordialité. Je partageai avec lui son modeste repas, imitant très-aisément sa manière de le prendre. Nous étions assis par terre ; le pain nous servait d'assiette, comme nos doigts nous servaient de fourchettes et de couteaux.

Je n'oubliai pas mon compliment sur le tout et notamment sur l'eau fraîche. La petite tasse de café d'usage compléta notre repas. — Comme je me levais pour sortir, ayant promis à un autre vénérable prêtre d'aller prendre un peu de repos chez lui, mon hôte et les siens crurent que j'allais repartir.

« — Tu resteras dans notre village plusieurs jours.

« — Je serait bien volontiers, mes amis, mais je dois, avant tout, aller à Saïda ; je ne puis différer de m'y rendre.

« — Demain, tu verras toute la population à la porte du village pour te retenir.

« — Après la retraite chez les Sœurs, je reviendrai, si Dieu le veut.

« — C'est juste, et n'oublie pas que notre maison est ta maison, notre église ton église.

« — Dieu accroisse vos biens ! Je reviendrai après ma mission de Saïda.

« — En arrivant, nous voulons que tu nous dises la messe, que tu prêches, que tu visites nos écoles, que tu fasses le catéchisme à nos enfants et que tu nous confesses tous. » — Tant de simplicité et d'instances me touchèrent ; j'admirai une fois de plus la bonté de la Providence pour les pauvres missionnaires.

Dans la nuit, je pris silencieusement congé de cette bonne population. Je poursuivis la route de la veille, et je m'arrêtai, après cinq heures de marche, à l'entrée d'un petit fleuve, l'antique Bostrenus, dont l'eau limpide et fraîche, traverse, en serpentant, la grève aride et sablonneuse. Trois ou quatre oiseaux, d'un plumage gris foncé, des choucas sans doute, buvaient au bord de l'eau ; je fis comme eux. De quel prix sont ces eaux courantes dans ce pays brûlé par le soleil !

Qui n'admirerait les soins de la providence de Dieu et les harmonies de la création ? — Continuant à côtoyer le rivage bordé, sur la gauche du fleuve, de haies de genêts et de lamaris qui servent de clôture aux jardins, j'arrivai aux portes de Sidon. A mon entrée dans la ville, je n'aperçois dans la fondatrice de Tyr et de Carthage, que des Turcs, et quels Turcs ! puis des ruines. Les terribles paroles des prophètes s'y sont accomplies : *Erubesce, Sidon, ait enim mare.*

J'invoquai les anges gardiens du pays, me consolant par la pensée qu'il y avait là des chrétiens, qu'au dix-septième siècle nos missionnaires y avaient beaucoup travaillé, et, qu'aux jours de sa vie mortelle, le Sauveur des hommes avait visité Sidon. — Nous avons à Saïda deux Pères, une église et deux écoles. Notre enseignement en langue arabe, comprise et parlée par tous les habitants, juifs, mahométans et chrétiens, n'exclut pas l'étude du français, dont le nom seul, aimé des uns autant qu'il est craint des autres, nous ouvre bien des cœurs et nous est un aide précieux. L'enseignement du catéchisme, dans nos écoles,

est considéré comme le premier devoir. Nos enfants, nés et appelés à vivre au milieu des préjugés, des erreurs et des vices si communs en Turquie, puisent dans cet enseignement des principes sûrs et précis. — Les écoles de filles, dirigées à Saïda par les Sœurs de St Joseph de l'Apparition, jouissent d'une considération méritée et font le plus grand bien. Le nombre de leurs élèves est de plus de deux cents. Une congrégation des enfants de Marie, nombreuse et fervente, conserve dans l'âme des jeunes personnes, presque toutes anciennes élèves de la maison, les bons principes qu'elles y ont reçus.

Les religieuses de St Joseph sont établies, en location seulement, dans le Khan français, vaste bâtiment construit au Dix-septième siècle pour le service des commerçants français dans cette partie du Levant, mais peu commode pour une maison d'éducation. Un dispensaire, attenant à l'habitation, est ouvert gratuitement à tous les pauvres de la ville, sans distinction de culte. Une Sœur, spécialement attachée à cet office de charité, donne ses soins et distribue les remèdes aux malades qui, chaque matin, arrivent en très-grand nombre. A la fin de chaque année, le registre du Dispensaire n'indique pas moins de Dix à douze mille personnes secourues.

Les religieuses de St Joseph de Saïda ont des orphelines nouvellement venues, ou restées chez elles, depuis les massacres de 1860. Par un dévoûment qui n'est pas rare dans nos congrégations de femmes, six jeunes religieuses de la maison de St Joseph à Saïda, cinq Françaises et une Syrienne, moururent dans ces temps malheureux, victimes de leur charité; trois pendant les massacres, et trois pendant le choléra qui suivit. Les Pères Rousseau et de Prunières qui, par leur exemple et leur parole ardente, avaient encouragé les Sœurs et tant de chrétiens à mourir pour Dieu, ne tardèrent pas, eux aussi, à recevoir leur récompense. Le P. Rousseau est enterré dans le cimetière de Saïda; le P. de Prunières l'a été parmi les siens à Valence.

A la résidence, je trouvai le P. Marchand pris de la fièvre et ayant besoin de repos. Il était invité par le R.P. Supérieur à aller à Beyrouth d'où je venais pour le remplacer. Profitant de mon guide et de ma monture, il partit le lendemain avec le Frère Massy. Il y a dix ans que cet excellent Frère tient notre école française à Saïda.

P. Badour, S.J.

La polémique religieuse à Beyrouth.

Nous avons déjà entretenu nos lecteurs de l'ardente polémique engagée à Beyrouth, entre le *Béchir* (Annonciateur), journal des missionnaires de la Compagnie de Jésus, et le *Nacherat-el-Asbouâiat* (Feuille hebdomadaire), journal des protestants américains, et cela au sujet de la Ste Bible.

Voici de nouveaux détails à ce sujet.

Dans une première série d'articles, qui ont été réunis plus tard en volume, le Béchir avait vengé les livres sacrés, dits *Deutérocanoniques*, des attaques dont ils avaient été l'objet de la part des protestants. Cette réfutation, digne du profond savoir de son auteur, resta sans réplique. — Mais le R.P. Van Hanx n'était pas homme à se contenter de cette première victoire sur les apôtres de l'erreur. Ceux-ci n'avaient, semblait-il, résolu leur campagne contre les livres Deutérocanoniques que pour rendre moins choquante l'absence de ces mêmes livres dans la Bible arabe, dont ils préparaient une nouvelle version, soi-disant d'après l'hébreu et le grec. Mais lorsque parut cette nouvelle version, on y remarqua, outre l'absence

des livres deutérocanoniques, de nombreuses et graves altérations dans les livres présentés comme seuls canoniques. — Le P. Van Ham en fut à peine averti qu'il remonta sur la brèche, et publia, dans le Béchir, une autre série d'articles où il prenait à partie les premiers textes falsifiés qui lui étaient tombés sous les yeux. Cette nouvelle polémique, plus à la portée du public que la première, attira d'abord l'attention des catholiques, puis celle des schismatiques orientaux, puis enfin, celle des musulmans eux-mêmes.

J'ai parlé, dans mon précédent travail sur la presse catholique et la presse protestante à Beyrouth, de la lettre qu'un des principaux musulmans de Damas avait adressée au Béchir, pour féliciter le R. P. Van Ham, et pour flétrir la conduite inqualifiable des protestants, à l'égard de cette même Bible qu'ils donnent comme l'unique fondement de leur religion et à laquelle les musulmans eux-mêmes accordent leur vénération. Ce personnage est allé à Beyrouth encourager les rédacteurs du Béchir à poursuivre leur glorieuse campagne. C'était pour les protestants l'occasion ou jamais d'entrer bravement en lice et de confondre l'audacieux adversaire qui se permettait de les prendre en flagrant délit de falsification. Et pourtant, ces hommes si hardis contre l'Eglise faisaient les morts. Le public s'étonnait de leur mutisme; les bons en triomphaient; les malins soupçonnaient quelque machination terrible qui pulvériserait d'un seul coup, et réduirait à néant tous les articles provocateurs du téméraire Béchir.

En attendant, les articles du P. Van Ham, réunis en brochure et fortifiés d'une préface se répandaient de tous côtés et tiraient une force nouvelle de leur rapprochement. — Après avoir bien pris son temps, car il s'agissait de frapper un grand coup, la *Feuille hebdomadaire* des protestants se hasarda à publier quelques maigres articles fastueusement intitulés : « Les flèches renvoyées au jésuite Van Ham. » A vrai dire, ce jésuite hollandais, malgré son flegme quelque peu allemand, avait décoché contre les protestants des traits assez acérés pour mériter le nom de flèches. Mais, à la lecture de la *Feuille hebdomadaire*, il fallait plus que de la bonne volonté pour se douter que les protestants eussent renvoyé au P. Van Ham sa provision de flèches, et l'eussent blessé le moins du monde. Selon toute apparence, l'auteur de ces articles, entraîné par l'amour de la rime qui se loge, chez les Arabes, même dans le titre d'un livre, n'avait pu résister au plaisir de faire rimer *sehâm* (flèches) avec le nom du P. Van Ham. C'est la seule excuse à faire valoir en faveur de l'auteur et du titre malencontreux de ses sept articles. S'il n'a été que juste envers son adversaire, en qualifiant de flèches ses solides arguments et ses réflexions piquantes, c'est lui rendre pleine justice que d'affirmer, en connaissance de cause, qu'il n'a nullement réussi à les lui renvoyer. — A ce propos, qu'il me soit permis d'offrir à nos lecteurs un échantillon de la logique innocente du protestant chargé d'exécuter le docte jésuite. Ce dernier avait relevé, avec raison, dans la récente version des versets 31 et 32 du chapitre XXII de l'évangile de saint Luc, le sens erroné attribué par les traducteurs à l'expression grecque ἐκλίπῃ, légitimement rendue, dans la Vulgate, par le verbe latin *deficiat*. Les protestants s'étaient permis d'en outrer le sens en la traduisant par le mot arabe *iafna*, qui correspond au *perire* latin et au *périr* français. Le P. Van Ham avait justifié l'expression de la Vulgate

en invoquant l'autorité des meilleurs hellénistes, même protestants. – Qu'a répondu l'auteur de la prétendue réfutation ? Il a cité d'autres textes où se trouve, dans le Nouveau-Testament grec, le même verbe ἐκλείπω, et où ce verbe doit, à son avis, signifier périr. Puis, comme s'il eut senti qu'il aggravait sa première faute d'une double récidive, il déclarait, le front haut, que, quand même ἐκλείπω signifierait deficere, on en pourrait rien conclure contre le protestantisme, puisque St. Pierre, à qui se rapporte le texte en question, n'avait pas seulement mis les pieds à Rome. La belle raison, pour établir que N.S. Jésus-Christ n'a pas promis à St. Pierre l'infaillibilité dogmatique ! Comme si la vérité ou la réalisation de cette magnifique promesse dépendait nécessairement du séjour du prince des apôtres dans la ville des Césars ! Comme si, d'ailleurs, le séjour et la mort de St. Pierre à Rome n'étaient pas deux faits incontestables pour quiconque s'est donné la peine d'étudier tant soit peu ce point d'histoire ecclésiastique ! Tout le reste est de cette force. J'ai donné pour exemple le premier argument qui s'est offert à ma plume, et c'est précisément le premier que le *Béchir* a eu à réfuter.

Il faut l'avouer, une pareille logique donnait beau jeu au champion du catholicisme. Aussi, le R.P. Van Ham ne s'est guère mis en frais d'érudition et de raisonnement pour donner le coup de grâce à son imprudent contradicteur. Il lui a démontré que les neuf objections ou explications, derrière lesquelles il avait tenté d'abriter la nouvelle version arabe de la Bible, ne formaient qu'un retranchement imaginaire, par la raison bien simple que ses explications n'expliquaient rien, et que ses objections n'objectaient rien à quoi il n'eut été péremptoirement répondu à l'avance. En lisant la fière et laconique réponse du P. Van Ham, on se demandait si son adversaire avait compris ou simplement lu les précédents articles du *Béchir*.

La défaite des protestants ne pouvait être plus complète, ni plus humiliante. Aussi, n'est-il pas jusqu'à des musulmans instruits qui n'y aient applaudi. Celui de Damas qui a été déjà nommé, et dont je dois taire le nom par prudence, a adressé au *Béchir* une nouvelle lettre de félicitation, que ce journal a reproduite dans son numéro du 19 Avril dernier. Cette lettre est une sorte de bulletin de la dernière campagne du P. Van Ham. Le grave musulman s'y pose en juge impartial, et, après avoir résumé le débat, il se prononce pour le champion catholique, reconnaissant qu'il a vaincu sur toute la ligne, que ses articles ont reçu bon accueil de tous les lecteurs judicieux, et que la "marchandise (sic) des protestants est décidément en baisse et hors de débit."

Je regrette que la longueur de la pièce ne me permette pas de la traduire ici tout entière, pour montrer aux lecteurs quelle force peut exercer la vérité sur un homme intelligent et loyal, encore qu'il soit étranger aux lumières de la véritable religion. Du reste, ce personnage n'est pas le seul de sa religion qui ait témoigné d'une si honorable impartialité. Dans son N° du 2 décembre le *Béchir* publiait la lettre d'un autre musulman de Damas, qui lui écrivait dans le même sens que le premier. Il distribuait largement la louange aux catholiques et la censure aux protestants, rendait hommage à l'érudition du P. Van Ham et accusait ses contradicteurs de haine, etc. etc.

En terminant, il formulait le vœu qui suit : « Nous supplions le très-Haut de nous guider dans le droit chemin, de nous attacher à la vérité et à la pratique du bien, afin que nous obtenions le salut, au jour où rien ne sert que le cœur droit et pur. »

Le même numéro du journal contenait la lettre d'un chrétien libanais, résidant à Deïr-el-Kamar, lequel avait cru devoir venger les jésuites des outrages que leur avait attirés, de la plume des protestants, la polémique dont je viens de vous donner une idée. Cet écrit, d'un style soigné et d'un esprit excellent, renfermait de bonnes leçons dont les protestants se sont bien gardés de faire leur profit, au moins dans l'intérêt de leur considération personnelle. Il est dans le rôle des protestants de toujours protester contre la vérité.

J'oubliais de mentionner ici une adhésion arrivée au Béchir du fond de la Mésopotamie. Un négociant de Bagdad a combiné, avec un docteur musulman de ses amis, une sentence de réprobation contre les falsificateurs de la sainte Bible qui osent s'attribuer le titre d'évangéliques. Il leur reproche, entre autres choses, l'ignorance de la langue arabe dont ils ont fait preuve, par exemple, en soutenant que le mot taqualid ne rend pas le sens précis du mot grec, traduit, dans la Vulgate, par traditiones (traditions), et en lui substituant le mot arabe taaâlim qui signifie enseignements, en général, et peut s'entendre indifféremment de la doctrine transmise par écrit et de la doctrine transmise oralement. Ce n'était pas sans motifs que les traducteurs infidèles avaient substitué taaâlim à taqualid; le premier mot enlevait toute idée de tradition ou l'exprimait assez vaguement pour qu'on pût l'exclure du texte de saint Paul. C'en était plus qu'il ne fallait pour le préférer à cet embarrassant taqualid qui avait le tort de trop bien rendre la pensée du grand apôtre, au sujet de la doctrine chrétienne transmise par le seul canal de la tradition. Il est vrai que ces messieurs reprochaient à l'expression taqualid de ne pas signifier en arabe ce que lui font dire les catholiques. Mais notre négociant de Bagdad leur a très bien prouvé, par les bons auteurs arabes et les Dictionnaires les plus estimés, que taqualid a bien vraiment le sens radical de « tradition » que lui donne la Vulgate; d'où il a conclu que cette expression arabe n'avait été rejetée par les traducteurs protestants que parce qu'elle exprimait trop clairement ce qu'il leur plaisait d'obscurcir, pour arriver à le combattre et à le nier.

Rien ne prouve mieux que ces correspondances, dont je n'ai pu vous donner qu'une très-faible idée, combien la polémique du Béchir a excité l'attention et l'intérêt du public, et combien le crédit usurpé des protestants de Beyrouth et d'ailleurs en a eu à souffrir.

Savez-vous comment ces derniers ont essayé de parer le coup terrible que leur portaient ces lettres d'adhésion à la cause du Béchir, notamment celles qui ont pour auteurs des musulmans? Ils ont trouvé commode, sinon honnête, d'en nier l'authenticité, et de les donner pour des pièces apocryphes forgées dans l'officine du Béchir et publiées avec une fausse étiquette.

J'arrive à la conclusion de cette polémique. Pour les protestants, les campagnes du Béchir n'ont prouvé qu'une chose, à savoir que les catholiques, et les jésuites plus que personne, sont foncièrement contraires à la diffusion des Saintes Ecritures.

Il n'a pas été difficile de faire justice de ce reproche, tant de fois repoussé et toujours renouvelé. Dans une courte préface que le R. P. Van-Ham a placée en tête de ses derniers articles réunis en brochure,

il a cité quelques unes des versions de la Bible en langue vulgaire, autorisées par l'Eglise catholique. Il a énuméré, entre autres : la version anglaise, publiée en 1860, par Mgr Patrice Kenrick, archevêque de Baltimore, — la version allemande d'Allioli, — la version italienne de Mgr Martini, — la version polonaise du P. Vico, — d'autres versions publiées naguère en Hollande et en Belgique, — le Nouveau Testament arabe imprimé à Beyrouth, aux frais et sous les yeux du dernier archevêque maronite de cette ville, — et celui qui est récemment sorti de l'imprimerie des RR. PP. Dominicains de Mossoul. Il aurait pu ajouter, s'il eut voulu allonger cette liste, la version française de M. de Genoude et celle de M. l'abbé Glaire, pour ne parler que des travaux récents. Bien plus, si sa modestie ne lui eut fermé la bouche, il aurait pu parler de la nouvelle version arabe que préparent de longue main, les RR. PP. Jésuites de Beyrouth, et à laquelle il travaille lui-même très-activement, en dehors de son concours à l'œuvre du Déchir et d'autres travaux importants qui l'ont appelé en Orient.

Le docte et intrépide Missionnaire a terminé sa préface en refusant à ses adversaires jusqu'au bénéfice des circonstances atténuantes qu'ils avaient plaidées, en désespoir de cause. Ils avaient dit d'abord : « — Après tout, la bible arabe, imprimée à Londres, n'est que la reproduction littérale de l'édition romaine. » On leur a répondu : « — Reproduction singulièrement littérale que celle qui retranche complètement des livres inspirés contenus dans la bible arabe de Rome ! D'ailleurs, la bible arabe de Beyrouth ne ressemble guère à celle de Londres. » Les protestants ont répliqué : — "Mais vous, catholiques, publiez-vous toujours la Bible tout entière ? Nous vous voyons publier, séparément, le Nouveau Testament, les quatre Evangiles ou même un livre isolé de l'Ancien Testament, le Psautier. Qui de nous s'est avisé de vous en faire un crime ? » Evidemment, la rétorsion tombait à faux ; car, publier à part certaines parties de la Bible, que le peuple lit plus volontiers et qui servent, dans les églises, de livres liturgiques, comme le Psautier chez les Grecs, ou de livres de lecture dans les écoles, ce n'est point, certes, en rejeter les autres parties et les dépouiller de leur caractère sacré, comme se le permettent les protestants relativement aux livres qu'ils excluent de leur Bible.

C'est ce que leur a très-bien répondu le R. P. Van-Ham.

Amérique-Mérid. — Brésil. — Extrait d'une Lettre du R. P. Cybeo aux Scolastiques de Laval.

Mission de S. José de cima da Serra (St Joseph du haut de la montagne.) Desterro, 10 Février 1873.

Les montagnards de St Joseph n'avaient jamais vu de Missionnaires au milieu d'eux ; ils ne manquèrent pas de nous faire connaître leurs besoins spirituels et de nous inviter à nous rendre dans leur district. Il fallait bien les contenter. La montagne commence à trois lieues de Gloria ; c'est la chaîne qui traverse les provinces de Ste Catherine, Rio-Grande, etc, ; mais nous parlerons du chemin quand il s'agira du retour.

Le jour même de la fête de St Stanislas, nous arrivions au sommet de la montagne, tout mouillés de pluie, tout transis de froid, avec une extinction de voix qui dura quatre jours à l'un d'entre nous. La mission s'ouvrit dans la petite eglise de St Joseph : douze jours après, nous nous portions à trois lieues plus avant, dans la gorge du chapeau, et, le jour de la Conception, notre mission se terminait par une procession magnifique à travers les champs. — Sur ces hauteurs, les habitations se trouvent situées à de grandes distances les unes des autres, ce qui rend plus difficile le succès de la mission. Toutefois le peuple ne fait pas défaut.

Lorsque l'autel a été dressé dans quelque pauvre cabane, les fidèles arrivent peu à peu ; et bientôt malgré le vent et la pluie, des familles entières, père, mère, enfants, esclaves, à peine abrités sous de mauvaises tentes, se trouvent groupées autour des missionnaires, et demeurent patiemment dans cet état jusqu'à la fin de la mission. Les riches pourvoient à la subsistance des pauvres.

Je ne saurais dire la vénération dont nous fûmes l'objet de la part de tous, ni les larmes que provoqua notre départ. Voici des résultats qui ont une signification plus haute encore : Confessions non répétés 597 ; communions 709 ; Confirmations 757 ; Baptêmes 56 ; mariages 32 dont 12 concubinaires et 16 révalidés ; deux Croix plantées. L'une d'elles fort pesante devait être transportée par des bœufs jusqu'au lieu déterminé, à une demi-lieue de distance environ. Mais nos braves montagnards protestèrent : « Notre-Seigneur, disent-ils, a porté lui-même la croix pour nous, sur ses épaules ; nous voulons aller à la suite. » Et aussitôt, malgré son poids énorme, la croix fut lestement enlevée, et portée à bras par les chemins les plus difficiles, avec une gaîté que la fatigue ne put abattre. Il était deux heures de l'après midi ; la chaleur accablante ne ralentit même pas la marche de nos porteurs que les femmes avaient grand'peine à suivre. La Croix plantée, le P. Schembri, en dépit du soleil qui nous brûlait, fit un discours en plein air, après lequel tous s'empressèrent de venir baiser respectueusement la Croix sainte de Notre-Seigneur. — Nous avions célébré, au milieu des montagnes, la fête de notre saint apôtre, St François-Xavier. Notre séjour ne pouvait se prolonger davantage, car nous avions d'autres lieux à évangéliser. D'ailleurs, Noël approchant, nous devions nous rendre à l'Eglise paroissiale, à dix lieues environ, pour y prêcher cette fête. Le 11 décembre nous quittâmes nos chers montagnards, non sans leur laisser quelque espoir de nous revoir plus tard, et remerciant Saint Joseph des consolations qu'il nous avait prodiguées dans son district.

Descente de la Serra. — Pour revenir nous prîmes un autre chemin, si l'on peut donner le nom de chemin à un sentier à peine praticable aux bêtes fauves : tantôt c'est une rampe escarpée en forme d'escalier taillé dans le roc et souvent si étroite que, pour ne pas avoir les jambes broyées, il faut prendre sur la mule les positions les plus pittoresques ; tantôt ce sont des bourbiers où votre monture enfonce, tandis que vos pieds s'embarrassent dans les joncs et que des branches chargées d'épines vous fouettent les mains et le visage ; tantôt vous côtoyez un précipice où les pierres lisses qui le bordent menacent à tout instant de vous faire rouler. Pour mon compte personnel, je faillis me casser une jambe en tombant avec ma mule, laquelle avait fait un faux pas. Le P. Schembri est aussi jeté à terre pendant qu'il crie au secours, voici qu'une mule qui descend à toute vitesse va lui passer sur le corps : le cavalier arrête à temps l'animal, et le Père est sauvé ; mais il lui faut faire à pied le reste de la route, appuyé sur le bras d'un de nos amis. En avant ! Et mes bottes s'enlacent dans un jonc ; point de remède, sinon de se jeter à bas de l'animal ; mais le pied reste pris dans l'étrier ! Heureusement la mule s'arrête ; j'aurais pu être traîné et tué par elle ! En avant ! Au milieu d'une descente rapide la croupière se casse brusquement ; la selle et le cavalier vont être lancés à terre ; mais non ! mon animal donnant une nouvelle preuve de sa loyauté, s'arrête de lui-même, et l'accident n'a pas de suites fâcheuses. — A moitié chemin, nous sommes arrêtés par des masses de fumée et par un fracas horrible

qui ressemble fort à une fusillade : C'est un bois auquel on a mis le feu pour en cultiver les terres. Il faut se résigner à attendre, sans autre rafraîchissement que la chaleur du soleil et celle de l'incendie, sans autre distraction que le bruit de la fusillade, c'est-à-dire, des nœuds de gros roseaux que le feu fait éclater. — Enfin nous touchons le bas de la montagne! Encore une bonne promenade sous un soleil brûlant, et nous nous jetons sur une natte, mais en quel état! Bientôt cependant toute trace de désordre a disparu; car les pauvres gens qui habitent ces forêts ont appris l'arrivée des Missionnaires, et ils se pressent autour de nous, nous demandant le pain de vie. Nous récitons le rosaire, le lendemain. Voilà comment le Bon Dieu payait le soir même les petites souffrances de la journée. — Le lendemain, après la Messe, nous repartions; et ces pauvres gens pleuraient à chaudes larmes : « jamais, disaient-ils, visage de prêtre ne s'était montré dans ce pays. Maintenant, nous sommes contents; vous nous avez confessés; vous nous avez donné notre père (la 1re Communion); vous avez béni nos champs; maintenant nous sommes chrétiens! »

France. — Nantes. — Conférences dominicales.

Un cours de conférences pour les hommes seuls a été ouvert cette année dans notre église de Nantes. Les résultats de cette première épreuve ont été pleins de consolations, et tout fait espérer que l'œuvre est désormais fondée. Des conférences semblables se faisaient dans le même temps au Mans et à Troyes, et sans doute dans d'autres villes encore; mais nous sommes sans détails sur ces dernières œuvres. Celle de Nantes nous est un peu plus connue. La semaine religieuse du diocèse et l'Espérance du peuple en ont parlé plusieurs fois avec éloges; celle-ci même consacrait chaque semaine un article à l'analyse de la dernière conférence, et convoquait pour le dimanche suivant les hommes désireux de s'instruire. Nos lecteurs ne nous saurons pas mauvais gré de dire quelques mots de cette œuvre; ils seront bien aises d'apprendre les efforts que fait la Compagnie pour dissiper chez les hommes du monde trop négligés peut-être, une ignorance qui est ensuite la source d'une multitude incroyable d'idées fausses et de préjugés en religion, en morale et même en politique et en histoire. Nous emprunterons au journal « Le Monde » le compte-rendu qui a paru dans son N°. du 25 janvier.

Cours de conférences religieuses à Nantes. — On nous écrit de Nantes :

« Notre catholique cité a vu s'ouvrir, cet hiver, un cours de conférences religieuses dans l'église des RR. Pères jésuites; Malentendus contemporains en matière religieuse, historique et sociales : tel était le programme. L'orateur, le R. P. Alet, s'est proposé de combattre, avec les armes de la logique et de la vérité, les erreurs et les mensonges que l'impiété a répandus et dont l'ignorance se fait si souvent l'écho; de réfuter, enfin, les grossières accusations perfidement accumulées sur la tête de l'Église catholique. Aussi a-t-on fait à ces conférences l'accueil qu'elles méritaient; pendant 7 dimanches consécutifs, un auditoire nombreux, composé d'hommes uniquement, s'est suspendu aux lèvres éloquentes du R. P. Alet. L'intolérance de l'Église : tel est le sujet qui a traité cette année. — Contentons nous d'un rapide compte-rendu.

Avant d'entrer en matière, l'orateur veut dissiper l'absurde préjugé qui fait de l'Église catholique une ennemie de la science; il démontre que la vérité ne saurait être contraire à la vérité; que, sur tous les points, un accord parfait, une harmonie complète règne

éternellement entre la science Divine de l'Eglise et la science humaine ; que le clergé, qui s'est toujours efforcé d'arracher les peuples à l'ignorance, a raison de s'opposer énergiquement à la demi-science, à la science sans Dieu, la science d'où sortiraient les Communes de l'avenir!

Ce préambule achevé, le R.P. Alet démasque la fourberie de ceux qui ont fait à l'Eglise la réputation d'intolérante ; il dévoile les honteux moyens dont ils se sont servis pour fausser indignement l'histoire. — Après avoir donné d'exactes notions sur la tolérance, indiqué le sens véritable du mot, montré la chimère et les dangereuses conséquences du principe de tolérance universelle que la libre-pensée arbore avec une si odieuse mauvaise foi ; après avoir établi que, pour tout individu comme pour toute société, il y a fatalement des cas où l'intolérance devient un Droit et un Devoir, et qu'en conséquence, si l'Eglise a sévi quelquefois contre le mal et l'erreur, en sévissant d'ailleurs avec raison, avec autorité et sans excès, elle a usé d'un Droit légitime, rempli un devoir nécessaire, l'orateur entre alors dans l'examen des faits d'intolérance imputés et reprochés au clergé catholique. Il prouve que l'Eglise a eu de justes raisons pour frapper l'hérésie des Albigeois en publiant une croisade, et qu'après avoir épuisé tous les moyens de persuasion, elle ne pouvait tolérer plus longtemps les abominables doctrines, les atrocités inouïes des sectaires, à moins de trahir les intérêts sacrés de la morale et la chrétienté tout entière.

S'appuyant sur l'autorité des historiens protestants eux-mêmes, il voit dans le *Massacre de la Saint-Barthélemy* un acte purement politique, résultat d'une résolution subite et désespérée de Catherine de Médicis menacée par Coligny, un assassinat que l'Église a réprouvé, loin d'y participer, malgré la conduite criminelle des calvinistes. Il fait justice de misérables inventions dramatiques, de fanatiques exagérations. Le martyrologe des protestants en mains, avec le docteur Lingard il évalue à 2 000 environ seulement le nombre des victimes : beaucoup de calvinistes durent la vie au dévouement, à la charité du clergé et des évêques catholiques.

Avec l'aveu non suspect de Saint-Simon lui-même, il dégage aussi facilement la responsabilité de l'Eglise dans la révocation de l'Edit de Nantes, mesure que, d'ailleurs, Louis XIV avait le droit et le devoir de prendre dans l'intérêt du royaume, excellente en principe, louée par les meilleurs esprits du temps, justifiée par le sceptique Bayle, et qui, à part quelques excès blamables dans l'exécution, exagérés comme toujours, loin d'affaiblir la France, comme on l'a dit, ne fit qu'aider à sa grandeur et à sa prospérité, en éloignant d'elle tout ferment de discorde, toute cause de division. Il offre à notre admiration la noble et glorieuse conduite de l'épiscopat français s'opposant à toute violence, prenant la défense des dissidents et réussissant à les protéger contre le zèle et les façons trop militaires de Louvois.

Il examine enfin l'Inquisition ; il aborde ce fameux tribunal, épouvantail des ignorants ; il abat tous ces grossiers décors de théâtre que d'infâmes histrions montrent à la foule des badauds : les cachots affreux, les San-Benito, les auto-da fé et le reste.

L'inquisition, dégagée des voiles du mensonge, nous apparaît telle qu'elle a été, sous sa vraie figure, avec son caractère naturel, non pas farouche, tyrannique, sanguinaire, mais compatissante, persuasive, miséricordieuse : elle borne son action à reconnaître, à déclarer les délits et les crimes de toute espèce ; les coupables endurcis ou convaincus de fourberie et de scélératesse, indignes de pardon, elle les livre au pouvoir civil, qui juge et condamne ; mais elle, sa bouche ne prononce jamais une sentence de

mort. C'est ainsi que le R.P. Alet met l'Inquisition sous son jour réel dans les Etats où les princes s'en servirent, et surtout en Espagne, où elle resta longtemps essentiellement royale, et trop indépendante de la Papauté.

Après avoir répandu la lumière sur les prétendues persécutions, les tortures infligées à Galilée, et avoir raconté la touchante histoire du jeune Edgard Mortara, l'éloquent orateur nous fait conclure que, toujours invulnérable, l'Eglise peut braver les traits empoisonnés de la haine et de la calomnie, et que, pour la bienfaisante et salutaire mission qu'elle a remplie dans l'humanité, elle a droit à notre reconnaissance, à notre admiration et à notre amour!

Le R.P. Alet, à notre grand regret, a suspendu là le cours de ses intéressantes études, mais nous espérons qu'il ne tardera pas à reprendre des conférences si utiles à la religion et où l'on puise d'inébranlables convictions.

Relation d'une mission donnée à la paroisse de Saint Pierre de Caen par quatre Pères de la Compagnie de Jésus. *du 1er Mars au 7 Avril 1874.*

Il nous faut traverser près d'un demi-siècle pour remonter à la dernière mission qu'ait vue la ville de Caen. Elle y fut prêchée en 1828 par le célèbre Père Guyon, dont la parole apostolique y obtint un merveilleux succès. On en garde encore le souvenir à Caen. Mais les témoins de ce lointain passé se font rares et vieux, et la foule qui n'en a subi qu'indirectement l'influence l'avait depuis longtemps oublié. Pour en donner l'idée, il suffira de dire que la paroisse de St Pierre, l'une des meilleures de la ville, compte à peine, sur une population de 6.000 âmes, 200 hommes faisant leurs pâques. Les choses en étaient là lorsqu'au mois de Novembre dernier, un coup de vent, ménagé par la Providence, renversa le Calvaire, érigé à 3 Kilomètres de l'église, sur la route de la Délivrande. A l'occasion de son rétablissement, Monsieur le Curé résolut de procurer à sa paroisse la grâce d'une mission. On en fixa l'ouverture au second dimanche de carême et nos Pères furent appelés pour en prêcher les exercices. — Nous laisserons autant que possible à la Semaine religieuse du Diocèse, le soin de nous raconter leurs travaux et la manière dont il plaît à Dieu de les bénir. — Voici ce que nous lisons dans le numéro du 8 Mars :

" Dimanche dernier a eu lieu, à 8 heures du soir, l'ouverture de la Mission de Saint-Pierre de Caen prêchée par quatre RR. Pères de la Compagnie de Jésus. Monseigneur assistait à la cérémonie. On y remarquait en outre MM. les Doyens de Saint-Etienne et de Saint-Jean M. le provisseur du Lycée et beaucoup d'autres ecclésiastiques de distinction. Les hommes remplissaient le chœur, le sanctuaire et occupaient jusqu'aux marches de l'autel. Le R. Père prédicateur a remercié son auditoire et témoigné combien ses confrères et lui-même étaient touchés du sympathique accueil que leur fait cette bonne et belle ville de Caen, surtout dans un moment où la Compagnie de Jésus est en butte à tant de persécutions.

« Depuis dimanche, l'affluence continue à Saint Pierre, l'église est comble au sermon du soir, à ce point qu'on voit des groupes de 30 ou 40 personnes se présenter aux portes et s'éloigner sans avoir pu trouver place. Les hommes se distinguent par leur entrain à chanter les cantiques. Tout présage des fruits abondants. »

Huit jours plus tard la même feuille s'exprimait ainsi :

« La mission de Saint-Pierre de Caen, inaugurée le deuxième dimanche de Carême, continue de donner les plus heureuses espérances. Dire que le concours des

fidèles se soutient ne suffirait pas ; il s'est accru de telle sorte, que, faute de place, il semble ne pouvoir plus être augmenté (*). Aux instructions du soir, le chœur est toujours rempli d'hommes jusqu'aux degrés de l'autel ; la nef et les bas-côtés ne sont pas moins envahis. Dimanche, notamment, le spectacle de cette foule si nombreuse et si recueillie était magnifique et plein de promesses. Non, ce n'est pas en vain que les Pères missionnaires auront dépensé tant de zèle, de science et de talent ; ce n'est pas en vain qu'ils auront été écoutés avec une si religieuse attention ; la moisson viendra couronner leurs efforts, on ne saurait en douter.

« Pendant le cours de la semaine qui s'achève, toutes les écoles des garçons de la ville, sans distinction, ont envoyé leur contingent à la retraite donnée pour les enfants. La grande nef de l'église est littéralement remplie aux deux instructions qui se donnent chaque jour, et le jeune auditoire se montre très-docile et très-attentif. Du reste, le Père prédicateur de cette retraite, approprie très-heureusement ses discours aux besoins et à l'âge de cette multitude qui l'écoute ; on voit qu'il a l'expérience et les dons nécessaires pour en être bien compris. » (**)

Cette retraite se termina le dimanche suivant par une communion générale. Dans l'après-midi eut lieu une procession dont la Semaine religieuse va nous rendre compte.

« La procession est sortie et s'est déployée au milieu des rangs pressés d'une foule immense et sympathique. (*) Ceux qui n'ont pas vu cette pompe religieuse se figureront aisément le charmant aspect des nombreuses bannières et des centaines de jolies oriflammes avec leurs pieuses devises. Ils se représenteront aussi ces jeunes visages rayonnants de la candeur et de la grâce que répandait sur eux le Dieu « qui réjouit la jeunesse. » On portait dans le cortège deux statues, l'une de la Sainte Vierge et l'autre de Saint Joseph. — La procession arrive et s'arrête au reposoir dressé sur le boulevard Saint-Pierre, devant les magasins de M. Meagron ; il était élégamment orné d'arbustes et de fleurs. Les enfants se groupent à l'entour, et le prédicateur de la retraite, dans une courte allocution, leur fait entendre son langage d'apôtre, de père et d'ami. Puis M. le Curé de Saint-Pierre, à genoux au pied de l'autel, consacre à Marie toute cette jeunesse et sa paroisse entière. Moment solennel entre tous ! Le geste et la voix du pasteur trahissent l'émotion profonde de son âme ; ses mains et ses regards élancés vers le ciel font comprendre à tous l'ardeur de la charité qui le presse et que sa bouche exprime ; il parle, il prie de l'abondance de son cœur, et personne ne reste insensible ; les indifférents même sont touchés et entraînés. (**) Le Moniteur du Calvados atteste l'impression générale produite par cette cérémonie. « Une véritable émotion, dit-il, tenait la foule en suspens, et c'est avec enthousiasme que l'on a repris le chant des cantiques, tandis que la procession se remettait en marche avec un ordre admirable. »)

Le ciel lui-même voulut mettre le sceau et comme le dernier couronnement à la retraite des enfants :

« Une cérémonie très-belle et très-touchante, ainsi

(*) Voici un détail qui peut donner une idée de l'affluence que constate la Semaine religieuse. M. le Curé avait fait imprimer un recueil de cantiques à l'usage de la mission. Sur les 4000 exemplaires mis en vente, 3700 furent enlevés dès les premiers jours. C'étaient évidemment 3700 personnes désireuses de suivre la station. Or l'église de St-Pierre en peut à peine contenir 2500 ; il y avait donc chaque jour environ 1200 personnes qui se présentaient à l'église sans y pouvoir pénétrer. Aussi afin de s'assurer une place s'y rendait-on deux heures avant l'office.

(**) On n'avait admis à la retraite que les enfants ayant fait leur 1re Communion ou la devant faire dans le cours de l'année. Leur nombre s'élevait à 800.

(*) La moitié de la ville, de 15 à 20 mille personnes, encombraient les abords de l'église et bordaient les rues indiquées pour le parcours de la procession.

(**) On remarqua en effet plusieurs ouvriers, trop connus dans la ville pour leur inconduite, qui fondaient en larmes à quelques pas de l'estrade.

s'exprime la Semaine religieuse, s'est accomplie dernièrement au sein d'une famille d'ouvriers de la paroisse Saint-Pierre de Caen. — Un enfant d'environ neuf ans est atteint d'une maladie chronique qui met sa vie en danger. Informé par les parents de l'état du jeune malade, M. le Curé se rend auprès de lui, et, après examen, le juge capable de faire sa première Communion. Il pourra donc comme ses jeunes camarades recueillir les fruits de la mission. L'annonce de cette faveur remplit de joie le cœur de l'enfant, en même temps qu'elle est pour le père et la mère, au milieu des douleurs du présent et des tristes pressentiments de l'avenir, une immense consolation. Après avoir préparé son cher petit malade à l'acte le plus important de la vie chrétienne, M. le Curé l'a admis, jeudi dernier 26 Mars, à recevoir en viatique le Dieu de l'Eucharistie!... Par une faveur spéciale, sa mère put communier auprès de lui. Une seconde grâce non moins précieuse devait encore ce même jour lui être accordée. Monseigneur, informé de l'état du jeune malade, offrit de lui administrer à domicile le sacrement de Confirmation. Il s'y rendit accompagné de M. le Curé et de l'un des Pères. La famille avait compris ce que réclamait d'elle une si honorable visite. A l'entrée de la maison, un arc de triomphe était dressé; des guirlandes de verdure tapissaient et ornaient les murs; la chambre était transformée en chapelle, et une vingtaine d'enfants formaient comme une garde d'honneur au ministre de Jésus-Christ. — Cette scène touchante s'est passée lundi dernier; elle a ému jusqu'aux larmes l'assistance et laissé dans le cœur de tous, mais surtout des parents, avec un parfum d'édification qui, nous l'espérons, sera durable, un souvenir de pieuse reconnaissance envers le premier pasteur du Diocèse.»

Nous sommes arrivés au 4e dimanche de Carême. Jusque là il n'y avait eu pour les grandes personnes que 2 instructions par jour, l'une à 6 heures ½ du matin, l'autre à 8 heures du soir. Les missionnaires résolurent d'en ajouter une troisième à 9 h. ½ du matin. Le succès semblait douteux; mais les craintes qu'il inspirait furent bien démenties par l'événement; car l'auditoire alla croissant tous les jours. Quoique l'instruction ne s'adressât directement qu'aux dames, bon nombre d'hommes y assistèrent et le chœur en fut presque rempli. Encouragés par ce résultat, nos Pères firent un second essai. Les hommes avaient peine à trouver place dans l'église, envahie d'abord par les femmes. On décida qu'entre le chœur et le sanctuaire, la grande nef leur serait, à certains jours, réservée toute entière. La tentative était hardie et périlleuse. Les hommes viendraient-ils en assez grand nombre pour remplir un espace aussi considérable? N'était-ce pas s'exposer à un échec? Pour l'éviter on crut devoir prendre certaines précautions. A mesure que les hommes arriveraient on devait les placer dans le haut de la nef, laissant le bas aux femmes, qui pourraient ainsi occuper les places vides. Mais grâces à Dieu ces précautions devinrent inutiles. La nef fut promptement envahie par les hommes, qui la remplirent si bien qu'un grand nombre n'y purent pénétrer. — La Semaine religieuse va nous dire quelle fut l'impression de ceux qui prirent part à cette belle réunion.

« Le succès de la mission s'affirme chaque jour davantage; un mouvement visible se fait dans les âmes, que la grâce touche et remue profondément. La cérémonie d'hier soir jeudi a dépassé de beaucoup ce que l'on avait vu jusqu'alors. Dès 7 h. ½, une foule énorme d'hommes de toutes les classes, serrés et pressés, remplissait ou plutôt comblait le chœur et la nef depuis les marches de l'autel jusqu'au bas du vaisseau; les femmes occupaient en masse les bas-côtés de l'église. A la vue de ce prodigieux auditoire, le prédicateur aborde résolument une question capitale

celle de l'éternité des peines, et il expose les preuves du dogme catholique avec un style et un accent incisifs et vigoureux. La discussion savante, pleine de lumière et de mouvement, écarte et dissipe les téméraires hypothèses de l'incrédulité contemporaine. Ensuite, après quelques mots très-heureux du Père missionnaire sur Saint Joseph et la mission qu'il a remplie, M. le Curé monte en chaire et consacre sa paroisse au bienheureux Patriarche de Nazareth. Mr. l'abbé Ducellier, vicaire-général, qui présidait la cérémonie, a donné la bénédiction du très-saint Sacrement. Disons encore que les chants des cantiques et ceux des prières de la liturgie, par leur ensemble et leur touchante expression, contribuent puissamment à ces grandes manifestations de pénitence et de foi.»

Ce fut dès lors la même affluence d'hommes aux réunions du soir. La mission de Saint-Pierre destinée en principe à cette seule paroisse s'était insensiblement étendue à toute la ville. Messieurs les Curés, loin de s'opposer au mouvement, le secondèrent avec la meilleure grâce. Non contents d'inviter publiquement leurs paroissiens à suivre la mission de Saint-Pierre, ils avancèrent l'heure de leurs propres offices pour se ménager à eux-mêmes le moyen d'y assister. Ajoutons qu'ils en furent récompensés. On remarqua en effet, chose merveilleuse que le concours des fidèles, loin de diminuer dans les autres paroisses, fut plus considérable cette année que jamais.

Quant à Saint-Pierre on s'y rendait des extrémités les plus éloignées de la ville. La classe distinguée, les professeurs de la faculté, les membres de la cour d'appel, le Préfet, le général (oncle de M. le Curé de Saint-Pierre) et beaucoup d'autres personnages du premier rang se faisaient remarquer dans l'auditoire. Toutefois pour ne froisser aucune susceptibilité on avait grand soin de ne parler jamais que de la paroisse de Saint-Pierre. On évita également toute allusion politique, et les remerciements que reçurent nos Pères à la fin de la mission montrèrent combien cette réserve fut appréciée. — Le dimanche de la Passion eut lieu la cérémonie de la réparation.

«L'édifiante cérémonie de la Réparation, dit la Semaine religieuse, a été célébrée avec une grande solennité, un profond recueillement et une affluence extraordinaire de fidèles. On est venu en foule assister aux saints offices et entendre la parole divine annoncée à trois moments différents; on est venu adorer Notre-Seigneur dans le sacrement de son amour, implorer sa miséricorde, demander pardon avec effusion de cœur pour tant d'insultes et d'outrages. Mais c'est le soir surtout que l'empressement a été remarquable. Dès 7 heures, l'église était remplie et les hommes occupaient déjà le chœur et les travées qui leur étaient réservées. A 7 h. 1/2 on ne pouvait plus pénétrer dans l'enceinte sacrée, et un grand nombre de fidèles ont dû se retirer après avoir stationné longtemps aux portes. Mgr l'Evêque présidait la cérémonie. Le R. Père prédicateur est monté en chaire à 8 heures, il a expliqué avec beaucoup de savoir et d'éloquence ce qu'était le temple avant Jésus-Christ; puis comment l'idéal du temple est réalisé dans nos églises, où nous pouvons voir, entendre et même toucher Dieu, grâce aux sublimes prérogatives du ministère sacerdotal. L'immense auditoire a recueilli avidement la magnifique doctrine contenue dans ce beau discours. — Avant la bénédiction, M. le Curé de Saint-Pierre a prononcé, au nom de sa paroisse et de tous les fidèles présents, un acte de réparation où il a mis toute son âme de pasteur et de prêtre animé des sentiments de la plus vive et de la plus tendre piété. — Un grand éclat extérieur rehaussait la cérémonie et en rendait l'impression plus touchante. Le trône sur lequel Notre-Seigneur a été exposé toute

la journée, était décoré avec magnificence. Plus de 500 bougies allumées, se ralliant à l'illumination des voûtes et des corniches, brillaient comme un symbole de la foi et de l'amour dont tous les cœurs étaient pénétrés. Cette grande manifestation avait réuni aux paroissiens de Saint-Pierre des représentants de toute la ville et même des personnes accourues des campagnes voisines ou de plus loin encore.

« Mgr l'évêque ne se lasse pas de témoigner l'intérêt qu'il porte à la mission de Saint-Pierre. Mercredi soir, Sa Grandeur a voulu de nouveau bénir le prédicateur et son auditoire, aussi nombreux que jamais. Comme le jeudi précédent, un millier d'hommes au moins occupait toute l'étendue de la nef et du chœur, à partir des marches de l'autel... Cette affluence, ce recueillement dont tout le monde est frappé, révèlent un courant mystérieux de la grâce qui réjouit l'Eglise de Dieu. — En terminant son discours, qui avait la confession pour objet, le R. Père prédicateur n'a pas dissimulé sa joie ; il a remercié Monseigneur de sa présence si souvent répétée : « Notre œuvre, disait-il au vénéré Prélat, notre œuvre est née, elle a grandi sous votre paternelle bénédiction, et les fruits en sont sensibles.. De vieux pécheurs sont venus confesser leurs fautes ; combien, après cet acte de courage, leur bonheur était grand !... D'autres les imiteront. »

Durant cette semaine, une quatrième instruction, spécialement destinée aux dames, fut ajoutée aux exercices de la mission. L'auditoire, très-considérable (environ mille personnes) prit goût au genre piquant et familier qu'adopta le prédicateur. — On avait fixé la Communion générale des femmes au dimanche des Rameaux. Plus de 1500 s'approchèrent de la Ste Table. Mais ce nombre, si considérable qu'il fût, est loin de représenter le chiffre de celles qui firent leur mission.

Les confesseurs s'accordèrent à dire qu'ils avaient à peine pu entendre ce jour-là le tiers des personnes qui s'étaient déjà confessées en vue de cette Communion. — L'œuvre principale de la Semaine Sainte fut la retraite des hommes. Elle avait pour objet de les préparer à l'accomplissement du devoir Pascal. C'était là, on le conçoit, le but où tendaient tous les efforts des Missionnaires ; car c'était là qu'ils devaient recueillir la plus douce récompense de leurs travaux. Mais cette consolation leur serait-elle donnée ? Nul n'en pouvait répondre. Ce magnifique auditoire d'hommes se retrouverait-il tout entier au rendez-vous de la Sainte Table ? L'anxiété des Missionnaires était grande, mais Dieu leur mit au cœur le matin de Pâques une joie qu'ils n'osaient espérer.

Cédons encore une fois la parole à la Semaine religieuse. Son récit va nous conduire jusqu'au terme de la mission.

Saint jour de Pâques.

« Les ouvriers évangéliques avaient, depuis un mois et plus, arrosé de leurs sueurs le champ du Père de famille, ils y avaient répandu largement la divine semence. Le moment de moissonner était enfin venu. Quel consolant spectacle offrit, dimanche matin à 7 heures, cette foule compacte d'hommes, chrétiens de vieille date ou convertis de la mission, qui remplissaient la vaste nef et même débordaient dans les bas-côtés et dans le chœur ! avec quel élan de foi et d'amour ils ont chanté le Credo, comme on le chantait presque à la même heure, sous les voûtes de Notre-Dame de Paris ! tous les rangs, toutes les conditions, tous les âges étaient mêlés et confondus dans l'union d'une charité vraiment fraternelle (*). Quand l'heure tant désirée

(*) Note. — Le nombre des Communions à cette seule messe s'éleva aux environs de 1200. Nous devons dire, pour expliquer ce chiffre et ceux qui précèdent, que MM. les Curés avaient accordé à leurs paroissiens hommes et femmes, la permission de faire leurs pâques à Saint-Pierre.

ont enfin sonné, ces heureux chrétiens s'approchèrent tour à tour de la table sainte avec un ordre admirable, avec une piété qui allait jusqu'aux larmes d'attendrissement. Aussi, le soir, dans la même enceinte, le prédicateur pouvait dire à ses auditeurs en toute vérité : « Ce matin, Messieurs, vous avez donné au Ciel et à la terre un magnifique spectacle. Vous vous êtes avancés, nombreux et convaincus, avec l'élan de la même foi vers le Dieu de l'Eucharistie, et ce n'est pas sans une profonde émotion que votre vénéré pasteur a recueilli sur la patène les douces larmes que vous y avez laissé tomber. Ces larmes, Messieurs, ce sont des perles que vous retrouverez dans l'éternité. »

"Le lundi de Pâques. — L'acte solennel et glorieux de la Communion pascale avait dû se passer dans le recueillement du sanctuaire. Il fallait aux âmes renouvelées par la mission, à toute la population si profondément chrétienne de notre ville, une manifestation extérieure et éclatante de sa foi. Elle eut lieu le lendemain avec un élan, avec une unanimité dont jamais peut-être notre cité ne fut témoin. Ce n'était plus Saint-Pierre, ce n'était plus simplement la mission ; c'était la ville entière, c'étaient les campagnes voisines qui décernaient à la Croix de notre Dieu un triomphe inouï jusque là. — On sait que le calvaire de Saint-Pierre était placé à la sortie de Caen, sur la route de la Délivrande, dans l'emplacement le plus favorable ; car le Christ semblait, de cette hauteur, regarder et bénir la ville entière. Les pieux pélerins de N. D. de la Délivrande saluaient cette croix à leur départ, et c'est encore près d'elle que, le soir de leur pélerinage, nos paroisses se reposaient un instant, et préparaient leur rentrée solennelle.

L'année dernière, un ouragan renversa le calvaire de Saint-Pierre. Dieu qui fait tout servir à ses fins, le permit sans doute, afin de ménager à la paroisse la plus centrale de toutes, et par elle à toute la ville, les bienfaits de cette grande mission. Une croix magnifique fut donc préparée sous la direction de M. l'abbé Cottun, premier vicaire de la paroisse, et fixée sur un large brancard orné de feuillage, à l'aide duquel quatre-vingts hommes, disposés sur quatre rangs, pouvaient le charger sur leurs épaules et le porter aisément. Mais à qui sera réservé cet honneur ? La croix est l'étendard du Christ : qui portera ce divin étendard ? Une liste ouverte au presbytère huit jours à l'avance reçut bientôt plus de 250 noms, parmi lesquels on est heureux de trouver l'élite de notre société caennaise. Beaucoup d'autres sollicitèrent cette faveur ; la liste était close, il fallut les remercier. — Dès le matin du lundi, tous se réunissaient au presbytère pour aller chercher la croix dans les chantiers du quai de Courtonne et la transporter dans la belle enceinte ogivale préparée sur le boulevard Saint-Pierre, au chevet de l'église. Rien de plus élégant que cette enceinte formée d'une balustrade en bois d'appui, avec pilastres de style ogival figurant une tourelle au sommet. Il y avait au centre quatre tourelles principales reliées entre elles par de grands cintres ornés de guirlandes et surmontés d'une croix. Les guirlandes de mousse, de lierre et de buis tentaient de tous côtés ; les oriflammes disposées de distance en distance au haut des poteaux et des colonnes, donnaient à la construction le plus charmant aspect. Tous ces préparatifs avaient été faits en vue de la bénédiction liturgique. — Pendant les vêpres le soleil, se dégageant des nuages qui le tenaient caché, calma toutes les craintes que la pluie du matin avait fait concevoir. Vers deux heures, la procession, selon qu'il avait été réglé, sortit de l'église, se forma dans la rue Saint-Malo et le long du boulevard Saint-Pierre, puis contourna la place pour gravir le monticule Poisson-

nerie. La bannière et la croix de la paroisse ouvraient la marche ; à leur suite une longue file de pieux fidèles suivaient dans un ordre parfait et un religieux recueillement. C'étaient d'abord les enfants de chœur de Saint-Pierre et de Notre-Dame, puis les enfants des écoles avec leurs bannières et leurs oriflammes. Les garçons avaient voulu, comme à la clôture de leur retraite, porter la statue de Saint Joseph sur un brancard richement orné ; les jeunes filles, elles aussi, portaient la statue de la très-Sainte Vierge. A la suite des enfants venaient les femmes, puis les hommes.

Au milieu, entre les rangs, marchaient les pieuses associations groupées autour de leurs bannières. Parmi ces bannières nous citerons celles de la Propagation de la foi, de l'Œuvre du Vestiaire, du Tiers-Ordre de Saint-Dominique, de l'Œuvre des Tabernacles, de l'œuvre de Notre-Dame, du Saint-Rosaire, des Orphelines et des jeunes filles de Saint-Etienne, du Patronage de Saint Joseph. Il ne faut pas oublier une très-belle bannière offerte aux RR. Pères Missionnaires, comme un témoignage de reconnaissance (*). On remarquait encore un grand nombre d'oriflammes, parmi lesquelles nous mentionnerons seulement les quatorze stations du Chemin de la Croix, que des mains pieuses avaient préparées pour la circonstance. Sur un fond de moire blanche se détachait, d'un côté l'image découpée de la station, de l'autre une grande croix rouge d'un effet saisissant. Des dames appartenant aux meilleures familles portaient ces oriflammes heureusement appropriées à la cérémonie. — On voyait ensuite le clergé de la ville et des deux cantons de Caen et les prêtres originaires ou anciens vicaires de la paroisse. Au milieu du clergé s'avançaient le R. R. Père abbé de Mondaye, Mgr Verrolles, évêque de Colomby, vicaire apostolique de la Mandchourie. Ce vénérable doyen des Evêques Missionnaires avait voulu encourager par sa présence ce réveil de la foi dans sa ville natale. Il se souvenait avec attendrissement qu'en 1815, dans une cérémonie pareille, à la plantation du calvaire de Vaucelles, il remplissait les fonctions d'acolythe. Venait enfin Mgr l'évêque de Bayeux et Lisieux qui présidait la cérémonie, assisté de M. le Curé de Saint-Jean et de M. l'abbé Ducellier. Le conseil de fabrique terminait le cortège. Une escouade de soldats fermait la marche. — La noble phalange de volontaires de la Croix était à son poste. Rangés près du reposoir, ils portaient sur leur poitrine la médaille de la mission retenue par un ruban rouge. — La tête de la procession avait déjà presque atteint les dernières maisons du Vaugueux, lorsque le clergé et les prélats arrivèrent sur le travée qui leur était dressée dans l'enceinte du reposoir. Mgr l'évêque de Bayeux chanta d'une voix forte les prières de la bénédiction, et bientôt au signal donné par M. l'abbé Cottuy, la Croix enlevée d'un seul mouvement et d'un seul effort sur les épaules de ses volontaires, apparut à tous les regards. A sa vue, une indicible émotion saisit la multitude ; on battit des mains, et de toutes les parties de cette foule qui couvrait au loin la place et les boulevards, ainsi que des balcons et des fenêtres partit une acclamation spontanée, immense : *Vive la Croix !* Et ce cri ne cessa point de se faire entendre sur tout le passage du Divin Crucifié. — Tout le parcours depuis l'église jusqu'au Calvaire, fut une marche triomphale. La croix s'avançait au milieu des hommes, qui formaient sa garde d'honneur. Toutes les rues étaient pavoisées. C'était aux fenêtres, aux balcons, aux devantures des boutiques, une véritable profusion

(*) Note. — Cette bannière, haute de deux mètres, en soie rouge rehaussée d'or était portée par d'anciens élèves de St Michel, de Bruyelette et de Vannes. Sur l'une de ses faces, celle qui regardait la croix, était brodé le chiffre de la Compagnie avec la devise *Ad majorem Dei Gloriam*. Sur l'autre face on lisait l'inscription suivante : Souvenir de la Mission de St-Pierre de Caen 1874 — Aux RR. Pères Missionnaires. — Après la cérémonie, les dames de la ville, dont cette bannière est en partie l'ouvrage, l'offrirent au R. P. Supérieur de la Mission, en exprimant le vœu qu'elle fut déposée à Paris, près du tombeau de nos pères Martyrs dans la chapelle du Jésus.

de guirlandes, de fleurs, de verdure, de tapisseries d'oriflammes où s'entremêlaient les images de la Croix, de la très-Sainte Vierge et des Saints. — Les arcs-de-triomphe étaient aussi remarquables par leur nombre que par leur élégance et leur richesse. Sans parler de celui que plusieurs commerçants du quartier avaient élevé à l'angle de la place Saint-Pierre et qui ouvrait magnifiquement la voie, ils se succédaient presque sans interruption depuis le Marché au-Bois jusqu'à la rue Graindorge. — Dans la rue du Puits-ès-Bottes, ce n'était plus une succession, mais un seul arc immense avec ses dix arches splendidement décorées. La rue du Vaugueux se distinguait entre toutes. Pas une maison, pour ainsi dire, qui ne fut ornée, les riches avec éclat, les pauvres avec une simplicité touchante. Que de travaux, que de dépenses même avaient coûté ces vastes préparatifs ! mais partout l'on avait éprouvé la vérité de ces paroles de Saint Augustin : « Ubi amatur, non laboratur, aut si laboratur, labor amatur. » — Là où est l'amour, il n'y a pas de peine, ou s'il y a peine, la peine est aimée. » Les bénédictions de la Croix qui passait pénétraient à travers les cours profondes jusque dans ces réduits populeux qu'habitent trop souvent l'indigence et la douleur. — En sortant des murs, la procession put se dérouler avec une pompe nouvelle sur la colline du Calvaire, à travers une foule de plus en plus compacte, massée sur les bords de la route. Mais le moment le plus solennel fut celui où la Croix arriva enfin sur le plateau du Calvaire ; c'est un de ces spectacles qu'on n'oublie jamais quand on a eu le bonheur d'en jouir. Tout aux alentours de la place, sur les talus qui la bordent, dans les champs voisins, et sur les trois routes, aussi loin que la vue pouvait s'étendre, un peuple innombrable, calme, silencieux, recueilli même ; sur une estrade richement ornée, un nombreux clergé, et aux places d'honneur les trois Prélats avec la crosse et la mitre ; M. le Préfet du Calvados, qui avait voulu, lui aussi, faire acte de sa foi, et M. le général de Vendœuvre, chrétien et soldat sans peur et sans reproche. Un peu au-dessous, la religieuse cité, venue tout entière pour accompagner son Dieu. Nuls cris, nul tumulte, mais seulement un murmure religieux et contenu, pareil à celui de l'océan dans ses jours de calme, et les cantiques pieux des groupes qui défilent avec leurs bannières.

Enfin la procession touche à son terme ; le bruit régulier des pas qui retombent en cadence annonce l'arrivée des porteurs ; la Croix approche suivie d'une multitude dont les flots grossissent sans cesse. Les regards de tous sont fixés avec avidité sur le Christ, qui s'avance majestueusement au-dessus de la foule, la face tournée vers cette ville dont il sera le gardien. Un enthousiasme inexprimable circule dans tous les rangs, les yeux se mouillent de larmes, et de toutes les poitrines s'échappe un seul et même cri : *Vive la Croix ! vive la Croix !* — Oui, elle est vraiment divine, la religion qui donne aux hommes de pareils spectacles ! On peut affirmer que, dans toute cette masse de peuple, il ne restait pas alors un indifférent.

La Croix avait triomphé ; bientôt elle devait se dresser sur son piédestal et les assistants allaient rentrer dans leurs demeures pénétrés de joie. — La joie était bonne ; la douleur valait mieux. Jésus donnera donc, à cette multitude qu'il veut sauver, la consécration de la Croix... —

Le travail de l'érection était commencé ; la corde trop faible se rompt, l'arbre déjà soulevé de terre, retombe de tout son poids, et se brise... Il y eut un moment d'angoisse, car cet accident pouvait avoir de terribles conséquences. L'assistance fut saisie d'une douleur inexprimable ; mais du reste, aucune de ces émotions fiévreuses, aucune de ces paniques qu'on eut pu craindre en de telles circonstances. La foule resta triste, profondément inquiète, mais calme,

confiante même, confiante dans la protection du Dieu bon, dont la présence avait été si visible dans toute cette grande cérémonie. — Et quand, un instant après, M. le Curé de Saint-Pierre, élevant la voix, annonça que personne n'était blessé, cette nouvelle ne surprit guère, on s'y attendait. Enfin, lorsque le Père prédicateur, terminant sa courte et éloquente allocution, s'écria en s'adressant à la foule : « Nous la planterons, n'est-ce pas, mes frères, » ce ne fut qu'une voix dans l'auditoire : Oui, oui, vive la Croix ! — Oui, vive la Croix ! Telles furent encore les acclamations qui accueillirent le rendez-vous donné à tous par le pasteur pour la plantation prochaine. — Cependant du milieu du peuple partirent des cris imprévus mais qui trouvèrent un long écho dans la foule reconnaissante : Vive la mission ! Vivent les Pères ! Vive M. le Curé de Saint-Pierre ! Le signal était donné ; sur la demande du Père prédicateur, l'immense assistance, par ses vivats cinq fois répétés, proclama sa gratitude envers les personnages illustres qui présidaient la fête. Enfin, une dernière acclamation, plus puissante que toutes les autres, termina tous ces vivats. *Vive Jésus-Christ !* s'écria M. le Curé, — *Vive Jésus-Christ !* répéta la foule entière. C'était le cri de tous les cœurs, et comme le mot de la journée. —

Les trois Prélats donnèrent au peuple une bénédiction solennelle, et la procession reprit sa marche pour rentrer à l'église. Les pensées étaient graves et religieuses, comme les chants. Chacun jurait à son Dieu une fidélité inviolable ; et le soir et le lendemain de nombreuses conversions consolaient les cœurs des ouvriers évangéliques. — Pendant ce temps, de pieux fidèles en grand nombre s'agenouillaient près de la Croix brisée, et baisaient avec larmes les pieds du Christ, rappelant le souvenir des pieuses femmes de l'Evangile : *Sedentes ad monumentum, flentes Dominum.* — De retour à l'église, Mgr l'Evêque de Bayeux monte en chaire, et là, épanchant les sentiments qui débordaient de son âme, il félicitait et il consolait. « Pas de tristesse, s'écriait-il, vous n'êtes pas des hommes d'impression, vous êtes des hommes de conviction. Vous avez porté triomphalement la Croix ; vous l'avez acclamée avec amour ; vous avez fait une manifestation admirable de votre foi. Qu'importe le reste ? Ce qui s'est fait aujourd'hui restera ; ce qui n'est pas fait se fera plus tard. La Croix, dans sa représentation matérielle, n'a pas pu être plantée, mais elle est vivante dans vos cœurs, et rien ne pourra l'en arracher. » Et il ajoutait : « Non, la foi n'est pas morte dans une ville où nous la voyons se révéler d'une façon aussi merveilleuse. »

Le salut solennel du très-saint Sacrement, donné par Mgr de Verrolles, a terminé cette belle journée.

Clôture de la mission de Saint-Pierre.

La clôture d'une mission présente toujours un caractère particulier de solennité grave et d'ineffable tristesse. Il s'est formé entre le Missionnaire et les âmes qu'il a ramenées à Dieu ou fortifiées dans la pratique de la vertu un lien mystérieux qui ne peut être rompu sans déchirement. Lorsque Notre-Seigneur était sur le point de quitter la terre, les apôtres étaient tristes et abattus. Un sentiment semblable se manifestait au sein de la multitude qui se pressait plus nombreuse encore et plus recueillie que jamais pour entendre une dernière fois l'une de ces voix qui avaient remué tant d'âmes et réchauffé tant de cœurs. Comme le dernier entretien de Notre-Seigneur avec ses Disciples, le dernier entretien du missionnaire a été le plus touchant et le plus affectueux ; et l'épuisement qui se trahissait malgré ses efforts, ajoutait encore à l'onction pénétrante de sa parole (*). Aussi, quelle

(*) Note. — On comprendra cet épuisement si l'on songe que nos Pères, outre la fatigue des prédications, avaient en moyenne passé, chaque jour, depuis un mois, six heures au confessionnal.

émotion et quel attendrissement dans tout l'auditoire, lorsqu'après avoir exposé les moyens de persévérer, le Missionnaire, se comparant à Josué sur le point d'être séparé de son peuple, demanda comme lui à la foule qui l'entourait : "Serez-vous fidèles à la loi de Dieu ? — Il me semble, continue-t-il, vous entendre tous me répondre : oui, nous le jurons ! — Mais vous trouverez bien des obstacles ; vous aurez bien des luttes à soutenir. — Qu'importe ! Nous serons fidèles. — Eh bien alors je vous laisse un monument de votre promesse. Ce monument, c'est le tribunal sacré où vous avez reconquis la paix de l'âme ; c'est cette table sainte où vous avez goûté un ineffable bonheur ... » Le bon Père fait alors les plus touchants adieux au nom des Missionnaires, il exprime sa reconnaissance envers tous, et termine en convoquant son auditoire à un nouveau rendez-vous, là où il n'y aura plus de séparation ... au ciel !

Monseigneur qui présidait cette belle cérémonie, se lève ensuite, et d'une voix vibrante d'émotion, il remercie les zélés missionnaires, le pieux et modeste Curé de la paroisse « dont il ne fera pas l'éloge par respect pour son humilité, » la paroisse de Saint-Pierre et toute la ville, si sincèrement chrétienne. — « Pour moi, Monseigneur, s'écrie à son tour M. le Curé, il est un nom que je ne puis oublier de citer, c'est celui de Votre Grandeur. Qu'elle me permette donc de lui exprimer toute ma reconnaissance pour l'immense intérêt qu'elle a bien voulu témoigner à cette mission de Saint-Pierre, en venant si souvent encourager de sa présence nos pieuses cérémonies ... Je croirais aussi ne pas répondre au vœu général si je n'exprimais moi-même, au nom de tous et au mien, notre vive gratitude envers ces bons Missionnaires qui ont mis à notre service leur vertu, leur talent et leur expérience avec un zèle et un dévouement, je ne dirai pas si infatigable, il n'y a qu'un instant encore vous sentiez leur épuisement, — mais si invincible, si indomptable. Merci à toutes les personnes qui ont consacré à la gloire de Dieu leur temps et leurs ressources ! Merci au Vainqueur !! ... » — Monseigneur l'Évêque a donné la bénédiction du très-Saint Sacrement. Comment rendre l'imposante majesté de ce Te Deum, chanté par plus d'un millier d'hommes qui ne formaient qu'un cœur et qu'une âme ! ... Et lorsque tout fut terminé, la foule s'écoula lentement, tant elle avait peine à quitter cette église où elle avait goûté depuis un mois des joies si douces et si pures. »

Terminons par ces réflexions d'un des journaux les plus justement estimés de la ville de Caen : "L'Ordre et la Liberté."

"La Mission est finie, mais ses conséquences dureront, mais le souvenir en demeurera parmi nous ineffaçable. Des principales phases, les principaux épisodes qui l'ont signalée, tant d'instructions si éloquentes et si instructives, ces retraites successives pour les enfants, pour les femmes, pour les hommes, ces Communions générales si nombreuses et si édifiantes, ces consécrations à la très-Sainte Vierge et à Saint Joseph, ces Amendes honorables au Sacrement de nos autels, surtout la Communion du jour de Pâques et la grande manifestation du lendemain se représenteront souvent à notre esprit, et jamais sans éveiller dans notre cœur un profond sentiment de reconnaissance pour les vaillants athlètes qui ont conduit cette œuvre et en ont assuré le succès, et pour le pasteur, si bon et si distingué, tout ensemble, qui en a eu l'heureuse initiative.

Ah ! il me semble que s'il avait été donné à notre France de pouvoir tout entière participer à l'avantage dont nous avons joui durant ces saints jours, l'œuvre de notre régénération serait plus avancée qu'elle ne l'est à cette heure. »

L. D.

Supplément au N° 1. 1874.

Chine. — Kiang-nan

Lettres du R. P. Heude au R. P. Cordier.

Première Lettre — Du Kia-hoei, 7 août 1872

Mon Révérend et bien cher Père,
P. C.

En ce moment le tonnerre gronde, le ciel est couvert de nuages, et la brume de l'horizon au Nord-Est laisse à peine entrevoir les édifices de la ville et les mâtures des vaisseaux du port de Chang-hai enveloppés d'un voile blanchâtre. La température est magnifique, le Sud-Est souffle doucement, et dans ma chambre, au Nord, le thermomètre, au milieu d'un courant d'air, ne marque que 29°. C'est du syba ritisme, après avoir essuyé du 36° de jour et du 32° de nuit. Pour vous, mortel privilégié, je vous vois d'ici à l'ombre des vieux chênes d'Arcadon, attendant que Neptune fasse remonter sur les plages herbeuses de Pey-boh les doux flots de la petite mer! Non invideo equidem... mais ces souvenirs ne s'échapperont pas sitôt de ma mémoire. Supposons donc que, comme au temps jadis, nous soyons côte-à-côte assis sur le regain des prés, et permettez-moi de vous faire le journal de ma dernière campagne d'été. Vous reverrez des lieux déjà connus, mais avec des yeux plus exercés à saisir les tons du paysage chinois : vous n'y perdrez rien. Je suivrai l'ordre des marches :

Le 26 Mars, à 4 heures du soir, le vapeur de Kiang-si levait l'ancre et m'emmenait vers Ning-po. Ning-po est une ville de la province du Tche-Kiang, fort commerçante, dans une situation analogue à celle de Chang-hai. Les anglais y ont un établissement et un consulat. Le matin 27 à 6 heures ½, je débarquais et me rendais à la maison des Lazaristes pour célébrer la 8ème Messe. Le but de ce voyage était de me mettre au courant de l'état actuel de l'ornithologie chinoise et surtout de la vallée de Yang-tse inférieur. Les personnes qui s'occupent sérieusement de science en Chine sont fort rares. J'attendais le retour d'Europe de M. l'abbé David, Lazariste, entrant en relation avec M. Swinhoe, consul anglais à Ning-po, je devais nécessairement atteindre mon but et être parfaitement renseigné. Je trouve un homme dans un triste état, à moitié paralysé et ne pouvant faire quelques pas sans le secours d'un autre. Nous eûmes un entretien de 6 heures, partagées en deux fois. Il m'encouragea beaucoup ; m'assura que, même au Kiang-nan, je trouverais du nouveau : et qu'au moins j'aurais le mérite de faire connaître le pays.

Mgr Guierry, vicaire apostolique du Tche-Kiang me reçut avec une grande cordialité et voulut lui-même me faire voir les établissements de la mission. Je visitai l'hopital chinois, c'est-à-dire, où l'on reçoit les Chinois qui demandent à s'y faire soigner. Il n'y a que 10 lits et quatre Sœurs dirigent l'établissement avec l'ordre, la propreté et le savoir faire bien connu de nos hospitalières françaises. Ensuite nous entrâmes dans la ville, car cet hopital est dans le faubourg, à l'extrémité

du terrain anglais, et à proximité de la résidence épiscopale. Là, je vis une belle église où j'admirai surtout une extrême propreté: pas trace d'un crachat sur le pavé; il y a des vases ad hoc de forme bien connue. Cela m'a paru un des plus grands tours de force qu'on puisse faire en ce pays. De l'église paroissiale, que dessert un prêtre européen, aidé d'un prêtre indigène, nous nous rendîmes à l'orphelinat. La communauté se compose, je crois, de 8 sœurs qui toutes redoublèrent d'empressement et d'amabilité. Salles de travail, dortoirs, buanderie, tout est admirablement tenu: je dirais même trop bien, s'il était possible de faire mieux: car, il y a toujours ici, comme en France, à craindre de déclasser ces enfants et de leur donner des habitudes d'un luxe relatif qu'ils ne devront pas rencontrer dans la vie réelle de leur pays. Mais, je le répète, dans un établissement public, on ne peut faire moins et mieux. Vous dirai-je que j'attirais l'attention des Chinois en parcourant les rues de Ning-po? C'était exactement comme en pays neufs: ils me regardaient à côté de Monseigneur et de son Provicaire, et après un instant d'hésitation: «C'est un étranger», disaient-ils. Voici pourquoi. Tous les missionnaires du Tche-Kiang portent la soutane, le chapeau, etc., tels que les Lazaristes le portent en France, et, maintenant qu'on y est habitué, cela ne paraît plus étrange.

Nos Chinois se disent de suite à part: «C'est un Chey-fou» «C'est un Père». J'étais hors du costume adopté et tout le monde s'étonnait. Je dois ajouter ici que pendant que les armées mixtes, ou mieux chinoises conduites par des Français et des Anglais purgeaient la province des rebelles Tsei-ping, les Missionnaires les accompagnaient avec le costume clérical. Ils ont usé de leur influence pour le bien des habitants: en sorte, qu'après la pacification du pays, l'habit des Chey-fou était devenu populaire, et ceux qui le revêtaient pouvaient lever le front haut devant amis et ennemis. Je ne vous parle pas du Ning-po commercial anglo-américain. C'est une simple succursale de Chang-hai ou Hong-Kong. Tous les jours un vapeur fait le service des passagers, de la poste et des marchandises. Je m'occupe d'ailleurs fort peu pour le moment de ces questions. L'embouchure de la rivière est d'un abord assez difficile à cause des nombreux îlôts de rochers qui s'y trouvent: mais elle est fort pittoresque. Je repartis le soir à 4 heures et arrivai le lendemain 1er Mars à Changhai.

La malle de la première quinzaine de Mars ramenait Mr l'abbé David en Chine, après 2 ans d'absence. Je l'emmenai à Su-kia-hoei, lui fis visiter mes collections. Il trouva que j'avais du nouveau, surtout un certain petit oiseau que Gould, naturaliste anglais, nomme Paradoxornis. C'était incontestablement une nouvelle espèce. Mr. David, par un petit tour d'éloquence, m'enleva l'autorisation de la décrire. Il l'a présentée à l'académie: mais je crois qu'il ne l'a pas nommée: en sorte que je la republierai de nouveau en lui accolant le nom du bon abbé, au lieu du mien, et il en sera joliment content, et moi bien aise.

Maintenant que tous les préparatifs sont faits, levons l'ancre du St Pierre, et allons coucher quelque part en remontant la rivière de Chang-hai.

nommée Hoang-pou ou rivière jaune, bien qu'elle soit noire. C'est un détail : M. Hue a bien écrit que le Yang-tse allait rouler à la mer ses ondes bleues ; tandis qu'il n'y a pas deau de cette couleur de quoi infuser une pincée de thé...

La poésie sauve tout. Il vente N.-E. Est, la marée monte, c'est magnifique. Aussi à la tombée de la nuit nous mouillons dans la branche Ouest de la rivière à deux lieues au dessus de Song-Kiang. Inutile de vous parler des lacs qui séparent le Ché-Kiang du Kiang-nan. Il y en a jusqu'à Sou-tcheou, et, cette Venise chinoise en est entourée de tous côtés. A vrai dire, tout son territoire, une partie de celui de Ou-si, et l'espace jusqu'à la mer et la ville de Hang-tcheou, au Ché-Kiang, peuvent être considérés comme un lac rempli d'une infinité d'îles d'une admirable fertilité. Tout cet immense espace, en y ajoutant l'embouchure moderne du Yang-tse, forme d'après certains travaux que je n'ai pu contrôler encore, l'ancienne embouchure historique et récente, relativement du fleuve bleu. Cela pourrait donner à réfléchir aux accumulateurs de périodes millénaires pour dater l'âge de la Chine. Ceci soit dit en passant et sous bénéfice d'inventaire, car, pour affirmer, il faut des recherches plus précises. Longeons les murs de Sou-tcheou, traversons péniblement un canal étroit et encombré de ruines, afin d'arriver demain de bonne heure à l'entrée du Tai-hou, grand lac. En passant entre les deux rangs de maisons, j'entends un Chinois demandant sérieusement à un autre : « Cette barbe est fausse, n'est-ce pas ? » je n'ai pas entendu la réponse. Que dites-vous de la question ? Voilà l'effet, ou l'un des effets que l'on produit ici. La barbe est une merveille, ils ne peuvent croire qu'un homme en porte tant à lui seul. Et cependant je ne suis qu'un blanc bec à côté des Pouplards, des Garniers, des Palâtres, etc. etc. qui depuis quelques années ont ombragé leur vénérable menton de cet insigne viril et dominateur !

J'arrête là mon journal. Je reprendrai pour le prochain courrier.

Deuxième Lettre. — Lu-Kia-Hoei, le 6 Sept. 1872.

Dans ma dernière lettre je vous ai raconté mes excursions jusqu'au 16 Mars. Reprenons le récit à partir de cette époque.

Nous voici revenus dans la région des collines : l'air y est plus pur et le paysage plus varié. Avant mon départ pour l'empire du milieu, je m'étais imaginé, d'après les relations des Nouvelles Missions, que j'aurais affaire à une immense plaine plantée de riz et de coton. C'était là en effet tout ce qu'avaient vu les missionnaires ; et pour eux, le pays où nous sommes arrivés, était, à part peu d'exceptions, le bout de la province. C'est l'idée contraire que vous devez adopter. Pour vous en convaincre, il suffit de jeter les yeux sur l'horrible carte du Kiang-nan, publiée dans les Missions Catholiques du 12 juillet 1872. Couvrez de collines de 100 à 120 mètres de hauteur l'espace compris sur cette carte entre le Canal impérial à Sou-tcheou et le lac qu'il intitule Ta-hou ; enlevez du lac la ville de Ta-hou en lettres italiques ainsi que sa croix ; à côté de la grande île, écrivez Tong-ting, et par le prolongement Nord de cette île (qui ne l'est plus guère) marquez une série d'îlots grands comme Gavrenis et plus hauts

de 50 mètres et vous aurez la configuration du lac dont les 3/4 du périmètre sont bordés de coteaux semblables. Ces corrections préliminaires faites, entrons dans le Tai-hou (Ta-ou, en patois). Il n'y a pas un souffle de brise, la surface de l'eau est un vaste miroir qui réfléchit les rayons déjà chauds du soleil. Nous marchons à la gaffe et des volées de canards sauvages et de sarcelles s'enfuient devant nous, sans même attendre qu'on puisse raisonnablement essayer de leur envoyer du plomb. La montagne de Dong-ting est devant nous et semble s'éloigner toujours; quelques pauvres barques de pêche tendent leurs engins ou rentrent au port. Enfin, patience, la brise monte un peu, les deux voiles sont dehors et l'île ne fuira pas toujours. Nous abordons en effet, vers 4 heures, près d'une ferme ou deux, afin d'éviter l'attention. Comment, direz-vous, vous voulez éviter l'attention? Auriez-vous peur, ou refuseriez-vous de vous faire connaître pour qui vous êtes? Ni l'un, ni l'autre! Voici le pourquoi et le parceque.

Depuis quelque temps la veuve Cheou, nouvelle et fervente chrétienne, était venue à Dongting, son pays; elle y exerçait la médecine des enfants et travaillait sérieusement à faire quelques catéchumènes. Se déclarer trop vite et trop haut eut eu l'inconvénient de faire échouer l'entreprise, d'ailleurs je n'étais pas chargé de ce pays et ne voulais en aucune manière compromettre l'œuvre d'un autre. J'abordai donc pour cette raison à une place isolée et envoyai un de mes bateliers, qui parle le patois local, à la recherche de l'église et prendre les informations convenables pour y aller sans causer d'embarras.

En l'attendant, allons faire un tour sur la montagne. C'est ici le règne du printemps. Les cirisiers, les pêchers sont en pleine fleur et embaument l'air de leur parfum. Une jeune fille et ses petits frères font paître 3 ou 4 moutons dans le verger: ils s'enfuient à ma vue et vont avertir les habitants de la ferme: bientôt quelques gamins me suivent en me disant qu'il fallait tuer des faisants; c'était bien le cadet de mes soucis. J'avais aperçu un gracile rapace fuyant sous les arbres, mais hélas! à cause de leur épais feuillage, il s'est caché à son aise et je ne l'ai plus revu. Cette île (maintenant réunie à la terre par le Sud-ouest) est une des plus renommées du lac pour ses fruits. C'est du produit de leur vente que vivent les habitants; car elle est stérile d'ailleurs. Ses fruits sont des pêches, des abricots, des oranges (mandarines) des cerises, de mauvais raisins, et surtout le Pi-pa et le Yang-mei. Le Pi-pa, vulgairement appelé nèfle du japon (Eriobotrya japonica) vient sur un arbre toujours vert à feuilles larges et épaisses; il porte fleurs en décembre, janvier, et murit en Mai. C'est un fruit gros comme une noix, à peau jaune d'or, légèrement velu. Les bonnes espèces, bien mures, sont excellentes. Le Yang-mei ressemble à une arbouse, mais quoiqu'en dise M. Perny, ce n'est nullement un arbouse, ni l'arbre un arbutus. Le Yang-mei est le Myrica Sapida, ou une espèce voisine. Le Kien-te-hien en produit une espèce sauvage dont je n'ai pu me procurer à temps les rameaux: l'espèce ou variété domestique est très-cultivée sur les îles et les coteaux du Tai-hou. C'est un fruit très-délicat,

contenant un noyau sur auquel adhère la pulpe. Pour ma part, si je ne veux pas dîner, il me suffit d'en manger 3 ou 4 vers dix heures : impossible ensuite de rien mâcher tellement les dents sont malades. C'est une délicatesse du pays et les riches de Sou-tcheou n'y font pas tant de façons.

Ces vergers s'élèvent à une hauteur assez considérable dans tous les vallons des petits contre forts de la montagne principale. Des chemins en pente douce facilitent la culture et l'exploitation. Chaque arbre est soigneusement bêché et entouré d'une petite rigole. On l'engraisse avec du fumier végétal, animal et des cendres. Aussi sont-ils d'une grande beauté. Les sommets sont stériles ; et, chose singulière, on fait paître les moutons au bord du lac, sous les arbres, tandis qu'au delà de la région des vergers, ils trouveraient, avec un air plus pur, une nourriture plus abondante et plus conforme à leur constitution et tempérament. Mais ce n'est pas l'usage ici, pas plus qu'au Tché-Kiang, qui nourrit une grande quantité de la même manière. A dire vrai, l'élève du mouton est propre à la partie du Tché-Kiang qui borde le Tai-hou. La plaine de Song-Kiang nourrit de vilaines petites chèvres, et les indigènes, dans leur patois, nomment le mouton Mou-iang, chèvre du lac. Le prix élevé qu'ils trouvent à Chang-hai amènera les habitants du Kiang-sou-Est à remplacer leurs petites chèvres par les moutons de la plaine et l'on ne sera plus obligé de les faire venir à grands frais de la province de Chan-tong.

Mais voici que mon batelier est de retour. Au jour tombant, nous aborderons à la jetée de pierre qui protége le petit port de la ville de Kong-ting, et je me rendrai chez la veuve Tcheou, ou mieux dans sa famille encore païenne, sauf lumière ; j'y coucherai, et le lendemain, dimanche de la Passion, j'y célébrerai le Saint-Sacrifice. C'est ce qu'il y avait de plus prudent à faire. Ainsi fis-je. C'est une chambre assez propre, mais mal aérée. Depuis, le P. Ponplard s'occupe d'acheter une plus grande maison : car, paraît-il, malgré mes précautions, ma barque a été aperçue mouillée en rade, et la Croix rouge qui découpe mon pavillon blanc a dit à tous qu'il y avait un Missionnaire dans le pays. D'où des tracasseries, puis des plaintes, puis des affaires. Enfin tout est réglé et le Kin-tchou-tang n'est plus désormais une chose mystérieuse au grand lac.

Mais continuons notre route. De Kong-ting à la sortie du lac, en gagnant Ou-si, il y a environ dix lieues. Le Sud-Est était le bon vent puisque j'allais au Nord ; je croyais donc arriver de bonne heure à l'île appelée Kou-sei dans le pays ; mais je comptais sans mon hôte. Mes bateliers n'avaient jamais fait cette route et nous étions les seuls ou au moins nous allions beaucoup plus vite que les autres, et il était difficile de se guider au milieu de ces îlots et de ces rochers : puis le vent se mit à fraîchir ferme, le lac enfle ses grandes vagues jaunes, toutes les barques fuyaient vers la côte : nous fûmes en faire autant : malheureusement par la direction Nord-Est, au lieu de Nord-Ouest, et nous arrivâmes tout près de Ou-si : seulement ce n'était pas la route et le petit canal où nous étions réfugiés était absolument impraticable. Je dînai pour me consoler : après quoi j'allai

faire un tour sur la grève : le vent était d'une violence extrême et la pluie s'en mêlant, je fus rentrer. Je ne vis d'ailleurs rien de remarquable, si ce n'est une extrême abondance de limonite : parfois le sol en était tout composé.

Le lendemain le Nord-ouest souffla violemment et personne ne bougea jusqu'à trois heures où il tourna Nord-Est assez faible. Je fis lever l'ancre immédiatement, et j'allai coucher je ne sais où, au bord du lac : des coupeurs de roseaux vinrent se joindre à nous dans la soirée, d'ailleurs à une certaine distance les aboiements des chiens et les cris des enfants nous indiquaient que nous n'étions pas loin d'un village : comme le vent poussait du large, je fis mouiller deux ancres, l'une en avant, l'autre en arrière et malgré le battement incessant des vagues contre mon bordage, je m'endormis de mon mieux. La nuit se passa sans accident, et le 19 de bonne heure, j'abordais à l'îlot de Tou-sai (Tou-chan en mandarin). J'y cueillis l'asarum variegatum. Je croyais trouver en fleurs deux espèces de narcisses qui couvrent ces îles, mais je n'ai jamais pu les rencontrer en cet état. Je ne sais à quoi cela tient. —— J'arrivai à Ou-si vers 4 heures. Le P. Royer était absent, mais en revanche le P. Pouplard vint à ma rencontre en m'annonçant l'arrivée prochaine, de Kiang-in, du P. Colombel. Je me décidai donc à passer la nuit et le lendemain à la maison. Le 21 je me décidai à remonter le canal impérial et à rejoindre le fleuve, non par Kiang-in, mais par un petit canal qui joint le canal impérial au fleuve entre Tchang-tcheou et les deux petites collines marquées sur la carte déjà citée. Le 26, j'arrivai à Tchen-Kiang : non que tout ce temps me fut nécessaire, mais je tirai quelques oiseaux entre autres l'Anas falcaria qui est une des plus belles sarcelles que je connaisse. Elle tire son nom de l'élégante courbure que prennent ses pennes latérales : elles forment une faucille dont la pointe touche presque l'eau.

Le 27, je fis adieu au P. Massa, et j'allai coucher à la porte du Nord de Yang-tcheou. Le canal impérial du Yang-tse-Kiang, ou de la ville anglaise de Koua-tcheou, à l'ancien lit du fleuve jaune (Hoang-ho), n'offre rien de remarquable à moins que l'on ne veuille trouver remarquable les 4 barrages au moyen desquels, les barques qui remontent, franchissent la différence de niveau, ou mieux la force du courant, atténuée par ces barrages. Ce sont des écluses grossières et primitives. Permettez moi d'entrer dans quelques développements ; je reprendrai ensuite l'ordre de mon journal. La partie Est du pays est à plusieurs mètres au dessous du niveau du grand canal : le trop plein s'écoule par des vannes et chaque vanne donne naissance à un petit canal destiné à l'arrosage des champs : tous ces canaux vont se réunir ici et là dans quelque lac plus ou moins considérable, dont les eaux, en presque totalité, se déversent dans le Yang-tse, au dessous de Tchen-Kiang. Plus on approche du lit du fleuve jaune, plus le courant augmente. En effet, outre la différence vraie en hauteur, les grands lacs de l'Ouest, lac de Kao-iou, Pao-ing, se déversent aussi dans le même canal. Trois lieues après avoir dépassé la ville de Hoei-ngan-fou, où le Hoang-ho ne passe plus depuis longtemps, on arrive à une ville située sur la rive droite du canal et nommée Tsing-ho sur

la carte. C'est à l'entrée du faubourg de Tsing-ho qu'est construit le premier barrage. C'est une digue en forte maçonnerie dans laquelle on a ménagé une ouverture où les plus grandes barques peuvent passer : l'eau se précipite avec force par cette ouverture, et la violence de la chute et du courant varie avec la différence du niveau. Quand j'y suis passé à mon retour elle était de quatre pieds. Quand donc on veut remonter cette échelle à saumon, on avertit, et les hommes préposés à ce service vous jettent des cables de bambous : on amarre solidement, puis à un signal donné des treuils verticaux dont l'axe est fixé en terre sur les deux rives, enroulent ces cables, et, moyennant quelques coups de gaffe contre la paroi de l'ouverture, on monte très facilement, sauf qu'on embarque parfois un peu d'eau. Quand il y a beaucoup de barques, soit les marchands de sel, soit les barques du tribut impérial qui vont à Péking, on ferme l'ouverture au moyen de mandrins superposés et retenus par une large rainure pratiquée dans les deux parois. De cette façon on a à peu près nos écluses, ou au moins le courant du barrage supérieur est considerablement atténué.

Troisième Lettre. — Yu-Kia-hoei, 24 7bre 1872.

Par le dernier courier je vous ai entretenu des écluses du canal impérial à Tsing-ho : reprenons maintenant le fil de notre récit. j'étais donc arrivé au pied de la première chute ; j'entendais le bruit, mais ne voyais rien. Mes bateliers pour se donner de l'importance, me disent qu'il faut envoyer ma carte au mandarinulet préposé à cette digue. Ouang-tsing-mei, alors, sous la conduite de Hoang, le pilote, descend à terre : et un quart d'heure après ils revenaient m'annoncer que nous monterions le lendemain de bonne heure. De bonne heure, en ce pays, doit s'entendre selon la saison et le lever du soleil, mais surtout le lever des gens et leurs aises. Ce fut vers les 9 heures que trois ou quatre préposés vinrent avertir mes gens de se préparer. C'était déjà fait. Aussitôt on lance trois cordes à terre, les employés s'en emparent, le vieux Hoang prend une gaffe, et marche, en avant dans le tourbillon ! Arrivé dans l'écume, du haut de l'écluse on nous jette deux cables de bambous, et voilà en une minute le courant remonté avec la plus grande facilité. La barque aborde à terre : mon trésorier dénoue 200 sapèques et les livre de suite aux tireurs à titre de pour boire. Ceux-ci qui s'attendaient à beaucoup plus, ont bien discuté un peu, ce pauvre Ouang allait céder quand le pilote lui dit respectueusement qu'il avait déjà beaucoup trop donné, et qu'à la prochaine digue, il fallait seulement offrir le quart ou la moitié afin de satisfaire ces gens en ajoutant raisonnablement quelque chose. J'approuvai la leçon, et mon illustre majordome promit d'y faire attention. D'ailleurs la voile était dehors et le vent bon : nous laissâmes donc nos gens se partager leurs sapèques et nous remontâmes le canal ..... en longeant les murs de la ville de Tsing-ho-hien. Une demie heure après nous étions en vue de la seconde chute, plus élevée que la première. Mais quel n'est pas mon étonnement de la voir barrée par 4 ou 5 gros mâtiers à travers lesquels l'eau se précipitait en jets écumants. Je montai sur la chaussée et je vis plus de cent barques paisiblement amarrées à la rive et attendant leur tour de franchir le troisième barrage. Ces barques étaient toutes chargées de riz pour l'empereur. Inutile donc d'avancer plus loin : il était

préférable de rebrousser chemin, et si je tenais à aller à Ou-ho, il me fallait tenter le passage par le lac de Pao-ing et essayer de remonter dans le lac Hong-tse par la digue brisée de Kiang-kia-pa. Je commençai par donner un fort savon à mes bateliers pour ne m'avoir pas prévenu de ce contre-temps, puis par manière de pénitence, je les fis immédiatement tirer la barque à la cordelle car nous avions un fort vent contraire. Je repassai donc Ssing-ho, la douane de Hoei-kouan et la ville de Hoei-ngan-fou. Comme nous y viendrons encore une fois, je vous en dirai peut-être un mot. Nous arrivâmes à Pao-ing non sans peine. A un demi quart de lieue au dessous de cette ville, à cette époque de l'année, le canal se déverse dans le lac par une double ouverture. Chaque porte est un peu plus large que ma barque, et le courant est assez fort. Avec quelques précautions cependant j'en fus quitte pour un léger choc contre la pile centrale, et j'étais dans le lac. Le vieux Sun, qui est un garçon positif, avant tout, m'avait dit: « Père, dans ces lacs, il n'y a que du vent et des vagues. » Hélas! des vagues et du vent, s'il y en avait eu, passe encore; mais pour faire des vagues, il faut de l'eau et du vent. Or nous avons fait six à sept lieues en zigzag en labourant sans cesse le fond heureusement fort mou de cette immense mare. Les gaffes enfonçaient de plus de 2 mètres et sortaient couvertes d'un limon ocreux extrêmement fin. J'ai vu le moment où mes hommes découragés ne pouvaient ni avancer ni reculer: j'ai dû employer toute mon éloquence pour les ranimer. Enfin il est venu un peu de vent et nous avons pu aller coucher à l'extrémité du cours d'eau qui tombe du lac Hong-tse dans celui de Pao-ing.

L'ansor albicrons couvrait les grèves de ses immenses et bruyantes légions: mais impossible de les aborder: elles connaissent bien les bons endroits. Le champ de roseaux près duquel je passai la nuit est, je crois, le rendez-vous de tous les faisans du pays, à moins qu'ils n'y fussent venus accidentellement pour quelque élection! Je crois pouvoir affirmer qu'il y en avait plus de 500 dans un kilomètre carré. Si j'étais chasseur, j'aurais eu beau jeu. Nous mîmes à la voile de bonne heure; le vent était favorable, mais le courant contraire très-fort: plusieurs fois nous nous échouâmes sur des bancs de vase. Enfin, les barques de commerce, qui n'avaient pas osé coucher comme moi à l'aventure, nous rejoignirent, et en les suivant, nous atteignîmes facilement la grande rapide de Long-tang-kéou, puis de là au pied de la digue qui jadis contenait les eaux du lac Hong-tse. Nous sommes à Kia-pa; c'est une assez grosse localité située sur la digue même, comme son nom l'indique. Normalement on y décharge les barques et l'on transborde les marchandises dans le port supérieur, sur le lac. Il n'y a que quelques barques qui se risquent à franchir la brèche. C'est ce que je résolus de faire si c'était possible. Mais auparavant un coup d'oeil, s'il vous plaît sur le nouveau pays où nous sommes arrivés. Ce n'est plus la fertile plaine du Kiang-sou, Sud et Sud-est: c'est une plaine encore, mais nourrissant à peine ses habitants. La pente est assez forte jusqu'au lac de Pao-ing où elle devient très-considérable . . . . . et se dirige vers Kao-iéou pour reprendre le cours du canal aux environs de cette ville. Le sol est argileux et profondément labouré par les courants. Les grèves sont couvertes d'un

caillou mamelonné qui fixa d'abord mon attention. J'en brise un et je reconnais des espèces de géodes siliceuses; les unes contiennent la silice à l'état cristallin, les autres à l'état amorphe, mais avec un retrait particulier. A côté de ces géodes sont des fragments de tuf volcanique et de basalte noir. Restait à savoir d'où tout cela venait. Sur l'invitation de M. le baron Von Richthofen, silésien de Prusse et catholique, j'avais visité les pitons des bords du Yang-tse au Nord du fleuve. « Peut-être, me disait-il, ce système volcanique s'étendait plus loin vers le Nord. Sa conjecture se trouvait vraie. Je voulais fixer le point précis. C'est en visitant ces grèves qu'à mon grand étonnement j'aperçus un coquillage que je croyais marin, ou au moins des embouchures de fleuves; c'est un petit groupe fait aux dépens du genre Solecurtus, le Novaculina gangetica de Benson. J'en fis une bonne provision, bien qu'il m'ait été impossible de les trouver vivants : la coquille est petite et son trou difficile à apercevoir sous l'eau, car ici la marée ne baisse pas tous les jours, bien que cela arrive quand les grands vents soufflent un jour ou deux dans le même sens. Je voyais de l'autre côté de l'eau quatre beaux cygnes, une bande de grues monacha et des canards innombrables. Impossible d'y aborder : je n'avais pas de canot. Depuis j'ai remédié au mal, et j'espère en tirer bon parti dès l'ouverture de la prochaine campagne. Pendant que nous sommes sur ces grèves, je me rappelle comment la bonne Providence est venue à mon secours. Je n'avais pas cru devoir m'arrêter à chasser les faisans, et voici que nous n'avons trouvé ni viande, ni poisson, au moins du poisson respectable. Je tenais donc mon fusil sous le bras pour tirer quelques petits coureurs de rivages : oiseau scientifique, mais petit gibier. Quand tout-à-coup Ouang-ting-mei me crie : « Père, Père, un lièvre, pas sauvage du tout. » — « Arrête-le, lui dis-je en riant. » — « Que le Père vienne, il est facile à tirer. Je descends, mais le lièvre remonte, et cours après ! A peine cinq minutes sont elles passées que mon gouverneur m'appelle de nouveau. Cette fois je me tiens à mi-chemin de la berge fort haute en cet endroit, puis je fais chasser la bête de mon côté. Le coquin me voit et m'évite, mais je le double derrière un pli de terrain, et, au moment où il allait gagner la plaine, je lui envoie toute ma charge dans l'arrière train. Il pesait trois livres et demie. C'est, je crois, une chasse canonique, cum simplici cane! Vous concevez qu'il m'a rendu service. C'est une petite variété locale de notre lièvre européen, à moins que les fort savants n'en fassent une nouvelle espèce. Sa peau s'est gâtée à mon insu. Ces lièvres abondent dans cette plaine : ils remplacent le faisan bien que celui-ci s'y trouve encore, mais plus rare qu'au Sud. Après ce bel exploit qui m'avait attiré l'admiration et le respect des indigènes, je me rendis au pied de la chute du lac à travers la friche faite à la ligne : il était tard, mais je voulais préparer mon travail du lendemain. Je tirai cependant un bringa et un aegialites, et rentrai à la nuit tombée pour souper de mon lièvre et avec un double appétit. — Le matin venu, j'envoyai chercher du monde pour m'aider à passer ; et comme je connais les habitudes chinoises, je partis pendant ce temps pour aller à la découverte. Somme toute, je fis peu : me tenant sur une barque de pêcheurs qui avaient enfin consenti à me prêter, je parcourus en tous sens le grand bassin que creuse le courant tombant du lac. Il est très-poissonneux,

mais les individus ne sont pas de forte taille. J'y recueillis trois ou quatre siluriens, un goujon gigantesque et une espèce de loche, qu'à première vue j'avais prise pour une tanche. En fait d'oiseaux, je tirai trois avocettes et quelques goëlands. Je crois qu'en hiver cette place est excellente pour chasser les oiseaux d'eau, mais il était trop tard. A mon retour en Mai, je fus plus heureux : j'y tuai à volonté l'hirondelle de mer (*Sterna minuta*), le tourne-pierre (*Strepsi las interpres*) et le curieux *Glarcola torquata*. L'inconvénient est qu'en hiver les lacs n'ont pas d'eau : ils ne commencent à monter un peu qu'après les premières pluies. Je ne vous parle pas de fleurs : nous n'y sommes pas : ce pays ne produit que quelques maigres graminées, et le convolvulus arvensis envahit le reste. ——— Quand je rentrai, j'appris que les gens viendraient le lendemain de bonne heure. Vous savez ce que cela signifie. Inutile de se fâcher : les pêcheurs n'osaient pas m'aider. Dans ces pays perdus, les vieilles lois et les vieilles routines chinoises sont encore en pleine vigueur : on y a seulement entendu parler des hommes de l'Occident et chacun craint de se compromettre en les aidant. Ce que j'avais prévu arriva ; à 9 heures personne ne paraissait. Il soufflait un grand vent d'Est, c'était juste notre affaire ; car outre qu'il poussait la barque, il refoulait l'eau du lac et retenait un peu celle de la cascade. Nous levâmes donc bravement la voile, et du premier bond nous voilà monté à moitié chemin ; mais halte là ! nous touchions de tout notre avant, et le passage est excessivement étroit. Dix ou douze barques de pêche nous regardaient faire, trois ou quatre hommes étaient à l'eau et parmi eux celui qui, la veille, m'avait conduit sur sa barque. J'avais été bon pour ses enfants et lui avais remis un bon pour boire, sous le prétexte de lui payer mes poissons scientifiques. Je lui fis signe de venir : il vint aussitôt. Je veux passer, lui dis-je sévèrement, votre mandarinet se moque de moi : voilà que le soleil est déjà presque rendu là haut et ses hommes ne viennent point : dis à tes amis de venir et vous ne perdrez point votre journée. — Mais, mais. — Pas de mais : quelle est votre sous-préfecture ? — C'est Hin-i-hien ! — Bien, venez m'aider, si à mon retour j'apprends qu'on vous a molestés, je me charge de tout, dussé-je aller au tribunal de Hin-i-hien. Là dessus, il parlemente encore un peu avec mes hommes : puis sur leur réponse qu'ils n'avaient rien à craindre, il appelle ses amis ; trois, puis quatre, puis cinq arrivent : enfin, les voici huit ou dix, sans compter les gamins qui n'étaient pas les moins actifs à la besogne. Au moment où, à force de cris et d'efforts nous n'avions plus que dix à douze pas à faire, j'aperçois l'aide du mandarinet à la tête de son monde : c'était six ou sept hommes de plus. Je ne lui fis pas bonne mine. On s'excuse sur la difficulté de trouver du monde : enfin, pour ne pas causer de désagréments à nos braves pêcheurs, j'acceptai leurs services, plaignant secrètement mes pauvres sapèques. De nouvelles cordes furent attachées, un grappin porté au large dans le lac : un grand escogriffe se tenait sur le pont et battait mon tam-tam comme un furieux pendant que cinq ou six hommes tournaient le cabestan, et que les autres tiraient ou poussaient tous en criant à tue-tête et en cadence ouào, ouào, ouào ; vous eussiez dit une meute de chiens de forte taille aboyant à l'unisson contre un sanglier acculé. Nous arrivâmes enfin sans accident ; je déboursai 1900 sapèques et gagnai le port supérieur de Tsiang-Kia-pa. Pendant que

mes gens faisaient leurs provisions et les miennes, je me mis à causer avec des bateliers de la province du Ho-nan. Tous m'assuraient que je pourrais traverser le lac, me rendre à Ou-ho et même à Lieou-ngan-tcheou en remontant la rivière Hoei, mais que je ne pouvais aller chez eux au moins par la route qu'ils suivaient, à cause des basses eaux et de la rapidité des courants. Je savais tout ce qu'il me fallait, puisque je ne voulais aller que dans la grande rivière me réservant pour plus tard de visiter les branches Ouest et Nord-Ouest. Nous étions arrivés à temps dans le port; car dans la soirée éclata un orage effroyable, et certes, je n'eusse pas été fier s'il m'eut pris au milieu de la cascade. —— Le lendemain 9 avril, à neuf heures du matin, je levai l'ancre en faisant tenir la route Nord-Est pour doubler le cap des rochers, appelé dans le pays Lao-tse-chan. Il était à six lieues de nous: nous le passâmes vers-midi, puis nous prîmes la route Sud-Ouest en longeant la chaîne de collines qui borde le lac au Sud: nous ne pouvions, à cette époque, nous aventurer au large, à cause des bancs de vase. Ce lac Hong-tse est immense, mais fort triste. Il n'a point les belles eaux du Pai-hou, ses collines fleuries, ses vergers ornés d'une éternelle verdure. Il n'a pas non plus les dunes de sable blanc, reste d'une antique mer, ni les rochers à pic du Pa-ing. Il reçoit une quantité d'eau énorme par la rivière Hoei et par la branche du canal impérial qui part de Ma-tcheou, un peu au dessus de Ysing-ho. Jadis il devait verser ses eaux par cette même branche et de là dans le Hoang-ho: car il avait été enfermé à l'Est par une digue considérable comme travail, mais assez faible pour résister à de grandes eaux et à la pression de cette masse d'eau. Elle est bâtie à angle droit et les revêtements en tuf volcanique parfaitement taillé ont résisté en beaucoup d'endroits: mais là où le courant et les vents portaient, la digue a cédé, comme à Ysiang-kia-pa, qui est situé au fond d'un cul de sac de cinq à six lieues. Là, l'ouverture est de quatre cents à cinq cents mètres actuellement; il y en a bien autant de refait, mais cela ne tiendra pas, vu que ce n'est que des roseaux et de la terre. Je vous parlerai plus tard de ce système de digue. Comme conclusion de ce paragraphe, je vous ferai remarquer que sur la carte des Missions Catholiques, il faut rayer et le lit du fleuve et la rivière Hoei qui ne songe nullement à se jeter à la mer. Il n'y a plus rien dans ce prétendu lit: c'est une immense plaine de sable que l'on cultive comme on peut. Les jeunes gens ne savent pas ce que vous voulez dire quand vous leur demandez où était le Hoang-ho: quant aux anciens, ils vous répondront: Pou-tsai-kia-leao! Il n'est plus à la maison! Et la maison où était elle! Oh! par là, par ici; et ils vous montrent vaguement la plaine demi stérile, demi cultivée.

Cependant nous marchions fort bien; à cinq heures du soir nous étions devant Hin-i, c'est-à-dire que nous avions déjà fait 17 lieues. L'orage de la veille se reformait à l'Ouest. Je demandai à mes gens s'ils voulaient s'arrêter, que je m'attendais à du tapage: « Oh, Père, me dit le vieux Hoang, pour un peu plus de vent et de plus grosses vagues, on n'en meurt pas! » Ravi de les trouver si braves, je laissai aller. A peine s'était-il passé une heure que tout l'horizon est pris, que l'orage du Sud-ouest passe au Nord-Est. Alors mes hommes, un peu moins fiers, prennent des ris, puis le vent redouble, c'était une tempête en règle. Au fond j'en riais, car il n'y avait pas de quoi nous noyer: mais je ne voulais pas mouiller au large et la côte n'était pas abordable. On avait

amené toute la voile. je fis remonter la grande voile de cinq ou six pieds, et l'œil sur la boussole, je leur indiquais la route tous les cent mètres. je vous assure que nous filions ferme : nous rejoignîmes deux ou trois barques à l'ancre, je ne voulus pas encore stopper. Enfin, nous nous échouâmes au milieu de la passe qui se trouve en avant de la ville appelée Kiaou-hiay ou ancienne sous-préfecture. Nous étions avec une foule de barques honnêtes, marchands de sel et autres. je me mis tranquillement à souper, pendant que sous une pluie battante, mes braves enfants tâchaient de réparer leur échouage et de se remettre à flot : ce qu'ils réussirent à faire après deux heures de travail.

Quatrième Lettre. — A bord du St Pierre le 31 Octobre 1872. En vue de Dou-tchéou.

Mon révérend et bien cher Père. — P. C. —

Me voilà parti pour une nouvelle campagne. Il est temps que je vous finisse le récit commencé. Nous étions donc rendus en face de Kiéou-kiang, autrement dit, vieille sous-préfecture. Il nous restait encore quelques lieues de lac, mais je crus bien n'en pas sortir de sitôt. L'eau manquait : le vent était peu favorable, en sorte que mes hommes connaissant peu le vrai chenal, s'envasaient à chaque instant. je fis jeter tout le lest, puis avec un suprême effort de gaffes et de voiles, nous gagnâmes le vent de la côte Nord du lac où l'eau était profonde. Nous arrivâmes alors en quelques bordées à l'embouchure de la Hoei dans le Hong-tsé. je me rendis de là à Ou-ho en un jour. Ou-ho, comme on le sait, est la chrétienté la plus au Nord de notre mission. Le P. Le Lec en est chargé depuis 4 ans. je ne veux vous donner aucune appréciation sur cette station : je vous ferai seulement remarquer que ces anciens chrétiens sont isolés, et comme noyés au milieu des payens : en sorte que l'on ne sait ce qui doit étonner le plus, qu'ils n'aient pas entièrement disparu, ou qu'ils ne se soient pas multipliés. Ils sont restés bons, simples et pleins de foi. Espérons qu'ils seront le noyau que la Providence destine à propager la semence évangélique dans ces grandes plaines. j'ai trop peu parcouru ce pays pour donner des détails géographiques. je remontai la Hoei jusqu'à Chéou-tchéou, et sans les occupations qui rappelaient le P. Le Lec à Ou-ho, nous aurions poussé jusqu'à Liéou-ngan-tchéou. La Hoei est une forte rivière, à lit bien tracé et profondément creusé en hiver : en été c'est un océan, surtout vers la rive gauche. Elle tourne continuellement, ce qui atténue la violence du courant : les Chinois disent qu'elle ne coule pas trois lys en droite ligne, ce qui est vrai en grande partie. Ses bords sont plats et tristes : même les coteaux de la rive droite sont nus et sans charmes. Le pays, sans être stérile, est loin d'avoir la fertilité du bassin du Yang-tse. Le riz y est rare, en revanche le froment donne une farine assez blanche et on en fait d'excellents pains frais. Les autres cultures sont le sorgho, le maïs, le millet, l'orge, les soja de différentes variétés, l'indigo, le tabac et déjà le pavot pour l'usage que vous savez. — j'avais fini, pour le moment, mes explorations en ce pays : peu de choses, une belle moitié de la Hoei, quelques hélices ; et parmi les plantes, un ajuga fort remarquable : c'est si je ne me trompe le plus grand de tous ceux publiés jusqu'à ce jour, et je crois que l'espèce est nouvelle.

Le 26 avril, je mettais à la voile pour rejoindre le Yang-tse. j'avais désormais de l'eau dans les lacs, la Hoei était montée de 4 pieds. je m'étais informé chemin faisant de la localité qui fournissait la pierre volcanique si répandue dans les travaux du pays. tous me répondaient « dans les montagnes ». Cela

ni avançait peu. Je n'avais aperçu moi-même que du calcaire bleu au bord du lac. Revenu à Hsiou-hien, je résolus de pousser une pointe jusqu'au fond de la baie: la chaîne de montagnes qui joint ce point à la ville de Hsin-i m'avait frappé par son aspect à sommet nivelé et aplati. Je ne m'étais pas trompé: c'était ce que je cherchais. Quand je dis montagnes, il faut vous figurer un maximum de 125 mètres, au moins d'après un petit anéroïde de poche qui m'a servi à cette estimation. Je n'ai pas vu de calcaire noir, ce sont de longues brèches, avec contreforts perpendiculaires, formant de gracieux et fertiles vallons. Ce soulèvement a 4 lieues de longueur le long de la rive sud du lac.

J'ignore sa profondeur: il est à croire qu'il est lié avec les îlots des bords du Yang-tse, compris entre Yang-tcheou-fou et Pou-kéou-hien. Peut-être serai-je un jour en mesure de vérifier cette hypothèse. — Sur les coteaux calcaires de Hsin-i, je cueillis quelques plantes intéressantes: le Vincetoxicum atratum, (Morr. et Decsn.) l'Argyrothamnia tuberculata (Müll.) le Dictamnus fraxinella d'Europe et un Iris. Sur l'îlot appelé Temple de la montagne du Diable (Kouei-chan-tang), j'eus la chance de rencontrer une colonie d'un joli faucon voisin du faucon Kobez d'Europe, et dont on a fait le genre Erythropus. J'en abattis cinq à la file: c'était cruel, vu qu'ils avaient peut-être leur nid: mais la science a ses exigences, tout comme la politique.

A cette occasion je constatai déjà, ce que j'ai vérifié ultérieurement, qu'il me faudrait redevenir gamin si je voulais me procurer des œufs d'oiseaux d'arbres.

Un de mes faucons était resté suspendu aux branches d'un vieux Ginko sur lequel Milans, faucons, corbeaux, pies et moineaux vivaient en république. Ce fut avec beaucoup de peine que je décidai mes bateliers à faire cette périlleuse ascension: il y avait bien en tout 4 à 5 mètres, et sans quitter la fourche de l'une des branches principales. De là avec un bambou, il fit tomber la bête. Toute mon éloquence échoua pour les faire aller jusqu'au nid des faucons.

Au risque de passer pour fou, j'offris jusqu'à 5 sapèques pour un œuf de Milan qu'un enfant tenait à la main. Il ne voulut pas me le céder, malgré les exhortations de son papa. Alors, je fis briller à ses yeux le cuivre d'une vieille douille de cartouche: je vis sa figure s'illuminer des traits de l'envie: il convoitait mon joujou, mais voulait garder son œuf. "Oh! lui dis-je, tu ne sais pas faire le commerce, tu veux tout pour toi!"

Là dessus, il présenta l'œuf, je lui remis la vieille douille, plus 5 sapèques pour acheter de l'Aiguelisse. J'obtins au même prix l'autre œuf sans difficultés, d'un enfant plus aimable.

Pour sortir du lac, au lieu de descendre par la brèche de Tsiang-Kia-pa, je voulus juger par moi-même du plaisir qu'il y a à dégringoler le long des cascades de Tsing-ho. C'est vraiment peu rassurant: un courant irrésistible qui s'engouffre entre deux hautes parois de granit et se précipite de 4 à 5 pieds dans une nappe tourbillonnante: que la barque dévie un peu, on ne sait trop ce qui se passerait. Mais il n'y a en réalité aucune difficulté: il faut seulement attendre la chute du vent. Mon brave St. Pierre fit ses plongeons l'un après l'autre, et sans la vigoureuse impulsion de sa godille latérale franchir sans dévier les tourbillons, et les courants inférieurs, qui portent sur la chaussée. C'était une émotion de plus et de moins.

L. Rocher.

Cinquième lettre. Su-Kia-koei le 9 7bre 1873.

Mon Révérend et bien cher Père,

P. C.

Je vous ai promis un compte-rendu de l'emploi de mon temps pendant la campagne 1872-73.

C'est uniquement pour tenir ma promesse que je vous écris sur une feuille de papier déglacée pour cause d'immersion prolongée dans les eaux du fleuve bleu des auteurs et de M. Huc. Cette couleur céleste du fils de la mer s'est néanmoins transformée en une forte couche de limon jaune sur les objets exposés directement à son contact, et avec un peu d'esprit de calcul, j'eusse pu apprécier le temps nécessaire à la formation des alluvions de ses bords ou des îles de son cours.

Mon intention était d'étudier le lit des rivières aux eaux basses, ce que je n'avais pas encore eu occasion de faire. C'est le seul temps favorable pour la recherche de coquilles. Sans entrer donc dans des détails parfaitement insignifiants et toujours les mêmes, je vous dirai que j'ai remonté jusqu'à limite du possible les affluents du Yang-tse qui se jettent dans ce fleuve à Tieou-ho-hien, à Nan-King, à Pai-ping-fou. J'y ai fait d'abondantes et fort intéressantes récoltes du genre Unio ou Mulette. En y joignant quatre espèces du Kiang-Si, j'ai pu porter à 27 le nombre des espèces que j'ai expédiées à Paris au commencement d'Août.

J'espère avant peu avoir le plaisir d'en expédier quelques exemplaires pour le Collège de Vannes.

Pour cela, j'attends le résultat de l'examen que l'on doit faire à Paris. Mon intention était d'explorer le lac Tchao, lac de second rang, sur la route de Ou-hou à Tai-tcheou-fou. Mais je comptais sans mon hôte: après avoir dépassé le gros bourg de Tai-tcheou, mes gens se trompèrent de route, et j'étais sous les murs de Ou-ouei; quand je croyais être à l'entrée du lac sous ceux de Tchao-hien. Je changeai ainsi mon itinéraire, et résolus de suivre ce canal, non marqué sur les cartes, jusqu'au lac de Tai-Kiang-hien.

J'arrivai à l'entrée de ce lac le 2 janvier, et le 3 j'y subis l'effort d'un typhon qui fit de grands ravages sur la côte de Chang-hai. Heureusement je m'en aperçus à la dépression rapide d'un petit baromètre de poche pendu dans ma chambre. J'obligeai mes gens à s'éloigner du rivage, où les lames nous auraient mis en morceaux, et d'aller mouiller un peu plus au large sur nos trois grapins. Des rafales de vent et de neige se succédaient sans interruption: mon pont était couvert d'une couche de glace et la marée accidentelle formée sous l'effort de l'ouragan, avait fait monter l'eau de 4 à 5 pieds à l'extrémité du lac. La veille j'avais fait une excursion aux montagnes d'alun, ou mieux d'alunite.

Il y a là en effet un grand nombre de fourneaux à alun ordinaire. La roche se cuit comme la chaux en four ouvert: puis on la broie et délaie dans un bassin: on cuit cette eau jusqu'à concentration, et on met à cristalliser dans les grandes et belles jarres de terre qui sont si communes en ce pays. Cet alun, outre ses usages industriels, s'emploie en quantités énormes pour la purification des eaux de cuisine.

J'ai été obligé d'en tolérer l'usage sur ma barque quand je suis dans des eaux bourbeuses: mais si peu qu'il soit en excès, le thé n'est plus buvable, ce qui est une occasion pour mon cuisinier d'attraper de temps en temps un galop. J'étais encore à 3 lieues de Tai-Kiang-hien: mais devant traverser le lac avec vent debout, et un chenal étroit, je me décidai à rebrousser chemin; j'étais suffisamment

renseigné sur la route d'eau. Je regagnai le Yang-tse en quelques jours, et ne récoltai là qu'une nouvelle mulette. Le pays que je venais de parcourir ne m'offrait aucun attrait. La population est extrêmement clair-semée, pauvre et indifférente. La superstition y est grossière. Ils n'ont que de misérables petits Bou-ki-miao (Pagodins) en terre qu'un homme peut renverser d'un coup de pied: ils y sacrifient souvent des coqs: j'en ai même vu offrir à une margelle de puits: cette pierre, déposée au hasard sur la route, possède paraît-il de grandes propriétés médicales. Les naturels ont paru étonnés de mon incrédulité et même de mes questions, tellement la chose est simple pour eux.

Le vaste territoire est une dépression: en sorte que quand les eaux du Yang-tse le franchissent par suite de la rupture de quelque digue, les eaux y restent jusqu'à évaporisation complète. Depuis deux ans on n'avait même pas pu labourer: une partie des habitants était passée au Kiang-nan, (Sud du fleuve), et les autres cherchaient dans la pêche à outrance une compensation à leur pauvreté. Le canal d'écoulement du lac du Hu-Kiang dans le fleuve est fort élevé au dessus du niveau d'hiver: en sorte que si l'entrée en est pénible, la sortie en est dangereuse: on marche à reculons: mes trois ancres traînaient sur le fond, et malgré cela nous allions encore très-vite: Cependant nous sortîmes sans faire de mal à personne, et en fûmes quittes pour crier fort, selon la coutume, et je me retrouvais en face de la tour brisée de Pan-tse, d'où nous orientâmes les voiles pour monter à Nganking. Au moment où nous partions les pêcheurs retiraient de l'eau un esturgeon gigantesque. A ce propos, il faut que je vous donne la manière de pêcher la plus usitée dans les courants. C'est la ligne dormante: ou plutôt une longue enfilade de lignes. On jette une pierre à fond à chaque extrémité de la corde qui traverse le courant: au dessus flotte une bouée. Mais ce en quoi cette ligne diffère de celles de nos pêcheurs du Morbihan, c'est qu'il n'y a pas trace d'appât sur l'hameçon. Tous les grands poissons du fleuve se prennent de cette façon; il s'en prend beaucoup. Les uns s'accrochent par les ouïes, les autres par la queue, les nageoires, etc. Un sorte que ce que je regardais comme un accident en Bretagne, est ici la méthode générale. Les poissons qu'arrêtent ces misérables hameçons de fer ne sont pas du fretin: l'esturgeon dont je vous parlais faisait la charge de deux hommes, et ce n'avait pas été peu de chose que de l'extraire de l'eau. Avec de petits hameçons, on prend les poissons moyens. Les petits se pêchent au carelet fixe, ou mobile à l'avant d'un canot, à l'épervier, la drague, etc.

Le 7 janvier, j'étais à Ho-ué, île très-peuplée en face du village de Ba-long. J'y trouvai le P. Beudon en bonne santé. J'aurais voulu faire une excursion en sa compagnie dans la rivière de Tsing-iang: mais la neige fondue qui tombait en abondance nous força de rebrousser chemin. Le temps de neige est assez désagréable partout: je puis dire que dans une petite barque chinoise, il l'est bien davantage: pas de vent, pas moyen de bouger: chaleur minimum, surtout aux pieds. Cette fois, j'ai pris mon parti en désespéré. Mes gens tiraient la barque à la cordelle: j'ai mis mes grandes bottes chinoises, pendu mon fusil à l'épaule, et me voilà à terre sur la grève du fleuve et dans les roseaux coupés. L'aspect du pays était singulier: sur le fleuve une haute et longue masse obscure, tandis que la terre était illuminée de l'éclat de la neige tombée:

ma barque seule sur cette eau noire, marchant lentement aux pas de deux hommes : quelques Casarques (Anas rutila) volaient effarés ici et là en poussant leurs cris rauques et lugubres, quelques troupes d'oies cherchant en silence à brouter le froment sous son enveloppe blanche : à peine une barque de pêcheur, un paysan solitaire : je me sentais involontairement pris de tristesse et d'ennui, et songeais aux steppes de Sibérie !

Et cependant, je voyageais dans un pays ravissant : à gauche les tours de Tché-Tcheou et ses hautes collines, au milieu du fleuve des îles fertiles, et à ma droite des fermes et des hameaux dans les saules : mais tout cela était sous la neige : neige tombée, neige tombante et ciel gris ! Je me suis arrêté au premier port, en attendant le vent. Le lendemain, le vent s'étant levé, je voulais explorer la rivière de Tsong-iang : plus d'eau : difficulté élémentaire pour naviguer. C'est incroyable comme tous ces torrents d'été qui versent des masses d'eau dans le Yang-tse se dessèchent complètement.

Les cartes leur marquant des longueurs considérables : ce n'est qu'accidentel : sous ce point de vue, je crois que l'hydrographie de Chine laisse beaucoup à désirer.

On devrait sur la carte reconnaître les rivières navigables et les distinguer des torrents qui en été ne charroient que quelques trains de bambous.

P. M. Hrendez, S. J.

Australie. (Adelaïde.)

La dernière mission du R. P. Hinteröecker et sa mort arrivée le 6 Octobre 1872.

(Traduit de l'Allemand.) (*)

Monseigneur l'Evêque d'Adelaïde Laurent Bonaventure Schiel était mort le 1er Mars 1872, laissant d'importantes affaires à régler dans son diocèse. Mgr Murphy évêque d'Hobart-Town en Tasmanie fut nommé à cet effet commissaire Apostolique par SS. Pie IX qui lui adjoignit Mgr Quinn Evêque de Bathurst. Les deux Evêques arrivèrent à la fin du mois de Mai à Adelaïde et choisirent le P. Hinteröecker pour secrétaire latin de la commission. Quelques jours après (le 12 juin) comme le P. Hinteröecker et le P. Tappeiner se rendaient en voiture à la résidence de l'Evêque pour assister aux réunions Episcopales, le cheval s'emporta, et l'enfant qui le conduisait n'ayant pu le maîtriser la voiture versa. Le P. Hinteröecker se brisa la main gauche 6 centimètres au dessus du poignet, et eut la tête et le pied droit assez endommagé. Quant au P. Tappeiner et à l'enfant ils en furent quittes pour de légères contusions. Fort heureusement on trouva sur le champ un médecin : le P. Hinteröecker fut pansé et transporté à la résidence dont il était Supérieur et il dut garder le lit pendant plusieurs semaines. Les deux Evêques vinrent presque tous les deux jours rendre visite au malade.

Dans une de ces circonstances Mgr l'évêque d'Hobart-Town qui affectionnait particulièrement le P. Hinteröecker, l'invita à venir après son rétablissement, dans son diocèse pour y donner une mission au peuple d'Hobart-Town, sa ville épiscopale, et les exercices au clergé et aux religieuses. Ceux qui connaissent le zèle et l'activité du P. Hinteröecker savent bien qu'il n'était pas besoin de lui faire deux fois pareille proposition. Et en effet dès qu'il fut assez remis pour pouvoir, la main encore enveloppée offrir le St Sacrifice de la messe, il s'apprêtait déjà à partir pour la Tasmanie. Mais les P.P. Strele et Tappeiner, de concert avec le médecin parvinrent à le retenir : c'était précisément à l'époque des pluies et des orages.

(*) Le R. P. Hinteröecker avait fait sa théologie à Laval, il fut le fondateur du jardin botanique de l'ancien St Michel.

Le jour de la fête de N.S. Père St. Ignace arriva à Adelaïde un télégramme de S.G. Mgr. Murphy évêque d'Hobart-town: disant qu'on attendait le P. Reinteröcker. Dès lors rien ne put le retenir davantage et il s'embarqua le 7 août pour Melbourne. Deux jours durant il endura le mal de mer sans parler d'un accident qui faillit lui coûter la vie sur le navire. Il tomba (Dieu sait comment) à travers une des ouvertures du pont, et roula à fond de cale dans l'endroit où sont entassés les bagages des voyageurs. Plus tard il avouait lui-même devoir à un véritable prodige de n'y avoir pas laissé la vie. Ce fut dans cette traversée que le Père contracta le germe de la maladie dont il mourut. A Melbourne en effet où il passa quelques jours chez nos Pères Irlandais il sentit un commencement de malaise qui ne l'empêcha pas toutefois de célébrer le jour de l'Assomption les grandeurs de Marie devant un nombreux auditoire. Le lendemain il s'embarquait pour la Tasmanie. — "La Tasmanie, autrefois nommée Terre de Van Diemen est une île grande, et fertile surtout dans sa partie Ouest. Son climat est celle du royaume de Bavière. Elle est située au Sud du continent Australien en face de Melbourne dont elle est séparée par le détroit de Bass. — Sa Capitale, qui est en même temps résidence Episcopale est Hobart-town sur la côte Sud-Ouest de l'île. — Le P. Reinteröcker y arriva le 16 août et attira aussitôt à ses sermons un nombreux auditoire. Voici ce que publiait une feuille australienne: " Quand le P. Reinteröcker vint en Australie (à la fin du mois de Janvier 1868) sa connaissance de l'Anglais était imparfaite: mais quelques mois lui suffirent pour l'apprendre et bien que son accent fut quelque peu désagréable, on s'y faisait bientôt, et d'autant plus facilement qu'il savait développer un mouvement avec une hardiesse d'expression vraiment merveilleuse chez un étranger. Durant un mois et plus il donna les exercices aux prêtres et des retraites aux religieuses. Le 16 Septembre commença la mission. Elle dura sept jours. Le missionnaire prêchait trois fois le dimanche et deux fois les autres jours. Dans l'intervalle des sermons on le trouvait au confessionnal où il restait souvent jusqu'après minuit. Le dernier jour de la mission on distribua la communion à plus de mille personnes, parmi lesquelles un grand nombre n'avaient pas rempli depuis vingt ans leurs devoirs religieux. Il eut aussi quelques abjurations, comme pour témoigner de la puissance irrésistible de son zèle apostolique. "La séparation, ainsi s'exprime un journal tasmanien, est la pierre de touche de la véritable affection; on ne s'étonnera donc pas si les yeux d'un grand nombre se mouillèrent de larmes en recevant les adieux du missionnaire et ami si dévoué de leurs âmes immortelles ... Que dis-je un ami? chacun comprenait qu'il perdait plus qu'un ami, un père et de mille cœurs montaient d'ardentes prières vers le ciel pour faire tomber sur le missionnaire la bénédiction divine. — Le soir de ce même jour un nombreux Meeting de catholique de tout rang se réunit sous la présidence de Monseigneur; pour agiter l'importante question des écoles catholiques. Sa Grandeur dans un discours plein de force et de science réprouve le système anglais des écoles mixtes. Sur son invitation le P. Reinteröcker parla après lui et avec beaucoup de modestie et de fermeté tout ensemble il appuya chaudement les conclusions de l'Evêque. En conséquence l'assemblée adopta quatre résolutions pour être présentées à la Chambre, et l'on se sépara. Le lendemain, 23 septembre un grand nombre de catholiques de distinction se réunissant dans l'école de St. Joseph pour avoir un moyen de témoigner au Père leur reconnaissance. On résolut à l'unanimité de lui présenter une adresse

et d'y joindre un témoignage effectif de gratitude. Un comité de Messieurs et de Dames fut aussitôt nommé et un grand meeting fut annoncé pour le lendemain soir dans l'Eglise St. Joseph. – A l'heure marquée tout le monde s'y trouva. Mgr l'Evêque présidait. A ses côtés dans le chœur, avaient pris place le P. Hinteröecker, le clergé, et le comité des Messieurs. Dans la nef se trouvaient les Dames et les autres membres du meeting.

Nous empruntons au Tasmania Catholic Hérald le compte rendu de la séance.

Monsieur le Docteur Hall débuta. Dans un exorde bref mais senti, il dit qu'il avait l'honneur de représenter les catholiques d'Hobart-Town qui la veille dans une réunion publique avaient décidé qu'ils présenteraient leurs remerciements au R.P. Hinteröecker pour les bienfaits dont il les avait comblé pendant son séjour dans leur ville. Il avait la ferme conviction ajoutait-il que tous les assistants prieraient Dieu d'accorder à leur insigne bienfaiteur une vie longue et pleine d'honneur.

Il lut ensuite l'adresse suivante:

Au R.P. Hinteröecker de la Compagnie de Jésus.

Nous, catholiques d'Hobart-Town qui avons eu le bonheur de prendre part à la mission donnée par Votre Révérence dans l'Eglise de St. Joseph nous ne pouvons pas vous laisser partir M.R. Père, sans vous donner quelque témoignage de notre reconnaissance pour les nombreuses et inappréciables bénédictions dont Votre Révérence a été pour nous la source féconde. Nous avons souvent entendu raconter, nous avons lu nous-mêmes les nombreux et importants travaux entrepris par les Pères de l'illustre Compagnie de Jésus parmi les fidèles et les infidèles. Vous êtes le premier qui nous ait fourni l'occasion d'apprendre par notre propre expérience ce dont est capable le zèle d'un missionnaire de votre St. Compagnie. Nous vous remercions du fond du cœur pour ces prédications si éloquentes, si entraînantes, et pouvons dire vraiment inspirées, pour les visites que vous avez bien voulu nous faire dans nos demeures, pour les longues heures du jour et de la nuit que vous avez passées au confessionnal où avec le concours toujours empressé et zélé de nos bienaimés pasteurs vous avez réconcilié tant d'âmes avec Dieu. Cette mission marquera dans notre vie comme une époque de bénédictions et elle restera comme un fait mémorable dans l'histoire de l'Eglise de Tasmanie. Parmi vos travaux presque surhumains et vos fatigues de la semaine dernière, ç'a été nous osons l'espérer une douce consolation, une récompense pour votre cœur de voir à des signes non équivoques combien la foule qui se pressait autour de votre chaire et de votre confessionnal appréciait hautement les travaux de Votre Révérence. Il y a quelques jours, vous n'étiez encore pour nous qu'un étranger et déjà cependant nos cœurs étaient pénétrés pour vous d'une profonde vénération. Daignez mon R. Père, en recevoir l'assurance, vos enseignements si sublimes et si émouvants ont laissé dans notre cœur une impression que le temps ne pourra jamais effacer. Qu'il nous soit permis, nous vous en conjurons, de vous offrir un nouveau témoignage de notre vive reconnaissance. Cela servira du moins à couvrir en partie les frais qu'a dû vous occasionner votre venue au milieu de nous et qui ne sortira jamais de notre souvenir. – Suivent les signatures.

En finissant Mr. le Docteur Hall présenta au P. Hinteröecker une bourse contenant une somme considérable recueillie le jour même.

Le P. Hinteröecker qui pendant la lecture de l'adresse n'avait pu cacher sa vive émotion monta en chaire au milieu des applaudissements et commença ainsi:

Monseigneur, Mesdames, Messieurs,

Jusqu'ici je n'avais pas encore éprouvé le moindre embarras à vous adresser la parole du haut de cette chaire; mais aujourd'hui votre bonté me fend le cœur. Les quelques peines que je me suis données pour vous pendant cette semaine sont plus que suffisamment récompensées et s'il ne m'était pas interdit comme Jésuite de m'attacher à un pays plutôt qu'à un autre, je l'avoue sans hésiter "Oui, je sens qu'Hobart-Town serait une patrie pour moi."

Il fit ensuite un rapide tableau de sa vie de missionnaire qu'il termina en assurant que jamais il n'avait donné de mission qui eut été aussi bénie du Ciel que celle d'Hobart-Town - affirmation qui fut vivement applaudie.

Il remercia avec effusion de l'aumône considérable qu'on lui avait offerte et qu'il acceptait pour aider à la construction de l'Eglise de la Résidence de Norwood, et finit en assurant l'assemblée qu'à quelque distance qu'il puisse jamais se trouver d'Hobart-Town et de ses habitants son cœur restera toujours au milieu d'eux.

Pendant que le P. Hinterœcker regagnait sa place un véritable tonnerre d'applaudissement gronda sous les voûtes sacrées, que les chants de la liturgie font seuls résonner d'ordinaire.

Sa Grandeur Mgr l'Evêque se leva alors et s'exprima ainsi:

Mesdames et Messieurs,

Laissez moi ajouter quelques paroles avant de nous séparer. Le P. Hinterœcker a, comme vous le savez, travaillé parmi nous avec zèle et succès. Il s'est mis à l'œuvre avec tout son cœur et toute son âme; enfin pour parler le langage de St. Paul, il s'est dépensé pour nous et nous doivent se féliciter des résultats obtenus. - Ce soir vous avez, par un don magnifique, qu'il a daigné accepter, prouvé par des effets que vous saviez apprécier ses services et ses fatigues. Dieu a béni ses travaux, puisse les fruits en demeurer longtemps encore après son départ. De la part du clergé et du peuple je lui présente de chaleureux remerciements, et puisqu'il doit nous quitter je fais des vœux pour le voir revenir bientôt au milieu de nous. (Vif applaudissement). Ainsi se termina la séance.

A en juger par les apparences le P. Hinterœcker était en parfaite santé lorsqu'il quitta Hobart-Town le jeudi 26 septembre. Mgr l'Evêque l'accompagna lui-même durant cinq heures de route, jusqu'à la ville de Brighton où il prit congé de lui. Arrivé à Campbell-Town, le Père Hinterœcker se trouva si mal qu'il dut interrompre son voyage, et s'arrêter quelques jours dans cette ville. Mais voulant à tout prix se trouver à Launceston au temps fixé pour une retraite ecclésiastique qu'il devait donner le mercredi 2 octobre, dans son zèle, il se mit en route malgré l'opposition du médecin et arriva le mardi soir à Launceston dans la maison de Mr le Doyen Butler chez qui se trouvaient rassemblés les prêtres du canton. - Le lendemain, mercredi, 2 Octobre, il fit tout souffrant qu'il était, l'ouverture des exercices et offrit encore le St. Sacrifice. Ce devait être pour la dernière fois. Le malade dut se coucher pour ne plus se relever. De son lit toutefois il fit encore une conférence aux prêtres rassemblés autour de lui, et leur donna chaque jour les points de la méditation. - Jusqu'au samedi 5 Octobre, après-midi, la maladie ne paraissait pas aller en s'aggravant; mais un changement survenu brusquement éveilla les alarmes. Le médecin s'adjoignit un confrère pour une consultation. L'état du malade fut reconnu désespéré et les médecins conseillèrent de ne pas différer les derniers sacrements. A 6 heures du soir on porta le viatique au P. Hinterœcker qui s'unit avec ferveur et calme aux prières liturgiques.

Il avoua ensuite qu'il se sentait parfaitement content. Volontiers dit-il j'aurais encore travaillé pour la pauvre Tasmanie, si Dieu l'avait agréé. Vers neuf heures et demie il se trouva si mal que les assistants furent convaincus que sa dernière heure avait sonné. Le mourant s'unit aussi pieusement et aussi longtemps qu'il put aux prières et aux oraisons jaculatoires du prêtre et lorsque celui-ci se taisait on l'entendait encore prier dans sa langue maternelle. Cependant il baisait toujours.

A onze heures il perdit la parole. Douze minutes avant minuit il rendit tranquillement son âme à Dieu, ayant dans la main le cierge des mourants et sur la poitrine ses chères reliques de St. Ignace. Ainsi fut déçu l'espoir qu'on avait conçu de voir le zélé Père après sa retraite sacerdotale donner aux habitants de Launceston une mission aussi riche en bénédiction que celle d'Hobart-town. Et pourtant la brûlante parole du missionnaire ne produisit peut-être jamais une impression pareille à celle que fit éprouver la vue de sa muette dépouille.

Dans le porche du presbytère il était étendu avec l'habit de la compagnie, ses traits étaient singulièrement beaux et respiraient une joie céleste. On avait déjà tout disposé à Launceston pour un solennel enterrement quand arriva un télégramme de Mgr. l'Evêque d'Hobart-town.

C'est le vœu unanime des catholiques de cette ville, y était-il dit, de pouvoir posséder dans Hobart-town leur patrie le corps de leur missionnaire. Après le chant solennel du requiem, le mercredi 9 octobre un corbillard emmena le Père de Launceston et le conduisit jusqu'à Hobart-town où il arriva le jeudi soir après dix heures. Le cercueil fut aussitôt déposé dans la cathédrale où l'on récita l'office des morts en présence d'une nombreuse assistance de prêtres. La cathédrale était tendue de noir. Le lendemain de nombreuses messes furent célébrées dès le matin en présence du corps; puis il fut conduit accompagné des jeunes filles du pensionnat des Visitandines dans l'église de St. Joseph où le cercueil fut exposé sur un magnifique catafalque. La birette, l'étole et le calice du défunt avaient été déposés sur son cercueil. Autour du catafalque brûlaient plus de cinquante cierges; des lys et des immortelles, offerts par les sœurs de la charité décoraient le cercueil.

L'autel et la chaire avaient été tendus de noir; la sombre clarté du jour qui ne pénétrait qu'avec peine à travers les fenêtres voilées pour tomber sur l'innombrable assistance, la présence du cadavre d'un homme qui peu de jours auparavant plein de vie parlait dans cette église, la grave psalmodie de l'office des morts chanté à deux chœurs par une nombreuse réunion de prêtres; tout cela plongeait les assistants dans un silence de mort interrompu seulement par des sanglots. C'était un émouvant spectacle et qui contrastait étrangement avec ces tonnerres d'applaudissements, qui 15 jours auparavant accueillaient à cette même place les éloquentes paroles de l'orateur.

Après l'office qui fut célébré par le Vicaire général du Diocèse et auquel assistait Sa Grandeur on chanta un Requiem solennel avant l'absoute Mgr. se dirigea vers la table de communion qui était tendue de noir et prononça le discours suivant: en prenant pour texte:

C'est une sainte et salutaire pensée de prier pour les morts.

" C'est pour nous conformer à cette recommandation
« des Livres Saints que nous sommes aujourd'hui ré-
« unis dans ce lieu afin de prier pour le repos de
« l'âme de notre vénérable et bien aimé défunt.
« C'est aussi pour donner un témoignage public de notre
« reconnaissance à Celui qui, nous pouvons bien le dire,

a consacré sa vie au salut des âmes dans cette contrée.

Quand il quitta ce lieu il nous avait promis de revenir bientôt, et lorsqu'il fit cette promesse, il était en parfaite santé. Il est revenu, mes bien aimés frères, hélas! non pas comme vous l'auriez désiré, mais comme Dieu lui-même l'a voulu. Selon le cours ordinaire des choses vous auriez pu espérer qu'un homme qui s'était consacré avec tant de dévouement au service de Dieu et au salut des âmes, qui possédait à un si haut degré l'esprit apostolique, dont le seul but était de servir Dieu et de sauver des âmes vous auriez pu espérer, dis-je, que cet homme fournirait une longue carrière, afin de pouvoir continuer l'œuvre qu'il avait commencée et où il obtenait de si magnifiques résultats. Dieu en a décidé autrement, il faut nous soumettre à sa volonté.

Je n'ai pas l'intention de vous raconter en détail l'histoire de sa vie. Je me contenterai de vous dire que né en Autriche au sein d'une famille catholique il puisa dans une éducation chrétienne cet esprit de foi et de solide piété qui était l'âme de sa vie et qu'il laissait paraître dans chacune de ses paroles.

Il entra jeune encore dans la Compagnie de Jésus, dont il fut un membre distingué. A l'âge de 18 ans il se consacra dans les colléges de cet Ordre à l'éducation de la jeunesse. Envoyé ensuite par ses Supérieurs dans les missions d'Australie, il vit avec douleur le malheureux état des habitants de ce pays privés de tous secours religieux. Ils n'avaient jamais entendu parler de Dieu. Il résolut de leur donner une mission. A peine avait-il commencé que son Evêque lui fit connaître que ses services seraient nécessaires ailleurs. Mais il ne renonça jamais à ces projets de mission et comme dernièrement je lui demandai ce qu'on avait fait pour évangéliser les Indigènes du Sud il me saisit les mains dans un transport de joie inexprimable et les serrant entre les siennes, enfin s'écria-t-il, le but de ma vie est sur le point d'être réalisé. Sur mon invitation il quitta Adelaïde pour venir dans cette colonie afin de donner les exercices aux prêtres et aux religieuses et aussi pour y faire des missions. Je n'ai pas besoin de dire avec quelle énergie et quelle habileté il entreprit ce ministère et comme il s'y livra corps et âme. Il était au comble de la joie de voir ses efforts couronnés de succès, je ne pourrais comparer cette joie qu'à celle des Anges dans le Ciel qui se réjouissent plus du retour d'un seul pecheur que de la persévérance de 99 justes; ou encore à celle de ce père de famille heureux du retour de son fils qu'il croyait perdu. Espérons, mes bien aimés frères, que par la grâce de Dieu il est maintenant heureux.

Nous avons aujourd'hui prié pour lui et j'ai la ferme espérance que son âme est réunie à son Créateur car si les œuvres du juste lui ouvrent le Ciel, celles de notre regretté défunt ont du assurément le conduire directement au séjour des bienheureux. Nous n'en devons pas moins prier pour lui. Il peut être sans tache à nos yeux; mais en est-il de même aux yeux de Dieu?

Prions donc le Seigneur de le délivrer des souffrances du Purgatoire qu'il pourrait endurer, et de lui donner cette couronne de gloire qu'il a si bien méritée par ses travaux. N'oublierz pas les enseignements qu'il vous a donnés, servez Dieu de tout votre cœur et de toute votre âme; accomplissez votre devoir le mieux possible. Tâchez de procurer dans la mesure de vos forces le bien de l'Eglise. C'est ce qu'il vous a recommandé, c'est aussi ce qui faisait sa joie lorsqu'il était au milieu de vous. Finissons par une prière pour le repos de son âme.

Alors l'Evêque s'agenouilla et dit à haute voix un Pater et un Ave Maria, avec l'immense foule agenouillée comme lui; puis Sa Grandeur fit elle-même l'absolutio tumuli, après laquelle toute l'assistance revint à la Sacristie. Mais à peine le clergé avait-il quitté le sanctuaire qu'un vrai tumulte agita la foule; on se précipitait vers le catafalque pour prendre les fleurs, les cierges et les emporter comme souvenir d'un Père chéri, scène qui se renouvela lorsque le corps fut sorti de l'Eglise. Celui qui était assez heureux pour arracher quelque chose se voyait bientôt entouré par les plus éloignés qui l'obligeaient à partager son pieux larcin. A mesure que l'heure de la sépulture approchait, la rue Macquarie ressemblait de plus en plus à une mer agitée, une multitude innombrable allait et venait; ni une pluie légère, ni le mauvais état des routes qui en fut la conséquence, ne pouvait empêcher les fidèles de dire un dernier adieu à leur Missionnaire.

A 2 heures ¼ le corps fut descendu du catafalque et porté au milieu des sanglots de la foule, sur le corbillard découvert: la cloche de St. Joseph commença ses sonneries funèbres et le convoi se mit en mouvement. En tête marchaient les enfants du Séminaire de Ste. Marie et d'autres établissements catholiques, puis les jeunes filles des écoles catholiques en habits blancs et des lis à la main; après, venaient le Porte-croix avec six acolytes, les trois voitures pour les prêtres, (ceux-ci dans la ville marchaient à pied), puis la voiture de l'Evêque qui voulut revêtu de ses habits Pontificaux accompagner le cercueil jusqu'au cimetière (éloigné de 4 milles anglais) enfin le corbillard. Il était suivi d'un nombre incalculable de piétons qui allait toujours s'augmentant à mesure qu'on approchait de la nouvelle ville. Le cortège était fermé par un grand nombre de voitures louées et d'équipages dont beaucoup étaient fermés. Les catholiques n'étaient pas seuls à former le convoi.

Plus d'un assistant se vit obligé vu le triste état des chemins à ne pas dépasser la sortie de la ville et pourtant au cimetière la masse des piétons était prodigieuse. Arrivés près du lieu de la sépulture, l'on descendit le cercueil du corbillard pour le porter en procession jusqu'à la chapelle des Morts où l'Evêque entonna le Miserere. Après le psaume Sa Grandeur bénit la tombe élevée en briques. Le cercueil fut descendu chargé de fleurs et de larges dalles de pierres recouvrirent les dépouilles de Celui qui nous était si cher. Il s'écoula bien du temps avant que la foule quittât le cimetière.

Ainsi celui qui travailla de longues années au milieu de nous attend à l'extrémité des îles Australiennes, la glorieuse résurrection.

Les catholiques d'Hobart-Town se sont déjà concertés sur le moyen d'élever un monument à leur missionnaire défunt et d'en faire une chapelle parce que celle qui existe actuellement sert à tous les cultes. C'est pourquoi ils avaient précisément choisi pour la sépulture du P. Hinteröecker dans la partie du cimetière destinée aux catholiques l'endroit le plus rapproché de celui qui devait être depuis longtemps l'emplacement d'une chapelle funéraire catholique.

Et que se passait-il à Norwood? Les fidèles demandaient que le corps y fut rapporté et enterré dans l'église de St. Ignace; ils avaient déjà tenu une réunion à cet effet. Le Vicaire-Général Reynold et le P. Strele avaient aussi écrit dans ce sens à Monseigneur d'Hobart-Town. La réponse fut celle-ci:

"Le corps ne peut pas quitter Hobart-Town où l'Evêque, les prêtres et le peuple ont tant de dévotion à le visiter; le P. Hinteröecker y avait gagné une influence générale et il disait lui-même que s'il en était le maître, il se choisirait Hobart-Town pour Patrie."

Le Mans. N.D. de Ste Croix.

Les derniers jours du R.P. Paul Loysel.

Notice par le R.P. de Boylesve.

Depuis longtemps le P. Loysel s'attendait à la mort. Deux ou trois fois dans le courant des années 1872 et 1873 il s'était cru au moment de rendre le dernier soupir, et il avait fait, dès la première crise, une confession générale de toute sa vie. Il la renouvelait sommairement à chaque nouvel avertissement de la mort. Enfin le 18 décembre 1873 à 8 heures 3/4 du matin il me fait appeler. Depuis quelques jours seulement il avait reçu l'ordre de garder la chambre; désormais il devait se tenir au lit. " Aujourd'hui, me dit-il, c'est une fête de la Ste Vierge, demain le 26ème anniversaire de mon entrée dans la Compagnie. "

« A 9 heures, on va me donner l'Extrême-Onction ... » après s'être confessé, il ajouta: " Depuis mon entrée » dans la Compagnie, une disposition constante a dominé » toute ma vie, peut-être pas toujours immédiatement » dans l'exécution, mais du moins elle a constitué mon » état habituel: Conformité à la volonté de Dieu. » Je n'ai eu qu'à m'en louer. Le bon Dieu m'a fait » trouver dans la Compagnie tout ce que je pouvais désirer ".

A 9 heures, le P. Ministre, en l'absence du R.P. Recteur, donna l'Extrême-Onction en présence des Pères qui se trouvaient libres alors. Il n'y eut pas de paroles. Le P. Loysel tenait de la main gauche un cierge allumé, de la main droite son crucifix. Son visage était calme, serein et digne. — Le 22 décembre à 9 heures du soir le bon Père s'attend à mourir la nuit même. Après avoir renouvelé sa confession générale, il se met à déplorer ce qu'il appelle sa nullité dans la Compagnie. Il me raconte qu'un jour le P. Provincial voulant sans doute favoriser sa tendance pour l'humilité lui dit qu'il était appelé à se sanctifier et à glorifier Dieu par sa nullité. C'est bien, ajouta le bon P. Loysel, " mais on n'en est pas moins tenu de faire effort pour ne pas demeurer dans la nullité, et je suis loin d'avoir fait tout ce que je pouvais pour faire valoir les dons de la nature et de la grâce que Dieu m'avait accordés ". Au moment où j'allais me retirer, il me dit avec son amabilité ordinaire: " Quand on se quitte pour un voyage, on se donne la main ", et il me tendit la main avec la plus entière placidité. " Cependant ", lui dis-je, " à demain matin ? " — " Savoir s'il y aura un matin pour moi ", répondit-il. — Le 23 au matin, il vivait et il devait souffrir longtemps encore. " Jusqu'ici ", me dit-il, " Dieu m'a soutenu sensiblement et j'ai éprouvé la vérité de ce mot de l'Imitation: *Suaviter equitat quem gratia Dei portat.* Maintenant j'entre dans une crise. N.S. semble vouloir me faire participer aux douleurs de son âme et de son agonie. J'ai besoin plus que jamais d'être soutenu ".

Ce jour-là même je le recommandai au Carmel. Une bonne Sœur, la Sœur M^te^, promit de réciter à son intention mille Ave Maria, afin de lui obtenir de ne point passer par le Purgatoire. Qui sait si ce ne sont point les prières de cette bonne religieuse qui ont procuré au P. une prolongation de vie qui a surpris tout le monde et le Père le premier, et qui a été sanctifiée par des épreuves intérieures réellement extraordinaires. — Le 24, veille de Noël, à 9 h. du soir, le P. Loysel me dit qu'il avait ressenti l'effet des Ave Maria de la bonne Sœur, c'est-à-dire une souffrance comme jamais il n'en avait éprouvée. Il lui semblait qu'on lui écrasait le cœur, " mais le bon Dieu ", ajouta-t-il, m'a fait la grâce de souffrir avec joie. Moi qui n'avais aucun goût pour la Croix, les prières m'ont obtenu un peu d'amour de la croix .... Oh! que de grâces! ...

Le démon ne peut rien, la Ste Vierge le tient en laisse."
"Je viendrai vous voir à 11 h., lui dis-je, avant la messe de minuit." "Savoir reprit-il, si vous trouverez un corps et une âme." On a beau avoir la foi, on voudrait que ce fut fini, et on s'imagine qu'avec la mort tout est fini....
O mon Dieu, quand vous voudrez." Puis il rappela ses relations d'autrefois avec le Carmel de la Rue d'enfer à Paris, il me dit que tous les jours il récitait l'oraison de Ste Thérèse pour le Carmel, qu'il a lu toutes les œuvres de la Sainte et prêché le panégyrique de tous les Saints du Carmel. "Celui de St Jean de la croix aussi, lui dis-je, et St Jean de la croix vous fait part de la sienne?" "Oui, un peu," reprit-il. — A minuit il souffrait beaucoup, il lui semblait encore que son cœur était écrasé. Je lui dis: "C'est la Sœur Mtte qui récite ses mille Ave pour vous obtenir de ne point passer par le Purgatoire." "Oui, répond le Père, elle me le fait faire ici-bas. Oh! ces bonnes Sœurs, elles obtiennent tout ce qu'elles veulent, parce qu'elles sont unies au Cœur de Jésus. La Sœur Mtte m'a obtenu la souffrance, mais elle m'obtient aussi la patience." — Comme il s'attendait à mourir, il me demanda qu'on eut soin de lui découvrir la tête quand il serait sur le point d'expirer, afin de mourir tête nue, comme N.S. Jésus-Christ. Sur ma réponse qu'alors la moindre imprudence pouvait hâter le dernier moment.
Ah, me dit-il, quand tout est fini! Donnant à entendre qu'alors ce ne serait plus la peine de prendre tant de précautions.
Le 25, jour de Noël, au soir, convaincu qu'il touchait à sa fin le bon Père demande pénitence et absolution... "A demain matin," lui dis-je. "Demain matin, reprit-il, avec le plus aimable sourire, vous verrez ce qui restera" — "Vous êtes trop pressé, répondis-je, vous attendrez jusqu'à samedi, jour de la Ste Vierge. La Sœur Mtte ne veut pas que vous passiez par le purgatoire."
"Ah! Dit le Père, ce serait un fameux miracle!
Demain, ajouta-t-il, c'est la fête de St Etienne, j'aime beaucoup St Etienne je lui dois mon patron (S. Paul).
Le 26 matin, je le trouvai avec son grand chapelet de Lourdes étalé sur son lit. — "Ah! lui dis-je, vous voilà armé de toutes pièces." "Oui, répondit-il, c'est le chapelet du pèlerin, et nous arrivons, nous touchons au terme du pèlerinage." — Prenez garde, lui dis-je, Lourdes est dans les montagnes; or dans ces pays-là, quand on se croit arrivé, il reste encore bien des montées, des descentes et des circuits." — Illusion d'optique," reprit-il en souriant. Vers le milieu de ce même jour, il me dit: "Le médecin me trouve la langue meilleure, il a prescrit des fortifiants, c'est bien inutile, ajouta-t-il avec un gracieux sourire; enfin, il faut faire ce qu'on peut." "On prie, lui dis-je, on prie pour vous St Etienne, patron de tous les Paul." — "Oui, dit-il, il est le grand-père."
Le 30 au matin, à 5 h. ½, le cher malade me fait appeler et me prie de lui réciter les prières des agonisants. Il ne cessait de répéter: "Quel bonheur de mourir dans la Compagnie!... J'offre ma vie à toutes les intentions de la Compagnie, et de la Sainte Eglise ma mère." Puis il s'appliquait ces paroles du psalmiste: "Suscitans a terra inopem et de stercore erigens pauperem, ut collocet eum cum principibus, cum principibus populi sui."
Il redisait: "O Crux ave, spes unica, etc.
"Monstra te esse Matrem, etc." "Souffrez-vous" lui demandai-je. — "Non, le bon Dieu me traite comme un lâche. Je suis rempli de bonheur; le bon Dieu m'inonde de ses grâces.... Cupio dissolvi et esse cum Christo... cette pauvre âme, ajouta-t-il, a-t-elle de la peine à sortir de ce monde... Donnez-moi de l'eau de Lourdes... pour mon âme...

J'offre ma vie en expiation et en action de grâces pour l'Eglise, pour la Compagnie, pour la pauvre France. Mon Dieu, délivrez mon Père Pie IX de sa prison. Pendant tout ce temps il tenait son crucifix à la main. A un moment il l'appuya sur son cœur en disant: *Sancta mater, istud agas, crucifixi fige plagas, cordi meo valide.* – Action de grâces à ce bon Docteur (Mr. Le Biele, médecin du Collège, et dont les fils sont nos élèves,) je ne l'oublierai pas, ni lui, ni ses enfants. Que le bon Dieu nous le conserve! – Le Père témoigna très souvent pendant le cours de sa maladie ses sentiments de reconnaissance envers notre excellent et religieux Docteur, qui, de son côté, ne se lassait pas d'admirer la résignation, la paix, la charité de son vénéré malade. "Quelle reconnaissance, disait encore le P. Goyzel, pour la Compagnie, pour tous nos Pères et nos Frères, qui m'entourent de leurs soins, pour le R. P. Recteur!"

Trois quarts d'heure se passèrent dans ces effusions. Vers 6h ½ il me dit: "Je n'ai plus mes idées; je ne puis plus distinguer les moments où je parle au bon Dieu." "Vous lui parlez sans cesse, lui dis-je; vous ne pensez qu'au bon Dieu. Soyez sans inquiétudes. Vos idées se suivent très-bien." Après quelques instants de silence et un soupir, il me dit: "Mon Père, je suis dans mon état ordinaire. C'était une crise." Je lui dis: "Le bon Dieu vous prépare." Oui, il me fait mourir à moi. *Veni, Domine Jesu, noli tardare*... Préparez mon âme, recevez-moi dans votre purgatoire, mon âme y sera en sûreté. – Vers midi et demi il me dit: Jusqu'ici, mon Père, le bon Dieu m'a soutenu sensiblement; j'étais dans la lumière. Maintenant il semble qu'il se prépare une épreuve nouvelle, j'entre dans les ténèbres; Jésus et Marie se cachent. Dieu se cache. *Vere tu es Deus absconditus*. On dirait que le démon se met en travers. Je ne le vois pas. Mais comme on sent bien qu'il y a deux hommes en nous!.. Je ne crains rien, non; mais quelle angoisse!" Cette crise spirituelle devait se renouveler bien des fois pendant les trente-cinq jours que le bon Père avait encore à passer avec nous. On ne peut s'imaginer combien il a souffert durant ces épreuves qui durèrent souvent des heures et des jours entiers. C'était sans doute la bonne Carmélite qui lui obtenait de faire son purgatoire en cette vie. "Remerciez-la, disait le P. Goyzel, elle m'a obtenu une part à la croix et l'amour de la croix, et de la croix intérieure. Qu'elle demande pour moi la conformité à la volonté de Dieu. Que je voudrais être déjà dans le purgatoire! mais ... la volonté de Dieu!" Un matin vers 8h ½, il me dit: "Je ne sais pas ce que le bon Dieu veut faire de moi aujourd'hui; le frère infirmier pense sans doute que c'est fini; cependant si le bon Dieu ne m'appelle pas encore, mon devoir est de prendre quelque chose."

Il croyait, vu l'heure avancée et le besoin qu'il éprouvait, que le modeste bouillon de son déjeuner avait été oublié, mais il ne réclamait que par devoir, et pour se conformer à la volonté de Dieu. – Le 21 décembre, il eut encore une crise spirituelle. "Je voudrais la lumière, me disait-il; Ah quelle obscurité." Et comme je lui rappelais la nuit du Jardin des Olives, et les ténèbres du calvaire au moment surtout où N. S. se voyant comme abandonné de son Père s'écriait: Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné, le bon P. Goyzel dit et redit souvent: "S'il est possible ... Mais, mon Dieu, ce que voulez, tout ce que vous voulez, rien que ce que vous voulez." Et après une pause: Ah! quelle obscurité!" Puis, mais avec un accent énergique: "Que l'ennemi de Dieu et des âmes soit maudit éternellement.

Et ensuite : "Soyez béni mon Dieu, mon Jésus, avec votre Père celeste, avec le St Esprit, avec votre Mère, St Joseph, la Ste Eglise et toutes les âmes fidèles ! Quel bonheur si je pouvais mourir d'amour, mourir de douleur de mes péchés ! - Je voudrais faire un acte de conformité parfaite à la volonté de Dieu, comme un digne enfant de St Ignace." - Je lui dis alors : " Puisque vos douleurs sont dans l'âme, unissez-les à celles de l'âme de Jésus Kriste jusqu'à la mort, Dites : Anima Christi, sanctifica me." - " Oh bien ! mon Père, répondit-il, réciter-moi cette belle prière."

Après cette invocation, la désolation continua, mais avec un calme admirable. Il y avait dans sa parole, dans son regard, sur ses lèvres, dans tous ses traits, une expresion de kristesse, de résignation qui le transformait et qui le rendait beau et majestueux ; c'était comme une reproduction du visage de notre Seigneur expirant sur la croix, tel qu'il est representé dans le Christ de Charles-Quint. Ce même jour il me dit : " Je ne sais comment expliquer mon état ; mon âme est toute materielle." Et quand je lui rappelai la kristesse de l'âme de N.S.J.C., le bon Père fut saisi d'une kristesse plus profonde et si sensible que ses yeux se remplirent de larmes, mais en même temps il admirait, il aimait la bonté de Jésus et enfin, avec une expresion qui annonçait un soulagement véritable, il dit : " J'ai une âme" ! Il fit alors la prière suivante qu'il prononçait très-distinctement et dans laquelle il était tellement absorbé que, sans qu'il s'en aperçut, il me fut facile de la stenographier. Il tenait son crucifix à la main, ses yeux étaient tournés vers le ciel et il disait : " Cœur sacré de Jésus, Cœur immaculé de Marie, Cœur très-compatissant de Joseph, j'offre ma vie en expiation de mes péchés, pour l'Eglise, pour la France. Quel bonheur, tout indigne que j'en suis, d'offrir ainsi ma vie pour l'Eglise ; pour la France ! Quel bonheur si je puis mourir dans la Compagnie ! Dans la crise précédente, il avait répété trois ou quatre fois : " Quel bonheur de mourir dans la Compagnie." Comme cette fois il disait : " Si je puis mourir dans la Compagnie", je lui dis : " Oui, mon Père, vous y mourrez." Alors il reprit : " Propter nomen tuum propitiaberis peccato meo, multum est enim. (A cause de votre nom, vous me pardonnerez mes péchés, car ils sont nombreux). Puis il me demanda de lui réciter l'Ave Maria.

A un autre instant, il me dit : " Suggérez-moi l'acte de conformité à la volonté de Dieu," je lui dis : " Mais, mon Père, vous venez de faire cet acte de la manière la plus vraie et la plus complète. Dites cependant avec notre Seigneur : " S'il est possible, écartez ce calice, rendez-moi la lumière, mais que votre volonté soit faite et non la mienne."

Pour comprendre pourquoi je lui suggérai ces mots : " Rendez-moi la lumière", il faut rappeler quelques unes des douces plaintes qu'il répétait souvent durant ses crises spirituelles. " La lumière ! disait-il, elle est si belle, oh ! qui me rendra !" et il n'achevait pas ; mais je comprenais, car il m'avait dit quelques instants avant : " Ces jours-ci je voyais clair ; les exercices de St Ignace se déroulaient devant moi. Je ne voyais ni des yeux du corps, ni des yeux de l'âme ; mais je sentais que Jésus-Christ m'était présent ainsi que la Ste Vierge, ma Mère. Maintenant tout est ténèbres, je ne vois rien, oh ! qui me rendra ?... Mais que votre volonté soit faite, tout ce que vous voudrez, mon Dieu, rien que ce que vous voudrez.

A midi et demi, l'épreuve était passée et avec son sourire ordinaire, le bon Père me dit: "C'était une crise." – Un autre jour vers 5 h. ½ du matin la crise recommença. "Jamais, me dit-il, je n'ai rien éprouvé de semblable. Quelles ténèbres!" Il désirait communier, et il ne l'osait. "Je suis, disait-il, sous l'impression de l'esprit mauvais... Mon Jésus, faites que je puisse recevoir la Ste Communion." "Vous le pouvez, lui dis-je. Vous êtes uni au bon Dieu, chacune de vos paroles est un acte d'union; mais par la communion le bon Jésus rendra cette union plus intime encore et il vous redonnera la lumière." "Oh bien! répond-il, j'obéis." On alla chercher le bon Dieu et il communia avec le plus grand calme.

Comme je l'ai dit, ces crises se reproduisirent souvent et toujours elles donnèrent lieu aux actes de la plus admirable soumission et conformité à la très-sainte volonté de Dieu. Un samedi entr'autres je notai sur le champ la protestation suivante qu'il fit lentement et avec toute la solennité d'un mourant. Je la donne parce qu'elle résume fidèlement les sentiments dont il répétait souvent l'expression. "Ressuscité de l'Archiconfrérie de N.D. des Victoires, appelé, quoique indigne, à la Compagnie de Jésus, après avoir reçu tant de grâces du Cœur de Jésus par Marie, j'ai été bien ingrat. J'ai droit de périr, mais je ne puis pas périr, à cause des grâces que j'ai reçues de Jésus-Christ, de Marie, de Joseph, et j'ai droit au ciel."

Un autre jour il me dit: "Je suis fatigué ce matin, on me dit que j'ai trop parlé." "En effet, lui dis-je, vous feriez mieux de vous reposer; pensez au bon Dieu, ne parlez pas." "Oui, mon Père, je tâcherai." Il était alors dans une sorte de doux délire et à propos de cette recommandation du silence, il ajouta: "C'est pour le temps seulement? Ce n'est pas pour l'éternité?" "Non, mon Père, lui dis-je, dans l'éternité vous répéterez: Alleluia." Il reprit: "Priez pour moi, demandez pour moi la grâce de ne pas tant écrire et de ne pas tant parler." – Il appelait la mort de tous ses vœux, parce que il se croyait un embarras pour la maison. "Vous êtes une bénédiction, lui dis-je, vous êtes sur la croix! heureux ceux qui peuvent se succéder auprès de vous et, comme le Cyrénéen, vous aider à porter la croix de Jésus."

Souvent il prenait de l'eau de Lourdes, mais pour l'âme, disait-il, non pour le corps. "Mon Dieu, répétait-il sans cesse, sauvez mon âme, mettez-la en purgatoire, mais pour mon misérable corps, qu'il devienne ce qu'on voudra." – A un moment où il paraissait quelque peu en délire, il disait: "Je voudrais être prêt à mourir comme le doit être un enfant de St Ignace". "Vous l'êtes", lui dis-je. "Non, voyez mes mains, ma langue." Je ne compris pas ce qu'il voulait dire.

Quelque temps après je lui demandai s'il se rappelait m'avoir dit cela, et ce qu'il entendait par ces paroles. "Voici," répondit-il, et levant les yeux au ciel, tenant les deux mains levées et dirigées en haut, il ouvrit doucement les lèvres comme pour faire monter un soupir vers Dieu; et il ajouta: "C'est comme cela qu'un fils de St Ignace doit mourir."

Enfin le 5 février, jour de nos trois Saints martyrs Japonais, il eut un moment de délire assez long. Mais alors même il ne s'occupait que des choses de Dieu.

Le soir, à 9 h. ¼, comme je m'approchais de lui: "Jésus, dit-il, Jésus, Jésus, j'en puis plus...

Je souffre, je souffre... Mon Père, je m'accuse de tous mes péchés, et il me demanda, comme presque tous les soirs, pénitence et absolution... Ma Mère s'écria-t-il ensuite, et un peu plus tard : " Je suis écrasé par les Démons, ils m'écrasent, ils me roulent. "

Probablement, il attribuait aux Démons les souffrances de l'asphyxie et de l'étouffement qui lui faisait ressentir une douleur comme si on lui eut écrasé le cœur. Je me retirai, le R. P. Recteur restait auprès du bon Père pour le veiller. Ce ne fut pas long.

Mais il y eut une crise comme celles qui s'étaient déjà si souvent répétées. Il se plaignait toujours que les Démons l'écrasaient, le roulaient. Toute sa confiance était en Marie. A un moment il dit avec un accent très-prononcé : " La Ste Vierge veut qu'on bâtisse à Rome une église en l'honneur de son immaculée conception. " Puis vint un moment de suprême souffrance pendant lequel, à plusieurs reprises il répéta : " Je meurs, je meurs. " Enfin n'en pouvant plus, il dit : " Oh! mon Dieu, changez l'épreuve. "

Il demanda de l'eau de Lourdes... Le R. P. Recteur lui présenta la petite fiole qui la contenait. Il but, et après, il sembla reposer; on eut dit qu'il dormait. Au bout de quelque temps, il poussa deux grands soupirs. Il était près de onze heures et demie.

Le bon Père Loysel avait rendu tranquillement sa belle âme à Dieu.

La Sœur Carmélite qui, sans le connaître, avait tant prié pour lui, me dit que pendant tout le samedi qui suivit la mort, il lui avait semblé le voir triste, recueilli et en prières, comme s'il eût été entre le purgatoire et le ciel, et dans une sorte d'attente.

Il me semblait, dit-elle, qu'il priait pour moi et que cependant il demandait des prières. Le Dimanche, je croyais le voir comme peu à peu transformé en lumière, on eut dit qu'il s'éloignait, montant toujours dans la Gloire...

P. de Boylesve. S.J.

Lettres De Laval.

N° 2. **1874.**

Chine.— Kiang-nan.

Une excursion pendant les petites vacances.

Lettre du F. Constant Berrien à ses frères à Laval. — Zi-Ka-Wei, 1er Mars 1874.

. . . . Aujourd'hui je vous raconterai la longue expédition de huit jours que nous venons de faire à travers le Kiang-nan. Voici à quelle occasion. Le 1er de l'an est en Chine le sujet de grandes et longues réjouissances ; aussi pour nous faire participer à cette joie, nos Supérieurs ont jugé à propos de rejeter vers cette époque nos vacances de Noël. — Le premier de l'an chinois ayant été le 17 Février, le Scolasticat eut ses vacances du Dimanche 15 Fév. au vendredi 27. Pour rendre notre repos plus complet, il est assez d'usage d'accorder un petit voyage aux Scolastiques, qui l'acceptent bien entendu avec empressement. Ces expéditions, outre le délassement, ont un autre grand avantage : elles font connaître les chrétientés et les chrétiens et stimulent le zèle pour la conversion de ce pauvre peuple chinois. — Le jeudi 19 Fév., nous assistons aux grands vœux des PP. Séraille, Rossi, Grillo et du F. Lo, et nous disposons pour le départ du lendemain. Le voyageur en Chine doit toujours emporter son lit. Du reste, rien de plus simple : un matelas et une couverture piquée... le tout bien roulé, bien empaqueté porte le nom de pou-kai. Etes-vous rendu à l'étape du soir, vous défaites votre pou-kai, l'étendez sur la natte d'un lit ou sur le plancher, vous vous roulez dans votre couverture, et puis... bon-soir ! — Outre le pou-kai, il faut encore emporter des provisions de bouche ; car qui sait où la nuit vous surprendra ? qui sait si onze Scolastiques avec leur appétit de voyageurs, trouveront de quoi se mettre sous la dent ? Il faut encore quelques livres pour tromper l'ennui, si le vent contraire, la pluie ou quelque autre mésaventure, vous force à séjourner dans quelque Kom-son. — Bien entendu, le voyage se fera en barque ; c'est l'unique moyen de voyager dans cette partie du Kiang-nan que nous allons visiter. Le père d'un de nos Frères Scolastiques a mis à notre disposition une belle et grande barque, montée par cinq hommes. — Or donc, le vendredi 20 Février à 5 heures du matin, nous montions à bord. Derrière notre barque venait une autre barque chargée de nos pou-kai ; cette dernière était montée par une famille chrétienne de Wou-si, le père, la mère et 3 enfants. L'ancre est levée ! Nous avons la marée favorable ; en avant ! Sans aventure, nous arrivons à Zé-Kin vers midi ; c'est à 4 ou 5 lieues de Zi-Ka-Wei. Nous dînons en barque. Mais la pluie commence à tomber, le vent devient contraire, impossibilité d'avancer. Il faut donc en prendre son parti, et faire contre mauvaise fortune bon cœur. — A Zé-Kin heureusement se trouvent une église et un Kom-son. Nous débarquons, et bientôt on nous sert le thé de la bienvenue. Le Kom-son est gardé par une vierge qui possède des connaissances assez étendues en médecine pour que nos Pères lui envoient des différents districts d'autres vierges à former. Ces généreuses filles, grâce à leur savoir, pourront pénétrer plus aisément auprès des malades, instruire les mourants, baptiser les enfants moribonds. Elles sont à Zé-Kin de 15 à 20. A peine sommes-nous arrivés que le collège médical tout entier se met à l'œuvre ; on monte les lits, on met les monstiquaires (qui dans cette saison servent simplement de rideaux), on pare l'autel, etc, etc. Bref, nous fûmes magnifiquement traités. — La nuit fut excellente... et le 21, samedi, la 5e Messe entendue nous remontions en barque, à 7 heures. — En sortant de Zé-Kin, j'entendis partir d'une pauvre barque de pêcheurs, le nom de Marie (Mounia). C'étaient des chrétiens qui récitaient, ou plutôt chantaient leur prière du matin. Oh ! qu'il fait bon d'entendre ce ce nom béni sur cette terre infidèle, toute dévouée à Satan ! Daigne notre bonne Mère bénir cette journée qui commence ! Nous passons près de la montagne de Zo-cé ; je salue Notre Dame *Auxilium Christianorum*. — Il est midi... et nous voici arrivés à Ssin-pou. C'est un Chien, comme l'on dit en langage de ce pays-ci, c'est-à-dire, une sous-préfecture. La ville entière est entourée de murailles en briques, avec créneaux et meurtrières. Mais les Chang-mao, les rebelles aux longs cheveux, ont passé par là et n'y ont guère laissé que des ruines. Ces brigands qui de 1850 à 1863 environ, ont occupé successivement les différentes parties du Kiang-nan, furent d'impitoyables dévastateurs. A la lettre, ils n'ont pas laissé pierre sur pierre là où ils ont eu le temps d'exercer leur fureur. On ne voit partout que monceaux de briques qui marquent seuls l'emplacement des maisons. — Nous campons à l'une des portes de la ville. Pendant que le Lota (chef batelier) prépare le dîner, je monte sur les remparts. Ils peuvent avoir une vingtaine de pieds de haut, ils sont en briques avec talus en terre à l'intérieur... mais ne résisteraient pas une

heure à une batterie bien dirigée. Notre aspect excite la curiosité des habitants ; on nous examine, on nous suit jusqu'à notre barque..... Mais le dîner est prêt... nous nous mettons à table. Je voudrais pouvoir dépeindre le singulier spectacle qui s'offrit alors à nos yeux. Notre barque était amarrée au rivage, mais touchait de flanc à une autre barque qui la séparait de la terre. Excellente occasion pour nos curieux Chinois de voir des Européens boire et manger ; cette dernière barque est bientôt envahie. On s'accumule, on se pousse, on se presse, les pères élèvent leurs enfants dans leurs bras... Chacun dévore des yeux nos physionomies européennes, nos longues barbes, notre attirail culinaire, cuillers, fourchettes, verres, etc. Le pain et le vin fixent surtout les regards ébahis des spectateurs. Mais le spectacle est fini. Nous partons. Adieu bons habitants de Tsin-pou ! Puissiez-vous apprendre à connaître la religion que vous apportent les étrangers à longue barbe ! — Avant de perdre de vue les remparts du Chien, regardez dans le canal, près de notre barque, une pêche d'un nouveau genre ; c'est la pêche aux cormorans, en chinois "mio-ouy-Kong-Kong". Ces intrépides plongeurs, au signal de leurs maîtres plongent et replongent ; ils scrutent le canal, tandis que du haut de leurs barques, leurs maîtres frappent l'eau à coups redoublés, pour effrayer le poisson. Gare à ceux-ci ! Les petits glissent rapidement jusqu'au fond du gosier de messieurs les cormorans ; les gros seront réservés pour les maîtres. A peine l'oiseau pêcheur a-t-il pu s'emparer d'une proie de quelque importance, qu'il s'élance vers les barques, monte sur la perche qu'on lui tend, rend gorge et se lance à de nouvelles conquêtes. Cette pêche est-elle fructueuse ? Je ne sais. C'est à peine si j'ai vu rapporter trois ou quatre poissons par nos mio-ouy-Kong-Kong. —

La barque glisse sur les eaux, mais lentement, car tout se fait lentement ici. Je ne tarde pas à descendre pour exercer mes jambes. Examinez avec moi la campagne qui borde le canal. Là, comme partout ailleurs, des tombeaux et des ruines. Les ponts sont ruinés ; les uns n'existent plus, d'autres se tiennent tant bien que mal sur leur base chancelante, quelques-uns seulement sont assez bien conservés. Aussi loin que la vue peut s'étendre, des tombeaux ; ce sont les seules élévations du pays. Il est, dit-on, d'usage au commencement de chaque dynastie de raser les tombeaux, et d'accroître ainsi la place des vivants. La dynastie actuelle n'a pas pris ce soin ; ce qui fait que depuis 300 à 400 ans, aucun tombeau n'a été détruit. Jugez par là de la place qu'ils occupent sur le territoire de la Chine, surtout si l'on ajoute que plusieurs de ces tombeaux ont la superficie d'un champ de moyenne grandeur.

-- Regardez en passant sur le bord du canal, cette petite tour de 10 à 12 pieds de haut. Elle est garnie aux deux côtés opposés de deux ouvertures, juste assez grandes pour passer le corps d'un enfant. C'est là que les familles pauvres jettent leurs enfants morts, pour s'éviter les frais de sépulture, toujours fort considérables ici. Sur la route de Zi-Ka-wei à Chang-hai se trouvent deux tours semblables ; l'une déjà pleine et fermée, l'autre en activité de service avec deux inscriptions à côté des ouvertures : "Pour les garçons..... pour les filles"

Dans le principe, le but de ces tours fut, je crois, de venir en aide aux familles nécessiteuses... mais Dieu sait si le crime ne trouve pas là un facile moyen de se cacher. Les ouvertures sont à hauteur d'homme, et ne permettent pas de sonder ces abimes de la mort.

La nuit se fait. Nous soupons en barque. Nous voici presque au terme proposé pour aujourd'hui, Lao-Ka-pang. C'est une chrétienté composée uniquement de pêcheurs, 500 environ, gens simples et servant Dieu fidèlement. Deux cents de ces pêcheurs environ se sont réunis dans le canal près de l'église pour réciter les prières du Dimanche en commun. Mais bientôt on apprend notre arrivée... alors ce sont des cris de joie : Voici le Zain-Von (Père spirituel); nous aurons la Messe demain matin. Le canal était entièrement fermé par leurs barques ; déjà même plusieurs de ces braves gens goûtaient un sommeil bien mérité par les fatigues du jour, mais à l'approche du Père spirituel, vite on s'agite, on se gare... et finalement notre barque nous dépose près du Kom-son. Le Kom-son et l'église, voilà les seules habitations de Lao-Ka-pang ; la population chrétienne vit dans les barques sur les canaux. Le tard se fait ; bonsoir... je me roule dans ma couverture ; à demain.

22 Dimanche... Messe à Lao-Ka-pang. Les chrétiens épuisent le répertoire de leurs longues prières. Nous avons déjeuné ; les chrétiens ont salué le Père... En route : Hier, nous avons fait de 8 à 9 lieues ; aujourd'hui, nous ferons à peu près le même chemin. Les canaux sont magnifiques, mais le vent est contraire. Nos bateliers devront tirer notre barque après eux, à peu près toute la journée. Pauvres gens ! Nous descendrons de temps en temps pour les soulager et nous dégourdir.

A peine sortis de Lao-Ka-pang, nous rencontrons se rendant à Schang-hai, de 150 à 200 barques, toutes semblables, et chargées de riz pour l'empereur. C'est le tribut d'une province qui doit alimenter le fils du ciel, sa cour et ses nombreux officiers.

Nous voilà en face d'un nouveau Chien ; c'est Kouen-chan. Dans l'intérieur se dresse une jolie petite montagne surmontée d'une tour, dont les ruines encore élégantes attestent l'ancienne beauté. Cette tour est là pour rappeler le passage de l'illustre Cang-hi dans ces parages.

A Kouen-Chan, encore des ruines ; les rebelles aux longs cheveux y ont assouvi leur rage de destruction. Nous longeons les faubourgs extérieurs ; les curieux sont pressés et nous suivent le long du canal. Survient un embarras de barques ; il faut patienter un moment. Chacun cherche à se tirer d'affaire... Nous voilà partis... nous touchons à l'extrémité du faubourg. C'est le moment de s'arrêter pour le dîner. Nous jetons l'ancre près d'un pont. — Bientôt nous ne sommes plus seuls. Quelques hommes et des enfants nous entourent avec curiosité. Si l'un de nous dit son bréviaire sur la berge, la gent chinoise l'entoure et le suit pas à pas. O fils d'Adam, ou plutôt d'Eve la curieuse, vous faites mon bonheur ! Le F. de Chevrens avait apporté une jumelle... il la tire pour regarder la montagne et la tour. Aussitôt, c'est à qui serait le plus près. Le F. Boulais prend la jumelle à son tour... et voilà qu'un bon Chinois se campe devant lui, jusque sous son nez. Pour ne leur laisser rien à désirer, nous leur passons la lunette.

Les hommes étaient enchantés. D'un d'eux surtout, un enfant de 15 à 17 ans, parfaitement vêtu, ne se lassait pas de nous suivre et de nous examiner. Il voulait à chaque instant nous adresser la parole, mais pour moi j'étais bien empêché de lui répondre. Puisse notre figure honnête, quoique barbue, leur avoir fait du bien, et leur avoir inspiré le désir de connaître plus à fond ces étrangers et leur religion!

Dînons... et puis en route... Nous aurons jusqu'au soir vent contraire, un vent à écorner les bœufs. Aussi ne pourrons-nous arriver au rendez-vous fixé. N'importe; on couchera dans les barques sur le canal. — Rien de simple comme notre installation. Nous avions deux barques; on se divise donc, 4 pour la barque aux pou-kai... et 7 pour celle des voyageurs... en avant les pou-kai! On fait place aussi nette que possible; on étend couvertures et matelas, au moins dans la moitié de leur largeur, on met son bonnet de nuit... et puis à demain.

23 Février. — L'aube blanchit à l'horizon... Levons-nous. Notre barque s'arrête. Qu'est-ce donc? Nos batteliers, trompés par les ténèbres de la nuit, se sont égarés. Il faut revenir un peu sur ses pas. Nous voici de nouveau dans la bonne route. Rien de bien saillant dans la matinée; vent sans cesse contraire. Des corbeaux à collerette blanche, volent et croassent le long du canal. — Vers 11h. ½ nous sommes en vue d'une petite chrétienté de 300 chrétiens, Tang-Ki, administrée par le P. Bichon. Jolie petite église, bien proprette, nommée Tang-Zo, en mandarin Tchang-chou. — De Tang-Ki, nous regagnons notre barque sous la conduite d'un bon et brave chrétien qui nous sera d'une grande utilité pour la soirée. Aux portes de Tang-Zo, nous dînons, toujours assistés du même concours de curieux. Nous avons fini. C'est le moment d'entreprendre une excursion dans la ville ou aux environs, car la curiosité aura facilement de quoi se satisfaire. — Tang-Zo, ville murée, est adossée à une haute montagne, sur les flancs de laquelle courent les murs crénelés. Cette ville contient deux Chiens. Les rebelles l'ont possédée pendant quelques années, et ne l'ont point quittée sans y laisser la marque de leur passage. Autrefois les remparts s'étendaient jusqu'au sommet de la montagne, mais depuis le passage des Tchang-mao, on a resserré la ville dans une enceinte beaucoup plus étroite, s'étendant à peine à moitié des flancs de la montagne. Les vieux remparts restent encore debout à moitié ruinés, et une forteresse, ou plutôt un amas de décombres, couronne le sommet. Cette ville excite au plus haut point notre intérêt. Ce n'est point à cause du nombre et de la science de ses lettrés, renommés dans tout l'empire; ce n'est pas même à cause du tombeau du plus célèbre disciple de Confucius, tombeau magnifique situé sur un mamelon enclavé dans les remparts... Mais là travaillèrent autrefois nos Pères; là fut autrefois une chrétienté nombreuse et fervente, champ fertile défriché par les travaux de nos devanciers. Hélas! il ne reste plus guère que les tombeaux de ces vaillants.

Allons y en pèlerinage; ce sera chose utile et demandons leur un peu de leur zèle. — Sur la route, un coup d'œil à un tout petit Kom-sou situé dans les faubourgs en dehors des murs. Partout des tombeaux, pêle-mêle ceux des riches et ceux des pauvres, affectant la même forme conique, mais différant de grandeur. La montagne est couverte d'un petit bois ou plutôt d'un taillis...

avançons toujours sous la conduite de notre chrétien de Tang-Ki et d'un payen gardien de la montagne. Nous voici rendus. C'est aux 3/4 de la hauteur. C'est ici que reposent 4 de nos anciens Pères ; d'après le catalogue du P. Pfister trois d'entre eux seraient: le P. Jérôme de Gravina, sicilien, mort le 6 Septembre 1662 — le P. François de Rougemont, Belge, mort le 4 Novembre 1676 et le P. Antoine Jozé, Portugais, mort en 1745. Le quatrième serait inconnu. Les trois premiers se trouvent réunis au même lieu et le 4ème est un peu plus haut. (*) Le tombeau est une enceinte circulaire formant les 3/4 d'un cercle parfait; cette enceinte se compose à la base de pierres superposées sans ciment, et le sommet en est couronné par de la terre en talus. La partie vide regarde le pied de la montagne du côté de la ville. Au centre de l'enceinte et en triangle, se trouvent les trois tombes, la forme en est conique, comme celle de toutes les autres, avec base de pierre et couronnement de terre. Du reste, aucune inscription. En avant, vers la partie échancrée se dresse une grande et magnifique colonne de granit. C'est le P. Zottoli qui eut, il y a quelques années, la bonne idée de la placer comme un souvenir des temps passés et un gage de résurrection pour la chrétienté de Tang-Zo. Chose consolante, la mémoire de nos Pères n'est pas oubliée, et d'après notre conducteur païen, la tradition continue à appeler ce tombeau "le tombeau des trois vieux saints."

Un peu plus haut donc, se trouve la tombe d'un autre missionnaire que les infidèles appellent "le nouveau saint." Même forme, même absence d'inscription. On ne sait qui repose en cet endroit.

(*) — L'auteur de cette lettre dit en Post-scriptum que d'après des renseignements ultérieurs donnés par le P. Pfister, ce 4ème tombeau serait celui d'un Missionnaire Lazariste Chinois.

Après avoir récité un de profundis, nous gravissons ce qui nous reste de la montagne pour arriver au sommet. Spectacle enchanteur. La vue n'est bornée que par l'horizon. Au loin, à 8 ou 10 lieues, la mer ; à droite et à gauche des campagnes cultivées, à perte de vue. — Mais le vent souffle avec violence; la température s'abaisse rapidement ; il tombe même un peu de neige ; il faut descendre. Nous voilà de retour à notre barque ; montons. Ce soir nous devons coucher au point extrême de notre voyage, à Kou-li-tzen. C'est encore 2 ou 3 lieues à faire. Partis à 5 heures de Tang-Zo, nous arrivons à 7h. 1/2.

Au Kom-son, nous trouvons un de nos Pères chinois. Nous sommes reçus à bras ouverts. La chrétienté compte une centaine de chrétiens ; l'église et le Kom-son se trouvent au milieu de l'habitation d'une famille vraiment patriarcale qui en a fait don à la mission. Cette famille se divise en 4 branches, ayant 4 frères à leur tête ; et tous ensemble vivent dans la même maison, avec femmes et enfants, c'est-à-dire, un total de 50 personnes, juste la moitié de la chrétienté. Cette famille, nommée Lieu, nous a fourni un Frère Coadjuteur, peintre à Kou-cé-wei. Tour-à-tour, les chefs de chaque maison sont administrateurs de la chrétienté. Malheureusement, l'un de ces 4 frères, le père de notre Frère Lieu, a été emmené par les Tchang-mao et n'a pas encore reparu. Ces brigands faisaient main basse sur tous les hommes valides, les enrôlaient de force et même les marquaient pour leur enlever tout moyen de fuite. Tout à l'heure, dans la salle à manger, nous verrons venir saluer le Père, un brave chrétien qui porte ainsi sur le front et les joues 4 ou 5 caractères, dont le sens, paraît-il, est celui-ci: C'est un de nos déserteurs. Vous comprenez alors

la malheureuse alternative laissée à ces pauvres gens : ou ils resteront parmi les brigands en devenant des leurs, ou ils s'exposeront en fuyant à une mort presque certaine ; car les impériaux, les prenant pour de vrais Tchang-mas leur couperont la tête sans aucune cérémonie. Grâces à Dieu, notre chrétien a échappé à ce double danger ; mais les caractères, imprimés en tatouage sur sa figure, y resteront gravés jusqu'à la mort. — Passons sous silence le repas du soir ; l'estomac tremble devant un alignement de 12 plats de viande ; un canard, du porc et du poulet, et ainsi de suite jusqu'au douzième plat. Mais paulo majora canamus ! Une visite au S. S. Sacrement ; un coup d'œil à la chapelle, œuvre du saint Père Clavelin, chapelle gentille et richement ornée : bel autel en bois surmonté d'un tableau dû au pinceau de notre Frère Lieu.

24 fév. — (fête de St Thomas). — Après la Messe, déjeuner chinois. Les membres de la famille en grand costume de cérémonie, viennent saluer le Père. Je vais ensuite visiter le village ; rien de beau. Nous regardons, mais surtout nous sommes regardés. — Voici l'heure du dîner. J'en fais mémoire à raison de certains incidents nouveaux. Dans la famille Lieu, c'est un principe de laisser porte ouverte à tous les habitants de Kou-li-tzen. Les païens peuvent donc librement entrer, regarder à leur aise les étrangers à la longue barbe et assister à leur repas. Heureusement les usages permettaient de laisser les femmes à la porte ; autrement nous n'aurions plus eu le libre usage de nos bras, tant nous aurions été serrés de près. — J'admirais comment les membres de la famille s'ingéniaient à trouver de la place pour les curieux ; ils les faisaient placer là où s'apercevait quelque coin inoccupé... bref, si je ne me trompe, tout le monde put voir et se retirer content. La gazette du village en aura long à raconter. J'ai eu la fantaisie de compter le nombre de nos spectateurs à un moment donné, ils étaient là plus de 30 hommes à la fois. Mais comme la salle se vidait et se remplissait à plusieurs reprises, impossible de savoir le total de nos admirateurs. — Il est 2 heures ; il faut partir.... En avançant, admirez dans le canal cette multitude de canards, barbotant à qui mieux mieux à droite et à gauche de notre barque ; ils sont là de 150 à 200. Quel spectacle et quel ramage ! C'est encore une industrie de nos bons Chinois, qui se constituent éleveurs de canards. Pour un tel métier, il suffit d'avoir une barque, qui servira de couvert pour la nuit à l'homme et à ses intéressants palmipèdes. L'heure du repas vient-elle à sonner, les voilà qui se lancent à l'eau, courent au rivage où ils trouvent une abondante pâture de coquillages et de détritus de toute espèce. Le maître, du haut de sa barque, les suit d'un œil vigilant ; et, quand il sonnera la retraite, la gent ailée regagnera au plus vite ses pénates.

Nous voilà à Tsang-Kin. C'est une grande chrétienté comptant 1500 fidèles. L'église est grande, et probablement la plus belle de la mission. Elle ne ferait point mauvaise figure, non seulement dans vos paroisses rurales de France, mais même dans plus d'une ville. C'est l'œuvre d'un prêtre séculier chinois. Le Kiom-sou est grand et bien disposé ; les chambres nombreuses... nous sommes parfaitement logés.

25 Février. — Messe... puis administration dans l'église de deux Extrêmes-Onctions. Le P. Chevalier fait ses premières armes et s'en tire avec honneur.

Le soleil monte à l'horizon. Nous voici à Tai-tsang, sous-préfecture garnie de ses murailles qui

s'enferment plus guère que des ruines, œuvres des Tchang mao. Nous descendons à terre pour exercer nos jambes, et nous suivons les bords du canal. Nous ne pouvions passer inaperçus. On nous reconnaît, on s'appelle pour voir nos étranges physionomies, on nous montre au doigt et on nous suit en masse. Au reste, pas ou peu d'injures. De temps à autre, l'expression peu flatteuse de «diables occidentaux»... Mais le plus souvent, de l'étonnement se traduisant par ces seuls mots : « Des étrangers ! Des petites queues ! etc., etc. — Nous marchions escortés de la sorte, jouissant de la surprise et de la joie de ces bons Chinois ... nous arrivons enfin à l'extrémité du faubourg. Nous cherchons des yeux notre barque... pas de barque. Nous demandons si le canal qui passe à nos pieds n'est pas celui de Kia-tin ? Réponse négative. Craignant un peu de malice de la part de nos hommes, nous faisons halte et nous attendons. Bientôt nous sommes entourés; hommes, femmes, enfants se pressent autour de nous. Nos barbes, et puis nos queues attirent leurs regards. A la vue de celle du P. Boulais, déjà d'assez honorable grandeur, ils se disent avec satisfaction : « C'en est une vraie ! » Ils auraient bien voulu voir celle du P. Decheverens et la mienne, mais une sorte de couvre-chef, appelé *fong-tsen*, cache une partie de nos épaules. Les quelques brins de soie qui terminent toute queue dépassent bien le *fong-tsin* pour voler au vent; mais quelle est la longueur de la queue à laquelle ils sont reliés ! Nos curieux cherchent à glisser un regard scrutateur sous les plis du *fong-tsen*; ils n'osent cependant le soulever. — Notre barque cependant ne paraît point. Décidément nous nous sommes trompés; il nous faut revenir sur nos pas. Enfin nous la rencontrons arrêtée en face d'un canal latéral que nous devions suivre. — La nuit vient; il est 7 heures lorsque nous arrivons aux portes de la sous-préfecture nommée Kia-tin. Il y a un Kom-son dans le faubourg extérieur. C'est une grande maison chinoise, bien conservée et décorée dans le goût du pays. Il faudrait plusieurs jours pour s'orienter au milieu de ces petits corridors tortueux, pour connaître la disposition et l'usage des différents appartements, grands et petits.

C'est une multitude sans fin de petites cours intérieures, de couloirs, de varandas. Décorez par l'imagination les portes et les fenêtres de découpures à jour, de sculptures sur bois, et vous pourrez peut-être vous figurer notre Kom-son. Placez derrière un bassin de forme difficile à décrire, un jardin petit à la vérité, mais où l'on a su réunir des rochers aux formes originales, deux grottes en rocailles, de gros arbres, etc., etc. et votre phantasme s'approchera de plus en plus de la réalité. Cette maison a dû être fort belle autrefois ; la Mission se l'est procurée à fort bas prix, après le passage des rebelles aux longs cheveux. Malheureusement dans l'intérieur des murs, Kia-tin ne compte qu'une seule famille chrétienne, plus les deux vierges chargées du Kom-son. Autrefois s'était manifesté en ce pays un grand mouvement vers notre sainte religion. Mais maintenant le mouvement est arrêté.

26 Février. — La famille chrétienne assiste à la Messe et vient saluer le Père spirituel. Il ne reste plus pour revenir à Zi-Ka-Wei que 60 à 70 lis ; quelques Frères, consultant leurs forces, se décident à entreprendre cette route à pied, et se lancent sur la grande route de Kia-tin à Schanghai. C'est sans contredit la plus belle route que j'ai encore vue en Chine depuis mon arrivée ; elle mesure souvent près de deux mètres de large, et est

facilement carrossable pour les brouettes.

Nous prenons avant de partir un solide déjeuner. Avant de sortir de Kia-tin, un regard sur la ville. C'est vraiment la désolation de la désolation ! Je n'aurais jamais cru que la fureur de l'homme pût amonceler tant de ruines. En longeant le canal qui traverse la ville, notre œil embrasse à droite et à gauche des monceaux de décombres jusqu'aux remparts. Placés au centre, nous découvrons l'enceinte de presque tous les côtés. Je ne crois pas que la 50e partie de cette malheureuse ville reste encore debout. Le massacre des habitants a suivi l'incendie des maisons. Dernièrement, le P. Garnier me disait que dans la province qu'il évangélise, il n'est resté en moyenne que deux hommes sur cent. — Quittons ces ruines; d'autant plus, nous voici aux portes de la ville. Là vous apercevez une superbe pagode dédiée à Confucius. Une magnifique avenue bordée de pierres en granit surmontées de lions, s'étend devant la façade de la pagode; puis viennent les portes d'entrée, etc., etc., le tout parfaitement conservé. Les rebelles ont épargné le temple de Confucius. Nous passons vite, et nous voilà dans la campagne. — A force de marcher, la soif vient, l'appétit s'aiguise; nous sommes à l'entrée d'un village, nommé Né-ziang. Nous entrons dans un café, ah! pardon je voulais dire un thé, et nous demandons une tasse de thé pour nous rafraîchir. Notre Frère chinois de son côté s'avance un peu plus avant et revient avec une provision de petits gâteaux ressemblant de plus ou moins près à votre gâteau de Savoie. Notre entrée dans le thé fit sensation; on s'attroupe nécessairement, et on envahit la maison. Le débitant tout fier d'avoir d'aussi nobles hôtes, résolut de nous traiter de son mieux. D'abord, un plat d'eau chaude pour se laver la figure; puis notre tasse de thé, avec de l'eau chaude à volonté.

Cependant la galerie nous examinait; hommes, femmes, enfants, vieillards regardaient de tous leurs yeux et faisaient en même temps leurs réflexions: "Tiens, disait l'un, ils ont le nez long et les cheveux aussi..." On disait encore: « Mais ils ont une vraie queue ! etc., etc. Ils n'avaient pas vu la mienne, cachée par mon fong-tey. — Après avoir apaisé notre faim, il nous restait 4 gâteaux. Nous les distribuâmes aux enfants. Et après avoir payé notre dépense 50 sapèques (5 sous), nous continuâmes notre chemin.

Un détail avant de finir. De Kia-tin jusqu'à Kong-chiao nous avions été suivis par un païen qui faisait la même route. Notre Frère chinois lia conversation avec lui, et peu-à-peu l'amena à parler religion. L'autre aurait bien voulu esquiver; mais insensiblement son interlocuteur le ramenait au point de départ. Comme nous marchions devant, le Frère se servit de cet argument, assez souvent employé par nos anciens Missionnaires: « Voyez ces Pères, qui ont quitté patrie, parents, etc... uniquement pour vous sauver. » Et le même argument fut représenté sous toutes les formes pendant une bonne demi-heure. Le païen parut touché, et dit: « Vraiment, ce sont de grands cœurs ... j'étudierai la Doctrine ! » Daigne Notre-Seigneur parfaire le bien commencé, et gagner l'âme de ce pauvre infidèle.

Nous sommes à Zi-ka-wei à 4 heures. La charité de notre bon Père ministre nous a fait oublier bien vite toutes les fatigues du chemin, et nous sommes plus dispos à reprendre les études théologiques et chinoises.

C. Cerrien S.J.

Amérique Septnale. (Kansas.)

Mission des Osages.

(Extrait et traduit des Lettres de Woodstock.)

Lettre du R. P. Ponziglione.

P. C. *Mon Révérend Père,*

Je vous envoie quelques détails sur nos missions de l'Ouest, pour vous montrer que nous nous efforçons de continuer l'œuvre grandiose, commencée par nos aïeux: Van Quickenborne et Timmermans. J'appelle ces Pères nos aïeux, parce que la glorieuse entreprise qu'ils commencèrent en 1823, alors que laissant le noviciat à Whitemarsh, dans le Maryland, ils prenaient, comme nous disons ici «la voie de l'Ouest», n'a pas été abandonnée, mais continuée sous la protection de Dieu, avec des succès de jour en jour plus grands. Le Père Charles Van Quickenborne fut le vrai fondateur de cette mission, bien qu'il n'ait pas même commencé les différentes institutions qui existent maintenant. C'était le premier prêtre qui eut jamais pénétré dans la belle vallée du Néosho, alors la terre des ours et des buffles, et le rendez-vous de chasse des tribus primitives. L'histoire de la mission le montre dès l'année 1827, visitant les Osages dont il avait élevé et baptisé quelques uns, pendant leur séjour près de Florissant. Les Osages lui firent une réception enthousiaste et lui exprimèrent le désir de le voir s'établir au milieu d'eux. Mais ne pouvant pas accepter, le Père leur donna quelques jours, consacra ce sol à Dieu par l'offrande du St. Sacrifice de la messe, et retourna à St. Stanislas, dans le voisinage de Florissant. — Si, tandis que le vénérable Père, fatigué et brisé par ce long voyage, chevauchait à travers cet immense désert, tel qu'il se trouvait alors, quelqu'un de ses compagnons lui eut dit qu'en moins de cinquante ans, ce désert serait rempli de milliers de Colons, de villes, de bourgs, d'écoles et d'universités, que plus de cent églises seraient ouvertes à des congrégations nombreuses et ferventes, et que la vallée du Néosho, alors inconnue au monde deviendrait le plus riche entrepôt d'un florissant état, je suis sûr que le bon vieillard aurait ri de tout cœur, et qu'il aurait vraisemblablement répliqué en branlant la tête: « Je vois, mon cher ami, que vous êtes né pour être poëte, car vous avez vraiment une grande puissance d'imagination. » Le temps a prouvé que de semblables prédictions n'eussent été exagérées en aucune façon. Mais en voici assez pour le passé, arrivons au présent.

Comme nos établissement catholiques se sont considérablement augmentés dans le cours de l'année qui vient de s'écouler, les différentes chapelles, bâties çà et là pour leur usage deviennent trop étroites bientôt; il nous faudra trouver des fonds pour les agrandir.

De fait, nous avons déjà mis ce système à exécution pour la chapelle de Ste. Anne, sur le Walnut; nous l'avons reculée à une distance de trois milles pour la commodité des catholiques, vivant dans les environs d'une nouvelle ville, à dix milles Nord-est de cette mission. La cité d'Arkansas a également augmenté son contingent de familles catholiques. Arkansas, située aux confluents du grand Walnut et des rivières de l'Arkansas, est une ville magnifiquement bâtie sur une haute montagne sablonneuse, proche de la limité méridionale de l'Etat et à cent milles de notre cité. Le commerce indien y entretient une grande animation. La population catholique des environs est cosmopolite; car sur environ trente familles catholiques

qui la compose, les unes sont Irlandaises, d'autres, Françaises, allemandes, Italiennes ou Suisses.

Ayant entendu dire que de nouveaux établissements catholiques se formaient au loin, à l'ouest de l'Arkansas, dans le comté de Somer, je résolus d'aller les visiter. J'approchais de Wellington, le chef-lieu du Comté, me croyant complètement étranger dans cet endroit, quand je fus agréablement surpris. J'entrais à peine dans la ville, que quelques unes de mes vieilles connaissances vinrent à ma rencontre, et me prièrent de passer la nuit chez elles, afin que le lendemain matin elles pussent avoir le bonheur d'entendre la messe; je me regardais comme obligé d'acquiescer à une si légitime demande, et le lendemain, 12 août, je dis la première messe qui fut jamais célébrée dans la ville de Wellington, je baptisais deux enfants, et j'établissais en cet endroit une nouvelle station pour le missionnaire.

Je ne puis aller plus loin sans vous raconter un incident qui arriva à Eldorado. Cet incident n'eut pas seulement l'avantage d'attirer l'attention des protestants mais encore de leur fournir de nombreux sujets de conversation. Une dame catholique, dont le mari faisait profession de n'avoir aucune religion, tomba dangereusement malade, quelques jours après son arrivée à Wellington, et se trouva bientôt dépourvue de tout secours. Les Docteurs l'abandonnèrent et la pauvre femme se vit dans la plus triste situation, n'ayant ni prêtre, ni même un ami catholique qui put l'assister à sa dernière heure. Heureusement pour elle, une dame catholique qui habitait non loin de là, fut informée de sa position; elle prit avec elle de l'eau bénite et vint chez la malade, s'agenouilla d'abord près de son lit et récita quelques prières; puis se levant elle lui recommanda de boire l'eau qu'elle avait apportée et d'invoquer la Mère de Dieu. La malade l'ayant fait, se sentit mieux à l'instant; le lendemain elle était complètement guérie et congédiait ses médecins.

De ce comté, je passai à celui d'Howard, pour visiter les familles catholiques échelonnées le long de ses riants cours d'eau. On m'apprit là que non loin de Longton, il y avait quelques enfants à baptiser. Je me hâtai de me rendre à l'endroit indiqué et je trouvai les familles. Elles étaient allemandes, n'ayant aucune connaissance de l'allemand, je me trouvais dans une étrange position. J'entrai, mais on ne fit nulle attention à moi. Avançant toujours, je m'annonçai comme le Pasteur disant que j'étais venu pour baptiser les enfants... Point de réponse... enfin une femme me demanda si j'étais le pasteur catholique. Je répondis affirmativement, mais elle ne fut pas satisfaite. Son mari arriva alors et je m'annonçai de nouveau comme le pasteur catholique... Pendant quelque temps cet homme me regarda très-attentivement et me demanda avec emphase si j'étais le pasteur catholique. Je répondis que oui, et en désespoir de cause, ne sachant plus que dire, j'exhibai mon chapelet. Aussitôt toute défiance disparut; mes hôtes n'eurent pas plutôt aperçu mon chapelet que leurs visages rayonnèrent de joie; les femmes qui ne voulaient point me croire, s'avancèrent regardèrent mon chapelet en disant: «moi aussi, j'en ai un comme cela.» Il n'y avait plus de doute possible, mes lettres de créance étaient bonnes, les enfants me furent amenés et je les baptisai.

Après le baptême des enfants, il y eut une autre affaire à arranger. Une femme m'apporta un long

rouleau de papier me disant qu'elle avait une belle gravure à me montrer, et elle commença à la dérouler me regardant avec une espèce de défiance. C'était une représentation protestante de l'Immaculée-Conception. L'artiste avait entouré l'image d'une multitude de petits anges sans ailes, placé un croissant très recourbé sous les pieds de la Vierge, et soit à dessein, soit par négligence, il n'avait pas représenté de serpent sous les pieds de Marie. Apparemment ces légères omissions avaient frappé les yeux de ces pieuses personnes, et elles ne pouvaient se persuader qu'une pareille image représentât la Mère de Dieu. J'eus à leur expliquer en détail, chacune des particularités, la signification des petits anges, du croissant, etc, etc. Et je fus assez heureux, je pense, pour la leur faire regarder comme une sainte image... à leur demande, je la bénis. Maintenant dit la femme, j'en suis très contente, je vais la pendre à la muraille, et chaque jour nous lui adresserons nos prières.

Je quittai cet établissement catholique pour me rendre à Fridonia dans le comté de Wilson, afin d'y dire la messe dans une petite chapelle, bâtie quelques années auparavant en l'honneur de St François Régis. Mon arrivée apporta la paix et arrangea une difficulté qui menaçait de devenir sérieuse. Un homme d'un caractère très violent dans un accès de colère contre un de ses voisins catholiques, avait tué une de ses vaches. Rien ne motivait cette offense, le catholique jura de s'en venger. Il n'eut pas de peine à trouver un compagnon disposé à le seconder, l'un et l'autre après avoir bu, plus que modérément, me déclarèrent qu'avant la nuit ils auraient logé une balle dans l'individu en question. Heureusement quand je les rencontrai, la boisson n'avait pas encore éteint en eux toute lueur de raison et en faisant appel à leurs principes religieux, je réussis à leur faire abandonner leur projet. — Le 5 Octobre, je me disposais à entreprendre une excursion apostolique dans le Sud-Est, lorsqu'un événement inattendu me força à différer mon départ. Cet incident paraissait tout fortuit, au fond il était providentiel, en effet, vers le soir une dépêche télégraphique m'arriva pour m'informer qu'un de mes vieux amis était sur le point de mourir à Burlington (environ 80 milles au Nord de cette mission) et qu'il me désirait pour l'assister. Je partis le soir même, et le lendemain matin j'étais auprès de son lit. Cet homme âgé de 63 ans avait passé presque toute sa vie à faire le commerce avec les Indiens, et bien qu'il n'eut guère le loisir de vaquer à ses devoirs religieux, il était cependant juste, honnête, charitable envers les pauvres; pour moi, il avait été plus qu'un ami, un bienfaiteur. Ce sont ces bonnes qualités, je n'en ai aucun doute, qui lui ont procuré la grâce de faire une mort chrétienne. Que son âme repose en paix !

Vers la fin de Novembre, m'étant rendu à l'établissement d'un vieil indien iroquois, qui était venu demeurer depuis quelques années dans ces contrées de l'Ouest, je l'engageai à venir à ma messe le lendemain avec toute sa famille et ses amis pour s'approcher des Sacrements. Presque tous se rendirent à mon avis, et je ne puis qu'être édifié de leur piété et de leur dévotion. Ces indiens sont les restes d'une nation autrefois puissante; ils vivent maintenant comme les blancs et ont abandonné à peu près toutes leurs coutumes indiennes. Je dis à peu près toutes, car le vieux patriarche en conserve encore une, qu'il a toutefois bien modifiée, comme vous l'allez voir.

Tout voyageur qui passe une nuit dans le camp des Indiens sauvages est pour le moins surpris sinon terrifié, lorsque, au point du jour, à l'apparition de l'étoile du matin, il les entend pousser un cri retentissant et solennel. Le chef donne le ton et il est bientôt suivi par tous ses gens. Chœur épouvantable qui dure environ cinq minutes. Dès que les hommes ont fini, les femmes recommencent, et leurs chants et leurs cris ne sont guère plus agréables que ceux des hommes. Au bout de quelques instants tout se tait et rentre dans le calme jusqu'au jour.

Or c'est précisément cette coutume que le bon vieil Indien dont je vous ai parlé a religieusement conservée.

Chaque matin, longtemps avant l'aurore, on l'entend chanter avec les siens le Laudate Dominum omnes gentes, d'une voix aussi juste et aussi suave que pourrait le faire la congrégation la mieux établie. Après avoir achevé ce psaume, il se couche de nouveau pour dormir jusqu'au jour. Nos anciens missionnaires semblent avoir eu un don tout spécial, pour tirer profit des coutumes les plus insignifiantes des Indiens.

Les sauvages faisaient beaucoup de cas de cette pratique qu'ils appelaient leur prière du matin, mais en réalité ce n'est rien autre chose qu'une imprécation contre leurs ennemis; à l'aide de ces cris, ils prient le grand Esprit de les exterminer jusqu'au dernier.

Nos missionnaires ont changé leurs imprécations en cantiques pour louer l'Auteur de tout bien.

Tout à vous en J.C.

P. M. Ponziglione. S.J.

Récit de diverses Missions.

(Extrait et traduit des Lettres de Woodstock.)

Le Père Weininger sur la côte du Pacifique.

La première mission eut lieu dans notre église à San José. Il est à peine nécessaire de mentionner les manifestations ordinaires de la grâce pendant la série des exercices; elles se retrouvent plus ou moins à chaque mission. Je ne citerai en passant qu'une simple remarque recueillie de la bouche d'un Français que je rencontrai par hasard sur mon chemin dans ces contrées reculées.

Ce pauvre homme était incrédule. Il m'avoua franchement qu'il ne pouvait croire à la divinité de N.S.J.C.; aussi la remarque qu'il me fit ensuite me frappa d'autant plus que je l'attendais moins de sa part. Pendant que je lui parlais il m'interrompit tout à coup: « Seriez-vous assez bon de m'expliquer ce que les catholiques entendent par l'infaillibilité du Pape? » Je lui expliquai que cette infaillibilité ne voulait pas dire une exemption personnelle d'erreur, rendant un homme en tant qu'homme incapable de se tromper; mais qu'il s'agissait de l'infaillibilité du Vicaire de J.C., s'adressant à toute l'Eglise sur un point de foi ou de morale. Il parut fort satisfait de cette explication et s'écria: « Seulement dans ce sens? Mais en matière de foi le Pape doit être infaillible; cela va sans dire. » Quelques instants auparavant il niait la divinité de J.C. et maintenant il regardait comme évident que son Vicaire doit être infaillible en matière de foi; preuve frappante que tout esprit logique partant du principe

d'infaillibilité dans l'Eglise doit nécessairement arriver à cette conclusion que son chef ne saurait errer en matière de foi. — Après la mission de San José, je me rendis à Los Angeles pour en donner une autre à la Cathédrale. Le jour de mon départ, San Francisco eut à subir un tremblement de terre. Ces commotions sont très-fréquentes en Californie ; je les ai vu se reproduire quatre fois depuis le commencement de mon séjour.

Une tradition, répandue dans le peuple, veut que San Francisco soit destinée à disparaître un jour dans un cataclysme de ce genre. Elle repose sur une particularité de la vie d'un Vénérable Père de l'Ordre de St. François, jadis habitant du monastère de Santa Clara. Un jour qu'il était en prière à l'église devant un crucifix, objet aujourd'hui encore de grande vénération, il fut ravi en extase et s'éleva en l'air. Comme il revenait à lui, quelqu'un entra dans l'église. Le serviteur de Dieu lui demanda s'il avait vu quelque chose d'extraordinaire. Sur sa réponse affirmative : « Oh ! bien alors, reprit le saint homme, je vais vous dire ce que Dieu vient de me révéler ; San Francisco disparaîtra un jour dans un tremblement de terre. » Depuis ce temps, la prédiction de l'homme de Dieu s'est transmise de bouche en bouche, et beaucoup de personnes y ajoutent foi. La ville est bâtie en partie sur un terrain d'alluvion, et il ne faudrait pas une commotion bien violente pour vérifier la prophétie. Daigne le Seigneur éloigner de tels châtiments et de telles calamités !

Les mœurs ont à Los Angeles d'une façon très-accusée l'empreinte Espagnole ou plutôt Mexicaine. Le peuple est admirablement attaché à la religion catholique. La foi des habitants est aussi vigoureuse que celle des Irlandais ; mais la pratique n'est rien moins que conforme à la croyance. Quelques personnes, il est vrai, mènent la plus sainte vie ; j'ai vu à la cathédrale de Los Angeles une pieuse veuve qui, à l'exemple d'Anne la prophétesse, ne quittait guère le temple. Mais chez la grande majorité on est aussi faible sur la pratique que fort sur la théorie. Hommes et femmes vivent ensemble sans s'inquiéter de mariage ou de dispense en cas d'empêchement. — Ici comme ailleurs le caractère Mexicain offre un singulier mélange de férocité Indienne et de magnanimité Espagnole. Les habitants n'ont aucune prévoyance et vivent comme Adam et Eve au jour le jour, laissant à la bonne Providence le soin d'un avenir incertain. Ils pourraient cependant triompher de leur faiblesse et devenir le peuple le plus catholique du monde, si la Franc-maçonnerie n'avait pas pris pied chez eux comme elle l'a fait, et perverti les hommes les plus influents. Le plus fâcheux est que souvent ils ne voient aucun mal à s'enrôler dans la secte. Ce qui les abuse, c'est que les Franc-maçons s'aident mutuellement comme de frères, et font étalage de bienséance et de décorum extérieur.

Je rencontrai un membre de la loge à Annaheim, lieu situé au Sud de Los Angeles dans la direction de San-Diego. C'était un brave homme qui avec une rare générosité avait donné aux catholiques de l'endroit tous les bancs nécessaires à leur église. Je lui dis : « Puisque vous êtes si bon pour les catholiques, pourquoi ne pas entrer vous-même dans l'église en devenant catholique ? » « Je l'aurais fait depuis longtemps, répliqua-t-il, mais votre

église ne veut pas me recevoir ?» « Je sais bien pourquoi, lui répondis-je, vous êtes franc-maçon» « Je le suis, mon Père, et c'est précisément à cause de cela que vous devriez me recevoir; la franc-maçonnerie et l'église tendent au même but; et c'est ce qui me porte surtout à devenir catholique. L'Eglise catholique ne veut-elle pas que les hommes s'aiment et s'aident les uns les autres et fassent le bien ? C'est aussi ce que se propose la franc-maçonnerie. Mon Père vous refusez de me recevoir dans votre église, parce que je suis franc-maçon, et vous-même vous l'êtes !» Je ne pus m'empêcher de sourire et de lui répondre: « Comment pouvez-vous supposer que moi, prêtre, je sois franc-maçon ? Ne savez-vous pas que Pie IX comme plusieurs de ses prédécesseurs a prononcé une sentence réitérée d'excommunication contre les membres de toutes les sociétés secrètes et spécialement de la franc-maçonnerie. Comment aurais-je pu me joindre à eux ?» « Oh! reprit-il, Pie IX lui-même est franc-maçon, et plus que personne; car vraiment je crois qu'il n'y a pas un homme sur terre qui veuille plus sincèrement voir tout le monde honnête et heureux.» Ces paroles me montrèrent combien était grand l'aveuglement de ce pauvre homme, et combien il serait inutile de faire des efforts pour l'éclairer. Je crus mieux de le laisser aux mains de la Providence jusqu'à ce qu'il fut mieux disposé à ouvrir les yeux à la lumière de la vérité. — Le petit village d'Annaheim où je le rencontrai, embrasse une surface de six milles de tour. Il est entouré d'une haie de buissons épineux, et on y entre par une espèce de porte. Les maisons sont bâties à quelque distance les unes des autres et entourées de vignes et de vergers. Il y a un réservoir pour les eaux, alimenté par un cours d'eau passant au-dessus du village. En cas de sécheresse, ce qui se présente souvent en ces contrées, l'eau est conduite par des canaux aux endroits à arroser. Le samedi de chaque semaine, toutes les personnes qui ont besoin d'eau passent au bureau du réservoir pour donner leurs ordres. L'établissement a été fondé d'abord pour les Allemands; mais il est ouvert maintenant à toutes les nationalités. Les Mexicains en particulier s'y sont installés. Néanmoins la grande majorité est composée d'Allemands, presque tous protestants et les catholiques ont contracté beaucoup de mariages mixtes.

Une aventure amusante m'arriva pendant le courant de la mission. Une femme catholique vint se confesser, et me dit que son mari qui était protestant désirait faire recevoir à son enfant le baptême catholique; mais il voulait que la cérémonie eut lieu à domicile. Je m'y rendis. J'y trouvai une nombreuse famille et des enfants grands et petits. Je m'informai si quelqu'un d'eux avait jamais été baptisé. Le mari répondit: « Oui, mon Père, voici un garçon que j'ai baptisé moi-même. Je lui demandai s'il avait bien accompli le rite essentiel et prononcé la formule prescrite. « Oh! sans aucun doute, reprit-il, et pour rendre le baptême plus vigoureux et plus efficace, au lieu de me servir d'eau, j'ai pris le meilleur vin de ma cave. Ce baptême-là n'est-il pas bien plus fort qu'un baptême d'eau?» — D'Annaheim j'allai à Oregon City et d'Oregon City à une paroisse

de campagne, dont la bonne population s'était bâtie une église en pierre au sommet d'une colline solitaire. On ne voyait pas une maison à plusieurs milles à la ronde et il n'y venait de prêtres que par intervalles. Je passais la nuit dans une maison éloignée de trois milles ; pendant le jour je restais tout le temps à l'église sans prendre de nourriture jusqu'au soir. La besogne était pénible et fatigante ; mais bon nombre de conversions extraordinaires vinrent me réjouir le cœur et adoucir la peine. La conduite admirable de la Providence se montra surtout dans le retour au bercail d'une brebis errante, qui semblait destinée à s'égarer de plus en plus dans les sentiers de l'erreur. Mais le Divin Pasteur veillait sur elle et la suivait jusque dans les déserts les plus sauvages. Le triomphe du Sacré-Cœur a été si éclatant que j'en dois faire brièvement le récit. Après avoir quitté le steamer sur lequel nous nous étions embarqués à Orégon City, je dus achever mon voyage en fourgon. Je traversai nos sans faire d'ennuyeux détours cette contrée nouvellement défrichée, jusqu'à ce que nous arrivâmes à une auberge. Aussitôt un inconnu sortit de la maison, portant un paquet d'habits, s'approcha et demanda au conducteur s'il pouvait faire route avec nous. Je le prenais pour un vagabond à moitié ivre et me sentais peu de sympathie pour un pareil compagnon. Je consentis néanmoins à le laisser s'asseoir près de moi dans le fourgon déjà surchargé. Il ne tarda pas à se faire connaître pour un habitant de la Nouvelle Bretagne. Malgré ses dehors négligés et peu sympathiques, c'était un homme bien élevé, ingénieur de profession. Jusqu'à ce jour jamais il n'avait parlé à un prêtre, ou ne s'était trouvé si près de l'un d'eux. Comme il y avait lieu de s'y attendre en pareille circonstance, il ne tarda pas à m'accabler d'une foule de questions sur les sujets religieux et fut étonné de mes réponses. Quand nous arrivâmes près de l'endroit où je devais passer la nuit, je l'invitai à suivre la mission qui allait s'ouvrir le jour suivant, pour prendre plus ample connaissance des matières dont nous avions traité. Je lui promis en même temps de lui donner un livre qui l'instruirait à fond sur les droits de l'église, en faisant la comparaison du Catholicisme avec le Protestantisme et les fausses religions. Puis nous nous séparâmes.

Je fus fort surpris le lendemain de l'apercevoir à l'église écoutant avec le plus grand intérêt.

Au bout d'un jour ou deux, on me dit que cet étranger nouvellement arrivé avait exprimé publiquement son étonnement de l'effet produit sur lui par les sermons de la mission.

« Comprenez-vous cela ? disait-il, ce prêtre m'a fait pleurer aujourd'hui à l'église. Jamais de la vie je n'avais pleuré de la sorte. »

Lorsque la mission tirait à sa fin, je lui demandai en quel état il se trouvait. Il avoua que ses yeux s'étaient dessillés et qu'il ne serait on ne peut plus reconnaissant de le recevoir au sein de l'église. Je fis droit à sa demande. Les apparences extérieures étaient contre lui, et sans doute, bien des prêtres l'auraient écarté avec défiance. Mais aussi il est bien plus facile d'avoir à rendre compte à N.S. d'un excès d'indulgence surtout pour les pécheurs non encore reçus

dans son troupeau que de trop de rigueur et de sévérité.
J'en eus dans ce fait une nouvelle preuve, qui fut pour moi une source d'indicibles consolations. Quelque temps après, un monsieur fort bien mis vint me voir à Portland. C'était le même homme. Il venait me remercier de ce que j'avais fait pour son salut. Il voulait se confesser de nouveau et devint en peu de temps un membre influent de la congrégation catholique. Sa capacité lui avait fait trouver un bon emploi; de là le changement de son extérieur. Il désirait s'instruire de mieux en mieux de notre sainte religion, et envoyait souvent des livres à sa famille pour l'éclairer et lui faire partager son bonheur.
Combien le résultat eut sans doute été différent, si je l'avais congédié en lui recommandant de se faire instruire de son mieux par la suite! Bien probablement il serait demeuré protestant jusqu'à la mort. C'eut été bien pis encore, si je lui avais refusé une place dans le fourgon, comme je me sentais disposé à le faire au premier abord. Tout son extérieur semblait fait pour produire une impression fâcheuse, et son approche imprégnait l'atmosphère environnante d'une odeur significative de liqueurs fortes. Et pourtant toutes ces apparences étaient trompeuses, et sous ces dehors repoussants était caché un homme de mérite, et bien plus encore, une âme élue de Dieu.
A la clôture de la mission j'eus une entrevue remarquable, peut-être devrais-je dire une controverse, avec un ministre protestant. Il vint à l'église le dernier jour, fête de St. Pierre et de St. Paul, au moment où j'érigeais la croix de mission. Il s'approcha et me demanda si je voudrais lui permettre de s'adresser au peuple, ce qui voulait dire de prêcher. Je lui répondis: "Monsieur, avant de vous donner la permission que vous demandez, je dois savoir d'abord qui vous a envoyé ici pour prêcher. Vous savez très-bien, si, comme je le suppose, vous avez lu les actes des Apôtres, que lors du concile de Jérusalem ils avertirent les fidèles de ne pas écouter ceux qui n'auraient pas été envoyés par eux. Ils dirent aux disciples que les prédicateurs qui n'ont pas reçus leur mission de l'autorité ecclésiastique légitime sont des intrus, et que par conséquent leurs discours sont une simple parole humaine et non la parole de Dieu. Quant à moi, je suis envoyé ici par Pie IX, successeur de St Pierre, président du Concile de Jérusalem, et dont nous célébrons la fête aujourd'hui. Pie IX à cette heure même, préside de la même manière un concile général, composé des successeurs légitimes des Apôtres. Parmi eux se trouve l'archevêque d'Orégon, qui m'a demandé de venir prêcher à la portion du troupeau du Christ qui lui a été confiée par le chef des évêques Pie IX, le Pontife Romain. C'est pour obéir à son appel que je suis ici. Aussi je désire savoir qui vous a envoyé."
"Mon Père, dit-il, voudriez-vous m'expliquer le sens du mot chrétien? Je crois avoir entendu dire que c'était un mot grec." "Il est vrai, monsieur, lui répondis-je. En qualité de prédicateur, vous devez avoir appris le grec au moins assez pour savoir que ce mot signifie oint."
"Justement, et voilà pourquoi je désire prêcher; car je sens que j'ai reçu l'onction du St. Esprit, en vertu de laquelle je désire m'adresser à notre congrégation." "Monsieur, répliquai-je, ce n'est pas à moi de rechercher quel est l'esprit dont vous sentez l'onction. Mais ce qui est certain, c'est que si vous ne prouvez pas que vous êtes envoyé

par ceux que le St. Esprit a choisis pour gouverner l'Eglise, ce n'est pas son onction que vous avez reçue. Aussi je ne puis consentir à vous laisser prêcher dans le temple où Il habite. Cependant si vous désirez servir Dieu en vérité, je puis vous fournir un livre adressé à tous les Américains sincères, qui désirent suivre la voie du salut.

Pour le moment, je vous invite à entrer dans l'église pour entendre la véritable parole de Dieu. Je vous donnerai une place au premier banc.»

Il accepta mon invitation et entra. - Je parlai sur l'indestructibilité de l'Eglise catholique comme marque de sa divine origine. A la fin du sermon eut lieu le renouvellement des vœux du Baptême. Se voyant entouré de tant de mains levées et entendant les voix fortes et joyeuses de tant de personnes qui juraient de vivre et de mourir catholiques et, s'il en était besoin, de verser pour la foi la dernière goutte de leur sang, le pauvre prédicant fut stupéfait. Il avait l'air d'un brave homme dans l'illusion comme tant d'autres même parmi les ministres protestants. - Il resta pour voir planter et bénir la croix sur cette montagne escarpée à côté de l'église, et fit la plus grande attention à mes paroles et à mes actions. Ensuite je donnai la bénédiction Papale, et le Te Deum retentit au loin dans les vallées d'alentour. Puis je rentrai dans l'église où je retrouvai mon ami le prédicant tout baigné de larmes. Il me dit en me serrant les mains ces paroles courtes mais expressives: « Mon père! priez pour moi.»

Je lui recommandai encore d'étudier le livre que je lui avais donné et d'examiner à fond la vérité de la foi catholique. - J'ai la confiance que Dieu aura pitié de son âme, qu'une semence de conversion définitive a été jetée dans son cœur et que, réuni enfin à la véritable église, bâtie sur le roc par le Christ lui-même, lui aussi pourra vraiment prier.

Tout à vous dans le Seigneur.
F. E. Weninger, S.J.

Amérique Méridionale. (Brésil)

Province de St. Paul - Mission donnée à Serra-Negra par le R. P. Biolchini

(Traduit du journal de St. Paul, à Ordem 1er Mai 1874.)

Serra-Negra, 18 février 1874.

Monsieur le Rédacteur,

Vous connaissez la guerre d'extermination que la franc-maçonnerie a déclarée à l'Eglise de Dieu, non seulement au Brésil, mais dans tout l'univers; tous les moyens sont mis en œuvre par cette grande ennemie, même les plus immoraux et les plus ridicules pour obtenir une victoire pleine d'ignominie.

L'Eglise accepte la lutte, semblable au rocher qui soutient sans faiblir l'effort des vagues conjurées; elle la place sur le terrain des principes, et ses armes sont la vérité et la justice.

La franc-maçonnerie en dehors de ses ressources ordinaires a de plus parmi nous l'avantage de voir son chef dans le conseil de la couronne, entouré de l'armée de ses fidèles, et maître des destinées de ce bon peuple Brésilien qu'il trompe si grossièrement.

L'église n'a pas tant d'appuis; mais elle compte sur le dévouement et sur la constance de ses fils et elle se repose dans son indestructibilité, sa perpétuité et son infaillibilité, promises par son Divin Fondateur. — C'est pourquoi nous sommes sans crainte comme elle, et nous voyons venir avec

confiance l'issue finale de la lutte. - En attendant, il ne sera pas hors de propos, et sans quelques profit, même pour ceux des franc-maçons qui sont honnêtes et qui se laissent abuser, de faire connaître par le moyen de la presse, les magnifiques résultats obtenus ici par la mission qui vient de nous être donnée. Ces fruits pleins de consolation ont été recueillis dans ces mêmes jours peut-être où nos ennemis ivres d'impiété, se félicitaient dans leur aveuglement d'avoir converti tout le monde à leur secte détestée. - Le 7 février 1874. notre Vénérable pasteur, Antonio Correâ Lemo, oubliant sa vieillesse, se mettait à la tête d'une cavalcade nombreuse composée de quatre-vingts de ses paroissiens, et prenait le chemin d'Amparo, pour aller à la rencontre du R.P. Paul Bielchini, de la Compagnie de Jésus, qui, à sa demande, venait donner à Serra-Negra les exercices de la Mission.

L'entrée dans la ville se fit au milieu de l'allégresse universelle; les yeux ne se rassasiaient pas de voir le missionnaire marchant à côté du bien-aimé pasteur, et suivi d'un peuple immense. Les élèves des écoles de garçons et de filles rangés en bel ordre attendaient le Père en avant des premières maisons; quand il parut, ils se joignirent à son cortège, et tous, peuple et enfants, laissant éclater leur joie sur leur visage, le conduisirent jusqu'au presbytère où l'attendait la meilleure hospitalité.

La mission commença sans tarder; le concours du peuple fut incroyable, et ne se ralentit pas un seul jour. Au dire des anciens habitants de Serra-Negra, jamais prédicateur n'avait attiré autour de sa chaire un auditoire si nombreux et si assidu. - Il fut obligé sur les instances de la multitude, de se transporter sur la place publique, si grande était l'avidité de ce bon peuple à entendre la parole de Dieu. - Le nombre des confessions fut aussi grand que possible, étant donné le petit nombre des confesseurs. A la Sainte Table, on compta plus de 4.400 communiants; mais beaucoup de fidèles, par manque de prêtres ne purent s'en approcher. Le respect, la foi, la piété de toute cette population furent vraiment admirables. Faute de ressources pour se procurer les choses nécessaires, beaucoup de personnes s'imposèrent les plus grands sacrifices pour entendre la parole de Dieu, et vaquer à l'affaire de leur salut. - Nombre de concubinaires renoncèrent à leur vie scandaleuse et renvoyèrent leurs femmes; quarante mariages illicites furent bénits et consacrés par l'église.

Une croix fut destinée à perpétuer le souvenir de cette belle mission. Treize charpentiers de la ville se chargèrent du travail, et voulurent l'entreprendre à leurs frais. Ils y mirent tout leur dévouement et tous leurs soins; la hauteur totale de la croix n'était pas moins de 35 palmes. Des sculptures artistement découpées et différents emblèmes l'ornaient de toute part, et proclamaient tout à la fois le bon goût et la piété des ouvriers et des donateurs. Après la bénédiction solennelle qui en fut faite selon le rite Romain, elle fut portée processionnellement au lieu convenu pour son érection. Elle était d'un poids énorme: mais on eût dit une plume sur les épaules de ceux qui s'en étaient chargés; les principaux notables de la cité avaient les

premiers brigué cet honneur. Quand vint le moment de la dresser sur sa base, nous vîmes ce que peut la foi. Plusieurs personnes se trouvaient dans des endroits périlleux; on les avertit de se retirer. " Non, répondirent-elles, nous tomberons en morceaux; mais nous ne nous éloignerons pas de la croix." — L'opération terminée, le missionnaire fit entendre de chaleureuses et éloquentes paroles; l'auditoire s'émut et bien des larmes de componction tombèrent encore des yeux. Ces larmes furent sincères; nous en avons la preuve dans les résultats dont nous sommes les heureux témoins. En retournant au presbytère, le P. Riolchini fut comme assailli par cette multitude de près de cinq mille personnes, qui s'empressait autour de lui et cherchait en signe de reconnaissance, de respect et de vénération à baiser ses mains. Il lui fut impossible d'échapper à cette démonstration populaire; il y perdit tous ses efforts, et ce ne fut qu'après deux heures et demi de travail qu'il put prendre quelque repos.

Le lendemain matin, il conduisit la foule au cimetière. Là, dans un discours plein d'onction et de piété, il démontra la nécessité et l'utilité des suffrages pour les âmes du purgatoire, et ses paroles remplies de la ferveur apostolique versèrent dans tous les cœurs la consolation chrétienne et l'espérance. — Un jour du départ, une escorte d'honneur de 500 hommes à cheval voulut accompagner l'infatigable missionnaire jusqu'à Amparo, et lui donner cette dernière preuve de reconnaissance. Le refus et la délicatesse de l'excellent Père ne purent empêcher cette escorte d'aller au moins jusqu'à une lieue de Serra-Negra; mais à cet endroit, ses instances réitérées obtinrent d'elle qu'elle consentit au moins en partie, à rebrousser chemin. MM. Antonio José Pinheiro et Antonio Correa Leme, et plus de 200 cavaliers allèrent jusqu'à Amparo.

Honneur à ce bon peuple, qui dans la simplicité antique de sa foi, a su donner aux impies et aux indifférents des leçons de piété, de respect et d'amour pour notre Sainte Religion!

Que les bénédictions du ciel ne cessent de tomber sur ce bon peuple qui sait encore craindre Dieu, et ne rejette pas les grâces Divines.

France. (Lille.) Couronnement de Notre-Dame de la Treille.

*

Les détails qui suivent sont extraits de plusieurs correspondances et journaux, et sont connus sans doute d'un grand nombre de nos lecteurs. Nous avons cru cependant qu'il serait bon de les réunir, et que nos Pères, particulièrement ceux qui travaillent dans les missions lointaines, aimeraient à voir la part prise par notre Collège naissant de St. Joseph de Lille dans la grande manifestation du 21 juin dernier. Nous ne faisons que reproduire les documents que nous avons entre les mains.

II.

On lit dans le " Programme de la procession générale."

Dès sa première entrée à Lille, en 1592, la Compagnie de Jésus s'efforça de promouvoir le culte de l'Immaculée Conception et de N.D. de la Treille.

L'Immaculée Conception était le vocable de l'église de l'ancien collège des Jésuites ; et l'an 1634, quand la Cité se consacra solennellement à N. Dame de la Treille, les écoliers des Pères ne manquèrent pas de s'associer à ce grand acte. " Vêtus d'habits magnifiques, tenant à la main des écussons artistement travaillés et tout resplendissants d'or, ils se rendirent en bel ordre à la chapelle de Marie ; là, ils firent, en leur nom et au nom de leurs parents, l'offrande de leurs écussons, qu'ils laissèrent suspendus aux murs du sanctuaire." (P. Vincart.)

S'inspirant de ce souvenir, les élèves du nouveau collège St Joseph s'avanceront en trois bataillons, représentant, par trois groupes de personnages historiques, le culte de Notre-Dame de la Treille aux époques principales de son histoire. L'époque Mérovingienne est représentée par le 1er bataillon, marchant sous la conduite de Lydéric, premier Forestier de Flandre. Entouré de la jeune noblesse du pays, il va rendre ses hommages à la Vierge dont le secours lui a permis de terrasser l'oppresseur d'Hermengarde, sa mère. Le 2e bataillon figure le moyen âge, resumé en deux personnages illustres : Baudouin V, comte de Flandre, fondateur de la Collégiale de St Pierre et de la chapelle de Notre-Dame de la Treille (1066) ; et St Louis, dont le séjour à Lille, en 1255, augmenta beaucoup la dévotion à Marie. " On peut dire, ajoute le P. Vincart, que sa présence y a semé des lis de piété puisque la ville en retient encore un dans ses armes ".

Le 3e bataillon, qui escorte la Statue de l'Immaculée Conception, mène au triomphe de Notre-Dame de la Treille trois hommes qui, dans les temps modernes, ont jeté un grand éclat sur son sanctuaire. - C'est d'abord le bon Duc Philippe de Bourgogne, qui le 29 novembre 1430, vint mettre ses nouveaux chevaliers de la Toison d'Or au service et sous la protection de N.D. de la Treille. - C'est ensuite Messire Jean Le Vasseur, cet admirable Mayeur, qui, en 1634, consacra sa Cité à Marie.

C'est enfin Louis XIV, qui devenu maître de Lille, en 1667, jura devant l'autel de la Vierge, de maintenir " les lois, usages, franchises et coutumes de la ville.

Ainsi les siècles passés pourront-ils s'associer à ce dernier triomphe de Marie, qui couronne tous les autres. - C'est donc un souvenir des fêtes de 1634 que nos Pères ont eu l'heureuse pensée de faire revivre ; Le P. Lengler, Préfet des Etudes, a formulé cette pensée dans un petit écrit dont les lignes que nous venons de transcrire ne sont qu'un résumé, et dont nous demandons la permission de citer les premières paroles et les dernières

Chers enfants de Lille,

C'est à vous que j'adresse ce petit écrit. Il doit vous expliquer l'idée et le plan du cortège de l'Immaculée Conception, que vous êtes appelés à former dans la grande Procession du Couronnement de Notre Dame de la Treille. -

Je désire aussi qu'en le lisant, et en voyant passer sous vos yeux les grands exemples de vos ancêtres, vous vous animiez à vénérer de tout votre cœur cette bonne Vierge de la Treille, la Patronne de votre Cité.

Insula Civitas Virginis.
Lille, cité de la Vierge.

Ces nobles paroles, qui brillaient autrefois en lettres de feu au-dessus de l'autel de N.-D. de la Treille, doivent vous rappeler sans cesse le bonheur que vous avez, d'être nés dans une ville consacrée à Marie.

Cette consécration de votre Cité fait que vous appartenez à la Reine des Cieux de deux manières bien glorieuses, à titre de chrétiens, et à titre de Lillois. - Dès lors, quel amour filial vous devez avoir pour cette tendre Mère, et quelle confiance en une Patronne si puissante!

Depuis longtemps, je le sais, vous vous disposez à faire éclater cet amour et cette confiance aux grandes fêtes qui se préparent. - Quel plus grand bonheur pour vos Maîtres et vos Pères, de seconder, selon leur pouvoir, vos saints désirs ? - Aussi bien, ne convient-il pas que vous demeuriez à une trop grande distance de vos ancêtres. - Or, voici ce que je lis dans les annales de notre ancien collège de Lille, lors des fêtes splendides qui signalèrent la Consécration de la Cité à N.-D. de la Treille.

«. Sur les huit heures du matin, nous dit le Père Vincart, l'on entendit les tambours battre aux champs. C'était un bataillon de jeunes écoliers qui sortaient du collège de la Compagnie de Jésus, pour se rendre au sanctuaire de Notre-Dame.

Ils tenaient à la main des écussons, artistement travaillés, tout resplendissants d'or et portant les titres des Litanies de la Ste Vierge. Ils étaient vêtus d'habits magnifiques, et ils marchaient en bel ordre, comme des soldats rangés en bataille. Arrivés dans la chapelle de N. D., ils lui firent, un à un, en leur propre nom et au nom de leurs parents, l'offrande de leurs écussons.

Ces pieux objets devaient être suspendus comme autant d'ex-voto, aux murs de la chapelle. Longtemps, en effet, ils firent l'ornement du sanctuaire, et racontèrent aux âges suivants la piété des enfants de Lille."

Un si bel exemple ne devait-il pas être proposé à votre imitation ? Et ne serez-vous pas jaloux de marcher sur les traces de ceux qui ont fait à votre Cité un si beau renom de religion et de vertu ?

Vos Maîtres aussi ont trouvé dans le zèle de leurs prédécesseurs, un puissant aiguillon qui les presse de ne rien négliger pour la glorification de Marie. - Le bel ordre dans lequel marchaient vos aînés de 1634, en se rendant au sanctuaire de N.D. de la Treille, leur a donné l'idée de vous disposer, comme eux, en bataillons, escortant la statue de la Reine des Cieux. De plus, il leur a semblé qu'ils feraient une chose également agréable à la Ste Vierge et à votre Cité, en représentant, par quelques groupes de personnages historiques, le culte de N.D. de la Treille, aux époques principales de son histoire : à l'époque mérovingienne, au moyen-âge et dans les temps modernes.

Vos familles ont applaudi à notre dessein, et leur pieuse libéralité vous permettra de ressusciter pour un jour parmi vous, quelques-uns de ces nobles Forestiers, de ces Comtes, de ces Rois, qui ont réjoui du spectacle de leur piété la Basilique de Notre-Dame de la Treille.

Les siècles passés, revivant dans leurs représentants les plus illustres, pourront ainsi s'associer à ce dernier triomphe de Marie, qui couronne tous les autres.

Tel est, mes chers enfants, l'idée qui a présidé à l'organisation de votre cortège.

Suit l'ordre du cortège : nous en avons donné plus

haut le résumé. Le P. Gengler termine ainsi:
" Voilà, mes chers enfants, le tableau raccourci du cortège de l'Immaculée Conception dont vous ferez partie. - Un si beau dessein n'est-il pas au-dessus de vos forces ? N'eût-il pas été mieux d'être plus modestes et de viser moins haut ? Mais qui pourrait vous en faire un reproche ? Pour Marie, comme pour Jésus, n'est-il pas vrai de dire :

Quantum potes, tantum aude,
Quia major omni laude,
Nec laudare sufficis.

" Du reste, en faisant reparaître au milieu de votre Cité tous ces grands hommes qui ont donné de si magnifiques preuves de leur piété envers Marie, vous aurez fait entendre, avec la voix des siècles, la voix la plus éloquente, celle de l'exemple.

Voilà, se diront les enfants de Lille, voilà ce que nos pères ont fait pour Marie ; serons-nous moins généreux à son égard ? Et les cœurs les plus refroidis sentiront renaître en eux l'amour de leur bonne Dame de la Treille.

" Et maintenant, vous dirai-je avec l'historien de la Vierge de Lille, notre vénérable P. Vincart, vous pouvez remarquer dans ce narré et déduit, comme la Ste Vierge ayant choisi vostre Ville pour y dresser sa Cour de grâce et de bénédiction, elle vous a fait connoître par tout le monde. L'Italie, l'Espagne, la France et l'Allemagne sont venues admirer les merveilles que la Vierge a operées chez vous, désirans de participer à ses faveurs.

" Que reste-t-il donc, Peuple chery de la Vierge, sinon de poursuivre la piété que vos ancestres ont commencée, et de donner de la matière aux Escrivains qui viendront après nous, de grossir et d'embellir cette Histoire. Il m'est advis que la Ste Vierge vostre Patronne, se complaisant dans l'affection que vous luy portez, et que vous faites connoître par les œuvres, vous adresse ces paroles de St Paul aux Philippiens, ch. 4. : Gaudium meum et corona mea, sic state in Domino, charissimi. Soyez donc constans à contribuer à ma joye et à l'éclat de ma couronne ; et puis que mon diadème n'est autre chose que lumière, soyez des enfants de lumière, dans la pratique des vertus, afin de luire un jour éternellement avec mon Fils, et avec moy, et avec tous les Saints et Bienheureux dans le ciel."

C'est là aussi, mes chers enfants, le plus cher de mes vœux pour vous.

Votre Préfet des Etudes, A. Gengler, s.j.

Lille, 16 juin 1874.

Le cortège de l'Immaculée Conception fut très-remarqué. Il convient, dit l'Univers, de signaler à part le groupe de l'Immaculée Conception, formé par les élèves des Pères Jésuites, s'avançant en trois bataillons, qui en trois groupes historiques, représentent le culte de N. D. de la Treille aux époques principales de son histoire. "La vraie France" "la semaine religieuse du Diocèse de Cambrai" et à leur suite toutes les feuilles qui ont rendu compte de la fête, ont eu une mention spéciale pour le cortège de l'Immaculée Conception.

Que la gloire en revienne à la bénie Mère de Dieu.

III.

Le lendemain, 22 juin, visite de Son Eminence le Cardinal Archevêque de Cambrai et d'un grand nombre de Prélats au Collège St Joseph.

" Le lundi, 22 juin, à dix heures et demie, ra-

conte la "Semaine religieuse de Cambrai" l'école libre de St Joseph recevait la visite de Son Eminence, entourée de la plupart des Prélats qui avaient assisté au Couronnement de N.D. de la Treille.

C'étaient, avec Mgr. l'archevêque de Tours, NN. SS. les Evêques d'Arras, d'Amiens, de Beauvais, de Limoges, Mgr de Marguerie, ancien évêque d'Autun, Mgr. Mermillod, le noble exilé de Genève, et le révérendissime abbé des Prémontrés.

La petite fanfare du collège salua les Prélats, à leur entrée dans la grande cour. Les groupes historiques qui, à la procession du couronnement avaient servi d'escorte à l'Immaculée Conception, conduisirent Son Eminence jusqu'à l'estrade dressée sous le portique des classes. Tout autour étaient rangés les 350 élèves des Pères Jésuites, et derrière eux, jusqu'aux grands arbres de la cour, se tenaient pressés les parents, accourus en grand nombre à cette petite fête de famille. Après une courte et brillante ouverture, on vit se détacher des groupes trois jeunes orateurs, qui vinrent complimenter Son Eminence et les prélats, dans un langage conforme aux personnages qu'ils représentaient.

Le vainqueur de Chinaert avait délivré sa mère par le secours de Marie: les élèves de St Joseph, appelés aussi à défendre un jour une Mère, la Ste Eglise catholique, contribueront à la défendre et à la délivrer en se confiant à Marie.

Les croisades, closes par St Louis, ont échoué en apparence, mais triomphé en réalité: telle est souvent de nos jours la croisade pacifique de nos Evêques; mais leurs défaites ne sont-elles pas triomphantes à l'envi des plus belles victoires?

"Aultre n'auray" c'était la devise que le duc Philippe donnait à ses chevaliers de la Toison-d'Or, en leur remettant la décoration de l'Ordre: ce sera, plus que jamais la devise de la cité de Lille, engagée d'honneur et par sa consécration de 1634, et par cette dernière solennité du Couronnement, à se dévouer tout entière au service de Marie, Mère de Grâce, et à mettre en elle toute sa confiance. - Tels furent, en substance, les discours prononcés par Lydéric, par St Louis et par le Duc de Bourgogne. - Quand le chœur des jeunes musiciens du collège eût chanté le Prince, le Pasteur, le Père, Ch. Emin. le Cardinal adressa à ses chers enfants de St Joseph quelques paroles, dans lesquelles il n'oublia point la Compagnie qui, depuis trois siècles, a toujours eu pour mission spéciale l'éducation de la jeunesse, et leur donna sa bénédiction, qui fut accompagnée de celles des autres Evêques.

Les tambours de nouveau battirent aux champs, les clairons reprirent leur joyeuse fanfare. - Les familles, en se retirant, emportaient un seul regret, c'était de n'avoir pu prolonger d'une heure une réunion si brillante et si douce.

Monseigneur Mermillod ajouta la "Vraie France" était venu aussi témoigner aux RR. PP. Jésuites, ses anciens maîtres de Fribourg, de son attachement et de ses sympathies pour leur nouvel établissement de Lille. Nous avons appris depuis, combien il lui en avait coûté de ne pouvoir, vu le peu de temps que Son Eminence pouvait consacrer à cette visite, adresser quelques paroles de félicitation et d'encouragement à cette nombreuse jeunesse, dont la veille il avait si chaleureusement applaudi le défilé sur la place du Couronnement,

du haut de l'estrade des Evêques. Mais avant de quitter notre ville, l'illustre prélat a voulu se dédommager du sacrifice que les circonstances avaient imposé à son cœur, quelques jours auparavant.

A peine revenu de Cambrai, Mgr. Mermillod faisait savoir au R. P. Recteur que sa dernière matinée serait pour l'école St. Joseph. - Hier matin, en effet, à sept heures et demie, il célébrait le saint Sacrifice dans l'église de l'Immaculée Conception, où s'étaient rendus les élèves, les Pères, et un assez grand nombre de familles, qu'il avait été possible d'avertir de cette dernière réunion.

Après la Messe, Sa Grandeur adressa aux élèves une de ces allocutions à la fois gracieuses et brûlantes, qui charment, touchent, enlèvent le cœur, et l'attachent, par un amour plus pur et plus ardent à N.S.J.C., à la Ste Vierge, à l'Eglise et au S. P..

" Mon premier besoin, disait-il à ses jeunes auditeurs, est de vous féliciter des éclatantes manifestations de votre foi et de votre piété, en ces grandes fêtes du couronnement de N.-D. de la Treille; oui, soyez bénis, soyez félicités de votre belle et noble tenue, de vos chants, de la splendeur de votre cortège, comme aussi de la prière que mercredi dernier, à votre pélerinage à N.D. de la Treille, vous avez fait entendre d'une voix si ferme à travers les rues de votre grande cité." - Puis, l'éminent orateur exhorta les élèves à augmenter de plus en plus, pendant leurs années de collège, et à conserver précieusement toute leur vie, un triple trésor: le trésor de la foi, le trésor de la pureté et celui du courage.

Des traits charmants venaient de temps à autre émailler cette parole toujours suave et forte, si bien faite pour pénétrer les cœurs et y laisser une impression céleste. A l'épitaphe païenne, qui déshonorait la pierre sépulcrale d'un jeune Romain de 14 ans, " bidno saltavit et placuit," l'orateur opposa, dans un contraste frappant, la dernière parole du B. Berchmans, admirable écho d'une vie de foi, de piété, de vigueur chrétienne et de pureté: Cum his tribus libenter morior, avec quelle joie je meurs armé de ma croix, de mon chapelet, du livre de mes règles.

En parlant du courage, dont le jeune chrétien doit faire provision pour l'avenir, l'illustre conférencier de la foi a vivement impressionné son auditoire, en rappelant les grandes luttes que la défense de la vérité et de la foi impose aux enfants de l'Eglise, à ceux-là surtout que le Christ appelle à l'honneur d'être les évêques des âmes.

" L'avenir, disait-il, est encore voilé à nos yeux. Quelle sera votre place, quelle sera votre mission dans l'Eglise de Dieu? Peut-être serez-vous appelés à la défendre par les sueurs d'un labeur pénible, ou par l'effusion de votre sang sur un champ de bataille. Peut-être aurez-vous une gloire plus belle, et une mission plus difficile, celle de la servir comme prêtres, comme religieux; et qui sait? peut-être sera-ce avec un caractère plus auguste encore. De notre cher collège de Fribourg, où j'ai eu l'inappréciable bonheur d'être élevé par les maîtres vénérables qui vous dirigent, il est sorti, à ma connaissance, quatre évêques, dont l'un est missionnaire au fond de la Chine, l'autre est apôtre dans les Indes; le 3ème est mort martyr de la foi sur les chemins de la Sibérie et moi, le dernier de tous, admis néanmoins à mon tour à participer au calice du Seigneur.

C'est dans les leçons de nos maîtres et de nos Pères de Fribourg que nous avons puisé ce courage de la foi qui nous est maintenant si nécessaire. Vous êtes à la même école : armez-vous comme nous, pour les luttes de l'avenir. C'est une si grande chose que de pouvoir dire, mon cœur est prêt, il est prêt au travail, il est prêt au combat.

" Quoiqu'il en soit, mes enfants, quelque soit la place que Dieu vous réserve, voici la prière que tout à l'heure je faisais pour vous : Si jamais Dieu vous fait l'insigne honneur d'être exilé de quelque lieu pour votre foi, pour l'Eglise, pour le St. Siège, que jamais du moins il ne vous exile de son amour, que jamais vous ne soyez exilés du cœur de Jésus, exilés de l'Eglise, de ses saints Sacrements, exilés du cœur de la Ste Vierge, votre mère, du cœur de vos parents et de vos maîtres. Si vous gardez ces amours, quoi qu'il arrive, vous êtes heureux dans le temps et pour l'éternité. "

Après avoir appelé la bénédiction de Dieu sur la jeunesse de Lille, réunie à ses pieds, Mgr Mermillod, se tournant avec une grâce charmante vers le R. P. Recteur, lui demanda la permission d'envoyer son dernier adieu à ses chers enfants "sous la gracieuse enveloppe d'un congé." Ce qui fut octroyé à l'instant même.

A dix heures, Sa Grandeur quittait Lille.

III.

Il reste un mot à dire de la visite que l'illustre Evêque de Genève fit la veille même du 21 juin au cercle catholique de Lille. Ce cercle est actuellement confié au P. Joseph Jenner.

Il avait été fondé en 1868 sous la direction du P. Braun ; Mgr Mermillod avait fait entendre à cette occasion d'éloquentes paroles. Après six ans d'absence, il venait revoir et confirmer celui qu'il avait baptisé :

Les vastes salons du Cercle, raconte l'Univers' étaient comblés et débordaient. Aux premiers rangs brillaient les épaulettes de trois généraux et d'autres officiers supérieurs qui font partie de l'Œuvre des cercles. Reçu aux acclamations répétées des membres du cercle et des invités venus de toutes les contrées de France et de Belgique, Mgr Mermillod prit place au fauteuil de la présidence. Le jeune président du cercle, M. Maurice Scalbert, élu par cette jeunesse catholique de Lille, si fervente, si hostile au catholicisme libéral et si ferme dans sa foi, lut alors une adresse énergiques dont je voudrais pouvoir donner autre chose que le résumé. Après avoir rappelé les conseils que Mgr Mermillod donnait aux fondateurs du cercle, en 1868, et les prévisions que l'évêque d'Hébron laissait échapper alors, il a insisté sur le caractère de la lutte qui déjà s'entrevoyait. Le flot révolutionnaire monte sans cesse, disait Mgr Mermillod, veillez sur le navire et que l'équipage se garde.

Depuis, hélas ! ces prévisions se sont tristement confirmées. Après avoir décrit le spectacle des maux qui nous entourent, après avoir flétri l'hypocrisie des libéraux qui ne se servent de leur prétendue liberté que pour pervertir le peuple et pour écraser le droit, l'orateur a mis en regard la fière attitude de l'épiscopat qui pourra sauver le monde, si le monde veut être sauvé.

Quand eurent cessé les bravos dont cette adresse

avait été couverte, Mgr Mermillod se leva. Vous venez, a-t-il dit, de me rappeler un bien doux souvenir. Oui, il y a six ans, je bénissais votre cercle, je lui donnais le baptême, pour ainsi dire; aujourd'hui vous me conviez à lui donner la confirmation; mais vos paroles me prouvent que ma confirmation s'adresse à de fiers chrétiens déjà confirmés dans la foi. Prenant alors occasion des paroles prononcées en 1868, et qu'on venait de rappeler, Sa Grandeur en a tiré la conclusion que les événements eux-mêmes se sont chargés de poser. Qu'est devenue la France, qu'est devenu le monde, pour avoir méprisé les enseignements de l'Eglise? Surtout qu'en adviendra-t-il? car nous ne sommes pas à la fin des conséquences dont les principes funestes ont été posés de longue date par les peuples trompés et les souverains aveugles. Pourtant il reste des motifs d'espoir. Faisant alors un retour sur la vie catholique du peuple belge dont il venait d'être témoin, Mgr Mermillod a donné aux catholiques de ce pays l'éclatant hommage auquels ils ont droit; puis revenant aux fêtes de Lille: Il me semble, a-t-il dit, en considérant les splendeurs dont vous entourez Notre-Dame, et l'élan de ce peuple dont vous êtes l'admirable élite, que je n'ai pas traversé de frontières et que je ne pouvais mieux couronner quelques jours d'un si consolant apostolat. Est-ce assez, néanmoins, que ce que vous faites? Non, il faut redoubler de courage et de zèle, parce que l'ennemi redouble de rage. Il faut surtout prêcher et pratiquer la vérité intégrale. Nous périssons par les transactions et les timidités. Ce qui seul nous sauvera, c'est l'affirmation sans réserves de toute la vérité. Demandez, s'est-il écrié, aux vaillants militaires qui sont ici. Quand deux armées sont en présence, est-ce qu'on se préoccupe de transactions quelconques? Est-ce qu'elles sont possibles? Se soucie-t-on alors des détails qui n'ont rien à faire avec le grand effort qui s'annonce, et qui ne pourrait que l'entraver? On va droit à l'ennemi, et l'on a raison, parce que de la décision dépend la victoire. Eh bien, nous, catholiques, n'agissons pas d'autre sorte. Allons droit à l'ennemi sans nous attarder avec ceux qui nous détournent du combat sous prétexte qu'on pourrait établir entre les ennemis de l'Eglise et nous quelque conciliation. Les interprétateurs, ici, font l'office des traîtres. Prenons la vérité dans son texte et ne biaisons pas. Car, quand le Pape commande, nul n'a le droit de méconnaître ou de déguiser sa voix. En agissant de la sorte, serons-nous des fanatiques, comme on nous appelle quelquefois? En effet, j'ai souvent entendu cette parole, que je ne puis me défendre de trouver toujours étrange. On dit donc que les évêques ne sont pas de leur temps et ne savent pas servir les intérêts de leur pays. Ah! c'est qu'il y a deux façons d'être de son temps et de servir son pays. On bien l'on est flatteur de son pays et on le perd, ou bien l'on est son serviteur, comme le médecin et la sœur de charité, et l'on n'a souci que de le sauver. C'est ainsi qu'est Pie IX aux regards du monde, et c'est ainsi que nous sommes à son imitation. Les droits de l'homme ne peuvent être protégés que par les droits de Dieu. Et c'est pourquoi la persécution nous atteint sans nous ébranler. Quand on a Dieu sur la tête, le monde autour de soi et les siècles pour piédestal, on peut

se tenir debout sans crainte ni de la ligue des peuples ni de la conspiration des rois.

Les membres du Cercle catholique, comme la "Semaine" de Cambrai, se souviendront toujours de ces grandes paroles.

La soirée du 20 juin laissera dans leurs esprits et dans leurs cœurs un impérissable souvenir. Ainsi quand le R. P. Jenner a remercié Monseigneur de sa présence et de sa parole, il n'a été que l'interprète de toute l'assemblée en priant Sa Grandeur de vouloir bien continuer son ministère au Cercle catholique et de revenir souvent apporter le Pain des forts à l'enfant qu'il avait baptisé et qu'il venait de confirmer. - Monseigneur a béni l'assistance, et tous se sont retirés heureux et ravis et répétant avec le R. P. Jenner : Vive Pie IX ! qui a sacré Mgr l'Evêque de Genève ; Vive Mgr l'Evêque de Genève qui a glorifié Pie IX ; Vive Notre-Dame de la Treille ! qui délivrera Pie IX ; Vive Notre-Dame de la Treille ! qui rendra Mgr Mermillod à Notre-Dame de Genève.

Station Quadragésimale de Valognes. (Manche.) Prêchée par le R. P. Boulleau.

Commencée sous des auspices peu favorables, la station ne tarda pas, Dieu aidant, à produire de sérieux et consolants résultats : Dès l'abord petit était le nombre des auditeurs. La gravité, ou si l'on veut la froideur Normande plus accentuée à Valognes que dans le reste de la province, s'opposa à toute manifestation sympathique. Beaucoup de femmes, quelques hommes seulement (rari nantes in gurgite) formaient l'auditoire dont l'attitude parfaitement calme et légèrement endormie était loin de fournir suffisante matière, humainement parlant à l'entrain du prédicateur. Convaincu de l'impérieuse nécessité d'intéresser ces intelligences solides, mais difficiles à s'ouvrir au premier aspect de la lumière, il résolut d'essayer d'un procédé peu usité jusqu'alors, (dans cette ville du moins) en convoquant les hommes à des conférences dans lesquelles les sujets les plus actuels seraient traités. Pour exciter davantage le zèle des indifférents, en éveillant leur curiosité, il s'engagea à réunir toutes les objections verbales ou écrites, promettant de les résoudre du haut de la chaire sans en altérer ni le fond ni la forme.

Ainsi fut fait. Dès le premier soir (ces entretiens avaient lieu à 7 h. ½) la foule était relativement considérable ; le lendemain et jours suivants les hommes encombraient les places, et ne laissaient aucun espace vide. Les femmes se plaignirent de ce que le Missionnaire infidèle à la tradition de certains prédicateurs précédents, ne parlait pas pour ce sexe dévot en faveur duquel, disait l'une d'elles, esprit fort et suffisamment cultivé, l'Eglise avait réservé une oraison spéciale (pro devoto femineo sexu). Quoi qu'il en fut, les séances étaient parfaitement suivies, et les hommes commençaient à goûter la parole Divine.

Cependant, à part quelques uns très-faciles à compter, la masse restait inerte, et pratiquement parlant, aucun retour propre à faire impression n'avait encore eu lieu au 3e. jour de la 2e. semaine.

Mais Dieu qui se réserve l'heure, et qui seul dispose quand le serviteur propose, Dieu fit naître une occasion favorable, qui détermina un véritable concours de conversions.

Le premier avocat de la ville, M. Cy., jeune, riche et récemment marié; se posait comme le défenseur et le propagateur de la doctrine Renan, si tant est que l'on puisse qualifier de doctrine l'amas confus de ces élucubrations mal digérées d'Outre-Rhin. Honnête, charitable; je veux dire généreux, ne regardant pas l'argent comme le considère l'avare, M. Cy. avait une très-grande influence sur la partie intelligente de l'aristocratique société Valognaise. Le vénérable doyen, M.M. les Vicaires, les membres les plus haut placés de S. Vincent de Paul Declarèrent que si M. Cy. pratiquait, Dix ou douze incrédules, ou paisant pour tels, suivraient son exemple. Sa jeune femme pieuse d'une piété solide et pleine de sens, priait le prédicateur de solliciter une entrevue. Celui-ci crût plus à propos de s'abstenir, cette démarche lui paraissant être de nature à plutôt surexciter l'orgueil de l'avocat qu'à le ramener à la foi.

Les choses en étaient-là, quand M. Cy. fit demander au Père de discuter avec lui certains points de doctrine. Ils furent résolus à sa satisfaction, ce qui entraîna de plus intimes relations. Mais ... pas un mot de confession. Enfin le 8e jour à l'issue du sermon fait sur la Samaritaine, il se précipita (le terme est exact) dans le confessionnal, et sans ombre de respect humain, traversa les rangs pressés des hommes de toute condition et de tout âge qui remplissaient la grande nef, répandant de vrais flots de larmes, et Dieu reconquit cette âme, convaincu d'abord, maintenant pénétrée et gagnée. - Il serait difficile de redire l'impression produite par ce retour soudain. Le même soir, le Père dût rester de neuf heures à 11½ ½ au confessional, et entendre 25 hommes une première fois. Le branle était donné: le sang normand long à s'échauffer est singulièrement ardent, une fois qu'il s'enflamme, noble et virile qualité qui rend ces conversions stables et persévérantes, au contraire de tant d'autres qui ne sont que le résultat chancelant d'une impression vive mais fugitive. La vue du changement opéré dans l'intelligence et le cœur de M. Cy. fut l'occasion d'un mouvement général: si bien que les confessions étant comptées une à une, il y avait à la fin de la dernière semaine pour ne parler que des effets les plus marquants, 216 confessions générales d'hommes en retard de 7 à 35 et 40 ans, sans compter des femmes en assez grand nombre. Le Père eut encore le bonheur de ramener un Janséniste qui ne s'était pas confessé depuis 69 ans: et sa conversion vint à propos, car huit jours après Pâques Dieu le prenait sans lui donner le temps de se reconnaître. - Il y eut aussi deux retours à la véritable Eglise dans une famille Anglaise dont plusieurs membres étaient déjà catholiques.

Ces faits et plusieurs autres réduisirent enfin le dernier et le plus terrible adversaire de la parole Catholique; âgé de 71 ans, cet homme très-intelligent mais d'une intelligence discutante et raisonneuse, luttait contre sa conscience, et voulait légitimer cette résistance pratique en lui donnant pour base et appui des principes qu'il appelait Scripturaux. Plusieurs fois réduit au silence dans des entretiens particuliers, il avait promis de se confesser si le Père résolvait publiquement une dernière objection relative

à la confession auriculaire. Dieu permit que le succès répondit au désir du prédicateur, et le même soir (mardi saint) la promesse faite était tenue. Le vieillard rentrait dans la voie du salut par la porte du confessional.

Tels sont les incidents principaux qui ont signalé cette station et marqué le passage du Maître Jésus. - La communion générale fut très-nombreuse, sans doute; mais ce qui la rendit plus émouvante, ce fut la présence d'hommes du monde depuis longtemps déshabitués de se mettre à genoux aux pieds de la Ste Table.

Quant aux femmes, inutile de dire qu'elles manifestèrent là, comme ailleurs, une piété très-édifiante, et que leur concours pendant les deux retraites (Dames et jeunes filles) fut aussi considérable que le permettait la grandeur de l'église.

Que si l'on voulait avoir le sentiment général au sujet de cette période de prédication, il suffirait de rapporter ce qu'en disait l'un des journaux de Valognes, imprimant ce qui suit, après le départ et sans l'assentiment du Père.

Cet article résume avec assez de précision les sujets traités par le prédicateur et le mode de ses entretiens.

Extrait du journal de Valognes.

La station du Carême a été prêchée cette année, à Valognes, par le R.P. Bouilleau de la Compagnie de Jésus. - Durant le cours des exercices de cette station, l'église St Malo avait peine à contenir le nombre toujours croissant des fidèles avides d'écouter cette parole si claire, si précise et si éloquente. Jamais Valognes n'a entendu dans sa chaire un orateur plus distingué, possédant à un plus haut degré cette puissance d'élocution, cette ingénieuse et saisissante exposition des dogmes de la religion. Quelle justesse et quelle précision dans ses comparaisons, et aussi que de vérité dans ses appréciations. Comme il a su en quelque sorte nous faire toucher du doigt chacune de nos plaies sociales, sans jamais effleurer la politique, à laquelle ses conférences sont toujours restées étrangères. - Dans ses fréquentes instructions, il a toujours poursuivi le même but: reconstituer la famille par l'influence de l'homme, par sa dignité; relever nos mœurs françaises si dissolues, combattre sans relâche ce flot toujours montant des jouissances matérielles, substituer au luxe effréné et aux frivolités ruineuses qui ont fait notre perte, la vertu, le travail, l'obéissance et la soumission.

Il faut, a-t-il constamment répété, que l'homme soit le chef dans la famille comme il l'est dans la société. C'est parce qu'il a cessé d'avoir le respect de lui-même, de sa dignité, que ce respect et cette dignité lui ont été contestés en quelque sorte au sein même de la famille. C'est parce que la génération actuelle a cessé d'être chrétienne, qu'elle a cessé d'avoir en elle les vertus qui font les bons citoyens et enfantent les héros. - Nous sommes heureux aujourd'hui de constater les consolants résultats obtenus parmi nous par ce savant et éloquent prédicateur. Dimanche, un nombre considérable de fidèles se pressait autour des autels pour recevoir la Ste communion. - Si, dans le cours de cette station, le P. Bouilleau n'a reculé devant aucunes fatigues, s'il s'est multiplié avec un zèle au-dessus de tous éloges, en revanche il a le bonheur d'emporter de Valognes cette pensée consolante que ses efforts ne sont pas demeurés stériles et que la semence qu'il a répandue produira

encore de nouveaux fruits. - Aussi, croyons-nous être l'interprète de notre population en affirmant que le R. P. Boulleau emporte avec lui la sympathie et la reconnaissance de nos concitoyens, et que le souvenir du bien qu'il a fait se conservera toujours parmi nous.

Angleterre.

Lettre des Théologiens de Ditton-Hall. (Province dispersée d'Allemagne) au R.P Provincial d'Angleterre.

Le 28ième de Décembre 1873.

Mon Révérend Père Provincial

Naguère, quand votre Révérence honora de sa présence notre première dispute théologique, nous lui exprimions de vive voix nos sentiments de gratitude: aujourd'hui à l'approche du nouvel an, c'est pour nous un devoir, et un devoir bien doux d'en réitérer le témoignage. Avec l'année qui se termine, aura passé aussi pour nous notre première année d'exil, si on peut appeler exil notre séjour sur une terre hospitalière et au milieu de frères chéris; année fertile sans doute en labeurs et en souffrances pour le Seigneur, mais plus riche encore de bienfaits célestes; année où il nous a été donné, plus que jamais auparavant, d'éprouver la délicatesse de cette charité qui lie intimement entre eux les membres de la compagnie, et qui sans souci de la diversité des nations étrangères, nous unit en un seul corps sous notre chef commun et divin capitaine Jésus-Christ N.S..

Si l'on nous eût dit il y a un an, à notre départ de Maria Laach: En Angleterre non seulement vous trouverez à souhait, maison, facilité pour le travail, calme indispensable à l'étude et tout ce est nécessaire à la vie, mais rien même ne vous manquera de ce qui en fait l'agrément et le charme, Qui eut osé croire à de semblables paroles, à de si merveilleuses promesses? Et cependant ce que nous n'osions espérer, ce qui dépassait nos désirs et notre attente, nous le voyons réellement accompli, et nous confessons le tenir de la divine bonté par l'entremise de Votre Révérence.

Nous avons trouvé une patrie nouvelle, de généreux bienfaiteurs et les frères les plus affectueux.

Aussi prions-nous chaque jour le Seigneur d'accorder en retour à Votre Révérence et à tous les Pères et Frères de la Province d'Angleterre, comme à nos bienfaiteurs, l'abondance de sa grâce et la vie éternelle. Et spécialement aujourd'hui, en ce renouvellement de l'année, nous appelons de nos vœux les plus sincères sur Votre Révérence toutes sortes de bénédictions. Nous prions le Seigneur d'être en ces temps malheureux et dans l'emploi si laborieux de gouverner une province entière votre secours et votre soutien.

Oui, pour tous vos bienfaits de l'année qui vient de s'écouler, nous demanderons, non pas cette année seulement mais durant notre vie toute entière, que la plus précieuse récompense vous soit accordée par Celui qui a dit:

" J'étais étranger et vous m'avez accueilli .... Venez, les bénis de Mon Père."

Nous nous recommandons instamment aux prières et S.S. Sacrifices de Votre Révérence De Votre Révérence. Infimi in Christo filii.

Les Théologiens de Ditton-Hall.

Irlande.

Fête à Clongowes à l'occasion de la pose d'une première pierre.

(Extrait d'un journal de Dublin.)

L'antique collége de Clongowes près Dublin a eu le jour de la fête de St Louis de Gonzague, la plus belle de toutes ses réunions. Tous les nobles fidèles de sa magnifique avenue se sont rencontrés par centaines Dimanche dernier l'élite des anciens élèves. Embrassant une période de soixante années, ils représentaient 15 générations du collége.

Clongowes date de 1814; or chacune des années comprise dans cette longue période et certainement chaque classe avait là ses représentants. Occupant les plus hautes positions sociales, et plusieurs mêmes habitant des régions éloignées, ils ont voulu sur la gracieuse invitation du Révérend et très-aimé Père Carbury, venir à Clongowes comme de pieux pélerins à une source bénie, pour y rafraichir et y renouveler les souvenirs et les traditions de leur enfance. A la tête des plus anciens était Sa Grandeur monseigneur Lynch, évêque coadjuteur de Kildare et Leighlin. Dans sa réponse au discours du R.P. Recteur, avant la bénédiction de la première pierre, Sa Grandeur retraça en termes émus et touchants les souvenirs de sa vie d'écolier à Clongowes 50 ou 60 ans auparavant.

On remarquait aussi parmi les anciens élèves le très honorable Cte Palles Lord, chef de la justice, et nombre des sommités du barreau, de la médecine, du commerce, enfin de tous les rangs de la société. Le nouveau corps de bâtiment doit pour se trouver en harmonie avec l'antique corps de logis, être construit dans le style des anciens châteaux crénelés du moyen âge. On le destine à une maison préparatoire pour les enfants de 7 à 12 ans, qui, entièrement séparés du reste du collége, y recevront sous une règle et un traitement spécial, les soins et l'éducation que comporte leur jeune âge.

Un train spécial amena de Dublin près de 300 Dames et Messieurs, sans conter ceux qui vinrent en calèche et toute la société des environs qui se donna rendez-vous au collége. Au nombre des assistants se trouvaient Mgr. Whelan, évêque de Bombay, Mgr Lynch, évêque coadjuteur du diocèse, Mgr Mc Cormack, évêque coadjuteur de Achonry, le Lord chef de la justice, etc. etc..

La cérémonie commença par la grand. Messe Pontificale. Elle fut célébrée par Mgr l'Evêque de Bombay assisté du R.P. O'Connell et du R. P. Green. Mgr Lynch et Mgr Mc Cormack occupaient des fauteuils dans le sanctuaire. Un chœur de nombreux musiciens exécuta avec accompagnement d'orgue et d'orchestre, des morceaux choisis de musique religieuse. Après la messe le R. P. Anderdon de la Compagnie de Jésus, ancien Vice-Recteur de l'Université de Dublin, et prédicateur déjà célèbre avant son entrée en religion, monta en chaire et prononça le Panégyrique de St Louis de Gonzague. - Jamais l'orateur n'avait charmé davantage par la richesse des idées, la beauté du langage et la vivacité du debit; et Mgr Lynch eut soin de faire plusieurs allusions très flatteuses à ce remarquable sermon dans le discours qu'il adressa lui-même avant de bénir la première pierre. - Au sortir de la chapelle, se forma une procession suivie de tous les assistants; elle se rendit au chant des Litanies à l'endroit

où la première pierre était préparée pour la bénédiction. Là, Mgr Lynch revêtu de ses habits Pontificaux s'étant assis, le R. P. Recteur s'avança et en quelques paroles courtes mais remarquables il le pria de daigner bénir la première pierre du nouveau bâtiment. Sa Grandeur répondant au R. P. Recteur lui exprima sa vive satisfaction d'avoir à célébrer cette belle cérémonie, dans un Collège qui était pour lui non seulement le plus distingué de toute l'Irlande et le plus renommé pour les résultats de son éducation, mais celui-là même où un demi-siècle auparavant il avait passé des années qu'il comptait parmi ses plus belles, et dont les précieuses leçons toujours restées présentes à son esprit et à son cœur avaient exercé les plus profondes influences sur sa vie toute entière. Sa Grandeur s'étendit alors très au long et avec une remarquable énergie sur les vrais principes de l'éducation, très différente, dit-il, de la simple instruction ou formation de l'enfant. Il félicita Clongowes d'être dirigé par un Ordre qui n'est surpassé par aucun autre dans l'Eglise pour tout ce qui regarde le développement intellectuel, moral et religieux. Après ce discours écouté avec la plus vive attention, Sa Grandeur bénit la pierre et la musique joua le *Laudate*. Le R. P. Recteur conduisit alors ses hôtes au réfectoire où un somptueux déjeuner était servi, et tandis que 600 Dames et Messieurs, y compris les 150 élèves du collège faisaient largement honneur à une si généreuse hospitalité, la musique jouait un répertoire choisi d'airs nationaux et populaires. Après le déjeuner, le R. P. Recteur et les Pères du collège promenèrent les visiteurs à travers les cours et les jardins. Et le soir un train spécial ramenait à Dublin ceux qui en étaient partis le matin. Ainsi se termina cette délicieuse journée, l'une des plus belles dans les fastes demi-séculaires de l'antique Clongowes. Et les anciens élèves en faisant leurs adieux à ces murs toujours si vénérés et si chers et à leurs bien aimés habitants, formaient cet ardent souhait:

Floreat alma Mater!...

(Varia) Chine. (Extrait d'une lettre du P. Gondar 24 Mars 1873.

Origine de la Chrétienté de Pao-Tsa.

Au temps de Kang-Hi un bonze voulait rebâtir sa pagode. Il vint quêter dans la famille Tsa, famille très à son aise. Le riche propriétaire refusa de souscrire. Le bonze voyant qu'il perd la face et que c'est fait de son entreprise si la famille Tsa refuse d'y contribuer sortit et se fit clouer à porte du propriétaire par son compagnon. Jugez s'il y eut une affaire. Le chef de la famille pour arrêter des suites encore plus fâcheuses, se rend à Chang-hai. En passant dans la Chrétienté de Tchang-kai-léou (Tsang-tsa-leu) il rencontre un chrétien de ses amis. Celui-ci lui voyant un visage triste et abattu, lui demanda la cause de ses peines. Ne m'en parlez pas, dit-il, c'est une amère désolation. Quoi donc? qu'avez-vous? parlez. - Ma fortune y passera peut-être, de ce pas je vais à Chang-hai - Exposez-moi votre affaire, peut-être pourrons-nous ici vous aider. Hélas! quelle affreuse chose: un bonze s'est cloué à ma porte, parce que j'ai refusé de lui donner mon argent pour rebâtir sa pagode. - N'est-ce que cela? répliqua le chrétien c'est

peu de chose. Retournez à l'instant, prenez votre Kia-tang, votre Tso-Kium (Dieu du foyer) et toutes vos diableries faites-en un tas, et brûlez-les devant votre maison. Voici une image du Seigneur du ciel, suspendez-la dans votre principal appartement, et déclarez-vous chrétien. - Le voulez-vous ? — Oui, bien volontiers. Ce qui fut dit, fut fait. Le bonze à l'odeur de ses diables brûlés déguerpit au plus vite; et la famille Tsa devint catéchumène. La chrétienté de Tsa-Kéa donna naissance à trois autres, Pé-wang. Nan-ivang et Tiang-che-Kiao. Ces 4 centres comptent aujourd'hui 600 et quelques fidèles. Beaucoup d'autres ont apostasié du temps des persécutions.

Autre fait assez curieux.

Une nouvelle famille chrétienne allait préparer son diner, lorsque la mère de famille remarqua près de la porte de la maison une espèce de champignons. Friande de Hiang-sin 香信 elle fait la cueillette et prépare ce mets délicieux. On se met à table. La dame commence à goûter sa champignonnade, son garçon l'imite, mais le mari tombe sur des morceaux plus solides. Soudain la femme se met à rire, son fils de même. Le mari demande pourquoi. On rit plus fort. Cependant le Père mange le fatal Hiang-sin. La mère et le fils se lèvent en riant à se tordre, le mari est pris à son tour de fou rire. Bientôt, les voilà tous trois sautant, riant, gambadant, grimaçant et roulant des yeux comme des fous furieux. Un payen épouvanté vint avertir un brave pêcheur chrétien qui faisait commerce près de là. Notre homme arrive apportant une bouteille d'eau bénite. Sans hésiter il en fait avaler une gorgée aux trois empoisonnés, et les voilà guéris à l'instant. Ils se sont bien gardés de continuer leur repas de champignon.

---

26 Mai 1873.) Visite à Zi-Ka-Wei. de l'Amiral Anglais conduit par le commandant Whyte du Cadmus.

L'Amiral a été charmant, content de tout, mais principalement enchanté des travaux du Père Colombel sur la minéralogie, etc. -

Extrait d'une lettre du P. Hende 16 avril à Wang-ngan-kein. Je suis au fond du Kiang-Si par le 26e latitude. J'ai partout été parfaitement vu et traité par les mandarins militaires, et le peuple est dans ces montagnes on ne peut meilleur. Je compte exploiter ce pays pendant que j'y suis, quand même je ne reviendrais au Kiang-nan qu'au mois de Juillet. Quelques oiseaux sont venus se joindre aux anciens, et de bonnes plantes, ainsi qu'une vigtaine de poissons. Je me porte bien malgré les 32 degrés de chaleur que nous avons en ces jours-ci --- J'ai pu me procurer 4 pieds de cyprès funèbres un des bplus beaux arbres de Chine, j'espère les conduire à bon port jusqu'à Zô-cé.

Lettre du P. Hende, de Fou-tcheou-fou. (Kiang-Si) 12 Mai

J'espère étudier mes pièces par moi-même. Car je soupçonne avoir un peu de neuf, pas beaucoup, mais un peu. J'ai sur mon toit une pie épiscopale en vraie couleur ecclésiastique violette,

chapeau violet et noir avec un peu d'ambition dans le bec et les pattes qui sont cardinales. C'est l'oiseau qu'ils ont appelé urocissa sinensis. Cette brave bête était destinée à passer par les mains de mon écorcheur, mais comme elle n'avait reçu qu'un plomb au fouet de l'aile, je me suis décidé à la garder vivante. Je l'ai d'abord soumise à un régime sévère à fond de cale, les fers aux pieds, la bourrant de riz, de mouches, de viandes et d'eau. Elle s'est laissée vivre. Je l'ai alors désentravée et attachée à une longue ficelle sur le toit. Elle s'est mise à manger et à boire comme chez elle. La carcasse d'un oiseau dépouillé est son lopin de droit, sans compter les entrailles de poisson, les ablettes que lui pêche mon second avec une épingle. Si je puis la faire vivre jusqu'à Chang-hai, c'est elle qui vous en dira des nouvelles. Les pies de tous les Kang-Sous environnants ne sont rien auprès d'elle. Je craindrais même qu'elle ne me trahisse si ma conduite n'était pas irréprochable, elle répète tout ce qu'elle entend, sans compter tout ce qu'elle garde dans sa cervelle. - J'apporte de belles fleurs, des boutures de Pacalonia à fleurs blanches (nouveau, je crois) et 8 cyprès pleureurs. Si tout cela arrive en bonne santé, je serai bien content. J'ai trouvé 2 nouvelles mulettes dans la rivière de Fou-Tcheou, et une paladine. Le Kan-Kiang n'a rien de nouveau. J'ai un vase rempli de poissons de cette rivière. Je recommence ma collection comme de plus belle et j'en suis à mon 31ème cyprinoïde dont plusieurs propres à ces eaux. Je n'ai pu rencontrer le torrent de Long-Tsean malgré mon envie, vu qu'il n'y avait pas d'eau dedans, si ce n'est quelques flaques pour les ablettes du pays que force gamins s'occupent à prendre à la ligne suivant en cela l'exemple de Confucius qui ne pêchait jamais au filet, comme il est dit dans le Lun-in. Pas d'attendre qu'il pleuve sérieusement, après avoir cueilli quelques belles et nouvelles fleurs, je me suis mis à descendre le Kan-Kiang et suis arrivé à Nan-Tchang-fou, capitale du Kiang-Si. Là j'ai eu la consolation de rencontrer un gentleman américain qui allait essayer d'installer une missionary station dans cette ville, d'où les Lazaristes ont été expulsés et où ils ne peuvent parvenir à remettre le pied. Je souhaite que ce gentleman casse des vitres pour eux, je l'ai fortement encouragé, en lui disant qu'on ne le chercherait pas, mais qu'on viendrait le voir suffisamment pour l'ennuyer. Il y va de bon cœur.

Je partais de Nan-Tchang le 5 courant, et me suis rendu à la gracieuse invitation des missionnaires de Fou-Tcheou qui sont trois ici en ce moment.

La population a l'air de me respecter. Les uns me prennent pour un homme d'esprit, d'autres pour un in muig (imbécile). On m'invite à monter à terre et à boire un coup dans le bourg, ce que je n'ai pas encore accepté. Le commun des infidèles croit sur parole que je suis un citoyen de Ngan-kin-fou, d'autres plus avisés optent pour le Hou-Pé, les malins disent que je suis un mandarin du Hou-nan. Il n'y a que les forts qui disent que je suis un Yang kouen (Européen), et les mauvais sujets un iang-kouei-tse. (Diable d'occident.)

Lettre du P. Debrix 23 fév. 1874. Kiang-si.

L'œuvre des baptêmes d'enfants marche bien, malgré notre extrême pénurie actuelle. Il n'est guère de jours où le district n'envoie quelqu'ange plaider sa cause là-haut. Serait-ce témérité d'attribuer à ces intercessions une partie du mouvement des conversions dont nous sommes les témoins? En revenant de Chang-hai, on m'a présenté une vingtaine de familles, la plupart dans de bonnes conditions et nous avons des espérances fondées. Si vous saviez par quelle angoisses passe l'âme du missionnaire en voyant tant de besoins et n'ayant que si peu de ressources! Priez St Joseph pour Kiang-si.

Un bien des endroits la moisson blanchit, la semence jetée par les PP. Clavelin, Gentine, Royer, Ravary a germé et porté des fruits. Il s'agit de les recueillir. Rogate ergo Dominum messis. Tout mon district, puis-je dire, est néophyte, les chrétiens sont éparpillés dans plus de 200 hameaux ou villages. Les former, les cultiver, les multiplier, ce serait facile si on avait de l'argent et des hommes. L'esclavage existe ici en pratique, je tiens ces renseignements d'un converti en relation avec les familles les plus riches. Ces familles ont chacune de 10 à 20 hommes esclaves; quand aux femmes et aux filles, le nombre en est beaucoup plus grand. Sur ces esclaves le maître a droit de vie et de mort, et il l'exerce sans contrôle.

Dans les campagnes, l'esclavage a une forme moins sensible, mais il existe. Voici comment. Un riche propriétaire achète un homme, lui procure une femme, une maison, l'établit sur une partie déterminée de ses terres; Le nouveau serf avec ses enfants dépendra à perpétuité de son maître. Que celui-ci les frappe, les maltraite, et que de ces coups la mort s'en suive, personne n'y trouvera à redire, le mandarin ne s'en mêlera pas. Et comment se recrute l'esclavage en dehors de la naissance? Comme en pratique le père a droit de vie sur ses enfants, il peut les vendre, et il le fait quelquefois.

J'ai demandé à cette même personne: s'il prenait fantaisie à un père d'assommer son fils, homme fait. Alors, m'a-t-il répondu, le mandarin interviendrait pour demander compte d'une telle conduite; mais pour un enfant en bas-âge, jamais il ne le fait.

Et l'infanticide existe-t-il à Kiang-si? Chez les familles pauvres, l'enfant est condamné à l'avance, si on prévoit quelque difficulté pour le nourrir. En un jour, tout près de nous, deux petites filles ont été l'une noyée dans le vase d'ignominie, l'autre étouffée, et un petit garçon de 4 à 5 ans également étouffé parce qu'on ne pouvait l'entretenir. A sa naissance toute petite fille trop pauvre est noyée étouffée ou étranglée, son cadavre est rarement enseveli: ordinairement il sert de curée au chien du logis. Le petit garçon a plus de chance, on compte sur lui pour nourrir la famille, surtout s'il est le premier-né. - Mais ces faits se passent-ils au grand jour? Non. Bien que connus d'un grand nombre, ils s'accomplissent dans l'ombre et sans ostentation. On se cache un peu, les voisins intéressés à ce qu'on leur rende la pareille, ferment les yeux ou n'ouvrent guère la bouche. C'est dans les mœurs, c'est un usage. Il faut à nos baptisantes beaucoup d'adresse et d'habileté

pour arriver à temps. Si elles n'ont point l'amitié des accoucheuses païennes ou des femmes du voisinage, elles ne savent rien et ne peuvent sauver aucune âme. Plus j'avance dans le ministère, plus je reconnais la nécessité du secret pour les baptêmes. Le P. Clavelin avait deviné juste. Ici à Kiang-sin, un orphelinat de petites filles serait très-pratique. Nos chrétiens par leurs relations avec les païens nous aideraient vite à le peupler. Mais s'il s'agissait de porter les enfants, ne fut-ce qu'à Von-si, la chose deviendrait impraticable, et toutes les accusations se renouvelleraient contre nous. Ce que je vous dis, d'après renseignements certains sur l'infanticide, vous expliquera le grand nombre forcé de célibataires pleins de Kiang-sin. Que de jeunes gens, par ailleurs bons chrétiens ne peuvent trouver à se marier! et s'éteindront sans laisser de postérité.

9 Mars 1874 - Le P. Desjacques vient de terminer une retraite donnée aux hommes (gros bonnets) de Chong kia-tou. Ils étaient 47. Le P. en est très content, et les retraitants ne le sont pas moins. Les matrones de ces hommes demandent maintenant à en avoir une pour elles, qui aura lieu prochainement et elles seront plus de 50.

8 Février 1874. - Le P. Heude paraît assez content cette fois de ses travailles, il se prépare à partir pour Lien-ngan afin d'explorer le pays. Il a reçu de bonnes lettres avec promesses du concours le plus cordial de Mgr Desflèches du Se-tchoan de Mgr. Chauvan du Tibet, de Mgr Fenouilh du Yun-nan.

Le 3 Mai dernier 1874, écrit le P. Royer, dernier anniversaire chinois de ma lapidation et de mon quasi-martyre, c'était l'ouverture de la nouvelle église de Von-si (nan-men-), là même où j'ai été lapidé, parce que les païens ne voulaient pas d'église. Cha fête a été magnifique: tous les néophytes de ce beau centre qui ne date que de 6 ans étaient présents. Plus de 1500 païens sont venus voir, entendre... 10 à 15 chrétiens, catéchistes ou vierges étaient occupés à expliquer les magnifiques images du P. Valseur. Ce bon Père continue donc à prêcher en Chine, par son utile et inappréciable collection d'images. Impossible d'apprécier les fruits de salut qu'elles opèrent.

A. M. D. G.

Supplément aux Lettres de Laval

N° 2 1874.

France.— Pétitions de collége.

Un certain nombre de villes de France ont vivement sollicité la faveur de posséder un collége tenu par nos pères, aucunes ne l'ont demandé avec autant d'instance que Fontainebleau et Cherbourg, nous citerons leurs pétitions pour l'honneur de Notre-Seigneur et pour notre consolation au milieu de tant de persécutions.

Pétition de Cherbourg.

Au R. P. de Ponlevoy, Provincial de la Cie de Jésus (Paris)

Très Révérend Père,

Les soussignés, pères ou chefs de famille, effrayés des progrès croissants de l'impiété, de l'indifférence religieuse et des mauvaises mœurs et persuadés que la cause du mal est surtout dans l'insuffisance d'une éducation solide et la rareté trop grande des maisons où la jeunesse peut, en acquérant la science, se former à la pratique des principes sérieux auprès de maîtres dévoués, se permettent d'appeler votre attention sur un centre important de votre province trop éloigné de vos établissements pour profiter des immenses services qu'ils rendent autour d'eux. Votre collége du Mans, le plus rapproché de la Basse-Normandie, est bien loin de nous et peu de familles peuvent en profiter quelque soit leur désir.

Serait-il impossible à votre zèle, très-Révérend Père, de faire participer Cherbourg et son rayon aux bienfaits qu'il apporte dans d'autres contrées plus favorisées ? Le champ est vaste et la récolte d'autant plus facile qu'il n'y a guère qu'à se présenter pour la faire. Les soussignés n'ont pas la prétention de vous exposer le détail des moyens ; mais ils sont convaincus qu'un simple externat de Jésuites établi à Cherbourg produirait les meilleurs résultats. L'importance de la ville, la nature de cette importance, son éloignement de vos établissements déjà créés sont une garantie du succès pour un poste à fonder. La population saine de la Basse-Normandie désire vivement un collége de votre Société. Il n'y aurait certainement aucune difficulté de la part de l'autorité diocésaine qui ne pourrait trouver à aucun point de vue dans ce nouveau collége une éventualité de dommage pour les œuvres qu'elle soutient ou patronne. Elle acquererait, au contraire, dans un externat dirigé par la Société de Jésus, une augmentation d'influence morale et un précieux concours. Ce concours serait bien opportun à Cherbourg où le chef du Diocèse a fondé une maîtrise destinée à provoquer et entretenir les vocations ecclésiastiques. Pour diriger et soutenir cet établissement il faut distraire du clergé paroissial plus de prêtres que la pénurie croissante de sujets ne le comporte. Une heureuse combinaison permettrait peut-être de faire intervenir l'externat désiré pour remédier à cet inconvénient.

Les soussignés se bornent à ce simple exposé, persuadés que l'étude de la question vous démontrerait mieux qu'ils ne peuvent le faire eux-mêmes l'opportunité et les avantages de l'ouverture d'un collége

de vos Pères à Cherbourg. Ils vous prient instamment de bien vouloir prendre leurs vœux en considération et d'agréer, très-Révérend Père, l'assurance du profond respect avec lequel ils ont l'honneur d'être vos dévoués serviteurs.

Cette pétition est signée par les personnes les plus considérables de Cherbourg. On y voit les noms du général Guérin, du Contre-amiral de Villeneuve, de six capitaines de vaisseaux ou de frégate, Messieurs O'neill, Butet, Baillond, Salmon, de colonels, de lieutenants de vaisseaux, d'inspecteurs et de commissaires de la marine, de magistrats, d'ingénieurs, de notaires, de médecins, etc.

Pétition de Fontainebleau.

Fontainebleau le 17 Février 1873.

Monsieur le Provincial,

Nous habitants de la ville et de l'arrondissement de Fontainebleau, avons l'honneur de faire appel à votre Dévouement pour la jeunesse en vous priant d'examiner avec intérêt et bienveillance la question si importante pour nous, de la création à Fontainebleau, d'un établissement d'instruction secondaire.

Nous pensons tous qu'un collége, sous votre direction, répondrait aux besoins moraux et religieux de nos enfants et de la population. Placé dans une ville dont le climat a une réputation incontestable de salubrité, qui possède de vastes emplacements faciles à acquérir, à proximité de villes importantes (Melun, Sens, Montereau, Nemours, Montargis), privées de maisons d'Education religieuses et près de Paris, séjour souvent compromettant pour la santé des enfants, il aurait, nous n'en pouvons douter, des chances particulières de succès.

Les malheureux événements qui ont si cruellement arraché Metz à la France, ont supprimé dans cette ville un de vos principaux établissements. Ils ont amené parmi nous, l'Ecole d'application de l'Artillerie et du Génie, dans laquelle sont admis, chaque année, plusieurs de vos anciens élèves. Les nombreux officiers et professeurs qui y sont attachés, fourniraient encore un élément très-important au recrutement de votre collége.

Il existe cependant à Fontainebleau deux pensions dirigées par des hommes capables et consciencieux. Nous redouterions pour eux votre concurrence, si nous ne connaissions votre esprit de justice et votre générosité.

Aussi, certains à l'avance que leurs intérêts et leurs Droits ne seraient pas sacrifiés, nous sollicitons de vous, avec confiance, la fondation à Fontainebleau d'un collége dirigé par les membres de votre honorable Compagnie. Ils seront accueillis, comme vous pouvez le juger par le nombre de nos adhésions, non seulement avec faveur, mais encore et surtout avec reconnaissance.

Veuillez agréer, Monsieur le Provincial, l'assurance de nos sentiments très-respectueux.

École d'application de l'artillerie et du Génie.

Noms, grades et emplois de MM. les officiers et employés supérieurs qui ont apposé leur signature sur la présente Demande.

MM. Fournier, Général, Commandant l'Ecole.
" Protche, Colonel d'art.ie Com.r en 2e, Direct. des études.
" Jeandel, Chef d'Es.on d'art.ie Professeur.
" Poillenx, Chef d'Es.on d'art.ie à l'Etat major de l'école.

MM. Duterme, chef d'Esc.on d'art.ie ... Professeur.
" Astier, chef d'Esc.on d'art.ie ... Professeur.
" Lehâgre, cap.e de Génie .... Professeur.
" Dumord, cap.e d'art.ie .... Professeur.
" Prangè, cap.e d'art.ie .... Professeur.
" Berquin, cap.e d'art.ie à l'Etat major de l'Ecole
" Moureau, cap.e d'art.ie à l'Etat major de l'Ecole.
" Lebeau, cap.e d'art.ie à l'Etat major de l'Ecole.
" Dufutre, cap.e de Génie à l'Etat major de l'Ecole.
" Biswang, cap.e d'Infanterie, Professeur.
" Maire, cap.e de Génie, Professeur.
" Riondel, cap.e de Génie, aide de camp de M. le G.al Fournier
" Humbert, colonel de Génie en retraite, Bibliothécaire.
" Debernardi, chef de b.on de Génie en ret.e, chef du bureau d'administ.on
" Baur, Professeur civil.
" Doué, employé civil adjoint au bibliothécaire.

Noms et qualités des autres signataires de la pétition.

MM. de Cazes, sous-préfet de l'arrondissement
" Auzouy, président du tribunal civil.
" Delanoue, juge d'instruction.
" Faverie, juge au tribunal.
" Maurel, juge suppléant.
" Boulaire, procureur de la République.
" l'abbé Charpentier, curé doyen de Fontainebleau.
" l'abbé Colas 1er Vicaire
" l'abbé Thomelin 2e id.
" l'abbé Bridoux 3e id.
" l'abbé Claisse.
" l'abbé Dehennot.
" Hue, Greffier près le tribunal civil.
" Silas Richard, juge de paix
" Frémaux, suppléant du juge de paix.

MM. Révial, capitaine de gendarmerie.
" D. Guerin, conseiller général et conseiller municip.al
" Destors, conseiller d'arrondissement.
" Gaultry, conseiller d'arrond.nt et conseiller municip.al
" A. Guérin, conseiller municipal.
" Dorvet, idem.
" Voron, id.
" Bordereau, id.
" Boucher, id.
" Dumaine, id.
" Canthion, id.
" Cugnin, cap.e de Génie, chef du Génie à Fontainebleau.
" de Mory de Neuf-lieux, inspecteur des forêts de la couronne
" Bellom, ingénieur des ponts et chaussées.
" de Corny, receveur particulier à Fontainebleau.
" Brossard de Corbigny, inspecteur des forêts.
" Donnet, sous inspecteur des forêts.
" de Maisonneuve, idem.
" de Laserre, garde général des forêts.
" Rabotin, délégué cantonal pour l'instruction primaire, officier de l'académie.
" Cte de Ségur, député de l'arrondissement.
" Prince Troubetskoy.
" Comte Maury.
" de la Rochefoucauld, duc de Liancourt.
" Benoist de Ste Foy, adm.eur de l'hospice.
" Vtesse de Beaumont.
" Princesse de Scilla
" Cte Rouillé d'Orfeuil.
" Rincé, avoué
" Gibert, colonel en retraite
" Vte de Reviers de Mauny
" Auzouy, colonel en retraite.
" Jubrot, négociant.

M. M. L. Jubrot, négociant.
" B^on d'Aleyrac de Coulanges.
" Guyon, receveur de rentes.
" Bon Tristan Lambert.
" D^eur Leblanc, médecin en chef de l'hospice.
" D^eur Nicas
" Domet, père.
" Bon de Mauroy, lieutenant Colonel en retraite.

Mgr l'Evêque de Meaux voulut joindre ses instances à celles de tant de nobles sollicitateurs ; il le fit par la lettre suivante.

Meaux, 31 mai 1873.

Mon Révérend Père,

Me trouvant à Fontainebleau il y a une quinzaine de jours dans le cours de ma visite pastorale, j'ai appris avec grande satisfaction que les habitants les plus honorables de cette ville vous avaient adressé une pétition pour obtenir la faveur d'un collége dirigé par les religieux de votre société, je regarderais personnellement cet établissement comme un véritable bienfait pour mon Diocèse, et je joins mes plus vives instances à celles des bons habitans de Fontainebleau.

Veuillez agréer, mon Révérend Père, l'expression de mon respectueux et bien sincère dévouement.

† Auguste Evêq. de Meaux

Chine. — Kiang-nan. — Lettre du R. P. Ravary au R. P. Tailhan.

Sin-tsen (Ning-Ko-fou, Chine 12 Fév. 1873.

Les Tablettes des ancêtres et les Régistres de la Famille en Chine.

... Dans ces pays, un esprit fort se trouverait mal à l'aise. Ses regards seraient offusqués des mille et mille objets qui se rencontrent de tous côtés. Ses oreilles seraient fatiguées des exclamations fréquentes des invocations multipliées aux Divinités tutélaires du foyer domestique. Il pourrait crier à la superstition de toute la force de ses poumons, et cette population religieuse et trop crédule continuerait paisiblement ses prostrations et ses supplques. Sur les deux battants des portes, sur les murs des maisons, en dedans et en dehors, sont étalés mille emblêmes religieux. La salle de réception pour les étrangers revêt souvent les formes d'un sanctuaire, grossier il est vrai, mais qui rappelle à la famille entière le besoin du culte extérieur. Là se rencontrent les idoles vénérées, une espèce d'autel où brûlent l'encens et les flambeaux. Les images, les pendantifs, les inscriptions sont prodigués. Là tous les âges confondus dans le même sentiment de respect et de vénération multiplient les prostrations devant ces muettes Divinités ; les esprits aiment ces morceaux de métal et de bois ; il faut apaiser le courroux des Dieux irrités. La famille prosternée renouvelle et l'encens et les supplications.

Tel est le sanctuaire privé de la petite famille. Le temple public pour la famille entière, portant le même nom est le Se-tang ou temple des ancêtres. Tous les villages ont leur Se-tang.

l'exception est très-rare. L'inscription qui orne la façade, indique le nom de la famille. Quatre lettres la composent. La première est le nom propre, comme Tchang, Wang, etc. La seconde signifie famille. La troisième ancêtres. La quatrième renferme une double idée, celle de temple, et celle de sacrifice de choses précieuses. Les quatre lettres sont sculptées en sens horizontal. En commençant par la droite, on lit par exemple: Tchang-che-tsong-se, Temple où l'on sacrifie aux ancêtres de la famille Tchang. Telle est la formule consacrée.

A l'entrée de chacun de ces villages ou à une faible distance, les yeux sont frappés par l'imposant aspect d'une vaste et splendide construction. C'est le se-tang. Si un clocher dominait l'édifice, on croirait reconnaître les églises ordinaires des bourgs de France. La longueur et la largeur ne laisseraient rien à désirer. Il y a encore une triple différence, la façade, la hauteur et surtout le genre de toiture. La façade est belle en son genre, c'est presque de grandisse. Elle plait singulièrement aux yeux chinois. Pour les Européens, le fini et la richesse du détail font oublier les défauts d'ensemble. Les murs manquent d'élévation. Il n'y a pas de fenêtres. Ce genre de construction ne les comporte pas. La toiture est toute différente; car ce n'est pas un seul corps de bâtiment. Ce sont trois bâtiments reliés les uns aux autres sur les côtés, et séparés par des cours splendidement dallées. Le troisième est à étage. Il est beaucoup plus élevé que les autres. Cette seconde cour intérieure est plus richement décorée. les pierres sont plus larges et plus belles. Les sculptures sont prodiguées. Le plus souvent les eaux des toits sont déversées dans une espèce de bassin plus ou moins profond en pierres de taille. Un pont voûté conduit au rez-de-chaussée. Les rampes sont d'une pierre délicate qui imite assez bien le marbre. Sur ces rampes sont groupés de petits blocs, taillés avec un certain fini, et représentant des figures d'animaux, ou d'autres emblèmes curieux. — Un large escalier, de 3, 4, 5 degrés régnant souvent dans toute la largeur de l'édifice, conduit à ce troisième bâtiment. Des rampes sont établies sur le devant. Le tout est d'un travail peu commun en pierres de taille sculptées. C'est là que sont déposées les tablettes des ancêtres. C'est l'auguste sanctuaire, où sont les autels, où brûlent les parfums, où se font les sacrifices solennels et publics par les chefs de famille.

La tablette est une planchette plus ou moins grande, plus ou moins ornée selon la dignité de la personne. On y a gravé de 15 à 20 caractères, la dynastie, l'année, le mois, le jour, la dignité, le nom et prénom, et on termine par les deux lettres sacrées et essentielles Chen-wei, séjour, habitation de l'âme. On traduit ainsi par exemple: « La 10e année de Kao-Kouang le 5 de la 6e lune, (le nommé) Wang-Kong-ling, mandarin du 3e degré (étant mort) son âme réside ici. » Les tablettes ordinaires ont deux décimètres et quelques centimètres de hauteur sur 8 à 9 centimètres de largeur. Ces tablettes sont placées par ordre d'honneur et de dignité sur une vaste estrade, disposée en forme d'étagère ou de degrés superposés. Cette estrade règne dans tout le parcours au fond de l'appartement et sur les deux côtés opposés. De fortes charpentes supportent le tout. C'est le travail du menuisier. Les sculpteurs sur bois et les vernisseurs sont chargés de la décoration. Si dans les maisons particulières, les décors, les moulures, rehaussées par les vernis de différentes couleurs et les filets

d'or, sont jetés avec tant de profusion, on peut se faire une idée de la somptuosité de ce sanctuaire, l'objet le plus sacré, le plus vénéré par ces populations. — L'étage de ce troisième bâtiment a la même destination. Là est une seconde estrade avec toutes les décorations désirables. Au milieu de l'appartement est placée la grande urne de fonte qui reçoit l'encens, les parfums et les papiers dorés et argentés. Sur le degré inférieur de l'estrade sont encore disposées de petites cassolettes pour l'encens. Entre l'urne et l'estrade est la table pour recevoir les offrandes. L'idée première du sacrifice offert dans le temple des ancêtres exclusait l'offrande matérielle de la graisse des victimes. A la pagode on offrait les viandes, le vin et les fruits. Il en était de même devant le cercueil et sur les tombeaux. Au se-tang au contraire, où la superstition s'adresse plus directement à l'âme des ancêtres, le rite exigeait quelque chose de plus pur, l'encens seulement et quelques offrandes moins grossières avec les témoignages du respect et de la vénération filiale. Par la suite des temps, le peuple s'est accoutumé aux usages de la pagode et il fait aujourd'hui les mêmes offrandes au temple des ancêtres, ou du moins la différence n'est pas bien grande. Le nombre des tablettes naturellement ne connait pas de limites. Elles sont pressées les unes contre les autres sur les 6 ou 7 degrés qui forment les deux estrades. Chaque membre de la famille a droit à la tablette. L'enfant, au berceau, s'il vient à mourir, a sa place réservée au temple des ancêtres. Il n'y a qu'une exception. Dans ces pays payens, la fille n'est pas censée faire partie de la famille; car elle est destinée au mariage. Si la petite est enlevée dans le bas âge, elle n'aura pas de tablette. Après le mariage, son nom sera inscrit parmi les membres de la famille du mari dans un autre se-tang. — Depuis des siècles, les générations se succédant aux générations, à un moment donné l'espace vient à manquer pour la génération nouvelle. Le problème est facile à resoudre. Les chefs du village, formant le conseil de famille, sont chargés de l'administration de ce temple. Ils enlèvent alors, mais avec respect, les tablettes des temps plus reculés, les entassent les unes sur les autres et les déposent dans un endroit moins apparent. Par là, selon le besoin, l'espace ne manque jamais. — Je laisse de côté la description plus matérielle de ces curieux monuments. Un tel sujet offrirait de l'intérêt mais il est trop étendu.

Le nombre de ces temples est celui des villages voisinaires, et ces villages, répétons-le, sont multipliés. Un tel récit doit étonner le lecteur. Je partage moi-même cet étonnement. Aujourd'hui encore, j'ai peine à comprendre. Par bonheur, je vois. De la colline qui domine Sin-tsen, où est notre résidence, je regarde autour de moi. Si les arbres et surtout les sinuosités de la vallée ne faisaient obstacle, je verrais à l'œil nu 16 villages et je compterais 15 se-tang. La distance n'est pas de 3 kilomètres. Pour la curiosité du fait je citerai les noms. Commençant par l'ouest : 1° Chen-tsen, 2° Ta-mei-tsen 3° Siao-mei-tsen, 4° Wang-hou-tsen, 5° Lou-tsen, 6° Sin-tsen, 7° Siao-Wang-tsen, 8° Ta-Wang-tsen, 9° Ta-tsang-tsen, 10° Tong-tsang-tsen, 11° Siao-tsang-tsen, 12° Siao-hou-tsen, 13° Tong-tsen, 14° Siao-tong-tsen, 15° Si-tsen et 16° Sia-hou-tsen. Tous ces villages ont leur se-tang. Un seul fait exception. C'est Siao-Wang-tsen. — Les se-tang ne se rencontreut pas dans toutes les contrées de la Chine. Loin de là. Il en est de même des Kia-pou (registres de famille). Bien plus, il y a une connexion naturelle et presque nécessaire des se-tang avec les Kia-pou. Le premier est comme le livre généalogique de la mor-

le second, de la vie. De temps immémorial, le conseil de famille est chargé des uns et des autres. ——— Deux époques dans l'année sont fixées par le rite pour les sacrifices solennels offerts aux ancêtres dans le Se-tang. Au premier jour de l'an chinois, et pendant les trois jours du Tsin-ming, au printemps, les chefs de familles sont convoqués par les membres du conseil. Toute abstention, non motivée par une cause légitime, serait réputée un grave délit contre la piété filiale. Dans ces réunions, les régistres sont ouverts. Les noms des enfants nés dans l'année, les noms des belles filles après le mariage sont demandés. On inscrit le jour, le mois et les autres dénominations réglementaires. Le graveur sur bois fait son travail. Les Kia-pons reçoivent ces nouveaux feuillets par ordre de date, et après les fêtes, les régistres sont déposés dans les maisons des principaux chefs du village. ——— Un travail si consciencieux, si persévérant, si dispendieux, est digne à bon droit de tout éloge. Je ne sais si l'Europe civilisée pourrait présenter à la Chine un témoignage aussi solennel du culte de la famille. Nos capitales étalent avec un légitime orgueil dans leurs musées, les galeries de tableaux généalogiques. C'est l'histoire en peinture des têtes couronnées, des membres des familles royales et impériales. Dans les châteaux antiques se rencontrent encore ces monuments historiques. Mais dans les campagnes, les bourgades et les villages, où sont ces propriétaires ruraux qui feuilletant les mémoires du foyer domestique peuvent, comme les nombreux cultivateurs de ces vallées, après quelques heures d'un travail facile, vous donner les noms des ancêtres jusqu'aux temps les plus reculés. La famille Ju, notre voisine, nous donne à la première page de son Kia-pon la date précise des ancêtres (an 923 à 934). La famille Hou nous indique les noms des quatre cultivateurs qui vivrent au 9ème siècle, fixer leur tente dans la vallée où s'élève aujourd'hui le gracieux village de Hou-tsen à 15 lys d'ici. ———

Nous n'avons encore vu que 3 ou 4 de ces Kia-pons. Il n'y a que quelques semaines, dans une visite faite à une de ces bonnes familles payennes qui avait à cœur de me servir un dîner assez splendide, j'eus connaissance de ce fait curieux. Accompagné de quelques charmants bambins, je visitais l'une après l'autre les pièces de cette vaste maison. Dans une chambre retirée, au milieu d'objets entassés pêle-mêle, j'aperçus par un hasard heureux quelques uns de ces infolios gisant dans la poussière. Deux ou trois de ces volumes avaient été déjà rongés en partie par les rats. Aidé de mon catéchiste, je fus bientôt au courant de l'histoire. A mon retour, j'ai averti le P. Bies et nos deux Pères chinois jésuites. Nous avons donc trouvé une bonne veine. Nous nous proposons d'exploiter largement cette riche mine historique.

Telle est dans ces pays que certains touristes ont appelés sauvages et barbares, la mâle éducation de respect donnée à l'enfance. A la génération qui grandit au foyer domestique, le chef de famille rappelle sans recourir à l'éloquence de la parole, le respect et l'obéissance dûs à la paternité. Ils ont sous les yeux les régistres des ancêtres. C'est la leçon de l'exemple, et l'exemple est la leçon la plus efficace. Si parfois, en feuilletant les pages de ces nombreux volumes, le vieillard rencontre dans le cours des siècles révolus, un feuillet où un nom indigne a été rayé par l'ordre du conseil de famille, il n'a qu'à montrer ce feuillet entaché à ceux qui l'entourent. Ainsi sont traités les fils coupables qui violent la piété filiale,

et attirent sur leur famille par leur mauvaise conduite une note infamante. La vue seule d'un de ces feuillets flétris est une instruction pratique et vivante. Les jeunes intelligences la comprennent. Recevant ainsi cette éducation du respect de l'autorité, la petite famille grandit en paix et concorde. Ailleurs et même dans les pays civilisés, la justice humaine devra sévir souvent contre des fils dénaturés. Le bras du bonzeau sera impuissant pour arrêter le crime. Ici, grâce à des traditions meilleures et plus patriarcales, l'enfant est respectueux. Si, à un jour donné, de mauvaises passions viennent à fermenter au cœur, une pensée retient sur le bord de l'abyme. Le nom serait effacé du Kia-pou, et par là même le temple des ancêtres ne recevrait pas la tablette du coupable. L'impression est salutaire. Le crime n'est pas commis. Une âme non encore abrutie par le mal a une horreur indicible à la pensée de cette proscription du foyer domestique. Le coupable serait par le fait condamné à l'exil. —— Tout porte à croire que les annales de ces contrées n'ont enregistré qu'un nombre bien minime de ces faits odieux, où les chefs de famille se sont vus obligés d'appliquer une sanction terrible aux yeux de ces populations. —— Par malheur, ces traditions de la loi naturelle ont dévié de leur source. La Chine est payenne. Ces Kia-pou sont consacrés aux dieux tutélaires du foyer et de la vallée. Si donc la grâce d'en haut vient à tomber sur des cœurs honnêtes, si, comme nous en sommes aujourd'hui les heureux témoins, quelques unes de ces familles veulent embrasser la religion chrétienne, un violent orage va s'élever autour d'une habitation jusqu'à ce jour si paisible. Une terrible opposition de la parenté entière, dégénérant souvent en persécution ouverte, vient assaillir ces déserteurs du paganisme. Après les menaces, les mauvais traitements, vient enfin le coup fatal. C'est l'effrayante proscription. En se faisant chrétiens, ils doivent nécessairement renoncer à ces traditions superstitieuses, aux réunions solennelles, aux sacrifices. La parenté les rejette de son sein ; les noms sont effacés des régistres : ce sont de vrais proscrits. Heureux si, fidèles à la grâce, ils ont le courage d'aller abriter ailleurs, sur un sol plus hospitalier leur foi naissante et leurs espérances d'un bonheur éternel. De tels faits ne sont pas rares dans les annales chrétiennes du Céleste-Empire.

Le Se-tang est donc le temple d'une famille. Tous les membres de cette même famille n'habitent pas sur le même sol. Par la suite des temps, par la force des circonstances, quelques-uns des nombreux enfants ou petits fils sont allés habiter d'autres localités plus ou moins éloignés du berceau de la famille. La piété filiale les ramènera deux fois par an au temple des ancêtres.

La pagode est le temple des individus. Les réunions de ces individus, souvent inconnus les uns aux autres, ont formé, ailleurs qu'ici, les villages, et surtout les bourgs et les villes. La pagode est donc le temple public de ces habitants de villages, de bourgs, de villes qui ne peuvent avoir un nom généalogique.

FRANCE. — *Relations de plusieurs guérisons et conversions obtenues par l'intercession de nos Pères victimes de la Commune.*

Guérison de la sœur Thérèse de Jésus, Carmélite au couvent de Carpentras. — Extrait d'une relation rédigée par

la Révérende Mère Maîtresse des Novices.

Ma sœur Thérèse de Jésus était souffrante depuis plusieurs années. Au commencement de 1891 la toux devint fréquente avec expectoration, les crachats étaient blancs et verdâtres quelquefois. Le médecin du couvent étant malade, nous soignâmes de notre mieux notre chère Sœur. Elle fut mise de nouveau au régime gras et à l'huile de foie de morue, elle absorbait la plus grande quantité de lait possible, nous lui fîmes un cautère, et malgré tout le mal s'aggravait. Son état général était une grande dépression de forces, l'appetit était nul, la respiration gênée et l'air lui desséchait la poitrine habituellement en feu; le moindre contact extérieur lui était douloureux, l'attouchement même de ses vêtements la faisait souffrir: à l'amaigrissement se joignit une grande pâleur. Dans le courant de Septembre notre médecin put nous faire une visite, il ausculta la Sœur et constata que le poumon droit était compromis.

Voici le rapport du Docteur lui-même: "Je percutai la poitrine dans tous les sens, et je constatai de la matité en arrière au dessous de l'épine du Scapulum. Cette matité était très-apparente, et pouvait occuper une surface de 6 à 7 centimètres carrés. J'auscultai. La respiration se faisait assez bien dans tout le reste de la poitrine; mais vers le point mat il existait des crépitations encore fines, mais humides. Il y avait lieu d'être inquiet; je voyais là un foyer tuberculeux, et je n'augurais rien de bon chez un sujet de cette complexion, profondément débilité et notablement amaigri.

Ayant approuvé le traitement que nous avions fait suivre en son absence, le médecin ordonna en plus l'application permanente de mouches de Milan sur le dos, ce que nous fîmes avec une persévérance qui nous fit atteindre le nombre de 36.

Ce traitement n'eut d'autres résultats que d'enrayer le mal. Le Docteur était tenu au courant de l'état de notre chère malade, elle avait en lui une très-grande confiance, et ayant manifesté le désir de ne pas consulter un autre médecin, on y condescendit. Cependant malgré tous les soins, l'expectoration continuait à être abondante, les crachats étaient jaunes et épais, le matin ils étaient rouillés. — Vers la fin du mois de Mai, quoique très-souffrante, ma sœur Thérèse du S. C. désira faire sa retraite annuelle de Dix jours pour se préparer à la mort qu'elle entrevoyait avec bonheur. Toutefois elle fut inspirée de faire une neuvaine aux Otages, et en particulier au P. Olivaint, pour lequel elle avait une vénération spéciale. Ce fut donc le 31 Mai, premier jour de sa retraite, qu'elle commença la neuvaine, pendant laquelle elle n'éprouva aucune amélioration dans son état; au contraire chaque jour lui apportait un surcroit de souffrances, à tel point qu'au neuvième elle était presque complétement découragée: elle se mit au lit et s'endormit sous cette impression. Mais le lendemain 9 Juin, quelle ne fut pas sa stupéfaction en s'éveillant, de n'éprouver ni affaissement, ni douleur; la toux avait disparu; elle n'éprouvait plus comme les autres matins, le besoin de débarrasser sa poitrine des matières qui la fatiguaient ordinairement. Evidemment elle était guérie. Elle n'osait cependant croire à sa guérison et encore moins en parler, craignant d'être le jouet d'une illusion: mais sa joie et sa reconnaissance surtout étaient si grandes, qu'elle ne put garder longtemps son secret, et elle voulut nous prouver sa guérison, en se livrant à des travaux devenus impossibles; comme de faire fonctionner une pompe très-fatigante, balayer plusieurs pièces; demeurer à genoux un temps considérable, et veiller jusqu'à 3 heures du matin pour achever une broderie, travail très-délicat

et très-appliquant, et tout cela sans fatigue. De plus, elle avait recouvré l'appetit qu'elle avait perdu depuis longtemps. - Informé du fait notre médecin, aussitôt que l'état de sa santé le lui permit, vint et constata l'état satisfaisant de la Sœur.

Voici le rapport du médecin : « La sœur avait très-bon visage ; toujours maigre, elle avait bon teint.... j'étais pressé de l'examiner. A la percussion, je ne trouvai plus aucune matité. A l'auscultation, la respiration me parut un peu plus faible à droite ; mais il n'existait nulle trace de crépitation ou de craquement. Je cherchai avec toute l'attention possible ; car j'étais peu disposé à croire à cette guérison si prompte ; je ne trouvai rien. » Malgré tout, le médecin ne fut pas d'avis qu'elle reprit l'observance des jeûnes et abstinences de la règle. Ses conseils sont pour nous des ordres, c'est pourquoi nous obéissions, mais j'avoue que ce n'était pas sans répugnance, ni sans remords. Il nous semblait qu'user de tant de prudence, ce n'était pas glorifier Dieu dans ses Saints. Nos remords s'accrurent encore à cause d'un état de faiblesse dont se plaignit la Sœur dans les premiers jours de Novembre. C'est alors que nous résolûmes de lui laisser faire le jeûne de l'Avent.

Ce saint temps est pour nous une sorte de carême ; outre le jeûne, on n'use ni d'œufs ni de laitage. Il fut convenu que, si après quelques jours d'essai, il y avait aggravation elle mangerait de la viande. A la fin de la première semaine, il n'était plus question de faiblesse. A Noël, se trouvant parfaitement, elle continua le jeûne. Toutefois, nous n'étions pas sans inquiétude pour le printemps, époque difficile à traverser pour notre chère Sœur, surtout pendant sa maladie. Mais il n'y a pas l'ombre d'une récidive. Elle a fait son carême avec toutes les rigueurs de notre Ste règle, sans en excepter les exercices de la semaine sainte avec leur surcroît d'austérité. Elle a chanté tous les grands offices sans toux, sans douleur à la poitrine ; en un mot elle va parfaitement. Sans être très-colorée, elle n'a plus rien de la pâleur qu'elle avait pendant sa maladie. Notre chère Sœur nous assure qu'elle est plus robuste qu'avant sa maladie. Mr le Docteur Petit l'ayant auscultée après le carême nous a déclaré ne trouver aucune trace de maladie de poitrine.

Guérison de Madame Laloire, de la paroisse de N.D. des Victoires, racontée par elle-même.

Mon Révérend Père,

Je me sens pressée d'écrire pour rendre témoignage à la vérité, et remercier Dieu de la grâce qu'il vient de m'accorder. Je vous dirai simplement que j'ai invoqué le P. Olivaint dans votre chapelle du Jésus, et que je me suis trouvée guérie le jour même, d'une maladie de cœur qui date de mon enfance, et qui bien des fois m'a obligée à poser des sangsues au côté gauche du cœur. Le médecin disait toujours que j'avais le cœur trop gros. J'y ressentais de fortes palpitations, lorsque je courais ou que je montais. Je souffrais d'une douleur dans la poitrine ; il me semblait que je portais là un poids énorme qui m'empêchait de respirer.

Cette disposition du cœur me rendait malade toutes les fois que la perte d'une personne chère venait m'éprouver, et ma santé était devenue si mauvaise dans ces derniers temps ; que je ne pouvais plus me fatiguer un quart d'heure sans m'en ressentir plusieurs jours.

Ainsi : sortir en voiture, ou à pied, parler, me tenir debout, travailler avec un peu d'action, tout cela me faisait mal. Je ne pouvais plus me bouger avec

vivacité ni ramasser une épingle sans souffrir et sans entendre, pendant longtemps, le bruit d'un soufflet de forge ; ce bruit même était devenu incessant depuis une quinzaine de jours, lorsque j'allai visiter la chambre qui renferme les reliques des Otages martyrs de la Commune. Je fus impressionnée en sortant de là, et je dis aux deux personnes qui m'avaient accompagnée : "J'ai envie de faire une neuvaine au P. Olivaint. Si le bon Dieu veut, il me guérira ; s'il ne veut pas, je suis toute disposée à faire sa volonté." Pour moi, il n'était plus douteux que mon mal était mortel, que ce n'était qu'une affaire de temps, et que mes moments de mieux étant suivis d'un mal plus intense, j'arrivais forcément à la fin ; le mouvement irrégulier de mon cœur me faisait l'effet d'une pendule qui va s'arrêter ; mon âge me le disait aussi, car j'aurai 61 ans le 8 Juillet.

Nous descendîmes à la chapelle, et arrivant près des tombes, je dis au Père Olivaint : Mon Père, guérissez moi, comme j'aurais demandé du beau temps pour une promenade ; mais je lui demandai surtout que ce fût pour mieux aimer le bon Dieu et pour acquérir cette science de l'amour de Dieu qu'il possédait si bien. J'allai ensuite, près du frère portier, lui demander une relique du P. Olivaint ; il me donna une petite carte revêtue de cinq parcelles des vêtements des cinq martyrs.

Je la plaçai sur ma poitrine, et je partis par un temps affreux, que je n'aurais pas affronté depuis 15 mois. J'allai de là faire plusieurs emplettes, et je restai une heure trois quarts sur les jambes, refusant de prendre une voiture, parce que je ne me sentais pas fatiguée. Depuis ce jour, je n'ai plus senti aucune douleur ni aucune lassitude ; tous les symptômes qui caractérisaient la maladie du cœur, avaient disparus le jour même ; je pouvais aller, venir vivement, me baisser, monter sur mon lit, sans embarras ; l'enflure des jambes avait disparu, le bruit de soufflet qui m'étourdissait n'existait plus. Je cessai ce jour là tout remède, et toute médication. Comme j'avais promis de faire une neuvaine, je ne voulais parler à personne de la faveur qui m'était faite, avant d'avoir rempli mes engagements. On me demandait comment j'allais en me disant que j'avais bien bonne mine, parce que le teint couleur de bois avait disparu ; mais je ne répondais pas, je ne voulais parler de ma neuvaine qu'après avoir consulté mon frère. Lui, qui me soigne depuis si longtemps avec la plus grande sollicitude et le plus grand dévouement, avait bien des fois écouté mon cœur. Je lui demandai le vendredi 25 avril comment il le trouvait ; il me répondit : mais il n'y a rien, absolument rien, tout mal a disparu. Il y a eu le 17 juin deux mois que je n'ai ressenti quoi que ce soit du côté du cœur, et toutes les douleurs de reins dont je souffrais depuis longtemps ont disparu. Toutefois ces dernières se sont légèrement fait sentir pendant ma neuvaine, ce qui me paraissait être une obligation de me taire. Depuis ce temps, je dis tout haut à qui veut m'entendre que le Père Olivaint m'a guérie.

Guérison de Madame Vve Péréol Morestin, racontée par elle-même : Paris, Hôtel Fénelon, 2 Mai 1873.

Révérends Pères,

Plus que jamais, je répète avec foi : Il ne faut jamais tant s'abandonner à Dieu que lorsqu'il

semble nous abandonner. Souffrant depuis un mois d'une foulure, je me traînais avec peines pour affaires urgentes dans les rues de Paris, quand un jour, ne pouvant plus faire un pas, j'entrai pour me reposer dans votre chapelle, rue de Sèvres. – Un autel tout couvert de fleurs attire mes regards, je comprends que je suis devant les victimes de la Commune de 1871; folle de douleur, je m'écrie du plus profond de mon cœur:

O Saints Martyrs du Christ, guérissez-moi, je vous en conjure! – Instantanément, je me sentis soulagée, je marchai facilement jusque chez moi, rue Péron; l'enflure avait complétement disparu, et je pus, dès le lendemain, chausser mes bottines.

Révérends Pères, je crois au pouvoir des Saints Pères Jésuites, je compte sur les secours de ces amis du ciel et de la terre, et sur Dieu, si juste et si bon!

Vve Péréol Morestin. Paris, 2 Mai 1873.

Conversion à Haïti. – Lettre de M. Grillard, économe général de la Compagnie de Marie.

St Laurent sur Sèvres le 25 juillet 1873.

Très-révérend Père, j'ai reçu ces jours derniers de l'un de nos Pères Missionnaires en Haïti une lettre renfermant quelques détails de nature à nous intéresser. En vous les transmettant, je ne fais d'ailleurs que répondre au désir du Père qui me les envoie. Voici ce que m'écrit le P. Boulanger, à la date du 9 juin 1873.

« Si vous avez occasion d'écrire à quelque Père de la Compagnie de Jésus, veuillez lui dire que les P.P. Olivaint et autres, martyrisés tout récemment à Paris, viennent de m'accorder une grâce des plus importantes. Un homme haut placé allait se marier, et le jour du mariage, il me déclare nettement qu'il ne veut pas se confesser. Je le raisonne comme je peux; je fais un fiasco complet. Je suis désolé pour le fait en lui-même, et pour les conséquences plus fâcheuses encore que je prévoyais. Après avoir beaucoup prié, il me vint en pensée de recommander mon affaire aux Pères Jésuites immolés à Paris; mais avec une demi confiance, tant je regardais la chose comme impossible. Et qu'est-il arrivé? Immédiatement avant le mariage; au moment où toute la population était réunie à l'Eglise pour assister à la bénédiction nuptiale, cet homme me dit tranquillement: Père, je voudrais me confesser. Un instant, j'hésitai: je ne pouvais pas croire que ce fût sérieux. Il me répète une seconde fois: Père, je voudrais me confesser.

Il s'est confessé en effet, et très bien confessé. Et toute la foule qui attendait a su et a vu qu'il acceptait enfin de lui même et de bonne grâce, ce que deux heures auparavant, il refusait obstinément.

Mille actions de grâces à nos chers et glorieux martyrs de Paris!" – Voici, mon Révérend Père, le fait que je tenais à vous transmettre au plus tôt. Vous bénirez, j'en suis sûr, la Providence qui se plaît à glorifier, jusque dans les îles reculées, ses généreux Confesseurs de la Foi. – Oserais-je, en finissant, mon Révérend Père, vous demander une faveur. Ce serait de vouloir bien me procurer quelques reliques de ces glorieux martyrs. Je profiterais de la première occasion pour les faire parvenir au Père Boulanger, qui les recevra, j'en suis sûr, comme un trésor infiniment précieux. Vous pourriez les faire remettre à la chère sœur Chaïs, Supérieure des filles de la Sagesse, à Paris, rue Lauriston, 87. Elle a souvent des occasions pour nous.

Veuillez agréer, etc.. B. Grillard, prêtre.

Conversion à Paris. Lettre de Mademoiselle Marie de la R.+++

Mon Révérend Père,

Je vous envoie le récit de cette conversion que nous venons d'obtenir d'une façon si miraculeuse !

Plus que tout autre, mon Père, vous avez le droit de connaître les détails de ce retour si prompt d'une âme à Dieu, puisque vous avez bien voulu unir vos prières aux nôtres pour cette pauvre âme. Voici donc comment Dieu nous a exaucés à la demande des Pères Martyrs, sur les cinq tombes desquels nous allions prier, rue de Sèvres, et, c'est à leur intercession, nous n'en doutons pas, que nous avons obtenu la grâce de voir se réaliser notre vœu le plus cher ! — Mon beau-frère avait abandonné la pratique de la Religion au sortir de sa première communion. Parfois il avait senti le désir d'y revenir, mais un orgueil incroyable l'en éloignait toujours en lui inspirant cette pensée : qu'il fallait tout s'expliquer avant de se hasarder dans les sentiers de la Religion ! Il lui arriva ce qui arrive à ceux qui raisonnent ainsi : A force de vouloir chercher et comprendre, n'y réussissant pas, il s'arrêtait à la résolution de ne plus s'occuper désormais de ce sujet, ce qu'il exprimait au mois de Décembre dernier, avec un profond mépris pour la religion. Ces tristes dispositions jointes à un caractère excessivement brusque et inégal, rendaient la vie avec lui si pénible, que ma pauvre Mère avait le cœur navré, non pas tant des mauvais procédés dont elle était souvent la victime, que des tourments que sa pauvre fille avait à endurer dans son intérieur. Quant à ma pauvre Sœur, malgré sa piété et sa résignation au-dessus de toute expression, son âme était désolée !

Alors ma mère eut une de ces inspirations de mère Chrétienne, ce fut de commencer cette neuvaine de prières à laquelle vous avez bien voulu vous associer, mon Père, pour la conversion de la pauvre âme égarée; et, c'est pour être plus sûre de la réussite de nos prières, que, ma mère voulut les adresser aux Pères martyrs spécialement. Bien que nous soyions pleines de confiance, je ne sais pourquoi nous étions tristes aussi !

Mais voilà qu'à peine la neuvaine commencée, ma sœur nous mande que son mari a tout-à-coup ouvert un livre de piété, et que son humeur a subi une légère amélioration ! Vous devinez, mon Père, l'éclair d'espérance secrète que cette nouvelle fit naître dans nos cœurs prêts à désespérer. Nous redoublons alors l'ardeur de nos prières. — La neuvaine avait commencé le 14 Décembre, elle se termina le 22. Le 1er Janvier voici une lettre que ma mère reçut de mon beau-frère : 31 Décembre 1875.

" Il faut que je vous écrive. J'en ai besoin. Certain grand acte que je dois accomplir depuis déjà trop longtemps, ne va pas tarder à s'effectuer; il me faut donc indulgence plénière de votre part ainsi que de la part de M... " Quand le jour définitif sera arrivé, je vous préviendrai, et j'espère que vous voudrez bien penser à moi toutes les deux. D'ici là, je vous souhaite selon l'usage, une bonne année nouvelle, et moins de tourments. " Je vous embrasse presque tendrement ainsi que cette pauvre M..." A. M... — Cette lettre nous fit battre le cœur d'espérance ! nous ne pûmes nous empêcher d'éprouver déjà une grande joie ! Le pardon demandé, nous l'envoyions avec une promptitude que vous pouvez comprendre ! Oui les Saints Martyrs avaient intercédé pour nous, et Dieu avait commencé son œuvre !

Le 7 Janvier ma mère recevait de ma sœur la lettre suivante : (Dans le texte il était simplement fait mention de cette lettre que nous avons intercalée ici pour ne pas interrompre le récit.)

" Dieu a déjà répandu sur nous ses grâces miséricordieuses. Il a déjà accompli (du moins en partie) son œuvre de réconciliation. Il a attendu votre petit mot pour cette grande œuvre ! Demandons maintenant la persévérance pour lui. De quoi nous plaindrions-nous à présent que Dieu a comblé nos vœux ? Il a permis qu'il y ait de notre temps de nouveaux Martyrs pour sauver ceux qui vivent à présent.

Allez bien toutes deux prier sur leurs tombeaux en reconnaissance de telle grâce. Ne sont-ce pas de belles étrennes pour moi qui ne croyais pas ce temps si proche ! Alleluia ! Mon cœur déborde de joie. Ma sœur chérie, ma mère bien-aimée !! Je vous avais bien dit que j'avais le pressentiment d'un joyeux Noël ....." Vous voyez, mon Révérend Père, quelles actions de grâces nous devons rendre à Dieu, et ce n'est pas tout. Alfred est venu pour quelques affaires passer la journée hier à Paris. Il nous a lui-même raconté qu'il s'était confessé, et que samedi était le jour fixé pour sa communion. Mon Père, vous savez le reste. Mais une chose que vous ne savez pas, c'est que lorsque mon beau-frère est venu à Paris vers le 8 janvier nous crûmes voir un autre homme. Il était transformé ! Lorsque ma mère lui demanda comment un changement si subit s'était fait dans son âme, il répondit simplement : " Je n'en sais rien. Tout-à-coup j'ai r'ouvert l'Evangile, et j'ai compris qu'en croyant raisonner jusqu'à ce jour, je déraisonnais. Voilà tout. " Et en disant cela, il parlait un langage à lui inconnu jusqu'à cette heure : le langage de l'humilité. Puis il nous demanda lui-même d'une manière charmante et touchante de nous unir à lui le jour où il devait communier ! En effet quelques jours plus tard il s'asseyait à la Sainte Table à côté de sa femme, et celle-ci nous écrivait le soir même de cet heureux jour, les sentiments de reconnaissance et d'ineffables joies dont son cœur était rempli ! Ah ! Mon Révérend Père, dites, ne pouvons-nous pas rapporter à vos Saints Martyrs l'honneur de cette conquête miraculeuse ? Oh ! oui, ils ont plaidé notre cause, et Dieu les a écoutés !

Je termine ce récit, mon Père, en vous remerciant encore de nous avoir prêté dans cette circonstance le secours de vos prières. Nous vous les demandons encore, et cette fois-ci elles seront pour vous unir à nous dans notre chant de reconnaissance, car nous ne cessons de répéter avec David :

Seigneur, je vous louerai de tout mon cœur : je raconterai toutes vos merveilles !

Recevez, Mon Révérend Père, les sentiments de profond respect de celle qui est bien unie à Vous auprès du Divin Cœur de N.S.J.C.

M. de la R++P. le 9 janvier 187[illegible].

Amérique. (Guyane Française.)

Notice sur le P. Demangin par un missionnaire de Cayenne.

Cayenne : . . . . 1873.

La Mission de Cayenne vient encore de faire une perte bien douloureuse ; c'est au moment où cette mission va finir, que Dieu nous demande l'âme de l'un des nôtres. Le Révérend Père Demangin est mort à St. Laurent du Maroni le lundi 20 octobre, à 1½. 1/4 du soir, d'un accès de fièvre pernicieuse, après 18½. seulement de maladie sérieuse. Le Père Demangin avait 14 ans de Guyane ; il est sans contredit un de ceux qui ont travaillé avec le plus de succès dans cette mission ; Dieu semble avoir voulu laisser ici son corps pour garantir le fruit de ses œuvres, et rappeler longtemps à nos populations le bien qu'a fait ce bon prêtre et la compagnie pendant 22 ans. C'est là du moins le langage de nos transportés. Le R. P. Demangin né le 19 Mars 1825 à Villiers-en-Lieuse (Haute-Marne)

est entré dans la Compagnie le 14 Aout 1856, après avoir été pendant 5 ans à la tête d'une paroisse importante dans le Diocèse de Langres. Il est arrivé en Cayane le 1er Mars 1860, pour prendre part à cette mission que rendaient alors effrayante pour la nature les souvenirs encore récents de la fièvre jaune, les 14 morts que comptait déjà cette petite mission, et les tristes qualités des hommes dont il devait être le pasteur et le père.

Le P. Demangin a été employé successivement sur presque tous les pénitenciers, et partout sa bonté pour les transportés et sa délicatesse envers les personnes libres lui avaient donné une grande influence; de sorte qu'au bout de quelques années son nom était dans toutes les bouches et ses conseils partout recherchés. Mais son talent pour la prédication et son habileté dans la conduite des âmes ont engagé ses Supérieurs à le garder longtemps à Cayenne, où, tout en donnant ses soins aux transportés, il a fait aussi un très grand bien dans la ville même: ainsi sur les 14 ans qu'il a passés en Cayane, il a travaillé 7 ans à Cayenne. Les 18 derniers mois de sa vie ont été consumés au Maroni, où les populations plus nombreuses, le grand nombre de personnes libres, trois Communautés religieuses et deux écoles offraient à son zèle un champ vaste pour lui faire fructifier le talent que Dieu lui avait confié.

On espérait que sa santé un peu affaiblie dans les années précédentes, se fortifierait dans ces lieux où il n'avait pas encore demeuré; car ce pénitencier étant à 6 lieues dans l'intérieur du fleuve du Maroni, l'air est beaucoup moins vif que dans les autres pénitenciers qui sont tous sur le bord de la mer; et tout faisait espérer qu'en quittant bientôt cette colonie où notre mission prend fin, il aurait encore le bonheur de travailler de longues années à la Gloire de Dieu dans la Compagnie; il n'avait que 45 ans. Mais Dieu lui a tenu compte de ses 22 ans de ministère, de ses désirs de travailler encore autant: il l'a appelé au repos, en lui donnant le mérite et la consolation de sacrifier au zèle et à la charité ce qu'il pouvait encore compter d'années dans la Compagnie. C'est en effet, un excès de fatigue qui a préparé sa mort. Le curé de Mana, paroisse la plus voisine de St Laurent-du-Maroni, dont elle est éloignée d'environ 12 heures de canotage, le curé de Mana, dis-je, était malade à St Laurent, quand on vint avertir un soir que la Révérende Mère Isabelle, Supérieure des Sœurs de St Joseph de Cluny à Mana depuis 45 ans, était malade à la mort. Le Père était alors seul aumônier à St Laurent; et sans prendre le temps d'avertir son voisin le Père aumônier de St Maurice, il part dès le soir même en canot. C'était le 7 septembre; les chaleurs de la journée avaient été excessives, la nuit fut presque sans air, et par là toute sans sommeil pour le Père, le voyage fut donc pénible. Il eut le bonheur d'arriver à temps pour administrer à la mourante les derniers Sacrements. Le Père était bien fatigué; et pourtant plus de 100 personnes voulaient communier aux obsèques de la bonne mère, il fallut passer tout le jour et la moitié de la nuit suivante à les confesser.

Une distribution de prix était à faire, la Supérieure n'était plus là, le curé était absent: ce fut le Père qui présida cette distribution. Il resta un jour encore pour consoler et exhorter les Sœurs qui avaient perdu leur Mère. Ainsi après la fatigue du voyage de retour, la fièvre et un grand abattement se firent sentir. Il fallait cependant s'acquitter des travaux ordinaires du ministère; et les sœurs de St Laurent devant faire leur retraite dans ces jours-là, le zèle du P. Demangin lui fit encore entreprendre ce travail sans songer à lui-même;

ce fut ce qui acheva de l'abattre. Son voisin, l'aumônier de St. Maurice vint demeurer avec lui, et de ce moment se chargea de tout le travail; mais ce soulagement et les soins qui lui furent donnés ne suffirent pas pour ramener les forces. On n'avait cependant aucune inquiétude sérieuse, quand le Dimanche 19 octobre, après avoir voulu dire ses deux messes comme d'habitude, le P. Remangin fut obligé de se mettre au lit. Averti de cela sur l'heure, l'aumônier de St. Maurice vint aussitôt assister le Père.

Jusqu'au soir du même jour, on n'eut aucune inquiétude, car les remèdes que le Père avait pris avant midi avaient eu bon effet, et le malade parlait de se lever pour souper avec la Communauté. Le médecin en chef de l'établissement qui avait vu le Père le matin, et qui avait prescrit ces remèdes, craignant que la fièvre ne reprît vers le soir, promit de revenir avant la nuit: aussi ne donna-t-il aucune prescription. Mais la nuit venue, le médecin n'avait pas paru. A 7h. du soir, le Père qui n'avait pas encore reposé, sentit de la fièvre, et une agitation assez grande le faisait remuer et se tourner sans cesse dans son lit. A 8h½ la fièvre avait augmenté, l'agitation était la même: le Père avait des moments d'égarement. Sans aller chercher le médecin que nous savions en partie de débauche, et dans la science duquel nous avions du reste fort peu de confiance, nous consultâmes la Supérieure des Sœurs de l'hôpital qui soignant les malades depuis 20 ans était, aux yeux de tous, beaucoup plus instruite que le médecin. La Sœur qui n'avait pu voir le malade, ne conçut aucune inquiétude, et nous donna simplement quelques prescriptions. Nous décidâmes toutefois que l'on veillerait toute la nuit. —

Vers onze heures et demi, notre inquiétude devint sérieuse, car la fièvre et l'agitation continuant toujours, le délire s'emparait complétement du Père. Comme les Sœurs ne pouvaient rien entreprendre sans l'autorisation du médecin, nous allâmes réveiller celui-ci, et nous lui fîmes part de nos inquiétudes en donnant avec grands détails la situation du Père.

Le médecin nous répondit que ce n'était rien, qu'il ne fallait pas s'inquiéter. Refusant de croire à notre témoignage, il donne quelques petites prescriptions, promet de venir de bon matin, et se renferme. Nous tenons à constater cette conduite du médecin et ce trait inique; car nous devons à la vérité de dire que, dans toutes les maladies ou indispositions des nôtres, nous n'avons eu qu'à nous louer de l'empressement et de la délicatesse de tous les médecins, dans les 22 ans qu'a duré notre Mission. Dans cette circonstance, Dieu avait jugé bon de nous éprouver ainsi. — Nous nous contentâmes dans le reste de la nuit de veiller auprès du Père, lui donnant de temps à autre quelques remèdes destinés à calmer sa perpétuelle agitation, et à amener la transpiration qui ferait tomber la fièvre.

Après la Messe dite de grand matin, la Supérieure de l'hôpital nous envoya un infirmier fort expérimenté pour aider à soigner le Père. Ce fut cet infirmier qui le premier nous donna l'idée du danger dans lequel pouvait se trouver le Père, et il fallait, selon lui, sans plus tarder recourir aux remèdes énergiques.

Il était près de 7 heures, et malgré de nouvelles instances le médecin n'était pas encore arrivé; alors nous allâmes prier la sœur Supérieure de l'hôpital de venir elle-même avec une de ses sœurs donner ses soins au Père. Elles vinrent toutes les deux aussitôt, et après avoir vu le Père, sans croire encore au danger prochain de mort, elles conçurent de vives inquiétudes, "car, dirent-elles, le Père a depuis plusieurs heures un accès de fièvre pernicieuse très-prononcé".

Le médecin mandé de nouveau avec plus d'instance encore, vint enfin. Il ne vit aucun danger, et nous assura que cette agitation et la persistance de la fièvre n'indiquaient pas grand chose. Ayant obtenu de lui l'autorisation d'appliquer les grands remèdes, on prépara pour le Père les sinapismes les plus violents afin d'amener la transpiration. L'espoir nous revint lorsque nous vîmes le malade sentir vivement les douleurs; et nous le crûmes sauvé. Le délire avait presque cessé, et le malade ne comprenant pas pourquoi nous le faisions tant souffrir, voulait se lever. C'est ici qu'il faut admirer l'esprit de simplicité et de docilité de ce bon Père jusque dans le délire. Comme nous essayions de lui faire comprendre que tout cela lui était nécessaire, il nous retint lui-même et nous dit: " C'est bien, puisque vous dites que c'est bon, cela suffit." Cette réponse nous frappa, car nous savions tous quelle était l'extrême sensibilité et délicatesse du Père Demangin. Mr. Mélinon commandant supérieur des pénitenciers du Maroni, excellent chrétien, et habitué depuis 15 ans à vivre familièrement avec nos Pères, vint sur ces entrefaites, et crut comme nous que tout était sauvé. C'était la 3ème fois qu'il venait nous voir depuis la veille au soir. Il sortit pour donner le premier ces bonnes nouvelles; au bout d'une demi-heure il revint et ne nous quitta plus; car hélas! notre premier espoir avait disparu. Il était 10 h. ½; le mal redoublait de violence, on parla de mettre des sangsues; 30 sangsues, croyait-on, auraient suffi pour faire tomber la fièvre. On courut à l'hôpital et à la pharmacie, il ne s'en trouva qu'une, dans cet hôpital qui compte de 200 à 320 malades. — Vers onze heures et demi, la voix du Père changea et sa parole devint embarrassée, l'agitation et le délire étaient au comble. Nous renonçâmes alors à tout espoir de le sauver. Une demi-heure après, la respiration même devint haletante, le mal faisait les plus rapides progrès. A midi, le pauvre malade reçut l'Extrême-Onction, l'indulgence de la bonne mort, et un quart d'heure après, l'agonie commença. A ce moment toute fièvre tomba, l'agitation cessa; le malade les yeux fixés vers la muraille demeura immobile: les Sœurs pensèrent que la connaissance lui revenait. Le Père son compagnon profita de cela pour lui parler et l'exhorter à la mort. Dès que le Père eut prononcé ce dernier mot et une invocation au Cœur Sacré de Jésus, le malade regarda le Père, et sans qu'aucun autre mouvement se produisit sur sa figure, ses larmes se mirent à couler. Il n'y avait pas à en douter, le malade entendait nos paroles et comprenait son état. Nous profitâmes de cet instant qui fut très-court pour l'exhorter, et lui donner à plusieurs reprises la 3te Absolution; et après un ¼ d'heure les yeux commencèrent à se voiler; nous récitâmes les prières des agonisants. Auprès du lit du mourant se trouvaient nos deux frères, Mr. Mélinon, les frères des écoles, deux Sœurs de St. Paul, deux Sœurs de St. Joseph qui nous avaient supplié de leur ouvrir la porte, tous suffoqués par leurs larmes au point de ne pouvoir répondre aux prières des agonisants. Au bout d'un moment toutefois, nos Frères dominèrent leur douleur, et remplirent ce pieux devoir envers le Père Demangin.

A 1h. ¼, le malade après avoir reçu une dernière absolution s'endormait dans le Seigneur.

La peine fut bien grande pour tous; mais quand cette nouvelle se répandit au-dehors, nous ne pouvons rendre les cris, les expressions de regrets et de douleur qui s'élevèrent dans le village; il semblait que le plus grand malheur qui pût arriver à la transportation venait d'être consommé. De plus, la rapidité de la maladie, puisque la veille encore le Père avait dit ses deux messes, mit tout le monde

dans la stupéfaction la plus grande: on venait en foule pour voir et pour savoir la vérité. Pauvres galériens, il faillait bien leur dire que leur cher ami, leur protecteur si devoué n'était plus. — Dès 4 heures du même jour, le corps du Père Demangin fut habillé et déposé dans le salon d'entrée, de sorte que tous pouvaient librement le visiter: il reposait sur un lit de parade, les mains jointes, le crucifix de ses vœux et son chapelet entre les doigts. Alors les pauvres concessionnaires du village, les hommes du camp arrivèrent en foule les premiers; les communautés religieuses et les enfants vinrent aussi bientôt. Nous renonçons à décrire les scènes qui se passèrent dans ces premiers moments, comme nous dûmes renoncer à en être les témoins, tant elles étaient déchirantes. Toutes les personnes libres vinrent ainsi tour à tour; et ceux-là qui, nouveau-venus, n'avaient pû connaître le Père que quelques mois, dominés par le spectacle de la douleur des transportés, pleuraient comme les autres.

Jusqu'à 9 heures du soir, la porte fut ouverte; et à cette heure il fallut faire une sorte de violence à ceux qui restaient encore. Le lendemain mardi, dès 4 heures, on venait nous solliciter d'ouvrir la porte; et tout le jour jusqu'à 4 heures du soir se passa dans ces visites au corps du défunt: tous voulaient faire toucher à son corps des chapelets, des médailles, des objets que l'on voulait garder ensuite. A voir un tel concours, une telle vénération, on eût dit le corps d'un saint dont on vient d'apprendre la béatification. — Le 2ième jour après la mort, le mercredi matin à 6 heures eurent lieu les obsèques. Dès 4 heures, le corps avait été porté à l'Eglise sur un catafalque entouré de nombreuses lumières. après l'office des morts récité tout entier, la messe commença à 6 heures: l'église était comble; quelques lettres de faire-part et d'invitation avaient été envoyées aux officiers et chefs de service, sauf au médecin; et tous les officiers et sous-officiers, de quelqu'état qu'ils fussent, plus de 40 soldats, tous les surveillants, les Communautés et les enfants étaient là dès le commencement du service. Il avait été convenu avec le commandant Mr. Mélinon, que les transportés ne recevraient point l'ordre de venir à l'Eglise, mais qu'on les laisserait libres, les exemptant seulement du travail à cette occasion. Or, presque tous les transportés concessionnaires de St. Laurent, de St. Maurice, de St. Pierre et tous les hommes du camp remplirent la nef et les bas côtés de la grande Eglise: tous, jusqu'aux communards de Paris, arrivés seulement depuis six mois, voulurent lui rendre ces derniers devoirs. Il n'y avait pas à s'y tromper, c'était une douleur sincère, et qui se peignait sur toutes les figures.

Mr. Mélinon disait après l'enterrement: " on a senti en voyant les visages de cette foule, que le grand ami des malheureux n'était plus." C'étaient des transportés concessionnaires qui avaient été choisis pour porter le Père, il semble que cet honneur devait leur revenir. C'est du moins la réponse que fit l'un d'eux le jour même, au capitaine d'infanterie qui exprimait son étonnement de ce que des transportés avaient été choisis, et il ajoutait en parlant au Père restant: « tous mes sergents se seraient fait un honneur d'avoir été choisis ». Le transporté répondit aussitôt: « C'est notre Père à nous, celui-là, voyez-vous; c'est à nous qu'il appartenait de le porter. »

Ces mêmes transportés avaient composé, le jour de la mort du Père, un discours qu'ils se proposaient de lire au cimetière au moment de l'inhumation; mais les réglements de la transportation s'opposant formellement à une pareille démonstration ils durent garder le silence. Ce discours renferme bien l'expression de la douleur et de la reconnaissance; peut-être on nous

saura gré d'en rapporter sans y rien changer les quelques lignes qui suivent...—" La vie du Père Demangin devra servir d'exemple à quiconque veut être estimé et aimé. Sa conscience droite et ferme et son cœur généreux ne lui permirent pas, même à la Guyanne, de faire de distinctions sociales; il ne voyait que des malheureux, là où tant d'autres ne voient que des réprouvés; il a toujours été pour la justice et l'humanité quels que fussent ceux pour qui ou contre qui il était le défenseur...(1.) — Prêtre, nous savons tous, si par ses vertus il était digne de ce nom. Beaucoup parmi nous ne l'ont connu que par son inépuisable charité à laquelle personne n'a fait appel en vain: sa main était toujours ouverte. Doué d'un profond esprit de pénétration, il se laissait volontiers tromper, quand après le mensonge, auquel avaient recours des malheureux qui voulaient cacher les causes honteuses de leurs misères, il savait qu'il avait quelque bien à faire: mais de quel œil de compassion il suivait celui qui croyait l'avoir abusé."

"D'autres plus heureux ont pu le connaître dans l'intimité: il descendait facilement jusqu'à nous, ou plutôt il était toujours avec nous; mais c'est surtout lorsque, reconnaissant en un homme un cœur plein de regrets pour un passé coupable, il devinait dans un entretien familier, qu'il y avait un chagrin à consoler, une douleur à calmer, un courage abattu à relever, qu'on était heureux de l'entendre alors; sa voix ferme, mais douce et pénétrante, avait de ces paroles merveilleuses que la Religion seule peut inspirer, qui chassaient l'amertume du cœur, et laissaient l'âme pleine de reconnaissance pour celui qui savait si bien obliger la douleur."

"Homme de paix et de pardon, il plaignait du fond du cœur ceux qui, par caractère ou pour des intérêts tout matériels, acceptaient sous forme de devoir des fonctions de coercition et de rigueur. — Et plaignait encore plus les hommes de postes plus élevés qui, ayant charge d'âmes et de vies pour protéger le malheur et la faiblesse contre la violence et l'injustice, oublient leurs plus sacrés devoirs pour ne jouir que de leur bonheur matériel.... Que le souvenir de notre Père reste éternellement gravé dans nos cœurs. Puissions-nous mériter d'obtenir par son intercession auprès du Maître de nos Destinées, qu'il daigne adoucir la rigueur de nos misères, et surtout qu'il nous accorde une mort digne de ses conseils et de ses exemples." — Le corps du Père Demangin repose à côté de celui du Père Gaudré: ils sont bien là à côté l'un de l'autre. Tous les deux de la Province de Champagne, ils se sont beaucoup aimés sur cette terre: ils ont été tous deux parmi les plus puissants de cette mission en œuvres et en parole.

Dans le Père Gaudré, il y avait une bonté de cœur si grande envers les galériens et une patience telle, qu'aucun de ces malheureux n'a pu mettre en défaut une seule fois ces deux vertus, pendant les 14 ans de campagne du Père Gaudré: c'est la réputation qui lui était faite. Dans le Père Demangin il y avait une sorte d'autorité paternelle jointe à beaucoup de tact et de prudence: c'est ce qui lui donnait parmi les transportés une très-grande influence; tous le

(1) Ces mots sont une allusion a un fait remarquable de la vie du Père. Un jour, à l'Ile Royale, le P. Demangin témoin de loin d'une scène fort vive entre un surveillant et un transporté, et craignant, comme cela arrive parfois, un événement tragique, s'avançait de ce côté pour intervenir. Au bout d'un moment le surveillant qui était armé, tire son revolver et ajuste le transporté. Le Père saute auprès du surveillant, lève le revolver et dit: "De quel droit tuez-vous cet homme?" Le malheureux fut sauvé. (Le Père Demangin a eu plusieurs aventures de ce genre.)

consultaient, et ses conseils étaient ordinairement reçus comme des oracles. — Le Père Caudrè, épuisé par le climat et par plusieurs maladies s'est éteint peu-à-peu; tandis que son ami a été enlevé dans la force de l'âge et dans la plénitude de son talent. La mort du Père Caudrè, on peut l'affirmer, a été hâtée de quelques jours par la douleur de savoir Metz sa ville natale au pouvoir des ennemis de l'Eglise et de la France. Le Père Demangin a mérité qu'un homme bien haut placé dise de lui: " ce prêtre avait voué sa vie au service des malheureux transportés; il voyait arriver le jour où il ne pourrait plus rien pour eux: c'était pour lui un fond de chagrin qui a ruiné sa santé." Si cette parole n'a pas son entière application, ceux qui ont connu ce Père ne seront pas surpris qu'une pareille pensée soit venue à l'esprit de plusieurs. Combien on est consolé de voir mourir un des nôtres, quand il laisse dans le cœur de ses admirateurs de pareils souvenirs!

C'est ce même personnage qui adressait au Révérend Père De Mourfort à Cayenne la lettre que nous allons lire; elle est trop belle pour que nous puissions en passer une ligne.

St. Laurent 23 Octobre 1873.

" Mon Révérend Père Supérieur, Vous savez déjà la douloureuse perte que la population du Maroni a faite en la personne du R. P. Demangin mort d'une fièvre pernicieuse le 20 Octobre à 1h. de relevée.

La veille dimanche, le P. avait dit deux messes, l'une à l'hôpital, l'autre à l'Eglise. — Si l'affection et le degré de reconnaissance peuvent se mesurer à la nature des regrets et des démonstrations du public, votre cœur doit être satisfait, la mesure a été comble; toute la population de St. Laurent et des annexes réunie en un même sentiment s'est portée avec recueillement D'abord à la salle où le corps du R. Père était exposé et au cimetière. Partout les larmes attestaient la sincérité de son affection pour le défunt et aussi pour la Sainte Compagnie qui depuis tant d'années lui donnait les aumôniers qui devenaient leurs Pères.

" Vous nos transportés déplorent amèrement la perte des Pères de la Compagnie de Jésus qui doivent partir prochainement et abandonner la mission des pénitenciers.

" Il y a dans la mort du P. Demangin quelque chose de très particulier, et qui montre que Dieu a préparé les événements qui ont amené cette perte. Dès que la nouvelle du départ des Pères Jésuites fut répandue parmi les transportés, ils manifestèrent les regrets qu'ils éprouvaient. Ces regrets touchaient vivement le cœur du serviteur, comme ils ont dû toucher le Bon Dieu son Maître: tout depuis lors a préparé l'événement qui a mis toute la population en deuil, et qui lui laisse en garde le corps de celui qui les a tant aimés.

" Vous, Très. Révérend Père, vous nous quittez ainsi que tous les Pères en ce moment à la Guyanne, pour aller ailleurs chercher de nouveaux pauvres à consoler ou à instruire. Il ne m'appartient pas de juger ces choses; mais je tiens à vous dire que partout où iront les Pères de cette mission de Guyanne, nos vœux et nos prières les suivront, nous considérerons comme une bénédiction de Dieu de pouvoir leur être agréable ou utile, à eux comme à tous ceux que nous rencontrerons appartenant à votre Sainte Société. Nous vous prions de vous rappeler quelquefois de nous au Saint Sacrifice de la Messe, et de nous envoyer avant votre Départ pour nous et nos enfants votre Ste. bénédiction."

Recevez, Très. Révérend Père Supérieur l'hommage de mon respect et de mon sincère dévouement.

Mélinon, Commandt. Sup. des Etablts du Maroni.

Nous ne voudrions pas étendre davantage cette Notice déjà longue ; nous ne pourrions du reste recueillir les témoignages de sympathie et de reconnaissance des habitants de Cayenne quand la triste nouvelle arriva à la ville. Le R. P. Emonet, Préfet Apostolique écrivait au compagnon du Père Demangin resté au Maroni « la mort du P. Demangin m'afflige profondément ; je ne l'ai connu que depuis peu de mois, et j'étais pénétré pour lui de regret et d'affection. »

Dès le 7 Novembre il a voulu célébrer dans l'église de Cayenne un service solennel pour le repos de l'âme de celui qui avait tant travaillé dans cette ville. Mr. le Gouverneur a assisté à ce service avec sa famille ; puis ayant appris que le R. P. Supérieur voulait faire établir sur la tombe du P. Demangin un monument semblable à celui qui recouvre les restes du Père Gaudré, il a répondu gracieusement qu'il avait donné des ordres pour faire exécuter ce travail aux frais du service pénitentiaire.

†

Autres guérisons obtenues par l'intercession de nos Pères victimes de la Commune.

Guérison d'une paralytique à Maëstricht.

(Extrait d'une lettre du P. d'Armaindville.)

29 9bre 1873.

Le bon Dieu a déjà manifesté dans la ville de Maëstricht la gloire de ses héros. Une postulante de la Miséricorde était frappée d'une paralysie qui résistait à tous les remèdes, déjà depuis très-longtemps elle ne pouvait quitter le lit lorsqu'on lui proposa de s'adresser aux Jésuites Martyrs ; elle commença aussitôt une neuvaine qu'elle fit suivre de quatre autres, et le lendemain de l'expiration de la cinquième neuvaine elle quitta son lit de douleur et pouvait se rendre sans aucune peine à la chapelle ; elle était parfaitement guérie.

Guérison de Mme la Baronne de Langlade racontée par elle-même.

Le 18 Août 1873, j'ai eu une première atteinte d'une fièvre qui a été nommée fièvre intermittente, et plus tard fièvre paludéenne par les quatre médecins qui m'ont soignée. Elle a résisté à tous les remèdes connus ; je l'ai eue tous les jours jusqu'au 14 9bre. A ce moment là, j'ai fait un voyage à Notre Dme de Lourdes et bu de l'eau de Lourdes, la fièvre a disparu. Elle est revenue trois semaines après plus forte que jamais à la suite d'une émotion très-vive, causée par la mort de deux personnes de ma famille qui m'étaient bien chères. Chaque nuit j'avais un long accès, et dans la journée un autre de deux heures me laissant dans un état de fatigue et de faiblesse extrême. Le 4 Mars 1874, j'étais plus souffrante et plus découragée que jamais ; j'avais eu un accès de 15 heures, et je m'en plaignais devant mon petit-fils âgé de 7 ans à peine. Il me dit vivement : Grand-mère pourquoi n'allez-vous pas demander votre guérison au bon Père Olivaint ; il guérit tant de malades, il vous guérira surement ? Ces paroles de l'enfant me semblèrent lui avoir été soufflées par Dieu. Je me fis conduire de suite à la chapelle de la rue de Sèvres et je priai longtemps près de ces Sts Martyrs. Depuis ce moment-là, je n'ai pas eu le plus petit accès de fièvre et je suis parfaitement guérie. Je l'atteste bien haut, et j'en garde une

grande reconnaissance à Dieu et au St P. Olivaint.

Paris le 15 Mars 1874.

La lettre suivante ne contient pas un récit de guérison, mais une simple demande des reliques de nos Pères; nous l'insérons ici comme une preuve de l'extension que prend chaque jour la dévotion à nos Pères et la confiance en leur intercession.

Abbaye de St. Maurice. Valais (Suisse)

Mes très Révérends Pères.

Pénétré d'une profonde vénération pour les glorieux Martyrs que votre chère Compagnie a donnés à l'Eglise sous la Commune, et que j'ai appris à connaître dans le charmant livre du R. P. de Ponlevoy, je viens solliciter de votre paternelle bonté des reliques de chacun de ces Sts Pères, dont je souhaite bien ardemment voir l'Eglise consacrer solennellement le culte; j'ai en eux une si filiale confiance, j'ai tant besoin de leur secours, que vous recevrez favorablement ma demande. Leurs Reliques, mes vénérés Pères, seront pour moi un précieux trésor qui me suivra toujours; sous leur auspice je ferai dans quelques mois ma profession solennelle, auprès d'elles j'apprendrai à devenir et à rester toute ma vie un bon apôtre et un bon religieux. mais je ne suis pas seul à aimer et à vénérer vos chers Martyrs, je connais des âmes qui partagent pour eux ma vénération et mon amour, et qui ne se verraient pas avec moins de bonheur que moi en possession de leurs Reliques.

Veuillez donc, mes chers Pères, s'il vous plaît, et si vous le pouvez, m'envoyer une demi-douzaine de ces images sur lesquelles vous avez gravé une croix, ayant vers le centre et aux extrémités les cinq parcelles, fixées à la colle. Je craindrais d'abuser de votre bonté en vous en demandant davantage.

Cependant veuillez bien me permettre de vous exposer une autre demande; celle-ci m'est personnelle. Il est un Père de votre Compagnie que j'ai encore appris à connaître dans le beau monument que le R. P. de Ponlevoy a élevé à sa mémoire, et pour lequel je professe un véritable culte, et il en est bien digne; je veux parler du bien aimé et saint Père de Ravignan; je serais si heureux de posséder une des ses reliques, que j'ose encore vous prier de satisfaire à ce désir de mon cœur, si vous le pouvez sans peine.

J'ai dit: reliques, et pour moi ce mot n'exprime rien de trop; au contraire sa vie si sainte et si pure, et la spéciale protection dont je suis l'objet de sa part, ne me permettent pas d'user d'un autre mot. — Ah! daignent les Martyrs et les confesseurs de Jésus faire de moi aussi un vrai fils de St Ignace, non plus de corps puisqu'il a plu à Dieu de m'appeler ailleurs, mais d'âme, mais de cœur! S'il vous plaît, mes vénérés Pères, veuillez le leur demander pour moi: la voix de leurs frères sera bien plus puissante auprès d'eux que celle de leur pauvre serviteur. Veuillez aussi leur recommander ma pauvre Patrie, quelqu'ingrate qu'elle fût envers vous; veuillez leur dire de protéger cette Abbaye qui conserve encore un souvenir si vivace du Cher P. de Ravignan, et que très-probablement l'on déclarera bientôt affiliée au Jésuites pour lui faire partager leur sort;

Grâces à Dieu les raisons d'affiliation ne manquent pas.

S'il m'était possible je remercierais avec un bien vif empressement le R. P. de Ponlevoy de m'avoir fait connaître ces six grandes âmes, dont je vous demande aujourd'hui un souvenir matériel, afin que je me mette tout spécialement sous leur protection, et qu'avec leur secours, tous les instants de ma vie, tous les battements de mon cœur soient consacrés

ad majorem Dei gloriam

Veuillez agréer, Mes très vénérés Pères, l'expression de ma profonde vénération et de ma plus vive reconnaissance. Tout à vous dans les cœurs de Jésus et de Marie.

E. Grofs. (3 juin 1874.)

Lettre d'un R. P. Capucin espagnol au C. R. Père Supérieur des R. R. Pères Jésuites.

Céret, le 21 Mai 1874.

Mon très Révérend Père,

Je saisis avec empressement l'heureuse occasion qui se présente à moi de faire votre connaissance. J'appartiens à la communauté des capucins de Guatemala. Nous avons suivi de près dans le chemin de l'exil vos bien aimés Pères. L'ordre du gouvernement nous assignait la Californie comme lieu de notre nouvelle résidence; à notre arrivée les Pères de votre Compagnie nous offrirent une généreuse hospitalité que nous acceptâmes avec reconnaissance. C'est en leur aimable compagnie que j'ai recueilli les intéressants détails sur vos Martyrs de la Commune. Depuis l'année 1870, j'étais sujet à des attaques de nerfs, et en Californie je me trouvais souvent en proie à de violentes convulsions. Le R. P. Pollano m'engagea alors à faire une neuvaine à vos Pères Martyrs. Je suivis son conseil, et durant deux mois et plus, c'est à dire tout le temps que nous restâmes en la compagnie de vos Pères, le mal ne reparut point. Ma guérison n'est pourtant pas radicale; mes attaques de nerfs reviennent encore. Néanmoins je dois avouer que depuis mon départ de votre Collége de Santa Clara, le mal m'a laissé bien des moments de répit. J'attribue ce mieux à l'intercession de vos martyrs; car il s'est fait sentir aussitôt que j'eus commencé ma neuvaine devant leur photographie. Voilà pourquoi, mon R. Père, je n'hésite pas aujourd'hui à réclamer de votre bonté une nouvelle photographie accompagnée de quelques reliques, si toutefois cela vous est possible. - Je me trouve moins bien depuis quelque temps, et c'est là ce qui me pousse à réclamer de vous cette faveur. J'ai la ferme confiance qu'avec la grâce de Dieu, ces saintes reliques apporteront au moins un soulagement à mon mal, si elles ne le guérissent point complétement. - Quand je me trouvais à Guatemala, j'éprouvais parfois jusqu'à Dix attaques en un seul jour; depuis mon expulsion, il est rare que j'en aie une deux jours de suite, et elles ne reviennent guère que tous les 8 ou 10 jours Depuis mes prières aux B. P. P. Martyrs. J'ai pleine confiance que votre bonté ne me refusera certainement pas la faveur que je sollicite; l'amour inviolable que mon séjour au milieu des vôtres a fait naître en mon cœur m'en est un sûr garant. - Excusez, M. R. P. la hardiesse de celui qui déjà en Californie,

comblés de toutes sortes de faveurs par vos bons Pères ose encore se recommander à vos prières; il vous promet du moins de ne jamais vous oublier dans les siennes.

Fr. J. Calasanz de Llevaneras capucin espagnol.

Guérison du jeune Henri de Genneville.

racontée par son Père.

Paris le 1er Mai 1874.

Il vient de se passer sous mes yeux et en faveur de notre cher Henri, un fait tellement extraordinaire que je crois devoir, ne serait-ce que pour fixer mes souvenirs bien fugitifs parfois, prendre dès le lendemain de l'événement, quelques notes qui pourront servir aussi à l'expliquer s'il est susceptible d'explication au point de vue médical, et à le bien préciser, si, ce que je n'ose croire encore, il doit être attribué à une cause purement surnaturelle.

Depuis 3 semaines environ, Henri était atteint d'une maladie nerveuse très-caractérisée. Elle avait commencé par des faiblesse dans les jambes, au sujet desquelles nous étions disposés à accuser notre enfant de manquer d'énergie, et par des frissons qui nous étonnaient parce qu'il est généralement très-couvert.

Pendant mon petit séjour à Laon, du samedi 11 au Lundi 13 Avril, le mal s'est accentué, et j'ai pu constater à mon retour certains mouvements désordonnés qui se produisaient lorsqu'un bruit inattendu et un peu fort se faisait entendre. Henri a essayé de reprendre ses études après les vacances de Pâques, mais il a fallu se décider à les interrompre, les commotions étant devenues plus fréquentes et plus fortes. Notre Docteur, M. Duchauffour a prescrit pour potion, un mélange d'Asa-fœtida et de Valériane, puis un bain quotidien au polysulfure de potasse, quelques gouttes d'Ether à verser sur la colonne vertébrale, et de l'exercice au grand air.

Mais les accidents nerveux ont pris plus d'intensité et de fréquence; notre cher malade pouvait à peine se tenir debout, appuyé sur un bras ou sur deux cannes. Son corps était continuellement rejeté en arrière, les jambes étaient de plus en plus molles toute sa personne était violemment secouée, au moindre bruit et quelquefois, nous semblait-il, sans cause appréciable. — Le moral, d'ailleurs, était excellent; Henri se prêtait à tout, riait lui-même quelquefois de ses mouvements brusques, nous en demandait souvent pardon quand il nous voyait impressionnés, et alors pleurait doucement en nous embrassant, et en nous disant qu'il demandait à Dieu et à la Ste Vierge le courage et la force nécessaires, pour supporter son mal de manière à ne plus nous faire de la peine. Les repas spécialement étaient pénibles, interrompus continuellement par des crises et par d'invincibles envies de dormir.

Au bout de quelques jours, le Docteur a ajouté à ses anciennes prescriptions des Douches en pluie froide, à recevoir pendant ½ minute sur la nuque, et le long du dos. Toujours même courage de la part d'Henri, mais aggravation de l'état général.

2 Douches seulement ou 3 avaient été prises, et nous allions persister à suivre le traitement prescrit, lorsque les cessation complète des accidents s'est produite dans les circonstances suivantes, le 30 Avril vers 7 h. du matin. Sera-t-elle durable? Dieu le veuille! mais quoiqu'il arrive, que sa volonté soit faite, et que ses bienfaits ou ses coups nous trouvent dignes de les mériter ou de les supporter.

Depuis le commencement de la maladie, nous remarquions avec bonheur,

ma femme et moi, que la piété d'Henri ne faisait que s'accroître. Nous le trouvions quelquefois en prières ; sa douceur et sa résignation paraissaient augmenter à mesure qu'il souffrait d'avantage. Dans ses crises les plus violentes, il demandait de l'eau de Lourdes et la prenait avec les sentiments d'une foi vive qui nous touchaient profondément et nous consolaient. Il avait d'ailleurs une peine extrême à la prendre, à cause des secousses et du tremblement nerveux qui le torturaient. Emue des dispositions pieuses de notre cher enfant bien attristé de ne pouvoir assister à cause de son état à la Messe de 1ère Communion de St Sulpice, ma femme demanda une Messe spéciale à son intention, à la chapelle des Martyrs au Gesu rue de Sèvres, et elle fut fixée au 30 Avril, à 6 h. ½.

Il parait qu'en se rendant rue de Sèvres, Henri était en proie à ses faiblesses de jambes et à ses mouvements saccadés, déterminés spécialement par le galop d'un cheval, la fanfare des pompiers etc. Arrivé à la chapelle, il s'est recueilli avec ferveur, a dit sa prière du matin et a attendu assez tranquillement la Messe de 6 h. ½, au commencement de laquelle il a eu quelques soubresauts, mais moins marqués que d'ordinaire, malgré le bruit des chaises et la sonnette des servants. Aussitôt après la Sainte Communion, sa mère lui a tendu sa canne, mais il l'a remerciée en disant qu'il se sentait mieux. — Tranquillité parfaite pendant les dernières prières de la Messe et celles d'action de grâces, et aussi au retour, malgré le bruit de la rue et notamment les aboiements d'un chien. — Il est allé aux bains de la rue Racine sans que ses jambes aient fléchi, et il a pris très-tranquillement sa douche. Après son petit déjeuner, au retour, il a témoigné le désir d'aller à St Sulpice. Sa mère hésitait à cause des grands mouvements qui se font dans l'église au moment de la sortie des premiers communiants, mais le voyant décidément bien, elle l'y a conduit. Il a prié, est resté très-calme et ensuite est allé sur la place pour voir défiler tous ceux qui avaient assisté à la cérémonie. Le bruit, le mouvement, la foule ne l'ont pas fait sortir de sa tranquillité, ses jambes étaient solides. Quand il m'a aperçu il a couru vers moi en me criant : papa je suis guéri ! et il pleurait de joie. D'abord effrayé, je l'ai reçu dans mes bras et j'ai pleuré aussi. La journée a été excellente, la nuit tranquille, et ce matin on ne se douterait pas que notre cher enfant a été malade.

Je rédige à la hâte ce memento que je termine en répétant : je n'ose croire encore à une guérison complète ; j'ose encore moins croire à une faveur céleste à laquelle je participerais et dont je ne me crois pas digne, mais je constate un fait, et quelle qu'en soit la cause directe, j'en remercie Dieu.

Albert de Senneville

— 9 Mai 1874.

P. S. Aucun accident, même léger ne s'est produit depuis huit jours.

Guérison de Madame la Comtesse de X*** racontée par elle même.

Mon Révérend Père,

Je vous envoie le récit que vous m'avez demandé

Depuis plusieurs années je craignais d'avoir au sein droit une maladie très-grave dont cependant je ne souffrais pas encore.

En 1867 j'en ai parlé à mon médecin, le Docteur Oliffe, qui a voulu que je consultasse le Docteur Nélaton. Ce dernier fut d'avis de ne rien faire quoiqu'ayant confié au Docteur Oliffe, que ce mal, insignifiant alors, pouvait devenir fort grave.

En 1869, au mois d'avril, le lundi de Pâques, j'ai fait en descendant de ma voiture une chute qui a développé le mal. J'ai commencé à souffrir.

Le 1er juillet j'ai été consulter de nouveau M. Nélaton. A partir de ce moment, j'étais absolument condamnée.

Dans le courant du même mois une consultation eut lieu entre MM. les Chirurgiens Nélaton, Maisonneuve et Sims, en présence de M. le Docteur Compbell. M. Nélaton portant la parole au nom de ses confrères a déclaré à mon mari qu'une opération était indispensable, que peut-être il faudrait la renouveler au bout de quelques mois, qu'en aucun cas il ne garantissait la guérison; mais que si on ne tentait pas l'opération, je ne pouvais pas vivre plus longtemps que 18 mois ou deux ans au maximum.

Informée de mon état, j'ai été trouver mon Directeur, le Père Olivaint; je lui ai demandé si je devais par devoir consentir à subir cette opération dont je redoutais l'issue fatale. Il m'a dit que c'était à moi seule à prendre une décision. Puis, en sortant, il a ajouté: Pourquoi ne vous adressez-vous pas à Notre Dame de Lourdes? j'en ai vu tant d'effets miraculeux!

Quelques jours après je lui ai demandé si ce serait mal de ne faire aucun remède, préférant me confier entièrement en la bonté et en la puissance de la très-Sainte Vierge. A cela encore il m'a répondu que c'était à moi seule à toucher la question, et qu'il me donnait entière permission de suivre mon inspiration. Je n'ai pas hésité, j'ai rejeté tous les remèdes, et depuis ce jour je n'en ai jamais fait aucun. Je me suis servi uniquement d'eau de Lourdes.

Je devais aller passer quelques mois en Angleterre dans ma famille. L'idée du voyage m'effrayait, car le mouvement seul de la voiture sur le pavé de Paris me causait des angoisses terribles. Le bon Père m'a proposé une neuvaine. Nous l'avons commencée le 7 août de cette même année 1869, pour la finir le jour de la fête de la Ste Vierge, le 15. Il y a pris part en me donnant ses Messes. Le dernier jour de la neuvaine, mes angoisses se sont calmées, et j'ai pu faire le voyage sans souffrances; mais le mal n'a pas cessé de se développer. Sur la demande de ma famille, j'ai consulté des médecins à Londres; leur opinion a été identique à celle de leurs confrères de Paris, déclarant, comme eux, la maladie mortelle et incurable.

Le 7 septembre 1870, au moment de l'investissement de Paris, je suis partie pour M. xxx. Le mal a continué ses progrès. Au commencement du printemps 1871, mon mari a désiré que je visse notre médecin, le Docteur Rabaud, pour savoir à quoi s'en tenir sur mon état. Le Docteur lui a déclaré que dans son opinion, je n'avais plus que quelques mois à vivre, et qu'il ferait bien d'en prévenir

ma famille en Angleterre.

Dès que les nouvelles du martyre du P. Olivaint me furent parvenues, j'ai commencé à l'invoquer. Il m'avait fait tant de bien dans ce monde, que j'étais persuadée qu'il ne m'oublierait pas au ciel. — Au commencement du mois d'Octobre, le Père de Lajudie est venu à Hb. xxx. Il a vu l'affliction de mon mari et de ma famille. Je lui ai demandé si je pouvais faire une neuvaine au Père Olivaint pour obtenir son intercession auprès de Notre Dame de Lourdes. Sur sa réponse affirmative je l'ai prié de vouloir bien s'y unir avec les Pères jésuites de Périgueux, quelques communautés religieuses et quelques amis.

J'avais sur moi des reliques du P. Olivaint, et je les portais toujours. — Cette neuvaine a commencé le 21 Octobre. Le 27 et le 28 les souffrances avaient beaucoup augmenté. Le 29, un dimanche, fête du Patronage de la très-Sainte Vierge, et le dernier jour de la neuvaine, le médecin m'ayant vue vers une heure de l'après midi a prévenu mon mari qu'il allait s'absenter pour voir des malades, mais qu'il reviendrait le soir parce qu'il était probable que la crise qu'il redoutait et qui amènerait ma fin n'était pas très-éloignée. — Cette crise s'est annoncée vers 4 heures; on m'a forcée à me mettre au lit. Les Sœurs de notre hospice sont venues presque tout de suite; notre bon Curé presque en même temps. Je leur ai dit que je ne voulais pas leur voir des figures tristes, que j'allais être guérie par le bon Père Olivaint qui ne voudrait pas me laisser mourir. — Le Docteur est revenu à 9 heures; il m'a ordonné des fortifiants disant que les forces allaient me manquer dans la nuit. — J'ai dormi avec un grand calme et un bon sommeil comme je n'en avais pas eu depuis longtemps! — A partir de ce moment je n'ai plus éprouvé aucune souffrance, j'ai repris mes habitudes quotidiennes, et dès le 3ème jour, j'ai pu faire sans fatigue une assez longue promenade en voiture. La plaie qui était énorme s'est refermée peu à peu, et elle était entièrement cicatrisée dans la première quinzaine de Décembre.

Avant de finir, je dois ajouter que mon mari dans la crainte que ma guérison ne fut pas complète avait écrit à Paris dès les premiers jours de Novembre pour demander une 2ème neuvaine au tombeau du P. Olivaint. Je l'ai faite plutôt comme action de grâces tellement j'étais persuadée que j'étais guérie.

Mon Révérend Père, il ne m'appartient pas de juger si cette guérison a été miraculeuse ou non; la décision appartient à ceux qui ont mission pour cela; vous m'en avez demandé la narration, je vous l'envoie telle que ma mémoire en a conservé le souvenir. — Je ne sais que ceci: c'est que j'avais une maladie terrible... Que 7 à 8 médecins des plus célèbres m'avaient condamnée de la manière la plus formelle, dans un temps très-limité... Que je n'ai fait aucun remède, ni suivi aucun traitement... Que je me suis uniquement servi d'eau de Lourdes en priant la très-Sainte Vierge, et en demandant au P. Olivaint d'intercéder pour moi... Et enfin, que depuis ce 29 Octobre 1871, le jour de la clôture de la neuvaine à Notre Dame de Lourdes par l'intercession du Saint Père Olivaint, je n'ai plus ressenti aucune souffrance, et qu'il ne me reste plus aucune trace de la maladie.

Que Dieu en soit béni et glorifié!

Paris ce 30 janvier 1874.

Guérison obtenue par l'intercession du P. Ducoudray

Lettre de Madame de V... au R. P. Chambellan.

Laval, 28 juin 1874.

Mon Révérend Père,

Voici les détails que j'ai pu recueillir sur la guérison de l'enfant que vous avez vu la semaine dernière. Tous ces détails m'ont été racontés par sa mère et plusieurs autres personnes qui toutes s'accordent à reconnaître un caractère subit et miraculeux à cette guérison. —— L'enfant se nomme Adolphe Anjubert, il est âgé de 6 ans et demi. Dimanche, 7 juin, il fut pris d'un mal qui débuta par des vomissements et une violente douleur de tête, et qui présenta bientôt tous les symptômes d'un épanchement au cerveau. Sa pauvre mère pouvait d'autant moins s'y tromper, que cette terrible maladie lui a enlevé, il y a quelques années, une petite fille de 9 ans. Elle reconnaissait dans l'état de son petit garçon absolument tout ce qu'avait éprouvé sa fille avant de mourir. C'étaient les mêmes souffrances, la même agitation; l'enfant se débattait dans son lit; il était souvent en délire, l'après midi surtout lorsque la fièvre redoublait; il ne prenait plus rien qu'un peu d'eau sucrée; il se plaignait sans cesse, et criait d'une manière affreuse la nuit et le jour. La vue faisait mal à ceux qui l'approchaient. Le médecin, appelé le lundi, revint plusieurs fois; il le jugeait perdu, et dit à une voisine, Mlle Chalumeau, qu'il avait un épanchement au cerveau, avec une branche de fièvre typhoïde. Comme il ordonnait fort peu de remèdes, cette personne charitable le pria d'essayer de faire quelque chose pour sauver le petit garçon, s'offrant à payer ce que la mère n'aurait pas le moyen de se procurer. « C'est inutile, dit le médecin, c'est un enfant perdu, il n'y a rien à faire. » Il disait cela le jeudi. Ce même jour, une autre voisine, Manette Thébault, qui possède un petit morceau de la couverture dont le R. P. Ducoudray se servait dans sa prison, voulait le proposer à la pauvre mère dont les sanglots lui faisaient pitié. Mais tout émue et effrayée, elle n'osait monter chez elle pour être témoin de cet affreux spectacle. Ayant prié Mlle Chalumeau de l'accompagner, elles s'y rendirent ensemble. La mère les accueillit avec reconnaissance, et Manette en lui recommandant d'avoir bien de la confiance, mit sur le petit Adolphe la précieuse relique. La nuit fut terrible, les souffrances redoublaient; l'enfant se jetait d'un côté à l'autre de son lit; il se levait, frappait, sa bouche restait convulsivement ouverte, par moments la langue tirée; d'autres fois les dents crispées: « Enfin, dit la mère, il était en transport, il ne se reconnaissait pas; si je n'avais pas été sa mère, j'en aurais eu peur. » Il râlait comme à l'agonie. Pendant ce temps, la pauvre femme, abîmée dans sa douleur, mais persévérant dans sa prière, récitait son chapelet en l'honneur de ce protecteur qu'elle ne connaissait pas, mais qu'elle invoquait avec tant de confiance: dans son trouble elle n'avait pas même bien retenu le nom du bon Père Ducoudray; mais on lui avait dit qu'il pourrait sauver son enfant, et elle s'implorait avec ferveur: « Bienheureux Saint, répétait-elle en lui offrant chaque chapelet, je remets mon enfant entre vos mains, obtenez du bon Dieu qu'il vive! » Elle dit ainsi douze fois son chapelet pendant cette cruelle nuit d'agonie où les cris de l'enfant se mêlaient au grondement continuel du tonnerre, lorsque le matin, tout d'un coup le petit Adolphe s'assied dans son lit: « Maman, dit-il, donne moi à manger, je ne suis plus malade. » Sa mère, croyant qu'il parlait ainsi dans son délire, lui répond qu'il est trop malade pour manger,

que d'ailleurs le médecin l'a défendu. « Je t'assure, maman, que je suis guéri, » et sur les instances de l'enfant, elle lui fait une bouillie qu'il mange de bon appetit; un peu plus tard, il mangea du pain. Il veut se lever, et sa mère a bien de la peine à le faire rester au lit; elle est obligée de lui procurer des amusements pour qu'il s'y tienne tranquille. Enfin elle le lève, il marche, il court, et n'accuse aucune fatigue. — Le médecin qui était absent, ne vint que plusieurs jours après, le dimanche à 9 heures du soir. Quand il arriva, l'enfant qui avait couru toute la journée comme s'il n'avait jamais été malade, était couché et dormait paisiblement. La surprise du docteur fut grande quand la mère lui dit que le petit garçon était guéri; mais bien plus grande encore, quand, lui prenant le pouls, il n'y trouva pas trace de fièvre. Il resta stupéfait, avouant qu'il ne comprenait rien à une guérison aussi subite et inattendue. — Depuis lors, l'enfant va toujours bien, il est retourné à l'école, et sa mère dit qu'il a même beaucoup plus d'appétit qu'avant d'être malade.

Vous voyez, mon Révérend Père, que le bon Père Ducoudray se plait à bénir les petits enfants de Laval. Voilà le troisième qu'il sauve d'une mort certaine. Puissions-nous bientôt le voir invoquer par toute l'Eglise!

Veuillez agréer, mon Révérend Père, l'hommage de mon profond respect.

G. de V.

Lettres des Scolastiques de Laval
aux P.P. et F.F. de.....

N: 2 — 1874 — Juillet.

Sommaire.

Chine.— Kiang-nan.— Une excursion pendant les petites vacances.— Lettre du F. Constant Cerrien à ses frères à Laval. Zi-Ka-Wei, 1er Mars 1874 . . . . . Page 1

Amérique Sept.— (Kansas).— Mission des Osages.— Extrait et traduit des Lettres de Woodstock).— Lettre du R.P. Ponziglione . 9

" " Récit de diverses Missions (Extrait et traduit des Lettres de Woodstock).— Le P. Weninger sur la côte du Pacifique 12

Amérique Mérid.— Brésil.— Prov. de St. Paul.— Mission donnée à Serra-Negra par le R.P. Bialchini. 18 Février 1874 . . 17

France.— Lille.— Couronnement de Notre-Dame de la Treille 19

" Station quadragésimale de Valognes (Manche) prêchée par le R.P. Bouilleau 27

Angleterre.— Lettre des Théologiens de Ditton-Hall (Province Rhénane d'Allemagne) au R.P. Provincial d'Angleterre 24 Décembre 1873. . 30

Irlande.— Fête à Clongowes à l'occasion de la pose d'une première pierre 31

Varia.— Chine.— Extrait d'une lettre du P. Gandar.— 27 Mars 1873.— Origine de la Chrétienté de Pao-tsa. . 32

— 26 Mai 1873.— Visite à Zi-Ka-Wei de l'amiral anglais conduit par le commandant Wyte du Cadmus. . 33

Lettre du P. Abenil: Fou-tcheou-fou, 12 Mai 1873 . . . . . 33.

Supplément

France.— Pétitions de collège. . . . . I.

Chine.— Kiang-nan.— Lettre du R.P. Ravary au R.P. Gallhar, (12 Fév. 1873).— Les tablettes des ancêtres et les registres de la famille Chine etc IV.

France.— Relations de plusieurs guérisons et conversions obtenues par l'intercession de nos Pères victimes de la Commune.

Guérison de la Sœur Thérèse de Jésus, Carmélite au couvent de Carpentras.— Extrait d'une relation rédigée par la Révérende Mère maîtresse des novices.— VIII.— Guérison de Madame Laloire de la paroisse VIII.

de N.D. des Victoires, racontée par elle-même.— X.— Guérison de Madame Vve Féréol Morestin, racon. X.

tée par elle-même.— Paris, Hôtel Fénélon, 2 Mai 1873.— XI.— Conversion à Haïti.— Lettre de M. Grillard, éco- XI.

nome gén.l de la Cie de Marie, St-Laurent sur Sèvre, 3 Juillet 1873.— XII.— Conversion à Paris.— Lettre de Mlle Marie XII.

de la R XXX . . . . . XIII.

Amérique.— Guyane Française.— Notice sur le P. Hemangin par un Missionnaire de Cayenne. . . XIV.

Autres Guérisons obtenues par l'intercession de nos Pères victimes de la Commune.

Guérison d'une paralytique à Maestricht.— Extrait d'une lettre du P. Armandville.— XXI.— Guérison de XXI.

Mme la Baronne de Langlade, racontée par elle-même.— XXI.— Une demande des reliques de nos Pères — id.

Abbaye de St. Maurice.— Valais (Suisse).— Lettre d'un R.P. Capucin espagnol au R.R.P. Supérieur des RR.PP. jésuites. XXIII.

Guérison du jeune Abeuil de Senneville racontée par son père.— Paris, 1er Mai 1874. XXIV.

Guérison de Madame la comtesse de X^XXX, racontée par elle-même. XXV.

Guérison obtenue par l'intercession du P. Ducoudray.— Lettre de Madame de V.XXX au R. Père Chambellan.— Laval, 28 juin 1874 . . . . . XXVIII.

1874. NOVEMBRE.

IHS

Lettres des Scolastiques de Laval.

3.

Sommaire.

Chine. Lettre du P. Seckinger au R. P. du La... Opposition rencontrée par les missionnai-
Kiang-nan. res à leurs établissements - Juillet 1874 ..... 1.
Lettre du P. Royer au R. P. Foucault Sup. Gen. de la mission - Les Vierges Apostoliques en Chine. 5.
Lettre du P. Palâtre au P. Gestat - 6 jours de la vie du missionnaire en juillet et
la scène diabolique du feu Konang ..... 14.
Tchely- Dernière lettre du P. Petitfils au R. P. Grandidier - Mars 1874 ..... 22.
Mort du P. Petitfils - Lettre du R. P. Gonnet Sup. de la mission au R. P. Grandidier ..... 24.
Lettre du P. Lebouecq à Monseigneur Dubar - Avril 1874 ..... 24.
Etats-Unis- Extrait d'une lettre du P. Desy au P. Poultier - Mars 1874 ..... 27.
Cayenne. Les derniers temps de la mission. Par le P. Bobet. Septembre 1874 ..... 29.
Trois mois de Ministère à Saltron. Par le P. Bobet - Septembre 1874 ..... 47.

Supplément.

Chine. Lettre du F. Constant Verrien à ses frères - Une expédition des Vacances - Juillet 1874 ... I.
Lettre du P. Edel au P. Feyerstein - Une tournée apostolique - Juin 1874 ..... XIII.
Extrait d'une lettre du P. Zottoli au P. Brotelande - Une fête de St Louis
de Gonzague au collège de Zi-Ka-Wei ..... XV.

Les Scolastiques de Laval

Aux P.P. et F.F. De .....

Nos R.R. P.P. et nos C.C. C.C. F.F.

Pax Christi.

A.M.D.G.

Chine. — Mission du Kiang-Nan.

Lettre du P. Seckinger au R.P. Du Lac.

Ngan Kin, le 8 Mai 1874.

Mon Révérend Père.

P.C.

L'aumône que j'ai reçue par l'entremise de notre cher Procureur de Mission, j'ai reconnu le cœur d'un frère, aussi ai-je hâte de venir vous en remercier. Les deux tableaux, que vaudra à notre chapelle de Ngan-kin ce don de votre générosité, y perpétueront votre souvenir; et porteront nos missionnaires à prier la bonne Mère et son très-chaste Epoux de vous en tenir bon compte. L'intérêt que vous avez toujours montré à la Chine, m'engage actuellement à vous en dire quelques mots. Ne trouverais-je en cette démarche que l'occasion de me retrouver un petit quart d'heure en votre compagnie, que je ne regretterais ni mon papier ni mon encre; il y a bientôt vingt ans que je n'ai plus joui de ce bonheur.

S'il en coûte au missionnaire de conserver la foi dans les anciennes chrétientés, il en coûte bien davantage à celui qui place aux avant-postes, en plein pays païen, la mission d'y créer de nouveaux centres. Ici, laissant de côté les incommodités, les privations et les fatigues de tous genres provenant

d'une vie nomade au milieu de populations étrangères plus ou moins bien disposées, je ne parlerai que de l'opposition que nous rencontrons partout où nous essayons de mettre pied. L'expérience l'a prouvé, chaque nouveau pied-à-terre est une vraie conquête. Pour l'obtenir, il faut courir bien des risques, voire même celui de la vie. Trois faits récemment arrivés à la section de Ngan-kin confirmeront mon assertion.

C'était la veille de Noël 1879. Je faisais à Ngan-kin les préparatifs pour deux baptêmes d'adultes, les prémices de cette récente chrétienté. Grande était la joie d'un chacun nous allions enfin recueillir les premiers fruits de nos sueurs. Au moment du dîner voici venir de la ville de Bong-lieou ; 90 milles S.O. de Ngan-kin, un domestique de la mission: " Père, vite, on pille le catéchumène Ngan, on veut tuer les catéchistes, etc." Ce courrier est bientôt suivi d'un deuxième et d'un troisième fugitif qui tous confirment la nouvelle. Deux de nos catéchistes étaient paisiblement occupés à instruire un catéchumène dans cette ville, lorsqu'un des principaux notables, à la première veille de la nuit, ameuta la populace et la jeta sur la maison du catéchumène. La livrer au pillage fut l'affaire d'un instant. Après cela nos catéchistes et le catéchumène furent garrotés, traînés dans les rues et soumis à mille sortes de mauvais traitements. Je suis encore à me demander comment on n'a pas exécuté la menace tant répétée alors de les enterrer vifs ou de les jeter pieds et mains liés dans le Kiang, parce que, disait-on, on voulait en finir avec la religion de l'Européen et qu'on tuerait tous ceux qui manifesteraient l'intention de l'embrasser. Quoi qu'il en soit les émeutiers préférèrent conduire leurs victimes au tribunal sous l'accusation de brigandage nocturne commis par eux dans la ville. Le Sous-Préfet gagné d'avance appuya la calomnie et sans remplir aucune des formalités d'usage, il fit conduire les innocents dans un étroit cachot. Mais tenant ensuite conciliabule avec les accusateurs et craignant autant qu'eux les conséquences du litige qu'il prévoyait, ce lâche fit partir avant jour et sous bonne garde nos prisonniers, les dirigeant sur Ngan-kin avec un dossier consu d'infamies sur leur compte. Toutefois il comptait sans moi. C'est qu'en effet aussitôt après avoir eu recueilli les témoignages, laissant de côté et baptêmes et fêtes, je m'étais empressé d'aller prévenir qui de droit. Bien plus, le jour même de Noël au soir, au moment où Teche-chien et notables s'applaudissaient de leur succès j'entrais dans la ville de Bong-lieou sous la conduite d'un délégué du gouvernement de la province et demandais raison d'une attaque si peu motivée. La panique fut aussi profonde qu'avait été la jubilation. Pourtant revenus de leur première frayeur, voyant en outre que nous n'avions pas amené de troupes avec nous, les notables hésitèrent quelque temps de se rendre au tribunal où nous les convoquions. Le délégué alors leur porta son ultimatum avec beaucoup de fermeté. Il n'en fallut pas davantage ; chacun vint s'excuser: "ils ne savaient pas.... ils ont été trompés... le peuple est bon... c'est une surprise... ils demandent pardon.... ils veulent la paix." Ce pardon, cette paix, nous ne demandons pas mieux que de les accorder ; pourtant il fallait des garanties, il fallait réparer les dommages, il fallait surtout, pour l'exemple des autres, que l'auteur du tumulte passât par les prisons de Ngan-kin où il avait osé faire conduire nos catéchistes. Pendant que toutes ces questions se négociaient, ces derniers mis en liberté à Ngan-kin étaient venus nous rejoindre à Bong-lieou. Aussitôt on leur fit les réparations voulues et les dîners officiels se succédèrent en leur honneur. Tout semblant annoncer une réconcilia-

tion

complète, nous retournâmes à Ngan kin. Bientôt après une canonnière y amena le principal délinquant et les procédures poussées vigoureusement avançaient de jour en jour l'heure où se terminerait le débat. Malheureusement le devoir m'appelait ailleurs. Pendant mon absence, le délégué, soit faiblesse soit autre motif, a lâché le captif. Celui-ci rentré chez lui au lieu de se tenir en paix se mit à renouveler ses attaques. Il faut donc revenir à la charge sans savoir quand ni comment finira cette misérable persécution. — L'automne dernier, nous avons enfin pu reprendre la mission de Yu-chan, quatre cents lys N.O. de Ngan kin; faute de ressources personnelles et pécuniaires nous avions dû l'abandonner six ans durant.

Au mois de Septembre, je suis allé y installer un de nos Jésuites Chinois, le Père Ly et y restai moi-même quelques semaines. Croyant les choses dans un état satisfaisant, je quittai ce bon Père. A peine éloigné de ce pays, j'apprends qu'il y a une nouvelle recrudescence d'hostilités dirigées contre nous par les bacheliers civils et les militaires de la localité. Affiches diffamatoires, attaques personnelles contre le Père et les néophytes, bruits infâmes et contradictoires tout était mis en jeu pour leur rendre la vie insupportable en ces quartiers d'ailleurs naturellement sauvages. Non seulement on disait que nous étions des séditieux et des sorciers dont il fallait se débarrasser à tout prix, mais on ajoutait que les idoles à telle ou telle pagode avaient prédit de grandes calamités pour tout le pays si l'on permettait au public de se faire chrétien et de nous recevoir. Pour tenir tête à l'orage, il fallut frapper à la porte des tribunaux de la localité et de la province; mais ou l'éloignement des centres et la fourberie des gens du prétoire, ou les lettres n'arrivaient point ou les promesses restaient à l'état de lettre morte; de sorte que malgré la protection des tribunaux supérieurs de Ngan kin, nous n'avons pas encore réussi à dominer l'opposition.

Par surcroît d'épreuves, le Père Ly eut un pied gelé, ce qui l'obligea de s'aliter pour deux mois. Pendant cet intervalle on essaya à deux reprises d'attenter à ses jours. A la première fois, c'était un globule militaire qui, suivi de six soldats, se dirigeait de nuit, couteaux tirés, vers la demeure du Père. Un notable du pays, moins par pitié pour le Père que par crainte par soi, appela du monde et parvint à les faire rebrousser chemin. Huit jours plus tard un membre païen de la famille où logeait le missionnaire voulait à l'occasion de la nouvelle année afficher à la porte même du local qui servait d'église le caractère superstitieux Sho. Empêché par le Père, cet individu devint si furieux que s'armant de la hache il voulut en finir.

Heureusement que les voisins accourus sur place avaient pu arriver assez tôt pour sauver le missionnaire. Il ne s'était pas écoulé une quinzaine que le même individu vint renouveler son attaque. Par bonheur, le Père rappelé à Ngan kin pour soigner son pied ne s'y trouvait plus. La colère de l'assaillant se déchargea alors sur le mobilier de la chambre, et les objets destinés au culte. L'affaire a été déférée aux autorités et le Père a pu rentrer au poste où je dois ces jours-ci aller le rejoindre. Faire éconduire les coupables sera chose difficile. Autant que possible nous allons tâcher de les amener à reconnaître leurs fautes et à demander grâce. Dieu veuille que nous réussissions! En tout cas, l'opposition étant si forte, il est aisé de comprendre que le nombre des catéchumènes ne peut point se développer. L'essentiel est de ne pas perdre courage. Ici comme partout, la patience vient à bout des plus grands obstacles.

Finissons par le récit d'une troisième affaire, toujours dans notre district. Bien accueilli une première et une deuxième fois par les habitants de Che-kan-chien, 400 lys S.E. de Ngan kin, le Père Bedon y était retourné une troisième fois. La population s'empressa aussitôt de lui faire le même accueil que précédemment. Petits et grands, tous étaient accourus pour le saluer. Notre cher Père dans l'abondance de sa joie répondait gaîment aux questions d'un chacun et par excès de bonté passait à droite et à gauche de petits jouets aux plus privilégiés. L'un d'eux a entrevu dans le sac de voyage un flacon de dragées ; bon gré malgré il veut en goûter. Au signal de contentement qu'il laisse paraître sur la bonté du sucre Européen, toutes les mains s'étendent vers le Père et bientôt le flacon est épuisé. Pendant ce temps quelques bons mots sur Dieu, sur la religion, le paradis et l'enfer venaient agraisonner la conversation, si bien qu'à la tombée de la nuit chacun le cœur bien content rentrait dans ses foyers, où le Père continuait d'être l'objet de la conversation. Un mot avait surtout attiré l'attention de certains : "le Père a dit qu'il reviendrait sous peu acheter une maison en ville."

Cette parole, se digérant moins facilement par quelques uns que les bonbons, est rapportée au chef des notables. Celui-ci bien vite court la raconter au tribunal. "Quoi, dit-il, cet Européen s'établira dans notre ville ! mais notre commerce ! Et nos enfants ! etc. - Non, il a beau faire, cela ne s'exécutera pas." - Il sort et incontinent après le départ du Père qui s'effectua le lendemain, des placards figuraient aux places publiques, intimant des menaces de mort à quiconque prêterait son concours en quoi que ce soit au missionnaire dans la réalisation de son projet. Le bruit de ce complot ne tarda pas à nous être connu. Nous allâmes aussitôt le dénoncer au Gouverneur. Celui-ci en fit des reproches au Che-chien. Pour toute réponse ce dernier dit qu'en passant à Chetay le Père avait distribué du poison ; notons en passant qu'il se gardait bien de dire qui et combien avaient été empoisonnés. Bref, il fallut trois mois de messages et de pourparlers pour renverser les unes après les autres toutes les barrières qu'ici encore Satan nous opposait. Je suis allé en personne avec le Père Bedon passer ma quinzaine de Pâques à Chetay. A force de fermeté et de constance nous sommes parvenus à acheter un pied-à-terre.

Les principaux opposants ont dû venir reconnaître leur faute et poser leur signature sur le titre de cet achat qu'ils avaient juré si solennellement d'empêcher.

Le Père Bedon vient de nous quitter, il va s'installer définitivement dans sa nouvelle demeure. Puisse-t-il y être plus heureux qu'à celle de Ba-tou où sans parler de tout ce qu'il y a souffert depuis deux ans, il vient d'avoir une maison servant d'école et de pharmacie livrée aux flammes par des malveillants. C'était le Dimanche de la Passion, et comme si l'incendie n'avait pas suffi, des voleurs, pendant que nous étions à Chetay ont fait effraction dans sa résidence pour y emporter ce qui leur convenait. *Dominus dedit, Dominus abstulit, sit nomen Domini benedictum !*

J'en ai dit assez, Mon bon Père Recteur, pour vous montrer qu'ici comme à Paris tout n'est pas rose. Celles-ci notre bon Maître les laisse au monde ; à ceux qui ont pris le parti de le suivre, il préfère départir les croix et les épines. Oh, que notre part est belle ! *Amorem tui solum cum tua gratia mihi dones et dives sum satis.* Demandons mutuellement l'un pour l'autre cette grâce au Cœur de ce bon Maître dans lequel je vous salue, Mon Révérend Père Recteur, et de nouveau vous remercie.

Ser. inf. in Christo gratus J. Leckinger, S.J.

Les Vierges Apostoliques en Chine.
Lettre du P. Royer au Révérend Père Foucault, Supérieur Général.

D. C. *Mon Révérend Père,*

Lors de votre bonne visite dans le Tchan-kchen-fou, du 15 7bre au 29 du même mois, vous m'avez prié de vous écrire une petite relation sur nos Vierges Apostoliques. Je vous l'envoie, en la faisant précéder de quelques aperçus sommaires sur l'état passé et présent de cette partie de la Mission. De 1853 à 1865, 2670 adultes ont été régénérés dans les eaux du St Baptême par les vénérés et regrettés P.P. Clavelin et Sentinier. Ils avaient bâti quelques nouvelles églises, ils comptaient plus de 5000 catéchumènes en 7bre 1861! La moisson était mûre, quand l'invasion des rebelles Tchan-maos vint arrêter et détruire en partie de si belles espérances: 4 des nouvelles églises furent réduites en cendres, les 2/3 des néophytes sont morts de faim ou sous le feu des rebelles, les catéchumènes dispersés ou retournés à leur vomissement. Appelé à recueillir l'héritage des P.P. Clavelin et Sentinier en septembre 1866;

Voici quel était l'état du Tchan-tchen-fou.

Missionnaires.	Nombre de chrétiens.	Catéchumènes
2.	3812.	963.
adultes baptisés.	Eglises.	District.
62.	4.	1.

Dix-neuf ans après (juin 1874) ces chiffres se trouvaient modifiés de la façon suivante.

Missionnaires.	Nombre de chrétiens.	catéchumènes.
5.	7790.	12 à 1500.
adultes bapt.	Eglises.	districts.
500.	34.	5

Ainsi en moins de 20 ans 6648 adultes, avaient reçu le baptême, et 32 nouvelles chrétientés étaient fondées dans le Tchan-tchen-fou! si les rebelles n'étaient pas venu entraver l'œuvre de Dieu, il y aurait eu 10,000 baptêmes! Nous avons encore 24 centres où il est nécessaire et urgent de bâtir, si nous voulons conserver nos néophytes, nos catéchumènes, en y fondant une école. — Ces chiffres parlent plus haut que tout ce que nous pouvons dire! Vous-même mon R. P. Supérieur, durant vos 13 jours de visite, vous avez pu voir de vos yeux 35 de nos principaux pieds-à-terre. Vous n'oublierez jamais les courses à cheval ou les journées de barque de Y-chin à Tchan-tchen 130 li, de Y-chin à Yousi 140 li! dans un jour! Vous avez voulu une fois goûter et savourer les fatigues que nos missionnaires du Tchan-tchefou, ont à supporter presque tous les jours. Nos besoins une fois connus de nos Supérieurs, les secours spirituels et temporels ne peuvent nous manquer. Soyez en bénit notre révérend et bien-aimé P. Supérieur.

En moins d'un an vous aurez visité toute notre mission du Kiang-Nan. Quelle facilité pour votre administration, que nous souhaitons de vous voir conserver long-temps. — En arrivant dans un de nos nouveaux centres de chrétiens, vous avez été frappé de trouver ces chrétiens si bien instruits; l'étonnement est grand d'entendre ces néophytes réciter les prières du matin et du soir, les catéchismes etc. Plusieurs connaissent les prières du chemin de la croix, du rosaire, de la messe. L'étonnement est d'autant plus grand que les 3/4 de ces néophytes sont des illettrés qui n'ont jamais été à l'école. Qui donc a pu enseigner tant de prières à ces pauvres ignorants?

C'est ce dont je veux vous entretenir. C'est l'œuvre des œuvres du R.P. Stanislas Clavelin, le vrai père et fondateur de nos Vierges Apostoliques: quelques anciennes et 30 jeunes vierges composent cette associa-

tion,

qui n'a pas encore de Supérieure ni de règles.
Voila direz-vous un beau nom "vierges apostoliques" donné à des femmes. Ces deux noms de Vierges .... apostoliques semblent jurer. N'est-ce pas contre bon sens, St Paul ne défend il pas à la femme de parler et d'instruire dans les Eglises ? St François Xavier le modèle des hommes apostoliques, l'apôtre des Indes et du Japon, n'a jamais employé une femme pour instruire les catéchumènes. Il avait ses catéchistes et surtout ses maîtres d'école ... Nos anciens PP. en Cochinchine, en Chine et au Japon ont formé des catéchistes, des exhortateurs, utiles instruments qui ont aidé puissamment nos Pères, nos aînés, nos modèles. Comment répondre à tout cela ? Les chiffres cités plus haut sont toute ma réponse : 6648 baptêmes d'adultes et 37 nouvelles chrétientés fondées ; 37 vierges apostoliques sont là ... c'est un fait. J'ai trouvé l'œuvre fondée en pleine vigueur : on reconnait l'arbre à son fruit ! ... C'est l'œuvre par excellence du P. Clavelin de vénérée et 5te mémoire. Depuis le retour de la Compagnie en Chine, le premier missionnaire comme missionnaire, c'est sans contredit le R. P. Clavelin. C'est l'aveu de tous nos PP., or le Père Clavelin à l'œil si clairvoyant, au jugement si droit, toujours à la piste des moyens les plus propres pour propager l'Evangile en Chine, a fondé l'œuvre des Vierges apostoliques : il nous a laissé 7 vieilles vierges apostoliques qui sont encore là que nous voyons tous les jours à l'œuvre depuis 8 ans. C'est à elles et à leur imitatrices, que l'on doit, après Dieu les 6648 adultes baptisés depuis 19 ans dans le Tchan-tchen-fou. Pas le plus petit scandale n'est venu assombrir et ternir l'œuvre des Vierges apostoliques.

Voici les noms de ces femmes admirables de simplicité de souplesse et de foi.

La 1re Zié Kou de Toutsen, annexe de Kintenghiao, ... Ancienne chrétienne. la 2e est Chin-lin Kou de Sitsan, baptisée à l'âge de 16 ans.
La 3e et 4e Vé qui Kou, (tante et nièce) de Zéghiao (Vousi chien.) ancienne chrétienne.
La 5e est Kin sen Kou de Kintenghiao (Kiang-in)
La 6e est Chin Kou Kou de Sitsan. néophyte (vie)
La 7e est Li Kou Kou de Zéghiao (Vousi chien.)
Ces 2 dernières ont commencé durant l'invasion des rebelles, a Chang-hai, formées par nos anciennes.
Depuis 4 ans, elles ont trouvé des imitatrices, à Vousi, à Kiang-in et même à Chang-hai.
Plusieurs bonnes chrétiennes, veuves ont voulu les suivre à Kiang-in "gagner quelques mérites" comme elles disent en venant se dévouer à l'enseignement des catéchumènes et des néophytes de Tchantchen-fou ... 30 jeunes vierges de 20 à 30 ans, de Kiang-in, de Vousi, ont désiré suivre leurs aînées.
Ici dans le Tchan tchen fou, la vocation à garder la virginité n'a pas d'autre fondement que le désir d'imiter nos vierges apostoliques : c'est à dire se dévouer à l'instruction des catéchumènes et des néophytes pour l'amour de Dieu, sans craindre les privations de tous genres. — Origine de l'œuvre.
Nous la trouvons dans l'histoire de la 1re Vierge Apostolique, Zié Kou, dont le nom de baptême est Catherine. Elle appartient à la chrétienté de Kintonghiao la plus ancienne du Kiang-in.
Le P. Clavelin y faisait la mission pour la 1ère fois en Décembre 1856. Désolé de voir l'état d'ignorance et d'abandon de ces chrétiens, le P. Clavelin les consacra au S. Cœur, il envoyait Catherine à

la recherche de ses ouailles... il lui confiait les plus ignorants la priant d'instruire ces pauvres âmes pour la 1ère confession ou communion. On dit au P. Clavelin qu'il y a 2 vieilles chrétiennes dans l'île de Gensinsono : données à des familles païennes depuis l'âge de 4 ou 5 ans, elles en ont 60, et n'ont plus de chrétien que le baptême !

« je vais les confier à catherine, pense le Père, ce sera une bonne épreuve pour cette vierge ». Fait et dit : le P. Clavelin envoie chercher ces deux pauvres brebis : une seule vient, la vieille Gen de Kain (aujourd'hui elle a 83 ans) : il la confie à Catherine, pour la préparer à recevoir les sacrements de pénitence et d'Eucharistie. Au bout de 8 jours, la vieille Gen peut s'approcher des sacrements. Le P. Clavelin avait été ravi de voir le zèle de Catherine : il avait deviné ce que cette vierge pourrait faire dans le pays de Kiangsi. Lorsque la vieille de Gensinsono vient le remercier avec catherine, le P. Clavelin félicite la vierge de son zèle puis dit à la vieille Gen : « tu vas retourner dans ton pays, a six lieues d'ici ! et tu convertiras ta famille, tes voisins, etc, » « moi, j'y consens, dit la vieille, mais je ne suis qu'une pauvre ignorante, donnez-moi la vierge catherine, et je vous promets de l'aider, de la conduire chez mes parents, nos amis, elle saura les exhorter, les convertir : puis vous viendrez bâtir une église dans l'île. »

Accepté, dit le P. Clavelin en souriant. Eh bien Catherine, veux-tu suivre la vieille Gen dans l'île des brigands ?... la vierge s'agenouille devant le Père, je suis prête, que le P. me bénisse ». Et le jour même catherine était en route. L'Œuvre des vierges apostoliques était fondée.

Continuons l'histoire de la 1ère vierge apostolique, et nous verrons ce qu'elle a fait.. Elle parcourt 60 Li en récitant le rosaire pour toutes ces contrées païennes qu'elle voit pour la 1ère fois. Voilà le grand moyen de nos vierges, la prière, unie aux fatiques de longs voyages faits à pieds, pour aller voir les catéchumènes à domicile. Ce sont là les moyens ordinaires. Mais le bon Dieu se plaît à encourager le zèle de ces bonnes filles par des conversions et même par des miracles. Ecoutez plutôt ce que N. S. fit au début de l'œuvre pour encourager le zèle de Catherine. Encore en route, a Mentsian dans (pagode du Poussah Mentsian, la plus fameuse de l'île) une foule de païens étaient réunis : un malade possédé du diable avait été transporté à la pagode, afin de le faire délivrer par la puissance des poussah de la pagode et par les prières des bonzes. Ceux-ci étaient occupés à réciter leurs prières depuis 3 ou 4 heures, mais en vain. A la vue de la vieille Gen de Kain qui passait devant la pagode sans s'y arrêter « Eh ! eh ! Gen lota, vieille Gen, vieille Gen, s'écrient une douzaine de vieilles, ses amies, les habituées à réciter les prières « dites : guié vé » (prières pour adorer) « ia mi dou vé » (pour obtenir du riz à manger) C'est la grande dévotion de toutes les vieilles du Tchantchen fou. La vieille Gen était comme pour une des plus ferventes adoratrices de la Trinité bouddhique : elle avait une certaine réputation.

« Ne savez vous pas que je suis chrétienne répondit la nouvelle convertie, en s'approchant de ses anciennes amies, je ne prie plus « ia mi dou vé » depuis 10 jours, mais j'adore le vrai Dieu, le Dieu du ciel...

Qu'est-ce que la religion du Maître du ciel, reprennent vivement les vieilles ... Alors Gen prend la vierge catherine par la main « tenez, voici une vierge chrétienne, elle saura vous satisfaire »

Catherine sourit et se met à pérorer devant son étrange auditoire; païens et païennes d'écouter, voire même les bonzes ... Voyez, leur dit catherine, ces bonzes qui prient les poussahs : c'est en vain ... ces poussahs ont des oreilles des yeux ... mais ils n'entendent pas, ils ne voient pas.. ce n'est que de la bone ... s'apercevant que les bonzes écoutent, catherine leur dit : "criez donc plus fort vos poussahs sont sourds". Alors les bonzes, les païens et les vieilles de rire, se moquant de l'impuissance de leurs dieux de bone "la vierge a raison, disent-elles"

Alors, si j'ai raison, ajoute catherine, priez avec moi le maître du ciel, et il vous accordera ce que vous lui demanderez, la guérison du possédé ... Les bonzes fatigués de prier, se retirent et laissent la place à catherine, la priant de délivrer le pauvre malade.

"J'y consens, dit la vierge mais a condition que vous m'écoutiez". Alors catherine se met à expliquer ce que c'est que Dieu, le ciel, l'enfer, l'homme, puis s'approchant du pauvre possédé, elle lui promet une prompte guérison, s'il veut renoncer aux idoles, adorer le vrai Dieu, lui et sa famille. "J'y consens dit le malade". Alors catherine s'armant de sa foi, s'agenouille fait un acte de contrition, puis prenant la petite fiole d'eau bénite que le P. Clavelin lui a donnée, elle en asperge le malade. Le malade fut instantanément guéri, à la grande joie des spectateurs. Le malade, sa famille, un bon nombre de spectateurs se déclarèrent catéchumènes ... La foi, l'eau bénite, la cure instantanée des maladies du diable, voilà les moyens employés par nos vierges, ... le bon Dieu leur a conservé le même esprit de foi et a semblé multiplier les maladies du diable à Kiangin pour aider à la conversion des païens. — Le nombre des catéchumènes crut rapidement. A la fin de 1859, le R. P. Clavelin comptait 1500 catéchumènes pour Kiangin seulement, lorsque les rebelles envahirent le Tchantchenfou, le R. P. Gentinier nous écrivait, X^bre 1862 "nous ne comptons plus nos catéchumènes, il dépasse le chiffre de 5000". 2650 adultes avaient été baptisés soit à Kiangin, soit à Tchantchen, soit à T. chin où la foi venait de s'implanter grâce au zèle et au dévouement de nos vierges apostoliques; sept nouvelles églises furent bâties dont 2 seulement existent encore, Sitsan et Séghiao. Elles sont bâties à la P. Clavelin c'est-à-dire solidement et commodément. Il y allait dans la bâtisse comme dans la Propagation de la foi largement, de tout cœur; à la solidité il joignait l'utile, l'agréable. Il ne craignait pas de dépenser 1200, 1500, 2000 Fr. à la fois pour un seul Komsou. Le mur d'enceinte n'était pas oublié, et des murs de 12 pieds de hauteur, 2 à 3 de largeur! Quand donc pourrons nous l'imiter et nous conformer comme lui aux vœux et désirs de St. François Xavier. Ce n'est pas hors de propos que je rappelle ce fait. Je vous écris sur nos vierges apostoliques! ne doivent-elles pas avoir des murs de clôture pour les protéger?

Méthode employée par nos Vierges Apost.ques

De la Pentecôte à la Toussaint, c'est le temps des travaux de la campagne : c'est le temps du repos pour nos Vierges. Du reste la modestie défend aux femmes de sortir durant les mois de chaleurs Juin, Juillet. Août. Ce ne sont que visites complètes, partout où le regard peut se porter. A la Toussaint, nos vierges quittent leur famille ou leur église respective et se réunissent à Kiangin pour y faire 4 à 5 jours de retraite selon les exercices de St. Ignace. Elles reçoivent alors leurs statuts quelques unes ont des postes fixes, un Komsou central à desservir avec

10, 15, 20 annexes à 1 ou 2 lieues à la ronde. Quand nous le pouvons nous plaçons une jeune vierge avec une des anciennes. S'il est possible d'avoir une école pour la plus jeune, on l'établit. Alors la vieille va et vient, visite tous ses centres, revient au centre principal. S'il n'y a pas d'école, nos deux apostoliques sont toujours en chemin; 8 jours dans ce village, deux semaines dans cet autre: le samedi soir, elles reviennent au pied-à-terre où tous les néophytes, catéchumènes, sont convoqués pour le dimanche, afin d'y réciter les prières, le catéchisme, chemin de croix, rosaire en commun. Ainsi peu à peu les habitudes chrétiennes s'implantent, dans des pays où 1 ou 2 ans auparavant vous n'entendiez que louer le démon, réciter les prières dites "quié vé". Voulez-vous que j'entre un peu dans les détails, que je vous dise ce que j'ai vu de mes yeux des centaines de fois depuis 3 ans. Quelle joie pour tout le pays quand la vierge revient en ghe revisiter, réenfanter ses pauvres néophytes, qu'elle n'a pas vus depuis 4 mois! Vous voyez les femmes accourir en criant "lipapa, chin papa" puis vouloir leur faire la prostration, comme au missionnaire. Nos néophytes sont pleins de respect et de vénération pour nos vierges. J'ai vu les enfants se jeter dans leurs bras, comme dans ceux de leur propre mère, criant eux aussi "papa, papa lé li" la grand-maman est venue! les maris, les hommes viennent à leur tour, gravement faire leur prostration à ces bonnes filles qui s'y opposent "depuis si long-temps nous ne vous avons pas vue! quelle joie pour nous, pauvres pécheurs, etc". Nos bonnes vierges se sont bien vite mises à l'ouvrage, les voilà à l'œuvre: file-t-on le coton? elles-mêmes se mettent à filer et à réciter les prières, à les répéter sans jamais se lasser, des centaines et des milliers de fois. C'est ici où nous pouvons dire que nos vierges seules ont la patience nécessaire pour instruire nos catéchumènes! Un homme quelque zélé, quelque saint qu'il soit, au bout d'une heure est fatigué, il se retire! Mon meilleur catéchiste me disait "Père, je puis bien répéter 50 fois la même prière! une heure oui, mais une journée, 2 jours, huit jours! jamais je ne pourrai imiter les vierges". Oh puis, ajoute un autre catéchiste les usages ne permettent pas qu'un catéchiste séjourne plus de 2 heures dans une famille où il est étranger. Il ne pourra jamais parler aux femmes, à plus forte raison aux jeunes filles". Tandis qu'une vierge apostolique est reçue à bras ouverts, peut parler à tous les membres de la famille, femmes, jeunes filles, jeunes garçons et même aux hommes. Généralement quand la vierge est à l'œuvre, dans un village où il y a plusieurs familles catéchumènes, la vierge choisira la famille la plus aisée, où il y a le plus grand local, alors tous les catéchumènes se réunissent, les femmes les hommes filent leur coton, les petits enfants courent des bras de la mère dans ceux du papa, de ceux-ci dans les bras des bonnes vierges qui ne font aucune difficulté de se constituer bonnes d'enfants, pour se faire tout à tous.

Puis ces bonnes filles se mettent à réciter soit le Pater, soit l'Ave, soit les prières, soit le catéchisme.

La mère de famille va-t-elle préparer le repas? la vierge elle-même s'offre pour l'aider, faire le feu, la cuisine! Modeste cuisine je vous assure, du riz et des herbes. Le beu-ou (fromage de haricots) est du luxe! Il faut aller se coucher? nos vierges demeurent dans la grande chambre (ordinairement) où elles ont enseigné les prières.

C'est la principale pièce de la maison. Mais où est le bois de lit ? les chaises, les tables, les portes, les fenêtres ? presque toujours tout cela brille par son absence ! ce seront quelques bambous entrelacés qui serviront de porte... de la paille de riz étendue à terre servira de bois de lit ! Que font nos bonnes filles dans ces difficultés quotidiennes ? elles rient un bon coup, elles jasent, elles ont le cœur tellement content, que la paix, la concorde, la joie la plus douce est le fruit qu'elles obtiennent d'en Haut en retour de leur générosité. Allons, j'offre cela pour les païens, pour ces catéchumènes peu fervents ... oui, mais je n'oublie pas N.S.P. le Pape qui est en prison, dit l'autre. Que de mérites gagnait la B^se Marianne de Jésus, pour la conversion des païens, nos parents ! bonne petite sainte elle est notre Patronne, imitons son amour pour les souffrances, et N.S. en croix."

Je ne m'étonne donc plus des fruits obtenus par ces S^tes filles, si simples, si dévouées, si amantes de la croix ! Plusieurs d'entr'elles appartiennent à d'excellentes familles où elles ont *tout* en abondance pour le vivre, le logement et les aises de la vie, vont-elles préférer ces aises de la vie à la joie de la vie apostolique ? Voyez Siam papa, Siam louze deux veuves appartenant aux plus riches familles de Chang-hai. Depuis 7 ans elles sont à Kiangin, se dévouant à instruire les 9 chrétientés de Vensèba, Céouhen et Sanghi ! Demandez-leur si elles veulent rester à la maison. "non, non, nous préférons demeurer à Kiangin au milieu de nos pauvres néophytes : là au moins nous sommes sûres de gagner quelques mérites." ____ Fruits obtenus par nos Vierges.

Grâce à Dieu N.S. qui ne se laisse jamais vaincre en générosité, nos vierges peuvent jouir des fruits de leur zèle : elles voient chacune plusieurs chrétientés formées par leur zèle. Chaque vierge, peut instruire par an au moins 30 personnes adultes et les préparer au baptême. Chacune de nos vierges sera appelée à soigner les maladies des petits enfants païens moribonds. Chacune tout en instruisant les adultes pourra baptiser 30. 40. 50 petits païens moribonds et davantage. ___ Outre les baptêmes des adultes préparés, les baptêmes des petits païens moribonds, elle pourra gagner à N.S. un certain nombre de nouveaux catéchumènes ; quelques fois plus de 100 païens se déclareront catéchumènes, jugués par les bonnes manières, la douceur de nos apostoliques. ___ Grâce à leurs prières, à leur douceur, à leur patience, le nombre des néophytes ignorants, indifférents, froids, diminue tous les jours.

Le dimanche, quand le missionnaire est là, elle peut lui présenter ses néophytes bien instruits remontant les prières du matin et du soir, le catéchisme, le rosaire, le chemin de croix, les prières de la S^te messe, du dimanche : le missionnaire est tout étonné de trouver ses néophytes si bien instruits. A qui le doit-il ? à ces bonnes filles.

Le R. P. Clavelin avait déjà mentionné dans ses lettres les maladies dites du diable. Il appelait ce dernier son plus puissant coadjuteur pour convertir les païens. Durant les 2 ans passés à Kiangin et les années suivantes à Vousi, à Tchin, à Tchan Tchen, j'ai compté environ 125 cas de possessions et vexations. Nos vierges sont les ennemies les plus acharnées du diable. Avec leur fiole d'eau bénite et un acte de contrition, elles délivrent les païens possédés, et gagnent ainsi une foule d'âmes à N.S.

Je n'en finirais pas de mentionner la foule des

résultats obtenus par nos apostoliques. Je ne puis oublier un point : la vie du missionnaire à Kiangin est dure, pénible, souvent rien ou peu de chose à manger. Là où nous avons pu établir un pied-à-terre, tout change de face avec une bonne vierge... elle-même préparera le diner du Père : les néophytes examinent bien ce que le Père aime, et grâce à l'industrie de la vierge apostolique, partout on prépare une nourriture solide et convenable pour le missionnaire. C'est encore un des fruits du zèle de nos bonnes vierges « partout où il y a une vierge, dit un Père des plus graves, je suis sûr de trouver une bonne nourriture ». C'est le cas de redire avec l'apôtre des nations « scio abundare et penuriam pati ».

Nos vierges apostoliques sont toutes chargées des Œuvres de la Ste Enfance. Plusieurs ont été appliquées à cette belle et grande œuvre, du baptême des petits païens moribonds. C'est encore le R. P. Clavelin qui a jeté les fondements de la Ste enfance à Tsam min, à Hai-nen. Je me contenterai pour ce qui nous concerne ici, de parler de nos vierges apostoliques.

La vierge de N lidam depuis 1849 baptise tous les ans de 500 à 1000 enfants. Son adresse lui a donné une réputation extraordinaire. On lui apporte des enfants de 20 lieues. Comptez le nombre d'enfants envoyés au ciel par cette Ste fille, au cœur si tendre ! Quand elle entend prononcer le nom du P. Clavelin, ses yeux se remplissent de larmes « Oh ! comme ce R. Père aimait les âmes des petits Chinois, dit-elle ».

Une autre apostolique du P. Clavelin, est une vieille baptiseuse en retraite, elle a 76 ans : Depuis 27 ans elle est baptiseuse-accoucheuse ambulante. Tous les ans elle baptise de 3 à 400 enfants.

Le 2 Août 1866 j'étais appelé à donner l'extrême-onction à une de nos vierges de Kouen-chan « c'est la Ste » on ne l'appelait que la Ste. Elle aussi avait envoyé au ciel un nombre incroyable de petits anges. Aussi, à sa dernière heure elle était radieuse, la paix de son âme était peinte sur tous ses traits. Elle voulut me confier ses dernières volontés « ah ! me dit-elle, le peu de bien que j'ai fait, je le dois au zélé P. Clavelin » « au ciel, que je serai heureuse de revoir le P. Clavelin, de lui témoigner ma vive reconnaissance. Je le prierai de vous communiquer son zèle, de vous faire venir dans ces contrées qu'il a évangélisées » Le 3 août cette Ste fille montait au ciel et le 21 du même mois, la Ste obéissance me confiait le principal théatre du zélé P. Clavelin le Tchantchen-fou. — Au mois d'août 1865, Vé gni Kou de Zéghiao, mourait des suites des fatigues contractées au milieu des néophytes de Kintonghiao : pendant 10 ans elle a enseigné les prières aux catéchumènes et neophytes de Tsian Katsen et de Zi katsen. Elle mourait à son poste à l'école de Zi katsen, dans une pauvre chambre qui servait d'école, de lieu de réunion, etc. etc. . . . . .

Exil de nos vierges apostoliques de 1861 à 1865 à Chang-hai.

Leurs œuvres durant cet exil forcé les a fait connaître et apprécier de tous nos Pères, de toute la mission et de tous nos chrétiens. Inutile de vous détailler l'état de Chang-hai à l'époque de l'invasion des rebelles Tchan-maos. Chang-hai fut le refuge de toute la province, des habitants et du commerce. Les rebelles s'étaient emparé du Kiang-Nan et des provinces limitrophes. Une seule petite ville de 3e ordre, un Chien, leur résistait, mais ce Chien, à lui tout seul était plus fort que des royaumes, c'était Chang-hai défendue par quelques soldats Européens et des

Chinois formés à l'Européenne. Nos vierges apostoliques vinrent à Chang-hai durant l'invasion des rebelles. Sous la direction des P.P. Clavelin, Sentinier, les voilà sur un théatre nouveau. Elles se mettent à l'œuvre dans tous les Néminghiao de Zi-kia-Wei, de Tom kia-dou, de Jan Kinpan. Les Néminghiao étaient des maisons, pagodes, mises à la disposition des pauvres réfugiés de la province. Pauvres exilés! la misère, la maladie, le typhus surtout firent des ravages épouvantables dans ces refuges. Les cercueils distribués tous les jours durant 3 semaines s'élevèrent au chiffre énorme de trois mille par jour! la mortalité fut effrayante. Dans tous les coins de rue, sur les grandes voies, les yeux ne pouvaient manquer de rencontrer des dizaines de cadavres! Je les ai vus de mes propres yeux, non pas une fois, mais de 30 à 50 fois. Le zèle de nos bonnes filles fut admirable et admiré de tous nos P.P. Pendant que beaucoup de nos chrétiens du Poutong s'abandonnaient au désespoir, nos vierges apostoliques au nombre de trois, Zié Kongnan, Chin lin Kou et Vé gui Kou parcouraient sans cesse le chevet des mourants. S'ils étaient chrétiens, elles les exhortaient à recevoir les sacrements. S'ils étaient païens, elles les instruisaient des vérités nécessaires et les baptisaient. Par leur zèle incroyable elles ont gagné 4 nouvelles vierges apostoliques qu'elles ont formées durant ce temps d'exil et de misère: ce sont: Chin tou kou de Sitsam, Li tou kou de Jéghiao, Gnié Zen Ze de Foatkadou (Tayan) et Chin Zi se de Sicoé (Vousi). Elles ont pu baptiser plusieurs milliers de moribonds, et plusieurs milliers de petits païens moribonds. C'est durant cet exil que Vé gui Kou a gagné la bonne famille Zen de Foueitchenfou, la principale famille chrétienne d'Jan Kinpan. C'est à cette époque que Chin Lin Kou a gagné à la foi les familles Ou de Kentonghiao, et fondé ainsi la nouvelle chrétienté de Kentsonghiao (Vousi Kin kou).

Tous nos Pères chargés des Néminghiao ou maisons de refuges ne tarissent pas d'éloges pour nos vierges apostoliques. Les P.P. Helot, Della Corte, Olive, Adinolfi, chargés des Neminghiao de Tom kia dou disent de nos vierges « nous croyons voir des sœurs de charité au chevet des malades. » « Quand je voyais Chin lin Kou, dit le P. Chevreuil il me semblait retrouver la sœur Rosalie. » Elle en a la douce majesté avec la modestie et une dignité incroyable. Bien souvent je l'ai vue exhorter les païens avec tant de douceur, de dignité, qu'elle les gagnait à Notre Seigneur.

Chrétientés formées par chacune de nos vierges apostoliques.

Zié Kou (catherine) de 1856 à 1874. 61 ans, 20 ans d'exercices: a contribué à fonder et à former les chrétientés de Chintoukan, Pain (à Sensinsou), Jumen, Oukoti, Sin'u, a instruit et préparé au baptême de 7 a 800 cents adultes.

Chin lin Kou, de 1856 à 1874. 59 ans 20 ans d'exercices: a contribué à fonder et à former les chrétientés de Chintoukan, Pain, Kiang-in (namnou) Lodonghiao, Oudéghiao, Kiang-in (Si men), Kentonghiao (Kinkoué) Sitsam (Vousi) Sindauli Tsonghiao dou: a instruit et préparé au baptême 900 adultes.

Vé gui Kou, de Jéghiao, a commencé en 1857 jusqu'en 1874, a contribué à fonder instruire Kintonghiao (Kiang-in), Chinnentsen, Kiang

(nan men) et la ville... Tcenkawei, Tsensepa, Ouhakao, Sangitoinli, Konkaden. Toutsin, Loday, Tsizeié. Tchantcheu: a instruit plus de 900 adultes.

Vé gui Kou. de Ièghiao de 1857 a 1865 a instruit les catéchumènes de Tsiankatsen et Zikatsen (morte à son poste en août 1865.)

Li Kou Kou. 44 ans de Ièghiao. de 1861 à 1874, a travaillé à Kiangin (nan men) Tcenkawei, Tsensepa, Ouhakao, Sinenti, Iantonghiao, Néaughi, Likapo, Kintonghiao: a instruit plus de 1000 adultes. (C'est la première actuellement.)

Chin tou Kou, 53 ans de Sitsam. a travaillé a Vousi (nan men) à Sitsam, a Gnoki; à Sinenti, à Sumen, Lépotsen: à préparé au baptême de 9 à 400 adultes. Elle a commencé en 1862 jusqu'en 1874.

Vé Sin Kou. 66 ans. de Ièghiao, baptise les enfants païens; 150 par an de 1853 à 1874.

Kin Sen Kou. de Kintonghiao a commencé en 1853 jusqu'en 1874. a travaillé à Kintonghiao, Wancèkou, Oudeghiao, a préparé au baptême environ 200 adultes.

Ici je ne nomme pas les 3000 adultes qu'elles ont instruits à Chang-hai durant leur 5 ans d'exil.

Laissez-moi achever ce petit travail en vous racontant le martyre qu'a eu à subir la première de nos vierges apostoliques.

Zié Kou se trouvait dans l'île des brigands à Sensinsouc, lors de l'invasion des rebelles Tchanmaos. Les bonzes, les taoches de l'île furieux de voir leur pagodes désertes, depuis que la vierge catherine y est venue prêcher la doctrine du maître du ciel, résolurent de la faire mourir. Aidés du premier administrateur de l'île, Tsa, touton, 1er maire de l'île, ils se saisirent lachement de cette femme, la conduisirent à la grande pagode de l'île, à Mentsiandan; là ils la garrotent, la frappent, la maltraitent de toutes façons pour la contraindre à apostasier dans cette même pagode où 5 ans auparavant Zié Kou a opéré son 1er miracle, la guérison d'un malade possédé du diable. « Depuis que tu es dans l'île, dit le chef bonze, nous n'avons plus d'adorateurs des poussahs, il faut donc que toi-même les adores et remettes le peuple dans la bonne voie ». Je n'adorerai jamais vos idoles de boue, répond la courageuse fille... ses réponses, sa fermeté ne font qu'irriter ses persécuteurs des menaces ils en viennent aux coups et sans l'intervention d'une femme païenne le grand touton allait se porter aux plus indignes violences; du moins voulut-il la tourmenter dans toutes les parties du corps, lui enfonçant de longues aiguilles dans les chairs. Puis voyant que sa victime allait lui échapper par la mort il veut lui tirer des coups de fusil qui ne partent pas! Il la laisse plus morte que vive, on la rapporta à Kintonghiao pour lui administrer les derniers sacrements. Les bons soins la rendirent à la vie, et aujourd'hui elle est encore intrépide et courageuse propagatrice de cette foi pour laquelle elle a failli mourir. — Une reflexion, M. R. P. Supérieur, vient naturellement ici. Le R. P. Clavelin au coup d'œil si juste n'a-t-il rien fait pour fonder et former des catéchistes? Ce zélé et saint missionnaire était à la piste de tous les moyens pour sauver les âmes. A Tsom min où il a débuté dans le ministère, il a choisi pour son maître chinois et son catéchiste un homme qui à lui tout seul vaut une armée. Ce catéchiste est notre fameux P. Tsian devenu prêtre, missionnaire depuis 12 ans. C'est ce même P. Tsian

que le P. Clavelin a amené de Tsen min à notre collège de Zi Ka Wei, où il a formé une légion de Jésuites Chinois, six prêtres, six Scholastiques et six coadjuteurs. Son fameux catéchiste Sin tse-jen, son bras droit pour toutes les œuvres de zèle, a baptiser ou fait baptiser plus de 20 mille petits païens moribonds. C'est lui qui a implanté la foi à Y-chin, et à Kiang-in; qui a gagné les apostats de Tanhangnan et de Sasinghiao.

Notre meilleur catéchiste, Li tso fou, qui nous sert depuis 15 ans est un élève du P. Clavelin. A Tchantcheu, le medecin Tsan de Tsukignan converti à la foi par le Père Clavelin, est devenu un zélé propagateur de la foi.

Nous voudrions voir aussi dans le Tchantcheufou une école spéciale pour former des catéchistes apostoliques, sur le modèle de nos vierges apostoliques.

Nous avons des hommes simples, néophytes pour la plupart, qui nous donnerons de zélés coopérateurs, pour devenir des maîtres d'écoles, des catéchistes excurrents. Il ne nous manque que des ressources. L'essai fait cette année commencé le 3, 9bre un peu après votre visite, nous a déjà comblé de joie. Oui, nous l'espérons, à côté de l'œuvre des vierges apostoliques nous aurons l'œuvre des catéchistes apostoliques.

Priez, Mon Reverend Père, pour que nous puissions marcher sur les traces de nos Sts prédécesseurs les regrettés P.P. Clavelin et Gentinier. Ah! oui, ce mot des Stes lettres est bien vrai ici au Tchantcheufou: « euntes ibant et flebant mittentes semina sua. » Ici, dans ce petit coin de terre si les fatigues sont grandes, la joie l'est d'autant plus. « Venientes autem venient cum exultatione portantes manipulos suos. »

Je me recommande à vos SS. et prières. Mon Révérend Supérieur. Rae Vae Inf. in Cto servus.

P. Royer, S.J.

N. B. — Un travail semblable serait à faire sur les vierges apostoliques du R. P. Gonnet, à Tsipao et Kiating. Elles sont au nombre de 7 encore vivantes. Le R. P. Gonnet s'inspirait du R. P. Clavelin. Je puis donc dire que les succès apostoliques du P. Gonnet à Kiating sont dûs en partie aux exemples du R. P. Clavelin. J'ai eu le bonheur d'être formé à la vie apostolique par le R. P. Gonnet, je l'ai vu à l'œuvre, j'ai vu ses vierges, ses catéchistes à l'œuvre durant ma première année de missionnaire. Le peu que j'ai pu faire, je le dois à son zèle. Mais ce que je puis assurer c'est que le même esprit dirigeait les vierges apostoliques du Kiating et celles du Tchantchefou. Les mêmes fruits de salut ont été opérés: durant dix ans ces 7 vierges de Kiating ont enseigné et préparé au baptême 2000 adultes et 15 nouvelles chrétientés ont été fondées. Elles forment le district actuel de Kiating qui compte 2 anciennes chrétientés et 15 nouvelles.

Lettre du P. Palatre au P. Gestat. Seki wei, au district de Tsu-kien, le 4 Juillet 1874.

Mon Révérend et bien cher Père,

P. C.

Avant d'en venir à l'objet principal de cette lettre, permettez-moi de vous raconter, en quelques mots, l'histoire des six jours que je viens de passer, pour vous donner une idée de la vie du missionnaire à cette époque de l'année. — Nous sommes arrivés à la saison des chaleurs. Les travaux des missions, les fêtes du mois de Mai, tout est passé; chacun a besoin d'un peu de repos. Les prêtres indigènes, les premiers, ont quitté leurs districts; et le 24 Juin a eu lieu pour eux, à

Shang-hai, dans notre résidence de Tong-kadou, l'ouverture des vacances qui dureront jusque vers le 24 juillet. Les missionnaires de la Compagnie n'ont guère maintenant d'autre occupation que de voyager un peu de tous côtés dans les districts des prêtres indigènes absents, pour administrer les sacrements aux malades. Pour mon compte j'ai passé la dernière semaine du mois de juin dans notre maison de la montagne de Zo-sé, point central où les Chrétiens sont presque toujours sûrs de rencontrer un missionnaire. Le 29, au soir, m'arrive un jeune homme qui me prie de me rendre dans sa famille à Vsen-Ksong pour donner l'extrême-onction à sa belle-sœur. "Bien, lui dis-je; il est cinq heures, je vais souper ainsi que mon catéchiste et mes bateliers; à 6 heures, nous nous embarquerons, et demain matin, vers 5 heures, j'arriverai chez toi."

Pour lui, fatigué d'une longue journée de barque, il sentait plutôt le besoin de se reposer que celui de retourner à Vsen-Ksong - "Père, me dit-il, je vais aller coucher à Ka-lé-Kiao; et je vous cède un de mes bateliers, afin que les vôtres se fatiguent moins." - A six heures nous partons; pas un brin de vent. Voile et mât restent étendus dans toute leur longueur sur la barque; et nous n'avançons qu'à force de rames. A 8 heures bonne brise. On lève le mât, on hisse la voile; nous filons rapidement. J'essaie de dormir: pas de succès. Je cherche du sommeil à droite, j'en cherche à gauche, et je n'en trouve nulle part. La chaleur était grande, la couche un peu dure; les moustiques entraient par les fenêtres, me piquaient aux jambes quand je ne me croyais attaqué qu'aux bras; et me bourdonnaient tout autour de la tête. J'étais perdu; et ma nuit allait en grande partie se passer à leur faire la chasse.

Vers dix heures, le ciel s'obscurcit du côté du Nord. Voilà un grain qui se prépare; il en valait bien deux. Une rafale commence. Je ferme mes fenêtres; les bateliers abaissent mât et voile; en un clin d'œil le vent nous pousse sur la berge; et nous jetons l'ancre pour lui tenir tête. Il ne dura qu'un quart d'heure. Grâce à notre position nous n'eûmes pas à en souffrir; mais en rase campagne et sur les lacs il aura dû laisser des souvenirs de son passage. Nous levons l'ancre, et à 10 heures et demie nous arrivons à Kao-li. Nouvelle difficulté. Le grand canal était barré par des chaines et une énorme pièce de bois flottante et armée de longues lames de fer, pour empêcher le passage des barques de commerce, qui cherchent à éviter les douanes. Nous stationnons; la douane n'a rien à démêler avec mon commerce; aussi l'un de mes bateliers se rend à terre et crie à tue-tête: "Y a-t-il quelqu'un pour ouvrir le barrage?" Tout le monde dort; pas de réponse. Le même cri est répété quatre ou cinq fois avec vigueur, fait sortir d'une maison un brave homme qui laisse tomber le barrage à quelques pieds de profondeur et nous passons au-dessus.

A minuit nous entrons dans le Vié-sé-hou, ce lac dont je vous ai parlé, il y a deux ans. Pas de vent; la chaleur continue. Le ciel est sombre; de gros nuages se font un jeu de nous masquer la lune, qui ne parvient qu'à de rares intervalles à nous envoyer quelques rayons. Si nous retrouvons ici, me dis-je alors, un vent semblable à celui de Kao-li, il n'y aura que le gouvernail du bon Dieu capable de manœuvrer sûrement. Mais peu importe. Je vais à Vsen-Ksong parce que le devoir m'y appelle; à Notre Seigneur de veiller sur ceux qu'il envoie. Je récitai mon Suscipe, un Memorare et une prière à mon ange gardien; puis je me couchai. Les moustiques avaient abandonné le poste depuis Kao-li; je m'endormis. A une heure j'entendis hisser la voile; nous étions toujours dans le lac. Nous en sortîmes vers deux heures. Il nous en

restait encore quatre autres à traverser. Vent favorable jusqu'au matin. A 4 heures et demie, ma barque s'arrêtait devant la maison de la famille Yen, dont le fils aîné est Scolastique de la Compagnie, à Zi-Ka-Wei. Son père vient me recevoir au débarcadère et se confond en excuses pour la peine qu'il croit m'avoir causée. Je donne l'extrême-Onction à la malade, pendant qu'on prépare la petite chapelle domestique où je dois dire la 3e Messe. A 6 heures, messe; puis communion de la malade. A 7 h. déjeûner; j'étais dans une riche famille d'armateur; la table était abondamment servie; il n'y manquait qu'un plat, celui que personne ne pouvait me donner: l'appetit. La fatigue de la nuit m'avait mis la gorge en feu; rien n'y pouvait passer, sinon le thé qui a toujours droit d'entrée.

Mardi 30 Juin. A 7 h. ½ départ pour Ise-haong à travers les lacs, par la même route qu'hier. Vers 11 h. arrivée à Ese-haong; il ne nous reste pas assez de temps pour arriver à Zô-sê dans la journée; de plus les bateliers dorment debout et votre serviteur jouit des mêmes dispositions. Halte ici et nous y passons la nuit. Pas de malades. Vingt-cinq personnes se confessent et communient. Le 1er Juillet. à 7 heures départ pour Zô-sê à travers le Tié-se-hou. Dans le canal de Kao-li une barque m'accoste; elle est montée par des pêcheurs chrétiens. "Père, me dit l'un d'eux, il y a ici une femme un peu malade; elle désire se confesser". Je monte à l'avant de la barque de ces braves gens; je confesse la femme, puis nous repartons. Dîner en barque. Deux heures après je fais une halte à Ba-lé-Kiao. "Père, me demandent aussitôt les chrétiens, où avez-vous reçu le coup de vent de la nuit de lundi à mardi?" "Avant d'arriver à Kao-li". "Eh bien! Vous avez eu de la chance; nous nous disions: Si le Père est dans le lac il est perdu".

En effet, si ce coup de vent était venu nous y rafraîchir, c'en était fait de moi et de mon petit équipage: nous serions tous allés au fond du lac. Mais ceux que Dieu garde sont bien gardés. A 6 heures nous arrivons à Zô-sê où je rencontre le P. Semiani nouvellement venu du Ngang-Shoué. La résidence est envahie par les séminaristes qui doivent y passer quelques jours de vacances; pas de chambre disponible, on m'improvise un lit dans le réfectoire et j'y couche.

Jeudi 2. A 5 h. messe au sommet de la montagne dans l'église du pèlerinage; à 7 h. départ pour les chrétientés de la Sous-préfecture de Kien-sê. J'apprends que le P. de Prévoisin se trouve sur ma route: bonne aubaine. Je vais lui rendre visite et nous dînons ensemble; puis je me dirige vers le Cuang-pou; j'y arrive à 3 heures. Marée favorable, mais le vent boude: pas un souffle. A 6 h. ½ arrivée à Bao-in, lieu de station pour la nuit. Pas de malades. Encore une rafale. Cent siffle dans la maison; et je me demande si elle ne va pas me tomber sur la tête. Je sors pour observer le ciel, et, chose singulière ou non! j'aperçois presque au-dessus de la maison un gros nuage noir qui tient tête au vent, et ne remue pas pendant près d'un quart d'heure, tandis que tous les autres décampent avec une rapidité inouïe. Finalement, il semble fondre plutôt que fuir. Si les Chinois l'avaient observé ils auraient probablement dit: le diable est dedans.

Vendredi 3. Départ de bon matin pour Sé-ki-tsei. Pendant une heure navigation favorable. Nous tournons vers le Nord, et immédiatement marée contraire et vent debout: nous marchons presque à reculons. Ce qui nous procure l'avantage de n'arriver qu'à 11 heures devant le bourg de Ssu-Kien; nous jetons l'ancre

Nous n'étions plus qu'à trois kilomètres de Sé-kiu-wei; mais avec une pareille navigation impossible d'y arriver pour dîner. Un de mes bateliers monte à terre va dans un restaurant puis m'apporte une omelette, une anguille et des crevettes. Ces crevettes me rappellent immédiatement celles de Vannes; puis voilà le Collège, le Pont-vert, les Trois-sapins, Conlo, Roquedas, Séné, l'Ile d'Arz, Rembech, l'île aux Moines, Gravrenis et tout le Morbihan qui se mettent à défiler devant moi; je pousse une pointe jusqu'à Belle-Isle, Lorient, etc; finalement j'arrive jusqu'à Brest; mes bateliers en me voyant manger, ne se doutaient guère que je naviguais aussi rapidement. Mes yeux disaient: Usu-Kien; les souvenirs me montraient tout autre chose. Après avoir ainsi dîné moitié en Chine moitié en Bretagne, je dis aux bateliers de partir. Ils lèvent l'ancre, et au bout d'une demi-heure nous voilà bel et bien sur la vase, à l'entrée d'un canal où clapotaient deux pouces d'eau. Nouvelle Consolation! Vers trois heures l'eau arrive; la barque flotte et nous démarrons. Une demi-heure après, j'entrais dans la cour qui se trouve devant l'église de Sé-kiu-wei, et je la trouvais en partie couverte de tas de feuilles de muriers: on cultive ici les vers à soie. Missionnaire, catéchiste et bateliers, nous avions presque perdu le goût des voyages. Je dis à mes gens: nous ne partirons d'ici que dimanche matin; demain, station complète pour nous reposer et respirer un peu d'air frais, s'il plaît à Dieu de nous en envoyer.

Samedi 4. Grand congé qui consiste à rester toute la journée dans ma chambre dont toutes les portes et les fenêtres sont ouvertes; mais hélas! les zéphyrs qui viennent m'y rendre visite ont beau battre des ailes, ils ne réussissent pas toujours à me rafraîchir. — Le Dimanche. Quelques Communions. J'administre les derniers sacrements à un malade. A 8 h. départ pour Song-Ka-so, chrétienté située à un Kil. de la frontière du Ché-Kiang, le pays de la soie. Marée et vent contraire. Dîner en barque. Le vent du S.O. nous apporte des bouffées de chaleur que l'on dirait sorties d'une fournaise. De Sé-kiu-wei à Song-ka-so, comme sur les deux rives du Cuang-pou, les campagnes sont d'une fertilité peu commune. Une première récolte de fèves, de blé, de colza a déjà été faite; la seconde se prépare. Le riz est magnifique, les premières fleurs des cotonniers commencent à s'épanouir; les rives des canaux sont bordées de pois; les citrouilles, les concombres, les melons poussent à foison; quand ils ne trouvent pas de place à terre, ils grimpent sur les tombeaux, ou dirigent leurs tiges jusque sur les arbres et voire même sur les toits des hangars ou des maisons. Leurs grandes fleurs jaunes vont s'ouvrir sur les branches des saules et des ormeaux. Le dormeur de la Fontaine serait mal avisé de venir faire la sieste sous les arbres de cette contrée en la saison d'automne; il lui tomberait peut-être sur le nez quelque chose de plus lourd qu'un gland. Quelle magnifique végétation! On ne cesse d'admirer à chaque pas la bonté et la puissance créatrice de Dieu qui offre à des milliers de plantes tous les sucs dont elles ont besoin pour naître, grandir et s'abandonner ensuite à l'usage de l'homme. Si Dieu est si beau et si bon dans ses créatures, qu'est-il donc en lui-même? et quel ne sera pas notre bonheur de le voir un jour au ciel, Sicuti est! — A trois heures et demie, arrivée à Song-Ka-so. Deux malades. Si je n'arrête pas ici mon voyage, j'y terminerai au moins mon récit. Après avoir parcouru les Sous-préfectures de Kien-sê et de Cuo-din, je rentrerai, le 16 Juillet, dans celle du Usin-pou, qui est la mienne. Jusqu'au 27 ou 28, toutes mes journées se ressembleront plus ou moins; inutile donc de vous en parler.

Voilà, mon bien cher Père, la vie du missionnaire chaque

année, à pareille époque. Elle est un peu rude, il est vrai; mais elle nous procure l'avantage de soulager quelques âmes et de souffrir pour Dieu. Puis les vacances, qui commencent à la fête de St. Ignace et durent pendant tout le mois d'Août, nous remettent de nos fatigues; et en septembre nous sommes en état de nous livrer de nouveau aux travaux des missions. – J'arrive maintenant à l'objet principal de cette lettre.

Vers la fin de l'année dernière, un marchand vint me trouver et me dit: "Père, il y a huit jours, pendant que je me trouvais à Usin-pou pour mon commerce, on m'a volé cent piastres et deux caisses d'habits; ne pouvais-je pas faire faire le Jeu-Kouang pour découvrir le voleur?" "Non, lui répondis-je; car il n'est jamais permis à un chrétien de consulter les sorciers."

Cette réponse négative attrista quelque peu le marchand; mais il obéit, et aima mieux subir une perte considérable que de commettre une faute grave. – Les païens n'ont pas la même délicatesse de conscience. Le Jeu-Kouang est une opération magique fort usitée parmi eux pour retrouver les objets perdus. Les chrétiens savent qu'elle existe; mais il est extrêmement rare qu'ils puissent y assister, car elle ne se fait qu'au milieu des ténèbres de la nuit et dans le plus grand secret. Un lettré chrétien de Pou-tong était, il y a deux ans, précepteur dans une famille païenne qui appela un sorcier pour faire le Jeu-Kouang; il assista à cette scène diabolique, et c'est de sa propre bouche que je tiens le récit que je vais vous raconter.

Près du village de Sin-zé-kou, situé à 2 Kil. de la rive gauche du Ouang-pou, en face du Shang-hai et du quartier Américain, habite une famille nommée Kio, dont le chef Kio-Yen-siang, mort il y a trois ans, laissa un commerce considérable entre les mains de son épouse Kio-Zao-Ze. Kio-Zao-Ze avait fait à son mari de splendides funérailles; de plus, le 18 de la 12e lune 187 elle avait célébré avec un faste extraordinaire l'anniversaire de sa mort. Plusieurs milliers de piastres dépensés en ces deux cérémonies, autant par vanité que pour rendre service à l'âme du défunt, diminuaient sensiblement le trésor de la famille, lorsqu'un nouveau malheur vint fondre sur elle. 250 piastres furent volées dans le magasin; et les commis, qui étaient peut-être coupables de ce vol, ne pouvaient, malgré toutes leurs recherches en découvrir l'auteur. – "Il ne nous reste plus qu'à faire le Jeu-Kouang", dit alors Kio-Zao-Ze; et elle donna ordre d'avertir secrètement un sorcier de venir chez elle vers 9 h. du soir. Le sorcier arriva à l'heure indiquée, mais en homme habile, avant de procéder à son opération il imposa ses conditions. – "Je ne ferai pas le Jeu-Kouang, dit-il à la veuve, à moins que tu ne promettes de me donner la dixième partie de la somme volée, c'est-à-dire 25 piastres, si le Jeu-Kouang réussit; et, comme il arrive quelquefois qu'il ne réussit pas par des causes indépendantes de ma volonté, je ne le commencerai que quand tu m'auras donné 5 piastres que je garderai comme salaire de mon travail." Kio-Zao-Ze tenait trop à recouvrer la somme volée pour ne pas accepter ces conditions; elle remit 5 piastres entre les mains du sorcier.

Celui-ci demanda si dans les maisons environnantes les lumières étaient éteintes; on lui répondit que tous les voisins étaient couchés, et que personne ne viendrait troubler l'opération. Il se mit en devoir d'y procéder. Dans le salon de la famille entrèrent alors le sorcier, les deux précommis, Kio-ha-mo, le fils de Kio-Zao-Ze, âgé de 12 ans, puis son précepteur. La coutume chinoise ne permettant pas aux femmes de rester dans le même appartement que les hommes, Kio-Zao-Ze assista à l'opération dans une chambre voisine, dont la porte ouverte lui permettait de tout apercevoir.

Le sorcier prit alors une table, la plaça au fond du salon, en l'appuyant contre la muraille; et déposa dessus deux flambeaux rouges qu'il alluma immédiatement. Sur cette table, près de laquelle il s'était assis, il étendit une bande de papier jaune longue de 30 centimètres et large de 5; et, saisissant son pinceau, il y écrivit quelques caractères à l'adresse du démon: il le priait de lui venir en aide pour saisir l'âme du voleur. Il colla ensuite cette invocation sur la muraille entre les deux flambeaux; et la recouvrit complètement d'une large feuille de papier blanc pour la soustraire aux regards des spectateurs. — "Maintenant, dit-il, j'ai besoin d'un coq vivant; y en a-t-il un à la maison?"

"Ha-mo, dit Kio-Tao-Te à son fils, va au poulailler et apporte un coq. Attention à ne pas faire de bruit! Saisis-le par le cou pour l'empêcher de crier et d'éveiller les voisins." Ha-mo sortit. Quelques minutes après, il rentrait et remettait au sorcier un coq qui fut attaché au pied de la table, avec ordre de se cacher dessous et de n'ouvrir le bec que quand on le lui permettrait. — Le sorcier demanda ensuite quelques poignées de riz sec et sept petites tasses en porcelaine. Le riz, qu'il déposa sur la table en 7 endroits différents et grain par grain, représenta bientôt sept caractères cabalistiques que personne ne pouvait déchiffrer. Ils étaient disposés de manière à former un triangle dont la base était tournée vers le mur, et la pointe dirigée vers l'opérateur. Quand il eut écrit ces caractères avec le riz, il plaça sur chacun d'eux une tasse en porcelaine. "Avez-vous de l'huile et des mèches pour allumer sept lampes? dit-il aux assistants; apportez."

Il fut immédiatement obéi. On lui remit entre les mains un vase d'huile, et une abondante quantité de mèches en moëlle de jonc. Il versa de l'huile dans les sept tasses, et y plongea des mèches qu'il alluma. — "Jeune chef de la famille, dit-il alors à Ha-mo, pourrais-tu m'apporter une tasse d'eau froide?" — Ha-mo s'exécuta de bonne grâce. Le sorcier reçut de ses mains une tasse pleine d'eau et la plaça en dehors du triangle formé par les caractères de riz et les sept lampes allumées; puis, tirant de sa boîte magique une casserolette à trois pieds, il la déposa entre les deux flambeaux qui brûlaient sur la table, et la remplit de petits morceaux de bois de sandal auxquels il mit le feu. Une fumée odoriférante s'éleva dans l'air en l'honneur de Satan. — "Grande dame, dit alors le sorcier en s'adressant à la maîtresse de la maison, j'ai un service à te demander: voudrais-tu me nommer toutes les personnes qui habitent ta maison?" Kio-Tao-Te les nomma. — "Merci; continua le sorcier. Avant le vol, il y avait peut-être quelque étranger chez toi?"

"Oui, répondit Kio-Tao-Te. Un homme de Tsang-Tzo a couché ici, la nuit qui a précédé la disparition des 250 piastres. — "Bien; dit alors le sorcier. Si je ne craignais de t'offenser, je te prierais d'écrire tous ces noms et de me les remettre." Kio-Tao-Te s'absenta quelques instants, écrivit les noms et les lui donna. "Maintenant, grande dame ajouta-t-il, il est nécessaire d'apporter 30 à 40 piastres et de les déposer sur la table."

Cette demande froissa quelque peu Kio-Tao-Te; elle n'en comprenait pas la raison; et craignait peut-être que le sorcier ne voulut à l'avance percevoir la dîme des 250 piastres qui n'étaient pas encore retrouvées. "Il n'y a plus de piastres à la maison, répondit-elle à tort ou à raison." "Grande dame, dit le sorcier, s'il n'y a plus d'argent chez toi, je me vois dans l'impuissance de continuer mon opération; car elle ne réussira certainement pas.

Nouvel embarras. Kio-Tao-Te ne pouvait retracter sa parole; elle eut recours à un autre moyen. "Veux-tu des objets d'argent au lieu de piastres? demanda-t-elle. "La chose est indifférente; piastres, argent en lingot,

objets en argent, tout cela m'est également utile"; répondit le sorcier. — Kio-Tao-Te alla chercher un écrin, et déposa sur la table des bracelets et autres bijoux pour une valeur de 40 piastres. — "Cela suffit, dit le sorcier." Et prenant le papier sur lequel étaient écrits les noms des personnes qui habitaient la maison et de l'étranger de Tsang-Fo, il le plaça sous la cassolette et le recouvrit avec les bijoux de Kio-Tao-Te. Le bois de sandal était alors en flammes. Le sorcier prit un pinceau, l'humecta dans l'encre et l'agita au-dessus de la cassolette, puis se mit à écrire des caractères dans le vide. Après avoir écrit trois caractères, il prononçait des paroles inintelligibles, plongeait rapidement son pinceau dans les flammes, et l'en retirait aussitôt. Il répéta vingt fois cette opération mystérieuse. Il écrivit ensuite sur une feuille de papier des caractères que lui seul pouvait lire et comprendre, et les plaça sous la cassolette au-dessus des bijoux. "Maître, dit-il alors au premier commis de la maison, veux-tu venir devant la table et faire cinq prostrations en regardant la cassolette." Le commis dut se prêter à cette cérémonie qui n'était probablement qu'un hommage rendu au démon. "Grande dame, peut-être vais-je t'offenser en t'adressant cette demande, voudrais-tu te prosterner avec ton fils devant la cassolette?

Kio-Tao-Te et Hia-mo se soumirent comme le premier commis à l'invitation du sorcier, et firent les cinq prostrations requises par les rites diaboliques. Ils en auraient fait cinquante, si cela eut été nécessaire: lorsqu'il espère obtenir quelques piastres, le païen ne bronche jamais.

Quand Kio-Tao-Te et Hia-mo furent relevés, le sorcier saisit un fauteuil et le plaça à quatre pas de la table.

"Jeune chef de la famille, dit-il à Hia-mo, je te prie de t'asseoir dans ce fauteuil, et d'obéir à tous mes ordres; nous touchons au cœur de l'opération. Fixe les yeux sur le papier blanc que j'ai collé au mur, et qui recouvre l'inscription que tu m'as vu tracer après avoir allumé les flambeaux rouges; regarde-le sans discontinuer." Hia-mo s'installa dans le fauteuil et ouvrit deux grands yeux. Le sorcier prit de nouveau son pinceau, le trempa dans l'encre, écrivit des caractères dans le vide, puis le plongeant rapidement dans la flamme du bois de sandal, il prononça de nouveau des paroles inintelligibles. Sur un coin de la table il avait déposé une vingtaine de petites bandes de papier, il les couvrit de caractères et les remit au même endroit. Il se plaça ensuite entre la table et l'enfant à qui il recommanda de fermer les yeux; puis prenant son pinceau il l'agita en face des yeux de Hia-mo, écrivant dans le vide une foule de caractères cabalistiques. Cela fait, il prit au coin de la table une des bandes de papier, l'alluma à la flamme de la cassolette, l'agita de haut en bas en face de la grande feuille collée sur le mur, et quand la flamme l'eut presque entièrement consumée, il la dirigea par un mouvement précipité vers les yeux de l'enfant en prononçant des paroles inintelligibles. Il répéta cette manœuvre jusqu'à ce que les dernières bandes de papier furent brûlées. — "Jeune chef de la famille, dit-il ensuite à Hia-mo, nous sommes arrivés à la fin de l'opération. Attention! Toi seul, tu pourras voir ce qui va se passer, les yeux d'un enfant ont seuls le privilège de découvrir ces choses mystérieuses. Des caractères vont s'écrire d'eux-mêmes sur le grand papier collé au mur; regarde bien, car tu pourras les lire. Tu verras ensuite se dessiner sur le même papier le magasin où les 250 piastres ont été volées; tout son ameublement va paraître à tes yeux, puis la porte s'ouvrira, tu apercevras une personne entrer; tu me diras si c'est un homme ou une femme, son âge, sa taille, ses habits te seront faciles à reconnaître, elle ouvrira le coffre, y prendra les piastres et sortira."

Hia-mo écarquilla les yeux avec plus de courage que jamais

Le sorcier, en attendant le résultat de ses diableries, se mit à fumer. Après avoir tiré de sa pipe à eau quelques bouffées de tabac, il interpella l'enfant:

"Vois-tu quelque chose?" lui demanda-t-il.

"Rien n'arrive, ni caractères, ni chambre"; repondit Hia-mo.

"Patience; dit le sorcier. Attendons un peu." Les assistants fixaient avec anxiété les yeux sur la feuille de papier, pour y découvrir quelque apparition magique, en dépit de la parole du sorcier, qui leur avait annoncé que l'enfant seul aurait le privilège de la découverte.

Cinq minutes s'étaient à peine écoulées que le fils de Kio-Tao-Te rompit de lui-même le silence — "Je suis fatigué de tenir ainsi les yeux ouverts devant toutes ces lampes et ces chandelles allumées;" dit-il d'un ton quelque peu dépité. "Repose-toi un instant dit le sorcier; j'ai un moyen de hâter l'issue de l'opération." Il trempa alors son pinceau dans la tasse d'eau froide et en aspergea la grande feuille collée sur le mur. Puis ouvrant la boite magique, il en tira de nouvelles bandes de papier, sur lesquelles il écrivit des caractères, les alluma à la flamme de la cafsolette, les agita comme précédemment de haut en bas le long de la grande feuille de papier, puis les dirigea précipitamment vers les yeux de l'enfant qui les tenait fermés. "Maintenant, dit-il à Hia-mo, ouvre les yeux et regarde. Caractères, chambre et voleur tout va paraître sur le mur." Hia-mo rentra de nouveau en fonction. La patience n'était pas sa vertu favorite, et il ne tarda pas a rompre de nouveau le silence.

"Je ne vois rien, absolument rien, dit-il, ni chambre, ni voleur; et puis, à force d'écarquiller les yeux, tout me paraît trouble et sur la table et sur le mur." Le sorcier était déconcerté. "Allons; un peu de patience, dit Kio-Tao-Te à son fils; la chose en vaut la peine. Il faut absolument retrouver ces 250 piastres. Patience donc; et demain je te donnerai des sapèques pour tes menus plaisirs. Quant à toi, dit-elle au sorcier, recommence ton opération, si cela est nécessaire." — Le sorcier recommença jusqu'à dix fois. Hia-mo se retournait en tout sens sur le fauteuil qu'il trouvait moins moëlleux que son lit; et ses yeux s'obstinaient à ne rien voir. Il était près de 2 h. du matin. Les coqs du voisinage chantaient déjà; et celui qui était attaché sous la table se mit à leur répondre, en dépit de la consigne qui lui avait été imposée. — "Retirons-nous, dit Kio-Tao-Te mécontente; car le jour ne tardera pas à paraître, et il est inutile de rester ici plus longtemps." — La réputation et l'honneur du Sorcier étaient compromis. Il proposa à la maîtresse de la maison de revenir la nuit suivante, et s'engagea à recommencer ses diableries sans recevoir un nouveau salaire. — Hia-mo jeta sur sa mère un regard qui trahissait sa pensée. Pour s'épargner la peine d'occuper une seconde nuit le fauteuil, il semblait lui dire de donner au sorcier un congé définitif. Mais Kio-Tao-Te tenait trop aux piastres, pour ne pas accepter la proposition qui lui était faite.

"Reviens aujourd'hui à la même heure qu'hier, dit-elle au sorcier." — Chacun se retira. — Le soir, vers 9 h½, le salon de Kio-Tao-Te s'ouvrait pour une nouvelle séance. Deux sorciers s'y trouvaient réunis, celui de la veille et un autre qui venait lui prêter son concours; et les mêmes personnages prenaient place autour d'eux. Kio-Tao-Te se disait que deux sorciers réussiraient mieux qu'un, et elle se croyait déjà sûre de recouvrer ses piastres. Hia-mo s'attendait à occuper moins longtemps le fauteuil de la présidence, et comptait sur une nuit plus heureuse que la précédente. Chacun se berçait d'espérance.

Le sorcier de la veille commença le premier l'opération. Hia-mo arriva au fauteuil à point nommé, ouvrit

les yeux d'une manière irréprochable et finit par déclarer qu'il ne voyait rien. Ce début déconcerta et l'opérateur et les assistants. — Le second sorcier se mit à l'œuvre non sans quelque inquiétude. Finalement, la grande feuille de papier collée sur le mur resta aussi blanche pour les yeux de Hia-mo que pour ceux des autres personnes : rien ne s'y dessinait. — "Quelle étrange chose!" se disaient les sorciers ; et ils se mirent à recommencer leur opération. La troisième fut nulle, et la quatrième ne réussit pas davantage. — "Grande dame, dit alors le sorcier de la veille, il doit y avoir dans la maison voisine de la tienne ou un mort, ou une femme en travail d'enfant."

"Il y a un mort enfermé depuis longtemps dans son cercueil ;" répondit Kio-Zao-Ze. "Inutile de continuer, reprit notre homme. Avec une femme en travail d'enfant, ou un mort pour voisin le feu-Kouang ne réussit jamais."

Kio-Zao-Ze dut se contenter de cette explication des échecs multipliés qui l'avaient attristée ; et les sorciers quittèrent sa demeure pour n'y plus rentrer.

Laissons au diable ses caprices ou ses impuissances, si tant il est vrai que ses adeptes ne mentaient pas en affirmant que dans le voisinage d'un mort ou d'une femme en travail d'enfant il ne leur prête jamais son concours. Mais il est une explication qui paraît plus péremptoire que la leur. Dans le salon de Kio Zao Ze les spectateurs n'étaient pas nombreux ; toutefois il y avait encore parmi eux un homme de trop : le lettré chrétien.

Quand un chrétien se trouve mêlé au groupe qui entoure la table d'un sorcier, la puissance du démon subit ordinairement un échec. Il est arrivé plus d'une fois sur le quai de Shang-hai que des hommes, voués aux sciences occultes, ont vu leurs opérations échouer complétement ; et ont plié bagage pour aller s'installer ailleurs, en disant : "Il y a ici dans la foule quelque chrétien, je ne puis agir en sa présence."

Des séminaristes, aux jours de promenade, se sont parfois fait un jeu de s'arrêter devant les sorciers dans les rues ; il leur suffisait de faire en secret un signe de croix, ou de prononcer quelque pieuse invocation pour mettre le diable en fuite et réduire à néant la puissance qu'il prête à ses adeptes. — Si le feu-Kouang n'a pas réussi dans le salon de Kio-Zao-Ze comme il réussit ailleurs, la cause ne doit pas en être rejetée sur le cadavre du voisin. Le lettré chrétien par sa seule présence, ou grâce aux objets de piété qu'il portait sur sa personne, a sans doute fait échouer les manœuvres diaboliques des sorciers.

En terminant cette lettre permettez-moi, Mon cher Père, de me recommander à vos prières. "Dies peregrinationis meæ quadraginta quatuor annorum sunt parvi et mali." La fin du voyage approche ici rapidement ; car vous savez qu'il en est des années de mission comme des années de campagnes : elles comptent double. Demandez pour moi à Notre Seigneur les grâces qui me sont nécessaires pour exercer selon les désirs de son Cœur le ministère qu'il m'a confié, afin qu'à ma dernière heure je puisse trouver devant lui grâce et miséricorde.

Adieu, cher et bon Père. In unione SS. SS.

Inf. in Xto serv. G. Palatre. S.J.

Mission du Pé-Tchély.

Dernière lettre du P. Petitfils au R.P. Grandidier.

Chuan-Kia-ou, 13 Mars 187[illegible].

Mon Révérend Père Provincial,

P.C.

Depuis longtemps je suis si occupé au milieu des néophytes et des catéchumènes que j'ai laissé languir

ma correspondance. Aujourd'hui, j'ai deux instants libres, j'en profite pour vous donner signe de vie et vous parler de mes Chinois. Je vous l'ai dit, j'évangélise un terrain inondé depuis 6 ans et, depuis ce laps de temps annuellement visité par la famine, famine qui, chaque année devient plus terrible. Ce n'est pas une petite peine pour le cœur de missionnaire de voir souffrir tant de malheureux sans pouvoir les secourir tous. Il est vrai que Notre Seigneur, pour ménager ma faiblesse, m'envoie comme compensation des consolations apostoliques.

Depuis le 15 Août dernier j'ai baptisé 354 adultes et il me reste encore sur mon district au moins 1300 catéchumènes, et ce nombre augmente tous les jours. J'ai pour les instruire une quinzaine de catéchistes, hommes ou femmes, dont chacun reçoit une allocation mensuelle d'une vingtaine de francs. Ils doivent se nourrir à leurs frais et ne peuvent rien accepter de ceux qu'ils instruisent, sous peine de destitution : Cette mesure est nécessaire.

Outre le soin des catéchumènes et la surveillance des catéchistes, j'ai 3600 chrétiens, dispersés en plus de 50 chrétientés, à évangéliser. Vous voyez si j'ai de la besogne et si besoin serait au moins de deux missionnaires sur un pareil terrain. Les autres Pères n'ont pas moins de besogne que moi et quelques uns en ont encore plus.

J'ai parfois l'âme toute triste en pensant que ce petit nombre d'aspirants à la Foi et de néophytes est jeté, sur le terrain que je parcours, au milieu de plus d'un million de païens. Devant si peu d'ouvrage fait et de tant d'ouvrage à faire je m'en veux plus d'une fois de n'avancer pas davantage, et pourtant, je vais souvent jusqu'aux extrêmes limites de mes forces. Malgré tant de fatigues néanmoins, la santé se soutient ; c'est que la bête se fait peu à peu à ce rude métier de soldat apostolique. Le froid, la chaleur, les sempiternels voyages, car je visite chaque nouvelle chrétienté au moins tous les deux mois et quelques-unes tous les mois, endurcissent le corps et le rendent apte à supporter, sans se plaindre, les plus rudes travaux. Ne pas se nourrir à ses heures, coucher sur la dure, se faire Chinois pour goûter à des mets tout chinois, voilà encore quelques uns des mille désagréments auxquels Madame la bête doit ici s'accoutumer. Mais si le corps n'a pas toutes ses aises, l'âme est dans la joie en pensant à tant d'autres âmes au salut desquelles elle contribue.

Dites donc, mon Révérend Père, à quelques uns des Pères qui vous entourent de venir ici partager nos fatigues, mais aussi nos joies.

Dans ce moment, calme complet dans notre Vchély : aucun bruit de guerre ou de persécution. Cet état de calme ne contribue pas peu à faire naître les catéchumènes. Généralement du reste, les populations païennes au milieu desquelles nous vivons sont bonnes, et bien des âmes n'ont qu'à entendre parler de la doctrine pour l'embrasser aussitôt. Je causé souvent avec les païens et je trouve dans la plupart, des âmes naturellement chrétiennes, qui opposent peu de préjugés à la croyance aux vérités du Christianisme ; ce qui leur manque le plus souvent pour devenir chrétiennes tout-à-fait, ce sont des missionnaires et des catéchistes. Ils sont en attendant païens dans la bonne foi.

Vous me pardonnerez, mon Révérend Père, d'être cette fois si laconique, malgré l'extrême plaisir que j'éprouve de m'entretenir avec vous. Je le répète, j'ai peu d'instants libres. A bientôt quelques lignes. Merci de celles si affectueusement paternelles que vous avez eu la charité de m'écrire. Priez, je vous prie, et faites prier nos Pères et Frères pour mes néophytes, mes catéchumènes et aussi pour moi. A tous les Nôtres mes respectueuses et fraternelles salutations, et à vous, mon R.P. Provincial, ma plus respectueuse affection en N.S.

De mieux de vos SS.SS. J. Petitjean S.J.

Lettre du R. P. Gonnet au Révérend Père Provincial de Champagne. 6 Avril 1874.

Mon Révérend Père Provincial,

P. C.

Lorsque cette lettre vous parviendra, vous connaîtrez déjà depuis longtemps par dépêche télégraphique la douloureuse perte que nous avons faite par la mort du P. Petitfils. Voilà un excellent ouvrier de moins dans votre petite mission du Tchély. J'ai prié le P. Edel de vous donner les détails que vous pouvez désirer touchant la maladie et la mort de notre cher défunt. Qu'il me suffise de vous raconter ici un petit trait que le P. Edel n'a pas pu connaître : il est touchant et significatif.

Le P. Petitfils, en sa qualité d'hercule de la mission, comme santé, ainsi qu'il s'appelait lui-même, avait obtenu d'évangéliser un de nos districts les plus importants et en même temps le plus pénible. Il avait à lui seul le soin de plus de 4,000 chrétiens ; la plupart tout nouveaux et beaucoup encore non baptisés. Ces pauvres gens sont disséminés sur une vaste étendue de pays, en grande partie désolé par une effrayante inondation depuis déjà 5 ans : Point de récoltes, toutes les campagnes sont sous l'eau, et ces pauvres habitants émigrent ou sont réduits à la mendicité. Le P. Petitfils souffrait beaucoup en se voyant dans l'impossibilité de venir au secours de tant de misères. Il parlait sans cesse et de vive voix et dans ses lettres de ses malheureux inondés et affamés. Venait-il à la Résidence pour se confesser et se reposer 2 ou 3 jours, il lui suffisait de savoir en quelques mots quelles étaient les nouvelles de Rome et de notre chère et malheureuse France. Les autres nouvelles avaient peu d'intérêt pour lui. Son esprit et son cœur étaient tout entiers à son district et à ses néophytes. A notre dernière retraite annuelle du mois de Janvier, il me parla souvent et longuement de ses œuvres, des besoins extrêmes de ses pauvres chrétiens etc. Il aurait désiré faire des aumônes plus abondantes. " Oh ! que n'ai-je, me disait-il un jour, quelques milliers de francs a ma disposition ; Quel bonheur pour moi si je pouvais venir en aide à mes pauvres affamés ; je ne redoute pas les privations corporelles, mais la vue de tant de misères que je ne puis soulager m'accable et le cœur n'y tient plus. Mon R. P. Supérieur, accordez-moi la grâce que je vais vous demander. J'ai pensé bien des fois que mes habits ouatés ou fourrés que nous avons pour l'hiver ne me sont pas absolument nécessaires, permettez-moi de les vendres au profit de mes pauvres ; je suis robuste, plus qu'un autre je puis supporter le froid, et ce sera pour moi une grande consolation de pouvoir faire quelques aumônes de plus." et en parlant ainsi, sa voix était étouffée par les sanglots.

Vous jugez bien, mon révérend Père Provincial, si cette permission pouvait lui être accordée ; mais je me hâtai de dire à notre cher Père, qu'outre les secours qu'il avait déjà reçus, je mettais à sa disposition une nouvelle somme de 100 taëls (800 frs) qu'il reçut en me témoignant la plus vive reconnaissance.

Quelle belle couronne doit avoir au Ciel ce missionnaire au cœur si généreux et si dévoué. Puisse-t-il trouver parmi nous de nombreux imitateurs de son zèle et de ses vertus !

P. Gonnet, S. J.

Lettre du P. Leboucq à Mgr Dubar.

Ou Kiao, Village de Tà-Tsi-Kia, 11 Avril 1874.

Monseigneur,

P. C.

Il est 9 heures du soir. C'est l'heure du repos pour les honnêtes gens. Voilà pourquoi si vous voyagiez jamais en Normandie, vous ne rencontreriez personne dans les rues après l'heure réglementaire. Cependant je ne puis résister au

plaisir de vous parler de nos chrétiens. Mais précisons:

Et d'abord, permettez-moi de vous parler du village de Pan-kia-kiao. C'est là où j'ai célébré les solennités pas-chales. Vous vous rappelez l'Eglise, ce hangar en terre, de 30 pieds de long, et le presbytère, ce petit taudis de 9 pieds carrés dans lequel les Evêques eux-mêmes ont bien de la peine à trouver un petit coin pour s'asseoir. Inutile de vous dire que ces deux corps de bâtiments n'ont pas désempli depuis le Jeudi saint jusqu'au Mardi de Pâques mais cette énorme cour carrée où nous nous promenions quand le vent et la poussière ne nous en empêchaient pas, quel coup d'œil elle présentait pendant 4 ou 5 jours !... Dans un angle se trouvaient les marmites et la batterie de cuisine prêtes à fonctionner pour le service des étrangers qui viendraient à Pan-kia-kiao. Ces visiteurs se sont trouvés, le Samedi saint au nombre de plus de 500 chrétiens et de 2 ou 300 païens qui venaient pour entendre nos sermons; aussi nos provisions n'ont elles pas fait long feu; le Dimanche matin il ne restait plus rien à manger, tout avait été dévoré la veille: Mon Dieu que les chinois ont donc bon appétit? ce serait à ravir si nous ne devions pas payer les frais de la noce. Soyez en paix, Monseigneur, sur le compte des 15 taëls que vous m'aviez si gracieusement donnés en me quittant, ils se sont promptement dispersés; nos panchialiens les ont emportés avec eux, ou plutôt non, ils les ont dévorés, absorbés! Et encore si leur visite ne m'avait coûté que 15 taëls! Mais oublions ce vilain côté de la fête et parlons des joies et des Alleluia qu'elle m'a apportés. Pendant 5 ou 6 jours nous avons moi et 4 catéchistes prêché si bel et bien que la voix, la salive, et les poumons ne pouvaient plus permettre aux orateurs de continuer leurs harangues; quel joli spectacle cependant que ces 5 ou 600 catéchumènes et païens assis, le soir, au clair de la lune et tout simplement dans le sable pour écouter la parole de Dieu!! Pour parler à cette multitude j'étais assis à la porte de ma chambre ayant à côté de moi 3 ou 4 chinois qui venaient à mon secours en prenant ma place quand j'étais égosillé. Les lanternes que nos chinois avaient préparées et attachées aux quatre coins de la cour donnaient trop peu de lumière pour inspirer de la jalousie à la lune. Je ne sais trop si nos braves gens de Pan-kiao sont jamais allés à Palaise mais leurs lanternes ressemblent joliment à celles des bourgeois de ce port là. — A l'heure qu'il est il y a 47 chrétiens de plus à Pan-kia-kiao qu'il n'y en avait avant Pâques; 200 païens au moins se sont déclarés catéchumènes depuis nos prédications et nos solennités. Hier encore, au village de Sommen mon catéchiste assis sur ma voiture a prêché depuis 3 hs jusqu'à 10 heures du soir, à plus de 40 païens qui étaient venus d'eux-mêmes demander à entendre la parole de vie. Lorsque nous avons commencé à pérorer il faisait un vent à écorner les bœufs et cependant nous étions tous, missionnaires, catéchistes et païens assis à la belle étoile. A Sommen donc aussi grande espérance et 23 nouveaux catéchumènes à l'ancre.

Votre Grandeur assurément n'a pas oublié que lors de son passage à Baksi-kia plusieurs familles appartenant à la secte des Nénuphar demandaient à entrer dans le giron de l'Eglise. Je ne sais comment vous mettre au courant de ce qui s'est passé dans ce village ces jours derniers; pardonnez-moi de ne vous en donner qu'une analyse incomplète. Six ou 7 familles voulaient se convertir; trois d'entre elles, plus ardentes que les autres ont commencé résolument. Le Père (votre vieillard de 86 ans) le vieux Kiu ayant été affilié à la secte des Nénuphar pendant 79 ans et proclamé chef de 8600 familles depuis 30 ou 40 ans avait un fameux coup de collier à donner pour se tirer du milieu de ses coréligionnaires. Le lendemain

de notre grande fête à laquelle il assistait, il réunit donc sa famille et leur déclare qu'à partir de ce moment il était adorateur du vrai Dieu ! Là dessus pour prouver ce qu'il venait d'avancer, le vieillard saisit un vieux sabre rouillé, pendu au chevet de son lit ; le voila en présence du Dieu de la marmite Tsao-tram-Ze. Cette divinité du foyer, disaient 2 ou 3 brus assez timidement, ne vous a jamais fait de mal ; pourquoi voulez-vous déchirer son image ?

Si elle ne nous a pas fait de mal quel bienfait avons nous reçu de cette idole stupide, de cette divinité chimérique ? Tenez regardez-bien ... un, deux, trois ... le sabre sans être frais remoulu avait rasé l'image de la divinité.

Il restait d'autres opérations à faire : le vieillard continue sa marche triomphante .... le voyez-vous le sabre à la main et suivi de douze membres de la famille dont les uns manifestaient leur joie par des bravos, d'autres leur tristesse et leurs regrets par des larmes, quelques autres leur dépit par leur attitude de mécontents. Le vieux chef nénuphar va faire ses adieux au dieu gardien des portes " Men-chen "; cette grosse divinité écarlate a beau le regarder d'un air menaçant avec sa figure barbouillée au rouge d'ocre .... voilà le sabre qui lui tombe sur la tête, le décolle de la porte et le fait voler en plusieurs morceaux.

Restaient à la maison les Chiam-lou ou réchauds à bâtonnets ; le courageux octogénaire vient leur donner leur compte à eux aussi et bientot armé d'une petite massue il tombait sur ces instruments de 73 ans de superstitions et les faisait voler en éclats.

Ces différentes operations avaient été rapides, la famille ébahie, surprise, n'avait pas eu le temps de se livrer à beaucoup de réflexions : mais une fois la besogne finie chacun commença à donner son opinion sur ce rapide coup de main. L'assemblée d'abord assez contenue devient tumultueuse, on échange de gros mots, des malédictions puis à la fin des coups .. Ce qui est consolant c'est que les défenseurs de l'ordre et de la vraie foi ont gagné la victoire ; l'opposition représentée par 3 ou 4 personnes seulement dont un homme et trois femmes a été vaincue et laissée sur le champ de bataille. Cette victoire a fait du bruit dans le village et même jusque dans les villages voisins et c'est pour en connaître le résultat que je suis venu à Ta-tsi-Kia. A l'heure où je vous écris ces lignes, les combattants sont réconciliés, la paix est rétablie dans la famille et 12 personnes de la maison Kii se font chrétiennes, un jeune homme de 25 ans et sa femme refusent de suivre l'exemple du grand-père, de la mère, du frère aîné et des belles-sœurs ; ils prétendent que la religion chrétienne n'offre des garanties que pour l'éternité tandis qu'elle expose ici-bas son monde aux malédictions, aux injures, aux persécutions des païens et des mandarins.

Il y a bien un peu de vrai là-dedans, et l'état languissant de nos affaires sur plusieurs points de la Chine, les tracasseries que nos malheureux néophytes ont à subir sans que nous puissions obtenir l'appui efficace des autorités nous font suffisamment savoir que nous n'avons plus a vivre de nos rentes ici-bas, mais à gagner notre pain aussi bien que les âmes des Chinois au prix de nos sueurs.

Pardon, Monseigneur, si je vous écris d'une manière si illisible et si rapide ; pour vous tracer ces lignes je suis assis sur mes talons, mes genoux me servent de table ou de secrétaire.

Inf. in Christo serv.

P. Leboucq. S.J.

Amérique Sept. (Etats-Unis.)

Extrait d'une lettre du P. Ed. Désy au R. P. Peultier.

Woodstock Collège, 29 Mars 1874.

La nouvelle la plus importante aujourd'hui touchant la Compagnie, en Canada, c'est, sans contredit, celle qui se rapporte aux "Biens des Jésuites". La question des anciennes possessions de la Compagnie dans la Nouvelle-France était amenée devant le Parlement de Québec, en Decembre dernier, par un de nos amis qui crut devoir profiter pour cela d'un incident tout-à-fait imprévu. Les Nôtres, paraît-il, ne s'attendaient pas à voir surgir cette question si tôt; mais l'occasion se présentait belle de réclamer, on l'a saisie. Le Supérieur Général de la mission présenta une pétition en règle, et notre valeureux P. Braun a fait un livre, comme il sait en faire, pour l'appuyer, en exposant toute cette affaire au point de vue de l'histoire et des principes. Ce magnifique travail a été envoyé gratis aux membres du clergé Canadien et à nombre de personnes appartenant aux professions libérales et aux classes instruites. Il aura pour effet d'éclairer les esprits et de préparer la chambre législative et l'opinion publique à demander justice au Ministère en notre faveur, et en cas de refus de la part de celui-ci - on peut l'espérer, à le remplacer par un autre prêt à remplir ce devoir. Cette question donnera probablement lieu à un débat en règle à la prochaine session du Parlement en Octobre, ou Novembre. Yose espérer que vous n'oublierez pas cette importante affaire Coram Deo d'autant plus qu'il y a des points noirs à l'horizon, surtout du côté de Québec et de Pikouski. Il faut bien que je vous dise un mot de nos Zouaves Pontificaux et de la fête de St. Thomas d'Aquin. - Nos Zouaves Canadiens forment, sous le nom d'Union-Allet, une association de preux parfaitement organisée avec ses cercles locaux sur les différents points du pays, ses réunions particulières, son Bulletin mensuel, sa correspondance avec les autres société du même genre à l'étranger et ses assemblées générales qui ont lieu, chaque année, dans quelqu'une de nos principales villes. Tout naturellement, c'est à Montréal que se trouve le principal foyer de cette belle association.

Dernièrement, un de leurs compatriotes et compagnons d'armes tombait sur le champ de bataille, au service de Don Carlos: son nom est M. le Chevalier Hugh Murray. Aussitôt que la nouvelle en fut communiquée à l'Union-Allet, une assemblée est convoquée et l'on passe une série de résolutions dignes des nobles jeunes gens qui ont désiré si ardemment verser leur sang pour la cause du Vicaire de J.C.. Pour votre édification, permettez moi de vous transcrire ici quelques unes de ces résolutions.

1°. Le bureau de régie de l'Union-Allet, ayant eu communication de la mort héroïque d'un de ses anciens officiers, M. Hugh Murray, chevalier de Pie IX, sous-lieutenant aux Zouaves Pontificaux romains, capitaine aux Zouaves pontificaux attachés au service de Don Carlos, tué à l'ennemi à l'assaut de Mauriese, que ce bureau, au nom de toute la société des Zouaves Pontificaux du Canada, rend foi et hommage à ce glorieux soldat de Pie IX, martyr de son devoir et de son dévouement à la cause catholique en Espagne.

2°. Les Zouaves Pontificaux du Canada, pour perpétuer le souvenir glorieux de leur bien-aimé et brave commandant, le regretté Hugh Murray, capitaine dans les armées de Don Carlos, ancien sous-lieutenant aux Zouaves Pontificaux, mort sous les murs de Mauriese, décident d'ajouter dans tous les registres de l'Union-Allet à la suite de son nom: "Mort au champ d'honneur"; qu'il soit résolu qu'à chaque appel qui sera fait aux Zouaves Pontificaux du Canada, le plus ancien sous-officier sorte des rangs et réponde en faisant le salut militaire à l'appel qui sera fait du nom de Hugh Murray chevalier de Pie IX: "Mort au champ d'honneur".

3°. La mort de ce vieux soldat de la Papauté qui a rendu témoignage par l'effusion de son sang à la foi qu'il professait et à la cause qu'il défendait, ne doit pousser ses camarades qu'à un plus grand dévouement à l'Eglise et à toutes les causes catholiques qui ne font qu'une avec elle. Que toutes les Vice-Présidences locales soient notifiées de cette mort héroïque et qu'elles soient priées de lui rendre hommage de la manière qu'elles jugeront la plus propre à développer parmi elles ce sentiment de dévouement et d'abnégation dont notre compatriote s'est montré un si glorieux modèle.

4°. Le capitaine Murray étant mort sous les murs de Mentana en conduisant les Zouaves de Don Carlos à l'assaut avec l'épée de bataille que les Zouaves canadiens, ses compatriotes, lui avaient présentée sous les murs de Rome; Et vu la communauté d'idées qui règne entre les deux causes que le chevalier Murray a défendues au prix de son sang à Mentana et au prix de sa vie en Espagne. Qu'un Libera solennel soit chanté dans une église de Montréal pour le repos de l'âme de ce regretté soldat de l'Eglise et de la légitimité.

5°. Que les Zouaves Canadiens en considération des mérites de leur ami et des regrets qu'ils ressentent de sa mort portent le deuil pendant un mois et que 25 messes basses soient acquittées pour le repos de son âme par la caisse de l'Union.

Allez.[vs] Vous apprendrez avec plaisir que ce fut notre église qui eut le privilège d'être choisie pour la cérémonie funèbre dont il vient d'être fait mention. En conséquence, Lundi, 23 Mars, vers les 7 heures du soir, la foule se pressait au Gesù et sa vaste nef suffisait à peine à contenir l'affluence qui était venue prier pour ce vaillant soldat. On remarquait au chœur, outre un nombreux clergé N.N. SS. les évêques de Montréal et de Birtha. L'église était lugubrement ornée de banderoles noires, jaunes et blanches. De sombres draperies garnissaient la chaire et les galeries. Le catafalque, élevé près de la balustrade, était entouré d'une garde d'honneur de seize Zouaves Pontificaux commandés par un de leurs officiers. - Le chœur, avec accompagnement d'orgue et d'orchestre, a rendu admirablement le Dies iræ de Mozart avec quelques autres morceaux de ce genre. Il y eut éloge funèbre en Anglais et en français. Ce fut le P. Hamon qui fut chargé de la partie française, et M. L'abbé Lonergan, curé d'Hochelaga, de la partie anglaise: tous deux s'en acquittèrent parfaitement. - Quant au 6e centenaire de l'ange de l'école, il n'a point passé inaperçu en Canada. Il y a eu grande fête à l'Université-Laval et chez les Dominicains de St. Hyacinthe. A Québec, comme à St. Hyacinthe, il y a eu à cette occasion, messe pontificale et sermon de circonstance. Ce fut le Supérieur des Dominicains qui fit à Québec le panégyrique du Docteur Angélique et un prêtre du Séminaire de Québec qui s'acquitta de la même tâche à St. Hyacinthe: en sorte que les deux maisons se firent mutuellement hommage. Il est juste, cependant, d'ajouter, qu'à St. Hyacinthe, où la fête se célèbre avec le plus d'éclat, on eut la délicate attention d'inviter le R.P. Fleck, recteur du collège Ste. Marie, à remplir les fonctions de Diacre d'honneur.

La St. Thomas a été dignement célébrée à Woodstock. On devait s'y attendre. Notre Préfet des Etudes, le R.P. Camille Mazzella, comme, au reste, tous les autres Pères de la maison, sait trop bien apprécier l'importance de la doctrine du Maître pour qu'il laissât échapper une si belle occasion d'en inculquer de plus en plus le goût et l'amour. Après un Triduum préparatoire à la fête, nous avons eu une grande séance musicale et littéraire couronnée par la bénédiction solennelle du Très-saint Sacrement.

Amérique. Méridionale.

Cayenne - Derniers temps de la Mission.

Par le P. Bobet.

La mission de Cayenne vient de finir - Commencée au milieu de 1852, elle a duré à-peu-près 22 ans. Au mois de Mars 1873, Notre T. R. P. Général donna aux missionnaires l'ordre de faire toutes les dispositions pour rentrer en France. L'œuvre avait dévié de son but; et le travail était devenu presqu'insignifiant.

En effet depuis 1866, les condamnés n'étaient plus envoyés à la Guyane, ou tous les essais de colonisations avait fort mal réussi. On ajoutait cette raison « que le climat étant fort malsain, il répugnait d'envoyer dans ce pays meurtrier des hommes condamnés aux travaux forcés et non à la mort ». Les 8 dernières années avaient vu disparaître les uns après les autres les établissements de *L'Oyapok* et de *la Montagne d'argent*, de *Ste Marie*, et de *St Augustin*. *Kourou*, qui avait encore en 1872 de belles plantations redevenait le désert, le *Maroni* autrefois si florissant ne comptait plus que deux Eglises; dans la rade de Cayenne, un des pontons avait coulé en noyant 28 hommes, un autre était abandonné, restait un troisième sur le quel étaient logés de 40 à 60 hommes, aux îles du salut, où il y avait autrefois jusqu'à 1700 Catholiques, on en comptait alors 250 à peine. Ainsi la Cie devait fournir de 6 à 8 Prêtres et 8 frères pour 2000 Catholiques ou plus, répartis en 6 pénitenciers, N. T. R. P. a cru que les nôtres seraient employés plus utilement ailleurs.

Les premiers Pères partis avec le Père Hous pour commencer cette mission, témoignaient de leur joie d'avoir été choisis; ceux qui sont revenus, ne l'ont quitté que par obéissance; d'autres, comme le P. Gaudré, usé par 18 ans de travaux et de maladies, et invité à revenir en France, ont préféré mourir au milieu de ces pauvres, là où s'était consumée la partie la plus importante de leur vie. Cette mission mérite donc, que nous lui donnions un souvenir, et pour consacrer les marques de sympathie qu'ont reçues nos Pères en la quittant, et pour reconnaître la bienveillance que n'a cessé de témoigner à leurs travaux la haute administration.

I. C'est à Cayenne et aux Iles du Salut que l'on avait établi dans les premières années les pénitenciers les plus considérables - Cayenne en retirait de très-grands avantages tant pour l'entretien des rues, des canaux, et des routes autour de la ville, que pour les travaux de la rade - Les îles du Salut, situées à 10 lieues au nord-nord-Est de Cayenne, comme trois citadelles au milieu de la mer, étaient un lieu sûr où les condamnés ne pouvaient s'enfuir, ni entretenir aucune relation. L'une de ces trois îles appelée « St Joseph » était le lieu de résidence des repris de justice, ceux que les cours d'assises n'avaient point condamnés, mais que les tribunaux de police correctionnelle voyaient souvent revenir, pour vol, ou vagabondage, ou mendicité, et que la police était fatiguée de surveiller - On leur accordait 10 ans de séjour en Guyane pour les aider à se défaire de leurs anciennes habitudes: mais de toutes les catégories de transportés, c'était la moins corrigible - Ayant été complètement amnistiés par la république de Mr Thiers, ils sont revenus en France dans les mois de janvier et d'avril de l'année dernière - Déjà depuis 6 mois le Père de Beaumont leur dernier pasteur avait été rappelé par les Supérieurs.

La 2e île a conservé le nom primitif de ce groupe et se nomme « l'île du Diable »; elle servait de refuge autrefois aux détenus politiques - C'est là qu'ont vécu Delescluse, Tibaldi et autres héros de la dernière commune: ils ont à-peu-près tous laissé de bien tristes souvenirs, même dans l'esprit des transportés -

La 3e île et la plus importante est « L'île Royale »

Elle gardait sur son rocher les condamnés des cours d'assises, ceux qui avaient la plus mauvaise reputation ; et tous ceux des autres penitenciers qui avaient mérité de graves punitions y venaient demeurer - On l'appelait « La Galère de la Guyane ». Aussi a-t-elle eu pour son service spécial une Compagnie entière de soldats, des surveillants en nombre illimité, un hôpital considérable, et pendant longtemps deux aumôniers. C'est là que le P. Falleur après le départ du P. Géré, a passé seul, les deux dernières années de sa vie pénitenciaire. Le nombre des Catholiques était réduit à 250 environ, mais pour la plupart c'étaient des hommes de choix 150 portaient la chaine et le boulet - Il fallait dans l'aumônier une délicatesse spéciale jointe à une grande autorité pour réduire et amener à de bons sentiments ces natures terribles - Le Père pouvait les voir tous les jours et à tous les moments du jour, soit sur le camp ou dans les prisons ; ces hommes par les bons soins, des services rendus, quelques aumônes, souvent quelque demande de grâce ou d'allègement de peines, ces hommes se laissaient aller à la confiance ; et au lit de la mort, ils donnaient toute leur âme à Dieu par l'entremise du Père leur ami - il n'y avait pas une exception tous les deux ans.

Il y a une autre île à 4 lieues Sud-Sud-Est de Cayenne appelée « Ilet la Mère » ; elle est petite, ne mesurant que 500 m de longueur sur 400 de largeur et 50 au-dessus de la mer ; mais comme elle n'a pas été déboisée, le séjour en est agréable ; et on l'appelle dans le pays « le paradis de la Guyane » - C'est là que l'on mettait les vieillards, les infirmes, les incurables de la transportation, et ils n'étaient pas moins de 450 de toutes les couleurs : une centaine d'autres plus forts exécutèrent les travaux d'entretien et de conservation. La plupart de ces pauvres vieux depuis longues années, n'ont plus aucune communication avec la France ; se voyant destinés à mourir sur cette terre tous ou presque tous tournent enfin toutes leurs pensées et leurs espérances vers Dieu. Ainsi le Père Bégin qui a passé là les 18 derniers mois de son séjour en Guyane, ne comptait pas moins pour le premier vendredi du mois de 70 à 80 communions, et aux grandes fêtes de 150 à 200. Il y avait parmi eux des confréries, des associations de dévotion très fréquentées et entretenues par eux-mêmes - Le Père leur tenait lieu de père, de frère, d'ami, de conseiller, de toute famille. On les voyait passer de longues heures à l'Eglise, faire publiquement leurs dévotions et réciter leur chapelet par les sentiers de la montagne. Sans doute là aussi, il se commettait des crimes, mais ils étaient fort rares, et n'étaient les scandales trop fréquents et la malveillance de ceux qui sont chargés de moraliser les galériens, ce pénitencier serait vraiment un lieu de consolation - Si plus tard on devait faire l'histoire de la mission, cette petite île fournirait à elle seule un grand nombre de traits d'édification.

A Cayenne, dans les dernières années un pénitencier agricole français avait été établi sur la terre ferme, auprès de la ville L'aumônier voyait les hommes le Dimanche entre les offices, et un peu chaque jour ; mais il ne pouvait en réalité confesser avec eux que le Dimanche ; aussi l'action religieuse était-elle moindre là que dans les autres pénitenciers. Presque tous ces hommes étaient des libérés, c'est-à-dire ceux qui avaient terminé la peine infligée par la justice, et que l'autorité retenait en Guyane quand même, jusqu'à la fin de leur vie ; ces malheureux, aigris par une telle situation étaient presqu'inabordables -

Pendant long-temps un décret impérial les avait autorisés à s'établir dans la ville de Cayenne, ou dans les quartiers, afin qu'ils fussent se livrer au travail pour leur propre compte. Ils jouissaient d'une liberté à-peu-près complète ; mais ils ne devaient pas songer à rentrer en France, à moins qu'ils n'eussent été condamnés qu'à 7 ans et au-dessous - Environ 60

avaient profité de cette latitude pour s'établir dans la ville même; la plupart étaient en ménage. Mais le conseil de la ville constata des déprédations occasionnées par plusieurs de ces nouveaux citoyens; d'autres par des réussites extraordinaires avaient excité la jalousie des commerçants créoles: aussi sur la demande des autorités locales le décret impérial fut rapporté, et de nouveaux établissements furent interdits.

Parmi ces libérés établis dans la ville, l'action des Pères fut plus sérieuse. Le P. de Monfort et le P. Demangin avaient établi depuis 6 à 7 ans une association sous le patronage de St. François Xavier: tous ceux dont la conduite était assez bonne, qui ne s'éloignaient pas des sacrements, qui ne se faisaient point poursuivre pour vols, dont les mœurs étaient honnêtes, pouvaient être admis dans cette association. Le président était le P. Supérieur ou son remplaçant: les Conseillers et les chefs de section étaient tous pris parmi eux. Ils se réunissaient une fois par mois, donnaient une cotisation d'un franc par séance, accordaient des secours aux nécessiteux, payaient l'hôpital de ceux d'entr'eux qui tombaient malades, assistaient aux obsèques et au service religieux de celui qui mourait, et pendant plusieurs mois soulageaient sa famille, s'il en avait une. — Le côté religieux de cette association était organisé solidement: ils avaient la bénédiction du St. Sacrement assez souvent, plusieurs fêtes par an, entr'autres la fête de St. François Xavier qui était très-solennelle; elle était présidée par le Rd. P. Préfet Apostolique, plusieurs des principaux administrateurs ou commerçants de la ville y assistaient en qualité d'amis et de protecteurs, quelques uns comme bienfaiteurs. Les associés se surveillent entr'eux: en cas de faute grave, le chef de section à laquelle le coupable appartenait devait en faire le rapport au conseil, et l'on décidait s'il y avait lieu de donner un avis et quelle devait être la gravité de cet avis. Cette association a produit de grands biens. Le Père de Monfort à son départ l'a remise la prospère aux mains du Rd. P. Préfet elle avait 2000 francs en caisse, et ne comptait parmi ses membres que des hommes pratiquant la religion.

Le bien se faisait aussi parmi les habitants de la ville. Notre résidence possédait une chapelle assez grande et richement ornée, bâtie aux frais et par les soins du P. Girre et du P. de Monfort les deux derniers supérieurs — Dans cette chapelle le ministère était considérable: un certain nombre des personnages les plus influents, la plupart des familles des officiers, un grand nombre de personnes du peuple et de pauvres la fréquentaient, et chaque matin, à la Messe, il y avait une assistance plus nombreuse que dans quelques unes de nos chapelles de résidence en France. C'est là surtout qu'est restée en vénération la mémoire du P. Dabbadie, du P. Gautré, du P. Demangin, de plusieurs autres qui vivent encore et dont nous devons pour cette cause, faire les noms et les œuvres. Combien de personnes du plus haut rang dans la colonie ont trouvé là le salut; dans plusieurs de ces familles se conservait par tradition le souvenir des bienfaits de l'ancienne Compagnie, et ce souvenir parfois a amené d'éclatantes conversions; d'autres y ont reçu l'instruction religieuse qui leur manquait et ont été dès lors gagnés à la Communion fréquente.

D'autres fois, un Père chargé par le Préfet Apostolique de la direction religieuse des enfants de l'école primaire, avait réussi à les retirer du vagabondage et établi parmi eux des congrégations, des associations de plusieurs sortes; il les avait tellement retournés vers Dieu, que pas un de ces 250 enfants n'aurait osé manquer une réunion, une bénédiction, non plus qu'une partie de jeux. — Ce Père étant parti pour la France en 1872, un an après, ces pauvres petits, quand on en parlait devant eux pleuraient encore leur P. Arzur. Nous ne pouvons entrer dans beaucoup de détails sur les ministères de la ville; nos Pères s'en occupaient par charité: leurs œuvres, leur Mission était au milieu des transportés. Quand il fallut quitter cette ville, les habitants témoignaient les plus profonds regrets. Pour un grand nombre, c'était cette reconnaissance toute intime que l'âme comblée de biens

Spirituels a voüé à ses Pères : pour d'autres c'était le souvenir d'un grand nombre de bienfaits matériels. Il ne sera pas sans intérêt d'entrer ici dans quelques détails.

Notre départ, en effet, était pour une grande partie de la ville une annonce de ruine. La transportation diminuant toujours finira bientôt par s'éteindre, le grand nombre d'employés de toutes les classes, en dépensant leur riche solde, contribuent à l'entretien de plusieurs milliers d'habitants. Ces employés devant être rappelés bientôt, faute d'emploi, un certain nombre de familles par là seront réduites à la complète misère. Une autre cause de ruine pour toute la colonie, c'est le manque de travail. Autrefois la Guyane était immensément riche ; plusieurs famille de Cayenne alors millionnaires, pouvaient offrir, chacune à leur tour, des fêtes et des festins où l'on réunissait pendant plusieurs jours presque toute la ville. On faisait venir tout exprès un vaisseau chargé de ce que la France produisait de plus délicat et de plus brillant, tant pour le luxe et la splendeur d'une fête que pour l'abondance des repas. Ces fêtes se renouvelaient plusieurs fois chaque année. Les guerres de la fin du règne de Louis XV et les malheurs de la patrie de 1790 à 1815 ruinèrent une partie des plantations et mirent la colonie aux mains des Portugais. Elle se relevait un peu quand vint le Décret de 1848 rendant dans un seul jour la liberté à tous les esclaves. Alors la ruine fut complète. Toutes les habitations furent abandonnées ; il n'a plus été possible dès lors de trouver des noirs pour cultiver la terre au profit d'un autre, à un prix quelconque : ils ont fait consister la liberté dans une paresse sans limites. Ils ne travaillent pas beaucoup mieux pour eux-mêmes ; et quoiqu'il ne faille que 6 sous à un nègre pour vivre tout un jour, il n'est pas rare à Cayenne d'en voir mourir des suites de longues privations. — Voici un trait qui les montre tels qu'ils sont à-peu-près tous. — Un administrateur de Cayenne se trouvait à 15 lieues de cette ville ; pressé de s'en retourner, il voulut louer un canot, car dans ce pays il n'y a de grands chemins que les rivières et la mer. Il propose un matin à deux noirs de le conduire et leur promet à chacun cinq francs ; ceux-ci répondent « qu'ils ne peuvent pas, parcequ'ils n'ont besoin de rien, ils ont mangé toute la nuit ». Le magistrat propose 10 francs, va jusqu'à 20 francs, et reçoit invariablement la même réponse. « Nous pas pouvoir, car nous pas avoir faim » et il fut impossible de partir. — Nous pourrions citer d'autres traits semblables, et de plus étranges encore. — Tous les propriétaires qui avaient autrefois de si belles plantations possèdent toujours leur terrain, mais dans lequel il n'y a pas 1 are de canne à sucre, ou d'arbre à coton. Combien de ces familles humiliées et malheureuses ont été secourues par le P. Supérieur, mais toujours avec une discrétion si parfaite qu'à peine on pouvait en trouver quelques-unes. On comprend que ces grandes peines intimes devaient ajouter aux regrets de notre départ. —

Pour ceux qui avaient voüé aux Pères la reconnaissance qui vient des pratiques religieuses, une circonstance malheureuse vint augmenter leurs regrets, troubler le Préfet apostolique lui-même et scandaliser toute la ville. Assez longtemps avant son départ, le P. de Monfort, désireux de continuer le bien dans ce pays, autant qu'il le pouvait, laissa savoir qu'il donnait la Chapelle de la résidence au Préfet apostolique, afin d'y continuer le ministère tous les jours comme autrefois, puisqu'elle était si fréquentée. — Le Gouverneur fit répandre le bruit que cette chapelle appartenait à l'administration, et qu'elle lui serait rendue après le départ des aumôniers. Le P. de Monfort fit comprendre au Gouverneur que cette chapelle avait été bâtie par le P. Girre et par lui-même ; l'administration avait fourni des ouvriers, mais toutes les journées avaient été payées au prix réglementaire, les reçus étaient là ; l'administration avait fourni des pièces de bois dont la valeur après calcul exactement fait, montait à 16 francs ; tandis que le P. Girre avait dépensé 18300 francs pour la construction, et l'ameublement et les décors représentaient la valeur de 12000 francs. Le Gouverneur sentit ces raisons, mais il n'avait pas assez

d'indépendance de caractère pour le reconnaître : il était dominé par deux personnes d'un esprit fort étrange, sa propre femme, et le Directeur des pénitenciers dont nous aurons à parler plus tard. La femme du Gouverneur s'efforçait depuis deux ans de fonder un ouvroir laïc dont elle serait la seule supérieure ; elle avait réussi à réunir neuf petites filles noires ; il fallait de la religion, elle se chargeait volontiers d'en faire ; et puisque l'occasion se trouvait si belle elle voulut cette chapelle - Quant au Directeur des pénitenciers, il ne voulait que plaire à Madame - Le Gouverneur alors proposa l'arrangement suivant. « Le Supérieur des aumôniers et le Directeur des pénitenciers donneraient en commun la chapelle à la ville, à la condition qu'elle servirait au culte catholique, et jamais à un autre usage ; mais il ne voulait pas que l'on énonçât la proposition dans la quelle chacun faisait le don ». - Le P. Supérieur répondit « qu'il ne pouvait accepter une telle proposition qui laisserait croire que l'administration avait en réalité fourni quelque chose de valeur tandis qu'elle avait donné dans la proportion de 76 francs à 30,000 francs .... En second lieu, « si la parole du Gouverneur était parfaitement sûre, elle ne pouvait engager le conseil privé, ni le ministère, ni un nouveau chef de la Colonie ». Le P. Supérieur pensait que cette chapelle pouvait être profanée par quelque mauvais usage ; et l'on verra bientôt que cette pensée n'était pas sans fondement.

Le P. de Monfort, après avoir consulté des Magistrats sur la valeur de ses titres, fit acte de donation de la chapelle au P. Emonet Préfet apostolique, comme personne privée ; si le Gouverneur voulait poursuivre son idée, il devait attaquer devant les tribunaux la valeur de la donation, et les droits de propriété du donateur. - Dans ce grand pays qui ne compte que 18000 habitants, le Gouverneur peut tout ce qu'il veut - Le P. Supérieur, grâce à la sagesse des règlements faits autrefois par le P. Studer quand il accepta cette mission, était assez indépendant des autorités de la Guyanne, mais il n'en était pas ainsi du Préfet apostolique ; comme personnage officiel, il n'occupait que le 7e ou 8e rang dans la hiérarchie, et dans une administration presque schismatique, il devait bien souvent s'incliner et tolérer jusqu'à la limite de ce qui est permis. Il était depuis 1 an seulement Préfet apostolique, et il savait déjà qu'il ne trouverait pas des hommes assez indépendants pour le soutenir, même parmi les magistrats = il dit vrai - Le 4 juillet dernier, le journal officiel de la Guyanne publiait « que le R. P. Préfet apostolique, d'une part, et le Directeur des pénitenciers de l'autre, font donation complète et irrévocable à la ville des droits qu'ils ont tous les deux sur la chapelle dite de Notre-Dame du Sacré-Cœur..... etc... »

Cette pièce est signée des deux contractants et de Mr Loubère Gouverneur. La dame dont nous avons parlé plus haut n'avait pas attendu toute cette procédure pour faire ses affaires : le jour du départ des Pères elle installe ses 9 petites filles dans la résidence ; dans la chapelle, elle refoule vers la porte les personnes qui occupaient les premiers rangs place à ces derniers ses enfants, et ordonne des offices à sa façon. Ainsi cette chapelle naguère encore si pieuse, si pleine de souvenirs, doit subir le désordre et les sottises des œuvres laïques.

Un ami du P. de Monfort lui écrivait de Cayenne, à la date du 1er Août 1874 :

« ... A Cayenne, vous aviez une jolie chapelle si recueillie où l'on priait si bien .... hier fête de notre cher Père. (ne me trouvez pas trop orgueilleux, je l'aime et le vénère assez pour lui donner ce titre) j'ai assisté à la Messe dans la chapelle de ... Notre-Dame du Sacré Cœur. Quelle différence avec les années précédentes ! plus de ces belles illuminations que vos frères savaient si bien faire ; plus de ces grand Messes avec exposition du St Sacrement ; plus de ces nombreux assistants remplissant même le chœur devenu trop petit : plus de ces nombreuses Communions ..... mais le nombre de bougies strictement nécessaire, un seul prêtre à l'autel, un assistant dans le chœur, deux fidèles à la

Ste Table. . . . tout change sur la terre, Dieu seul reste ¶.
Et ce mot se redit tous les jours - - ⁂ pourquoi les Pères nous ont ils quittés - ¶ -

II Ce que nous venons de raconter montre bien sans-doute que la bénédiction de Dieu était accordée aux travaux de la Cie en Guyane comme partout ailleurs - ; mais l'histoire la plus intéressante, si elle pouvait être développée, est celle de la Colonie du Maroni - - C'est là que l'action des Pères a été la plus féconde, à cause de tant de familles dont ils avaient les soins, et du grand nombre des établissements qui ont été formés sur ces rives - - La Compagnie a eu là jusqu'à 15 Pères et Frères à la fois, du moins pendant plusieurs mois ; nous croyons donc être agréable à tous en donnant un aperçu sur ces établissements et les œuvres des Nôtres

Dans le principe cette colonisation avait été une pensée bonne et généreuse. On voulait donner à ces hommes pour qui l'honneur et la patrie était perdus sans retour, des espérances nouvelles. - Pour les ramener à des sentiments chrétiens, on leur proposa un terrain, une maison bâtie sur ce terrain ; et en attendant le produit des premières plantations, on leur donnait pendant deux ans l'entretien tout en vivres qu'en vêtements ; ils devaient jouir d'une grande liberté, au bout de quelque temps ils devenaient propriétaires, et retrouvaient certains droits de citoyens. Bien plus une fois installé dans leurs cases, ceux qui étaient mariés en France pouvaient demander leur famille ; et si l'épouse et les enfants consentaient à venir demeurer en Guyane, le Gouvernement se chargeait du passage. Les enfants devaient plus tard s'unir entr'eux, et former des établissements aussi libres que partout ailleurs, jouissant de tous les droits de propriétaires, et de tous les privilèges de la loi. Pour ceux qui n'étaient point mariés, on faisait venir de France des femmes prisonnières, il est vrai, mais de qui on pouvait espérer une bonne conduite - Ainsi on réhabilitait le condamné par la famille, on refaisait la vie. -

Dès qu'en Guyane le Vice-amiral Baudin, Gouverneur de la Colonie et le P. Beigné Supérieur de la mission eurent ensemble ce projet et discutaient ces règlements, cette idée était bien accueillie par le Gouvernement impérial - . On nomma des commissions composées des aumôniers et des religieuses des prisons centrales pour faire choix des femmes à qui l'on devait proposer d'aller s'établir en Guyane - - Beaucoup de ces pauvres prisonnières qui avaient commis un crime plus par surprise que par perversité de cœur mais dont la condamnation déshonorait la famille, et leur fermait à elles-même tout avenir dans leur pays, acceptèrent de venir en Guyanne ; on leur promettait, comme cela se fait toujours de beaux avantages. - Sur les différents pénitenciers les Commandants et les Pères devaient ensemble faire choix des hommes dont la conduite était satisfaisante sous le rapport de la religion et des mœurs, pour les envoyer dans cette colonie car c'était une grande récompense. La pensée était donc toute catholique - . Elle fut reçue avec enthousiasme par toute la transportation : tous avaient espérance, avec une bonne conduite, de devenir agriculteurs, propriétaires, libres, chefs de famille - - Le lieu choisi pour fonder cette colonie était le fleuve du Maroni qui fait la limite des possessions Françaises à 60 lieues au Nord de Cayenne - - Le P. Jardinier, qui passait pour le plus conciliant des hommes, était le 1er aumônier ; Mr Mélinon, excellent chrétien, désigné au Gouverneur par le P. Beigné fut nommé Commandant et Directeur général de ces colonies naissantes.

Au mois de Septembre 1857 tout était prêt : un vapeur sur lequel étaient montés le Vice-amiral Gouverneur, le Père, le Commandant, tout l'Etat-major de Cayenne, des médecins, une compagnie de soldats, des hommes avec des outils de toute sorte, vint jeter l'ancre dans l'intérieur du fleuve, au fond d'une anse, à 7 lieues de son embouchure - . A partir de cet endroit le fleuve se rétrécissait sensiblement, et au lieu de 4000 mètres de largeur qu'il mesure pendant les 5 premières lieues, il n'a plus que 1900 mètres ; mais la rive paraît fertile, très propre à recevoir l'éta-

blissement d'une petite ville, et fournit un port de facile accès, même pour les vaisseaux. — L'amiral, le premier, met pied à terre; une hache à la main, il travaille à faire tomber le premier arbre qu'il trouve au bord de l'eau — L'arbre cède enfin et tombe avec fracas, après 1/2 heure d'efforts; l'état-major et tous les hommes poussèrent un cri de joie; et le Gouverneur élevant sa hache en l'air, s'écriait « recule forêt. » D'autres vaisseaux arrivèrent les jours suivants, apportant des hommes, des vivres, des instruments de travail — Après 6 mois un vaste quartier de la forêt était abattu, les arbres brûlés, et l'on traçait le plan du futur village. Ce premier établissement, par reconnaissance pour l'homme généreux qui avait eu l'initiative de ces pensées de liberté; fut appelé « St-Laurent » de son nom Laurent Baudin. Au mois de février 1860 arrivait de France une frégate amenant des femmes et des enfants qui venaient rejoindre les parents, des femmes destinées à devenir les épouses de ceux qui n'en avaient point, des sœurs de St. Joseph de Cluny pour être les gardiennes de ces femmes et ouvrir des écoles, des sœurs de St. Paul de Chartres pour tenir les hôpitaux —. Plus tard quand la population se fut accrue, des frères de Ploërmel arrivèrent aussi et prirent en main tout le soin des petits garçons —. St-Laurent devint un village important: là se trouvait toute la haute administration, les écoles, les hôpitaux; là était le port et le centre de commerce. Ensuite se formèrent successivement des établissements secondaires St-Louis, St-Pierre, St-Jean; Les Hattes, St-Maurice, ayant tous leur commandant particulier, un conducteur d'agriculture, une police. Des routes furent tracées pour conduire du chef-lieu à ces villages; tout le long de ces routes, des deux côtés à 100 mètres les unes des autres, étaient les habitations des transportés agriculteurs, ayant chacune une dépendance de 2 hectares de terrain. Dans chaque village, il y avait une Eglise, un aumônier, et un frère Coadjuteur — A St-Laurent, à cause des écoles, de l'hôpital, du camp qui était considérable, il y avait deux aumôniers. Le 1er aumônier du village central, devant l'administration, avait le titre d'aumônier principal; mais chacun était indépendant dans sa sphère, organisait le service religieux dans son église comme il l'entendait, ne recevait d'ordres que du P. Supérieur, et ne rendait compte qu'à lui.

A St-Laurent ont été successivement le P. Jardinier, et le P. Nicou, le P. Gaudré qui a demandé à y revenir pour y choisir son tombeau; le P. Valentin Garnier, qui rappelé par les Supérieurs en 1868 a pris le temps de traverser la France, et depuis lors est missionnaire à Nan-King; le P. Bégin qui avait pour compagnon le P. Arzur et ensuite le P. Bobet; enfin le P. Demangin venu au mois de mai 1872, qui semble avoir été choisi par Dieu comme le P. Gaudré pour perpétuer dans ce pays le souvenir de la Cie: il y est mort le 20 octobre 1873; et le P. Neaulleau revenait de Cayenne à St-Laurent le 8 Novembre pour achever le déménagement général déjà commencé —. A l'embouchure du fleuve le P. Monbouin fut le 1er aumônier des Hattes, en 1868 il était à l'îlet la Mère où Dieu rappela son âme au ciel; ensuite vint le P. Demangin qui fut remplacé par le P. Falleur le dernier aumônier. En remontant le fleuve à 15 lieues de son embouchure, dans un chantier de bois considérable, le P. Gally s'efforça pendant 2 ans de tourner vers Dieu les cœurs de 300 transportés qu'il avait sous sa Direction spirituelle — St-Pierre fondé par le P. de Monfort, eut successivement le P. Géré, et le P. de Beaumont — à St-Louis, dans un lieu enchanteur, résidèrent tour-à-tour le P. Verdière, et le P. Viart.

Nous ne pouvons entreprendre de faire l'histoire de chacun de ces villages, ainsi que du ministère des Pères qui y ont passé; pourtant, nous le voyons, cette histoire intéresserait la Cie. Les relations des premiers Pères de 1854 à 1857 ont parlé des productions du pays = il nous suffit d'en faire la remarque.

St-Laurent était le centre où tous les 15 jours les Pères, et frères de tous les villages se réunissaient pour les exhortations domestiques, et les autres exercices spirituels de communauté. Là on

se voyait ; on parlait de ses peines, et de ses espérances, car chacun s'intéressait aux œuvres de tous - Mais l'entretien revenait toujours sur les nouvelles reçues de la Compagnie et de la France ; ceux qui avaient des lettres s'étaient tenus de dire tout ce qu'ils savaient ; la conversation ensuite continuait sur les Pères, les frères compagnons d'autrefois, sur tout ce qui intéresse un jésuite loin de son pays - oh que l'on aime les siens quand on est si loin ! - On a dit bien des fois : « la mission de Cayenne a été de toutes les missions la plus difficile ; on n'avait à cultiver que des natures dures, ingrates, habituées au vice ; et cela dans un pays marécageux, en partie sous les eaux, partout fiévreux et fort malsain ». - Il est vrai que la nature n'y trouvait pas son compte, surtout quand les conditions premières de colonisation furent si tristement renversées ; mais Dieu donnait au cœur de grandes joies ; et les lettres pleines de charité qui nous arrivaient de temps en temps de nos Pères de France, ravivaient singulièrement le courage. - Les Pères poursuivaient leur dévouement, ne se laissant abattre ni par les ingratitudes ni par les insuccès : car souvent des retours très consolants payaient bien tout de soins -. Quand ils se retrouvaient plusieurs ensemble, à voir quelle charité les unissait, quelle gaieté, quel esprit de simplicité régnait entr'eux, on comprenait qu'ils pouvaient accepter joyeusement l'éloignement et les privations, et prendre volontiers leur part de la chaleur, des fièvres, des pluies des peines de toute sorte. Pour un dernier venu c'était une belle histoire que celle des Pères qui étaient morts à la peine ; c'était un beau spectacle surtout ce qui était encore sous ses yeux ; et les soins les attentions délicates dont on l'entourait, lui donnait tout de suite l'encouragement et même l'expérience dont il avait besoin dans ce difficile ministère -.

Les commencements de cette colonie étaient donc pleins d'espérance. Pendant 4 années environ les Pères furent consultés sur le choix des hommes dont on voulait faire des agriculteurs, et des Pères de famille ; et leur avis prévalut toujours - Les femmes envoyées de France étaient convenables ; aussi les premières familles, c'est-à-dire celles qui se sont formées jusqu'en 1862 ou 63 étaient bonnes ; dans le village comme dans les campagnes la religion domina tout - Les officiers eux-mêmes subissaient l'influence générale, et assistaient à la messe les jours d'obligation - Chaque Dimanche, à l'heure précise, les tambours battant le dernier rappel, les surveillants, les inférieurs, les officiers, le Commandant supérieur en tête arrivaient à la grande porte de l'Eglise ; la belle musique instrumentale, fournie par les transportés, annonçait l'entrée de l'Etat-major ; les familles des concessionnaires suivaient, ensuite les transportés du camp, tandis que par une porte latérale entraient secrètement les religieuses avec leurs enfants ; et l'office commençait. Les jours de grande fête, la Messe était très solennelle ; et un piquet de soldats commandés par le sergent-major rehaussait l'éclat de la cérémonie religieuse -. Mais ces espérances s'en allèrent -.

A Cayenne les autorités supérieures changèrent : l'amiral Baudin fut rappelé ; et l'esprit religieux étant absent de l'âme du nouveau Gouverneur, les officiers subordonnés comprirent que leur fortune ne dépendait point de la Messe, ils n'assistèrent plus en corps à la Messe, si ce n'est les jours solennels ; et même il ne fut pas rare de rencontrer çà et là de petites oppositions aux œuvres religieuses. Il faut le reconnaître, à part quelques exceptions, les officiers supérieurs jusqu'à la fin ont eu pour les Pères une grande déférence et une grande estime, mais ils tendaient dès lors à les éloigner des conseils et des affaires. Le contre-coup se fit aussitôt sentir au Maroni : dans le choix des hommes on ne mit plus comme condition première des mœurs irréprochables et l'assiduité aux offices de l'Eglise ; le Dimanche ne fut plus autant respecté ; et le désordre commença à s'introduire dans les ménages.

En ce temps là fut envoyé de France à Cayenne un capitaine d'infanterie de marine pour prendre la direction des pénitenciers, et faire marcher la nouvelle colonie. - Il était petit de taille, mais d'une grande capacité : il avait

beaucoup étudié Renan, et approfondi la Doctrine de Fourrier: il vint donc pour réformer bien des abus - Malheureusement pour lui, il tomba dès le commencement entre les mains de quelques Pères assez décidés, entr'autres le P. Garnier, qui lui donnèrent d'utiles leçons sur le respect dû aux œuvres de la religion: il en conserva le souvenir; demeura jusqu'à la fin poli envers les Pères, et parut toujours disposé à leur être agréable -

Déjà depuis 1 ans les affaires matérielles du *Maroni* étaient en décadence - Dans le commencement on avait exploité beaucoup de bois pour la marine française et pour les chemins de fer; les concessionnaires devaient être payés après la livraison faite. Ce bois fut refusé dans la proportion des cinq sixièmes: il y eut plusieurs cent mille francs de perte, et ce fut la nouvelle colonie qui dut la supporter. Ensuite on planta beaucoup de canne à sucre, elle réussissait très bien; le nouveau Gouverneur, fils d'un planteur de la *Martinique*, jugea que c'était une fort mauvaise spéculation, il fit brûler la canne qui avait déjà 10 et 11 mois, et promettait une superbe récolte dans 4 mois. On dit « c'est du coton qu'il nous faut; l'Amérique ne fournit plus de coton, il sera très cher - voilà la richesse du pays - L'arbre à coton fut planté sans discrétion dans le choix du terrain, sans ordre, et ne réussit point - Après 18 mois, on dit « ce pays doit fournir le meilleur café du monde » - à la *Montagne d'argent* le café avait en effet très-bien réussi - On planta du café dans des bas-fonds marécageux, or il lui faut un terrain sec et rocailleux, il se plaît sur le flanc des montagnes; de plus le pays avait été entièrement défriché, et il faut à cet arbuste qui est fort délicat de grands arbres pour le protéger contre les ardeurs du soleil - Le café donc ne vint point - En 1868, la culture de la canne à sucre revint à la mémoire, et l'on dit « plantez de la canne, plantez; voilà que nous montons une usine à sucre, le produit de votre travail est donc bien assuré - C'est la fortune » - Et les transportés tout de bois trompés coururent aux machines à vapeur - Cette usine faite de pièces disparates et de vieilles chaudières ne put fonctionner: elle broyait peu de cannes à la fois, et après 4 jours d'activité elle était 5 jours en réparation. On voulut doubler sa force en ajoutant une nouvelle machine. Après 1 an de travail, celle-ci fut livrée à l'essai; au bout d'1 heure d'essai, elle éclata, renversa une partie des bâtiments, tua plusieurs hommes = il fallut 10 mois de réparation - - Pendant ce temps-là les concessionnaires avaient leur canne à sucre dans les champs, déjà vieille à cause des lenteurs de l'usine; elle se pourrit complètement, la racine se gâta, une seconde coupe même devenait impossible (1): c'était la ruine complète, et il fallait de pain - Sur la seule paroisse de *St-Maurice*, qui en ce temps-là comptait 250 concessionnaires planteurs, et tout plus des trois étaient mariés, on évalua une première perte à 42 mille francs - L'administration refusa constamment de venir au secours de ces malheureux; on répondit « les Pères sont très-charitables; vous pouvez compter sur eux » - Nous verrons bientôt comment le P. Gonnet à *St-Maurice*, et le P. Bégin à *St-Laurent* ont pu calmer tant de colères, et faire face à tant de besoins.

Ce ne fut pas là cependant la seule cause de ruine pour la colonie ni même la principale - Nous avons dit comment les nouveaux choix furent faits pour les hommes à partir de 1863 - Peu-à-peu la condition de la pratique religieuse fut mise de côté tout-à-fait; et plusieurs fois des hommes des plus dépravés furent envoyés au *Maroni* pour être plus libres dans le mal. En même temps on changea le système adopté d'abord pour le choix des femmes à envoyer; et en 1865, 1866, et plus tard, on envoya en Guyane ce que la France produisait de plus

(1) la canne à sucre après 18 mois, ne profite plus, elle se dessèche, et fait pourrir la semence qui doit rester en terre pour fournir une nouvelle coupe tous les 12 mois -

cynique et de plus éhonté - Ainsi en peu de temps la corruption devint presque générale. De plus, les sous-officiers employés comme surveillants à partir de la même époque, menaient eux-même la conduite la plus déplorable - Il ne nous appartient pas d'entrer dans les détails; mais nous devons à ce malheureux pays de dire que les Pères auraient pu entraver le mal, et presque toujours l'empêcher, s'ils n'avaient eu à combattre la dépravation des officiers et des surveillants - En France, dans les hautes régions, on accordait protection à l'impiété; et pour avoir justice de scandales très graves, il fallait quelquefois que les Pères eux-mêmes fissent des dénonciations, et poursuivissent dans les officiers et les surveillants les attentats fréquents à la pudeur - Un trait montrera quels officiers parfois étaient envoyés pour moraliser le pays: un commandant arrive de France au mois d'août 1871 pour diriger un pénitencier; et sa famille le croyant envoyé là en qualité de galérien - On écrivait de France au Gouverneur. « ménagez beaucoup cet homme, car son père est député ». Il est parti pour le bagne 1 an après. Plusieurs sous-officiers ressemblaient beaucoup à cet homme: aussi finissaient-ils souvent par le suicide - Quelques autres surveillants, bons Chrétiens, hommes mariés, de mœurs irréprochables, semblables au bon missionnaire, subissaient fréquemment les punitions.

Pourtant depuis 1866 il ne venait plus en Guyane de condamnés français, et les derniers convois avaient été peu nombreux - Ce qui restait de concessionnaires au Maroni périssait rapidement par la corruption des mœurs et par la faim; et l'on voulait toujours coloniser - On avait enfin trouvé un homme d'intelligence et parfaitement loyal en même temps, pour diriger l'usine à sucre et faire des plantations - Venu au mois de Mai 1872, cet homme en 18 mois avait réussi d'une manière surprenante; après avoir réparé les erreurs et les injustices du passé, il commença à faire des plantations en grand; et l'on put dès lors prévoir le temps où il pourrait payer les dettes de l'usine, et nourrir toute la transportation du Maroni. Le peu de concessionnaires qui restaient reprirent encore une fois confiance, revinrent au travail; mais ce petit nombre était si affaibli par les excès et les misères de toute sorte que l'on ne pouvait compter sur leurs produits - C'est alors que vint une pensée nouvelle, destinée à tout réparer: ce fut de coloniser le pays avec des arabes. Le décret impérial avait dit qu'on n'enverrait plus en Guyane que les noirs et les arabes-Eux-ci étaient déjà nombreux en 1869; mais la révolte d'Algérie en 1870 et 71 en tripla bientôt le nombre. Ils apportèrent en Guyane la haine de la religion catholique et du nom français, et dans les crimes si fréquents qui se commettaient dans ce pays pendant les dernières années, presque toujours il y avait des arabes. - Malgré cela l'idée parut excellente, elle fut bien accueillie en haut lieu - Il fut question de faire venir des femmes d'Algérie: il devait y avoir trois marabouts, l'un à Cayenne, l'autre à l'île Royale; au Maroni serait le troisième, et l'Eglise de St-Pierre abandonnée depuis 1 an fut destinée à servir de Mosquée. Le Gouverneur lui-même parlait ainsi aux aumôniers de St-Laurent au mois de Septembre dernier, et leur annonçait comme officiel tout ce que nous venons de dire - Les aumôniers démontrèrent au Gouverneur que l'Eglise de St-Pierre ayant été consacrée au culte catholique pendant 10 ans, il répugnait de voir une administration française en faire une mosquée pour le culte immonde de Mahomet. De plus le Gouverneur apprit que cette Eglise avait été bâtie non par l'administration mais par le P. de Monfort, et en grande partie à ses frais, pendant qu'il était aumônier de cette paroisse - Le Gouverneur comprit, et il fut décidé que ce point serait réformé, que cette Eglise qui était la plus belle de tout le pays serait reconstruite auprès de l'usine à sucre pour servir au culte catholique. On a bientôt compris à Paris l'odieux et le ridicule de ses projets; et si l'on a concédé du terrain aux Arabes, il n'a plus été question de bâtir des temples à leur prophète.

C'est au milieu de telles misères physiques et morales que la

colonie se mourait. Autrefois dans toutes les Eglises l'apostolat de la prière était en honneur, et jusque vers 1870 le plus grand nombre des colons faisaient leurs Pâques - On avait vu disparaître les uns après les autres St-Louis, St-Jean, les Mattes, St-Pierre - En 1811, il ne restait plus en dehors du village principal que St-Maurice - En 1861 le P. Gonnet était venu s'y fixer; il avait près de 300 hommes qui montrèrent de la bonne volonté - aussi ce pays devint-il le plus productif et un des plus religieux. Chaque Dimanche, l'Eglise était pleine de confessionnaires qui venaient librement aux offices - A toutes les fêtes il y avait un bon nombre de communions; et à Pâques les deux tiers environ remplissaient leurs devoirs -.
Mais comme partout ailleurs l'élément mauvais s'y mêla; Le P. Gonnet qui se rendait compte de tout en calcula les conséquences, et pour sauver ce qui restait de chrétiens il savisa de fonder parmi eux des associations, dont la religion serait la base - Tous les confessionnaires laborieux, qui assistaient volontiers à la Messe le Dimanche, dont la réputation était bonne sous le rapport des mœurs, obtinrent au désir de leur Père, et formèrent entr'eux une association dite « des secours mutuels » sous le patronage de St-Maurice. Organisée sur le modèle de celle du P. de Monfort à Cayenne, elle produisit des fruits vraiment merveilleux - Tous ceux qui tenaient à ne pas passer pour voleurs, vagabonds ou mauvais sujets, voulurent entrer dans cette œuvre - Quoiqu'il y eût dans le règlement un article pour exclure les ivrognes, il fallait cependant se souvenir que l'on était en Guyane, et l'on ne rejettait pas tout à fait celui qui se mettait quelquefois en gaieté - Beaucoup d'indifférents devinrent Chrétiens, les paresseux cultivèrent leur terrain; et s'il fallait parfois faire un reproche un peu sévère à quelqu'un, celui-ci acceptait tout, consentait à tout pourvu qu'il ne fût pas renvoyé.
Ils se réunissaient tous les 1er Dimanches du mois pour les cotisations, pour se voir, avoir des nouvelles de chacun pour entendre la parole du Père qui avait la réputation de l'homme bon et charitable par excellence - Quand un membre était à l'hôpital, son chef de section devait faire veiller à sa confession, payer quelqu'un pour l'entretenir quelques heures chaque jour; ou bien si le malade l'aimait mieux, il recevait une certaine somme en sortant de l'hôpital qui l'aidait à sa convalescence - A la mort d'un associé, tous les autres devaient suivre son convoi au cimetière, et 8 jours après assister à un service célébré pour le repos de son âme dans l'Eglise de St-Maurice - Quand vinrent les grandes pertes des cannes à sucre, il y eut sans doute de grandes clameurs, car l'injustice était grave, et la ruine complète pour plusieurs; le P. Gonnet demeura encore maître de la position, il réussit à calmer les colères; et moyennant les 1500 francs que le P. Supérieur lui donnait chaque année pour des aumônes, les 500 francs qui furent ajoutés cette année-là, et les revenus de l'association, il releva quelque peu le courage d'un grand nombre.
Un peu plus tard, on essaya pour les femmes ce qui avait si bien réussi pour les hommes; et « l'association des Mères de famille » sous le patronage du St-Cœur de Marie a gagné à la vertu quelques unes d'entr'elles, en a préservé un plus grand nombre jusqu'à la fin malgré les tentations, et les scandales de plusieurs -
Le Père Neaullau venu après le P. Gonnet en Mai 1872 a continué ces œuvres pendant 1 an: il a gardé fidèlement le dépôt qui lui était confié: et quand les Pères du St-Cœur de Marie se sont présentés pour prendre possession de cette Eglise en Décembre 1873, ils reçurent les deux œuvres en pleine prospérité: celle des hommes seule comptait 44 membres sur 102 confessionnaires français, et possédait 1800 francs en caisse -
Le Gouverneur avait approuvé ces associations, en avait fait un rapport au ministre de la Marine; et une réponse

officielle vint féliciter l'aumônier et ses œuvres - A la fête patronale le 22 Septembre 1873, le Gouverneur qui se trouvait au Maroni alla à St-Maurice avec son Etat-Major et assista à la Messe : à la réunion des associés qui eut lieu aussitôt après, il offrit un don de 100 francs, fit publiquement l'éloge des deux aumôniers précédents, rappela leurs soins et leur bonne administration, exprima le regret qu'il ressentait du départ des Pères, et assura qu'il en garderait toujours le souvenir -- Ces dernières paroles n'étaient point un simple compliment : lorsque le P. Supérieur annonça officiellement l'ordre que nous avions reçu de rentrer en France, le Gouverneur qui pour lors n'avait aucune vue sur la chapelle de la résidence, montra une peine vive ; et écrivant au ministre de la Marine il se plaignit de cette mesure, et désira que l'on fit des efforts pour changer la détermination des Supérieurs.

A St-Laurent le bien était plus difficile : - Si la misère se faisait partout sentir, elle dévorait le village - Des 120 maisons construites pour les concessionnaires, 50 seulement restaient debout, les autres étaient un amas de ruines ; et sur ces 50, 10 à 12 étaient habitables encore pendant quelques années : - Après la banqueroute de l'usine et la ruine des spéculations rurales ; les habitants du village qui ne vivaient que de leur industrie n'eurent plus de travail ; sauf 8 commerçants tous vivaient des aumônes du P. Bégin, ou des Sœurs. C'est alors que la désolation fut portée à son comble - Le Commandant Supérieur, nous l'avons dit, était un excellent chrétien ; mais n'étant pas appuyé par la haute administration, il avait peu d'autorité sur les officiers et les surveillants -- Le mal débordait de toutes part. Le P. Bégin et son compagnon étaient réduits à leurs seules industries pour faire le bien et entraver le mal -- Les industries consistaient avant tout ; ici, comme ailleurs, dans une charité sans bornes ; mais à St-Laurent, il en fallait davantage, parceque les rapports étaient bien plus nombreux qu'ailleurs -- Dans ses rapports journaliers avec les employés de tout grade, le Père avait besoin de très-grandes précautions : il devait se ménager un recours auprès d'eux pour obtenir quelque grâce aux transportés ou que justice leur fût rendue : = cela arrivait tous les jours - quand quelque employé était surpris en grave délit, comme les aumôniers ne pouvaient être atteints par ses vengeances, c'étaient les transportés bons chrétiens qui supportaient les coups -- Oh que ceci était fréquent ! -- Dans les rapports avec les transportés il était besoin surtout d'une patience sans limites - Les concessionnaires, hommes et femmes venaient tous les jours et à toutes les heures du jour, tantôt pour des conseils, tantôt pour se plaindre de leurs voisins ou de l'administration, ou des vols dont ils étaient victimes, finalement pour demander l'aumône - Ils mentaient sans cesse ; et quand un sourire leur faisait savoir que l'on ne croyait point à leurs narrations, parfois ils ajoutaient naïvement « mon Père, il n'y a que ceci de menti, le reste est la vérité » - Les hommes du camp, dans leurs heures de repos, venaient en grand nombre, les uns pour changer leurs livres de lecture ; d'autres pour recevoir des aumônes ; d'autres pour leur correspondance de famille ; d'autres pour parler des punitions qu'ils avaient encourues, raconter comment ils avaient été jugés sur de faux rapports, ou de fausses appréciations : et finalement prier le Père de prendre leur défense, et faire lever une punition si injuste - Il faudrait connaître la susceptibilité et l'exigence de ces pauvres gens pour se faire une idée des soins que doit apporter l'aumônier dans ses rapports avec eux - Tous ou à-peu-près tous, n'étant occupés que d'eux-mêmes, n'ont point d'autre pensée en dehors de leur propre intérêt - Ils ne se demandent point si l'aumônier est fatigué, si l'heure qu'ils choisissent pour aller le trouver est convenable, s'il n'a point d'autres devoirs à remplir ; leur affaire est la seule affaire du Père, leurs heures sont les seules

Un jour quelqu'un avait confié au Père le soin d'arranger pour lui une affaire fort longue et fort épineuse -. Il revenait le soir pour la 1re fois à la maison voir si tout était réglé comme il le désirait - Le Père lui répond « qu'il n'a pas eu le temps de tout finir en un seul jour ; et que d'autres aussi sont venus pour leurs propres besoins ». - « cela m'étonne dit le suppliant, pourtant je ne vous avais demandé que cela ». - Et comme il s'agissait encor pour causer, le Père lui fit observer le plus doucement possible que, pris par plusieurs occupations à la fois, il était un peu pressé, et l'heure fort avancée. « cela ne me gêne pas, répond-il, je n'ai rien à faire à présent ». Il ne mettait certainement aucune malice dans cette réponse. D'autres fois, si l'on manifeste par quelque signe ou qu'on est déjà occupé d'ailleurs, ou que l'heure est incommode ; au lieu d'exposer le but de leur visite, ils diront « je vous dérange, mon Père » et ils s'en vont. En voilà assez pour les éloigner de vous et des sacrements pendant plusieurs mois.

Quand arrivait le soir, restait à accomplir la plus rude besogne de la journée, c'était la visite de l'hôpital. Il y avait selon les saisons de 200 à 320 Malades : le travail se partageait par moitié entre les deux aumôniers - Il fallait autant que possible voir tous les malades, s'appliquer à écouter chacun tour-à-tour, à comprendre son mal et sa peine, afin d'avoir un mot de consolation ou d'espérance à donner ; et quand le malade était en danger, venait la grande question de la confession et des derniers sacrements - Aussi cette visite qui durait ordinairement deux heures était-elle fort fatigante ; mais il y allait du salut d'un grand nombre : il mourait par an 150 personnes environ dans cet hôpital -. Les Pères avaient coutume de dire que la plus grande partie des grâces accordées le matin au St Sacrifice de la Messe étaient mises en réserve pour la visite de l'hôpital. Il convient de dire ici la reconnaissance que doit la mission de Cayenne aux sœurs de St Paul de Chartres, pour leur dévouement dans les hôpitaux. Combien de malheureux abrutis par toute une vie d'excès, de peines, d'impiétés sont revenus à Dieu par les bons soins et par la patience admirable de ces religieuses. Il est vrai que nulle part au monde, la miséricorde de Dieu ne se montrait plus visible, plus grande que là : = c'est grâce à tant de soins, et à tant de miséricorde que l'on devait beaucoup de repentirs et de conversions ; et dans les plus mauvaises années qui ont été les 4 dernières, il n'y a eu qu'un seul malade parmi les galériens qui soit mort après avoir refusé la confession.

En parlant de l'hôpital, qu'il nous soit permis de rappeler un trait : il aidera à rendre gloire à Dieu, et complétera peut-être ce qui a été écrit sur le P. Demangin - Dans les jours qui précédèrent la mort de ce Père, il y avait à l'hôpital un confessionnaire du village, l'homme peut-être le plus coupable de toute la transportation : catholique, protestant, juif, musulman selon les occasions, il avait commis tous les crimes, et les plus noirs, jusqu'au parricide. Le Père Demangin l'avait vu plusieurs fois, et n'avait point réussi : le malade était poli dans ses réponses, mais n'avait que des blasphèmes pour Dieu - L'avant-veille de sa mort, il fut profondément touché d'une visite que lui fit le Père = « voyez si je tiens à votre âme, dit celui-ci, je suis bien malade moi-même, je viens à l'hôpital exprès pour vous ». Il fit un simulacre de confession, « pour faire plaisir, » disait-il. Le lendemain le Père mourait : à cette nouvelle le terrible galérien se sent pris de tremblements, il pleure, demande un prêtre, se confesse, et meurt en demandant pardon.

Mais un autre ministère réclamait aussi de grandes attentions ; c'étaient les femmes qui n'étaient pas encore mariées, et qui, placées sous la garde des sœurs de St Joseph attendaient que quelque confessionnaire vînt les demander -. Nous avons dit quelle sorte de femmes avaient été envoyées de France depuis 1866. Ces femmes à qui les pétroleuses arrivées en 1872

n'apprirent rien, et qui s'étonnèrent plutôt de ce que la réputation de celles-ci fût si grande, ces femmes avaient des âmes à sauver, et dans le fond de leurs cœurs des sentiments qui pouvaient se réveiller encore - De plus, il revenait tous les jours dans les cachots des femmes du village ou des concessions rurales: c'était une portion du troupeau des Pères ; et Dieu exigeait que son prêtre fît tous ses efforts pour la lui gagner. Il fallait les visiter souvent, leur faire des instructions ; la victoire était achetée bien cher, mais on pouvait l'obtenir- Parfois, après des soins tout particuliers de plusieurs mois, même de plusieurs années, une de ces âmes enfin revenue à Dieu, avait longtemps pleuré ses péchés et fait pénitence. Ensuite une circonstance, une occasion malheureuse renversait les résolutions, ravivait tout le passé ; et cette pauvre âme se rejettait dans le crime avec toute la fureur, avec toute la folie que le Démon seul peut inventer. Ces malheureuses tragiques, poursuivies par la police, après avoir long-temps erré sans frein, sans asile, comme des sauvages, revenaient dans les cachots. Alors elles bravaient les punitions, et la honte, et les fers, refusaient toute confession = ainsi tout était à recommencer. Toutefois, une chose les préoccupait, c'était la crainte que le Père ne connût jusqu'à quel point elles étaient coupables : le souvenir de ses soins et des bienfaits de la religion était leur plus grande peine, et leur seule honte dans les fers --. C'est par là ordinairement qu'on les ramenait à Dieu. De même, parmi les hommes, les plus audacieux, bien souvent après avoir bravé l'autorité, les prisons, même les coups de corde, craignaient encore que le Père n'apprît leur nouveau crime. Plus d'une fois on les a fait trembler par cette seule parole dite d'une manière sévère, et en passant « vous êtes donc toujours décidé à nous faire de la peine par votre mauvaise conduite ?! - Ils allaient demander pardon au Père en le suppliant de ne pas les rejeter tout-à-fait - Cela explique aussi l'influence du Prêtre à l'hôpital, lorsque ces malheureux se voyant bien malades, sentaient enfin qu'il n'y avait plus d'espoir pour eux que dans la charité de celui qui les avait aimés quand même -

Une œuvre bien intéressante qui consola les Pères au milieu des tristesses de leur ministère, fut l'œuvre des enfants du Maroni. Bien que ces notes soient déjà longues, qu'il nous soit permis d'en dire un mot.

Les premiers enfants de ces familles nouvelles naquirent en 1861. Il était réglé par le ministère que ces enfants, à l'âge de 6 ans seraient confiés aux religieuses et aux frères des écoles pour être élevés et instruits ; l'administration devait pourvoir à leur entretien jusqu'à 16 ans - Le décret comprenait aussi les enfants venus de France. Ces enfants devaient plus tard hériter des biens de leurs parents, et s'établir dans le pays ; de grands avantages leur étaient promis tels que secours en argent, instruments de travail, linge, bestiaux afin qu'ils fussent être du premier coup en pleine prospérité. Tout cela était écrit dans les papiers - Les 8 premières années un certain nombre de jeunes filles venues de France se marièrent à des transportés ; mais parmi les jeunes gens aucun ne s'est établi ; tous sont partis dans d'autres pays ou sont morts, quelques uns sont revenus en France --

Vers 1869 les enfants nés dans le pays étaient déjà en certain nombre, quoiqu'il en mourût beaucoup en bas âge. Les plus grands ainsi que ceux qui étaient venus de France exigeaient dès lors des soins particuliers de la part de l'aumônier qui en était chargé -; on commença donc à faire le catéchisme d'une façon régulière, comme cela se pratique en France --. Nous l'avons dit, les unions des premières années étaient bonnes ; leurs enfants furent aussi d'une nature facile à cultiver ; et même on ne tarda pas à s'apercevoir que Dieu s'était choisi parmi eux des amis particuliers. La dévotion au Sacré Cœur qui ne leur était point encore comme leur fut proposée ; et pendant le mois

de juin 1870, on établit à l'essai, la Garde d'honneur - ces jeunes âmes saisirent avidement le nouvel enseignement: il se fit pendant ce mois tant d'actes de vertus, que la bénédiction du cœur de Jésus était manifeste - Vinrent ensuite les mois de la Ste Enfance et de St Joseph, pendant lesquels les actes de vertu et les amores se fortifièrent. Il y avait tous les jours des exercices réglés; et deux fois par semaine chaque enfant déposait dans une corbeille aux pieds de l'enfant-Jésus ou de St Joseph un billet dans lequel il demandait une grâce pour soi ou pour d'autres, et pour paiement offrait d'avance tant d'actes de vertu ou de mortification; venait ensuite dans le même billet l'accusation des manquements aux promesses faites dans le billet précédent. Le Père avait seul le droit de voir ces billets avec N.S. ou la Ste Vierge ou St Joseph. Parmi les plus grands, les changements furent très-sensibles; dans les plus jeunes il se manifestait un grand désir de connaître N.S. afin de l'aimer.

L'Epiphanie était la fête spéciale de la Ste Enfance: ce jour là on recueillait les cotisations quand il y en avait; on bénissait solennellement les enfants du Maroni; et quelques Mères apportaient même les plus petits pour leur faire recevoir la bénédiction de l'enfant Jésus. A l'Epiphanie de 1873, la fête se prépara plus belle qu'à l'ordinaire: les parents qui se montraient si heureux des changements opérés dans leurs enfants, vinrent en foule à la cérémonie - quoique tous ou presque tous fussent dans la misère, ils voulurent payer la cotisation de la Ste Enfance, qui produisit ce jour là la somme considérable de 66f,75 - Les enfants formèrent des listes pour l'avenir, il y en eut jusqu'à 10: ils s'accordaient entr'eux pour ne plus demander à leurs parents le sou mensuel, mais ils devaient le gagner par leur travail pour eux et pour les plus petits qui ne pouvaient encore rien faire - L'œuvre fut donc ravivée - La fête de St Louis de Gonzague fête patronale des écoles fut le jour choisi par eux pour faire les comptes de la demi-année.

Le Rr. P. Préfet apostolique, informé de tout ce qui se passait, admira les préférences du Cœur de Jésus; et sur la prière que lui en firent les enfants, il autorisa l'érection canonique de la Garde-d'honneur dans les écoles et dans la population du Maroni; le P. de Monfort voulut fournir à toutes les dépenses pour les achats de diplômes, d'images, médailles, et autres objets nécessaires. cette dévotion si bienfaisante fut introduite à Cayenne par le Préfet apostolique lui-même; et les communautés et les pensionnats, et les congrégations pieuses de la ville l'accueillirent avec bonheur; mais l'initiative était due aux pauvres petits mendiants des rives du Maroni:

Il se préparait une première Communion pour l'ascension 1873. Pour la première fois des enfants nés dans le pays devaient en faire partie. afin de satisfaire aux désirs de tous, 4 mois à l'avance on faisait chaque jour la préparation qui consistait en une lecture sur le St Sacrement avec des histoires; ensuite venaient la résolution pour la journée et différentes prières - Tous les deux jours le Père présidait ces réunions, et fesait lui-même le point de vertu à pratiquer - Peu-à-peu l'esprit de pénitence s'empara de ces petites âmes; elles sentirent le besoin de se mortifier, tant pour expier les légeretés passées, que pour aider à combattre les mauvais penchants - Une autre pensée secrète était au fond des cœurs, il fallait obtenir la conversion et le salut des parents. Il y eut des inventions admirables, quelques enfants allèrent jusqu'à des disciplines sanglantes. Tout cela était tenu fort secret. Mais les sœurs s'en aperçurent: il fallut modérer le zèle; le Père prononça un jour ces graves paroles « Défense est faite à toute enfant de coucher la nuit par terre, ou de mettre des cailloux dans son lit, de faire quelqu'autre mortification corporelle sans une autorisation spéciale ». Il se manifesta un grand étonnement, surtout un grand regret

De ce que le secret avait été surpris par les sœurs et révélé au Père. Le premier jour de la retraite qui précéda la fête, les enfants écrivirent à leurs parents pour les supplier de se préparer eux aussi au Grand jour. Une petite fille entr'autres, la première née dans le pays, écrivait à sa mère qui avait une conduite des plus déplorables « Dieu m'est témoin que je vous aime de tout mon cœur; aussi je vous demande comme la plus grande grâce de ma vie que vous veniez avec moi à la Table Ste au jour de l'ascension. Si vous ne voulez pas, toute ma vie je m'en souviendrai ». Tous les parents obéirent sauf cette malheureuse mère dont nous venons de parler.

Le jour de la Communion enfin arrivait: les préparatifs extraordinaires de fête, la réputation de vertu que s'étaient acquise ces enfants, tout faisait croire que cette fête surpasserait ce qui s'était vu jusqu'alors au Maroni. Tous les habitants de St Laurent et des environs étaient à l'église; les officiers qui ne paraissaient plus même à Pâques, ce jour là assistèrent à la Messe, placés selon leurs grades. Il ne nous est point donné de raconter ce qui se passa dans ces jeunes âmes pendant la Messe, et surtout pendant la Communion; mais nous pouvons redire ces paroles prononcées par plusieurs et qui furent approuvées par tous. « Quelques uns de ces enfants étaient inondés de bonheur: on eût dit que le Maître tant aimé et tant désiré qui était enfin venu appliquait son cachet de beauté et d'immortalité sur ces petits corps comme sur les âmes ». Le P. Demangin qui faisait la cérémonie était profondément ému, et beaucoup d'autres avec lui; les impies eux-mêmes sentaient renaître en eux d'étonnants souvenirs. Le médecin en chef de l'établissement que ses collègues appelaient « le Prétrophobe » était à la Messe, témoin attentif de tout ce qui se passait; quand ces enfants, après l'action de grâces, sortirent de l'Eglise en chantant le cantique de bénédiction, il les suivit avec toute la foule, comme les autres il fut dominé par son émotion et le soir il racontait lui-même à l'hôpital les beaux jours de sa première communion. Les beaux jours portés rediraient de toutes parts « si j'avais aimé le bon Dieu comme cela au jour de ma première-Communion, bien sûr je ne serais pas venu ici ». Ce fut donc un jour de bénédiction pour tous; et les malheureux enchaînés et les pauvres prisonnières accoururent après la Messe pour remercier à genoux ces enfants de leur avoir procuré une si grande consolation. Après midi eurent lieu la rénovation des promesses du baptême et la consécration à la Ste Vierge; le P. Neaullan vint de St Maurice compléter et présider la fête du soir. Il avait travaillé lui aussi quelquefois à cette œuvre, il était juste qu'il vînt en reconnaître et cueillir les fruits.

Quand il fut décidé que les Pères devaient quitter la Guyane, une triste pensée les préoccupait vivement « et ces enfants, que deviendront-ils ? » Des 16 jeunes filles qui s'étaient établies, deux seulement réussissaient un peu dans leur ménage; la profonde misère ou même la corruption générale avait atteint toutes les autres. Dans plusieurs circonstances il avait été nécessaire d'établir une surveillance très-active pour empêcher de tristes complots tramés contre la vertu des petites filles. On pouvait donc prévoir à peu-près ce qui arriverait après le départ des Pères. Il fallait à tout prix sauver ce qui était bon, et qui avait coûté tant de soins. C'était une pensée généreuse, elle fut immédiatement accueilli par le P. Supérieur. Les concessionnaires disaient aux Pères « c'est notre mauvaise conduite qui vous fait partir, c'est pour nos crimes que Dieu nous punit. » Les enfants de leur côté adressaient cette question « et nous nous laisserez-vous ici ? » Les Pères répondirent « nous ne vous laisserons point; nous avons en France des Pères qui vous chercheront des places; nous avons des religieuses qui vous aimeront et prendront soin de vous comme vos sœurs du Maroni. Non, nous ne vous abandonnerons point ». Le Père de Monfort convaincu que sa détermination serait applaudie par le R. P. Provincial, laissa à son départ une somme d'argent considérable pour fournir aux voyages de ces enfants quand on pourrait les faire rentrer en France

Plusieurs arrivaient dès le mois de Mars de cette année ; et grâce à l'influence de quelques uns de nos Pères, des communautés religieuses ont bien voulu recevoir le fardeau qu'on leur offrait dans la personne de ces enfants. Au mois de Mai suivant, le Père Neaullan ramenait avec lui les 4 grandes jeunes filles qui restaient et qu'on avait empêchées de s'établir au Maroni. Elles ont trouvé place elles aussi grâce aux mêmes influences, ainsi qu'un bon jeune homme venu deux mois plus tard. Il est question d'en faire venir bien d'autres puisque Dieu bénit si visiblement ces entreprises ; et l'on compte sur le généreux concours de nos Pères pour trouver des asiles à ces petits abandonnés si dignes d'intérêt.

Il nous reste à dire un mot du départ de tous. L'ordre de N.T.R.P. Général était arrivé en Mars 1873, et le P. de Monfort faisait toutes ses diligences pour obtenir au plus vite des remplaçants. Le R. Père Ormonet prêtre du S. Coeur de Marie était Préfet Apostolique depuis un mois seulement ; il aimait sincèrement la Compagnie, il l'a toujours témoignée par ses actes tant en public qu'en particulier ; il fut donc vivement affligé de cette mesure. Mais elle était décidée. Il accepta de nous faire remplacer par des Pères de sa congrégation ou par des prêtres séculiers. Dès la fin de Novembre, le P. Supérieur lui remettait en mains le pénitencier de Cayenne ; le même jour le Père Régin quittait l'Ile-la-Mère. Au 1er Décembre le F. Clédel et le F. Cillery qui habitaient la Guyane l'un depuis 16 ans le second depuis 20 ans s'embarquaient pour la France, tandis que le P. Régin et le F. Rousseau faisaient voile pour Haïti. Au Maroni le P. Bobet était remplacé le 24 Décembre, et le P. Neaullan le 8 janvier ; mais le P. Falleur attendit à l'Ile Royale jusqu'à la fin de Janvier Mr. l'abbé Robert destiné à occuper ce poste après lui. Il prit la route de France le 1er Février en compagnie du F. Jauneau et du F. Mellière ; déjà au 1er janvier le F. Entour avait pris le même chemin. Le 7 janvier un brick "l'Etoile d'Orient" emportait le P. Bobet vers les rivages d'Haïti où il devait retrouver le P. Régin et le F. Rousseau. Enfin le 11 février le P. de Monfort avec le F. Pineau s'embarquait lui aussi pour la France : du port de Cayenne il donna à tout ce pays une dernière bénédiction, au nom de ses missionnaires, au nom des 17 Pères et Frères dont il laissait les cendres au milieu des transportés, au nom des Pères de l'ancienne Compagnie qui avaient fondé les réductions de la Guyane. Restaient le P. Neaullan et le F. Cléach retenus sur les rives du Maroni, comme nous le dirons bientôt.

Le P. de Monfort avait activé tous ces départs ; il remplissait à la lettre les ordres du T.R.P. Général et les désirs du R.P. Provincial. Pourtant ce ne fut pas sans larmes qu'il s'éloigna de cette terre où la Compagnie avait tant travaillé. Nous avons dit au commencement comment toute la ville de Cayenne accompagna de vifs regrets le départ des Pères. Les officiers vinrent les uns après les autres saluer le P. Supérieur et lui donner les marques d'une vive sympathie. Le médecin en chef de la colonie surtout et quelques autres amis ne pouvant le quitter l'accompagnaient jusque sur son vaisseau. A la dernière Messe qu'il dit dans la chapelle de la Résidence, le P. de Monfort distribua la 1re communion à plus de 100 personnes qui venaient une dernière fois le remercier et prier Dieu pour son voyage.

Au Maroni où les oeuvres furent si étendues, on a

pu voir par la relation de la mort du P. Demangin combien les sympathies étaient vives et universelles. Les deux Pères qui restaient les derniers ont eu à subir les adieux de toute cette population : nous ne redirons point en détail tant de scènes douloureuses. Là aussi les officiers tinrent à donner des marques de leur estime et de leurs regrets. Mgr. Mélinon accompagnait jusque sur le vaisseau le Père qui partait le premier et là redisait encore : " notre consolation notre soutien c'étaient les Pères ; partez, puisque Dieu l'exige ; nous vous suivrons partout de nos prières ; souvenez-vous de nous au St. autel ? " Pour les transportés, ce fut ce jour-là que l'on comprit combien le souvenir des bienfaits était fortement imprimé dans leurs cœurs. Des hommes aux fers qui passaient pour aller remplir une corvée surnuméraire, rencontraient le Père en partance : " c'est parce que nous sommes incorrigibles que vous nous quittez, Dieu nous punit ; il ne pouvait pas nous envoyer une plus grande punition. " Les concessionnaires hommes et femmes assiégeaient la maison. La séparation fut encore plus pénible au couvent où étaient les enfants, les femmes et les prisonnières : il fallut encore une fois donner à toutes une dernière bénédiction. En sortant de là ce furent les adieux des frères des écoles et des Religieuses. La supérieure du couvent disait " depuis tant d'années nous supportons une vie qui est quelquefois comme le vestibule de l'enfer, qui nous soutiendra ? " Voila 19 ans que je suis en Guyane disait une autre, j'ai toujours été dirigée par les Pères. " On sentait alors que le sacrifice était grand des deux côtés. Et les lettres reçues de ces communautés à la fin d' Août portaient encore la trace des larmes qu'avaient répandues en les écrivant celles qui les envoyaient.

La Supérieure générale des Sœurs de St. Paul de Chartres disait au mois de Juin dernier " depuis 8 mois nous ne pouvons plus lire sans une extrême douleur les lettres de nos Sœurs de Cayane. Savez-vous, mon Père, ajoutait-elle, dans quel embarras vous nous mettez : autrefois quand une sœur désignée pour Cayenne manifestait de la répugnance à se rendre dans un pays d'aussi mauvais renom, il suffisait de dire " allez, ma fille, vous aurez la direction des Pères Jésuites ", l'effet n'a jamais manqué nous obtenions un joyeux consentement et maintenant.....

Le P. Neaullau avait de plus la douleur de quitter ce pays au moment où la fièvre jaune venait de se déclarer, et menaçait d'emporter une partie de la population : ceux qui devaient le remplacer débarquaient sur ce sol juste à temps pour le remporter conduisant au cimetière 4 cercueils à la fois. Il eut voulu rester encore pour soutenir les sœurs dans le rude travail qui s'annonçait, pour consoler les malheureux transportés, et pour encourager ces jeunes Pères qui paraissaient un peu effrayés. Mais il fallut partir. Le pays étant mis en quarantaine, le P. Neaullau s'en alla avec le F. Cleach à l'embouchure du Maroni, passer 32 jours dans le désert.

Dieu qui semblait l'avoir jeté là dans la peine et les privations de toutes sortes, n'avait que des vues dignes de sa miséricorde. Après un grand mois d'attente vaine, le Père et son compagnon voyant que le vapeur français de St. Laurent refusait de les prendre pour les conduire à Cayenne, partirent pour Mona village distant de 6 lieues, dans la forêt. Le curé était malade, seul et sans secours ; sa paroisse sans ministère ; et le carême allait bientôt commencer. Le frère partit pour Cayenne, et le

Père se constitua curé et garde malade. C'est là ce que Dieu avait voulu. Cette paroisse avait été fondée sous la restauration par les Sœurs de St. Joseph de Cluny; les sœurs y ont encore une communauté nombreuse pour tenir les écoles et diriger les cultures de la canne a sucre et du manioc; aussi cette population est bonne, malgré les grands scandales donnés dans les dernières années par quelques administrateurs.

Le P. Neaultan eut là un ministère considérable, ramena à Dieu plusieurs égarés, entr'autres le principal personnage du lieu, éloigné de l'église depuis 25 ans. Il visita à 5 lieues de là la léproserie de l'Accaroumy, dirigée par les mêmes religieuses de St. Joseph; sa présence et son ministère remplirent de joie cette communauté ainsi que celle de Mona, et consolèrent grandement tous les pauvres lépreux. — Vers la fin du carême le curé se trouva mieux; vieillard plus que sexagénaire, il avait 25 ans de colonie; désormais infirme, il se retira du ministère. Son successeur étant attendu dans les jours suivants, il s'embarqua avec le Père pour Cayenne où ils arrivèrent tous les deux la veille de St. Joseph.

Là le P. Neaultan, pour obéir aux vives instances du R. P. Préfet, reprit du ministère pour la fin du carême et fit les grands offices de la semaine sainte.

Il fut accablé par les témoignages de sympathie et de reconnaissance. Au nom des missionnaires de la Compagnie de Jésus en Guyane, à tous prêtres et fidèles, il donna rendez-vous au ciel, et le 18 avril, il prit le chemin de France.

Quelques semaines après, à la fin de Mai, le procureur des Missions de la Compagnie de Jésus à Paris recevait cette lettre de son Excellence le Ministre de la marine et des colonies.

" C'est avec un profond regret que l'administration de la marine se voit privée désormais du concours des Pères de la Compagnie de Jésus. Elle a apprécié tout ce que leur zèle persévérant et leur pieux dévouement ont fait pour le succès de la transportation; elle sait la part qui leur revient dans les résultats obtenus; et je suis heureux d'être auprès de vous l'interprète de sa gratitude. Vous pouvez être assuré mon Révérend Père, qu'elle conservera toujours un souvenir reconnaissant des services que les Pères ont rendus pendant la durée de leur mission à la Guyane.

Recevez M.R.P. l'assurance de mes sentiments respectueux. Le Vice-amiral ministre de la marine et des colonies.

de Montagnac

Trois mois de ministère à Saltrou.

Par le P. Bobet. Mai 1874.

Nous venons de passer trois mois, le P. Régin, le F. Rousseau et moi dans la république d'Haïti. Mgr. l'archevêque de Port-au-Prince, depuis longtemps désirait avoir de nos Pères pour évangéliser son peuple: il a 1 million d'habitants dont 900 mille vivent dans des montagnes de difficile accès, sur un territoire grand comme 4 de nos départements.

Dans ce pays tout catholique, il n'y a que 60 à 70 prêtres pour tant de travail; et encore ces prêtres ne sont-ils venus que depuis peu d'années. Ils reste donc de nombreuses populations sans secours et presque sans religion. — Quand Mgr apprit que la Compagnie devait quitter Cayenne, il pria avec instance N.P. Général de lui donner des missionnaires. N.T.R.P.

qui connaissait la haute réputation de vertu de Mgr Guilloux et son admirable dévouement voulait lui être agréable ; et notre Supérieur de Cayenne, le P. de Monfort fut envoyé à Port-au-Prince pour reconnaître le bien que pourrait faire dans cette île un établissement de la Compagnie. En attendant les décisions de Rome, et pour nous faire éviter la rentrée en France en plein hiver, le P. Supérieur et le R.P. Provincial nous ont envoyés, en Décembre et Janvier, travailler à la vigne de Mgr Guilloux. Nous ne sommes venus que trois : le P. Demangin destiné à nous accompagner était mort ; le P. Neaullau était retenu dans les forêts du Maroni. Je ne veux pas me livrer à des considérations sur le gouvernement de cette république ou son histoire ; je donnerai simplement quelques notions sur le pays, et en particulier sur Saltrou, dont j'ai été pendant 3 mois curé en titre.

— Saltrou ? Je crains que ce nom fasse sourire par l'idée qu'il réveille, aussi je me hâte de l'expliquer. Ce nom n'indique point que ce pays soit malpropre, marécageux, malsain plus qu'un autre, loin de là ; il veut dire "pays de sel" ; et en effet le village situé sur le bord de la mer, et les terrains un peu bas à une demi-lieue de rayon sont imprégnés de sel ; toutes les fontaines du village et des environs donnent de l'eau saumâtre, bonne tout au plus à laver le linge et à abreuver les bestiaux ; et il faut aller jusqu'à 6 Kil. et traverser une montagne pour trouver de l'eau potable. Je désire que cette explication satisfasse et qu'on ne garde pas sur ce nom le sentiment de dégoût qu'il appelle. — Pourtant j'avouerai que ce pays n'est pas en estime dans l'esprit de ceux qui ne l'ont pas habité ; sa situation au sud de l'île, à la limite de la partie haïtienne et de la partie de St Domingue, ses montagnes plus hautes et plus abruptes qu'ailleurs, qui font que les habitants, sauf le village, ont peu de communication avec le reste de l'île, son nom lui-même, sont sans doute la cause de cette réputation. Un jour que le P. Rousseau se trouvait chez le secrétaire du ministre de l'Intérieur, il parla du curé de Saltrou. Le secrétaire reprit : "Saltrou, ce n'est pas gai, ce pays-là ; je recommande fort au Père qui s'y trouve d'oublier toutes les belles choses qu'il a laissées en France, s'il ne veut pas trop s'ennuyer." Quand Mgr l'Archevêque de Port-au-Prince me désigna pour aller dans cette paroisse, déjà le P. Régin arrivé 8 jours avant moi était parti pour le Marigot, paroisse limitrophe de la mienne, à l'ouest, et distante de 8 à 10 lieues, mais avec laquelle je ne pouvais communiquer par terre, tant les montagnes qui nous séparent sont escarpées. Or, des prêtres, qui connaissent ce pays, me dirent la veille de mon départ " le P. Régin et vous, vous avez le pays le plus sauvage et les montagnes les plus difficiles de toute l'île." Et l'on m'ajouta d'un ton un peu plus bas "vos habitants sont aussi sauvages que vos montagnes ; ils n'ont pas eu de prêtre à demeure chez eux depuis environ 30 ans, ils ont seulement la visite d'un prêtre de Jacmel, deux fois par an." La paroisse du P. Régin n'avait point eu non plus de prêtre depuis le même temps ; mais sa bourgade n'étant qu'à 8 lieues de Jacmel ville de 10.000 âmes où il y a trois prêtres, et avec laquelle on peut communiquer par terre, il venait un prêtre de là tous les mois pendant une semaine pour instruire le peuple et les enfants, et faire le ministère qui se présentait. A Saltrou, deux prêtres, depuis 12 ans l'un après l'autre, avaient essayé de s'établir ; l'un était mort après 10 jours, l'autre au bout

de quelques semaines de séjour. Les communications n'étaient pas agréables. Aussi, je demandai pourquoi Mgr nous plaçait dans ces pays, nous qui n'étions là probablement que pour quelques mois; on me fit cette naïve réponse qui arrêta d'un coup tout autre objection: "jusqu'ici personne n'a voulu aller dans ces deux paroisses; puisque Mgr tient des Jésuites, il faut bien qu'il en profite." Et pour le P. Beaulieu que nous attendions de Cayenne on avait en réserve une paroisse qui valait bien ces deux là. - Parti de Port. au-Prince presqu'aussitôt après mon arrivée pour me rendre à mon ministère, j'eus le bonheur de rencontrer à Jacmel le P. Régin qui n'était pas encore rendu chez lui. Comme nous devions tenir le même chemin jusqu'au Marigot nous avons fait route ensemble le samedi après-midi dernier jour de janvier; et dès le soir à 8 h. je me suis embarqué sur un canot pour Baltron. Pauvre peuple du Marigot, quand nous sommes arrivés au village; comme le Père était annoncé, tous étaient en attente pour voir arriver un prêtre qui devait demeurer avec eux: quelle joie et quel accueil! On sonnait les deux clochettes qui sont auprès de l'église; sur le seuil de cette église, le vieux sacristain, un des principaux personnages de l'endroit, vêtu d'une sorte de soutane et d'une aube entonna le "Veni creator". C'était vraiment le Bon Dieu qui venait habiter avec ce peuple.

Pour moi, je n'étais point annoncé, et personne n'attendait un prêtre à Baltron. J'arrivai vers 3 heures du matin, tout le monde dormait encore; je me fis conduire, sur l'heure, à la maison du général en chef qui demeure au village; et après lui avoir donné les papiers de Mgr, je lui demandai simplement à m'installer chez lui en attendant qu'on m'eut préparé quelque demeure. Je fus parfaitement reçu.

Le jour venu, on eut bientôt connu dans le village qu'il y avait un prêtre; je fis annoncer la messe pour 8 h ½. Mais pour préparer cet office, ce fut une grosse affaire; venu à cheval de Jacmel au Marigot, je n'avais pu apporter avec moi la chapelle portative dont nous nous servons dans les longs voyages sur mer; j'avais seulement une aube du pain et du vin d'autel; il fallait trouver tout le reste. Je découvris chez une dame du village, quelque linge, un calice sans patène, un ornement bleu et un ornement noir; il fallut approprier le tout, suppléer à ce qui manquait; et, quoique les rubriques ne soient pas difficiles dans ces circonstances, il fallait au moins sauver les principes, nous étions au dimanche de la Septuagésime, nous avions à préparer un ornement violet. Pendant qu'on y travaillait, d'autres personnes appropriaient l'église, clouaient quelques bouts de planches pour boucher les principales ouvertures faites dans les murs par les animaux, mettaient de beau linge de toile sur l'autel; je trouvai un enfant de chœur, et à 10 h. nous pûmes commencer la messe. Il y avait grande affluence. L'église bâtie en planches et couverte de feuilles de palmier, n'a que 10 m. de long sur 5 de large; elle ne peut donc contenir que fort peu de monde; aussi les femmes se réservent tout l'intérieur, tandis que les hommes demeurent en face de la porte, aux fenêtres ouvertes sur chaque côté à hauteur d'appui, et tout autour de l'église. Après l'Evangile, j'annonçai à tout ce peuple que j'étais envoyé pour demeurer avec eux: grande fut la surprise et aussi la joie. Les hommes qui étaient aux fenêtres se mirent à parler tout haut, sans plus de façon; je regardai un moment de ce côté, sans aucune intention de gronder, ni aucun air mécontent, mais cela suffit pour

leur faire peur, et plusieurs s'enfuirent. Je ne fus pas longtemps avant de voir par moi-même quelle œuvre Monseigneur nous faisait entreprendre; car pour un grand nombre de mes paroissiens le travail était à prendre par le commencement, c'est-à-dire que nous devions les habituer à regarder un prêtre sans avoir peur. - On peut se demander alors dans quelle ignorance vit presque tout ce peuple. Il y a à Saltrou environ 15 mille habitants, sur une étendue de 18 lieues de côtes et de 7 à 8 lieues dans les montagnes. Dans les trois premières sections qui sont moins éloignées du village, il y a les deux tiers des habitants qui sont baptisés, à peu près toutes les grandes personnes, et beaucoup d'enfants; dans les trois autres, vers la république de St Domingue, il y en a plus de trois mille qui sont encore païens, et qui ne connaissent rien de la religion. J'ai trouvé sur la paroisse 45 mariages bénis et environ 120 personnes qui avaient une ou plusieurs communions. Tout le reste vit à-peu-près à sa fantaisie. Parmi tous ceux-ci il y en a sans doute un grand nombre qui suivent assez bien une certaine loi naturelle, et qui ne se quittent plus quand ils sont en ménage; mais pour d'autres, les hommes les femmes se placent ensemble, se quittent pour aller ailleurs, reviennent, se partagent les enfants, ou les repoussent, sans loi, sans frein, sans religion. Je n'ai connu toute l'étendue de ce mal que dans les dernières semaines de mon séjour: il ne me fut pas difficile d'en calculer toute la portée; et cela me mit dans une grande désolation. Dès lors le but de toutes mes démarches, fut d'obtenir de la part des hommes des promesses de mariage. J'ai pu bénir 12 unions, et avant mon départ obtenir la promesse de 40 autres, s'il vient un prêtre ici pour demeurer après moi. - Le P. Bégin a trouvé chez lui le même mal, quoique moins étendu: il a béni une vingtaine de mariages et en a préparé un grand nombre pour son successeur.

Après une telle vie la mort doit être bien triste. Hélas, pour un grand nombre, à ce moment ils ne sentent pas le besoin d'un prêtre. Quand quelqu'un est bien malade, les voisins s'assemblent, on récite autour du mourant quelques prières, on fait sur lui quelques signes superstitieux; et avec ce bagage et celui de sa vie passée, l'âme du défunt s'en va devant Dieu, tandis que son corps autour duquel on a bu le Kafia et chanté toute une nuit, est déposé dans un trou de la montagne. J'ai eu mille peines à leur faire comprendre le besoin du prêtre dans ce moment de la mort: j'ai travaillé tout le temps de mon séjour à les convaincre que j'étais disposé à voyager sans cesse pour les malades que c'était le plus impérieux de tous mes devoirs. Ils ont toute sorte de raisons qui les dispensent de venir, car, "ils ne veulent pas déranger le Père, ils pensent qu'un blanc ne voudrait pas s'exposer au soleil, d'ailleurs ce n'est pas dans leurs habitudes puisqu'ils n'avaient pas de prêtres." Ecoutez plutôt; en voici un qui va vous répondre pour plusieurs. La fille âgée de 19 ans venait de mourir, à 3 lieues environ dans la montagne, elle avait été 15 jours malade, et je n'en avais rien su.

Quand cet homme vint me voir, je lui fis des reproches de ce qu'il ne m'avait pas appelé. "Vous avez laissé mourir votre enfant sans confession, sans sacrements, sans avoir fait sa première communion; et son âme a porté tous ses péchés devant Dieu?" "Oh non, Père, me répondit-il,

nous avons fait toute sorte de bonnes prières, et elle mourir bien ?" "Et quelles prières puis que vous ne savez pas même "Notre Père" ?" "non, mais dans mon livre il y a toute sorte de bonnes prières ?" Il avait ce livre entre les mains je le pris ; il contenait en dix pages trois prières à St. Benoit, St. Hubert, et à St. Joseph. Ces trois prières étaient enrichies d'indulgences incomparables ; celle à St. Benoit avait 100 mille ans ; celle à St. Joseph une fois récitée ouvre infailliblement le paradis. Il n'est pas question de conditions à remplir. Du reste ce n'est pas la peine. Malheureusement ce livre de fabrique espagnole est fort répandu ; les populations ont en ces prières une confiance absolue ; et pourvu qu'ils ajoutent sur un mourant plusieurs signes de croix de différentes formes, dont quelques uns faits à l'envers, peu importe la vie passée, voilà le paradis gagné. D'autres fois ils ont peur qu'on leur demande de l'argent pour le voyage ; malheureusement, avant l'arrivée de Mgr du Cosquer, en 1864, beaucoup de paroisses avaient été occupées par de mauvais prêtres ; plusieurs ont laissé de honteux souvenirs et presque tous ne cherchaient qu'à s'enrichir. - Mais quand on peut visiter un mourant, voici presque toujours le travail qu'il y a à faire - il faut lui apprendre quelque prière et lui donner notion des principaux mystères, préparer la 1re confession, faire consentir les deux partis au mariage ; et si on en a le temps préparer la première communion.

Pauvres peuples, qu'ils sont à plaindre - Ce pays pourtant a eu ses beaux jours sous le rapport de la religion ; mais il y a longtemps de cela. Toute cette partie sud de l'île était au siècle dernier, évangélisée par les Dominicains. Il y a encore une ville de 3000 habitants, à 30 lieues d'ici, qui s'appelle St. Thomas d'Aquin. L'église du P. Régin a conservé pour patron St. Dominique. Ce sont eux qui avaient donné à l'église de Salron N.D. de Lorette pour patronne, et rendu le culte de la Ste. Vierge très-populaire. Il y a encore à 5 Kil: du village un reste d'habitation splendide qui conserve le nom "d'habitation des Prêcheurs". Le Nord de l'île, qui comprend le diocèse du Cap-Haïtien, et une partie de l'ouest a été pendant plus d'un siècle sous la direction de notre Compagnie ; et elle a laissé là comme en Guyane, comme sur les rives des Amazones,

l'empreinte de sa force civilisatrice et de ses grandes pensées religieuses - Mais je ne veux pas m'avancer sur le domaine de l'histoire - Du reste j'ai entendu dire à Mgr Guilloux lui-même qu'il recueille les matériaux pour faire l'histoire de l'Eglise à Haïti.

Ces beaux jours reviendront-ils ? Je ne puis le savoir ; mais on le voit, il y a beaucoup à pardonner dans ces vices et dans cette ignorance. On trouve partout bonne volonté, du moins sous plusieurs rapports. Il y a à 7 lieues d'ici et dans une paroisse un village appelé "le Grand-Gosier," et qui compte une agglomération de 300 habitants ; dès qu'ils ont su dans ce village qu'ils avaient "un prêtre à eux", comme ils disent, ils se sont entendus pour bâtir une chapelle ; ils y ont mis une telle diligence et bonne volonté, que j'ai pu dire la messe dans cette chapelle presque terminée avant mon départ. Qui, Dieu bénira cette bonne volonté.

Vous pouvez déjà, par ce que je viens de vous raconter, vous faire une idée de toute l'île ; c'est la différence du plus au moins pour toutes les campagnes. Depuis plusieurs années les autres paroisses ont des prêtres : il y a un plus grand nombre de baptêmes, de mariages, de communions : tout s'incline vers la religion, et peu-à-peu se soumet à ses commandements. C'est ce qui se fera sans doute ici quand on aura des prêtres. Du reste, je vous le montrerai bientôt : auparavant parlons un peu du pays.

Mon peuple est tout noir, vous le savez ; il y en a un certain nombre qui approchent beaucoup du blanc, mais il n'y a point dans toute l'île de blanc proprement dit. A part cette couleur, vous trouverez partout le français : mêmes formes du corps, même figure, même maintien ; on ne voit point ces nez écrasés, grosses lèvres, gros yeux du nègre, c'est toute la beauté de la race française, toutefois avec plus de vigueur dans les membres, et une taille ordinairement un peu plus élevée. On y remarque surtout le caractère français : vivacité, hardiesse, audace dans le danger, opiniatreté dans la volonté : de là leur goût prononcé à faire des révolutions.

Quand vous voyez un haïtien à cheval, avec une belle selle anglaise, des éperons d'argent, tout au moins de cuivre, un poignard au côté, un revolver en poche, ou un fusil à l'arçon, vous voyez l'homme heureux qui a oublié le monde entier ; il fera caracoler son cheval, grimper les rochers, s'amusera au bord des précipices, dans des vallées effrayantes voilà sa vie et quelquefois aussi toute sa fortune. Malheur à celui qui l'attaque ou qui l'arrête, ou à celui qui contredit trop violemment son opinion politique ; de là malheur au pays tout entier dans les jours de révolution. Les femmes sont hardies comme les hommes ; elles vont à cheval comme eux ; et quoique la position que prend une femme nous paraisse fort incommode, vous la voyez piquer le cheval, le faire sauter, galoper, tourner, et arrêter à l'endroit précis où elle veut arriver. En 1868, pendant cette malheureuse guerre civile de Salnave qui a duré 18 mois, qui a détruit les 3/5 des plantations de l'île, incendié une partie des villes et de nombreux villages, fait périr près de 100 mille personnes, les femmes se sont montrées audacieuses et ardentes comme les hommes ; elles ne combattirent pas, mais elles soutenaient leurs maris et leurs fils dans le parti politique qu'elles avaient embrassé. Dans le siège des Cayes, ville située à 15 lieues à l'ouest de Jacmel et qui a 10 à 12.000 habitants, la place était bombardée depuis 16 jours, et souffrait la faim depuis plus de 10 jours ; on entend dire que le général Lisse qui la défendait contre les troupes de Salnave, parle de se rendre ; les femmes vont le supplier de n'en rien faire ; et une femme de ma connaissance, qui avait été blessée à la jambe par un éclat d'obus, se fait porter chez le général pour le supplier de combattre jusqu'à la fin. — En temps de guerre tous les hommes sont soldats ; en temps de paix, ils aiment à passer des revues, à faire l'exercice, à parader. C'est grace à cette manie, que j'avais le 1er dimanche de chaque mois le spectacle de leurs exercices militaires au complet. D'abord, le samedi soir, avant la nuit, 4 tambours annoncent longuement la grande affaire du lendemain ; à 10 h., et à minuit ils roulent encore, alors que tout le monde depuis plusieurs heures, suffisamment instruit,

ne voudrait plus que du silence – Au moment de l'exercice, il y a environ 150 hommes, y compris 5 généraux et une dizaine de colonels : je reconnaissais facilement cet état-major; car il n'y a que ceux-ci qui doivent paraître à cheval dans ces exercices – et je voyais ordinairement 15 cavaliers · Pour les capitaines et autres officiers, ils étaient sans-doute fort nombreux, mais je ne pouvais les distinguer du reste de la troupe – Dans les grilles les exercices sont à peu près la même chose, avec cette grave différence toutefois qu'il y a beaucoup plus de généraux et moins de soldats – j'ai vu à Port-au-Prince un défilé de l'état-major général de la République, le Président en tête; il y avait, outre leurs excellences les Ministres, 16 généraux et 30 soldats – Tous les généraux étaient en uniforme et vêtus au complet; car il n'y a que les soldats et les sous-officiers qui aient droit d'aller nu-pieds. Mais sous ces guenilles quel orgueil national est caché ! L'instinct indépendant, indocile, sauvage même qu'ils avaient en temps de Toussaint Louverture, ils l'ont tel aujourd'hui; Et cette guerre affreuse de représailles qu'ils ont faite aux français de 1790 à 1802, ils sont tout disposés à la recommencer contre une nation quelconque qui les menacerait d'envahissement.

Je vous ai donné le seul côté brillant de la République: tous les autres aspects sont pénibles à voir. En dehors de ces parades militaires, ils ont pour le travail toute l'aversion que l'on trouve ordinairement chez les indigènes de la zône torride. L'administration intérieure est restée à l'état d'enfance, comme leurs industries, comme leurs cultures. Depuis 80 ans, il n'y a jamais eu de cantonnier dans l'île, pas plus pour entretenir les rues des villes que pour faire des chemins dans les montagnes – Port-au-Prince, cette ville de 25 mille habitants, situé dans une position si remarquable, et que les Français avaient faite si belle, Port-au-Prince a des rues très-larges, tirées au cordeau; on trouve encore çà et là quelques restes de trottoirs, de pavés, qui datent du siècle passé, et que le temps n'a pas encore complétement détruits; mais nulle part vous ne trouverez 25 mètres de rues carrossables. Souvent le milieu de ces rues est occupé par les décombres des maisons, les balayures, et autres choses de ce genre; on marche des deux côtés de la rue, à pied ou à cheval; et toutes les femmes tant les riches que celles du peuple, avec leurs robes d'1 mètre plus longues que leurs corps, balaient de leur mieux ces sentiers, entraînant avec elles ce qui n'est pas trop pesant. Les pluies torrentielles, fréquentes dans tout ce pays, emportent le reste. Je n'ai vu nulle part dans l'île trace de voitures ou de charette, sauf à la capitale où les riches tiennent à avoir une voiture, non pour s'en servir mais pour la regarder.

Les autres villes sont organisées comme celle-ci; encore souvent les rues, comme à Jacmel, sont-elles presqu'impraticables pour les piétons. Mais c'est dans les montagnes que sont les effrayants sentiers : je les ai connus dès le commencement – je veux vous raconter mon premier voyage – Pour me rendre de Port-au-Prince à Jacmel, j'ai voulu faire le chemin par terre, en compagnie de Mr le Curé de

jacmel et de trois autres personnes : or, il y a 25 lieues de chemin, trois montagnes à traverser, et 2 rivières à passer. Le premier jour, partis avant le lever du soleil, après avoir fait 10 lieues le long de la mer, nous sommes arrivés au pied de la principale montagne, haute de 1500 mètres, appelée « le gros morne » ; nous voulions aller coucher au sommet - Après avoir dîné chez un général de division, le seul cabaretier du village, nous commençons à grimper à trois heures de l'après midi. Nous n'avions que 4 lieues et demie à faire, mais quel chemin ! Il fallait le plus souvent se coucher sur son cheval, le tenir fortement à la crinière, et le laisser agir seul - Quelquefois, effrayé à la vue du rocher qu'il fallait grimper, des précipices qui s'ouvraient des deux côtés, je me couchais en avant, je fermais les yeux, et laissais au cheval le soin de me conduire. Heureusement cette petite bête était très courageuse et avait le pied solide : un seul faux-pas de la monture nous précipitait, et c'en était fait des deux : c'est arrivé à d'autres - Nous n'eûmes à regretter qu'un petit accident qui, du reste, n'eut pas de conséquence ; et à 8 heures du soir, nous mettions pied à terre, et nous nous installions dans une petite cabane au sommet du mont - quoiqu'il fût nuit depuis longtemps, un beau clair de lune nous a permis de jouir un peu du point de vue que l'on a de ce lieu élevé, et que tous, étrangers comme habitants s'accordent à dire admirable... : Il s'étend sur toute la baie au fond de laquelle est Port-au Prince ; sur la côte opposée on découvre les nombreux villages, plusieurs petites villes, la capitale, les montagnes du Nord de l'île ; sur notre côté nous voyions notre montagne par le chemin que nous avions fait, qui descendait en mamelons, au nombre d'une soixantaine comme un gigantesque escalier jusqu'à la ville de Léogane, au bord de la mer.

Le lendemain il fallait descendre, et ce fut une grave affaire - D'abord nos chevaux, pendant 4 heures firent la mauvaise humeur ; il fallait encore se coucher bien souvent, mais cette fois en arrière, et se tenir comme on pouvait, pour ne pas descendre plus vite que le cheval - N'ayant point fait vœu de bravoure pour toute circonstance, j'ai descendu à pied les passages les plus difficiles ; et nous avons atteint la fin de la seconde montagne à midi. Nous n'avions plus qu'à longer deux rivières, tantôt l'une, tantôt l'autre ; c'est-à-dire que nous les avons traversées 76 fois ; - et ne croyez pas que ce soit sur des ponts ; car dans toute la république il n'y en a pas un seul, pas même dans la capitale - Nous passions à gué ; et pour moi chétif cavalier, qui avais une petite monture, je me suis mouillé les pieds au moins à 40 passages. Mais en arrivant à jacmel, le même soir, j'ai retrouvé le P. Bégin, et me suis facilement reposé dans son agréable compagnie - Toutefois nous fîmes ce soir-là de singulières réflexions sur nos pays, notre situation, le travail que nous avions devant nous, le voyage que je venais de faire, prélude de tant d'autres - Et l'on m'avait dit « vous avez le P. Bégin et vous les montagnes les plus sauvages de l'île ! ».

Je ne vous parlerai point de nos montagnes ; je n'en finirais pas - qu'il me suffise de vous raconter ce fait = Il y a 18 mois, un Père du

St Cœur de Marie avait visité Saltrou, et s'en retournait vers Port-au-Prince par nos montagnes. Arrivé à un sommet de 2200 mètres, à 5 ou 6 lieues d'ici il devait passer par un chemin taillé dans le flanc d'un rocher, de sorte qu'il avait à sa gauche et le touchant presque du coude, le rocher nu, taillé à pic, s'élevant encore à plus de 200 mètres au-dessus de lui; et à sa droite, à 2 mètres de lui le précipice – Le cheval fit un faux-pas et le Père qui était sur ses gardes quitta lestement l'étrier; mais il est entraîné et roule avec son cheval; s'étant accroché à quelque racine, il se sauva tandis que l'animal continua à rouler et disparut pour toujours – Le P. Bégin a fait plus de voyages que moi; mais en habile cavalier il a évité les chutes qui me sont arrivées.

Vous pensez sans-doute que, placé à 8 lieues du P. Bégin, nous pouvions facilement nous visiter par mer. Il est vrai que nous en avions tous les deux grand besoin, car jusqu'au jour où nous avons reçu en 6 lignes l'avis de notre départ, nous n'avions rien connu de la Compagnie, de la France, du monde. Nous vivions un peu à la façon du pays; nous nous sommes vus le plus souvent possible – Mais il est bon de vous donner une idée de ce mode de voyager – Je m'embarque dans un canot pêcheur à une voile, à 9h. du soir, ou 10h. au minuit, selon que mes canotiers sont disposés ou que la brise de terre s'annonce pour enfler la voile, et nous longeons la côte; ici on ne s'embarque jamais le jour –. S'il y a du vent on marche; s'il y en a trop, on plie la voile et on va à la dérive; s'il n'y en a point, on reste là. Vous penserez que le canot étant tout petit, on pourrait ramer? Non, car cela fatigue –; les canotiers le feront un moment, et vous diront « Père, nous pas avoir habitude, nous fatigués », et ils s'endorment – quelque raison qui vous oblige d'arriver, ils ne ramerons pas. Ainsi je suis parti un soir à 10 heures, et suis arrivé chez le P. Bégin à 11 heures du matin avec un soleil de plomb et 12 heures de mal de mer.

La culture se ressent comme tout le reste, de l'incurie de l'Etat et de la paresse des habitants. Ce sol si riche, que l'on appelait autrefois « le Paradis des Français », que l'on nomme encore « la reine des îles », tout à cause de la fertilité de la terre et de la salubrité de l'air quoique le soleil soit très ardent que de la magnificence de ses montagnes et de ses sites, ce beau sol n'est cultivé par le plus grand nombre qu'autant qu'il faut pour vivre et pour fournir au luxe et aux caprices de la famille – La principale culture consiste dans le café, car de toutes les plantes c'est celle qui demande le moins de travail = on pourrait en récolter 20 fois davantage – On cultive un peu la banane, le coton, la canne à sucre, le cacao; il y a aussi beaucoup de bois de campêche, et du bois d'acajou le plus beau; mais on en exploite peu, car cela demande beaucoup de travail – Aussi, sauf les commerçants, ils sont généralement pauvres, et peu susceptibles de progresser en aucune chose.

Ils aiment les Français plus que tous les autres étrangers, ils les reçoivent et les honorent; mais ils ne veulent personne pour cultiver ou habiter avec eux – Aux noirs seuls appartient la terre,

et le droit de bâtir ou de jouir de ce qu'ils ont bâti - Et quoique les Prêtres, et les religieuses, tous français soient agrées par le Gouvernement et tant aimés du peuple, aucun de ceux-là, non plus que les blancs qui font le commerce dans les villes ne peut posséder un pouce de terre ni une pierre de maison: c'est une constitution fondamentale de l'Etat; les étrangers ne peuvent que louer la terre ou les maisons - Voyez plutôt -

Mgr Guillaux a bâti à Port-au-Prince, avec ses propres ressources et quelques aumônes, un petit Séminaire, sans que le Gouvernement fournisse aucun secours - Tout étant terminé, au mois de Mars dernier, le conseil des Ministres a déclaré le Petit-Séminaire propriété de l'Etat.

Il y a dans ce fait bien autre chose que le respect de la constitution: ce qui se montre, et du reste aucun des employés ne le cache, c'est ce qui se montre, c'est l'hostilité contre la religion - Le Concordat de 1861 passé entre le Souverain-Pontife et le Président Geffrard veut des Evêques, des prêtres, le culte catholique; de plus toutes les campagnes en réclament, il faut bien que l'Etat en passe par là; mais ils ne cachent point leur mauvais vouloir - A part le Président actuel qui veut passer pour un homme tranquille, tous les fonctionnaires hauts et bas sont ennemis de l'archevêque. Le lycée de Port-au-Prince, et les 35 écoles laïques de cette ville, comme celles des autres villes sont sur le pied officiel de l'irréligion - Plusieurs professeurs, à la capitale, sont publiquement adultères, concubinaires. Pourtant ce ne sont pas là les sentiments du peuple: ce qui le montre, c'est l'affluence des enfants aux écoles des frères, et des sœurs. Le Supérieur principal des Frères me disait « nous sommes tellement limités et entravés que j'ai dû refuser trois fois autant d'enfants que nous en avons » - Or il y en avait au moins 200 - Il en est ainsi partout. Cela montre combien ce pauvre peuple est tyrannisé par ses chefs, et quel besoin il ressent de la religion! vous le verrez bientôt: mais auparavant il faut que vous vous rendiez compte des efforts du démon contr'eux -

Tous les Messieurs qui sont instruits ont fait leur éducation et l'apprentissage de l'impiété dans les lycées de Bordeaux et du Hâvre; ils protègent de tout leur pouvoir et de leur argent le Protestantisme qui a fait, depuis 30 ans de grands ravages dans les villes; ils constituent en société de bienfaisance et de civilisation la franc-maçonnerie et cette secte s'étend jusque dans nos bourgades irriguées. Ils reçoivent de France un très-grand nombre de journaux, ce sont les plus impies et les plus obscènes - C'est par ces lectures que ces pauvres gens nourrissent en eux la haine de la religion, et font ouvertement le plus de mal qu'ils peuvent. Il en est de même dans toutes les villes: il ne faut pas s'étonner alors, avec de pareilles doctrines que la révolution gronde toujours, que l'esprit de destruction les porte le plus souvent à l'incendie, que la propriété soit sans cesse menacée -

Monseigneur l'Archevêque lutte contre ce grand mal avec tout son talent, toute la force de sa volonté et de sa sainteté - C'est pour le combattre plus efficacement qu'il a voulu former une école normale catholique, afin de fournir de bons professeurs aux écoles primaires-

Monseigneur comptait sur nous, disait-il, pour le soutenir ; et depuis notre arrivée, notre Frère Rousseau tenait cette école, et avait parmi ses élèves un Lieutenant d'infanterie, et deux officiers du génie. Mgr n'a encore pour sa grande île, et 1 million d'habitants que 70 prêtres, 12 Frères des Ecoles et 15 Sœurs.

L'histoire des jésuites est bien connue dans ce pays là ; mais l'histoire telle que la font Eugène Sue, de la Bédollière, et consorts ; notre nom n'est donc pas en honneur. Mgr demandait un jour à une Dame dévote, qui avait ses entrées libres à l'archevêché « Savez-vous ce que c'est qu'un jésuite ?» Elle réfléchit et répond enfin « Mgr, moi pas connaître bien, m'est avis pourtant que ça n'est pas bon monde ». Voilà pour les dévotes = C'est modeste.

On ne se contente pas à Port-au-Prince de recevoir les journaux étrangers : on en fait aussi : La capitale a son moniteur = on ne se prive de rien- ; il y a un autre journal radical dont je ne sais plus le nom. Après l'arrivée du P. Bégin et du P. Rousseau, quoiqu'ils aient fait pour cacher leur titre, on connut qu'ils étaient jésuites - J'arrivais 8 jours après, juste à temps pour recevoir un curieux article de ce petit journal radical : Il commençait ainsi « un bruit circule, et qui malheureusement est trop fondé, c'est que les Jésuites ont osé mettre le pied dans notre ville ..... que fait donc l'archevêque ? etc ..... » On ne manqua pas de me servir officieusement cet article le jour même de sa naissance - Je me contentai de répondre « si l'on n'écrit sur nous que des choses aussi mal dites que celle là, croyez bien que nous ne nous en inquiéterons point ». Ensuite on apprit qu'au lieu de soulever le peuple et d'accaparer le commerce et la fortune publique, nous étions allés évangéliser le Marigot et Saltrou, on se tut, et le journal aussi-. Les savants de nos bourgades avaient sur les Jésuites des notions aussi relevées que les savants des villes : nous gardâmes donc longtemps le secret de notre état religieux. Mais quand nous eûmes gagné toute la confiance de nos paroissiens, peu de temps avant notre départ, nous fîmes notre déclaration - Je dis cela la 1ère fois en présence du juge de paix, et du maître d'école de ma paroisse ; leur étonnement fut si naïf et si complet que je ne pus m'empêcher de rire - Mais les jésuites leur préparaient encore une surprise - Le Dimanche qui précéda notre départ, le P. Bégin, et moi nous avons dit à l'Eglise « qu'en notre qualité de missionnaires, les vaisseaux français nous recevraient par charité pour nous reconduire en France ; en conséquence nous n'avions pas besoin d'argent ; - de plus nous donnions nos chevaux et tout leur équipement pour acheter des ornements et des vases sacrés à nos Eglises ». Pendant ce temps là Mgr l'archevêque était en instance auprès du ministre des cultes, grand chef de la loge, pour nous faire avoir la somme de 500 francs, accordée par l'état comme indemnité de voyage à tout prêtre français venant travailler dans Haïti, et qu'il ne pouvait l'obtenir ; nous avons écrit à Mgr pour lui dire ce que nous venions de faire, et pour le prier d'avertir le ministre que nous ne demandions rien -

Maintenant que vous connaissez à-peu-près le peuple haïtien, je veux vous montrer, comme je l'ai promis, combien ce peuple a besoin de la religion, et quelle gloire il rendrait à Dieu, s'il

avait des Prêtres -

Il est vrai que nos commencements ont été bien humbles, vous le voyez d'après ce que je vous ai dit déjà. Nous avons passé les 3 ou 4 premières semaines en expectative - Il venait peu de monde à la Messe le Dimanche ; il y avait peu de confessions et de Communions -. Le Carême venu, nous voulions chaque soir réunir le peuple à l'Eglise pour faire la prière en commun, et plusieurs fois la semaine, ajouter à la prière, une instruction - . N'étant habitués à se rendre à l'Eglise que pour entendre la Messe 4 ou 5 fois par an, mes paroissiens ne comprirent point du tout l'importance de venir ainsi m'écouter tous les soirs - Comme je n'avais point de sacristain, je sonnais la cloche, et j'attendais ; et les 4 premiers jours il venait 2 . 3 personnes De plus, ne s'étant jamais occupés des heures et autres divisions de temps de la journée, ils brouillaient tous ces termes, et entendaient 8 heures du matin, comme 10 heures, comme 4h. du soir.- Aussi, une heure étant fixée, ils venaient avant ou après, quand ils étaient prêts, sans s'inquiéter le moins du monde de la cloche ou de savoir si le temps était venu. C'est pour cela que j'ai eu des personnes qui à 10h. ; à midi, après-midi venaient à la Messe qui se disait à 8h. 1/2, et était annoncée par trois sons de cloche à 1/2 heure d'intervalle.

Il en était de même du catéchisme ; j'ai pu réunir une fois 50 enfants ; ensuite j'avais beau avertir, annoncer, sonner, rien ne venait ; il me fallait envoyer chercher chaque enfant, jusque chez le maître d'école - Nous ne pouvions que prendre patience, et nous efforcer de les apprivoiser.

Comme nous leur répétions sous toutes les formes et souvent que nous étions tout le jour à leur disposition, ils s'enhardirent à venir nous voir, non-seulement les habitants du bourg, mais encore ceux des campagnes ; et nous leur rendions volontiers visite. On ne parlait avec admiration du Père curé de Marigot : après m'avoir rapporté ses paroles, ses œuvres, on ajoutait ce qui, à leurs yeux surpassait toute qualité « il est toujours disposé à nous écouter, et jamais il ne paraît s'ennuyer avec nous !! - La confiance vint donc - Il y avait dans le bourg 6 personnes riches, qui ne paraissaient à l'église que très-bien vêtues, avec robes traînantes plus longues que les autres - Ces personnes étant d'un cœur bien droit, et étant déjà instruites de la religion, il fut facile de les gagner, de les faire venir régulièrement aux offices ; elles en vinrent même à assister tous les jours à la Messe et à l'office du soir - Par leur influence les autres vinrent ; et à partir du 2e Dimanche de carême, leur nombre augmenta chaque jour, tellement qu'au temps de la Semaine - Ste, pour la prière du soir, les hommes devaient se tenir autour de l'Eglise, les femmes occupant tout l'intérieur.

En commençant, je n'avais que 6 Communions par Dimanches : c'était bien peu, mais l'instruction n'avait pas été plus avant dans la Masse - Pour leur donner le goût de la Ste Eucharistie, je voulus faire chaque Dimanche matin, et les jours de la semaine où il y avait plusieurs communions, la préparation à la Ste Communion et l'action de grâces - car j'avais pris dès le Dimanche avant le Carême garder le St. Sacrement dans le tabernacle - Ce moyen réussit très bien : dès le 3e Dimanche de Carême il se présentait plus de monde que la prudence ne me permettait d'en recevoir - Chaque Dimanche à 6h. 1/2 du matin

d'Eglise se remplissait pour entendre parler de la Ste Eucharistie, pour chanter des cantiques, et recevoir, ou voir donner la Ste Communion - Comme ils ne sont jamais pressés, nous passions près d'1 heure à l'Eglise; et quand nous avions fini, au lieu de s'en aller déjeuner, comme je les y invitais, ils restaient à leurs places, attendant la Grand Messe - Ils prirent goût; aucune fatigue, aucun dérangement ne leur coûta plus pour venir se confesser et recevoir la Ste Communion: il y en avait en effet plusieurs parmi eux en qui N.S. s'était préparé une demeure toute spéciale - Le P. Bégin, de son côté avait plus d'ouvrage encore pour les confessions - Il me racontait un jour qu'une personne déjà agée venait un Dimanche matin de 3 lieues, à pied pour se confesser et recevoir la Ste Communion qu'on ne pouvait lui donner avant 11h Etonné d'un tel courage, le Père lui disait un peu plus tard « vous recevez donc un grand bonheur en communiant ?» - Elle répondait: « oui, Père, le Bon Dieu fait tant de bien à mon cœur que si je pouvais, je viendrais le recevoir tous les jours ?» - Il se passait donc de belles choses dans ces cœurs là - - Mais pour Pâques, nous voulions faire une fête solennelle de Première-Communion il fallait bien nous hâter, et consacrer le travail entrepris; nous savions depuis la semaine de la passion que nous devions partir aussitôt après la fête. Plusieurs enfants avaient appris au catéchisme les prières et ce qui était nécessaire pour communier; un certain nombre de grandes personnes s'étaient jointes à eux pour faire cette préparation - Dans la Semaine - Ste le travail devint plus fort, les confessions étaient nombreuses; et le temps que je ne prenais pas à l'Eglise catéchismes, conférences, confessions, il fallait le passer à la maison à recevoir et écouter les uns et les autres. Un grand nombre, plus d'une centaine venaient de très-loin, parfois 12 lieues, 15 lieues, et plus; ils voulaient passer toute la semaine auprès de l'Eglise, jusqu'après la fête; ils faisaient provision de prières pour long-temps, ils se ménageaient tous les jours une occasion de voir le Père - De plus, ceux qui devaient faire la 1ère Communion, au nombre de 45, dont 17 enfants et 28 grandes personnes, voulaient faire une retraite de trois jours comme préparation - Je ne pouvais entreprendre tout de travail du même coup: Dieu m'envoya un précieux secours - La jeune Dame du Maître d'école se préparait à sa 1ère Communion; comme elle était très influente tant à cause de sa famille qui est la première de tout le pays, qu'à cause de ses remarquables qualités personnelles, elle se chargea d'organiser la retraite - Elle loge dans sa propre maison et confie à la garde de son mari les 10 petits garçons et 8 hommes de la retraite, et s'en va avec 7 petites filles et 19 femmes loger dans une autre maison qu'elle a louée pour cela - . Sous sa conduite, tous hommes et femmes, venaient à l'Eglise, aux heures marquées pour les instructions, et aux offices, toujours en rang, en silence, récitant le chapelet, et s'en retournaient de même - Ainsi se passèrent les trois jours du jeudi, vendredi, Samedi, Stes La fête de Pâques était donc bien préparée. Les autres personnes riches dont j'ai parlé s'étaient chargées d'orner l'Eglise à leurs frais - Elles avaient déjà fait de belles choses pour le reposoir du jeudi St; mais pour le jour de la grande fête les murs intérieurs de la pauvre Eglise avaient disparu, ainsi que la charpente, la toiture sous les tapisseries, et les draperies de laine teintes aux vives couleurs, sous les tentures de mousselines, de soies, de dentelles; l'autel surtout était richement orné - quand l'heure de la Messe fut arrivée, on alla chercher en procession les Communiants jusqu'au bas du bourg, à plus de

600 mètres de l'Eglise - La procession passa par les deux principales rues pour se rendre à l'Eglise, en chantant le ps.e Laudate pueri Dominum ¶, et des cantiques. Sur le parcours les habitants avaient approprié les chemins, orné leurs maisons de feuillage, de tentures, et de rubans de toutes couleurs - La Messe fut longue, quand vint le temps de la Communion bien des larmes coulèrent; pour les uns c'était de bonheur; pour un grand nombre c'était de regret de ne pouvoir faire partie de cette fête -: car hélas les uns avaient refusé; d'autres n'avaient pas été admis, empêchés qu'ils étaient par une union illégitime - Aussi dans le même jour, je recevais un grand nombre de noms de ceux qui voulaient se préparer pour la prochaine grande fête: parmi ceux-là était presque toute la famille de la jeune Dame, son mari en tête - Dès le mercredi suivant, 8 hommes et 8 femmes devaient recevoir à la fois les deux sacrements de mariage et de 1ère Communion - Et un grand nombre d'autres mariages s'annonçaient pour les 2 ou 3 mois suivants - Le soir, on fit la rénovation des promesses du baptême, et je donnai le Scapulaire à 160 personnes environ - Dieu avait donc profondément remué les âmes - Ce qui le montre encore, c'est la visite que je reçus le même jour - Ils vinrent tous au soir, hommes, femmes, enfants, la Dame-Directrice en tête, me demander à renouveler la Communion dès le lendemain - « Père, nous si heureux aujourd'hui, c'est le bon Dieu qui nous a rendus heureux comme cela: c'est donc qu'il se plaît bien dans nos coeurs ¶; à des paroles si belles, il n'était guère possible de répondre négativement - Tous voulaient communier, et je ne pouvais en conscience les admettre tous pour le lendemain: du moins je le croyais - après quelques réflexion, je leur promis de recevoir le Dimanche suivant tous ceux qui pourraient revenir. Aussitôt leur parti fut pris; à part 4, retenus chez eux pour des affaires de commerce, ils se décidèrent à passer cette semaine encore à l'Eglise, afin d'avoir la Messe chaque jour, la prière, le catéchisme, et par là préparer la seconde Communion - Le samedi suivant, aucun ne manqua à la confession: et quelle confession firent-ils après une semaine pareille de prières? Quel fut mon étonnement surtout, quand je vis arriver à l'Eglise un pauvre vieillard paralytique, tout cassé, tout perclus, qui revenait de plus de 2 lieues pour se confesser. Le jour de Pâques, il avait fait sa 1ère Communion, et s'en était retourné le lendemain - Il me dit « Père vous partir dans 8 jours, et moi mourir bientôt, il faut profiter du moment, et faire provision de courage jusqu'au jour de ma mort ¶. Il montrait encore celui-là qu'il avait compris son bonheur. Ainsi le Dimanche de la quasimodo, il y avait encore 100 Communions, en comprenant 50 personnes qui devenaient depuis 3 semaines des habitués de chaque Dimanche.

Nous n'avions plus que quelques jours à passer avec eux: ils le savaient, et ils en éprouvaient une grande peine - Il serait inutile de vous raconter comment ils profitèrent de ces derniers jours, non plus que les scènes de notre départ - En terminant leurs adieux, ils ne manquaient pas d'ajouter ce qui devait, croyaient-ils me toucher davantage - « nous souhaitons toute sorte de prospérité à vos parents et à vos supérieurs qui vous rappellent, il faut qu'ils prient pour nous - ¶ Je suis parti une nuit en canot pour aller rejoindre le P. Bégin - Et du Marigot, une nombreuse cavalcade composée de tous les notables allait reconduire leur Pasteur jusqu'à moitié-chemin de Jacmel - Là eut lieu la dernière séparation; et nous donnâmes à ces bons peuples une dernière bénédiction - .

Supplément au N° 3.

1874.

Chine. Kiang-Nan.

Lettre du F. Constant Cerrien à ses frères.

Zi-Ka-Wei, le 31 Juillet 1874.

P. C.

Mes bien chers frères,

Dans ma dernière lettre, je vous promettais quelques détails sur notre expédition de vacances; je viens aujourd'hui dégager ma parole. Or donc, oyez le récit de notre voyage à Ou-Si.

Aux portes mêmes de Zi-Ka-Wei, nous attendent deux barques; une grande et belle barque mandarinale, et un humble bateau de pêcheurs. La première vous est déjà connue; c'est la même qui nous transportait aux vacances du 1er de l'an Chinois; nous la devons à la générosité du frère de deux Pères de Zi-Ka-Wei. Elle est montée par 6 hommes, tous chrétiens, commandés par un jeune homme vif, alerte, et joyeux. La 2me de nos embarcations est une de ces mille petites barques qui vivent du transport des voyageurs et des marchandises; elle porte à son bord un jeune ménage, une petite fille de 2 à 3 ans, plus un aide-batelier qu'on s'est adjoint vu la longueur et les difficultés de l'expédition. — Passons maintenant au personel des voyageurs. Pour la circonstance, on a réuni le Noviciat et le Scholasticat. Le P. Maitre est déclaré Supérieur général pendant le voyage; notre aimable bidelle, le P. Chevalier, sera son ministre, et les novices et les scholastiques compteront au seul titre de dirigés et de voyageurs.

Le dimanche 5 Juill. à 5 h. 1/4 du soir, nous quittions notre cher Zi-Ka-Wei, 14 fauteuils en rotin, disposés symétriquement dans la grande barque reçurent nos 14 personnes. Des adieux touchants s'échangent entre ceux qui restent au logis et ceux qui partent; le tam-tam fait entendre sa voix retentissante; nos hommes sont aux rames, on lève l'ancre; bref, nous sommes partis. Pendant la journée la chaleur a été grande; d'autres journées semblables pourront se rencontrer; on souffrira donc un peu; mais le profit résultant d'un voyage à travers nos chrétientés, compensera les petites misères de l'expédition. En avant donc, le cœur joyeux!

Nous voyagerons toute la nuit. La fraîcheur a remplacé l'air embrasé du jour; on respire à pleins poumons. Quel bonheur! Mais la nuit paraît longue; chacun se tourne et se retourne sur son siège; on voudrait dormir, mais impossible. Pourquoi? Demandez-le aux moustiques, ces horribles bêtes altérées de sang. Ils se précipitent dans notre barque par tribord et par babord, nous font entendre leur musique infernale, nous attaquent, nous harcèlent de tous les côtés à la fois. Défiez-vous de ce petit animal, un des plus grands fléaux de la création. Le moustique, est-il besoin de le dire, est non seulement le plus cruel, mais le plus lâche des animaux. Cruel, il ne se nourrit que de sang. Lâche, il se garde bien de vous attaquer de front; il craint la résistance; aussi tourne-t-il la position, pénètre sous vos fauteuils percés à jour, choisit la position favorable, pique, se gorge de carnage et disparaît.

Comme le sommeil fuyait nos paupières alourdies, quelques uns parmi nous essayèrent de charmer nos douleurs par des récits héroïco-comiques, des histoires du bon vieux temps, voire même des chants joyeux et variés. Qui ferma l'œil? Je ne sais. Bien sûr, ce ne fut pas moi. A 1 h. ½ du matin, je pris la résolution de fuir les moustiques, les historiens et les chants, et m'arrachant à mon fauteuil ensanglanté, je passai sur le devant de la barque. La nuit était magnifique; nous glissions lentement et sans bruit entre des plaines couvertes de riz en herbe; partout la verdure, le repos, la tranquillité. C'est le moment pour moi de faire la méditation; au milieu de ce calme de la nature, l'âme s'élève plus facilement vers Dieu. A l'aube du jour, nos bateliers descendent à terre pour nous hâler; j'en profite pour me dégourdir un peu les jambes. Je trouble dans son repos un faisan qui s'envole à tire-d'aile; c'est le seul incident qui signale ma promenade matinale.

Lundi, 6 juill. A 6 h. ½ nous arrivons à la chrétienté de Ba-Lai-Dio. C'est un des meilleurs centres du P. Palâtre. Les gens y sont simples, dévoués et solides chrétiens. C'est ici qu'eut lieu la guérison, la conversion et la mort édifiante de cette possédée dont vous avez pu lire le récit attachant dans les annales de la propagation de la Foi. A Ba-Lai-Dio, les Pères disent la messe; puis déjeuner. Chacun peut alors chercher un peu de repos; nos bateliers surtout en ont grand besoin, après 12 heures de travail. J'ai beau faire, le sommeil fuit mes paupières. Donc à la nuit prochne:

Nous dînons encore au même lieu; puis, tout le monde en barque, et en avant. Grâce à Dieu, le vent est favorable; on tend la voile: nos hommes se reposent et nous voguons avec une rapidité de près de 3 nœuds à l'heure. Nous arriverons de bonne heure à Tsen-hou!

Oui, mais comptez sans les contre-temps.. Notre gouvernail touche et se brise; il faut arrêter près d'un gros village, appeler le charpentier et attendre qu'il soit réparé. Comme toujours, en pareille circonstance, nous sommes entourés. C'est à qui verra le mieux. Il y a là des païens en grand nombre, et aussi plusieurs barques de pêcheurs chrétiens. Ils nous vendent des crevettes, de délicieuses crevettes qui seront l'honneur du souper... mais dont hélas! je ne goûterai pas. Notre malheur est réparé! En route: Omisère de l'humanité! Cha migraine, qui m'avait quitté depuis deux mois, se présente, et malgré mes résistances, s'installe de force chez moi. En pareille circonstance, un fauteuil ne vous suffit pas, il vous faut au moins une planche pour vous étendre tout de votre long. Cha planche, et mieux une natte, est là tout à point. La petite barque qui porte nos provisions a son avant libre; j'y passe, j'y trouve une natte et je m'y étends. Force me fut de rendre le capital et intérêt de mon déjeûner et de mon dîner du jour; mais ce n'était pas pour la première fois que semblable chose m'arrivait, et ce ne sera pas la dernière: *asneta vilescunt*. Vers 5 h. ½, nous entrions dans un grand et beau lac que nous mîmes une ½ h. à traverser: c'est le lac de la montagne Bié (Bié-sai-hou.) De ma couche de douleur, j'entendais mes compagnons chanter l'Ave maris stella, le P. Pittar lancer dans l'espace des sons éclatants de son bugle, et de temps en temps le son harmonieux des cuillers et des fourchettes. Patience! la migraine se passera, et alors !! - De fait à 7 h. ½, j'étais sur pied, au moment où nous touchions le bord opposé du grand lac. Désormais, nous ne sommes plus qu'à petite distance de notre gîte; encore quelques instants,

et nous trouverons un grand et spacieux Com-Sou. Mais de quel côté nous diriger ? *Hæc est difficultas!* La nuit est venue, et nos bateliers ne connaissent pas Vsen-hou. A tout hasard, on se lance dans un canal; un barrage nous arrête; il faut rebrousser chemin. Une seconde tentative, une 3me demeurent infructueuses. Il est 9 h., on s'arrête.... Mais quel bataillon pressé de moustiques, de libellules, de cancrelas, de mouches luisantes, envahit notre barque ! Dans une de nos lanternes, nous comptons jusqu'à 4 espèces diverses de ces charmantes petites bêtes .... Quel coup d'œil, mais aussi quels combats contre ces nouveaux Myrmidons ! Coucherons-nous ici en semblable compagnie ? on le craint, mais on ne le désire pas. Un chien aboie dans les environs; donc le pays est habité. On s'en va à la recherche d'un conducteur; on trouve un homme qui ne peut s'arracher aux douceurs de son lit; mais on argumente, on prie, on supplie, on fait parler l'argument des sapèques; bref, on nous conduit à Vsen-hou. - Nous arrivons en face des portes du Com-Sou, vers minuit. On cogne fortement, on fait résonner bien haut le titre de Zen-vou (Pères spirituels) et bientôt c'est un branle-bas général. Les Vierges réveillées en sursaut, s'agitent s'empressent, et au bout d'une demi-heure, 14 lits recevaient nos pauvres personnes fatiguées, n'en pouvant plus. - Vsen-hou, est, comme je l'ai dit, un beau et vaste Com-Sou. L'église dans le goût chinois, est très-propre, avec des poutres sculptées, des lambris vernissés, et des portes à jour parfaitement travaillées. C'est du Vsen-hou que viennent nos meilleures familles de Vou-Ka-Tou, dont quelques unes jouissent d'une fortune considérable. C'est à leurs frais que s'est élevé ce magnifique Com-Sou. -

Mardi, 17 juill. La nuit nous reposa. Le lendemain, messes et déjeûner. Que de dévouement dans nos vierges, et de délicates attentions dans nos chrétiens ! Après un sommeil si brusquement interrompu, et si fortement abrégé, vierges et administrateurs étaient sur pied avant nous, et nous préparaient un copieux et solide repas. On lui fit généralement honneur. - Après les prières d'usages, nous sommes reconduits à nos barques. A 7h 1/2, on lève l'ancre. Le vent est encore favorable, et la journée s'annonce belle. Cette 3ème étape doit nous conduire à Sou-Vsen (Sou Tcheou), ville de 1er. ordre, ou comme nous disons, Sou.

Dans la journée nous traversons 4 ou 5 lacs; c'est la belle partie du voyage. Ces lacs sont peu profonds, ont une eau admirablement transparente qui vous laisse distinguer les herbes et les coquillages du fond. Assis à l'avant de notre barque, les jambes pendantes, le parasol à la main pour me défendre des rayons d'un soleil trop brûlant, je jouis du beau spectacle qui se déroule sous mes yeux. Ces beaux lacs sont sillonnés de barques de pêcheurs; les bords en sont couverts de roseaux et d'arbustes verdoyants... Le vent nous pousse en avant, nous marchons bien. Parfois le clapotement de la vague contre notre avant, devenant un peu trop fort, remplit d'eau mes souliers. C'est un bain agréable et qui coûte peu. Et puis, il faut si peu de temps pour se sécher ! Tout-à-coup, sentinelle vigilante, je pousse le cri d'alarme... A quelque distance apparait dans l'eau un objet insolite; est-ce un rocher ? est-ce un amas d'herbes marines ? ne serait-ce pas plutôt un malheureux naufragé ? Je lui vois la tête; je distingue son dos... mais illusion de mes yeux abusés ! C'est un fût de colonne brisée... nous virons juste à temps pour ne pas le choquer en passant. Au fond du lac j'aperçois un

quadrilatère en granit, et, au milieu, cette colonne brisée qui m'avait si bien trompé. Que signifie ce monument ? Nos bateliers disent que ce sont les restes d'une ville ensevelie sous les eaux... mais d'autres vestiges il n'en paraît aucun. C'est un mystère qui reste insoluble pour nous. - Plus nous approchons de Sou-tsen-fou, plus les canaux s'élargissent.

Vers 4 h. du soir. Nous touchons enfin aux remparts. Ces murailles sont en bon état, protégées à l'intérieur et à l'extérieur par un double canal qui en fait le tour. mais la fureur des rebelles a passé aussi par là. Ces remparts sont intacts, mais que de ruine à l'intérieur ! Sou-tsen, était autrefois la ville par excellence de la joie et des plaisirs, si bien que les chinois ont ce proverbe : " les immortels ont pour eux le ciel, mais les hommes ont Sou-tsen (en mandarin : Sou-tcheou) sur la terre ", maintenant, cette grande et belle ville est bien tombée de son premier état. - Au Com-sou, belle et spacieuse maison chinoise, nous attend le P. Della Corte, Supérieur de ce District. Nous sommes reçus à bras ouverts... La soirée est belle ; l'atmosphère n'est pas trop chaude, mais il y a manque presque absolu d'air. Par un temps semblable, on souffre plus que par les plus fortes chaleurs. Mais qu'y faire ; patience ; demain peut-être il fera un vent à décorner les bœufs.

Mercredi 8 juill. La nuit a été bonne. A 4h ½, nous sommes sur pied. Après la messe, déjeuner, départ.

Aujourd'hui, l'étape sera longue, mais au bout nous trouverons Ou-Si, le terme de notre expédition. Nous voilà en marche, nous naviguons sous les murs de la ville, et ce n'est qu'au bout de 2 heures que nous laissons derrière nous les dernières maisons des faubourgs. En traversant ces faubourgs, une chose m'a grandement frappé : c'est le nombre considérable des pa-leu qui à droite et à gauche, bordent le canal. Ces pa-leu sont des espèces de portes triomphales en pierres chargées de sculptures et de dessins variés, d'un aspect souvent imposant, qu'on élève le plus ordinairement pour honorer les chastes veuves, qui ont préféré la tristesse du veuvage aux consolations d'un 2me mariage ; ce sont là les héroïnes de la chine païenne : Sou-tsen ville de plaisir, a donc eu des exemples de vertu !

L'un de ces pa-leu surtout m'a frappé par la beauté de la pierre, la richesse des dessins et le fini du travail. On lété, comme Donjon se trouvait l'inscription portant l'inscription : Par ordre de l'empereur. Cet honneur public rendu à la chasteté, est sans doute une des raisons qui fait que nos vierges sont entourées de respect et de vénération. - Au sortir des faubourgs nous pénétrons dans le grand canal impérial qui conduit en droite ligne jusqu'à Péking. Il est, me dit-on, au successeur de Gengis-Khan, Nouk-tsin, le premier Mongol qui régna à Péking. C'est une œuvre admirable, et le canal de Suez ferait triste figure auprès de celui-ci. Des milliers et des milliers de barques le sillonnent en tous sens. Autrefois il était contenu entre deux rives bordées de pierres de granit ; mais maintenant, ces beaux blocs sont tombés au fond du canal... et de loin en loin seulement se soutiennent encore à demi sur leurs vieux pilotis.

Le vent est excellent, et grâce à lui, nous parcourons sans trop de fatigue les 90 à 100 lis qui séparent Sou-tsen de Ou-Si. - De chaque côté du canal s'étendent à perte de vue d'immenses rizières, à chaque instant nous apercevons des travailleurs occupés à monter de l'eau, au moyen de leurs chapelets.

A Ou-Si, comme partout, je suis frappé de l'ép

nouissement qui se fait voir, à notre approche, sur les traits de nos chrétiens. Chaque fois que nous passons auprès d'une barque chrétienne, les petits enfants commencent l'entretien, en criant: kata, kata, (grand-père grand-père) puis les parents en souriant saluent les Pères, leur demandant d'où ils viennent, et où ils vont, premières questions qu'on s'adresse toujours ici.

Pendant toutes ces réflexions philosophico-morales, nous avons avancé. Nous voilà sous les murs de Ou-Si; le grand canal les suit dans la moitié de leur contour. Le Com-You est situé dans les faubourgs; aussi n'entrerons-nous pas dans Ou-Si-Chien.

Nous quittons le canal impérial pour entrer dans un autre canal parallèle qui nous conduit sains et saufs devant la porte de notre maison. Un Père, le premier des trois Pères Yen, nous attendait..

Avant de passer plus avant, un mot du Com-You, de l'église et de nos chrétiens de Ou-Si. Le com-You, est assez grand pour nous loger tous. En face à 5 ou 6 pas, se trouve le canal que nous venons de quitter. Il est large et beau, couvert de milliers de barque qui vont et qui viennent; parallèlement, à quelques centaines de pas, nous avons le grand canal impérial chargé des grandes et lourdes jonques qui font le commerce sur le Yong-blé-Kiang. Comme fond de tableau se déroule une chaine de montagnes, avec les nombreuses crêtes dominées ici par une vieille tour, là par une pagode en ruines. La position vous le voyez est des plus pittoresques. L'Eglise est toute neuve, grande, et vraiment belle. Sa charpente travaillée n'est pas encore vernie, non plus que les piliers, les fenêtres, etc, etc. Mais attendez que l'autel commandé soit placé, que le vernis chinois ait recouvert toutes ces poutres, ces colonnes, etc, et vous aurez un tout remarquable par sa beauté. Les chrétiens sont renommés par leur simplicité et leur ferveur. Maintes fois j'ai entendu dire que Ou-Si était la première de nos chrétientés. Le nombre des fidèles est de 3.000, presque tous pêcheurs, vivant dans leurs barques sur leurs canaux: A peine une ou deux familles dans l'intérieur des murs. Comme il serait difficile à nos chrétiens dispersés un peu de tous les côtés, de venir à Ou-Si tous les dimanches, on les a divisés en Congrégations qui viennent à tour de rôle assister à la messe et à l'instruction du dimanche. Les grandes fêtes solennelles seulement les réunissent tous à la fois.. Ou-Si compte deux écoles; une de garçons établie dans l'intérieur même du Com-You; c'est en même temps un petit pensionnat.... L'autre, de filles est dirigée par des vierges apostoliques... Chaque matin, les deux écoles arrivaient en rang et en silence pour se rendre à la messe, où l'on chantait à qui mieux mieux et avec un magnifique entrain: Le dirai-je chaque fois que j'ai vu passer l'école des filles, j'ai été vivement touché. C'était une modestie qu'on ne rencontre pas dans les meilleurs pensionnats de France... Ces enfants passaient près de nous sans lever les yeux; les mains jointes, elles allaient droit devant elles, trottinant sur leurs petits pieds; la Ste modestie les avait toutes marquées au front. Et cependant notre nombre, nos figures insolites, nos barbes vénérables, tout cela paraissait devoir piquer leur curiosité. Un Père se trouvant presque toujours en permanence à Ou-Si, où y garde le S. Sacrement. C'était encore un spectacle bien beau de voir, à la tombée du jour, ces petites filles venir séparément faire leur visite Notre Seigneur.

Qu'il fait bon voir, au milieu d'un pays idolâtre, de ces âmes qui connaissent, aiment et honorent si bien Notre Divin Maître : Puisse le nombre de nos chrétiens de Ou-Si s'accroître de plus en plus ; Daigne Notre Seigneur, dont la croix est aperçue par des milliers et des milliers d'infidèles dont les barques sillonnent le canal, les appeler en grand nombre à la connaissance de notre sainte Religion.

Jeudi 9 Juill... La première nuit passée à Ou-Si a été excellente... La matinée se passe à la maison. Le soir, à 3h., nous montons en barque pour aller visiter une pagode sur le flanc de la montagne. La pagode a été l'occasion d'un pèlerinage ; le pèlerinage a fait accourir les marchands... et enfin de compte, s'est établi un village, qu'on pourrait appeler village Bouddhique, car on ne voit que boutiques d'objets superstitieux, magasins de diables, et de diablotins.

La position a paru favorable aux habitants de la ville, car on ne voit de tout côté que des Ose-tang, c'est-à-dire des monuments appartenant collectivement à la même famille... C'est là que l'on traite les affaires générales qui regardent la parenté, que l'on conserve les tablettes des ancêtres, les registres où l'on inscrit les noms des nouveaux nés, et qu'à certaines époques on fait des repas communs et des sacrifices superstitieux. - La pagode n'est point un bâtiment isolé, mais un ensemble de bâtiments dispersés sur les flancs de la montagne, défiant toute description. Disons ce qui paraît le plus digne d'intérêt. Avant toute chose, nous cherchons dans ce dédale de pagodes de pagodins et de Ose-tang, une fontaine célèbre, ou plutôt rendue célèbre par l'empereur Khang-ki. Il se promenait dans ces parages, lorsqu'on lui offrit de l'eau d'une source sortant des rochers. Après l'avoir goûtée, sa Majesté impériale, déclara que c'était la seconde eau de la Chine : la première se trouvant dans une certaine île du Kiang. Une inscription fait foi de ce jugement du grand empereur. La source est parfaitement limpide... nous en bûmes, et nous déclarâmes volontiers qu'elle surpassait tout ce que nous avions vu jusqu'ici. L'eau en Chine ne vaut rien généralement ; et l'eau de Khang-ki ne me paraît pas supérieure à celle que nous avons en France. - Rafraîchis, nous continuons notre route.

A la porte d'une salle, nous trouvons sans un abri une large pierre brute... Une inscription vous dit que cette pierre jouit d'une singulière propriété : elle se conforme à la taille de ceux qui se couchent dessus. Pour un enfant, elle s'accourcit ; pour un géant, elle s'allonge. Le fait ne m'ayant pas été prouvé, je me crois en droit d'en douter. A quelques pas de là, nous trouvons une idole Bouddhique toute neuve, couleur chocolat, mais attendant ses couleurs voyantes et ses dorures. Le diable en question a quatre faces, et mille bras. Quel est-il ? je n'en sais rien. - Le laissant en paix, nous dirigeons notre course d'un autre côté ; nous allions franchir une grande porte, lorsqu'on nous la ferme au nez. Nous parlementons ; notre cerbère est sourd. La difficulté de parvenir excite notre curiosité. Nous tâchons de tourner la position ; impossible de pénétrer. Enfin, un ouvrier travaillant de ce côté, croyant voir à notre air que nous étions de braves gens, nous ouvre la fatale porte ; et nous voilà entrés. Nous nous trouvons devant une immense salle, dont le fond garni de gradins, est hérissé de tablettes

mortuaires, portant les noms et qualités des défunts.

A droite et à gauche deux petites salles contiennent d'autres tablettes, plus modestes d'apparence...

Nous sommes devant les tablettes des héros chinois morts dans la dernière guerre contre les rebelles aux longs cheveux. A la place d'honneur se trouvent les tablettes des généraux et des officiers, puis celles des autres victimes du devoir, par ordre de dignité.

Des trépieds reçoivent l'encens qu'on brûle à ces héros.

Après avoir quitté cette salle, nous montons plus haut encore, et nous arrivons à la vraie pagode, on se voient 3 ou 4 dieux ou déesses enfoncés dans leurs niches, avec des multitudes de cierges brûlant ou devant brûler devant eux. C'est toujours le même type: air béat, pour ne pas dire bestial; gros ventre, mais énorme, oreilles descendant jusqu'aux épaules.

Dans un coin, se trouve un guerrier armé de toutes pièces; des fils de fer tournés en tire-bouchon forment sa barbe. Cambré sur ses jambes, il brandit son sabre d'un air terrible. Est-ce le Dieu de la guerre? Ou n'est-ce pas plutôt le gardien des poissons? je n'en sais rien. — Nous voila sorti de la pagode, nous sommes à peine à moitié de la montagne... et là haut se trouve une autre pagode en ruine, un point de vue magnifique. Irons-nous malgré la chaleur? Oh oui, en avant. Les fatigués se reposeront en chemin. Et nous voilà à grimper. La sueur ruisselle sur nos joues, pénètre et traverse nos robes; mais en avant quand même. Un seul reste en arrière, et s'assied pour attendre notre retour.

Nous sommes au faîte. Sans exagérer, de ma vie, je n'ai vu si beau spectacle. Devant nous s'étend le lac renommé par excellence le grand lac (mesurant 30 lieues de long, et de 15 à 20 de large.

Nous ne le voyons pas en entier; mais ce que nous apercevons est entouré d'une ceinture de montagnes du plus magnifique effet. Au milieu se dressent 4 ou 5 îlots, puis des barques avec voiles déployées glissent sur ses eaux. Que c'est beau! telle est l'exclamation générale. J'ai vu la rade de Hong-Kong, avec son enceinte de rochers; mais, à mon avis, elle n'approche pas de ce que nous avons sous les yeux.

Le P. Pitkar saisit ses crayons, et le voilà traçant un rapide croquis de ce splendide panorama. Le temps malheureusement lui fit défaut pour y donner la dernière main. Le soleil qui baisse à l'horizon nous rappelle au logis. Avant de partir, un coup d'œil à la vieille pagode. Malheureusement, on fait des réparations. Vivant au milieu de ces ruines, nous trouvons un pauvre vieux bonhomme. Il a du thé; nous en prenons une tasse. Les dieux de céans sont dans le plus triste état. Un seul, qui tient un tigre dans la paume de la main, garde un dernier reste de fraîcheur. En revanche, deux ou trois autres sont en construction. Veut-on faire un diable, voilà la manière toute simple dont nos chinois s'y prennent. Dans l'emplacement que doit occuper le susdit diable, ils clouent ensemble 4 ou 5 morceaux de bois, deux pour les jambes, deux pour les bras, un pour la tête. Sur cette charpente ils étendent de la terre glaise mêlée de paille hachée; après une première couche, on en étend une seconde; puis on dessine les traits... on laisse sécher. Et comme dernière opération, on peint et l'on dore, de la sorte, on peut faire sans difficulté des diables de 25 à 30 pieds de haut, dont la tête touche au plafond de la pagode, et qui ne pourront jamais être changés de place. Nous avons tout vu. Il est temps de regagner notre gîte. A demain.

Vendredi 10 juill. Comme la veille, à 3 h. du soir, nous montons en barque, et nous nous dirigeons vers un autre côté de la montagne. Nous allons faire une visite pieuse au fondateur de la mission de Ou-Si, et réciter un De profundis sur son tombeau. Après une heure de marche nous touchons au but. Adossées au flanc de la montagne se trouvent deux tombes de nos anciens Pères; un peu plus haut la tombe plus récente d'un P. Lazariste mort en traversant Ou-Si pour se rendre dans sa mission. Le temps a effacé les caractères latins et chinois qu'on avait gravés sur la pierre. Cependant, à force de patience, nous parvenons à déchiffrer l'épitaphe du P. Mabon, fondateur de cette chrétienté, et mort de la peste en soignant son troupeau, en l'année 1706. Impossible de rien lire sur l'autre pierre. Nous récitons une petite prière pour nos chers défunts, ou plutôt nous nous recommandons à leurs prières. Car nos devanciers étaient de grands cœurs, d'ardents missionnaires, et de fidèles disciples de N.S. - Le terrain qui entoure ces deux tombes nous appartient. Aussi nos pêcheurs chrétiens l'ont-ils choisi pour lieu de sépulture; ils viennent déposer leurs morts près des tombes de leurs anciens Pères.

Samedi 11 juill. Il pleut... nous gardons la maison. Comme je n'ai rien pu voir d'intéressant au dehors qui puisse vous être rapporté, je vous raconterai une ou deux petites histoires du mandarin du lieu. Elles ont leur cachet spécial, et j'espère, vous feront plaisir.

Le magistrat en question, est un vieillard arrivé à Ou-Si depuis peu, et cependant la renommée n'a pas assez de voix pour célébrer sa justice et sa générosité. Sa conduite excite d'autant plus l'admiration, qu'elle est plus rare parmi ces messieurs. Or donc, une pauvre vieille avait prêté 4 piastres à un petit marchand, son voisin; se sentant faiblir, la bonne femme réclame son argent pour acheter son cercueil. Comme vous savez c'est la chose importante, lorsqu'on approche de la mort. Son débiteur n'a pas la monnaie en poche; il demande du répit, et promet de rendre intérêt et capital. La vieille, qui sent la mort à ses trousses, le cite devant le mandarin. Les voilà donc en présence du magistrat qui, la bonne femme entendue, s'adresse à l'autre: Pourquoi ne rends-tu pas les 4 piastres qu'on t'a prêtées? - Je ne les ai pas. Jusqu'ici j'ai été fidèle à payer les intérêts; que ma créancière attende un peu, et je la paierai... Mais la vieille d'éclater en sanglots: Je vais mourir, et je n'ai pas de quoi acheter un cercueil... Le magistrat met la main à son gousset, en tire 4 piastres, et les tendant à la femme: Voilà pour ton cercueil.. La bonne femme s'en retournait joyeuse; mais elle avait compté sans son hôte. A la porte du tribunal, elle rencontre les officiers subalternes qui l'appréhendent au corps en lui disant: Il faut payer? Mais combien? Trois piastres... Et la vieille de se lamenter: avec une piastre, comment acheter un cercueil? .. On discute, on débat l'affaire, bref la vieille en est quitte pour débourser 2 piastres. Le mandarin avait tout vu. Il rappelle la femme, et d'une voix formidable, en présence de ses officiers: Rends-moi mes 4 piastres! Embarras cruel de la plaignante qui s'écrie en suffoquant: Je n'en ai plus que deux:.. Mais, répond le magistrat, qu'as-tu fait des deux autres?.. Que répondre? La vérité? Mais les valeurs sont là, et gare à elle si elle les découvre. Enfin, harcelée, pressée par les questions du mandarin, elle déclare toute la vérité. Ecoutez le jugement du nouveau Salomon: Rends-moi mes 2 piastres, dit-il à la vieille... et vous aussi,

rendez-moi dit-il aux officiers du tribunal l'argent que vous avez volé. Ayant reçu le tout, il le mit tranquillement dans sa poche, et: maintenant, vous tous, répondit-il donnerez 4 piastres a cette vieille femme pour s'acheter un cercueil. Ce qui fut dit, fut fait.

Un jour de grande fête où nos chrétiens remplissaient l'église, le mandarin passant devant la porte, eut la curiosité d'entrer. Il se plaça du coté des femmes. On lui fit dire de se mettre du côté des hommes, Il assista aux prières, au sermon, à la messe, au salut du S. Sacrement, et se retira, dit-on, fort content de ce qu'il avait vu et entendu. Ce même magistrat qui, l'année dernière occupant un autre poste avait refusé de recevoir Monseigneur, se montra très bienveillant à Ou-Si, et expédie rapidement nos affaires.

Dimanche 12 juill. Pendant la messe deux femmes malades attendent dans leur grand panier suivant l'usage du pays, le St Viatique et l'Extrême-Onction. L'une d'entre elles tombe en agonie et n'a que le temps de recevoir l'extrême-onction. Elle meurt, peu après la messe, dans l'église. Le soir à 3 h., salut solennel avec accompagnement du bugle. Nos chrétiens étaient enchantés. A la tombée de la nuit, on met la morte dans son cercueil. Les deux petits enfants sont là, le front entouré d'un bandeau blanc. Les pleurs et les cris alternent avec le chant des prières en usage. Les amis et connaissances se sont réunis pour la triste cérémonie; on pleure et l'on prie. L'absoute terminée, le cercueil est porté sur la barque de famille, et placé à l'avant, recouvert d'une natte de bambous, C'est alors que j'assiste à un spectacle qui pique fortement ma curiosité. Sur les bords de la barque, autour du cercueil, se trouvent assises des femmes et des petites filles, vêtues de deuil. Les hommes se tiennent debout.. Alors commencent les lamentations. Ces femmes pleurent et crient à qui mieux mieux. Chacune d'elles parle en criant. De temps en temps, elles soulèvent la natte qui recouvre le cercueil, approchent la tête, et semblent parler à la morte. Elles lui parlent, en effet: " Tu as toujours été bonne pour nous... Nous te regrettons, lui crient-elles! Tu étais si aimable! etc, etc. Les pleurs et les cris durent tantôt plus, tantôt moins, de 3/4 h. à 1 h... on se tait ensuite, pour recommencer le lendemain, avant l'enterrement. Les hommes ne prennent pas part à ces lamentations. En Chine, comme autrefois à Rome, se trouvent des pleureuses à gages; j'en ai vu une troupe un jour, et je vous assure, qu'elles s'acquittaient bien de leurs fonctions.

Lundi 13 juill. De bon matin, nous quittons la maison pour aller dîner sur le grand lac. Hélas! un malheur devait nous faire revenir bien tristes sur nos pas. A dix minutes de la maison, dans le canal impérial, sous les yeux d'une foule considérable, un de nos bateliers tomba à l'eau et se noya. Nous avions deux barques, la grande qui nous avait amenés, et celle du P. Delacorte. Je me trouvais dans cette dernière. Nous allions vite, et presque de front, lorsque l'accident eut lieu. Le vent faisant défaut, on avait placé sur la grande barque, outre la godille de l'arrière, deux autres godilles à l'avant. Ces godilles, pour que le frottement soit autant que possible diminué, pivotent sur la tête d'un gros clou. Notre pauvre batelier était un jeune homme ardent et vigoureux. Fit-il un faux mouvement? Je ne sais.

Le fait est que la godille quitta le clou, tomba à l'eau, et en vertu du mouvement acquis, notre malheureux fut précipité dans le canal. Un autre qui manœuvrait avec lui, n'eut que le temps de faire un brusque mouvement en arrière, ce qui le sauva. Il fallut virer de bord, ce qui fut long. Le malheureux parut la tête hors de l'eau quelques instants ; une barque de chrétiens venant à l'encontre lui tendait déjà une gaffe, lorsqu'il disparut. On se mit aussitôt à le chercher ; des barques de chrétiens accoururent à notre aide ; les païens s'accumulaient sur le quai en face et regardaient. Après une demi heure d'efforts, on trouva le corps du noyé. Deux médecins chinois crurent reconnaître un peu de pouls. Pendant plus de 3 h. on le frictionna, on employa tous les moyens que put suggérer la charité au P. Pillar qui fut admirable de zèle et de dévouement ; rien n'y fit, nous étions en présence d'un cadavre. Cet homme venait de déjeûner lorsqu'il tomba, et très probablement il mourut d'un transport au cerveau. Depuis deux ans ce pauvre jeune homme n'avait pas fait sa mission, (ses pâques) mais espérons qu'au dernier moment Dieu lui aura donné la grâce de la contrition.

Lorsqu'il tomba, deux absolutions partirent à la fois des deux barques. Que le bon Dieu lui fasse miséricorde. C'était le fils unique d'une pauvre femme de 60 à 70 ans, qui vivait du seul travail de son enfant. La charité de nos Supérieurs ne la laissera point dans le besoin. On a payé le cercueil du défunt, on a fait l'absoute à Ou-Si, et on a renvoyé ce triste dépôt à sa mère à Song-Kiang. Le possesseur de la barque a donné de sa bourse à la pauvre veuve, qui sera reçue dans l'hôpital du Père Tédille, à Chang-Haï. Le reste de cette journée fut bien triste, et la joie des vacances considérablement diminuée. - Ce même jour pendant notre récréation de midi, je vis un grand et maigre vieillard, qui, les deux mains appuyées sur les épaules d'un autre homme, s'avançait à pas lents derrière lui, et gagnait l'église. Il venait tout simplement chercher l'extrême-Onction, et cela sous une forte pluie qui ne l'avait pas arrêté. Nos chrétiens sont ainsi faits, ils préfèrent devancer la dernière heure ; du reste, en vertu de leur constitution, ils se tiennent parfois debout jusqu'au dernier moment, viennent à pied chercher le sacrement des mourants, et meurent, ce qui n'est pas rare, en quittant l'église.

Notre vieillard, ayant été administré, revint toujours appuyé sur l'autre homme. S'arrêtant de temps en temps pour respirer. Désormais il pourra mourir en paix.

Lundi soir, nous arrivent les P.P. Royer et Debrix, tous deux en excellente santé. Le P. Debrix nous présente sa noble monture, qui très-probablement n'a jamais galopé. En songeant que dans une partie de notre mission, le missionnaire doit enfourcher cheval ou mulet pour se lancer à la poursuite des âmes, je me prenais à me remémorer mes dernières aventures, et la descente de cheval un peu trop précipitée que j'avais faite avant d'entrer au noviciat.... et je me mettais presque à trembler. Depuis que j'ai vu la cavalerie apostolique, je n'ai plus aucune crainte. Le cheval du missionnaire ne galope jamais, trotte rarement, mais le plus souvent marche au pas. En voici plusieurs raisons. Un cheval qui ne connait ni foin, ni avoine, et qui ne vit que de la paille hachée, et de temps à autre une poignée de riz, ne peut être bien fringant.

De plus, auberges et garçons d'écurie faisant complétement défaut dans ce pays, le missionnaire à cheval est précédé toujours d'un piéton qui devra le soir soigner la bête, etc, etc. De là, nécessité de se régler, non pas tant sur les forces du cheval, que sur celles de votre pauvre piéton, votre Ma-fou, comme l'on dit ici. Si donc vous apprenez un jour que je passe ma vie à cheval, ne craignez rien pour mes jours ; je tomberai lorsque mon noble coursier s'abattra ... ce qui du reste n'est pas très-rare.

Mardi 13 juill. A la messe, je suis frappé de voir mon extrémisé de la veille qui s'approche de la Ste table, toujours aidé de son charitable compagnon. La journée se passe au logis, en préparatifs de départ.

Mercredi 14 juill. Lever, messe, déjeûner. A 5h½ nous étions en barque, prêts à partir. On lève l'ancre. Le vent est contraire, et le sera jusqu'à Zi-Ka-Wei. Nos hommes devront donc manœuvrer la godille, ou nous haler là où le chemin est praticable. Quelle rude corvée pour eux ! Mais ils font contre mauvaise fortune bon cœur. Nous reprenons le grand canal impérial jusqu'à Sou-Kzen. A quelques lis de cette ville, nous saluons les montagnes qui gardent les restes précieux de plusieurs de nos Pères, et en particulier du dernier évêque de Nanking, Mgr de Chaimbecktehoven, mort le 22 Mai 1787.

Sur la route, par deux fois, nous voyons aux approches d'un pont, une espèce de sac, tendu au bout d'un long bambou, se diriger vers nous. Ce sont des bonzes qui nous demandent l'aumône, pour restaurer leurs pagodes en ruine. Pauvres aveugles ! s'ils voulaient recevoir de nous le bienfait de la foi. Mais cette race de gens, en général, ne se soucie ni de Dieu, ni du Diable ; elle ne pense qu'à son ventre ; donnez-lui du riz, et elle fera tout ce que vous voudrez.

Jeudi 15 juill. De bon matin, nous quittons Sou-Kzen. Avant de partir, un dernier mot qui se rattache à cette ville. La veille, au soir, en traversant le faubourg dans notre barque, j'aperçus un vieux mendiant, avec la robe jaune, attribut de la famille royale, et le chapeau de cérémonie surmonté du globule, insigne des lettrés et des mandarins. Comme de juste, je demandai l'explication d'un fait aussi étrange, et voici ce qu'on m'apprit : les mendiants qui ont persévéré dans leur noble métier depuis l'enfance jusqu'à l'âge de 60 à 70 ans, ont droit à la robe jaune et au bouton. Les portes alors demeurent rarement fermées devant eux ; le riz ne leur manquera pas ; ce sont les princes de la mendicité. Mais pourquoi ces singuliers privilèges ? Pourquoi ces honneurs qui semblent au 1er abord, un encouragement à la mendicité ?. Les réponses à mes pourquoi ne m'ont jamais satisfait. C'est peut-être, dit-on, pour honorer la persévérance de ces vétérans de la rue... En fin de compte, je ne connais pas la vraie raison. Mais le fait existe, et ce vieux mendiant est le 3e que je vois en semblable équipage.. Ayant craint de me tromper, je viens de courir aux informations. Malheureusement les données recueillies ne concordent pas. Voici, dans ce qu'on m'a dit, ce qui me semble le plus vraisemblable : La vieillesse étant grandement honorée en Chine, l'empereur dans sa bénignité, a voulu accorder aux vieillards mendiants un moyen simple et facile de sustenter leur misérable existence ; ce à quoi réussit parfaitement le don de la robe jaune et du bouton. Mais ces vieillards de 70 ans,

doivent-ils pour jouir de leur privilège, avoir mendié depuis leur enfance ?

Dans le doute, je vous laisse à résoudre cette grave question ! - Toute cette journée du jeudi a passé sans événements remarquable, sinon que le vent contraire souffle à même, et que nous avançons à pas de tortue. Aussi ne pouvons-nous parvenir au but fixé, en partant. Sur la route heureusement, nous rencontrons la ville de Kuen-Chan, où nous possédons un petit Com-Tou, avec une trentaine de chrétiens. C'est là que nous passerons la nuit. Nous quittons la barque, et nous voilà défilant dans les rues de la ville, ou pour parler plus juste, au milieu des ruines. C'est vraiment la désolation de la désolation. Il est impossible de se figurer une semblable destruction ; il ne reste guère que des amas de décombres, recouverts en ce moment par de hautes herbes verdoyantes. - Au Com-Tou, nous trouvons deux vierges, plus un néophyte, nouvellement baptisé, qui se mettent bravement à l'ouvrage, pour monter 14 lits, emprunter ceux qui manquent à la maison. Notre barque aux provisions n'avait pu nous suivre assez promptement ; nous étions donc exposés à ne pas souper du tout, ou du moins à souper fort tard dans la nuit. Admirez les soins de la Providence pour ses enfants ! Un marchand chrétien se trouve en ce moment dans la ville ; il apprend notre arrivée, vient nous saluer, et nous envoie un copieux souper tout préparé. Chacun lui fit honneur.

Vendredi 16 juill. A 4 h. ½ nous sommes sur pied. Messe, déjeuner, départ. Le vent est toujours contraire, et le soir nous forcera de relâcher à Ba-Lai-Dio, notre première station en allant. Rien de particulier. Aux approches de la chrétienté, nous trouvons nombre de barques de nos pêcheurs chrétiens ; nous leur annonçons la messe pour le lendemain, samedi, et ils s'empressent de jouir d'une semblable faveur. Un pont nous barre le passage ; il est trop bas pour permettre à notre grande barque de passer. Heureusement ce sont des soliveaux réunis ensemble, et posés sur deux piles en maçonnerie, à forces de bras, on soulève le pont, et nous passons.

Samedi 17 juill. Ce sera la dernière étape, avant de retrouver notre cher Zi-Ka-Wei. De bon matin, nous quittons Ba-Lai-Dio, car nous avons près de 9 lieues de chemin. Hélas ! à 3 lieues de là, notre grande barque, prise en flanc par un vent furieux, ne peut doubler un petit promontoire. Que faire ? Les moins robustes, garderont la barque qui, au dire des bateliers, pourra toucher à Zi-Ka-Wei, avant minuit. Les autres se lancent en avant à pied. Je suis du nombre. Après 4 lieues de marche sous un soleil ardent, mes deux compagnons et moi nous commençons à sentir que le gosier se dessèche, et nous soupirons après une tasse de thé. Un drapeau flotte au clocher de Tsi-Pao ; c'est signe qu'un Père est là. Nous prenons la route du Com-Tou, et le P. Ferrand nous rafraîchit de plusieurs tasses de thé bien bouillant. Nous cherchons des brouettes, impossible d'en trouver. En avant donc. Toujours à pied. Sur la route, un 4ième voyageur se joint à nous. Nous avons fait une lieue encore, et la soif se fait de nouveau sentir ; point de sapèques dans la poche, mais comptons sur l'hospitalité des bons Chinois. A la porte d'un thé, où les clients humaient la précieuse liqueur, nous demandons à nous rafraîchir pour l'amour de Dieu. Aussitôt, l'hôtelier de courir à son eau chaude, les consommateurs de nous passer leurs tasses ; tout cela de la meilleure grâce du monde. Nous bûmes à gogo, nous payâmes d'un grand merci, et ayant trouvé deux brouettes, nous étions à Zi-Ka-Wei, à 8 h. ¼ du soir . . . .

C. Cerrien S.J.

Lettre du P. Edel au P. Feyerstein.

Ho-Kien-Fou, 7 juin 1874.

Mon bien cher Père,

P. C.

Je vais, tout de suite commencer à bavarder; ainsi bien avec qui causerais-je, sinon par écrit avec quelque ami d'Europe? à moins de reprendre la difficultueuse conversation chinoise avec un catéchiste d'occasion, mon compagnon de voyage, le seul être sociable que je connaisse, à cette heure, dans cette grande ville de Ho-Kien-Fou. - Cela vous fait voir, mon cher Père, comme quoi votre ancien compagnon de promenade aux alentours d'Amiens en Picardie, est actuellement lancé, pour de bon, et tout seul, sur les grand. routes du Pétchély, essayant ses forces, et son patois céleste, au service des pauvres chrétiens de notre mission. Cette mission est un vaste champ de manœuvres, comme vous penserez; un long ruban de terrain, fort peu large, avec un étranglement au milieu et deux renflements aux extrémités, une fidèle image de l'incomparable Champagne, sa mère Patrie. Cent lieues de longueur, et 5 lieues de largeur en un point: ce n'est guère commode pour les tournées apostoliques.

Bref, l'autre jour, jeudi matin, j'ai quitté la Résidence, avec armes et bagages, pour aller donner l'extrême-Onction à un chrétien du Nord.

L'expédition se fait en char, suivant l'usage. Avez-vous déjà entendu parler de ces phaétons chinois? - Figurez-vous une charpente massive, en forme de boîte, pouvant avoir 90 centimètres de profondeur, 1m. 20 de longueur; arrondie par dessus ouverte par devant, hermétiquement close sur les côtés, par dessus et par derrière. Cette lourde machine montée sur d'énormes brancards repose directement sur l'essieu de deux roues plus que solides. Le ressort est inconnu en Chine, et les braves gens sentent peut-être le besoin d'être secoués parfois.

Un mulet se trouve en limon à cette machine roulante; un âne relié par deux cordes très-longues à l'un des côtés du char, gambade par devant, tire peu, court à gauche, à droite, par derrière, selon son caprice et son bon plaisir.

La boîte contient, outre le Père, la valise, le lit, les livres et autres ustensiles du voyageur; un porte-monnaie du pays, c'est-à-dire un énorme sac, une bourse faite avec un sac à blé, contenant, en sapèques, la charge d'un homme robuste, environ pour 10 ou 12 francs de menue monnaie.

La chapelle se trouve accrochée en arrière; le catéchiste orné du chapeau de cérémonie, une espèce de filtre en paille de riz, siége à droite sur un brancard, le conducteur est posé sur l'autre brancard, et tient majestueusement, comme un cierge, un énorme fouet de parade.

Après s'être pelotonné dans la machine, après avoir croisé ses jambes à la manière des tailleurs, et recommandé son âme à Dieu; après avoir numéroté ses ossements afin de les retrouver en place dans le cas d'une heureuse arrivée à destination, on part à 8 h. du matin; et, le soir à 11 h, après 15 heures de cahotements, on n'est pas encore au terme de la pérégrination. Nous arrivons pourtant à 11 h. ½ de la nuit. Puis vient la préparation a l'extrême-Onction, la confession de quelque fidèles, l'administration du sacrements, l'installation des effets, etc. Il est 1 h ½ du matin que je souffle

mon quinquet chinois - Après pareille journée on peut compter sur un somme profond et paisible ; mais cela ne fait pas le compte des autres collocataires de céans l'immeuble qui vous sert de lit. Des escadrons d'insectes viennent à l'assaut et se faufilent dans les couvertures ; ce ne sont que des fourmis ou des poissons d'argent, mais l'imagination vous les grossit outre mesure. Des lézards, amis de l'homme, prennent leurs ébats près du chevet ; vous croyez que ce sont des scorpions ; De gentilles petites souris grattent le mur près de vous, et vous avez l'idée fixe que ce sont de gros rats, avides de vous déguster ; des parents ou amis de ces mêmes rats qui, dans ces mêmes parages, sont venus dévorer jadis durant la nuit noire, un cataplasme onctueux que le P. Couvreur s'était appliqué sur son œil gauche endolori ; quelques papillons, bombyx tête de mort, voltigent avec bruit au-dessus de vous, et vous pensez être exposé à la succion de vampires affamés.

Bref, toutes ces imaginations, plus l'idée fixe qu'il faut se lever à 4h. pour la messe des chrétiens, tout cela concourt à vous empêcher de fermer l'œil ; vous sentez de plus en plus l'importunité des bataillons de moustiques et les odeurs peu aromatiques de votre logis d'occasion... Enfin, grand lever à 4h. confessions ; 5te messe à 6h.. Presque tous chrétiens sont venus ; leur piété vous touche ; la récitation de leurs prières vous émeut ; vous leur adressez quelques paroles d'édification ; ces braves gens ont conquis d'un seul coup votre estime et votre amour ; tous les ennuis de la veille sont oubliés ; on remercie Dieu d'avoir eu cette bonne fortune de venir célébrer le S. Sacrifice pour ces fidèles aussi édifiants que pauvres et misérables. La fièvre typhoïde règne parmi eux depuis quelque temps ; j'ai donné 5 ou 6 extrême-onctions et confessé pas mal d'autres malades dans le village en question et dans un village voisin... Cela prend toute la matinée. Enfin nous repartons à midi, pour arriver, le soir, à Ho-kien-fou, à moitié chemin de la résidence dans une grande ville où nous avons un pied-à-terre. C'est de là que je vous écris, mon cher Père, et certes j'en ai bien le temps car il me faut attendre jusqu'à demain encore, le char qui me ramènera vers Tchan-Kia-Tcham.

Vous voyez, mon cher Père, quel zèle ont nos chrétiens pour les derniers sacrements ; rien ne leur coûte quand il s'agit de faire extrémiser un mourant.

Alors toute la pauvre communauté se cotise pour louer un char ; on "aboule" des sapèques, on se saigne à blanc, s'il le faut pour avoir un prêtre qu'il faut chercher à 15 ou 25 lieues. Quinze ou 20 lieues ! Cela, pour le temps à employer, reviendrait, chez vous, au voyage de Paris à Lyon ou Marseille ! et quant à la dépense, ce n'est guère moindre, en proportion. Un char, deux hommes, deux animaux à louer, à nourrir durant 4 ou 6 jours, pour chercher et reconduire le Père, plus les frais d'entretien du Père et de son catéchiste ; jugez un peu !

Malgré cela, ces pauvres chrétiens veulent encore avoir des messes pour leurs familles, ils m'en ont demandé plusieurs ; et la rétribution qu'ils offrent pour elles dépasse certainement celle que l'on donne en beaucoup d'endroits, en France. Ne trouvez-vous pas cela admirable pour des Chinois qui ont la réputation d'être si avides de sapèques, si âpres au gain, et si foncièrement incapables de prodigalité ? Pauvres et braves gens. Dieu veuille les augmenter en nombre et leur accorder toutes ses bénédictions, car ils le méritent bien.

En attendant je les recommande à vos prières et à vos St. S., eux et moi, afin que nous puissions nous comprendre de mieux en mieux, et nous être réciproquement d'une plus grande utilité. Sans le maniement facile de leur langue, impossible de rien entreprendre parmi eux; et cette langue est assez difficile à savoir, surtout à comprendre dans la bouche de nos paysans, qui mêlent à l'idiôme national un patois de convention adopté à l'unanimité par le conseil municipal de chaque village, et rejeté par les notables du village voisin. Il faut donc des tours de force de mémoire pour retenir toutes ces locutions hétéroclites, et certes ce n'est pas facile. Rien que pour les salutations courantes, pour se dire bonjour, le Père Petitjean de regrettée mémoire, connaissait 24 formules différentes, et il s'en servait au besoin; mais qui pourra s'exercer de la sorte sur tout les mots du langage usuel? Dans tous les cas c'est là une intention spéciale que je recommande bien à vos mementos.

Aujourd'hui le P. Müller et moi nous sommes en voie de formation; nous étudions le Chinois; nous entreprenons parfois des excursions plus ou moins longues sur le territoire de S. M. le fils du ciel; nous confessons, nous entreprenons des conversations pratiques, des traductions d'ouvrages classiques, etc. Votre serviteur a déjà prêché au temple, le propre jour de la Pentecôte devant un auditoire aussi attentif que nombreux. Les P.P. Finck et Maguet entrent dans la même voie; le premier cultive également les caractères carrés et les pousses de volubilis, toujours très serviable, du reste, comme vous l'avez toujours connu, il m'aide dans mes préparations photographiques, dans mes sciences physiques et chimiques, dans mes expériences de dorure et d'argenture galvanique, enfin dans toute espèce de "bricoles". Pardon du mot. Il nous pousse à tous les quatre des barbes magnifiques, style Cte de Chambord, et qui sont destinées à faire la risible admiration de tous les naturels Pétchéliens. En revanche, les cheveux s'en vont, et le P. Finck n'aura bientôt plus le nombre rond de 15 poils pour retenir sa longue queue postiche, en soie noire, qui giraudole sur l'échine. Ainsi se vérifie, même en Chine, le proverbe: "Les uns s'en vont, les autres viennent."

Quand nous nous en irons nous autres d'ici-bas, puissions nous nous rendre tous là-haut, et nous retrouver au ciel,

En union de vos prières et St. S.

Edel. S.J.

Chine. Extrait d'une lettre du R. P. Zottoli, Recteur du collège de Zi-Ka-Wei. au P. Brotelande à Poitiers.

P. C.

Un de nos frères Scholastiques vient de me remettre une petite description de la fête de St. Louis de Gonzague au collège de Zi-ka-vei, je vais vous la communiquer sans commentaires, pour vous remercier des jolis détails que votre lettre du 31 Mars me donne sur la quête de la Ste Enfance.

Le 12 Juin, fête du Sacré Coeur, écrit-il, les petits séminaristes nous avaient donné une jolie séance avec pétards, fusées, etc, etc. Les élèves du collège résolurent de les surpasser; la chose leur était facile, parce qu'ils sont plus riches que les petits séminaristes et l'on voit qu'ils n'ont pas craint de faire une large brèche à leurs petites bourses de collegiens. Les préparatifs furent assez longs et conduits avec habileté, aussi

firent. ils de ces merveilles qu'on ne voit que rarement dans nos collèges de France. Lorsque tout fut prêt, le 21 juin au soir, une députation vint inviter Mgr, les Pères et Frères de Zikawei. Nous arrivons dans la cour du collège, illumination magnifique. Des guirlandes de lanternes de diverses couleurs forment des arcades, des festons, et courant autour de la cour, lui font comme une ceinture de feux. Admirez la patience et l'habileté de nos élèves Chinois; ces lanternes en verre bleues, rouges, vertes, etc, sont de leur propre fabrique et on en peut compter jusqu'à plus de 600!

Comme de juste, pétards et canons saluent l'arrivée de Monseigneur. Mais entrons dans une grande salle qui leur sert de réfectoire. Au fond se dresse un autel parfaitement illuminé sur lequel brille une relique de St Louis. La musique se fait entendre, et d'après l'avis des connaisseurs, les morceaux sont fort bien exécutés. Mais voici un petit collégien, vêtu de la soutane rouge du surplis et de la calotte rouge, qui s'avance; il se dirige vers Mgr., demande sa bénédiction, monte à l'autel et nous débite avec aplomb un petit discours.

A en juger par les signes d'assentiment de ceux qui le comprenaient, il devait être fort bien tourné. Il proposa cette question: Quand est-ce que St Louis atteignit le plus haut degré de sa sainteté; à en juger par les pénitences et les mortifications, ce fut avant d'entrer en religion. Néanmoins la vie des saints est toujours comme la marche du soleil... Le mérite de l'obéissance en religion résolut la question; et fournit une application fort pratique à la vie de collégien.

Le prédicateur ayant fini, la musique recommence, et la Dame blanche est très bien exécutée; puis on dépouille l'autel, on enlève la relique, et comme par un coup de la baguette magique, apparaît un transparent magnifiquement illuminé. Le bon St Louis était représenté en prière, dans un encadrement formé de colonnettes, de corniches, etc, du plus gracieux effet. A droite et à gauche, deux beaux lis étalent leurs feuilles de feu. Ce transparent fait honneur au bon goût et à l'habileté de nos collégiens.

La 1re partie de la fête est finie, celle qu'on pourrait appeler la partie religieuse. Suivent les compliments d'usage. Les petits séminaristes félicitent les collégiens; ceux-ci les remercient; un petit dialogue entre trois collégiens termine la séance. Sortons, une autre fête plus bruyante va commencer. Pétards, fusées, feu d'artifice éclatent s'élancent et illuminent la nuit. Quel bruit! quel vacarme! Il serait difficile de décrire les sillons de feu que les fusées tracent dans le ciel, le crépitement des boites d'artifice etc.

J'en arrive immédiatement à la pièce finale qui a excité au plus haut point notre curiosité. On avait suspendu au milieu de la cour une grande boite ronde, toute remplie de secrets merveilleux. Une mèche pendant, on y mit le feu, et dans l'espace d'un quart d'heure, l'on vit sortir de cette boite bien des choses fort curieuses. On vit apparaître une corbeille de fleurs; une frégate de guerre avec des matelots et des canons qui lançaient bel et bien des projectiles enflammés; une porte de ville où veillaient des soldats armés; un énorme poisson dont les flancs en flammes, laissaient échapper une file de petits poissons; une oie qui se fit suivre d'un troupeau de petits oisillons, etc. Enfin le bouquet final se termina par une explosion générale de pétards, de fusées, et un feu continu de pièces d'artifices. La boite vide nous nous retirâmes. Les élèves continuèrent leur vacarme jusqu'à 11 h. du soir. Le lendemain ils obtinrent la permission de brûler leurs dernières cartouches. Et en voilà jusqu'à la prochaine fête.

IHS

Lettres des Scolastiques de Laval.

Avril. 1875. Numéro. I.

Chine – Tchéli.	1	Extrait d'une lettre du P. Edel – Portrait du jeune aveugle joseph ou le modèle de l'orphelinat de Tcham-Kia-tchuan	5.
	2	Lettre du P. Lebourcq. – Coup d'œil sur les affaires de la mission – détails sur Ki-tcheou	10.
	3	Extrait d'une lettre du P. Edel à un scolastique de Laval – Mission de Nan-li-che-trouen	17.
" Kiang-nan.	4	Extrait d'une lettre du P. Royer au P. Taillan – Fabrication du Papier tse-Kien	21.
	5	Rapport adressé par le R. P. Foucault au R. P. Provincial sur les ministères et les œuvres de la Mission du Kiang-nan pendant l'année 1873-1874	22.
Amérique. Montagnes Rocheuses.	6	Extrait d'une lettre du P. Guidi au P. Damiani – Mission des Kootpi – expédition apostolique chez les Kalliopel	60.
France – Lons-le-Saunier	7	Lettre du P. Monteuz au R. P. Provincial de Lyon – Mission donnée à Thonon	65.
Amiens.	8	Récit d'une Mission en Algérie par le P. Fridel	68.
Paris.	9	Lettre du R. P. Pitot au R. P. Rubillon. – Derniers moments du R. P. de Pontevoy	74.
	10	École Ste Geneviève. – Statistique	83.
	11	Documents. – Notice nécrologique du P. Henri Galland du Tort par le P. Pfister	I
	12	Notice nécrologique du P. Arthur Tharazyn par le P. Pfister	V.
	13	Derniers moments du P. Clément Schrader par le P. C. Tedeschi	IX.
	14	Avis – Faveur accordée à l'archiconfrérie de St Joseph d'Angers	XI.

N. B. Dans la dernière livraison, Page 47 le nom de Montagnac doit être remplacé par celui de Dompierre d'Hornoy.

LES SCOLASTIQUES DE LAVAL.

aux P. P. et F. F. de.....

Nos R. R. P. P. et nos C. C. C. C. F. F.

P. C.

Chine. Tchily. Portrait d'une jeune Aveugle Joseph ou le modèle de l'orphelinat de Tchang-Hia-Tchuan.

Extrait d'une lettre du P. Edel.

..... Si je vous parlais un instant de mon professeur, de mon maître-répétiteur ès-langue chinoise parlée, il me semble que vous auriez peut-être quelque plaisir à lier connaissance avec ce bon subordonné de S. M. le Fils du Ciel. Aussi bien, ce brave garçon-là, mon professeur, n'est pas un chinois quelconque: à mon estime, c'est un saint; le zèle et le dévouement débordent en lui; de plus, il a comme vous l'honneur de porter le nom du grand Patron de la Chine: il s'appelle Joseph. Grâces à cette particularité, sa vue me fait plus souvent penser à vous: Depuis assez longtemps je me proposais de vous en parler: sont-ce là des motifs suffisants pour vous intéresser un peu à celui que j'appellerais volontiers un modèle vivant de la jeunesse Chinoise?

Chaque jour ce cher enfant vient me visiter durant une grande demi-heure pour causer de choses et d'autres dans l'intention de m'initier petit à petit aux délicatesses des accentuations chinoises. Il est depuis plusieurs années le

professeur attitré de tous les Pères nouveaux arrivés. Le voyez-vous entrer dans ma chambre, la figure souriante et le bonjour aux lèvres ? Il s'avance lentement, avec hésitation ; ses mains cherchent en tâtonnant les bras du fauteuil placé près de ma table. Hélas ! le pauvre garçon est aveugle, et il n'a que 22 ans ! D'après sa physionomie vous lui en donneriez bien trente et davantage ; car le travail et la souffrance, l'excès de zèle peut-être l'ont vieilli avant le temps ; et les yeux, éteints pour toujours ne sont plus là pour éclairer ce visage terne et flétri ! Mais regardez-le plus attentivement ; tout à l'heure ; surtout quand il vous parlera du bon Dieu, de la Ste Vierge, ou de quelque Saint, sa figure s'illuminera aussitôt d'un sourire angélique, et sur ses traits vous surprendrez cette expression particulière, indescriptible, qui est le cachet d'une belle âme et que la sainteté donne toujours, même aux visages les plus mortifiés. Interrogeons maintenant « cet orphelin » ; car c'est sous ce titre que Joseph se trouve à la Résidence parmi une centaine et plus de compagnons plus jeunes que lui. Nous pourrons lui adresser plus d'une question avant d'épuiser le fonds de ses connaissances, surtout avant de lasser sa patience. Sans parler des facultés secondaires de tact, de mémoire locale, etc. . . . . que notre Joseph, comme presque tous les aveugles, possède à un degré surprenant, il convient de dire cependant que son intelligence est exceptionnelle, et que sa mémoire, surexcitée par son zèle, est étonnante même pour un aveugle. Depuis qu'il est admis chez nous, pas un instant n'a été négligé par lui pour apprendre sans relâche la Doctrine Chrétienne et la littérature indigène. Pour la plus grande gloire de Dieu, il voudrait tout apprendre et tout savoir et ne rien oublier. En attendant mieux, il connaît déjà pas mal de prières et de compositions pieuses ; les prières très-longues du matin et du soir, celles de la confession et de la Communion, de la Messe, du chemin de la Croix etc. etc. ; de plus tout le catéchisme par cœur, toute l'Imitation, au moins 20 litanies, l'office des morts, l'office de la Ste Vierge, enfin plusieurs livres de religion composés par nos anciens Pères, et presque toutes les oraisons des Saints : le tout mot à mot, sans broncher. Il connaît la vie, en détail, de presque tous les Saints du Martyrologe, et sa mémoire toujours fidèle lui rappelle à point nommé tous les noms, les dates, les moindres circonstances. Il sait que S. Thomas d'Aquin était très-gros, que S. François de Sales priait devant une Vierge noire, que S. Bernard (non pas le grand) fit avaler à un condamné la Prière « Memorare » etc. etc. ; mille détails d'érudition. Les noms, les faits et gestes de nos Pères Généraux ne lui sont pas inconnus ; il sait presque la suite entière de tous les Papes, les noms de beaucoup de nos rois de France .. etc. . Comment cet aveugle est-il parvenu à savoir et à retenir toutes ces choses, surtout ces noms étrangers, si bizarres pour les Chinois ? C'est un mystère pour moi. Naturellement notre Joseph, en sa qualité de citoyen du milieu, ne peut ni ne veut rester indifférent pour la littérature indigène ; les lettrés seuls ont de l'influence dans ce pays, et par l'influence morale on peut gagner des âmes. De là nouveau travail, efforts plus prodigieux encore pour apprendre les classiques et les autres ouvrages savants. Aujourd'hui il récite sans broncher ses quatre Livres, et bien d'autres livres encore ; il en connaît par cœur le sens et le commentaire, au point de pouvoir servir lui-même de répétiteur ou de professeur à ses condisciples plus jeunes. Tout cela ne suffit pas à son ardeur. Dernièrement l'idée lui vint d'apprendre la médecine,

lui aveugle ! Dans l'espoir d'être souvent consulté par les païens et de pouvoir ainsi en convertir un grand nombre, ou du moins baptiser des enfants moribonds. On eut bien de la peine à l'arracher de cette voie où le travail l'aurait vite usé. Pour lui maintenant c'est partie remise. En revanche il s'acharne sur d'autres livres. Vous me demanderez par quel moyen Joseph parvient à les déchiffrer, comment il peut comprendre le sens de ces caractères hiéroglyphiques. Certes ce n'est pas un petit travail pour ce pauvre enfant; il doit d'abord se faire lire le texte à la dérobée par quelque condisciple qui, selon l'usage, ne comprend rien au sens. Joseph retient tous les mots de ce passage et même la <u>place</u> des mots dans le livre; puis il médite, il apprend il répète : — un savant lui explique alors le sens du passage; nouvelles répétitions ! Quand la mémoire fait défaut durant ce pénible travail, il n'y a pas d'autre ressource que de s'adresser à quelque charitable condisciple. Joseph en recherche un, si bien qu'il peut, et, lui indiquant du doigt le mot à lire, il le prie de répéter le son du caractère désigné .... Personne n'aurait le courage de refuser ce service au cher Aveugle si, d'après des avis réitérés, les enfants n'étaient invités à ne pas se prêter trop aisément à ce manège; et dans l'intérêt de leur ami, les petits espiègles poussent la cruauté jusqu'à se sauver de devant lui quand il les appelle. Ce procédé, je l'avoue, lui semble révoltant, et tout indigné il se sauve à l'Eglise prier pour ses bourreaux. — L'étude des auteurs Chinois ne suffit pas encore à l'ardeur dévorante de notre Joseph; il voudrait savoir le français et le latin pour être plus utile aux nouveaux Pères venus d'Europe; et il saurait depuis longtemps ces deux langues si l'on avait permission de lui glisser de temps en temps quelques expressions de ces idiômes étrangers. — J'oubliais de dire plus haut que Joseph est spécialement chargé d'apprendre aux enfants les prières latines pour servir la messe; et du consentement général il s'acquitte en perfection de cet emploi qui lui est particulièrement cher.

D'après ce qui précède il semblerait, n'est-il pas vrai, que le brave garçon dont je vous fais l'éloge, ne passe son temps qu'à l'étude et que ce travail classique absorbe entièrement ses sens et ses facultés ? En observant de plus près, c'est le contraire qui semble avoir lieu. Sans cesse on le rencontre allant à l'église, récitant le rosaire, visitant le S. Sacrement, présidant une congrégation, murmurant des prières dans les couloirs, debout à la porte de son confesseur, etc. Chaque jour il récite le rosaire, l'office des morts, l'office de l'Immaculée Conception, un bon nombre de litanies et d'oraisons, sans compter les prières particulières pour lui, pour sa famille, pour la conversion de la chine. Ce dernier point semble le préoccuper visiblement. Que de fois l'ai-je entendu dire qu'il désirait et espérait mourir martyr pour le salut de sa patrie ! Car, d'après ses idées, ce qui manque avant tout à son pays pour obtenir du Ciel la grâce de la Foi, c'est le sang fécond des martyrs d'où naissent les générations chrétiennes. Rien ne laisse entrevoir que ses vœux ne pourront pas se réaliser un jour. « Ô France, ô Italie, ô Pologne, dit il parfois avec enthousiasme, pays de confesseurs et de martyrs, c'est au sang de ces héros que vous devez votre conversion et votre persévérance dans la foi; vos Saints actuels sont les fils du sang ! Rome, la capitale du monde et la mère des Eglises, est aussi la ville où le plus de martyrs sont morts pour Jésus-Christ ! » Ces appréciations ne manquent pas de justesse : on sent que la Foi éclaire cette intelligence, et que la Charité lui inspire ces

raisonnements.

Par exemple, ce que notre Aveugle connait moins bien, ce qu'on lui laissera toujours ignorer, par pitié, c'est le triste état dans lequel croupissent en ce moment ces nations européennes qu'il croit peuplées de Saints. A son idée mal royaume n'est comparable au Royaume De France « le plus beau royaume après celui du Ciel » Souvent il me félicite chaudement d'être né Français, d'avoir pour Roi un descendant de S. Louis et de la Reine Blanche, pour compatriotes 40 millions de fervents chrétiens tout embrasés de zèle Divin, tout avides de courir au bout du monde à la conversion des Infidèles. Mêmes idées sur l'Espagne, sur l'Italie des Papes, sur le Portugal de Jean **III**, sur l'Autriche De Henri et de Cunégonde au point que c'est vraiment triste de l'entendre parler avec pareil enthousiasme sans qu'on puisse songer à le tirer de ses illusions. Pauvre Joseph! puisse-t-il ne jamais apprendre indirectement jusqu'à quel point les peuples chrétiens d'Occident ont abusé de la grâce et combien ils en sont punis!

Maintenant est il nécessaire de vous dire combien ce brave enfant est aimé des Pères et de ses 130 Compagnons d'étude? Sans doute il est le doyen d'âge de toute cette jeunesse écolière; mais ce titre ne suffit pas pour expliquer l'ascendant qu'il exerce sur elle et l'amour et le respect qu'on lui porte. C'est l'attraction de la Sainteté. Les petits surtout se l'arrachent. Lui-même paraît avoir une prédilection marquée pour les plus jeunes, parce que, dit-il, ces petits innocents sont bonne graine qu'il faut soigner à temps et mener à bonne fin. Eux en retour s'attachent à lui comme à une maman: ils l'entourent durant la récréation; ils le retiennent par bandes et par avance pour la promenade, et bienheureux sont ceux qui auront été choisis pour lui donner le bras durant l'excursion sur les chemins tortueux des environs. Naturellement Joseph ne néglige rien pour être utile et agréable à ses petits camarades; il leur raconte cent histoires édifiantes et curieuses tirées de l'Ecriture Sainte ou de la vie des Saints. Les petits se pâment d'étonnement et de plaisir. Enfin le récit se termine toujours par quelque exhortation religieusement écoutée d'abord, généralement bien suivie après, « Il faut devenir des Saints » Tel est le mot d'ordre ordinaire.

Ces enfants dont plusieurs étaient païens l'an dernier, deviennent à vue d'œil d'une piété exemplaire. Pour stimuler leur ardeur, Joseph organise une congrégation de la Ste Vierge, une autre des Saints Anges dont il est président fondateur. Il exhorte son petit monde à se faire Canoniser plus tard, puisque la Chine manque de Saints jusqu'à présent: = il leur parle souvent du martyre qui les attend peut-être, et d'avance son cœur leur suggère les réponses à faire aux Mandarins persécuteurs. « Ayez pas peur surtout, » dit il; « à l'heure du danger le St. Esprit vous donnera sa grâce, et vous serez plus forts que les bourreaux. » C'est lui-même qui me raconte ces détails, dans ma chambre, ajoutant que la plupart de ces enfants manifestent de véritables tendances à devenir des saints: que plusieurs désirent devenir prêtres quelques-uns religieux, tous au moins de bons Chrétiens pleins de zèle à propager la Religion parmi leurs compatriotes. Aux jours de Fête notre héros s'improvise prédicateur durant la récréation; monté sur un banc il harangue ses plus proches voisins; bientôt tout le

monde l'entoure, et, j'ai pu le constater par mes propres yeux le jour de St. Ignace, tous écoutent l'exhortation avec une religieuse attention, comme on écouterait un prêtre à l'église. Pas plus tard que hier, étant entré fortuitement dans notre Imprimerie Chinoise, j'y trouvai une vingtaine d'enfants debout autour d'une méchante table et Joseph, assis sur un modeste escabeau devant cet auditoire d'espiègles-nés, expliquait et paraphrasait pour ce petit monde un texte des Quatre Livres. Pas un enfant ne tourna la tête lors de mon entrée; tous les regards étaient fixés sur le commentateur des Classiques; sur l'aveugle Joseph qui se dévoue, durant ses moments libres, à cette fatigante fonction de répétiteur surnuméraire. Ce qui me frappa le plus dans l'attitude de ces enfants, ce ne fut pas seulement leur air d'attention, mais plutôt leur expression d'amour et de sympathie pour leur vertueux professeur.

Vous me demanderez peut-être maintenant si je n'aurais pas quelques notions sur les antécédents de ce brave Joseph auquel vous vous intéressez déjà un peu, je le pense. Voici tout ce que j'ai pu en apprendre. Joseph n'a pas toujours été chrétien, ni toujours aveugle. Sa pauvre famille établie au Sud de notre mission, à 60 lieues d'ici au moins, était païenne dévouée au culte de Fo: le père, sans cesse en voyage, exerçait un modeste commerce; la mère, ses deux filles et l'enfant adoraient avec soin les idoles, et vénéraient Boudha. C'étaient d'honnêtes païens, pratiquant de leur mieux la loi naturelle, faisant souvent le pèlerinage aux pagodes, récitant régulièrement le Chapelet bouddhique; « Ngo mi to fo » vivant chastement, paisiblement. Le père donnait l'aumône aux plus pauvres que lui, la mère de bons conseils, les filles de bons exemples. Le bon Dieu eut pitié d'eux. Une famille de nouveaux chrétiens vivait dans le voisinage. La vie exemplaire de ces convertis toucha la famille païenne ... bientôt une des filles reçut le baptême avec sa mère et avec le petit Joseph qui avait alors environ 7 ans. On espérait que le mari se ferait baptiser à son retour de voyage. Mais avec la foi, la croix! Le Démon, furieux de cette désertion, s'en vengea cruellement. Le père, en revenant de voyage, mourut subitement sans baptême; la fille païenne fut rejoindre dans une autre province son fiancé païen; enfin le petit Joseph, notre héros, fut frappé plus rudement; car en peu de jours il perdit complètement la vue. Toutes ces calamités ne découragèrent pas nos néophytes. La mère fut secourue, et elle mourut depuis en parfaite chrétienne; l'autre sœur fut mariée à un chrétien. Enfin Joseph fut admis dans notre orphelinat où depuis une dizaine d'années il contribue par ses prières, par ses exemples, par son zèle entreprenant à la formation de nouvelles générations chrétiennes plus instruites, plus ferventes, l'espoir en un mot de notre mission du Tchély. Mais je vous parlerai une autre fois de cet orphelinat et des légitimes espérances qu'il nous est permis d'y établir.

La mort de son père païen ne tourmenta pas beaucoup notre Joseph, car, dit il, „mon père était véritablement chrétien de fait et de désir„ — mais il lui tarde d'apprendre la conversion de son autre sœur toujours païenne quoique en relations continuelles par lettres avec son pieux frère. Bien souvent Joseph a demandé la permission de retourner dans son village pour y prêcher la Doctrine et convertir ses compatriotes, surtout les membres de sa famille. Ce retard de conversion est son seul chagrin. — J'ajoute en terminant

que son plus ardent Désir est de mourir au plus tôt. Je lui en demandai la raison: il me répondit: « C'est par ce que dans le Ciel il n'y aura plus aucun moyen D'offenser le bon Dieu, plus de tentations, plus d'occasions de péché ! »

Voilà, mon bien cher frère, la rapide esquisse de mon excellent professeur de chinois. Pour les raisons déjà spécifiées plus haut, j'ai lieu de croire que ce portrait authentique d'un Joseph chinois ne vous sera pas désagréable. Au surplus, je vous envoie aussi le portrait matériel, la photographie du même, souhaitant que vous l'acceptiez avec plaisir.

Adel. S.J.

Lettre du P. Lebourg.

Tchély. Coup d'œil sur les affaires de la Mission et détails sur Ki-Tchéou.

Des plumes plus autorisées que la mienne, rendront sans doute, à nos Supérieurs Généraux, un compte exact de la situation actuelle du pays où la Vte Obéissance nous a placés et des affaires dont Elle nous a confié la conduite et la direction.

Toutefois il peut bien m'être permis à moi aussi, de vous envoyer notre bulletin et de vous donner en quelques mots un aperçu non officiel sur l'ensemble de nos affaires.

Les Pessimistes, à l'heure qu'il est, vous diraient que les choses vont de mal en pis, que la position pour les missionnaires menace de n'être plus tenable — que les Chinois, enfin, se disposent à une vigoureuse campagne qui sera d'autant plus désastreuse qu'on aura mis plus de temps à la préparer — Selon eux le Ciel est gros d'orages .. et la terre menace de s'entr'ouvrir sous nos pieds.

Les Optimistes, au contraire, en regardant autour d'eux, et en levant les yeux vers le firmament, n'aperçoivent aucun symptôme alarmant: — Ils vous diront que la terre est hospitalière et le ciel serein — rien n'indique un Tremblement de terre.. (à propos vous aurez appris, déjà, ceux de Macao et de Hong-Kong) — point de gros nuages au dessus de nos têtes — pourquoi craindre un orage?

Je ne sais trop dans quelle catégorie me placer — Les Pessimistes ne me vont point et je les crois fort mal inspirés.

Les Optimistes tout en me souriant davantage me paraissent cependant, trop confiants — Selon moi, ils ne comprennent qu'à demi la position — prenons le milieu.

La vérité pure et simple, pour le moment, c'est que nous sommes en paix: personne ne nous cherche ouvertement chicane aujourd'hui plus que par le passé. Sauf les difficultés locales que nous avons sur quelques points de notre Mission, et pour lesquelles l'autorité chinoise ne se presse pas de nous venir en aide, nos travaux, nos missions et nos voyages se font sans entraves, à peu près partout.

Comme vous avez pu le voir par le Compte-rendu du mois de Juillet, la moisson sans être aussi abondante que nous l'avions espérée, n'a pourtant pas été non plus de beaucoup inférieure à celles des années précédentes.

Sans avoir sujet, hic et nunc, de nous alarmer sérieusement, il est cependant, un ensemble de circonstances qui nous laissent entrevoir, dans un avenir plus ou moins éloigné, des difficultés que nous n'avions pas l'habitude de rencontrer depuis 12 ou 13 ans.

Les Journaux et les lettres particulières ont dû

depuis 5 ou 6 mois bientôt, porter jusqu'en Europe, des bruits de guerre entre la Chine et le Japon.

Ici, on en a tant parlé, que maintenant personne n'ose plus en rien dire: au Printemps 3 ou 4,000 soldats japonais débarquaient dans l'Ile de Formose, pour venger la mort de 20 ou 30 de leurs compatriotes ... Les chinois les ont laissé faire — On n'a point envoyé de soldats pour les chasser — mais toutefois, le Gouvernement s'est hâté d'acheter des fusils, de fondre des Canons et de fabriquer de la Poudre — 4 Millions de l'Empire du milieu avaient négligé l'exercice militaire depuis longtemps — On les a remises au devoir et depuis plusieurs mois nous n'entendons plus autour de nous que la fusillade et le bruit du Canon - nos braves chinois font ainsi la petite guerre en attendant qu'ils soient appelés à faire la grande .. ce dont ils se passeront bien volontiers, j'en suis sûr.

Le Japon, qui d'abord avait étonné les Européens et excité leur enthousiasme par la rapidité avec laquelle il ouvrait la campagne semble, lui aussi, vouloir se contenter de faire l'exercice sur le sol japonais — Il s'est reconnu probablement que pour les peuples de l'Extrême Orient la paix a toujours été plus sympathique que la guerre..

Le Gouvernement Japonais a eu-même l'extrême obligeance, lui, l'agresseur, d'envoyer un Plénipotentiaire à la Cour de Pékin, pour y traiter des conditions de la paix — Il demande 600,000 Taëls d'indemnité et le Gouvernement chinois refuse de rien lui accorder .. cette petite comédie se joue depuis plus de six semaines, sans qu'il soit possible de supposer à quelle époque enfin, le ministre Japonais reprendra le chemin de son pays.

Vous me demanderez quel intérêt cette question, ce débat entre le Japon et la Chine, peut avoir pour nous - la réponse est bien simple: Si on fait la guerre et que les japonais soient vainqueurs, les chinois seront convaincus que malgré leur formidable armements, malgré les 30 ou 40 mitrailleuses qu'ils viennent d'acheter en Angleterre, ils ne sont point encore en mesure de conquérir l'Univers ... que si la guerre n'a pas lieu ou que la victoire soit du coté des chinois, alors, l'Empire du milieu se croira la première nation belliqueuse du monde et qui sait si ce ne sera pas le commencement de nos malheurs.

Outre ces points noirs que nous voyons de ce côté là, il est d'autres indices non équivoques de la mauvaise humeur des chinois à notre endroit.

Les Européens deviennent timides avec les chinois — c'est une chose incontestable — pourtant, les Chinois ne furent jamais si arrogants! que voulez-vous? .. à chacun son tour - nous reculons: ils avancent; c'est tout à fait le mouvement instinctif des Orientaux.

Depuis un ou deux ans, plusieurs événements assez graves se sont passés en chine — Je ne vous parlerai que des trois principaux — Vous avez appris en son temps le massacre des deux Missionnaires du Sie-tchuen l'émeute et les incendies de Shang-hai vous sont connus aussi = peut être même les journaux vous auront parlé, devant que ma lettre vous parvienne, d'un fait assez grave arrivé tout récemment à Ien-Tai, port de mer de la Province du Chain-Tong. — un anglais attaché à la Douane a tué un chinois sans le vouloir.

Pour le meurtre des Missionnaires du Sie-tchuen les démarches et les dépêches de la légation Française, n'ont encore rien obtenu, que je sache, pas l'ombre d'une réparation quelconque.

L'Emeute de Shang-hai n'a point été causée par l'imprudence des Européens : il est prouvé qu'ils étaient dans leur droit en demandant l'exécution de promesses faites officiellement depuis longtemps déjà, et s'ils ont tué quelques uns des incendiaires qui avaient mis le feu à leurs établissements et menaçaient même leur vie ils étaient tout simplement dans le cas de légitime défense.

Les négociants de la concession française qui ont perdu leurs maisons et leurs marchandises réclament une indemnité, c'est tout naturel ; la réponse qu'on leur fait c'est que non seulement ils n'en auront point, mais qu'ils auront eux ou leur gouvernement à donner 200,000 Taels de dédommagement aux familles des chinois qui ont été tués dans la bagarre.. voyez si la chine n'est point elle aussi dans la voie du progrès.

Quand au meurtre involontaire qui vient d'avoir lieu au promontoire du Chain-Tong, la justice Anglaise a rendu un verdict d'acquittement et l'accusé est en liberté ... S'il avait été condamné à mort comme le voulaient les chinois, on aurait peut être consenti à accepter cette réparation : mais il a été acquitté - l'autorité chinoise contrairement à tout ce qui s'est fait jusqu'à présent, prétend qu'elle a le droit de se faire livrer le meurtrier et de le juger elle même selon ses lois, sans avoir à rendre compte aux anglais des caprices et des exigences des Tribunaux et des juges Chinois.

Les Anglais livreront-ils leur compatriote? c'est bien douteux - ce serait de leur part la plus insigne lâcheté - et pourtant je vois aujourd'hui tant de faiblesse, tant d'hésitations chez nos représentants Européens, que je m'attends volontiers à les voir un jour ou l'autre, se retirer dans leurs Palais ou dans leurs consulats, en fermer soigneusement les portes et les fenêtres et se mettre tout à fait à l'abri des bruits et des affaires de l'extérieur — qu'il serait beau pour les chinois le jour où il leur serait possible de lancer à leur gré et sous des prétextes qui ne leur manqueront jamais des mandats d'amende contre les missionnaires. vous auriez alors, mon cher frère des détails fort interessants ou plutôt fort navrant à lire dans les lettres qui vous viendraient du Tchély.

On dit des meilleurs soldats qu'une paix trop longue tue leur valeur et leur bravoure, pendant que la guerre, au contraire, réussit en peu de temps, à donner du cœur et du courage aux plus timides conscrits.

Sans vouloir nous ranger parmi les premiers soldats du monde nous appartenons, toutefois à un Régiment qui a fait ses preuves sur le champ de bataille et qui, aujourd'hui encore, attaqué harcelé par un ennemi 100 fois plus nombreux, que lui, soutient le feu sans se déconcerter.

Pourquoi les quelques volitigeurs qu'il a envoyé à l'Extrême Orient se laisseraient ils effrayer par des luttes et des coups de feu qui, après tout, ne peuvent que les rendre plus dignes de leurs Compagnons d'armes.

Mais revenons à nos <u>moutons</u>.

La paix relative dont nous jouissons ne saurait nous faire croire que la guerre est éloignée ou n'aura pas lieu - Les chinois ne ressemblent point aux français - Chez nous on n'a point assez de sang-froid, on n'est pas capable d'une assez longue patience pour remettre à plus tard les projets de vengeance, jusqu'à ce qu'ils soient mis à exécution, plus de repos, de sommeil ni d'appetit.

Les chinois au contraire, sans perdre l'appétit, continuent toujours de faire jouer et manœuvrer leurs bâtonnets - Entre leurs repas ils s'occupent à établir

des balances de pour et de contre, calculent les chances de succès, les dangers d'un échec qui les compromettrait dans leur vie ou dans leurs biens.. C'est à qui ne commencera point le premier - l'autorité donnant l'exemple de cette réserve et de cette prudence, le peuple se garde bien d'agir autrement et de se mêler, avant que le temps en soit venu, de choses qui ne le regardent point ou fort peu.

C'est vous dire, mon cher Frère, qu'une paix apparente, en chine, n'est point toujours, et aujourd'hui moins que jamais, de nature à nous endormir sur les éventualités de l'avenir.

D'ailleurs, bien que nos chrétiens ainsi que les catéchumènes déjà instruits et convaincus, ne voient point encore à l'horizon de nuages assez noirs pour s'en effrayer à l'excès, nous avons la douleur de constater à peu près partout, un moment d'arrêt parmi les païens qui avaient quelque velléité d'embrasser la foi. Ils continuent de nous voir et même de nous écouter avec plaisir ; mais, quand nous les pressons de rompre avec l'Idolâtrie, ils nous répondent que le temps n'est pas sûr.. autour d'eux ils entendent des bruits et saisissent des murmures.. qui sont défavorables aux Européens: il est plus sage disent-ils de ne rien précipiter. Pour en finir avec la question des orages présents ou à venir, probables ou improbables, disons à la louange des chinois, que peut-être leur mauvaise humeur et leurs dispositions hostiles n'en viendront jamais à dresser à notre intention des gibets ou des échafauds. Pour le moment, je ne vois rien d'inquiétant, et voici un fait qui me donne l'assurance que je me trompe peu.

A l'époque des Persécutions, les Ministres protestants ne se hazardèrent jamais à porter leurs Bibles à l'intérieur des terres, aujourdhui que la paix et la liberté de prêcher l'Evangile sont accordées aux étrangers, ces Messieurs pénètrent partout; se promènent sur les places publiques, parcourent les villages avec un aplomb et une fierté étonnantes, hier encore l'un d'eux vendait ses bibles ici, dans la ville de Ki-tchéou, à 25 pas de notre Résidence.

Tant que nous les voyons circuler avec assurance, nous pouvons respirer à pleins poumons, c'est signe de beau temps. Leur perspicacité ; un instinct de conservation étonnant, et je ne sais trop quoi encore, leur fait apercevoir les nuages avant qu'ils se soient formés ; entendent-ils autour d'eux des bruits alarmants, ils ont la prudence de rallier quelque port de mer pour s'y mettre en sûreté.- Ils se promènent encore partout aujourdhui- donc l'époque du danger est encore loin - si quelque beau jour, il nous est donné de les voir faire leurs malles et s'enfuir précipitamment, alors préparons nous à la lutte. Quand, dit le proverbe Chinois, vous voyez les Canards battre des ailes et essayer de plonger dans l'eau d'une mare desséchée, attendez vous à la pluie.

J'avais commencé cette lettre dans l'intention de ne point la faire trop longue ; mais puisque ma plume a couru si longtemps je ne vois plus de raison pour ne pas la laisser courir encore - pourquoi après tout, me priver du plaisir de votre compagnie, quand je sais que bientôt nous allons être séparés par l'épaisse Carapace du Golfe du Tchély.

Détails sur Ki-Tchéou.

Si vous avez la carte du Tchéliz Sud-Est, prenez la et cherchez y la ville de Ki-Tchéou: quand vous l'aurez trouvée, vous écouterez avec plus d'intérêt les quelques détails que je vous donne sur ce pays négligé trop longtemps et où nous comptons à peine quelques catéchumènes, bien que nous y ayons plusieurs anciennes chrétientés.

Il y a deux ans environ que nous y avons une Résidence, c'est a peine aujourd'hui si les Citadins et Bourgeois de la Ville veulent bien nous voir habiter chez eux, sans trop de mauvaise humeur...

Nous commençons à nous acclimater, nous avons même le plaisir de recevoir la visite de plusieurs marchands ou lettrés qui viennent nous demander des explications sur une Religion dont on leur a dit tant de mal. Il faut une certaine dose de patience pour supporter ces longues et ennuyeuses conversations, surtout quand nous savons que nos visiteurs qui sont de petits personnages dans la ville, viennent simplement pour tuer le temps, et satisfaire leur curiosité; mais ici comme ailleurs, il est important d'avoir sinon l'amitié au moins la visite de ces gens-là. Peu à peu nous aurons d'autres visites plus modestes, celles d'un ouvrier maçon, d'un menuisier, d'un charpentier ou d'un tailleur; mais ces humbles artisans ne viendront point pour le plaisir de nous faire parler: Ils y viendront pour se faire instruire et se convertir.

Nous avons grand besoin de chercher à gagner des âmes ici: Car les quelques chrétiens que nous y avions déjà, outre qu'ils ne dépassent point le chiffre d'une douzaine, avaient le malheur de n'être pas des plus fervents.

Le plus intéressant est un Greffier-auxiliaire du Tribunal – Sa position, sans avoir beaucoup de prestige, nous a, cependant, rendu quelques services; J'en ai profité pour lier connaissance avec les principaux agents de la préfecture. La mère et le fils du Greffier sont très fervents; sa femme qui était païenne, a voulu se faire baptiser l'an dernier, au moment de sa mort.

Un autre Néophyte, Lettré et Pharmacien qui habite tout près de notre maison, avait négligé ses Devoirs pendant bien des années: à peine avons nous eu un pied-à-terre ici, qu'il est revenu à Dieu – Cette année, au mois de Mai, j'ai eu le bonheur de baptiser sa femme qui bientôt, m'amena dit elle, son vieux père et l'un de ses frères.

Un Pharmacien, en chine, aussi bien qu'en France, ne laisse pas que d'exercer une certaine influence autour de lui – Sa maison est un rendez-vous où les bourgeois du quartier vont volontiers fumer la pipe et boire le Thé: Je compte sur le Talent et le Zèle de mon voisin pour travailler à la conversion de quelques uns de nos Citadins.

Les deux ou trois autres familles Chrétiennes de la ville appartiennent à la classe la moins aisée et la moins influente du pays: l'une dont le chef est Sourd-Muet, fait le commerce de Semelles de souliers; une autre tient une auberge qui peut abriter au plus, dix voyageurs à pied. J'ai eu le plaisir de visiter cet hôtel, que ne puis-je vous procurer à vous aussi celui d'y Dîner avec moi: vous seriez surpris de l'ameublement, du personnel et de l'établissement tout entier – pas de chaises pour s'asseoir – une seule table montée sur Trois pieds qui tremblent et menace de perdre l'équilibre quand vous y toucherez

ajouterez à cela qu'elle est recouverte non pas d'un tapis ni d'une toile cirée, mais d'une épaisse couche de graisse et d'huile qui vous fait reculer de 2 pas en arrière surtout si vous avez des habits propres.

L'hôtel de mon Chrétien n'a qu'une seule chambre et un seul lit pour les voyageurs; vous savez ce qu'on entend par lit dans le Nord de la Chine: c'est une sorte d'Estrade haute de 2 pieds et construite en briques non cuites – c'est d'une simplicité primitive – en entrant dans l'auberge ne demandez pas au maître d'hôtel, s'il y a encore de la place pour vous – vous n'avez qu'à entrer tout droit dans la chambre, compter le nombre des voyageurs qui vous y ont précédé, mesurer ensuite le lit pour savoir s'il y a moyen de vous y reposer à coté des huit ou dix inconnus arrivés avant vous.

La position sociale de notre aubergiste est donc fort modeste, comme vous le voyez: mais sa pauvreté ne l'empêche pas d'observer fidèlement la loi de Dieu: Ce sont ces deux familles qui probablement me prêteront le concours le plus efficace pour arracher quelques âmes au démon. Voyez plutôt.

A mon dernier passage à Ki-Tchéou, en Septembre, le Sourd-muet et le maître d'hôtel, m'amenèrent deux vieillards, le mari et la femme qui voulaient se faire Chrétiens – je les exhortai, leur donnai à chacun une médaille et un chapelet, avec promesse de les baptiser à mon prochain voyage s'ils étaient suffisamment instruits:

Mon premier soin, hier soir, en entrant dans notre Résidence fut d'appeler l'Aubergiste pour savoir des nouvelles de ces deux bons Catéchumènes – « Ah! me dit il, vous ne savez donc pas, Père? .. mais ils sont morts tous les Deux il y a un mois à peine, et à 5 ou 6 jours de distance l'un de l'autre – ma femme accompagnée de celle du Sourd-muet, est allée les assister à leur mort et les a baptisés – l'Enterrement s'est fait sans superstitions – Une Dizaine de Chrétien des environs ont chanté publiquement les prières des morts, à la maison des Défunts et sur le Cimetière ils ont si bien chanté et si bien prêché que toute la famille va se convertir – ».

Mon brave aubergiste m'a prouvé, ce matin qu'il ne m'avait point trompé hier; Vers Dix heures, il arrivait chez moi accompagné du Sourd-Muet – Deux visages radieux et contents! Le Muet gesticulait, me parlait par signes, traçait avec sa salive, des Caractères Chinois sur ma table pour m'expliquer que lui aussi était pour quelque chose dans la conversion des Catéchumènes qui allaient venir me voir dans quelques instants. Il allait se lancer dans de plus hautes considérations encore quand mon Catéchiste s'est présenté à ma porte suivi de 6 visiteurs – Deux pères de famille, l'un chapelier, l'autre garçon d'hôtel à Tien-Tsin, leurs femmes et deux charmants enfants. Voilà 6 Catéchumènes sur lesquels je comptais fort peu, je vous assure. C'est le Casuel et la Consolation du missionnaire, mon Cher Frère: mais surtout c'est l'œuvre de la grâce .. Nous mettons des Bacheliers et des Lettrés en Campagne ... nous allons nous-mêmes de village en village, de Ville en Ville, pour y annoncer l'Evangile et le plus souvent personne ne se convertit – Un mendiant couvert de haillons, un Sourd-muet qui n'a d'autre talent que sa foi et quelques gestes auxquels personne ne comprend rien,

un misérable maître d'hôtel dont les habits couverts d'une épaisse couche de graisse n'ont pas été lavés depuis qu'il exerce la profession. Ces prédicateurs sans science et sans prétention se mettent à la recherche des âmes et sont toujours assez heureux pour en trouver quelques unes.

Les trop longs détails que je viens de jeter sur le papier, à l'honneur de la ville de Ki-Tchéou, vous intéresseront ils, j'ai quelque lieu d'en douter. Ah! à la bonne heure si je venais vous annoncer que d'un seul coup de filet, j'ai pris 50, 100, ou 200 magnifiques Poissons - mais le temps de ces grandes Pêches est passé .. on n'est pas encore venu.

Nous n'obtenons point autant de recrues pour l'armée du bon Dieu, que nous le voudrions bien. Et pourtant il se passe assez peu de jours sans que nous ayons en la joie d'enrôler 2, 3 ou 4 nouveaux conscrits .. Ce ne sont point des conversions en masse, le travail est lent - La Moisson ne mûrit point au gré de nos désirs : mais enfin, nous glanons tous les jours quelques épis.

Puisque je suis dans la ville de Ki-Tchéou, laissez-moi vous parler de deux grandes cérémonies qui s'y célébraient hier.

La première avait lieu avant midi : c'était une procession composée du Préfet, qui ouvrait la marche, des Mandarins subalternes, des officiers de la garnison .. des Notables de la Ville, en grande tenue et enfin d'une foule innombrable d'hommes, de femmes et d'enfants. Quel était le but de ce pélerinage ? tout simplement un petit terme ou monticule fait de mains d'hommes, en dehors des murs de la Cité. C'est là que le Mandarin a convoqué toutes les âmes qui en quittant la terre n'y ont laissé ni parents ni amis qui pensent à elles et aillent pleurer sur leur tombe.

Cette cérémonie se fait tous les ans avec la même solennité, le 1er de la Dixième lune. Le Magistrat entouré de tous les mandarins est à peine arrivé sur le monticule, que la musique joue ses plus beaux airs funèbres .. Les Employés subalternes brûlent des pétards, tirent 3 coups de Canon, mettent le feu au papier superstitieux qui après avoir été réduit en cendres, doit se transformer en lingots d'argent dans l'autre monde .. Enfin font 4 prostrations aux âmes Orphelines comme on les appelle, et tout est fini.

La seconde Cérémonie dure plus longtemps et se fait aux flambeaux. — C'est l'ange tutélaire de la Ville (Tchem-wam, roi de la Cité) qui veut bien, ce jour là, se promener dans la ville, en parcourir les rues, en visiter les coins et recoins.

Habillé de soie rouge et porté sur un brancard orné de fleurs artificielles .. il commence sa visite par le Tribunal du premier Mandarin - il y est reçu au bruit du Canon et au son de la musique, s'y repose un instant, et précédé du Magistrat entouré et suivi de plusieurs centaines de Prétoriens qui portent des torches allumées .. pour éclairer le Dieu aussi bien que les mortels qui l'accompagnent. Le voilà parti au milieu des cris et des Vivats de la multitude - Son voyage a pour but de s'assurer si la Ville et les habitants sont en paix, si quelques mauvais esprits dans le dessein de nuire à sa Cité ne se seraient point glissés secrètement dans ses murs .. s'il y en a, ils sont tous chassés impitoyablement ce jour là et bon

gré malgré sont obligés de s'enfuir. pour leur en faciliter les moyens, le Mandarin a toujours soin avant de commencer la Procession de faire ouvrir les 4 portes de la ville, qui se referment aussitôt après la cérémonie afin de les empêcher de rentrer à la faveur des ténèbres.

Voilà, mon cher Frère, où en sont nos malheureux idolâtres ? Ils font ces cérémonies et ces processions sérieusement..ils n'auraient point la conscience tranquille, s'ils y manquaient et croiraient que de grands châtiments leur sont réservés.

Quand donc nous sera-t-il donné de leur faire ouvrir les yeux à la lumière et de leur montrer la stupidité de leurs croyances !!

Vous avez eu l'heureuse inspiration d'entreprendre au profit de nos malheureux Chinois, une œuvre appelée, je le crois fermement, à nous rendre les plus grands services pour la conversion des Infidèles !. oui, mon cher Frère votre œuvre des Images, tout en vous coûtant bien des peines et des démarches, ne peut manquer de vous donner bientôt les plus doux et les plus consolants dédommagements.

La plupart des familles païennes qui se convertissent, avaient dans leur maison ou bien la Statue de Fo, ou bien celle d'un Poussa, quelconque - Toutes, sans exceptions, vénéraient l'image du Tsao-wam-yé (le Dieu de la marmite comme le nomment les Chinois) ; à peine ces Infidèles ont ils formé la résolution de se convertir à la foi chrétienne, qu'ils viennent vous apporter leurs Divinités.. que pouvons nous leur donner à la place ? de bonnes paroles, des instructions solides, des livres de prières, des médailles et des chapelets ? oui quand nous leur offrons tout cela, ils le reçoivent avec avidité ; mais ce n'est point suffisant... Il leur faut une image qui parle à leurs yeux, qui aille prendre la place du Dieu de bois ou de Cuivre qu'ils ont détrôné- où prendre tant d'images chaque année ?- Supposez que nous convertissions 100 familles par an, chacun, il nous faudra bien 5 ou 600 images - Continuez donc votre œuvre elle est apostolique... l'image du Tout-Puissant et celle de St. Michel sont à mon avis, celles dont nous avons le plus grand besoin - nous ne pouvons prudemment offrir que celles là aux familles nouvellement converties.

Envoyez nous en le plustôt possible - Elles seront reçues par nous avec reconnaissance et par nos Catéchumènes avec enthousiasme.

Lebourcq. S.J.

Tchély. Mission de Nan-li-che-tsouen
Extrait d'une lettre du P. Edel à un Scolastique de Laval.

Je veux aujourdhui, vous parler de ma mission de Nan-li-che-tsouen ! et vous donner une petite idée de ce qu'un honnête homme peut toujours trouver en fait d'occupation, dans le champ de manœuvre confié aux missionnaires du Tchély.

Donc voici comment se fait une mission dans les chrétientés pétchéliennes. Mercredi dernier, c'est-à-dire il y a huit jours, un des administrateurs du village est venu m'inviter à donner les missions aux 160 ouailles de la chrétienté susdite. Cette invitation présentée d'abord au R. D. Recteur

et approuvée, est toujours faite le plus solennellement possible avec force prostrations... Ceci fait, on prépare ses effets, son lit, ses hardes, ses bibelots.. le tout est hissé, amarré, sur le fameux char dont vous connaissez la forme gracieuse et champêtre — le missionnaire se hisse à son tour, puis le Catéchiste, puis le conducteur, l'un à droite sur le brancard, l'autre à gauche — et les voilà partis! Le Père recommande son âme à Dieu; le Catéchiste se damne avec grâce, l'administrateur se frotte les mains, le conducteur frappe sur ses bêtes, le chariot roule, se balance, accroche, trébuche, et enfin après quelques heures de cahotements arrive à la fameuse chrétienté — C'est une de nos plus grandes paroisses; sa petite Eglise est coquette, bâtie par le F. Guillon, ornementée, peinturlurée, presque comme la Sainte chapelle, par le F. Weinsbach, enrichie de papiers de couleurs, de fleurs artificielles, etc. C'est dans ce sanctuaire que le Missionnaire est reçu par l'assemblée des fidèles = tous se prosternent, et demandent la bénédiction. Les exercices commencent immédiatement, cela durera 6 jours! = Rien de plus simple que le règlement d'une observé avec une ponctualité chinoise durant ce précieux temps de la mission.

Lever très matinal, puis sainte Messe à 5h½ environ, avec sermon. Après le déjeûner, confessions durant toute la matinée, ou à peu près. Après dîner Catéchisme aux enfants, renforcés de grandes personnes; confessions de ceux qui viennent des annexes, visites des chrétiens, un à un, ou bien en corps de troupe, indéfiniment jusqu'au souper.

Entre temps on a pu faire ses exercices de piété, réciter son bréviaire, et le reste — Durant les repas les visites reprennent de plus belle, car les Chrétiens viennent à l'honneur d'entourer la table du Père durant ses réfections. Tous se tiennent là, fixes, immobiles, sans oser parler avant qu'on les interroge.

Dans les commencements cet entourage est gênant pour les nouveaux Pères; on souffre de voir ces visages, quelquefois affamés, pendant qu'on s'efforce de trouver délicieux les dix ou quinze plats qu'ils ont confectionnés à leur manière pour le Père en Dieu?

Pauvres gens! vous auriez eu vraiment plaisir à les considérer, et à causer avec eux! c'est bon comme le bon pain, simple, correct, un peu vif peut-être mais le cœur sur la main. Et les enfants? Dix ou douze espiègles d'une dizaine d'années environ ne quittaient point ma chambre du matin au soir, riant, badinant, jasant, faisant mille réflexions sanglantes... Ne croyez pas s'il vous plaît que tous les bambins du céleste empire ressemblent à ceux représentés par fois sur les images en papier de riz du pays de Canton: nos espiègles des Provinces du Nord ont un type moins grotesque, voire même européen — et plusieurs de ceux dont je vous parle pourraient signer des billets de loterie s'ils étaient quêteurs de 2e. Division, au Collège de la Providence.

Il est vrai, ce n'est pas beaucoup dire — mais enfin c'est pour vous donner une haute idée de notre jeunesse Pékinoise. Ces enfants ont l'innocence dans les yeux et la grâce baptismale dans le cœur. cela se voit et cela seul suffirait pour les aimer.

Le règlement ci-dessus spécifié comporte aussi quelques exceptions, des cas de force majeure, des suppléments. Ainsi une extrême onction à donner dans un village plus ou moins éloigné; une messe à dire dans une chrétienté voisine, un malade à visiter chez lui, des inimitiés à faire cesser, des conseils à donner.

des baptêmes à faire — par exemple, j'ai eu le bonheur d'administrer ce sacrement à deux personnes, un homme et son enfant, et à suppléer les cérémonies à tous les enfants nés depuis la dernière mission.. De même on supplée celles du mariage, on reçoit dans les confréries — on distribue des médailles, des scapulaires, des crucifix (quand on en a) — on vérifie les comptes de l'année écoulée. etc. Croiriez-vous que ces braves gens, qui vivent presque uniquement de l'air du temps, ont assez de générosité pour s'imposer des frais supplémentaires, et savent s'ingénier pour trouver le nombre de sapèques nécessaires à l'inscription dans la Ste. Enfance! outre leurs frais d'entretiens de l'église, et du Père, ils veulent encore s'imposer des corvées particulières, travailler pour l'entretien d'une école, se charger d'un orphelin, faire le Catéchisme les uns aux autres, instruire les enfants, etc. enfin faire dire des messes pour eux, ou pour leurs parents décédés — Pour une messe ces pauvres gens n'oseraient jamais offrir moins de 1000 sapèques, c'est à dire environ 2f.50 ce qui, proportion gardée, serait plus de 8 francs en France!

Voilà, mon Cher Père, une idée du genre des Chrétiens Chinois — Et tout ce monde vit au milieu des païens, près des pagodes, sous un gouvernement hostile. N'est-ce pas un petit miracle de la grâce? — et n'êtes vous pas porté dès maintenant à gratifier ce bon peuple de votre sympathique amitié? Impossible de ne pas aimer ces gens-là; le reste n'est rien, on est content de tout, même des petites contrariétés dont le Diable parsème le sentier de l'existence — Mais qui n'a pas ses petites contrariétés en cette vie, et où trouver la perfection en ce bas monde?

La chrétienté susdite avait depuis plusieurs années quelques retardataires; des endurcis pour lesquels on avait perdu tout espoir = il en reste encore trois ou quatre; mais l'avant-veille de la clôture le plus riche, le plus influent d'entre eux vint de lui-même demander l'absolution, et le lendemain il répara son scandale publiquement durant la sainte-messe — Avant hier, pour une bagatelle, quelques uns de ces braves gens, vifs comme la poudre, se sont pris de querelle au village, deux contre deux, avec force cris et coups de poing. Les femmes de ces Messieurs vinrent à la rescousse pour soutenir leurs maris respectifs par les amis et les amis des amis voulurent intervenir; bientôt ce fut une batterie générale — quand tout à coup le Père apparait à l'horizon! Jamais « quos ego! » n'eut d'effet plus prompt ni plus saisissant — Immédiatement les queues se dénouent, les chignons se redressent, les groupes se séparent, tous sont honteux, confus, interloqués! — Il restait à réparer le scandale... Les quatre querelleurs vinrent à genoux, en présence de presque toute la chrétienté, demander pardon pour leur crime! et prier le Père de leur imposer une pénitence proportionnée à la grandeur de leur faute. Ils eurent à faire ensemble le chemin de la Croix, après la messe du lendemain = à se faire des excuses réciproques, à promettre de réparer par une tenue exemplaire ce scandale donné aux païens durant le temps de la mission.

Le lendemain tous les quatre chantaient en chœur le chemin de la croix, suivant la coutume Chinoise. Le rythme de cette récitation est approprié à la circonstance, et nos chrétiens savent y mettre très bien le ton voulu. si bien que cet exercice me toucha moi-même plus que je n'aurais pensé;

le 1er Chantre poussait des sanglots si déchirants les 3 autres répondaient d'un air si larmoyant, et beaucoup d'autres assistants renforçaient les soupirs des 4 pénitents avec tant de tristesse apparente que j'eus peur, plus d'une fois d'en voir quelques uns tomber en faiblesse –

Mais cette crainte n'est pas fondée en chine, et c'est un souci de moins pour le missionnaire – (quand il sait par expérience avoir affaire à la race chinoise qui excelle assurément dans l'art de l'imitation)

Ceci me rappelle un petit trait d'un de mes espiègles.. – Il était à se confesser à la porte de ma chambre transformée en confessionnal par le moyen d'une claie à jour suspendue simplement sur le seuil – Le cher petit savait sa leçon à merveille; il récita la liste de ses étourderies avec des accents de douleur capables de fendre une âme en deux – puis il écouta mon exhortation plus ou moins pathétique – L'espiègle de son côté ne pensait déjà plus à la confession; il regardait avec de grands yeux mon réveille matin en face de lui, puis tout à coup, pendant que je l'invitais à renouveler son acte de contrition, il poussa un soupir et s'écria: O Père! la jolie montre que vous avez-là! – Sonne-t-elle? – Cette saillie me fit rire malgré moi = et, considérant l'absence de contrition, et peut-être l'absence de matière à l'absolution, je renvoyai le bambin de 11 ans, l'invitant à saisir au passage un des biscuits à huile de ricin qui se prélassent sur le buffet depuis 5 jours.

Dimanche je voulus donner à la chrétienté toute entière, renforcée des chrétiens des annexes, une petite distraction de Physique amusante – durant une ½ heure environ – vous jugez de l'enthousiasme – Ces gens là sont intimement persuadés que le Père Lê (Tonnerre) porte la foudre en bouteille, et qu'il en use à discrétion – Et de fait ils ont eu quelque idée de ma boite foudroyante, et de ma petite bobine portative. Est-ce l'impression, l'imagination, un état nerveux spécial? je ne sais; mais il est certain que nos chinois paraissent plus sensibles au fluide électrique que les Européens – A la moindre secousse ils se tordent pitoyablement au milieu d'une assistance qui se tord de rire. Un d'entre eux a même été comme foudroyé; il a roulé en arrière avec armes et bagages, bobine et tout criant comme un possédé. – Quelques tours de passe passe continuèrent d'émerveiller mon auditoire d'environ 200 personnes serrées comme des harengs dans le caque. Enfin un serpent de Pharaon s'élevant majestueusement du fond d'un gobelet microscopique et prenant progressivement des proportions effrayantes acheva de persuader à ce monde d'enfants que le Père devait-être pour le moins sorcier.

J'oubliais l'harmoniflute! un instrument primitif, jadis neuf, éprouvé par des artistes, et par les Rebelles de 1868, aujourd'hui en possession du P. Bruyère et dont j'avais l'usufruit pour ces quelques jours. Vous savez combien je suis loin d'être artiste, mais avec des Chinois de ce sens musical il suffit de le vouloir pour enlever les cœurs et les suffrages! Je grattai donc cet instrument, en cadence, pressant mélancoliquement la pédale; remémorant de mon mieux nos grands airs d'orgue de Barbarie. le « trautz net s.o. » fut exécuté avec enthousiasme; "trempe ton pain Marie" fut applaudi; mais les "Pompiers de Nanterre" eurent le plus grand succès d'estime. Des trépignements accueillirent chaque fois le refrain de cet air national, et je fus sur le point d'être porté en triomphe par la marée montante de ce peuple soulevé par l'enthousiasme. quelques instants après la séance finissait et tous les chrétiens rentraient paisiblement chez eux, gardant je pense au fond de l'âme un immortel souvenir de cette mémorable séance.

Edel. S.J.

Kiang-nan.

Fabrication du Papier tse Kien.

Extrait d'une lettre du P. Royer au P. Tailhan.

Je veux aujourdhui vous décrire la fabrication du fameux papier appelé « tse Kien » propre au pays de T-chin (nan men) où dernièrement j'ai dit la 1ère Messe pour la 1ère fois.

Sur une étendue de 8 lieues environ, de T-chin à Lyan, tout le long des canaux vous voyez des fabriques de ce fameux tse Kien. Ne vous imaginez pas voir nos grandes papeteries d'Europe. Les Chinois sont d'une simplicité primitive dans toutes leurs industries: depuis la charrue qu'ils ont reçue des fils de Noé, c'est probable jusqu'à leur méthode pour fabriquer le papier, tse Kien, c'est la simplicité des 1ers âges. Je vais vous parler de ce que j'ai vu et tâcher de vous le faire comprendre.

Ces fabriques sont toutes situées sur le bord d'un canal. Vous voyez d'abord d'immenses amâts de paille de riz, c'est la matière 1ère du papier dont je veux vous parler. La paille de riz de T-chin a-t-elle une qualité particulière, je n'en sais rien. En tous cas, le tse Kien ne se fabrique qu'à T-chin, quoiqu'il y ait du riz et de la paille de riz dans toute la province.

1ère opération . . . On détrempe la paille de riz dans l'eau de chaux vive. Ce réservoir a la forme d'un rectangle, 3 pieds de profondeur, 2 mètres de longueur, 1m 50c de largeur. La paille que l'on détrempe dans cette eau n'y demeure que 10 minutes on la retire de l'eau puis:

2e opération. On entasse cette paille qu'on laisse repourrir à peu près du mois de 9bre au mois de 7bre

3e Opération: au moyen d'un simple hachoir, comme celui dont on se sert dans les campagnes pour hacher la paille de blé pour les chevaux, bestiaux, etc on hache cette paille de riz pourrie.

4e Opération: on entasse cette paille hachée dans un réservoir de forme ronde, de 3m de diamètre, 2 pieds de profondeur, pavé en pierre plate de T-chin. Alors un bœuf pétrine cette paille hachée un jour durant. Ce réservoir peut contenir de la matière pour faire 200 ké de tsé Kien. Le ké c'est 100 livres.

5e Opération: Deux ou trois hommes dans chaque fabrique sont continuellement occupés à battre cette paille hachée ainsi pétriné par le bœuf. Pour cela, ils déposent environ 100 livres de cette matière dans un sac qui ressemble à nos sacs où l'on met le froment. Ce sac est plus long et plus large. A l'ouverture de ce grand sac, l'ouvrier fait pénétrer un espèce de battoir comme celui dont on se sert pour battre le beurre en Lorraine. Pendant 10 minutes, l'ouvrier est occupé à battre cette paille qui est dans le sac: le sac plonge dans l'eau. C'est ce qu'on appelle le lavage: du sac se dégage des matières qui rendent jaune l'eau claire et limpide des canaux. Près des fabriques de papiers, l'eau des canaux ressemble aux eaux qui descendent des collines des vignobles après un orage et une pluie torrentielle. Le spectacle de tous ces laveurs de tse Kien brut excite la curiosité des voyageurs. On se demande ce que font tous ces gens avec leur grand sac et leur battoir.

6e Opération: On transporte ce tse Kien brut dans un réservoir de 1m de profondeur, de 2m de largeur et 2m de longueur. Là la matière brute est délayée dans de l'eau propre. Un homme est occupé à retirer de ce bassin cette matière ainsi appropriée et

fait le papier appelé Tse Kien. La méthode pour le faire en feuille de 60c. en largeur, longueur et 3 millim. d'épaisseur est des plus simples : l'ouvrier a en main un petit treilli de bamboux, de la grandeur de 2 feuilles de tse Kien, il le plonge dans le bassin ou la matière à faire le papier est détrempée, et applique par dessus un autre treilli de bambou de même dimension. L'eau dégoutte et en une minute 2 feuilles de tse-Kien sont faites.

7e Opération : Sécher les feuilles de tse Kien, au soleil pendant un jour ou deux. Tout le long du canal vous voyez ces feuilles étendues au soleil. ____ Un ouvrier peut en faire 7 à 10 ké par jour. Un ké de ce papier se vend de 3 à 400 sapèques ____ Usage du tse Kien. On le détrempe dans l'eau et il reprend sa forme brut et 1ère : alors on le mélange avec la chaux vive et forme un enduit des plus solides qui imite le plâtre et le remplace en Chine. ___ Royer. S. J.

Rapport adressé au R. P. Provincial, sur les ministères et les œuvres de la mission du Kiang-nan, pendant l'année 1873-1874. — Shang-hai, 12 décembre 1874.

Mon Révérend Père Provincial

J'ai l'honneur de vous adresser un rapport sur les ministères et les œuvres de la Mission du Kiang-nan, pendant l'année 1873-1874. — Pour vous en rendre la lecture plus facile, je mets en tête de ce rapport l'état du personnel actif, et la division ecclésiastique et civile du Vicariat.

Personnel.

Un Vicaire-Apostolique

Prêtres Européens . . . . 49.
Prêtres indigènes . . . . 24.
Scolastiques Européens . . . . 5.
Frères Coadjuteurs . . . 13.

Division civile et ecclésiastique du Vicariat.

Le Vicariat-Apostolique du Kiang-nan comprend deux Provinces, celle du Ngan-hoei à l'ouest, celle du Kiangsou à l'est. Ces provinces renferment chacune huit préfectures, des îles, et quelques territoires administrés par des magistrats spéciaux. La division ecclésiastique comprend cinq sections indiquées dans le tableau suivant.

Division ecclésiastique.

1. Section de Nan-kin – Elle renferme toute la province du Ngan-hoei et 5 préfectures dans celle du Kiangsou.

2. Section de Sou-tsen – Elle renferme les 2 préfectures de Tsang-tsen et de Sou-tsen . . . . . .

3. Section de Song-kang – 4. Section de Ké-wei renfermées toutes les deux dans la préfecture de Song-kang.

5. Section de Hai-men – Elle renferme . . . . . .

Division civile.

Province du Ngan-hoei partagée en 8 préfectures.

1. Ngan-kin, Capitale de la Province.
2. Hoei-tcheou.
3. Ning-ko.
4. Tché-tcheou
5. Tai-ping.
6. Lou-tcheou.
7. Joung-iang.
8. Ing-tcheou.

Province du Kiang-sou, partagée en 8 préfectures.

1. Nankin.
2. Sin-tcheou.
3. Hoei-ngan.
4. Jang-tcheou.
5. Tchen-kiang.
6. Tsang-tsen.
7. Sou-tsen. Capitale de la Province.
8. Song-kang.

Territoires de Hai-men

Tsong-min et autres îles.

La ville de Shang-hai et la Chrétienté de Zi-ka-wei ne sont pas comprises dans ces cinq sections. Les nombreux établissements qu'elles renferment exigent la residence continue de plusieurs missionnaires et une administration spéciale — Si l'on excepte les trois préfectures de Tsang-tsen, Sou-tsen et Song-kang, la plus grande partie de la presqu'île de Hai-men, Tsong-min, et quelques petites îles, où le dialecte du Kiangsou méridional est en usage, la langue mandarine est parlée dans toutes les autres contrées du Vicariat.

Population du Vicariat — En 1812, la 16e année de son règne, Kia-kien fit faire le recensement de l'Empire. La population s'élevait alors à 360,000,000 d'habitants. La province du Ngan-hoei en comptait 34,168,000; celle du Kiangsou, 37,843,000. La population totale du Kiang-nan était donc de 72,000,000. En admettant que la rébellion des Tai-ping, et les malheurs qui lui servirent de cortège aient fait disparaître 22,000,000 d'habitants, chiffre énorme et peu prouvé, il y resterait encore environ 50,000,000 d'habitants.

La population chrétienne du Vicariat est de 86,650. — Les villes soulignées sont celles où la Mission possède des résidences. Il faut y joindre le bourg de Mo-ka-tsen, dans la presqu'île de Hai-men, et la

et la ville de Tsong-mim dans l'île du même nom.

Ces notions clairement établies, j'arrive à l'objet de ce rapport, en commençant par la Section de Nankin.

Section de Nankin.

Un Supérieur, Européen.

19 Missionnaires, dont 16 Européens et 3 indigènes.

Chrétiens : 3,526.

Enfants d'infidèles baptisés : 1,010.

Inférieure aux autres parties de la Mission pour le nombre des Chrétiens, cette Section les surpasse de beaucoup en étendue. En effet, elle comprend à elle seule toute la province du Ngan-hoei, et cinq préfectures dans celles du Kiangsou, c'est-à-dire environ les trois quarts du territoire du Vicariat. Il n'y a que quelques années encore, en dehors de la préfecture de Foung-iang et de la petite Chrétienté de Ou-yuen les habitants du Ngan-hoei ignoraient l'existence de la Religion Catholique. Aucun missionnaire ne leur avait annoncé la bonne nouvelle. Aujourd'hui seize prêtres parcourent leur contrée et s'efforcent d'y répandre une semence qui, en plus d'un endroit, fructifie abondamment. Cette immense section devait être divisée pour créer entre les missionnaires des rapports faciles, et organiser efficacement l'œuvre de l'apostolat. Elle a donc été partagée en quatre centres que nous désignons sous les noms de : Missions de Nankin proprement dite, de Tang-tcheou, de Ming-Ko, et de Ngan-Kin, et dont nous parlerons séparément.

Mission de Nankin, proprement dite.

Un missionnaire, Européen.

Un pensionnat de garçons.

Un pensionnat de filles.

Un Orphelinat.

Chrétiens : 433.

Nan-kin, à qui la dynastie actuelle des Tartares ne songe point à rendre sa splendeur passée, commence à se relever un peu des ruines qu'amoncelèrent dans ses murs les rebelles connus sous le nom de Grands-Cheveux. Les chrétiens qui pendant près de douze ans vécurent loin de son enceinte, et vinrent chercher à Shang-hai et dans d'autres villes du Kiangsou méridional une tranquillité qu'elle ne pouvait plus leur offrir, y sont rentrés depuis quelques années. L'exil ne contribua point à les enrichir, et quand ils prirent possession de leurs anciennes demeures, ils se demandèrent quelles industries pourraient les arracher à une inévitable misère. Des jours meilleurs ont lui pour eux; et Dieu qui les avait si rudement éprouvés leur tend aujourd'hui une main secourable. Leur pauvreté commence à disparaître; ils se rallient de nouveau autour du missionnaire; et, cette année, ils ont suivi avec fruit les exercices de la mission. — La Chrétienté de Pé-houei, en dehors de la porte de l'ouest, celle de Kao-Kiao-men, en dehors de la porte orientale, et la résidence située dans l'intérieur de la ville forment tout l'apanage du missionnaire de Nankin. Mais si son domaine est peu étendu, ceux qui l'habitent ne laissent pas de lui donner quelques consolations. A Pé-houei un bon nombre d'enfants sont solidement instruits des vérités chrétiennes, leur piété est sincère; et dans quelques années ils formeront un noyau de Chrétiens fervents. — Kao-Kiao-men possède une église fréquentée chaque dimanche et les jours de fêtes; et sa population réclame une école qui lui sera accordée à la 10e lune. — Dans l'enceinte de la résidence nous avons un pensionnat qui, cette année, a pu atteindre le chiffre de 24 élèves. De leurs rangs sortiront plus tard, nous l'espérons, quelques instituteurs et des catéchistes, qui se mettront au service des missionnaires. Le pensionnat des filles est moins nombreux.

L'école des externes se compose de 28 élèves, dont la bonne tenue, l'application et les manières honnêtes ont été pour le missionnaire une vraie cause de joie. Tous, à l'exception de trois, appartiennent à des familles païennes. — Deux pharmacies, l'une pour les hommes, l'autre pour les femmes, rendent à la population païenne des services qu'elle ne saurait méconnaître; et cette œuvre de bienfaisance tourne à l'honneur de notre sainte Religion. Mais de l'estime du Christianisme au désir de l'embrasser la route à faire est encore longue pour le païen. — Je résume en deux mots l'état de cette mission en citant les paroles du P. Garnier, Supérieur de la Section de Nankin: « En général, écrivait-il, au mois d'août dernier, nous devons à la justice de dire que nous avons lieu d'être satisfaits de nos chrétiens de Nankin. Il nous semble aussi que l'esprit des païens s'améliore de jour en jour, et qu'ils connaissent plus avantageusement qu'autrefois notre sainte Religion. Malheureusement rien ne laisse présumer encore un mouvement religieux quelconque; et nous restons spectateurs désolés de ce statuquo que jusqu'ici aucun effort n'a réussi à ébranler. »

Mission de Jang-tcheou.

Quatre missionnaires, tous Européens.

3 districts : { Jang-tcheou. / Ou-ho. / Ta-yang.

Deux Orphelinats

Chrétiens : 1,219.

La Mission possède à Tchen-Kiang une résidence où habite le Père, procureur de la section de Nankin. — Cette Mission, l'une des plus vastes du Vicariat, comprend la préfecture de Foung-iang dans le Ngan-hoei, et toutes les contrées situées au nord et au centre de la province du Kiangsou dans les préfectures de Tchen-Kiang, Jang-tcheou, Hoei-ngan et Siu-tcheou. Elle n'a pas moins de 75 lieues d'étendue du nord au sud, et 30 de l'est à l'ouest; je ne crois pas exagérer en disant que sa population s'élève à environ dix millions d'habitants.

Le district de Ou-ho qui renferme les préfectures de Foung-iang et de Siu-tcheou ne compte que 450 Chrétiens disséminés au milieu d'une immense population païenne. Ils appartiennent à 17 Chrétientés différentes. Leur foi a de rudes assauts à soutenir pour repousser le paganisme et sa morale facile. Cependant ces Chrétiens, sauf quelques exceptions, répondent aux soins du missionnaire qui les dirige. L'année dernière, on n'enregistrait chez eux que 567 confessions de dévotion; cette année, le nombre de ces confessions s'élevait à 1,104, et celui des Communions à 1,080. — Quant à la population payenne; le pain de la parole de Dieu lui est fréquemment présenté. Les églises sont ouvertes à qui veut y entrer; le païen qui en franchit le seuil y aperçoit représentés en images les principaux mystères de la religion, et y trouve des chrétiens disposés à lui en expliquer le sens. Le P. Gandar, missionnaire en cette contrée va nous raconter les moyens qu'il emploie lui-même pour gagner à Dieu les âmes de ces pauvres infidèles. « Avant-hier, écrit-il dans une lettre datée de Ou-ho, le 10 Janvier 1874, je suis parti de Téou-pou, où pendant huit jours nous avons donné la mission aux païens . . . Après la messe, j'appelle mon catéchiste et un ou deux administrateurs; et nous allons visiter et exhorter les hameaux voisins. Les administrateurs connaissent les familles les plus influentes; ils nous y introduisent. Les voisins accourent, la chambre

se remplit ; chacun prend place comme il peut. On fume une pipe de tabac, puis commence l'entrée en matière. C'est moi qui fais l'exorde ; puis je cède la parole à mon Catéchiste qui fait parfaitement son instruction. Ordinairement le thé arrive. Les auditeurs font leurs réflexions. On répond à leurs difficultés, on prévient les obstacles qu'ils ont à se faire chrétiens ; on réfute leurs objections. Puis nous nous retirons en invitant à venir voir l'église, et les images qui y sont suspendues. Dans l'après-midi nous faisons une ou deux stations comme pendant la matinée. Durant mon séjour à Teou-pou, nous sommes entrés dans treize familles. Peu à peu on vint nous rendre visite ; et les exhortations se firent alors dans ma chambre ou dans l'église. ¶ — Le district de Ou-ho compte 20 Catéchumènes ; nombre bien petit sans doute, mais capable cependant de réjouir le cœur d'un missionnaire et de le dédommager des peines qu'il s'impose pour augmenter le troupeau de Jésus-Christ. — A vingt lieues, N. E. de Kaulin, sur les bords du canal impérial, est située la Ville de Tang-tcheou qui compte 97 Chrétiens. A vingt-cinq lieues au nord de Tang-tcheou et sur le même canal, se trouve celle de Hoei-ngan qui en contient 170. Les deux préfectures de Tang-tcheou et de Hoei-ngan réunies forment un district qui renferme 321 Chrétiens, généralement doués d'une foi vive, et observateurs fidèles des lois de la religion.

La Chrétienté de Hoei-ngan jadis si florissante, mais presque complètement ruinée par la rebellion des Tai-ping, semble aujourd'hui renaître de ses cendres. Des écoles vont y être établies, cette année ; et là, comme en plus d'un autre endroit au nord du Vicariat, va recommencer, nous l'espérons, une nouvelle ère de Christianisme. — A Tang-tcheou, plus grandes encore sont les espérances. Dans la Ville même trente-trois jeunes filles grandissent à l'orphelinat, loin de tout danger. L'éducation et l'instruction religieuse qu'elles y reçoivent en feront de ferventes Chrétiennes qui deviendront un jour, à l'honneur de la Sainte-Enfance, des mères de famille capables de répandre au loin la bonne odeur de Jésus-Christ.

Les protestants, établis à Tang-tcheou, recrutent peu d'adeptes ; et encore ne les conservent-ils pas tous. Cette année, des païens convertis à leur secte l'ont abandonnée et sont venus se ranger dans les rangs de nos Chrétiens. — Plus heureux que le missionnaire du district de Ou-ho, le P. Grillo compte dans celui de Tang-tcheou 70 Catéchumènes ; et ce nombre grandira encore. En effet dans la préfecture de Hoei-ngan les païens témoignent de l'estime pour notre religion ; et beaucoup sont venus dans la petite maison que nous possédons dans la ville, pour y entendre l'explication de la doctrine Catholique dont ils ont fait l'éloge. Ces hommes appartiennent généralement aux classes aisées de la société. — D'un autre côté une mesure hardie, due à l'initiative du P. Gandar chargé de l'administration générale des trois districts qui forment la mission de Tang-tcheou, a produit les meilleurs résultats. Nous possédons à Tang-tcheou une école fréquentée par 51 enfants, dont 37 sont païens. Le P. Gandar a posé en principe que tout enfant païen qui désirerait être admis à l'école, en suivrait complètement les usages, c'est-à-dire qu'outre les livres classiques il étudierait aussi le catéchisme et autres livres de religion à l'heure fixée par le règlement, sans être obligé toutefois à se faire chrétien. Cette mesure a été acceptée ; au lieu de diminuer, le nombre des enfants païens a augmenté. Cinq des plus intelligents se sont faits chrétiens, du consentement de leurs parents ; et 27 autres bien instruits des vérités de

la religion les font connaître à leurs familles.

A l'est de Nanlin et non loin de la rive droite du Yang-tse-Kiang est situé le troisième et dernier district dont il me reste à parler, celui de Tai-yang. Le P. Léveillé l'a parcouru avec un zèle infatigable, et est parvenu à s'établir dans deux centres nouveaux. Cinquante Catéchumènes sont le fruit de son zèle. au milieu des eaux du Yang-tse-Kiang se trouve une île nommée Tai-pin-Zé, qui ne le cède en population et en étendue qu'à celle de Tsong-min. Jamais missionnaire ne l'avait visitée; et le nom de Notre-Seigneur y est resté inconnu jusqu'au jour où le P. Léveillé y a debarqué. Sans avoir pu s'y établir, et sans y compter encore aucun Catéchumène, il a du moins préparé les voies à la propagation de l'Evangile; et nous espérons y créer prochainement un poste qui nous permettra de séjourner dans cette île, aussi longtemps que l'exigeront les besoins du ministère. — La Ville de Tchen-Kiang, ouverte au commerce Européen, fait partie du district de Tai-yang. Elle compte à peine quelques Chrétiens. C'est là que le Père procureur de la Section de Nanlin, fait sa résidence.

Mission de Ning-Ko

8 Missionnaires, dont 6 Européens et 2 indigènes.

4 districts : Ning-Ko-fou. / Kien-pin / Ning-Ko-hien / Kouang-Ké

Un pensionnat de garçons.

Un Orphelinat.

Chrétiens : 1,649.

Cette Mission, composée des préfectures de Tai-ping, Ning-Ko et Hoei-tcheou, comprend quatre districts en formation. Ces vastes contrées ne sont ouvertes au Christianisme que depuis peu de temps, et cependant la moisson y est plus abondante que dans les autres parties du Vicariat. 659 adultes y ont reçu le baptême, cette année; et quatre à cinq mille catéchumènes y suivent les règles de notre sainte religion. Le voyage que Monseigneur Languillat a fait au mois de novembre 1873 dans la préfecture de Ning-Ko contribuera encore à augmenter le mouvement religieux qui s'y est déclaré. Jamais évêque n'avait foulé le sol de cette terre païenne. Le 8 novembre Sa Grandeur accompagnée du R. P. Garnier, supérieur de la Section de Nanlin, arrivait à Ning-Ko où elle était reçue par le P. Ravary; et les païens disputaient l'un des leurs pour souhaiter la bienvenue à l'évêque du Kiang-nan. Le 9, jour de dimanche, à deux heures, Monseigneur fit sa visite officielle aux mandarins de Ning-Ko; elle fut pleine de courtoisie. A quatre heures, les mandarins vinrent lui rendre sa visite dans une maison achetée par les missionnaires, quelques jours auparavant. Le lendemain, sa Grandeur partit pour faire sa tournée pastorale; le sous-préfet de Ning-Ko avait eu la gracieuseté de mettre dix-huit porteurs de Chaise à sa disposition. Les limites étroites de ce rapport ne nous permettent pas de raconter toutes les circonstances de ce voyage, que sa Grandeur appelait une vraie marche triomphale. Les payens eux-mêmes comme les Chrétiens accouraient en foule pour voir le « Maître de la Religion ». A Choué-tong, les notables du pays, tous païens, vinrent saluer Monseigneur et lui offrirent des présents. Le 20, sa Grandeur quitta Ning-Ko, et s'embarqua pour Nanlin, en remerciant Notre-Seigneur des bonnes dispositions qui animaient ces populations. — Durant cette année, la sollicitude des missionnaires s'est portée principale-

ment sur la bonne organisation des écoles ; œuvre fondamentale dans un pays nouvellement ouvert au Christianisme. Dans la Mission de Ning-Ko il y a actuellement 22 écoles, et le nombre des élèves est de 337. Parmi ces enfants, 39 seulement appartiennent à des familles chrétiennes ; les autres sont des Catéchumènes.

En 1863, deux missionnaires seulement se montrèrent sur les limites du Ngan-hoei ; aujourd'hui seize prêtres sont employés au ministère apostolique dans cette province, et huit l'exercent dans la Mission de Ning-Ko. Cette mission possède actuellement dix-neuf chapelles entourées de chambres pour l'habitation des missionnaires. Plusieurs nous ont été offertes gratuitement par des familles indigènes remplies de bienveillance envers nous.

Grâce à l'instruction qu'ils reçoivent dans les écoles, un grand nombre d'enfants et de jeunes-gens se pénètrent de plus en plus de l'esprit du christianisme, et réjouissent par leur piété et leur bonne tenue les missionnaires qui leur consacrent leurs soins. Plusieurs d'entre eux, animés d'un zèle tout apostolique, nous promettent de se consacrer autant qu'ils le pourront, à la belle œuvre de la conversion des païens, et de nous prêter leur concours, dès qu'ils seront en mesure de le faire. — En un mot, cette Mission de Ning-Ko bénie de Dieu, nous fait concevoir de douces espérances, et semble appelée à un grand développement. Cette année, nous avons pu nous établir dans la ville de Ning-Ko, sans opposition de la part des mandarins, et je dirai même avec leur approbation ; circonstance qui nous fait jouir dans le pays d'une considération avantageuse pour la propagation de l'Evangile.

Mission de Ngan-Kin.

6 Missionnaires, dont 5 Européens et 1 indigène.

5 districts : Ngan-Kin. Ta-tong. San-li-Kiai. Ing-Chang. Kien-tée.

Un pensionnat de garçons.

Chrétiens : 225.

Formée par les préfectures de Ngan-Kin, de Tché-tcheou, de Lou-tcheou et de Ing-tcheou, bornée au midi par les provinces du Kiangsi et du Tché-Kiang, au nord par celle du Chang-tong, à l'ouest par celles du Honan et du Houpé la Mission de Ngan-Kin est divisée en cinq districts qui ne renferment que quelques rares Chrétiens. Là, tout est à créer. Cependant nous sommes établis dans la capitale même de la province, à Ngan-Kin ; ville dont l'importance a encore augmenté depuis qu'on y a institué, il y a deux ans, un tribunal chargé de traiter les affaires des Européens. Les mandarins préposés à ces affaires, nous devons leur rendre cette justice, nous ont protégés en maintes circonstances où nous avions besoin de leur secours. Leurs instructions verbales ou officielles nous ont fait jouir de la paix en des contrées où nous étions exposés à plus d'une vexation. Dans les endroits nouveaux que les missionnaires devaient visiter ou traverser, et dans ceux où ils avaient l'intention de s'établir, ces mandarins ont expédié des courriers pour préparer le peuple à nous accueillir favorablement. Quelquefois même le missionnaire s'est vu accompagné par des hommes à qui le tribunal avait confié ce soin. — A Ngan-Kin leur protection ne nous a pas fait défaut pour préserver notre résidence contre les tentatives des bacheliers et des notables. Ils ont obligé des mandarins locaux à afficher des proclamations pour apaiser la fureur du peuple, a punir nos persécuteurs, et à rendre officiel-

lement des honneurs insultés à la religion et à ses ministres.

Ces quelques détails en prouvant que la protection du tribunal chargé des affaires Européennes nous est acquise, annoncent aussi que de pénibles circonstances nous ont obligés à la réclamer. En effet, à Ing-chang les missionnaires ont eu à essuyer des menaces, des injures et des aggressions violentes. A Tong-lieou et a Ta-tong la persécution a sévi avec plus de rigueur. Dans cette dernière localité la maison des Vierges a été incendiée, et des vols ont été commis dans celle du missionnaire. — Quant à la propagation de l'Evangile, elle s'opère lentement; car ici comme ailleurs, nous avons à lutter contre la haine du peuple pour toute religion étrangère a la sienne. La ville de Ngan-kin repousse la vérité qui lui est offerte. Cependant notre école externe compte 17 enfants païens; et de nombreux visiteurs viennent à notre résidence pour y entendre parler de religion. Ta-tong a perdu le plus grand moyen de salut qui lui était présenté en incendiant la maison des Vierges, et en les obligeant à aller chercher ailleurs un asile, où elles seraient à l'abri de la persécution. Mais en dehors de Ngan-kin et de Ta-tong nos espérances croissent de jour en jour.

Au district de Kien-tée la ferveur des néophites augmente, et leur nombre s'accroît. « Cette année, écrit le P. Seckinger, le district de Tong-lieou et la partie méridionale de celui de Kien-tée ont reçu plus souvent que par le passé la visite des missionnaires, et l'an prochain nous pourrons recueillir les prémices de nos néophites. »

La chrétienté de Ou-yuen, située à la pointe méridionale du Ngan-hoei, est toujours dans le même dénûment matériel; mais l'arrivée de quelques chrétiens du Kiangsi, des baptêmes et des alliances rendent plus nombreuses ses réunions du dimanche; et des jours meilleurs semblent luire pour elle.

A Ing-chang, dans le district du P. Li, sur un rayon de plusieurs lieues, les montagnards semblent disposés a embrasser la religion. A Che-tay, à Ho-chang, les catéchumènes venaient à nous en grand nombre, mais la dernière persécution les a effrayés, et nous ne savons s'ils se feront jamais chrétiens. Vers le nord de la Mission, à Ho-kieou, nous avons découvert vingt chrétiens venant du Ho-nan, et perdus au sein des populations païennes. Tel est l'état de la Mission de Ngan-kin. Six missionnaires parcourent cette partie du Ngan-hoei à la sueur de leur front, et au prix de bien des souffrances. Le soir d'une pénible journée, ils arrivent souvent dans quelque pauvre village pour y passer la nuit. Abrités dans une mauvaise auberge, et mêlés à une société qui ne leur inspire que du dégoût, ils y trouvent une nourriture que le besoin de manger peut seul faire accepter. Quelques bottes de paille jetées à terre et sur les quelles ils étendent leur couverture, voilà tout leur lit; trop heureux encore, si la conversation des voyageurs étendus à côté d'eux et la fumée de leurs pipes ne les empêchent pas de dormir. Le matin il est ordinairement impossible de trouver un endroit convenable pour célébrer la messe; et il faut partir pour aller chercher ailleurs d'autres peines et d'autres croix. « Mais, écrit l'un de ces missionnaires, si quelques-uns succombent à la peine, d'autres viendront les remplacer et cueillir leur moisson. » Tel est l'apostolat dans la Mission de Ngan-kin. Les missionnaires n'y possèdent que quelques maisons disséminées sur une étendue de cent lieues; et presque chaque jour il faut, à prix d'argent, demander un pauvre gîte pour y passer la nuit. — Cette vie est rude et sourit peu à la nature; mais elle est belle aux yeux de la foi, et répond aux aspirations qui

animent le cœur des apôtres. Les croix naissent sous leurs pas ; les sacrifices se présentent sans cesse devant eux : croix et sacrifices, telles sont les deux semences qui font germer le Christianisme au sein des populations païennes. — Les détails que je viens de donner sur la Section de Yanlin suffisent pour la faire connaître. C'est à dessein que je ne suis plu à les multiplier ; il est nécessaire en effet de raconter longuement les origines chrétiennes de cette partie du Vicariat, si différente de celle du Kiangsou méridional.

Section de Sou-tseu.

Un Supérieur, Européen.

8 Missionnaires, dont 3 Européens et 5 indigènes.

8 districts : Sou-tseu, Kiang-in, Kiang-in C., Tsang-tseu, Ou-si, Tsang-Kin, Tsang-ro, Kouen-sẽ.

3 pensionnats de garçons.

2 pensionnats de filles.

Enfants d'infidèles baptisés : 2,032.

Chrétiens : 17,625.

Cette section comprend trois éléments bien distincts ce sont les anciens chrétiens, les pêcheurs, et les néophites.

Les anciens chrétiens, en grand nombre dans les districts de Sou-tseu et de Tsang-ro, sont généralement bons, fervents et instruits. Ils ont leurs églises, leurs jours de fête, et voient souvent le missionnaire.

Les pêcheurs qui sont en majorité dans les districts de Ou-si, de Kouen-sẽ et de Tsang-Kin, forment une population presque nomade. Sans habitation sur le sol ils n'ont d'autre demeure que leur barque. Les besoins de la vie les poussent à chercher en mille endroits divers une pêche favorable ; et beaucoup d'entre eux, pêcheurs seulement de nom, sont toujours à la piste de voyageurs ou de marchandises à transporter d'une ville à l'autre. Pour établir quelque règle au milieu de ce mouvement perpétuel, et réunir plus facilement les pêcheurs, les missionnaires les ont divisés en Congrégations qui ont pour patron celui du saint qu'elles ont choisi pour patron. C'est ainsi qu'à Ou-si sont organisées les huit Congrégations de St Joseph, S. Jean, S. André, S. Jacques, S. Paul, S. Matthieu, S. Ignace et S. François-Xavier.

Dans le district de Kouen-sẽ, les pêcheurs de Sio-ouang-dang, Tang-Ka-Kiao et Lo-Kapang sont divisés en quinze Congrégations. Sio-ouang-dang en compte quatre, celles de S. Joseph, de S. Marc, S. Luc et de S. Jean - Tang-Ka-Kiao sept : celles de S. Joseph, de S. Pierre, de S. Jean-Baptiste, de S. Philippe, de S. Matthieu, de S. Jacques et de S. Jean. — Ka-pang, quatre : celles de S. Pierre, de S. André, de S. Jacques et de S. Thomas. — A Tang-Ka, au district de Tsang-ro, les pêcheurs sont répartis dans les deux Congrégations de S. Pierre et de S. Jean. — Le premier dimanche de chaque mois, à l'époque de la mission, aux quatre grandes fêtes de l'année, et en plusieurs autres circonstances, ces diverses congrégations ont des réunions générales ou particulières ; et les communions y sont nombreuses. C'est alors que le missionnaire règle les affaires de ces chrétientés mouvantes, organise les écoles et pourvoit à tous les besoins spirituels de ses ouailles qui se dispersent ensuite aux quatre vents du ciel, jusqu'à ce que la prochaine fête les oblige de nouveau à se réunir. — Les pêcheurs de la Section de Sou-tseu sont remarquables par la simplicité de leurs mœurs et leur esprit d'obéissance. M.

rient que peu ou point de relations avec les habitants des villes, sont étrangers à leur corruption, et se distinguent généralement par une innocence de vie, qui leur rend facile l'entrée du royaume de Dieu. Le missionnaire se sent le cœur à l'aise au milieu de ces gens simples, disposés à écouter sa parole et à lui donner maintes preuves de respect et d'affection.

Les districts de Kiang-in et de Tsang-tseu renferment plus de 4,000 chrétiens presque tous néophytes. Baptisés depuis quelques années seulement, ces chrétiens exigent des soins spéciaux, si l'on veut que la foi se maintienne solide parmi eux. Aussi des catéchistes excurrents vont-ils souvent les visiter; les exercices de la retraite leur sont donnés, et des écoles sont établies parmi eux. En un mot tout est mis en œuvre pour sauvegarder ces brebis nouvellement entrées dans le bercail de Jésus-Christ. Mais hélas! dans plusieurs de leurs chrétientés le missionnaire ne rencontre pas même une chambre où il ait la consolation de célébrer convenablement le saint sacrifice de la messe, ni où les chrétiens puissent se réunir le dimanche, pour y réciter les prières d'usage et faire le chemin de la croix. De plus, ces néophytes sont pauvres et incapables de subvenir aux dépenses qu'exige l'entretien du missionnaire. Dans les deux districts de Kiang-in, écrit le P. Debrix, il est nécessaire de bâtir 24 églises, 12 dans la partie orientale, et 12 autres à l'ouest, si l'on veut que là comme ailleurs les chrétiens aient le dimanche leur lieu de réunion, et que le missionnaire célèbre convenablement le saint sacrifice de la messe. Le P. Royer pour son district de Tsang-tseu indique au moins six chrétientés qui n'ont pas d'église et qui en réclament. Mais où trouver l'argent nécessaire pour mener à bonne fin une pareille entreprise dont la nécessité cependant ne saurait être contestée? — Le pays de Kiang-in est dans tout le Kiangsou méridional le plus riche en catéchumènes.

Des catéchistes, des femmes animées d'un zèle tout apostolique le parcourent sans cesse pour y faire pénétrer la foi de Jésus-Christ, et pour instruire les néophytes. Les troubles qui ont eu lieu à Shang-hai, au mois de mai, ont néanmoins ralenti le mouvement de conversion, au sein des populations païennes; les rumeurs incessantes qui annonçaient pour un avenir peu éloigné l'incendie des églises, et le massacre des Européens et des chrétiens n'étaient pas de nature à gagner les cœurs à la cause de Jésus-Christ. Toutefois le mouvement, quoique ralenti, n'a nullement cessé. Les deux districts de Kiang-in comptaient encore 302 adultes baptisés; et le P. Royer, dans son district de Tsang-tseu a eu aussi la consolation de conférer le baptême à 167 catéchumènes.

Section de Song-Kang.

Un Supérieur, Européen.

8 Missionnaires, dont 2 Européens et 6 indigènes.

8 districts:
- Song-Kang.
- Tsu-Kien.
- Tsin-lin.
- Tsin-pou
- Se-Kien
- Mo-Kiao
- Tsi-pao
- Ka-din

Un pensionnat de garçons.

3 pensionnats de filles.

Un orphelinat.

Enfants d'infidèles baptisés: 4,406.

Chrétiens: 23,581.

Composée en grande partie d'anciens chrétiens, cette section renferme environ 3,000 pécheurs, dont les trois quarts appartiennent au district de Tsin-pou. Dans ce

district la chrétienté de Ta-lé-Kiao en compte plus d'un mille divisés en stations de Kao-li, de Ouang-dou et de Tsin-pou. Ceux de la chrétienté de Yang-ze-iu, au nombre d'environ 600 forment deux congrégations, de S. Pierre et de S. André. Les districts de Sekien, de Song-Kang et de Ka-din en comptent quelques centaines. — Comme ceux de la Section de Sou-tsen, ces pêcheurs sont généralement fervents. Ceux de Yang-ze-iu se distinguent entre tous par leur simplicité et la pureté de leurs mœurs ; ceux de Kao-li par une certaine dignité de manières que l'on ne rencontre pas chez les autres. Parmi ces derniers se trouve une famille nommée Lieu, dont le chef Lieu-in-tsen, homme intelligent et plein de zèle pour le salut des âmes, est l'administrateur général de la chrétienté de Ta-lé-Kiao qui lui doit en grande partie son accroissement et sa prospérité. Plus de 150 pêcheurs payens ont embrassé le Christianisme, grâce à ses exhortations et aux services qu'il leur a rendus. Dans toutes les difficultés c'est à lui que les pêcheurs s'adressent ; et il se fait un devoir de leur venir en aide tant pour les besoins corporels que pour ceux de leurs âmes. Sa femme, doué d'un zèle égal, tout en vaquant à son commerce, trouve le moyen de baptiser les enfants païens moribonds ; et bon nombre de païennes, qu'elle a instruites des vérités de la religion, ont embrassé le christianisme, et lui doivent, après Dieu le bonheur de marcher dans la voie du Ciel.

Les pêcheurs de Ta-hou, lac magnifique, qui n'a pas moins de vingt lieues de largeur sur quatre-vingts de circuit, appartiennent à la chrétienté de Tse-baong, située sur les bords du Tié-sé-hou, autre lac beaucoup moins considérable, puisqu'il n'a pas plus de trois à quatre lieues dans sa plus grande largeur. Du Ta-hou au Tié-sé-hou la distance est d'environ dix lieues. Les pêcheurs du Ta-hou ne viennent régulièrement à Tse-baong que cinq fois par an : à la Toussaint, à Noël, à la fête de l'annonciation, qui est leur fête patronale. à Pâques et à la Pentecôte, époques consacrées par l'usage et où ils sont sûrs de rencontrer le Supérieur de la Section, ou quelque autre Père, si leur propre missionnaire lui-même n'a pu venir les visiter. La grandeur de leurs barques pontées et à deux mâts qui rappellent nos chasse-marée de France, ne leur permet pas d'entrer dans les petits canaux ; ils passent leur vie presque tout entière dans le Ta-hou, occupés à la pêche montent sur un canot pour aller vendre leur poisson aux villages bâtis sur la rive, et n'ont que peu de rapport avec le Continent. Cet isolement sauvegarde leurs mœurs fidèles aux pratiques de la religion, ils gardent jusqu'à la mort leur simplicité native, et quittent cette terre avec l'espérance bien fondée de l'échanger pour le ciel. — Aux autres chrétiens, si l'on excepte quelques familles habitant les villes et les bourgs, ils répondent aux soins que leur donnent les missionnaires, et les 47, 186 communions de dévotion que l'on compte, cette année, dans la section de Song-Kang prouvent que la fréquentation des sacrements y est en honneur. — Les Chrétiens des districts de Tsin-pou, Se-Kien, Mo-Kiao et Tsi-pao se distinguent surtout par leur ferveur, que le pèlerinage de Notre-Dame-Auxiliatrice à Zô-sé, et la louable coutume, adoptée par les missionnaires, d'aller passer le premier dimanche de chaque mois dans les grandes chrétientés, augmentent de jour en jour.

Le district de Tsu-Kien, où les baptêmes d'adultes étaient autrefois fort rares, a vu, cette année, 47 païens embrasser notre sainte religion, grâce au zèle intelligent du P. Kien, missionnaire en cette contrée.

La section de Song-Kang compte vingt écoles de plus que l'année dernière, et 466 élèves païens. — Je

ne veux point terminer le compte-rendu de cette Section, sans parler de la bénédiction de l'église de Song-Kang et du développement singulier que prend le pèlerinage de Notre-Dame-Auxiliatrice à Zô-sè.— Les anciens missionnaires de la Compagnie de Jésus possédaient autrefois à Song-Kang une résidence. Il n'en reste plus aucun vestige; mais leur église dont les ruines existaient toujours nous donnaient le droit de réclamer ce terrain, et personne ne pouvait nous en contester la propriété. Après maintes difficultés inséparables d'une pareille réclamation, les mandarins se virent obligés de nous rendre justice, et le terrain nous fut rendu. Il y a deux ans, nous détruisîmes l'ancienne église qui ne pouvait être réparée; mais par respect pour les hommes qui avant nous avaient implanté le christianisme dans ces contrées, nous avons bâti la nouvelle sur les fondements même de l'ancienne. C'est une église gothique en forme de croix, elle a été construite par le P. Mariot. — Le jeudi dans l'octave de Pâques, 9 avril 1874, fut le jour fixé pour sa bénédiction. La santé de Mgr Languillat ne lui permit pas de présider à cette cérémonie; et je dus en être chargé. Je tenais, pour l'honneur de notre Religion à lui donner toute la solennité possible. En conséquence, le P. Ferrand, Supérieur de la Section de Song-Kang invita tous ses missionnaires à y assister; les scolastiques de Zi-Ka-Wei étaient alors en vacances; cette circonstance favorable me permit de les faire venir. Et c'est ainsi que Onze prêtres et treize scolastiques célébrèrent ensemble cette belle fête, au grand étonnement des païens, peu habitués à voir aussi nombreuse réunion de missionnaires. — Deux mois plus tard, le 12 Juin, les missionnaires de la Section se réunissaient de nouveau à Song-Kang pour solenniser la fête du Sacré-Coeur à qui cette nouvelle église est consacrée. Les païens sont venus en grand nombre la visiter.

A environ quatre lieues au nord de Song-Kang se trouve la montagne de Zô-sè, au sommet de laquelle le P. Deszacques, alors Supérieur de cette section, bâtit en 1867, une petite chapelle en l'honneur de Notre-Dame-Auxiliatrice. Quelques faveurs extraordinaires accordées aux prières des chrétiens ne tardèrent pas à la rendre populaire; et un pèlerinage s'y établit de lui-même. Cette humble chapelle n'existe plus aujourd'hui. La tourmente qui vint assaillir les missions de Chine pendant ces dernières années menaçait trop la mission du Kiang-nan pour que le R. P. della Corte, qui la gouvernait alors comme Supérieur-général, ne songeât pas à lever les yeux vers Notre-Dame-Auxiliatrice, et à lui demander secours et protection. Quelques jours après le massacre de Tien-tsin, il promit à la Sainte Vierge, au nom de tous les missionnaires et de tous les chrétiens, de lui bâtir à Zô-sè un nouveau sanctuaire, si elle détournait de leurs têtes la tempête qui menaçait de les perdre. Sa prière fut exaucée; la petite chapelle fut alors démolie, et à sa place s'élève aujourd'hui une belle église construite par le P. Mariot, en grande partie avec les aumônes des fidèles du Kiang-nan. Le 15 avril 1873, jour du mardi de Pâques, Mgr Languillat vint la bénir; et le 1er mai, il y célébra au milieu d'un concours de 15 à 20,000 hommes la première de ces grandes solennités religieuses qui ont ouvert une ère nouvelle dans notre mission du Kiang-nan. — Trente-cinq missionnaires, (vingt-huit prêtres et sept scolastiques) y assistaient. Chaque jour du mois vit des pèlerins gravir les coteaux de Zô-sè; le 24, la fête de Notre-Dame-Auxiliatrice se célébra avec une nouvelle magnificence; car deux évêques y assistèrent: Mgr Languillat et Mgr Colombert, alors coadjuteur de Mgr Miche dans la Cochinchine Française. Ce n'est point ici le lieu de décrire ces fêtes. Qu'il me suffise de dire qu'elles rappellent celles de l'Europe, et produisent sur nos chrétiens

un effet d'autant plus salutaire qu'autrefois ils en soupçonnaient moins la splendeur. Celles de cette année ne le cèdent point aux précédentes en beauté et en fruits de bénédictions. En un mot les chrétiens fervents viennent chercher à Zô-sè un nouvel aliment à leur piété. Ceux que la tiédeur allait jeter hors des voies du salut y puisent des grâces de renouvellement intérieur qui les prémunit contre les pièges du démon; d'autres, qui depuis longtemps déjà gémissaient dans l'état du péché, y entendent l'appel de Marie se reconcilient avec Dieu et rentrent dans le chemin du ciel, qu'ils avaient quitté. Le 2 Juin 1874, Monseigneur Languillat avait écrit à Rome pour prier le Souverain-Pontife d'accorder une indulgence plénière à tous les pèlerins qui viendraient à Zô-sè célébrer la fête de Notre-Dame-Auxiliatrice. Sa Sainteté Pie IX, selon le désir de sa Grandeur, a accordé cette indulgence, aux conditions ordinaires requises pour la gagner; et la réponse arrive de Rome au moment où j'écris ces lignes. Mille fois bénie soit la Vierge Auxiliatrice des Chrétiens qui a daigné choisir sur notre terre du Kiang-nan un lieu où elle veut être honorée d'un culte spécial et qui se plaît à répandre sur nos chrétiens ses faveurs les plus signalées.

Section de Mé-ssei. ou du Pou-tong.

1 Un Supérieur, Européen.

6 Missionnaires, dont 2 Européens et 4 indigènes

6 districts :
- Mé-Kiao
- Kao-Kiao
- Mé-ssei.
- Tsé-souo
- Tsang-Kongsa
- Tsang-Ka-leu.

Un Orphelinat.

Enfants d'infidèles baptisés : 1,875.

Chrétiens : 21,464.

La Section de Mé-ssei est à peu près toute formée d'anciens chrétiens. Elle compte quelques centaines de pêcheurs. Le P. Loriquet, autrefois simple missionnaire en cette contrée, dont il est supérieur depuis un an compare le présent au passé et fait cette remarque : « Ce n'est pas sans une sensible consolation que j'ai vu en maints endroits les humbles et pauvres Kongsou d'autrefois remplacés par des édifices dignes du nom d'églises. L'esprit de dévotion a suivi le mouvement artistique; il s'est développé. Le bien s'est accru et semble promettre de s'accroître encore sur cette vieille terre chrétienne du Pou-tong. Tsang-Ka-leu, Kien-Ka-baong, Zii-Ka, Pa-zen-Kiao et Mé-Kiao possèdent en effet des églises que la piété des fidèles embellit de jour en jour. Les Chrétiens de Kien-Ka-baong, au district de Tsang-Ka-leu, frappés de la beauté des statues de Munich qu'ils ont vues à Shang-hai dans la cathédrale S. François-Xavier, à Zô-sè dans l'église de Notre-Dame-Auxiliatrice, à Zi-Ka-ssei dans la chapelle des Religieuses Auxiliatrices, ont fait entre eux une souscription pour en acheter une en Europe. C'est une statue de la Sainte-Vierge. Monseigneur Languillat s'est rendu à Kien-Ka-baong pour la bénir et présider à la fête organisée en cette circonstance. Une procession solennelle, en l'honneur de Marie, a eu lieu au milieu d'un nombreux concours de fidèles accourus de toutes les chrétientés voisines. Ici, comme en Europe, ces manifestations religieuses raniment la foi des peuples, et déposent au fond des âmes des germes qui ramènent à Dieu.

Un district de Tsé-souo, où les chrétiens se distinguent en plusieurs endroits par une grande ferveur, l'habitude de la communion fréquente, et une dévotion

spéciale au Sacré-Cœur de Jésus, Il est cependant des localités où le missionnaire voit avec douleur des familles abandonner les traditions de leurs pères et les pratique de notre sainte religion. La Sainte-Vierge vient de jeter un regard de miséricorde sur l'une de ces familles pour la ramener dans la bonne voie qu'elle avait quittée depuis plusieurs années. « Le 23 Décembre 1873, écrit le P. Poupard, missionnaire dans ce district, j'étais à Lin-pao-tang, occupé à entendre les confessions. Père Père, vint-on me dire en toute hâte, la jeune fille de Che-pa-swan est là; vite l'extrême-onction; elle va mourir. — Cette jeune fille de 15 ans, malade depuis un mois de la fièvre typhoïde était désespérée des médecins. De fait, elle était depuis plusieurs jours dans le délire et quasi expirante. Dans les moments de lucidité elle avait demandé à grands cris l'extrême-onction; mais sa famille à moitié apostate et à moitié païenne (le père et les frères ont épousé des païennes sans dispense; et ne font pas la mission depuis une dizaine d'années) tous ces gens avaient fait la sourde oreille à ses prières. Deux médecins venus, le 23, pour voir la malade déclarent qu'elle ne passera pas la journée. Les Vierges de Che-pa-swan exhortent les parents à transporter la moribonde pour recevoir l'extrême-onction à Lin-pao-tang. Huit lys séparent Che-pa-swan de Lin-pao-tang. Les médecins disent qu'elle mourra certainement en route. Le père de la malade, subitement touché par la grâce, s'écrie: N'importe! tâchons de lui procurer l'extrême-onction!! On l'embarque aussitôt, et avec elle tout ce qu'il faut pour l'ensevelir; Car on pense ne ramener qu'un cadavre. La tante, enragée païenne, l'accompagne avec deux vierges. Prévenu par les vierges, je laisse le confessionnal, et me rends près de la moribonde. Elle avait perdu l'ouie et la parole; sa bouche reste entr'ouverte comme une personne qui va rendre le dernier soupir. Je me hâte de lui donner l'extrême-onction, crainte de la voir expirer sous mes yeux. — Après l'extrême-onction, je me rappelle Notre-Dame de Lourdes et les merveilles opérées par son eau miraculeuse. Je cours à ma chambre et rapporte ma petite bouteille d'eau de Lourdes. Je conjure la Sainte Vierge de sauver ce corps pour sauver une dizaine d'âmes de la famille; puis je fais avaler une petite cuillerée de l'eau miraculeuse à la moribonde, en disant: Marie Immaculée, sauvez-moi. Après avoir bu, elle s'endort. Bonne nuit. Le lendemain je lui donne une seconde cuillerée, en répétant: Marie Immaculée, sauvez-moi. Je lui porte le viatique. Après la sainte messe, elle s'embarque hors de danger; la parole, l'ouie et la lucidité lui étaient revenues. L'appétit revint aussi. Le médecin païen, en la voyant revenir s'écria: En vérité, c'est une bonne chose de croire en Dieu! La tante païenne veut se faire chrétienne; le père et les frères aînés, dans la jubilation, veulent régulariser leur position et revenir à la vie de l'âme; la jeune fille veut rester vierge, et c'est aussi le désir de son père, pour remercier Marie Immaculée qui lui a rendu la santé." Dans cette même chrétienté de Lin-pao-tang le P. Poupard a donné aux vierges de son district une retraite couronnée d'un véritable succès. Elle a duré quatre jours pendant les quels un silence rigoureux devait être observé. Ces Vierges animées de l'esprit de Dieu donnent le bon exemple dans leurs chrétientés, recherchent les œuvres de pénitence et exercent sur leur corps des actes de mortification que le missionnaire est obligé de modérer. Le zèle des âmes a grandi parmi elles. Elles se font un devoir de ramener à la pratique de la religion les personnes qui s'en étaient éloignées; et exhortent les femmes païennes à embrasser le christianisme. — Témoins de ces actes de vertu les jeunes-gens, les vieillards, les femmes mariées demandent aussi qu'on veuille bien leur donner les exercices de la retraite.

Section de Hai-men.

Un Supérieur, Européen

6 Missionnaires, dont 3 Européens et 3 indigènes.

6 districts:

3 dans la presqu'île de Hai-men { Zang-so ou haut de la presqu'île. / Tsong-so " Centre de la presqu'île. / O-so " Bas de la presqu'île.

3 dans l'île de Tsong-min: { Zang-so ou haut de l'île. / Tsong-so " Centre de l'île. / O-so " Bas de l'île.

A Hai-men: { Un pensionnat de garçons. / Un pensionnat de filles.

A Tsong-min: { Un pensionnat de garçons. / Un pensionnat de filles.

A Hai-men: deux orphelinats.

A Tsong-min: un grand orphelinat de filles et un petit orphelinat.

Enfants d'infidèles baptisés: 3,027.

Chrétiens à Hai-men: 7,685.

à Tsong-min: 8,363

Total: 16,048

Les missionnaires de cette contrée se plaisent à constater que les païens leur sont moins hostiles qu'autrefois, et ils y exercent plus librement le saint ministère.

Les Chrétiens de Hai-men, actuellement encore, n'ont ni l'instruction, ni la piété de ceux des autres sections du Kiang-sou. Loin de moi cependant la pensée de leur en faire un crime. A Hai-men en effet la pauvreté est grande, et les chrétiens n'ont pas d'église convenable pour se réunir et célébrer en commun les fêtes religieuses; de plus l'argent a souvent fait défaut pour soutenir les écoles. La providence nous est venue en aide; les écoles sont déjà plus nombreuses que par le passé; quelques églises centrales ont été bâties. A la dernière fête de Noël 1873, mille chrétiens accourus de plusieurs endroits étaient réunis dans une nouvelle église bâtie à trois lieues de Mo-Ka-tsen. Jamais réunion aussi nombreuse n'avait eu lieu à Hai-men - Dans l'île de Pé-hai-so, à la fête de Pâques, que le missionnaire célébrait dans l'église de S. Joseph récemment bâtie, le concours des chrétiens n'était pas moins considérable. Les païens eux-mêmes accoururent en grand nombre pour assister aux cérémonies, jadis presque invisibles pour eux dans les enceintes étroites où missionnaires et chrétiens se trouvaient relegués. Et cependant le manque de ressources nous a obligés cette année encore à bâtir dans l'île de Tsong-min une église en roseaux avec un toit de chaume. On n'y voit pas une brique; les chrétiens étaient trop pauvres pour aider le missionnaire; et la

missionnaire trouvait lui-même trop peu d'argent dans sa propre bourse pour songer à un autre mode de construction. — Il existe à Kai-men une œuvre nouvellement établie et qui a produit d'heureux résultats : c'est l'école des catéchistes. Sept ou huit jeunes-gens mariés, après avoir été maîtres ont consenti à redevenir élèves pour compléter à la résidence de Ma-Kaben leurs études littéraires et religieuses et se sont mis au service des missionnaires pour les aider à propager l'évangile et à instruire les néophytes. Six autres jeunes-gens de Kai-men se sont rendus à Shang-hai au noviciat des Joséphistes du Zao-Tsétsu-tang, dont je parlerai en son lieu ; puis leur temps de formation et d'épreuve une fois écoulé, ils ont laissé aux Supérieurs de la mission pleine liberté de les envoyer où bon leur semblerait. L'un d'eux est resté à Shang-hai ; les cinq autres sont partis pour le Ngan-hoei, où ils partagent les labeurs des missionnaires de cette contrée. — L'œuvre de la Sainte-Enfance est florissante dans la Section de Kai-men ; et après leur baptême un grand nombre d'enfants sont adoptés par les chrétiens. Devenus grands, quelques-uns d'entre eux nous servent d'auxiliaires comme maîtres ou maîtresses d'école. Quelles que soient les calomnies insensées que la haine du paganisme ait inventées contre cette œuvre, elle n'en excite pas moins ici comme ailleurs une légitime admiration et produit parfois les conversions les plus inattendues.

« Je baptisai, l'année dernière, écrit le P. Croullière supérieur de cette Section, un vieux lettré qui est aujourd'hui un de nos maîtres à l'école centrale de Kai-men. Savez-vous le motif de sa conversion ? C'est qu'il a reconnu dans une de nos meilleures vierges sa propre petite-fille sauvée de la mort par l'œuvre de la Sainte-Enfance. Et la mère de cette jeune personne, touchée de la charité chrétienne, veut elle-même aujourd'hui embrasser notre Sainte religion avec toute sa famille, composée d'une vingtaine de membres ». — « Je fus un jour, écrit encore le même Père, témoin d'une scène touchante. Une femme idolâtre, attirée par la curiosité, s'était mêlée à la foule des fidèles qui étaient venus saluer le missionnaire après la sainte messe. Bientôt, à la surprise générale, une de nos orphelines se précipite dans les bras de l'inconnue, la baise affectueusement et l'appelle sa mère. Je vous laisse deviner l'émotion ou plutôt l'étonnement de notre visiteuse. Elle n'en pouvait croire ses yeux, ni ses oreilles. Cependant les informations de la famille adoptive, les traits de la jeune fille, âgée de dix-huit ans ne lui laissent plus aucun doute. D'abord de grosses larmes coulent de ses yeux ; puis, n'hésitant plus elle presse elle-même sur son cœur cette fille qu'elle avait autrefois jetée à la voirie aussitôt après sa naissance et lui demande pardon. Elle se déclarait déjà catéchumène, lorsque survint son fils qui pour mettre fin à cette scène touchante, l'entraîna brusquement loin de notre petite chapelle ».

J'ai fait cette année la visite de la Section de Kai-men ; et à la vue des nombreux orphelins grands et petits qui, suivant la coutume de nos chrétiens venaient s'agenouiller devant moi pour recevoir une bénédiction je ne pouvais me défendre d'un profond sentiment de bonheur et de surprise tout à la fois. J'en témoignai ma satisfaction aux vierges et aux chrétiens qui sont le soutien de cette œuvre, et leur offris au nom de la Sainte-Enfance des objets de piété, récompenses bien méritées et qui stimuleront encore leur zèle pour l'avenir. — Les païens, dans la section de Kai-men, se contentent de ne pas susciter de difficultés au missionnaire ; leur bonne volonté ne va guère au-delà. Quelques dizaines

de catéchumènes reçoivent le baptême dans le cours d'une année ; et le mouvement de conversions ne s'accélère pas. Mais l'Œuvre de la Sainte-Enfance nous dédommage de cette indifférence envers notre Religion - Aujourd'hui, en effet, la Section de Hai-men compte environ 1,500 Chrétiens issus de familles idolâtres ; la Sainte-Enfance les recueillit le jour où leurs parents dénaturés les jetèrent hors de leurs demeures ; ils ont grandi et forment déjà plus de trois cents ménages. — L'année dernière, on a dressé une liste des orphelins survivants dans cette Section. Leur nombre s'élevait à 1,196, et se répartissait ainsi :

727 avaient passé l'âge de 10 ans ;

302 étaient mariés ;

151 cultivaient la terre ;

16 étaient employés comme maîtres ou maîtresses dans nos écoles etc,

Zi-Ka-wei.

Un Supérieur, Européen.

7 Missionnaires, dont 6 Européens et 1 indigène.

Chrétiens : 512.

Les principaux établissements de la Mission sont groupés dans cette chrétienté. Là se trouvent le Collège S. Ignace, le petit Séminaire, le grand Orphelinat des garçons deux petits orphelinats ; la maison des Auxiliatrices à laquelle se rattachent un pensionnat et un orphelinat de jeunes filles ; puis enfin les Carmélites. Je parlerai séparément de ces divers établissements.

Collège Saint Ignace. La piété, le travail et la bonne conduite y sont en honneur. La fréquentation des sacrements est en usage parmi les élèves ; et la ferveur avec laquelle ils ont célébré le mois de Marie et celui du Sacré-Cœur ne peuvent manquer d'attirer sur eux les bénédictions du Ciel. — Les études y ont pris pendant l'année beaucoup de développement ; et le nombre des élèves qui font des compositions littéraires est plus considérable que par le passé. Indépendamment des maîtres attachés au Collège, nous avons invité un Docteur et deux licenciés de Shang-hai à corriger les compositions, et onze élèves suivent les corrections de ces lettrés. Nous n'avons qu'à nous féliciter de cette heureuse mesure qui contribue à stimuler le travail dans le Collège.

Petit Séminaire. Ce que je viens de dire sur la piété, le travail et la bonne conduite des élèves du Collège doit s'appliquer aussi à ceux du petit Séminaire. Il y a parmi eux des enfants et des jeunes-gens dont l'intelligence nous fait concevoir de douces espérances pour l'avenir du Clergé indigène. L'un d'eux âgé de dix-huit ans, vient d'être reçu le premier parmi les nombreux Candidats qui se sont présentés aux dernières épreuves du baccalauréat. Il se nomme Joseph Li, et est originaire de Tsang-zo. Le petit Séminaire a maintenant deux bacheliers.

École externe. Outre le Collège et le petit Séminaire, nous avons une école externe où viennent étudier, sous la direction de deux maîtres, les enfants de la chrétienté de Zi-Ka-wei. Cette école ne renferme pas moins de quarante élèves. Conduits par leurs maîtres, ils assistent tous les jours à la messe, et récitent à l'église à haute voix, les prières communes en usage dans toutes les chrétientés du Vicariat. Les plus grands ont appris à servir à l'autel, et remplissent diverses fonctions dans les cérémonies et fêtes de l'Église.

Orphelinat de Tou-sè-wè

Deux Missionnaires, Européens.

5 Frères Coadjuteurs, dont 3 Européens et 2 indigènes.

C'est à l'époque de la grande inondation de 1849, la 28e année du règne de l'Empereur Tao-Kouang

que fut fondé l'orphelinat des garçons dans la Mission du Kiang-nan. Depuis cette époque plus de 2,000 enfants y ont été reçus. Un grand nombre d'entre eux sont morts: ils y entraient avec des maladies incurables que la faim et la misère avaient engendrées et contre lesquelles la charité Chrétienne ne possédait aucun remède. C'était un trait de la miséricorde de Dieu à leur égard. Ils venaient chez nous recevoir le baptême, gagner quelques mérites au milieu de leurs douleurs, puis ils quittaient cette triste vie pour entrer dans une meilleure patrie. Parmi ceux qui ont survécu les uns ont été adoptés par des familles chrétiennes, d'autres sont domestiques ou ouvriers. Un assez grand nombre sont mariés. Quelques-uns ont voulu venir chercher une demeure pour leur famille tout près de la maison où fut élevée leur enfance; et aujourd'hui quatre d'entre eux habitent en face de l'orphelinat avec leurs femmes et leurs enfants; l'un d'eux est graveur, un autre cordonnier; le troisième est tailleur et le quatrième menuisier. D'autres, ouvriers depuis longtemps, habitent le village de Zi-ka-wei. On en rencontre également à Shang hai et en plusieurs autres endroits. — Quant aux jeunes, ils apprennent à l'orphelinat plusieurs métiers, comme ceux qui les ont précédés. Imprimeurs, graveurs, vernisseurs, cordonniers, sculpteurs, menuisiers, tailleurs barbiers, tourneurs, peintres, tous, arrivés à l'âge de 20 à 22 ans, pourront gagner leur vie, et se mettre à l'abri de la misère. — D'autres, au nombre de 80, font leur apprentissage à Shang-hai. Reçus ouvriers, orphelins de Tou-sê-wê et orphelins de Shang-hai, tous indistinctement continuent d'entretenir des relations avec la maison où ils ont trouvé la vie du corps et celle de l'âme. Quand ils se marient, c'est encore l'orphelinat qui leur vient en aide pour faire face à des dépenses que la plupart d'entre eux sont incapables de supporter. Si la maladie vient fondre sur eux et menace d'épuiser leurs ressources pécuniaires, l'orphelinat puise encore dans la bourse de la Sainte-Enfance les quelques pièces de monnaie qui les empêche de tomber dans une misère d'où, par eux-mêmes ils ne sauraient se relever.

— Les apprentis de Shang-hai venaient chaque année, passer trois jours à l'orphelinat avant la fête de la Maternité de la Sainte Vierge; et ils y suivaient avec les autres orphelins les exercices d'une retraite. Le manque de local ne nous permet plus de les y recevoir ainsi en masse; et cette année, ils ont fait leur retraite à la residence de Tong-Ka-dou, située dans le faubourg méridional de Shang-hai. C'est là qu'elle leur sera désormais donnée tous les ans trois jours avant la fête de St. Stanislas Kotska. Un catéchiste de Tong-Ka-dou leur consacrait ses soins du matin au soir, et les accompagnait dans tous les exercices. En dehors des instructions qui leur étaient données par le P. Sica, l'un des missionnaires de la résidence, le temps était partagé entre le chemin de croix, la récitation du rosaire, la lecture d'un livre de piété et la préparation de la confession annuelle, que tous firent avec une grande ferveur. Le silence était obligatoire pour tous pendant le triduum. La retraite se termina par une messe solennelle où se fit la communion générale. Après le dîner, il y eut une distribution de chapelets, de médailles; les bonbons même ne furent pas oubliés. « En adressant la parole de Dieu à ces orphelins déjà devenus des hommes, écrit le P. Sica, en les voyant prier avec recueillement et avec ferveur, en jouissant du spectable de leur foi, je me rappelais l'état misérable de corps et d'âme, où dans leurs bas âge ils avaient été recueillis à l'orphelinat; et je ne cessais de me dire: Mon Dieu! Que seraient donc devenus ces pauvres enfants, si la Sainte-Enfance ne les avait recueillis dans son sein maternel? Ils seraient

tous morts depuis longtemps ; où, si quelques-uns survivaient encore, ils traîneraient une existence infortunée dans le désordre ou la mendicité. Devenus ouvriers, ils mèneront une vie honorable et chrétienne. Bénie soit donc l'œuvre de la Sainte-Enfance qui seule peut produire des résultats aussi consolants ! P.

Orphelinat Chrétien. Nous avons fondé, au mois d'aout 1874, un orphelinat chrétien. C'est un bienfait que les pauvres familles chrétiennes attendaient de nous ; nous n'avons pu le leur refuser. Il nous eut été trop pénible de repousser loin de nous des enfants que nous pourrions appeler domesticos fidei, pour ne songer qu'aux orphelins que le paganisme nous envoie. Cet orphelinat Chrétien est établi aux frais de la Mission et ne dépend nullement de l'œuvre de la Sainte-Enfance. Il compte actuellement 12 enfants.

Je ne dois point passer sous silence une amélioration importante que nous venons d'introduire à l'orphelinat ; je veux parler de l'imprimerie des livres chinois avec des caractères métalliques. Jusqu'ici nous ne nous servions pour imprimer que de caractères gravés sur des tablettes en bois. Au bout de quelques années, ces tablettes détériorées par l'humidité, ou en partie rongées par les vers, étaient hors de service, il fallait en graver de nouvelles et par là même dépenser des sommes considérables. Les caractères métalliques ne s'altèrent pas, donnent une impression plus nette, et permettent de vendre des livres à meilleur marché. Les livres imprimés sur papier européen peuvent être reliés ; avantage apprécié des chinois pour qui la reliure des livres est inconnue. De plus, grâce à ces caractères, plus petits que ceux qu'emploient les chinois, et grâce aussi au papier européen dont les feuilles peuvent être imprimées des deux côtés, les ouvrages volumineux et dispendieux disparaissent pour faire place à une édition de quelques volumes seulement et mise, par la modicité de son prix à la portée d'un grand nombre d'acheteurs. C'est ainsi que l'on reproduit actuellement en 4 volumes in-16 l'édition de la vie des saints, de 1738, qui compte 24 volumes in-8.

Observatoire.

L'observatoire météorologique de Zi-Ka-Wei est situé au midi de la maison habitée par les Pères du Collège à 200 mètres environ de distance. Un bâtiment construit exprès pour cette destination s'élève au milieu d'un jardin destiné uniquement à l'usage de l'observatoire. Ce bâtiment se compose d'un rez-de chaussée formé de cinq pièces, plus un petit étage qui surmonte la pièce du milieu et se termine par une plate-forme. — Le P. Le Pi qui est chargé des observations météorologiques proprement dites habite ce bâtiment et reçoit les étrangers. Le P. Deschevrens y va à ses heures pour les observations magnétiques, desquelles il est spécialement chargé.

L'observatoire est déjà pourvu d'une manière à peu près complète des instruments en usage dans les observatoires sinon de premier ordre, au moins de second ordre, barométres, thermomètres etc ; et ces instruments sont de premier choix. — Le météorographe du P. Secchi, demandé depuis longtemps, nous est arrivé il y a deux mois environ. Il fonctionne déjà d'une manière satisfaisante, inscrivant la température, la pression atmosphérique, la vitesse, la direction du vent, enfin les heures de la pluie. Nous avons reçu aussi un magnifique magnétographe photographique qui inscrit sur trois rouleaux, 1°. les variations de la déclinaison ; 2°. les variations de la composante horizontale de la force magnétique du globe terrestre ; 3°. les variations de la composante verticale de la même force. Cet instrument n'est pas encore établi

Les tracés formés par les appareils écrivant ne sont qu'une chose secondaire. La partie capitale des observations consiste dans les observations directes. Pour la météorologie proprement dite, nous avons, depuis le 1er Septembre 1874, adopté le plan suivi à l'observatoire central de Montsouris, près Paris, sous la direction de M. Ch. Sainte-Claire Deville. Toutes les trois heures, de 4h du matin à 10h du soir, c'est-à-dire à 4h, 7h, 10h, 1h, 4h, 7h, et 10h on observe la pression barométrique, la température, l'état hygrométrique, le vent, l'état couvert ou découvert du Ciel, l'ozone et la quantité d'eau tombée, s'il a fait de la pluie, outre quelques autres observations qui se font à des époques moins rapprochées. — Les thermomètres sont placés sous l'abri métallique à colonnes de fonte en usage à Montsouris et qui nous est venu de Paris.

Une petite maisonnette en bois, où il n'entre aucune pièce de fer, et isolée de tout le reste, sert aux observations magnétiques, que l'on y fait avec un magnétomètre construit en angleterre et vérifié à l'observatoire royal de Kew. Beaucoup d'observations de déclinaison, d'inclinaison et d'intensité horizontale ont été déjà faites. On adoptera bientôt un système plus complet, semblable à celui des observations de météorologie. — Tous ces résultats seront donnés dans un bulletin mensuel, dont on commencera prochainement la publication.

Pour l'histoire naturelle, la Mission y applique un Père, dont l'occupation unique est pendant les trois quarts de l'année de parcourir et d'explorer notre territoire et un peu aussi celui des provinces voisines. Le P. Heude voyage ainsi avec une barque chinoise observant et collectionnant tout ce qu'il trouve d'intéressant, principalement les oiseaux, les poissons, les coquilles et les plantes. Pendant les trois mois qu'il passe à Zi-Ka-Wei, le P. Heude étudie et classe plus à loisir ce qu'il a recueilli dans ses voyages. Il a déjà trouvé plusieurs espèces encore inconnues en Europe. Sa collection forme un commencement de musée qui, nous l'espérons, deviendra important par le nombre et la valeur des objets d'histoire naturelle qu'on y réunira.

Ville de Shang-hai

La Mission du Kiang-nan possède dans cette ville quatre paroisses (1), dont trois avec résidences. La première est celle de la Cathédrale S. François-Xavier, au faubourg de Tong-Ka-dou; la seconde, celle de S. Joseph au quartier Français de Tang-Kin-pang; la troisième celle de Hong-Kew, au quartier américain; et enfin celle du Lao-Tièsu-tang dans l'enceinte de la ville murée. — Disons un mot de chacune d'elles, et des œuvres qui y sont attachées.

Résidence et Paroisse de la Cathédrale S. François-Xavier.

Un Supérieur, Européen.

4 Missionnaires, dont 3 Européens et 1 indigène.

Chrétiens : 2,004.

La plus grande partie des Chrétiens de cette paroisse habitent le faubourg de Tong-Ka-dou. La ferveur règne parmi eux et les 26,445 communions de dévotion que nous enregistrons cette année pour 1,500 fidèles en âge de communier, en fournissent la preuve. Les moyens employés pour conserver et augmenter la ferveur sont les Congrégations et les Associations de prières.

---

(1). Le mot de Paroisse ne saurait être pris dans le sens rigoureux que l'on y attache en Europe. Je l'emploie ici pour désigner des chrétientés plus régulièrement organisées que celles des districts.

Il existe dans cette paroisse deux Congrégations, l'une pour les jeunes-gens, l'autre pour les filles.

Congrégation des Jeunes gens. Cette Congrégation érigée sous le vocable de l'"Immaculée-Conception" se compose actuellement de 56 membres, dont la plupart appartiennent à des familles d'armateurs. Chaque dimanche, ils se réunissent dans leur chapelle pour y assister à la messe et entendre une instruction. Cette chapelle est située près du grand Séminaire et exclusivement destinée à leur usage. Elle a été bénite le 5 Janvier 1874 par Mgr Languillat avec une grande solennité. Quand la bénédiction fut achevée, le drapeau bleu de la Congrégation fut immédiatement arboré; et les trente-deux jonques chrétiennes, à l'ancre dans le port, près de Tong-Ka-dou, hissèrent leurs pavillons, et saluèrent celui de Marie de trente-deux coups de canon. La sainte messe fut ensuite célébrée par Monseigneur. Revêtus de leurs plus beaux habits, les Congréganistes portaient suspendus sur la poitrine les écussons au Chiffre de Marie bénits pour eux par Pie IX. En ce jour de fête plusieurs approbanistes firent leur Consécration à la Sainte Vierge, et reçurent des mains de sa Grandeur leurs diplômes de Congréganistes.

Tout près de la chapelle, deux salles que les Congréganistes ont eux-mêmes meublées, et où ils peuvent, agréé de leurs désirs, prendre quelques heures de récréation leur servent de lieu de réunion en dehors des exercices religieux. C'est là le cercle qui avec leur pieux sanctuaire sauvegarde, au milieu de la corruption de Shang-hai leur honneur, leur fortune et leurs âmes. — Ces jeunes-gens se distinguent par leur ferveur; s'approchent souvent des sacrements, et font chaque année une retraite de trois jours. Celle de cette année a été nombreuse; car 28 chrétiens qui ne sont pas congréganistes ont demandé et obtenu la permission d'y prendre part. Tous, Congréganistes et autres, nous ont édifiés par leur foi, leur attention à écouter la parole de Dieu, et leur fidélité à observer le silence même au sein de leurs familles.

Congrégation des Filles. Cette Congrégation ne compte guère qu'un an d'existence. Elle a été fondée dans un double but: d'abord pour procurer aux personnes qui en font partie les moyens de travailler d'une manière efficace à leur propre sanctification; en second lieu pour les exciter elles-mêmes à prêter quelque concours aux missionnaires dans les différentes œuvres de zèle, et à travailler au salut des femmes payennes en les instruisant des vérités du Christianisme.

Que le premier but de cette Congrégation soit atteint, la chose ne saurait être douteuse; la piété, la ferveur qui règnent dans son sein nous en sont un sûr garant. Quant au second, l'avenir nous montrera jusqu'à quel point nous pourrons le réaliser. — La Congrégation se compose actuellement de 75 Congréganistes et de [illegible] approbanistes. Les réunions ont lieu dans une chapelle spéciale une fois par semaine; à chaque réunion le directeur fait une instruction. Au mois d'octobre 1873, tous les membres de la Congrégation ont suivi pendant trois jours les exercices d'une retraite qui a produit d'heureux résultats.

Outre les Congrégations, il existe encore dans la paroisse S. François-Xavier deux Associations de prières qui contribuent puissamment à augmenter le véritable esprit du Christianisme; je veux parler de l'Apostolat de la prière et de l'Archiconfrérie du Très-saint Cœur de Marie.

Association de l'Apostolat de la Prière. Cette association a sa réunion le premier vendredi de chaque mois. C'est alors que le missionnaire qui en est chargé indique à tous les membres qui en font partie les intentions pour les quelles ils devront prier le Sacré-Cœur de Jésus

et lui offrir leurs bonnes œuvres. Cent cinquante cinq associés inscrivent fidèlement sur un registre remis ensuite entre les mains du Père directeur de l'association toutes les œuvres méritoires qu'ils ont faites. En voici le résumé pour l'année qui vient de s'écouler.

Communions : 6,158.
Messes entendues : 34,603.
Chapelets : 34,815
Chemins de Croix : 8,002.
Prières du matin et du soir : 41,106.
Autres prières : 35,072.
Actes de patience : 5,432.
Mortifications : 3,414.
Exhortations aux païens : 2,117.
Baptêmes d'enfants d'infidèles : 128.

Le chiffre des bonnes œuvres offertes par les Associés pour le Souverain-Pontife est surtout considérable. Dans le mois de mars plus de 700 Communions, 3,711 chapelets, 925 Chemins de Croix ont été offerts pour Pie IX par 150 Associés, sans tenir compte des mêmes œuvres qui n'ont pas été enregistrées. Ce zèle admirable a été imité par d'autres chrétiens, qui ne font pas partie de l'Association ; et le jour de la Pentecôte 800 personnes ont reçu la sainte communion à l'intention de Pie IX dans la cathédrale S. François-Xavier. — A l'Assomption, le nombre des Communions n'était pas moins considerable.

Archiconfrérie du Très-saint Cœur de Marie.

La réunion des Associés de l'Archiconfrérie a lieu tous les dimanches. Le Père qui la préside fait une instruction et indique les diverses intentions de prières suivant l'usage établi en Europe.

Œuvres extérieures.

Orphelins – Hôpital des mendiants – Maisons des pauvres – Pharmacie – Ecoles.

Orphelins. J'ai dit, en parlant de l'Orphelinat de Tou-sè-wè, que 80 apprentis avaient été placés dans des boutiques à Shang-hai. Un grand nombre d'entre eux habitent le faubourg de Tong-Ka-dou et les quartiers environnants. Tous les dimanches, ils viennent assister à la messe à la cathédrale ; un missionnaire les réunit ensuite dans une salle réservée et leur fait une instruction. C'est encore à Tong-Ka-dou qu'ils se confessent et communient ; car leurs maîtres ne leur permettraient pas de s'absenter au moins pendant deux demi-journées pour aller accomplir à l'orphelinat ces actes de religion. Nous avons même dû prendre le parti de leur donner le déjeûner du dimanche, que leurs maîtres païens leur refusaient, parce que, pour venir à la messe et entendre une instruction, ils passaient une heure et demie en dehors de l'atelier.

Hôpital des mendiants. Les immenses faubourgs de Shang-hai sont parcourus par de nombreux mendiants, dont la vie ne saurait être longue ; car les privations, la nudité et la faim engendrent chez eux des maladies auxquelles ils ne sauraient apporter aucun remède. On les aperçoit çà et là étendus sur quelques débris de nattes en plein air, attendant la mort. Le païen passe à côté d'eux sans les regarder ; il ne lui vient pas même à l'esprit de soulager ces infortunés créés à l'image d'un Dieu qu'il ne connaît pas. La religion ne saurait rester insensible à de semblables misères et nous avons établi à Shang-hai, en dehors des murs et non loin de la porte du sud un hôpital où nous transportons ces pauvres gisant dans la rue. Des Chrétiens parcourent les divers quartiers pour les chercher ; quand ils en ont trouvé un, ils le placent sur une brouette et le font conduire à l'hôpital. Là le malade est placé sur un lit, y reçoit la visite du médecin et les adoucissements que son état réclame. Etonné à la vue des soins qui lui sont prodigués,

il sent son cœur se dilater. Autour de lui il voit les autres malades réciter les prières ; il entend les catéchistes expliquer la doctrine chrétienne. Le missionnaire arrive à son tour, et lui adresse quelques paroles pour lier connaissance. Tant que la maladie ne semble pas mortelle, et qu'il entrevoit le jour où il retournera parmi les païens, le mendiant, dit le P. Couvreur chargé de cet hôpital, se tient sur la réserve, écoute, regarde et approuve ; mais il s'en tient là et ne demande pas à se faire chrétien. Un temps viendra où une nouvelle maladie le minera comme tout homme aux portes du tombeau ; et alors il se souviendra de la maison où il faut aller, pour obtenir la guérison de l'âme et trouver dans l'autre vie un sort plus heureux que dans celle-ci. — Si au contraire le mendiant s'aperçoit que sa fin approche, alors il n'hésite presque jamais à embrasser le Christianisme ; c'est un fait démontré par l'expérience. Il demande qu'on l'instruise, qu'on le sauve, qu'on le baptise. Son désir est sincère, et nous avons la consolation de le voir mourir animé des sentiments les plus chrétiens.

Sur les 128 mendiants qui sont entrés, cette année à l'hôpital, 70 l'ont quitté après y avoir trouvé leur guérison. Tous se sont montrés reconnaissants ; mais aucun n'a donné un signe positif de foi et d'adhésion au Christianisme. Au contraire, les 42 qui sont morts ont tous sérieusement demandé et reçu le baptême. — Ceux qui survivent après avoir été baptisés, persévèrent dans la foi, et sont l'objet de tous nos soins.

Cette œuvre des malades recueillis sur la rue produit un excellent effet sur l'esprit des chrétiens ; elle leur apprend ce que vaut une âme. Et quand ils voient les missionnaires accourir près de la couche de ces moribonds que la société rebute, et les traiter avec autant de charité que l'homme le plus opulent, ils comprennent que la religion ne sait et ne doit point faire de distinction entre les hommes, puisque tous sont rachetés au prix du sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Leur cœur s'agrandit et s'ouvre à la charité.

De tous nos ministères, c'est celui qui étonne le plus les païens. En effet il coupe pied à toute calomnie, et ne laisse place qu'à l'estime et à l'admiration. C'est une des manifestations du Christianisme contre les quelles la haine n'a pas de prise.

Maison des Pauvres. Outre l'hôpital destiné à recevoir les mendiants moribonds, la Mission possède encore depuis plusieurs années cinq agglomérations de maisons qui servent d'asile à environ 200 pauvres. Ces maisons ne sont point à proprement parler des hospices ; mais elles sont habitées par des familles incapables de payer un loyer, et à qui leur misère nous oblige par fois à faire des aumônes.

Pharmacie. Nous continuons d'entretenir une petite pharmacie où un médecin donne chaque jour des consultations et des remèdes à tous les malades qui viennent en demander. 24 enfants d'infidèles y ont été baptisés depuis un an.

Quant à l'œuvre de la Sainte-Enfance elle continue d'être florissante. Nous comptons environ quarante familles qui ont adopté ou nourrissent des enfants pour l'entretien desquels elles ne réclament ordinairement aucun secours. Grâce au zèle de quelques vierges et d'autres bonnes chrétiennes nous avons eu, cette année, 201 baptêmes d'enfants païens dans la paroisse de Tong-Ka-dou.

Ecoles. Deux grandes écoles externes établies près de la cathédrale, l'une de 80 garçons l'autre qui compte plus de 80 filles, produisent dans la paroisse les fruits les plus consolants. De plus, trois écoles, placées dans des quartiers pauvres, assurent l'instruction nécessaire à quarante autres

enfants qui ont surtout besoin d'apprendre le Catéchisme et les prières.

Grand Séminaire.

Le grand Séminaire de la Mission est établi dans l'enceinte même qui renferme la résidence et la Cathédrale St François-Xavier. Les Séminaristes étudient la philosophie pendant deux ans, et la théologie pendant quatre ans. L'esprit catholique est profondément imprimé dans le cœur de ces jeunes-gens destinés à le répandre eux-mêmes parmi les populations qui, un jour, leur seront confiées. Les luttes de l'Eglise, ses épreuves et celles de l'auguste chef qui la gouverne loin de les trouver insensibles, ou d'ébranler leur foi, ne leur inspirent que de généreuses résolutions. Pendant le mois de mars, sur la demande qu'ils en ont faite eux-mêmes, et qui leur a été accordée, chaque jour une communion était offerte tour à tour par l'un d'entre eux, à l'intention du Souverain-Pontife. Pendant toute l'année, aux jours de dimanche et de fêtes, une communion est aussi offerte par un Séminariste pour Pie IX.

A Shang-hai, les œuvres de zèle ne font pas défaut. Les Séminaristes s'y livrent avec ardeur, et nous laissent ainsi apercevoir la mesure de zèle que nous pouvons attendre d'eux, quand ils seront chargés du soin des âmes. Le Catéchisme des mendiants, des élèves dans les écoles, des domestiques au séminaire, l'instruction des catéchumènes leur fournissent le moyen de travailler au salut des âmes; et, nous devons le dire, tous s'acquittent avec soin des différentes œuvres qui leur sont confiées.

Résidence et Paroisse de Saint Joseph, à Tangkin-pang.

Un Supérieur, Européen.
2 Missionnaires, Européens.

Chrétiens : 758.

L'administration de cette paroisse offre des difficultés qui ne se présentent dans aucun autre poste de la Mission. Les éléments hétérogènes dont elle se compose en sont la cause principale. On y rencontre en effet 300 étrangers chrétiens je dirai presque "ex omni tribu et lingua", et 458 Chinois de toutes les parties de l'empire excepté de Shang-hai. Chaque année cette population flottante augmente ou diminue. Les Européens retournent dans leur patrie; parmi les chinois il en est qui rentrent sur le sol qui les a vu naître, ou émigrent en d'autres contrées. Outre cette population composée d'hommes livrés au commerce, il en est une autre venue des environs même de Shang-hai pour se mettre au service des Européens; les chrétiens de cette classe, qui s'élèvent environ à mille, ne sont généralement pas plus fervents.

Enfin les nombreux navires de guerre et de commerce qui arrivent à Shang-hai ont ordinairement à bord quelques officiers ou matelots catholiques. Bien peu parmi eux savent profiter du ministère sacerdotal, qui leur serait cependant si nécessaire.

Il semblerait, à première vue, que le missionnaire à qui sont confiées ces ouailles venues de tant d'endroits divers et exposées à mille dangers au milieu de la corruption de Shang-hai, ne doit pas éprouver grande consolation à paître son troupeau. Et cependant les 10,000 communions de dévotion que le P. Desgacques compte cette année dans la paroisse St Joseph prouvent que la corruption y exerce peu de ravages et que les chrétiens qui la composent sont dignes de leur nom. — Chaque dimanche, il y a un sermon et un catéchisme en chinois pour les indigènes, et alternativement un sermon en anglais et en français pour les étrangers. La population portugaise de Shang-hai est de 190 personnes. Les hommes com-

comprennent tous l'anglais ; les femmes savent un peu le français. C'est pour cette raison que les missionnaires ne prêchent pas en portugais.

Comme celle de S. François-Xavier, cette paroisse a des œuvres dont je vais rendre compte.

Confrérie de la Bonne Mort. Cette Confrérie est érigée dans l'église S. Joseph, depuis le 19 octobre 1868. Le but des personnes qui en font partie est d'obtenir la grâce d'une bonne mort tant pour elles que pour tous les Associés. — La seule obligation des Associés consiste à assister aux réunions qui ont lieu régulièrement le premier vendredi de chaque mois. Ils sont exhortés à y faire la Communion. Ce jour-là, à 7 heures, le saint sacrifice de la messe est offert pour eux et pour tous les défunts qui autrefois furent membres de la Confrérie. Le soir, il y a une instruction suivie de la bénédiction du Saint-Sacrement.

Tous les Chrétiens du Vicariat peuvent se faire agréger à cette Confrérie, en envoyant leur nom au missionnaire qui en a la direction. Ceux qui, éloignés de Shang-hai, ne peuvent assister aux réunions du premier vendredi du mois, doivent en cet jour multiplier leurs bonnes œuvres, et réciter chez eux les prières qui se disent après la messe par les confrères dans le but d'obtenir une bonne mort. — De nombreuses indulgences sont accordées aux membres de cette pieuse Confrérie. Ils peuvent gagner celles des Stations de Rome, en visitant l'église S. Joseph, à Tang-Kin-pang, ou l'église du lieu dans lequel ils demeurent, et en récitant sept Pater et sept ave.

Le nombre des associés de la Confrérie de la bonne mort s'élève actuellement à 5,200.

Hôpital général Européen. Le soin spirituel des malades est confié aux missionnaires de la paroisse S. Joseph ; et l'hôpital est desservi par les Sœurs de S. Vincent de Paul, au nombre de dix. — Non contentes de prodiguer leurs soins aux malades étrangers, ces religieuses ont encore établi dans la cour d'entrée de l'hôpital deux salles où elles donnent des consultations et des remèdes aux indigènes, hommes et femmes, qui ont recours à leur charité.

Les protestants admirent leur dévouement, et voient qu'au-dessus des croyances rationalistes et des œuvres philanthropiques confiés à des mercenaires qui mesurent le travail et la peine au nombre des pièces d'argent qu'on fait briller à leurs yeux, il est une religion toute divine où le zèle s'inspire à d'autres sources qu'à celles de Mammon. Aussi lorsque les femmes qui les soignent avec une charité vraiment maternelle viennent, dans l'intérêt de leur âme, leur parler de Dieu, de la fin de toute créature sur cette terre, et des destinées inévitables de l'autre vie, ces vérités inouïes émeuvent ordinairement ces hommes ; des larmes coulent de leurs yeux ; et la réconciliation ne tarde pas à se faire entre les mains du missionnaire qui recueille les fruits que lui offre le zèle de la Sœur de Saint Vincent de Paul.

Dans le courant de cette année huit protestants Européens ont fait leur abjuration entre les mains du P. Desgarques ; et six sont morts pour aller recevoir au ciel une récompense que les dangers du monde leur auraient peut-être ravie, s'ils avaient recouvré la santé.

400 malades ont été admis cette année à l'hôpital.

Institution S. Joseph. Cette Institution est dirigée par les Religieuses Auxiliatrices. J'en parlerai quelques pages plus bas. A cette Institution est jointe une école chinoise pour les filles indigènes. Elle est tenue par les Vierges de l'Association de la Présentation, et placée sous la direction des Religieuses. Dix-sept jeunes filles chrétiennes et quatre païennes l'ont fréquentée pendant le cours de l'année. Ici, nous n'avons qu'à nous louer du zèle des maîtresses du travail et de la bonne conduite des élèves.

Ecoles de Garçons. La paroisse S. Joseph possède cinq écoles de garçons. Deux sont sous la direction immédiate

des missionnaires ; trois autres sont établis dans des familles particulières. Il y a dans ces écoles 26 élèves Chrétiens et 47 païens. On y enseigne à tous les livres classiques chinois, et aux chrétiens les livres de prières et de religion.

De plus nous venons d'établir une école pour les enfants Européens ou américains. Tous les résidents de Shang-hai en sentaient la nécessité urgente, car ils ne savent à qui confier l'éducation de leurs enfants. Quel sera son avenir, nous l'ignorons. Plaise à Dieu qu'elle devienne le germe d'un véritable Collège à l'instar de ceux que nous possédons en Europe et en Amérique, avant que le protestantisme lui-même ait le temps de nous devancer.

Œuvre des Catéchumènes. Shang-hai, centre d'un mouvement commercial extraordinaire, laisse à ceux qui l'habitent peu de loisir pour songer aux choses du Ciel ; ici les intérêts de la terre ressortent bien loin derrière ceux de l'autre vie. C'est à peine si quelques rares païens daignent prêter l'oreille aux enseignements de la religion. Quoiqu'il en soit, les missionnaires de S. Joseph emploient un catéchiste et deux ferventes zélatrices pour l'exhortation des païens, et l'instruction du petit nombre de catéchumènes qui surgissent çà et là. Cette année leurs efforts ne sont pas demeurés sans succès : 14 baptêmes d'adultes et 37 baptêmes d'enfants forment la moisson qu'ils sont parvenus à récolter. Les missionnaires trouvent encore en eux d'utiles auxiliaires pour se mettre en rapport avec les nouveaux chrétiens ; puis il leur en confient la direction ; charge dont ils s'acquittent avec un zèle tout apostolique.

Œuvre des Brouettiers. Les rues des quartiers Européens et américain sont sillonnées chaque jour par des milliers de brouettes chinoises, ou de voitures japonaises à bras, que conduisent des hommes de peine pour transporter voyageurs ou marchandises au gré de ceux qui les louent. Les brouettiers sont païens ; et leur profession semble les rendre inaccessibles au missionnaire, car du matin au soir ils ne cessent d'être en mouvement. Cependant la chute du jour est pour eux comme pour tant d'autres le signal du repos ; et c'est alors qu'un catéchiste zélé va les visiter dans leurs différentes stations pour leur annoncer la bonne nouvelle de l'évangile et leur parler du royaume de Dieu. Ces hommes en paraissent moins éloignés que les marchands et les riches de ce monde. Cette œuvre des brouettiers ne fait que de naître, et nous ne pouvons encore prévoir quels fruits elle nous permettra de recueillir.

Paroisse de Hong-Keu.

Cette paroisse, située au quartier américain, est fondée depuis quelques années seulement. 57 paysans, voisins du quartier américain, et 83 Manillois en forment la partie principale. Les autres chrétiens, tous indigènes, viennent du Tché-Kiang, du Fo-Kien et de diverses autres parties du Kiang-sou. Une église y est en voie de construction, et sera dans quelques mois livrée au culte sous le vocable du Sacré-Cœur de Jésus.

La paroisse de Hong-Keu compte 245 Chrétiens. Le missionnaire chargé de la desservir habite la résidence de S. Joseph.

Résidence et Paroisse du Lao-Tièsu-tang.

Un missionnaire, Européen.
Chrétiens : 570.

Cette paroisse, consacrée à l'Immaculée-Conception, est desservie par un missionnaire qui y réside à poste fixe. Les 2,820 communions de dévotion que l'on y compte, cette année, donnent la mesure de la ferveur qui anime les Chrétiens.

Ici, comme ailleurs, les Congrégations sont entre les mains du missionnaire le principal levier qui lui permet de soulever les âmes au-dessus des intérêts de cette misérable vie pour les diriger vers Dieu. Le P. Vedille, chargé de la paroisse du Pao-Tiétsu-tang, y a organisé cinq Congrégations qui toutes ont leurs réunions mensuelles. Ces Congrégations sont celles de l'annonciation, du Scapulaire du Mont-Carmel, de Notre-Dame-des-sept-douleurs, du Saint Cœur de Marie et du Rosaire. Elles se distinguent par la piété qui anime leurs membres.

Passons maintenant en revue les différentes œuvres établies dans cette paroisse.

Exhortations aux Païens. Une des salles de la résidence, dont les murs sont ornés de grandes images représentant les principaux mystères et l'histoire de la religion chrétienne, est constamment ouverte aux païens qui désirent y entrer. Des catéchistes leur donnent toutes les explications désirables, et les exhortent à embrasser le Christianisme. Pendant l'année qui vient de s'écouler les visiteurs ont été nombreux. Cette œuvre existe à peine depuis quatre ans ; et déjà plus de cent mille hommes sont venus voir les images, écouter interroger. D'autres, en moins grand nombre, ont demandé des livres de religion qui sont immédiatement mis à leur disposition, et qu'ils peuvent lire dans cette même salle.

Quel est le résultat produit par cette œuvre? D'abord elle fait disparaître peu à peu les préjugés qui nous rendent hostiles tant de païens ; la connaissance de la religion les empêche de mépriser ; on leur fait estimer davantage les missionnaires qui l'annoncent. Il est des hommes qui avouent que notre doctrine est digne de respect ; et ils l'embrasseraient volontiers, disent-ils, si des obstacles insurmontables ne se dressaient devant eux. D'autres, en grand nombre, demande quelle différence existe entre nous et les protestants. Il en est enfin qui adressent aux catéchistes maintes questions sur des calomnies mille fois répétées et réfutées : ils veulent savoir si les missionnaires arrachent les yeux.

Que les visiteurs n'aient pas tous une velléité de se faire chrétiens ; il n'en est pas moins vrai que la semence évangélique est jetée dans un grand nombre d'âmes, et qu'un jour viendra peut-être où elle grandira et produira des fruits de salut. Les faits ne me manqueraient pas, si j'avais à défendre cette thèse ; et pour n'en citer qu'un qu'il me soit permis de raconter ce qui est arrivé il y a quelque vingt ans dans une famille du Kiangsou.

Un enfant de quatorze ans, né au sein d'une riche famille païenne de Song-Kang, entra un jour dans une église, au moment où l'on y célébrait la messe : Il entendit un sermon. La pensée du Ciel et de l'enfer développée par le missionnaire, ainsi que la nécessité de se faire chrétien pour parvenir au bonheur de l'autre vie et se soustraire aux tourments éternels frappèrent vivement l'esprit du jeune auditeur. Mais les mille préoccupations de la vie semblèrent obscurcir pour jamais ce trait de lumière qui n'avait brillé qu'un instant. Les années s'accumulèrent ; la vieillesse et une maladie conduisirent sur le bord de la tombe l'enfant d'autrefois. Les souvenirs du premier âge se ravivèrent à cette heure dernière ; et le malade voulut faire appeler un séminariste qui se trouvait alors à Song-Kang : il désirait recevoir le baptême. La famille soupçonna cette intention, et refusa d'avertir le séminariste. Celui-ci, grâce à des relations d'amitié qu'il avait eues autrefois avec le moribond, parvint à se frayer un accès près de sa couche, et le baptisa. Le vieillard mourut quelques jours après. Il venait de recueillir sur le bord de la tombe un fruit de salut, dont le germe avait été déposé dans son âme, plus de soixante ans auparavant.

Quant aux visiteurs de la salle du Lao-Tièsu-tang il en est qui, touchés de la grâce divine n'ont point méprisé le don qui leur était offert, ni remis à un autre temps une conversion bien douteuse; ils ont déjà reçu le baptême et vivent en Chrétiens.

Hôpital. Cet hôpital, établi il y a deux ans, n'était primitivement qu'un misérable réduit, où l'on recevait, où parfois même on entassait un certain nombre de malades recueillis un peu partout. Il vient d'être agrandi, et a reçu des améliorations qui le rendent beaucoup plus sain. Dans le cours de cette année 113 malades y ont été reçus; 55 ont été baptisés in articulo mortis; 49 sont morts. Les autres ont pour la plupart quitté l'hôpital, et en ont emporté des notions religieuses quelquefois assez complètes, et y ont laissé la plupart des préjugés qu'ils nourrissaient contre le christianisme et les missionnaires.

Dans la Ville murée, comme aux faubourgs de Tong-Ka-dou, cette œuvre est une des plus féconde en fruits de salut. Si les ressources de la Mission nous permettaient de construire pour le service des malades un vaste établissement desservi par des Religieuses, chaque année nous enverrions au ciel une abondante moisson d'âmes. Les Protestants nous ont devancés; leurs ministres ont construit à Shang-hai un magnifique hôpital où les malades indigènes ne leur manquent pas.

Ceux qui sont admis dans le nôtre ne sont pas des mendiants de profession. Ils appartiennent généralement à une classe d'hommes nombreuse à Shang-hai. Ce sont des ouvriers ou de petits marchands accourus de toutes parts pour chercher fortune dans cette grande cité. La maladie met fin à leur commerce, ou les oblige à cesser leur travail. Ils demeurent alors dans une hôtellerie tant qu'il leur reste assez d'argent pour faire face aux dépenses nécessitées par leur position. Mais quand leur bourse est vide ou que la gravité de la maladie laisse prévoir une mort prochaine, qu'arrive-t-il? Hélas! en pareille circonstance les païens déposaient naguère les malades sur la rue où ils mouraient dans le plus triste abandon. Aujourd'hui, on nous les apporte à l'hôpital, quand nous ne parvenons pas nous-même à les trouver.

Mais au milieu d'une population aussi compacte que celle de Shang-hai, beaucoup de ces infortunés nous échappent et meurent sans baptême. Il existe dans la ville un dépôt de mendicité bâti par les mandarins. Environ quatre cents personnes, vieillards, veuves, orphelins, malades y trouvent un asile. A certaines époques, on y rencontre plus de 100 malades; presque tous y meurent. L'entrée de cette maison est interdite aux missionnaires et même aux catéchistes; cependant un ou deux malades ont été baptisés par un catéchiste qui était parvenu à se glisser furtivement près de leur couche.

Hospices. La Mission possède depuis 1867, près de l'église du Lao-Tièsu-tang, deux hospices, l'un pour les vieillards, l'autre pour les vieilles femmes. Les Chrétiens n'y sont admis que par exception; et cette œuvre est exclusivement établie en faveur des païens. Les hospices, comme l'hôpital dont je viens de parler, sont un véritable vestibule du Ciel. En effet, vieillards et vieilles femmes y reçoivent trop de bienfaits pour ne pas estimer la religion qui les leur accorde; tous demandent le baptême, et finissent par échanger les misères et les infirmités de cette vie pour le bonheur du Ciel. Le nombre total des hommes et des femmes dans les deux hospices est de 72, 37 hommes et 35 femmes. Tous sont chrétiens, excepté trois, qui ne tarderont pas à recevoir le baptême.

L'instruction religieuse des hommes est confiée à des catéchistes; celle des femmes à des vierges de l'association de la Présentation.

École externe des Garçons. 67 élèves, dont 21 Chrétiens et 46 païens, fréquentent cette école. Le nombre des enfants païens qui y sont admis indique clairement le but que nous nous proposons. Il nous est difficile d'avoir un accès auprès des enfants païens ailleurs que dans les écoles; et quand les familles nous les envoient nous en bénissons Dieu. Nous pouvons alors déposer dans leurs cœurs des germes qui, un jour peut-être produiront des fruits de vie. Tous ces petits enfants, à force de se trouver en contact avec leurs condisciples chrétiens, et d'entendre les explications de la doctrine de l'Evangile, finissent par comprendre une certaine somme de vérités religieuses. Habitués à voir de près le missionnaire, ils laissent tomber maints préjugés hostiles; et la voie vers la vérité se fraie peu à peu devant eux. L'avenir, nous osons l'espérer, sera plus fécond que le présent; ces enfants grandiront; et, maîtres à leur tour d'une volonté qui aujourd'hui ne leur appartient pas, ils pourront briser les entraves qui les retiennent dans les sentiers de l'erreur. C'est là l'œuvre du temps et de la grâce. Heureux, si nous pouvons réussir à saper les fondements de la société païenne, en attirant vers Dieu le cœur des enfants!

École externe des Filles. Cette école renferme actuellement 24 élèves, 15 Chrétiennes et 9 païennes. Sa cour d'entrée, placée sur une rue, communique avec l'hospice des femmes; et cette disposition locale a un avantage réel. En effet, les femmes païennes du voisinage, attirées par la curiosité veulent visiter et l'école et l'hospice. Ces visites inspirent à plusieurs d'entre elles le désir d'envoyer leurs filles à l'école; d'autres entrent à l'hospice, regardent les femmes réciter le chapelet et autres prières; et écoutent en même temps qu'elles, l'explication des vérités du christianisme. Une de ces femmes païennes se distingue surtout par son assiduité à venir à l'hospice précisément aux heures de la prière et du catéchisme. Elle a eu autrefois des rapports avec les protestants, sans être satisfaite; et elle se plaît à répéter que le catholicisme peut seule conduire au Ciel. Elle méprise le paganisme où elle est née, parceque dit-elle, sa doctrine n'est ni sérieuse, ni solide.

Depuis quelques temps vingt femmes païennes, au moins, viennent chaque jour à l'hospice; et nous espérons que ce mouvement nous donnera quelques catéchumènes.

École Interne. L'école interne a compté cette année, 54 élèves; 46 chrétiens et 8 païens. Trois élèves païens ont reçu le baptême, à la fête de la Pentecôte. La plupart de ces enfants appartiennent à des familles de néophytes qu'ils sont appelés à soutenir dans la foi; aussi l'instruction religieuse tient-elle une large place dans le programme d'enseignement. Les études chinoises ne s'étendent pas au-delà des classiques et du style épistolaire; et les élèves qui montrent une aptitude spéciale pour la littérature sont envoyés au Collège de Zi-Ka-Wei.

Cette école interne a déjà fourni à la mission plusieurs des Joséphistes, dont je vais maintenant parler

Joséphistes. On donne ce nom à des jeunes-gens qui font partie de l'"Institution de S. Joseph" établie dans la Mission, le 14 octobre 1866. Le but de cette Institution est de former des catéchistes zélés, qui se mettent au service des missionnaires pour travailler à la propagation de l'Evangile par la parole et le bon exemple de leur vie. Les Joséphistes habitent dans la résidence du Lao-Tiétsu-tang un bâtiment spécial où ils font leur noviciat sous la direction d'un missionnaire spécialement chargé d'eux, et qui les forme par des épreuves variées au genre de vie qu'ils doivent mener plus tard. L'étude des livres de religion, des auteurs classiques, quelques notions scientifiques et médicales leur permettent d'entrer en relation avec toutes les classes de la société.

Les Joséphistes sont actuellement au nombre de 18. Neuf sont employés dans la Section de Nan-Kin ; Cinq exercent les fonctions de maîtres à l'école externe des garcons et à l'internat du Lao-Tsétsu-tang ; trois autres n'ont pas encore terminé leur temps d'épreuves, et le dernier leur sert en quelque sorte d'instructeur.

Ceux qui ont été envoyés dans la Section de Nan-Kin parcourent le Ngan-hoei, pour y répandre la lumière de l'Evangile, et affermir les nouveaux chrétiens dans la foi. Malgré les déceptions amères qu'ils éprouvent parfois dans leurs rapports avec les païens, et les nombreux sacrifices que leur impose leur pénible ministère, ils triomphent de toutes ces difficultés avec la grâce de Notre-Seigneur, et annoncent les vérités de la Religion sur les chemins, dans les tribunaux, au milieu des païens et des catéchumènes avec un dévouement que nous chercherions en vain chez les catéchistes salariés du Kiangsou méridional. — Tel est l'état actuel de l'œuvre des Joséphistes.

Sainte-Enfance. L'Œuvre de la Sainte-Enfance n'est point oubliée dans la paroisse du Lao-Tsétsu-tang ; et, bien que dans les villes elle soit en butte à des difficultés plus grandes qu'au milieu des populations de la Campagne, elle enregistre cette année 95 baptêmes d'enfants païens. 35 de ces baptêmes sont dûs au zèle d'une vierge fervente, 5 à une sage-femme chrétienne, 23 à un néophyte qui exerce la médecine, 12 au missionnaire du Lao-Tsétsu-tang, et 20 à divers autres chrétiens.

Le compte-rendu des œuvres de cette paroisse nous montre qu'un grand bien s'y est opéré ; et les espérances de l'avenir sont trop fondées pour que nous n'ayons pas droit d'attendre encore de plus heureux résultats.

Religieuses.

La Mission du Kiang-nan possède depuis plusieurs années des Religieuses Européennes. Ce sont les Sœurs de S. Vincent de Paul, Les Carmélites et les Religieuses Auxiliatrices des âmes du Purgatoire.

Les Sœurs de S. Vincent de Paul desservent l'hôpital général Européen à Shang-hai. J'ai déjà parlé d'elles.

Les Carmélites sont établies à Zi-Ka-Wei. Elles observent en Chine la même règle qu'en Europe. On les connaît ; je n'ai point à en parler. Qu'il me suffise de dire que c'est pour nous une véritable consolation de penser qu'à l'exemple de Ste Thérèse, ces Saintes filles offrent chaque jour à Dieu pour la Conversion des infidèles leurs prières et leurs mortifications, et contribuent ainsi efficacement à implanter sur cette terre de Chine la religion de Notre-Seigneur Jésus-Christ. La Communauté des Carmélites se compose de 7 religieuses Européennes, de deux novices et de sept postulantes, indigènes.

Les Religieuses Auxiliatrices possèdent deux maisons, l'une à Zi-Ka-Wei, l'autre à Shang-hai, sur la paroisse S. Joseph, au quartier français.

Maison de Zi-Ka-Wei.

La maison de Zi-Ka-Wei porte le nom de Sen-Mou-ieu, ou Couvent de la Sainte Mère. — Elle est la plus considérable et par le personnel qu'elle renferme et par les œuvres qu'elle dirige. Son personnel se répartit ainsi : Religieuses Européennes : 9 ; Religieuses indigènes : 6 ; Novices indigènes : 6.

Ses œuvres sont au nombre de huit : Association de la Présentation. — Pensionnat. — Ecole externe. — Réunion de Ste Philomène. — Catéchisme du Bx Pierre Claver. — Orphelinat. — Catéchuménat.

Pharmacie de la Sainte-Enfance.

Elle a pour Supérieure la Mère Ste Paul, qui la dirige avec un incontestable succès. J'arrive maintenant au détail des œuvres.

Association de la Présentation. Cette Association a pour but de former des vierges indigènes à une vie toute consacrée au service de la Mission. Les unes deviennent maîtresses d'école, les autres se dévouent au soin des malades; Celles à qui Dieu a donné cette vocation spéciale parcourent les familles chrétiennes et païennes, et répandent partout la doctrine et la bonne odeur de Jésus-Christ. Un grand nombre de petits enfants païens moribonds sont baptisés par elles, et leur doivent, après Dieu, le bonheur dont ils jouissent dans le ciel.

Cette Association se compose aujourd'hui de 24 Vierges. Elles ne font pas de vœux; mais se consacrent seulement à la Ste Vierge, et promettent de se dévouer au service de la Mission. A la fin de Juillet, elles reviennent au Sen-Mou-ieu pour y passer un mois de vacances et se retremper par une retraite dans l'esprit de leur vocation. Leur noviciat qu'elles font au "Sen-Mou-ieu" dure deux ans. Le 8 septembre dernier, fête de la Nativité de la Ste Vierge, et jour de la clôture de la retraite, trois novices prononcèrent, après la sainte messe, en face de l'autel, leur promesse solennelle. Le lendemain, à l'exception de celles qui sont attachées au "Sen-Mou-ieu", toutes ces vierges Présentandines s'embarquèrent pour se rendre à leurs différents postes.

L'une de celles qui parcourent les familles païennes et chrétiennes rendait ainsi compte de son apostolat à la Mère Ste Paul : " Ma Mère ne se fait pas une idée des difficultés qu'il faut vaincre pour instruire ces pauvres gens. Ce n'est guère que le soir et bien avant dans la nuit que nous pouvons arriver à nous faire écouter. Dans la journée les soins du ménage, les travaux des champs passent avant tout. Quelquefois je suis la mère de famille à la cuisine, et je lui dis : " Si tu veux, je vais t'aider à cuire le riz, et je t'apprendrai un peu de catéchisme en même temps ". Voyant que je fais la moitié de sa besogne, elle consent à répéter quelques demandes de catéchisme.... Quand arrive le soir, les enfants, les femmes et les hommes même nous entourent et nous font des questions, il est quelquefois minuit, une heure du matin; et ils ne nous laissent pas encore reposer. "

Dans un village, des païens avaient établi une pharmacie près d'une grande pagode; et deux médecins y résidaient alternativement. Les malades abondaient. Deux Présentandines informées du fait, pensèrent que leur apostolat ne serait pas infructueux au milieu de cette foule; elles se rendirent à la pharmacie nouvelle. L'une d'elles raconte ainsi leur expédition apostolique. " Dès les premiers jours, dit-elle, nous acquîmes les bonnes grâces du vieux portier de la pagode, qui nous donna des sièges; et apprenant que nous étions, comme on dit ici, des personnes faisant de bonnes œuvres, il nous permit de nous installer près de chez lui. Il se fit même notre apologiste; et comme il vit que nous arrêtions quelques femmes au passage, et leur donnions conseil sur ce qu'il y avait à faire pour leurs enfants malades, il les appelait lui-même et leur disait : " voilà des femmes très-habiles dans les maladies des enfants; elles font de bonnes œuvres, et ne vous demanderont rien; venez " .... C'est ainsi que nous pûmes baptiser une grande quantité d'enfants. Deux fois les médecins de la pagode vinrent pour nous entendre donner des consultations. La première fois, j'eus bien peur; je crus qu'ils allaient nous chasser, mais non. Ils restèrent une demi-heure, au moins, à nous examiner, à nous écouter, et se retirèrent sans avoir dit une parole.

Vers midi, le concours des malades cessait, nous repartions alors en brouette, bien fatiguées par la chaleur. Nous ne pouvions dîner que vers trois heures.

Pensionnat. Le nombre des jeunes filles du pensionnat s'est élevé, cette année, à 56. Elles se font remarquer par leur bon esprit, leur piété et leur application à l'étude. Il existe parmi elles deux Congrégations, celle des Saints Anges pour les plus jeunes, celle des Enfants de Marie pour les grandes. Les Congréganistes ont leurs réunions hebdomadaires présidées par une Religieuse Auxiliatrice indigène qui leur enseigne la manière de méditer, la méthode de l'examen particulier, et les encourage à mettre en pratique divers moyens nécessaires pour se maintenir dans la ferveur. Pendant les neuvaines qui précèdent les fêtes spéciales de leur Congrégation, elles s'efforcent de composer un bouquet de fleurs spirituelles ou d'actes de vertu qu'elles inscrivent sur une feuille de papier pour l'offrir à Notre-Seigneur ou à la Ste Vierge.

La Congrégation des Enfants de Marie a reçu le 26 Juillet 1873 l'insigne faveur d'être affiliée à la Congrégation Prima Primaria de Rome, et participe ainsi à ses nombreuses indulgences.

Parmi les Congréganistes des Saints Anges ou des Enfants de Marie sept se sont consacrées à Dieu en entrant soit au Carmel, soit dans l'Association de la Présentation. Trois autres ne tarderont pas à les imiter et Cinq travaillent pour la Mission en dirigeant des écoles.

École externe. Cette école qui, l'année dernière, comptait 43 élèves, dont 10 païennes, n'atteint aujourd'hui que le chiffre de 34. Un maître païen, parent des familles de Zi-Ka-Wei, où il est venu s'établir, a eu toute facilité pour obtenir que les petites filles païennes lui fussent confiées. Une seule nous est restée fidèle. Pendant les instructions et le Catéchisme, elle travaille dans la classe, et profite ainsi de l'enseignement chrétien que l'on y donne. Au commencement du mois de Marie, entendant parler de fleurs spirituelles à offrir à la Sainte Vierge, elle demanda des explications sur la nature de ces fleurs inconnues. Quand elle eut compris leur signification, un changement s'opéra en elle. Tous les matins, elle arrivait la première en classe; elle commençait à réciter ses leçons, elle qui auparavant ne les savait jamais. Enfin elle vint se mettre à genoux avec ses compagnes devant la statue de la Sainte-Vierge; et pendant les prières elle se tenait avec une modestie qui la faisait remarquer entre toutes. Puisse Marie lui accorder un jour la grâce du baptême en récompense de la piété dont elle a fait preuve pendant ce mois béni. L'étude des livres, le chant des prières, l'explication du catéchisme et de l'histoire sainte, à l'aide de tableaux, forment la base de l'enseignement dans cette école.

Réunion de Ste Philomène. Une œuvre était à créer en faveur des jeunes filles des environs de Zi-Ka-Wei qui, trop âgées pour venir à l'école externe et surtout retenues une partie de la journée dans leurs familles pour vaquer aux soins du ménage, avaient cependant besoin de s'instruire du Catéchisme et d'apprendre quelques prières qu'elles ignorent. La réunion dite de Ste Philomène a été établie dans ce but, et la direction en a été confiée aux Religieuses Auxiliatrices. — Trois fois par semaine, les portes de l'école externe sont ouvertes à ces jeunes personnes; et pendant une heure et demie on met à leur disposition une maîtresse chargée de les instruire, sans préjudicier en rien aux devoirs qu'elles ont à remplir au sein de leurs familles. Cette réunion a produit de bons résultats, entre autres celui d'une heureuse influence que les Religieuses exercent sur ces jeunes filles.

Catéchisme du B. P. Claver. Le Catéchisme du B. P. Claver est le nom donné à une réunion de

femmes chrétiennes et de Catéchumènes qui se rassemblent, chaque dimanche dans une des salles du Sen-Mou-ieu, pour y entendre l'explication des principales vérités de la foi. Ce Catéchisme a été regulièrement suivi, toute l'année. Pour stimuler le zèle de ces chrétiennes, promesse leur fut faite qu'après Vingt-quatre semaines de présence assidue, un cadre renfermant l'image du B. Clavier leur serait donné en récompense. La plupart d'entre elles firent immédiatement inscrire leur nom sur le régistre destiné à constater la présence au Catéchisme. Maintes fois dans l'année elles s'informèrent du nombre de semaines écoulées; et grande fut leur joie le jour où le cadre tant désiré leur fut remis entre les mains comme récompense de leur exactitude. 5,408 actes de présence ont été enregistrés pendant le cours de l'année.

Orphelinat. L'Orphelinat a été visiblement béni de Dieu. En effet 242 orphelines y sont entrées, cette année. Parmi elles nous comptons 73 enfants de 2 à 7 ans, et plusieurs adultes non baptisées. 26 anciennes orphelines ont été adoptées par des familles chrétiennes et 4 se sont mariées. Les enfants agées de 3 à 7 ans sont celles qui sont le plus facilement adoptées et dont l'avenir est le plus assuré, parceque les familles qui les adoptent s'y attachent davantage. Il en existe maintenant à l'orphelinat quatorze de cet âge; mais celles-là n'en sortiront jamais. Aveugles, estropiées, ou atteintes de quelque maladie incurable, elles ne sauraient trouver un coeur assez généreux pour leur venir en aide et soulager leur misère; elles passeront leur vie auprès des Religieuses dans l'asile de la Sainte-Enfance, ouvert à toutes les infortunes que le monde ne sait ni adoucir, ni consoler.

Catéchuménat. Cette oeuvre commencée au mois de mai 1873 en faveur des femmes catéchumènes ou néophites a produit des effets bien consolants. Que de fois n'avons-nous pas admiré la puissance et la miséricorde de Dieu dans le travail merveilleux qui s'opérait dans l'âme de ces femmes ou retirées de l'abîme du vice, ou arrivées quelquefois à un âge fort avancé sans avoir jamais entendu parler ni du ciel, ni de leur Créateur.

Depuis l'ouverture du Catéchuménat nous y avons reçu 39 Catéchumènes ou néophites; et nous enregistrons 9 baptêmes, 11 premières Communions, et 4 mariages. Cet établissement compte actuellement 17 femmes. Six se préparent à faire leur première Communion; les onze autres étudient pour se disposer au baptême. Il en est deux dont je veux raconter ici brièvement l'histoire pour donner au lecteur sujet de rendre grâce à Dieu. La première est une vieille femme agée de 80 ans, aussi droite que le bâton dont elle se sert pour marcher. Elle n'a plus qu'un petit-fils, fumeur d'opium, dont les soucis se portent ailleurs que sur elle; aussi les familles chrétiennes de son village s'étaient cotisées pendant un certain temps pour lui donner quelques sapèques trop insuffisantes encore pour qu'elle pût se procurer la nourriture de chaque jour. Bref, en désespoir de cause, elle forme le projet de se noyer afin de se soustraire à son malheureux sort. Un chrétien, informé de sa résolution, alla la trouver, et lui proposa de la faire conduire au Catéchuménat où, lui dit-il, elle passerait ses derniers jours loin de la misère, et y trouverait de plus, en se faisant chrétienne, un moyen assuré d'être heureuse après sa mort. Elle accueillit avec joie cette proposition, et deux femmes chrétiennes l'amenèrent au Catéchuménat. L'intelligence ne lui manque point; mais la mémoire ne fonctionne chez elle que difficilement. A son arrivée, on lui suspendit au cou un scapulaire du Sacré-Coeur. Elle le baisait souvent avec respect; et elle demanda d'elle-même un petit crucifix, disant qu'elle aimait et respectait tout ce que les chrétiens vénéraient.

de la chapelle, elle allait, malgré son grand âge, se prosterner devant les statues de la Sainte-Vierge et de St Joseph pour réciter les quelques prières qu'on parvint à lui apprendre. Elle fut trouvée suffisamment instruite pour être baptisée et faire sa première Communion le jour de la fête du Sacré-Cœur de Jésus. Profondément pénétrée de la grâce qu'elle allait recevoir, elle eut voulu qu'on lui parlât sans cesse de Dieu, et elle assista à tous les exercices d'une petite retraite de trois jours donnée aux Catéchumènes et aux orphelines qui se disposaient au baptême ou à la première Communion. La veille de la fête apercevant une religieuse qui se rendait au pensionnat, elle la suivit fort loin, marchant de son meilleur pas. Celle-ci s'en aperçut et lui demanda ce qu'elle voulait: « Oh! je t'en prie, aide-moi à bien préparer mon cœur pour demain »; lui répondit la bonne vieille. Après son baptême et sa première Communion, cette pauvre femme fut admise à l'hospice du Lao-kiétsu-tang.

La seconde Catéchumène était une jeune femme de trente-deux ans, atteinte d'une maladie de poitrine. Son mari, privé de travail depuis plusieurs mois, pouvait à peine la nourrir elle et ses deux enfants; et dans des moments de colère il lui manifestait son mécontentement de la voir toujours souffrante. Elle avait une parente chrétienne, et par son entremise elle sollicita l'entrée du Catéchuménat, disant qu'elle allait bientôt mourir et que, pour sauver son âme, elle désirait vivement recevoir le baptême. Son mari, loin de s'opposer à ses désirs, l'amena lui-même au Catéchuménat; et permit que son plus jeune enfant qui n'avait que deux ans fût conduit à l'Orphelinat des garçons. L'aîné, âgé de six ans, resta auprès de sa grand'mère. La Catéchumène se mit à étudier la doctrine chrétienne et les prières. Mais elle avait à peine passé une semaine dans sa nouvelle demeure que sa maladie fit des progrès alarmants; elle dut garder le lit, et au bout de quelques jours elle semblait arrivée au terme de la vie. La connaissance qu'elle avait acquise des vérités de la religion était suffisante pour qu'on pût lui administrer le baptême: elle fut baptisée. La consolation qu'elle éprouva fut si grande que son corps sembla participer au bonheur dont jouissait son âme. Un mieux sensible s'opéra dans son état; et l'on en profita pour lui différer la réception des autres sacrements afin de l'instruire davantage. Une seule chose lui causait de la tristesse, c'était l'avenir de ses enfants. « Oh! si je pouvais les donner aux Religieuses, disait-elle. Comme je mourrais tranquille! » Six jours après son baptême la maladie empira. On dut lui administrer le Saint-Viatique. La plupart des Religieuses accompagnèrent le Saint-Sacrement avec des cierges. Quand elle vit la petite procession entrer dans sa chambre, elle sentit une vive impression s'emparer d'elle; et reçut la sainte-Communion, la Confirmation et l'extrême-onction avec le plus grand recueillement. Cette pauvre femme qui, quelques jours auparavant, ne soupçonnait pas même l'existence de ces trésors que l'amour de Notre-Seigneur se plaît à répandre sur les hommes, se sentait toute transformée; et ne pouvant contenir la joie de son âme elle remerciait avec effusion le missionnaire qui lui avait donné le Saint-Viatique et toutes les personnes agenouillées dans sa chambre. Elle vécut deux jours encore pendant lesquels elle ne cessa de parler de Dieu. Quelques heures avant de mourir, elle disait à une femme qui veillait près de son lit: « Oh! ne travaillez ni pour les hommes, ni pour de l'argent; mais seulement pour Dieu! » Elle expira doucement le 13 Août au matin.

Pharmacie de la Sainte-Enfance. Ce moyen d'action est d'une efficacité incontestable pour attirer les payens à nous, et faire tomber par ce rapprochement les préjugés ridicules qu'ils nourrissent contre les missionnaires et les Chrétiens. Ils vien-

vent demander aux Religieuses la santé du corps. Les Religieuses leur donnent ce qu'elles peuvent donner; mais ce qui est beaucoup plus important, elles cherchent à faire pénétrer dans leurs âmes quelques rayons de lumière pour les engager à embrasser le Christianisme. La pharmacie de la Sainte-Enfance a eu deux résultats manifestes: elle a procuré aux Religieuses l'avantage de baptiser des enfants moribonds; et de plus elle a diminué chez un grand nombre de personnes cette antipathie native du Chinois pour tout ce qui est Chrétien. Beaucoup de femmes païennes témoignent déjà une certaine confiance aux Religieuses.

La Sainte Vierge a visiblement béni cette œuvre de charité et de zèle pour la conversion des âmes. Lorsqu'elle fut établie en 1872 les Religieuses comptaient à peine 50 consultations par mois. Ces consultations atteignent aujourd'hui un chiffre beaucoup plus considérable.

Le total de la première année était de:

Consultations: 3,616.
Remèdes distribués: 2,641.
Enfants baptisés: 24.
Adultes baptisés: 1.

Le total de cette année est de:

Consultations: 6,729.
Remèdes distribués: 5,533.
Enfants baptisés: 35.

Une salle, dont les murs sont couverts d'images représentant les grandes vérités de la religion, est disposée pour recevoir les personnes qui viennent demander des consultations ou des remèdes; et une Religieuse Auxiliatrice indigène est désignée pour les instruire d'une manière familière et par forme de conversation. Sa parole n'est pas toujours accueillie avec plaisir; mais il lui arrive de se voir écoutée pendant un quart d'heure sans aucune répugnance. 2,421 femmes païennes ont été par ce moyen, quelque peu instruites dans le courant de l'année.

Religieuses indigènes. Pendant l'année qui vient de s'écouler, huit novices indigènes ont prononcé leurs vœux, et sont aujourd'hui Religieuses Auxiliatrices. Elles se font remarquer par leur dévouement à s'acquitter des fonctions qui leur sont confiées. Pour l'instruction des Catéchumènes, les classes, la surveillance du pensionnat, et les rapports avec les personnes du dehors elles rendent de grands services.

Il ne me reste plus qu'un mot à dire de la maison du Sen-Mou-ieu; et il est à sa louange. Un grand nombre de maîtresses d'école en sont sorties, et aujourd'hui nous les voyons à l'œuvre dans nos chrétientés. Elles y font porté l'esprit de l'Institution où elles ont été élevées. Dans les écoles qu'elles dirigent elles mettent en usage, autant que les circonstances peuvent le permettre, le règlement qu'elles observaient elles-mêmes autrefois. Elles conduisent les enfants à l'église pour y réciter les prières du matin et du soir; l'examen de conscience et la méditation sont des pratiques auxquelles elles restent attachées, et dont elles inspirent le goût aux jeunes filles qui fréquentent leurs écoles; et leurs élèves récitent chaque jour le chapelet en commun. Ce sont elles aussi qui dirigent les exercices du mois de St. Joseph, du mois de Mai, du mois du Sacré-Cœur; et quand le missionnaire arrive dans une Chrétienté, ce sont elles encore qui disposent les enfants à la Confession.

Elles contribuent ainsi à faire pénétrer l'esprit du Christianisme au sein de nos populations, en se consacrant avec zèle à l'instruction et à l'éducation des enfants. Plusieurs d'entre elles se mettent en rapport avec des femmes païennes et leur font connaître les vérités chrétiennes. En un mot, grâce à leur dévouement la Mission du Kiang-nan trouve en elles d'utiles auxiliaires pour la propagation de l'Evangile.

Maison de Shang-hai.

Huit religieuses Européennes et deux indigènes forment le personnel de cette maison. Désignée sous le nom d'"Institution de Saint-Joseph" elle a été établie pour l'éducation des jeunes filles Européennes et Américaines, dont les familles résident à Shang-hai, ou dans les autres ports de commerce de l'Empire. Le cours des études comprend toutes les branches enseignées dans les meilleurs établissements de France.

Au début de l'année 1873 les Religieuses Auxiliatrices étaient assez connues pour qu'on parlât d'elles, pas assez pour qu'on osât les approcher. Peu à peu la curiosité leur procura des visites. Une des premières dames protestantes de Shang-hai franchit enfin le seuil de leur demeure. Charmée de l'accueil plein de politesse et de charité dont elle fut l'objet, elle continua ses visites. Dans l'intimité de la conversation elle avoua aux Religieuses que jusqu'au jour où elle était venue les voir elle n'avait considéré les Catholiques que comme des gens odieux et méprisables, et que tout ce qu'elle avait aperçu de cette religion ou de ceux qui la soutenaient ne lui inspirait que du dégoût; mais que tous ses préjugés étaient tombés depuis qu'elle était venue à l'Institution St. Joseph. "Vous réalisez pour moi, disait-elle aux Religieuses, un rêve impossible: une réunion de femmes qui portent un air de bonheur et de sympathie mutuelle, auquel on ne peut se méprendre." Cette dame est une Ministress et jouissait de la réputation d'être la protestante la plus acharnée contre le Catholicisme. Aujourd'hui ses préventions sont tombées; l'Institution St. Joseph a toutes ses sympathies; et quand l'occasion s'en présente, elle ne manque pas d'en faire l'éloge. L'œuvre de la grâce est commencée dans cette âme, et nous espérons qu'un jour elle s'achèvera.

Au commencement de l'année 18 élèves fréquentaient la nouvelle école; vers la fin de l'année on en comptait quarante. Un concours de circonstances providentielles permit aux Religieuses de réaliser un projet qu'elles ambitionnaient vivement, celui de se mettre en rapport avec les mères de leurs élèves et les dames de la société de Shang-hai. L'une de ces dames vint demander des leçons de français pour l'une de ses amies, et dit qu'elle désirait elle-même y prendre part. On lui répondit que la méthode la plus efficace pour apprendre une langue étrangère était un cours composé de plusieurs personnes. Elle se mit alors à la recherche de compagnes d'études; et le cours commença avec cinq dames. Après un mois de travail l'une d'elles déclara qu'elle avait appris dans ce seul mois plus de français que pendant les huit années où elle s'était livrée à l'étude de cette langue. L'austérité de la vie des Religieuses, la simplicité de leur costume, leur dévouement, leur charité, la joie qui brillait sur leur front, excitaient l'admiration et le respect de ces dames; elles ne purent refuser leur affection à celles qu'elles regardaient autrefois avec défiance, parce qu'elles ne les connaissaient pas. Une grande aisance s'établit alors dans les rapports mutuels. Entre les cours il se fit un échange de correspondances et de visites dans lesquelles les Religieuses purent saisir les sentiments intimes qui commençaient à remuer quelques-unes de ces âmes, étrangères jusqu'alors aux heureuses influences du Catholicisme. "Oh! Je ne puis vous croire dans l'erreur disait à une Religieuse l'une de ces dames, en voyant votre dévouement, le bien que vous faites et la grande bonté avec laquelle vous vous dépensez pour tout le monde; mais ce qui me convainc surtout, c'est votre air de bonheur. Vous paraissez vraiment heureuses." Cette pauvre protestante semblait croire que le bonheur est chose inconnue au sein du Catholicisme.

Vers le milieu de l'année, ce premier cours compta huit dames. De nombreuses demandes de leçons particulières

de musique et de français furent adressées aux Religieuses ; mais elles ne purent y faire droit. leurs occupations trop multipliées ne leur laissaient pas assez de temps pour donner semblables leçons.

Cependant elles purent établir un second cours de langue française pour les dames anglaises qui parlaient déjà cette langue. Ce cours fut ouvert sur les instances d'une femme qui tient le plus haut rang dans la société de Shang-hai et qui venait elle-même confier aux religieuses sa petite-fille, protestante comme elle. Cette enfant s'affectionna tellement à ses nouvelles maîtresses que le mauvais temps, et les indispositions auxquelles elle était sujette n'étaient pas capable de l'empêcher de venir en classe. La volonté de son père devait intervenir pour l'obliger à garder la maison, quand sa santé l'exigeait. Les sentiments de la fille passèrent bientôt au cœur de la mère, et comme je viens de le dire, elle demanda pour elle-même des leçons de français ; et, sur l'assentiment des Religieuses elle recruta cinq dames pour former un second cours qui prit le nom de cours de littérature. Pendant l'année il se composa de sept personnes.

Il y a à Shang-hai plusieurs jeunes filles de seize à dix-huit ans, appartenant à des familles honorables ; elles connaissaient les Religieuses et désiraient se mettre en rapport avec elles. Elles furent introduites a "l'Institution St-Joseph" par les dames du cours de littérature. Parmi elles se trouve la fille d'un ministre protestant. Sa mère l'amena un peu en tremblant ; dès la seconde visite toutes les appréhensions avaient disparu, et cette jeune fille est une des élèves les plus affectionnées aux religieuses. L'année prochaine, deux de ses sœurs doivent fréquenter l'école, avec la permission de leur mère qui se plait à faire de nombreuses visites à l'"Institution St-Joseph."

Deux autres sœurs, l'une âgée de dix-sept ans, l'autre de quatorze, toutes deux soi-disant protestantes, mais véritablement païennes, puisqu'elles n'ont jamais été baptisées font concevoir des espérances de conversion. Leur mère femme du monde dans toute l'acception du mot, ne songe guère à tourner ses regards vers le ciel ; mais elle témoigne en toute occasion son estime, son respect et sa confiance pour celles à qui elle a confié le soin de ses filles. Elle et son mari n'ont pas craint de dire hautement que si leurs enfants désiraient se faire Catholiques, ils ne s'opposeraient jamais à leur désir. Grâce à Dieu la disposition de ces jeunes-filles est excellente.

L'enseignement des arts à l'"Institution St. Joseph" ne le cède point à celui des lettres ; et la musique surtout y est en honneur. Une première séance musicale laborieusement préparée eut un succès complet et fut sympathiquement accueillie. Enhardies par ce premier succès les Religieuses en préparèrent une seconde au mois de février dernier, et des invitations furent envoyées aux familles. Les femmes seules étaient admises. Soixante-dix dames de la meilleure société de Shang-hai répondirent à cette invitation. Quinze élèves dont l'âge variait de six à dix-sept ans, firent les frais de cette séance qui dépassa toutes les espérances des Religieuses et produisit une vive impression sur les parents. On était charmé de voir des enfants de six à sept ans jouer et chanter avec un aplomb et une précision remarquables.

Dieu qui sait trouver les âmes quand il veut et où il veut permit qu'une prédicante protestante retirât de l'une de ces séances un fruit qu'elle ne s'attendait guère à y cueillir. Cette femme, qui a déjà passé vingt-cinq années en chine, est toute dévouée aux œuvres de sa secte, et les soutient avec ardeur. Amenée à l'"Institution St-Joseph" pour y apprécier le talent musical des élèves, elle écoutait et examinait tout avec un étonnement marqué, et admirait sans partialité. Le lendemain elle fit paraître dans un journal anglais de Shang-hai un article flatteur sur la séance et sur les Religieuses qui l'avaient si heureusement préparée. Rien ne

lui avait échappé. Elle parlait en termes louangeurs du talent des élèves, du bon ordre qui régnait parmi elles et de l'air de bonheur qu'on se plaisait à reconnaître sur le visage de ces enfants tout affectionnées à leurs maîtresses. Quelques jours après, elle vint faire une visite aux Religieuses auxiliatrices; et montra à leur endroit une politesse et une affabilité exquises. Des rapports plus intimes s'établirent alors entre elle et ces femmes Catholiques que d'abord elle se contentait d'admirer: il y eut réprocité de visites. La prédicante tomba malade; elle pria les Religieuses de venir la voir. Elles-ci se rendirent à son invitation. Elle leur adressa maintes questions sur leur genre de vie, leur fit part de l'extrême solitude qu'elle éprouvait dans le sien et des peines profondes qu'elle ressentait; puis elle ajouta: "Je comprends que ce qui alimente votre vie c'est la méditation; voudriez-vous m'apprendre à méditer"? La réponse se devine d'elle-même. Les Religieuses lui expliquèrent les principes fondamentaux de la méditation, et lui donnèrent des livres de piété. Espérons que Notre-Seigneur retirera de l'erreur une âme qui semble le chercher avec un désir sincère de le trouver.

Beaucoup de familles demandent avec instance l'établissement d'un pensionnat. Mais le petit nombre des Religieuses est insuffisant pour songer à donner actuellement à l'"Institution St. Joseph" un plus grand développement, et nous devons nous contenter d'une école externe.

Jusqu'ici je n'ai parlé que des élèves protestantes. Les Catholiques, bien qu'en grande minorité à Shang-hai, ont envoyé quinze petites filles à l'école; et c'est sur elles que les Religieuses peuvent exercer la plus salutaire influence.

L'une d'elles a fait, cette année, sa première Communion. Les dames et les élèves protestantes ont voulu assister à cette cérémonie, bien qu'elle ne fût pas publique. La prudence fait un devoir aux Religieuses de ne point inviter les élèves protestantes à ces solennités; on les accuserait sans doute de faire une propagande inopportune; et elles compromettraient leur œuvre. Elles doivent donc sonder le terrain sur lequel elles se placent et y marcher avec précaution. Vers l'époque de Noël trois enfants Catholiques auront encore le bonheur de recevoir pour la première fois le Corps de Notre-Seigneur; toutes les protestantes qui manifesteront le désir de prendre part à cette fête y seront admises. Il y aura messe chantée et bénédiction du Saint-Sacrement. Si les élèves étrangères à notre Religion, pour rehausser l'éclat de ce beau jour, demandent à mêler leurs voix à celles de leurs compagnes Catholiques et des Religieuses, leur proposition sera accueillie avec bonheur, mais le temps n'est pas encore venu de leur suggérer pareille idée. Ne hâtons rien, et notre œuvre n'en sera que plus solide et plus féconde en fruits de salut. — Les élèves Catholiques, malgré leur grande jeunesse, sentent déjà au fond de leurs coeurs le zèle des âmes; et portent le plus vif intérêt à leurs compagnes protestantes. Plusieurs d'entre elles, dans des conversations intimes, racontent naïvement aux Religieuses les mortifications et les sacrifices spontanés qu'elles s'imposent pour obtenir de Notre-Seigneur et de la Sainte-Vierge la conversion de telle ou telle élève étrangère au Catholicisme. — Tels sont les commencements de l'"Institution St. Joseph", à qui la providence semble ménager un avenir prospère. Puissent Jésus, Marie et le glorieux Patriarche qui lui donne son nom la prendre sous leur protection spéciale, nous permettre d'assister à son développement, et de voir les œuvres de salut que pourront y opérer les Religieuses à qui elle a été confiée. — Je termine ici le Compte-rendu de nos œuvres et de nos ministères pendant l'année 1873-1874. Il vous fera connaître clairement, je l'espère, l'état actuel de la Mission du Kiang-nan.

En union de vos S.S. SS. mon Révérend Père,
Rev^ce V^re infimus in X^o Servus
A. Foucault S.J.

Nous ajoutons à ce rapport que nous avons cru devoir donner dans son entier, afin de mettre sous les yeux de nos lecteurs un état complet de la Mission du Kiang-nan, deux tableaux des œuvres de la mission à 11 ans d'intervalle, l'un pour l'année 1862-1863 l'autre pour l'année 1873-1874 - La différence, en leur faisant connaître les proportions qu'elle a prise, achèvera l'idée qu'ils s'en sont formée.

	1862-1863.	1873-1874.
Chrétiens	73,132	86,650.
Eglises	228	458.
Chapelles	58	88.
Catéchumènes	1,500	7,567.
Enfants de fidèles baptisés	1,673	3,948.
Enfants d'infidèles baptisés	12,807	14,913.
Adultes baptisés	2,780	1,750.
Enfants nourris	5,862	5,451.
Confirmations	1,476	3,280.
Confessions annuelles	42,057	57,228.
Communions	33,542	50,771.
Confessions de dévotion	50,171	185,142.
Communions de dévotion	48,228	196,968.
Extrême-onctions	1,722	4,183.
Mariages bénis	956	729.
Mariages validés	52	12.
Sermons	3,218	7,214.
Catéchismes	7,237	7,172.
Ecoles de petits garçons	125	324.
Ecoles de petites filles	59	249.
Elèves chrétiens	1,632	2,834.
Elèves païens	919	2,036.
Elèves chrétiennes	910	2,149.
Elèves païennes	231	102.
Maîtres	147	341.
Maîtresses	73	259.

A la différence que chacun peut faire il faut ajouter pour l'année 1873-1874.

Collège	1.
Elèves	80.
Pensionnat de garçons	10.
Elèves	230.
Pensionnat de filles	10.
Elèves	208.
Grand orphelinat de garçons	1.
Orphelins	337.
Grand orphelinat de filles	2.
Orphelines	1,542.
Petits orphelinats	11.
Orphelins et Orphelines	421.
Hôpital pour les malades	3.
Malades (dans le cours de l'année)	641.
Hospice pour les Vieillards	2.
Vieux et vieilles	72.
Orphelinat de petits enfants x^iens	1
Joséphistes	18.
Vierges de la Présentation	24.
Religieuses Carmélites	16.
Religieuses Auxiliatrices	31.
Sœurs de Charité	10.

Amérique. — Montagnes rocheuses. — Extrait d'une lettre du P. Guidi au P. Damiani. — Colville. Septembre 1874. — Mission des Skoelpi.

Cette lettre vous apprendra enfin que je suis encore en vie et vous prouvera que malgré mon éloignement je ne saurais vous oublier. — La Mission qui m'est confiée depuis l'été dernier, m'est on ne peut plus chère et m'a mis au comble de mes vœux. C'est un champ

immense dont la culture exige il est vrai, de rudes travaux mais dont les fruits abondants nous dédommagent bien de notre peine. Elle comprend six ou sept tribus éparses çà et là: elle s'étend à 100 milles à l'est, un peu plus à l'ouest à plus de 200 du coté du sud. Le nombre de nos sauvages s'élève à 5000 dont 3000 seulement sont Catholiques les autres sont protestants ou infidèles. La plus grande partie de ces derniers se convertiraient si les missionnaires étaient plus nombreux: mais ces peuplades étant dispersées comme elles le sont et distantes les unes des autres, nous ne suffisons pas à les évangéliser. Notre résidence s'élève au milieu d'une tribu d'indigènes entièrement Catholiques, qui compte 800 âmes. C'est la tribu des Skolpi de beaucoup la meilleure. Tout près, dans les fermes qu'elles ont construites, aux dépens des sauvages, sur la terre la plus fertile de la contrée, vivent plusieurs familles de blancs environ une cinquantaine: C'est un choix assorti de juifs de protestants et de personnages du même genre. L'élément principal est américain; on y rencontre aussi des allemands des écossais et un peu de toutes les nations, race perdue, remarquable par une ignorance crasse et beaucoup de malice et indifférente à toute autre religion qu'à celle du dollard et du plaisir. Ce n'est pas que nous vivions en mauvaise intelligence avec tout ce monde là. La religion n'étant envisagée par la plupart que comme une société entièrement libre et inoffensive, tous, Catholiques, juifs et protestants se trouvent sur la même ligne. Aussi plusieurs protestants qui n'ont aucun préjugé à l'endroit de la religion nous montrent une véritable bienveillance. Mais nos rapports avec les juifs sont généralement meilleurs au moins apparemment. Ils se montrent respectueux, attachés même pour les missionnaires. Notre Eglise est fréquentée par plusieurs d'entre eux et nous en voyons même à la messe; on devine le mobile de cette conduite: C'est le gain. Ils découvrent derrière ces bons rapports de l'argent à amasser, un commerce à étendre, des peaux d'animaux à échanger et ils tiennent à les garder et à les entretenir. Le fait est que si nous leur sommes utiles ils nous servent et c'est le cas de dire avec les Ste livres: Salus ex inimicis.

A 7 milles environ de notre résidence se trouve un poste militaire et à un quart de mille plus loin on rencontre quelques boutiques de commerçants; un maréchal, un serrurier, deux tavernes avec 4 ou 5 maisonnettes. C'est là ce qu'on appelle Colville et son fort. Colville ne possède ni Eglise ni résidence, nous avons établi l'une et l'autre plus loin, à deux milles environ, dans une position fort commode. Les Pères chargés du service des blancs y viennent à tour de role, tous les 15 jours, le dimanche, dire la Ste messe et y faire une instruction. Avant de se retirer ils visitent les familles des blancs disséminées çà et là au sein d'une vallée fertile, dans un rayon de 50 milles. Depuis un mois notre résidence est habitée par deux Sœurs de charité; elles appartiennent à l'institution nouvellement créé par l'évêque de Montréal toujours si dévoué et si charitable envers les pauvres; nous les avons demandées pour ouvrir une école qui reçoit les blancs de l'un et l'autre sexe. Leur entretien ne nous coûte rien; c'est le pays qui s'est chargé de subvenir à leurs dépenses. Des sœurs de la même institution s'occupant aussi des indigènes. Nous en avons ici trois, plus une irlandaise postulante. Elles élèvent 10 jeunes garçons et 12 petites filles sauvages. C'est là le pensionnat: elles ont en outre un externat qui compte 10 élèves. C'est un début modeste, mais il est heureux; Pensionnaires et externes rivalisent. Les blancs invités à un tournoi littéraire qu'ils ont donné ont été émerveillés des progrès faits par ces enfants dans l'espace d'un an. Il est vrai qu'ils sont d'une docilité et d'une régularité peu commune et qui feraient rougir plus d'un de nos bons ecoliers d'europe. Et pourtant l'étude est très pénible pour eux. Habitués comme le cerf et l'oiseau à prendre leurs ébats à leur gré, c'est un sacrifice héroïque pour eux de rester de longues heures renfermés dans une salle et obligés

de s'appliquer à un travail de l'esprit. La difficulté est peut être plus grande pour les externes et il leur faut une plus forte dose de courage. Ils ont à faire pour se rendre ici dix mille et quelquefois davantage. En été que de tentations sur leur route! et en hiver les froids sont rigoureux; mais quoique pauvrement vêtus vous les verriez chaque jour affrontant les frimas venir exactement à l'heure.

Ce sont ces écoliers qui nous servent d'enfants de Chœur. Ils sont fiers lorsqu'ils apparaissent dans notre église revêtus de leur magnifique soutanelle rouge par dessus laquelle ils passent leur petite robe bien blanche. Ils servent toutes les messes qui se disent dans l'église. Comme leurs voix sont belles, nous leur apprenons des hymnes pieuses soit latines soit françaises soit anglaises soit même dans leur langue naturelle qu'ils chantent à ravir. Aux messes solennelles, ce ne sont plus seulement les enfants qui chantent, mais tous les assistants. Nos sauvages ont appris le Kyrie en chant Grégorien, le Gloria le Credo et toutes les autres parties de la messe. Ils exécutent tout cela avec tant de mesure d'harmonie et de piété, que l'émotion et l'édification s'emparent de tous les cœurs. Pour achever de vous peindre nos bons Skoelpi, voici deux petits traits qui vous apprendrons tout ce que la grâce a mis en eux de sentiments pieux et de courage chrétiens. L'hiver dernier, j'allais voir souvent une pauvre phthisique retenue au lit depuis trois ans. Un jour qu'elle était plus mal, comme je cherchais à la préparer à la mort: « Oh mon Père, la pensée de la mort n'a rien que d'agréable pour moi: je brûle de mourir afin d'aller au ciel voir la Ste Vierge, ma bonne mère; et c'est dans ces sentiments qu'elle rendit son âme à Dieu.

Un autre sauvage atteint de la même maladie craignant de mourir sans voir la robe noire, fit pour venir trouver le missionnaire, (ce que je vais dire est à peine croyable) 300 milles tantôt à cheval tantôt en barque sur la Columbia. Dieu récompensa son courage et combla ses vœux; il reçut les derniers sacrements et expira bientôt après comme un prédestiné.

Expédition apostolique dans la tribu des Kallispel.

Quittons nos bons Skoelpi et suivez-moi dans une de nos expéditions apostoliques. Par celle-ci vous jugerez de toutes les autres. Ayant appris qu'un grand nombre de sauvages se disposaient à se rendre au campement de la tribu des Kallispel. Comme je voulais visiter ces derniers; Je résolus de profiter de l'occasion qui m'était offerte. Il y voyais double profit à faire; l'un, durant le voyage, en faveur de mes compagnons de route, l'autre, au terme pour mes Kallispel. Me voilà donc, 4 jours après la fête Dieu partant pour aller rejoindre les sauvages qui s'étaient donné rendez-vous en un certain endroit, de tous les pays environnants. Je montais un bon cheval. Un second portait mon compagnon de voyage, Stanislas, jeune sauvage à peine agé de treize ans; nous avions chargé un troisième de nos provisions de bouches et de tous les objets qui devaient nous être nécessaires: Autel, lit de Camp, tente, été. Nous ne tardâmes pas à rencontrer une grande quantité de Cavaliers indigènes: à leur tête marchait le grand Chef des Skoelpi la tribu dont je viens de parler et qui fait ma consolation. Il m'indiqua sur ma demande le lieu où se ferait la halte du soir. Je m'y rendis. J'avais parcouru 13 milles et j'étais arrivé dans une vaste et belle prairie que baignaient trois petits lacs. J'y trouvai plusieurs familles qui y avaient déjà dressé leur tente. Pour moi j'établis la mienne au pied d'un énorme pin sauvage et j'attendis en paix que tous les sauvages fussent arrivés. Quand les derniers rayons du soleil se furent éteints Je donnai un coup de cloche. C'était le signal de la prière. Tous l'entendirent, et accoururent, et je vis bientôt les membres des trente familles qui composaient le campement à genoux devant ma tente. Je récitai avec eux la prière du soir et ne les renvoyai sous leur tente qu'après

bonne exhortation. Le lever du soleil ramena la même cérémonie pour la prière du matin : l'âme ayant pris sa nourriture, on la donna aussi au corps. Chacun se munit l'estomac pour le voyage. J'avalai une tasse de thé et pris quelques unes des friandises que nos bonnes sœurs avaient délicatement placées parmi nos provisions. Nous ne marchâmes ce jour là que 4 heures, toujours sous bois. Au bout de ce temps nous nous arrêtâmes au pied d'une montagne ; plus loin nous n'aurions pas trouvé de pâturages pour nos montures - Les choses se passèrent comme au premier campement. Prière le soir au coucher du soleil et prière du matin à son lever. Jusque là notre marche avait été facile, celle qui nous restait à faire s'annonçait fort mal.

A mi-chemin de Kallispel nous trouvâmes le bois que nous traversions rendu presqu'impraticable ; partout d'épais taillis avec des sentiers non seulement étroits mais encore sans cesse obstrués par d'énormes arbres que l'hiver dernier avait renversés. Pour nous faire un passage le grand chef avait envoyé à la tête de notre colonne deux hommes armés de hâches ; leur besogne était dure et ne leur permettait point de respirer un instant, partant la marche de nos montures ressemblait beaucoup à celle des escargots. Les hommes chargés de nous frayer la route à coups de hâches allaient naturellement à pied et s'inquiétaient peu des arbres sous lesquels ils pouvaient aisément passer, mais ils nécessitaient de la part du cavalier une adresse et une attention toute spéciale ; il fallait se baisser sur le pommeau de la selle de façon à ne laisser aucune prise à ses arbres impitoyables ; le dos, la tête tout le corps en un mot courrait le plus grand danger. Pour mon compte il m'arriva par malheur de prendre mal mes mesures ; j'imprimai à mon cheval une fausse direction, et ma pauvre tête en ressentit une si rude secousse qu'à mon grand agrément elle en fut entamée. Le bois s'éclaircit enfin alors nous tombâmes de Charybde en Scylla. Le ciel se mit tout a coup à verser sur nous un déluge d'eau et de grêle. Mon léger chapeau de toile blanche complètement trempé laissait passer l'eau qui m'inondait le visage. J'étais littéralement dans un bain. Un sauvage m'ayant proposé une halte j'acceptai et mettant pied à terre j'allai déposer mon bagage au pied d'un arbre tandis que le sauvage allumait un grand feu. Nous nous trouvions sur le sommet d'une montagne attendant nos compagnons de voyage. Nous les aperçumes bientôt débouchant un à un et à cheval de l'étroit sentier que nous avions suivi. Ils gravirent la montagne jusqu'à mi côté ils s'y installèrent et nous offrirent le spectacle le plus curieux. A peine arrivés ils avaient dressé leur tente et allumé des feux immenses qui faisaient un étrange effet. La pluie avait cessé. Je me séchai au foyer qu'avait allumé ce sauvage resté avec moi. Lui-même, s'oubliant pour ne songer qu'à moi ; voyant la terre détrempée fit sécher des branches de sapin et de cèdre pour me préparer un lit moins incommode. Pendant ce temps, comme je tardais de donner le signal de la prière, un indigène se détacha des tentes qui étaient établies un peu plus bas et vint me dire : "Robe noire, pourquoi ne nous appelle-tu pas à la prière" - Comment veux-tu lui dis-je que je réunisse ici mon troupeau ? Il est trop dispersé et puis tout est eau autour de nous - Va dire que pour ce soir chacun priera dans sa tente. Sur le champ la montagne retentit de ces paroles : "La Robe noire vous ordonne de faire la prière sous la tente." La prière fut donc faite ce jour là sous la tente ; les sauvages sans doute pour remplacer l'instruction, la terminèrent par des chants harmonieux qui furent redits par tous les échos de la montagne.

Le lendemain nous atteignîmes la prairie occupée par les Kallispel dont le campement était encore à 5 milles. J'arrivai-là avec plusieurs familles de Skoelpi qui s'y arrêtèrent pour attendre le reste des voyageurs et les ordres de leur chef. J'attendis aussi. J'avais de graves raisons pour

ne pas entrer de suite dans le camp des Kallispel. Voici ce qui me retenait. C'est une petite histoire qui m'a bien consolé et vous édifiera.

Depuis 20 ans le Chef de cette tribu tolérait un grand scandale. Un malheureux sauvage vivait en concubinage et en adultère publics, et jamais le chef n'avait eu le courage de l'avertir et de le punir. Pour l'y décider j'avais de concert avec le R. P. Supérieur résolu de ne pas mettre le pied dans le camp des Kallispel, tant que durerait le scandale. Cependant on apprit vite dans le camp que je n'étais qu'à 5 milles. Voyant que je n'arrivais pas, le frère du grand chef, homme d'une grande influence vint m'en demander le motif. Je le lui donnai. Il demeura interdit, réfléchit tristement puis me dit: "Ainsi donc tu es bien décidé à ne point "venir chez nous tant que cette union scandaleuse ne sera pas "brisée. — Ma parole est donnée, lui répondis-je - j'attends ici. Vois, mes bagages sont au pied de cet arbre, tout est prêt. Tu es libre; si tu tiens à posséder la Robe noire tu n'as qu'à faire cesser le scandale. Le Chef me répondit: "Ta "façon de parler me plait. C'est l'amour que tu nous portes "qui te dicte ce langage et cette conduite. Je retourne et je te "promets d'employer tout mon crédit à l'heureuse issue de "cette affaire. Je ne veux pas qu'on puisse dire qu'à cause "de la lâcheté du chef des Kallispel, la Robe noire leur ait "refusé sa visite ! Ta résolution me comble de joie, pars sans retard, agis en brave et la séparation faite, viens me trouver ici. Tout ceci se passait dans la journée du Vendredi. Pendant ce temps le chef des Okelpi nous arrivait. Sur son ordre le campement fut établi dans la vallée où nous l'avions attendu. C'est là que le dimanche je célébrai la 5te Messe. Tous y assistèrent; plusieurs firent davantage et s'approchèrent des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie. L'office était à peine terminé que voici venir le Chef des Kallispel n'ayant pour tout compagnon qu'un homme de la tribu. "Père, s'écria-t-il du plus loin qu'il m'aperçut, la séparation est faite, nous t'attendons". — Vous vous imaginez bien quelle joie m'apporta une aussi heureuse nouvelle. En un instant mes bagages furent prêts, et deux heures après je me trouvais au milieu des Kallispel heureux de me posséder. Leur camp se composait de plus de 50 tentes; tous ou presque tous s'empressèrent de venir me serrer la main pour me souhaiter la bienvenue. C'est alors qu'on apprit que le concubinaire en question, avait été lié, garotté puis conduit dans une tente isolée où on le gardait soigneusement prisonnier. On me dit qu'il avait demandé trois jours de réflexion pour prendre une résolution définitive, qu'au reste cette affaire serait promptement terminée au retour du grand Chef alors absent. Dieu aidant, ce séquestre rigoureux fut très salutaire au coupable. Au bout de ces trois jours, il demanda une grâce. celle qu'on lui permit d'aller prier au cimetière. Cette permission lui fut accordée. À son retour, il adressa à son geolier ces 2 simples mots: "Priez bien pour moi." Il était tout transformé. Le Grand Chef étant revenu sur ces entrefaites. Un des parents du coupable intercéda pour obtenir sa liberté. Quand le prisonnier l'apprit: "Je vous en conjure, dit-il, ne faites rien pour moi. Voilà vingt ans que Dieu souffre ma vie de péchés et de scandale, et que la Robe noire et toute ma tribu s'afflige de mes désordres. C'est à mon tour, aujourd'hui, de souffrir. Non je ne souffrirai jamais trop." Tels étaient ses sentiments. Le Grand Chef était arrivé le vendredi. Il réunit dès le soir tous les Chefs de la tribu. Le prisonnier voulut être présent à la délibération. Il voulut même que la compagne de ses désordres et leurs enfants y assistassent comme lui. Il toucha tous les membres du conseil par les regrets sincères qu'il exprima de sa vie passée, il promit de changer de conduite et de briser les liens adultères qu'il s'était donnés. S'adressant ensuite à celle qui avait partagé sa faute, il l'exhorta pour qu'elle acceptât avec résignation un double

sacrifice nécessaire à leur bonheur commun : Celui d'une séparation entière avec lui et l'abandon de ses enfants. Les deux sacrifices furent acceptés ; C'était la sentence qu'allait porter le conseil ; les coupables l'avaient prévenue. Le lendemain ils se confessèrent tous les deux, et me promirent solennellement de rester fidèles à leur engagement. J'ai su depuis qu'ils y persévéraient. L'homme surtout est admirable. Les paroles lui manquent pour exprimer à ses amis la joie et la reconnaissance dont son cœur déborde. Ah ! leur dit-il, j'avais déjà un pied dans l'enfer, et c'est grâces à vous que m'en voilà sorti - merci, mille fois, merci. — Je demeurai une semaine entière dans la tribu des Kallispel. Voici mon ordre du jour. La prière en commun le matin ; puis la messe sous ma tente transformée en petite chapelle. La messe était suivie d'un catéchisme ou bien d'une instruction de circonstance. A midi je réunissais les petits garçons et les petites filles et je préparais à la 1ère Communion ceux qui étaient en âge de la faire. Le soir sous la tente instruction et prière pour tous. Le temps libre qui me restait en dehors de ces exercices était employé soit à la confession soit à d'autres œuvres pieuses.

Quant au résultat positif de ma mission ; outre la réparation du scandale dont j'ai parlé ; le nombre des confessions et des communions s'élève à 200 ; j'ai fait faire la 1ère Communion à 11 petits sauvages, j'ai baptisé 7 enfants et un adulte de 40 ans mais étranger à la tribu ; enfin j'ai béni 3 mariages.

Voilà mon Cher Père un spécimen de nos travaux dans ces montagnes. Nous ferions beaucoup plus si les ouvriers ne nous manquaient pas.

Guidi. S. J.

France. — Lons-le-Saunier — Lettre du P. Plantaz au R. P. Provincial de Lyon. Mission donnée à Thonon. —

Mon Révérend Père. — P. C.

Le bon Dieu a si visiblement béni notre Mission de Thonon que vous aurez pour agréables les détails qui la concernent. Nous étions heureux d'aller évangéliser cette terre si riche des souvenirs de St. François de Sales et nous avions grandement prié cet héroïque apôtre de nous communiquer les ardeurs de son zèle. Le cinq décembre à six heures du soir le bateau de Genève nous déposa au port de Thonon, et tout aussitôt le carillon des cloches et le bourdon de la ville annoncèrent notre arrivée. Les enfants, les femmes, le peuple se pressaient dans la rue pour voir ces nouveaux missionnaires connus sous le nom de Jésuites et ils nous accompagnèrent à l'église où nous allâmes faire notre adoration et recommander notre grande œuvre.

Le lendemain à la grand Messe de dix heures nous fîmes l'ouverture de la mission. Par une heureuse coïncidence nous eûmes un auditoire immense et magnifique. Les prières publiques ordonnées pour l'assemblée nationale avait attiré tout l'Etat Major de la place, tous les fonctionnaires publics et toutes les autorités de la cité. Nous parûmes tous au chant du Veni Creator et après l'Evangile le P. Plantaz monta en Chaire et annonça la bonne nouvelle. La promulgation des exercices était trop solennelle pour qu'elle put dès lors être ignorée, aussi dès le soir l'affluence fut considérable.

Le Père Blanc était déjà connu de réputation à Thonon. Son Carême et son mois de Marie à Annecy avaient eu du retentissement et les feuilles publiques du Chablais n'en ignoraient pas les succès. Son discours fut vivement écouté et on s'applaudit d'avoir des Missionnaires à la parole forte et puissante.

Le lendemain étant un jour de grande foire nous ne mîmes point d'exercices dans la matinée, ce qui nous donna le temps d'évangéliser les pauvres de la ville. Le P. Futy prit les Vieillards du dépôt. Le P. Mombur, l'hôpital,

et le P. Plantaz la prison. On fut très édifié en ville de notre début apostolique et Mgr le Curé qui était l'aumônier de ces trois asiles, nous remercia particulièrement de la bonne œuvre. Le P. Blanc continua tous les soirs ses prédications et le monde qui y affluait témoignait la sympathie la plus vive. Le Sous-préfet, le maire, le président, les officiers de la garnison, les avocats du parquet, et toute la bourgeoisie se signalaient autant que le simple peuple et les ouvriers.

C'est là que j'ai vu comment les hommes, surtout dans les villes se laissent prendre aux choses de Dieu. Si dès les premiers sermons nous avions abordé les questions du salut et du péché, il y aurait eu moins de monde et moins d'enthousiasme. On a fait autrement et en traitant avec empleur et autorité les questions à l'ordre du jour, le Pape, l'Eglise, la lutte, la société et la famille sans Dieu, les devoirs des Catholiques à l'heure présente etc, nous avons eu la consolation de donner une haute idée de notre doctrine et de nous attacher tout ce qu'il y avait de plus cultivé dans la ville. Aussi dès la première semaine, le mouvement se généralisa et tous les six missionnaires étaient à l'œuvre.

Le P. Gaze prêchait deux fois par jour les sept cents enfants de la paroisse et le P. Hugonot donnait en même temps une retraite aux 150 pensionnaires du Collège des frères. Les Maristes professeurs du Collège de la ville nous amenaient également leurs élèves.

Le P. Fulty pendant les premiers jours fit le sermon de neuf heures du matin, sa parole nette et forte, sa logique incisive faisait pressentir ce qu'il allait obtenir des hommes aux derniers jours de la mission.

A six heures du matin commençait la première instruction, les servantes, les ouvriers, les hommes, les femmes venaient tous les jours plus nombreux à ce premier exercice de la journée. C'était comme une retraite à part que leur prêchait le P. Plantaz et les fruits de salut ont été des plus abondants. — Pour exciter le zèle et l'entrain des âmes pieuses, nous annonçâmes pour le Dimanche 13 Décembre une grande solennité en l'honneur de la très Ste Vierge. Nous devions lui consacrer la Mission et obtenir de son cœur immaculé, victoire complète sur les pauvres pécheurs. Nos confessionnaux dès lors furent aussitôt entourés et une nombreuse communion générale d'âmes dévotes et ferventes répondit à notre appel. — Le soir de la cérémonie fut magnifique, l'Eglise était comble et les lumières étincelaient de toute part. Toutes les Dames, femmes et filles tenaient un cierge à la main et après la prédication du P. Mombur qui prêcha avec un zèle tout apostolique la fidélité de la très Ste Vierge et l'obligation que nous avions de l'imiter, nous allâmes au pied du trône illuminé de la Vierge, ayant tous un cierge à la main, là le Supérieur de la Mission environné de tous les Pères à genoux lut la formule de Consécration de la Mission et les chants, les hymnes de triomphe répondant à nos engagements et louanges, il y eut dans tous les cœurs un tressaillement de joie qui ne se peut dire. Dès ce moment nous séparâmes les auditoires à cause de l'affluence des fidèles. Le soir fut réservé pour les hommes seuls et le P. Mombur durant la 2e semaine les entreprit courageusement. Tous les sujets de mission furent abordés avec résolution et force, le droit de Dieu, l'enfer, la confession leur firent comprendre que l'heure était venue de se convertir. Hélas! qu'ils en avaient besoin! 300 hommes à peu près faisaient seuls leurs Pâques, et cette religieuse population travaillée par l'impiété et adonnée aux boissons énivrantes ne rappelait guère les descendants de ceux que sauva St François de Sales.

De toute part on priait pour notre Mission. Dieu eut pitié de nous. Depuis le P. Guyon en 1831, on n'avait pas vu de mouvement aussi prononcé et quand à la dernière semaine le P. Fulty leur eut annoncé que la Communion générale des hommes se ferait à la Messe de Minuit

jour de Noël, il y eut un accord de toutes les volontés pour répondre à notre appel. Il y avait près de 300 ans que St. François de Sales à pareil jour avait rendu aux Catholiques leur église - et c'était au même lieu, du haut de la même chaire que nous les convions à la Sainte table. Pour mieux réussir en cette affaire nous fîmes une grande cérémonie en l'honneur du Sacré Coeur. Et en nous prosternant tous au pied de son image nous le conjurâmes de rendre bons chrétiens et pratiquants sincères, ces âmes qui depuis 15 jours nous écoutaient avec tant d'intérêt.

Déjà toutes les femmes avaient fait leurs devoirs. C'était le tour des hommes ; On était au 20 Décembre et la communion générale des hommes devait avoir lieu le jour de Noël à minuit. Le P. Fitzy dans deux sermons des plus accentués sur le respect humain rompit les dernières glaces, et son instruction sur le délai de la conversion suivi de celui de la miséricorde triompha de toutes les hésitations - Pendant les 4 jours qui nous séparaient encore de Noël il nous vint 1200 hommes.

Le Curé, les Vicaires, les Aumôniers durent nous aider à les confesser. L'Eglise de St. Hippolyte étant par trop petite nous fumes forcés de congédier les femmes et bien que les hommes fussent seuls dans les 3 nefs, à la tribune et au chœur, il était comme impossible de se frayer un passage. Le Curé pleurait de joie en donnant la Ste. Communion. Les Messieurs de Foraz dont il est parlé dans la vie de St. François de Sales et qui ont le bonheur d'être de sa famille étaient à la tête de tout le mouvement. Mr. de Blonay autre nom historique se faisait remarquer par la même ferveur. Le Sous-préfet, le président, le maire, plusieurs avocats, et presque toute la bourgeoisie étaient là. que d'hommes hélas qui n'en connaissaient plus le chemin ! On cité des retours qui ont fait l'admiration de la cité.

Le lendemain était pour les ouvriers de la onzième heure et on en glana encore une soixantaine que leurs amis pénétrés de joie ramenaient au bercail. Le bonheur était peint sur toutes les figures et on ne pouvait sortir dans les rues sans être édifié de la foi et de la ferme volonté de tous.

Le P. Supérieur de la Mission leur expliquait tous les jours durant 1/4 d'heure les Commandements de Dieu et de l'Eglise. Ces instructions produisirent les plus heureux fruits. Un jour il les supplia de fermer leurs magasins le Dimanche et de s'entendre entre eux pour ne plus les ouvrir. tout aussitôt ils montrent qu'ils ont compris. Un autre jour le P. Blanc réunit les membres de l'Association Pius Verein. Ils étaient venus de Genève et du fond du Chablais pour prendre part à la cérémonie, plusieurs des membres de l'œuvre avaient dû braver trois pieds de neige pour se trouver au rendez-vous ; jamais enthousiasme pareil ; ils répondirent aux paroles du Père par mille cris de reconnaissance et envers l'Eglise, et le Pape et aussi envers la Compagnie. Mr. de Montfalcon Sous-préfet résumant tous leurs sentiments dans ces délicates expressions, terminait la séance par ces mots : il faut espérer que la fille cadette de la France donnant de si beaux exemples, la fille aînée de l'Eglise saura les mettre à profit et marcher sur ses traces au chemin de la vertu et du bien.

Le Dimanche 27 Décembre, nous terminâmes la Mission par la bénédiction Papale. L'affluence était telle que le P. Supérieur fut plutôt porté en chaire qu'il n'y allât. hommes et femmes se pressaient à étouffer. « Vous serez fidèle à Dieu par la prière, leur dit-il en récapitulant toute la mission, fidèles à Jésus-Christ, par la confession et la Communion fidèles à l'Eglise par l'observation du Dimanche et des lois de l'abstinence, fidèles au Pape, fidèles et soumis au prêtre. Il y va de votre bonheur, de votre intérêt, et de votre Eternité ! » Ces paroles furent écoutées dans le plus profond recueillement et l'indulgence plénière reçue avec la plus vive foi ; aussi croyons nous que les fruits en seront durables.

Mgr d'Annecy dans une lettre à Mr le Curé, voulut bien nous témoigner toute sa satisfaction et nous exprimer sa joie au sujet de l'heureux succès de notre Mission. Les feuilles publiques ne furent pas moins unanimes à le constater. Espérons, disait l'union Savoisienne en rendant compte de la dernière cérémonie, que ces hommes qui ont passé, en faisant le bien parmi nous, y seront bientôt à demeure fixe; en attendant nous allons nous mettre à l'œuvre, et par les Cercles Catholiques, par des comités et des associations d'hommes nous réaliserons les vœux de ces apôtres de Dieu et nous rejoindrons l'Eglise au sein de ses malheurs.

J'oubliai, de vous mentionner la ferveur avec laquelle ils faisaient bénir leurs objets de piété. Une Dame venue de Lyon pour vendre ces divers articles ne pouvait assez s'édifier de leur foi et de leur générosité. Tous les jours après l'exercice de neuf heures du matin, un Père les agrégeait aux Confréries du St Scapulaire on appliquait les indulgences à leurs chapelets ou Crucifix. C'était une immense procession qui se renouvellait chaque matin.

Voilà mon Révérend Père quelques détails sur notre Mission de Thonon; Chacun des missionnaires aurait d'amples sujets d'édification à y ajouter. Veuillez en recevoir ce résumé comme expression de ma reconnaissance.

Plantaz S.J.

Amiens. — Récit d'une Mission en Algérie fait par le P. Fridel.

Cette mission a été commencée au mois de Février 1873 en faveur des Alsaciens et des Lorrains que l'émigration avait conduits dans la petite Kabylie, elle s'est terminée au mois d'Octobre 1874. Les lecteurs des Lettres de Laval aimeront sans doute à en connaître les principaux incidents et les résultats.

C'est à Mgr Lavigerie, archevêque d'Alger, qu'appartient l'initiative de cette œuvre. Ne trouvant pas dans les rangs de son clergé des prêtres disponibles pour de nouveaux postes, et qui fussent à même de parler le français et l'allemand, Sa Grandeur s'adressa à Notre T.R. Père Général, et peu après les P.P. Greff et Fridel, de la Province de Champagne, reçurent de leur Provincial, le R.P. Grandidier l'ordre de partir pour l'Algérie. Le 10 Janvier 1873, je quittais la chère résidence de Reims avec le P. Greff, qui venait de terminer à Laon la retraite du 3ème an, et nous nous mettions à la disposition du R.P. Gaillard, Provincial de Lyon, à qui désormais nous devions soumission et respect filial comme à notre vénéré Supérieur.

Je ne parlerai de notre voyage à travers la France que pour remercier nos Pères de Reims, de Paris, de Lyon et de Marseille, de leur bonne et fraternelle hospitalité.

Le 23 Janvier nous arrivions dans le port d'Alger après quarante heures d'une navigation dont j'oublierai difficilement les souffrances. Quelques jours de repos chez nos Pères d'Alger nous remirent complètement et la semaine suivante nous partions avec le R.P. Supérieur de la Mission d'Alger pour nous rendre à notre poste. Grande et vraiment chrétienne fut la joie des pauvres colons Alsaciens et Lorrains à la vue des prêtres qui venaient, au nom de Jésus-Christ et de la Sainte Eglise, leur dire: "Nous sommes vos pasteurs, vos pères spirituels: nous venons pour vous consoler, pour fortifier vos âmes dans la vérité et la justice!"

Avant de raconter nos œuvres apostoliques, nous donnerons une description rapide du pays qui doit en être le théâtre.

En partant d'Alger et en suivant le bord de la mer on trouve sur la route de Tizi-Ouzou au Fort-National, à 48 Kilomètres de la métropole, le joli village de Belleforntaine. Il tire son nom d'une source fraîche et limpide qui fait les délices des voyageurs. Belleforntaine compte une quarantaine de familles, que nous trouvâmes établies dans

des maisons construites en pierre par le comité d'Haussonville. Une bonne partie des terres allouées aux colons sont déjà en état de produire, mais le travail de défrichement est loin d'être achevé. Ce canton, à ce que l'on dit, ne serait pas des plus fertiles. C'est pourquoi plusieurs colons sont tentés de chercher mieux ailleurs.

En continuant la même route, on arrive, quelques kilomètres plus loin, au Col des Béni-Aïcha, ainsi appelé du nom d'une ancienne tribu arabe : nous aurions voulu substituer à cette dénomination barbaresque le nom de Col Sainte-Marie et donner la Sainte-Vierge pour patronne à la paroisse : mais notre proposition ne fut pas agréée. — A notre arrivée dans ce pays, ce village ne comptait guère que douze ou quinze familles. A notre départ il s'était accru d'une quarantaines d'habitations, et tout porté à croire qu'il s'agrandira encore, et deviendra à bref délai, le Chef-lieu du canton : Car sa situation centrale, favorable au commerce, attire les étrangers. La plupart des habitants sont d'anciens colons, ramassis de gens de tous les pays : d'Alsaciens et de Lorrains récemment émigrés, nous ne trouvâmes que trois familles. — C'est ici, au centre de notre mission, que Mgr l'archevêque, même avant notre arrivée, a fixé la résidence des missionnaires. Une jolie maison est préparée pour nous recevoir, mais elle a cet inconvénient, que des caravanes arabes et kabyles, le transport des nouveaux colons, et de nombreuses voitures publiques qui passent jour et nuit sous nos fenêtres, ne nous laissent pas le silence et le repos dont nous aimerions à jouir. Toutefois gardons-nous de nous plaindre ; nous ne devons pas oublier que nous sommes en mission, et du reste dans des conditions que plusieurs de nos confrères pourraient nous envier.

Continuons notre route. Après cinq heures de marche, nous arriverons au troisième village, appelé Belad-Guitoun, c'est-à-dire pays des tentes. Il compte environ quarante familles de colons : les Alsaciens et les Lorrains forment la grande majorité des habitants. Les terres généralement très-bonnes, sont en grande partie défrichées : elles donnent d'abondantes moissons de blé, d'orge, de lin. Malheureusement l'eau manque pour l'usage des maisons et les jardins potagers. — Un autre village nommé Zabathra est annexé à la paroisse de Belad-Guitoun. Il se compose d'environ trente-cinq familles, presque toutes Alsaciennes ou Lorraines. — Si, revenant sur nos pas, nous reprenons en sens inverse la grande route d'Alger jusqu'à l'embranchement de la route de Constantine, nous arrivons, après une marche de douze kilomètres, au cinquième poste de notre mission, à Souck-el-Haard, dont le nom signifie marché du dimanche. Le marché que les Arabes et les Kabyles tenaient autrefois le dimanche a été transféré au samedi ; le nom néanmoins est resté. Cette localité, une des plus gracieuses que l'on puisse voir, est habitée par une trentaine de familles de colons, dont quatre seulement sont Alsaciennes ou Lorraines.

Le pays que nous venons de parcourir est vraiment très-beau et très-pittoresque et offre beaucoup de ressemblance avec ce que j'ai vu de la Suisse. Les hautes montagnes du Jurjura et de la Grande Kabylie souvent couvertes de neige jusqu'au mois de juin et de juillet, les nombreuses collines, les sombres ravins, la belle plaine des Issers, ainsi appelée du nom du fleuve qui y déroule ses plis et ses replis, cet ensemble varié et grandiose donne à ce pays un aspect admirable. Mais il y a le revers de la médaille : ce que nous venons de voir est exclusivement l'ouvrage des mains de Dieu, tandis que ce qu'il nous reste à voir est, en grande partie du moins, l'ouvrage des hommes. Quelle différence ! — Rappelons-nous que depuis treize siècles, ce pays, autrefois le grenier de Rome,

n'a pas cessé d'être la proie des hordes barbares, des Vandales d'abord, puis des Arabes convertis au Coran et par conséquent armés du cimeterre, leur seul instrument civilisateur. Voilà les maîtres qui ravagèrent successivement ces splendides contrées, et en firent un vaste désert où le Chacal, l'hyène, le léopard, la panthère et sa majesté le lion trouvent dans d'épaisses broussailles une retraite assurée. Les quarante-cinq années de l'occupation Française n'ont pas suffi pour chasser ces hôtes incommodes, je ne dis pas de l'Algérie entière, mais même des contrées civilisées depuis dix, vingt, trente ans. Le Chacal y est encore très commun. Un de nos frères de la maison de Ben-Aknoun, à sept Kilomètres d'Alger, en a déjà pour sa part tué plus de six-cents. L'hyène, quoique plus rare, ne laisse pas de donner de fréquentes alertes aux chiens qui gardent les chèvres et les moutons. La cruelle panthère n'a pas entièrement disparue, et le lion, assure-t-on, fait encore parfois sentir sa dent meurtrière aux mulets et autres bêtes de cette espèce. En un mot la barbarie a fait de ces lieux, autrefois si riches, son Chef-d'œuvre de dévastation. Plus de culture, plus d'habitations, plus de voies de communication, à moins qu'on ne donne ce nom aux sentiers arabes. Que de travail, que d'argent et de sacrifices de tout genre il faudra, pour la régénération complète de notre colonie africaine! Sans doute on a déjà beaucoup gagné sur la barbarie. Mais que n'a-t-on mieux compris dès le commencement, que la religion Catholique seule, possède le vrai secret de la civilisation! Les preuves qu'elle en a données dans les autres pays du monde, elle les donne encore ici. Car malgré toutes les difficultés qu'elle rencontre, ses établissements sont les plus beaux, les mieux tenus et les plus productifs, à tel point que, dans les concours régionaux, il a fallu interdire l'exposition de leurs produits agricoles, par la seule raison qu'ils enlevaient tous les prix.

Si c'était ici le lieu, j'en dirais tout autant de la régénération des Arabes et des Kabyles. Les déplorables préjugés qui accusent ces peuples de n'être pas susceptibles de conversion, sont démentis par les faits les plus avérés. Mais je laisse cette grave question à des hommes plus compétents, pour revenir à nos chers colons Alsaciens et Lorrains.

Quand nous arrivâmes ici au mois de février 1873, la plupart des habitations n'étaient autre chose que des baraques en planches, plus misérables les unes que les autres, donnant accès au vent, à la pluie, au chaud, au froid, et par dessus tout, aux insectes et aux reptiles de toute espèce. La saison des pluies, en retard cette année-là de trois mois, commençait juste au début de nos courses apostoliques, et durait environ deux mois. Impossible de se faire une idée de la condition matérielle et hygiénique où se trouvèrent alors nos pauvres colons. Des pluies torrentielles, accompagnées de vents impétueux, se prolongeant des jours et des nuits, semblaient parfois vouloir tout abîmer. On était contraint de rester enfermé dans les misérables huttes, sous peine de trouver pis ailleurs. Nous admirâmes plus d'une fois, le courage et la patience de ces pauvres gens, au milieu d'aussi pénibles épreuves. — La plupart avaient épuisé la petite provision apportée du pays. Il fallait donc se contenter de la portion congrue, allouée à chaque famille, par les comités d'Alger et de Paris. Mais combien de nécessités, ces secours précaires, souvent maladroitement distribués, ne pouvaient atteindre! Aussi quelle pauvreté dans les vêtements, dans le mobilier le plus indispensable, et jusque dans la nourriture! Une mère de famille, peu habituée à ce dénuement extrême, me disait un jour: « Voici ce que je suis forcée de donner pour son dîner à mon fils, grand et robuste jeune homme, lorsqu'il revient d'un travail pénible. » Et elle me montrait un reste fort modique de fèves sèches cuites à l'eau, et un morceau de

pain de munition. Puis, me montrant une vieille capote de soldat qu'elle s'était ajustée à sa façon, "Voilà, ajouta-t-elle, la seule robe qui me reste." Ces tristes situations n'étaient pas exceptionnelles, et par malheur elle n'ont point cessé pour la plupart des nouveaux venus. — Plusieurs causes expliquent la continuation de ce malaise. La plupart des familles émigrantes sont pauvres ou dans un état voisin de la pauvreté. Les secours qu'elles reçoivent suffisent à peine à leur entretien journalier, de sorte qu'ils manquent de ressources nécessaires pour l'exploitation d'une concession encore inculte. Bon nombre de familles sont chargées d'enfants en bas âge, et doivent pourvoir à l'entretien d'un grand père, d'une grand'mère. Le père seul peut travailler, mais son gain est bien peu de chose pour tant de besoins. Il en est aussi parmi nos colons qui, peu faits au travail des champs, ne savent pas tirer parti de leur petit patrimoine: s'ils le louent aux Arabes, c'est avec perte et au risque de se voir voler une partie de ce qui devrait leur revenir. Autre cause de souffrance; un trop grand nombre préfèrent l'oisiveté et la vie de cabaret à un travail sérieux et à la tempérance, nécessaire surtout en ce pays. Une dernière cause enfin de ce triste état de choses, c'est que les nouveaux colons se sont trouvés, en arrivant, abandonnés à leur propre conseil. Naguère encore étrangères les unes aux autres, les familles ne se soutiennent pas. On vit chacun pour soi, et trop souvent la jalousie suscite des procès ruineux. Le joug de l'Evangile franchement accepté pourrait seul remédier à tant de maux: mais on le redoute plus que l'on ne redouterait celui de Mahomet.

Ce que devait être le culte extérieur dans la contrée que l'on vient de parcourir, il est facile de le deviner. Pour Eglise nous trouvâmes dans deux de nos paroisses une petite baraque en planches goudronnées, sans plancher, sans bancs, sans autel. Il fallait emprunter à quelque ménage du voisinage une table, une nappe, des chandeliers, etc. Et encore cette espèce d'église n'était qu'une école dont l'instituteur était le principal habitant. Le curé y avait pourtant son pied-à-terre où il pouvait passer la journée. Dans notre résidence même nous n'avions pour église paroissiale que deux chambres, dont l'une servait en même temps de réfectoire et de parloir: il y avait place à peine pour une trentaine de personnes. Notre mobilier consistait dans un vieil autel, quelques vieux ornements, une image de la Ste Vierge collée au mur derrière la croix d'autel. Pour appeler les fidèles aux offices, notre Frère Coadjuteur, imitant en cela Saint François-Xavier, parcourait le village une petite sonnette à la main. — Ce dénuement dura plus de cinq semaines. L'archevêché put enfin nous fournir, pour chacune de nos paroisses, un calice, un ciboire, une custode pour les saintes huiles, une croix, six chandeliers, deux chasubles, une étole pastorale, deux aubes, deux surplis, une croix de procession et un drap mortuaire. Ce fut là tout l'avoir de notre sacristie pendant plusieurs mois, c'est-à-dire jusqu'au moment où des bienfaiteurs, instruits de notre détresse, nous prodiguèrent les marques de leur charité.

Cependant, aussitôt après notre installation, nous commençâmes la visite régulière de nos paroisses. Les Dimanches et deux fois dans la semaine on pouvait voir les curés de Bellefontaine et de Belad-Guitoun sur la grande route, portant dans une gibecière en bandoulière le menu de la journée. Après avoir chanté, prêché, catéchisé, visité les malades, baptisé, enterré, on revenait le soir, quelquefois bien tard, tantôt inondé de sueur, tantôt tout humide de pluie. Une bonne poule au riz, plat d'ordonnance du dimanche soir, assaisonnée du récit des incidents qui avaient marqué la journée, faisait oublier les privations et les peines.

Le bon et vénérable Père Creuzat, un des plus anciens apôtres de l'Algérie, toujours zélé comme aux premiers

jours de son apostolat, nous servit de mentor dans notre nouvelle carrière. Il avait gagné le respect et la confiance de ses paroissiens, quand il reçut l'ordre d'aller dresser sa tente au milieu des Kabyles sur une des plus hautes montagnes du pays. Il fut remplacé par un autre vétéran des Missions, le P. Rocher, qui a eu pour théâtre de ses travaux la Chine la Guyane, la France et l'Algérie. Au P. Rocher succéda le P. Queruel, qui depuis trente ans cultive la terre de Cham, puis le P. Barutéille. Les PP. Bardet et Gras vinrent aussi passer chacun une quinzaine de jours avec nous pour nous donner quelque soulagement au temps où la contrée est visitée par les fièvres et autres maladies. Nous n'oublierons pas les heureux moments que nous avons passés dans l'aimable société de nos dignes compagnons. Pourrions-nous sans ingratitude ne pas nommer les PP. Vivarès et Lussu qui vinrent successivement partager avec nous les épreuves d'un ménage improvisé dans un pays où tout était à créer et où l'on manquait même des objets de première nécessité? Les gouttes de sueur que nous vîmes souvent ruisseler de leur front faisaient bien voir qu'ils mangeaient leur pain selon le décret de la divine providence. Nous devons surtout un ample tribut de reconnaissance au R. P. Lagrange, Supérieur général de la Mission d'Alger, qui, malgré sa pénurie, ne nous refusa pas de précieux auxiliaires.

Sans églises nous pouvions peu de chose pour le bien spirituel de nos chers paroissiens. On nous faisait des promesses, mais nous avions la douleur d'en voir l'exécution différée. Enfin vers le mois de juin on commença la construction de l'église de Belad-Guitoun. Comme ce village est le plus rapproché de la Grande Kabylie, on eut l'idée de faire servir à une double fin le nouvel édifice. En même temps qu'un lieu de réunion pour les fidèles, il devait être un moyen de défense dans le cas où l'on aurait à repousser une invasion des Kabyles. L'idée fut heureuse pour nous: car sans cela nous aurions pu attendre longtemps encore et n'avoir qu'une baraque en planches comme celle qui fut construite au Col-des-Beni Aïcha l'année suivante.

Une circonstance toute providentielle, favorisa le village de Bellefontaine. Au mois d'avril nous eûmes la visite de M. Plichon, député du Nord, et de Mme Plichon, qui témoignèrent un vif intérêt à la Mission et nous promirent de faire en sa faveur tout ce qui serait en leur pouvoir. Deux mois plus tard, ayant appris de l'archevêché que, faute de fonds, l'église projetée ne serait construite que l'année suivante, nous eûmes l'idée de recourir à la protection qui nous avait été si gracieusement offerte, et une supplique fut adressée à nos honorables visiteurs. — Quelque temps de là nous recevions la visite du Général de Chanzy, Gouverneur de l'Algérie, et le P. Greff curé de Bellefontaine lui exposait avec une éloquence toute apostolique à quel point une église nous était nécessaire. Après avoir écouté avec courtoisie ce chaleureux plaidoyer, Mr le Gouverneur répondit: « M. le curé, je comprends vos excellentes raisons, mais nous n'avons pas d'argent dans la caisse: prenez patience! » Cette réponse nous laissait peu d'espoir lorsque nous reçûmes de M. Plichon la lettre suivante:

« Versailles, 31 Juillet 1872. — Mon R. Père, Dès la réception de votre lettre j'ai cherché, avec mon ami M. Keller, à trouver dans les fonds destinés aux émigrants Alsaciens et Lorrains le subside nécessaire pour la construction immédiate de votre église. Cette négociation a échoué. Mon intervention près du Gouvernement n'a pas été plus heureuse, mais on a fini par comprendre au Ministère qu'il était impossible de faire face aux travaux les plus urgents avec les ressources votées. Le Gouvernement s'est décidé à demander un crédit supplémentaire de 800.000 francs, que j'ai fait accepter par la

commission du budget et qui a été votée hier par l'assemblée. J'espère que le Gouverneur général appliquera une partie de ces fonds à l'exécution de votre église: je lui ai écrit pour le lui demander instamment."

Quelques jours après, le Gouverneur général répondait à M. Pichon: « Je vous remercie d'avoir aussi chaleureusement plaidé notre cause auprès de la Commission du budget. Ce subside de 800,000 francs nous sera d'un grand secours . . . En passant à Bellefontaine, j'ai été frappé comme vous des besoins de ce village. J'ai donné des instructions pour que la construction de l'église soit commencée de suite et que les travaux soit poussés le plus rapidement possible. »

Voilà donc une grande victoire remportée. Mais l'ennemi de tout bien va mettre tout en œuvre pour entraver l'exécution de la mesure qui comble nos vœux. On est sur le point de commencer lorsque les plans sont changés. On parle de placer l'église hors du village et sur une colline élevée, afin sans doute d'en rendre l'accès plus difficile et d'augmenter la dépense. Le pauvre curé dut lutter durant trois mois pour obtenir le maintien du premier emplacement. Enfin les fondements de la nouvelle église furent creusés en décembre 1873 et le 16 juillet 1874 un des vicaires généraux la bénissait sous le vocable du Sacré-Cœur de Jésus. Bellefontaine aura donc désormais, près de la source qui lui a donné son nom, la source d'eau vive qui jaillit pour la vie éternelle. — L'église de Bellefontaine et celle de Bélad-Guitoun sont construites sur le même plan. Elles ont trois nefs et mesurent 30 mètres de long sur 14 de large et 16 ou 17 de haut. Elles ont coûté chacune de vingt-huit à trente mille francs. L'aspect est satisfaisant, mais elles laissent à désirer sous le rapport de la solidité. C'est l'usage du pays de faire vite et légèrement.

Nous fûmes moins heureux au Col-des-beni-Aïcha et à Souck-el-Haad. Après bien des instances nous nous vîmes en possession de deux misérables baraques en planches qui ne garantissent ni de la pluie ni du vent ni de la chaleur, et qui ensemble ont coûté au moins 800 francs. — En fait de mobilier, le Gouvernement donna à nos deux grandes églises un autel, un confessionnal et une armoire de sacristie. Tout le reste fut laissé à la charge des communes, c'est-à-dire du curé. Car les communes, n'étant pas encore légalement constituées, n'ont pas de fonds à leur disposition. Comment aurions-nous pu nous procurer les nombreux objets nécessaires au culte, si la Providence n'avait suscité de ces âmes généreuses dont la France est si riche? Une demoiselle qui avant la guerre habitait Strasbourg, à la nouvelle de notre départ pour l'Algérie, se fit mendiante en notre faveur. Elle n'est pas riche, mais elle sait stimuler le zèle et la charité de ceux qui ont reçu en partage les dons de la fortune. Des lettres vont dans toutes les directions solliciter des secours en faveur de ce qu'elle appelle sa Chère mission d'Algérie. En moins d'un an nous reçûmes 1° du linge d'église, aubes, nappes d'autel, etc, en assez grande quantité pour meubler largement nos quatre sacristies; 2° en fait d'ornements, des Chasubles brodées ou unies de diverse couleur, Cinq belles chappes, trois bannières, un dais pour les processions, trois lampes, etc; 3° des vases sacrés; deux calices, un ciboire, trois beaux ostensoirs, etc; enfin un bel harmonium. — De plus, nous reçûmes en argent une somme considérable, qui nous permit de procurer à nos deux églises des bancs, un chemin de croix et quelques tableaux. Nous fûmes aussi, à l'aide de ce secours, subvenir aux frais du culte sans faire appel à la bourse vide de nos paroissiens, et de plus, soulager les plus nécessiteux. Il faut le dire bien haut: le doigt de Dieu est ici! Que Dieu soit à jamais béni!

Pourrions-nous ne pas mentionner un don qui

nous vint d'un habitant du pays ! Une image de la Sainte Vierge et l'enfant Jésus nous fut offerte par un riche mahométan, fabricant de liqueurs, qui tient en face du presbytère un dépot de ses marchandises. Daigne la Sainte Vierge, en retour lui donner de connaître et d'aimer son divin fils ! — Il me reste à dire quels furent les fruits spirituels de notre Mission.

Nous n'avons pas recueilli tous les fruits que nous désirions. Les obstacles étaient grands: distance du point central aux différents postes; ni églises ni écoles convenables; mélange des nouveaux colons avec les anciens qui ne les valent pas; chez un grand nombre embarras de la vie matérielle. Toutefois, après avoir bien considéré le pour et le contre, nous croyons n'avoir pas lieu de regretter d'être venus en ces lieux, mais devoir bien plutôt nous réjouir d'avoir été choisis pour cette œuvre de salut. — Plusieurs raisons appuient ce sentiment. Nous avons empêché l'esprit d'irréligion de s'implanter, alors que, semblable à la mauvaise herbe de ce pays, il menaçait de tout envahir. Dans bien des âmes l'esprit de foi s'est ranimé, et la vie chrétienne a été renouvelée. Quatre paroisses ont été organisées selon les usages de l'Eglise, de sorte que nos successeurs n'auront qu'à poursuivre l'œuvre commencée. A deux ou trois exceptions près, tous les mourants ont été administrés. Il n'y a pas eu d'enterrement purement civil. Tous les nouveaux-nés ont été régénérés. Tous les enfants ayant l'âge et l'instruction requise ont fait leur première Communion. Que si nous n'avons pas eu autant de confessions et de Communions que nous l'aurions voulu, nous pensons pouvoir nous rendre ce témoignage qu'il faut l'attribuer à des causes indépendantes du fait et de la volonté des missionnaires. — Pour un double motif nous dûmes demander à Mgr. l'archevêque de nous remplacer par des prêtres du diocèse. Si la première année nous avions assez de force et de santé pour résister à la fatigue et aux fortes chaleurs, il n'en était pas de même de la seconde. En outre, il était dans l'intérêt des fidèles d'avoir le plus tôt possible des curés résidant dans chacune des paroisses, ce que nous ne pouvions faire, devant demeurer reunis. Notre requête fut favorablement accueillie, et à la fin du mois d'octobre, nous vendrions notre mobilier et quittions le champ que nous avions cultivé pendant près de deux années. — Daigne le bon Dieu continuer ses bénédictions à notre chère Mission, et la faire fructifier au centuple!

Fridel. S.J.

Paris. Lettre du R. Père Pitot au R. Père Rubillon sur la Maladie et la Mort du R. Père de Doulevoy.

Mon Révérend Père. P.C.

Notre vénéré et bien-aimé Père de Doulevoy est tombé malade le 12 Octobre et il est mort le 27 Novembre. — Comme préfet de santé, j'ai eu la consolation de le voir de près, pendant tout ce temps, et je suis heureux de répondre à votre désir en vous envoyant le récit de quelques uns des traits si édifiants dont j'ai pu être témoin. — Nous ne devons pas donner moins bonne édification, dit notre règle, dans la maladie, que lorsque nous sommes en santé. Le R. Père a pratiqué cette règle avec une perfection qu'il est difficile de surpasser. — Aussi, les Docteurs, en le quittant, nous donnaient-ils de lui ce témoignage: Nous avez, mes Pères, le modèle et le plus charmant des malades. Il fut, en effet, et il se montra: Content de tout et de tous; Content quand même et toujours; Résigné à tout; Gracieux envers chacun; N'oubliant personne; A Dieu sans cesse; Aimant avec tendresse jusqu'à la fin.

Content de tout.

Comment trouvez-vous cette potion? — "Excellente. C'est bien volontiers que je la prends." Avez-vous du dégoût

pour l'autre ? « Pas le moins du monde ! » Savez-vous, cher frère, disait-il au Frère infirmier qui lui servait son petit dîner, savez-vous ce qu'il y a de meilleur au monde ?. de meilleur sur cette terre ? Je vais vous le dire. Eh ! bien, ce qui vaut mieux que tout, c'est la pomme cuite ! — On lui en servait une. — Ce qu'il y avait de meilleur, selon lui, était toujours ce qu'on lui offrait. — Eh ! bien, mon Père, dit le Docteur, on vous a donné cette nuit une nouvelle potion, comment la trouvez-vous ? « Excellente, c'est une sainte potion ! — Sainte ! comment cela ? « Quand je la prends, je lui trouve un goût exquis, exquis ; quand je l'ai prise, je lui trouve encore trois autres goûts, distincts les uns des autres, et tous trois délicieux. Elle me fait penser à la Ste Trinité. Oui, c'est une sainte potion. »

Content de tous.

Les Pères et les Frères se partageaient la nuit auprès de lui. Un Père veillait jusqu'à minuit ou une heure, un Frère lui succédait jusqu'à la méditation du matin. Le malade recevait la Communion avant le départ du Père. « Je suis peiné, me dit-il un jour, de causer tout ce dérangement, et d'être ainsi un fardeau à tout le monde ! — Mon Père, si fardeau il y a, il n'y paraît guère, car, on s'inscrit, pour le porter, avec un très-grand empressement. J'ai des noms sur ma liste pour 8 jours d'avance, et, chaque jour à plusieurs noms de plus qu'il n'en faut. « Je suis peiné quand même. Mais, puisque le médecin le veut, il faut se résigner. Je suis d'ailleurs bien touché de la charité de tous, et bien édifié. Dites le leur bien. » — Il était content de chacun et le disait chaque matin. — « Le Père M.. me disait-il, est le modèle des gardes-malades, on ne l'entend pas, on ne le voit pas, mais il est toujours là, au moment voulu, soit pour présenter le mouchoir, soit pour offrir la potion, et il disparaît. On est consolé tout à coup de le voir sans savoir d'où il vient. C'est une véritable apparition. — Le P. D... est la délicatesse même. Il est exact, précis, distingué, sympathique. »

Est-ce du même Père que, pendant son délire, il disait cette phrase : « ah ! ce cher Père, qu'il me console ! il laisse tomber sur lui ... le blâme .. avec une modestie charmante. — Le P. L... a vraiment un talent ! lequel ? « un talent rare ! lequel ? « un talent précieux ... celui d'investir qui bon lui semble ... de sommeil. Il ne laisse parvenir, ni lumière, ni bruit, jusqu'au malade et celui-ci ne peut se défendre de cette espèce de fascination ! — Le P. P. va vous veiller cette nuit. « Ah ! très-bien nous allons faire bon ménage. Notre petit Frère C... est un petit trésor, on ne saurait mieux que lui présenter une potion ; et il unit à cela une si grande piété ! »
« P. C... a renversé la potion. Il a été maladroit par émotion de charité. Mais qu'il est intéressant. Il faudra qu'il revienne. (ne lui faites pas de compliments sur sa dextérité !)

Content quand même.

Le lit, qu'il gardait depuis plus d'un mois, l'avait fatigué. Le frottement du drap avait produit une irritation, et même une plaie à la peau, tout mouvement était une douleur. — Vous souffrez beaucoup, mon Père ? « moi ! pas du tout. C'est une maladie charmante... Je suis bien un peu cloué ; mais qu'est-ce que cela, ajouta-t-il en souriant ? — Une nuit avait été par lui qualifiée à l'infirmier de nuit excellente. Je survins après l'infirmier et demandai des nouvelles du sommeil. « Comme sommeil, me dit-il, ce n'est pas très bien, mais, je suis bien content, je ne dormais pas, j'avais la fièvre et la poitrine embarrassée, malgré cela je me suis tenu à quatre, je n'ai, ni toussé, ni bougé et j'ai eu la consolation de ne pas déranger du tout, le bon P. D. qui me veillait. » Mais mon Père, vous renversez les rôles !

_« Non, je ne suis tenu dans le mien, oui. j'en suis bien aise. »

Content toujours.

Etes-vous content, mon Père ? « très content. Comment ne le serais-je pas ? J'ai reçu les derniers sacrements, J'ai reçu la bénédiction du T.R. P. G., J'ai reçu celle du Cardinal avec sa visite, J'ai reçu celle du Souverain-Pontife, Il ne me manque véritablement rien. Je ne serais pas content ? Ce serait une déraison ! »

Résigné à tout.

Le R. P. de Pontevoy, savait-il la gravité de son état ? Pendant longtemps, non, c'est, nous disait le Docteur, un des caractères de cette maladie. La situation était très grave, cependant, et fut jugée telle dès le 5ème jour. Ce jour-là on proposa au cher malade de recevoir les sacrements. Il parut étonné. « Bien volontiers, dit-il, mais, je ne croyais pas le moment venu. Je les recevrai ce soir si l'on veut. Néanmoins, j'aimerais mieux attendre à demain : mon âme n'est pas faite à cette idée. » — Il vit le R. P. Provincial, puis le Père Spirituel. — Il dit à ce dernier « Je désire me préparer convenablement à cette grande action, unique dans ma vie. Par conséquent ce ne sera pas aujourd'hui mais demain. Il n'y a d'ailleurs pas péril en la demeure ? » En effet il vécut plusieurs jours encore. — Le lendemain matin, il me dit que, pendant la nuit, il avait adapté son âme à la circonstance. — « Maintenant, dit-il, je suis prêt. La cérémonie pourrait se faire à 11h 1/2 ? cela gênera moins nos Pères qui voudront y assister. » — Il me donna les différents petits renseignements nécessaires pour en préparer le matériel, puis, quand elle fut terminée : « Quelle consolation dit-il que de grandes grâces reçues de N.S. Jésus-Christ, de St Ignace et de la Compagnie ! Puis il ajouta : Je suis vraiment bien content, bien consolé ; je me sens plus fort, et en sécurité. Il fallait accomplir ce grand acte, et nos règles sont bien sages ; mieux vaut plus tôt que plus tard. A mon avis nous avons de l'avance..... Je ne me sens pas si près de la fin. » — Resta-t-il longtemps dans cette persuasion ? On le croirait difficilement ; La maladie en effet suivait son cours, le T.R. P. Général envoyait sa bénédiction, le St Père, averti, envoyait aussi la sienne, le Cardinal de Paris venait en personne visiter, bénir le malade. La lumière devait naturellement se faire et elle se faisait, mais elle se faisait graduellement, lentement. Par charité, d'ailleurs, il évitait de dire sa pensée sur ce point. Il y a plus, un jour afin de ménager la sensibilité de tel Père, présent à la consultation, il pria le Docteur de taire l'aggravation de la situation. — Parfois, cependant, quelques mots lui échappaient, dans l'intimité. « Je sens que la vie s'en va. Je ne sais vraiment quelle tournure vont prendre les choses. — La fluxion de poitrine est guérie, c'est bien, mais, pour sortir de là, il faudrait à ma nature une force de réaction qui me manque. C'est ce qui a manqué au bon P. de Ravignan. « Oui, dit-il à un jeune militaire qui avant de partir pour le noviciat d'Angers lui était présenté et demandait à être béni, je vous donne ma bénédiction ... la bénédiction d'un vieillard .. d'un mourant ! » .. Ces paroles pessimistes étaient rares ordinairement, il était optimiste dans son langage avec tous. Il eut même, sous ce rapport, une explication avec le Docteur Moissenet. « Docteur, lui dit-il, quelques jours avant sa mort, j'ai quelque scrupule, je crains de manquer de sincérité, de parler contre ma pensée. Je vous dis toujours que je vais bien, que je me sens fort. Je sens, au contraire, que je ne vais pas bien du tout. Mon intention, croyez-le bien, n'est point de vous tromper, mais de vous aider:

vous tâchez de relever mon corps par vos remèdes ; je tâche, par mon âme, de venir à votre secours. C'est le même principe, Docteur, qui me fait vous dire que je prendrais volontiers tel ou tel aliment. Les médecins je le sais, sont contents de connaître les appétences de leurs malades et j'entre dans vos vues en vous disant les miennes. Mais, il faut bien que je l'avoue, quand il question de me mettre à l'œuvre, je ne sens nul appétit. » — Déjà, alors son opinion sur son état était bien arrêtée. Il n'en parla ouvertement et à tous que les deux ou trois derniers jours de sa vie. — « Vous embrassez un mort, dit-il à son beau-frère, qu'une dépêche télégraphique avait appelé. Vous sommes aujourd'hui le 27 Novembre, me disait-il en prenant quelques cuillerées de bouillon . . . il faut m'alimenter jusqu'au 27 Novembre exclusivement ; le 28 se suffira à lui-même. Vous allez dire la messe pour moi, dit-il au P. Lefèbvre, bien. A demain celle de requiem, n'est-ce pas ? J'en ai assez, disait-il au R. P. Provincial . . . . Non pas de la Compagnie, certes, mais de la vie. » Cette lassitude de la vie, cependant, ne le fesait point désirer de ne pas vivre ! « Non, disait-il encore, le matin même du jour où il mourut, je ne refuse point le travail, non recuso laborem. Je l'ai déjà dit au R. P. Provincial, et je tiens à le répéter devant vous . . . . Tout ce que Dieu veut et rien que ce qu'il veut. » Souvent, pendant son sommeil, on l'entendait faire au bon Dieu, l'offrande et le sacrifice de soi-même. La prière suscipe domine, était fréquemment sur ses lèvres. On l'entendait répéter pendant un temps relativement long, « Sume, Domine, sume, sume et suscipe. » Et il accompagnait ces paroles d'un geste de la main gauche à l'adresse du Crucifix qui était suspendu de ce côté, à la muraille. Une autre nuit, c'est le nunc dimittis qu'il récitait lentement, et à haute voix, se croyant seul. Il se sentait peu porté à prier pour sa guérison. C'est plutôt par condescendance, par obéissance que par attrait, qu'il s'unissait aux prières qu'on fesait à cette intention. — Mon Père, lui disait-on un jour, nous continuons notre neuvaine pour votre guérison, nous prions bien pour vous et avec vous. « Pour moi ? Bien, je vous remercie, reprit-il . . . . avec moi ? Non. » Le R. P. Provincial insista, à plusieurs reprises, pour l'engager à demander de vivre encore, il lui en énumérait les raisons. « De toutes ces raisons, répondit en souriant le malade, il y en a beaucoup qui ne valent pas grand chose. Il y en a qui valent un peu. Les meilleures sont les raisons de Dieu. »

La meilleure, il en convint, était son travail, commencé et non achevé, sur les exercices. « Vos notes sur les exercices, lui disait le R. P. Provincial sont tout pour vous ; rédigées, complétées, mises en ordre, elles pourraient être utiles. Sans cela, pourront-elles servir ? » « Non. » Il est donc de la plus grande gloire de Dieu de demander à vivre quelque temps encore. Il ne répondit rien, et sembla un peu convaincu. Plus tard, il revint sur cette idée, il trouvait mieux de tout abandonner, sans préférence personnelle, à la volonté du bon Dieu. « Tout est entre ses mains, cela suffit ! »

Gracieux envers Chacun.

« Cher Frère, quel temps avons-nous ce matin ? dit-il un jour à l'infirmier. » Mon Père un très-mauvais temps. Il a plu, et il fait un brouillard épais. « C'est bien fâcheux, reprit-il en souriant, que va devenir notre promenade au bois de Boulogne ? » On crut qu'il y avait un délire et quand, le soir, on fit allusion à ce désir de promenade : « Il n'en a rien été, dit-il, mais, il faut bien avoir le petit mot pour rire. Pauvre cher Frère, nous lui ferions la vie trop triste. » On l'avait assis sur son lit et il se prêtait de son mieux, malgré son excessive

faiblesse, à l'auscultation du médecin. Tout à coup, il se met à tousser. Le médecin, alors, de s'interrompre, tout anxieux, pour laisser passer la quinte. Mais lui: « Rassurez-vous, Docteur, dit-il en souriant... Ce n'est rien... c'est une toux de complaisance. » Il était hors de son lit, tout habillé, assis devant la table, lisant son propre travail les actes de la Captivité et de la mort de nos cinq P.P. martyrs de la Commune. Eh bien, dit le Docteur, Moisset en entrant, comment êtes-vous aujourd'hui? « Comme un potentat.... maître de la situation! » Que lisez-vous donc là mon Père? « Ah! un livre bien intéressant! et il m'édifie beaucoup. Tenez, Docteur, j'y ai vu avec infiniment de plaisir que vous y êtes cité.... honorablement... deux fois. » C'était une manière délicate de remercier de vive voix, après l'avoir fait dans son livre le dévoué Docteur de ce qu'il avait fait pour nous pendant la Commune. « Quand vous êtes là, Docteur, disait-il un autre jour, je m'aperçois que je m'oublie. Je parle, je parle.... outre mesure. Mais, avec vous, c'est bien permis, n'est-ce pas? vous êtes si bon papa! ». Chargé de faire la liste des Pères qui devaient veiller la nuit, j'en profitai pour inscrire mon nom plus souvent qu'à mon tour. Une première fois, il m'en fit l'aimable reproche. Une seconde fois, il ne s'aperçut que quelques instants avant minuit de ma présence à son chevet. « Ah! cher Père! dit-il, c'est vous encore! c'est trop! c'est trop de fatigue, trop de bonté! Non, mon Père ce n'est point fatigue, c'est consolation. Je lui apportai la Communion. A peine eût-il fini son action de grâces qu'il me fit signe. « Allez, allez vite vous reposer.. vous l'avez bien gagné! Et il me tendit les deux mains, tenant l'étole qu'il avait reçue pour communier, et qu'il me rendait. Je pris l'étole et baisai les deux mains. Il se prêta paternellement à cette caresse de fils et ajouta: « C'est bien, allez vite, vite vous reposer... Vous ne ferez plus cela, n'est-ce pas? bonsoir.

N'oubliant personne.

La veille même de sa mort, il était dans un affaissement extrême. Il y avait assoupissement, rêvasseries, la parole était pénible, et on était tenté de se demander s'il avait pleine connaissance de ce qu'il essayait de dire. Votre beau-frère, lui dit-on, était inquiet, à Vitré, de votre situation, et il est venu à Paris.... « ah!... » Le verrez-vous volontiers? « Oui... bien volontiers... attendez... il y a dans mon livre, cinq images... il en faut une sixième... ils sont six... j'aurais voulu les signer... je l'avais promis... je n'ai plus la force... Je les donnerai telles quelles. » Il fut un peu ému de l'entrevue, balbutia quelques conseils de vie chrétienne et parfaite, donna sa bénédiction, puis, il remit ses six images. Personne n'avait été oublié. « Il y a de bonnes âmes, dit-il, qui m'envoient toute espèce de bonnes choses dont je ne puis guère profiter. C'est de leur part, grand esprit de foi et de charité. N'oubliez pas de les remercier, je les bénis. Donnez-leur en souvenir ces images. Il y a plusieurs Pères qui ne m'ont pas veillé la nuit: leur santé, leur âge, leurs ministères au dehors les en ont empêchés. Vous leur feriez peut-être plaisir en les invitant à venir. Choisissez le moment propice ». Quand il les vit, il les bénit et leur fit ses adieux avec effusion. « J'ai vu tel Père déjà. Je le verrais volontiers encore. Je ne l'ai point félicité de tel travail dont il s'occupe si bien. Je le bénirai, lui et son œuvre. Je serai content de lui laisser cette consolation. ».

A Dieu sans cesse

La nuit avait été mauvaise, l'affaissement avait été extrême, les forces s'en allaient rapidement. J'avais assisté à son essai de dîner, vers midi 1/2 et, retenu au Confessionnal jusqu'au soir, je n'avais pu le visiter. Il y a eu

siècle que nous ne nous sommes vus, lui dis-je, en l'abordant, « Ah! vous avez beaucoup confessé? C'est bien. » Et vous, mon Père, qu'êtes-vous devenu depuis ce temps là? « moi! j'ai mené une vie de végétal . . . oui, de vrai végétal. » Avez-vous dormi? « Probablement, mais je n'en ai plus souvenance. » Avez-vous pris votre potion? « Je ne saurais vous le dire. » Vous deviez vous lever, et vous recoucher au bout d'une heure, l'avez-vous fait? « Tenez, mon Père, toutes ces choses qui concernent le corps, je n'ai plus assez de force physiques pour me les rappeler. Des 24 heures du jour, je n'ai le souvenir que d'une . . . J'en ai le souvenir comme j'en ai le désir . . . un souvenir qui m'occupe et qui me nourrit. Je viens de là, je vais là, je ne sors pas de là. Du reste, hors de là, qu'importe? » Vous parlez de minuit? « oui! ». Même quand il s'endormait avant cette heure désirée, il s'y préparait. Comme l'épouse du Cantique des Cantiques, il pouvait dire: Dormio, cor meum vigilat. Il ne perdait pas complétement conscience de son attitude de préparation et d'expectative. Un soir, après nombreuses oraisons jaculatoires, il venait, pendant son sommeil, de réciter le Psaume miserere, lentement, et dans son entier, les trois oraisons du missel qui précèdent la communion du prêtre, et il s'engageait, toujours à haute voix, dans la récitation du Confiteor. Je crus bon, pour ménager ses forces physiques épuisées, d'intervenir. Quand j'apparus devant son lit, il venait de prononcer ces paroles: beato Michaeli archangelo, beato Joanni Baptistæ, Sanctis apostolis Petro et Paulo, omnibus sanctis. « C'est vous me dit-il suavement, vous venez parce que je bats la campagne . . . Vous avez raison, et je vous remercie . . . J'étais pourtant en bien bonne compagnie . . ajouta-t-il. Est-il bientôt l'heure de la Communion? » Non, mon Père, vous pouvez vous reposer encore. Je ramenais sous son menton, ses couvertures en désordre. Malgré une très-vive agitation de fièvre, il gardait l'immobilité la plus parfaite, et quand j'eus terminé mes petits arrangements « très-bien, dit-il . . . . Cher Père, merci. »

Amavit jusqu'à la fin . . in finem dilexit

J'allai le jour de la mort visiter le malade dès le matin, j'y trouvai le P. Lefebvre avec le R. P. Provincial et je me retirai. Il avait fait venir le R. P. Provincial contre son habitude. « Oh! que le P. X. est bon disait-il . . . que le P. Général est bon . . . . que la Compagnie est bonne . . . mais moi, j'ai été un indigne . . . . le miracle que j'ai fait, c'est d'y entrer et d'y être resté . . . Mais, que j'ai été peu digne de cette grâce . . . » Et il se voila la face de son drap, en gémissant, et cela assez longtemps. Je revins bientôt après. Les deux Pères étaient encore là, je ne restai que quelques instants. Le R. P. Provincial le quitta, mais pour revenir 5 minutes après. Afin de ne pas le déranger (Il le croyait en repos) il se mit près de la table et récita son chapelet. Le malade s'adressant alors au P. L. « Mais, le P. Provincial, il faut le faire venir » il est ici dit le P. L. Le R. P. Provincial s'approcha. « mon Père, lui dit-il je prie pour vous. » « Qu'on se retire et qu'on me laisse seul avec le P. Provincial ». Les mains de ce dernier se trouvaient dans les siennes, les yeux du malade étaient fixés sur lui. « Mon Père, je me meurs, je me meurs Mais plein de reconnaissance et d'amour pour le R. P. Général, pour la Compagnie, qui a été pour moi d'une bonté incomparable, incomparable, incomparable. (Ces paroles étaient prononcées à voix haletante mais accentuée) . . . Pour Notre Seigneur . . j'ai fait des bêtises . . . mais je déborde, je déborde . . . Pour la Ste Vierge Marie . . . mais, je ne sais plus . . . » Le R. P. Provincial lui répondit que si tout espoir était perdu pour la terre, restait le Ciel . . . . qu'on était à l'avant dernier jour de la Neuvaine. Il lui

demanda de prier davantage .... plus qu'il ne l'avait fait ... « Non, ce n'est pas le genre de la Compagnie ... j'ai prié .... ce n'est pas à moi d'insister .... N. S. sait ... » Mais vos exercices, continua le P. Provincial, vous pourrez les achever ... « Non dit-il, cela vaut mieux ... Il y aurait peut-être un monopole ... il n'y en a pas dans la Compagnie ... un peu de gloire ... Nego pernego, qu'ils soient à tous : Les exercices ! j'en ai eu l'intélligence, mais je n'en ai pas eu l'esprit » (Ceci était dit avec un ton de conviction inouï) « Aussi j'aurai du purgatoire ... et beaucoup » Oh ! mon Père, reprit le P. Provincial, non, je l'espère ; vous avez bien aimé N. S. et vous avez fait pour le mieux. « Pour le mieux ! ... ordinairement, pas toujours .... j'ai eu de la malice, j'ai eu des malices ... plus des malices que de la malice. ... » Mais, si N. S. voulait vous laisser encore avec nous ? « Oh ! je resterais, allègrement. »

Je revins une 3ème fois les Pères y étaient encore, mais les abords du lit étaient libres. J'en profitai et m'approchai. Le malade me fit un signe d'amitié et je m'accoudai sur la barre de fer du pied du lit, les yeux fixés sur lui, sans rien dire. Le P. Lefebvre était au milieu de la chambre, du côté de la cheminée, Le R. P. Provincial était du côté de la table. L'un et l'autre étaient debout. « Mon Père, me dit-il alors, quand on veille auprès d'un mourant, on fait, sans s'en apercevoir, une foule de choses de détail qu'on ne ferait pas en toute autre circonstance. Le malade, lui, semble tout absorbé et paraît ne rien voir ... Il voit tout, cependant, il observe, il épie, rien ne lui échappe. Il réfléchit sur tout ce qu'il voit et ne manque pas de tirer des conclusions ... Croyez-vous que je n'ai pas compris les assiduités charitables dont j'ai été entouré, ces derniers jours. Les visites multipliées .... les assiduités du R. P. Provincial. .. les vôtres, cher Père ... et celles de tous .... Entre ce qu'un mourant pense et ce que, autour de lui, on croit qu'il pense, il y a une grande différence .. il y a un abîme .... » Pendant ce temps, le R. P. Provincial et le P. Lefebvre s'approchèrent. Je me retirai du coté de la boîte au charbon. Le R. P. Provincial se tint le plus près du lit, le P. Lefebvre se tenait auprès de lui. Le malade continua: .« Un abîme .... entre les choses de l'ordre naturel et celles de l'ordre de la foi il y a un abîme aussi. Les choses de l'ordre naturel .... qu'est-ce que cela ? peu de chose ..... Dans l'ordre de la foi .... ah ! ah ! .» Et son visage s'anima, ses yeux se fixèrent au ciel et nous nous rapprochâmes un peu de lui, silencieusement et respectueusement. « Des splendeurs, ajouta-t-il, des splendeurs, des splendeurs » Ces mots étaient dits d'un ton de plus en plus animé et profondément senti .... « Mon Jésus .... oh ! que vous avez donc bon Cœur ! Jésus ! Jésus ! » On lui suggéra alors le nom de Marie, « Marie ! oh qu'elle est bonne ! » Le F. infirmier prononça le nom de St Joseph. « Bon St Joseph ! dit-il. » Il y eut un moment de silence et comme de contemplation extatique. « .. Marie ... Joseph ... de la Compagnie de Jésus ... Moi aussi, de la Compagnie de Jésus ! mais quelle différence ! moi je ne suis qu'une bête, qu'un dindon .... le dindon de la Compagnie .... je ne l'ai pas encore aussi bien compris ... Je ne puis prétendre à plus .... dindon de la Compagnie de Jésus .... certes, c'est déjà beaucoup. » Le F. Bouillé s'avança alors pour lui faire prendre du bouillon. Il le prit à petites cuillerées et, pendant tout le temps et après, il nous parla avec émotion. Nous faisant ses adieux et se préparant à nous bénir. « Père Provincial, je vous ai légué une bien lourde charge » Vous ne m'oublierez pas, dit le P. Provincial. « Oh non .... tout est dans le cœur de notre Père, que vous avez vu à Florence. de St Ignace ... dans

le cœur du P. Rubillon, qui a toute mon estime et ma confiance .... dans le cœur de Jésus ! ... Oh ! qu'il est bon ! .... adieu ... Dieu vous soutiendra ... adieu ... et vous, qui m'avez tant aidé, P. Pitot, tant consolé, non seulement pendant cette maladie .. mais avant ... pendant mon provincialat ... et après ... toujours ... tant ... tant ... adieu. Et vous, Père Lefebvre, si bon .. il est si bon .... adieu. Je vous quitte, mais, je ne m'en vais pas ... Je serai là, à côté de vous .. Comprenez-le bien ..., je ne me montrerai pas .... j'aurai mes raisons. adieu .... Et vous aussi, Cher F. Bouillé si dévoué ... avec vos deux charges à la fois ... Merci ... adieu ... Je vous bénis. ✠ Nous nous sommes agenouillés tous les quatre, il a tiré sa main hors des couvertures et a fait sur tous le signe de croix ... ✠ in nomine Patris et Filii et spiritus Sancti. amen. ✠

Vers 4 h. ou 4 h 1/2 du soir, le R. P. Provincial était dans la chambre du malade, avec le P. Lefebvre et avec le F. Bouillé. Une chaise était tout près du lit. J'allai m'y asseoir. Le malade avait la respiration haletante et rapide. Il avait les yeux ouverts, un peu élevés au ciel et vitrés. Je déposai ma main sur son lit et cherchai au travers des couvertures, à trouver la sienne. Quand je l'eus trouvée, il tourna ses yeux de mon côté avec une ineffable tendresse. Je croyais qu'il n'avait plus de connaissance, je me trompais. Nous restâmes ainsi pendant quelque temps. Alors, il tira lentement et avec effort sa main de dessous la mienne et la porta affectueusement sur mon épaule, sur mon cou, sur ma tête, semblable à une mère qui caresse son enfant. « Je vous ai déjà béni, dit-il ✠ en me regardant, et jetant aussi un regard sur les autres Pères et sur les Frères présents. « Je veux vous bénir encore ... une suprême bénédiction ... un dernier adieu ✠ ». Il leva alors la main en disant: « vivez ... travaillez ... Combattez .... courageusement et pour Dieu ... in nomine Patris et Filii et Spiritus Sancti, amen. ✠ Nous étions tous à genoux, et il fit le signe de la croix sur nous d'une main très tremblante, mais bien complètement. Quand nous fûmes relevés, le P. J. entra. Je lui cédai la chaise sur laquelle je m'étais assis de nouveau. Il resta debout à côté d'elle. Il eut aussi sa bénédiction suprême : « Continuez, lui dit le vénéré Père, votre vie apostolique. Continuez-la dans la foi. .... dans l'espérance .... dans l'amour .... in nomine Patris et Filii et Spiritus Sancti. amen. ✠ Il était 4 h 1/2 environ. Je ne crois pas que le R. Père ait béni personne depuis. Il resta quelques temps encore silencieux, haletant, les yeux fixés au ciel, et le râle de l'agonie commença.

Nous nous mîmes à genoux et le R. P. Provincial, entouré de quelques Pères et Frères, dont le nombre augmenta bientôt, commença les Prières des agonisants. Alors le malade à qui rien n'échappait de ce qui se passait autour de lui jeta un dernier regard sur le Père le plus voisin de son chevet, puis, il tourna les yeux vers son crucifix, il les éleva ensuite vers le ciel, et il ne les abaissa plus. Vers 5 heures, on interrompit les prières : les deux médecins venaient faire leur visite. Le pouls n'était pas très faible, il promettait, pensaient-ils, une heure et demie ou deux heures encore de vie. Ils ne se trompaient pas, le bien-aimé malade rendait paisiblement son dernier soupir à 6 h 1/2.

Nous avions fait pour lui cinq neuvaines à nos martyrs ; la dernière messe de la dernière neuvaine se trouva être celle de requiem. Comme le R. P. de Ravignan, le R. P. de Pontevoy est mort le Vendredi, est resté exposé au parloir de la rue de Sèvres, le Samedi et le Dimanche, et a été enterré le lundi. Il

est mort le vendredi à 6h 1/2 comme le R. P. Olivaint. Dans le caveau du Cimetière, son corps occupe, exactement, la même place qu'y a occupée avant d'en être exhumé pour être apporté dans notre Eglise, le corps de ce dernier.

Les obsèques ont eu lieu le 30 Novembre, fête de St André, 10 ans, jour pour jour, après sa nomination au Provincialat.

Cujus memoria in benedictione est
En union de vos SS. SS. Mon Révérend Père,
R.ae V.ae Servus in X°.
H. Pitot. S.J.

Parmi toutes les marques de regret déposées par la main de la reconnaissance sur la tombe de ce vénéré défunt. qui a laissé en mourant tant d'obligés, nous n'en choisirons qu'une. Elle vient de frères malheureux et persécutés auxquels sa charité a ouvert un asile pour abriter leur exil. C'est une double lettre envoyée par le R. P. Provincial de Venise l'une au successeur du R. P. de Pontevoy, dans le gouvernement de la Province de Paris; l'autre à tous les Supérieurs de sa propre province.

Brixen. – 12 Décembre 1874.
M. R. P. — P. C.

Je n'ai su que bien tard par les journaux italiens la perte que votre Province vient de faire par la mort du R. P. de Pontevoy; et je viens vous témoigner la part que moi et les miens nous prenons à votre bien juste douleur. Vous avez beaucoup perdu mon R. Père, car le bon Père était un vrai serviteur de Dieu et avait bien travaillé dans la vigne du Seigneur! Pour lui il en a maintenant, nous le croyons fermement, reçu la récompense! Car bienheureux celui qui meurt après une telle vie, si éprouvée, si pleine de mérites et de sacrifices. Mais pour nous nous sentons toute la perte que nous avons faite de ses exemples de ses vertus, de son amour dévoué pour la Compagnie. Que la volonté de Dieu cependant soit bénie. Dominus dedit, Dominus abstulit, sit nomen Domini benedictum.

La Province de Venise, qui lui doit l'heureux asile des Alleux, où elle a pu abriter ses novices et ses jeunes scolastiques, s'associe, mon R. P., à la douleur de la Province de France, et j'ai voulu qu'elle s'associât aussi aux suffrages et aux prières pour en hâter son entrée au Ciel. La reconnaissance nous en faisait un devoir, et je me suis cru obligé d'ordonner pour l'âme du bon Père une messe à tous les Prêtres de la Province et un chapelet à ceux qui ne sont pas Prêtres comme on a coutume de le faire pour les Bienfaiteurs; car il a été vraiment un Bienfaiteur de cette Province. Je vous envoie la Circulaire que j'ai écrite pour cela, car je crois vous faire plaisir en vous l'envoyant.

Je suis en union de vos S.S. S.S. mon R. P., avec une bien sincère reconnaissance. — R.ae V.ae
Infimus in X° Servus. C. Tedeschi. S.J.

Brixen. 10 Décembre. 1874. -
M. R. P. — P. C.

Le R. P. Armand de Pontevoy vient de passer à une vie meilleure le 27 de Novembre. C'est lui qui, l'année passée, a procuré à nos jeunes religieux chassés de Tramin, une maison de refuge dans sa Province, et ajoutant la générosité à la charité, a concouru aux dépenses du voyage et d'installation dans cette même maison; il est donc juste que pour reconnaître ce bienfait signalé, rendu à notre Province, nous donnions à l'âme de ce Père vénéré, les suffrages de nos Prières et de nos Saints Sacrifices.

Veuillez donc mon R. P. ordonner à tous les Prêtres qui dépendent de vous, l'application d'une messe

et à ceux qui ne sont pas prêtres, la récitation d'un chapelet en suffrage pour le repos de l'âme du P. Armand de Ponlevoy, ancien Provincial de la Province de France et bienfaiteur de la nôtre.

En union de vos SS. SS. je suis avec respect

M. R. P. R.ae V.ae infimus in X.o Servus.

C. Tedeschi. S.J.

N. B. Un de nos Pères travaillant à écrire la vie du R. P. de Ponlevoy, nous prions ceux de nos lecteurs qui auraient gardé le souvenir de quelque trait ou de quelque parole à l'éloge de sa charité ou de ses autres vertus religieuses, de les faire connaître au R. P. Provincial à Paris.

Ecole Ste Geneviève. — Il s'est glissé, dans plusieurs feuilles publiques, une erreur sur les résultats obtenus par l'Ecole Ste Geneviève pendant ses 20 premières années.

Voici le chiffre exact. L'école Ste Geneviève a fourni pendant ses vingt premières années :

		Moyenne annuelle:
à l'école St. Cyr	967	48 7/20
Polytechnique	320	16
Centrale	195	9 15/20
Navale	129	6 9/20
Forestière	57	2 17/20
Total	1668	83 2/5.

En outre elle a fourni :

Officiers de mobiles	112.
Sortis des rangs	41.
Officiers de zouaves Pontificaux	16.
Officiers étrangers	3.
Jésuites	25.
Autres religieux	3.
Clercs séculiers	14.
Total	214.

Documents.

Notice nécrologique du P. Henri Galbaud du Fort.

Par le Père Pfister.

Le P. Henri Galbaud du Fort né à Coulommiers le 17 Mai 1838 était l'avant dernier de 9 frères et de 2 sœurs. Jeune encore il perdit sa mère en 1850 et son père l'année suivante et fit ses études successivement en divers collèges ; après quoi il alla à Paris habiter la pension Maury pour se préparer au baccalauréat. Il sentit en ce temps pour la première fois le désir de se consacrer à Dieu dans la vie religieuse, et comme il suivait assidument les conférences du R. P. Félix, il lui écrivit pour lui demander son avis. Le P. Félix lui conseilla d'aller faire une petite retraite chez les Capucins à Versailles ; il y resta 4 ou 5 jours sous la direction du P. Philippe, et à la suite de cette retraite il se rendit à Nantes où habitait une partie de sa famille. Il y entra dans des bureaux d'administration, mais ce n'était point son affaire. La bureaucratie ne convenait point à son caractère ardent et généreux. Il écrivit quelque temps après pour retenir une place au collège ecclésiastique de Senlis, où il suivit les cours de philosophie en 1859-60 jusqu'au mois de juin.

On se rappelle qu'à cette époque l'attention de tous les catholiques était tournée vers Rome. Le général de la Moricière venait d'offrir son épée à Pie IX plusieurs jeunes gens dévoués partaient pour l'Italie afin de donner leur vie et leur sang pour la défense du Souverain Pontife. Poussé par son amour pour le Pape et la Ste Eglise, animé par l'exemple de ces généreux et nouveaux Croisés, encouragé dans son dessein par un prêtre du collège à qui il s'en était ouvert, le jeune Henri se hâte d'aller rejoindre à Rome ces illustres et courageux mercenaires. Il fut donc un des premiers de cette vaillante cohorte de héros qui prodiguèrent si largement leur sang pour la plus noble cause de l'Univers.

Ce serait à ses compagnons d'armes à dire ce qu'il fit dans les premiers jours de cette vie si nouvelle pour lui et semée de périls quotidiens. La modestie a gardé là-dessus un profond silence, mais nous savons, et nous ne devons pas le taire, car ce sera pour lui et pour sa famille un honneur impérissable qu'au moment où la colonne de La Moricière se dirigeait à marche forcée sur Ancône, empêché de la suivre par des fatigues extrêmes, il resta avec quelques uns de ses compagnons à Spolète que défendait le major Irlandais O'Reilly avec 600 hommes, contre 16.000 du général Brignone. C'était le 17 7bre 1860.

En face de la maîtresse tour de la ville dit le P. Bresciani se trouvait une petite masure à terrasse, percée de plusieurs croisées, et devant laquelle pendait une paillasse destinée à amortir les balles. Là s'étaient retranchés les 16 zouaves français dont faisait partie Henri Galbaud. C'est là que pendant 12 h. ils soutinrent une lutte acharnée et à jamais mémorable. La masure était criblée de balles, la paillasse qui leur servait de plastron avait été balayée à coups de canon, mais les zouaves cloués aux embrasures chargeaient toujours, tiraient toujours et rechargeaient encore pour recommencer sans cesse à tirer et à tuer. Tous les coups portaient — L'assaut est commandé. Comme un torrent gonflé qui pousse en avant ses flots écumeux, les piémontais s'avancent en masse dans la longue et étroite avenue qui conduit à la porte de la citadelle. A ce moment une décharge générale de 15 coups renverse les premiers assaillants ; les balles de grenade se succèdent avec rapidité, et la pluie de fer ne s'interrompt pas un moment, jusqu'à ce que les piémontais épouvantés se soient retirés en désordre. Pas un des volontaires n'avait reçu de blessures. A 4 heures l'attaque se renouvelle avec 9000 hommes de troupes fraîches. Le feu des batteries et de la mousqueterie pleut de plus belle sur cette poignée de héros qui se battaient comme des lions sous un soleil dont les rayons les brûlaient, et presque sans une goutte d'eau pour étancher leur soif ardente. Elle dura jusqu'à 7 h. ½. Ils avaient épuisés toutes leurs cartouches. Le commandant O'Reilly vit clairement qu'il ne pourrait résister plus longtemps, et que prolonger la lutte serait exposer à

une mort inutile et certaine tant de braves soldats dont la majeure partie pouvait à peine se tenir debout. La capitulation fut signée pendant la nuit du 17 septembre et le lendemain quand les seize zouaves qui formaient l'arrière garde défilèrent devant son Etat-major, le général Brignone se découvrit, et garda son chapeau à la main jusqu'après le passage du dernier d'entre eux.

Considérés comme prisonniers de guerre, ils furent immédiatement dirigés sur Poligny. Renvoyé peu après en France, Henri du Fort fut retenu 4 jours à Livourne et 4 jours a Gênes. En arrivant à Marseille, il s'arrêta n'ayant plus d'argent, et Mr. Athanase de Charette blessé lui-même lui offrit 50 fr. pour continuer son voyage jusqu'à Nantes. – Il n'y resta pas longtemps; au mois de Décembre 1860 il revint à Rome et signa un second engagement de 6 mois. Il se fit remarquer par son courage à supporter des fatigues extraordinaires, par son bon et aimable caractère et par sa complaisance, ce qui lui fit donner le surnom d'excellent bon.

Il était lié d'amitié avec ce qu'il y avait de mieux au bataillon, et il suffit de citer entre plusieurs autres les lieutenants et capitaines, de Reau, de Goutlepagnon, du Fournel, du Ranquet, Wyart etc. Forcé par des circonstances particulières de quitter le régiment il rentra en France et vint habiter Nantes en 1861.

Deux fois des membres de sa famille songèrent à l'y fixer en lui trouvant et en lui proposant un parti convenable, deux fois N. Seigneur qui le voulait à lui, fit échouer les négociations au moment où elles allaient se conclure. Fatigué de la ville et de la vie désœuvrée à laquelle il se voyait exposé, il acheta des terres dans le Limousin, et établit sa demeure dans un modeste château. Les habitants du village voisin n'aimaient pas leur curé, et vivaient dans l'abandon des devoirs religieux.

Le nouveau seigneur commença à donner l'exemple, en assistant tous les dimanches à la messe avec tous ses gens, en invitant M. le curé au château, et en lui témoignant tout le respect et toute la déférence qu'il méritait; peu à peu les habitants plus ignorants que méchants revinrent de leurs préventions.

Il fonda ensuite une école de religieuses pour les jeunes filles de la paroisse, et il avait par sa cordiale familiarité gagné si bien tous les cœurs que lorsqu'il se rendit à Rome pour la 3ème fois, les habitants voulurent l'élire maire, et le curé chargé de lui transmettre les vœux de la population, lui écrivit pour l'engager à revenir, mais il refusa constamment.

Henri avait repris les armes dans le corps des zouaves pontificaux, où il fut nommé peu après sergent. Les idées de vocation religieuse lui revinrent, des conversations intimes et sérieuses qu'il avait avec ses amis les développèrent. L'un d'eux, lui aussi Jésuite aujourd'hui, mais n'en ayant nulle idée à cette époque, lui faisant remarquer un jour du haut du pont St. Sixte à Rome l'eau qui fuyait, et prétendant lui prêcher morale parce qu'il le voyait pensif et rêveur, ajoutait à son oreille, que toutes les choses du monde passaient comme cette eau, que tout n'était que vanité hormis servir Dieu!

Bientôt Henri du Fort quittait le monde, et quinze mois après, son exemple, ses lettres et ses prières, amenaient en personne aux pieds du R.P. Prêchon de sainte mémoire, à Angers, Monsieur le Prédicateur du pont Saint-Sixte. Il avait fait connaissance avec Mr. L. Veuillot qui le recevait chez lui comme l'enfant de la famille, et qui lui écrivait plus tard: « Je vous envie votre double vocation, celle de zouave, et surtout celle de Jésuite ». Maximin le jeune enfant de la Salette faisait partie de sa chambrée. Malgré la vie active des camps, malgré les distractions nombreuses qu'il rencontrait à Rome, il y avait un vide dans son âme, et il se sentait appelé a quelque chose de plus. – Un jour, c'était je crois en 1865, poussé par une grâce plus forte, il part avec le capitaine du Ranquet pour faire un pèlerinage à N.-Dame de Vicovaro. Il voulait obtenir d'elle un signe sensible sur sa vocation. Il eut le bonheur de voir le miracle dont furent témoins la plupart des zouaves et d'innombrables pèlerins. Le visage de la Vierge pâlissait tout à coup,

ses yeux se levaient suppliants vers le ciel, et toute sa physionomie prenait une expression de si profonde tristesse que la foule immense éclatait en gémissements et en sanglots ! Les plus durs n'y tenaient pas, et l'on vit maint officier et maint soldat français de l'armée d'occupation venu là pour braver et insulter se jeter la face contre terre et se relever convertis. Henri resta longtemps en prière, et obtint le signe qu'il désirait.

De retour à la garnison, il demande un congé de 10 jours, et se rend à Rome trouver le P. de Villefort l'ami et le consolateur de tous les jeunes gens. Il s'ouvre à lui de son désir d'entrer dans la Compagnie, à laquelle, disait-il, il n'avait jamais pensé auparavant. Le P. de Villefort lui conseille de faire une retraite à St Eusèbe dont le Recteur était le P. Pellico. Il la fait en effet sous la conduite du P. de Cara, et après avoir terminé son élection, il va trouver le P. Rubillon, qui le reçoit, mais l'exhorte à passer auparavant une année comme épreuve dans un de nos grands séminaires. — Le P. du Fort choisit celui de Blois, alors dirigé par le P. de Lehen, et y fit une année de philosophie sous le P. Cénevrier, après laquelle il voulut faire le voyage de Loyola et y prier le St Fondateur de la Compagnie avant d'entrer au Noviciat d'Angers. Il y fut reçu le 4. 8bre 1866. et la première année d'épreuve terminée, envoyé comme surveillant à Vaugirard 1867 où il ne resta qu'un an. Il partit à la fin de 1868 et arriva à Chang-hai le 7 janvier 1869.

Jamais il ne manifesta le moindre regret d'avoir quitté son pays pour une mission pénible ; il se réjouissait au contraire de pouvoir évangeliser ce pauvre peuple chinois qu'il aimait beaucoup. Son zèle pour la conversion des payens n'eut d'égal que celui qu'il déploya pour étudier la langue et retenir quelques caractères. Le travail lui était très pénible ; une étude si aride était pour lui une acte que j'oserais appeler héroïque. et jusqu'à sa dernière maladie, il ne cessa de s'y livrer à tous les instants libres. — C'était un homme d'ordre, et cet ordre extérieur était l'indice de celui de son âme. Il avait gardé de l'état militaire toutes les vertus compatibles avec l'état religieux, une grande énergie de caractère, l'amour de la discipline, un respect profond pour l'autorité. Il écrivait à son Supérieur général le 14 février 1873 : " Je fais la promesse solennelle, et si je ne connaissais votre peu de goût pour les moyens extraordinaires, je ferais le vœu, de me distinguer parmi ceux qui vous seront le plus soumis et le plus dévoués. Mon intention mon R. Père, est de faire sous votre supériorat au delà de ce qui est nécessaire pour l'accomplissement de mon vœu d'obéissance. Je m'engage donc à ne jamais murmurer, jamais me plaindre, à toujours défendre les actes de votre administration. Je vous demande de me compter parmi vos enfants les plus dévoués, si par hasard il ne devait pas y avoir égalité dans le dévouement. Veuillez donc, mon R. Père, penser à moi, quand il s'agira de postes inférieurs qu'il vous coûtera de donner, et quand il vous faudra imposer quelque fatigue extraordinaire." — Ordonné prêtre le 14 7bre 1872 après 3 ans d'étude, il fut envoyé à Nankin pour se former au langage mandarin et cultiver cette chrétienté.

Il y passa une année faisant de temps en temps des excursions dans les environs et jusqu'à Kiniong-kien et Ning-Kous-fou, s'efforçant de répandre la bonne nouvelle du salut et d'instruire les rares chrétiens qui y sont disséminés. Il faisait ces voyages à cheval, mais plus volontiers encore à pied, se souvenant des longues marches de la campagne de Rome. La fatigue ou les difficultés du chemin ne pouvaient l'arrêter ; et cependant il était atteint déjà de la maladie qui nous l'a enlevé, mais l'énergie de son âme savait dompter le corps. Il savait aussi se faire aimer de tous par sa bienveillance et sa charité. Rien de puéril dans sa conduite, mais une douce gravité. Ses conversations étaient sérieuses ; elles reflétaient son âme on sentait en toutes ses paroles un ardent amour pour l'Eglise, pour le St Père, pour la Compagnie ; il n'en pouvait séparer ni la France, ni Henri V., jusqu'à son dernier soupir il a prié à cette double intention, et personne ne doute qu'il

ne leur ait fait le sacrifice de sa vie. - L'éloignement n'avait pas éteint en lui l'affection légitime due à sa famille, témoins ces lettres nombreuses qu'il lui écrivait. Il avait aussi gardé un souvenir profond et durable de ses vieux amis du bataillon; bien souvent il disait la messe pour les vivants et pour les morts; en outre un jour de la semaine leur était consacré. Charette, les zouaves, leurs familles, M. L. Veuillot, il nomme encore Le Chauff du Reau, de Gontlepagnon, Mme d'Hériand. Un autre jour était pour sa famille, un autre pour les âmes du Purgatoire, pour les pécheurs, ses bienfaiteurs et en particulier les P.P. Villefort et Olivaint pour lesquels il avait conservé la plus tendre et la plus fidèle affection. Il rentra à Sin-kia-kaei (Zi-ka-wei) pour les vacances de 1873; la maladie avait fait des progrès, et le P. Chauvin dut lui annoncer qu'elle était mortelle. Quelque temps il refusa d'y croire; mais cette illusion ne fut pas de longue durée. Nommé missionnaire à Ning-Kouo-fou il se réjouissait d'annoncer l'Evangile à ces populations pauvres et si bien disposées, mais les forces trahirent son courage, et à peine fut-il arrivé à Nankin, qu'il se vit contraint de revenir à Chang-hai. Il comprit alors son état, et prit son parti en soldat et en religieux. Pendant sa maladie il fut pour tous un sujet d'édification par sa résignation, son affabilité et sa reconnaissance. Une surdité de plus en plus prononcée, vint augmenter son épreuve; son courage ne défaillit point et resta toujours au dessus de ses souffrances.

Ce courage il le puisait dans le S. Cœur de Jésus, et dans celui de Notre Dame qu'il honorait de toutes ses forces, et qu'il aurait voulu faire connaître partout. Il aimait aussi ses frères de tout son cœur, l'on savait qu'il ne refusait jamais un service demandé. Tous les jours il allait visiter les autres malades retenus au lit, et revenait dans sa chambre pour s'entretenir avec Dieu par la lecture d'un livre pieux et par la récitation du rosaire.

Le 14 janvier 1874 il assista à la mort du P. Laperrelle qui produisit en lui une petite émotion. Cependant il restait debout et le 22 il commença sa retraite annuelle, avec les autres Pères réunis à Zi-Ka-wei. Il devait le jour de la clôture renouveler ses vœux. Un trait qui le peint bien: après la 1re semaine des exercices, son confesseur lui proposa de descendre dans sa chambre pour entendre sa confession: " Non jamais, repondit-il, ce n'est pas à vous à descendre, c'est à moi à monter jusqu'à votre chambre; le contraire ne convient pas, et je n'y consentirai point." Et en effet on eut pu le voir gravir péniblement les escaliers et se diriger avec peine jusqu'à la chambre de son confesseur. Et le jour même de sa mort il disait au R. P. Supérieur qu'il voulait descendre à la chapelle le lendemain pour renouveler ses vœux. - Mais il fait trop froid, lui objectait le P. Supérieur, et vous pouvez les renouveler ici dans votre chambre. - " Non, mon R. Père, cela n'est point dans l'ordre, il convient que je descende."

Le 30 janv. au matin il se sentit un peu plus fatigué, toutefois il resta levé jusqu'à midi et demi et prit encore un léger repas. Le docteur constatant une faiblesse croissante, lui conseilla de se mettre sur son lit, ce que fit aussitôt le P. du Fort, et en même temps il avertit le R. P. Supérieur qu'il serait prudent de lui donner les derniers sacrements. Le P. Supérieur accompagné du docteur, alla le voir à 1 h. et le trouvant ayant les pieds froids il lui dit: " On va vous apporter, cher Père, une bouteille d'eau chaude pour réchauffer vos pieds, mais ne désireriez-vous pas aussi quelque chose pour l'âme ?" Et le P. du Fort l'interrompant poursuivit: " l'extrême-onction, mais oui, bien volontiers." " Eh bien: ce soir à 4 h. - Préparez-vous d'ici là, à 3 h. moins ¼ vous ferez votre confession. - Le frère infirmier demeura à côté de lui depuis 1 h. ¾ jusqu'après 2 h. ¼, et s'éloigna un instant après avoir tout préparé pour la cérémonie. A 2 h. ¾ le P. Chauvin entre, adresse la parole au malade qui ne répond rien: la tête était tournée du côté de la muraille. Il lui met la main sur le cœur, il battait encore aussitôt il lui donne l'absolution avec l'indulgence plénière, et lui fait l'onction générale sur le front avec les saintes huiles. Le P. du Fort rendit son âme à Dieu pendant ce temps. Notre Seigneur comme au P. Laperrelle

lui avait épargné les angoisses des derniers moments que le cher Père semblait redouter. C'était le dernier jour de la retraite 30 janvier 1874. Sans doute que ses anciens compagnons d'armes de Castelfidardo et de Mentana seront accourus à sa rencontre, et auront ouvert les portes du Ciel pour introduire dans le séjour des bienheureux leur frère zouave, et prêtre religieux missionnaire de la Compagnie de Jésus, répétant les nous glorieux pour notre Cher Père Henri, de Castelfidardo, d'Angers et de la Chine. - Pendant ce temps, ceux qui restaient sur la terre lui payaient l'hommage de leur souvenir et le tribut de leurs prières. Aussitôt qu'il eut appris sa mort le Général de Charette la fit connaître à ses zouaves par la circulaire suivante qui honore autant le Chef qui l'a dictée que les soldats auxquels elle est adressée.

Paris le 4 février 1874.

Le P. Galband du Fort missionnaire en Chine et notre ancien camarade vient de mourir d'épuisement et de fatigues dans l'exercice de son apostolat. - Nous qui comprenons et admettons la communion dans l'esprit de sacrifice devons nous unir aujourd'hui dans un souvenir commun. Je viens donc vous demander de faire dire le 28 de ce mois, une messe, afin de payer un hommage et un tribut à notre frère d'armes tombé glorieusement au champ d'honneur. - A la veille des graves complications européennes, c'est le moment ou jamais de demander à celui qui règle les destinées de ce monde la grâce et la force nécessaire afin que le Régiment dans son ensemble et que chacun dans son particulier fasse son devoir et ne se trompe pas de route. Le but est toujours le même - Rome -, et les moyens pour y arriver sont ceux là seuls que notre conscience religieuse et politique peut admettre, c'est-à-dire les moyens légitimes. ———

Nécrologie du P. Arthur Pharazyn.

Le P. Arthur naquit à Poperinghes en Belgique le 19 Mars 1842. Sa mère femme vraiment forte et distinguée, d'une grande et solide piété lui donna une éducation chrétienne peu commune, qui fut après la grâce le principe de toutes les faveurs qu'il reçut dans la suite. Il fit ses premières études au Collège de cette ville, jeune homme il se laissait aller facilement a sa nature ardente, et peut-être l'eut-elle entraîné bien loin sans la tendre dévotion à la Ste Vierge que lui avait inspirée sa digne mère. Il aimait à visiter Notre Dame de St Jean pèlerinage fréquenté de ce pays catholique, et ne passait aucun soir sans lui payer un petit tribut d'hommage. C'est ainsi que depuis l'âge de 12 ans jusqu'à son entrée dans la compagnie, il faisait une visite à sa bonne Mère, lui demandant la grâce de connaître sa vocation. N. Dame lui apparut une fois en songe, et le reprit de sa vie dissipée. Il en pleura sincèrement, "et ce fut là dit-il, le commencement de ma conversion, peu à peu je revins a une vie plus réglée, et la pensée d'entrer dans la compagnie me fut encore suggérée par cette Divine Mère. A différentes reprises, après la Ste communion il lui avait semblé entendre une voix intérieure lui répondre: "ne t'inquiète pas, après ta seconde, tu sauras ce que tu dois faire." Et en effet après sa seconde, s'étant rendu à Angers pour y voir une de ses tantes, religieuse Du bon Pasteur, celle-ci lui conseilla de faire une retraite au Noviciat, à la suite de laquelle, il se résolut à obéir à la voix de Dieu qui l'appelait. Loin de s'y opposer, sa pieuse mère l'encouragea dans son généreux dessein, heureuse de donner à Dieu un fils pour lequel elle craignait avec tant de raison les dangers du monde. - Le P. Arthur entra donc au noviciat D'Angers le 7 sept. 1860. Ses condisciples lui rendent ce témoignage qu'il montra constamment un caractère gai et aimable, plein de charité pour ses frères et de dévouement au service de Dieu. Après les deux années d'épreuve ordinaire, et un an de Juvénat à St Acheul, il fut placé comme surveillant au collège de la Providence à Amiens. Pour le fortifier, Notre Seigneur permit qu'il n'y réussit que médiocrement, mais les cinq années qu'il passa ensuite dans le même office au collège

De Vannes 1864-69 furent marquées par un succès complet et continuel. – Déjà il avait sollicité avec ardeur son envoi dans les missions de Chine; à la fin de 1869 il vint à Vaugirard pour se préparer à son départ qui eut lieu cette même année et il arriva à Chang-hai le 17 Dec. 1869. Ce fut pendant les vacances de 1870 que son dévouement fit se déclarer la maladie dont il recelait le germe en lui-même. Vainement on essaya tous les remèdes pour lui rendre une santé qui nous était précieuse à tant de titres et qui offrait de si belles espérances. Notre Seigneur en avait jugé autrement, du moins lui accorda-t-il encore quelques années de vie pour nous montrer les vertus dont il avait orné son serviteur. (Tout ce qui suit est tiré d'une lettre du P. Doret à sa tante Marie des Anges religieuse du bon Pasteur à Angers). Dès l'abord il envisagea sa position avec calme, sans se faire illusion, il sentait que sa maladie était grave, mais il était heureux de mourir en Chine, "grande grâce dont il remercia tous les jours Notre Seigneur". Il alla donc au devant de la mort avec une foi un courage et une sérénité qu'aucune épreuve n'a pu altérer. Quand il connut bien son état. " Mon cher, dit-il avec ce ton de plaisanterie avec lequel il accueillait la bonne comme la mauvaise fortune, mon cher, je suis au milieu du fleuve; il y a, dit le docteur autant de chance pour la mort que pour la guérison. Comme le bon Dieu voudra, pour moi, ça m'est égal."

" Pourquoi demander ma guérison, quand en supposant que je guérisse, j'ai tant de dangers encore d'offenser le bon Dieu?"

Il fut enchanté d'aller à Hong-Kong. " Cependant je ne valais pas la peine qu'on s'occupât tant de moi, et puis une pensée jette un vide sur ma joie, j'ai peur de mourir loin de vous, je sens maintenant ce qu'il en coûte de se séparer de ses frères, et combien je tiens à la Compagnie par le fond de mon âme!" Et quand il revient: " Ah! maintenant je n'ai plus aucune inquiétude, me voilà au milieu de vous, je puis mourir tranquille." Il manquait encore quelque chose à ses vœux, il souhaitait tant être prêtre. " Si seulement je pouvais offrir une fois le St. Sacrifice avant de mourir, répétait-il souvent, quel bonheur!" C'est que sa grande dévotion était pour N. S.. " Je ne puis guère en avoir d'autre si j'excepte la Ste. Vierge, Notre Seigneur est si bon pour moi, il me donne tant de grâces, me comble de tant de faveurs, et puis je trouve en lui tant de trésors d'amour et de miséricorde." Il eut cette consolation pendant deux ans. Ordonné prêtre le 31 Dec. 1871. il dit sa première messe le 1er Janvier de l'année suivante. " C'est la 1ère fois que j'ai demandé sérieusement ma guérison; tenant Notre Seigneur entre les mains, je lui ai dit: *Domine si vis potes me mundare, attamen...*" Et en effet cette espérance ne dura que peu de jours. " Maintenant qu'il ne me manque plus rien je ne changerais pas ma place contre n'importe qui." Depuis cette époque il contracta l'habitude de renouveler en célébrant chaque fois le sacrifice de sa vie, ce qui donna à son âme une sérénité extraordinaire qui se traduisait dans le commerce extérieur de la vie par une paix si profonde, une si sainte et si joyeuse insouciance, que si on l'eut moins connu, on aurait pu s'y tromper. Ainsi il recevait ses visiteurs avec un visage toujours souriant, il avait quelques mots agréables pour tous, se prêtait volontiers à une petite plaisanterie, et se montrait très reconnaissant de tout ce qu'on pouvait faire pour lui. C'était d'ailleurs une de ses résolutions " Souffrir gaîement devant les autres, ne parler de ses souffrances qu'au Supérieur et au docteur?" et une autre fois: " Etre doux dans ma maladie, ne point paraître triste ou sévère en public faire un petit effort pour surmonter ma faiblesse, ne pas même avoir l'air de me plaindre: en un mot me tenir comme Jésus.. – Un Père qui se recommandait à lui en partant pour le District mourait 8 jours après." " Le P. Bourdilleau est bien pris, lui qui me disait de prier dans le ciel pour sa mission, le voilà parti avant moi.". " C'est égal,

ce n'est pas tout de même gai de mourir dans la fleur de l'âge, sans avoir pu travailler pour le bon Dieu, ni expier ses vieux péchés." Et cependant faisant allusion à ses ennuis de collège et aux dangers qu'il y avait couru, disait-il, sa ferveur: "Je suis très content d'en être sorti, et d'être venu en Chine; j'ai au moins montré au bon Dieu ma bonne volonté, il ne veut pas que je travaille, cela le regarde." – Ce qui me rassure contre la crainte du jugement de Dieu, et me fait espérer que je ne serai pas damné, c'est ce que j'ai lu d'un religieux comme moi fort peu édifiant pendant sa vie. Atteint d'une maladie mortelle il se dit: j'irai bientôt rendre compte de ma vie passée à mon juge, je veux tâcher d'expier mes innombrables infidélités, en acceptant la maladie que Dieu m'envoie avec toute la générosité de mon âme, trouvant bien tout ce qu'on fera pour moi et ne me plaignant jamais de rien. Deux ans après, il mourut fidèle à sa résolution et apparaissant à son Supérieur avec l'éclat des bienheureux: " Comment père, un tel, est-ce vous qui étiez autrefois si peu édifiant et si infidèle à vos règles. – Oui, mon Père, et cette gloire, je la dois à la générosité avec laquelle dès le commencement j'ai accepté et supporté ma maladie." Voilà bien mon affaire, disait le P. Arthur, je vais tâcher d'en faire autant, et ceux qui l'ont vu à l'œuvre savent bien qu'il a tenu parole. – Bien qu'on priât pour lui, les Carmélites les Auxiliatrices s'étaient jointes à nous, sa mère et sa tante priaient et faisaient prier pour lui, il ne voulut jamais demander sa guérison, sinon par obéissance: " Je le fais parce qu'on le veut, mais je ris en moi-même d'incrédulité, tant je vois la chose impossible! Au contraire quand je demande à N.S. la grâce d'une bonne mort, comme je le fais tous les jours à la messe, alors c'est tout autre chose, mon cœur y est, et je sens que je prie avec goût, et avec confiance d'être exaucé." Et comme au mois de Mai 1871 on faisait pour lui une neuvaine à N.D. de Lourdes. " Si la Ste Vierge n'exauce pas ces prières, je lui dirai des messes d'actions de grâces, et je la chargerai de préparer mes paquets pour le grand voyage. Elle sait bien mieux que moi, ce qui me convient."

Ce bon F. Bourdilleau, disait-il encore, comme il doit rire là-haut et se dire: Pauvre Père Pharazyn, franchement pourquoi se donner tant de peine pour vivre, il aurait bientôt cessé toutes ces neuvaines, s'il savait combien l'on est bien ici. La pensée de la mort ne le quittait pas plus que celle de Dieu pour qui il la voyait si volontiers venir. Cette union de son âme avec Dieu devint de plus en plus étroite la dernière année de sa maladie, il marchait habituellement en sa présence, sans contentions, comme un enfant devant son père. Il nouait chaque jour là-haut plus solidement, les liens qu'il sentait chaque jour se dénouer ici-bas, mais sans contrainte et avec cette familiarité toute filiale qui lui faisait dire en déposant le chapelet qu'il déroulait presque toute la journée pour les bonnes âmes du Purgatoire: " Ecoutez, mon Dieu, en voilà assez pour le moment, je vous prie de m'excuser, mais je n'en puis plus". Et un autre jour constatant sa difficulté à marcher: " Mon âme est comme mon pied, elle tombe lourdement, se traîne à terre, au lieu de s'envoler vers son Dieu."

La maladie poursuivait lentement mais impitoyablement ses progrès: il les constatait avec son calme ordinaire: " Ma carcasse se détraque, je ne puis même plus supporter de l'eau rougie." Et cependant il notait à cette époque: " Ne jamais quitter la table sans avoir fait à N.S. crucifié un petit acte de mortification, ne serait-ce qu'en acceptant joyeusement tout ce qu'on me donne." Et encore " Je recevrai tout comme venant de la main de Dieu, sans dire un seul mot: après tout un pauvre n'a pas le droit de se plaindre!" Si son corps souffrait, son âme se purifiait de plus en plus dans ces souffrances et se fortifiait pour le dernier passage: " C'est curieux la souffrance ne m'effraie plus, au contraire. Au commencement de ma maladie quand je me sentais plus fatigué, je me disais, Allons bon, encore une histoire;

est-ce agaçant ? Maintenant quand je reconnais la souffrance qui vient, je me dis : allons encore une petite souffrance, merci mon Dieu ! êtes-vous bon ? Et loin de m'attrister et de m'impatienter, je me sens tout en paix. C'est une grande grâce que me fait N.S., j'en suis pourtant bien indigne. "Oh aeternitas beata!"

Ce saint amour de la souffrance, joint à l'humilité avec laquelle il constatait le don de Dieu, lui attira une nouvelle et plus précieuse faveur : il entrevit un jour à la lueur divine la laideur du péché " Comme je vois bien maintenant ce que c'est, je ne parle pas du péché mortel, grâce à Dieu, mais de ces milles petites négligences que nous nous permettons si facilement Mon Dieu si nous savions ". Au mois de juin 1873 il fit un pélerinage à N.D. de Zo-cé. Il y eut la conviction très intime que N.S. ne voulait pas accorder sa guérison, " je l'ai accepté avec une grande joie et une grande paix de cœur ". Il ne pouvait plus lire que quelques pages dans un livre de dévotion, mais il s'entretenait sans cesse dans l'union avec N.S. lui offrant ses souffrances, sa vie et sa mort prochaine. - Toutefois vers la fin de 1873 il voulait faire sa grande retraite de 30 jours pour se préparer plus directement à la mort. Après sa retraite, il disait : " Depuis 6 semaines j'ai souffert beaucoup, le bon Dieu m'a voulu faire faire un peu de purgatoire, mais il m'a donné la résignation, je suis prêt à mourir, aujourd'hui, demain, comme il voudra. Je ne saurai assez le remercier des grâces qu'il m'a faites, vraiment c'est le bon Dieu, et j'ai reçu dans l'ordre surnaturel invisible des faveurs indicibles. Tous les jours je m'offre pour l'âme du pécheur qui résiste le plus à la grâce, et pour celle du purgatoire qui souffre davantage, ce qui me donne une grande consolation. Tous les jours aussi j'apprends à mourir et cette pensée ne me cause aucun trouble, malgré la peur qui y est inhérente. Je n'ai pas un seul moment d'ennui, tous mes instants sont bien partagés, et tous je les offre à N. Seigneur ". Le 19 janv. 1874 il reçut les derniers sacrements qu'il désirait depuis longtemps. Avant de recevoir le St Viatique, s'adressant à la Communauté il dit qu'il était heureux de mourir dans la Compagnie et en Chine, qu'il ne savait comment remercier N.S. des grâces qu'il lui avait accordées, de sa double vocation, et du sacerdoce : qu'il jubilait de joie à la pensée d'être bientôt au ciel : puis il remercia en particulier tous ceux qui lui avaient rendu des services, sans oublier les domestiques. Il a demandé pardon du scandale qu'il aurait pu donner et de sa mauvaise édification. Il a terminé en disant que Dieu lui avait fait entre autre deux faveurs insignes, celle d'une mère chrétienne et pieuse qui l'avait élevé avec soin, et avait toujours prié pour lui, et quand il était entré dans la Compagnie, celle d'un Père également bon qui avait remplacé sa mère et qu'il retrouvait en Chine à ses côtés à ses derniers moments. - Il eut encore à subir une épreuve bien douloureuse. Si on a jamais vu dans une communauté porte à porte 4 malades à l'extrémité, s'acheminant ensemble vers la tombe, on aura une idée du spectacle que présentait la maison de Zi-ka-wei et de la perspective qui s'offrait à chacun d'eux de voir un à un sous ses yeux ses trois frères expirer. Heureux celui qui partirait le premier : la Providence lui épargnerait ainsi un triple martyre. La longue maladie donnait il semble au P. Arthur le droit d'ouvrir cette triste marche : il en fut tout autrement. Le P. Laperrelle nous quitta le premier le 14 janvier, à 15 jours d'intervalle, le 30 le P. du Fort épargné par les balles italiennes mourait du même mal ; 5 jours après le 4 février succombait après 25 années d'un laborieux apostolat en Chine le P. Adinalfi : enfin le lendemain 5 février N.S. nous enleva le bon P. Pharazyn. - Il subit cette épreuve dernière comme il avait supporté les assauts de sa longue maladie avec le même calme avec la même sérénité. Le F. Hersant venu le soir avait demandé à le veiller. Vers 1h ½ du matin il alla avertir le R.P. Supérieur et le P. Chauvin. Tous trois ils récitèrent les prières des agonisants auxquelles s'unit le cher malade, ainsi qu'à toutes les inspirations qu'on lui suggérait, inclinant un peu la tête à celles qui lui agréaient le plus :

Adveniat regnum tuum - Mater misericordiæ. Il avait la plus entière lucidité d'esprit et la conserva jusqu'à la dernière seconde. Comme les deux Pères s'entretenaient à voix basse près de lui - J'entends tout ce que vous dites - Alors mon fils, vous savez que votre dernier moment approche - Deo gratias. Le P. Chauvin lui donna une dernière absolution avec l'indulgence plénière. Le R.P. Supérieur après lui avoir fait renouveler le sacrifice de sa vie pour l'Eglise, la Compagnie et la mission, et l'avoir fait prier pour ses amis, et sa famille, lui suggéra les dernières invocations. Arrivé à celles-ci Jesus Maria Joseph je vous donne etc... le P. Pharazyn répondit à chacune par un soupir, le 3ème soupir fut le dernier, trois heures sonnaient. Notre Seigneur par une dernière et bien délicate attention avait voulu que le même Père qui l'avait initié à la vie de la Compagnie, au Noviciat le lui rendit à 13 années de distance. - Le P. Pharazyn s'était fait aimer de tous par un caractère bien égal, vraiment aimable, plein d'affabilité et d'une certaine bonhommie flamande toute caractéristique, par sa charité industrieuse, et son dévouement généreux que rehaussait une franche piété jointe à une grande sagacité. Depuis longtemps mais surtout depuis sa grande retraite, il avait compris qu'il ne fallait plus vivre que d'une vie céleste. Ses conversations étaient pieuses et édifiantes, pleines de sentiments d'affection et de reconnaissance. Ne s'occupant plus des choses d'ici-bas, il préférait ne parler que du bon Dieu. Les prières et les pélerinages de sa pieuse mère ne lui ont pas rendu la santé du corps, mais elles lui ont obtenu des grâces spirituelles infiniment plus précieuses, entre autres celle de la mort la plus douce et la plus édifiante qui se puisse voir. Cette remarque est de tous ceux qui savent ce que Madame Pharazyn avait fait pour la santé de son cher Arthur.

Moriatur anima nostra morte justorum.

Détails sur la maladie et la mort du P. Clément Schrader, par le P. Camille Tedeschi.

Depuis un mois environ le P. Schraden se plaignait d'une forte douleur rhumatismale au côté gauche; sans consulter de Docteurs on le soignait comme on a coutume de soigner ces sortes de maladies. La vraie cause du mal n'était point cependant un rhumatisme, mais bien, comme l'ont reconnu les médecins, un commencement d'inflammation de la plèvre - Quelques jours avant qu'il ne tombât sérieusement malade il avait passé une très mauvaise nuit; après une pareille fatigue le Père aurait eu besoin d'un repos absolu; mais (comme lui-même nous l'a dit) il se fit violence; il se leva à l'heure habituelle et après sa méditation célébra le St sacrifice de la Messe.

Le 14 février, il négligea complétement la fièvre qui déjà le travaillait; le matin il alla faire son cours d'hébreux au séminaire, et le soir celui de Théologie Dogmatique.

La nuit du 15 au 16 fut mauvaise et son état de faiblesse plus grand que jamais. Après la visite du médecin nous sûmes que notre bon Père avait une pleurésie. On lui appliqua une série de vésicatoires qui tous à peu près furent aussi inutiles les uns que les autres. Le mal persistant toujours et commençant même à nous donner de l'inquiétude on fit venir le 21 un second médecin. Celui-ci approuva tout ce qu'avait ordonné le premier et prescrivit un nouveau vésicatoire qui ne fit pas plus d'effet que les précédents. Le 22 le mal avait tellement fait de progrès qu'on songea à l'administration des derniers sacrements; la matinée du lendemain 23 avait été choisie pour cette cérémonie; mais le soir même du 22 l'état du malade faisait déjà presentir une mort très-prochaine; Le R. P. Supérieur s'empressa donc vers les 10 hr de lui porter le St Viatique et de lui administrer l'Extrême-Onction; il les reçut avec un grand calme et une grande dévotion.

Vers minuit le Père qui le veillait lui donna la bénédiction in articulo mortis après laquelle le P. Schrader lui adressa cette simple parole : Au Ciel !!! - Puis s'unissant aux différentes prières qu'on récitait il témoigna goûter d'une façon toute spéciale le sens des versets qui suivent :

Recordare Jesu pie, quod sum causa tuæ viæ, ne me perdas illa die. Quærens me sedisti lassus, redemisti crucem passus : tantus labor non sit cassus. — ..

Vers 4 h. ½ il perdit l'usage de la parole, et à 5 h. ¼ sans l'ombre d'agonie il rendit paisiblement son âme à Dieu.

La mort est pour nous tous un coup bien cruel ; Mgr l'Evêque en est profondément affligé ainsi que tout le séminaire et un grand nombre de personnes respectables de la ville. Durant les deux jours que son corps resta exposé les séminaristes se succédèrent sans interruption de 8 h. du matin à 6 h. du soir, bon nombre de laïques vinrent également lui porter le tribut de leurs prières et tinrent à ce que leurs chapelets touchassent les mains de notre bien aimé défunt. Les obsèques eurent lieu le 25, outre tout le séminaire on y voyait beaucoup d'autres ecclésiastiques et un nombre considérable de séculiers.

Le R. P. Supérieur assisté des séminaristes officia solennellement à la messe de Requiem ; puis l'assistance se rendit au cimetière accompagnée d'une foule considérable. Plusieurs personnes s'occupent en ce moment d'une souscription qui a pour but l'érection d'un monument à la mémoire de notre excellent et regretté P. Clément Schrader.

Pour la consolation et l'édification des Nôtres il me faut noter ici deux ou trois incidents. - Le second jour de sa maladie notre bon Père pensa trouver un soulagement à ses douleurs en sortant de son lit il se leva donc et lorsqu'à l'heure de l'examen un Père passa chez lui pour savoir ce dont il pouvait avoir besoin, il le trouva, à sa grande surprise, pieusement agenouillé sur son prie-dieu en train de faire son examen. Et cependant son état de faiblesse était fort grand et de plus il avait la fièvre. - Notre bon Père nous donna durant ses souffrances une preuve de la mâle énergie de sa vertu d'obéissance. Habitué dans ses maladies, sous un autre ciel, à suivre un régime tout autre que celui prescrit par le médecin, il se persuada qu'il ne pourrait point guérir ainsi soigné, et cependant il se soumit entièrement aux Docteurs et obéit à toutes leurs ordonnances sans manifester le moindre trouble. Ainsi donc vrai fils d'obéissance durant toute sa vie religieuse, sa mort devant Dieu a encore eu le mérite du martyre de l'obéissance. - Notre malade pour recouvrer la santé avait de concert avec le P. Ferretti commencé le 20 un triduo de prières à Sainte Valburge, sainte que les Allemands ont en grande vénération, il était convenu que le 23 au matin le P. Ferretti célébrerait la 3e messe à cette même fin dans une chapelle voisine de la chambre du P. Schrader. Or ce matin même du 23, alors que le P. Ferretti, ayant dévancé l'heure habituelle, offrait le St Sacrifice et en était rendu au moment de la consécration, notre cher malade répondant à l'appel de N. S. passait à une vie meilleure. Le P. Schrader était un religieux d'une éminente vertu, alliant à la profondeur de sa doctrine une vaste érudition. Les principes toujours sûrs et droits ne le virent jamais broncher un seul instant. Plein de charité pour les autres il était dur envers lui-même. Une prudence consommée relevait son caractère naturellement simple et franc. Il aurait pu de longues années encore être non seulement pour la Compagnie mais même pour l'Eglise d'une grande utilité. Il a plu au Seigneur d'en disposer autrement en l'appelant à lui pour le récompenser d'une vie pleine de fatigues et de sacrifices.

Fiat voluntas Dei.

Avis

Faveur accordée par Pie IX à l'Archiconfrérie de St. Joseph d'Angers.

Le Pape Pie IX accorde à tous les Associés de l'Archiconfrérie érigée canoniquement dans le diocèse d'Angers sous l'invocation de St. Joseph et aux associés des confréries qui, en France, sont ou seront aggrégées à l'Archiconfrérie ci-dessus nommée, dans le cas où pour une cause raisonnable ils ne pourraient visiter l'église de leur confrérie aux jours marqués pour gagner les indulgences accordées par le St. Siège Apostolique, de pouvoir gagner ces mêmes jours, les mêmes indulgences, pourvu qu'ils accomplissent les autres œuvres de piété qui leur seront prescrites. Le Saint Père accorde de plus à ces mêmes fidèles, aux conditions ordinaires, indulgence plénière et rémission de tous leurs péchés, une fois par mois si à un des deux jours de réunion ils visitent l'église de leur confrérie.

Toutes ces indulgences sont applicables aux âmes du Purgatoire.

A.M.D.G.

Lettres des Scolastiques de Laval.

SEPTEMBRE. 1875. NUMERO II.

Chine	Kiang-Nan.	1.	Extrait d'une lettre du F. Havret à ses parents - Port-Saïd - Canal de Suez - Aden	5.
—	"	2.	Extrait d'une lettre du P. Cordier au P. Leguinio - Ceylan - Singapour - Saïgon	15.
—	"	3.	Extrait d'une lettre du P. Bobet - Ki-Ka-Mei - Fêtes de Pâques à Shang-hai	21.
—	"	4.	Lettre du F. N. Dechevrens au R. P. Caithan - Une déconvenue magnétique	23.
—	"	5.	Extrait d'une lettre du P. Lecornec à M. l'abbé Guitterée - Ning-Ko-Fou	24.
—	Petchely.	6.	Lettre du P. Edel au R. P. Granddidier - Trois journées à Pekin :- Passage de Vénus sur le Soleil - Excursion autour de la ville - Promenade dans la ville	26.
France - Paris		7.	Œuvre des retraites ecclésiastiques du P. Bienville	54.
—	"	8.	Lettre du P. Chabin - Fondation de l'école St. Ignace	60.
—	Lyon	9.	Quelques mots sur la fondation de l'Externat de Lyon	65.
Galicie,	Staravies.	10.	Lettre du P. Bandijs aux Pères de Laval - Missions - Retraites Ecclésiastiques	67.
Amérique -	Californie.	11.	Lettre du R. P. Recteur de San Francisco au R. P. Provincial de Turin - Incendie de l'Eglise St. Joseph	68.
Documents		12.	Notice sur le F. Auguste Burck - Par un Père de Poyanne	I.
		13.	Mort du R. P. Studer	V.
Supplément		14.	Relation de 2 voyages du P. Heude	I.

Errat. - Page 55 - ligne 25. Lisez : réunissait.

LES SCOLASTIQUES DE LAVAL.

aux P. P. et F. F. de.....

Vos R. R. P. P. et nos C. C. C. C. F. F.

P. C.

Chine. Kiang-nan. Extrait d'une lettre du F. Mavret à ses Parents. — Port-Said. — Canal de Suez. — Aden.

Port-Said. Le 1er Novembre nous stoppions tout près de Port-Said, vers 4h du soir. On doit faire le charbon, et comme on ne voyage que le jour dans le Canal, on ne se remettra en route que le lendemain au lever du soleil. Nous voici bien surement en Afrique, et quelle Afrique, grand Dieu, nue et désolée comme une terre maudite: si loin que l'on puisse voir, pas une herbe; pas un arbre: la seule végétation du pays, observe en riant le P. Cordier, paraît consister en chiens hargneux et en poteaux télégraphiques.

A 20 mètres de notre bord, sur le quai, nous pouvons contempler à loisir les indigènes en costumes très-bariolés, qui assistent à notre arrivée. La couleur des figures est aussi variée que celle des vêtements; il y a là toutes les nuances, depuis le blanc, jusqu'au noir d'ébène. Les uns sont noblement drappés dans leurs grands burnous blancs, bleus, etc.; ils portent fez ou turbans, et ont bas, pantalons et sandales; ce sont les riches de ce monde: Les autres, en plus grand nombre, sont vêtus avec moins de luxe: le costume ordinaire consiste en une large chemise de couleur claire: nous en voyons quelques-uns, rendre force hommages au prophète d'Allah par mille prostrations et salamalecks respectueux... Les autres travaillent aux dragues, au charbon, ou même... à rien du tout: et accroupis sur le rivage, ils contemplent en silence le soleil

couchant. Un sergent de ville de l'endroit, revêtu d'un vieux paletot drap d'Elbeuf, et d'une culotte bouffante en indienne, qui laisse passer ses jambes nues, représente l'autorité, et fait bien rire le P. Cordier. Nos supérieurs s'entendent pour utiliser au mieux les quelques heures dont nous pourrons disposer, et vers 5h ½ nous descendons à terre bien armés de cannes et de parasols, qui nous défendront en cas de besoin des amabilités de nos hospitaliers Arabes. Nous laissions à bord les FF. Daniel et Androuard auxquels la journée n'avait pu suffire pour dire leur bréviaire, et faire leurs lectures. Le P. Bobet se dévoue pour garder nos chers frères en l'absence de la Communauté, deux minutes suffisent pour nous faire mettre à quai : C'est étonnant comme tous ces Arabes s'entendent bien, et entendent bien le français quand il s'agit de nous voler... Enfin nous voilà à terre après 5 Jours de traversée! A la suite d'autres passagers du Sindh, qui nous ont devancés, nous gagnons le quartier Européen, le plus rapproché du port. Une grande rue, composée de maisons à un seul étage, occupe le centre de la Ville. Toutes les autres rues coupent la première à angle droit, en sorte que bientôt nous connaissons assez bien la Géographie du pays, pour abandonner nos premiers guides. Pourtant, les premiers pas sont timides et craintifs; on nous a dit, à bord, que les assassinats n'étaient pas rares dans cette cité internationale, et le P. Supérieur lui même, sans doute à cause de sa responsabilité, est d'avis qu'il ne faut pas dépasser la Zône, assez resserrée, qui se trouve éclairée par des lanternes, car la nuit est déjà venue. Mais bientôt, notre petite caravane s'enhardit : le P. Cordier fait des affaires avec « un enfant du désert » qui lui fait payer 10 sous deux grenades détestables. L'Arabe sourit et nous félicite en Italien « Volce » nous dit-il, mais nous n'y croyons pas. Décidément, s'écrie le P. Cordier, la population est sympathique et bienveillante, Les peuples ne doivent pas être jugés trop vite, C'est absolument comme à Naples. Le Père devient même audacieux. Il nous propose de pousser une reconnaissance, jusqu'au village Arabe, où il rêve déjà qu'un Cheik majestueux nous offrira le Chibouk hospitalier. Mais la majorité l'emporte en sens contraire: nos parasols ne suffiraient vraiment point pour garantir l'expédition. Je voudrais pouvoir vous peindre la physionomie étrange de cette ville cosmopolite, née d'hier au milieu du désert; ce qui domine surtout, ce sont les bazars de tous genres et les marchands de toutes sortes de boissons. Le P. Cordier constate que l'article souliers est peu offert par le Commerce: c'est logique puisqu'il est peu demandé. Toutes les devantures portent des Ecriteaux Polyglottes, qui nous rappellent que nous ne sommes pas bien éloignés de Babel; on peut y boire le café en 20 langues différentes.. Très consolant pour le Consommateur, pense le P. Cordier. Dans les rues nous entendons parler tous les idiômes possibles; pourtant les indigènes dominent encore dans le quartier Européen; puis pour assurer la propreté de la rue, on laisse libre Carrière à une foule de chiens et de petits chevreaux, qui vous frôlent en jappant et grognant à travers les jambes. Durant cette trop courte promenade, trois points surtout ont attiré notre attention : L'Eglise, l'armée, et le café du Coin.

L'Eglise d'abord : Nous apercevions depuis quelque temps à l'extrémité d'une des voies transversales, une maison garnie de nombreux pavillons, qu'éclairaient brillamment une foule de lumières. On hésitait à traverser les terrains vagues et obscurs qui nous en séparaient: ce devait être tout au plus, pensions-nous, quelque café chantant, ou la maison de jeu dont on nous avait parlé à bord; à quoi bon nous risquer? Pourtant le désir de voir l'emporte, et bientôt nous voici en présence d'une foule assez considérable qui se presse à l'entrée d'un petit chalet décoré de lanternes, d'écussons, de verdures, etc. Une suite d'arcs de triomphe en frais branchages conduit à la porte de ce sanctuaire dont nous ignorons encore la destination. Pas de cris, ni de tumulte, malgré le grand nombre de ceux qui entrent et qui sortent à tout instant. Des transparents, avec des inscriptions Grecques indiquent le but de cette réunion, et c'est alors que nous

regrettons de n'avoir pas mieux profité de nos humanités. Le P. Cordier qui veut avoir l'ultima ratio rerum, disparaît pendant quelques instants, et nous invite bientôt à assister à un spectacle assure-t-il, bien digne d'intérêt. C'était fête pour la petite Eglise, et les Russes venaient rendre un pieux hommage à un des saints de leur martyrologe; nous sommes alors entrés avec tous ces pauvres gens, et nous sommes restés là quelques instants à contempler, en l'enviant pour les Catholiques, la dévotion simple et touchante des Schismatiques. Au milieu d'une grande salle qu'une large cloison sépare du Sanctuaire, se dresse l'image du Saint que l'on vénère (St. Gerolamo, nous ont dit ces bonnes gens) entourée de beaux bouquets de fleurs qui n'ont pas à coup sûr été cueillies dans le pays, et éclairée par de grands cierges que font brûler les visiteurs. Tous, hommes, femmes, enfants, venaient avec recueillement embrasser l'image, et faisaient devant elle avant de se retirer, une petite prière que précédaient et suivaient plusieurs grands signes de croix, tracés de droite à gauche. Des peintures représentaient la Vierge Noire, ou les principaux Mystères de la vie de N.S.; puis à travers des panneaux entr'ouverts de la cloison du fond, nous avons pu voir le Sanctuaire et l'autel. Cette courte visite à l'Eglise russe nous a vivement impressionnés: faut-il donc quitter la France et la Ste. Eglise Catholique, pour ne plus être attristé par l'indifférence ou le respect-humain? L'un des dévots de St. Gerolamo nous donna avec complaisance, les explications que nous lui demandâmes, et nous sortîmes le cœur rempli de l'espoir que le bon Dieu fera miséricorde à un peuple qui paraît de si bonne foi dans son erreur. A l'un des transparents que nous vîmes en quittant ces lieux nous parut alors plus intelligible: il portait ces mots: Χαιρε, ο δοξα τῶν ιερεῶν!

Je passe à l'armée ottomane: au beau milieu de la grande rue se trouve le poste de garde, chargé de la police: il est 8 heures et nous assistons au défilé des troupes: il y a autant d'officiers que de soldats: ils s'en vont gravement, et dans un beau désordre, faire la ronde du soir. C'était assez pittoresque de voir ces grands turcs, habillés de blanc, et armés d'un grand sabre, qui s'en allaient dans une attitude assez peu martiale, précédés d'une immense lanterne! Ce sont du reste de fort beaux hommes, et leur vue achève de rassurer notre digne Supérieur contre les éventualités de la soirée.

Enfin nous voici arrivés après plusieurs circuits, sur une assez vaste place, au milieu de laquelle on a fait pousser à grands frais quelques plantes qui forment un square. Tout autour se trouvent les cafés les plus en vogue; l'un d'eux surtout que j'ai nommé plus haut, attire nos regards. Dans un espace laissé libre au milieu des tables des consommateurs, disposées dans la rue, deux Arabes font des tours de leur façon. La mise en scène est des plus simples, pourtant nous ne savons s'il y a là diablerie ou simple tour de passe-passe. Le P. Mathis tient la 1ère opinion et pour cause; les autres suspendent leur jugement. Voici, du reste, en deux mots ce que nous avons vu. L'un des deux Arabes déploie son Turban, qui est un long voile blanc; puis il le roule, comme une corde, et le déchire en plusieurs morceaux, qu'il ramasse ensuite en un tas; il y met le feu et nous voyons brûler le turban, dont les flammèches tombent à terre: pendant ce temps, l'Arabe tourne et retourne entre ses mains, une partie du turban que les flammes respectent, en répétant souvent un mot semblable à: Daïri. Le morceau d'étoffe change de forme, et je le vois s'allonger en prenant de la consistance. Le P. Mathis nous raconte qu'à chaque invocation du jongleur, il a parfaitement distingué entre les mains de ce dernier, les traits du diable, tels qu'on les représente dans les images.. Notre cher frère, qui avait tenu à bien voir, était à peine éloigné de 3 mètres de l'opérateur, après 2 minutes environ, l'Arabe souffle sur la partie brulée de l'étoffe; puis aidé de son compagnon, il l'étire, et voici retrouvé tout le turban en parfait état, et cachant dans ses plis un beau serpent, que notre homme se passe autour du cou, avant de faire la quête. Puis

bientôt à quelques pas de là, nos deux artistes partagent en bons frères le produit de leur collecte. Pauvres gens! il faut avouer que s'ils sont aux gages du démon, celui-ci les paie bien maigrement! Ce qui dans toute cette scène nous donnait à penser, c'était le costume très-primitif de nos Arabes, qui n'avaient pas à leur disposition, pour déguiser l'escamotage, les manches ni les poches de Robert-Oudin. Voilà ce que l'on voit sans cesse dans ces pays où le fanatisme et l'idolâtrie règnent encore en vainqueurs. Il était trop tard pour que nous vissions les P.P. Franciscains et les sœurs du bon Pasteur, dont les maisons se trouvent à Port-Saïd. Puissent-ils attirer par leurs efforts et leurs prières, les grâces de Dieu sur ces peuples si délaissés?

Longtemps après notre retour à bord, nous jouissons sur le pont, du magnifique spectacle d'une nuit d'Afrique. C'est vraiment bien beau, et cela fait penser au bon Dieu. Nous apprenons à notre retour, que c'est jour de jeûne pour les Musulmans; un bon nombre d'entr'eux chargeaient du charbon sur notre bateau; il paraît qu'aussitôt que fut arrivée l'heure de rompre le jeûne, un hurrah se fit entendre, et chacun laissant sa besogne, alla réparer amplement, les privations de la journée. De fait, la nuit fût blanche pour beaucoup de passagers, que tenaient réveillés les cris sauvages de nos travailleurs après ces libations.

Canal de Suez. 1er Novembre. Nous nous levons de très bonne heure, afin de permettre aux prêtres étrangers de dire la Ste Messe: il est juste qu'aujourd'hui, surtout les prêtres et les religieux aient leur fête, et nos frères ont fait une invitation qui a été acceptée avec reconnaissance. On a hésité quelque temps pour savoir si une Messe serait dite en public dans le salon des 1ères. Le Commandant ne s'y oppose pas mais l'incertitude où l'on est, qu'il existe à bord des Catholiques pratiquants, décide nos Pères à ne point sortir N.S. de la pauvre petite tabine. Le silence et la pauvreté de ce sanctuaire, dans un jour si solennel, nous rapellent les anciennes catacombes et nous font mieux goûter la bonté et l'humilité du divin Maître, auquel nous ne pouvons offrir qu'une simple crèche. A 6 heures nous voici en marche dans le Canal de Suez, après avoir quitté le port, et dit adieu à la Méditerranée, nous dépassons promptement les vaisseaux de tout pavillons, qui sont mouillés entre les deux jetées, et nous nous engageons dans cette longue voie de 40 lieues. Il nous est interdit de parcourir plus de 6 milles à l'heure pour ménager les rives qui tendent constamment à ensabler le lit du Canal. On nous donne quelques renseignements intéressants sur ce beau travail qui eut tant de renom dans ces dernières années. Sa largeur est moyennement, d'une 40ne de mètres, et la profondeur, d'au moins 7 à 8 mètres. De chaque côté, le désert qui s'étend à l'infini, ou bien des lagunes qui laissent arriver la mer jusqu'aux remblais qui enserrent le Canal. De loin en loin, quelques légères constructions, appelées Gares, où l'on s'abrite, quand on craint un encombrement sur le parcours. Nulle part, on ne voit de végétation, seuls quelques genévriers rabougris élèvent leurs têtes chétives sur quelques points de la plaine immense. Nous avons longtemps admiré ce spectacle si nouveau pour nous. De temps en temps, nos yeux étaient frappés par d'immenses dragues dont les godets tournant à peu près à la façon des bocards à minerai de Nassy, vont puiser dans le lit du Canal, les sables qui l'obstruent, pour les verser ensuite au-delà des berges, au moyen d'un long couloir, qui fait aussi partie de l'instrument. Quelques pauvres barques d'Arabes sont aussi un curieux spectacle. On voit un qui hâle son bateau avec une corde pendant que sa femme tenant entre ses bras un tout petit enfant, veille sur la barre de l'esquif. Mais ce qui se passe au désert et sur les lagunes, nous présente un spectacle bien autrement grandiose: à peine sortis de Port-Saïd, nous voyons sur notre droite, à l'horizon que limite seule la mer, une ligne blanche puis deux, puis trois, très peu distante l'une de l'autre et qui présentent chacune un front de plusieurs centaines de mètres. En vain, cherchons-nous, ce que c'est. Une jetée, disons-nous, ne présenterait pas ces solutions de continuité, et puis pourquoi une jetée au milieu de ces sables délaissés? Bref, un de nos

compagnons de voyage, qui a passé déjà bien des fois par ces lieux, nous donne la clef de ce mystère : Nous voyez, nous dit-il, des pélicans à la pêche : Et comme nous nous récriions sur l'invraisemblance de son dire, il nous fournit, en nous donnant ses lunettes marines, la meilleure preuve de son assertion : et nous voyons alors avec stupéfaction, les oiseaux par milliers et rangés comme en bataille avec un ordre admirable, s'avancer à la poursuite du poisson qui fourmille dans ces contrées. Pendant plusieurs Kilomètres de parcours, nous avons eu sous les yeux ce singulier spectacle, dont nous eussions à peine eu le récit dans un livre d'histoire naturelle. Pendant le même temps, d'autres surprises nous étaient réservées. Tout d'un coup, le P. Cordier me montrait l'horizon : On tire le Canon ! Mais je n'entends rien ? Alors c'est le vent qui soulève les sables du désert ! regardez ! Et je vois en effet, s'élever au dessus de la mer, un nuage dont les formes semblent varier sans cesse et dont les couleurs se modifient à tout instant sous l'action du soleil ; c'était féerique, et pour mieux voir nous prenons la lunette : Prodige ! c'étaient des myriades d'oiseaux qui argentaient les rayons du soleil et qui tournoyaient et s'ébattaient dans les airs avec mille gracieuses ondulations ; on eut dit et cela à la lettre, un grand voile d'argent agité dans l'espace ; du reste le nuage animé s'abattit bientôt dans les eaux, et alors, la mer se montra à nous sur une surface de plusieurs milles, couverte de ses charmants habitants.

Il y a aussi beaucoup à voir sur la rive gauche du Canal. Là, le désert dans sa monotonie. Le soleil n'a mis que quelques instants à sortir de la terre, son disque rouge et immense. Puis bientôt, quand les premières couches de la terre ont été échauffées, nous voyons le mirage. Derrière ces sables brulants, paraissent s'élever au dessus d'un beau lac qui les reflète, des villes, des chateaux, de riantes oasis, mais ce n'est qu'une illusion, un petit nuage, un maigre arbre, une motte de sable sont la seule réalité objective, nous avançons toujours, et sans cesse ces enchantements fuient devant nous, en revêtant mille changements capricieux ; avec la lunette, le phénomène physique devient sensible et comme palpable ; on voit onduler, très distinctement au dessus du désert, des couches d'air chaud qui ressemblent au mouvement pressé de la vague sur le rivage, et nous comprenons combien dût être douloureuse l'ignorance de nos pauvres soldats quand ils étaient victimes du mirage.

Après dîner, le Rév. Burdon réunit dans le salon, les fidèles du culte Anglican, et après quelques cantiques fit à son auditoire une lecture de la Bible ; plusieurs crurent alors que l'humilité et la prudence de nos pères, tournerait au mépris de notre sainte religion, mais grâce à Dieu il ne devait rien en être, et cette circonstance fournit même aux Catholiques du Vaisseau l'occasion de révéler leur foi. Deux dames anglaises, toute une famille portugaise, (Gouverneur de Macao) nous exprimèrent le désir d'assister chaque jour à la Messe qui se dit dans la Cabine, avec le regret de ne l'avoir point fait plustôt. Le Commandant du Sindh, plusieurs officiers de marine, nous assurèrent qu'ils eussent été heureux d'assister à la 1ère Messe dite en public ; or, on pouvait à bon droit, douter de ces derniers : Nous pourrons donc, Dimanche prochain, compter sur leurs concours ; l'amiral ne pourra manquer non plus ; et c'en sera assez pour honorer N. S. sans danger de le voir mépriser par les libertins ou par les protestants.

Le soir au coucher du soleil, nous mouillons au milieu des lacs Amers, entre Suez et Ismaïl. Le Commandant tire quelques fusées, qui semblent un instant ajouter au nombre des étoiles de cette nuit admirable ; et l'on allume des feux de Bengale qui éclairent au loin de leurs reflets notre calme solitude.

Le 2 Novembre de grand matin, le Sindh se remet en marche dans le Canal. La femme et les filles du gouverneur Portugais, fidèles à leurs promesses assistent aux messes de nos pères, qu'elles entendent toutes trois avec une grande piété. Au moment où sonne le déjeuner on signale l'Amazone que nous allons croiser, et qui revient d'où nous allons. On en perd l'appétit et chacun veut saluer du haut du pont ceux qui dans quelques jours vont revoir leur patrie. J'espérais voir quelques Pères ou quelques religieuses, mais je n'en ai point aperçu. A 11 heures nous arrivons à Suez où

nous ne devons séjourner que le temps strictement nécessaire pour le service des postes. Nous désirons profiter de cet arrêt, pour descendre à terre. Impossible, nous dit le Commandant. Car 1° vous seriez assurés d'y gagner une insolation, 2° vous n'auriez pas le temps. Force nous est donc de rentrer nos parasols dans leurs Cabines et de nous contenter d'examiner à la lunette, la ville dont nous sommes éloignés de 2 milles. Une mosquée et l'Eglise des P.P. Capucins avec la gare (ligne de Suez à Alexandrie) sont les seuls monuments qui ressortent au milieu de ces amas de maisons grises. Pourtant, je ne sais pour quelle cause nous ne repartons qu'à 4 heures du soir, munis d'un pilote qui doit nous garantir des écueils de la Mer rouge. Les Arabes de toutes couleurs avaient durant ce temps, envahi notre pont, pour y vendre noix de cocos, grenades et oranges qu'ils faisaient payer aussi cher que les marchands de Paris. La vue de deux requins qui folâtrent sous notre bateau, réconcilie un peu le P. Cordier, avec le mouillage un peu trop prolongé de Suez.

Enfin nous voilà dans la fameuse Mer rouge pour jusqu'à samedi. Le Commandant rassure le P. L. Platel, en lui disant qu'aucune des 15 ou 20 traversées qu'il a déjà faites dans ces parages, ne s'est passée sans qu'il jetât à la mer quelques-uns de ses passagers. Aussi voyons nous dès ce jour, redoubler les précautions contre les effets du soleil. Une double toile est plaie sur le pont, ainsi qu'une autre qui entoure les bastingages; puis tous ces Messieurs se revêtent de flanelle ou de toile à peu près comme le Pierrot de Guignol, et leurs têtes se couvrent d'immenses Casques à coussinets d'air: On se croirait en Carnaval, si l'expérience de chacun ne lui rappelait que de semblables précautions sont ici nécessaires. Plusieurs se proposent de passer sur le pont, la nuit qui va suivre; il n'y aura rien à redouter, pourvu que les yeux soient à l'abri de la brume qui tombe sans cesse; mais pour nous, nous remettons à la dernière extrémité, l'exécution d'un pareil projet, et nous irons ce soir encore prendre dans nos Cabines, et le plus tard possible, un bain de vapeurs à haute pression. Au surplus, je crois que bien peu parmi nous consentiraient à échanger cette petite épreuve contre le mal de mer.

Dans ces longues soirées notre petite Communauté cause ou bien prie paisiblement. A nos côtés, l'on tire le temps aux petits jeux; les gages et le furet font les frais de la séance, tandisque les plus intrépides jouent aux cartes, dans les salons. Pour renouveler constamment l'air des salles inférieures, des Chinois aux longues queues, patiemment assis sur un tabouret, durant des heures entières tirent une petite ficelle qui agite, au-dessus des têtes des convives ou des joueurs, de frais ventilateurs en toile blanche tuyautée. Nous voyez que rien n'a été oublié, pour nous empêcher d'étouffer dans la Mer Rouge. Du reste, nous n'avons pas encore dépassé aujourd'hui, paraît-il 32° Centigrades; c'est un modeste début.

Journée du 3 Novembre. Nous retrouvons aujourd'hui, la monotonie de la pleine Mer: Les P.P. Daniel et Andronaud s'en occupent assez peu, et ils n'ont cessé de chanter le Cantique de Moïse. A 7h 1/2 du matin, on nous signale à gauche les hauteurs du Sinaï. Vers 10 heures nous passons à quelques milles de deux larges rochers à fleur d'eau, que nous apercevons très bien, et que l'on a nommé les deux Tables; dernièrement un vaisseau hollandais est venu s'y briser dans la nuit. Heureusement, c'est le bon Dieu qui nous conduit. Dans l'après midi, je commence à travailler un peu. Je fais de la philosophie et de l'Allemand avec le P. Mathis; mais au bout de 24 heures mon cher compagnon menace d'en être malade, et le P. Supérieur oppose son véto à toute étude sérieuse. Le spectacle le plus intéressant de ces belles soirées que nous passons sur le pont, c'est la phosphorescence des vagues qui dégagent mille éclairs et mille jets de feu; le sillage de notre navire à une assez grande distance, nous paraît tout enflammé!... Bien chers parents et bien chers frères, la nuit menace d'être bien lourde dans une Cabine. Je ne sais si je dois vous dire bonsoir pour cette fois. En tous cas je m'unis à vous de tout

cœur dans mes prières du soir. Que Dieu vous garde tous dans sa paix.

Aden. 10 Novembre. Je vous quittai, je crois, samedi dernier, au moment où nous allions entrer dans le port d'Aden, lieu d'arrêt pour tous, et de bifurcation pour les passagers de Maurice et de Bourbon. Vers 3 heures de l'après midi, me trouvant dans ma Cabine, j'entendis le Canon du bord annoncer notre arrivée dans la rade, et je m'empressai de monter sur le pont. Là je fus témoin d'un spectacle des plus curieux, et je crus un moment que je rêvais; tant je fus surpris de tout ce que je voyais. Nous étions mouillés à 3 ou 400 mètres du rivage; à notre gauche, une vaste plaine de sable, coupée bientôt par les montagnes escarpées de l'Arabie Pétrée; à droite le quai de débarquement avec quelques barques de passage, et à quelques pas seulement se dresse un rocher brûlé et tourmenté, qui s'avançant en mer comme une jetée, se prolonge ensuite le long de la petite baie jusqu'à un fort Anglais qui domine admirablement toute la rade. Sur ce rocher inculte, et dans la partie la plus proche de la mer sont bâties de fraiches maisons que l'on nous dit former la ville européenne. là se trouvent les Consulats, les Commerçants, les agences et Messageries dans les gentilles petites miniatures de palais blancs, éclairées par un chaud soleil. Mais une minute m'avait suffi pour voir tout cela, et mon attention allait être bientôt et plus longuement excitée par la représentation que nous offrirent les naturels de cet étrange pays. De tous côtés accouraient vers nous les fils du désert (expression favorite du P. Cordier) montés sur de légères pirogues et pagayant à toute vitesse à la rencontre du Sindh. Ce sont les plongeurs, nous dit le P. Lazariste. Vous allez bien rire. Nos petits Arabes (ils paraissaient tous n'avoir que de 10 à 20 ans) assis dans leurs légers esquifs furent bientôt sous notre bord, et nous eûmes le loisir d'examiner à l'aise leur petite flotille: les uns étaient dans une pirogue; les autres arrivaient à la nage; quelques uns enfin suivirent bientôt dans de plus grands bateaux. Les véritables indigènes se reconnaissent facilement à la couleur de leurs corps: marron foncé, ou chocolat; ils ont généralement les cheveux crépus comme les nègres; les lèvres épaisses et les dents saillantes. C'est la race des Ossmalis; leur costume est très simple; un morceau de toile en guise de Caleçon; tous nos petits plongeurs sont de cette famille. Sur les grandes barques qui doivent transporter les passagers à terre il y a en outre des nègres et des blancs que nous croyons être des Juifs Arabes. Ces derniers ont un véritable costume, et l'on voit aux précautions qu'ils prennent contre l'ardeur du soleil, qu'ils ne sont pas nés comme les autres, pour vivre dans le désert. Mais je reviens à nos petits Arabes: les voila qui s'agitent et se démènent sous le Sindh, et épuisent tout leur répertoire de français « oh! oh!! oh! oh!! » crient ils en cadence, en se frappant les mains: puis « à la mer! à la mer! à la mer! ». Ils ne savent que cela, mais du moins ils le savent bien dire, et pendant toute une heure que nous restons sur le pont, ils nous assourdissent de ce cri répété. Un passager, qui connaît bien le pays, tire de sa bourse une petite pièce blanche, et la lance au milieu des petits criеurs; aussitôt dix têtes ont disparu sous les eaux: les corps ont suivi; on voit l'eau bouillonner un instant: ce sont nos plongeurs qui se disputent la bonne aubaine: après quelques secondes le vainqueur paraît et montre à tous la petite pièce, qu'il conserve ensuite dans sa bouche pour courir à d'autres conquêtes. L'expérience fut plus d'une fois renouvelée par nos compagnons de voyage qui jetèrent bientôt petites et grosses pièces; pas une n'eut le temps d'aller jusqu'au fond de l'eau et toutes entrèrent bien vite dans le porte-monnaie de nos jeunes Arabes. Leur ci étaient du reste de la meilleure humeur, et quand on ne leur jetait rien, ils s'amusaient entre eux avec le même entrain que feraient de petits français. La plupart restèrent tout le temps à la mer sans prendre de repos, passant en jouant sous les barques, recevant en riant les coups de rames que leur

envoyaient par migarde les matelots, et faisant mille tours, comme la carpe du bon Lafontaine. De temps en temps une pirogue était renversée avec son propriétaire, et il était curieux de voir avec quelle aisance le navigateur démonté reprenait possession de sa petite nacelle: il la retournait d'abord; puis pour la vider de son eau, la saisissant par un des bords, lui imprimait un mouvement rapide de va-et-vient dans le sens de la longueur, après 4 ou 5 oscillations tout au plus, il n'y restait presque plus rien, l'arabe sautait alors légèrement sur la pirogue, et s'asseyant sur l'un des côtés qu'il faisait incliner, il vidait promptement avec ses mains le peu d'eau qui restait; puis s'aidant encore de ses mains qui lui servaient de rames, il s'en allait quérir sa pagaie qui courait à la dérive. (Les pirogues que nous avons vues sont faites d'un seul morceau; c'est un tronc d'arbre creusé, de 5 à 6 pieds de longueur, et 50 centimètres de largeur, et portant deux hommes au plus. La pagaie est une petite rame de 2 pieds qu'ils changent de main avec une extrême rapidité, suivant la direction qu'ils veulent imprimer à leur embarcation.) Le lendemain, pendant un plus long temps encore, la même scène se renouvela, et nous n'avons pas surpris une seule fois sur toutes ces petites figures, qui du reste paraissaient fort intelligentes, un seul signe de dépit ou de colère. Mon Dieu, pourquoi faut-il que tant d'âmes, que N. Seigneur a rachetées de son sang, soient plongées dans l'infidélité! de tous ces hommes que nous voyions alors, pas un n'était enfant de Dieu, et tous mourront dans la religion de Mahomet, car il ne s'opère pas de conversion parmi eux. Cette réflexion nous a fait apprécier davantage le bienfait de notre vocation, et je souhaiterais que le même souvenir émut aussi profondément tous ceux qui ont le bonheur de naître dans la religion Catholique. Nous avons encore remarqué chez ce petit peuple, plusieurs détails assez singuliers; la plante des pieds et le dedans des mains blancs, complétement blancs: et si vous leur en demandez la raison, ils vous diront qu'ils arrivèrent en retard à la création du genre humain, et qu'il ne resta à leur premier Père, que juste assez d'eau pour se débarbouiller les mains et les pieds. Ils trouvent les cheveux rouges d'un très bon goût; aussi, parvenus à l'âge adulte, ils se couvrent la tête d'une couche épaisse de chaux qui réagit sur leur cuir chevelu, et les mène au résultat désiré; nous en avons vus un certain nombre, coiffés par un vrai casque de cette pommade d'un nouveau genre; d'autres qui avaient heureusement conduit à terme ce stage extraordinaire, portaient fièrement au vent, comme le lion du désert, une longue et épaisse crinière fauve, dont les mèches en tire-bouchons, se dressaient au dessus de leur tête à 15 centimètres. Mais il est temps d'abandonner pour aujourd'hui les pirogues et les plongeurs pour aller visiter Aden

Nous prenons à la hâte un morceau de pain qui nous servira de dîner pour ce soir, car nous ne comptons pas rentrer avant huit heures: puis quatre vigoureux rameurs du port nous ont bientôt conduits au quai; on les comprend un peu, car ils savent quelques mots d'anglais; et vraiment ceux-ci nous paraissent moins barbares que les passeurs de Port-Saïd. Votre nom? demande le P. Cordier, au chef batelier, afin que nous vous prenions au retour? Je m'appelle le numéro 22, répondit-il en riant. Oh en effet c'est le numéro de son bateau. Sur le quai nous sommes assaillis par une avalanche de petites voitures qui se disputent l'honneur de conduire nos excellences à la ville Arabe, distante d'environ 5 Kilomètres. Il était environ 4h ½ de l'après midi, et l'ardeur du soleil fit craindre à nos pères que nos blancs parasols ne pussent suffire à nous préserver d'une insolation, qui est toujours dangereuse dans ces climats. Aussi notre petite troupe, composée de 7 personnes (les mères étaient restées à bord) fut elle bientôt installée dans deux voitures, qui partirent au grand trot, vers la cité indigène. Deux nègres nous conduisaient drapés dans une grande toile blanche, et secouru chacun par un coureur qui venait après nous.

Nous laissons derrière nous la ville Européenne, qui présente peu d'intérêt, et nous nous dirigeons de toute la vitesse de

nos petites bêtes vers l'Aden des Arabes. Il y avait bien en effet à peu près 5 Kilomètres. Nous passons à côté d'un hameau, tout entier composé de petites huttes en branchages et en boue, vrai gourbis de pêcheurs, alignés en sales ruelles, et présentant à tous points de vue, le plus misérable aspect. Plus loin, le chemin monte sinueux jusqu'au sommet de la montagne, qui nous dérobe la vue de la ville : un fort placé sur la hauteur, et les murailles de défense qui couronnent toutes les crêtes voisines nous rappellent la présence des Anglais. Le long de notre route, nous rencontrions de nombreux piétons qui s'en vont au port ou en reviennent à grands pas : des attelages de bœufs, des troupeaux de moutons à grosse queue : des convois de petits ânes, et de majestueux chameaux ; rien de plus vivant et de plus pittoresque que ce parcours dans une région désolée. — Enfin, nous atteignons la porte, au haut de la montagne, et après avoir dépassé le poste Anglais, et suivi un instant le chemin creux taillé dans le rocher nous découvrîmes la ville à nos pieds, à quelques centaines de mètres. Elle est toute blanche et fraîche, du milieu d'une plaine encaissée par des montagnes noires et nues. Nous nous faisons indiquer l'Eglise Catholique, qui est là tout auprès du chemin. Quel bonheur de retrouver après tant de jours, un tabernacle et une Eglise ! Après notre visite, nous entrons chez le Missionnaire qui arrive justement pour nous recevoir : C'est un Père Capucin, Italien, qui depuis 5 mois est resté seul dans sa petite Chrétienté ; il nous adresse la parole en français, et nous dit à la fois la joie et la déception que lui cause notre visite : « Depuis longtemps, nous raconte-t-il, j'attends du renfort de nos pères de France, mais jusqu'ici ils n'avaient pu venir. Enfin je croyais que le Lindh devait mettre le comble à mon bonheur : à la nouvelle de son arrivée, je me suis rendu au port, on me dit que les Pères avaient déjà pris le chemin d'Aden ; et j'accourais pour embrasser mes nouveaux compagnons de travaux... » C'est bien long en effet, 5 mois à vivre seul ! Le bon Père voulait nous héberger et nous conserver pour la nuit : mais nous ne le pouvions et nous acceptâmes seulement un rafraîchissement tout français. Le Père nous fit remarquer en souriant, que le vin de Bordeaux est moins cher à Aden qu'à Paris. Le bon missionnaire nous eut volontiers accompagnés dans notre visite, mais son ministère l'appelait à l'Eglise : C'était l'heure du chapelet pour les soldats Irlandais, que nous vîmes en effet à la porte. Là encore une comparaison nous vint tout naturellement à l'esprit, et certes elle ne fut pas à l'avantage de nos pauvres soldats. De l'autre côté de l'Eglise, se trouve la maison des Dames du bon Pasteur. Nous allâmes causer quelques instants avec elles, pour leur parler d'Angers où se trouve leur maison mère. Ces dames ont un petit Orphelinat et quelques pensionnaires. Elles nous apprirent que la ville comptait 600 Catholiques : mais qu'aucune conversion n'était possible chez les musulmans, qui meurent tous comme ils ont vécu. Leur petite communauté nous a paru bien joyeuse, au milieu de toutes ses épreuves et de ses tribulations : C'est une grâce que Dieu fait toujours à ceux qui font pour lui quelque sacrifice.

Il nous restait à voir les citernes fameuses que quelques uns attribuent aux Romains, d'autres à Salomon : En traversant la ville nous pûmes voir combien est triste et pauvre l'intérieur de ces maisons, véritables sépulcres blanchis. Sur la grande place étaient alignés dans un bel ordre, accroupis sur leurs talons, les chameaux fatigués du travail de la journée. Plus loin, une dizaine d'Arabes ayant à leur tête un vieux marabout, adressent à leur dieu en présence du soleil couchant, mille respectueux saluts : ils sont à jeun depuis hier, car ils sont encore dans le Ramadan... pauvres gens, s'ils avaient connu le vrai Dieu ! Enfin, nous voyons les citernes, vastes bassins superposés qui reçoivent les eaux d'une gorge étroite et profonde : C'est un travail grandiose et fort utile en cette contrée : aussi le Gouvernement Anglais, l'a-t-il complétement restauré. Un grand nombre de degrés que nous avons gravis sous la conduite d'un guide et d'un cipaye municipal, nous

conduisirent sur la dernière plat forme, du haut de laquelle nous pûmes contempler d'un seul coup d'œil ce magnifique ouvrage, et la ville qui s'étendait plus bas dans la plaine resserrée. A l'entrée de ces citernes on a planté des jardins qui donnent de beaux et frais ombrages ; Ce sont les seuls que nous ayons vus dans cette contrée. Quand nous fûmes descendus des citernes, déjà la nuit était venue et nos phaétons reçurent l'ordre de nous ramener au port où nous arrivâmes à 8 heures ainsi que nous nous l'étions proposé.

Le lendemain Dimanche, nous fûmes réveillés par les chants matinaux de la basse cour, qui habite au dessus de nos têtes ; et par les cris passablement barbares des Arabes qui chargeaient le Charbon ; A 7 heures on commence le transbordement des passagers qui se rendent à Maurice et à Bourbon: une quarantaine environ de nos compagnons de voyage, quittent à regret le Sindh pour monter sur le Godavery, qui les attend depuis 10 jours, avec le chargement venu de la Chine et des Indes par l'Amazone. Il paraît que leur nouvelle habitation ne vaut point celle qu'ils ont quittée, et qu'ils sont condamnés à rouler en tous sens, pendant le reste de leur navigation : On allège aussi notre vaisseau d'une cargaison de onze cents colis, qui reçoivent la même destination que les insulaires de Madagascar. — A 8h 1/2, le R. Ministre dit la Messe dans le salon. Quelques lectures ornent le tour de l'autel, que les bonnes sœurs ont dressé sur un buffet : la décoration quoique simple était fort convenable, et N. Seigneur put descendre devant eux que le respect humain ou l'indifférence n'empêchèrent pas de se rendre à l'office divin : L'Amiral, le Commandant, etc. y sont venus ; en tout une vingtaine de personnes : il est vrai qu'un autre moment sera peut être plus favorable. — A 11 heures, le Rév. Burdon fait aussi son office, auquel assistent quelques grandes dames anglaises .... Une dame Irlandaise nous a raconté sur sa Révérence quelques détails intéressants : Il y a peu de temps le gouvernement Anglais, qui paie fort cher ses ministres, étonné du peu de fruit produit à Hong-Kong par les époux Burdon, menaça ceux-ci de déchéance : Le Révérend alors d'accourir à Londres, et de faire force promesses pour l'avenir : on l'a admis à l'expérience, et il ramène en ce moment 4 auxiliaires, sans compter leurs femmes, qui se promettent une belle moisson parmi les peuples infidèles. Nous les verrons à l'œuvre, et nous espérons qu'ils continueront les traditions de leurs devanciers. Tout le reste du jour, nous sommes restés à bord et nous avons encore une fois assisté aux ébats de nos petits plongeurs qui ne semblaient pas plus redouter les rayons du soleil tropical, que la profondeur des eaux ou la dent des requins. Les Juifs vinrent sur le pont, et exhibèrent toutes les richesses du pays : aussi d'autruches et plumes des dites bêtes ; étoiles de mer, et coraux ; vases légers ou coquillages ... tel était l'assortiment ordinaire de ces honnêtes négociants, avec lesquels nous ne fîmes aucune affaire. — Vers le milieu du jour, le transbordement était effectué, mais ce n'est que vers 5 heures, que le Sindh profitant de la marée, pour lever l'ancre et gagner le large : nous mettons cette fois le Cap sur pointe de Galles, dont plus de deux milles nous séparent : — S'il plaît à Dieu, nous y ferons escale de mardi en huit. Le soir vers 10 heures, en nous promenant sur le pont, nous voyons passer à peu de distance de notre bord, la malle anglaise, que l'on attendait à Aden, et qui doit emporter nos dernières lettres : nous lui souhaitons heureux voyage, et dès que les feux rouges de ses fanaux ont disparu dans les ténèbres, semblable à une apparition, nous nous retrouvons seuls en plein Océan Indien! Que Dieu nous conduise à bon port.

Mauret. S.J.

Ceylan. — Extrait du journal de voyage du P. Cordier au P. Leguinio.

Nous sommes en face de Ceylan dont les montagnes se dessinent dans le lointain, non plus sévères et âpres comme celles d'Aden, mais couronnées d'une verdure éternelle. Aden, c'est le monde après la prévarication; Ceylan, c'est l'Eden primitif. — Tout le monde fait ses préparatifs pour la descente: Chapeaux ad hoc, parasols etc. Les barques ne manquent pas: barques européennes, barques indoues. Ces dernières sont vraiment curieuses. Une barque indoue de la longueur du Xavier, pourrait loger 4 personnes, tant elles sont efflanquées. Elles ont juste la largeur d'un homme ordinaire; ceux qui ont l'honneur d'être gros, comme j'en sais plus d'un ne seraient jamais admis à voyager sur ces baleinières d'un genre si curieux. La voile est unique, mais pour contrecarrer l'effet du vent et surtout de la houle qui est extrême ici, il y a de l'autre côté reposant sur l'eau et attenant à la barque au moyen de deux bras, comme deux timons une sorte de petit radier qui fait jambe de force et empêche la barque de chavirer. Ces barques filent comme des oiseaux. J'aurais bien voulu en faire, mais impossible à cause des religieuses qu'il eut été impossible d'y faire entrer. Il a donc fallu s'en tenir au prosaïsme européen. Nous sommes partis; nous sommes sur la jetée où il y a foule. Les Indous catholiques nous font grande démonstration de signes de Croix etc. En un instant, et sans demander de conducteur, nous en trouvons au mieux, nous en subissons toute une escorade. Nous sommes en route, parasols au dessus de la tête, et petits garçons avec éventails pour chasser les moustiques et faire de l'air, et nous ont pour avoir de l'argent. Vous voyez qu'en Orient on paie vite primes. Chemin faisant je ne perdais pas un instant pour envisager et dévisager ces figures hindoues, dont je désirais prendre connaissance — Au fur et à mesure que nous avançons tous les enfants catholiques viennent augmenter le cortège; font des signes de croix, demandent des rosaires des médailles etc.; le tout avec un air particulier à cette race; enfin après une assez longue course nous arrivons chez le P. Martin. Le P. Martin est connu de toute la contrée de tous les missionnaires; comme Barabbas dans la Passion. C'est un bénédictin espagnol de la plus belle humeur; un vrai type; un homme fort complaisant point fastidieux, donnant des conseils mais laissant toujours libres de ne pas les suivre. Le P. Martin est seul ici à Pointe de Galles, ce qui indique passablement de vertus. Il est en train d'achever la construction d'une belle église dont St Joseph, comme il se plaît à le dire, a fait tous les frais, soit pour le plan soit pour l'argent. Homme plein de foi, et n'ayant pas un sou il s'est adressé tout simplement à St Joseph lui disant que comme cette église était pour honorer son épouse, en qualité de bon mari; c'était à lui de s'en charger; n'ayant point d'architecte, il a fait entendre à St Joseph que puisqu'il avait été autrefois charpentier c'était à lui de tout arranger. Le fait est que tout est sur le point d'être achevé et d'un style qui n'est vraiment pas mal. C'est aux Philippines qu'il est allé quêter; et tout a parfaitement réussi. En attendant nos voitures nous prenons part à une collation toute topique. De jeunes indous grimpent dans les cocotiers et les bananiers; en un rien de temps la noix de coco nous fournit son lait; et la banane son sucre. On avait servi dans des verres, mais apercevant un coco dont on n'avait pas encore versé la précieuse liqueur je m'en empare, et comme le héros de Virgile, *hausit pateram*, ainsi moi j'absorbai tout mon coco. Que voulez-vous de plus Oriental. Puis pendant que l'on parle je m'esquive dans le jardin pour voir les essences des arbres; quelle nature! les plantes de nos serres sont là en fouillis mais nous y reviendrons; pour le moment allons à l'école du P. Martin. Nous y sommes; c'est une salle immense où les élèves sont divisés

en 7 ou 8 catégories selon les forces. Des professeurs y enseignent depuis les élémens de l'Anglais jusqu'aux questions relevées de la géométrie. Les élèves sont, je crois, au nombre de 220 de toutes les religions; mais tous obligés d'apprendre le Catéchisme; en un mot de suivre le règlement qui a été fait pour les Catholiques. Quand on entend tous ces indous apprendre et parler Anglais on ne peut s'empêcher de faire réflexion sur la puissance de cette nation qui impose sa langue à plus de 200 millions d'habitants; et ce doit être aussi un grand sujet d'orgueil pour tout Anglais voyageur de se trouver chez lui depuis Perim jusqu'à Saïgon. La langue de Ceylan est le singhalais, langue de notre groupe et le Tamoul; ce qui suppose deux races ce qui serait curieux à étudier; mais quand on est de passage on n'a que le temps de consigner ce fait. Nos voitures sont arrivées en route pour une petite chapelle dédiée à St. François-Xavier et qui est à 3 milles de la ville. Ici on sent le besoin de se recueillir, pour ne rien exagérer dans le récit tant le trajet est féerique; extraordinaire surtout pour nous accoutumés aux végétations, aux demeures et aux habitudes européennes; un seul mot dit tout: Toute l'île de Ceylan est un parc royal; si les rois pouvaient en avoir de pareil en Europe! La route que nous suivons est un chemin, comme vous diriez, de grande communication, ou route vicinale. Mais tandis qu'en Europe ce mot ne révèle que le prosaïsme le plus prosaïque; ici au contraire, c'est la poésie dans ce qu'elle a de plus enchanteur. Imaginez-vous une route bordée à droite et à gauche d'une sorte de forêt vierge où s'élèvent les arbres et pendent les fruits des régions tropicales; depuis les bananiers dont on peut saisir le fruit avec les mains jusqu'aux cocotiers qui balancent leurs panaches et étalent à tous les regards ces beaux fruits connus de tout le monde; puis les Manguiers, et une foule d'autres d'un feuillages à nous inconnus. Les fougères arborescentes, les lianes aux mille couleurs, les Cactus cierges qui s'attachent aux grands arbres, sans parler des Caféiers, citronniers, muscadiers etc.; il faudrait des jours et des jours pour admirer. On n'a qu'un mot c'est ébouriffant; et ce que vous avez là vous l'avez dans toute l'île avec les mille et une variétés qu'entraînent nécessairement l'éloignement des lieux les changements géologiques etc. Je ne crois pas qu'il y ait un pouce de terrain sans sa verdure; son arbre sur les hauteurs, et sa rizière dans les vallées. Pays enchanteur! et vanté! et qui contraste si fort avec tout ce que j'ai vu jusqu'à présent. – pays incomparable, où ces belles plantes à feuillages superbes que l'on garde si précieusement chez nous et que l'on montre à tous nos amis sont là comme on dit; vulgaires comme du chien-dent. Je ne rappelle avoir vu à côté d'une case, sur un petit ruisseau, une sorte de plante, ressemblant beaucoup au chou Caraïbe, digne des parterres royaux. Des sortes d'Aloës et de Yucca dont les tiges partis du centre portent à des hauteurs arborescentes de 20 à 30 pieds, leurs milliers de clochettes du plus merveilleux effet. N'allez pas vous imaginer que la vie humaine manque au milieu de tant de merveilles de la vie végétative, tant s'en faut. Vous avez vu aux champs Elisées toute ces charmantes maisonnettes qui font si bon effet au milieu des parterres et qui semblent sortir du milieu des fleurs. C'est tout à fait cela; sans doute il y a moins d'élégance, c'est plus primitif, mais je préfère la grande simplicité des cases. D'ailleurs ce n'est point malpropre, au contraire, tout y respire un certain air de propreté; une abondance de vie, et un bonheur de vivre qui fait rêver de l'homme primitif et de ces jours heureux selon la Bible, chacun reposait à son aise à l'ombre de son palmier. Sans doute les habitants n'ont point le confortable dont nous sommes si avides; mais que leur importe? le coco, le Mbangle, la banane, leur suffisent et ils ont la Case pour dormir. Nous arrivons à St. François-Xavier. Nous allions chercher le Sacristain quand un jeune homme de la plus belle venue, teint bistré, sans doute, mais physionomie toute grecque, avec ces grands yeux blancs (boopis d'homère) intelligent comme on l'est au ciel;

nous aborde, se charge de nous conduire partout. C'est le fils du sacristain, il nous montre son vieux père sa maison et sa propriété dont il est tout fier. Nous entrons dans l'église à laquelle ne se rattache aucun souvenir particulier. Mais pour nous il nous était fort consolant de trouver là, vivant encore le nom de St. François-Xavier. Après cette visite, le jeune homme nous introduit dans sa maison, il veut nous payer un lunch; et comme chez le Père Martin le Coco et le Mangle font tous les frais. Cette famille indoue commence à s'élever, la demeure est propre et soignée comme en Europe. Il y a 4 grandes pièces, avec un portique tout autour; ils ont de la vaisselle d'Europe, les murs sont décorés de bonnes gravures ou tableaux français. Toute la famille est là ravie de nous voir, 6 garçons et 2 filles, tous charmants, tous catholiques et de la meilleure roche, le grand'père de son grand'père était déjà catholique. du reste, cela se voit à la solidité de la foi. Ce jeune homme qui est le cadet tient une école, où il enseigne l'anglais à 50 enfants. Il nous a montré une carte de l'île qu'il a dressée lui-même; c'est un fort beau travail, avec des légendes intelligentes sur le nombre des habitants de chaque district; sur les différentes religions etc. Il est en train de crayonner une Christ à Gethsemani, qui ne sera point mal. Avant de le quitter, et sur sa demande, je couche sur papier en anglais, un petit rapport sur notre départ, notre destination etc., sur notre visite, puis nos noms. Il va faire une petite rédaction à sa façon pour l'envoyer au journal catholique de l'endroit. Enfin il faut bien nous séparer, ce qui ne se fait pas sans peine. Le lendemain nous envoyions selon notre promesse, toute une charge d'images et de chapelets pour cette bonne famille.

Comme nous avions encore une bonne heure de soleil devant nous nous en profitons pour nous faire conduire à une montagne d'où l'on découvre un fort bel horizon. Décidément devant de tels spectacles il faut accorder à Ceylan le nom de paradis terrestre qu'elle porte dans tout l'Orient. Nous revenons au soleil couchant accompagnés par un petit orage, et éclairés non par des éclairs, mais par des petits feux sans nombre dont chaque feuille d'arbres semblent posséder des milliers. C'est tout simplement de petits insectes comme nos vers luisants; mais avec cette différence qu'ils ont des ailes et voltigent par milliers et milliers au dessus des rizières, sur les palmiers et les Cocotiers. Ils font complètement l'effet de ces brillantes étoiles que les fusées jettent dans les airs. C'est un spectacle des plus curieux; l'étrange de la chose c'est que ces insectes respirent tous en même temps; et à toutes les fois qu'ils gonflent leurs petits thoraces on voit la lumière et quand ils les compriment il y a éclipse. et quand vous en avez des milliers sur les arbres, respirant tous en cadence vous avez tour à tour lumière et obscurité. C'est comme des milliers de petites chandelles que vous éteignez en un instant, et qui se rallument avec la même facilité. C'est vraiment bien drôle. Enfin après une bonne promenade nous arrivons chez le P. Martin. Le poisson fait les frais du souper, avec le Carry (riz) accommodé à l'indienne; puis les bananes au dessert: repas primitif comme vous voyez. A 9 heures nous nous jetons sur nos nattes, pour dormir à la mode Orientale; ce dont je me suis très bien trouvé. Heureux mortel! j'avais épuisé en un seul jour toutes les jouissances des pays du soleil: réception dans une famille Catholique patriarcale, lunché au coco, et bien dormi sur la natte, que d'espérances pour l'avenir!

Le lendemain dès la fine pointe du jour, j'étais sur pied pour contempler le soleil levant sur la mer, au dessus des montagnes les plus verdoyantes du monde., comme je l'avais admiré auparavant sur le désert, c'est bien différent, mais également admirable. Puis j'allai faire un petit tour solitaire pour voir de nouveau les plantes, et pour trouver le limaçon qui est propre à Ceylan. Je l'ai trouvé. je l'ai ramassé pour Vannes. Il est fort joli, avec une

belle bouche vermillé. Nos adieux faits, nous montons en voiture pour aller visiter un temple boudhiste. Ce temple est situé sur un petit terre ; il est circulaire, à ciel ouvert. Vous entrez par une sorte de portique, d'ordre dorique. Cette premiere enceinte est découpée comme une balustrade. La deuxieme enceinte est formée par un mur, à hauteur d'homme, mais non continue ; qui laisse par conséquent passage, pour aller au centre où s'élève une sorte de clocher. Ce mur, ou mieux, ces morceaux de murs, ont deux excavations comme des petits fours. Dans les petits fours de dessous, se trouvent de petites lampes, au nombre de 10. Puis dans les fours de dessus, sont les fleurs ou pétales de fleurs, que les croyants viennent d'apporter. Au centre, se trouve le grand clocher, d'une forme toute particulière. Au dehors de ce monument, et juste en face de la porte d'entrée, se trouve un grand poteau, autour duquel on a élevé un mur de 2 ou 3 pieds ; au pied de ce poteau se trouve des débris de cocos Calebasse etc. Les guides m'ont montré ce pieu, en disant Boudha, c'est là Boudha Je crois que ce pieu fait allusion, à l'amarre, qui eut l'honneur de tenir la barque du 1er Boudha lors de son arrivé à Ceylan, et les cocos font allusion aux fruits que toutes les ménagères s'empressent d'apporter à l'illustre exilé. Mais passons, ce serait toute une discussion. Après avoir quitté ce pieu, vous apercevez une sorte d'allée de pierre, comme celle de Bretagne. J'étais fort intrigué, et désirais singulièrement me lancer de ce côté, mais on m'arrêta, en me disant que c'était un lieu sacré ; qu'un profane comme moi, ne pouvait souiller de sa présence. Je regardai un vieux prêtre de Boudha, qui n'avait pas en effet, l'air satisfait de mon audace ; pour ne pas avoir de difficulté, je m'en revins, mais bien ennuyé de ce contre-temps. Le boudhisme est à proprement parler, la religion de Ceylan, c'est là peut-être qu'il est des mieux implanté. C'est peut-être, grâce aux doctrines égalitaires du boudhisme, que les Castes sont à peu près inconnues ici. Toutefois la religion y fait des progrès, et sur une population de plus de 1 million, il y a 120,000 Catholiques, et tous les ans de 800 à 1000 Conversions. Il y a donc bon espoir.

Syngapour. Aussi bien, Syngapour veut aussi que je lui paye le tribut d'une narration. De Ceylan à Syngapour, rien de nouveau jusqu'à l'arrivée dans la passe. Les rives sont superbes ; de chaque côté, des collines verdoyantes, couvertes des plus riches essences des tropiques, une mer très belle, et un débarcadère à quai. Le Père Procureur des missions étrangères, le P. Martinet, du département de la Meuse, attendait sur le quai les nouveaux Missionnaires. C'est un tout jeune père, d'une gaieté qui fait plaisir, d'une charité qui le fait se dépenser tout entier pour nous, pendant les deux jours que nous avons été avec lui. Je ne vous parlerai plus de végétation ; après Ceylan toutefois laissez-moi vous dire, que Syngapour est le pays des Ananas. On les vend un sou pièce. Si Nisour était ici, quelle fortune! La plante qui porte l'Ananas ressemble à certains aloès ; c'est du cœur même de la plante que sort la tige qui porte ce fruit si délicieux. Après l'Ananas, la plante la plus curieuse c'est le Chinois. C'est ici que commence la Chine. Tout Syngapour est rempli de chinois, les meilleurs chrétiens, 600 sont parmi eux. Passons au Malais qui est la population du pays. Les Malais habitent dans les estuaires, comme qui dirait sur les vases du Morbihan. Mais ces vases sont couvertes par un arbuste nommé palétuviers ; qui comme le Malais se plaît dans ces demi marais. Pour échapper aux inconvénients des marais les Malais juchent leurs cases sur de hautes échasses à 5 ou 6 pieds du sol. J'ai été bien content de voir ce mode de construction ; c'est tout à fait comme les anciennes cités lacustres des temps préhistoriques et tout ce que j'ai lu sur celles-ci se rapportent mot à mot, à ces demeures très historiques des Malais. Le Malais n'est pas noir, il est jaune cuivré ; gros trapu ; une figure de lune ; plate comme si on s'était assis dessus ; le nez en est encore tout épaté ; gros yeux ronds sortant, chevelure noire plate, tombante ; une sorte de sarreau est tout leur costume. Religion payenne ; plusieurs vivent même à

l'état sauvage.

Pour la ville de Syngapour C'est un comptoir anglais, et une ville européenne. par conséquent rien à en dire. Les P.P. des missions étrangères y ont leur Evêque Mgr Letordu; il a juridiction sur Malacca Sumatra et autres petites îles. Auprès de l'Evêché se trouve la Cure où réside le P. Paris vieux missionnaire de 25 ans d'apostolat auprès des chinois Malais etc; il est obligé de posséder 5 ou 6 langues, et nous a montré tous ces bouquins de la meilleure grâce du monde. Parmi les livres chinois, j'ai vu un exemplaire dont j'avais vu le semblable chez le P. Vasseur. Il nous dit de fait, en nous le présentant, voici de l'imagerie du P. Vasseur dont les chinois raffolent, ils n'en veulent pas d'autres. J'en attends un grand nombre. Ils sont fort flattés de voir que l'enfant Jésus était Chinois etc. Ces réflexions nullement sollicitées de notre part ont été faites avec la plus grande simplicité et la plus grande sincérité. Je constate le fait, qui ne manquera pas de soutenir et de consoler le bon Père Vasseur. Cet excellent P. Paris tient une léproserie; nous y sommes allés, quelle étrange maladie! Les Religieuses de St Maur ont un beau pensionnat à Syngapour. On dirait mieux, un triple et quadruple pensionnat, nécessité par les différences de races de fortunes.

Saigon. Je vous ai laissé sur la route de Saïgon, je viens vous reprendre pour vous introduire dans cette petite France d'outremer. Après avoir passé tous les Poulo (Poulo veut dire île en malais) Poulo Pinang célèbre par son ancien Séminaire. Poulo Condor où se trouvent les petits malfaiteurs du pays d'annam. Un aumônier, un officier 5 ou 6 soldats voilà le personnel, chargé du spirituel et du matériel. Enfin à 11 heures nous stoppons dans la baie, dite des Cocotiers. Après 4 heures d'attente nécessitée pour je ne sais quelle raison de Marée, nous voici en marche pour Saïgon, suivant les méandres infinis du beau fleuve de Saïgon. De chaque côté les palmiers nains, les Cocotiers, les cicadées se mêlent aux paletuviers pour embellir encore des rives déjà si gracieuses dans leurs courbes. Les singes aussi viennent animer le paysage et faire leurs gambades. Il y en avait là sur la rive un vieux en barbe grise qui m'avait bien l'air de s'essayer à passer homme, en passant toutefois par l'état intermédiaire de philosophe. Une draperie sur l'épaule gauche, et vous avez au moins un pythagoricien. Enfin nous arrivons à Saïgon ravis de voir une petite France.

Saïgon est tout simplement un petit Paris en herbe dans les deux sens: rues superbes, larges trottoirs, beaux cafés, un aspect enfin que ne m'ont présenté aucune des villes anglaises vues jusqu'ici. Nous sommes salués, par circonstance, avec le gouverneur Duperré que nous amenons, de 12 coups de Canons, puis en route pour la terre, aux Missions étrangères. Le P. Wibaut supérieur nous fait l'accueil le plus amical; Ce Père a deux de ses neveux dans la Compagnie; et les P.P. Motte sont de sa famille. homme excellent, cœur sur la main, et de la meilleure conversation. Il a bien 15 ans de Missions, il se trouvait en France au moment de la guerre pour se guérir d'une anémie qui va certainement l'enlever avant peu. Pendant la guerre, au lieu de se reposer, il est allé à l'armée de Faidherbe, où il se trouva avec le P. Vauthier. Puis après avoir suivi les captifs en Allemagne, il revint dans sa chère Mission, chère à tous les titres, car, je crois qu'il n'y a pas mal mis de sa fortune privée. Le P. Wibaut est un grand Vicaire, professeur de dogme, de morale, de Français P. Spirituel et tout cela dans un climat qui dévore. Mais quelle consolation de commencer à voir les résultats de son zèle! Il a dans son séminaire plus de 120 enfants, où on enseigne tout de rosa à la Théologie. On fait un choix parmi eux pour le Sacerdoce, les autres deviennent Catéchistes; on vient de les organiser comme des frères; c'est un essai. Aux dernières ordinations il y eut 3 prêtres, des diacres et des sous-diacres; on y met toute la prudence possible, j'ai vu des diacres de 30 ans, ils ne seront prêtres que dans quelques

années. Dans leurs conversations, ils m'ont bien plu. J'en ai pris un à part qui me semblait des plus intelligents, il est évident que la foi est très vive; la plupart ont des martyrs dans leurs familles. Je disais donc à ce jeune diacre de travailler à devenir un Saint Prêtre pour convertir son pays, il m'a lancé un: « C'est mon plus grand désir » qui m'a semblé ravi au ciel. Les F.F. de la Doctrine Chrétienne, ont également à Saïgon, un superbe établissement. Les Sœurs de St. Paul de Chartres dirigent ce qu'on appelle la Ste Enfance avec un pensionnat. Elles ont des Sœurs annamites de leur ordre, elles font 5 ans, je crois, de probation puis 5 ans de Noviciat et après 10 elles sont ainsi admises à vivre à l'Européenne, ce qui leur va parfaitement, leur donne de la vigueur et un peu de couleur. Le Carmel a aussi son représentant à Saïgon, 2 françaises et 20 annamites. C'est aussi à Saïgon que j'ai vu des religieuses annamites qui font la classe dans les campagnes, rien de plus drôle que de voir ces religieuses, sans bas ni souliers avec un habit semi-religieux. L'Evêque de Saïgon est Mgr Colombert du diocèse de Laval; il est tout maladif. Du reste c'est effrayant de voir la physionomie des Missionnaires dans ce pays. J'avais oublié de vous dire que l'hôpital est tenu par les Sœurs de Chartres. Tous les ans il y a 200 soldats à mourir; leur mort est toujours édifiante, c'est en somme la meilleure partie de la population française qui est toute franc-maçonne, et soutenue jusqu'ici par un franc-maçon: l'amiral Duperré. L'amiral Krantz qui vient de faire l'intérim est très bon. Il est aujourd'hui définitivement remplacé par l'amiral Duperré que nous avions sur le Sinds. Avant notre départ, nous sommes allés le voir, il a été charmant; nous a dit qu'il reprenait courage, qu'il craignait de trouver Saïgon morte, comme une ville Portugaise ou Espagnole, mais qu'il voyait avec plaisir, qu'il y avait de la vie; puis, nous a serré la main, nous promettant son secours si besoin était. J'avais eu à bord de bonnes relations avec son Chef-d'Etat major le Capitaine Regnault de Prémesnil; il est très bien avec le P. Mende c'est un collectionneur, nous avons parlé science etc. Mais la meilleure connaissance a été Mr de Beaumont Cousin du Père; aide de Camp de l'amiral. C'est un homme fort sérieux. J'avais beaucoup d'autres amis à bord: Ce serait peut-être le moment de vous parler du pont d'un navire, mais je suis forcément obligé d'abréger mes relations, sans cela je n'aboutirai point.

Je me sauve donc de Saïgon, pour arriver après une marche très pénible à Hong-Kong, Comptoir Anglais. Nous arrivons donc à Victoria par une soirée charmante, la ville avait un aspect féerique avec tous ces becs de gaz, qui paraissaient une illumination en notre honneur. La ville de Victoria accroche ses maisons aux montagnes, qu'elle semble vouloir envahir; c'est tout à fait le Puy, mais encore avec quelque chose de plus ardu. C'est ici que j'ai vu pour la première fois, la Chaise à porteurs et les petits pieds des Chinoises, mais à plus tard. Les P.P. des Missions Etrangères, sont ici, comme partout notre bonne providence. Visite aux P.P. Dominicains espagnols qui y ont procure. La Mission est aux Prêtres Italiens et aux Religieuses Italiennes. Les Sœurs de St. Paul de Chartres sont ici comme à Saïgon au premier rang pour le soulagement des humaines misères. Victoria répare en ce moment les désastres du typhon qui a emporté de 2 à 3000 personnes. Le Consulat français refait son toit. J'ai vu une Eglise renversée de fond en comble. Rien de lugubre comme de voir ce pauvre Vapeur Espagnol, dont les mâts sortent de 10 à 15 pieds de l'eau. Il allait partir, le typhon arrive, les passagers ne tiennent plus sur le pont, on leur commande d'aller à fond de cale, le typhon redouble, le navire heurte la côte, des voies d'eau se déclare, il coule et les 80 passagers dorment encore à fond de cale leur dernier sommeil. 2 heures de plus de typhon, et c'était fait de Victoria, tout ceci

a été achevé de 9 heures du soir à 3 heures du matin. Maçore est encore plus ravagée, on dit même qu'elle ne s'en relèvera plus. On dit ici de 15 à 20,000 morts. Mais fuyons ces lieux désolés pour courir sur Shang-hai.

Après bien des petites misères, nous nous réveillons un beau matin non plus sur la mer, mais dans une eau de cette couleur jaunâtre si connue dans les briqueteries C'était le fleuve bleu, le Yang tse Kiang. Sont-ils poétiques ces Chinois d'appeler celà bleu! alors qu'est-ce que le fleuve jaune? Puis avançant et redoutant toujours de ne pouvoir passer une barre difficile; nous arrivons toutefois dans la rivière dite de Shang-hai; et le Kiang-nan developpe devant nous ses plaines sans ondulations, dont on a vu les congénères dans le nord de la France et dans la Beauce. Sans ondulations, oui, mais pas sans monticules, car de tous côtés vous en voyez à foison; Ce sont les tombeaux. Mais n'anticipons pas, ceci sera pour une autre lettre. Laissons la Chine pour le moment; qu'il vous suffise pour votre édification, que nous débarquions tous en parfaite santé, et que sous la sage conduite du P. Basuiau et du F. Beauchef, nous retrouvions la famille à la procure de Yang-King-pan.

E. Cordier. S. J.

Extrait d'une lettre du P. Bobet. — Zi-Ka-wei. — Fête de Pâques à Shang-hai.

. . . . Parlons un mot de ce qui est ici autour de moi. Je n'ai point encore vu de Chrétienté, je ne puis donc vous parler intimement des missions; mais pour vous donner une idée nette de ce qui est seulement ici il me faudrait bien des feuilles de papiers peut-être pourrai-je le faire plus tard. Zi-Ka-wei est un village à 7 Kilomètres de Shang-hai; c'est là que se trouve la maison de scolasticat, de repos pour les missionnaires fatigués l'habitation du Supérieur général de la mission, et actuellement la demeure du vénérable évêque infirme et languissant depuis 10 mois. C'est une grande et belle maison, toute française, et que les étrangers qui viennent tous les jours, trouvent magnifique: elle est à trois étages, sans ailes, mais à 11 croisées de façade; on y est habillé à la Chinoise, du sommet de la tête à la plante des pieds, et nourri à la française avec accompagnement tout-à-fait inséparable de riz et de thé. Je dis vêtu à la Chinoise, car nous n'avons plus rien d'Européen; la tête rasée, sauf le sommet qui, bien soigné, s'allonge en queue, et permet, après plusieurs années, d'avoir une longue tresse de cheveux pendant sur le dos, les reins, parfois jusqu'à mi-jambe; toutefois ces derniers, si glorieusement ornés, indiquent un travail de la nature végétative de 30 ans. Je n'ai encore qu'une queue de soie attachée à mon bonnet, et non à ma tête, mais ça pousse et ça promet au moins un embryon de queue. Tout le reste est à l'avenant: robe, et pardessus, chemise et pantalon, et mieux que tout, les bas et les souliers, si tant est qu'on puisse appeler souliers une sorte de chaussons en gros drap sous lequel il y a, du talon à la naissance des orteils, 4 semelles de cartons ou de feutre et une de petit cuir, sans clous, ni talons .... C'est avec celà que l'on voyage, que l'on est chaussé, invariablement. L'ornement destiné à faire le plus d'effet sur les Chinois, ce n'est pas la queue, ils en ont de bien plus belles que nous; mais c'est la barbe; la mienne promet très-bien, pousse à merveille, et compensera par le menton ce qui pourrait manquer à la partie voisine du cerveau. à chacun son talent. Je n'oserais vous donner un détail complet du reste de ma personne, il faudrait un style tout Chinois. et que comprendriez-vous en Chinois, vous, si purement et si parfaitement français. Je ne vous dirais donc pas ce que c'est que le mâ-Koua-tz, comment on pouille le Kou-tz, la brièveté risible de Chain-tz, l'ampleur des Chiés etc. Nous sommes tous vêtus de la même façon. A côté de notre maison, nous avons une petite Eglise de 450 Chrétiens — Auprès de la

maison, il y a encore le petit-Séminaire des commençants, c'est-à-dire le logis des jeunes gens pour lesquels on espère la vocation Ecclésiastique : ils apprennent le Chinois, un peu de Latin ; et après un an de Latin, ils vont achever ces études au grand-Séminaire qui se trouve à la ville même de Shang-hai. Au-delà du petit-Séminaire, il y a un Collège pour les jeunes gens du monde, où l'on enseigne le Chinois, surtout la religion pour le monde. Ce Collège compte 70 à 80 élèves pensionnaires, et le petit-Séminaire quarante.

Depuis deux ans on a établi un observatoire pour les phénomènes journaliers météorologiques et magnétiques, c'est le seul établi en Chine : il est déjà en correspondance régulières avec Paris, Londres, et je ne sais quels autres lieux du monde. Ce serait long de vous donner un détail de ce qui s'y fait et de ses instruments. Deux Pères sont employés à ces travaux, envoyés exprès par la Compagnie, de France ; un autre est occupé aux travaux d'histoire naturelle, en rapport avec l'institut de Paris et de Londres.

A 500 mètres de la maison est l'orphelinat des garçons pour la Ste Enfance tenu par deux Pères et 4 Frères : ils sont de 120 à 300, selon les temps et les circonstances, et de tous les âges : on les élève, on leur apprend des métiers, il y a là tous les métiers chinois, en plus la peinture Européenne, la sculpture, l'imprimerie : tous nos travaux d'autels, d'imprimerie, de tableaux se font ici. On ne peut se lasser d'admirer le talent d'imitation, de ces pauvres gens. Les étrangers qui viennent ici tous les jours restent stupéfaits du travail et de la réussite de ces enfants. Les petits enfants sont confiés à des femmes gagées pour en prendre soin. — Auprès de cet orphelinat se trouve le Carmel implanté en Chine, vous le savez peut-être en 1869 : On vient de bâtir une vaste maison destinée à 30 religieuses ; actuellement elle est occupée par 5 françaises et 5 chinoises. — Plus rapproché de nous est l'orphelinat des petites filles pour la Ste Enfance tenu par les Dames Auxiliatrices : il renferme 150 à 200 enfants, plus une école pour 50 jeunes filles pensionnaires, 30 vierges présentandines destinées aux écoles de paroisses, ou plutôt à la Ste-Enfance dans les paroisses. Tout cela est un résumé trop bref peut-être : quelle joie pour moi si je pouvais vous conduire dans tous ces sanctuaires pour les voir en détail ? au ciel je vous le raconterai.

Fête de Pâques à Shang-hai. Pourtant, puisque j'ai encore une demi-heure, je veux vous dire en deux mots la belle Fête de Pâques dernier dans une des deux Eglises de Shang-hai. J'y étais ce jour là, je puis en parler comme témoin. — L'Amiral Krantz étant ici depuis un mois, a voulu solennellement honorer la religion ce jour là ; il a pris 150 marins du « Montcalm », 40 de la corvette de guerre « le Volta », 20 de la canonnière « la Couleuvre », et les a envoyés en grande tenue militaire à la Messe, dans l'Eglise de Yang-King-pan. 300 autres volontairement, mais sans la tenue militaire étaient dans les tribunes. L'amiral lui-même avec le Consul général de Chine, leur Capitaine de vaisseau, deux Capitaines de frégates et beaucoup d'autres officiers sont venus avec les plus grandes cérémonies. — La tenue des officiers et des hommes a été parfaite ; l'Eglise pleine au comble de chrétiens et de païens — C'était vraiment magnifique. Quand cette troupe est entrée, tambours et clairons en tête, les chinois qui n'ont pour toute arme offensive et défensive que leur queue, en tremblaient. Mais ce qui était vraiment curieux, c'était de voir passer à côté de ces marins marchant au pas, et frappant du pied, les petites femmes chinoises, aux pieds de chèvres, et les bras étendus trébuchant sur ces bases si grêles comme les enfants marchant en échasses.

Après la Messe, le Conseil général réunissait tous les hauts officiers avec le Père supérieur, et le P. Bassinau supérieur de cette Eglise, dans un dîner où l'on fêta l'Evêque absent par maladie, la mission qui fait tant d'honneur au nom français etc..... Que le Saint nom de Dieu soit sanctifié par là, que son règne se développe dans ce pays. La mission du Kiang-nan, la plus nombreuse de la Chine a 59 millions d'habitants, et 86 mille

chrétiens dans un territoire grand comme les deux-tiers de la France. Mon Dieu, mon Dieu que d'ouvrage?- Nous sommes 70 prêtres en tout - Combien d'autres missions n'ont pas 10 prêtres ni même 6 mille Chrétiens. Prier beaucoup pour nos œuvres.

Th. Bobet. S.J.

Lettre du F. M. Decheverens au R. P. Tailhan. — Découverte magnétique à l'observatoire de Zi-Ka-Wei. (22 Avril 1875.)

— Mon R. Père. — P. C.

Vous avez appris par le P. Chauvin que notre Magnétographe allait enfin être abrité d'une manière digne de sa grandeur de sa beauté et des services qu'il est appelé à nous rendre. Les premiers travaux ont marché avec rapidité, l'excellent et dévoué F. Mariot y a mis toute sa meilleure volonté, et son plan ne devait pas peu servir à donner un petit air à notre observatoire qui n'en a pas eu jusqu'ici. Vendredi dernier, je devais vérifier avec une lunette munie d'une boussole l'orientation des piliers, élevés déjà hors du sol ainsi que les murs, d'environ 1 mètre. Le tout est évidemment en briques du pays; la pierre y étant inconnue. J'installe donc ma lunette et... grand Dieu! que vois-je? ... l'aiguille aimantée au lieu de regarder le *NNO* qui est ici sa direction normale va obstinément se fixer au *NNE*!... Une de mes boussoles d'observation était en ce moment montée dans la cave de l'observatoire loin des instruments de fer des ouvriers et à l'abri des secousses qu'ils pouvaient communiquer au sol; je prends avec moi trois briques, je cours à la cave, j'approche ces briques de l'aiguille aimantée délicatement suspendue et juger de ma déconfiture, cette pauvre aiguille se prend d'un sot amour pour ces misérables carreaux de terre cuite, comme s'ils étaient du fer, ce noble métal qui, certes, ne court pas les rues en Chine, quoiqu'il soit presqu'impossible d'obtenir de nos fondeurs Chinois ou Tung-sian une pièce de cuivre jaune non magnétique. Donc nos briques sont chargées de fer; j'en pulvérise aussitôt un fragment et dans cette poussière je promène un aimant qui se couronne aussitôt d'une jolie touffe de fer noir. Je pense que ce fer provient d'un minerai de fer allié à la terre dont les ouvriers de Tchen-Kiang confectionnent leurs briques, et que ce minerai au contact du charbon qui sert à chauffer les amas de briques ou plutôt des gaz carbonés, que produit la combustion, se décompose comme dans les hauts fourneaux et laisse le fer pur dans la masse de la brique. J'ai aussi préservé à ma boussole des briquailles de toutes sortes apportées pour faire du béton et fortifier un peu notre sol par trop mobile; on y trouve des morceaux de briques, de tuiles, de vases de toutes grandeurs et de toutes formes, et ces débris proviennent en grande partie des villes de la province, ruinées par les rebelles de ces dernières années; j'ai essayé de la même manière les tuiles qui devaient couvrir la salle magnétique, les dalles au Fung-tsé en terre cuite qui en devaient former le parquet; tout en un mot a dû être rejeté et je ne sais trop si toutes les observations que j'ai faites jusqu'ici dans le voisinage de tant de substances ferrugineuses ont désormais quelqu'utilité: Je suis actuellement occupé à faire de minutieuses recherches dans ce but: la chose n'est pas facile. Quoiqu'il en soit, mon R. Père, à notre place vous n'auriez pas hésité à renverser ce qui avait été bâti, à faire évacuer la place à un ennemi si redoutable et à trouver ailleurs le secours qu'il vous promettait sous les dehors d'un ami ou d'un indifférent: c'est ce que nous avons fait sans plus tarder. Où s'élèvera notre nouvelle salle magnétique, quelle solidité et consistance pourrons-nous donner à un terrain absolument sédimentaire, quand enfin sera terminée cette installation délicate? Tout est problème encore: et voici la fin de l'année, dans deux mois il faudra passer un examen de morale, les chaleurs arrivent à fond de train, car nous vivons déjà par 27 et 28°; à la garde de Dieu et marchons quand même.

Le jour même où j'ai fait cette belle découverte, je

devais livrer à l'imprimeur de la Société Asiatique à Chang-hai un travail sur mes observations passées ; car vous savez peut-être déjà que ces Messieurs nous ont fait l'amabilité de nous demander au P. Lelec et à moi nos observations météorologiques et magnétiques afin de les insérer dans la revue de 1874, publiée chaque année par la Société, qui est une branche de la Grande Société asiatique dont le siège est à Londres. Le Père Lelec a heureusement pu satisfaire à une demande aussi honorable pour l'Observatoire de Zi-Ka-Wei ; quant à moi je suis forcé d'attendre le résultat des expériences que je fais actuellement pour déterminer s'il y a lieu d'apporter une correction à mes observations passées. De plus un journal, vous ne l'ignorez plus, fait paraître chaque jour les observations météorologiques complètes de la veille : c'est le bulletin même qui devait s'imprimer à l'Orphelinat et que le défaut de matériaux, dit-on, nous a mis dans l'heureuse obligation de faire imprimer ailleurs.

M. Dechevrens S.J.

Extrait d'une lettre du P. Le Cornec à Mr l'abbé Guitterel. — Ning-Ko-fou. (Mars 1875.)

..... Actuellement je me trouve dans la ville même de Ning-Ko-fou ; j'y suis venu avant-hier pour tenir la position pendant les examens. La semaine dernière en effet Messieurs les lettrés se sont permis une petite visite dans notre maison, ont emporté des carreaux, et eussent encore emporté autre chose si le gardien ne leur avait vigoureusement résisté. Un pillage en règle était à craindre, car les lettrés venant pour les examens sont faciles à monter, et les mandarins laissent beaucoup faire, craignant eux-mêmes et avec raison ce peuple turbulent. Si l'on touche à l'un d'eux, tous les autres refusent de concourir, l'examen est manqué et le mandarin n'aura qu'à plier bagage en attendant sa dégradation. Il faut donc leur faire bonne figure malgré les airs insultants que prennent quelques uns et satisfaire leur curiosité. Ils me posent une foule de questions parfois naïves pour des bacheliers, et surtout me demandent si dans mon pays il y a aussi des lettrés, s'il y a des examens etc... Ils admirent beaucoup les caractères que je te trace, et s'imaginent qu'il faudra un fameux génie pour les déchiffrer : je les ai rassurés sur ce point, et ai fait ton éloge. Prie un peu à l'intention de ces pauvres gens pour que le bon Dieu leur ouvre les yeux. Il y en a parmi eux qui paraissent bons et qu'un petit coup de la grâce pourrait amener vers Dieu. L'orgueil en empêche un grand nombre et aussi l'opium, car les victimes de l'opium sont malheureusement très-nombreuses même dans les Campagnes. Plusieurs connaissent de non Jésus-Christ, sans doute pour avoir visité nos voisins les protestants. Les protestants en effet sont établis à Nin-Ko-fou depuis trois mois. Il n'est point encore venu de Ministre, mais deux Catéchistes vendent des livres et font de la propagande à leur manière. Ils donnent à leur Doctrine le nom de religion de Jésus-Christ pour se faire plus facilement confondre avec nous, et nous enlever nos catéchumènes. J'ignore s'ils ont des adeptes, mais il est certain qu'ils apporteront un grand obstacle à la propagation de l'évangile dans ce pays. Tu sais en effet que les calomnies ne coûtent pas cher à ces Messieurs, et puis comment nos pauvres payens sauront-ils distinguer la paille du bon grain, eux qui nous disent tous les jours que le Christianisme et la religion de Boudha c'est la même chose. Deux autres catéchistes protestants sont établis à Kuam-te-tcheu, la seconde tête de ligne du Nin-Ko-fou. Nous pouvons donc dire que l'ennemi est à nos portes, et ce n'est pas sans raison que je réclame encore ici une petite part à tes prières.

Du côté des mandarins nous n'avons point éprouvé cette année de tracasseries. Les deux de Nin-Ko-fou sont bien disposés, nous ont aidé plus d'une fois et nous n'avons eu qu'à nous féliciter de nos rapports avec eux.

Celui du Kien-pin-hien, le seul qui nous fût peu fav-

raire vient d'avoir son changement, et son remplaçant s'est bien annoncé. Aussi nos catéchumènes augmentent-ils en nombre; tous ne persévèrent point, mais plusieurs cependant arrivent au baptême, et à la fin de l'année dernière nous inscrivions 600 et quelques baptêmes d'adultes au Catalogue des œuvres de la mission. Cette année la moisson s'annonce encore bien: mais quel travail il faut, pour transformer ces natures payennes, et pour implanter la foi dans ce sol si longtemps stérile! Nous sommes huit missionnaires dans ce district: chaque Missionnaire a 3 ou 4 catéchistes ou exhortateurs, sans compter les femmes chrétiennes qui apprennent les prières dans les familles: il y a encore les écoles, écoles pour les enfants, écoles pour les adultes, et malgré tout ce personnel et tout ce travail nous avançons lentement. La plupart de ces catéchumènes qui nous viennent ne sont d'abord attirés que par des raisons naturelles: peu à peu la lumière se fait; quelques uns voyant que notre sphère est au dessus des choses d'ici-bas nous quittent avec leurs espérances déçues; d'autres ouvrent peu à peu les yeux à la lumière surnaturelle, apprennent les prières et la doctrine, observent nos règles, et après les épreuves nécessaires sont admis au baptême. Sont-ce les plus nombreux? hélas! non. Ici comme partout il est vrai de dire: "*Multi Vocati, pauci vero electi.*" Mais ce que nous recueillons vaut encore mieux que rien et nous nous consolons en voyant que bien des âmes s'en iront au ciel, et qui peut-être n'y seraient point montées sans notre concours. — Pardonne-moi si ces lignes que je te trace sont parfois incohérentes, car à chaque instant je suis distrait par les interrogations des lettrés: tout les étonne, et les intéresse, mon âge, ma barbe, les productions de mon pays. N'y en a-t-il point qui m'ont demandé si j'avais père et mère comme eux? Ils viennent l'un après l'autre mettre le nez sur mon papier pour y voir plus clair, mais point de succès: enfin tenons-leur compte de leur bonne volonté, et parlons un peu de notre genre de vie en ce pays.

Pour l'exercice du ministère, nous allons successivement dans les différentes chrétientés qui nous sont confiées, arrangeant les petites affaires de nos chrétiens ou catéchumènes, consolant celui-ci, encourageant celui-là, instruisant tout le monde autant qu'il est en notre pouvoir. Presque tous sont néophytes ou catéchumènes, et par suite ont besoin d'une formation qui ne s'opère que très-lentement. Nous avons sur plusieurs points de ce district des maisons servant d'école et de chapelle, mais toutes sont très pauvres. Non-seulement elles n'ont ni fleurs, ni tapis, ni rien de ce qui peut rehausser un peu l'éclat du culte, mais on n'y trouve même point ce qui est nécessaire pour célébrer la Ste Messe. Depuis deux mois seulement quelques unes d'entre elles ont fait l'acquisition d'une croix modeste et de 4 chandeliers en bois. Ajoute à cela une image, et une table en guise d'autel et tu auras l'ameublement de la plupart de nos églises. Une petite caisse contenant tout ce qu'il faut pour célébrer la Ste Messe nous accompagne partout. Il nous faut aussi porter une couverture pour la nuit, car que nous logions à l'auberge ou dans nos maisons, nous sommes sûrs de ne trouver pour lit que quelques planches qu'il faudra recouvrir d'un peu de paille. Le mode de voyage a parfois ses charmes, mais souvent aussi ses inconvénients. Vu la longueur du chemin et ce soleil qui débilite, nous devons généralement nous servir d'une monture: et voilà ton serviteur chevauchant par monts et par vaux en suivant un étroit sentier: par derrière vient le Catéchiste et enfin le porteur de bagages. Si le temps est beau, vive la joie! s'il pleut, en avant quand même. Les routes deviennent glissantes, les torrents se gonflent, les haies qui bordent le chemin paient au voyageur un abondant tribut de rosée: mais on supporte sans difficulté ces petits contre-temps, et le soir, si l'on n'est point tombé trop souvent, si la bête ne s'est point brisé un membre, si le torrent n'a emporté ni cavalier ni monture, on remercie avec bonheur la Providence, se sentant à l'aise d'être si près de Dieu et d'être si visiblement soutenus par sa main puissante.

Pour la nourriture, ce qui en fait ordinairement le fond, c'est un peu de riz cuit à l'eau, et quelquefois un peu de pain semblable à celui qu'on mange dans les Campagnes de Cornouaille. Le froment en effet vient dans ce pays. On le récolte au commencement

de mai : toutefois il est trop précoce pour valoir celui de France. Les grains en sont petits et peu farineux. Au riz ou au pain ajoute quelques légumes, des choux verts des navets etc; souvent même un peu de lard et tu auras une idée de notre nourriture.

Les santés se trouvent très bien de ce genre de vie. Pour mon compte, je n'ai pas encore été malade, et dernièrement à la retraite à Nankin tout le monde me complimentait sur ma bonne mine. On nous a même envoyé de Shang-hai un Père malade pour se rétablir ici. En le comptant nous sommes ici neuf missionnaires. Nous ne sommes éloignés les uns des autres que par une journée de marche, et nous nous voyons fréquemment, soit deux seulement, soit même tous ensemble, à notre centre, le bourg de Chuki-kou, soit enfin à la retraite à Nankin ou aux vacances à Shang-hai.

Le Père André que tu as connu au grand Séminaire de St Brieuc est actuellement ici mon compagnon d'apostolat.

Les payens nous reçoivent généralement bien. Je ne sais si c'est par sympathie naturelle ou par un effet de leurs bons rapports avec les premiers missionnaires venus en ce pays. Ils sont pour la plupart des rendus des provinces du Ho-nan et du Hou-Kuang et, en arrivant en ce pays, se sont jadis trouvés en butte à une affreuse misère. La religion chrétienne est venue compatir à leur douleur, offrant aux plus abandonnés du secours et à tous des consolations. Les missionnaires ont donc répandu les bienfaits au sein de cette population mourante, et leur souvenir est resté parmi elle comme le souvenir d'un père vénéré. Puissions-nous marcher longtemps sur leurs traces et nous faire aimer de tous pour attirer tout le monde à Jésus-Christ!

G. Le Cornec S.J.

Pékin. — Lettre du P. Edel au R.P. Grandidier. — Trois journées à Pékin. — Passage de Vénus sur le soleil — Excursion autour de la Ville — Promenade dans la ville.

Tchang-Kia-Tchuan. 26 Décembre 1874.

Mon Révérend Père Provincial. — P.C.

Puisque vous daignez, mon Révérend Père, prêter avec bienveillance une oreille, ou plutôt un œil favorable aux longues épîtres qui n'en finissent plus, permettez-moi de mettre encore une fois votre patience à l'épreuve, par un troisième in-quarto littéraire. Ne dissimulons rien pourtant — mon but est de vous raconter simplement, dans le moins de pages possible, le voyage intéressant que viennent de faire à Pékin le R. Père Lebourg, notre recteur légal, et votre serviteur, son indigne socius. Les affaires spéciales, des visites officieuses pour démarches délicates réclamaient depuis longtemps la présence du premier dans la Capitale, et le R.P. Supérieur, dans son extrême bonté, daigna m'adjoindre au voyageur comme compagnon de route, fidèle Achate d'un autre Enée ... descendant aux enfers.

Vous le pensez bien, mon Révérend Père, rien ne pouvait m'être plus agréable que cette excursion au long cours vers la Capitale du Céleste Empire, ville fameuse et curieuse par excellence, tête et centre de la civilisation chinoise, et dans laquelle il faut l'avouer, je me promenais, en imagination, fort longtemps à l'avance. Je me réjouissais surtout d'y retrouver les traces de nos anciens Pères, de prier sur les tombes de ces grands hommes dont les immenses travaux et la gloire incontestée survivent aux siècles. Mais ce qui ajoutait encore pour moi, au charme d'une visite à Pékin, c'était l'extraordinaire occasion de me trouver dans cette ville, juste au moment du curieux phénomène astronomique de Vénus passant sur le disque solaire; phénomène si souvent expliqué en classe, depuis si longtemps annoncé pour le 9 décembre 1874, et que j'allais voir .. peut-être! puisque

notre nation française avait par là un poste d'observation! Enfin, l'espoir de pouvoir jeter furtivement un coup d'œil discret dans quelque télescope me souriait outre mesure.

Aussi fûmes nous bien vite équipés pour le voyage... et, le 4 décembre, à 11 heures précises, par un beau temps Pétchélien, nous partions en pompeux équipage suivant la mode du pays, sur deux chars à 2 mulets chaque, avec cavalier ouvrant la marche, et cavalier sur âne, faisant queue, par derrière le convoi; le tout en grande tenue de circonstance, comme il convient aux gens bien nés, et tout le monde, jusqu'aux animaux, pénétré du sentiment d'une mémorable carrière à fournir. Inutile je pense, de vous détailler les péripéties de ce voyage, et les menus accidents de notre caravane. Le fait est, qu'après des courses impossibles par des chemins foncièrement chinois, dans la boue, dans les sables, dans l'eau, dans des ornières sans fond et sans forme; après un cahotement de cinq jours pleins, entrecoupés de 5 autre nuits d'insomnie, dans les soit-disant auberges du Céleste Empire; enfin après un branle-bas général, capable de disloquer en 2 heures la charpente humaine la mieux garnie, sur la fameuse avenue, jadis dallée, de la grande capitale; après tous ces heurts mortels, nous arrivâmes pourtant, sains et saufs, dans les faubourgs de la grande ville, à la porte d'un hôtel borgne sur tranche, à l'enseigne Du Parfait Bonheur! Il était temps! Bêtes et gens n'en pouvaient plus! On eut à peine la force de demander l'hospitalité, un logement à pied et à cheval. Mais, en dépit de son titre engageant, l'auberge du Parfait bonheur nous refuse obstinément le vivre et le couvert; la maison ne veut pas héberger d'Européens; Passez votre chemin, diables d'occident, Poils-Roux! — Ainsi s'exclama du seuil de la porte le quatrième gâte-sauce de l'établissement, inspiré sans doute par le propriétaire. La colère et la faim tenaient le P. Lebourg cloué dans son char — quand, grâce au ciel, le possesseur du Garni d'en face s'apitoya sur les pauvres voyageurs. — il nous ouvrit, à deux battants, les portes de son Hôtel, et, après un léger règlement de compte préalable, nous introduisit dans son unique chambre disponible. Comme nous étions encore à jeun, je prends le Ciel à témoin que nous ne fûmes pas difficiles alors pour la collation exotique dont ce digne homme daigna nous régaler vers les trois heures de relevée — Dieu la lui rende au centuple!

Dès lors les choses allèrent un peu mieux, puis très-bien; si bien, que deux heures après, sur une invitation des plus aimables, nous étions installés, avec tout notre personnel, dans l'hôtel même de la Légation française, où Monsieur de Rochechouart, ministre de France, nous accorda, d'une façon aussi affectueuse que chevaleresque, une hospitalité princière durant les trois jours de notre visite. Ce serait le moment, mon Révérend Père, de vous faire ici en quelques lignes l'éloge du Comte de Rochechouart; de vous rappeler combien toutes les missions de Chine en général, et notre petite mission Pétchélienne en particulier, lui sont redevables sous plus d'un rapport; comment il nous a reçus amicalement, et entretenus familièrement d'une foule d'affaires intéressantes touchant les affaires politiques et religieuses. Mais la première partie de ce programme est au-dessus de mes forces, et la seconde trouvera sa place, j'espère, dans le courant de cette lettre. Nous eûmes en outre le plaisir de trouver, chez Monsieur de Rochechouart, deux de nos anciens élèves, le Comte de Moustier, jadis à Vaugirard, secrétaire de la légation, et le Comte d'Imécourt, ancien de la rue des Postes, officier des hussards, attaché militaire — tous deux excellents jeunes gens qui font honneur à leur Collège respectif, et, sans les flatter, réalisant un peu, je crois, l'idéal d'une génération modèle telle qu'on se propose d'en former chez nos Pères. Monsieur de Moustier tout spécialement est remarquable par son exquise politesse chrétienne et sa modestie extraordinaire; rien qu'à lui voir faire ses prières, aux repas avec recueillement, sans nul respect humain, malgré le nombre ou la qualité des invités, rappelait involontairement un St. Louis de Gonzague à la cour des grands. Le Père Lebourg pensait comme moi, et ne tarissait pas en éloges sur le compte de ces élèves des Jésuites, si dignes de leurs maîtres. Mais assez sur cette digression louangeuse; ma plume m'y entraînait

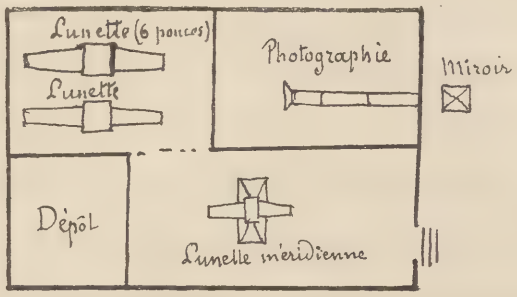
quasi malgré moi, comme à un hommage forcé de reconnaissance.

Le troisième attaché, Mr. de Larochefoucauld, vient de retourner en France pour quelques mois : la mort subite de sa mère l'y rappelait. Outre ces trois jeunes hommes, qui sont pour ainsi dire les enfants adoptifs du Comte de Rochechouart, le personnel ordinaire de la Légation, admis à la table du Ministre, comprend encore Mr. Schatzer interprète, et le Docteur Dugad, tous deux d'une grande affabilité si bien, qu'en si aimable compagnie, nous oubliâmes très vite et totalement que nous étions chez des étrangers. Le mot d'ordre était de se croire en famille, et nous saliâmes de grand cœur une injonction aussi amicale.

C'était le 8 Décembre, vers les 5 heures du soir, veille du grand jour où sa Hauteur, le Soleil, devait recevoir, par devant témoins, les hommages calculés de la belle planète. Les témoins en question, trois astronomes délégués par le Gouvernement français, occupaient, depuis plusieurs mois, un pavillon dans le parc de la Légation; un observatoire spécial avait été construit tout près; tous les jours que Dieu faisait, on s'y préparait, exerçait, perfectionnait; on en était en ce moment aux derniers préparatifs d'installation. — De ce côté là donc tout paraissait sans-dessus dessous; gens qui nettoient des plaques photographiques, gens qui donnent un suprême coup de main aux piles, artistes comparant des chronomètres; savants essayant les puissantes lunettes astronomiques, physiciens vérifiant l'enregistreur électrique, employés et domestiques de toutes sortes, allant et venant de toutes parts, portant qui des ordres, qui des réponses, qui des bibelots d'un transport moins facile. Monsieur de Rochechouart choisit ce beau moment pour me présenter à ces Messieurs, les astronomes, lesquels d'ailleurs, je grillais de voir, eux et leurs instruments, avant les expériences décisives. Evidemment je les dérangeais; néanmoins ces Messieurs me firent le plus bienveillant accueil; et prévenant mes désirs; ils me montrèrent aussitôt en détail, avec force explications, toutes les merveilleuses dispositions imaginées pour l'observation du lendemain; le tout avec une urbanité toute française, et un empressement dont je me sentais très indigne. Mais dans ces rencontres il faut se laisser faire. — Le directeur de l'expédition scientifique, Monsieur Fleuriais, est un lieutenant de vaisseau, homme d'études, d'un grand savoir faire, et qui n'en est plus à son coup d'essai; le gouvernement l'ayant déjà plusieurs fois chargé de missions analogues. Il séjourna entre autres, durant trois mois, en Patagonie, et 6 mois, dans je ne sais plus quelle autre contrée encore moins hospitalière; aussi l'intempérie des climats, jointe aux travaux excessifs, semble-t-elle avoir doublé, chez cet excellent homme, du temps l'irréparable outrage, et il porte assez mal ses 34 ans révolus! O les chiffres, cela creuse! — En second lieu vient le photographe du soleil, Mr. Lapied, encore jeune, enseigne de vaisseau, un vrai type de français né malin, actif, spirituel, épanouissant souvent par ses bons mots le visage un peu sévère du chef de l'expédition. C'est devant lui que le soleil devait avoir l'honneur de poser, le lendemain. Laissons-le préparer ses plaques! — Le troisième astronome, Monsieur Blaris, était malade, presque dès son arrivée. La science compte aussi ses martyrs : celui-ci frappé de paralysie, au milieu de ses préparatifs astronomiques, vient de repartir pour France avec une santé terriblement compromise. Son remplaçant improvisé fut Monsieur Bellanger, commandant de notre canonnière à Tien-Tsin; voyant l'embarras de ses amis, ce digne homme ne balança pas un instant pour offrir son concours, et mettre au service de l'expédition scientifique son talent d'observations. En tout donc trois savants, trois marins, avec un certain nombres d'aides subalternes, sans compter presque tout le personnel de la Légation, chacun se dévouant au service de la meilleure grâce du monde.

Il reste maintenant, mon Révérend Père, à vous décrire l'observatoire lui-même. C'est une sorte de cabane, ou maisonnette

carrée, pouvant avoir de 8 à 10 mètres de côté, formée d'une charpente légère, et recouverte de nattes fort simplement, fort proprement. Le plancher est élevé d'environ 60 centimètres au dessus du sol; la toiture, faite aussi de nattes, s'élève, en partie, à l'aide de cordes et poulies, pour permettre l'observation du ciel. L'intérieur est partagé en 3 compartiments. Le premier, servant comme de vestibule, contient la lunette méridienne, instrument de médiocre grandeur, mais d'une extrême précision, servant à donner l'heure et à vérifier les chronomètres par les moments calculés à l'avance du passage au Méridien de certaines étoiles.



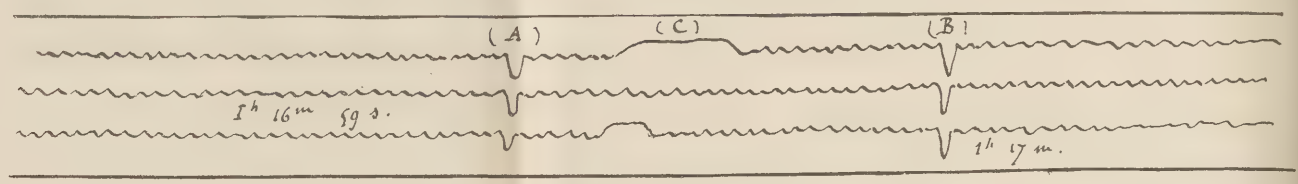
L'appareil est solidement établi sur une bâtisse de circonstance: fondation en pierres, mur solide en briques, et sur cela un bloc énorme de granit, pesant plus de mille Kilogrammes. — Il ne faut rien moins pour isoler ces instruments délicats, et leur assurer la stabilité nécessaire aux expériences.

Celui-ci, en particulier, était d'une sensibilité telle, qu'après avoir été bien dressé au moyen des niveaux, il suffisait d'appuyer la main sur l'extrémité du bloc de granit pour constater un notable changement dans la direction de l'instrument, changement accusé par une mire éloignée, et même par le niveau à bulle. — Pareille disposition fut prise pour l'établissement des deux magnifiques lunettes astronomiques, dites 6 pouces (diamètre de l'objectif.) et montées parallactiquement, c'est-à-dire disposées de telle sorte qu'au moyen d'un mouvement d'horlogerie elles suivent toujours sur son parallèle, le point du ciel qu'elles regardent. L'un de ces instruments est tout neuf, fait à Genève, coûtant 30,000 francs. L'autre appartient au Dépôt de la Marine ... Une disposition spéciale fut adoptée pour prévenir l'action trop forte des rayons solaires; le côté intérieur de l'objectif a été légèrement argenté (procédé Foucault) et cette mince couche de métal faisant miroir concave renvoie une grande partie des rayons, et diffuse si bien les autres que leur action ne peut ni blesser l'œil, ni échauffer l'air dans le corps même de la lunette, échauffement qui produirait des ondulations très nuisibles aux bons résultats d'observations. Naturellement, vu la grandeur, le poids, et l'importance de ces deux instruments, il a fallu des fondations encore plus solides que pour la lunette méridienne: perchées là-dessus, les deux immenses lunettes ont l'air de canons à longue portée braqués contre le ciel par les Titans de la science moderne.

Le compartiment voisin, hermétiquement clos, était réservé au photographe et à ses aides. L'appareil employé, en cette circonstance, diffère beaucoup, comme forme, du daguerréotype ordinaire. Pour obtenir une image solaire convenablement grande il faut avoir des lentilles à long foyer, et partant une chambre noire très longue. Ici c'est un épais tube en cuivre, long de 3 mètres solidement établi sur maçonnerie; en avant se trouve enchassée la lentille en question; en arrière se trouve le châssis à plaque sensible. — On opérait sur cuivre argenté, ancien système, mais très commode pour ces sortes d'épreuves. Le châssis est mobile, de haut en bas, au moyen de contre poids proportionnés; durant son mouvement de descente la plaque argentée passait devant l'ouverture lumineuse, s'impressionnait en 1/20 de seconde, et disparaissait après avoir inscrit télégraphiquement l'instant précis de l'exposition à la lumière. Ce temps très faible de 1/20 de seconde était variable, à l'aide des poids, suivant l'éclat du soleil. — Les images ainsi obtenues ont 38 millimètres de diamètre; fort belles du reste, et merveilleusement nettes. — Les plus petites taches du soleil s'y voient aisément avec le microscope. Pour diriger la lumière solaire sur l'objectif du tube, un miroir construit tout exprès a été disposé au dehors sur un socle

élevé, massif, en pierre, briques, granit, afin d'en assurer l'immobilité. Ce miroir seul, en glace argentée, revient à sept mille francs. Un écran le préserve des rayons du soleil qui l'échaufferaient, et le déformeraient; dans l'entre temps des expériences; enfin, du fond de sa chambre noire, le photographe faisait tourner l'écran, et le miroir à son gré, au moyen de tringles, disposées pour cela d'une façon très ingénieuse. Pour compléter la description disons encore un mot de l'appareil enregistreur qui se trouve dans la chambre même du chef de l'expédition, à quelques quarante pas de l'observatoire. C'est une sorte de télégraphe Morse, sur lequel se déroule uniformément une bande de papier, au moyen d'un mouvement d'horlogerie. Celui-ci est commandé lui-même par une pendule astronomique établie dans le voisinage.

Trois plumes d'acier imprégnées d'encre, appuient constamment sur la bande de papier, et elles y traceraient chacune un trait rectiligne si des rouages spéciaux ne leur imprimaient un mouvement de va-et-vient de vingt oscillations par seconde, ce qui produit sur la bande des lignes ondulées très régulières, comme l'indique la figure ci-jointe.



Au bout de chaque seconde, une ondulation plus accentuée indique cette période du temps: (A) et une ondulation plus grande (B) se fait au bout de chaque minute. De plus, pendant le déroulement du papier, le surveillant de l'appareil écrit de temps en temps au crayon l'heure exacte de son chronomètre, afin qu'on puisse s'y retrouver plus tard.

Outre son mouvement oscillatoire, chaque plume peut être soumise à l'action d'un électro-aimant qui l'attire temporairement en sens contraire, et lui fait marquer par conséquent, sur la ligne correspondante, un crochet plus ou moins long, suivant la durée du courant. — La plume du milieu correspond avec l'appareil photographique, et doit enregistrer l'instant précis, le 20ième de seconde, du tirage d'une épreuve; les deux autres plumes correspondent aux deux lunettes. Supposons maintenant qu'un observateur ait lieu de signaler un phénomène, l'heure du contact de la planète, par exemple; il n'aura qu'à presser une pile électrique pour fermer un courant, et aussitôt la plume correspondant à son appareil tracera un crochet (C) dont la longueur dépendra de la durée même de la pression. Il est alors très facile de constater après coup, par l'inspection de la bande, la position du crochet, l'heure et la durée du phénomène. Ainsi le crochet (C) ci-dessus indique pour 1h 16m 59s,45 une pression de 4 dixièmes de seconde. — Ce même système télégraphique permettrait de régler facilement les chronomètres de l'observatoire d'après la pendule astronomique; de plus, un assortiment de sonneries électriques mettrait en rapport, à chaque instant, suivant les besoins, les différents observatoires des deux établissements.

Voilà, en résumé, mon Révérend Père, ce que j'ai entrevu, ce que m'a expliqué le bon Monsieur Flammarion, le soir même de notre arrivée, à la veille du grand jour. Il me restait à souhaiter aux savants bonne chance pour le lendemain, c'est-à-dire un jour splendide, un ciel sans nuages, un soleil complaisant qui daignerait se laisser voir mieux qu'il ne l'a fait depuis presque deux jours. On dirait qu'il soupçonne quelque chose, il s'obstine à demeurer caché derrière un paravent de cumulus noirâtres. Et pourtant! l'honneur de la science, que dis-je? celui de la France même sont intéressés au succès de cette unique observation. Les calculateurs d'Europe attendent attendent, avec autant d'inquiétude que d'impatience, le résultat de l'expérience; tous les Chinois de Pékin, et d'ailleurs connaissent les dépenses d'argent

et de peine de Messieurs les Européens ; ils riraient beaucoup de notre déconvenue ; notre prestige subirait un formidable accroc ; enfin, nous n'aurions pas le plaisir de voir, avec le soleil, plusieurs hauts personnages, notamment le prince Kong, qui avait promis d'honorer l'observatoire de l'éclat de leur présence. C'était donc très grave !

Le commandant de la canonnière, homme droit et rond, me demanda séance tenante de vouloir bien célébrer la sainte messe du lendemain pour le succès de l'entreprise, pour l'honneur du pays ! Je le promis de bon cœur, et je retournai passer la soirée, avec le P. Lebourq, chez ces Messieurs de la Légation.

Comme nous avons passé trois jours à Pékin, et que durant ce court espace j'ai vu et entendu bien des choses, pour ne pas embrouiller mon récit, ni m'exposer à des redites, je vais si vous le permettez, mon Révérend Père, raconter tant bien que mal ce qui se rapporte à chacune de ces trois journées successives.

1er Jour. 9 Décembre. — Je dis la sainte messe à 7 heures ; et je l'avoue, non sans distractions ! — Le temps est superbe. — bientôt le soleil inonde d'un flot de lumière la jolie chapelle de la Légation. — au dehors j'entends les artistes affairés dans leur observatoire « Arcturus vient de passer au Méridien » s'écrie Monsieur Fleuriais — « journée splendide ! ô chance ! ô bonheur ! — Les chronomètres sont d'accord ! les photographies réussissent comme jamais ! Encore deux heures, et nous commençons pour de bon ! — Telles furent les exclamations qui entrecoupaient mes oraisons durant la messe. — Encore deux heures ! — Hélas !! 20 minutes après le ciel était brumeux, puis nuageux, puis tout à fait couvert — Tout est perdu — Comme de juste, les visages de ces Messieurs se rembrunissaient à l'avenant ; les figures s'allongeaient outre mesure, et quand enfin, à 8h 1/2, toute lueur d'espérance eut disparu derrière un épais rideau de nuages, on put remarquer sur toutes les physionomies un air d'abattement voisin de la stupeur ! Monsieur Fleuriais, le plus calme, demandait « une corde » — le jeune photographe de son côté enfonçait, grognait sur les épaules son large bonnet à poil, et de temps en temps élevait un poing menaçant vers cette région du ciel où devait se trouver probablement l'astre éclatant de l'univers. Le commandant d'autre part lâchait des bordées d'expressions très imagées, accusant le ciel, la terre et l'élément liquide de l'avoir fait venir d'aussi loin pour une semblable « déveine » — Les autres rares assistants, aides ou curieux, compatissaient de leur mieux au malheur irréparable de leurs infortunés compatriotes .... quand tout à coup, ô bonheur ! une tache bleue apparaît sur le fond gris du firmament. L'espoir renaît ; l'éclaircie se développe ; chacun reprend son poste avec courage, et voilà qu'à 9h 20m quelques minutes seulement avant l'instant assigné pour le phénomène, le soleil apparaît dans toute sa splendeur au milieu d'une foule de nuages qui semblent s'être écartés par respect en ce moment solennel. — Quel moment en effet, et quel coup d'œil ! Les astronomes sont en place, juchés sur leurs escaliers mobiles, le visage collé sur leur lunette ; les secrétaires sont assis tout près, penchés sur des registres, le crayon d'une main, la pince électrique dans l'autre, le regard fixé sur les chronomètres. Encore 3 minutes ! Vite on vérifie les sonneries, pendules, chronomètres, l'enregistreur. — Tout va bien ! Encore 20 secondes ! La photographie réussit ; Commencez ! 3 épreuves par minute ! Encore 3 secondes — Attention ! Ouvrez ! Il est l'heure !

O surprise ! la planète infidèle manque au rendez vous ... les secondes s'écoulent en bondissant — une minute se passe - Rien ! rien !

Enfin subitement, juste quand on n'y pensait pas, voilà le fameux point noir qui se précipite et Vénus échancre fortement le disque du soleil. — Le premier contact est manqué = Mais, disons - le, le cas était prévu — On se rattrapa par le 2e contact intérieur, et comme toute, avec le beau temps du moment on avait tout lieu d'être plusque satisfait.

Vu dans la lunette le disque solaire paraissait énorme ; mais on n'en voyait qu'une petite portion, celle entamée par la planète. Vénus s'y dessinait très nettement sous la forme d'un disque noir, paraissant gros comme le poing, en train de dévirer une corde du disque du soleil. — C'est précisément le temps exact employé par l'astre

pour parcourir cette corde que les Astronomes devaient apprécier avec soin. — Ce temps calculé, apprécié au moyen des lunettes et chronomètres, on en déduira la longueur de la corde, et sa distance au centre — Ce résultat comparé avec un résultat d'autres observateurs placés dans l'autre hémisphère, et voyant la planète décrire une autre corde, permet de connaître la distance angulaire de ces cordes, et de là on conclut aisément la valeur de la parallaxe solaire, et partant, la distance du soleil ; Importante question qui préoccupe, depuis des siècles, tous les astronomes, et pour laquelle presque tous les gouvernements civilisés n'ont pas craint de faire d'énormes dépenses. Les Américains entre autres ont aussi leur station à Pékin ; mais sans se préoccuper des lunettes, et des mesures micrométriques faites sur place, dans des conditions générales, disent-ils, d'installation et d'émotion, ils aiment mieux se fier à la photographie et toutes leurs dépenses ont été sacrifiées à la reproduction de belles images du soleil. — Ces images ont environ 15 centimètres de diamètre — Rien de plus facile que d'y suivre après coup, tout à loisir, la marche de la planète ; de calculer au micromètre le temps et les distances. La photographie n'était qu'un accessoire dans l'observatoire français. — et Messieurs les Russes n'observaient, dans leur légation qu'avec des lunettes ordinaires. Tous ces savants, français, russes, américains, s'étaient concertés ensemble par avance, afin de pouvoir confronter leurs résultats ; et, pour éviter toute jalousie nationale dans une aussi grave question, tous se sont accordés à prendre pour méridien origine, devant servir à fixer le temps le méridien qui passe par la Montagne du Charbon, c'est-à-dire un vaste amas de charbon entassé au centre même de Pékin, véritable colline de 50 mètres de hauteur, couverte d'arbres et de pagodes, en attendant qu'un état de siège trop prolongé force les habitants à mettre en œuvre cette houillère artificielle.

Puisque j'en suis aux Américains, astronomes et protestants, ajoutons que ces Messieurs ont depuis assez longtemps donné des conférences publiques, aux Chinois! sur le fameux passage — Les Révérends pasteurs ont prêté leur temple, leur chaire évangélique, et leur enthousiasme progressiste à d'habiles orateurs, auxquels il ne manquait qu'un auditoire complaisant, sinon intelligent — Le Révérend Martin se lança lui-même dans le domaine astrologique, et se permit, paraît-il, des propositions passablement hérétodoxes, restant protestant jusque contre les calculs astronomiques. Il prédit entre autres choses, le passage de Vénus pour le lendemain à 4 heures du matin, assurant du reste que, d'après ses consciencieux calculs, l'ombre de Vénus se projetterait sur le disque du soleil en forme de bonnet de nuit! — Cette énormité lachée, le digne homme souhaita bonsoir à son monde et se retira. Les astronomes indigènes avaient aussi annoncé le phénomène pour le lendemain à 4 heures du matin, au petit lever de sa majesté! : j'ignore quels préparatifs d'observation ces artistes ont dû faire pour le Fils du Ciel ; mais une chose certaine est que ce jour là du passage, l'auguste souverain fut pris de la petite vérole, maladie qui l'enlèvera peut-être à l'affection méritée de ses nombreux sujets. Cette maladie inopinée fut aussi sans doute la cause pour laquelle le prince Kong refusa de venir à l'observatoire français, lui et toute sa suite, selon qu'il en avait averti, la veille. Peut-être aussi fut-ce la crainte de ne pas voir le phénomène ; car, en dépit du brillant commencement, les nuages empiétèrent de nouveau sur le soleil, et bientôt l'on ne vit plus rien qu'un ciel noirâtre, désolant, pour nos pauvres astronomes — Alors les figures se rallongèrent, les bonnets à poils se renfoncèrent et le vocabulaire expressif de notre commandant reprit le dessus dans la conversation monosyllabique des infortunés Vénusiens! C'était pitié de les voir, et je souffrais moi-même, autant qu'eux peut-être. Avoir fait tant de chemin, s'être donné tant de peine, saisir enfin le but tant désiré, et le voir subitement se dérober sous un nuage! peut-on s'imaginer chose plus poignante pour des savants français? On dit que, dans le siècle dernier, Legentil, après avoir attendu six années, dans un îlot de la mer des Indes, le précédent passage de Vénus, eut aussi le malheur de voir un nuage s'interpos-

entre lui et le soleil, au moment précis du contact de la planète. Le pauvre astronome en mourut de chagrin. Ceux de Pékin auraient sans nul doute supporté plus philosophiquement leur infortune, mais le ciel leur épargna cette peine en s'épanouissant tout à coup, environ une demi-heure avant la fin du phénomène. Je soupçonne ces Messieurs d'avoir promis in petto un fameux cierge à la Ste Vierge; car cette éclaircie vint merveilleusement à propos, et contre toute attente. Alors la joie revint au galop, et toutes les observations recommencèrent de plus belle, avec les photographies, et le reste!

L'observatoire prit alors la tournure ci-dessus esquissée – A gauche, en avant, Monsieur Fleuriais observateur avec Monsieur Vapereau (fils) pour secrétaire — Au fond, Monsieur Bellanger, observateur, avec le Docteur Dugard pour secrétaire – A droite, le photographe Lapied, qu'il faut supposer entouré de plusieurs aides, de lampes à verre jaune, de fioles à senteur, et d'une obscurité à peu près complète.

C'est en cet instant mémorable que les visiteurs affluèrent autour des artistes. — Mr de Rochechouart amena Mr Wade, ministre d'Angleterre; et peu après survint le fameux Tchong-ta-jen, l'ancien préfet de Tien-Tsin, lors des massacres, et depuis ambassadeur en France, et ministre des affaires étrangères de Pékin. Le grand homme était emmailloté dans d'épaisses fourrures, gros et gras, et dodu; rappelant involontairement le Maître Rominagrobis entre dame belette et Jeannot Lapin. Celui-ci se maintint entre Mr de Rochechouart et le P. Lebourg, interprète obligé du visiteur. Il parut d'ailleurs prendre un vif intérêt aux expériences; et, à plusieurs reprises, il voulut voir la planète à travers les lunettes, et les photographies dans la chambre noire, et l'enregistreur électrique; j'expliquais en français; le P. Lebourg traduisait en chinois, et le grand homme collectionnait toutes ces notions dans sa puissante tête, pour en faire, le soir même, son rapport exact à l'Empereur. Entre temps le P. Lebourg lui parla d'affaires plus sérieuses, et lui annonça sa visite pour le lendemain. Mr Wade ministre d'Angleterre, invita aussi le P. Lebourg au déjeuner du jour suivant, en son hôtel. — Durant ces conversations madame la planète s'apprêtait

à faire sa sortie : redoublement d'attentions à son égard ! tout se passa dans les meilleures conditions, au dire de tout le monde, sauf des savants, qui prétendent que la sortie a été un peu anticipée, et que la visite de l'astre dura un peu moins de temps qu'on n'était convenu dans les calculs. Le plus clair de la chose c'est que l'expérience était achevée, et que toutes les observations du commencement et de la fin ont réussi au delà de toute espérance. — On se félicitait mutuellement, on se refélicitait à l'envi, tout en pliant bagage, et retouchant quelques calculs. Il reste maintenant à comparer les résultats obtenus avec ceux de la photographie, et ceux des autres observatoires ; tout s'accorde. Tous ont constaté une abbréviation de la durée du passage ; donc une des données du problème était inexacte. Cela regarde le Grand M. Leverrier... Quant aux astronomes ils s'apprêtent déjà au départ, et les instruments commencent à se réemballer « pour le prochain passage ». — Mais qui le verra ? Il aura lieu le 6 Décembre 1882, et les observateurs devront se rendre en Patagonie d'une part, et dans l'extrême Amérique Nord d'autre part — Plus les stations sont éloignées, moins on a de chances d'erreur. Espérons que ce prochain passage suffira pour satisfaire la curiosité de nos Savants, sinon il leur faudra attendre jusqu'au 8 juin de l'an 2004, époque où beaucoup d'entre eux, j'espère, sinon tous, verront le phénomène de plus haut.

Le soir de ce jour mémorable, Mr de Rochechouart, pensant que Messieurs les observateurs avaient bien mérité de la science, et de la patrie (de fait tous les visiteurs ont été enthousiasmés à la vue des dits savants ; ils admiraient surtout le calme, la présence d'esprit, l'aménité du chef de l'expédition, Mr Fleuriais, qui tout en s'occupant de ses observations à lui, donnait des ordres à droite et à gauche, invitait les visiteurs à jeter un œil discret dans son instrument, prenait des notes etc.) bref, Mr de Rochechouart les invita tous à un dîner d'honneur où l'on porta des toast au succès de l'entreprise. Le tout finit au commencement de la journée suivante, après quoi les invités, savants et autres, se retirèrent, sans trompette pour s'endormir paisiblement dans la douce pensée d'une journée bien remplie.

Vers la fin de cette grande journée, nous résolumes d'aller visiter, dans leur résidence du Pé-tang (Eglise-Nord) ces Messieurs de St Lazare, missionnaires de la localité. La politesse demandait cette visite — d'ailleurs, il fallait solliciter pour moi l'autorisation d'avoir dit, et de dire encore la sainte messe à Pékin. Mais mon compagnon, se trouvant interdit on ne sait pourquoi — dans cette portion du Tchély, n'était pas obligé aux mêmes formalités : la civilité seule, renforcée de charité chrétienne lui dictait cette démarche. L'église en question se trouve au delà du Palais-Impérial, à plus d'une heure de voiture de la légation : nous y arrivâmes fort tard, très-pressés de repartir. Mr Favier, un homme très gai, supérieur provisoire en l'absence de l'évêque, nous reçut avec chaleur. C'est un missionnaire plein de zèle et de gaîté, dont la famille, je crois, est fondatrice d'une de nos maisons, de Dijon, ou Besançon ? La résidence de ces Messieurs est très belle, et très confortable ; rien n'y paraît manquer. On nous a permis de la visiter rapidement j'y ai vu entre autres choses, d'abord un beau cabinet de physique avec des instruments de grande dimension ayant dû coûter fort cher — un de leurs Pères s'occupe spécialement de la chose, et fait de la photographie — En outre il y a le musée d'histoire naturelle, très grand, et bien disposé par le célèbre Monsieur Père David (aujourd'hui malade à Paris). — Enfin je vis la fameuse bibliothèque provenant, en grande partie, de nos anciens Pères, et qui renfermerait pour nous des trésors imprimés et manuscrits. — Notons pour mémoire ces beaux volumes in-folio, étalés sur la table ; ils portent les armes de France, la couronne et les fleurs de lys ; ce sont les cadeaux offerts jadis par nos Rois aux missionnaires Jésuites de Pékin. — Enfin ce qu'il y a de plus curieux c'est la nouvelle cathédrale, élevée en 1861, après les fameux traités. Vue du fond de la cour cette Eglise présente un beau coup d'œil, la façade est large, assez élégante, flanquée de deux tours massives paraissant très élevées. L'empereur trouve que les dites tours lui portent ombrage, et le voilà qui se met en tête de vouloir les abattre sous prétexte d'une hauteur par trop grande — car, de leur sommet, on domine

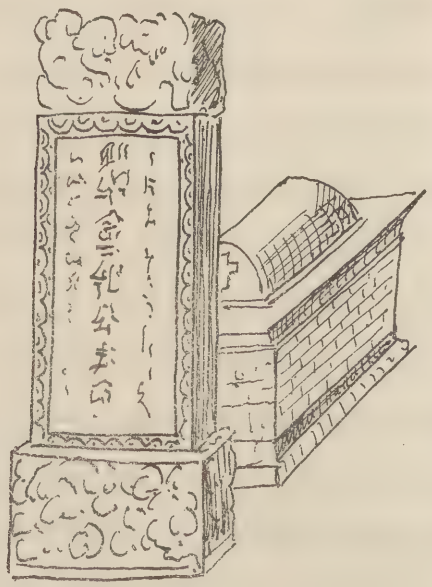
tout le palais. — d'ailleurs le palais est trop étroit ; il faudrait lui annexer tout le terrain du Pétang, Eglise et résidence. Ainsi le veut sa majesté, et son Conseil d'applaudir : ils connaissent trop bien maintenant l'impuissance des nations européennes pour se refuser la satisfaction d'infliger ce soufflet à leurs vainqueurs d'autrefois ! C'est là une grosse affaire dont Païens et Chrétiens se préoccupent beaucoup — et pour laquelle assure-t-on, Mgr Delaplace s'est rendu tout exprès en France. Si l'église tombe en dépit des traités qui ont permis son érection suivant un plan approuvé par les autorités chinoises ; si elle tombe malgré les protestations de notre ambassadeur, alors c'en est fait du dernier reste de prestige dont la France et la Religion chrétienne jouissent encore dans la Chine. Si cette Eglise est renversée par le caprice d'un souverain de 20 ans, personne alors n'empêchera les autres églises de l'Empire d'être pillées et incendiées par les innombrables Païens qui semblent n'attendre qu'une occasion favorable.

En définitive, la politique européenne et la religion subissent, en ce moment, une crise qui peut devenir fatale — l'affaire du Pétang semble être le préliminaire d'une persécution officielle devant se propager très vite, de la Cour aux extrémités de l'Empire. Il est grandement à souhaiter, et Dieu veuille y aider, que notre France veuille et puisse s'interposer énergiquement pour empêcher cette violation des conventions les plus solennelles. Les Chinois, il est vrai, proposent d'indemniser largement les Lazaristes ; ils promettent d'élever, aux frais de l'Etat, une église plus belle que la présente, plus large surtout — mais moins haute, et plus loin du Palais ... Si grande même est la générosité de ces dévots Mandarins que Messieurs les Anglais, et autres chargés d'affaires, trouvent exagérés et les refus des Missionnaires, et les offres de l'Empereur. — Bagatelle, disent-ils ! Mais ces Messieurs ne sont guère au fait de l'astuce chinoise ; ils ne se doutent pas des conséquences d'une pareille concession ; peut-être même, protestants ou schismatiques qu'ils sont, ne verraient-ils pas sans déplaisir cette humiliation infligée « aux Papistes ». — Provisoirement l'affaire est entre de bonnes mains, et Dieu fera le reste j'espère — Mgr de Rochechouart tentera l'impossible, ne serait-ce que pour faire traîner l'affaire en longueur, le mal étant déjà fait en partie, par la publicité de ces exigences impériales.

Assez sur cette église ! Il faut vite rentrer chez nous, car nous sommes dans la ville impériale dont il faut sortir avant la fermeture des portes — ensuite nous traverserons la ville tartare ; enfin nous entrerons dans la ville chinoise, si nous y arrivons avant la nuit close ; car, une fois la nuit venue, toutes les portes se ferment ; l'entrée même des rues est interceptée ; un silence étrange succède bientôt aux clameurs aigues d'une population grouillante ; toute la ville s'assoupit et s'endort sous la protection du dragon apocalyptique dont la silhouette se profile sur le ciel au dessus du Palais impérial. C'est l'heure du dîner au quartier européen = nous aurions grand tort de refuser une place d'invité à la collation peu frugale offerte aux astronomes ... et à leurs amis !

2e Jour - 10 Décembre. Excursion aux environs de Pékin. ——— J'en avais parlé la veille au Cte de Rochechouart ; il approuva mon idée, donna ses ordres ; il ne restait qu'à me laisser faire pour voir le plus de choses dans le moins de temps possible. A 7 heures nous partions, c'est-à-dire moi tout seul, à cheval, précédé de deux cavaliers chinois, en grande tenue, suivi d'une voiture (à provision !) qui devait servir dans le cas de fatigue, et d'un autre cavalier, mon catéchiste : toute une cavalcade lancée à fond de train ; car l'excursion n'était pas petite, puisqu'il s'agissait de voir, en un seul jour, les deux cimetières de nos Pères, le Palais d'Eté ; le palais de l'Impératrice, la grande cloche, et bien d'autres choses, sur un parcours d'environ 12 à 15 lieues. Vers les 9 heures nous arrivions au Cimetière portugais. C'est un vaste enclos précédé d'une sorte de ferme modèle qu'exploite Mgr Chévrier, diacre d'une cinquantaine d'années, frère du missionnaire massacré en 1870 — Après avoir dépassé cette cour, et une vigne assez vaste, je me trouvai tout à coup en face de l'imposant portail du cimetière. Tout est en marbre sculpté, jus-

qu'aux portes elles mêmes, et aux gonds énormes de cette barrière monumentale - Puis les magnifiques tombeaux alliguiés se présentent aux regards du visiteur ému, lequel tout préparé qu'il est à cette visite funèbre, n'en éprouve pas moins une impression indéfinissable de tristesse et d'admiration - On sent que l'on foule une terre bénie, où reposent des Saints, et des plus illustres membres de la Compagnie; où gisent peut-être, ensevelies avec eux, les dernières espérances de la Mission de Chine. Ceux que recouvrent ces riches mausolées avaient autrefois la science, et la vertu, et toutes les autres conditions nécessaires à la conversion de ce peuple; ils n'y ont pas réussi - Les Empereurs ne leur ont accordé qu'un tombeau; leurs successeurs ont pour eux plus de critiques que de suffrages - Au lieu de l'Evangile jadis repoussé, on importe aujourd'hui l'opium; par leurs inutiles disputes et rivalités les nouveaux missionnaires, survenus après ces grands hommes, ont séché pour ainsi dire par la racine l'œuvre des conversions. Voilà les tristes pensées qui m'occupaient en parcourant ces allées bordées de tombes - Beaucoup de noms gravés sur les monuments m'étaient inconnus, car tous les Pères français, sont dans un cimetière spécial; mais avec quelle joie je trouvais dans le nombre ceux dont les vertus et les savants ouvrages ne sont ignorés de personne, les Verbiest, Adam Shall, de Souza, Mathieu Ricci ... et d'autres! Presque toutes les tombes ont une forme pareille que je vais essayer de représenter ci-dessous.



C'est d'abord un marbre sculpté, orné des dragons impériaux, ornements indispensable des cadeaux de l'Empereur. Cette pierre délicatement sculptée porte en 3 langues différentes Chinois, Latin, Mandchoux, le nom du défunt et ses qualités de Docteur de la Compagnie de Jésus = plus loin, à quelques pas, se trouve la tombe proprement dite, formée d'une table massive que surmonte un dôme semi-cylindrique.

Le tombeau du P. Verbiest est semblable au modèle général; seulement, pour plus grande distinction, la pierre de l'inscription repose sur une énorme tortue, autre animal impérial — Celui du P. Adam Schall est bien plus beau, et se compose de quatre parties; d'abord un groupe de trois cassolettes en marbre sculpté, pouvant avoir un mètre de hauteur, la plus grande au milieu. — puis une table massive de marbre sculpté portant des dessins variés — (2 mètres 50 de long, 1 mètre 25 large, 1 mètre de haut). puis deux monuments pareils à ceux représentés ci-contre, mais à plus grandes dimensions.

La tombe du P. de Souza se trouve un peu plus loin, dans le même goût, mais encore beaucoup plus belle.

Enfin, tout au bout du cimetière, se trouve le monument de Mathieu Ricci, fondateur des Missions de Chine, et que tous nos Chrétiens révèrent comme un saint; c'était au moins un homme extraordinaire dont les ouvrages écrits en chinois sont devenus classiques dans ce pays; dont les remarquables livres de religion contribueraient à convertir la haute classe, la partie lettrée de l'Empire, si nous avions accès dans ces régions élevées, ou si nos mandarins voulaient s'accorder parfois la jouissance d'une lecture aussi profitable. Mais le temps des conversions de mandarins est passé, et n'est pas près de revenir.

Le dessin ci-après a la prétention de vous donner une idée, mon Révérend Père du monument funèbre du P. Mathieu Ricci, et du goût chinois en fait de tombeaux. Les trois machines en avant représentent, je le suppose, des cassolettes dont le marbre contourné par dessus figure la fumée; plus loin est une table en marbre, plus loin une rangée de 3

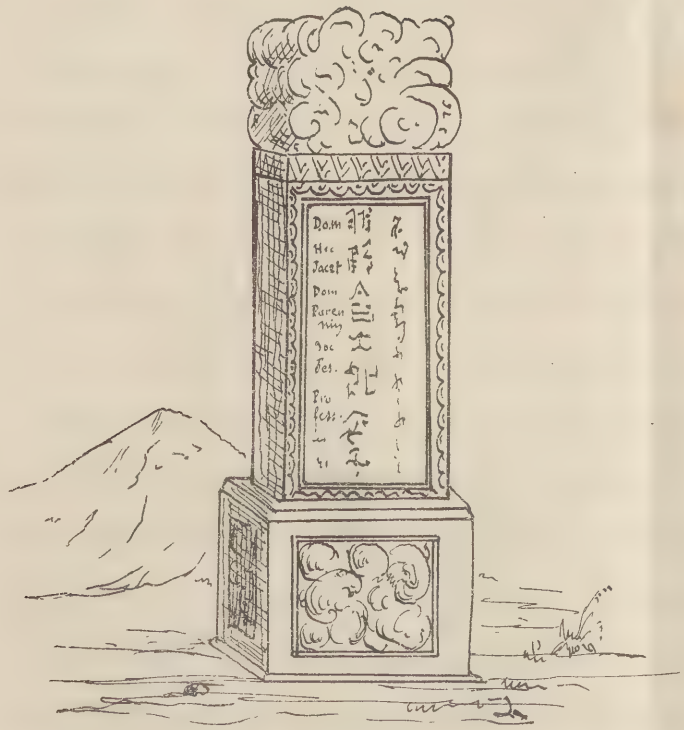
petites cassolettes ; plus loin la pierre avec l'inscription ordinaire, plus loin l'emplacement du cercueil ; enfin, par derrière, une sorte de Kiosque, ou chapelle, où l'on peut dire la sainte messe. — Le tout est d'un travail exquis, exécuté d'après les ordres d'un empereur !

Tout près, au milieu et au fond du cimetière, se trouve un Calvaire également très beau, toujours en marbre, avec une inscription impériale ; c'est ce qu'il y a de plus remarquable peut-être, mais je n'ai pas eu le temps d'en prendre un croquis. Au dessus de la porte d'entrée on lit également une inscription donnée par l'Empereur Kang-Hi ; c'est la sauvegarde du cimetière. Deux ou trois caractères tracés par le pinceau impérial suffiront pour assurer durant des siècles l'inviolabilité de ce grandiose champ de repos.

Je quittai avec regret cette terre de famille pour m'acheminer au triple galop vers un autre cimetière, le cimetière français, situé à plus d'une lieue au-delà — Nous y fûmes au bout de 20 minutes.

La première chose qui frappe en y entrant, c'est le monument, en style pesant, élevé à la mémoire des officiers français morts durant la campagne de 1860 ... les blocs de pierre qui forment cet immense cube commencent à se disjoindre comme les articles du traité — Puis l'on embrasse d'un seul coup d'œil une forêt de pierres verticales, tombeaux des Pères français, jésuites et autres. Là on se retrouve en pays de connaissance, et ce n'est pas sans émotion que l'on parcourt successivement ces longues files d'inscriptions, et qu'on lit les noms des Parennin, Gerbillon Collas, Cibot, de Mailla, d'Entrecolles, Dollières, Régis (celui-ci s'appelait Le comme moi, ce qui me donna un léger frisson quand je lus les paroles sacramentelles de « Ci-gît le P. Le » ! Je me suis tâté deux fois de suite pour savoir si j'étais bien encore du nombre des vivants.) Puis voici les P.P. Amiot, Roussot, de Ventavon, Benoit, de Brossard. etc. Je n'ai pas vu la tombe du P. Attiret. Ce sera sans doute une

des nombreuses pierres couchées par terre, à moitié brisées – Car le cimetière n'est point protégé par une inscription du Fils du Ciel; il a été saccagé plusieurs fois par les païens, et rien depuis ne semble avoir été restauré – Le terrain appartient, et est confié aux soins de Messieurs les Lazaristes ; Je ne m'explique pas cette quasi négligence surtout vis-à-vis de leurs propres confrères; car la plupart des tombes renversées portent les noms de membres de leur société ; ainsi pour n'en citer qu'une, celle de Mgr. Roux un de leurs hommes les plus distingués, et qui succéda à nos Pères auprès de l'empereur Kien-Long. Monseigneur Mouly n'a pas encore de monument. Ce même cimetière ne possède pas non plus des tombes aussi belles que le cimetière portugais – ce ne sont que des tables en marbre portant une inscription, et par derrière un tertre de terre indiquant la position du cercueil. La figure que je vais tracer représente le tombeau du P. Parennin, appelé Pa en chinois. 巴.



Le genre d'inscription est toujours le même. Au milieu se trouve en Chinois « Tombeau de l'illustre docteur Pa » de la Cie de Jésus. — La traduction en Mantchoux se trouve à droite, et l'épitaphe latine à gauche: D.O.M. — Dominicus – Parennin – Gallus – Societatis Jesu — professus — vixit – in societate – Ann. LVII — in missione vin — annos XLIII – obiit Peki – die XXIX Sept – An. Dom. — MDCCXLI – Aetatis — LXXVII —. Tous les autres monuments sont exactement pareils, même ceux de ces Messieurs de St. Lazare; point de portes, point de calvaire, point d'inscriptions comme dans l'autre cimetière, mais nombreuses traces de dévastation – plus d'arbres, plus d'allées, beaucoup de pierres renversées et brisées ; tel est ce qu'on appelle, « le Cimetière français » de Pékin, situé à deux lieues en dehors de la ville dans une plaine remplie elle-même de cimetières.

Plus à l'ouest se dessinent les crêtes arides des montagnes péchéliennes, les collines, les palais du Jardin impérial, dit « Yüen – min – üen » Jardin de la lumière éclatante – Nous y arrivons vers une heure de l'après midi.

Ici toute description est impossible. Le parc a plus de 15 lieues de circuit ; quelques uns disent 30 lieues — tous les genres de beautés naturelles et artificielles y ont été versées. — D'ailleurs aujourd'hui ce ne sont plus que des ruines. Nos braves soldats y ont passé quelques heures avec leurs amis les Anglais, et ils y ont si bien travaillé qu'ils feraient pâmer de jalousie tout un corps de Poméraniens ! Mais les traîtres célestiaux avaient mérité cette vengeance ; et sans ce coup de main de nos troupiers, personne ne se serait promené aussi librement que moi sur cette annexe du palais des fées. Il n'en reste que des ruines, mais quelles ruines ! Pavillons en marbre, pagodes presque intactes, arcs de triomphe fantastiques ; palais enchanteurs, affectant la forme et les couleurs des articles de confiserie ; pièce d'eau immense, bordée d'un quai en marbre, couverte de nénuphars, cette fleur-poétique des Chinois sentimentaux ; bronzes vraiment magnifiques, semés çà et là, au hasard — J'ai

admirè surtout " une vache " divinité protectrice du lac, et deux lions héraldiques, chinois, de dimensions colossales, exécutés avec un fini travail, une réussite de coulage en bronze que je n'ai jamais vu nulle part, même au musée du Louvre. — Ce bronze est peut-être un secret du fondeur, car voilà déjà plusieurs siècles que ces œuvres d'art sont exposées aux intempéries des saisons, et pourtant elles paraissent toutes neuves, comme si elles sortaient du moule, noires et polies comme du marbre — Je fis l'ascension de plusieurs des innombrables collines du jardin; sur l'une on monte en suivant un escalier creusé dans le roc, escalier artificiel, mais si bien arrangé qu'on se croit aux environs d'Issenheim, à l'escalade du Freunstein, par exemple; d'autant plus qu'ici, comme là, les ronces et les épines ne manquent pas, et complètent l'illusion. Cet étrange escalier conduit au temple de Boudha, précédé d'un arc de triomphe en marbre, et recouvert de briques jaunes représentant chacune Poussah accroupi. — De cette hauteur l'œil embrasse un paysage qui, durant l'été, doit être ravissant; des nappes d'eau, une rivière aux ondes limpides comme du cristal, un pont d'une quinzaine d'arches, tout en marbre et sculpté avec art; des collines, des vallons où serpentent mille sentiers, côtoyant des villas et des étangs — Au delà une plaine parsemée de villages, le palais de l'Impératrice à Haï-Tien, les casernes des huit bannières, le canal impérial, des pagodes immensément grandes et non moins riches; enfin les remparts de Pékin, à l'horizon, et par derrière ces murs gris les collines du palais, avec leurs toits jaunes miroitant au soleil.

Ce spectacle enchanteur m'aurait retenu bien plus longtemps, mon Révérend Père, si je n'avais senti vers les 3 heures un vif désir de consommer n'importe quoi. — Nous jetâmes le dévolu sur une auberge chinoise située à une lieue seulement; mes quatre compagnons indigènes avaient également besoin de nourriture, et de repos, ainsi que le bétail! Mais à 4 heures nous repartons à toute bride vers la ville.

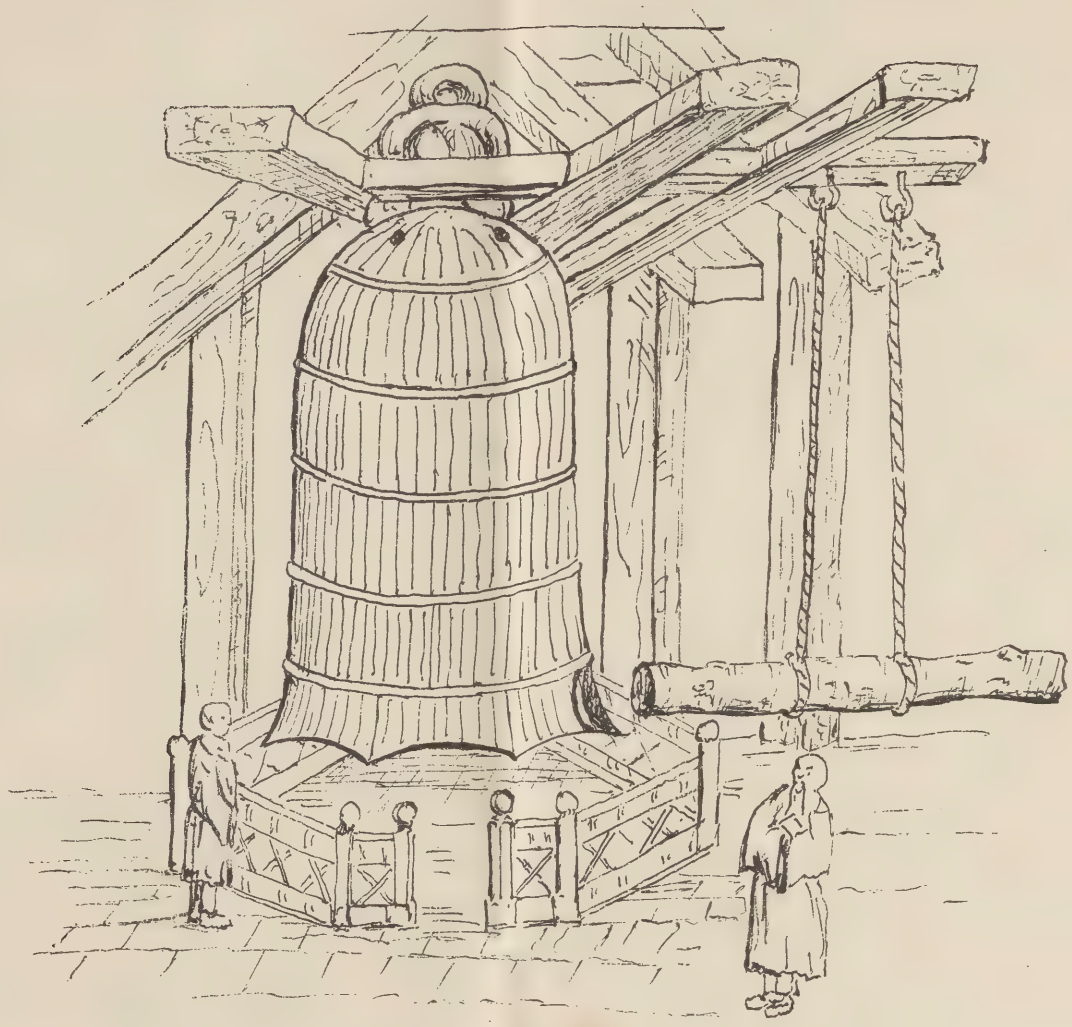
Il ne restait plus à voir que la grande cloche, laquelle se trouvait presque sur notre chemin; j'allai la visiter; c'est une vraie curiosité, peut-être la plus belle œuvre d'art, ou de génie, ou de patience, de Messieurs les Chinois d'autrefois. Ceux d'aujourd'hui n'auront jamais même l'idée, de semblables hors-d'œuvre!

Cette cloche se trouve sous un dôme, dans une grande et belle pagode. Plusieurs bonzes sortirent de dessous terre pour nous faire admirer leur instrument de prière.

L'appareil est solidement suspendu sur un échaffaudage de grosses poutres, au dessus d'une cavité hexagonale entourée d'une palissade ornementée.

L'énorme pièce de fonte pèse dit-on 60,000 Kilogrammes; c'est la plus grosse cloche du monde, après celle de Moscou. — Sa hauteur est d'environ 5 mètres, au jugé — elle comprend cinq zônes parallèles de chacune 70 centimètres, sans compter le cercle échiqueté de la partie inférieure, ni la suspension.

Impossible de balancer une telle masse, d'ailleurs notre mode de sonnerie n'est pas dans les usages chinois; ils frappent leurs cloches, comme des timbres avec ce qu'ils trouvent sous la main. Ici c'est un tronc d'arbre suspendu par deux cordes, et destiné à faire l'office de bélier — acoustique. — Messieurs les bonzes jouent de cet instrument durant les grandes calamités, pour demander la pluie durant les grandes sécheresses, ou l'écoulement des eaux, lors des inondations — C'est là son unique usage, outre son mérite de curiosité. — Ce mérite consiste surtout dans la rare perfection avec laquelle sont modelés les innombrables caractères chinois dont la cloche est couverte symétriquement, comme



une page d'écriture, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur — Il y a des millions de ces caractères, et pas un n'est défectueux; on lit comme dans un livre bien imprimé ! Le texte figuré sur cette cloche est incompréhensible aux chinois; c'est une copie des livres canoniques de Boudha, langue indienne, écrite en caractères célestiaux; ce qui fait de ce bronze un monument artistique, historique, religieux, et même superstitieux — La partie supérieure est percée, suivant l'usage de quatre trous circulaires; les jeunes naturels, surtout les étudiants qui désirent se rendre le ciel favorable à leurs compositions du baccalauréat, montent à l'envi sur l'échafaudage, si près que possible de ces trous — De là ils essaient de faire passer des sapèques dans un des quatre trous, le plus à leur portée, en les lançant, suivant certaines rubriques plus ou moins bizarres. Quand on réussit à introduire une sapèque c'est signe de bonne chance, on a le ciel pour soi; mais avant de réussir on essaie naturellement plus d'une fois, et tout ce qui tombe à côté est réservé pour les bonzes, et pour l'entretien de la pagode. Il est permis de croire que ces derviches chinois, avec leur tête rasée et leurs yeux louches, ne peuvent qu'encourager une pratique aussi lucrative pour eux. Au surplus je les ai trouvés polis, et obséquieux; ils me firent même un compliment sur la longueur de ma barbe, et sur mon air moins féroce disaient-ils, que celui des autres visiteurs européens. Comme pièce à conviction de la brutalité de quelques Etrangers, ils me montrèrent leur grosse caisse, de 2m de diamètre, et

qui leur sert pour accompagner les prières, mais qu'un anglais venait d'éventrer, tout récemment, d'un coup de sabre! Ces manières peu courtoises des occidentaux font fermer bien des portes aux visiteurs les plus inoffensifs; dès qu'un homme à barbe pointe à l'horizon on ferme boutique, et le portier répond que Monsieur n'y est pas!

C'est ainsi par exemple que la grande Lamaserie refuse l'entrée aux Européens; le grand Lama «le Fô vivant» selon l'expression des chinois, ne se laisse plus voir qu'à de rares curieux, à de longs intervalles; encore faut-il payer très cher pour contempler cette incarnation. Autrefois on pouvait aisément se payer la fantaisie de causer, et de rire avec le gros garçon réjoui qui joue en ce moment le rôle de divinité; le P. Lebouc l'a vu deux fois; presque tous les visiteurs de Pékin ont fait leur révérence devant le bonhomme accroupi sur un fauteuil d'or. Privé d'un tel spectacle, je me hâte de retourner à la Légation; les différentes portes de la ville se ferment sur nous à mesure que nous les franchissons; nous arrivons très tard, à la nuit close, juste au moment du dîner; on nous croyait perdus, ou pour le moins obligés de passer la nuit au dehors, dans quelque hôtel chinois, mais une bonne fortune spéciale présida tout le temps à notre voyage de 3 semaines; et jamais, ni le P. Lebouc, ni moi, nous n'avons manqué l'heure des repas ... ni de trouver notre gîte pour la nuit!

Durant cette promenade champêtre, qui ne pouvait plus l'intéresser; le P. Lebouc n'avait pas perdu son temps. Le but de son voyage à Pékin était d'entrevoir certains personnages officiels: il y réussit. Ce jour là entr'autres le Père déjeuna chez le ministre d'Angleterre, Mr. Wade; il visita Mr. Hart, l'homme le plus influent de la capitale, le directeur des douanes impériales; il se rendit au Ministère des Affaires-Etrangères, autrement dit, au Tsong-li-Yamen, rendre sa visite à son ancien ami, et compagnon d'armes, le Tchong-ta-jen; se présenta chez divers autres mandarins, goûta chez Monsieur Bridon, neveu de Mr. Hart; et revint enfin dîner à la Légation.

Mr. Wade est un digne homme, d'une simplicité patriarcale dans son extérieur, d'une grande amabilité et politesse vis-à-vis des Français et des Missionnaires catholiques; il estime beaucoup ces derniers, et il ne se cache pas pour leur témoigner sa préférence aux colporteurs évangéliques. Du reste la réponse très ferme qu'il a faite naguère au Mémorandum chinois, conjointement avec Mr. de Rochechouart, montre bien ses sentiments personnels vis-à-vis la Religion chrétienne. Comme plusieurs autres personnes de la famille assistaient au déjeuner, le Ministre, qui est presque aussi causeur que le P. Lebouc, dit au Père que pareille visite ne pouvait pas la satisfaire, qu'il avait grand désir d'entretenir seul à seul le Missionnaire, qu'il l'invitait à revenir le lendemain pour une ou deux heures. L'invitation fut acceptée, et c'est le lendemain qu'on finit les intéressantes conversations entamées durant le déjeuner. Mr. Wade ne manqua pas de faire un grand éloge de notre mission de Chien-Chien! Il est d'ailleurs manifesté que notre réputation à Pékin est un peu surfaite; là, quand on a dit Chien-Chien, tout est dit! La mission de Chien-Chien! Les Pères de Chien-Chien! se répètent à tout propos, et bienheureux sont les mortels invités au voyage de Chien-Chien.

Mr. Wade promet d'y pousser bientôt une visite; plusieurs autres promettent aussi, et Mr. de Rochechouart, avec toute sa suite, viendra passer quelques jours avec nous le 12 Janvier prochain.— Voilà l'agrément de vivre retiré, loin des regards profanes; une bougie dans un salon éclairé au gaz ne fait aucun effet, mais un lampion allumé dans la nuit sombre réjouit les yeux, et attire le voyageur.

Le grand homme Tchong, au Tsong-li-Yamen, ne se montra pas moins bienveillant. — Le Père lui avait raconté, la veille, durant les entre actes d'observation du passage

de Vénus, tous ces griefs contre l'administration chinoise, la lenteur de la réparation que nous exigions pour le 3e saccagement de la Résidence de Kouang-ping-fou etc. Il était même convenu qu'il irait, le lendemain, au ministère, uniquement pour la forme, et pour offrir sa carte de visite suivant l'étiquette chinoise : mais son Excellence en jugea autrement, et elle reçut la visiteur avec non moins d'honneur que d'amitié!

Une collation fut servie au palais de réception ; et plusieurs autres grands mandarins, venus je suppose, par curiosité, furent présentés au Père, et réciproquement. On fit vite connaissance ; puis les grandes questions furent agitées. L'affaire de Kouang-ping s'arrange, ou s'arrangera, dit le grand homme; nous ne sommes pas maîtres dans ces questions-là (ce qui est vrai) c'est du ressort de Mr le Vice-Roi ; le Vice-roi (de Tien-Tsin) est l'ennemi déclaré des Chrétiens comme de tous les étrangers ; il est à la tête du parti chinois hostile aux Européens et aux Tartares ; c'est une puissance que la cour elle-même redoute, avec laquelle il faut compter ; Le Prince Kong, avec lui, Tchong-ta-jen, sont à la tête du parti libéral, aimant le progrès et les étrangers qui l'apportent ; soutenant, autant que possible, même les chrétiens ! Que faire ? Au surplus le gouvernement actuel est un gâchis épais, où nul ne voit, ni ne comprend rien; l'avenir est menaçant ; la révolution couve partout, un rien peut renverser la dynastie, c'est-à dire cet enfant de 20 ans, dont les mauvaises habitudes trop connues font le désespoir de la Cour, et l'effroi de tous ceux qui l'approchent. Dernièrement ce Fils du Ciel céda au caprice de massacrer deux eunuques de son service ; l'un à coup de pique ; l'autre à coup de flèches. Il aime à s'exercer au pugilat sur le dos des serviteurs, et parfois il se met en simple caleçon pour faire du trapèze, ou s'essayer à la lutte. Tout cela est de notoriété publique. — Telle est l'agréable situation du Gouvernement chinois actuel : une cour dissolue, un Empereur sans enfants légitimes, et attaqué par la petite vérole ; des partis puissants se disputant le pouvoir; la surexcitation dans le peuple, une révolution qui se prépare, et, brochant sur le tout, une envie rouge générale de jeter par dessus le bord tous les étrangers embarqués sur leur galère. — Aussi les rouages administratifs sont-ils visiblement empâtés; il faut des années pour obtenir satisfaction dans une affaire terminable en un quart d'heure « Mais tant mieux ! disait Monsieur Tchong ; plus un procès dure longtemps, en Chine, plus on est certain d'obtenir une solution favorable et bien assise: les choses ont le temps de se tasser! » C'est vrai ; surtout si un des deux, où tous les deux intéressés du procès viennent à trépasser ; ô ingénieux Chinois ! Ceux-ci ont pour excuse de ne pouvoir faire mieux, par le temps qui court.

Les rapports diplomatiques ne sont naturellement pas plus commodes, ni plus coulants. — Les Anglais ont reçu déjà plusieurs chiquenardes politiques, et les Français pareillement sans qu'on puisse savoir, quand, ou comment, tout cela finira. — Bref, c'est un moment de crise gouvernementale, une solution de continuité dans les bons rapports avec les nations européennes. Pour résoudre d'un coup toutes les difficultés de la position il faudrait, chose évidente, une nouvelle intervention du Droit-Canon-Krupp ; les fusils Chassepot à aiguille raisonneraient aisément les traités déchirés de 1860. — Mais cet idéal de raisonnement franco-chinois ne se réalisera plus ! — Toutes ces considérations n'empêchèrent pas son Excellence Monsieur Tchong, et ses acolytes, de promettre leurs services au Père Leboucq, de l'assurer de leur amitié, de le reconduire jusqu'au dehors du palais, jusqu'à sa chaise à porteur; puis d'envoyer au plus vite leur carte de visite, comme remerciement. — Ce Ministère des Affaires Etrangères, ce Tsong-li-Yamen, où se traitent les plus grosses affaires de l'Etat, où l'on reçoit les Ambassadeurs et Ministres étrangers, n'est qu'un misérable tribunal délabré, en briques ; relativement malpropre, dont tout l'ameublement consiste en tables grossières, et fauteuils de bois. Les autres tribunaux de Pékin sont à l'avenant, on dit

que c'est par respect pour l'Empereur ; le fils du Ciel ne devant avoir dans la ville aucune concurrence en fait de richesse, de luxe, et de splendeur. Ce règlement de déférence est peut-être le mieux observé dans la Capitale.

En définitive, pour cette affaire de Kouang-ping-fou, nous n'avons encore que des espérances. Monsieur de Rochechouart, qui vient de passer à Tien-Tsin sans voir le Vice-Roi, doit en référer à son Excellence ; et d'autre part, Tchong-ta-jen, ennemi du vice-roi mais ami du préfet de Kouang-ping écrira avec une lettre pressante à ce personnage pour l'engager aux réparations exigées par le P. Octave. De plus pour amadouer le vice-roi, Mgr de Rochechouart, avec une lettre, envoyait au personnage deux tapis assez beaux que le Père Lebocq était chargé d'offrir indirectement.

Tel fut le résultat de la visite au Tchong-ta-jen. En Europe il peut paraître de médiocre importance ; mais ici on juge autrement de cette espérance de solution prochaine d'un compromis qui, donnant " un dessous " au P. Octave, encourage les païens, et arrête les conversions d'un grand nombre de catéchumènes.

Les autres visites de la journée eurent sans doute plus de chances pour le P. Lebocq, mais moins d'intérêt. Ces Messieurs les Anglais, en règle générale, sont d'une exquise politesse vis à vis des missionnaires catholiques : Mgr Mark a même été très utile au Père dans une question importante qu'il avait à traiter ; il a de plus offert ses services dans le cas où l'on aurait besoin de son influence, assurant qu'il serait heureux de nous être agréable en n'importe quelle occasion.

La deuxième journée finit, comme la première, par le dîner, suivi d'une interminable causerie au salon : le sommaire seul des questions mises sur le tapis remplirait un nouveau feuilleton, j'aime mieux vous parler immédiatement de la 3ème Journée.

3e Jour – Promenade dans Pékin.

Il faudrait au moins huit jours pleins, et des jours d'été, pour visiter un peu en détail cette immense ville remplie de monuments, de palais et de pagodes ; ville tout à fait féérique si l'on en croit le récit de certains voyageurs ; ville la plus peuplée du monde ; la plus curieuse, la plus grandiose des capitales connues — A mon grand regret je n'avais qu'une petite journée disponible pour parcourir en zig-zag cette métropole chinoise, et visiter quelques églises, ou curiosités. Quelle impression me reste-t-il de cette promenade curieuse ? Hélas ! comme toutes les autres villes chinoises, Pékin n'est plus qu'une ruine, où l'on constate à chaque pas la splendeur passée, et la décadence actuelle. Les fortifications ont six lieues de circuit, elles sont larges en proportion, tellement qu'on pourrait se promener dessus, à cheval, ou en voiture « comme sur les boulevards de Paris ; mais ces murs menacent ruine, et sur les bastions qui les commandent il n'y a ni soldats, ni canons. Je me trompe, j'en ai vu quarante, en peinture, sur une seule de ces tours, au dessus d'une porte : à chaque embrasure une gueule béante en ocre jaune. Des rues principales sont tirées au cordeau, très larges, élevées, bordées de deux trottoirs en contre-bas et, parfois d'assez beaux magasins dorés sur tranche ressemblant à des pains d'épices, à des nougats fantaisistes, ornés de fioritures en clinquant. Mais devant ces magasins s'alignent d'ignobles échoppes ; ces maisons n'ont qu'un rez-de-chaussée avec vitres en papier ; ces rues ne sont point pavées ; en temps de pluie, c'est une boue infecte ; quand il fait sec, c'est une poussière noirâtre, épaisse, insupportable, contre laquelle l'édilité Pékinoise n'a trouvé d'autre remède qu'un arrosage insuffisant, dont le liquide provient des égouts voisins ! Le cicerone chinois qui m'explique tout cela ajoute, en se bouchant le nez, que le système en question

est loin de sentir la fleur d'orange si agréable aux nez indigènes. C'est peut être pour éviter cet inconvénient que le Souverain s'est parqué dans une ville à part, interdite au commun des mortels; et que le palais des princes, ou grands mandarins, se trouvent tous dans les petites ruelles, dans les impasses inabordables; évidemment ces Messieurs ont du flair — Nous coloyons ici une étalage de cercueils; plusieurs chalands se disputent un de ces précieux meubles, et le marchand continue de faire ressortir les agréments de l'objet convoité .... Quel débat! car c'est évidemment pour leur propre personne que les deux bourgeois assez cossus veulent acquérir ce coffre massif, verni en noir, et doré sur les joints. La vue seule de semblable débat rappelle qu'on se trouve à 114 degrés de longitude au loin de Paris!

Voici maintenant quelques femmes qui se promènent; chose rare en Chine! mais ce sont des femmes tartares, plus libres dans leurs allures, plus curieuses de voir et d'être vues, elles n'ont pas le petit pied tortu des Chinoises, mais par contre elles sont fardées de manière à faire peur, rouges comme des pivoines. — A la suite, c'est une enfilade de chameaux, fortes et mélancoliques bêtes qu'un seul enfant conduit à travers les rues, grâce à la corde passant dans les naseaux d'un chacun pour s'accrocher à la queue du précédent, jusqu'au premier, lequel cède sa corde à la main de l'enfant. Ces utiles animaux, créés par le bon Dieu à l'encontre, ce semble de toutes les idées préconçues d'esthétique, se rencontrent, à tout bout de champ, dans la ville, portant tous, je ne sais où, une bonne charge de houilles dans de fort mauvais sacs: on ne les voit qu'à Pékin; ils font partie de la population flottante.

A propos de population, le chiffre de 2 ou 3 millions d'êtres humains habitant cette capitale me paraît une exagération manifeste; du moins aujourd'hui. La ville est moins grande que Paris, beaucoup moins; en revanche elle possède beaucoup plus de terrains inoccupés, le palais impérial, les pagodes, d'immenses champs de manœuvre, des jardins, des résidences princières, etc. Les maisons n'ont point d'étages, les faubourgs sont relativement de nulle importance.. D'ailleurs les rues sont presque désertes; sauf dans les grandes artères, on rencontre de rares passants dans les ruelles latérales — Quant aux innombrables soldats dont fourmillent ce qu'on appelle « les huits bannières » je n'ai pas sur la conscience d'en avoir vu un seul portant le costume de sa profession. Les gaillards ne sont pourtant pas invisibles. En route j'en avais rencontré une forte escouade faisant cortège à quelque chef voyageur; ces troupiers portaient un turban bleu, avec un habit, ou plutôt une robe rouge écarlate; sur la poitrine un plastron de papier doré; sur le ventre une tête de tigre grossièrement peinte, destinée naturellement à glacer de terreur les imprudents agresseurs; enfin sur leur épaule s'appuyait une perche très longue, terminée en pointe, ornée d'un lambeau de rouge écarlate, en forme de drapeau. Ils traînaient péniblement cette arme défensive, marchant au petit pas, un à un, l'un derrière l'autre, à l'instar des poules qui vont aux champs. Je n'ai rien vu de pareil à Pékin; sinon quelques miliciens gros et gras, des chefs peut-être des licenciés militaires allant, avec l'arc et le carquois, s'exercer au tir dans les environs du palais. Il est à remarquer qu'aujourd'hui encore, et probablement aussi dans tous les siècles suivants, les hauts grades militaires s'obtiennent par concours d'après un programme herculéen: monter à cheval, tirer de l'arc, soulever d'énormes pierres, sauter haut et loin. Voilà les degrés qui conduisent au pinacle des honneurs militaires.

Pour en revenir à la population, j'ai soumis mon doute à ces Messieurs de la Légation; tous m'ont répondu

avec ensemble, et comme une chose hors de conteste, que Pékin n'avait certainement pas au delà de 4 ou 500 mille âmes, chose dont je ne suis nullement étonné aujourd'hui ; c'est aussi l'opinion de beaucoup d'autres visiteurs. - Tout en nous promenant nous voici parvenus au Pan-Tang ou Eglise Méridionale, située au fond d'une cour, selon l'usage. C'est un magnifique morceau d'architecture ; l'église est telle que l'avaient construite nos anciens Pères, à l'intérieur comme à l'extérieur ; le style mal défini est celui de toutes les anciennes églises de notre Compagnie : façade large, très ornementée, portant le chiffre de la Cie ; l'intérieur bien aménagé, peint avec goût, du haut en bas. - Les peintures ont été rafraîchies depuis quelques années par un artiste indigène, lequel, tout en faisant pour le mieux, est loin d'avoir réussi les figures et les draperies européennes ; ces saintes femmes plaquées de vermillon, ces anges bouffis et louches des deux yeux ; ces jets d'eau ressemblant à des glaçons, font amèrement regretter l'absence d'un vrai peintre dans un travail aussi délicat. Néanmoins, et malgré ce badigeonnage épais, l'œil est satisfait de l'ensemble des sujets, et des couleurs. Ce serait, à Paris même, une jolie église. Deux dômes "en peinture" décrits dans les Lettres Edifiantes, existent encore, et continuent de tromper les visiteurs, même prévenus ; on jurerait en les voyant qu'ils s'élèvent à une très grande élévation au-dessus de la voûte de l'église - ce sont pourtant de simples feuilles collées à plat sur le plafond, au-dessus du chœur. Rarement problème de perspective eut une solution plus admirable. - Cette église possède l'édit de Kang-hi en faveur de la religion - et un autre de Kien-Long - de plus le titre impérial de donation gravé sur le portique. Les édits sont gravés sur des tables de marbre posées verticalement au-dessus de colossales tortues : on dirait des tombeaux. Ces inscriptions impériales ont préservé cette cathédrale d'une ruine complète ; elle a été seulement profanée par les païens, et spoliée en grande partie. Le magnifique tabernacle, cadeau des Rois de France fut racheté chez un brocanteur, après que les traités de paix eurent rendu l'église aux missionnaires, et la tranquillité aux chrétiens.

En sortant de cette belle église, je priai mon conducteur de me faire voir d'autres curiosités. Il ne comprit peut être pas très bien ma demande ; car au bout d'un quart d'heure de roulement, dans une voiture de place, à travers des ruelles boueuses et accidentées, nous débarquâmes devant l'échoppe d'un marchand "de curiosités" autrement dit, d'un revendeur de biblots, d'un fournisseur d'antiquités. Il fallut bien se résigner à parcourir son étalage qui est vraiment curieux sous tout rapport ; sur ces étagères sont entassés des trésors, depuis les porcelaines contemporaines, jusqu'aux bronzes les plus vétustes ; depuis les vieilles ferrailles plusieurs fois séculaires, jusqu'aux cloisonnés de fabrication récente et dont le prix est certes à la hauteur du travail ; jusqu'aux montres et pendules européennes, montées d'une façon bizarre sur des éléphants émaillés ; jusqu'à des jouets d'enfants éparpillés entre des rustiques figurines en terre cuite, et des poussahs miroitants en cristal de roche. Les Chinois sont très friands de ces antiquités ; aussi leur en présente-t-on, pour toutes les bourses, des échantillons les plus capricieux, où l'art le dispute souvent à la nature ; car la fabrique d'antiquités n'est pas chose inconnue en Chine ; on dit même qu'elle y a été inventée, et patentée, pour la consolation des amateurs de biblots, et pour soutirer des sapèques aux étrangers visiteurs. Je me hâte donc de quitter cet antre, et je remonte en voiture.

Pékin tout comme Paris a ses petites voitures, et ses remises. Sans doute les ressorts et les sièges manquent totalement à ces calèches primitives ; mais en revanche elles sont bien solides, très propres, et le conducteur sait si bien faire manœuvrer l'unique mulet du véhicule, qu'en dépit des ornières, des monticules, des tournants, des promeneurs, des cavaliers et des

autres voitures, il roule sans cesse, à fond de train, bondissant par dessus les obstacles, évitant comme par miracle les innombrables accidents qui pourraient arriver. Tout en roulant nous traversons bientôt un magnifique pont en marbre sculpté, très long, très large, mais témoignant trop ostensiblement l'impardonnable incurie de l'Haussmann pékinois. Evidemment, quelqu'il soit, ce sénateur préfet du département de Pékin est à l'antipode de son ex-confrère de Paris. Ici, ni expropriations, ni embellissements, ni balayages méthodiques, ni tonneaux nocturnes : en guise de trottoirs, des chemins creux parsemés d'égoûts ; sur les ponts défoncés plusieurs rangées de pauvres diables, mendiants, étrangement dégoutants, et remarquablement peu vêtus. Ces tristes échantillons de l'espèce humaine exercent une sorte de tyrannie dans la grande Capitale, prélevant sur tous les passants, mais principalement sur les devantures des boutiques, un impôt forcé, dont ils rendent ensuite un compte exact à leur Roi-des-Gueux, dans les arrière-fonds de leur Cour-des-Miracles.

Nous traversons à présent des arcs de triomphe d'un style sui generis, tout en bois, et peinturlurés de toutes les nuances de l'arc en ciel - C'est plus joli que beau.

Mais nous voici au pied de la muraille orientale, près du fameux observatoire de nos Pères ; il faut essayer d'y pénétrer, ou plutôt d'en faire l'ascension ; car les gigantesques instruments d'astronomie sont exposés en plein air, sur la plate-forme d'une tour carrée des fortifications ; leurs formes bizarres, leurs bras étendus, s'aperçoivent de loin et surexcitent la curiosité - Malheureusement il y avait défense formelle d'y monter ; parce que, tout récemment, une bande d'aimables américains s'était égayée au point de briser, à coups de talon, l'alidade d'un sextant. Des soldats en gardaient maintenant l'entrée, et je fus mal reçu par eux. Tous ces défenseurs de la patrie sont dénués d'uniforme et de politesse ; en revanche, ils se distinguent par leur malpropreté ; surtout par une face patibulaire, une teinte de galériens en rupture de ban. A force de parlementer avec ces coupe-jarrets, j'obtins néanmoins l'assoupissement du cerbère principal au moyen d'un saucisson de sapèques : et je pus gravir les cent marches d'escalier qui conduisent à la plate-forme. - Rien d'imposant comme cet Observatoire réellement gigantesque ! Tous ces immenses instruments de bronze sont l'œuvre du P. Verbiest ; c'est ici que les anciens Pères faisaient leur cours public de Cosmographie à un auditoire impérial ; c'est par là qu'ils conservèrent à la Cour ce prestige si glorieux pour eux, et si utile à la Religion persécutée. Qu'on est heureux de voir d'aussi près un pareil champ de manœuvre scientifique ! Quant à la description détaillée de cet Observatoire, elle serait longue et difficile si la Lettre du P. Leconte, dans les Lettres Edifiantes, reproduite dans Panthier, et par plusieurs autres, n'en rapportait exactement tout ce qu'on pourrait dire de mieux à ce sujet. Depuis lors, c'est-à-dire depuis plus d'un siècle, rien n'est changé sur cette terrasse, et il est probable que nos arrière petits-neveux retrouveront toutes choses dans le même état, quand la fantaisie les prendra de pousser une reconnaissance sur ces hauteurs. - On trouve dans plusieurs livres, et d'après le même P. Leconte, un dessin de cet observatoire ; le Père avoue lui-même l'infériorité de son croquis ; et, de fait, la gravure reproduite dans Du Halde, Panthier, etc, donne, par manque de proportions, une faible idée de ces grands instruments qui sont plutôt, à mon modeste avis, des œuvres d'art que des instruments pratiques d'astronomie. Ils devaient, je pense, servir surtout à la démonstration élémentaire devant d'augustes personnages ; car, suivant la remarque du P. Leconte lui-même, un cercle gradué dix fois plus petit, mais plus exactement travaillé pouvait rendre aux astronomes des services plus utiles, et infiniment

plus commodes. Comme œuvres d'art, ces sept ou huit pièces sont de toute beauté : dimensions colossales, plan exquis, forme élégante, réussite parfaite du coulage et de l'ajustage, rien n'y manque ; tout y témoigne à la fois et du génie de l'artiste et de la magnificence du Souverain qui les fit exécuter. Le plus beau morceau, sans contexte, est l'énorme sphère céleste qui trône dans le fond, entre un sextant monumental, et une sphère armillaire de 2 mètres. Le globe en question est en bronze épais, très bien uni, et poli ; les étoiles y sont représentées par des clous saillants en cuivre, toutes suivant leur positions et grosseurs apparentes. Son diamètre est de 1m.40. et son poids de 1000 Kilog. environ. Néanmoins cette charge est si bien répartie sur les axes et les galets, dissimulés dans la monture, qu'un enfant pourrait aisément manier ce globe, et lui donner la position désirée. Le support de cette machine est un large anneau de bronze ornementé, pouvant servir d'horizon, soutenu par quatre dragons chinois, ce qui veut dire "plus laids qu'en nature". Une chose singulière c'est que ces instruments exposés depuis deux siècles en plein air, à toutes les rafales de pluie, de vent et de poussière, conservent encore aujourd'hui tout leur poli, toute leur fraîcheur, comme s'ils sortaient de l'atelier du fondeur.

Inutile de dire qu'aucun de ces bronzes ne ressemble en rien aux instruments astronomiques des observatoires modernes ; et partant, qu'ils sont aujourd'hui, peut-être comme autrefois, d'une complète inutilité, d'aucun usage pratique.

La terrasse est entourée d'une balustrade également en bronze ; on y voit encore l'ancienne maison qui servait d'abri aux observateurs, et même l'antique girouette fixée au haut d'un mât, elle tourne à tout vent, grinçant amèrement, comme si elle regrettait les beaux jours d'autrefois !

Avant de quitter cette tour, qui est en même temps un belvédère, jetons un regard sur l'immense panorama qui se développe à ses pieds. C'est Pékin dans toute sa splendeur actuelle, éclairé par un splendide soleil ; immense rectangle limité par un mur qui se profile en boulevard, où il ne manque que des arbres, et des promeneurs - A l'intérieur de ce rectangle, on distingue nettement le carré de la ville tartare ; et, au centre, le carré de la ville impériale : le tout est coupé géométriquement par des rues perpendiculaires, bordées de maisons plates, émaillées de portiques, de pagodes, et d'autres monuments de forme capricieuse, dans le style architectural des sucres d'orge. Le palais de l'empereur élevé sur une colline, domine tout le reste avec ses toits jaunes reluisant comme de l'or sous les rayons obliques du soleil.

Le bâtiment principal ressemble fort à un hangar, ou à une station de chemin de fer, n'étaient ces tuiles vernissées, et ces hideux dragons accroupis sur le faîte. En résumé le dragon domine tout par ici, hommes et choses - Les innombrables pagodes, bonzeries, lamaseries, dont plusieurs appartiennent à la Cour, et sont entretenues aux frais de Sa Majesté ; tout ce luxe de paganisme stupide, rapproché de l'orgueil, de l'entêtement fossile des Chinois pour des superstitions encore plus stupides, tout cela montre bien que le dragon infernal règne en maître dans ces parages, et qu'il est encore bien loin de vouloir lâcher sa proie. Une sorte de malédiction spéciale semble peser sur cette malheureuse nation ; elle regarde et ne voit point ; elle entend, mais ne comprend pas, elle a des pieds, mais elle ne marche pas : aveuglement, et inertie de la matière brute, cela résume en deux mots l'état physique, intellectuel et moral d'un chinois pur sang.

Considérez n'importe quel mandarin, globulé de n'importe quelle couleur : c'est un type ; ils sont tous, comme coulés dans le même moule ; ils personnifient la nation toute entière, eux les père et mère du peuple ! Leur corps se résume en un abdomen prééminant, mal dissimulé sous les plis de leurs riches vêtements, et broderies de soie,

sur cette colonne épaisse de graisse humaine repose une tête énorme bien équilibrée, bien rasée, ornée d'une maigre moustache, et de deux yeux obliques à cheval sur un nez camus. Dans ces yeux se reflète tout ce qu'on veut, excepté l'intelligence, et cette figure cirée ne laisse entrevoir aucun sentiment.

Plats valets devant leurs supérieurs, maîtres passés en fait de prostrations cadencées; ils se vengent de ces humiliations en marchant à leur tour sur leurs subordonnés; ils rattrapent l'argent offert aux maîtres en extorquant, par une pression méthodique, les sapèques du pauvre peuple; et leur plus grand souci paraît être d'empêcher le plus grand nombre de leurs administrés d'échapper au filet des superstitions et des impositions additionnelles.

Mais c'est trop s'occuper de ces bons hommes. Je quitte l'observatoire avec une certaine tristesse, accordant, pour me consoler, un dernier regard d'adieu aux admirables instruments, reliques des anciens Pères, impérissables souvenirs d'une époque plus riche d'espérances. J'aurais voulu dessiner sur place tout l'ensemble de l'observatoire, j'ai même commencé le croquis, et pris plusieurs mesures, à l'aide des miliciens devenus complaisants depuis que je leur ai prêté ma lorgnette — mais il faudrait plusieurs heures pour en faire une copie pas trop désavantageuse, et mieux proportionnée que celle de Pauthier et Duhalde. Le temps me manquait complètement, car déjà la nuit arrivait; il fallut donc au plus vite rentrer au logis, trop heureux d'avoir entrevu tant de choses en si peu de temps!

Ce soir-là, après un séjour de trois petites journées, nous fîmes nos adieux à nos bienveillants hôtes de la Légation; adieux tempérés par l'espoir de les revoir tous à Chien-chien, au commencement du mois prochain — Enfin, après un dernier serrement de main, au grand matin du jour suivant, nous quittions Pékin; le P. Lebouc enchanté des succès de sa visite; moi, pareillement, sous plusieurs autres rapports; et j'emportais vers Tien-Tsin, avec le regret de ce départ précipité, un superbe lion en terre cuite, décroché du palais impérial, au jardin d'été; en dépit des nombreux Argus édentillés, qui protégent ces ruines.

Ce n'est pas chose aisée de s'éloigner de Pékin: après deux longues heures de soubresauts sur une chaussée défoncée, à travers des chemins qui n'en sont pas, nous nous trouvons encore côte à côte avec l'insipide rempart de la capitale. L'apparition des chameaux qui pointent à l'horizon contribue à donner au paysage tout le pittoresque d'un vrai désert. Sauf ces paisibles animaux, nulle autre personne, mais nous venons de passer près d'un char dont l'essieu, moins solide que les nôtres, s'est brisé net sous les secousses, laissant ses voyageurs dans une position au moins déplaisante.

L'heure du dîner arrive, et c'est à peine si nous sommes à deux lieues! Mais grâce à Dieu, depuis là jusqu'à Tien-Tsin la route impériale est moins accidentée, et le troisième jour notre caravane arrive aux abords de la ville.

Ici règne plus d'animation que dans la capitale; les faubourgs s'étendent au loin, et d'innombrables voyageurs, porteurs, brouetteurs, carioleurs, brocanteurs, sillonnent les avenues, et fourmillent en tous sens ... Les pauvres et les mendiants foisonnent aussi; beaucoup d'entre eux ont établi domicile sur les bords de la chaussée principale pour mieux rançonner les passants. Ces domiciles, hélas! sont plutôt des niches pour animaux, hautes d'un mètre, longues de deux; formées d'une vieille natte arrondie en dôme, et recouverte de boue desséchée! De ces kanlis, alignés à droite et à gauche, on voit sortir, par-ci par-là, des êtres décharnés, rongés de lèpre, vêtus d'un lambeau de paillasson; véritables spectres qui poursuivent les promeneurs de leurs cris lamentables, et de leur repoussante odeur. C'est littéralement hideux pour l'avenue d'une grande ville de 800.000 à 1 million d'habitants! et ce qui achève de donner au tableau une couleur locale chinoise,

ce sont les nombreux cercueils également alignés, dans les interstices des dites masures ; les uns sont recouverts de terre, les autres étalent librement leurs silhouettes gracieuses aux regards des passants. J'ai profité de ce moment pour me donner les points de la méditation du lendemain !

Tien-Tsin est une ville essentiellement mercantile ; c'est une fourmillière en pleine activité, et ce commerce augmente de jour en jour, grâce à la position particulière qui fait de ce Chef-lieu d'arrondissement le port de mer de la chine septentrle. Le voisinage des Européens contribue également à l'augmentation quasi journalière de l'importance politique et commerciale de la cité - Les Européens habitent un quartier distinct appelé concession : là, tout se fait à l'européenne, maisons, costumes, usages, administrations, etc. et l'on se croirait dans une ville française si les rues n'étaient pas silencieuses et désertes. La concession possède une belle église catholique, plus un temple protestant ; une demi-douzaine de consulats, un conseil municipal et des réverbères ! enfin, sur le fleuve, quatre belles canonnières française, anglaise, russe, américaine, qui allongent gracieusement leurs grosses pièces reluisantes par dessus les bastingages en fer massif.

Comme de juste, notre première visite dut être pour le consul de France, M. Ch. Dillon. C'est un ancien élève de Vaugirard, un homme très entendu dans les affaires chinoises, mais par dessus tout un solide chrétien qui fait honneur à ses premiers maîtres. La principale affaire du Père Lebouc'q était la remise de ses kapis, et de sa lettre au fier Li-Kong-Pô, vice-roi du Ché-ly. La providence arrangea tout cela pour le mieux. Le préfet de Tien-Tsin, un ancien ami du Père, vint tout d'abord faire sa visite, mêmes cérémonies que l'an passé : chaise à 8 porteurs, cavaliers, parasol rouge, étendard, gens à pied et à cheval, sans ordre ni tenue ! - La visite fut rendue le jour même, et le préfet fut prié de présenter, en personne, à son Excellence, les cadeaux, et la lettre du Ministre, avec les humbles salutations du Père, trop indigne d'obtenir une audience Vice-royale. Le procédé parut convenir à l'orgueilleux personnage, car il accepta les présents non seulement avec plaisir, mais avec empressement, ajoutant qu'il entretiendrait volontiers le Missionnaire, ancienne connaissance pour lui, et député d'ailleurs par le mandarin français. On n'eut garde de refuser semblable invitation, désirée comme nécessaire. Son excellence le préfet accompagna donc, au jour suivant, notre P. Lebouc'q chez l'important personnage : celui-ci les reçut du haut de sa grandeur, dans un salon superbe où figuraient, alignés sur deux rangs parallèles, deux collections de globules, que le respect clouait contre les murs comme des insectes brillants dans la vitrine d'un naturaliste. A la table du fond, sur les deux fauteuils disposés parallèlement, s'asirent alors le Vice-Roi et son visiteur, séparés par des piles d'asiettes, de confitures, de fleurs et de fruits, selon l'usage chinois dans le cérémonial des réceptions - puis la conversation s'engagea entre les visiteurs du fond, tandis que Messieurs les Mandarins, tout choses et tout oreilles, s'immobilisaient dans un religieux silence ; sauf un pourtant, un bouton bleu, borgne d'un œil et louche de l'autre, qui faisait d'ordinaire les fonctions d'interprète, ou de truchement, dans les receptions d'étrangers. Contrairement à ce qu'on pouvait craindre, le Vice-Roi fut relativement poli dans sa conversation, et s'efforça de paraître affable : mais de fois à autre son naturel reprenait le dessus, et il s'échappait en invectives grossières contre les Européens en général, et contre les Missionnaires en particulier, terminant d'ailleurs toutes ses diatribes par un sourire bruyant, ou par quelque compliment à l'adresse du Père. Notre truchement borgne renchérissait encore sur l'insolence du maître, exagérant les termes injurieux, taisant les autres, babillant au plus dru. A la fin le P. Lebouc'q, fatigué de cette scie, dit au proprié-

taire du borgne, que tout interprète paraissait inutile entre son excellence et lui, car son excellence le Vice-Roi s'exprime d'une façon si claire, en termes si intelligibles que pas un mot n'échappe à la faible intelligence de son heureux interlocuteur; tant son Excellence a le don de la persuasion!

Ce petit compliment emut visiblement le Vice-roi, qui, se tournant aussitôt vers l'obséquieux monocle, lui adressa sur le champ l'aménité suivante: Animal! vas-tu bientôt te taire? Ce missionnaire a-t-il besoin d'un interprète? Il me comprend à merveille, et moi aussi je saisis toutes ses paroles. Grosse bête! voilà 15 ans que tu étudies l'anglais, non sans peine, ni sans dépenses; et tu es incapable de parler cette langue! Ah! si tu savais l'anglais, comme ce missionnaire connaît notre chinois! - Vas-t-en! - Le globule alla se piquer le long des autres, plus honteux qu'un renard qu'une poule aurait pris. A partir de cet instant une plus grande politesse présida aux demandes et réponses du fier Vice-Roi; il devint raisonnable, parla de notre Mission avec un certain éloge." Vous au moins, dit-il, vous êtes d'honnêtes gens; tranquilles, sans affaires litigieuses; vous n'enlevez pas les femmes, et les enfants; vous ne brouillez pas les ménages; les mandarins de votre District rendent justice à votre prudence; etc. etc."

Tous les griefs, préjugés, calomnies des païens furent récapitulées, avec cet entrain que donne la bonne foi, renforcée de duplicité. Sur ce point, les païens sont tous les mêmes quelque soit leur position sur l'échelle sociale ou politique: ils ne diffèrent qu'en audace et méchanceté. Celui qui nous occupe aurait le prix sous ce rapport; peut-être "ex aequo" avec le frère du prince Kong, autre oncle de l'empereur, et qui se trouve, avec notre Vice-Roi, à la tête du parti réactionnaire chinois. Entr'autres aménités, le Vice-roi proposa au Père de lui obtenir un bouton de mandarin, s'il voulait se faire naturaliser chinois, et consentir à faire sa cour au Souverain. Il ajouta que la manière de vivre du Père lui paraissait absurde: avoir tant d'esprit, tant de savoir-faire, de protections, de chances d'arriver aux honneurs, soit en France, soit même en chine; et traîner obscurément son existence sur les chemins vicinaux du Pétchély Sud-Est! Cela dépasse, disait-il, la portée de son intelligence, à lui Vice-Roi. - Je ne m'en étonne pas -.

Vers la fin, c'est-à-dire au bout d'une heure et demi, le diapason de la conversation s'éleva sensiblement jusqu'au ton de la jovialité .. On la Chartreuse fut servie; et comme le Père tardait de boire: la croyez-vous empoisonnée, dit le gros homme? " Nullement, reprit le P. Leboucq: cette liqueur est française, donc elle est bonne, et je félicite son Excellence de ses préférences pour les esprits français. De plus c'est une liqueur fabriquée par des Moines, par des missionnaires; son excellence en conclura que tout n'est pas mauvais dans la religion chrétienne!"

Puis on parla de Confucius, et de la guerre du Japon, et des deux kapis étalés majestueusement sur une table au milieu du salon.. L'affaire de Kouang-ping fut à peine effleurée - ainsi le veut la politesse quand on sollicite, en chine - le Vice-Roi profita de cette transition pour sonder le Père touchant l'affaire autrement grave du Pé-tang, qu'il est question de renverser - sa manière d'interroger laisserait supposer que le gouvernement chinois n'est pas encore tout-à-fait sûr de son coup, dans une infraction aussi violente des traités; qu'il serait tout disposé aux temporisations si la France montrait les dents; enfin que la crise politique intérieure le préoccupe beaucoup plus, en ce moment, que les succès de ses chicaneries enfantines.

Enfin la visite se termina courtoisement; le Vice-Roi serra la main du Père, puis l'accompagna jusqu'au dehors de ses appartements: chose rare et tout à fait insolite chez un pareil personnage. Tous les mandarins suivaient le maître courbant l'échine en cadence, suivant le cérémonial,

avec la meilleure grâce du monde - excepté un seul cependant - cela va sans dire - le globule borgne, qui, froissé encore du horion reçu devant ses confrères, s'acquittait de ces fonctions avec une gaucherie plus ou moins volontaire ; aussi son Excellence lui décocha séance tenante, une suite de traits acérés, imbibés de moquerie et de colère.

Au jour suivant nouvelle visite du Préfet - il prétend avoir une importante communication à faire ; et de fait, il propose premièrement de vouloir lui-même s'occuper de Kouang-Ping-Fou si le Père veut le demander comme médiateur, au Vice-Roi - en second lieu, il demande, de la part du vice-roi, si le Père voudrait servir de médiateur dans l'affaire du Pé-tang - Les deux propositions furent modestement déclinées, la première par prudence, l'autre comme incompatible, toutes les deux pour plusieurs autres motifs faciles à deviner. - Quant aux autres visites plus ou moins intéressées qu'il fallut rendre ou recevoir à Tien-Tsin, elles sont peu intéressantes pour mériter que j'en occupe votre Révérence. Néanmoins nous y consacrâmes plus de cinq jours, et elles ne laissèrent pas de nous être agréables par les nouvelles connaissances, d'hommes et de choses, dont elles furent l'occasion, connaissances qui peuvent devenir d'une certaine utilité pour notre mission.

Un beau matin, par un froid piquant, escortés de lanternes, nous reprîmes le chemin de Tchang-kia-tchuang à travers le dédale des ruelles de Tien-Tsin - et 3 jours après nous rentrions, sans encombres, dans la Résidence de Chien-Chien, deux jours avant Noël, juste à temps pour remonter en char, et nous rendre, chacun de son côté, vers quelque chrétienté qu'il faut préparer aux fêtes de la nativité.

Une nuit pourtant fut accordée au sommeil ; c'était juste, car nous étions terriblement en retard sous ce rapport, le logement et l'ameublement des auberges chinoises ne favorisent d'aucune manière le repos nocturne des voyageurs ; il faut avoir le tempérament du P. Lebocq pour résister longtemps à pareil régime ! - Le lendemain au point du jour lui s'en allait à une quinzaine de lieues confesser des néophytes - moi j'allais moins loin, dans une ancienne chrétienté dont je pus constater, durant deux longues journées, la ferveur, et la piété. J'entendis avant la messe de minuit, 240 confessions. - Ai-je assez abusé de votre patience, mon Révérend Père ? Avez-vous eu le courage de me lire jusqu'à cet ultime feuillet ? Je ne sais. Dans tous les cas j'ai pour excuse de vous avoir prévenu à l'avance, et la joie d'acquitter une dette épistolaire, aujourd'hui, fête de St Sylvestre, avant la fin complète de cette année 1874.

Il resterait un mot à dire de céans. Ce sera vite fait, vu la rareté de ces nouvelles. Tous nos Pères rentrent successivement de leurs districts ; nous n'attendons plus que les PP. Octave et Maquet. - Le P. Müller est en convalescence d'une petite vérole très-bénigne qu'il a contracté dans une chrétienté, là même où le P. De Rabaudy s'est permis de tomber dangereusement malade, durant l'année dernière. - Demain, solennité du nouvel an ; puis, le 2 au soir, Retraite pour huit jours, suivie de la Rénovation des Vœux. Vos prières ne nous manqueront pas en ces circonstances, mon Révérend Père, nous le savons, et nous y comptons. - Enfin le 14 de Janvier nous attendons la visite de M. De Rochechouart. Lui-même a fixé cette époque afin d'avoir l'occasion de faire connaissance avec tous les Pères, réunis alors à la Résidence. Je ne serais pas étonné si, à l'occasion de cette visite, je me voyais <u>forcé</u> d'ajouter à cette épître ci un post-scriptum proportionné à l'importance de la visite, et à la longueur de l'épître. - En attendant, mon Révérend Père Provincial, croyez-moi toujours en union de vos prières et Saints Sacrifices. R^ce V^ce

Edel, S. J.

Post Scriptum. Des événements importants viennent de confirmer quelques prévisions, d'anéantir surtout certaines appréhensions exprimées dans ma précédente lettre : la force des circonstances m'impose donc ce petit supplément, ou plutôt ce complément de nouvelles. Je tâcherai d'être très court. Vous avez sans doute appris déjà, par le télégraphe, la mort subite de l'empereur Tong-tche. Attaqué de la petite vérole le 9 décembre, au jour même du passage de Vénus, Sa Majesté s'en est allée, le 12 janvier 1875, rejoindre ses nobles aieux dans l'Elysée chinois. Après pareil événement on peut s'attendre à tout dans ce bienheureux pays. La nouvelle nous en arriva juste durant la bénédiction d'un nouveau cimetière à la maison de campagne, où reposent aujourd'hui neuf des nôtres "expectantes beatam spem". La foule des chinois qui nous entouraient ne soupçonna rien de cette nouvelle, et nous rentrâmes en devisant des suites probables d'un pareil événement sur les destinées de l'Empire et de la Religion. Ces plus graves missionnaires n'étaient pas sans inquiétude ; car une révolution générale, ou du moins un revirement politique semblait plus que probable et au détriment du parti qu'on appelle libéral, européen, civilisateur. - Grâces à Dieu, toutes ces craintes sont dissipées aujourd'hui ; bien plus il est permis de se féliciter un peu de ce changement impérial.

Le soir même du décès, à 11 h. de la nuit, le prince Kong poussé par je ne sais quel sentiment, s'empressa d'en envoyer la lettre de faire-part aux Pères Lazaristes du Pé-tang, avec un post-scriptum "à l'encre rouge" en forme de decret, par lequel le prince priait ces Messieurs de ne plus songer aux menaces de démolition de leur cathédrale. Cette vilaine question est morte avec l'empereur, elle sera enterrée avec lui. qu'on n'en parle plus ! Ainsi dit le prince.. et voilà provisoirement le calme revenu dans les esprits ; les chrétiens s'en félicitent hautement, et les païens eux-mêmes semblent voir dans cette mort subite un châtiment infligé par le Dieu des chrétiens au futur persécuteur.

Mais quel heureux mortel va succéder au defunt fils du ciel ? Comment se terminera la redoutable rivalité des deux oncles, le prince Kong, et le prince Lao-tsi ? D'une façon très chinoise. D'après une espèce de testament du defunt, un enfant de 3 années, fils de Lao-tsi (le 7me oncle, hostile aux étrangers) est proclamé empereur, et le prince Kong, avec une des deux impératrices, l'élève sur le pavois, tout en se proclamant tuteur de l'enfant et premier Régent. suivant les lois de l'empire. Quant au 7me oncle toujours suivant les rubriques séculaires, on lui confie l'importante fonction de veiller sur les archives de la famille, à Géhol en Tartarie ! il part avec son épouse, et toute sa faction, comblé d'honneurs, et maudissant le sort qui le fait père d'un empereur ! Le jeune prince séparé de ses chers parents pleure naturellement du matin au soir, ne comprenant absolument rien au costume jaune dont on l'a vêtu, ni aux innombrables félicitations et prostrations que viennent lui faire, à tour de rôle, les autorités constituées de l'empire. l'empereur se nomme .... Hhiii, et le prince Kong reprend son rôle de Maire du palais - au grand déplaisir, dit on, des chinois conservateurs. - Le 7 février, jour de l'an chinois, nous eûmes, à la Résidence, la visite de M. De Rochechouart. Son Excellence était accompagnée de ses deux attachés Mrs de Moustier et d'Incourt, du docteur Dugad, d'un interprète extraordinaire, M. Vapereau, fils de ce M. Vapereau qui n'est pas l'ami de Mr Veuillot. L'escorte se composait en outre d'un nombre indéterminé de domestiques, louvetiers, fauconniers, une dizaine de chiens, autant de voitures, et une quarantaine de chevaux, toute une caravane nous arrivant vers les midi, par un temps épouvantable de poussière et de vent, et de gelée. La réception fut donc grandiose et solennelle ;

on alla jusqu'à tirer le canon en leur honneur et les couleurs françaises furent retirées du fourreau. Ces Messieurs promirent de rester trois jours ; mais l'accueil leur parut si cordial, qu'ils renoncèrent spontanément à leur excursion par Ychen-king-fou, dans le vicariat, afin de rester à Chien-chien jusqu'au bout de la semaine, à la grande satisfaction de tout le monde. Le jour de l'an il leur fallut subir une grande réception des compliments divers, en latin, français, chinois, et grec, je crois, plus de la musique indigène ; les députations des chrétientés voisines, etc, etc., le tout suivi d'un feu d'artifice à tout rompre, et d'une soirée chantante très-peu musicale.. mais une fois ce moment pénible passé, ces Messieurs se trouvèrent vite à l'aise, partageant leur temps entre le jeu, la chasse, les causeries, et la musique. Nos deux anciens élèves se croyaient revenus aux beaux jours du collège ! ils observaient le réglement avec une édifiante ponctualité, et le dimanche, au salut, ils occupèrent le lutrin, sous la direction émérite de Mr Vapereau fils. Cet ancien "barbiste" actuellement professeur de français à l'université chinoise de Pékin, nous a paru tout autre qu'on n'avait craint d'abord - joyeux, simple et correct, il mit de l'entrain partout où il fallait ; jamais il ne broncha dans ses signes de croix et prières ; il chanta très-bien le *Tantum ergo*... reçut les cendres, comme un bon chrétien... et garde, si je ne me trompe, encore d'autres bons souvenirs de sa visite à Chien-Chien. - Un autre événement important de la Mission, est l'heureuse issue de l'affaire de Kouang-king-fou... Cette épine vient d'être arrachée, sans doute par ordre du Vice-Roi, en conséquence de la visite du P. Lebocq. En tout cas, le P. Octave écrit que satisfaction pleine et entière lui a été offerte par le mandarin local, et qu'il l'a acceptée. Les principaux coupables ont reçu le fouet... puis, la cangue au cou, ils ont été postés en sentinelle, durant plusieurs jours, devant la maison qu'ils avaient si insolemment pillée jadis ; de plus, ces Messieurs payent les dommages-intérets ; en costume de cérémonie ils demandent pardon au P, et promettent de ne plus succomber à la tentation. Le P. Octave vous racontera, sans doute lui-même, M. R. P., les autres détails de cet arrangement à l'amiable. L'essentiel évidemment est que justice soit faite, réparation obtenue par l'autorité, n'importe comment, car on n'a plus le droit d'être difficile, pourvu qu'on ait "la face" comme disent les chinois, tout le reste est indifférent. Espérons que ce succès rendra courage aux catéchumènes hésitants ! - De son côté le P. Maquet, vicaire du P. Octave, fait des miracles d'un autre genre... Il découvre des sources à l'aide de la baguette divinatoire ; il arrête des incendies au moyen d'un scapulaire béni. Lui-même raconte ce fait dans une récente lettre. Le feu avait pris dans un village de son district ; la mauvaise direction du vent, l'absence de tout secours, faisaient craindre que toutes les maisons y passeraient successivement - quand tout à coup un chrétien fervent s'approche du Père, demande un scapulaire, le fait bénir, et s'en va bravement le jeter devant les flammes menaçantes. Quelques instants après, on ne sait ni comment, ni pourquoi, le feu s'abattait tout seul, et l'incendie se termina là. Le lendemain, chrétiens et païens vinrent remercier le P., comme un sauveur. Le Père fit comprendre à tout ce monde, surtout aux infidèles que Dieu seul, le Dieu des chrétiens, pouvait ainsi maîtriser les éléments ; qu'il fallait le remercier de cette faveur... et embrasser sa doctrine. - La lettre n'en dit pas davantage... mais il est à croire que cet incendie aura fait voir clair à plus d'un de ces pauvres païens. Au reste, cette pratique d'éteindre le feu à l'aide du scapulaire, est très connue de nos chrétiens qui l'emploient, paraît-il, toujours avec succès. - Un chinois me racontait hier le fait d'un certain jeune chrétien, très riche, mais peu fervent qui voyant sa maison envahie par les flammes, et toute sa fortune disparaître à mesure prit son scapulaire, et l'étendit sur le sol, comme une barrière que l'incendie ne devait pas franchir. En effet, la barrière fut respectée, le feu s'éteignit à deux pas du vêtement béni. C'est ainsi que la Sainte Vierge protége et récompense la foi de nos braves chrétiens.

Celui dont je parle vit non loin d'ici ; il est devenu depuis lors d'une ferveur exemplaire. - J'ai fini, mon Révérend Père ; ce supplément aura du moins pour excuse de vous apporter quelques bonnes nouvelles - nous en attendons toujours de bonnes venant d'Europe, de France ; mais, sous ce rapport, vous en êtes peut-être à porter envie à la Chine.

Edel. s.j.

FRANCE - Paris - Œuvre des retraites Ecclésiastiques du P. Bienville.

(Mars 1875.)

Nous voudrions raconter ici les commencements de cette œuvre. Le temps semble venu de faire ce récit puisqu'elle a pris sa forme définitive et s'est assise sur des bases qui paraissent solides. Il intéressera, nous l'espérons, du moins, parce qu'elle se recommande à nous par beaucoup d'endroits. Car sans parler de son importance, qui selon la pensée de son Eminence Mgr. le Cardinal Archevêque de Paris, l'élève à la première place dans l'ordre des bonnes œuvres, elle a par son origine, ses développements, ses ressources, les fruits qu'elle a portés, ceux qu'elle promet, des titres particuliers à l'attention de nos lecteurs. - L'œuvre des retraites comprend les retraites du mois et les retraites de l'année ; le sort des deux a été différent, mais leur origine est commune. Nées chez nous, on peut dire qu'elles ont reçu le jour d'un martyr ; c'est au R. P. Olivaint de glorieuse mémoire que nous en devons la première idée. Voici à quelle occasion il la conçut. C'était en 1869. Il gouvernait alors, comme on sait, la maison de la rue de Sèvres. Or en ce temps-là, chaque mois voyait revenir régulièrement dans cette maison quelques pieux prêtres du clergé de Paris. Ils passaient un jour à se recueillir et à se retremper sous la direction d'un de nos Père, le P. Bienville, dans la méditation de leurs devoirs sacerdotaux. Ce pieux usage, le fait de quelques ecclésiastiques, frappa son esprit attentif à tout ce qui pouvait avancer la gloire de Dieu ; sa perspicacité naturellement pénétrante y découvrit une grande œuvre. "On pourrait faire partager à beaucoup d'autres le bénéfice de ces exercices mensuels. Pourquoi au lieu de les laisser faire isolément, ne pas les donner en commun. Ils deviendraient par cette mesure à la fois plus commodes pour les Pères et plus fructueux pour les retraitants, un seul Père suffirait à cette besogne et de l'union sortirait le bienfait de l'exemple et de l'édification. On pourrait aller plus loin et des retraites du mois passer aux retraites de l'année dont les premières seraient comme une ébauche et un essai. Quel bien n'étaient pas destinés à faire au clergé de Paris qui en profiterait les Exercices de notre R.P. ?" Voilà ce que découvrit son coup d'œil perçant. Aussi ardent au bien qu'il y était perspicace, quand son esprit eut entrevu l'œuvre, son zèle l'entreprit. Mais comme la prudence s'élevait, chez lui, à la hauteur du zèle et des lumières, le regard fixé vers le but final, sans toutefois chercher à l'atteindre avec précipitation, ce qui perd le plus souvent, les meilleurs desseins. Il ne s'y avança que par degrés. Au lieu d'entreprendre les deux œuvres à la fois, il s'en tint pour commencer à la première, c'est-à-dire aux retraites du mois. Encore s'effaça-t-il lui-même entièrement, affectant de laisser l'initiative et la responsabilité au P. Bienville. C'était celui qui donnait chaque mois la retraite aux ecclésiastiques dont nous avons vu que la piété avait fait naître l'idée de l'œuvre ; après avoir pris sa part à son origine et l'avoir pour ainsi plantée avec le R. P. Olivaint, il allait désormais la cultiver seul. De cette manière l'œuvre jetait ses fondements, sans éveiller les soupçons, et ceux qui auraient pu croire, si elle avait voulu jeter de l'éclat et paraître d'abord tout d'une pièce, à je ne sais quel empiètement sur leurs droits, ou à une concurrence aux retraites ecclésiastiques des séminaires, loin de trouver à redire n'eurent que des éloges à donner à un zèle qui paraissait si modeste. Ce fut la même

règle de sagesse qui présida à la nouvelle qui la fit connaître; elle se fit sans bruit; les retraitants qui venaient régulièrement chaque mois à la rue de Sèvres profitèrent de la retraite ecclésiastique qui se tint à cette époque au grand séminaire de St. Sulpice pour annoncer l'œuvre non pas à tous les prêtres mais à leurs amis. Ceux-ci en ayant accueilli la nouvelle avec joie et s'étant engagés à suivre leur exemple, le R. Directeur lança dès le premier jour de novembre des lettres d'invitation à la 1re retraite commune qui allait ouvrir la nouvelle œuvre. Vingt prêtres entendirent son appel. Ce nombre sans décevoir les espérances conçues ne les réalisait pas entièrement. On s'aperçut vite que l'obstacle à leur entier accomplissement venait du jour qui avait été mal choisi. Le R. P. Directeur connaissant le mal, s'occupa de trouver le jour où les obligations du sacerdoce laissaient la liberté à un plus grand nombre de prêtres. Tout bien pesé, et bien combiné il s'arrêta pour des raisons qu'il serait trop long d'énumérer au 3ème vendredi du mois et pour les prêtres qui ce jour-là, n'étaient pas encore libres, au lundi suivant. Tels furent les deux jours choisis pour réunir les retraitants du mois. L'événement justifia ce choix; dès le mois suivant il y eut affluence des retraitants. Pour ne pas nous faire absolument sur l'ordre de leurs exercices, ils ouvraient le matin à 10 h. par une méditation faite à la chapelle. L'examen particulier les y réunissaient encore à 11 h. ¾. Ils y retournaient à 2 h ½ pour une exhortation, enfin à 4 h. ½ ils y faisaient la considération qui se fermait à 5 h. par la bénédiction du S. Sacrement. Cet exercice est le dernier pour plusieurs; d'autres restent jusqu'à 7 h.. Le temps qui sépare tous ces exercices est employé soit à de pieuses lectures du nouveau testament ou de l'imitation, soit surtout à la préparation de la confession à laquelle tend pour la plupart, la retraite, et en est le fruit principal. Ainsi refaits les retraitants s'en allaient plus forts reprendre leurs travaux. Les mois qui suivirent en amenèrent un nombre qui croissait sans cesse, et ces succès du commencement et l'essai furent un encouragement à poursuivre l'œuvre et à lui donner par l'établissement des retraites annuelles, son complément. C'était là en effet aux retraites annuelles que tendait finalement le dessein tant du P. Olivaint que du P. Bienville. Ils voulaient arriver à procurer au clergé de Paris l'avantage des exercices spirituels de St. Ignace, œuvre utile et originale qui avait son caractère propre et ses avantages particuliers; car elle allait combler les lacunes des grandes retraites générales de St. Sulpice. Qui ne sait qu'elles sont insuffisantes pleines de distractions et le plus ordinairement sans méthode arrêtée? Tous les prêtres ne peuvent les suivre à la fois, les travaux du ministère paroissial en retiennent forcément quelques uns, d'autres moins enchaînés sans être entièrement débarrassés ne peuvent les suivre qu'en partie. Ajoutez que le recueillement souffre du grand nombre qu'elles rassemblent et des rencontres qu'elles amènent. Enfin, nous pouvons bien le dire, souvent la marche fait défaut, ou s'il s'en rencontre une, elle manque de suite, et pour suivie qu'on la suppose, il n'est pas téméraire et présomptueux de dire qu'elle ne vaut pas celle des exercices de N. D. P. expliqués chez nous et par nous. C'était là un triple inconvénient auquel les retraites de la rue de Sèvres allaient remédier. Les prêtres empêchés d'aller à St. Sulpice pourraient les suivre. Là point ou peu de distractions, vu le petit nombre de retraitants réunis à la fois, le silence et le recueillement d'une maison religieuse, le livre des exercices fermé pour la plupart, ouvert; la vie réglée, l'âme enfin mise au chemin de la perfection sacerdotale. Telle était dans le plan de ses fondateurs l'œuvre des retraites de la rue de Sèvres le complément et comme le perfectionnement de celles de St. Sulpice. Nous verrons comment elle réussit non moins bien que les exercices du mois. Mais le Père

Olivaint ne devait pas être témoin de ce succès. C'était à la fin de Juillet 1870. On sait quelle horrible tempête s'abattit en ce temps sur notre pays : elle faillit tuer l'œuvre des retraites annuelles avant même sa naissance et étouffer celle du mois dans son berceau. La triste paix qui suivit, sans permettre à la première de paraître au jour, avait déjà relevé la seconde lorsqu'une autre tourmente plus formidable que la première menaça de tout détruire. Elle éclata dans Paris ; la religion fut en proie ; plus de sécurité pour ses ministres. Ils furent contraints ou de fuir ou de se cacher ou de périr. Leur sang versé ayant apaisé le ciel, le jour se leva de nouveau sur cette ville qui avait pu craindre une nuit éternelle et éclaira un horrible spectacle où se mêlaient des ruines et du sang qui fumaient encore. La religion rendue à elle même parut sur ces débris pour relever et pour bénir. Les prêtres chassés vinrent la retrouver ; leurs retraites lui rendirent les autres, quelques uns portaient de glorieuses cicatrices. On vit les uns et les autres pour devenir des ouvriers plus habiles dans la restauration qu'il fallait faire, reprendre le chemin abandonné de la rue de Sèvres et puiser dans les retraites du mois la science et la force dont le besoin avait grandi. Jamais le nombre des retraitants n'avait été si élevé. L'occasion parut bonne d'ouvrir enfin les retraites annuelles. Celui dont le zéle les avait conçues avait péri, mais son sang répandu pour la cause de Dieu, allait en fécondant la terre où il s'était mêlé, hâter dans sa germination la semence que ses mains y avaient jetée et activer son développement et ses progrés. Ce fut le 9 octobre que les retraites annuelles virent le jour. La première réunit 16 prêtres, deux autres qui suivirent de prés en assemblérent 18. Celle de Novembre n'en compta que 11 - Sans doute ces commencements n'étaient pas mauvais, mais ils ne répondaient pas à l'attente et l'on avait compté que le 1er jet serait plus vigoureux - Celui de l'année suivante ne le fut pas davantage. Tandis que les retraites du mois montaient à un chiffre qui croissait sans cesse, le nombre des retraitants de l'année ne s'accrut pas. Quelle était la cause du mal ? D'où venait l'obstacle au développement d'une œuvre qu'on s'accordait à trouver belle et pleine d'avenir ? Du lieu même et du temps choisis pour donner les retraites. On les donnait dans la dernière moitié d'octobre en Novembre et en Décembre, or ce n'est pas là l'époque qui laisse au clergé le plus de liberté. L'époque la plus propice était la fin d'août, tout le mois de 7bre et la 1ère quinzaine d'octobre parce qu'en ce temps là les prêtres de Paris sont moins occupés aux fonctions du ministére - or il se trouve que c'est l'époque où la rue de sèvres est le plus encombrée d'étrangers. Les chambres dont elle dispose peuvent à peine suffire aux Péres qui y affluent de toutes parts. Que faire dans une conjoncture où c'était la charité qui entravait le zéle ? sacrifier aux exigences de celui-ci les droits de celle-là ; il n'y fallait pas songer.

Restait donc au zéle à trouver un refuge pour abriter son œuvre. C'est ce qu'il fit. Le Pére qui avait la direction des retraites annuelles se mit en quête d'une demeure. Son dessein était de lui en procurer une qui réunit aux agrements de la campagne les avantages de la ville. C'étaient là des conditions difficiles à remplir. La difficulté lui parut même telle qu'il résolut de transporter l'œuvre hors de Paris.

Ce n'est pas que cette résolution ne lui laissât quelques regrets ; mais la pensée que son œuvre établie dans une maison de campagne où elle serait plus recueillie et plus retirée, gagnerait en fruits au changement, le calma. Cependant le R. P. de Pontevoy, de sainte et vénérée mémoire, alors Provincial, se faisait difficilement à l'idée de ce changement. S'il souriait au projet de transporter l'œuvre hors de la maison de la rue de Sèvres puisque ce changement devait faire son salut, il approuvait moins celui de l'établir hors de Paris. A son sens, de cet éloignement

naissaient des difficultés qui méritaient qu'on y regardât. Sans compter la dépense du voyage, si court qu'on le supposât, l'œuvre ne devenait-elle pas moins à la portée de ceux à qui elle était destinée. Ne leur fallait-il pas faire un plus grand déplacement; enfin serait-il aussi facile d'avoir des confesseurs ? Dans ces pensées, pour retenir l'œuvre à Paris, lui-même s'employa à lui trouver un toit dans la ville. Il savait que Mgr Mignon, celui-même que la Compagnie devait deux ans plus tard, mettre pour des services signalés, au rang de ces insignes bienfaiteurs, voulait du bien à l'œuvre naissante. Un jour donc il alla le prendre et tous deux se rendirent aux batignoles pour y visiter et y louer une maison qui semblait propre à la recevoir. Mais de grandes difficultés s'élevèrent et comme le temps pressait, le P. de Pontevoy, ne mit plus d'obstacle à la résolution du Père Bienville.

Ce fut à Gagny que les retraites furent données en 1875. Gagny est un village situé sur la ligne de paris à Meaux. La distance de Paris est de 15 kil. seulement-là s'élève une maison commode tant par sa situation que par ses avantages propres. Elle n'est pas éloignée de la station du chemin de fer et l'église l'avoisine, elle s'ouvre sur un grand parc. Les chambres qu'elle compte sont nombreuses, il y en a 25 et toutes vastes. L'ameublement y est insuffisant, mais les aumônes le compléteront, enfin pour achever ces avantages, le prix de la location pour 4 mois ne s'élève qu'à 2000 fr. Sans doute la somme semblait bien forte pour une œuvre qui n'avait pas d'autres fonds que la Providence; mais ne fallait-il pas payer tant d'avantages ? Ce fut donc dans ce séjour au milieu du silence et de la solitude que le P. Directeur invita ses retraitants de 1875. Peu nombreux d'abord, à mesure qu'ils en apprenaient la nouvelle, ils s'acheminaient en plus grand nombre vers Gagny.

"Le nombre des ecclésiastiques qui vont faire leur retraite à Gagny
"devient de plus en plus considérable dit la semaine religieuse
"de Paris dans une de ses pages consacrées à l'œuvre.

"La lettre pastorale que Mgr l'Archevêque adressait dernièrement à
"son clergé, touchant la nécessité de retremper de temps en temps son
"âme dans une vie plus exclusivement consacrée au recueillement et
"à la méditation, semble avoir donné à l'œuvre des retraites auxquel-
"les se consacre le R.P. Bienville, une impulsion plus vive, et s'il est
"permis de l'ajouter, des espérances plus grandes encore de fécondité.
"Il est hors de doute que lorsque cette chère solitude de Gagny sera
"mieux connue, lorsque les fruits de bénédiction et de paix que le Seigneur
"y fait germer auront été goûtées par un plus grand nombre, elle devien-
"dra le centre de réunions sans cesse renouvelées où de nombreux confrères
"viendront raviver, dans le calme et dans la prière, la ferveur de leur
"foi et les ardeurs d'un zèle vraiment sacerdotal pour le salut des âmes.
"Tous ceux qui jusqu'ici ont passé par cette sainte demeure en ont
"rapporté les impressions les meilleures et un vrai désir d'y revenir.
"C'est là, on peut le dire, le sentiment universel, et il y a, dans cette unani-
"mité d'appréciation un double et touchant témoignage, à la fois de
"la cordialité avec laquelle le P. Bienville accueille ses chers retrai-
"tants, comme il les appelle, et des grâces abondantes, palpables en
"quelque sorte, que Dieu se plaît à répandre sur son œuvre. Du reste,
"tout a été disposé de manière à ce que l'âme recueille pleinement les
"fruits de la retraite, et que ces fruits ne soient altérés par rien, pas mê-
"me par certaine fatigue excessive qui accompagne parfois les heures
"prolongées de méditation et de prière; la santé elle-même trouve à
"Gagny des éléments de restauration et de force, au sein d'une belle et
"verdoyante campagne. Les exercices sont ordonnés de la façon la
"plus simple et la plus sage. On devine, rien qu'à la lecture du règle-
"ment, et on le sent bien mieux encore, à sa mise en œuvre dès le pre-
"mier jour, que les articles en ont été dictés par une expérience consom-
"mée. On retrouve à chaque détail la haute et paternelle prudence
"d'un homme non seulement familiarisé de longue main avec le
"livre admirable des Exercices de St Ignace, mais encore rompu
"à la connaissance des hommes, des prêtres en particulier. Il y a tour
"à tour des réunions où les principaux devoirs du sacerdoce sont rap-
"pelés, sous forme de conférences, par le directeur de la retraite, et

"des réunions où celui-ci expose seulement, avec brièveté, le sujet de la"
"méditation que chacun devra faire l'instant d'après. L'esprit et le"
"cœur suivent sans lassitude et sans peine le guide qui les conduit dans"
"les saintes voies; pendant que l'esprit réfléchit et s'éclaire, le cœur"
"sent une douce chaleur peu à peu le pénétrer et faire mûrir en lui"
"les desseins courageux et les fermes résolutions. Les gens du monde se-"
"raient bien étonnés de voir qu'on arrive à trouver dans cette vie tran-"
"quille et solitaire je ne sais quel charme secret et quelle puissance"
"mystérieuse qui captive et ravit. La journée, commencée le matin"
"à 5 h. et finie le soir à 9 h., ne paraît, en vérité, pas longue; il se-"
"rait même plus exact de dire, surtout les derniers jours, qu'elle paraît"
"courte. Une seule chose pourrait soulever quelque doute touchant"
"la rapidité avec laquelle la journée, à Gagny, s'écoule, c'est la loi"
"du silence inscrite dans le réglement; mais ce n'est là, il faut le"
"dire, qu'une apparence fausse et qu'une impression trompeuse."
"C'est plutôt le contraire qui est la vérité. Cette loi du silence, meffet,"
"qui n'est appliquée du reste que les trois premiers jours de la retraite,"
"constitue pour l'âme un bienfait réel, et, je ne crains pas de l'affir-"
"mer, un bienfait promptement compris et apprécié. L'âme sent"
"qu'elle s'appartient plus complétement, entourée de cette sorte de"
"retranchements que le silence établit autour d'elle. La liberté de"
"la pensée est plus grande. La volonté et le cœur se rendent un"
"compte plus juste et plus complet de leurs inclinations et de leurs"
"tendances. Dieu fait sentir sa présence d'une manière plus intime"
"et plus vive; et il n'est aucun de ceux qui ont passé à Gagny qui"
"ne reconnaissent que, pour le plus grand nombre, sinon pour"
"tous, cette loi du silence, dans la mesure prudente et vraiment"
"facile où elle est appliquée, est de nature, tout ensemble, à produire"
"les fruits les plus salutaires et même à engendrer pour l'âme les"
"plus vraies et les plus pures joies."

"J'aurai tout dit sur la maison de retraite de Gagny, quand j'au-"
"rai ajouté que cette maison, située à 35 minutes de Paris, par le"
"chemin de fer de l'Est, se trouve placée au milieu d'un parc où la"
"prière et l'union à Dieu semblent devenir une chose facile et comme"
"naturelle. Il y a dans l'aspect de ces grands arbres, dans la vue de"
"ces pelouses parsemées de fleurs sauvages, le long de ces allées si-"
"meuses, où règne le plus intelligent mélange de soleil et d'ombre,"
"je ne sais quelle douce et sereine influence qui aide à aller plus droit"
"et plus vite au Sauveur Jésus, en même temps que les organes rafraî-"
"chis et fortifiés par les bienfaisantes effluves qui s'échappent des plan-"
"tes de toute sorte, se remettent de l'excitation et du trouble, de la"
"fatigue et parfois de la souffrance que déterminent nécessairement"
"en eux le mouvement incessant et l'agitation sans trêve."

Telle est la peinture que la Semaine religieuse de Paris trace des retraites faites à Gagny. Dans une maison si commode le nombre des retraitants s'accrut et dès le 15 août déjà 124 prêtres y avaient fait les exercices de St. Ignace. Nous disons à dessein les Exercices de St. Ignace, parce que c'étaient bien ces exercices qu'ils suivaient dans l'ordre et presque avec le réglement qui président à nos retraites annuelles. Qu'on ajoute a ce nombre les 37 prêtres qui empêchés de se rendre à Gagny les suivirent à la rue de Sèvres, on arrivera pour l'année 1873 au chiffre de 161 retraitants. C'était donc sur l'année précédente un progrès de 100. Ainsi la mesure était bonne: l'obstacle était levé, le mal guéri et les espérances réalisées. Leur accomplissement toutefois pouvait être plus entier et il y avait une idée plus féconde: l'œuvre hors de la maison de la rue de Sèvres, mais dans Paris. Le P. Bienville qui l'avait toujours désiré, mais qui forcé par les circonstances dont il n'avait pas été maître, avait agi contre son gré, voyant l'œuvre en prospérité et la providence lui apporter des ressources, revint à son premier projet. Il se mit donc en quête d'une nouvelle maison. Or non loin du collège de nos Pères, dans la rue de Vaugirard s'en élève une qui réunit de nombreux avantages. Située dans Paris ce qui la rend à la portée du clergé, elle en est aux portes, presque à la campagne ce qui lui assure un air à la fois plus sain et plus pur. Voulait-on des allées plantées d'arbres, des ombrages, elle s'ouvrait elle aussi sur un parc de peu d'étendue mais plein d'agrément. Ajoutez

qu'elle se recommandait par des souvenirs qui la rattachaient à l'œuvre; qu'elle semblait reprendre sa Destinée ancienne. Elle avait abrité, il n'y avait pas longtemps les religieuses de Marie Réparatrice, ces religieuses en avaient fait une maison de retraite où nombre de pieuses femmes venaient se retremper chaque année dans les exercices de St. Ignace données par nos Pères. C'était là qu'avant la révolution, venaient chaque semaine se reposer durant un jour les jeunes clercs du Séminaire des 33, fondé par le P. Claude Bernard si connu à Paris au commencement du 17me siècle, sous le nom de Pauvre prêtre. Ce serviteur de Dieu après avoir dépensé à secourir les misères de tout genre, sa fortune qui était considérable, voulant créer une petite pépinière de prêtres et n'ayant plus de ressources, tendit la main de porte en porte. Il ne reçut d'abord que 5 élèves en l'honneur des 5 plaies de Notre Seigneur. Les ressources lui arrivant, il éleva le chiffre des clercs à 12 pour honorer les 12 apôtres, et bientôt à 33, en souvenir des 33 ans de Notre Seigneur.

Quand que les prêtres de St. Sulpice conduisaient leurs élèves prendre leur jour de congé dans la maison qu'ils louent actuellement au collège de Vaugirard et où est mort leur vénérable fondateur Mgr. Ollier, le pauvre prêtre menait les siens à la maison de retraite dont nous parlons. Que de pieuses récréations se sont prises là ! Quels beaux exemples de vertu s'y sont donnés ! Que de fois sous ces arbres et sous ces voûtes sont tombées de la bouche du St. homme et plus tard de ses successeurs les plus hautes leçons sacerdotales. Les prêtres venant y faire leur retraite allaient en retrouver l'écho.

A ces souvenirs de bon augure, il fallait joindre un avantage considérable, c'est qu'il n'y avait pas à craindre, dans cette maison la pénurie des confesseurs; puisque le collège était si voisin, on pourrait lui en demander le nombre suffisant. Tant d'avantages réunis décidèrent le P. Directeur de l'œuvre à louer cette maison pour les retraites de 1874, et dès le mois de Juin il invita les prêtres à s'y rendre.

C'était trop tôt; on le vit bien par le petit nombre de prêtres qui répondit à son appel. Le mois d'août et le mois de 7bre au contraire les virent affluer. Il n'y eut pas seulement le nombre mais la qualité. L'élite du clergé de Paris y vint on y vit plusieurs curés, le Doyen de Ste Geneviève, un secrétaire de l'évêché, deux vicaires généraux. C'était un spectacle édifiant de voir ces hommes distingués par leur rang, habitués à commander, les guides des autres, se confondre avec eux dans l'humilité commune des exercices, ou plutôt ne s'en distinguer plus que par une plus grande fidélité au réglement plus de prévenances, et une plus grande simplicité dans leurs rapports. Son Eminence le Cardinal Archevêque de Paris voulut contempler ce beau spectacle. Il avait beaucoup fait pour le préparer et l'œuvre qui le présentait lui devait beaucoup. Sans parler de son ordonnance du mois de juillet 1873 qui prescrivant à tous les prêtres de faire chaque année 5 jours de retraite soit au séminaire de St. Sulpice soit dans les maisons des Lazaristes ou des Jésuites, avait multiplié le nombre des retraitants, il avait encore aidé l'œuvre de ses aumônes et une forte somme sortie de sa bourse déjà ouverte à toutes les bonnes œuvres, avait servi à louer à la nôtre un abri. A cet appui matériel il en avait ajouté un plus haut, par les marques singulière d'estime qu'il lui avait données. Un jour qu'il était question devant lui d'un ecclésiastique de l'archevêché qui se proposait de faire sa retraite chez nous "C'est bien, très bien, dit-il, il faut que les prêtres de l'archevêché donnent l'exemple aux autres" Une autre fois le P. chargé de l'œuvre était invité à s'asseoir à sa table. Le vicaire général qui venait de faire sa retraite voulait lui céder sa place "Oui, oui, c'est à ma droite qu'est la place du bon Père, car il est votre Père à tous" Enfin on l'avait entendu dans une réunion publique en présence même de Mgr. De Marguerie déclarer qu'il croirait avoir fait beaucoup

pour le diocèse de Paris s'il n'avait établi que cette œuvre. Après l'avoir aidée de l'autorité de sa parole, du concours de son argent et des témoignages de son estime que lui restait-il sinon de la consacrer en quelque façon par sa présence.

Il vint donc un jour surprendre ses chers retraitants dans la maison de Vaugirard, il parcourut avec eux le jardin qu'il trouva fort bien, causa familièrement avec tous. puis les ayant réunis à la chapelle il les félicita de leur empressement à obéir à ses ordonnances : " sans doute ajouta-t-il, non pas pour faire un éloge, mais parce que telle est sa pensée comme on a pu le voir, les retraites du Séminaire sont utiles, mais celles que vous faites ici sont meilleures, et les fruits qu'elles portent sont plus. sûrs et plus abondants. S'élevant ensuite à des considérations plus hautes et jusqu'au but dernier des retraites pastorales : " Croyez bien, ajouta-t-il, que par les exercices, vous prenez le moyen le plus efficace de régénérer notre pays. Que ne pourraient pas de tels Prêtres ? Ici vous vénérez, vous sanctifier". Enfin excitant leur émulation: " Voyez, continua-t-il, la province à les yeux sur le clergé de Paris. Votre exemple exercera sur ses prêtres la plus heureuse influence, et peut-être à l'avantage de vous préparer vous-mêmes à sauver votre pays, vous joindrez l'honneur d'aider à préparer d'autres régénérateurs qui sur vos traces iront chercher à la même source la sainteté qui sauve." Après ces paroles, il benit ses retraitants, et l'œuvre qui les assemblait; sa bénédiction a versé sur elle la prospérité. Les prêtres succédèrent aux prêtres; à la fin d'octobre le nombre des retraitants s'éleva jusqu'au chiffre de 240 sans compter 40 laïques, qui en eurent le bienfait comme le recueillement. Ces avantages spirituels ne furent pas les seuls que l'œuvre obtint du ciel. Elle put encore le remercier de ses développements matériels. Les secours que la providence sur les fonds desquels elle vivait lui envoya lui assurèrent une existence. Non seulement les dépenses de l'année 11.000 fr. furent couvertes, mais encore l'œuvre resta propriétaire d'un mobilier suffisant pour garnir trente chambres. lits, tables, chaises et autres objets. Sa lingerie bien fournie compte 60 paires de draps des serviettes et des couvertures en rapport avec ce chiffre. Sa sacristie peut orner 5 autels; elle a une cuisine montée, ainsi qu'un refectoire : Ainsi tout est en prospérité dans l'œuvre. Toute jeune encore, arrêtée deux ans dans sa croissance, elle est déjà grande et forte. Puissent les années lui apporter un développement proportionné à cet heureux commencement. Puisse Dieu lui accorder de sanctifier un nombre toujours croissant de ses ministres!.

Paris. Fondation de l'Ecole St Ignace.

Par le R. P. Chabin. (Mars 1875.)

L'idée d'un Externat dirigé par la Compagnie de Jésus sur la rive droite de la Seine, et tentatives faites pour la réaliser.

Le P. Olivaint, notre glorieux martyr, appelait de tous ses vœux la fondation d'un Externat de la compagnie sur la rive droite de la Seine. Deux motifs surtout l'y excitaient: l'éducation donnée à la jeunesse de ces quartiers, et les offres généreuses de la famille Mignon. Dans la partie de Paris comprenant le faubourg St Honoré, la Chaussée d'Antin et les quartiers tout neufs de la place de l'Europe, du boulevard Malesherbes, du parc Monceaux etc. l'université était l'unique source de l'enseignement secondaire. Il existe sans doute quelques pensions ecclésiastiques, mais chose déplorable, les prêtres qui les dirigent vont mendier auprès des professeurs universitaires l'instruction de leurs élèves. Tous les jours on voit affluer au lycée Fontanes (ancien Bonaparte) des masses d'écoliers (1600 environ) appartenant aux pensions soit ecclésiastiques soit laïques disséminées dans les environs. Ce spectacle soulève le cœur et faisait nécessairement penser à la fondation d'un college catholique

une idée, que de rappeler à ceux qui l'ont vue, la maison de Nazareth du vieux St-Michel à Laval. — Au rez de chaussée une remise, un écurie et la loge du portier: au dessus quatre petites chambres de domestiques. Qu'y avait-il de mieux pour l'humble début de l'Ecole St-Ignace! L'écurie et la remise sont transformés en étude: la loge du concierge devient à la fois porterie et salle de musique: les quatre petites chambres du 1er étage étaient faites d'avance pour nos quatre classes: deux de latin, la cinquième et la sixième; deux de français la 7e 1ère et 2e section. Tout allait donc s'installer pour le mieux, les élèves nous arrivaient. Ils ne tardèrent pas à se présenter. Nous venons d'apprendre, disait-on à peu près, invariablement la fondation de votre nouveau Collège dans ces quartiers si déshérités, jusqu'ici; c'est sans doute une succursale de Vaugirard, nous sommes heureux de trouver des Pères Jésuites si près de nous. La grande réputation de Vaugirard et de la rue des Postes faisait venir beaucoup d'enfants. Nous avions beau dire aux Parents que la nouvelle école très honoré d'être prise pour une succursale de Vaugirard ne l'était pas cependant, et qu'elle n'aspirait à rien moins qu'à être son pendant sur la rive droite. En nous voyant annoncer seulement l'ouverture de la 5e, 6e et 7e on persistait à ne pas croire à l'existence d'un collège indépendant et chaque jour les familles qui viennent nous trouver partagent encore la même opinion. Quoiqu'il en soit, les demandes se multiplièrent et bientôt nous fûmes convaincus de l'excellence de la position, et de l'avenir prospère de la fondation, si les évènements extérieures ne venaient pas agiter et troubler la situation.

En même temps que les familles se communiquaient ce qu'elles appelaient l'heureuse nouvelle d'un collège de Jésuites sur la rive droite de la Seine, les Journaux des nuances les plus opposées l'annonçaient au public; les uns simplement avec bienveillance, les autres avec une vive sympathie; tous avec courtoisie et convenance. « La vigilante sollicitude des R. R. Pères Jésuites, toujours si empressés de se dévouer au profit de l'éducation chrétienne, vient de fonder rue de Vienne, 23, en face de la gare St-Lazare, un établissement destiné à recevoir des enfants jusqu'en 5e ». Presse, 3, oct. 1874. — La petite Presse (2, Oct.) avait déjà dit: « les sympathies sont acquises par avance aux R. R. Pères, ne fut-ce qu'à cause des hautes capacités dont ils faisaient preuve dans l'établissement dirigé par eux depuis 22 ans à Vaugirard. » — La Gazette de France (4, Octobre) ajouta que la population de la rive droite saurait apprécier la faveur qui lui était faite. L'Univers assez sobre d'éloges avait constaté (28, Sept.) que cet établissement était depuis longtemps désiré. » La Patrie (4 Octobre) lui présageait des succès comme ceux du Collège de Vaugirard. Enfin le Rappel lui-même s'associa aux éloges, puisque le collège qui se fondait avait la loyauté de s'appeler St-Ignace. ».

Ouvertures des Classes et particularités du Réglement.

L'ouverture des classes eut lieu au jour indiqué, le 18 Octobre, un mois à peine, après que les Supérieurs de la Compagnie, eurent décrété la fondation et nommé le personnel de la maison. Près de cinquante enfants conduits par leurs parents vinrent poser les assises du nouvel édifice. La messe du Saint Esprit fut célébrée dans la charmante chapelle comme déjà de nos lecteurs; le célébrant fut Mgr Caillaudier ancien condisciple du R. P. de Gabriac et curé de St-Augustin notre paroisse: les parents qui ne purent trouver place dans la petite chapelle, assistèrent à la cérémonie, dans le salon, contigu. Nous regrettâmes l'absence des pieux fondateurs: « mon émotion et mon bonheur me trahiraient trop » avait dit Mgr Mignon. Mais il eut beau se dérober aux regards,

son éloge était dans toutes les bouches : aussi l'assistance choisie qui remplissait la chapelle et le salon voisin éprouva-t-elle une religieuse émotion lorsque Mgr le Curé de Saint-Augustin se faisant l'interprète de tous les sentiments, exalta l'acte de libéralité et de sacrifice qui avait donné le jour à l'Ecole St. Ignace. L'orateur fut non moins heureux lorsque, s'adressant aux enfants, il leur rappela le trait si touchant des enfants convertis par St. François-Xavier et devenus de petits apôtres, auprès de leurs parents et des payens de leur contrée. L'éloge de la Compagnie de Jésus et des Jésuites qui termina le discours fut écouté par les enfants avec un étonnement mêlé d'admiration; c'était merveille de leur voir ouvrir de grands yeux et passer en revue ces Jésuites auxquels leurs parents venaient de les confier, et dont ils entendaient dire des choses si nouvelles pour eux.

Après la Messe, les enfants réunis dans l'étude furent initiés à nos usages par le R.P. Recteur. Il fallait appeler chacun de leurs maîtres : mon Père, et non Monsieur; observer le silence à l'étude, aller en rang, travailler sérieusement, et pratiquer l'obéissance vertu caractéristique spécialement recommandée par le Saint patron du Collège, St. Ignace de Loyola. — Tous écoutaient bouche béante. — Quand on ajouta qu'il fallait bien jouer en récréation, les physionomies indiquèrent que cette recommandation n'avait rien de désagréable, et serait fidèlement exécutée. La lecture du règlement termina cet entretien et dès lors le cours régulier des exercices de nos collèges fut suivi à St. Ignace, autant que le permettait le Demi-pensionnat et l'Externat. Il avait été décidé en effet que l'Ecole Saint-Ignace aurait trois catégories d'élèves : les Demi-Pensionnaires, les Externes-Restants et les Externes-Libres. Ces derniers assistent seulement aux classes. Jusqu'ici sur 100 élèves nous comptons seulement 5 externes-libres : ce qui se conçoit très bien; peu de parents dans ces quartiers de la capitale pouvant s'astreindre à surveiller leurs enfants et à les faire travailler en dehors des classes. Au reste, à moins que les familles ne suppléent suffisamment notre action comme cela a lieu pour les 5 en question, la formation morale de ces enfants serait nécessairement en souffrance. Nous ne pouvons en effet exercer une influence bien profonde sur des élèves qui sont éloignés de nous presque tout le jour et qui vivent continuellement de cette vie si agitée et si étourdissante de la capitale. On se tromperait étrangement, si on comptait uniquement à Paris sur des Externes-Libres. Il en est tout autrement des Demi-Pensionnaires, et des Externes-Restants; ceux là sont vraiment sous les yeux de leurs maîtres, ils sont astreints à la discipline du collège, ils peuvent par conséquent être dirigés et façonnés selon nos règles et les sages prescriptions du Ratio studiorum. L'avenir de l'école St. Ignace en particulier dépend incontestablement du Demi-Pensionnat et de l'Externat Restant. — La proportion des Demi-pensionnaires et des Externes Restants est jusqu'ici de 2 à 1. De nos 100 élèves, 64 sont Demi-Pensionnaires, 31 Externes Restants; 5 Externes-Libres. Les Demi-Pensionnaires appartiennent plus généralement à la classe riche, les Externes-Restants à la classe qui travaille. Ce qui nous frappe le plus dans les enfants confiés à nos soins, c'est la facilité et la satisfaction avec laquelle ils se plient aux usages et à l'ordre établi dans nos collèges : tout est neuf pour eux : aller en rang, jouer au seul jeu présentement autorisé, recevoir des notes à la fin de la semaine, avoir sa place déterminée en classe, à l'étude, à la chapelle; avoir un émule dans tous les exercices, tout pique leur curiosité, leur amour propre et sert merveilleusement à leur formation. Chose remarquable la plupart des enfants restés jusqu'ici dans leurs familles l'emportent sur les autres par leur candeur et leur simplicité

d'autres qui sont presque insupportables chez eux, jusqu'ici sont très-faciles à manier et très respectueux envers leurs maîtres. Ajoutons que la plupart des familles qui nous ont donné leurs enfants, concourent très-activement avec nous à l'œuvre commune. Non seulement les mamans viennent elles-mêmes matin et soir à l'Ecole pour conduire ou faire sortir leurs enfants, mais les papas s'acquittent très-souvent de cet office abandonné communément aux domestiques ou aux précepteurs. Bien plus, chaque jour des pères de familles accompagnent leurs enfants à la Chapelle et assistent à la messe avec eux. Ce spectacle ne laisse pas que d'être édifiant si on songe que ces personnes, sont livrées aux affaires ou si sont libres au contraire, n'ont guère à s'occuper que des jouissances de la vie parisienne.

Quant aux particularités de notre règlement, les voici: Les élèves de 5e et 6e, c'est-à-dire ceux qui étudient le latin entrent à 7h 30, assistent à la messe, puis vont en classe à 8 heures. Ils suivent en tout le règlement de nos collèges jusqu'à 6h 30 du soir, heure de la sortie. Les petits enfants du cours de français, entrent seulement à 9 heures du matin, c'est l'heure de la classe. Pour tout le reste, ils suivent le règlement ordinaire. Nos jours de congé sont le mercredi et le Dimanche: le mercredi nous nous chargeons de la promenade; le Dimanche après les vêpres et le salut c'est-à dire à 2h 15 tout notre monde a vacance.

Pour finir, voici nos impressions communes sur le Demi-Pensionnat et External. Il présente d'incontestables avantages sur les Internats, les enfants ont à la fois la vie de famille et la formation du Collège. Il y a sans doute des exceptions, mais quelques moments passés régulièrement dans la famille le soir et le matin produisent le meilleur effet sur le caractère et le moral des enfants, de leur côté les maîtres sont dispensés de la surveillance des dortoirs, et des embarras de l'infirmerie: qui ne sait combien ces embarras sont grands et dispendieux. C'est une économie considérable surtout dans le personnel des surveillants, des domestiques: et puis dans un internat peut-on espérer cette transformation que nous admirons surtout les jours de pluie: les enfants qui la veille au soir étaient couverts de boue, avaient les mains et les figures tachés d'encre, paraissent le matin tout autres avec des habits très propres, et les autres effets des soins maternels. Je n'ai pas le temps d'énumérer les autres avantages. N'y eut-il que ceux-là, ils suffiraient pour faire souhaiter dans toutes les grandes villes la fondation d'Ecoles comme celle de St. Ignace à Paris.

Lyon. — Quelques mots sur la fondation de l'External.

L'external de Lyon comptera bientôt quatre années d'existence; il fut fondé au mois d'octobre 1871. — Nous sortions à peine de la tempête révolutionnaire et la maison de la rue Ste. Hélène à Lyon avait été l'une de ses premières victimes. Déclarée propriété nationale dès le commencement de 7bre 1870, elle fut aussitôt envahie. La magnifique bibliothèque préservée à temps, n'eut heureusement pas trop à souffrir, mais dans son église, désormais fermée, on entassa des sacs de farine en prévision du siège que l'on redoutait alors et bientôt la maison tout entière fut convertie en caserne. Les troupes improvisées qui s'y succédèrent durant de longs mois, la traitèrent en pays conquis et quand enfin elle nous fut rendue, elle présentait cet affligeant spectacle dépeint si souvent déjà dans l'histoire de nos maisons depuis 4 ans: des fenêtres brisées, des portes enfoncées, des murs couverts d'inscriptions injurieuses et partout une malpropreté repoussante. Inutile de dire que tous les objets de valeurs pouvant s'emporter avaient disparu.

Après les réparations les plus indispensables, les Pères rappelés de leur exil, commencèrent à reparaître un à un,

mais ce ne fut pas sans difficultés qu'ils parvinrent à se loger dans leur ancienne maison. La plupart des Chambres étaient inhabitables et d'ailleurs nous manquions de tout. Les premiers arrivés s'industrièrent; chacun s'efforça de découvrir dans ce désordre général les quelques meubles respectés, les rares objets échappés au pillage, de retrouver ses papiers, ses livres. Enfin on se contenta de peu en attendant mieux.

Or, ce fut en pareil moment que les Supérieurs annoncèrent tout à coup leur résolution d'ouvrir un external. L'entreprise était hardie, on le comprend, et toute hérissée de difficultés mais pour en triompher on la plaça sous la protection de St. Joseph et on décida que le futur external porterait son nom. — Avant tout il fallait un local: on s'occupa sans retard de le préparer en transformant en collège un vaste hangar qui se trouvait au fond du jardin. Ce n'était pas chose facile et le temps pressait. Des ouvriers nombreux se mettent à l'œuvre, les travaux sagement dirigés et poussés avec ardeur, opèrent en quelques semaines la transformation et l'on vit s'élever une bâtisse très-convenable pouvant offrir son abri provisoire à bon nombre d'élèves. — Quatre scholastiques, les premiers professeurs du nouvel external furent alors nommés à Lyon et arrivèrent aussitôt. Cependant la nouvelle s'était peu à peu répandue dans la ville. Ce ne fut pas sans quelque étonnement que l'on vit s'ouvrir à Lyon un collège tenu par des Maîtres, qui, quelques mois auparavant étaient expulsés de leurs maisons et en butte aux plus noires calomnies. L'ouverture se fit sans bruit, et presque sans annonce. Le prospectus qui devait en donner connaissance au public ne parut que vers la fin d'octobre, c'est-à-dire à une époque où toutes les maisons d'éducation étaient déjà rentrées. Aussi le nombre des élèves fut modeste; et quand pour la première fois, le P. Préfet leur adressa, dans l'église, quelques paroles d'édification et de bienvenue, il put en toute vérité leur appliquer le texte évangélique: Nolite timere pusillus grex. Cependant on se mit à l'œuvre comme si l'on eut été nombreux. Quelques nouveaux se présentant d'un jour à l'autre, on atteignit à la fin de l'année le chiffre de 70 externes. Nous en comptons actuellement plus de 220. — Pour des raisons que l'on comprend facilement, nous ne prîmes en commençant que les classes de grammaire jusqu'en troisième inclusivement; les humanités et la rhétorique vinrent ensuite. La philosophie complète aujourd'hui notre enseignement, qui, du reste est le même que dans nos pensionnats, moins toutefois la musique, le dessin et l'escrime. Les externes apprennent ces arts d'agrément chez eux s'ils le désirent. Le système appliqué jusqu'ici est l'External simple. Nous en avons trouvé l'ordre et les règlements tout tracés dans le Ratio studiorum. Les élèves passent avec leurs Maîtres le temps de la Messe et des classes. Ils ont en outre des réunions spéciales pour les catéchismes, les académies et les congrégations. Ils travaillent chez eux le reste de la journée sous la surveillance de leurs parents ou de leurs précepteurs.

Le moyen ordinaire de communication avec les parents est un bulletin hebdomadaire qui contient la note des exercices religieux, des leçons et des devoirs classiques; de l'attention en classe et de la régularité. On y ajoute la place de composition, de diligence ou d'excellence. Le bulletin est rapporté le lundi par l'élève avec la signature des Parents. Si l'on a quelque observation particulière à leur soumettre, on apostille le bulletin. Cette note supplémentaire amène une entrevue et des explications avec le Père ou la Mère. On met alors en commun ses pensées et ses vues. De ce concours réuni de vigilance et de soins résulte ordinairement une amélioration dans la conduite et l'application de l'élève. En général la docilité, le bon esprit de nos externes sont satisfaisants; ils sont très-affectionnés à leurs professeurs. — En somme, il y a lieu de remercier la Providence qui a visiblement béni cette œuvre, premier essai d'external en France, depuis le

DOCUMENTS.

Notice nécrologique du Frère Auguste Cürch.

Par un Père de Fribourg.

En donnant brièvement et avec toute simplicité quelques détails sur la dernière maladie et la mort du F. Auguste Cürch, nous croyons faire une chose utile pour l'édification de tous. Nous les adressons tout particulièrement à ceux des nôtres qui ont eu le bonheur de le connaître pendant sa vie. C'est de notre part, un tribut d'affection que nous aimons à payer à sa chère et pieuse mémoire.

Le F. Cürch est né à Torgau, ville des Etats-Prussiens (Saxe,) le 5 juin 1855. Sa famille, écrit le P. de Haza qui l'a beaucoup connu et en fit son auxiliaire dans son ministère auprès des prisonniers français envoyés en Allemagne, sa famille demeure à Wittemberg, le berceau du protestantisme. Son père est un des rares catholiques de cette ville qui n'en compte qu'une centaine il est un des plus fervents. Sa mère est protestante, d'ailleurs femme très-honnête, élevant avec soin ses enfants dans la religion de son mari. Dès son enfance Auguste se distingua par son air sérieux et par sa piété. Aussi M. le Curé de Wittemberg, M. Puttman reconnaissant en lui des talents suffisants, une vraie piété et une vocation naissante songea-t-il à le faire entrer au séminaire. Dans ce dessein il lui donna l'enseignement qui devait lui en ouvrir les portes. Matin et soir Auguste venait fidèlement chez lui recevoir sa leçon. C'est occupé à ces études, continue toujours le P. de Haza, que je l'ai trouvé, lorsque le 5 Octobre 1870, je fus envoyé à Wittemberg, en qualité d'aumônier des prisonniers de guerre français.

Voyant en Auguste un jeune homme pieux et sérieux, le modèle des jeunes gens de Wittemberg, je le pris pour le compagnon de mes excursions au camp et de mes visites dans les hôpitaux. Je puis dire qu'il s'est montré constamment plein de zèle et de dévouement. L'hiver était très rude. Le thermomètre pendant 15 jours descendit à 18 et 22 degrés Reaumur. Malgré la rigueur du froid, Auguste m'accompagnait au camp situé à ¾ d'heure de la ville. Il n'avait que des habits légers qui ne le garantissaient pas. Aussi tremblait-il de tous ses membres, mais sans se plaindre et sans jamais prétexter de la rigueur de la saison pour me refuser ses services. Malgré sa répugnance, je lui fis accepter un vêtement plus chaud qui lui servit le reste de l'hiver. Sa charité envers les prisonniers français était grande; c'est elle qui lui a mérité son entrée dans la Compagnie en France. — Auguste m'assista aussi dans mon ministère jusqu'au départ de la dernière bande des prisonniers, le 20 ou 21 juin 1871; c'est-à-dire pendant 9 mois. Il me fit part durant ce temps de son désir d'entrer dans la Compagnie de Jésus. Rentré à Paris au commencement d'août 1871, je communiquai son désir au R.P. De Ponlevoy, alors Provincial, qui l'admit. Auguste vint aussitôt à Paris dans les premiers jours de 7bre de là, il fut envoyé à Angers commencer son noviciat où il s'est montré constamment comme à Wittemberg, un modèle.

C'est le 28 7bre 1874 que nous l'avons reçu à Fribourg.

Attaqué d'une maladie de poitrine, il venait chercher un climat plus doux. Aussitôt que les médecins réunis en consultation eurent examiné l'état de sa santé, ils déclarèrent que le mal était déjà si avancé qu'il n'y avait plus moyen d'en arrêter les progrès. En effet, le 12 janvier, il fallut lui donner le Saint Viatique dans la crainte qu'il ne mourut avant le 17 du même mois, fête du très-saint Nom de Jésus. Pourtant le danger cessa bientôt, et sa santé continuait à se rétablir peu à peu, quand, au commencement d'Avril il perdit tout à coup ses forces. Le mal fit des progrès effrayants.

Le 13 de ce mois à midi, on lui donna en toute hâte l'Extrême-Onction, et le 15, à 7 heures du soir, après trois heures

d'une pénible agonie pendant laquelle il conserva toujours toute la lucidité de son esprit, il s'endormit dans le Seigneur.

Quant à l'éloge de ses vertus, on pourrait le résumer en ces mots : Notre bien-aimé F. Auguste, comme le Bienheureux Berchmans, son modèle, a gardé avec une entière exactitude les règles de la Compagnie. Telle est, d'après le témoignage unanime des P.P. et F.F. qui ont été à même de le connaître à fond, l'idée que nous devons nous faire du degré de perfection où il est parvenu avec le secours de la divine grâce. Pour prouver combien ce jugement est fondé, parmi les continuels exemples de vertu qu'il nous a donnés, nous choisirons ceux qui nous ont semblé mériter le plus notre admiration.

Il poussait si loin la délicatesse de son amour pour la sainte pauvreté que, pour ne pas la trouver excessive, il fallait connaître combien la simplicité de son caractère le portait à fuir en tout, même dans la pratique de la vertu, l'ombre de toute espèce d'exagération. Croyant qu'il n'avait pas absolument besoin de veilleuse pendant ses mauvaises nuits, afin d'éviter les moindres dépenses inutiles, il demanda à un des frères infirmiers de ne plus en faire usage; et comme le F. ne crut pas devoir accéder à ses désirs, il le pria instamment de ne pas manquer de venir l'éteindre, chaque jour, de bon matin. Dans ce même esprit, il recommanda au F. scolastique qui allait, tous les soirs, lui faire la lecture spirituelle, de ne se servir que de la lumière absolument nécessaire.

Outre les objets de piété en usage dans la Compagnie, il ne possédait que de nombreux cahiers, fruits de sa précoce intelligence et de sa constante application au travail.

On ne pouvait l'aborder sans rester frappé de sa modestie. Assis ou couché, durant ses exercices de piété comme pendant la récréation, son attitude était toujours parfaitement modeste. Il ne put s'empêcher de témoigner quelquefois du déplaisir, si on devait le toucher.

Son obéissance était digne d'un vrai fils de St. Ignace. A peine voyait-il entrer dans sa chambre le R. P. Supérieur ou le P. Ministre, qu'il s'empressait de leur donner les plus grandes marques de respect, quoique le moindre changement de position dût lui causer beaucoup de fatigue. Deux fois surtout, on remarqua avec étonnement que, malgré son état d'extrême faiblesse et le manque presque complet de respiration, il fit tout son possible pour leur montrer sa déférence ordinaire. Aussi, n'est-il pas étonnant que sa soumission à leur volonté fût toujours absolue. Nous en citerons deux exemples. On lui parla, un jour, des lettres de notre St. Fondateur publiées dans le premier volume de la magnifique édition récemment commencée à Madrid. Il manifesta aussitôt un vif désir de les lire; mais le P. Ministre des Philosophes, à qui il s'adressait, lui ayant dit qu'il valait mieux finir la lecture du livre dont il se servait déjà, il se conforma à cette indication d'aussi bon cœur que s'il n'eût jamais souhaité autre chose.

La plus grande consolation, pendant le jour, était d'aller visiter le T.S. Sacrement. Pourtant, si on lui faisait observer que l'état de sa santé ne le lui permettait pas, son sourire et ses paroles montraient qu'il préférait l'obéissance à la satisfaction de sa piété. Ces faits particuliers et bien d'autres expliquent comment un de ses Frères qui le visita fréquemment, assure n'avoir jamais remarqué en lui une seule faute contre l'obéissance.

Modèle accompli dans ses rapports avec ses frères, le F. Cürck savait allier une gravité et une prudence bien supérieures à son âge - il n'avait que 19 ans - à une délicatesse, une douceur et une affabilité qui lui gagnaient tous les cœurs. Un des supplices d'un pauvre malade, c'est d'être d'avoir à informer tous ceux qui vont le voir de l'état de sa santé et à répondre, cent fois le jour aux mêmes demandes : le F. Cürck le faisait avec une amabilité toujours

égale. On n'aurait jamais soupçonné combien il devait se vaincre pour se montrer toujours joyeux et souriant, s'il ne l'avait dit confidentiellement à un de ses frères. Il avait un cœur extrêmement reconnaissant: si sa faiblesse ne lui permettait pas de parler, il saluait avec une gracieuse inclination de tête ceux qui allaient le visiter dans sa chambre, et il payait, au moins d'un doux regard, les moindres services qu'on lui rendait. Comme preuve de la perfection de sa charité et, en même temps, de sa délicatesse de conscience, nous ne pouvons passer sous silence le trait suivant que nous laisserons raconter à celui qui en fut l'occasion, c'est-à-dire, au F. philosophe qui était chargé de lui faire la lecture spirituelle. Etant allé dit-il, comme d'habitude la lui faire et le trouvant entièrement épuisé de forces, je lui demandai s'il était en état de l'entendre. Il me répondit d'une voix si faible que je ne le compris pas. Je lui fis donc de nouveau la même demande, et il me répondit: "Oui, oui." Après la lecture, je pris congé de lui, mais il me sembla apercevoir sur sa figure quelques traces de tristesse. J'en fis part au P. Ministre, qui s'empressa d'aller lui communiquer ma remarque. "Oui, mon Père, lui répondit le Frère Cürck, je suis un peu triste, car j'ai manqué à la charité répondant avec impatience au F. qui me demandait si je pouvais entendre la lecture spirituelle. J'ai demandé à Dieu pardon de ma faute". Le Père, très-édifié tâcha de le consoler. Mais, le jour suivant, quel ne fut pas mon étonnement, lorsque notre cher F. Cürck me dit: "J'ai à vous demander une grâce. Hier, j'ai manqué à la charité envers vous." Je ne vois nullement, F., en quoi vous avez pu m'offenser, lui répondis-je tout surpris. "Oui, reprit-il, lorsque vous m'avez demandé si j'étais en état d'entendre la lecture spirituelle, je vous ai répondu avec impatience. Pardonnez-moi, et je serai content." Je ne puis exprimer combien ces paroles m'édifièrent et me remplirent d'une 5te confusion.

Sa patience aussi était admirable. Ses souffrances qui, parfois surtout, étaient bien grandes, n'ont jamais pu lui arracher une seule plainte. Il était content de tout, et, pour savoir ce qui pouvait lui être naturellement plus agréable, il fallut lui ordonner expressément de le dire. - Cette résignation, cette joie même, au milieu du sacrifice, il les puisait dans le divin amour dont son cœur était embrasé. A la pensée qu'il devait bientôt aller jouir de la vue de son Dieu, il oubliait ses douleurs, et son âme se sentait inondée de consolation. Très peu de jours avant sa mort, le R. P. Supérieur l'ayant trouvé beaucoup plus souffrant qu'à l'ordinaire et avec une respiration qui ressemblait fort au râle de l'agonie, lui dit pour l'encourager que c'était le temps de la lutte, mais que bientôt il irait jouir pour toujours du bonheur du ciel. Le F. Cürck écouta ces paroles avec des marques visibles de joie et répéta: "Toujours, toujours" d'un ton si ému et avec un sourire si doux qu'un des heureux témoins de cette scène assure qu'il ne pourra jamais l'oublier. Il portait un amour tout spécial à la personne adorable de N.S.J.C. Son nom était souvent sur ses lèvres. Il avait l'habitude de répéter: "Mon Jésus!" ou bien "Mon Jésus et mon tout!" Nous avons déjà fait remarquer qu'une de ses dévotions les plus chères était d'aller visiter le S.S. Sacrement. C'est que, auprès de Jésus présent dans nos tabernacles, il se sentait heureux comme il le donna à entendre en disant à un Père avec une simplicité charmante: "Je vais me consoler auprès de mon Jésus". Et que faudra-t-il penser du bonheur avec lequel il recevait fréquemment dans sa chambre la Ste Communion.? Qu'il nous suffise de dire qu'il surmontait tous les obstacles et qu'il ne tenait aucun compte de ses souffrances, quand il s'agissait de ne pas se priver de cette union si intime avec son Bien-aimé. - Puisqu'il aimait Jésus d'un amour si tendre, il ne pouvait manquer d'embrasser les moyens les plus propres à conserver et augmenter cet amour. Sa maladie ne l'empêcha jamais de faire de son mieux tous les exercices de piété prescrits par la règle. Un des derniers jours de sa vie, il craignit qu'à cause d'un retard involontaire on ne fût plus à temps pour lui faire la lecture spirituelle. Il s'en montra tout-à-fait désolé, lui qui par vertu semblait

insensible à la souffrance. Sa joie ordinaire ne lui revint que lorsqu'il eut appris qu'on était encore à temps. L'on voit par ses écrits qu'il avait tâché de s'instruire à fond de la nature de la dévotion par excellence, de la dévotion au Sacré-Cœur. Il avait composé ou copié, tout au long, deux opuscules dont l'un est intitulé : Catéchisme du Sacré-Cœur de Jésus, et l'autre : Vie intime de Jésus ou Histoire de son Cœur. De sa dévotion à la T. Ste Vierge, nous dirons seulement qu'elle était toute filiale. Il avait recueilli sur notre bonne Mère de longues et très-précieuses notes, et il gardait sans doute avec une sorte de prédilection, un sermon qu'il avait eu l'occasion de prêcher en son honneur. Pour lui, l'amour de la Compagnie était inséparable de l'amour de Jésus et de Marie. Il éclatait souvent dans des transports de reconnaissance en parlant de la grâce de sa vocation. Il n'avait que 4 ans de Cie, et cependant tout en elle lui inspirait déjà une profonde admiration. Souvent, dans des termes très-exprefsifs, il manifesta la joie qu'il avait de mourir dans son sein. Enfin, comme la bouche parle de l'abondance du cœur, il n'aimait à parler, même pendant ses récréations, que de Jésus, de la Ste Vierge, de la Compagnie, de St Ignace, de nos Saints et du Ciel. — Il ne nous reste qu'à parler de la vertu dans laquelle il a tellement excellé qu'on pourrait l'appeler sa vertu caractéristique, savoir, de sa conformité à la volonté de Dieu. Nous n'en finirions jamais, si nous voulions rapporter tous les exemples qui pourraient être cités à ce sujet. Afin d'en donner une idée, quoiqu'imparfaite, nous dirons en général que rien n'était capable de troubler la paix de son âme, parce que, comme il l'avoua à un des frères infirmiers, il prenait toutes choses comme venant de la main de Dieu. Par ce même motif, il sentait une parfaite indifférence à vivre ou à mourir : son unique désir était de faire en tout, absolument en tout, le bon plaisir de Dieu. Lorsque, pour la première fois, on lui annonça que sa maladie était mortelle, il ne montra aucun trouble et répondit : "je ne croyais pas que mon état fut si grave, mais que la volonté de Dieu soit faite." Il entendait parler et il parlait lui-même de sa mort prochaine, comme s'il se fût agi d'un autre ou d'une affaire quelconque. Chaque fois qu'il avait à offrir un sacrifice, on le savait, il disait généreusement et de tout son cœur : "Fiat !" Ce Fiat était, après Mon Jésus, son oraison jaculatoire la plus fréquente, et, par une coïncidence bien remarquable, ce fut, après Mon Jésus, la dernière prière qu'il put articuler. Voici dans quelles circonstances. Il y avait déjà, à peu près 2 heures, que, tenant de sa main droite son crucifix qu'il regardait et baisait de temps en temps, il était en agonie. Tout-à-coup, cédant sans doute au désir de jouir de la vue de Dieu plutôt qu'à celui de voir finir ses cruelles souffrances, il commença avec le P. Ministre, qui était au chevet de son lit, le dialogue suivant : "Mon Père, est-ce que ça ira vite ?" "Oui, mon cher frère, ça finira bientôt." "Combien de temps ?" "Deux heures". "Ah ! mon Père, c'est trop" ! "Vous le croyez ? Deux heures seulement pour attendre une éternité si heureuse !" "C'est vrai, mon Père, Fiat !" ce fut son dernier mot. Une heure après, il rendait paisiblement son âme à Dieu. — Ici nous nous arrêtons. Il nous est impossible d'exprimer toute l'estime que nous inspiraient ses vertus. Par la constance et le naturel avec lesquels il gardait toutes les règles, il nous semblait être l'image vivante du Bienheureux Berchmans.

Les Frères infirmiers étaient heureux de pouvoir le soigner, et l'on se disputait le bonheur d'aller passer quelques instants auprès de lui. Il le savait, et se montrait touché de notre affection. Après sa mort, plusieurs ont demandé au R. P. Supérieur quelque objet qui lui eût appartenu pour le garder comme une précieuse relique. Quelques uns ont avoué qu'il leur suffit de penser à lui pour éprouver de la consolation et pour se sentir portés à la ferveur. Nous avons la confiance qu'il ne nous oublie pas du haut du Ciel et qu'il a déjà demandé pour nous tous, comme il nous l'a souvent promis pendant sa vie, la persévérance dans notre Ste vocation. Aussi la Province de Paris a acquis un bien juste titre à notre affectueuse reconnaissance en voulant bien nous confier le soin de son cher malade, et nous bénissons le Seigneur de nous avoir procuré les saints exemples de son serviteur fidèle, dont le souvenir sera toujours bien doux à nos cœurs.

A. M. D. G.

MORT DU R.P. STUDER.

Nous avons perdu au mois de Juin dernier, un des hommes qui ont le plus mérité de la Province de France, depuis le rétablissement de la Compagnie. Le R. P. Studer a rendu son âme à Dieu, le jour de la fête du Sacré Cœur.

Nous devons à sa mémoire, aux services qu'il a rendus et à l'attente de tous de raconter ses derniers jours.

Nous aurions voulu donner à nos lecteurs un récit plus circonstancié et plus complet, mais la matière nous a fait défaut. Le R. P. Studer n'a laissé aucun écrit; de plus, car bien que la mort n'ait pas emporté Notre cher défunt tout d'un coup, l'attaque qui l'a foudroyé a paralysé complétement ses facultés, en sorte qu'il n'a pu, dans sa maladie, nous laisser de ces paroles et de ces traits édifiants qu'on aime à recueillir comme un héritage et un exemple, sur le lit funèbre des vieillards qui ont longtemps vécu dans la Compagnie et beaucoup fait pour elle.

Le R. P. Studer était un de ces vieillards. Né en 1801. il était entré dans la Compagnie en 1819; il y avait donc passé plus de 50 ans. A l'occasion de son année jubilaire, qui fut célébrée à Laval, le T. R. P. Général s'associant à la fête de famille lui avait écrit qu'il avait bien mérité de la Compagnie.

Le R. P. de Pontlevoy tout le cœur était ouvert à toutes les joies de ses enfants, avait fait lire au réfectoire une sorte de Message qui contenait le même éloge. Et certes il n'était pas exagéré. Il suffit, pour en constater la vérité, d'ouvrir les Catalogues et d'y lire les états de service de notre vénéré défunt. Successivement préfet à Brugelette, puis à Paris, Supérieur à Angers, Recteur à Laval, Provincial de Paris, de Toulouse ensuite, Recteur à Vals, de nouveau à Laval, Supérieur à Quimper, il a passé plus de 30 ans de sa vie dans le gouvernement, et quel gouvernement fécond que le sien! Son nom est attaché à l'origine de nos maisons les plus importantes.

C'est lui qui a ouvert les Ecoles de l'Immaculée Conception, et de Ste Geneviève à Paris; celles de St Joseph de Poitiers, et de Bordeaux; et ce pauvre St Clément de Metz que nous ne pouvons plus nommer sans regrets. C'est encore à lui que nous devons les deux résidences de Nancy et de Brest, et cette intéressante Mission de Cayenne dont nous entendions naguère les derniers jours. Enfin c'est lui qui a doté le Scolasticat de Laval de cette belle et grande maison qui l'abrite; Maison Providentielle où tant de persécutés de tous les pays, devraient depuis trouver un asile a leur exil. Ce serait une histoire intéressante que celle de ces fondations diverses, et les oppositions qu'il y a rencontrées n'en seraient pas le chapitre le moins curieux. Que n'aurait-on pas à dire sur ses grandes qualités? Celui qui voudrait les peindre aurait un beau portrait a faire, un véritable caractère a tracer. Finesse d'esprit, pénétration, grand bon sens, prudence rare, sentiment inné de l'autorité, résolution, force surtout, mais force patiente et paisible qui ne se presse ni se précipite comme toujours suie d'arriver à temps, le P. Studer avait toutes les qualités de l'esprit et de la volonté qui font l'homme de gouvernement, ajoutez à ces avantages une bonhommie spirituelle, qui repandue dans toute sa personne, rendait son commerce agréable, et une vigueur de tempérament capable de grandes fatigues. La religion venant par dessus ces qualités, don de la nature, les avait relevées par une piété tendre, l'amour de sa Compagnie, le zèle du bien et un esprit de foi supérieur aux événements et aux obstacles. Tel était, ou à peu près le R. P. Studer – tels les traits de sa grande physionomie. Sur la fin de sa vie plusieurs de ces traits s'altérèrent. Envoyé en 1871 de Laval à Quimper pour prendre

le gouvernement de cette maison; il ne put le tenir. Ce fut là que la maladie qui devait 4 ans plus tard le foudroyer, lui porta son premier coup. Il ne fut pas mortel, mais il laissa de fortes traces. Revenu à Laval où il désirait laisser ses restes le R. P. Studer ne parut plus que l'ombre de lui-même. Sans doute l'intelligence le servait encore, mais la mémoire lui devint presque tout-à-fait infidèle. Elle reproduisait il est vrai le passé, et encore sur la fin de sa vie, confusément, mais elle refusait absolument de rappeler les choses présentes. Impossible pour lui de remplir aucun ministère et même de s'appliquer à aucun travail.

Le R. P. Recteur fut contraint de le dispenser de son bréviaire dont il ne pouvait plus se rappeler l'Office; la dispense fut faite par écrit et placée sur sa table pour qu'il la vit puisqu'il l'oubliait toujours. Que de fois encore il demandait aux Pères qu'il rencontrait quel était l'office du jour; demande inutile, car la réponse aussitôt entendue le fuyait. Dans cet état il fallut lui donner un ou deux Frères Scolastiques qui se remplaçaient auprès de lui pour l'accompagner dans ses promenades, l'assister à la messe et l'aider à passer les longues heures de ses loisirs forcés. Cependant au milieu de ces ruines de lui-même, il avait conservé la vigueur de son tempérament, et sauf les jambes qui étaient devenues paresseuses, tout était sain en lui. Il n'avait pas non plus perdu cette bonhommie fine mêlée d'un peu de malice qui répandait la gaité autour de lui et le sauvait lui-même de l'ennui.

C'est dans cet état qu'il a été frappé le vendredi matin 28 Mai. Bien qu'on put s'attendre à ce coup, rien dans la santé du vénéré vieillard ne le faisait prévoir si proche, la veille encore il avait fait une visite du Jubilé. Il est vrai que la chaleur et la fatigue l'avaient contraint de s'arrêter à moitié chemin, mais personne n'avait vu dans ce fait rien d'alarmant. Le 28 Mai, il s'était levé à 4 h. comme toujours; on l'avait vu à la visite du matin et il s'était rendu à 5 h. à la chapelle où il disait la messe. Il eut de la peine à revêtir l'aube et son servant fut même contraint de l'aider à passer le bras droit devenu tout-à-coup plus lourd. Le bon Père parut troublé. Était-ce crainte d'un accident, ou plutôt les efforts qu'il avait fait? nous n'en savons rien, mais arrivé au pied de l'autel, sa mémoire lui refusa les premiers mots du Psaume *Judica*. Son servant l'ayant commencé le premier, le P. Studer le continua: il poursuivit sa messe sans trop d'encombres jusqu'au Credo. Il eut beaucoup de mal à le réciter - quand il l'eut fini, au lieu de se retourner pour le *Dominus vobiscum*, saisissant l'autel par un mouvement soudain, il s'y cramponna avec force comme un homme qui ne peut plus se tenir debout. Le servant s'étant approché aussitôt, lui offrit l'appui de son bras auquel il s'attacha fortement. Comme il lui proposait de s'asseoir: "Non, fit-il, ce ne sera rien, je veux continuer ma messe". S'étant un peu raffermi il essaya de lire l'Offertoire, il ne l'avait pas fini qu'il tomba en s'écriant d'une voix forte et pénétrée qui glaça l'âme du servant: "Mon Dieu, mon Dieu ayez pitié de moi!" Ce furent ses dernières paroles. Le frère Scolastique qui le reçut dans sa chute l'ayant étendu, comme il put, sur le marchepied de l'autel, appela du secours; plusieurs Pères accoururent. Le malade fut transporté dans sa chambre - tout le côté droit était inerte. L'apoplexie avait paralysé toute cette partie aussi bien que la parole et la raison. Le médecin qui fut appelé, constata la gravité du coup sans décider qu'il fut mortel - Mais à sa seconde visite il déclara que le malade était perdu. Comme la mort menaçait à chaque heure, car le médecin pensait que la paralysie allait gagner rapidement de proche en proche jusqu'au cœur, le soir même, le malade reçut l'Extrême-Onction en pré-

sence de la Communauté tout émue d'une fin qui paraissait devoir être si prompte. Mais le cher malade dut à la vigueur de sa constitution de tenir encore 8 jours contre le mal. Il les passa dans une grande agitation, sans souffrir beaucoup pourtant, si l'on en croit le médecin. Sa respiration était bruyante et embarrassée, il tenait le plus souvent les yeux fermés, et ne les ouvrait que lorsqu'on lui rendait un service. Il ne buvait ni ne mangeait, repoussant du bras resté libre tout ce que lui présentait le frère infirmier de sorte que pendant ces 8 jours de maladie il ne prit que quelques cuillerées de bouillon ou d'eau sucrée. D'ailleurs les organes étant paralysés à peu près rien ne pouvait passer jusqu'à l'estomac. Cependant des prières s'élevaient de tous les côtés pour notre cher malade. Aussitôt qu'il avait été frappé, le R. P. Recteur avait averti toutes les communautés religieuses de la ville. Il fit ajouter une Oraison aux litanies. Le bon Dieu exauça tant de prières, mais à sa manière. Il ne nous rendit pas le P. Studer, et de fait, était-ce une faveur dans l'état dans lequel il était tombé? mais il nous accorda ce que nous demandions tous vivement pour lui, je veux dire quelques instants de connaissance. Nous avions admiré comment notre Seigneur en lui portant le coup de mort, lui en avait enlevé le sentiment, lui épargnant ainsi les angoisses de la mort qu'il redoutait, nous l'admirâmes plus encore quand nous le vîmes le lui rendre assez de temps pour se purifier et pour faire le sacrifice de sa vie, pas assez pour en éprouver les terreurs. Le R. P. Recteur était présent quand le malade en donna les premiers signes. Aussitôt il le laissa seul avec le P. Spirituel. Celui-ci passa près d'une heure avec lui. Le malade faisait des efforts pour parler; mais en vain, la parole n'était pas revenue avec la raison. Il fit donc sa confession par signe et reçut l'absolution: On aurait bien voulu lui apporter le St. Viatique, et le R. P. Ministre lui présenta à l'essai une moitié de petite hostie à avaler. Elle ne passa pas. Le malade au bout d'une heure ½, sa confession faite et son sacrifice accompli, rentra dans l'état que nous avons décrit. Seulement il s'affaiblissait, sans que néanmoins la paralysie fit des progrès sensibles. Le jeudi soir il donna de sérieuses inquiétudes, il paraissait exténué, tellement qu'on craignit de le perdre dans la nuit. Vers 10 h. il eut une faiblesse dans laquelle on crut qu'il expirerait. Mais il reprit encore le dessus et Notre Seigneur qui voulait ne le prendre que le jour de son Sacré-Cœur, lui donna assez de force pour vivre jusqu'au lendemain. Le malade avait dit quelques jours auparavant: " Si le bon Dieu voulait me prendre, le jour de son S. Cœur, j'en serais content ". Il allait être exaucé. Ce jour-là donc la communauté se réunit dans sa chambre vers 2 h. pour les prières des agonisants; il n'avait plus qu'un souffle. Il résista pourtant jusqu'à 10 h. ½. En ce moment le mourant ouvrit les yeux qu'il tenait fermés depuis longtemps, regarda autour de lui. Sa respiration jusque là bruyante, devint plus paisible, elle cessa bientôt tout à fait. Tout était fini. Le R. P. Recteur qui était là, lui donna au moment suprême la dernière absolution et lui appliqua l'indulgence *in articulo mortis*. Le lendemain samedi ses restes furent descendus dans la chapelle St. Ignace, qui est contigue à l'Eglise, afin que les personnes du dehors qui voudraient en prier devant eux ou même les vénérer, comme on le vit en effet en eurent la facilité. Ils y restèrent exposés jusqu'au lundi matin où se firent les funérailles, elles se célébrèrent avec la simplicité accoutumée; la seule différence, le seul ornement extraordinaire fut l'affluence des assistants. Le R. P. Recteur officiait; ce fut l'un des vicaires généraux qui fit l'absoute et le R. P. Provincial venu du Mans avec le Recteur du Collège conduisit le deuil. Le cortège funèbre était nombreux; on y remarquait l'élite du clergé de Laval dont le P. Studer, on se le rappelait, avait été, dans ses beaux jours, la lumière et l'oracle; tant de pauvres qui avaient trouvé en lui un père, et les familles en grand nombre, quelques unes les premières de Laval,

dont il avait été le guide et le confident; enfin les représentants de toutes les communautés religieuses qui lui devaient toutes quelques bienfaits; les plus nombreuses étaient encore les Sœurs de la Miséricorde qui se rappelaient les rapports étroits qui avaient existé entre le P. Studer notre vénéré défunt et la Mère Thérèse leur fondatrice de sainte mémoire. Par une rencontre qui fut remarquée, l'obstacle qui nous avait contraints, pour des motifs de bonne intelligence, de céder sur notre privilège d'inhumer nous-mêmes nos morts, ayant été tout-à-coup levé, nous nous hâtâmes d'en reprendre l'exercice; les obsèques du P. Studer furent les premières où nous l'inaugurâmes; comme si la Providence pour récompenser ses efforts constants à maintenir les droits de la Compagnie, avait voulu accorder à ses cendres le recouvrement de celui là. Nous pûmes donc nous-mêmes réciter les dernières prières de l'Eglise sur ses restes vénérés et introduire ce Père bien aimé dans sa dernière demeure. Il fut couché dans le caveau de la maison où il attend l'éternel réveil. Il avait dit plusieurs fois en se rendant au cimetière: " Oh que je voudrais dormir là, avec ces bons Pères, de mon dernier sommeil afin de me réveiller avec eux au dernier jour! " Ses vœux étaient exaucés. Ainsi nous a quittés ce vieillard vénérable qui avait rempli parmi nous une si grande place. Ainsi s'est éteinte cette longue existence signalée par tant d'entreprises importantes. Elle s'est terminée par une épreuve de plusieurs années qui semble avoir mis fin aux œuvres qui l'avaient marquée, mais qui de fait achève de la remplir par les vertus qu'il y a fait paraître et et dont il nous faut dire un mot. C'était un état fort pénible que celui auquel il était réduit. car il en avait conscience, non toujours, mais au moins souvent. Lui si longtemps l'arbitre des autres, il se sentait impuissant à se conduire lui-même, et vigoureux de corps il se sentait inutile. Ce sentiment lui arracha plus d'une fois ces paroles avec de la peine: " Je dors bien, je mange bien, je me promène, et cependant je ne fais rien. "

Il était aussi le principe des scrupules qui le tourmentèrent à l'endroit de son bréviaire et qui nécessitèrent la dispense dont nous avons parlé. Mais il ne lui enleva ni la patience ni sa gaîté: au contraire il ne parut peut-être jamais aussi vif à la répartie, aussi prompt à trouver le mot pour rire. Nous avons vu que le P. Recteur avait mis auprès de lui deux Frères scolastiques. Quelquefois il arrivait à ces frères qui l'aimaient et le vénéraient beaucoup, de le reprendre doucement ou de lui donner un conseil, aussitôt par un mouvement instinctif, l'ancien supérieur se réveillait, mais la religion reprenant vite le dessus, il paraissait tout-à-coup comme un enfant: " Oui, oui, dites-moi ce qu'il faut faire et comment il faut le faire et je vous obéirai; " et le fait est qu'il professait pour eux avec beaucoup d'affection, la plus grande docilité. La régularité mérite aussi d'être citée. Il aimait la vie commune et a tenu jusqu'au bout à la suivre. Il ne manquait à aucun de ses exercices et ce n'était pas sans édification qu'on voyait ce vénérable vieillard dont le pas était devenu lourd, ne manquer jamais de descendre à la visite du matin. Nous l'avons vu, le jour même où il fut frappé, il s'était levé à 4 heures selon sa coutume et à 5 heures et demi il montait à l'autel. - C'était l'amour de la vie commune qui l'attachait par une dévotion particulière au Bienheureux Berchmans en qui elle a été personnifiée d'abord et comme béatifiée ensuite. Il l'appelait son petit Saint. " Il nous fait honte à nous autres vieux " disait-il: touchante parole qui marque à la fois son amour de la règle et son humilité. Il lisait de préférence la vie de ce saint; à la fin il ne voulut pas avoir d'autre livre dans sa chambre. Il avait choisi sa chapelle pour dire la messe et c'est là, devant son image qu'il a été frappé à mort. Que dire de son amour pour la Compagnie? Elle était pour lui une

vraie Mère. Il lui avait rendu des services signalés ; on peut dire qu'il lui avait consacré tout son temps et toute sa vie, et cependant il se reprochait de n'avoir pas été un vrai fils. Ce titre d'enfant de la Compagnie lui paraissait un trésor qu'on ne saurait trop apprécier ni trop défendre. Il s'affligeait beaucoup en apprenant qu'un de ceux qu'il avait connus et aimés l'avait perdu ; alors il tremblait pour lui même : "a mon âge ajoutait il, je crains de sortir de la Compagnie." Les Frères qui étoient auprès de lui étaient sûrs de lui être agréables quand ils lui parlaient d'elle.

Il écoutait avec un intérêt tout particulier le récit de la captivité et de la mort de nos Pères tués pendant la commune : " Ces bons Pères, disait il, les P.P. Olivaint, du Coudray, Caubert de Bengy (il avait moins connu le P. Clerc), ce sont mes enfants et le P. de Pontlevoy aussi - j'espère bien qu'ils viendront me recevoir, quand je mourrai. Un trait remarquable de cet amour c'est qu'il se personnifiait dans le P. Général. Il avait à un haut point le sentiment de l'unité hiérarchique, qui fait du Chef la tête de tout le corps, son lien, son centre, sa lumière et comme la source d'où Dieu veut que s'épanche dans les membres principaux d'abord et par eux dans les membres inférieurs ensuite, le véritable esprit. Aussi cet esprit qu'il tenait de son amour et qui l'entretenait à son tour, ne l'abandonna jamais, et quand il en fut devenu pour les autres le canal, on le vit toujours le leur transmettre fidèlement.

Ce même trait marquait encore, pour le noter en passant, son amour pour l'Eglise qui était grand. Il se personnifiait comme l'autre dans son chef c'est à dire dans le Souverain Pontife. Pie IX, Pierre Beckx : deux noms inséparablement unis dans son affection et doublement chers à son cœur, premièrement parce qu'ils représentaient chacun un objet de sa tendresse, mais aussi parce que l'un le menait et l'attachait à l'autre comme on voit les astres guider et lier à ceux par lesquels ils sont entraînés ceux qu'ils entraînent eux mêmes. Il les avait vus tous deux et cette visite était restée le meilleur souvenir de sa vie comme elle fut la consolation de ses vieux jours ; il en parlait avec bonheur et c'était avec des termes d'une filiale vénération.

On n'eut pas dit un vieillard qui avait vu deux vieillards mais un petit enfant qui était allé voir son père.

Enfin je n'aurais pas tout dit sur cet amour si je ne le dépeignais pas se reposant, au déclin de sa vie surtout, sur la jeunesse de la Compagnie comme l'aïeul sur ses petits enfants l'espoir de sa maison. Il voulait qu'on ne négligeât rien pour la mener par une culture complète, à être un jour l'honneur de sa famille et de Dieu. La joie de ses dernières années fut d'être chargé de lui donner ses soins.

L'affaiblissement de ses facultés la lui enleva mais il ne lui enleva pas son amour. Le vieillard devenu presque enfant, voulut vivre au milieu de ses petits-enfants ; il les voyait aussi souvent qu'il le pouvait, et nos jeunes philosophes surtout se rappelleront les bonnes heures de récréation que sa gaité spirituelle leur rendait si agréables. Dieu lui accorda ce qu'il désirait ; de mourir entre leurs bras. Une autre Mère que la Compagnie lui était aussi très-chère ; nous voulons dire la Ste Vierge. Ses lettres annuelles ont raconté comment elle l'avait presque miraculeusement tiré d'un péril si réel que le R. P. Recteur de la maison de Brigue à laquelle il appartenait alors avait fait vœu que chaque prêtre dirait une messe et ceux qui n'étaient pas prêtre feraient une communion et réciteraient un chapelet, si le P. Frederic Studer revenait à la maison sain et sauf. Aussi lui avait-il voué une affection toute filiale.

Ceux qui l'ont entendu parler d'elle dans les exhortations étaient étonnés de la tendresse avec laquelle il le faisait.

Il avait mis en elle sa confiance, et c'était par elle qu'il espérait entrer au ciel. " Quand je serai mort, disait-il un jour, et que je paraîtrai devant le bon Dieu, la Ste Vierge me dira sans doute : " Pourquoi as-tu été toujours si enfant - Comment ne l'aurais-je pas été répondrais-je, puisque vous êtes toujours ma mère ?"

Parole qui marque à la fois la finesse de celui qui l'a prononcée et le caractère tout filial de sa piété.

Tel était aussi le caractère de ses rapports avec Dieu. Il allait à lui comme un enfant, non pas même à son père, mais à sa mère et c'est sur sa bonté toute maternelle qu'il comptait pour en obtenir pardon et pitié.

Un jour qu'il songeait au compte qu'il aurait à rendre bientôt -: " je vois bien, dit-il au Frère scolastique qui était présent, que je suis un misérable des pieds à la tête - Oh non repartit le scolastique - je n'ai rien fait de bien reprit le P. Studer - Songez donc continue le Frère à ce que vous avez fait pour la Compagnie : Vous avez travaillé beaucoup pour elle -

Le Père Studer reprit : " j'ai eu des charges bien lourdes, c'est vrai, mais j'aurais dû mieux les remplir, j'espère pourtant que le bon Dieu aura pitié de moi."

Certainement repartit le Frère - Vous souvenez-vous d'un texte très consolant de la Sainte Ecriture où il est dit : " Que lors même qu'une mère pourrait oublier son fils, Dieu ne nous oublierait pas " C'était le prendre par son faible ; car il aimait beaucoup sa mère et n'en parlait jamais qu'avec tendresse - Ce texte dit-il, est-il bien de la Sainte Ecriture - Oui - vous me le chercherez. Puis il ajouta avec une bonhommie charmante qui achève de le peindre - " je crois bien qu'autrefois j'ai cité ce texte, en prêchant, mais je faisais comme beaucoup de prédicateurs, je ne savais pas s'il était de la sainte écriture. Ce texte fut apporté et il fut tout heureux de songer que, puisqu'il ne pouvait s'arrêter à l'idée que sa mère eut jamais pu l'oublier, et que Dieu était plus fidèle qu'une mère, il ne l'oublierait pas et aurait pitié de lui au dernier jour.

Ces sortes de conversations devinrent plus fréquentes dans les deux derniers mois de sa vie - " Parlez-moi du bon Dieu, répétait-il souvent, au Frère chargé de lui " je ne veux plus avoir de conversations profanes ; je veux devenir un Saint, j'en ai pris la résolution." Et de fait il ne parlait presque plus que du bon Dieu ou de sujets qui ramenaient à lui. Il avait aussi renoncé aux lectures profanes qu'il faisait pour se distraire durant ses longues heures de loisir. Berchmans et les actes de la captivité, tels furent ses livres. C'est ainsi que ses derniers jours s'écoulèrent dans la piété, la régularité, la pensée de Dieu, la crainte de ses jugements et la confiance en sa miséricorde.

Aussi Notre Seigneur le préparait-il à sa fin prochaine. En eut-il le pressentiment, nous ne le pensons pas. Toutefois il est certain que la pensée de la mort sans perdre son épouvante lui devint familière. Loin de la fuir, il allait la chercher. Le cimetière était devenu un des buts de ses promenades, il s'agenouillait à la place qu'il devait prendre bientôt. Un jour, c'était après les fêtes des rogations, par conséquent, près d'un mois avant de mourir, il passait devant une croix ornée de fleurs pour la circonstance. Il s'arrêta : " Voyez dit-il à son compagnon, comme il y a de la foi dans ce pays." Puis par un mouvement soudain

de dévotion " Mettons nous à genoux ajouta-t-il, et faisons une prière à la croix, afin de m'obtenir la résignation à la mort, et il se mit à pleurer. Enfin nous avons vu comment huit jours seulement peut-être avant que la mort ne vint, sentant ses jambes s'allourdir, il l'avait appelée pour la fête du Sacré Cœur. Elle est venue fidèle à son appel. Sans doute ce fut pour récompenser autant ses dispositions présentes que ses services passés rendus à la Compagnie que N.D. la lui envoya ce jour-là, un vendredi une heure et demie seulement avant d'entrer dans le jour dédié à Marie qui fidèle aux promesses faites aux dévots de son scapulaire aura délivré sans retard son serviteur dévoué des flammes du purgatoire l'emmenant avec elle dans la gloire éternelle. C'est du moins notre espérance et notre consolation.

A.M.D.G.

SUPPLÉMENT.

Relations de voyage du P. Heude.

I.) Voyage dans la Province de Kiang-Si Du 7 Mars au 12 juin 1873.

A bord du St Pierre, sur la Han, au dessous de Ngan.
Lou-Kou, 15 Novembre 1874.

Ce voyage comprend le Po-iang, la rivière Han jusqu'à Kuan-ngan-kien : la rivière de Kou-tchéou, jusqu'à Kien-tchang-Fou. Le reste du voyage à Jao-tchéou et le retour à l'entrée du lac a été décrit dans ma lettre de 1869.-(7 Mars)— Je dépose quelques lettres à bord du Sultan, ponton de la Compagnie anglaise des vapeurs du Yang-tze, puis je m'engage dans l'entrée du lac et passe la nuit près de la grande douane. Cette province du Kiang-si (ouest du Kiang) est inaccessible aux barques, si l'embouchure du lac Po-iang est fermée et bien gardée. Toutes ces rivières s'y déversent pour se rendre de là dans le fleuve. — 8— — Je passe tranquillement la douane, selon la coutume, quand trois soldats arrivent en canot pour demander ma carte : je la leur ai gracieusement donnée pour saluer le grand homme des publicains. Le vent est favorable : nous dépassons vite le grand orphelin, rocher et pagode du lac, et nous couchons non loin de Nan-Kang-Fou. J'ai acheté là un gonjon de grande taille que je n'avais pas, j'en avais un encore plus grand que je m'étais déjà procuré dans le lac Hong-tze — 9- Marché toute la journée. Je me suis procuré un petit poisson pescoïde fort joli. Le vent est heureusement très fort et nous pouvons refouler le courant de Ou-kien. C'est un port très commerçant : il y a là toutes les barques lourdement chargées qui attendent la crue des eaux pour monter à Nan-tchang et plus haut. Il n'y a pas une coquille dans le lac. Au delà de Ou-kien on commence à voir quelques valves roulées des eaux supérieures. — 10- Vers 4 h. j'ai aperçu sur la droite un gros bouquet d'arbres au fond d'une vallée : je me suis décidé à y aller le lendemain. J'ai trouvé le long d'une fosse remplie des eaux d'inondations quelques mulettes de l'espèce des montagnes nommées Unio Chinensis par Lea. Elle est toute petite ici. A mon retour, j'ai trouvé le chef d'une barque militaire qui m'attendait. Après les questions d'usage il m'a prié de monter jusqu'à leur station : j'ai refusé, voulant le lendemain explorer le bois du fond de la vallée. Alors il m'a dit qu'une canonnière viendrait me garder la nuit. A votre aise lui ai-je dit. Ils sont venus en effet protéger ma précieuse personne contre je ne sais qui. Quoiqu'il en soit, le chef et ceux de plusieurs autres barques sont venus me visiter et ont été fort convenables, m'ont donné tous les renseignements possibles et m'ont dit que j'avais assez d'eau pour remonter fort loin. J'ai fait saluer leur supérieur qui a renvoyé sa carte avec force compliments, en me faisant recommander de ne pas coucher dans les lieux déserts. — 11— Violent mal de dents la nuit. Pour m'en consoler, j'ai pris mon fusil et suis parti pour mon bois. Il était en partie composé de sapins, de liquidambars, et d'un certain nombre d'énormes camphriers. C'est sur l'un de ces géants que j'ai tiré deux énormes hiboux : l'un d'eux envoyé à Paris a été publié sous le nom de Bubo sinensis. Je crois maintenant que je n'ai pas la priorité : ce sont probablement les jeunes du Ketupa maxima, publié un peu avant par M. Swinhoe. J'ai tiré quelques petits oiseaux ordinaires et suis rentré en barque. A midi je faisais voile pour Nan-tchang. Le vent étant très-favorable, j'arrivai de bonne heure. Ce peuple de Nan-tchang a ceci de particulier qu'il est très-curieux et, dit-on, turbulent. Dès que la nouvelle de mon arrivée se répand, la foule grossit au bord de la rivière : on envahit les barques voisines pour mieux me voir. Je croyais qu'il fallait prendre quelques précautions : je suis sorti un instant, quand j'ai vu une

barque militaire qui m'avait suivi tout le temps, mouiller non loin de nous, et l'un de ses braves me faire signe de ne pas m'inquiéter. En même temps, je vois la foule qui s'ouvre, et un employé des tribunaux, une carte à la main, suivi d'un gros monsieur en habit fourré, monte à bord. Je reçois cette visite poliment. C'était un envoyé militaire du gouverneur de la ville qui venait me prier, en cas où je voulusse aller en ville, d'attendre que l'on préparât un logement, et que l'on prit les précautions nécessaires pour ma sécurité. Je l'ai remercié, et prié de remercier le grand homme pour moi, lui disant que je ne voulais attendre qu'une demi-heure pour savoir s'il y avait un canot à vendre sur le chantier, vu qu'une lame avait enlevé le mien dans le fleuve. Il a insisté, me disant que je pouvais monter à terre. Je l'ai remercié : lui ai fait rendre les cartes exigées par la politesse, et il est parti. Sur ce, mon batelier est rentré, et nous avons levé l'ancre après avoir salué la foule et lui avoir adressé quelques mots de plaisanterie sur leur empressement à venir me voir. Nous étions au milieu de la rivière, et le jour baissait, quand un canot nous accoste, et deux officiers montant à bord, me demandent où je veux aller : sur ma réponse, ils me disent que je me trompe de route : et que d'ailleurs le Hong-pao (titre honorifique du gouverneur de la province) voulait qu'une barque militaire m'accompagnât le long du chemin de peur d'accidents. J'étais décidément un personnage. Je leur ai dit en riant que cela ne valait pas la peine : que je connaissais leur peuple : que les mandarins étant si bons, le peuple ne pouvait que les imiter : que je les priais seulement de m'indiquer la route et de remercier le gouverneur de ses attentions. Là-dessus ils m'ont quitté, et quelques minutes après une canonnière se détachait de la rive et venait vers nous. Le vent étant tombé, ils nous ont jeté une corde, et leur 12 rameurs ont fait remonter le St. Pierre dans la rivière Kan, à peu près 10 lis ; jusqu'au premier poste : j'ai remercié tout le monde, et le lendemain profitant d'un peu de vent je me suis séparé de ces trop complaisants gardiens.

— 12 — Cette histoire peut vous donner une idée de la manière dont la police se fait ici quand les magistrats sont intelligents. Ce n'était pas fini : j'ai été signalé de brigade en brigade jusqu'à Ki-ngan : et partout accompagné par le canot de la canonnière, jusqu'à ce que le vent devenant très fort, je les ai laissés et priés de ne pas se fatiguer à me suivre.

— 13 — Pas de vent : je fais une promenade pour me distraire du mal de dents : je ne vois que le Ceryle rudis et le geai vinsin du nôtre, si ce n'en est une variété. — 14 — Jusqu'ici la vallée est assez plate. Les camphriers deviennent nombreux et signalent les hameaux cachés sous leur épais feuillage. Vu un Ibis qu'une fausse manœuvre m'a empêché de tirer. Le Pygargue (Pandion haliaëtus) pêche dans l'eau claire le long des bancs de sable. — 17 — Le vent ayant soufflé ferme ces jours-ci, je couche ce soir à quelques lis de Ki-ngan. J'ai tiré deux crefserelles (Falco tinnunculus) et cueilli les premières violettes. C'est une espèce aquatique qui rappelle la viola palustris, mais en est fort loin par le port et le feuillage. Elle abonde dans certains cantons. — 19 — J'ai fait la St. Joseph dans la chapelle neuve de Kiangan-fou, les lettrés ayant brûlé l'autre il y a deux ans. Là on me dit que je puis encore remonter 20 lieues. Je lève l'ancre sans tarder. Dans les environs de Ki-ngan on cultive en grand le Plantago major pour la médecine. Au bon vieux temps du roi Ouen, les paysannes du Chen-si s'en allaient cueillir cette plante de compagnie : elle avait la réputation d'aider dans le travail de l'enfantement. De nos jours, cette réputation n'a pas diminué : seulement les dames du Kiang-si n'ont plus que la peine d'envoyer chez le droguiste.

— 21 — J'ai vu aujourd'hui deux beaux cyprès funèbres (Cupressus funebris. Endl.). Pendant que nous dînions près de la rive un homme est venu nous offrir des racines d'arbres à brûler.

Comme il était très-pauvre, mon pilote les a achetées. Mais il voulait encore me vendre son fils, assez gentil enfant de 9 ans; je lui ai offert de l'adopter: l'acheter non. Il avait déjà vendu l'aîné à une pagode. Ce qui m'a le plus frappé c'est l'air d'indifférence de l'enfant: suivre son père ou monter sur ma barque tout lui paraissait égal. – 22 – J'ai aujourd'hui dans un bois de sapin tiré l'engoulevent qui a été depuis publié dans les annales des sciences naturelles sous le nom de Caprimulgus nigrescens, ss. Il ne semble pas rare: mais c'est un oiseau difficile à tirer le soir à la tombée de la nuit: on n'y voit pas pour viser. – 23 – Le Cup.-funebris abonde: c'est un arbre splendide: M. R. Fortune l'a introduit en Angleterre. – 24 – J'arrive à Ouan-ngan-hien juste au moment où une bonne pluie d'orage commençait à tomber. – 25 – M. Uen, Lazariste chinois se trouvant ici, j'ai profité de sa présence pour prendre des renseignements. Il me dissuade d'aller à Kan-tchéou à cause des dangers réels qu'il y a à franchir en descendant les 18 rapides, ou che-pa-tan: surtout ma barque n'étant pas faite pour ces courants. Il me conseille en revanche de tâcher de gagner Long-tsuen-hien, sur la frontière Hou-nan, où me dit-il, je trouverai surement quelque chose. Il est convenu, en attendant mon retour, que l'on me préparera quelques petits pieds de Cyprès funèbre dont je veux embellir le jardin de Su-tsia-hoei. – 26 – J'ai fait une excursion sur les collines de la rive droite. J'ai tiré le Pinia sonitans, (Swinhoe) et récolté en abondance le joli petit Boea hygrometrica que j'avais vu d'abord dans les montagnes de Sung-chan-hien. Le gazon ras est parsemé d'une jolie petite fleur jaune, le genre Hypoxis, je crois: et à l'abri du nord, sur les rochers, commence à fleurir un Symplocos à fleurs de myrte et à odeur très-suave.

Le vent s'étant levé assez fort, j'ai tanné ma barque dans le torrent de Long-tsuen. Nous y avons fait une vingtaine de lis en sautant par dessus les bancs de sable, et nous avons mouillé à la tombée du jour.

– 27 – Pendant la nuit l'eau s'en est allée: j'ai tout juste eu le temps de passer la rivière et d'amarrer près d'un petit hameau sous un gros bosquet de camphriers. Les indigènes étonnés de voir une si grosse barque viennent en foule: mais sont très-convenables: il y a seulement un inconvenient, c'est que ni mes gens ni moi ne les comprenons, si ce n'est avec beaucoup de peine. La campagne est agréable: le colza et les radis en pleine fleur: on commence à préparer les rizières et à piquer le riz. J'ai tiré le Zosterops simplex et une charmante petite mesange que Gould nomme Psaltria concinna.

– 28 – Je commence à m'habituer au jargon du pays: je m'en tire suffisamment avec les hommes et les enfants. Il est rare d'ailleurs que sur deux ou trois petits enfants de 10 à 12 ans il n'y en ait pas un qui ne comprenne et se fasse mieux comprendre que les grandes personnes, et cela partout. Les petites filles ne comprennent pas un mot. Une d'elles me montre une grosse orange: à force de jargonner, nous finissons par convenir qu'elle en apportera d'autres: je lui paie celle-là 20 sapeq: On les nomme Mi-tan-kan en ce pays. C'est plus gros que les grosses oranges de Portugal: très-succulent, mais il y a un goût, ou mieux une odeur sui generis qui ne plairait peut-être pas à Paris. L'arbre qui les porte est fort beau.

– 29 – On cultive ici le riz, l'orge, le froment, le blé noir: le Camelia sasanqua couvre les pentes: on fait de l'huile avec sa graine. J'ai vu un énorme Cycas, mais venu d'ailleurs. Le Chamærops excelsa est commun: les Schima nerone font la base des petits bois avec le pinus sinensis. Un petit figuier, à fruits gros comme un pois, borde les rochers du rivage. Le cuninghamia sinensis n'a pas le temps de grandir: on le coupe le plutôt possible pour en former ces immenses flottages qui descendent le Yang-tze-kiang. On fabrique beaucoup de papier avec un certain petit bambou mis à macérer dans la chaux: le papier de bambou, la porcelaine, le bois, un peu de thé sont les principaux produits d'exportation du Kiang-si.

J'ai tiré ce matin le Parus venustulus de (Swinhoe); jolie mésange que je ne connais pas au Kiang-nan: elle semble rare ici. – 30 – L'eau diminue, ma barque est enfermée dans un trou de sable. Temps orageux. – 31 – Le beau temps revient et semble vouloir me mettre à sec. Des pêcheurs au cormoran ayant pour barque un radeau de 5 bambous me vendent deux magnifiques Cyprinoïdes propres à ces torrents: dans l'espérance qu'ils en apporteront d'autres, et d'ailleurs à bout de vivre, on me les fait cuire. je n'ai jamais revu mes vendeurs.

(Avril 1er) Le thermomètre marque 26.½ à l'ombre; j'attends de la pluie pour monter. – 2 – Le thermomètre marque 28.½. Vent S.E. beau imperturbable. Le soir je tire deux Leiothris lutea, genre fort joli que je n'avais pas encore rencontré. – 3 – Vent S.E. Thermom. 30.½. Je crois que je vais cuire dans ma mare d'eau pure. Grande activité dans le piquage du riz et du tabac. – 5 – Thermomètre marque 32.½ Vents variables et nuages à l'horizon. – 6 – Cette nuit orage et pluie. L'eau a monté de plus d'un pied: quand celle des montagnes sera venue je pourrai partir, s'il y a grand vent. – 7 – Fait 5 lis contre le torrent. Tiré deux Anthus arboreus. J'ai récolté une magnifique plante du groupe des Cyrtandracées, le genre Didimocarpus, je crois: mais l'espèce est inédite. – 10 – Après de nombreuses tentatives pour refouler le courant et franchir les barres au cabestan, mes hommes sont épuisés, je me décide à descendre, et je reviens coucher près de Ouan-ngan-hien. Avant de quitter la vallée de Long-tsuen (Source du Dragon) j'ai cueilli le Raphiolepis indica (Lindl.) qui était en pleine fleur. – 13 – Acheté 8 espèces de cyprinoïdes, dont quelques unes sont locales. – 14 – J'ai été à 15 lis dans l'intérieur saluer M. Fou, prêtre chinois du Kiang-si. J'ai tiré sur le Hierax sericeus et n'ai pu l'avoir. Il était au sommet d'un gigantesque liquidambar où probablement se trouve son nid. Le Cervus Reevesii abonde dans ces montagnes, où il y a fort peu de chasseurs. – 16 – La journée du 14 et du 15 ayant été pluvieuse, je n'ai pu utiliser mon séjour dans cette localité: je suis rentré en barque et ai été faire un tour sur la rive gauche. J'ai tiré un joli oiseau, presque semblable à un pinson: c'est le Melophus melanicterus. Gmel. Il y en a quelques-uns par-ci par-là le long des coteaux: ils volent de rocher en rocher et font entendre un petit chant doux et mélancolique. Il y a d'assez belles fougères le long des ravins, et en général, on peut dire qu'en cette contrée (26° lat. Nord) commence la flore du Sud de la Chine, en tant, au moins, qu'elle est représentée par la flore du Hong-kong. Voici une liste de quelques plantes qu'on ne trouve pas au Nord du Yang-tze-kiang. Raphiolepis indica. (Lindl.) Loranthus chinensis. DC. Didimocarpi (duo). Anagallis arvensis. L. Myriogyne minuta. Less. Osmunda javanica Blume. Wirtstroemia chinensis. Meisn. Gerbera piloselloides Cass. Gab. niatristis. Maess. Dichrocephala latifolia DC. Hedyotis acutangula Utricularia caerulea. L. Photinia (inédit.) Amorphophallus variabilis. Blum. Senecio Sonchifolius. Meis. Osmunda. . . . Ce sont là les principales plantes printanières. – 25 – Je me décide à descendre, le pays ne m'offrant plus rien d'intéressant. Mais avant de quitter la vallée de Kan-tchéou, je dois signaler que le long de la rivière on pêche beaucoup à la ligne. Sur le rivage, sur les bancs de sable, au milieu de flaques, partout on se livre à cette intéressante occupation: on se croirait au pays des badauds, je veux dire "dans les prés fleuris, qu'arrose la Seine" tout près de Paris. On prend ainsi deux espèces de poissons voisin d'un genre que l'on appelle Culter. Mes bateliers n'ayant pas d'hameçon, j'ai fait comme en mon jeune temps: j'ai courbé des épingles: un grain de riz cuit fait un appât superbe. Ils m'ont pris

tout ce que j'ai voulu. Les barques qui remontent les affluents de la grande rivière sont fort plates, et ne prennent que quelques pouces d'eau. Mais encore y a-t-il des barres de sable. Ils ont une drague portative, dont probablement le modèle vient du grand Yu, dans le temps où il était si occupé à dessécher les mares que le terrible Hoang-ho avait laissées après une de ses sorties capricieuses. C'est une planche ordinaire: aux deux extrémités on attache une corde et au milieu un manche: en sorte que cela représente une très large pelle. Deux hommes tirent sur les cordes, un troisième tient le manche, et en peu de temps on a fait un lit et creusé un chenal pour le passage de l'embarcation. Vivent donc les petits moyens; le Yu moderne, M. de Lesseps, peut venir ici apprendre à percer les isthmes! — Une des principales industries de cette vallée est la fabrication du papier de bambou. C'est une espèce particulière et fort touffue. — C'est le chargement d'un très-nombre de barques: d'autres apportent du sucre brut, de l'huile de Camélia. Mais le grand commerce est le bois qui concentré dans le lac Po-iang, descend le Yang-tze en immenses radeaux. — 26- Dans une prairie naturelle et remplie de hautes herbes, j'ai tiré un fort gentil oiseau du genre Cisticola. Il a un timbre si ample que je cherchais attentivement dans l'herbe le gros oiseau auquel je croyais avoir affaire: quand je me suis aperçu que je me méprenais. — 27- Promenade dans la montagne de Ki-choué. J'ai rapporté le Micropternus Fou kiensis. (Swinhoe), espèce de pic roux. — 28- Dans un petit bois, outre quelques Drongos, j'ai tiré la jolie Xantholeggia narcissi, qui est rare au Kiang-nan, tandis que la X. bicolor abonde dans la région des montagnes. J'ai vu le Falco (micronisus) solvensis, et n'ai pu l'aborder. — 29- Le Lanius lucionensis est arrivé: cette jolie petite pie-grièche est très commune, et tout aussi hargneuse que les grandes espèces. — 30- Aujourd'hui pour la première fois on m'a dit qu'il ne fallait pas tirer les oiseaux dans un petit bois où j'étais descendu: mes hommes ont demandé à ce paysan s'il les avait achetés: celui-ci est parti furieux, et tout le monde de rire.

— (Mai. 4-) Non loin de Nan-tchang, j'ai tiré sur l'halcion abricapilla que j'ai blessé et qui s'est tellement caché qu'il m'a été impossible de le découvrir. J'ai acheté un poisson du groupe des cyprinoïdes dont la ligne latérale a une origine bifurquée. — 5- J'ai fait la rencontre d'un gentleman Américain, missionnaire de je ne sais quelle dénomination qui allait à l'assaut de Nan-tchang. Cette ville, très-fière de n'avoir pas été prise par les rebelles, ne veut pas non plus souffrir les étrangers. C'est le second poste chrétien fondé par le P. Ricci. Les Lazaristes s'en sont laissé déloger, et n'ont pas encore pu y rentrer. Ce bon M. Friderig va peut-être casser les vitres pour eux. Prosit! — 6- Couché dans un endroit solitaire en compagnie de deux ou trois barques. C'est la partie supérieure et l'extrême limite des eaux du Po-iang. Prairies immenses: nous sommes harcelés par les moustiques. — 7- Le courant est très-rapide. J'ai récolté l'Unio celtæformis et rufescens, ainsi qu'une fort curieuse paludine. — 10- Nous couchons à trois ou quatre lieues de Fou-tchéou. Le pays est très-beau: j'ai récolté le grand Senecio aconitifolius? si abondant au sud du Ngan-hoei. — 11-12- Je passe ces deux jours à l'orphelinat de Fou-tchéou, et je fais commander un canot pour le prendre à mon retour. La plaine de Fou-tchéou est très-fertile: la viande, privée des os, se vend 80 sapèques (40 c.) la livre. C'est la première fois que l'on m'achète de la viande désossée. — 13- Après des difficultés inhérentes à cette rivière torrentielle, nous avons pu atteindre le Séminaire de la Mission du Kiang-si, le 20. Il y a actuellement 19 élèves, sur une proportion d'environ 9 à 10 mille chrétiens. Le pays est magnifique, mais malsain: les élèves souffrent de la fièvre. J'apprends que M. David doit venir prochainement s'y reposer.

ce n'est pas l'endroit. Je lui ai laissé deux grands alcions qui exploitent le petit ruisseau qui coule devant la maison. On dit les panthères assez communes : une de la variété noire a enlevé un chien sous les yeux des élèves en promenade. Je laisse ces beaux coups pour l'intrépide explorateur de Mon-pin. — 27— Rentré à Kou-kchéou où l'on me livre un canot pour 4000 et quelques cents sapèques, c'est-à-dire pas tout-à-fait 25 Fr., et contenant aisément quatre hommes. Le pays entre Kou-kchéou et Kien-kchang est superbe. On y cultive en abondance une petite mandarine excellente et dont on fait des conserves qui seraient bien vues même à Paris : il y a de grands vergers plantés de pruniers, d'abricotiers, pêchers, Diospyros, et châtaigniers. Dans cette partie de la rivière jusque vers les frontières du Kou-kien on se sert de radeaux de bambous fort solides et que l'on conduit le long des rives : ces radeaux portent de grandes quantités de petites marchandises, tels que sel, sucre, etc. La flore est assez pauvre et n'offre plus la variété des bords du Kan-Kiang. Le sol est partout le grès rouge, les grauwack et autres formations des époques carbonifères.

— 29 — Tiré le micronisus soloensis et une ardetta dans la matinée : le soir j'ai pu obtenir le falciosubbutes et l'ardetta flavicollis. (Juin — 1 —) Arrivée à Kao-kchéou-fou, entrepôt des porcelaines de King-te-tchen, en traversant la partie S.E. du lac où il y a à peine de l'eau. — Je ne parle pas du Po-iang, j'ai dit ce qu'il y avait à en dire dans un autre lettre. — 10 — En quittant le navire à thé la Russie (Poccia) échoué sur un banc de sable, j'ai moi-même chaviré : d'où toutes mes plantes, livres, etc. à peu près perdus. La barque n'a pas coulé : je suis monté dans mon canot de 25 francs, et me suis rendu à bord du navire Russe, où j'ai reçu les condoléances de tous. Le lendemain mes hommes relevaient ma barque, et faisaient sécher autant que possible, car le temps était humide : pour moi j'ai pris les oiseaux et les ornements sacrés et ai exposé le tout dans la machine du vapeur : puis je suis monté à bord d'un steamer du Yang-tze pour Kiou-kiang où le brave Capitaine Macqueen m'a pris pour me déposer à Ngan-king. Ma barque m'y a rejoint quatre ou cinq jours après, et, la maison étant vide j'en ai profité pour en faire un séchoir !

——— P. M. Heude, S.J.

II.) Voyage de la Hoai, hyver de 1873 - 74.

Ce voyage avait pour but de constater les espèces de passage d'hyver en cette province, et de profiter des eaux basses pour l'étude des mollusques d'eau douce. Ayant déjà donné de nombreux détails sur l'aspect du pays dans une précédente lettre, ma rédaction sera plus concise. — Notons pour commencer que certains auteurs, tels que M. Williams dans le Middle-Kingdom, confondent la Hoai avec la Ouei. Cette dernière est une rivière célèbre pour avoir vu sur ses bords le loess jaune le développement des premières Dynasties chinoises : elle coule entièrement dans le Chen-si et se jette dans le fleuve jaune à Si-ngan-fou. La Hoai prend sa source dans les diverses branches que lui fournit la province du Ho-nan, et devient une rivière accessible aux grandes barques à la frontière Ho-nan et Ngan-hoei (7 Novemb. 1873.) — J'ai acheté un couple de canards métis de l'an. boschas, et de l'espèce chinoise nommée A. Zonorhyncha par M. Swinhoe J'attachais une grande importance à leur conservation : ils ont été 5 mois nourris et bien portants sur ma barque : 8 jours après leur arrivée à Chang-hai, ils avaient disparu. Cet exemple bien simple prouve qu'il n'est pas facile d'expérimenter selon son gré. — 8 — En remontant le courant qui tombe de Ssiang-kia-pa, j'ai tiré une femelle du Falco aesalon. Nous arrivons de bonne heure à la Digue : mais le vent violent de N.E. a refoulé toute l'eau dans le lac, en sorte qu'il faut attendre qu'elle revienne. Le Cringa subarquata abonde : j'en ai tiré 65 en quatre coups. — 10 — Il y a quelques centimètres d'eau sur la Digue, mais pas

encore assez pour gagner le large dans le lac. Nous sommes près d'une grosse barque de Sing-tchéou-fou (Tcheng-tsiang-Kouan. Le maître est un bon vieux de 72 ans : sa chère femme en a presqu'autant. Leurs 3 fils travaillent sur la barque, et l'aîné a 2 gentils enfants. Nous convenons de nous entr'aider. Ils montent les premiers à moitié chemin de la digue rompue, puis amarrent à des pieux. Alors ils nous envoient un câble : nous portons une ancre en avant, et sous la traction de leur treuil et du nôtre, nous montons avec la plus grande facilité : la même manœuvre répétée, nous fait arriver au niveau du lac. Cette route n'est pas l'ordinaire pour se rendre dans le bassin de la Hoai : il fallait autrefois monter par les écluses de Tsing-ho-hien sur le canal impérial, ce qui allonge considérablement la route. La grande digue qui obligeait les eaux du lac de couler dans le fleuve jaune est rompue sur une ½ lieue au moins de long, et les eaux suivant leur pente naturelle se déversent dans le Kao-tsang-hou, (Lac de Pao-ing, Kao-tsou, Tsang-tchéou, selon les localités qu'il baigne), et par le canal impérial dans le Tsang-tze. A dire vrai la Hoai fait donc partie du bassin du fleuve bleu, et elle ne faisait partie du fleuve jaune qu'artificiellement. Reparera-t-on cette digue ? Je doute que les finances impériales suffisent : la Chine d'autrefois était sans doute plus riche ou mieux gouvernée que la chine moderne, si l'état des travaux publics est pris pour critérium de prospérité ! Tout sous ce rapport est en parfaite décadence, pour ne pas dire ruine complète. – 11– Mes bateliers donnent encore un coup de main à nos amis de Tsing-tchéou-fou, et puis l'eau monte peu à peu, nous déchargeons la barque autant que possible, et à force de cabestan, nous la faisons glisser sur la glaise jaune dans un pied d'eau pendant une ½ lieue. Cette glaise jaune est très-ferme : elle sert de fondement à la digue : elle est criblée des trous d'un Solecurtus, probablement le S. Gangeticus. Cette petite coquille qui rappelle les couteaux du bord de l'Océan se trouve partout, surtout dans ce sol : et elle ne craint pas d'assez grandes profondeurs dans le fleuve Tsang-tze. Nous étions vers 1 h. en rade de Tsiang-kia-pa ; car le port intérieur était complètement à sec, et l'on profitait de cette circonstance pour le curer.

– 12– Nous sommes arrivés à Hin-i-hien à 6 h. du soir, par un vent N.E. très violent. Heureusement il n'y a pas d'eau, sans cela, il eut été impossible de doubler le cap de rochers appelé Lao-tze-chan. Aux environs de cette localité, j'ai pu tirer à découvert un beau mâle du Tetrao mongolicus. Cela tient à ce que cette pauvre bête avait précédemment reçu une blessure à la patte : elle et sa compagne hésitaient à s'envoler quand elle est tombée raide. Cette espèce abonde autour du lac : le jour elles vont dans les champs où le sol est moitié sablonneux et où il y a eu du blé, des pois ou des arachides dont elles font leur nourriture en fouillant dans le sol avec leur bec solide et tranchant. La nuit elles se réunissent en troupes immenses sur les bords vaseux et à découvert. Elles sont alors absolument inabordables. A la moindre inquiétude, les sentinelles font entendre leur rauque trompette ; toute la bande allonge ses longs cous et s'envole. – 13– Aujourd'hui j'ai vu des cygnes sauvages et des grues blanches en grand nombre (Grus leucogerana) : mais elles s'enfuient à 300 mètres. A la hauteur de Kieou-hien, le lac est obstrué par le limon qu'y charrie incessamment la Hoai. Il y a un chenal fort étroit, et les barques sont obligées de faire queue pendant près de 4 à 5 kilom.. Comme nous ne sommes pas chargés nous avons pu en coudoyant tout le monde passer avant notre tour : et il faut convenir que ces braves gens sont très complaisants, car à chaque barque on nous aidait un peu. Finalement nous avons pu mouiller non loin de l'embouchure de la rivière et en pleine eau. – 14– Nous avons fait une dizaine de lis dans la Hoai, puis la violence du vent nous a fait jeter l'ancre. J'ai été à terre et ai rapporté 3 Otus vulgaris, ou moyens Ducs. Ces oiseaux couchent ou mieux passent la journée dans un petit cimetière de famille planté de genévriers. J'eusse pu en tuer une douzaine. Il faut dire que ce bouquet d'arbres est le seul des environs. J'ai vu quelques bandes de la grande outarde : mais c'est inabordable pour le moment. – 15– Pour me mettre à terre, mes gens ont échoué la barque : et il a fallu travailler une ½ journée pour la remettre à flot ! Tant la vase est tenace et molle en même temps, car les ancres venaient toujours ; et il a fallu en mettre 2 sur la même chaine pour nous dégager. – 16– Nous arrivons à Ou-ho-hien le soir vers 6 h.. C'est une ville misérable qui n'a d'importance que par la douane du sel qui s'y trouve. C'est tout juste si les inondations annuelles ont laissé un peu de place pour les pauvres huttes groupées autour de

Sous-préfet. L'enceinte de la vraie ville est vide: elle date du temps de la rébellion des Tai-ping. Un général rébelle, transformé en mandarin de l'empereur la fit construire avec les briques des maisons particulières: elle s'écroule de toute part. Nous avons une petite station sur la partie la moins inondable de la pointe de terre ou le faubourg est bâti: notre église, toute de brique, et couverte en tuile, fait l'admiration de tous: tout est relatif. — 17 — Le P. Gandar, Missionnaire de Ou-ho, est arrivé dans la journée. Nous avons dîné ensemble, puis chacun est parti de son côté. La S-préfecture de Ou-ho, ou mieux la douane est située dans une position stratégique importante au point de vue du mouvement commercial par eau. Outre la grande rivière Hoai, la ville est encore inondée par les eaux de la rivière Ho, de la rivière Hoei, et de la rivière Tchong. Tous ces cours d'eau ont leur source en plaine et croissent même assez rapidement quand il a plu ou neigé: et cela à cause de la constitution du sol. Le sol arable n'a pas plus de 30 à 40 cent. d'épaisseur: c'est du lœss jaune remanié, plus ou moins perméable selon la quantité de sable qu'il contient, mais généralement fort perméable. Le sous-sol est une couche argileuse très-compacte et absolument imperméable. En sorte que quand il pleut l'eau filtre immédiatement et se rend par les pentes naturelles dans les lacs et les rivières. C'est ce qui explique les crues rapides dans ces plaines. Il va sans dire que le poisson abonde et se vend fort bon marché. Les principaux oiseaux qui fréquentent ces rives sont: Pelecanus onocrotalus, Grus leucogerana et G. monacha: Ciconia nigra et une autre grande cygogne blanche qui me paraît plus grande que la cygogne qui vient en France au printemps. Avec ces géants des palmipèdes et des échassiers se trouvent les innombrables tribus des autres oiseaux riverains et aquatiques. On fait de rapaces (on voit) Thalictus albicilla, faire ses factions solitaires au milieu des bancs de sable, rarement sur les berges: autour de lui j'ai souvent aperçu 3 ou 4 autres grands rapaces à queue déguenillée et que je n'ai jamais pu aborder. Le faucon pélerin est commun, la crecerelle des marais et le falco aesalon, qui vient seulement en hiver. Jusqu'ici, je n'ai pu tuer que des femelles. Sur les collines se trouve fréquemment l'archibuteo aquilinus, et un beau lanius blanc et cendré qui fait fort bien la chasse aux mulots qu'il embroche dans les épines du jujubier sauvage. La grande outarde broute le blé en compagnie de 3 ou 4 espèces d'oies. Les cygogues et les grues blanches pêchent à gué au bord des grands lacs, et semblent fort besogneuses, tandis que le héron cendré attend immobile qu'une proie convenable passe à sa portée. J'espérais surtout me procurer quelques grues blanches: l'an passé elles abondaient: cette année je n'en ai vu que 3 dans un petit étang que j'avais étudié près de Pong-iang fou. Le grand froid les a portées probablement plus au sud. Dans les lacs et les petites rivières des environs de Ou-ho, on trouve plusieurs mulettes d'eau douce vulgaire: la grande Anodonte y abonde au point que j'ai conseillé d'en faire de la chaux. J'y ai récolté 1 ou 2 nouvelles espèces. Mais je désirais surtout, voyant que la chasse aux oiseaux ne me donnerait rien de neuf, remonter la rivière Hoai pour en étudier les poissons et les coquilles. Je l'ai remontée jusqu'à un gros bourg nommé San-ho-tsien, comme qui dirait: pointe des 3 rivières. Là, en effet commence la grande navigation et les plus grosses barques chargées de sel peuvent venir s'y décharger. C'est la frontière du Ho-nan. Depuis longtemps je ne trouvais plus rien, je pris le parti de rebrousser chemin. Les résultats sont une nouvelle espèce du genre Myxetopus. C'est une coquille semblable à ce que l'on nomme vulgairement des couteaux à la côte de Bretagne. Les chinois de ce pays en sont très friands. Les fins gourmets prennent cette coquille vivante et lui font absorber une espèce d'huile ou de sauce extraite du soja hispida. Ainsi préparée elle se vend paraît-il, assez cher. C'est grâce à cet appétit que j'ai pu faire une bonne provision de coquilles fraîches: car, comme les plaideurs, je laisse l'huître à qui la veut manger. Il y a en outre dans cette rivière une tortue d'eau douce du genre Cyrnopode qui me semble non décrite: autrement on eut défini le genre d'une autre manière. Cette cyrnopode n'est pas aplatie comme les autres: mais la carapace se relève en ½ sphère d'une façon très-prononcée. Je n'ai pu m'en procurer qu'un échantillon, encore qu'elle ne soit pas rare m'a assuré un vieux pêcheur: mais on croit qu'elle empoisonne et par une espèce de superstition qui a lieu aussi pour d'autres tortues, quand par hasard elle se prend dans les filets, on la rejette vite à l'eau. C'est tout ce que j'ai trouvé de mieux dans cette fastidieuse rivière, y compris la branche du sud qui vient de Lieou-ngan-tchéou. Ce n'est partout que saules et roseaux. Les habitants sont simples, mais grossiers et fort pauvres. Il y a quelques points assez commerçants: outre San-ho-tsien, il y a la grande douane de sel de Tcheng-iang. C'est l'entrepôt pour la plus grande partie du Ho-nan. A l'embouchure de la rivière Hoai, se trouve la ville de Hoai-nen-tsien qui est aussi assez commerçante. La piastre espagnole y a un prix fort élevé, et les vivres y sont à un bas prix excessif: on peut y avoir la viande de porc à 19 c. le ½ Kil. On m'a dit qu'en général un homme peut manger son content, s'il ne mange que des légumes et du pain, pour 20 sapèq. par jour. Je disais que le froid avait fait manquer ma chasse aux grues: j'ai été bloqué 15 jours dans la glace sur la Hoai; le thermom. abrité de l'air extérieur marquait 16°. Aussi malgré sa rapidité la rivière était complétement prise: ce que l'on n'avait pas vu depuis 40 ans environ. Le lundi de Pâques j'étais à Ou-ho, et le mardi je mettais à la voile pour Nanking.

P. M. Heude S.J.

IHS

Lettres des Scolastiques de Laval.

N° 3. — DÉCEMBRE 1875.

Chine. Kiang-nan. 1. Extraits de 2 lettres du P. Pfister au P. Tailhan. — Découverte du F. Hersant. — Détails sur le droit d'enregistrement. . . . . 5.
2. Extrait d'une lettre du P. Royer au P. Tailhan. — Pont de Paianghiao . . . . . 7.
3. Lettre de Mgr Languillat au R. P. Provincial . . . . . 8.
4. Lettre du Cardinal Franchi préfet de la Propagande à Mgr Languillat . . . . . 9.
5. Lettre du P. Palatre au R. P. Provincial. — Une Visite faite au Vice Roi et rendue par lui . . 9.
6. Lettre du P. Palatre au P. Tailhan — Pèlerinage du P. Debrix au sanctuaire de Zocé . . . . 12.
7. Lettre du F. C. Terrien à ses frères. — Fête de N.D. Auxiliatrice à Zocé . . . . . 15.
8. Lettre du P. Palatre au P. de Kersabiec. — Résumé des ministères spirituels pendant le mois de Marie à Zocé. — Fête du Sacré Cœur à Tong-ka-dou . . . . . 16.
9. Lettre du P. Robet au R. P. Chambellan. — Coup d'œil sur les travaux accomplis dans la Mission du Kiang-nan . . . . . 17.
10. Lettre du P. Beckinger au P. Tailhan. — Une tournée Apostolique. — Superstitions Chinoises . . . 19.
11. Extrait d'une lettre du P. Royer au P. Tailhan. — Honneurs rendus au Poussah Ci-mo . . . . 27.
12. Lettre du P. Palatre au P. Tailhan. — Mémoire sur la Mission de Ning-ko-fou. — Détail des travaux des Missionnaires. — Voyage du P. Grillo à Ko Kiou . . . . . 29.
" Pétchéli. 13. Extrait d'une lettre du P. Edel au P. Feyerstein. — Superstitions au Pétchéli. . . . . 52.
Amérique. Colville. 14. Lettre du P. Guidi au P. Damiani. — Une course Apostolique. — Fête Dieu à Colville . . . . . 53.
France. Paris. 15 Lettre du P. Pitot au R. P. Recteur de Laval. — Une guérison obtenue par l'intercession de nos PP. Martyrs . . . . . 56.
" Paris. 16. Lettre du 1er Aumonier de la Salpêtrière. — Autre guérison obtenue par l'intercession de nos PP. Martyrs. 57.
17 Extrait d'une lettre du P. Baskien à un P. de Laval. — Mort du P. Picardat . . . . . 58.
" Angers. 18. Lettre des Novices à un F. Scholastique de Laval. — Mort du F. Novice Scholastique Norbert Vérité. 59.
Supplément. 19. Relation de deux voyages du P. Heude . . . . . I.

LES SCOLASTIQUES DE LAVAL.

aux P. P. et F. F. de.....

Nos R. R. P. P. et nos C. C. C. C. F. F.

P. C.

Chine. Kiang-nan. — Extraits de 2 lettres du P. Pfister au P. Tailhan. — Février 1875. —

. — Découverte du F. Mersant. — Il est bon que vous ayiez connaissance d'une découverte faite par le F. Mersant en matière d'imprimerie. C'est une vraie invention, extrêmement simple, et à laquelle précisément à cause de cela, personne n'avait songé jusqu'à ce jour, du moins à ma connaissance. Vous savez comment les Chinois impriment leurs livres. D'un côté une planche en bois, gravée, de l'autre les feuilles de papier disposées de manière à les étendre successivement sur la planche. Avec une brosse on étend l'encre de chine sur la planche, qu'on recouvre immédiatement de la feuille, et avec une seconde brosse, on frotte la feuille de manière à ce qu'elle soit en contact avec tous les caractères, et voila une feuille imprimée. Deux ouvriers se partagent la besogne. Il y a là un grand inconvénient c'est que le frottement de la 1ère brosse use rapidement les caractères, en sorte qu'après 2 à 3000 feuilles la planche doit être regravée, et c'est un travail qui coûte assez cher. — Le F. Mersant a imaginé de remplacer la 1ère brosse par un rouleau d'imprimerie ou d'Autographie, l'encre chinoise, par l'encre d'imprimerie européenne et la seconde brosse par un tampon assez long et très doux. Comme vous voyez rien n'est plus élémentaire. Avec cela il a obtenu des résultats très significatifs. Les planches en bois même avec les

caractères les plus délicats, ne s'usent pas ou s'usent à peine, et j'ai vu tirer sous mes yeux les 22300 feuilles du Calendrier Chinois qui étaient aussi nettes et aussi distinctes que les premières, et cela avec une seule et même planche. Le travail va aussi plus rapidement qu'avec la presse à bras européenne. Le P. Bernier ne voulait pas y croire, mais il a été bien forcé de se rendre à l'évidence. Et désormais on peut tirer en conservant les planches, un nombre d'exemplaires aussi grand que l'on voudra avec cette nouvelle méthode, et par la même diminuer de moitié, ou même du 2/3 et du 3/4 les frais de gravure. Ce qui n'est point indifférent. — Je suis enchanté que le P. Messant ait fait cette découverte, (C'est au mois de Décembre 1874), car ce bon Frère, outre qu'il est très intelligent, montre pour la Mission et pour la Cie, une affection et un dévouement remarquable. Que ne pouvez-vous nous en envoyer 4 ou 5 comme lui.

. ___ Détails sur le droit d'enregistrement. — N'ayant pas autre chose à vous dire, aujourd'hui je toucherai un sujet qui doit vous être à vous Procureur, des plus intéressants. Mgr de Rochechouart dans une dépêche circulaire a recommandé à tous les missionnaires de faire bien exactement enregistrer avec les sceaux du mandarin, les terrains possédés par les missions. Cela naturellement a amené le P. Launay mon Supérieur de Section, à vérifier tous les titres de nos possessions à Nai-men et à Tsong-ming, et il se trouve que pour tout faire enregistrer, il faut payer la somme énorme de 1000f et plus. Voilà qui fait de petits trous dans une bourse, et ne vous étonner pas trop si l'argent file si rapidement. — Entrons, s.v.p. dans quelques détails qui ne laisseront pas d'être curieux et édifiants sur le peuple Chinois, et disons un mot des impôts dont son bon gouvernement le grève, au dire de certains. Je ne parle bien entendu que de Tong-tchéou, Nai-men et Tsong-ming, j'ignore si ailleurs on suit la même méthode, et je me borne au seul Droit d'enregistrement imposé à tous les contrats de vente.

Il y a deux sortes de contrats. Dans le contrat dit Kou-Deu l'acheteur n'acquiert que la propriété de la surface et de l'usage des terres, le fond reste au vendeur, c'est un achat rédimible. Pour que l'achat devienne irrédimible, c'est-à-dire que la propriété du fond lui-même soit cédée à l'acheteur, il faut un second contrat appelé Mga-Ka. Ce second paiement ajouté au premier est assez faible relativement à celui-ci ou Kou-Deu. ___ Dans certains endroits, comme à Tong-tchéou et à Tou-Kao-bien le droit d'enregistrement porté sur le prix total Kou-Deu et Mga-Ka; tandis que dans d'autres comme à Nai-men et à Tsong-ming il ne porte que sur le Mga-Ka proprement dit, et encore avec des différences. De plus à Tou-Kao il y a encore d'autres droits à payer comme le droit de signature du vendeur, et il paraît que les tribunaux ne veulent pas enregistrer les contrats de vente, si le vendeur n'y consent par signature, pour laquelle il exige une certaine somme; puis encore il y a une paie additionnelle. Prenons pour exemple notre maison de Tou-Kao, elle a coûté, prix total, 247,000 Sapèques. On a payé:

pour l'enregistrement.	49,400 Sap. jusqu'au 1/5e
on exige pour le droit de signature . . .	24,700.
pour la paie additionnelle . . .	24,700
	98,800 Sap. les 2/5 du prix.

Oh les Chinois sont habiles pour extorquer l'argent! Quand on ne fait pas enregistrer, le vendeur exige tous les 5 ans une certaine redevance, assez minime, il est vrai, mais l'enregistrement devient plus difficile, et en cas de litige ou de procès, toutes les pièces non enregistrées seraient considérées comme de nulle valeur devant la loi. — A Nai-men c'est différent et avec des nuances. On ne paie l'enregistrement que pour le prix du Mga-Ka, ainsi à Jen-Kong-sou nous avions 4,650 pas de terre achetés (Contrat Kou-deu) 215,600 Sapèques. Pour

avoir ce terrain irrédimible, il faut y ajouter 32000 kap. de Mga-Ka, en tout 247,600 kap. L'enregistrement ne porte que sur les 32,000 kapèques de Mga-Ka, il est de 6400 kap. c'est-à-dire le 1/5. — A Sen-tê-dang nous avons 50000 pas de terre à 50 piastres environ les 1,000 pas, c'est-à-dire 2500 piastres. On doit payer pour droit d'enregistrement 8000 kap. par 1000 pas, soit 400,000 kap. ou 333 piastres (la piastre est évaluée 1,200 kapèques.— A Tsong-ming le droit d'enregistrement est plus fort qu'à Mai-men; ainsi à Sen-i-dang 4,000 pas de terre contiennt 253,333 kap. plus 40000 kap. de Mga-Ka = 293,333 kap: : l'enregistrement portant aussi sur le Mga-Ka est de 11,520 kap. avec 1,000 kap. de petits frais = 12520 kap. presque le 1/3 du Mga-Ka. Dans un autre endroit 2000 pas ont été payés 116,667 kap. (Kou-den) plus 20000 de Mga-Ka = 136,667 kap. le prix de l'enregistrement est de 5760 avec 1000 kap. de faux frais = 6760 kap. — Comme vous voyez, à Mai-men et à Tsong-ming on ne paie rien pour le droit de signature, il n'y a pas non plus de paie additionnelle. - A Tsong-ming il y a des faux frais qui n'existent pas à Mai-men, et ici les droits d'enregistrement paraissent encore varier, ou suivant les endroits, ou d'après d'autres motifs que j'ignore encore. - A Mai-men et à Tsong-ming on ne paie l'enregistrement que pour le Mga-Ka. — Il serait curieux et intéressant de savoir si dans les autres parties de la Province, et si dans les autres Provinces les mêmes droits existent et de quelle manière. cMais je n'ai absolument aucune donnée pour cela. Il serait encore bien intéressant de connaître l'impôt foncier et la manière dont il est perçu. — D'après ce que je vois de l'état du peuple, de la vie journalière etc. il me paraît bien pauvre, au moins dans ces régions, et pouvant avec peine soutenir sa vie au jour le jour. Je ne sais quelles sont les ressources du Gouvernement, mais à coup sur, il les emploie à toute autre chose qu'au bien-être du peuple et qu'à son amélioration matérielle. La manière aussi dont les mandarins remplissent leurs fonctions, indique clairement qu'ils ne reçoivent pas de gros honoraires de Pékin, et que leur principal souci est de s'enrichir.

Je suis etc ...

Pfister. S. J.

Extrait d'une lettre du P. Royer au P. Tailhan.

— Pont de Paianghiao.— Ma barque arrive à un pont, le pont de Paianghiao, dont l'histoire mérite d'être racontée. L'an 1756 l'empereur Kienlong petit-fils de Kan-hi visitait la province du Kiang-nan. La barque de sa majesté parcourait le canal que je parcours en ce moment, le po dan ou canal nord qui va de Vousi à Tchan-tchiou. Par respect pour sa majesté impériale, tous les ponts du canal devaient disparaître, afin que le bois qui soutient la voile de la barque impériale ne soit pas obligée de s'abaisser. Un empereur de Chine ne sait pas ce que c'est que de s'abaisser.! Les habitants du pays déplorant la nécessité de détruire un si beau pont de pierre, qui avait dû coûter plusieurs milliers de piastres, décidèrent de creuser un canal latéral, pour sauver leur pont. Fait et dit: les habitants de Paianghiao creusèrent un canal en circuit, où la barque de l'empereur Kien long passa et le pont en pierre de Paianghiao existe encore et ma modeste barque « l'apostolique » passe sous ce magnifique pont, conservé par les habitants du pays ... Quand l'empereur de chine visite une province, c'est une ruine, une cause de dépenses, de contributions immenses pour la contrée. Aussi une des lois du pays c'est de confiner l'empereur dans son palais et que personne ne le voie. C'est économique. — Excès des impots extraordinaires. Il y a 2 ans à peine, l'empereur Tong-tchè, le jeune empereur défunt, en janvier dernier se mariait. Les dépenses que les 2 provinces du Kiang-nan et du Tchè Kiang durent fournir au jeune empereur pour cadeau de noces, sont prodigieuses. Et cela en dehors des contributions annuelles. C'était des millions de piastres pour les robes

de soie à fabriquer pour le jeune empereur pour l'impératrice reconnue et les 300 concubines. — Cela n'a pas empêché le jeune empereur de mourir à 19 ans, de la petite vérole, en janvier 1875. Cela n'a pas empêché la jeune impératrice de se suicider en mars dernier. Et pourquoi ? parcequ'elle a mis au monde une petite fille au lieu d'un petit empereur, que tout le monde attendait. En 8bre 1874, l'impératrice de Chine, mère de l'empereur Ton-tché, avait manifesté le désir de voir rebâtir le palais impérial, brulé par les Anglais et dévalisé par les soldats Anglo-Français, lors de l'expédition de 1860. Savez-vous combien la seule province du Kiang-nan devait fournir de piastres, en dehors des contributions ordinaires ₶ 300 Vc de piastres, 300 fois dix mille piastres ₶.

Royer. S.J.

Lettre de Mgneur Languillat au R. P. Provincial. — Zi-Ka-Wei, Mai 1875. —

Mon Révérend Père Provincial. P. C.

Je suis heureux de vous apprendre que ma santé s'est un peu rétablie. Les attentions charitables du R. P. Supérieur, les soins dévoués du bon P. Chauvin, les prières des Chrétiens, la grâce du Sacrement d'Extrême Onction, toutes ces Causes dirigées par la main paternelle de Notre Seigneur me rappellent à la vie.

J'ai a vous signaler deux faits d'une grande importance pour entretenir la bonne harmonie entre les missionnaires et les autorités civiles de la province.

Le Mardi de la Semaine sainte, 23 Mars, le nouveau Tao-tai de Shang-hai, Hong-tsin-Kouang, est allé faire une visite au R. P. Supérieur à Tong-Ka-dou. La conversation a surtout roulé sur les sciences Européennes. « Les Chinois, disait le Tao-tai, finiront par apprendre toutes les sciences qui peuvent leur être utiles, et quarante jeunes gens les étudient actuellement à l'arsenal de Shang-hai aux frais du gouvernement. Il s'est informé si les missionnaires étudiaient ces sciences. Le R. P. Supérieur l'a invité à venir voir nos divers établissements de Zi-Ka-Wei ; et il a répondu qu'il se rendrait volontiers à cette invitation.. Il est sorti de Tong-Ka-dou fort content de sa visite.

Vendredi 30 Avril, le R. Père Supérieur est allé à l'arsenal offrir ses hommages au nouveau Vice-roi du Kiang-nan, autrefois Fou-tai dans le Kiang-si, et nommé Lieu-Kouen-ie. Il a été reçu avec des honneurs inaccoutumés, Lieu-Kouen-ie lui a offert dans la salle de réception sa propre place, et il a dû l'accepter. Quant à lui, il s'est assis à la seconde, la troisième était occupée par le P. Bulté. — Encouragé par cet accueil bienveillant, le R. P. Supérieur lui a demandé sa protection pour les missionnaires. Lieu-Kouen-ie l'a promise en termes fort gracieux. — Le Dimanche suivant, il est venu lui-même rendre sa visite à Tong-Ka-dou où il a été reçu avec des honneurs dont il a paru vivement flatté. Le R. P. Supérieur lui a fait voir la résidence la Cathédrale et le Grand Séminaire. Il examinait partout avec intérêt tableaux et statues, et en demandait l'explication. Cette visite dont les détails vous seront racontés a fait naître la joie au cœur de nos chrétiens ; et relève aux yeux des Païens le nom de l'Eglise.

Permettez-moi, mon Révérend Père Provincial, de faire un appel à votre charité et a votre dévouement pour notre mission. Messis quidem multa, vous le savez, surtout depuis que la Section de Nankin prend un si grand développement ; Operarii autem pauci. Ne pourriez-vous pas nous envoyer au mois de Septembre des hommes qui par leurs vertus et leurs talents concourraient efficacement à la propagation du règne de Jésus-Christ dans ce Vicariat. Ce serait pour moi une bien vive consolation de recevoir de vous semblable faveur.

Veuillez agréer, mon R. P. Provincial, les sentiments de mon respect le plus affectueux. — En union de vos SS. SS.

Rae Vae Servus in Christo.

✝ Adrien Languillat S.J.

Lettre du Cardinal Franchi préfet de la Propagande à Mgr Languillat.

Ill.me et R.me Domine.

Jucundum mihi accidit Amplitudinis Tuæ litteras recipere die 24 Augusti datas, unaque simul Consuetum sacri ministerii annuum Catalogum, ex quo lætanti animo perspexi non leve incrementum rem Christianam hujus anni decursu, Deo adjuvante habuisse in ista Missione, Certam que spem affulgere de uberiori ipsius in posterum progressu. — Quæ cum ita sint Deum ipsum in cujus manu sunt omnia vehementer adprecor ut quæ in vulgus feruntur obventuræ Calamitates procul ab hisce finibus arceat, ac in prosperitate pacis Religionem semper kreatur. — Rogo etiam a Deo ut prospera tibi omnia concedat ac te quam diutissime sospitet.

Romæ ex Ædibus S. C. de P. Fide die 19 Novembris 1874.

Ampl. Tuæ.

Uti Frater addictissimus.

Alex. Card. Franchi Præf.

R. P. D. Hadriano Languillat
Epō Sergiopol. et Vic. Ap. Mantshuensi

Joannes Simoni Secretarius.

Concordat cum originali.

✝ Hadrianus Epūs Sergiop. Vic. Ap. Mantshu.

Monseigneur.

J'ai reçu avec joie de Votre Grandeur la lettre datée du 24 Août et le catalogue des Ministères spirituels, que selon l'usage elle y a ajouté, j'y ai vu avec consolation les Grands progrès que la religion chrétienne a déjà faits, par la grâce de Dieu, pendant le cours de cette année, dans votre mission du Kiang-nan, et les espérances fondées qui nous assurent dans l'avenir un accroissement plus considérable encore. — Puisse Dieu qui tient toutes choses dans ses mains, détourner de vos chrétientés, les malheurs dont; si l'on en croit les rumeurs publiques elles sont menacées, et vous accordant une paix prospère, conserver toujours à la religion de J. C. dans ce pays sa protection et son secours. — Puisse-t-il aussi vous donner à vous même, avec la prospérité dans tous vos travaux, la santé et de longs jours.

Rome le 19 Novembre 1874.

De Votre Grandeur le frère dévoué
Alex. Card. Franchi préf.

Lettre du P. Palatre au R. P. Provincial.

——Visite faite au Vice-roi et rendue par lui.

— 15, Mai 1875. — Mon R. P. Provincial. P. C.

Le R. Père Supérieur me prie de vous envoyer une relation de la visite qu'il a faite au Nouveau Vice-roi, et de celle qu'il en a reçue lui-même. J'accepte avec plaisir cette invitation; et je vous offre ce petit récit comme un témoignage de ma reconnaissance.

Yen-Houen-ie, ancien gouverneur du Kiang-si, nommé Vice-roi des deux Kiang, arriva le 28 Avril dernier à Shang-hai, et choisit l'arsenal pour lieu de sa résidence pendant les quelques jours qu'il devait passer dans cette ville. Le R. P. Foucault, Supérieur général de la Mission, se proposait de lui faire une visite au nom de Mgr Languillat, à qui sa santé toujours chancelante ne permet plus de sortir; et il prie Tsang-wei-ien, ancien élève de notre Collège de Zi-Ka-Wei, employé au tribunal du Tao-kai de Shang-hai, de s'informer si cette démarche serait agréée. Le 29 Avril, vers six heures du soir, Tsang-wei-ien arrivait à la résidence de Tong-Ka-tou, et apportait au R. P. Supérieur une réponse affirmative. Il était à peine sorti, qu'un courrier de l'Arsenal, entrait pour déposer la Carte du Vice-roi. Cette prévenance corroborait la réponse donnée par Tsang-wei-ien. La visite fut fixée au lendemain 30, pour 2 heures et demie.

Vers deux heures, le R. P. Supérieur, le P. Bulté recteur

du grand séminaire de Tong-Ka-Kou, le P. Tsiang, prêtre du clergé indigène et un riche chrétien du Pou-kong, nommé Zié-Kien-ié, montèrent en chaise et se dirigèrent vers l'Arsenal. Ils étaient précédés par Ngè-ien-din, Chrétien de Shang-hai, chargé de porter leurs cartes.

Arrivés à l'Arsenal, ils y furent reçus dans la Cour d'entrée par le Tao-tai Hong-tsin-Kouang qui les conduisit jusqu'à la porte de la salle où se trouvait le Vice-roi. Lien-Kouen-ie s'avança vers eux. Le R. P. Supérieur et le P. Bulté le saluèrent selon l'usage européen; le P. Tsiang et Zié-Kien-ié se prosternèrent devant lui.

Les visiteurs furent alors introduits dans la salle de réception, avec tout le cérémonial usité en pareille circonstance. Le Vice-roi offrit la première place, c'est-à-dire la sienne, au R. P. Supérieur qui dût l'accepter, et lui, il se mit à la seconde. Le P. Bulté occupait la troisième. D'après le cérémonial adopté autrefois par les anciens Vice-rois Tchen-Ko-Kang et Li-hong-Tchang, le P. Tsiang et Zié-Kien-ié auraient dû se tenir debout au fond de la salle; mais ils furent invités à s'asseoir et prirent des sièges.

La conversation fut facile; les paroles se succédaient sans aucun embarras; et l'on se sentait si à l'aise, que le Vice-roi se surprit à dire au R. P. Supérieur: « Vraiment, vous avez le visage bienveillant. » Ce compliment arrivait fort à propos pour permettre au R. P. Supérieur de réclamer sa protection envers les missionnaires. Il le pria donc de traiter nos affaires avec bienveillance, si l'occasion s'en présentait. « Oui, répondit le Vice-roi. Mais je sais que dans le Kiangsou tout est en paix, et que vous n'avez pas d'affaire ennuyeuse. Cela tient à la manière dont l'Evêque arrange les choses; et je vous en remercie. » Quelques instants après, la visite se terminait. Lien-Kouen-ie reconduisit le R. P. Supérieur jusque dans le vestibule voisin de la salle de réception. Hong-tsin-Kouang, Tao-tai de Shang-hai, se présenta en ce moment, pour accompagner les quatre visiteurs jusqu'à leurs chaises. Le P. Tsiang et Zié-Kien-ié s'accordent à dire que le R. P. Supérieur a reçu dans cette visite tous les honneurs que le Vice-roi pouvait lui rendre.

Le lendemain, Samedi, Lien-Kouen-ie envoya un mandarin à la résidence de Tong-Ka-Kou, pour demander si on pouvait recevoir sa visite, le Dimanche à huit heures. Une réponse affirmative fut immédiatement donnée, et l'on s'occupa des préparatifs de la réception.

Le Dimanche, l'heure des messes fut avancée, afin qu'à 8 heures l'église pût être libre; et, pour empêcher toute irrévérence, le Saint-Sacrement fut transporté dans la chapelle domestique. La dernière messe finie, les femmes durent sortir immédiatement de l'église et les hommes seuls eurent la permission d'y rester.

A huit heures, le Vice-roi arrivait devant le portail qui ouvre sur l'esplanade de la Cathédrale. Une foule compacte remplissait la rue, et un piquet de soldats était chargé d'y maintenir l'ordre. Lien-Kouen-ie traversa en chaise l'esplanade et le jardin adjacent. Arrivé au bas du perron de la résidence, il y fut reçu par les quatre visiteurs, qu'il avait vus à l'Arsenal deux jours auparavant. Des tapis couvraient tout l'espace qu'il devait franchir, depuis l'endroit où il mit pied à terre, jusqu'à la salle de réception, ornée de draperies. Quand il fut entré dans cette salle, ses yeux se portèrent sur les tableaux du Souverain-Pontife et des fondateurs d'Ordres qui en décorent les murs. Il demanda des explications sur tous ces personnages et on s'empressa de le satisfaire. Le R. P. Supérieur lui ayant dit que Pie IX était le Chef suprême de la Religion du Maître du Ciel, il répondit qu'il connaissait ses malheurs et la triste position qu'on lui a faite. Ses regards rencontrèrent ensuite l'image du Crucifix et il la considéra

avec attention ; cette vue lui arracha spontanément un soupir de douleur, qu'il ne chercha point à comprimer. Pendant la conversation le Vice-roi se montra aussi affable qu'à l'Arsenal. « Mon Père, dit-il au R. P. Supérieur, j'ai loué le visage sympathique des Missionnaires ; et je crois qu'il est impossible que leur cœur ne soit pas en harmonie avec leur visage ». De la salle de récréation on se rendit au réfectoire, où était servi un dîner digne du noble visiteur. Tien-Kouen-ie mangea peu. Le R. P. Supérieur lui en fit la remarque ; il répondit qu'il souffrait du mal de dents et que, de plus, ses occupations exigeaient son prompt retour à l'Arsenal. — En sortant du réfectoire, on lui demanda s'il serait content de visiter la résidence et la cathédrale. Il s'empressa d'accepter cette invitation, et oublia son mal de dents et les occupations urgentes qui nécessitaient son départ. Conduit dans la chambre de Monseigneur, qui se trouvait alors à Zi-Ka-Wei, il en examina avec intérêt le mobilier, la bibliothèque européenne et Chinoise, et voulut qu'on lui donnât des explications sur les images qu'il apercevait. Cette visite achevée, le R. P. Supérieur, pour éviter toute perte de temps, se dirigea vers la Cathédrale. Au moment où Tien-Kouen-ie y entra, l'orgue se fit entendre et ne discontinua pas de jouer jusqu'à sa sortie. Une foule de Chrétiens et de païens se pressait dans la nef pour voir le nouveau Vice-roi. Quand il se trouva en face de l'autel du Sacré-Cœur, la statue de Notre-Seigneur frappa ses regards, il s'arrêta en la considérant avec une satisfaction marquée. Le P. Tsiang, placé à ses côtés avait été chargé de lui expliquer le sens des divers tableaux qui décorent la Cathédrale. — Arrivé dans le sanctuaire, il contempla avec étonnement la grandeur de la nef, puis se dirigea vers l'autel de la Sainte-Vierge dont la belle statue, venue de Munich comme celle du Sacré-Cœur, excita vivement sa curiosité. Ce fut alors qu'il commença son chemin de croix, car il en parcourut les 14 stations, et s'arrêta devant chacune d'elles en prêtant une oreille attentive aux explications qui lui étaient données par le P. Tsiang. Arrêté devant la 5e, et frappé de l'air de douceur et de bonté qui brille sur le visage de Notre-Seigneur et qui contraste si vivement avec la figure haineuse de ses bourreaux, il se tourna vers le P. Tsiang en disant : « Ce Jésus a un si bon visage ! Pourquoi donc l'a-t-on fait mourir si cruellement ? » — C'est, répondit le Père, par ce qu'il a voulu lui-même souffrir et mourir pour expier nos péchés. » Païens et Chrétiens étaient tous étonnés de voir un Vice-roi faire preuve d'un si grand intérêt pour les choses de la Religion. Le Père Tsiang, de son côté, lui parlait d'une manière tout apostolique, et lui développait le sens du mystère de notre rédemption. — Le portrait de Ste Thérèse, de grandeur naturelle, nouvellement placé près de l'autel de St Joseph, ne pouvait manquer d'attirer ses regards. Il l'observa avec attention, et finit par demander ce que signifiaient la plume et le livre que la Sainte tenait dans les mains. Le P. Tsiang lui répondit que c'étaient là des emblèmes qui rappelaient les ouvrages merveilleux qu'elle avait écrits, et il se montra satisfait de cette explication. Parvenu à la 14e Station du Chemin de Croix après avoir fait le tour de l'église, le Vice-roi n'avait rencontré partout que l'idée des souffrances de Notre-Seigneur, et la dernière scène qui venait frapper sa vue était celle de l'Homme-Dieu déposé dans le tombeau. Pour bannir de son esprit l'impression fâcheuse qui pouvait résulter de ce douloureux spectacle, et lui donner en même temps une connaissance plus complète de nos saints mystères, le P. Tsiang se mit à lui parler en ce moment de la résurrection glorieuse de Notre-Seigneur Jésus-Christ, de son ascension au ciel, de la place qu'il y occupe à la droite de son Père,

et d'où il viendra une seconde fois sur la terre, pour juger les vivants et les morts, et les punir ou les récompenser selon leurs œuvres.

Ainsi se termina la visite de la Cathédrale; elle ne dura pas moins de 25 minutes. Le R.P. Supérieur demanda alors au Vice-roi s'il avait vu d'autres églises. Il répondit qu'il en avait vu plusieurs, mais qu'elles étaient loin d'être aussi grandes et aussi belles que celle de Tong-Ka-ton. « Nous en avons aussi une à Nankin », ajouta le R. Père. « Je le sais, répliqua le Vice-roi. Je sais aussi que les Chrétiens vivent en bonne harmonie avec les Païens; et je vous en félicite. J'ajoute que, si les chrétiens observent leurs règles, je suis disposé à les regarder du même œil et à les aimer du même cœur que les Païens ». — Au sortir de la Cathédrale, le moment était venu pour Vieu-Kouen-ie de monter en chaise. Encouragés par les dernières paroles sorties de sa bouche, le R.P. Supérieur lui proposa de visiter le Grand Séminaire. Il accepta gracieusement cette invitation; et, au lieu de prendre la route de l'Arsenal, il se dirigea une seconde fois vers l'intérieur de la résidence. Il parcourut le grand Séminaire avec l'intérêt dont il avait montré tant de preuves pendant la première partie de la visite. Quand il entra dans la salle d'étude, tous les Séminaristes se prosternèrent devant lui, suivant la coutume Chinoise, et il les salua en se courbant profondément. Leurs livres européens et Chinois, les tableaux qui décorent les classes, l'étude et le réfectoire provoquèrent de sa part une foule de questions, et il accueillit avec amabilité les réponses qui lui furent données. Ses dernières paroles en sortant du Séminaire furent un éloge à l'adresse des Missionnaires. « Ici, dit-il au R.P. Supérieur, tout est bien; et je vous en félicite. » Il monta ensuite en Chaise pour retourner à l'arsenal. Ainsi s'est terminée cette visite. Elle a fait naître la joie au cœur de nos Chrétiens. Quelques jours après, Vieu-Kouen-ie partait pour Nankin, lieu ordinaire de sa résidence.

G. Palatre S.J.

Lettre du P. Palatre au R.P. Tailhan. — 18 Juin 1875 — Pèlerinage du P. Debrix au Sanctuaire de Zô-sè. — Mon R. Père. P. C.

Le P. Debrix vient de m'envoyer la relation du pèlerinage qu'il a fait au Sanctuaire de Notre-Dame-Auxiliatrice, à Zô-sè, avec une centaine de ses néophytes de Kiang-in, le 1er Mai de cette année. Je suis heureux de vous en offrir une copie. — Mon Révérend Père. P. C.

... Je vous envoie quelques notes sur le pèlerinage que nous avons fait à N. D. Auxiliatrice de Zô-sè, du 25 Avril au 9 Mai 1875. — Le Dimanche, 25 Avril, une centaine de chrétiens se réunissaient à Kiang-in pour se rendre à Zô-sè. Toute cette première journée fut employée à faire les préparatifs du départ; chacun eut sa place assignée dans les barques de transport, puis on se confessa.

Le lundi, je célébrai la messe du départ des pèlerins; tous y reçurent la Sainte Communion; je donnai la bénédiction du Saint-Sacrement; puis quelques instants après nous levâmes l'ancre. Quatre barques étaient exclusivement réservées aux hommes, tous laboureurs ou pauvres artisans qui se sont généreusement arrachés à leurs ateliers ou à leurs champs, pour entreprendre une longue expédition de 15 jours. Votre Révérence connaît la pauvreté et la misère des habitants de Kiang-in! Aussi le P. Ouang et moi n'osions-nous trop les exhorter à faire un pèlerinage aussi long. Nous comptions au plus sur une vingtaine de personnes. Mais quelles ne furent pas notre surprise et notre joie, quand nous vîmes arriver à la station d'embarquement plus de quarante hommes et environ 60 femmes et enfants. — Tous avaient des grâces spéciales à demander, et la plupart d'entre eux avaient dû s'imposer d'inexorables sacrifices pour satisfaire leur piété

et leur devotion à N. D. de Zô-sè. — Nous suivîmes pendant la route un ordre établi pour aider l'esprit religieux qui doit animer un pèlerinage. La surveillance de chaque barque montée par les hommes était confiée à un Catéchiste, à un de nos aides apostoliques ou au moins à quelque Chrétien instruit. C'était à eux de faire exécuter le règlement établi ; ils présidaient à la récitation des prières et du rosaire, puis ils expliquaient la Doctrine Chrétienne par forme de Catéchisme ou de conversation. Utiliser le voyage pour augmenter l'instruction religieuse de mes néophytes m'était grandement à cœur ; c'était aussi un moyen de charmer les loisirs de ces longues journées passées en barque, et de couper court à bien des propos inutiles. — Dans les barques réservées aux mères de famille les Vierges Apostoliques remplissaient les mêmes fonctions que les Catéchistes sur celles des hommes. Grâce à cette mesure, le voyage a été heureux, et tous n'ont cessé de manifester leur contentement. — Le premier jour cependant n'était pas fait pour nous rassurer : vent et pluie froide ; c'était une petite épreuve, mais la seule que Dieu nous ménageait. Dès le lendemain, et jusqu'au retour nous eûmes le vent constamment favorable. Plusieurs pèlerins qui s'étaient embarqués avec la fièvre ou d'autres légères indispositions en ont été délivrés dès le second jour ; et pendant une si longue route, pas un accident fâcheux, pas un malade : évidemment N. D. Auxiliatrice bénissait nos néophytes. — Le 26, au soir, nous arrivâmes à Nou-ki, où le bon Père Sen-tou nous reçut avec la plus vive sympathie. Nos Chrétiens s'extasiaient devant la grande et belle église de St Joseph. — Le 27 le vent était favorable, nous mîmes à la voile pour Sou-tcheou. Dans les barques on n'entendait que le chant des prières ou l'explication de la doctrine chrétienne. A Sou-tcheou, les hommes visitèrent avec curiosité la maison que nous y possédons. — Le 28, nous arrivâmes à Lo-Ka-pang, grande chrétienté toute composée de Pêcheurs. Là tous nos pèlerins se confessèrent pour la seconde fois et se mirent à apprendre par cœur les prières à N. D. Auxiliatrice. Bien avant dans la nuit on entendait encore réciter les prières sur les barques. Les vieillards eux-mêmes rassemblaient tout ce qui pouvait leur rester de mémoire pour les apprendre. — Le 29, vers deux heures de l'après midi, nous arrivions à Zô-sè. Tous les pèlerins descendirent immédiatement à terre, et la procession s'organisa. La Croix et les enfants de Chœur marchaient en tête, venaient ensuite les hommes puis les Congréganistes revêtus de surplis, et enfin le missionnaire derrière lequel s'avançaient les femmes. Nous montâmes en récitant le Rosaire jusqu'à la hauteur de la première station du Chemin de Croix, que nous fîmes ensemble ; et nous arrivâmes enfin dans l'église aux pieds de la Statue de Notre-Dame-Auxiliatrice. Vous dire la joie et l'admiration de ces néophytes serait chose impossible ; ils n'avaient jamais rien soupçonné d'aussi grandiose et d'aussi pieux. Tous me disaient : « Quand nous allions aux pagodes, aux grands pèlerinages païens, ce n'était point ce que nous voyons, ce que nous sentons aujourd'hui ; il y a la distance du ciel à la terre. » Alors chacun est resté à l'église pour prier et se confesser. — Le 30, nous avons eu notre messe et notre communion générale du pèlerinage et nous avons offert un Cœur d'argent à N. D. Auxiliatrice. Pendant toute cette journée nos néophytes ne se lassaient pas de visiter l'église, la montagne et ses stations du Chemin de Croix que plusieurs ont fait plusieurs fois. — Le 1er Mai, après avoir assisté à la splendide ouverture du mois de Marie, nous nous sommes tous embarqués pour Zi-Ka-Wei. Retourner à Kiang-in par Shang-hai, c'était, il est vrai, voyager un jour de plus ; mais ce que voulaient les néophytes, ce qu'ils demandaient avec instance c'était de voir les églises de Shang-hai. En conséquence de cette résolution nous avons visité les églises de St Ignace à Zi-Ka-Wei, de St François-

Xavier et de St Joseph à Shang-hai. Si sur toute notre route nous avons trouvé auprès des Pères et des Chrétiens l'accueil le plus bienveillant, nous ne pouvons cependant trop remercier Notre-Seigneur de la cordiale hospitalité que nous avons reçue à Shang-hai. Les néophytes en sont encore ravis. — A Zi-Ka-Wei, les hommes visitaient pour la première fois une maison européenne; ils sont montés jusqu'au troisième étage. Du haut de la maison ils auraient pu contempler Shang-hai et l'immense horizon qui se déroulait devant eux, mais impossible de les y décider. La hauteur de la maison les avait tellement frappés que tous regardaient en bas en disant: "Ah! Que c'est haut! Que c'est haut!"

Sa Grandeur Monseigneur Languillat, malgré son état de souffrance, voulut bien les admettre dans sa chambre. C'est cette extrême bienveillance qui a le plus touché ces natures un peu rudes. Ils ont ensuite visité le Collège, le petit séminaire, le jardin, avec le plus vif intérêt. — Les femmes de leur côté étaient occupées à parcourir les établissements des Religieuses Auxiliatrices et ouvraient de grands yeux pour examiner les Européennes et leurs œuvres. Je vous écris à un mois de distance, et ici les récits ne tarissent pas encore sur tout ce que ces bons Chrétiens ont vu et entendu. — A Tong-Ka-tou, à Yang-Kin-pang et au Lao-Tiétsu-tang nous avons fait la répétition de tout ce qui s'était déjà passé à Zi-Ka-Wei. Eglises, maisons, Chapelles rien n'a échappé à la pieuse curiosité de nos néophytes.

Le retour s'est effectué dans les mêmes conditions et par la même voie que notre premier voyage. Le jour de l'Ascension tous les pèlerins ont de nouveau fait la sainte Communion à Sou-tcheou, dans notre église. Le soir, une forte bourrasque a empêché la plupart des barques d'arriver à Nou-si. Le lendemain, vendredi soir, toutes étaient arrivées à Tang-teou-Kiao. Enfin, le Dimanche, 9 mai nous étions de retour au point de départ, et tous les pèlerins se dispersaient pour regagner leurs foyers après quinze jours d'absence.

Ce pèlerinage a singulièrement affermi la foi de nos néophytes. "Père, me disait l'un d'eux agé de 61 ans, Père, avant d'aller à Zô-sè, je croyais bien un peu; mais ma foi était sans consistance, je me sentais froid, indécis. J'ai vu Zô-sè, Shang-hai. Maintenant je crois sérieusement. A Shang-hai, je n'ai acheté que des prières à Notre-Dame Auxiliatrice, afin que tous dans ma Chrétienté puissent honorer chaque jour N.-D. de Zô-sè."

Un Chrétien de l'Est me disait, il y a quelques jours: "Père, la Sainte Vierge m'a vraiment guéri; j'avais telle maladie invétérée. J'ai été guéri à Zô-sè, et la guérison persévère. Oh! Que la Sainte Vierge est bonne!" — Ici se termine la lettre du P. Debrix. Puis il ajoute en post-scriptum — Fait qui se rattache à Zô-sè. — Guérison du jeune Yha-gni par N.-D. de Zô-sè.

Yha-gni, de la chrétienté de Sin-eu-ty, était en proie à un typhus des plus violents; aucun remède n'avait pu produire d'effets, et l'on s'attendait à voir le malade mourir d'un moment à l'autre. Or, vous savez que les Chinois sont fort experts dans la connaissance des symptômes de cette maladie, si fréquente dans nos parages. Le soir même du Dimanche de la Pentecôte on m'appelle en toute hâte pour administrer l'extrême-onction au moribond. J'arrive. Le pauvre enfant, âgé de 14 ans, et que j'avais baptisé deux années auparavant, ne me reconnaît pas. Dans son délire, il trouve cependant deux mots de prières, et répète de temps en temps: Jésus! Marie! Jésus! Marie". Voyant l'inutilité de tous les secours humains je dis au père du malade: "Ha-Ken, le bon Dieu t'a déjà fait bien des grâces; fais un vœu en règle à N.-D. de Zô-sè, et certainement la Sainte Vierge te rendra ton enfant." Ce bon néophyte, baptisé seulement l'année dernière, trouve dans son cœur assez de foi, il fait son vœu et je pars. — Quelques jours après nous faisions les

exercices du mois de Marie dans le sud du district, lorsque je vois Ma-Len arriver tout rayonnant de joie. " Père, me dit-il, remercions la Sainte Vierge ; Ma-gni est guérie. La nuit même, où vous lui aviez donné l'extrême-onction, nous récitions tous pour lui les prières des agonisants, quand tout à coup il s'est trouvé mieux ; et il est entré immédiatement en convalescence. Nous irons, ma femme et moi à Ze-sè et cela non seulement cette année, mais tous les ans! "

Palatre. S.J.

Lettre du F. C. Terrien à ses frères. — Juin 1875. — Fête de N. D. Auxiliatrice à Zō-sè.

..... La fête de N. D. Auxiliatrice avait été préparée à Zō-sè par des pèlerinages partiels qui s'étaient continués pendant tout le mois. Mais le 23 et le 24, l'affluence était extraordinaire. Les canaux qui entourent la montagne étaient encombrés; les barques portées par plusieurs au nombre de 1100, s'étendaient au loin.... et sur ces barques, des multitudes de pieux pèlerins à l'air épanoui, et chantant à pleine voix les louanges de Marie qui devait les contempler avec amour. Dans ces pèlerinages, ce qui m'a toujours le plus frappé, c'est la foi et la piété avec lesquelles nos bons Chrétiens font le Chemin de la Croix. On les voit sur les flancs de la montagne, partagés en groupes d'hommes et de femmes, aller de station en station chantant les souffrances de Notre-Seigneur. Les yeux baissés, l'air contrit, ils gravissent la Sainte Montagne sans faire la moindre attention aux passants. C'est là la dévotion privilégiée de nos Chrétiens. Tous veulent faire le Chemin de la Croix ; et toute la nuit, la montagne retentit de leurs chants pieux.

Le Dimanche, fête de la Trinité, la foule remplissait déjà l'église de Ze-sè ; tout le jour de 10 à 12 prêtres avaient été employés à entendre les confessions. Excellentes confessions, comme dans tous les lieux de pèlerinages ; et la voix unanime des Pères est qu'à Ze-sè les confessions sont tout autres qu'ailleurs. C'est une première bénédiction du Pèlerinage. Le soir, les scholastiques ne trouvant pas de logement à Zō-sè, s'en allèrent coucher dans une petite chrétienté, située à 1/2 lieue de là. Nos barques coulaient doucement sur l'eau... et nous apercevions au milieu de la nuit la montagne en feu, avec des milliers de lanternes, qui couraient le long de ses flancs. En face du portique de l'église, se dressait une croix illuminée... et dans le silence du soir, trois cloches que l'on venait de monter à Ze-sè, célébraient les louanges de Marie. Et nous étions dans un pays infidèle! Mon Dieu, puissent nos pauvres payens ouvrir les yeux à la lumière de la foi!

Le 24, de bonne heure, nous étions de retour à Zō-sè; l'église et les chapelles latérales étaient encombrées depuis longtemps. A chaque messe on distribuait la communion aux pèlerins qui se pressaient aux abords de la Sainte-Table. Dans les journées du 23 et du 24, on distribua plus de 5000 communions. Et encore, plusieurs ne purent-ils approcher à cause de la foule. A 6 heures 1/2, la procession s'organise. Elle part de la chapelle, sise à moitié de la montagne, et doit parvenir au sanctuaire de N. D.. Une troupe de musiciens chinois ouvre la marche ; puis viennent les notables des différentes Chrétientés avec leurs bannières, le clergé, la Statue de N. D. portée par 4 scholastiques, et enfin le R. P. Supérieur qui ferme la procession. Derrière lui, quelques lettrés en grand costume, et deux officiers des malles françaises lui font une escorte d'honneur. La foule se presse dans l'église, sous le portique et sur les flancs de la montagne. C'est un magnifique spectacle, et plusieurs fois les larmes m'en vinrent aux yeux. Je voudrais pouvoir redire les chants des fidèles, la détonation des boîtes, le bruit des pétards, la piété et la ferveur de ces milliers de pèlerins. Un des officiers, d'ailleurs honnête homme, ne se confessait pas depuis longtemps ; ce spectacle fit sur lui une si salutaire impression, qu'il s'aboucha avec le P. de Prévoisins,

qu'il connaissait, et le suivit à Long-Kiang-fou pour se confesser. La procession arrivée dans l'église, eut grand peine à pénétrer jusqu'au Chœur. Jamais je n'ai vu foule aussi compacte ! Sous les efforts involontaires des pèlerins, les barrières qui séparent les hommes des femmes furent brisées. Et cependant point de tumulte ; 6 ou 7 Pères, faisant office de sergents, essayaient bien de faire sortir une partie de la foule ; mais chacun tenait tant à entendre la Ste Messe ! On faisait bien quelques pas en arrière, mais par un demi-tour à gauche on reprenait sa première place. Grâce à Dieu, on n'eut pas d'accidents à déplorer. Une autre année, on aviserа à ne point laisser entrer une aussi grande masse à l'église, 4 ou 5 fois trop petite pour de tels concours de pèlerins .... La foule, dit-on, s'élevait de 12 à 15,000 personnes, tant au dedans qu'au dehors. L'église en peut contenir un peu plus de 3,000.

Les fruits de ce pèlerinage sont bien consolants. Nous ne savons pas tout ; mais ce que nous savons suffit pour nous remplir de consolation. La conversion de plusieurs payens sont préparées, l'esprit des populations environnantes s'améliore, et la grâce opère des miracles de conversion dans les cœurs. En voici un exemple datant de ce pèlerinage du 24. Un Chrétien du district de Tsang-Zô, vivait depuis 10 ans comme un apostat. Il est venu à Zô-sè. En gravissant la montagne, il ne voyait que pèlerins agenouillés, et ses oreilles n'entendaient que le bruit des voix qui récitaient les prières du Chemin de la croix. Son émotion était déjà grande. Elle redoubla, quand, agenouillé lui-même dans l'église, il assista à la bénédiction du St Sacrement, le Dimanche à 4 heures. Des larmes abondantes coulèrent alors de ses yeux ; son passé lui faisait horreur, et il se fit conduire dans la chambre d'un Père qu'il désigna lui-même. Il se confessa, et le lendemain il s'agenouillait à la Ste table, où il retrouvait la paix et le bonheur qu'il ne connaissait plus depuis longtemps.

Un autre fait qui montre la forte impression que peut faire la vue de nos Chrétiens à Zô-sè, lorsqu'on les y voit pour la 1ère fois. Un de nos Pères de l'Ouest, le P. Massa (le dernier survivant de 5 frères venus en Chine,) avait été mandé par le R.P. Supérieur pour représenter les Pères de son district. Il n'avait point vu Zô-sè, depuis l'achèvement de l'église. Au pied de la montagne, il prit ses habits de cérémonies (c'était le Dimanche), et monta droit au sanctuaire de N.D. Mais lorsqu'il y arriva, il était baigné de larmes, et s'écriait : Oh ! Que c'est beau ! Que c'est beau ! — Oh oui c'est beau ! Et la bonne Mère, qui est si bien honorée à Zô-sè ne manquera pas de bénir notre Mission.

L'année prochaine, il y aura un prêtre à poste fixe, pendant toute l'année, pour recevoir les Chrétiens -- On va établir, comme dans les pèlerinages en France, une petite boutique pour vendre des croix, des chapelets, des cierges &c.. et l'on vient de commander chez Perrin, à Lyon, une médaille de N.D. de Zô-sè. — Sur les flancs de la montagne, on achève de construire une maison qui sera assez grande pour recevoir tous les Pères, au jour de grande solennité --- Enfin on trace de nouveaux chemins, plus larges et plus commodes pour les pèlerins. De la sorte, grâce à toutes ces améliorations, le sanctuaire de N.D. sera de plus en plus fréquenté.

C. Terrien. S.J.

Lettre du P. Palatre au P. de Kersabiec. — Juin 1875. — Résumé des Ministères spirituels pendant le mois de Marie à Zô-sè et fête du Sacré Cœur à Tongkadou. -- Mon R. Père. — P.C. — Le mois de Marie à Zô-sè a été pour nous une source de véritables consolations. La fête patronale du 24 a été célébrée avec autant de piété qu'en 1873 et 1874. Trente trois Prêtres, tous les scolastiques, 5 frères Coadjuteurs et 12 à 15,000 pèlerins y assistaient. Le temps était magnifique ; l'illumination et la procession ont été fort belles. Le dimanche et le

lundi il y a eu plus de 5,000 Communions.

Le P. Ferrand résume ainsi les ministères spirituels de ce mois :

Communions : 7, 196.

Grand pèlerinage : 1.

Pèlerinages de districts, avec offrande de Cœurs, etc : 7.

Messes célébrées : 100 et quelques.

Nombre des Pèlerins : 30,000 environ.

Aumônes, offrandes ... plus de 1,300 piastres (7,800fr.) sans compter les boucles d'oreilles, épingles de cheveux, bagues, bracelets etc. En fait de monnaie on a offert des dollars, des demi-dollars, des roupies, des shillings, des francs, des quarts de piastres américains, italiens, japonais, chinois de Hong-Kong, hollandais et de petits Kaïs. "

Ces aumônes arrivent fort à propos pour faire face aux dépenses considérables occasionnées par les travaux entrepris cette année pour achever les constructions et les routes du pèlerinage.

Toutes ces manifestations de la foi chrétienne sourient fort peu aux payens. A Dou-tchéou, ils ont répandu sur le pèlerinage les bruits les plus ridicules. Les Chrétiens, selon eux, après avoir formé une grande association se sont réunis à Zi-ka-wei, le 24 mai, au nombre de 100,000 avec drapeaux et canons. Tout cet appareil militaire serait, paraît-il, une atteinte portée à la sécurité publique, ce dont nous ne nous doutions guère. — Je dois ajouter que les mandarins n'ajoutent pas foi à ces calomnies et ne songent nullement à nous inquiéter. —— La nouvelle annonçant que la Consécration de tous les Catholiques au Sacré-Cœur aurait lieu le 16 juin, ne nous est arrivée ici que le 10 par l'Unità Cattolica, No du 30 Avril. La formule de consécration traduite en latin, en français, en Anglais, en portugais et en Chinois a été immédiatement mise en circulation à Shang-hai, Zi-ka-wei et dans les districts voisins. — Le 16, Mgneur Languillat assistait à la messe célébrée par le R.P. Foucault dans la cathédrale de Tongkadou en présence d'une foule compacte et recueillie. Quand le Célébrant a eu terminé la récitation de la formule de Consécration tous les Chrétiens, hommes et femmes, l'ont eux-mêmes récitée ensemble et à haute voix. Il y a eu 1,050 Communions à Tongkadou 400 à Jang-king-pang etc. le nombre des Communions à Shang-hai, Zi-ka-wei et les environs s'est élevé à environ 3,000. Dans les districts un peu éloignés la nouvelle de cette Consécration au Sacré-Cœur n'a pu être comme avant le 16.

Le 15, au soir, une dépêche partie de Shang-hai allait à Rome offrir à Pie IX nos félicitations et nos vœux. La voici

Card. Antonelli

Rome.

Episcopus, Clerus, fideles Kiang-nan Sacratissimo Cordi se devovent Pio magno gratulationes, vota.

Shang-hai. 16 Juin. retour payé.

Jeudi soir, nous est arrivée la réponse suivante :

Rmo Episcopo, Clero et fidelibus. Kiang-nan

Shang-hai.

Summus Pontifex vobis gratias ex corde agit et apostolicam benedictionem peramanter impertitur.

J. Card. Antonelli.

G. Palatre S.J.

Lettre du P. Bobet au R.P. M. Chambellan. — Zi-ka-wei, Juillet 1875. — Coup d'œil sur le travail accompli dans la Mission du Kiang-nan. — Mon R. Père. P.C.

Je vais commencer dans un mois, du moins j'y compte, à courir les campagnes du Kiang-nan : je suis presqu'aussi curieux de voir, d'étudier, d'interroger, que je suis pressé de travailler. — J'ai déjà entendu parler beaucoup des différents Districts de notre mission, et j'interroge souvent ; mais les jugements ne s'accordent pas toujours : ils sont

fondés sur le caractère de chacun, et aussi sur le degré d'affection que l'on a pour ses œuvres.

Pour ce qui est du travail accompli par les nôtres depuis qu'ils sont au Kiang-nan, les résultats ne paraissent pas considérables par l'éclat extérieur. On disait il y a 20 ans, que cette mission comptait alors 100,000 Chrétiens; ce chiffre, d'abord est exagéré de 25,000. J'ai en ce moment sous les yeux les rapports si précieux et si bien faits du Père Lieu sur les œuvres des nôtres depuis 1847. En 1863, on comptait 70,152 Chrétiens. Dans les années précédentes, le chiffre avait monté plus haut: ainsi l'année 1854 donne le plus élevé qui est 76,374 Chrétiens. Dès cette année là, les rebelles avaient envahi le Kiang-nan; et les immenses dépréda-tions qu'ils ont commises ont réduit la population de l'ouest à 1/5 de ce qu'elle était. On fait monter à 10,000 le nombre des Chrétiens tués par les rebelles de 1855 à 1864. Si l'on calcule à vingt millions le chiffre des tués ou disparus, ou morts de faim dans le Kiang-nan, pendant les 10 ans de désastres, le nombre de 10,000 Chrétiens compris parmi eux n'est point exagéré. Je vous donne les chiffres mêmes de Mgr Meurin sur la dépopulation de notre province. J'ai pu visiter une de ces villes prises d'assaut et pillées par les rebelles. la ville de Tsong-Kiang: il faut 1 h. 3/4 en marchant bien pour faire le tour des murs; voici ce que ces murs contiennent: à la porte de l'ouest, il y a de l'animation, du commerce, une rue belle et longue de 800 mètres; et en dehors de cette porte un faubourg assez considérable. Aux autres portes de l'Est, du Sud et du Nord, il n'y a rien. Dans l'intérieur, il y a des monceaux de ruines, des monticules de débris, de pans de murs, recouverts d'herbes, de mousses; çà et là on trouve parmi les broussailles, les marécages, les bambouseries sauvages, quelque cabanes assez semblables aux chaumières des landes de Basse-Bretagne. Dans un quartier, il y a encore une agglomération de 1000 à 1500, au milieu de la quelle se trouve notre Eglise de cette ville. Si la ville de Tsong-Kiang a 25 lis de tour (près de 3 lieues), la ville de Nankin en a 100 à 110; et elle est un désert immense, encore plus douloureux à voir. Une partie de cette dernière ville se rebâtit. la 8ème ou 10e partie. Tant de tristesses, tant de ruines ont retardé le progrès du Christianisme, et dans plusieurs lieux ont beaucoup diminué le nombre des chrétiens. D'autres fois ces mêmes causes ont amené la réflexion, et déterminé des conversions, mais toujours en petit nombre — Dans l'Ouest, il y a des pays entiers, dont la population a été anéantie; dans le Nord-Ouest, on comptait, après l'expulsion des rebelles, 1 habitant sur 20. Nos Pères ont donc eu pendant 15 ans à combattre le découragement, à maintenir ce qui restait, à relever d'immenses ruines; elles sont loin encore d'être toutes réparées. Chaque missionnaire a un territoire considérable à parcourir; il est peu de temps et rarement dans chaque endroit; il ne peut instruire beaucoup lui-même, ni fortifier la foi suffisamment, ou développer la piété. Si un quartier ne voit le prêtre que 2 ou 3 fois par an, n'a de Messes, d'instructions, de confessions, de consolations, d'encouragement.... que dans la visite du Père; il y a bien des dangers à courir pour la foi d'un néophyte ou la chasteté, car ces deux vertus vont de pair. Et encore ces 20 à 50 chrétiens mélangés à 10,000 payens, ont bien des dangers a éviter; de là parfois des chutes irrémédiables — Mais écouter encore, et vous jugerez du travail qui est fait. Le 1er Juin 1841, Mgr de Bési dans la relation officielle qu'il envoyait à la Propagande, donne le chiffre de 60,000 Chrétiens (un autre donnait 48,000); il ajoute " le jeu, les superstitions, le concubinage et les vices les plus honteux ont désolé cette partie de la vigne du Seigneur "- Il ne faut pas s'en étonner, si l'on considère le petit nombre de prêtres que Mgr avait à sa disposition, si l'on connaît le caractère du Chinois néophyte, laissé à lui-même et aux exemples

des païens, surtout des cérémonies des ancêtres, et le mauvais vouloir du gouvernement Chinois. Depuis 30 ans nos Pères ont eu l'œuvre de refaire ce fond, de guérir tant de plaies; et le christianisme aujourd'hui paraît solidement implanté là où il est. Mais il fallait ce fond pour édifier et marcher de l'avant. Était-ce trop de 30 ans pour le faire, vu tant de difficultés que je viens de dire. En 1870, on avait 48,722 communions pascales, 137,114 Communions de dévotion. Mais voici encore ce qu'il y a de mieux. En la même année on compte 250 écoles de garçons fréquentées par 2,371 Chrétiens et 1169 petits païens; 106 écoles de filles fréquentées par 1473 Chrétiennes et 26 païennes. Jusqu'en 1851 il n'y avait point ou à peu près point d'écoles. Ce qui est fait paraît donc solide. A partir de ce temps, Dieu va-t-il nous donner la grâce d'avancer! et de faire beaucoup de conversions? Lui seul le sait et peut le faire. — Dans un bon nombre d'endroits, l'inertie, l'indifférence est la même; dans l'ouest, plusieurs quartiers promettent mieux.

Depuis 2 jours nos Pères sont en vacance; d'après ce que j'entends dire de toutes parts, la feuille des ministères de cette année est considérable: le nombre des chrétiens devra être bien près de 90,000. Je le saurai, et je l'écrirai à Votre Révérence.

Voici déjà notre Status donné: il a été lu à midi. Je pars pour les œuvres, au plus beau milieu de la Ste Enfance. Dieu m'envoie dans l'île de Tsong-min, à l'embouchure du Yang-tsé-Kiang; je serai là avec un Père chinois, un Prêtre séculier chinois et 8 à 10,000 chrétiens, me dit-on; surtout c'est le pays par excellence de la Ste Enfance, on baptise une multitude d'orphelins, on en achète, on en élève, on en place dans les familles un très grand nombre. On dit que c'est un des pays les plus pauvres du Kiang-nan, mais c'est là où l'on trouve le plus de belles actions de dévouement de la part des chrétiens, là où jamais un abandonné ne reste après son baptême, sans trouver une mère qui l'adopte, une famille qui l'élève. Dieu soit bénit. Quand j'aurai fini ma lettre, je vais aller remercier le R. P. Foucault de ma place. — Le status ne fait pas de changement important. Le P. Platel est missionnaire du côté de N. D. de Zo-sè, il a de belles chrétientés et 8 églises je crois (ou chapelles). Nos plus jeunes frères font des études. Le F. Henri Mauret est en 1ère année de Théologie.

Th. Bobet. S. J.

Lettre du P. Beckinger au R. P. Tailhan. — Nganking 20 Mai 1875. — Une tournée apostolique. — Mon R. Père. — P. C.

Sachant combien vous prenez plaisir à suivre les missionnaires dans leurs excursions lointaines, je viens aujourd'hui m'entretenir avec vous d'une de mes dernières tournées —. Nganking en a été le point de départ; Tâ-tou, Mou-tso-dan, Tsin-Yang et Chê-tay les principales stations. Quelques descriptions locales, certaines études de mœurs prises sur place, nos essais pour la propagation de la foi, nos difficultés et nos espérances feront tous les frais de ce récit.

— Départ de Nganking. — Le lundi de la semaine sainte, la Sainte-Marie déployait ses voiles et m'emportait à l'aval du Yang-tsé-Kiang. Le temps était splendide: courant et vent tout nous était favorable, aussi laissâmes nous bien vite derrière nous Nganking et ses gentilles collines, sa tour seule persistait à nous apparaître dans ce vaste horizon, où tout fuyait peu à peu loin de nous. Cette tour la plus belle sans contredit de toutes celles que j'ai vues, est à neuf étages. Les mandarins de la ville qui viennent de la restaurer n'ont rien épargné pour la rendre digne d'attirer les regards des passants. Les dorures de son dôme reflètent au loin l'éclat des rayons du soleil, et ses mille petites clochettes que le moindre souffle met en branle remplissent les airs d'un carillon per-

pétuel . Ramenant vos regards autour de nous considérez les barques, qui comme la nôtre descendent le Kiang.
Le coup d'œil n'est pas moins agréable . La vue en effet de ce nombre infini de barques, aux formes les plus variées présente l'aspect d'une flotille aussi longue que le Kiang, qu'elle sillonne sans cesse . Les unes, plus légères, semblent voler sur la surface de l'onde ; tandis que les autres, plus grandes et plus chargées, s'avancent graves et majestueuses . Déjà nous avons passé à droite et à gauche différents petits ports . D'ordinaire il y en a un tous les 10 ou 20 lis, ils servent de refuge aux barques surprises par la tempête . La nuit également ils présentent une place assurée contre les pirates que des canonnières chinoises ont soin de faire rester à distance .
Vous voyez amarrés à ces ports les barques remontant le fleuve. Elles y attendent patiemment que le vent, aujourd'hui contraire à leur marche, change de direction et vienne les pousser à leur destination . Il en est cependant quelques unes qui, plus résolues, s'efforcent de remonter le courant . Alors vous apercevez sur la rive une partie des bateliers haler péniblement la nacelle en même temps que les autres, qui à coups de gaffes et qui à coup de rames, cherchent à l'écarter des écueils . Ces manœuvres sont pénibles ; à peine fait-on 4 à 5 lieues par jour . Aussi pour les entreprendre faut-il qu'il y ait urgence puis, ce qui s'entend de soi, triple rétribution . Sans ce mobile nos bons Chinois préféreraient rester des semaines et des mois étendus à plat-ventre sur le pont de leurs jonques, y dormir, fumer, parler sapèques, jouer et rêver les douceurs d'une fortune qu'ils ne posséderont jamais . Déjà nous avons fait 50 lis et laissé à notre droite les débris du Kiang-long . C'était un beau navire européen qui, il y a bientôt 2 ans, est allé se briser contre un récif inconnu, assure-t-on jusqu'à ce jour - Les passagers et l'équipage ont été sauvés, il n'y a eu de perdu que les marchandises et le navire.
Le service du fleuve, est fait par deux Compagnies jadis rivales et qui fraternisent aujourd'hui . L'une est Américaine, l'autre Anglaise, en temps ordinaire, chacune d'elles a deux navires qui remontent le Kiang et deux qui le descendent. Ce va et vient des steamers de l'Est à l'Ouest au milieu de notre mission facilite extraordinairement nos moyens de correspondance . Nous nous servons habituellement des steamers pour les longs voyages, de Shang-hai à Tchen-Kiang, Nan-Kin, Ngan-Kin ; nous y gagnons un temps considérable, seulement les prix de passage sont exorbitants. De Nan-Kin à Ngan-Kin, aller et retour cent lieues, 30 Taëls c'est-à-dire 240 fr. Disons-le en passant, les voyages soit par terre, soit par jonques, coûtent au moins autant et de plus un temps infini, sans parler des fatigues et des désagréments causés par ces derniers . Il s'organise depuis quelques années une troisième compagnie ; elle est chinoise et placée sous le haut patronage du fameux Li-hong-tchang. Le gouvernement chinois est soupçonné être de la partie . Ce qu'il y a de certain, c'est que cette compagnie jouit de toutes sortes de privilèges à l'encontre des autres sur qui les douanes s'ingénient à faire peser de plus en plus les conditions déjà trop onéreuses du traité . — Pendant qu'il en est temps, n'oublions pas de remarquer à notre droite ce petit rocher situé au milieu du Kiang et surmonté d'une pagode . Il n'y passe point une barque qui ne la salue de loin en brûlant de l'encens ou des papiers superstitieux ; pas un chef de barque qui n'y fasse gravement trois, six ou même neuf prostrations au milieu du bruit magique produit par le Kam tam et les éclats des pétards. Il en est qui ne manque pas d'immoler à chaque fois un coq dont ils répandent le sang sur la partie la plus avancée de la barque considérée comme une place sacrée . Mais voici une petite chaloupe qui vient avec assurance s'accrocher à notre barque. Elle est montée par deux bonzes et un bonzillon ! Ils répètent plusieurs fois leurs profonds Ko-tou et présentent un livret ; ils veulent

disent-ils, des sapèques pour l'idole protectrice du grand fleuve. — Mais, mes amis, des sapèques pour votre idole! y avez-vous bien songé? — Mon nez, ma barbe intriguent nos gens, les inclinations deviennent plus profondes; le Bonzillon insiste, il veut qu'on prenne son livret. Eh bien! que faut-il écrire?... Des sapèques — Encore une fois tu n'en auras point mon ami. — Il me vient une pensée; j'écris en gros caractères européens une ligne contenant tout autre chose qu'une offrande, puis rends le livret; le Bonzillon se trouvant en face d'une inscription que ni lui ni ses patrons ne peuvent déchiffrer est tout déconcerté, les bonzes également, voyant qu'ils ont affaire à une espèce de gens bien curieuse lâchent notre barque en proférant un dernier ou-mi-tou-fo, prière liturgique que les sectateurs de Fo ont toujours sur les lèvres. — Déjà ils ont abordé une autre barque dont le maître suivant l'usage, se montre plus conciliant pour les ministres de l'idole protectrice.

A midi nous avons en vue les deux vieilles tours de Tchi-tcheou-fou. A cette préfecture se rattachent 6 sous-préfectures, dans le circuit de chacune d'elles nous avons des commencements de Chrétientés, la préfecture seule nous reste à conquérir. Elle est assez peuplée, on s'y prépare actuellement pour les examens du baccalauréat qui ont lieu deux fois en trois ans. Un exemple frappant des ravages causés par la rebellion, c'est qu'autrefois on voyait à ces examens 10,000 concurrents, aujourd'hui il y en a 1000 à peine, et leurs compositions sont réputées à peu d'exceptions près au dessous de la moyenne. Chacune de ces sous-préfectures à droit plus ou moins à une vingtaine de globules. Ce droit est proportionné au plus ou moins de tribut foncier, payé par chacune d'elles et par conséquent ne tient aucun cas du nombre ni de la qualité des aspirants. Ainsi qu'il y ait 2 ou 3 mille concurrents ou qu'il n'y en ait que 100, le nombre de globules sera toujours le même; de là grande difficulté de gagner ses lauriers là où il se trouve beaucoup d'aspirants, tandis que cela devient un jeu aux endroits où il y en a peu, comme par exemple, à la ville dont nous parlons. — Voilà que nous passons devant l'entrée du lac Hié-Hen. Ces lacs ainsi que toutes les plaines du Kiang sont changés en vrais mers en été; en hiver ils sont à peu près tous desséchés. Leur lit alors présente une vaste étendue de sables fins, au milieu desquels s'élèvent des collines couvertes de verdure et d'immenses prairies où paissent de nombreux troupeaux. — Il est 4 heures du soir et déjà nous avons Ta-kou en vue. Sur 10 voyages, à peine un ou deux qui ne demandent pas deux ou 3 jours. Bénie donc soit la bonne Marie qui nous a procuré une traversée si heureuse! —

Ta-kou est avec On-hou et Tchen-Kiang le port le plus commerçant du Kiang au Kiang-nan. Les steamers y ont une petite station pour lettres et voyageurs. Avant la rébellion, Ta-kou, n'était qu'une île où se voyaient seulement quelques pauvres chaumières. Les facilités du port formé par un bras du Kiang et abrité au N.E. par une chaîne de montagnes, l'idée surtout de créer des villes à eux ont porté les Rebelles à y fixer un de leurs principaux entrepôts de sel et de commerce. Les Rebelles ont disparu, l'entrepôt est resté. Sur une étendue de 6 lys et la largeur d'un ou deux, sont entassés les uns sur les autres les plus beaux magasins et la plus riche variété de boutiques au milieu desquelles règne une grande agitation. Mêlons le pas et entrons dans notre modeste demeure appelée par nos pieux prédécesseurs l'église de la Sainte-Famille. Elle n'est pas grande et sera bien vite mesurée. Cour d'entrée fermée par une vieille cloison de planches, 4 mètres de large sur 9 de long. Maison composée de 9 chambres divisées chacune en deux compartiments et voilà tout. Elle n'est pas riche non plus ni fort élégante. Les murs ont tous perdu leur équilibre, celui de l'Est s'est écroulé en partie dernièrement, celui du

Nord où est le vestibule (demi-chambre qui sert d'église, de passage, de pharmacie, et de salle d'exhortation) faisant mine de vouloir s'en aller trop vite vers la cour, vient de recevoir l'appui de 2 perches qui lui tiennent lieu d'étais. Le seul avantage qu'on y trouve, et j'avoue qu'il me console infiniment, c'est qu'elle vous met dans la maison de Dieu, la maison de la paix et du vrai bonheur, de ce bonheur que malgré leurs coffres d'or ne possède aucun des plus riches marchands du bourg : si scires donum Dei. Et pourquoi ne le sauraient-ils pas ? Le P. Bedon pendant deux ans a cherché à leur apprendre ce don ; moi même je continue depuis à leur faire la même leçon, sans beaucoup de succès (à demain) disent-ils. Pourtant je ne désespère point. Avec de la patience, que n'obtient-on pas ? Aux fêtes de Pâques 40 assistants se pressaient autour de l'autel où leur ferveur compensait ce qui manquait au nombre. Vous ne sauriez croire combien leur présence à ce pauvre petit cénacle me fesait impression. Les vrais amis, les serviteurs fidèles de Jésus ne se sont jamais trouvés dans le grand nombre. Quel contraste, si l'on compare ce petit troupeau avec les multitudes de la rue ! Pater parce illis, si possibile est, convertitur et vivant. Il nous faudrait une école et un autre local afin de pouvoir dilater les espaces de la charité. Le pillage et les vols enduris par le P. Bedon, le terrain donné en réparation, l'incendie de la maison qui abritait nos vierges, les témoignages de sympathie qui nous sont manifestés par de nombreux visiteurs ainsi que par tout le voisinage etc. tout me fait espérer que le temps approche et que nous n'aurons pas souffert en vain.

Le mardi de Pâques, les bateliers m'annoncent que le vent a pris la direction S.E. « Père, disent-ils, c'est la bonne Providence qui vous l'envoie pour remonter le torrent vite en barque pour Mou-tso-dan ! »

Mou-tso-dan. — Je me rends à leur désir et après avoir remonté un coude du Kiang la Sainte Marie montre toute joyeuse de nous conduire à ces nouvelles régions. Mou-tso-dan est dans le Tsin-yang chien à 100 lis S.E. de Tatsien et 30 lis E. de la sous-préfecture. Le pays de Mou-tso-dan est coupé de hautes montagnes boisées qui forment deux profondes vallées, dont l'une allant vers le Nord, l'autre vers le Sud. Le torrent navigable une partie de l'année, est une source de richesse pour les habitants, à qui il amène une foule d'amateurs pour l'achat de leurs bois, bambous et céréales. — La rébellion, comme partout ailleurs au Sud du Kiang-nan y a promené la mort et la dévastation. Aux quelques indigènes qui leur ont échappé sont venus s'adjoindre des étrangers, descendus du Kiang-pé (Nord du Kiang), et du Hou-pé. D'après ce que j'ai pu remarquer ces trois éléments semblent s'être assez bien fusionnés ; ils annoncent indistinctement de bonnes dispositions.

Ne pouvant remonter le torrent jusqu'au bourg, il faut quitter la barque et pénétrer plus avant à pieds dans la vallée. Pour apaiser notre soif, arrêtons-nous un instant au bourg et prenons une tasse de thé. Ne vous inquiétez nullement de l'animation de cette foule qu'attire auprès de nous la curiosité. Le ton respectueux de la plupart me fournit l'occasion de parler de Dieu et de notre sainte religion en ce pays, où assurément jusqu'ici nul missionnaire n'a eu l'honneur de me précéder. Veuille le Cœur infiniment miséricordieux de Jésus répandre sur tous les rayons de sa grâce et les disposer à recevoir les bienfaits de la Rédemption !

La journée s'annonçant plus chaude, profitons de la fraîcheur matinale et poursuivons notre route. Co-yuen est le but. — Co-yuen. — Ce village situé à 12 lis S. du bourg a vu il y a 6 ans arriver 5 familles d'émigrants qui y ont acheté des terres. Tout en se livrant à la culture, ils se sont mis à faire le petit commerce de minces bambous

qu'ils découpent, polissent et vendent en qualité de porte-pinceaux. Il y a un peu plus d'un an, un pauvre jeune homme de Tâton, ci-devant notre élève à Nganking, est devenu leur apprenti. C'est lui que Dieu avait destiné à porter dans le coeur de ces braves gens les premières semences de la foi — Ils l'ont vu prier, ils l'ont questionné, ils ont cherché dans la simplicité de leurs coeurs, et le bon Dieu n'a pas dédaigné de s'abaisser jusqu'à eux. Leurs délégués sont allés à Tâton voir le Père et les Chrétiens — Ils sont revenus avec de bons renseignements et dès ce moment se sont appliqués à pratiquer nos usages. — Aujourd'hui ils demandent instamment la grâce du baptême. — Un catéchiste qui préalablement les avait visités m'avait annoncé que ces catéchumènes avaient un Kou-sou. Je m'étais figuré trouver une maison assez convenable. Mais bientôt la réalité me détrompa. On appelait Kou-sou une remise en paille ouverte à tout vent qui venait d'être abandonnée à nos gens à raison de 800 sapèques c'est-à-dire 8 sous. J'y entre en tressaillant de joie, j'avais trouvé quelque chose d'assez semblable à la crèche; j'y rencontrais des pauvres, des adorateurs du vrai Dieu, les privilégiés de son Divin coeur; que pouvais-je désirer de mieux? La nouvelle de mon arrivée est bien vite annoncée aux catéchumènes de deux autres localités. Ceux-ci accourent, et sans s'inquiéter de l'urgence des travaux, ils ne veulent plus me quitter — Je profite de ces excellentes dispositions pour compléter leur instruction religieuse, qui, Dieu aidant, ne laissa bientôt plus rien à désirer. Parmi eux était un bon septuagénaire, tout cassé par les épreuves de la vie — Son désespoir était de ne pouvoir retenir le plus petit bout de prière. Combien n'éprouva-t-il pas de soulagement quand il m'entendit le dispenser de toute étude ultérieure? A toutes les prières je substituai pour lui l'unique invocation des saints noms de Jésus et de Marie, qui par une grâce spéciale sans doute, il ne cessa plus de répéter.

Sur ces entrefaites arrivait la fête de l'Annonciation — Ce jour, si cher au monde chrétien, devait être l'aurore d'une nouvelle vie pour nos pauvres catéchumènes, et l'annonce assurée de la rédemption pour beaucoup d'autres en ces nouveaux pays. L'eau baptismale a coulé sur le front de 16 d'entr'eux, et la chrétienté elle-même a été mise sous les auspices de l'Annonciation dont elle portera le nom désormais.

La joie de nos néophytes après leur baptême m'aurait engagé à rester au milieu d'eux plus de temps, mais il valait mieux sous tous les rapports les laisser eux et la population encore indécise du voisinage, reprendre haleine et revenir à la charge quelques semaines plus tard. C'est ce qui me décida à tourner mes pas vers les villes de Tsin-Yang et Che-kay.

— Tsin-Yang. — Tsin-Yang vasie par les rebelles, reprend de la vie. On y a déjà rebâti les principaux quartiers. Sa situation entre deux courants au pied des montagnes l'expose à de fréquentes inondations. Elle n'en est pas moins le rendez-vous des commerçants entre Tâton et tout l'intérieur dont elle est la clef. Une autre source de bénéfice exceptionnel est le va et vient de 200,000 pèlerins qui y passent annuellement pour se rendre au grand pèlerinage de Kiou-hoa-shan, montagne des neuf fleurs. Je ne vous donnerai pas ici la description de cette montagne si renommée. Rien de plus navrant pour un missionnaire que de voir se succéder ces processions de pèlerins. Ils sont tous en habit de fêtes et portent la plupart les insignes de leurs faux dieux. Ils s'avancent en rang, tenant allumés et bâtons d'encens et lanternes, marchant bannières déployées, au chant de leurs prières qu'animent les sons retentissants du tam tam. Le P. Bodon a formé une ligue contre ce pèlerinage. Il a mis la montagne sous le vocable de Saint Michel et a chargé ce puissant Archange d'en déposséder Satan. Joignez-vous donc à nous, afin que bientôt en témoignage

de reconnaissance, des processions 10 fois plus nombreuses viennent s'y rendre pour chanter les victoires de notre foi. Notons en passant que ces pèlerinages volontaires pour beaucoup, sont obligatoires pour les populations environnantes. La preuve en est dans ces affiches que l'on rencontre dans les grandes bourgades: "Tel jour de telle lune, procession générale à la montagne des neuf fleurs. Qu'il y ait un membre de chaque famille et que chacun prenne ses insignes - le départ se fera à telle place et à telle heure. — Des peines sévères seront infligées aux absents!"

Comme à Tsin-Yang nous n'avons nul pied à terre, force nous est de loger dans les auberges au milieu de tous ces pèlerins qui les encombrent. Il faudra que vous soyez bien en faveur auprès du lou-pan (Chef d'hôtel), s'il vous met au grenier; il poussera les prévenances à leur comble s'il vous offre deux banquettes et deux planches pour y étendre votre lit. Là encore il vous faudra bon gré malgré avaler la fumée du bois de sandal et endurer toute la nuit le tapage fait à tour de rôle en l'honneur des idoles. Parmi leurs pratiques une des plus solennelles est celle de l'arrivée et du départ où vous les voyez se mettre tous à genoux au milieu de la rue pour jeter les sorts, faire leurs prières et prostrations d'usage. La cérémonie dure environ 1/4 d'heure. Chaque fois que j'en ai été témoin, j'en ai eu le cœur navré, me disant que ces gens là en font plus pour se perdre que je n'en fais pour me sauver.

Une autre scène vue par nos catéchistes au Ya-men de Tsin-Yang vous dira combien le culte superstitieux a pénétré dans les usages de nos pauvres Chinois. C'était le moment même de l'éclipse. — Longtemps d'avance les courriers de la capitale en avaient annoncé le jour, l'heure et les rites à observer pour la circonstance. — En conséquence le Tche-Hsien en grand costume, entouré des mandarins subalternes, de ses satellites et des bonzes de la ville, se tenait dans la principale cour du tribunal. Là au milieu des inscriptions appropriées à la circonstance, la voix du maître des cérémonies soutenue par le son des instruments donnait les commandements et Tche-Hsien et sa suite de se prosterner et de se relever pour se prosterner et se relever encore. Puis les instruments se taisant, chacun se mettait à faire les supplications les plus vives au dragon pour qu'il ne mangeât pas la lune et laissât le genre humain jouir en paix de la lumière répandue par cet astre bienfaisant. Cette cérémonie a lieu à chaque éclipse et dure autant que le phénomène lui-même. Sortons d'une ville si asservie au démon et pour nous dédommager, allons donc, en suivant la route qui conduit à Chetay, respirer l'air plus pur des montagnes.

— Chetay. — Sans être dallée à l'instar des routes du Houné-Tchéou, cette route est bien entretenue. Elle longe un grand torrent et pénètre dans une profonde vallée. D'innombrables villages laissent voir dans leurs ruines les vestiges de leur ancienne prospérité. La culture des terres est insuffisante à l'entretien de la population. Le Kiang-pé (partie nord du Kiang) y diverse en abondance ses productions coton, chanvre, poules, porcs, chats etc. Les vendeurs de chats sont ceux qui importunent le plus les passants. Un homme d'ordinaire porte une trentaine de ces animaux qu'il tient renfermés dans 2 grands paniers où ils ne cessent de miauler et de se battre. A la bonne saison qui est celle des vers-à soie on les achète au prix d'une à deux piastres. Les rats étant fort friands du vers-à soie le seul moyen de les éloigner des cocons est d'y tenir nuit et jour un chat à l'attache. — Par suite de la rareté des terres labourables, les femmes gens et même la plupart des chefs de famille ont l'habitude de passer leur vie dans les grandes villes où ils se livrent au commerce. Ils rentrent chez eux une fois l'an pour rapporter, les uns les produits de leurs économies, les autres, et c'est le plus grand nombre, les infirmités et les vices contractés dans une vie débauchée. Les femmes en général restent les

gardiennes fidèles du foyer domestique. Aux soins du ménage elles joignent toutes l'industrie de la soie - Du faire éclore les vers, les entretenir, recueillir les cocons, dévider ceux-ci etc. voilà l'occupation des 3/4 d'entr'elles - A la fin de la saison la plupart ont une centaine de francs de bénéfice.

Mais direz-vous, que sont toutes ces bandes de papier suspendues partout sur le bord des chemins, et au pied des montagnes ? Hélas ! c'est encore une des pratiques substituées au culte du vrai Dieu. Aux équinoxes les païens multiplient les sacrifices en l'honneur des ancêtres - Tous ceux que vous voyez ces jours-ci en chapeaux de cérémonie avec un panier à la main sont des gens qui vont faire les oblations sur les tombeaux. - Ces oblations consistent en une jatte de riz cuit, une de viande, une de vin. - Ces objets sont disposés en avant du tumulus sur lequel on attache les bandelettes découpées en guise d'enfilades de sapèques que vous voyez partout. On allume des paquets d'encens, des pétards, des lingots en papier, on fait quelques prostrations et l'on s'en retourne avec la conscience d'avoir rempli les devoirs prescrits par la piété filiale. Il arrive souvent que le vent soufflant avec violence, le feu passe du tumulus aux broussailles, de là aux montagnes et aux villages ; or jamais les victimes de l'incendie n'oseront proférer un mot de blâme contre les auteurs de leur malheur, l'acte qu'ils ont rempli les rend inattaquables ! Il est certains païens qui ont une dévotion spéciale pour les tombeaux abandonnés - Ils les recherchent avec soin et y font les oblations d'usage. Cette conduite leur vaut la réputation d'hommes de bien. — Vous avez aussi remarqué principalement au sommet des montagnes des pavillons portant des inscriptions monumentales - Ces pavillons ont de chaque côté des bancs à l'usage des voyageurs qui peuvent s'y reposer et désaltérer leur soif aux puits que l'on a creusés à leur intention. A défaut de puits, il y a l'eau transparente du torrent, plus souvent même une grande urne remplie de thé dont chacun peut boire à discrétion. Les inscriptions dont nous avons parlé mentionnent les noms de ceux à qui les passants doivent les rafraîchissements pris à ce passage.

On voit également par intervalle de petites tourelles hexagonales s'élevant du milieu d'un buisson. Ces petits monuments ont été élevés pour aider les gens de la profession à étudier le Fou-choui (direction du vent et des eaux) ce qui les met en état, croit-on, de trouver les places et directions voulues pour les tombeaux afin que les mânes qu'ils contiennent puissent demeurer en paix. Quoiqu'il en soit de la science de ces individus, le fait est qu'en leur glissant des piastres on leur fait dire ce que l'on veut. On les consulte de la même façon pour construire des maisons etc ; que si plus tard il survient quelqu'accident, la première raison que l'on avancera, c'est que le Fou-choui n'est pas favorable. Aussitôt la maison sera démolie pour être rebâtie au milieu d'un chemin public, ou dans une position des plus ridicules - Les règles du Fou-choui l'ont statué ainsi, chacun s'incline et se tait - Cette croyance au Fou-Choui a toujours été une arme puissante entre les mains des Chinois pour empêcher l'établissement et la construction de nos églises. Nous avons actuellement deux localités au district de Tchen-Kiang où les mandarins nous empêchent d'acheter sous prétexte que le Fou-choui s'y oppose. En parlant de Fou-choui nous oublions qu'il pleut, hâtons-nous donc de trouver un gîte pour passer la nuit. Inutile de chercher longtemps, c'est partout la malpropreté. Surmontons donc nos dégoûts, demain, s'il plaît à Dieu, nous aurons passé les gorges qui nous séparent de Chekay et pourrons retrouver notre petit chez nous.

Dieu a exaucé nos vœux, le temps s'est remis au beau nous voilà à l'entrée des gorges. Elles n'ont rien de remarquable sinon les deux chaînes de hautes montagnes qui les forment et les petites cascades qui en découlent. On en sort après deux heures d'une marche qui n'est pas trop fatigante. Ici les

montagnes s'écartent, la vallée s'élargit et donne place à de nombreux villages dont les plantations de mûriers nains font le plus bel ornement.

La ville de Cheray, située au sud de Tsinyang dont elle est distante de 95 lys occupe le centre de la vallée. Elle est bâtie sur le bord d'un torrent large d'un bon lys. Les deux ponts qui le traversent rappellent les temps primitifs. Ils consistent en planches liées entr'elles et supportées par des pieux de 10 à 15 pieds de haut, le tout est relié par une grosse chaîne qui passe d'une rive à l'autre. Les nombreuses brèches faites au mur de la ville d'une part indiquent les hauts faits des rebelles ; d'autre part elles dévoilent l'indolence de nos Chinois et l'état de décrépitude où ils s'enfoncent.

Entrons dans la ville — Quelle solitude et quelle désolation! De belles rues dallées, çà et là des débris de pi-lou (arcs de triomphe), quelques tse-tan, (temples des Ancêtres), certains portiques dorés, tous souvenirs d'un brillant passé; puis çà et là des boutiques et des habitations perdues au milieu des ruines; Voilà toute la ville, vous y chercheriez en vain autre chose. Pourtant je me trompe. Au centre de la ville se trouve un vaste enclos dont le portail et les vastes édifices valent la peine d'une visite. L'an dernier, j'ai eu avec le P. Bedon l'honneur de recevoir l'hospitalité durant près de 3 semaines. On m'a fait croire de prime abord que le Tche-Hsien, dont cet établissement est le vrai tribunal, le trouvait trop vaste; que d'ailleurs il lui répugnait d'habiter ce tribunal reconstruit par les rebelles, par conséquent il lui préférait un autre local, à savoir celui des examens. Cela nous étonnait d'autant plus que ce dernier est des plus misérables. Quelques jours plus tard, nous avons connu le vrai motif de cet abandon. — "Pères, nous dit un employé du Po-ie, êtes-vous en paix dans cette maison? ne vous y trouvez-vous pas incommodés? et la nuit votre sommeil n'est-il pas interrompu par de grands fracas, des cris et l'apparition d'esprits tout en feu? Non, lui dis-je, nous n'entendons rien ni ne voyons rien; la nuit nous dormons parfaitement tranquille. — Mais quoi donc?... qui êtes-vous?... Quel est votre secret?... Voilà trois Tché-Hsien qui ont essayé successivement d'y habiter, ils n'ont jamais pu y rester parceque le Fou-chouï est mauvais et qu'elle est pleine d'esprits malfaisants". Quelques jours plus tard, le Tché-Hsien lui-même voulut connaître notre secret. Un brin de Confiance en Dieu, ai-je répondu, et pas autre chose. Notre homme est resté ébahi, mais il s'est bien gardé d'essayer la recette..

Si comme nous l'avons dit, Tsin-yang est infecté de superstitions, Cheray ne l'est pas moins. Voyez un instant ces paniers en osier accrochés au mur de la ville, voyez à ce coin de rue cet arc de triomphe avec l'inscription qu'il porte; jetez enfin un coup d'œil sur cette baraque en paille que l'on est en train de démolir et juger. Les corbeilles en osier contiennent des chats qui ont cessé de vivre. Le chat-mort, est ici l'objet d'un culte spécial, personne n'oserait l'enfouir. On lui rend le même honneur qu'aux têtes des malfaiteurs à qui le glaive du bourreau a fait justice. — Cet arc de triomphe a été érigé dans les siècles antérieurs en mémoire d'une jeune fiancée agée de 15 ans. Son futur étant mort elle s'est pendue pour être en état de partager le sort de celui qu'elle n'a pu servir en ce monde. Cette conduite lui a valu les honneurs de l'apothéose. L'arc de triomphe est là pour louer sa belle action et la proposer comme modèle de fidélité conjugale aux jeunes personnes, qui lui brûlent en conséquence de l'encens et la vénèrent comme leur divinité tutélaire. — Enfin venons à la baraque de paille que l'on démolit. Un homme riche, père de famille était tombé malade le mois dernier. Médecins et sorciers, tous furent bientôt désespérés. — Laisser le malade expirer dans sa maison au milieu de sa famille serait vouer

aux plus grands malheurs toute sa postérité – Son fils donc, aidé de ses autres parents, bien vite eurent arrangé la cabane de paille en question pour y déposer les membres déjà glacés du moribond. Son agonie pas plus que son trépas ne se firent attendre, cela se conçoit – Suivant les rites, son fils lui a fait à grands frais les honneurs de la sépulture. Aujourd'hui les Convives qui viennent de faire les libations du festin vont couronner la fête en mettant le feu aux débris de la baraque en démolition dont les cendres seront un nouvel hommage payé à la piété filiale telle que l'entendent les païens de Chetay!

Détournons nos regards de toutes ces pratiques si superstitieuses et rendons-nous dans cette pauvre maison que vous voyez là bas surmontée d'une croix; prions y Dieu, Notre Père qui est aussi le Père de ces infortunés, de les prendre en pitié. Puissent-ils tous briser les entraves qui les retiennent dans l'esclavage de Satan! Puissent-ils fidèles à leur Créateur, se montrer ses vrais enfants et devenir un jour les héritiers de sa gloire! – Depuis un an et demi, nous avons livré et subi bien des assauts. Aujourd'hui la place est conquise; les préjugés s'en vont également. La majeure partie de ceux qui viennent chez nous se conduisent à souhait; ils partent satisfaits de notre doctrine. Mais la peur, cette maudite peur! entrave tout; nul ne veut briser la glace le premier, chacun attend que d'autres se déclarent. Qu'un seul se mette résolument en avant et le branle sera donné. Nos bonnes prières ainsi que celles de nos Pères et Frères à qui je recommande spécialement ces braves gens me donnent l'assurance que bientôt nous aurons cet homme de cœur si désiré. Quoiqu'il en soit de leur culte idolâtrique, il est certain que la simplicité et la droiture de ces montagnards si malheureux leur obtiendra en récompense le don inestimable de la foi, c'est là ma profonde conviction et mon souhait le plus ardent.

Reverentiæ Vestræ.

Infimus in X° Servus.

Seckinger. S. J.

Extrait d'une lettre du P. Royer au P. Tailhan. – Mai 1875. – Honneurs rendus au Poussah Cé-Mo.

..... Je parcours en ce moment la fameuse route qui conduit à Mo-chan, montagne qui sépare le Tchen-Kiang-fou, du Kiang-ning-fou ou Nankin. C'est la fameuse montagne où est batie la pagode du fameux poussah, appelé Cé-mo. Ce poussah est sans contredit la divinité la plus honorée des païens du Kiang-nan. Toutes les pagodes qui couronnent les crêtes des collines et des montagnes du Kiang-nan sont consacrées à Cé-mo. J'ai l'honneur d'avoir des Eglises et Chrétientés près de ces plus fameuses pagodes. Tsi-Koué ghiao où est l'église de Nousi-nan-men, où j'ai été lapidé le 24 Avril 1873, est près du Ta-hou, où se trouve une grande pagode du dieu Cé-mo: Téghiao, où est ma plus belle église est à 1 ly de Sicocé, dont la crête est couronnée d'une pagode de Cé-mo. Plus de 30,000 pèlerins viennent l'honorer le 25, 26, 27 Mars. C'est justement la fête patronale de la Chrétienté de Téghiao, 25 Mars, annonciation. J'ai pu voir, examiner tout ce que ces milliers de pèlerins dévots font pour leur poussah. Plus de 100 processions viennent à Téghiao en ces 3 jours. Chaque procession compte de 500 à 1000 pèlerins; Parmi eux il en est qui portent tam tam suspendu au bras avec des ficelles dans la chair vive. Plus le pèlerin tape rude, plus la douleur est grande! C'est le pognan hen « reconnaître le bienfait dû aux parents » Le soir, vers 6h, se fait une procession générale qui commence au bourg même à l'extrémité Occidentale, près de notre eglise. Chaque pèlerin a un petit

poussah qui représente Cé-mo ; et de l'autre main, une lanterne ; à chaque pas, tous les pèlerins font une prostration à la petite statuette de cé-mo, en chantant ses louanges et en frappant du kan kan ... On ion cé, à 2 lys de Lasinghiao et 3 lys de Kentsenghiao, Chrétientés de Kinkoué, est une pagode encore plus considérable et qui attire plus de pèlerins que Téghiao ; c'est encore cé-mo ... A Wei cé, montagne de Nonsi, le 28 de la 3e lune, plus de Cent mille pèlerins accourent de tous côtés pour honorer le fameux cé-mo ... Mé cé, près de la chrétienté de Hencé, a sa crête couronnée de 7 pagodes dédiées à cé-mo. En moins d'une heure j'ai compté 80 barques portant Koukes de 20 à 30 pèlerins revenant de Hoicé ; sur Koukes, on récitait une espèce de chapelet, qu'ils débitent en chantant, comme nos Chrétiens récitant le rosaire. C'est là où j'ai été témoin d'une scène qui m'a fait impression : à l'arrivée de chaque barque de pèlerins, il y a sur la rive 20 à 30 jeunes gens de 20 à 25 ans, habillés d'habits de cérémonies ; ces jeunes gens reçoivent les pèlerins dévots au Cé-mo de Hoicé ; ils sautent en cadence et en chantant. A Tsin-Wan-cé, au pied de laquelle nous avons 5 Chrétientés, le 3 Mai est la grande fête du cé mo dont la pagode couronne la colline et qu'on aperçoit à 10 lieues à la ronde : il y avait tant de dévots pèlerins le 3 Mai 1873, qu'à force de brûler les papiers de superstitions, un incendie formidable a pris aux draperies et a brûlé la pagode ; Celle-ci est rebâtie à neuf, Mai 1875. La grande pagode de cé mo, celle dont je veux vous parler, celle qui couronne la montagne qui sépare Nankin de Kintan, efface en grandeur toutes les autres. Pendant un mois, vous voyez les pèlerins païens, quitter San-Kiang-fou, Sou-tcheou-fou, Tchan-tcheou-fou, Tchen-Kiang-fou, Kiang-ning-fou, Tan-tcheou-fou etc. se rendant à Mgr chan en frappant du tam kan, criant leurs prières diaboliques. Chaque barque a son drapeau, sur lequel est écrit : Mo-chan, Zo-chian. La grande fête de cé mo à Mo-chan a lieu au Tsin-nim (printemps). Des centaines de mille de pèlerins s'y transportent tous les ans. Les uns mettent un mois, six semaines aller et revenir. J'ai vu des vieilles qui pendant 6 mois filaient le coton et la toile pour amasser 20,000 sapèques qu'elles devaient dépenser au pèlerinage de cé-mo. La grande pagode de cé-mo avait été brulée par les rebelles Tchan-maos et les pèlerins ont recommencé à y aller en avril 1867. En deux ans, d'immenses bâtiments ont été rebâtis. Chaque pèlerin devait transporter, qui une brique, qui une pierre, qui un seau d'eau. Tous les frais de transports ont été faits par les pèlerins.

Ne vous étonner donc pas, Mon Révérend Père, de l'empressement de nos Chrétiens du Kiang-nan, pour venir honorer la Ste Vierge, en son nouveau sanctuaire à Zo-sè. Eux aussi dans leur pauvreté, ils ont été admirables, en moins de 3 ans, ils ont donné plus de 20,000 piastres, pour la construction de la magnifique Eglise de N-D. Auxiliatrice, bâtie elle aussi, sur la crête de la Colline, dominant toute la magnifique plaine du Tankiang fou. On voit l'Eglise de tous côtés, à perte de vue. Nous nous y rendons en pèlerinage avec nos Chrétiens, plus de 250. Eux aussi ils perdent 15 à 18 jours de leurs travaux. Nous allons de nouveau y offrir un Cœur d'or, pour remercier la bonne mère de sa protection visible sur le pasteur et le troupeau. Vous savez que le 3 Avril de cette année, la Ste Vierge, à Zo-sè, m'a rendu subitement la santé, je revenais à Shang-hai pour y mourir, mais je n'y ai pas pris aucun remède et cependant dès le 14 Avril j'étais à mon poste, et je n'ai pas cessé de prêcher, missionner, baptiser etc.

Rozer S.J.

Lettre du P. Palatre au P. Caithan.

Mission de Ning-ko-fou.

P. C.

Je veux aujourd'hui vous parler de la 3e Mission de la Section de Nankin, c'est-à-dire celle de Ning-ko-fou. – Située au N.E. de celle de Ngan-kin, elle se compose des préfectures de Tai-ping, Ning-ko et Hoei-tcheou, comprend quatre districts en formation et n'est établie que depuis quelques années.

Un mémoire écrit sur cette Mission par le P. Le Cornec, qui en est le ministre, et adressé vers la fin de janvier au R.P. Foucault, me servira d'entrée en matière. Je vais le copier textuellement, parce qu'il vous donnera une idée exacte et complète de l'état religieux de cette partie du Ngan-hoei. Ce travail achevé, j'arriverai au récit des faits signalés par les missionnaires dans leur correspondance, depuis le mois de septembre 1874. « Des relations détaillées vous ont appris, dit le P. Le Cornec au R.P. Foucault, nos travaux en ce pays, nos succès aussi bien que nos espérances. Toutefois, comme les choses de ce monde ne sont point durables, il ne sera pas inutile de vous faire connaître ce que nous retrouvons aujourd'hui à Ning-ko-fou. – Il y a trois ans, les routes de Sin-tsen, où nous avions notre église principale, étaient, vous le savez, sillonnées chaque jour par une multitude nombreuse, tantôt pacifique et tantôt bruyante. Les uns venaient sans apparat; d'autres faisaient entendre de joyeuses fanfares, mêlées aux détonations des jours de fête : c'étaient des catéchumènes qui venaient s'inscrire en masse des quatre coins du Suen-tchen-hien, du Nin-ko-hien, du Kiem-pin et du Kouam-té-tchen. En une seule journée, 40, 50, quelquefois même 100 personnes venaient frapper à notre porte, demander à se faire chrétiens, et emportaient en s'en retournant des images et des livres de prière. A quelle classe appartenait cette foule ? Nous étions en droit d'attendre qu'elle se composât avant tout des rares débris de la population indigène, échappés au glaive des rebelles. Le malheur en effet est une bonne école; et certes, le malheur ils l'avaient connu. Heureux autrefois, entourés d'une nombreuse famille, les habitants du Ning-ko-fou vivaient en paix dans de somptueuses demeures. Le riz et le froment s'entassaient dans leurs greniers; le thé, la soie et mille fruits livrés au commerce attiraient dans leurs montagnes l'or de l'étranger. La terre leur prodigua ses biens jusqu'au jour où parurent les premières hordes des Rebelles à la longue chevelure.

Ignorant ce que voulaient ces bandes, ils n'eurent pas l'idée de fuir; et lorsqu'ils connurent le fléau, que leur envoyait le ciel, il était trop tard. A peine purent-ils se réfugier sur le sommet de leurs montagnes, ou se cacher dans leurs cavernes. Les moins prompts à fuir furent emportés par le torrent jusqu'à Shang-hai, ou jusqu'à Ning-po; et, lorsque plus tard ils revinrent, le pays était désert. Ils ne rencontrèrent que des maisons vides; des villages ruinés, des terres en friche et des bêtes fauves cachées dans les hautes herbes ou les broussailles. Près du foyer de la famille quelques ossements attestaient que plus d'un était venu mourir au lieu qui l'avait vu naître. Les autres ne descendirent point de leurs montagnes. Entourés pendant trois ans par les rebelles, ils n'osaient même allumer du feu de crainte d'être trahis par la fumée. Le riz ou le froment pilé furent d'abord leur nourriture, puis plus tard quelques racines, enfin tout leur manqua, et ils moururent victimes d'une affreuse misère.

Par quels crimes ce peuple avait-il irrité la justice divine ? je l'ignore; mais la vengeance a été terrible. Tout a été emporté à la fois; et le fléau de Dieu semble n'avoir laissé quelques survivants que pour servir

de témoins à cette horrible catastrophe. A l'heure qu'il est, restés en petit nombre, la plupart sans famille, ils ont peine à se procurer la nourriture de chaque jour. Leurs bois sont coupés; leurs beaux arbres fruitiers ont disparu sous la hache étrangère; leurs terres sont cultivées par d'autres colons; et leur regard ici-bas ne se repose plus sur rien qui les console. - Nous savons qu'il n'est pas rare de voir la Providence frapper de ces grands coups sur les âmes qu'elle veut appeler plus spécialement vers le Ciel: il nous semblait donc naturel que ces hommes levassent leurs regards vers Dieu et vers ce Ciel d'où pouvait leur venir encore l'espérance. Du reste, nous avons souvent frappé à leur porte et presque toujours nous avons été les bien venus. Le thé, le riz même nous étaient offerts; quelques-uns nous ont donné jusqu'à des maisons; et nous voyions le moment où nous allions purifier leurs cœurs dans les eaux du baptême. Mais les voies de Dieu sont incompréhensibles, et semblent quelquefois vouloir déjouer les espérances des hommes. Jusqu'ici tout ce que nous avons semé de bon grain dans ce terrain sillonné par la foudre est resté sans vie; ou, si par hasard il a un moment germé, ce n'a été que pour se dessécher ensuite, et mourir. Cette consolation qu'ils auraient trouvée sur la route du ciel, ils l'ont demandée à l'opium et au jeu. Quelquefois même ils ont mieux aimé rester dans les froides régions de l'isolement, le cœur dominé par la haine; haine contre les rebelles, premiers auteurs de leurs maux; haine contre les étrangers, envahisseurs des antiques domaines de leurs familles, haine contre nous qui venons poser en face du culte des ancêtres un autre culte réclamant le monopole de l'adoration. Si donc ils ont parfois grossi cette foule qui parut jadis dans les sentiers de Sin-tsen, ce fut toujours en bien minime partie, et sans un dessein sérieux d'adorer le vrai Dieu. - Près d'eux habite depuis quelques années une population plus simple, plus grossière et beaucoup plus nombreuse, descendue des province du Ho-nan, du Hou-nan et du Hou-pé. C'est comme une race à part, ayant ses mœurs, son langage particulier, et jusqu'à ses magistrats d'un ordre inférieur.

Or, il est arrivé que cette masse s'est ébranlée pour venir vers nous. Un mot d'ordre avait été vraisemblablement donné par quelques chefs, car nous n'avions entre les mains aucun instrument capable de produire un ébranlement aussi universel. Les miracles ont été rares, à peine quelques guérisons sortant du cercle de la nature, point de ces maladies dites <u>diaboliques</u> qui disparaissent devant un signe de croix ou devant un peu d'eau bénite. Enfin les missionnaires eux-mêmes n'avaient pu parcourir le pays, pour y jeter la semence de la parole divine. Mais la Providence avait ses voies.

Parmi ces nouveaux venus, quelques centaines avaient apporté sous leurs haillons le trésor de la foi et des mœurs chrétiennes. Les premiers qui arrivèrent furent décimés à plusieurs reprises par la misère et les maladies, et de toutes ces caravanes de vieux chrétiens que le Sang-kze-kiang a vu descendre vers nos rivages, la moitié à peine a survécu. Jetés au milieu de ces plaines incultes, sans nourriture, sans habits, sans moyens de travail, minés par les maladies, ayant à peine un reste de force pour se soulever, ils furent heureux de trouver ici la religion chrétienne, dont l'affection maternelle ne se démentit point. Les remèdes furent distribués aux malades, la nourriture, les habits aux indigents, les moyens de travail à ceux qui avaient encore un peu de force, les consolations à tous. Les anges de Dieu eurent à enrégistrer une foule de bienfaits ignorés des hommes et payés plus tard d'un peu d'ingratitude; mais la charité produisit ses effets. Les païens, spectateurs

D'une scène si nouvelle, n'y restèrent pas indifférents ; plusieurs vinrent réclamer assistance et consolation ; et la religion chrétienne apparut à ces affligés comme la protectrice de toutes les misères. Le cœur était gagné et les convictions suivirent bientôt l'impulsion du cœur: les païens vinrent inscrire leurs noms sur nos registres et augmentèrent les rangs éclaircis de nos chrétiens. Mais il y a eu d'autres mobiles. Pour quelques-uns, en trop petit nombre hélas ! Ce fut un motif religieux. En posant le pied sur le sol de ce pays, ils y ont cherché en vain leurs Divinités, leurs pagodes et leurs bonzes. Tout cela avait été balayé par la tempête ; il ne restait plus que des ruines, et sur la façade de ces maisons à demi renversées on apercevait encore le caractère Fo ou Bonheur, tracé jadis par la main des indigènes. Cette mensongère inscription debout sur les ruines était bien de nature à leur faire chercher un bonheur moins vide, une fortune plus à l'abri des révolutions. Ce besoin du culte, ce coup-d'œil jeté au de là de la tombe, un certain parfum que la religion chrétienne offre aux cœurs purs, les attirèrent vers nous. Ils se donnèrent sérieusement à Dieu, et peu d'entre eux ont défailli sur le chemin.

Il est une autre voie moins pure, moins belle, mais plus ordinaire, c'est le besoin de l'agglomération, la nécessité de former un corps pour se sentir en force. Ce besoin, si général en Chine où le système des corporations est organisé sur une vaste échelle, devenait plus fort pour des exilés réunis de divers pays. Une certaine réputation de droiture et de force, le prestige même du nom Européen leur fit voir dans la religion chrétienne le lien le plus sûr ; et ils vinrent eux aussi se ranger sous notre étendard. D'autres, tracassés fréquemment par les employés des mandarins, par les indigènes, quelquefois même par des compatriotes plus hardis et plus pervers, sont venus s'abriter sous les murs de notre église et chercher protection auprès de nous. D'autres enfin, et en grand nombre, se voyant dans un pays où toutes les propriétés étaient encore incertaines, où les indigènes leur réclamaient chaque année une partie de la récolte, s'imaginèrent que, devenus chrétiens, ils seraient dispensés de ce servage onéreux. Espérant donc être maîtres et non point seulement colons, ils vinrent grossir le nombre de nos catéchumènes. C'était l'appât tendu par la main de la Providence à toutes ces âmes qui ne respiraient que l'élément matériel, et qui par suite n'offraient point d'autre prise. C'était la grâce du moment ; et, chez plusieurs, cette grâce a peu à peu dégagé l'âme de la matière, l'a élevée vers les hauteurs du surnaturel, l'a lavée dans les eaux du baptême ; et lui a fait produire de beaux fruits de vertu. D'autres, en plus grand nombre, n'ont point persévéré. Le lien qui nous les avait unis est tombé en poussière, comme tombent à la longue toutes les choses matérielles. Les uns, contents d'avoir inscrit leurs noms sur nos registres et d'avoir emporté une image d'Epinal comme un talisman contre les tracasseries des mandarins, sur les vexations des indigènes, se sont endormis dans une indifférence dont ils ne veulent plus se réveiller. Elevés un moment vers le ciel par la main de Dieu, ils se sont laissé retomber de leur propre poids, se sont collés davantage à la terre, et sont devenus plus inabordables que les païens eux-mêmes. D'autres, moins coupables, mais non moins infortunés, ne reparaissent plus dans les sentiers de Sin-tsen. Toutes ces brillantes espérances qu'ils avaient fait concevoir se sont évanouies, ou plutôt ont été écrasées par la force ; car, quelques mois après leur inscription, la persécution sévissait dans le Kouang-tcheou et le Kien-pin. Les mandarins avaient juré d'exterminer le nom chrétien. Eux et leurs hommes parcoururent

le pays, déchirant les images, poursuivant les catéchumènes, les frappant de verges, les mettant à la torture, et souvent exigeant une formule d'apostasie. L'histoire de ces faits vous est assez connue; il serait inutile de la retracer ici.

Mais ce qu'il est important de signaler, c'est la dévastation produite en ces deux pays par la persécution. Deux ans se sont écoulés depuis, mais la plaie est encore ouverte. Le souvenir des misères passées vit toujours au milieu de ces catéchumènes, et la crainte reste assise à leurs foyers. Ils reçoivent le missionnaire comme on reçoit un étranger et un inconnu. Ils n'avoueront pas qu'ils se sont fait inscrire pour embrasser le Christianisme; et quelques-uns même, à l'approche du missionnaire, ferment leurs portes, comme s'ils voyaient encore les chaînes et les verges des mandarins. Quand verrons-nous rompre cette glace ? Je l'ignore. Quand reviendra le printemps ? C'est le secret de Dieu. Dans le Kouam-tcheu les autorités sont depuis longtemps moins hostiles; mais des bruits sinistres sont encore répandus dans ce malheureux pays. La tactique du démon est d'effrayer ces populations simples et crédules; et les choses les plus futiles deviennent pour elles un épouvantail. En quelques endroits cependant le ciel devient plus serein; et il s'opère un mouvement de conversions. Ainsi, dans un village du Kien-pin trente familles redemandaient hier des images et des livres.

Mais rien ne fait présager que nous revoyions venir vers nous les masses des anciens jours. — Hâtons-nous toutefois d'ajouter que, si quelques-uns se retirent, il en est d'autres qui viennent. Chaque semaine s'inscrit quelque nouvelle famille; et ces derniers venus, plus sincères et plus éprouvés, marchent aussi plus résolument dans les sentiers du Christianisme. Aussi nos catéchumènes sont-ils encore nombreux. J'ose dire qu'ils le seraient encore beaucoup plus, si nous avions les instruments nécessaires à leur formation.

Ces exilés viennent en effet dégagés de beaucoup d'entraves. Ils ont laissé de l'autre côté du Yang-tze-Kiang, les temples, les tombeaux et les tablettes de leurs ancêtres; leurs pagodes ont eu le même sort, et leurs divinités même, trop lourdes pour le transport, ont dû rester sur le rivage de la patrie. A peine si quelques-uns apportèrent avec eux une statue de la déesse Koan-in, adorée de génération en génération par leurs ancêtres. — De plus, ces masses attirées dans les vallées du Ning-ko-fou par l'espoir du bien-être, appartiennent en général à la population simple de la campagne, moins corrompue et moins orgueilleuse. Les lettrés sont rares parmi ces émigrés. On rencontre à peine quelques bacheliers disséminés dans ces vastes sous-préfectures. Pour nous donc n'existe point la barrière que la culture littéraire vient si souvent dresser devant l'humilité du Christianisme. Nous n'avons pas non plus à briser ce rempart dont l'esprit de caste entoure les riches villages possédés par une seule famille, et où l'étranger n'est point admis à fixer sa demeure. Etrangers eux-mêmes dans ces régions, les émigrés ne voient pas d'un mauvais œil un étranger au langage barbare. Cette communauté de condition tend même à les rapprocher. Un vaste champ s'offre donc à nous; un terrain neuf nous entoure; mais hâtons-nous, car ce terrain ne restera pas longtemps inculte. Ces hommes ont besoin d'une religion. Si nous ne les attirons pas, ils relèveront leurs pagodes. Il faut donc nous hâter pour ne les laisser ni aux superstitions bouddhiques, ni au protestantisme. — Le Bouddhisme en effet relève ses temples; ses bonzes ont reparu à des intervalles; ses tam-tam et ses tambours ont commencé à retentir, et ses drapeaux triangulaires ont donné en plusieurs endroits le signal de la lutte. — De son côté le Protestantisme est loin de s'endormir. Deux catéchistes avant-coureurs sont établis à Kouam-tcheu et répandent leurs livres. D'autres

rôdent autour de Ning-ko-fou, et n'attendent qu'une occasion pour s'y installer. Ils l'auront fait dans quelques mois ; et nous ne parcourons point ces riantes campagnes, sans nous demander si elles ne seront pas bientôt à l'ennemi. Pour moi, voyageant seul sur ma mule dans ces belles et populeuses vallées, j'ai ramené bien des fois ma pensée vers d'autres peuples et d'autres régions. Je voyais au loin la France avec les nombreux ouvriers qui la cultivent, avec ce pain de chaque jour distribué aux fidèles par des milliers de prêtres ; et ici hélas ! " Parvuli petierunt panem, et non erat qui frangeret eis ! »

Le manque de missionnaires pourrait être compensé en partie par de bons catéchistes ; mais ici encore un vide immense. Il est difficile de recruter ces ouvriers dans nos écoles de Shang-hai à cause de l'antipathie que nos émigrés du Hou-pé éprouvent contre tout ce qui est du Kiang-nan, peut-être par un reste de haine et un ressentiment secret déposé dans leurs cœurs par les vexations des indigènes. Dans les rangs de nos chrétiens nous en trouvons bien peu à la hauteur d'une si noble fonction. Chez les anciens il est rare de rencontrer même une teinte d'instruction littéraire. Ils ont presque tous puisé la science de la religion au foyer domestique, et n'ont jamais paru sur les bancs d'une école. Les néophytes ont en plus grand nombre quelques connaissances des livres ; mais leur conversion ne date que de deux ou trois ans.

Comment pourront-ils inoculer à ces masses un esprit qu'ils n'ont eux-mêmes qu'imparfaitement ; et ne mêleront-ils pas le poison au breuvage offert à ces âmes qui viennent se désaltérer aux sources chrétiennes ?

Pour combler autant qu'il est en nous ce vide immense, nous avons établi, cette année, une école spéciale pour la formation des exhortateurs. Un catéchiste est toujours au milieu d'eux ; un missionnaire leur adresse de fréquentes instructions ; et nous espérons qu'au sortir de cette école, ils iront répandre l'esprit dans leur famille d'abord, puis dans leur entourage. C'est en effet notre unique ressource d'installer un maître dans chaque village, car nos néophytes ne sachant point lire pour la plupart, ils ne peuvent trouver dans les livres de religion qu'une lettre morte. Où donc iraient-ils chercher la science ? ce ne sera pas au sein de leur famille où elle est ignorée, ni dans le voisinage où elle est inconnue ! Ils ne peuvent venir à nos écoles, sans laisser dans la détresse une famille dont ils sont l'unique soutien.

Mais supposons que nous puissions installer ce maître, que nous ayons un homme à cet effet, que la pauvreté ne les empêche pas de pourvoir à son entretien, comment se fera-encore pratiquement l'instruction ? Toute la journée ces hommes, qui vivent d'un travail continu, ont été occupés aux durs labeurs des champs, et retournant chez eux pour prendre le repas du soir, ils sentent le besoin de se reposer. En été la nuit est trop courte pour leur demander d'en sacrifier une partie. L'hiver seul offre quelques ressources ; mais hélas ! quand le vent souffle dans ces cabanes en paille, ou dans ces maisons à demi ouvertes, on aime mieux s'envelopper dans une épaisse couverture et s'étendre sur sa natte que de rester à bégayer péniblement quelques prières difficiles à comprendre.

Les excuserons-nous ? non ; mais nous les comprenons et nous espérons que Dieu leur fera miséricorde au dernier moment. J'ai vu plus d'un exemple de ces ouvriers de la dernière heure, longtemps exhortés à apprendre les prières, longtemps sans efforts sensibles, et qui, sur leur lit de mort, entrevoyant de plus près les lueurs de l'éternité, demandent le baptême avant de paraître devant Dieu. Une des choses qui m'ont le plus touché dans ces pays, c'est le soin de la Providence à procurer le salut des moribonds. Il n'est pas rare

de rencontrer des catéchumènes ou même des païens qui n'attendaient que le baptême pour mourir; et les égarements qui surviennent parfois dans nos voyages ont leur raison d'être. Plus d'une fois la Providence s'en est servie pour le salut d'un moribond, le baptême d'un enfant païen, ou l'inscription d'une famille qui n'attendait que le passage d'un Père pour se déclarer chrétienne. - Cette année, au mois de Mai, portant les derniers sacrements à un malade au village de Tchang-tsen, j'appris qu'à côté la femme d'un néophyte était malade. Elle n'était point baptisée, n'ayant pas appris la doctrine nécessaire. J'allai donc la visiter, et l'interrogeant je reconnus bien vite qu'elle n'avait pas reçu du ciel une dose de capacité suffisante pour apprendre quelque chose. Mais les âmes simples sont aussi des âmes pures, et les âmes pures s'élèvent facilement vers Dieu. Celle-ci n'avait plus qu'un désir, recevoir le baptême, afin de voir s'ouvrir devant elle les portes de l'éternelle béatitude. Ses vœux furent satisfaits. Après une instruction sommaire, l'eau sainte purifia ses souillures, et le lendemain j'appris qu'elle n'était plus de ce monde.

Un mois plus tard, au village de Siu-tsen, une jeune femme païenne se mourait de la poitrine. Sympathique depuis longtemps à la religion du vrai Dieu, elle n'adorait plus les idoles, malgré les remontrances de sa belle-mère. Aussi le bon Dieu ne voulait-il point laisser périr cette âme bien disposée. Dans le même village vint à mourir un menuisier chrétien. Le jour de l'enterrement, pendant que les chrétiens, après l'avoir conduit à sa dernière demeure, s'en retournaient murmurant quelques prières, cette femme couchée sur son lit se mit à crier: "Oh! voyez le menuisier comme il est beau! Il a de beaux habits comme les mandarins; il monte... il monte... le voilà qui monte au ciel!" Et à l'heure même elle demandait le baptême pour monter au ciel à son tour. Ses vœux furent exaucés; et le lendemain de son baptême, elle s'envola aussi vers le ciel qu'elle avait si merveilleusement entrevu. Elle n'y monta point seule, car trois mois plus tard, sa belle-sœur atteinte de la même maladie, et se sentant mourir, demanda aussi le baptême. Quelques heures après l'avoir reçu elle expirait à son tour, l'âme en paix, et laissant à sa famille un bel exemple qui sera sans doute suivi par plusieurs. - Une autre miséricorde du bon Dieu venait nous consoler, il y a quelques jours.

Un jeune néophyte, élevé et instruit dans nos écoles de Shanghai, était venu, il y a quatre ans, prêter à l'œuvre d'évangélisation de ce pays le concours de ses talents. Ses débuts ne furent pas sans succès: il monta vite, mais hélas! pour tomber. Il quitta notre service, se fit homme d'affaires et, d'après quelques-uns, se mit à fumer l'opium. A l'église il parut rarement, cessa d'accomplir ses devoirs de chrétien, et se fit considérer comme pratiquement apostat. Alors aussi la main de Dieu se retira de lui; il tomba dans la misère. Il y a un mois environ, il fut atteint d'une maladie de langueur qui devait le conduire au tombeau. Sentant approcher la mort, et entrevoyant déjà les jugements de Dieu, il revint à lui-même: faisant appeler un missionnaire, il demanda publiquement pardon du scandale qu'il avait causé; puis reçut avec édification les derniers sacrements. Enfin revêtu, nous l'espérons d'une nouvelle robe d'innocence, il s'envolait, le lendemain, vers un monde meilleur. - Mais si nous avons la consolation d'ouvrir le ciel à ceux qui s'en vont, nous ne négligeons point ceux qui demeurent. Tous ont un droit égal à notre affection et à nos soins; et nous travaillons, comme l'Apôtre, à nous faire tout à tous. Il est pourtant une portion de notre vigne que nous cultivons avec plus de prédilection; c'est l'enfance. La jeune génération prend plus facilement le moule chrétien que tous ces hommes vieillis dans le paganisme. Chez les enfants nous bâtissons dès le fondement, et nous consolidons plus facilement la foi que

dans ces natures païennes. Aussi les superstitions n'ont-elles point de plus redoutables ennemis que les enfants. Au mois de Mai dernier, un missionnaire allait visiter pour la première fois une dizaine de familles catéchumènes au village de Tchang-tsen. Les pancartes superstitieuses n'avaient pas encore été enlevées; les statuettes même étaient encore honorées dans plusieurs familles. Mais à peine le missionnaire eut-il condamné tous ces insignes du démon que les enfants se mirent à l'œuvre. Parcourant l'une après l'autre toutes les maisons du village, ils enlevèrent toutes ces vieilleries, déchirant les pancartes ou les jetant au feu; ils ne firent grâce à aucune, et personne n'osa s'opposer à cette audacieuse entreprise. Dans un autre village du Ning-ko-chien, une famille était depuis longtemps catéchumène; et quelques-uns de ses membres étaient même baptisés. Suivant l'usage reçu dans toutes nos familles chrétiennes, ils avaient affiché une image à l'endroit le plus honorable de la maison; mais par derrière, le chef de famille avait placé une statue de la déesse Koan-in, qu'il adorait encore en secret. Il ne devait pas l'adorer longtemps, car l'un des enfants n'attendait qu'une occasion favorable pour faire disparaître l'objet superstitieux. Un catéchiste étant venu à passer, il saisit sans scrupule la pauvre déesse, et la lui porta comme une bonne aubaine. Le chef de famille était présent et n'osa rien dire. Il gronda fortement après, mais trop tard; la déesse était déjà en cendres. - Pour instruire l'enfance, des écoles ont été ouvertes sur plusieurs points, l'année dernière. Les enfants sont venus en bon nombre. Les parents n'ont pas craint de s'imposer à cet effet un petit sacrifice, toujours bien lourd pour une famille indigente. Mais ici encore nous devions rencontrer un vide. Pour former chrétiennement toutes ces jeunes natures, il nous eut fallu des maîtres chrétiens. Or quelques néophytes seulement se sont présentés; et nous avons été obligés de confier à des païens une partie si chère de notre troupeau.

Nous avons seulement pu faire de temps en temps une visite pour diriger ces maîtres et voir le progrès des élèves; et nous avons été souvent à même de voir qu'il y a là une regrettable lacune. L'entretien matériel de ces écoles est souvent à notre charge. Les familles se trouvant trop pauvres pour payer le salaire du maître en même temps que la nourriture, nous devons prendre l'un ou l'autre à notre charge. Les écoles sont-elles toujours bien fréquentées? Elles ont leurs bons et leurs mauvais jours. Aujourd'hui il disparaît un élève, demain un autre; et telle école, qui avait commencé avec 25 élèves, est heureuse si elle en conserve 7 ou 8 pour la fin de l'année.

A côté de l'œuvre des écoles trouverait naturellement sa place l'œuvre du baptême des enfants païens. Ici, comme dans les autres parties de la mission, j'oserai même dire plus que partout ailleurs, cette œuvre produirait les plus beaux fruits, si nous avions entre les mains les instruments nécessaires.

Les baptiseurs et baptiseuses nous font défaut; deux ou trois à peine pour ces vastes districts. Encore leurs courses ne sont-elles pas continuelles. Ici cependant nous avons nos entrées libres dans les familles païennes; et les malades nous sont facilement offerts. Plus d'une fois, des païens sont venus me prier d'aller voir leurs malades, par une espèce de croyance universelle que tous les Européens connaissent la médecine.

Le cœur se serre de tristesse quand on apprend que tel enfant païen qu'on avait connu est mort sans baptême, pendant l'absence du missionnaire ou du médecin baptiseur; et alors on ne peut s'empêcher de pousser un cri de détresse vers celui qui a dit: " *Rogate ergo Dominum messis ut mittat operarios* ". Pour nous nous faisons ce que nos forces nous permettent; et nous comptons pour le reste sur la Providence.

Notre journée n'est pas celle du missionnaire de Shang-hai,(1) occupé, toute l'année, dans un ministère laborieux, passant

(1) Par "Shang-hai" le P. Le Cornec désigne ici le Kiangsou méridional.

De la chaire au confessionnal, et du confessionnal à l'autel. L'autel nous l'avons, grâce à Dieu; et nous le portons de village en village, sous le toit de chaume, comme dans la maison des riches. Le ministère de la parole est notre œuvre de chaque jour; mais nos auditeurs sont rarement des chrétiens, si j'excepte certaines fêtes ou quelques semaines pendant l'année. Nous jetons plus souvent la semence évangélique dans un terrain païen, ou catéchumène, laissant à la Providence le soin de la faire fructifier en son temps, et nous passons ailleurs pour semer encore. Avec les païens nous avons de simples entretiens tournant peu à peu vers la religion; avec les catéchumènes l'instruction prend une teinte plus ou moins chrétienne, suivant le degré qu'ils ont atteint, et suivant les forces qu'ils ont pour la recevoir. Cette instruction leur est fréquemment donnée par le missionnaire et, après lui par le catéchiste, dont les entretiens viennent corroborer ce qui a été peu ou point compris. Le matin, après la messe, nous recevons ordinairement quelques visites. Ce sont des catéchumènes qui viennent chercher consolation ou conseil. Si un voisin les tracasse, si un malheur les menace, s'ils ont sur les bras une affaire fâcheuse, ils viennent trouver le missionnaire comme le consolateur de toute infortune.

Faudra-t-il les rebuter? Non, car ils sont faibles, et un renvoi pourrait les briser. Il faudra pour gagner leur affection s'intéresser à ce qu'ils aiment et donner de bonnes paroles quand on ne peut donner un secours efficace.

Juge-t-on à propos de les aider, il faut toujours le faire avec une sage lenteur. Ils sont habiles à dissimuler; le mensonge est pour eux un détail, ou, pour mieux dire une industrie, une de ces mines qu'ils exploitent sans scrupule: au portrait de l'ennemi ils ajoutent beaucoup de couleurs noires, pendant qu'ils laisseront dans l'ombre leurs propres défauts, si même ils ne les mettent pas obstinément.

Près de ces catéchumènes qui nous prennent pour juges, il en est d'autres qui s'établissent juges à leur tour, gens mobiles et sans principes qui s'attachent toujours à la suite du plus fort; ennemis déclarés du missionnaire, si le mandarin nous est hostile; ils seront ailleurs catéchumènes, du moment que nous sommes en faveur. Le vent nous est-il favorable, ils se glisseront en notre nom, se poseront en arbitres pour nous, feront leurs propres affaires, et nous nuiront beaucoup, si nous ne savons les découvrir et les arrêter de bonne heure. Si tout nous est contraire, les vexations secrètes seront pour eux à l'ordre du jour; ils tiendront à honneur de nous harceler; et alors, ne pouvant saisir dans ses mille replis un serpent qui se cache, nous restons spectateurs impuissants de l'injustice.

Nos catéchumènes sont dispersés sur une large surface. Quatre grandes sous-préfectures s'étendent devant nous, réclamant tour à tour notre ministère. De là donc la nécessité des voyages; et les voyages occupent une part trop considérable dans notre vie pour ne pas en dire un mot. Le mode en est primitif. La voiture est une chose inconnue, vu que la largeur des plus grandes routes dépasse rarement trois pieds, et souvent n'en atteint pas deux. La chaise à porteurs ne sert qu'en de rares circonstances. La barque enfin glisse sur bien peu de torrents, encore faut-il fréquemment la soulever à bras d'hommes.

Nous sommes donc réduits à nos propres forces; et quand la route est trop longue nous réclamons le secours d'une monture. Le cheval n'a pas le pied assez sûr pour traverser nos montagnes; et nous sommes heureux quand nous avons une mule ou même un âne. Nos jours de voyage sont les jours de la Providence, bons ou mauvais, suivant que le ciel répand sur nous sa rosée ou fait luire son soleil. Est-ce la pluie? Oh! alors faisons notre sacrifice. Nous savons d'avance qu'à l'auberge où nous devons loger,

nous ne trouverons qu'une natte et un peu de paille; nos bagages seront mouillés, notre couverture que nous devons toujours porter avec nous recevra encore mieux la pluie; la chapelle même devra souffrir, et nous nous estimerons heureux, si nous conservons intact notre bréviaire.

Quant à nos personnes, je n'ai pas besoin d'en parler. Supposé que la bête ne glisse point et ne nous envoie pas plonger dans un ravin ou une rizière pleine d'eau, nous sommes encore sûrs d'avoir amplement notre compte. De temps en temps une branche d'arbre viendra nous caresser la figure, et verser sur nous l'eau qu'elle a retenue. Plus d'une fois j'ai dû, en semblable circonstance, traverser une montagne. La mule ne peut plus servir; force est de la conduire par la bride; monter à pied, descendre à pied, glisser souvent, tomber quelquefois; la bête vient par derrière et glisse avec vous; vous tombez l'un sur l'autre, ou l'un sous l'autre, et vous êtes heureux s'il n'y a point d'autre mal. O charmes des voyages! o poésie des montagnes! o grande voix des torrents! Ce n'est plus votre heure! Le pauvre voyageur en ce moment ne pense guère a autre chose qu'à poser solidement le pied, à ne point se briser un membre, à préserver sa tête. Mais arrivé au bas, il reprend sa monture; et n'ayant plus de souci, il se rappelle qu'il est écrit: "Quam pulchri super montes pedes evangelizantium pacem!" Voilà pour les mauvais jours. Mais le ciel de Ning-ko-fou a aussi ses belles journées. Le printemps et l'automne ont des charmes, inconnus dans les plaines du Kiangsou. Nos montagnes se revêtent des fleurs du printemps; et, le soir de nos voyages, la brise nous apporte un délicieux parfum. Tout alors est devenu silencieux; on n'entend plus que le bruit du torrent répété par l'écho des montagnes; la mule d'un pas rapide franchit les distances; les souvenirs classiques se présentent en foule; et sans être musicien on se surprend à entonner quelque vieux refrain. Ces consolations valent-elles celles des mauvais jours? Elles sont peut-être moins pures; mais tout devient utile à ceux qui usent de tout pour monter vers Dieu. — Nous avons encore d'autres joies. L'isolement, si pénible en quelques endroits, n'est point connu au milieu de nous. A l'heure qu'il est, neuf missionnaires travaillent en ce pays, et mettent en commun leurs consolations aussi bien que leurs peines. Une journée de voyage suffit à la plupart d'entre nous pour atteindre le centre du district; et plusieurs fois durant l'année, une réunion d'un jour nous rappelle que nous servons le même maître, donne de l'uniformité à notre manière d'agir, entretient enfin cette joie de famille qui fait aimer le travail et la peine.

Palatre S. J.

Lettres du P. Palatre au P. Vaithan.

Mission de Ning-ko-fou.

Détail des travaux des Missionnaires

12 Mars 1875.

Le rapport, dont vous avez reçu une copie dans ma dernière lettre, vous a donné une idée générale de l'état de la mission de Ning-ko-fou, à l'époque où le P. Le Cornec en fut nommé ministre, c'est-à-dire au mois de septembre 1874. Le P. Le Cornec a pour coopérateurs six prêtres de notre Compagnie: les Pères André et Gen-gni, missionnaires dans la sous-préfecture de Ning-ko-shien; les Pères Bies et Gen-leang, qui se partagent le territoire de Kouang-ke-tcheou; le P. Féliani, chargé d'évangéliser la contrée de Choué-tong, et le P. Orta établi dans la ville de Ning-ko-fou. Un prêtre indigène, nommé François Ouang, est missionnaire dans la sous-préfecture de Kien-pin-shien.

Travaux des Pères André et Gen-gni. — La partie de la S.-préfecture

de Ning-ko-shien confiée au P. André renferme un certain nombre de catéchumènes dont les dispositions paraissent sures, et qui songent plutôt à sauver leurs âmes qu'à se procurer des avantages matériels par l'entremise des missionnaires. Quant aux néophytes, ils restent fidèles à la loi chrétienne depuis qu'ils ont reçu le baptême; mais leur instruction religieuse est fort incomplète. La plupart d'entre eux sont des vieillards, des enfants, ou des personnes ondoyées en cas de maladie. Avant de les baptiser, on n'a pu les instruire que sommairement, et ils ont oublié le peu de catéchisme qu'ils apprirent autrefois. L'instruction de ces pauvres gens réclame toute la sollicitude du missionnaire. Le P. André a passé les fêtes de Noël à Ouang-fou. Le temps était peu favorable: la neige tombait avec abondance. Cependant plus de 80 catéchumènes sont venus à l'église; et la musique et les pétards ont donné à la solennité l'air joyeux que l'inclémence du ciel lui refusait. Le P. André a tenu à faire toutes choses en règle. Il a donc célébré sa première messe à minuit, la seconde à l'aurore, et la troisième vers 7 h. ½. Huit personnes ont communié; quelques-unes recevaient Notre Seigneur pour la première fois; et parmi les vingt pénitents qui s'étaient confessés la veille, plusieurs n'avaient pas encore pu recevoir le sacrement de pénitence depuis leur baptême.

L'ignorance et le peu de ferveur qui règnent dans cette contrée n'ont rien qui doive surprendre. On n'apprend rien sans maître; et l'amour de Dieu ne trouve ordinairement place que dans les cœurs fécondés par la vertu des sacrements. Maintenant que le missionnaire possède une chambre où il pourra s'abriter contre l'intempérie des saisons, ses visites aux chrétiens et aux catéchumènes deviendront plus fréquentes; et en séjournant au milieu d'eux, il les instruira, les confessera, leur administrera la Sainte communion; et Notre Seigneur transformera tous ces cœurs.

Les habitants de Ouang-fou, ceux de Ki-chang-pin, et de Hko-li-ki sont des émigrés du Hkoupé venus dans le Ngan-hoei pour remplacer la population indigène qui a disparu en grande partie dans la rébellion de 1860.

Actuellement, ils ont presque tous acheté les terres qu'ils cultivent. Cet achat les fixe désormais dans le pays, et met fin à une foule de chicanes qui entravaient autrefois la propagation de l'Evangile. "Cependant, écrit le Père André au R. P. Foucault, il reste encore beaucoup à faire pour que, du moins dans la partie où je suis, il y ait de véritables catéchumènes par centaines ou par milliers. Je les ai presque tous visités, interrogés; des noms, beaucoup, des gens qui apprennent la doctrine et les prières, assez peu. Toutefois, ils sont simples; et avec du zèle et de la patience on peut beaucoup espérer."

En certains endroits de la sous-préfecture de Ning-ko-shien confiés aux soins du P. Sen-gui, les anciens habitants irrités de l'émigration des paysans du Hkou-pé, cherchent à les vexer de mille manières. Dans le village de Kang-keou il y a une quarantaine de familles d'émigrés. Depuis deux ans, elles gémissent sous le régime de la terreur. Opprimées, écrasées par les anciens propriétaires du pays, elles ne possèdent plus les images religieuses qu'elles avaient reçues des missionnaires; et c'est à peine si elles osent avouer qu'elles suivent les règles du Christianisme.

Il était nécessaire de relever le courage de ces infortunés catéchumènes. Le P. Sen-gui a fait au milieu d'eux l'acquisition d'une maison qui prendra désormais le nom de Tien-tchou-tang ou temple du maître du ciel.

Vers la fin de Décembre il a célébré avec éclat la dédicace de sa nouvelle église; et les païens, témoins de cette solennité, mettront sans doute un terme à leurs vexations. — Quant aux anciens chrétiens que l'émigration du Hkou-pé a groupés sous la houlette du P. Sen-gui,

leur ignorance est extrême. On en rencontre parmi eux un grand nombre qui ne savent même pas faire le signe de la croix. Aussi le Père et quatre catéchistes se dépensent-ils continuellement pour l'instruction de ces pauvres chrétiens.

Travaux du P. Bies. Les Pères Bies et Sen-leang qui évangélisent le territoire de Kouang-te-tcheou, mettent tout en œuvre pour rallier les catéchumènes, que la persécution a ravis aux missionnaires, il y a quelques années. Les voyages sont parfois pour eux l'occasion de plus d'une souffrance, comme vous en jugerez par le récit suivant. - Le P. Bies, parti de Kio-tsen le 23 novembre dernier, pour se rendre à Hoang-tsen, commença son itinéraire en gravissant sur sa mule deux hautes montagnes. Arrivé au sommet de la première, il fut surpris par la pluie et ne rencontra aucun abri pour échapper au mauvais temps. Force lui fut donc de continuer sa marche, et d'entreprendre l'ascension de la seconde montagne, en gravissant des sentiers détrempés d'eau. Que l'on perde l'équilibre en semblables occasions, personne n'a le droit de s'en étonner. Trop heureux le voyageur qui ne dégringole pas au fond d'un ravin pour en sortir fortement avarié. Un vent glacial accueillit le Père au sommet de la seconde montagne; et la pluie continuait à tomber. Quelques habitations étaient disséminées sur un petit plateau; c'était une bonne fortune; et le P. Bies se hâta de camper dans un temple d'ancêtres. Son catéchiste alluma un grand feu, sécha les habits et se mit à la recherche d'un dîner. Une pauvre famille consentit à apprêter quelques mets. Passer la nuit à pareille enseigne souriait peu au P. Bies; il plia donc bagage et se mit en marche pour continuer son voyage. Il y avait à peine une heure qu'il était parti que la pluie commença à tomber abondamment: couvertures et habits furent imbibés d'eau, une seconde fois. Arrivé au pied de la montagne, il trouva un nouveau temple d'ancêtres où s'étaient déjà installés quelques autres voyageurs. Il y entra; et son catéchiste y alluma un grand feu devant lequel séchèrent tant bien que mal les couvertures qui devaient servir de lit. Une famille voisine du temple consentit à préparer un souper. La nuit ne fut pas propice; le lendemain matin, la montagne était couverte de neige; et il continua à neiger. Partir n'était pas chose pratique. Vers midi le temps paraissait plus favorable; on se mit en marche. Le soir, nouvel embarras; la neige tombe à gros flocons, et il est impossible de trouver un gîte pour la nuit. Le Père avise alors une pagode, et il y entre; mais le bonze lui refuse l'hospitalité, et lui défend même de laisser les mules devant son sanctuaire:

"Va plus loin, lui dit-il, et tu trouveras une grande auberge, où tu seras parfaitement logé". Trompé par cette indication mensongère, le P. Bies sort de la pagode et se met à la recherche d'une hôtellerie qui n'existait point. A chaque maison, à chaque village qu'il rencontre il demande l'hospitalité. "Il n'y a pas où te loger ici", lui répondent invariablement tous les paysans. - Cependant la nuit est obscure, les chemins sont détestables, la neige tombe dru, et le catéchiste ne connait pas plus le pays que le Père qu'il dirige.

Finalement nos deux voyageurs arrivent, sans y penser, devant un temple d'ancêtres, et ils y entrent. Y ont-ils soupé, y ont-ils dormi, l'histoire ne le dis pas. Ils avaient au moins un abri; ce qu'ils désiraient plus que toute autre chose.

La journée du lendemain ne fut guère plus agréable, elle eut cependant une fin plus heureuse. Le soir, on fit halte dans une auberge et l'on y trouva un souper. Ce rude voyage de Hoang-tsen dura 15 jours; et n'eut d'autre résultat qu'une abondante moisson de souffrances. Ramener au bercail les brebis qui l'avaient abandonné fut chose impossible.

Le P. Bies eut cependant la consolation de fortifier dans la foi une dizaine de familles de catéchumènes qu'il rencontra

non loin de Hang-tsen ; et il rentra à Kio-tsen vers le 10 décembre. Je termine ici les renseignements que j'avais à vous donner sur la partie du territoire de Kouang-te-tcheou confiée au P. Bies.

"A Pekin tout va comme sur des roulettes !" C'est l'expression dont se sert Mr. de Rochechouart pour rendre compte de l'état des affaires, dans une lettre qu'il adressait à l'Amiral Krantz, ancien gouverneur de la Cochinchine, aujourd'hui commandant la station de l'Indo-Chine, et arrivé à Shang-hai sur le "Montcalm", le 8 courant.

L'Amiral Krantz a visité, le 15 de ce mois, tous nos établissements de Zi-ka-Wei, et a paru fort content de tout ce qu'il a vu.

---

30 Mars 1875.

Pour compléter les renseignements que j'ai à vous communiquer sur la Mission de Ning-ko-fou, je dois vous parler des travaux des Pères Sen-leang, Féniani, Orta et du missionnaire indigène François Ouang-

Travaux du P. Sen-leang. Le P. Sen-leang, chargé d'évangéliser une partie du territoire de Kouang-te-tcheu, a vu son ministère paralysé par les bruits mensongers qui ont circulé à l'occasion des négociations de Formose. Dans le Kouang-te-tcheu, comme ailleurs, les ennemis de la religion chrétienne ont dit bien haut que l'empereur Kong-Ze allait, de concert avec le Japon, chasser Européens et missionnaires du territoire de l'Empire et détruire le Christianisme. Les catéchumènes, effrayés de ces sinistres rumeurs, ont abandonné les pratiques religieuses, et les païens, désireux de se convertir, ont remis à des temps plus propices la réalisation de leurs projets.

De plus, des calomnies répandues contre les chrétiens qui, dit-on, méprisent la piété filiale, et contre les missionnaires que l'on accuse d'arracher les yeux aux morts, et parfois même aux vivants... ont ruiné en partie les espérances que le P. Sen-leang avait conçues pour la conversion des habitants de Yeu-vé-tsen, bourgade importante, où il réside le plus souvent. L'un de ces habitants, catéchumène de nom, vivait éloigné de toute pratique religieuse. Vers la fin du mois de novembre dernier, il fut atteint d'une maladie qui le conduisit en quelque jour au bord de la tombe. Informé de son état, le P. Sen-leang s'empressa de le visiter et lui parla de religion ; mais des païens détruisirent bientôt par leurs conversations haineuses le bon effet produit par les paroles du missionnaires. La maladie lâcha prise, et le catéchumène entra en convalescence. Plus tard une rechûte l'exposa de nouveau au danger de mort auquel il venait d'échapper ; il perdit l'usage de la parole et sa fin paraissait imminente. On accourut auprès du P. Sen-leang qui se rendit aussitôt auprès du malade et le fit instruire par un catéchiste des principales vérités chrétiennes.

"Quand tu l'auras suffisamment préparé au baptême, dit le Père au catéchiste, tu viendras m'avertir et je le baptiserai" ; et cette recommandation faite, il quitta le moribond.

Le catéchiste revint bientôt à la maison du Père pour l'inviter à conférer le baptême au pauvre catéchumène qui touché de la grâce, désirait vivement mourir chrétien.

Le P. Sen-leang se disposait à partir, lorsque le fils aîné du malade arriva, apportant une nouvelle bien différente de celle du catéchiste. "Père, dit-il, ne vous dérangez pas. Le vieux de la famille ne consent pas à se faire chrétien ; et il vous prie de ne plus le visiter." Etonné de ces paroles, le Père n'y crut que modérément, retint le jeune homme chez lui, et expédia immédiatement deux hommes auprès du malade, pour s'assurer de sa dernière volonté. Quelques instants après les deux messagers étaient de retour annonçant qu'il désirait recevoir le baptême. "Tu vois bien que le vieux de la famille veut embrasser la religion chrétienne, dit alors le P. Sen-leang au fils du catéchumène mourant ; pourquoi donc veux-tu l'en empêcher ?" Cette question provoqua

une réponse qui fit connaître l'état des esprits à Yeu.vé.tsen.

"Père, répliqua le païen, ne vous dérangez pas, je vous en prie. Si vous baptisiez mon père, je ne pourrais plus après sa mort brûler des papiers sur sa tombe; et tous les habitants du bourg m'accuseraient de manquer de piété filiale."

Ces papiers ont la couleur et la forme d'une monnaie d'argent appelée gneu.pao; brûlés sur la tombe des morts, ils ont la vertu d'aller les rejoindre dans l'autre monde, où ils se changent en espèces sonnantes; et les défunts s'empressent de les offrir au Pluton de l'enfer chinois, pour l'expiation de leurs péchés. Le P. Gen.leang ne tint aucun compte de la réponse du jeune homme. "Ecoute, lui dit-il; et fais bien attention a mes paroles. La vieille tête est chef de la famille; et tu n'as pas le droit de l'empêcher de se faire chrétien. D'ailleurs, quand il s'agit d'embrasser le christianisme, chacun est libre; et si tu voulais toi-même renoncer au paganisme, personne n'aurait le droit de t'en empêcher. Puisque la vieille tête demande le baptême, je vais le lui administrer."

Le jeune homme ne sut que répondre; et le Père se mit en marche pour se rendre auprès du mourant.

Chemin faisant, il entendit mainte et mainte fois des gens qui jadis s'étaient déclarés catéchumènes se dire entre eux: "Voilà le prêtre qui se rend chez un tel pour lui arracher les yeux." Imbu de ces idées qu'il n'osait avouer en face, le fils du mourant se mit à pleurer, quand il vit le P. Gen.leang entrer dans la maison: il était persuadé que les yeux de son père allaient disparaître pendant la cérémonie du baptême, et que plus tard on les utiliserait pour faire des lunettes.

Le baptême fut administré, et le Père quitta la maison. Quand il fut parti chacun constata avec étonnement que l'opération n'avait pas réussi ou qu'elle était remise à un autre temps, car le vieillard ouvrit les yeux et prouva ainsi à tous qu'on ne les avait pas arrachés. Cet heureux néophyte mourut la nuit suivante, et alla se reposer dans un séjour où la moindre de ces joies est d'échapper aux tracasseries de sa famille. Mais la paix ne s'était pas encore faite autour de sa dépouille mortelle; et son fils eut à subir de nouvelles transes. La cérémonie des obsèques eut lieu selon les rites de l'église, et le défunt dut être transporté au kong.sou pour être déposé ensuite dans la tombe.

Avant de se séparer du cercueil de son père, le fils usa d'une précaution que lui commandait impérieusement la piété filiale; il avisa un menuisier et lui dit: "On va emporter le cercueil. Il ne faut pas se contenter de le fermer avec des chevilles, comme on le fait ordinairement; car il serait facile de l'ouvrir et le prêtre arracherait les yeux à mon père. Ferme-le avec de gros clous; et alors je serai tranquille." Il fut obéi; et ces quelques clous lui rendirent la paix. — Quoi qu'il en soit de la défection des catéchumènes de Yeu.vé.tsen, elle n'est pas si générale que le missionnaire ne puisse encore arracher çà et là quelques âmes au pouvoir du démon. Dans une seule famille le P. Gen.leang a baptisé huit personnes sur douze. Les quatre autres bien qu'inscrites au nombre des catéchumènes, n'observent aucune pratique religieuse. Cependant leur conversion devient probable depuis le jour où le chef de cette famille, autrefois ennemi du nom chrétien, a déclaré qu'il voulait lui-même se faire baptiser.

Quant aux autres calomnies répandues contre nous, elles ne sont point nouvelles; les missionnaires de l'ancienne Compagnie les ont signalées depuis longtemps. Le P. Fouquet, dans une lettre adressée au Duc de la Force, et écrite à Nang.tchang.fou, capitale du kiang.si, en date du 26 novembre 1702, raconte qu'il ne put baptiser une femme, parce que son mari craignait que pendant la cérémonie on ne lui arrachât les yeux pour en faire des lunettes d'approche. Le P. Barbotier avait l'espoir de convertir tout un village où 50 catéchumènes

avaient déjà reçu le baptême, lorsqu'un malheureux affirma que les chrétiens faisaient bouillir dans une chaudière les intestins d'un homme mort pour en extraire une huile détestable dont les missionnaires se servaient en administrant le baptême. Cette calomnie empêcha les infidèles d'embrasser le Christianisme. Le fait est raconté dans une lettre du P. Fontaney au P. De la Chaise, écrite le 15 janvier 1704. Les calomnies atroces qui provoquèrent en partie le massacre de Kien-tsen ont cours dans l'empire depuis plus de deux siècles. On en active la circulation, quand on sent le besoin de frapper un grand coup; mais les hommes de notre temps ne les ont point inventées.

Travaux des Pères Féniani et Orta. Je en ai dit assez sur cette question; et je veux vous parler maintenant des travaux du P. Féniani. Le pays de Chuei-kong lui est échu en partage, et il ne le parcourt pas inutilement; car dans ses voyages de In-teng à Sen-kia-pou il voit assez souvent quatre ou cinq familles se déclarer en même temps catéchumènes et se mettre à étudier les prières des chrétiens. Mais l'œuvre principale à laquelle il consacre ses soins est l'Ecole des exhortateurs. Le mémoire adressé par le P. Le Cornec au R. P. Foucault vous a fait connaître la profonde ignorance qui règne parmi les chrétiens de la Mission de Ning-ko-fou. Il était urgent de travailler activement à leur procurer l'instruction religieuse dont ils ont besoin. Les missionnaires trop peu nombreux pour suffire à ce laborieux ministère ont créé une école où se forment des exhortateurs et des exhortatrices qui, en dépit de leur nom peu académique, n'en acquièrent pas moins une science suffisante de la Doctrine chrétienne, et vont ensuite dans les villages et les familles particulières enseigner les ignorants. La direction de cette école a été confiée au P. Féniani. Elle produit d'heureux résultats; et aujourd'hui 23 exhortateurs ou exhortatrices sont à la disposition des missionnaires qui profitent de leur utile concours. — Le P. Orta, qui, cette année, a quitté Shang-hai pour se rendre dans le Ngan-hoei, réside ordinairement dans la ville de Ning-ko, où nous possédons une maison. Vers la fin de décembre et au commencement de janvier les visites ne lui ont pas manqué. A cette époque plus de 2,000 jeunes gens sont venus à Ning-ko pour y subir les examens du baccalauréat; il a fallu leur ouvrir les portes de la maison et leur donner toute liberté de voir le missionnaire Européen. Le P. Garnier est arrivé sur ces entrefaites, et a invité un catéchiste de Nankin, nommé Se, à se mettre en rapport avec ces nombreux visiteurs. Pendant quinze jours Se a dû expliquer les vérités chrétiennes aux Lettrés pour satisfaire leur curiosité plutôt que leur désir de conversion. Leur conduite a été généralement convenable. Cependant l'un d'eux à qui on avait prêté un abrégé de la Doctrine chrétienne écrit par le P. Jean Soerio l'a couvert de ratures, de notes obscènes ou impies, puis l'a déposé secrètement sur l'autel. Je ne perdrai point mon temps à vous faire part des élucubrations à l'aide desquels cet ami de Confucius a voulu réfuter les vérités de notre sainte religion. Selon lui les Européens ne comprennent pas la doctrine du ciel, parce qu'ils sont nés d'animaux immondes; voilà un de ses plus beaux arguments. Il en a un autre qui mérite aussi d'être signalé, parce qu'il révèle une des causes de la haine profonde dont les Lettrés nous poursuivent nous missionnaires et tous les Européens. Je le copie tel qu'il est écrit. "En publiant votre fausse religion, dit le Lettré, vous n'avez qu'un but: vous cherchez à corrompre les mœurs à troubler les cœurs des hommes, pour profiter ensuite de ces désordres et vous emparer de notre pays. Mais tout Diables que vous êtes, vous ne

réussirez jamais avec vos machinations à échapper aux filets que vous tendent les Chinois." - Le P. Orta s'est consolé de ces invectives en baptisant le jour de Noël, à Ca-li-tsen, dix adultes, étrangers aux belles idées des lettrés. Ceux-ci viennent de nous montrer tout dernièrement qu'en dehors des moyens littéraires ils savent encore en trouver d'autres pour nous insulter et nous nuire. Une lettre du 14 Mars, écrite de Chuei-Kou au R. P. Foucault par le P. Le Cornec donne la nouvelle suivante que je consigne ici textuellement: " J'apprends à l'instant, dit le P. Le Cornec, que pendant l'absence du P. Orta, la maison de Ning-Ko a été envahie par les lettrés, venus pour un examen supplémentaire appelé Pou-Kao. Comme il n'y avait à la maison qu'un gardien, la porte était fermée, et nos lettrés ont commencé par jeter des pierres sur le toit, ont sauté par dessus le mur dans le jardin, sont entrés par la porte de derrière, et ont pris dans la maison ce qui leur convenait, entre autres choses des carreaux du tin (salle principale de la maison). Le P. Orta, à son retour, a porté plainte au mandarin qui s'est contenté de lui répondre d'avoir bien soin de fermer sa porte. Je vais voir avec le P. Gen. qui quelle réparation on peut convenablement exiger, puis j'agirai dans ce sens."

Telles sont les nouvelles les plus récentes venues de Ning-Ko. Celles qui arrivent du district de Kien-pin confié au P. François Ouang, du clergé indigène, sont plus consolantes. Ce missionnaire vient d'acheter une maison, à 15 lys Sud-Est de la ville de Kien-pin, dans le bourg de Kai-fang-tsen; et un assez grand nombre de païens se déclarent catéchumènes dans cette contrée. - A Ki-ma-Kai, sur la route de Kouang-te-tchen, six familles, originaires du Ho-nan, promettent de se faire chrétiennes; à Pi-Kia-Kiao douze autres se sont présentées au P. Ouang, et commencent à apprendre les prières; à Vang-tsen, deux familles, originaires du pays, et quatre autres, émigrées du Ho-nan, ont déjà reçu le baptême.

Ici se terminent les renseignements que je puis vous donner sur la mission de Ning-Ko-fou, jusqu'à la date du 14 Mars. Le P. Grillo a remis au R. P. Foucault une relation de son voyage à Ho-Kieou; elle fera la matière de ma prochaine lettre.

Voyage du P. Grillo à Ho-Kieou

8 avril 1875.

Partis du Ou-ho, le jour de Ste Catherine, 25 novembre dernier, nous ne pûmes faire, ce premier jour, qu'une trentaine de lys. Le 26, impossible de sortir du bourg de Ngan-hoai-tsi, où nous venions de jeter l'ancre, la nuit précédente. Le vent était devenu contraire; le courant que nous devions remonter est des plus rapides; et l'inondation nous enlevait l'avantage de pouvoir hâler notre barque. Je passai la matinée à terre, accompagné de mes deux catéchistes Li-tchang-Ken, et Nie-min-hien.

Nous visitâmes les familles plus ou moins chrétiennes qui demeurent dans le bourg. Nous allâmes ensuite dans les deux pagodes pour y trouver l'occasion de dire quelque chose de notre Ste Religion. La première de ces pagodes est sous la garde d'un jeune bonze dont les allures sont fort grossières. Quand nous y entrâmes, il était occupé à tresser des sandales en jonc, et nous fit un accueil qui n'était rien moins que poli. De tous les bonzes que j'ai vus depuis que je suis en Chine, celui de Ngan-hoai-tsi est le seul qui m'ait mal reçu. La seconde pagode est le siège d'une école préparatoire au baccalauréat. Un bachelier, nommé Tchen, y donne des leçons à une douzaine de jeunes gens. Nous le visitâmes; et nous nous séparâmes bons amis après lui avoir exposé les éléments essentiels du Christianisme.

Je rentrai vers midi sur ma barque, et j'y trouvai les administrateurs de Hiu-kia-tchan, chrétienté située à sept lys de Ngan-hoai-tsi, qui venaient m'inviter à célébrer la messe dans leur kong-sou. Je laissai dans ma barque une partie de ma suite, et je me rendis à Hiu-kia-tchan pour attendre que le vent nous permît de poursuivre notre route. – Le 28, le vent se leva. La barque vint me rejoindre ; et nous continuâmes lentement notre voyage jusqu'au village de Mo-kan-tse, situé à une trentaine de lys de Hiu-kia-tchan. Un jeune bachelier, maître d'école, nous y fit un accueil sympathique, et écouta la doctrine avec le plus grand intérêt. Beaucoup de visiteurs accourus des environs profitèrent de notre enseignement et s'en montrèrent satisfaits.

Le dimanche 29, premier de l'Avent, nous jetâmes l'ancre à Lin-kouai-kouan. Cette ville, autrefois très-commerçante, est tristement renommée pour la corruption de ses mœurs. Elle a été presque entièrement engloutie sous les eaux de la Hoei ; et ses habitants regardent cette catastrophe comme un châtiment du ciel.

L'école que nous avons visitée ici est située à quelques pas de la rive gauche du fleuve. Le bachelier qui la dirige s'appelle Tuen. Il nous a accueillis avec un air froid et embarrassé ; la question religieuse surtout lui souriait peu. Pour nous tenir tête, il appela à son secours un autre lettré nommé Tchou, qui avec des manières très-peu chinoises, c'est-à-dire peu polies, commença par nous dire que eux lettrés, n'avaient que faire de la religion du Seigneur du ciel et qu'ils rendaient leurs hommages au ciel et à la terre. Serré de près par la notion que nous lui donnions du Seigneur du ciel, il nous lança avec dédain ces paroles : " De quel Seigneur du ciel parlez-vous ? L'homme est le maître du ciel et de la terre." " Vraiment ! lui dis-je. Tout à l'heure vous faisiez profession d'adorer le ciel et la terre. Comment se peut-il que l'homme étant maître du ciel et de la terre, il adore ses serviteurs ?" Le fier Tchou resta tout interloqué ; et le maître de la maison, pour le tirer d'embarras, nous pria de retourner à notre barque, parce que, disait-il, l'heure était déjà avancée. Comme on le verra par la suite de ma lettre, les lettrés hostiles à la religion sont une exception parmi ceux que nous avons rencontrés dans ce voyage.

Le 30, le vent continua d'être peu favorable ; nous ne fîmes qu'une médiocre journée, et nous jetâmes l'ancre au bourg de Tchan-ho-hoai, rive droite. Bien que la nuit approchât, je ne voulus pas manquer l'occasion d'annoncer le royaume de Dieu dans ce bourg. Une famille patriarchale nous reçut avec joie. C'est la famille Tuen qui compte une centaine de membres. Le plus âgé, bachelier, maître d'école de ses neveux et petits-neveux, était absent. Nous le rencontrâmes au moment où nous regagnions notre barque. Je craignais bien qu'il ne détruisît les bonnes impressions produites par nos exhortations. Un de mes catéchistes l'aborda, et lui ayant exposé l'objet de notre visite, en reçut cette réponse : " Nous sommes les disciples des saints ; cela nous suffit." La fierté de ce vieillard plus que septuagénaire tomba peu à peu, et ne niant pas la notion d'un Dieu créateur il finit par nous dire : " Mais si ce n'est que cela, nous sommes de la même religion, car j'adore aussi l'ancien du ciel."

Des raisons ultérieures apportées par Li-tchan-tien finirent par nous le rendre favorable ; et j'ai l'espoir qu'une seconde visite pourra être couronnée d'un succès plus décisif dans cette localité. – 1er Décembre. –

A force de hâler la barque, nous pûmes après 13 hs de voyage arriver pendant la nuit dans la ville de Hoai-ineu-hien. Cette ville, d'un aspect assez pittoresque, est bâtie près d'un rocher qui commence à fleur d'eau

et s'élève à plus de cent mètres au-dessus du niveau de la Hoei. Les habitations, disposées en amphithéatre, sont toutes taillées dans le roc, chose fort rare dans le reste de la mission, autant que je puis conjecturer. Un jour de halte forcée à Hoai-inen-hien nous permit de nous mettre en rapport avec quelques maîtres d'école.

Les esprits sont généralement assez bien disposés. Les pagodes en ruine ont de la peine à se relever. Mais si le culte des faux dieux semble abandonné, le temple de Confucius se distingue par sa magnificence. Cette observation s'applique à toutes les villes situées sur les bords de la Hoei. - Le jour de la fête de St. François-Xavier le vent du Nord-est se leva enfin et en un seul jour nous fîmes autant de chemin que dans les 8 jours précédents. Nous couchâmes près du village de Pin-kie-kan à 30 lys de Chen-tchen. Le lendemain, 4, nous marchâmes aussi vite que la veille, et nous pûmes arriver à ce que j'appellerai l'avant-port de Tchen-jan-kouan. Cette ville est sur le confluent de la Hoei qui reçoit encore deux autres rivières dont l'une se dirige vers Yn-tchen-fou, et l'autre vers Lo-ngan-tchen.

Ici nous nous séparâmes d'un bon commerçant du Hbo-nan qui se rendait à Lo-ngan-tchen. Je lui avais permis de prendre place sur ma barque, il a eu ainsi le moyen de connaître la religion et de se faire instruire des principaux mystères depuis Ou-ho jusqu'à l'endroit où nous nous sommes quittés. Quelques jours avant son départ il récitait les prières avec mes catéchistes, et il a assisté deux fois à la Ste. messe. S'il a le bonheur de rencontrer quelque fervent chrétien, il pourra compléter son instruction religieuse et recevoir le baptême. Cet homme s'appelle Mben. - Le 5, nous voguâmes vers la porte méridionale de la ville; mais le vent cessa tout à coup; et nous dûmes faire une halte d'un jour. Je descendis à terre pour voir la ville qui est bien bâtie et d'un fort bel aspect. Il s'y fait un immense commerce. Pour vous en donner une idée, il me suffit de vous dire que Tchen-jan-kouan est pour la Hoei, ce que Che-eul-wei est pour le Kiang entre Tchen-kiang et Nankin, c'est-à-dire le rendez-vous de plusieurs centaines de barques de sel qui voyagent dans quatre directions différentes.

Ma visite à terre n'a pas été couronnée de succès; il m'a été impossible de trouver une école où je pusse parler de religion, et j'ai dû rentrer sur ma barque assez mécontent de ma journée. En jetant les yeux sur le rivage à travers la fenêtre de ma chambrette, j'aperçus deux hommes bien vêtus qui regardaient fixement dans l'intérieur de ma barque. Comme ces curieux me semblaient gens de distinction, au bout d'un quart d'heure je montai sur le pont et dis à Li-tchan-ken de leur demander s'ils désiraient nous parler. Ils entrèrent dans ma barque. L'un d'eux, à en juger par ses manières respectueuses était le subordonné du second qui s'annonça modestement comme le cousin du gouverneur général de la province de Kiang-sou. Il avait, me dit-il, entendu parler de l'arrivée d'un missionnaire dans ces contrées, et il désirait parler avec moi de la religion du maître du ciel. Nous nous montrâmes enchantés de sa visite, tout en nous réservant le droit de douter de la sincérité de ses intentions. Nous lui donnâmes rendez-vous pour le lendemain de très-bonne heure; et la séparation fut fort polie.

- Le lendemain un vent favorable se mit à souffler; et mon équipage avait hâte de mettre à la voile. J'obtins avec peine des bateliers un retard de quelques heures. Mes gens se montraient fort peu touchés de la visite de la veille, et ils s'étonnaient beaucoup de ma persistance à attendre celui qui nous

l'avait faite. Désappointement complet! Notre homme n'arriva point; et nous nous laissâmes emporter par le vent jusqu'à la ville de Ho-kieou-hien. Il était nuit; je ne descendis pas à terre, mais je fis porter ma carte au tribunal. Wen-ta-loié, le tché-hien, fit un accueil gracieux à mes catéchistes, et donna ordre à un employé de sa maison de les conduire avec une lanterne jusqu'à ma barque et de me remettre sa carte. — Près de Ho-kieou, la Hoei qui descendait vers le Sud-Ouest, laisse un canal s'en aller vers l'ouest, tandis qu'elle continue son cours rapide vers le N. O. C'est dans ce canal que nous fûmes les 70 lys qui nous séparaient du terme de notre voyage, le bourg de Ho-keu-tsi. Nous y arrivâmes dans l'après-midi du 7 decembre, après 12 jours de navigation.

Ho-keu-tsi est regardé comme d'un abord facile pour tous les chrétiens du district auxquels je venais apporter les secours de mon ministère. Un presentiment me faisait espérer depuis mon départ de Ou-ho que l'apparition du missionnaire dans cette localité ne serait pas sans résultat pour la conversion des païens.

Une maison fut bientôt trouvée, et nous la louâmes pour un demi-mois, a raison de 50 sapèques par jour. Nous avions a notre usage quatre chambres, situées autour d'une cour. La messe de l'Immaculée-Conception une fois célébrée sous les auspices de Celle qui écrase la tête du dragon, je fis mon entrée dans Ho-keu-tsi.

Cette entrée fut vraiment solennelle, si l'on tient compte de la multitude qui se pressait sur nos pas. Tous ces gens, on peut bien le croire, n'étaient pas venus pour nous faire honneur; cependant il ne se passa rien de désagréable. L'étonnement s'emparait de tous les esprits, quand on constatait que le diable d'Occident ressemblait au commun des mortels, sauf la barbe qui pouvait n'être que postiche. Beaucoup ne me regardaient pas comme un étranger. Les enfants surtout se disaient entre eux: "est-ce vraiment-là un diable de la mer." Nous arrivâmes au logis et nous le trouvâmes envahi par la foule. Le maître de la maison ne sachant comment rétablir l'ordre, nous nous décidâmes à faire une promenade pour contenter la curiosité du public; et les deux jours suivants nous répétâmes le même exercice. L'honnête Kia-tchan Kouê, notre hôte, se crut un moment pris dans un piége en voyant tout le peuple affluer chez lui, et il songeait à nous éconduire.

Avant de se déterminer à mettre son dessein à exécution, il me pria de visiter les notables du bourg. Plus de 24 cartes furent alors expédiées en différentes directions, et je visitai moi-même quelques-uns des notables.

Tous vinrent en personne me rendre la visite en me prodiguant les marques de respect. Le pauvre peuple passait d'une surprise à l'autre; et chacun se demandait quel pouvait être cet Européen qui faisait accourir toutes les illustrations du pays dans la maison de Kia-tchan-kouê. — Un autel avait été dressé dans une des chambres; j'y célébrais la messe de Gd matin.

Le reste du jour, l'image du Sauveur était exposée aux regards de la foule. Toutes les fois que des bacheliers ou des gens de distinction venaient nous voir, nous les recevions avec les saluts d'usage, nous leur présentions même le thé et la pipe. Tous à peu près écoutaient avec avidité les vérités de la religion.

Beaucoup se montraient convaincus; d'autres laissaient entrevoir le désir d'assister à des conférences suivies sur un sujet aussi important. Quant à nous, nous étions occupés du matin au soir; c'est à peine si je pouvais trouver le temps de réciter mon office et de prendre quelque nourriture. Au bout de trois jours

l'administrateur du noyau de chrétiens qui se trouvent sur la frontière de la province vint m'inviter à me rendre chez lui. Je partis avec le vieux Ou-sien-sien et deux catéchistes de Ou-ho. Li-tchan-ken resta avec un élève pour garder la place et continuer ses exhortations au peuple.

La famille Wan, composée de deux frères ayant ménages séparés, demeure à une quarantaine de lys de Ho-keu-tsi, vers l'ouest, dans un endroit appelé Tchen-kia-pan, à cinq lys seulement de la frontière du Ho-nan : ce sont des chrétiens baptisés depuis une trentaine d'années. Trois catéchumènes sérieux me furent présentés ; ils appartiennent à la province du Ho-nan et suivent les règles du christianisme depuis plusieurs années. Ils connaissent la doctrine nécessaire pour recevoir le baptême, mais ils ne savent pas la lettre des prières les plus usuelles. Nous prenons nos mesures pour qu'ils apprennent les prières afin d'être baptisés à la fête de Noël.

Une visite que je fis au château d'un certain grand seigneur du pays, nommé Li, n'eut pas de succès, parce qu'il était absent. Son homme d'affaires, qui est en même temps professeur de ses enfants, n'osa pas me recevoir ; il craignait les reproches de son maître dont l'antipathie pour la religion est bien connue. Après avoir célébré quatre messes à la campagne, je rentrai au bourg, le jour de l'octave de l'Immaculée-Conception, et je pus m'apercevoir que la parole de Dieu commençait à porter ses fruits. Deux enfants, dont l'un est le fils d'une locataire de Kia-tchan-koué, apprenaient déjà les prières. Deux jeunes gens se sont déclarés catéchumènes ; et deux familles qui demeurent à cinq lys du bourg avaient invité Li-tchan-ken à venir les instruire à domicile.

Le 16 décembre, après une laborieuse journée, j'essayais de contraindre mon estomac rebelle à prendre quelque nourriture lorsque tout-à-coup on m'annonça la visite d'un personnage nommé Ou-mien-ken. Un homme fort bien habillé le précédait et portait sa carte. Quand ce personnage fut entré, je l'invitai à s'asseoir. " Enfin, me dit-il, je vous ai trouvé après vous avoir cherché si longtemps !" Telles furent ses premières paroles. C'était ce cousin du gouverneur général du Kiangsou qui dix jours auparavant était monté sur ma barque à Tchen-iang-kouan. " Comment se fait-il que vous n'êtes pas revenu à notre barque, comme il était convenu ?" lui demandai-je. Il me répondit qu'il ne lui avait pas été possible d'être exact à ce rendez-vous ; mais qu'il venait me trouver de nouveau pour parler de religion ; puis s'adressant à la foule qui encombrait sans cesse la salle où nous étions assis il lui adressa les paroles suivantes : " L'homme que vous voyez ici, dit-il en me montrant, est le prédicateur de la vraie religion, et il vient nous apprendre à suivre la bonne voie. Des pareils marchent partout de pair avec les mandarins et les premiers magistrats de la province. Moi-même je viens l'écouter et apprendre de lui la véritable doctrine." Ces paroles ne pouvaient que confirmer les bonnes résolutions de ceux qui désiraient embrasser le christianisme, et elles ont produit des résultats consolants.

En prenant congé de moi, Ou-mien-ken demanda mon prénom chinois et promit de me revoir le lendemain.

Le 17, vers huit heures du matin, le fidus Achates de Ou-mien-ken vint m'apporter une longue lettre conçue dans les termes les plus flatteurs pour la religion et accompagnée d'une adresse de cérémonie sur laquelle le bon mandarin se donnait le titre de Disciple de votre pauvre serviteur. Il m'offrait de plus une grande pancarte portant une inscription à encadrer entre deux kié ornés de caractères, le tout à la louange de la vérité et de la vertu. Mes deux catéchistes recevaient aussi en présent chacun deux kié (1). Nous tapissâmes de

(1) On appelle kié une bande de papier large de 20 à 30 centᵗ, longue de 1 mètre et plus, et sur laquelle se trouve une inscription. Ces kié sont un ornement pour les salons, où on les suspend après les avoir collés sur un autre papier solide, sur toile, ou sur soie.

ces brillantes inscriptions les murs de notre appartement, et tous les Lettrés qui nous rendaient visite se firent un plaisir de déchiffrer ces caractères et prodiguèrent des louanges à la main habile qui les avait tracés. Je ne pouvais rester indifférent aux marques de respect et à la politesse de Ou-iuen-ken ; j'allai immédiatement lui rendre visite à l'auberge où il était descendu. Il témoigna un vif désir de m'avoir à dîner. Le repas était déjà préparé, mais il demanda qu'il fut servi chez-moi, parce que ma maison était plus commode que celle où il se trouvait. Je ne pus refuser. Kia-kchan-koué ne songeait plus à m'éconduire et ses dispositions étaient bien changées. Pour cueillir un peu d'honneur dans cette affaire, il mit à ma disposition la plus belle salle de sa maison. C'est là que le dîner fut servi. Pendant le repas Ou-iuen-ken fit des instances pour que je voulusse bien le considérer comme mon élève. Ces dispositions ne me laissaient plus aucun doute. La distinction de ses manières, la droiture de son esprit et un air de modestie naturelle donnaient beaucoup d'intérêt à sa conversation. Vous jugez sans peine que le secours de ce personnage ne pouvait que m'être fort utile dans les circonstances où je me trouvais. Il employa une partie de l'après-midi à expliquer aux visiteurs qui nous assiégeaient la proclamation du Vice-roi Ma et celles de plusieurs autres grands mandarins dont je possédais des copies.

Pendant qu'il était occupé à donner ces explications le bruit du kam-kam retentit tout-à-coup, et la foule se porta sur la rue ; c'était le mandarin Wen qui arrivait dans le bourg, de retour d'une expédition contre des brigands, avec une nombreuse escorte de cavaliers et de fantassins armés de fusils et de piques. Pour nous, nous continuâmes notre conversation. Peu de temps après le kam-kam retentit de nouveau ; un envoyé du tribunal arrive à notre maison et annonce que le mandarin vient me visiter. Ou-iuen-ken parfaitement au courant du cérémonial usité en pareille circonstance m'accompagna à la porte où nous reçûmes le mandarin de notre mieux. Il arrivait à cheval, suivi de toute son escorte. Sa visite fut courte, mais pleine d'affabilité. Je fis devant lui l'éloge du peuple si bien disposé envers moi et lui dis que je n'avais pas eu de peine à reconnaître qu'une main habile gouvernait cette contrée. " Le peuple peut être bon, répondit humblement le mandarin, mais moi je suis certainement mauvais." Puis il adressa la parole à Ou-iuen-ken, et sachant qu'il avait devant lui le cousin du premier magistrat d'une province, il le combla de civilités. J'ajoutai que je ferais part au P. Beckinger de l'accueil flatteur dont il m'honorait. Il répliqua que le P. Beckinger était vraiment son ami, mais que je n'aurais aucune bonne nouvelle à lui annoncer puisque j'étais si mal reçu dans ce pays. Nous nous quittâmes ensuite avec les cérémonies d'usage.

Cette visite produisit sur le peuple une impression qui ne peut que nous être favorable ; et nous ne tardâmes pas à en apercevoir les conséquences. En effet le personnage le plus influent du bourg, nommé Ho-li-jen, sous prétexte de parenté et de relations intimes s'empressa d'inviter Ou-iuen-ken, de venir dans sa maison. Ce premier pas fait, il le pria de lui servir d'introducteur auprès de moi. Le lendemain, vers le soir, Ou-iuen-ken vint me présenter Ho-li-jen ; j'allai le recevoir à la porte et je l'introduisis dans la maison au milieu de la foule des visiteurs. Je lui donnai la première place auprès de Ou-iuen-ken, et je m'assis sur l'un des derniers sièges. Nous bûmes le thé.

" Combien avez-vous de gens décidés à suivre la religion, à Ho-keu-tsi ?" me demanda Ho-li-jen. Je lui répondis que le nombre en était encore restreint, parce que je n'étais arrivé que depuis quelques jours, mais que quand le peuple comprendrait la doctrine, un grand nombre sans doute

l'embrasserait. Ho-li-jen prit alors la parole :
" Prêtre, me dit-il, sache le bien, et vous, peuple, écoutez.
« Le mandarin Wen est venu hier chez moi ; il m'a dit
« que la religion chrétienne est la vraie religion ; et il se-
« rait heureux de voir le peuple l'embrasser ; mais il n'y con-
« traindra personne. Regardez ce personnage ici pré-
« sent, ajouta-t-il, en désignant Ou-iuen-ken, c'est le
« cousin du gouverneur du Kiangsou. Je vous le dis et en-
« tendez le bien : ce grand personnage a embrassé la re-
« ligion chrétienne, et il est disciple de Men setao
« (Prêtre Mang c'est mon nom chinois)" Cette courte al-
locution terminée, tout le monde semblait saisi d'un religieux
respect. Ho-li-jen me questionna ensuite sur quelques
points de géographie. Un atlas dont je me sers ordinaire-
ment fut alors déposé et ouvert sur la table. Quelques
Lettrés s'approchèrent pour en regarder les cartes ; Ho-li-
jen les écartant de la main les invita à se retirer :
" Allez, leur dit-il ; que pouvez-vous comprendre à
« l'astronomie et à la geographie ? Moi, j'ai lu les
« livres qui traitent de ces sciences ; tout ce que le mis-
« sionnaire dit, je le comprends ; lui aussi il comprend
« les questions que je lui adresse ; nous nous comprenons".
Sur ce, il se mit à parcourir des yeux les différents pays
inscrits sur la mappemonde en devinant à peu près
la position de l'Europe ; puis il se mit à parler de
l'Angleterre, de la France et de la Russie. Je dois dire
que l'atlas n'est pas écrit en langue chinoise et que
Ho-li-jen montra vraiment une certaine connais-
sance des principaux pays du monde. Je fais grâce
de plusieurs propos curieux débités par le notable dans
cet entretien. Le lendemain, je lui rendis sa visite et
Ou-iuen-ken me servit d'introducteur. La réception
eut lieu selon tout le cérémonial des grandes familles.
Les deux frères du maître de la maison et plusieurs lettrés
de distinction avaient été invités à un somptueux dîner en
l'honneur du missionnaire. Un grand nombre de questions
me furent adressées sur les divers pays de l'occident et
sur leur importance respective. Le repas achevé, la ques-
tion religieuse fut mise sur le tapis par le maître de la
maison lui-même. Ho-li-jen expliquait son idée de
"Tien-tchou" Seigneur du ciel, de la manière suivante :
"Le ciel et la terre appartiennent certainement à quelqu'un,
« disait-il. Ce quelqu'un est précisément le Seigneur du ciel
"Tien-tchou". On nous demanda ensuite ce que signifie
le signe de croix. Tous les membres de la famille, c'est-
à-dire les deux frères et l'enfant de Ho-li-jen exigèrent
qu'on leur apprit à former le signe de notre rédemption.
On me questionna ensuite sur le Souverain-Pontife,
sur le célibat des prêtres qui les remplit d'admiration et
de respect pour les missionnaires. Je quittai cette famille
emportant avec moi de douces espérances. Si elle se convertit,
son exemple entrainera avec elle la conversion de la plus
grande partie des habitants du bourg. Le lendemain,
mes deux catéchistes Li-tchan-ken et Nie-min-hien
retournèrent chez Ho-li-jen et lui offrirent de ma part un
ouvrage très-estimé sur la religion chrétienne. Il le reçut
avec de grandes marques de respect et voulut se laver les mains
avant de l'ouvrir. Il parla de nouveau de la doctrine du
Seigneur du Ciel et pria les catéchistes de lui expliquer une
foule de points pratiques concernant notre sainte Foi.
Il finit par leur dire : "Certainement je suis chrétien de cœur.
« Quand à me déclarer ouvertement, le temps ne me semble pas
"opportun ; parce que le peuple ne comprend pas encore l'im-
"portance de la vraie religion". Un grand changement
s'est opéré dans cet homme. D'après ce que j'ai appris, ce
n'est point le peuple qui le fait rester dans le paganisme ;
mais il craint d'attrister sa mère en changeant de religion.
Cette vieille fumeuse d'opium, comme toutes les femmes de la

maison, est convaincue que la religion chrétienne n'a d'autre but que de changer l'esprit des gens à l'aide d'une médecine merveilleuse. En abordant Ou-iuen-ken le jour de ma visite, elle lui dit: " Pour vous, vous avez bu de la " médecine de la religion; et votre esprit est changé. Que vous " ayez osé amené dans notre maison l'homme d'occident, c'est " vraiment chose incroyable. Qui plus est; voilà que mon fils " qui naguère parlait comme tout le monde, se déclare main- " tenant en faveur de la religion. Son esprit commence déjà " à changer; et je veux m'en assurer moi-même. Viens ici, " toi, dit-elle à son fils Ho-li-jen en lui montrant une tasse " de thé; et indique moi comment s'appelle cet objet."

La pauvre vieille passa ainsi en revue plusieurs autres objets, croyant que son fils avait oublié les noms des choses les plus vulgaires, tant le changement qui selon elle avait dû s'opérer dans l'âme de cet infortuné depuis qu'il avait eu des rapports avec moi, était radical. Ce trait vous montre, quelles étranges idées ont de nous les chinois qui ne nous voient pas de près. - La fête de Noël approchait; je me rendis à la campagne comme je l'avais promis aux chrétiens. Ou-iuen-ken me suivit. Nous passâmes par le bourg de Hou-keu-tsi et nous dînâmes chez le principal habitant, nommé Tchao-lien-kiu, ami de Ou-iuen-ken. Cet homme jouit d'une certaine autorité dans la contrée, et nos chrétiens pourront trouver en lui un protecteur. Quand nous fûmes arrivés à Tchen-kia-kan, où demeure la famille Wan et où devaient se réunir les chrétiens et les catéchumènes pour la fête de Noël, je m'empressai de visiter le personnage le plus puissant du pays. Il se nomme Li kiuen-chen et demeure à 30 lys au nord de la famille Wan. Son château porte le nom de Pé-Wei, ou enceinte du nord. Ce personnage est redouté à 100 lys à la ronde. Grâce à mon fidèle compagnon Ou-iuen-ken je fus reçu avec beaucoup d'honneur. Li kiuen-chen nous retint un jour chez lui et nous fit des questions fort sérieuses sur la religion. Ou-iuen-ken se dit de plus en plus mon disciple, parla de l'accueil flatteur que j'avais reçu du mandarin de Ho-keu-tsi, et ses discours produisit une bonne impression sur notre hôte. Pendant que je m'entretenais dans le salon, l'aîné des enfants de la famille me fit présenter une feuille sur laquelle on avait tracé un certain nombre de caractères européens, et me pria d'en écrire le son en langue européenne. Puis ce grand enfant, qui n'a pas moins de 18 à 20 ans, s'empara de mon bréviaire et en fit disparaître une partie des images. Ce premier larcin lui ayant réussi, il finit par s'approprier celles qui y restaient encore. J'eus beau réclamer d'une manière polie, mes images ne reparurent plus. Je ne m'arrêterai pas à vous parler des usages de ces grandes familles, de la richesse de leurs ameublements, de la somptuosité des repas qui nous furent servis, car j'ai hâte de terminer cette relation déjà bien longue. Mon impression en quittant le château de Pé-Wei, c'est que dans quelques années nous pourrions avoir ici un centre fort important. Nous rentrâmes chez la famille Wan, la veille de Noël, au soir.

Pendant que j'entendais les confessions d'une vingtaine de chrétiens, notre illustre catéchumène Ou-iuen-ken s'employait avec les catéchistes à la décoration de la pauvre hutte qui nous servait de chapelle. Il sait fort bien dessiner et est habile calligraphe. Aussi fleurs et paysages, dont il avait une abondante provision dans sa malle furent mis à contribution pour la circonstance. A notre messe de minuit, nous avions des bergers en nombre, et un représentant des Rois mages dans la personne de Ou-iuen-ken. Le jour de Noël je remis à ce digne homme avec une certaine solennité, un témoignage de ma reconnaissance pour tous les services qu'il a rendus à la religion. Ce témoignage pourra lui servir à se mettre en rapport avec d'autres missionnaires. Il est ainsi conçu: " *Nobili viro - Ou-iuen-ken - ex Prov. Ho-nan - de Religione Christiana - in*

Districtu Hbo-kieou- Prov. Kiang-nan- bene merito. Grati animi ergo.. Ph. Grillo S.J. miss. - Die XXV dec. MDCCCLXXIV." Ou-iuen-ken reçut ce témoignage avec un grand respect. Depuis quelque temps déjà, il agissait comme nos catéchistes, édifiant tout le monde par son zèle à prêcher la religion et son dévouement envers le missionnaire. Le jour de la fête de St. Etienne, il écrivit de sa propre main sur le registre des catéchumènes son nom et ceux de sa mère, de sa femme et de ses deux enfants. Le 27, j'administrai le baptême à trois catéchumènes. Ce jour-là Ou-iuen-ken prit congé de nous; il emporta avec lui des livres de religion, un chapelet et une belle médaille du Sacré-Cœur; et il me promit que la première église qu'il fera bâtir sera consacrée au S.C. de Jésus. - Le 28, je rentrai à Hbo-keu-tsi et j'y rencontrai quelques catéchumènes de plus. L'élève que j'avais amené de Ou-ho dans l'espoir qu'il ferait un peu de bien à sa famille, a réussi au delà de toute espérance: il a converti sa mère son beau-père et finalement toute sa famille.

Le 29, nous quittâmes Hbo-keu-tsi. Avant mon départ j'envoyai ma carte à Hbo-li-jen. En sortant du bourg, pas un mot mal sonnant ne se fit entendre; on m'appelait: "le grand homme d'occident". Quelques malins assis dans un thé près d'une table de jeu se mirent à dire: "Dieu nous protège s'en va"; faisant ainsi allusion à une parole qui se trouvait souvent sur nos livres quand nous exhortions les païens à embrasser le christianisme. Li-tchan-ken et l'élève de Ou-ho prirent la route du chef-lieu du district, où ils devaient m'attendre. Pour moi j'allai conférer le baptême à la mère et aux deux enfants de la famille Tchen, la plus fervente de cette chrétienté naissante. Cette famille demeure au village de Tchen-kia-tsen, à 40 lys de Hbo-keu-tsi; j'y restai jusqu'au premier janvier. Trois nouveaux catéchumènes se firent inscrire; et plusieurs autres païens promirent de suivre bientôt leur exemple. Le 1er janvier, après une marche de plus de 50 lys, j'arrivai à la ville de Hbo-kieou. Deux frères, amis de Ou-iuen-ken, avaient donné l'hospitalité à Li-tchan-ken. Ils se nomment Tchan. L'un d'eux fume l'opium; ils sont disposés à nous vendre leur maison ou leur terrain qui est bien placé. Hbo-kieou, chef-lieu d'un grand district, est l'endroit le plus avantageux pour y fonder un établissement; il faudrait en outre se procurer un pied-à-terre à Hbo-keu-tsi. Je ne suis resté à Hbo-kieu qu'un peu plus d'une nuit; et je ne voulus pas quitter cette ville sans envoyer de présents au mandarin qui nous avait rendu un si grand service au bourg où il nous avait rencontrés. Il me fit des présents à son tour et me pria de lui procurer quelque jour une médecine pour se teindre la barbe; elle est rouge mêlée de poils gris tournant au blanc; il désirerait lui donner une couleur uniforme.

De Hbo-kieou je suivis la route de terre jusqu'à la rencontre de la Hoei, à Lieu-tse-keu. Une petite barque nous transporta de là jusqu'à Tchen-ian-kouan en moins de deux heures. Je mis treize jours à me rendre de Tchen-ian-kouan aux limites de la Sous-préfecture de Ou-ho à cause du vent contraire. En passant pour la seconde fois dans les endroits que j'avais visités lors de mon départ pour Hbo-kieou, sauf de rares exceptions, je reçus partout un accueil favorable; et des signes de conversion semblent se manifester sur plusieurs points au bord de la Hoei. Les prières et une nouvelle visite du missionnaire achèveront de faire germer la semence répandue.

G. Palatre. S.J.

Mission du Pé.tchély.

(Extrait d'une lettre du P. Edel au P. Feyerstein.)

Superstitions au Pé.tchély.

" Si vous parcouriez en ce moment nos villages des environs vous vous demanderiez sans doute pourquoi, par quel hasard ou caprice, ou superstitions, tous les murs ou maisons sont couverts de cercles tracés au charbon ou à la craie ? pourquoi les paisibles paysans ne sortent plus sans bâton, pourquoi les plus espiègles bambins ne paraissent à aucun carrefour ? pourquoi enfin une certaine stupeur semble peser sur les âmes et sur les corps de nos Pé.tchéliens ? Hélas ! C'est qu'il y a des loups dans la contrée. Des loups ! de vrais loups ! Sans doute personne ne les a vus de près, mais on en a entendu parler et tous en sont persuadés, tous sont terrifiés du mode d'apparition de ce terrible quadrupède. Oyez plutôt ! L'autre jour, disent-ils, une grande barque est arrivée de bien loin, sans voile, sans gouvernail, sans pilote. Des vieillards à la barbe blanche, à l'œil luisant, la montaient et elle marchait à contre-vent ! Arrivé à certain village le bateau s'coppa de lui-même, et les vieillards à barbe blanche en sortirent tous... Quelques enfants s'étant risqués à approcher, tout à coup ces vieillards transformés en loups se précipitent sur eux et les croquent en 3 temps. On ne sait pas au juste le nom de ce village, mais le fait est indubitable et voilà comment nous avons des loups dans le pays et des loups-garous, s'il vous plaît ! Aussi quelle frayeur partout ! Mais les cercles, demandez-vous ? à quoi bon ces courbes blanches et noires qui ornementent les devantures ? C'est tout simple, si vous ne le devinez pas, demandez-le à n'importe quel chinois du monde. Il vous dira que généralement les pièges à loups sont ronds, et que par conséquent en dessinant sur les murs des cercles affectant la forme de pièges, le loup qui a bonne souvenance, mais qui après tout n'est qu'une bête, le loup à la naïveté de prendre toutes ces circonférences pour de véritables pièges ; et à la vue de tous ces dangers menaçants, il s'enfuit affolé, on ne sais pas où. Voilà pourquoi nul ne les a vus dans la contrée, c'est grâce aux cercles ! et aux formes rondes ! Il en est pourtant qui prétendent que la géométrie est une science inutile !

Lundi dernier on voyait passer sur la route de Chien-chien un phénomène de piété filiale. C'est, dit-on, un très-riche citoyen des provinces Mongoles dont la mère est dangereusement malade depuis plusieurs années. Le diable consulté en la personne des bonzes proposa en échange du rétablissement de la bonne femme un pélerinage que devait faire le fils aîné, à certaine pagode célèbre qu'on voit aux frontières sud de l'empire à quelques 800 lieues de distance ! C'est là qu'il doit aller offrir son encens à Lao-Mon, la déesse vénérable, et durant son offrande la guérison s'opèrera instantanément. Donc 800 lieues de pélerinage ! Mais quel pélerinage ! Non seulement le régime au pain sec et à l'eau est obligatoire, mais encore le pauvre suppliant doit s'arrêter, après chaque pas, s'agenouiller et frapper la terre de son front. Aussi la plus chétive fourmi ferait-elle plus de chemin que ce pauvre diable d'homme. Le voilà à peu près au 15e de sa route, et il marche depuis 3 années ! à raison d'un ½ de lieue par jour, avec force jour de repos, force détours pour aller offrir de l'encens aux pagodes célèbres. Voilà comment l'enfer abuse nos malheureux chinois, comment le diable singe les véritables pélerinages ! En vérité ses partisans font plus pour lui que ne font pour Dieu des St renommés par leurs mortifications. On entend parfois dans ce genre de pénitences volontaires, en l'honneur des Boudsahs, des histoires qui font dresser les cheveux sur la tête : et pourtant nos pénitents et anachorètes chinois sont énormément distancés par leurs confrères des Indes et de Siam. C'est vraiment dommage que ce peuple n'ait pas connaissance de notre religion ; il tournerait du bon côté ses instincts pieux et la chine deviendrait peut-être une immense Thébaïde. Quand on aura publié le travail du P. Lebocq sur les associations chinoises, leurs pratiques, leurs patrons etc, etc, accordez-vous en la lecture ; vous y trouverez de curieux détails sur les instincts religieux de nos habitants du Céleste Empire tant de ceux du temps passé que du temps présent. Pas un corps de métier qui n'ait ses statuts, son patron, sa pagode, ses processions, ses collectes mensuelles etc, absolument comme nos congrégations - sauf une différence - le diable qui singe tout, qui veut tout copier dans la vraie religion, le diable est singe en copiant, et ses contrefaçons sont d'affreuses caricatures tristes et comiques à la fois. Que n'eussiez-vous été à Chien-chien l'autre jour pour voir la manière ridicule dont on honorait certain magot horriblement laid, représentant le patron des gendarmes ! Les gendarmes chinois sont l'infime lie de la population, affreux à voir, horribles à sentir : jugez de leur patron ! Et de la rage d'adoration des pauvres malheureux réduits par l'instinct à offrir des sapèques au susdit patron qui naturellement les laissent aux gendarmes ses protégés ! Pauvre peuple ! Priez pour lui. "

Edel. S. J.

Amérique. Colville 7bre 1875.

Lettre du P. Guidi au P. Damiani.

Une course Apostolique.

Je veux vous raconter une de mes courses apostoliques. Vous verrez qu'elles portent leur fruit et ne sont pas sans charmes, j'allais dire sans poésie.

Dans la semaine qui suivit la fête-Dieu je dus accompagner à peu près une quarantaine de familles qui se mettaient en chemin vers la tribu de Calipsel, qui est à la distance de deux journées d'ici. Elles se rendaient là-bas pour la récolte du fruit appelé camascia. Le camascia ressemble beaucoup au hyacinthe surtout quand au bulbe et à la fleur. On le cueille dans une prairie de quatre lieues de longueur et une de largeur qui s'en remplit tous les ans. Les indiens a l'aide d'une charrue ou d'autres instruments en ramassent le bulbe, ensuite le font cuire et sécher. Le goût de ce fruit est comme celui de notre châtaigne. Chemin faisant et toujours dans des petits sentiers à travers des bois épais se forme une grosse caravane d'une centaine de chevaux destinés à porter des cavaliers ou des provisions. Le soir arrivés à un endroit convenable désigné par le chef, on forme les campements et on laisse les chevaux pâturer. C'est très-curieux de voir les tentes s'élever peu à peu et d'une façon très-pittoresque et tout autour des feux innombrables s'allumer. C'est plaisir de voir les petits enfants sauvages courir et sautiller dans les buissons et s'amuser à leur manière, tandis que les hommes s'occupent à dresser les tentes ou à apporter du bois pour les feux et les femmes à apprêter leur frugal repas. Dès qu'il commence à faire nuit, le missionnaire donne un signal avec la petite cloche, et à l'instant sa petite tente est entourée d'une foule pieuse et recueillie qui se réunit pour réciter les prières et entendre une petite instruction. Après cela, le missionnaire aussi fait sa petite cuisine, soupe, et après avoir pris une récréation agreable avec ses voisins, étend sur la terre une peau de bison, y ajoute deux ou trois couvertures de laine, et ainsi forme le lit où il passe tranquillement la nuit. A l'aurore il est éveillé par les prières que les indiens font sous leurs tentes. Vers 5 heures le Père sonne pour la prière en commun, ensuite ayant pris un bon déjeûner, prépare son cheval, et se met en chemin en tête de la caravane.

Dans mes voyages, j'ai l'habitude de conduire avec moi un petit jeune homme indien qui me sert de compagnon et d'aide pour faire mon petit ménage et pour avoir soin des chevaux; car outre celui que je monte j'en emmène toujours un autre chargé de mon lit, des objets de ma chapelle et des vivres qui consistent généralement en viande salée, café, ou thé, sucre, pomme de terre, riz, et farine dont on fait des gâteaux. Mon compagnon avec son fusil me fournit souvent de la viande fraîche en tuant des canards, des perdrix, des poules sauvages, des faisans, animaux dont abondent les eaux, les prairies et les montagnes.

Arrivé au camp ou aux logements des indiens, le P. Missionnaire est très-bien reçu. Tous les chefs viennent le saluer en lui souhaitant la bienvenue avec Gest sglgalt (bonjour) et en lui serrant cordialement la main. Quelques-uns même viennent en aide au Père: ils prennent les paquets, dressent sa tente et lui fournissent du bois et tout ce dont il peut avoir besoin. La tente que j'ai est conique. Elle a presque cinq mètres de hauteur. Un long poteau au milieu suffit pour

la tenir droite et seize piens aux bords la tiennent ronde et tendue. Au milieu de la tente quatre gros piquets fixés dans le sol soutiennent la petite caisse qui forme l'autel quand elle est ouverte. Je dis la Ste Messe sous la tente presque tous les matins et les indiens rangés en bel ordre devant l'entendent avec beaucoup de piété. La tente en question me servit de maison, de chapelle et de confessionnal pendant les deux semaines où je demeurai à Callispel; le dimanche plus de trois cents indiens vinrent des champs environnants; avec des nattes et des peaux nous formâmes une espèce de basilique. On y célébra une messe solennelle chantée par les indiens eux-mêmes, qui outre le Kyrie, le Gloria et le Credo chantèrent à l'Offertoire et après l'Élévation deux pieux cantiques l'un sur l'air Va pensiero sull'ali dorate etc. (va pensée, sur des ailes dorées) l'autre sur celui O Signor che dal tetto natio (O Seigneur qui de la maison paternelle etc). Soixante-dix indiens approchèrent de la Sainte Table parmi lesquels dix pour la première fois. Le tout fut couronné par un petit sermon suivi d'un autre cantique à la vierge Immaculée. Avant que la foule pieuse ne se séparât le chef fit une petite allocution dans laquelle il recommandait à tous le bon ordre et la fuite du mal. Dans les jours suivants je fus occupé à entendre les confessions qui montèrent au delà de 200, à enseigner le catéchisme aux enfants et à d'autre ministères semblables.

J'ai béni quelques mariages et baptisé quatre enfants. Ensuite je suis passé dans un autre campement mais à peine y étais-je arrivé qu'un gros orage accompagné de tonnerre est venu fondre sur nous. La foudre est tombée tout près de moi; quatre chevaux et un poulain ont été tués. Ici j'ai fait une bonne pêche avec l'aide de Dieu. Je suis parvenu à séparer un concubinaire et à en marier deux autres. Il faut que je vous cite les paroles touchantes qu'a prononcées une femme infidèle avant son baptême et son mariage; elles ont été dites en présence du chef: " Je suis heureuse, ô robe noire, car tu me donnes la vie éternelle; j'ai été une mauvaise femme par le passé, mais maintenant que je reçois le baptême je veux le bien conserver et être sage. Mon cœur est bon maintenant et je te remercie, car tu as eu pitié de moi. Mon cœur est fatigué de vivre dans l'obscurité et dans le péché je veux à cette heure le donner tout entier à Dieu et à toi, ô mon Père; ne m'abandonne pas, o robe noire, prie pour moi, et aide-moi afin que je puisse devenir sage. Puis s'étant tournée vers son mari, elle lui dit: Mon cœur est bon envers toi o homme; je veux vivre avec toi. Car je sais que tu es bon. Je me donne à toi, et toi qui es un homme bon tu dois me bien garder et avoir soin de moi. Si tu me corriges je n'en serai pas fâchée, Si le matin je dormais éveille-moi et appelle-moi afin que je prie. Si le soir fatiguée du travail je m'endormais sans avoir dit mes prières toi, éveille-moi et fais-moi prier. Sache en outre que je veux revoir le Père qui m'a donné le baptême. Il est loin de nous, c'est pourquoi quand vient le grand jour (la fête) conduis-moi voir mon Père, conduis-moi à l'Eglise. Tout cela elle le disait d'un ton si touchant qu'elle émut jusqu'aux larmes ceux qui l'écoutaient.

Deux semaines après je me remis en voyage pour visiter une tribu appelée des Okinagan qui habite à trois journées de distance à l'ouest de la mission. J'y restai deux bonnes semaines, et jeus la consolation de voir ces braves gens attentifs et appliqués à la prière, aux instructions, à la fréquentation des Sacrements. Je vis non sans bonheur une petite chapelle

en construction, fruit d'une pénitence volontaire que le chef indien s'est imposée avec mon approbation pour s'être une fois énivré dans l'automne passé.

Voilà, mon cher Père, comment le bon Dieu a daigné bénir mes efforts. Deo gratias. A la fin du mois de Septembre s'il plait à Dieu et à mes Supérieurs j'irai voir de nouveau les Okinagan et une autre tribu, et j'espère que le bon Dieu me sera alors aussi favorable.

– La Fête-Dieu à Colville. –

J'achève en vous racontant quelque chose sur la fête-Dieu célébrée dans cette mission. Plus de 1000 indiens se rassemblèrent tout près de l'église en cette occasion. La manière dont les indiens étrangers furent reçus est très-intéressante. Ayant appris qu'ils approchaient, les chefs et les membres de notre tribu se réunirent devant l'église qui s'élève majestueuse sur une haute colline. La milice indienne était sous les armes et faisait flotter sur les hauteurs leurs drapeaux blancs et bleus. Voilà que les étrangers approchent en bel ordre, ils étaient presque 300 à cheval; les soldats précédaient les chefs et le reste de la caravane les suivaient à une petite distance. Les étrangers commencèrent à saluer de loin nos indiens en déchargeant leurs fusils auxquels on repondait d'en haut. Quand ceux-ci furent au pied de la colline les autres descendirent et on se salua d'un côté et de l'autre par une salve bruyante de mousqueterie. Ensuite les étrangers descendirent de cheval et les hommes d'abord, la tête découverte puis les femmes se serrèrent les mains et se souhaitèrent un heureux Gest Sglgalt. Ils firent de même après avec les Pères et les sœurs tout près de la porte de l'église. Je profitai de l'occasion pour célébrer le Jubilé. Il se fit avec une grande exactitude et piété.

La solennité de la Fête-Dieu fut célébrée par une nombreuse communion générale et par une pieuse procession. Un bon nombre de blancs prirent aussi part à la pieuse cérémonie, et l'on vit en outre les soldats parmi lesquels un sergent s'unir aux pauvres indiens et faire honneur au St. Sacrement. Les indiens marchaient deux à deux et pendant la longue procession chantaient de pieux cantiques accompagnés de fréquents coups de fusil. La modestie et la dévotion de ces simples et pieuses gens frappaient beaucoup plus que la pompe extérieure, de sorte que les blancs eux-mêmes étaient forcés d'avouer qu'un tel spectacle de piété ne se voyait que parmi les sauvages.

Un petit fait édifiant qui vient d'arriver servira de conclusion à cette lettre. – Aujourd-hui même j'ai enterré un petit sauvage âgé de 6 ou 7 ans; deux jours avant sa mort sa mère le caressait, mais il ne faisait aucun cas de ses caresses et sa mère lui demanda pourquoi il agissait ainsi? il répondit: "C'est que maintenant je n'aime plus que le paradis." La pauvre mère racontant cela au P. Missionnaire se montrait très-affligée et disait; "peut-être que mon fils m'a parlé ainsi parce que je ne l'ai pas bien soigné". Cependant cet enfant était tranquille et sage; je le voyais souvent venir à l'église, posé et tranquille comme un homme âgé. Il baisait toujours la grande croix qui se trouve devant l'église et il y entrait toujours avec une grande modestie. Ces pauvres vêtements et cette peau noire de nos pauvres sauvages cachent souvent de très-belles âmes. Que de fois il m'est arrivé de me confondre et de m'humilier devant Dieu en me voyant inférieur à tant de pauvres sauvages en piété aussi bien

qu'en pureté et en innocence. J'espère pourtant que le bon Dieu touché par les prières de ces saintes âmes pour le bien desquelles je me dévoue de mon mieux, aura pitié de moi et m'accordera de vous revoir, mon cher Père, au Paradis.

P. G. Guidi, M. S. J.

FRANCE. Paris – Lettre du R. P. Pitot au R. P. Recteur de Laval.

Une guérison opérée par l'intercession de nos Pères Martyrs.

Paris, 2 Mai 1875.

Mon Révérend Père, P. C.

Une guérison subite a eu lieu mercredi dernier à l'autel des Martyrs. Le dernier mot n'est pas dit encore. Voici ce qui s'est passé. Mlle de Ris est une personne très pieuse, agée de 20 ans environ. Sa mère est très pieuse, son père est libre penseur. Depuis un an et plus une coxalgie la retient au lit. La jambe se replie violemment sur la cuisse, un appareil orthopédique la maintient dans sa situation naturelle, mais non complétement ni surtout sans de très vives douleurs. – Les deux médecins qui la visitent chaque jour sont: un bon chrétien Mr. Desormeaux et un libre penseur des plus hostiles a Dieu, Mr. le Dr Ricord. – Les efforts de ses deux docteurs n'aboutissant à rien, la jeune fille demande à faire une neuvaine à nos martyrs. Je suis sûre, disait-elle, que si l'on veut me porter au tombeau des Pères, j'y serai guérie. Une neuvaine de messes et de prières commença, et mercredi à 10 hs, la malade nous arriva. Elle était dans son lit que portaient avec précaution deux brancardiers; deux sœurs garde-malade l'accompagnaient; sa mère était là, son père aussi; ce dernier s'est tenu majestueusement debout sans fléchir le genou.

Au moment de l'élévation Mlle de Ris éprouva d'atroces douleurs. "Je suis perdue, dit-elle, à la sœur, ou je serai guérie, je n'ai jamais souffert autant."

Les douleurs continuèrent jusqu'à la communion. Elle reçut N. S. avec calme, bien résignée à tout. "Mon Dieu, ce que vous voudrez... que je sois guérie ou que je meure, je ne veux que votre bon plaisir." Pendant l'action de grâces ses douleurs allèrent en diminuant. Alors on se sentit capable de mouvoir la jambe emprisonnée dans l'appareil, et les paroles "je suis guérie" prononcées d'une voix basse mais émue furent entendues du père, de la mère, des assistants et du P. Matignon qui en ce moment quittait l'autel pour se rendre à la sacristie. – Je sortais en ce moment du confessionnal je fus témoin du petit émoi. Une dame m'aborda toute rayonnante, et m'annonça le prodige, La malade voulait se lever et marcher, mais elle n'avait point ses vêtements. On la transporta au parloir dont on ferma les portes. Quelques personnes eurent la permission d'entrer, les autres restèrent dans la cour. On retira l'appareil orthopédique et nous fûmes tous témoins des mouvements libres, naturels et sans douleur de la malade. "Je veux me lever, s'écria-t-elle, en se jettant, tout en larmes, au cou de sa mère, et je veux m'en aller à pied" – "Je ne le veux pas, reprit le père, d'une voix de stentor" il ouvrit la porte donnant sur la cour et s'adressant à l'assistance "croiriez-vous, dit-il, qu'elle a l'imprudence de vouloir s'en retourner à pied?" "Elle a raison, lui répliqua quelqu'un." Il rentra alors, et ordonna aux brancardiers de sortir, non par la porte du N° 33, où il y avait affluence de monde mais par celle du N° 35. Ceux-ci s'exécutèrent et rapportèrent leur malade non plus lentement et avec circonspection comme en venant, mais allégrement et en se balançant. En arrivant à la maison, l'un d'eux

lui baisa la main en disant: Mademoiselle, je n'avais plus la foi, maintenant je l'ai. Le Docteur Desormeaux fut appelé. Il examina la jambe, lui fit prendre successivement toutes les positions et déclara la guérison de la coxalgie incontestable. Le Docteur Ricord vint à son tour. Il blâma le transport au Bains, s'irrita et déclara que l'émotion religieuse, l'imagination avaient réagi sur le système nerveux et produit une amélioration passagère dans la jambe malade. "Une fois l'excitation du moment calmée le mal reviendra, dit-il, la prudence demande qu'on garde le lit." A ce conseil du Docteur vint s'ajouter l'autorité paternelle, et l'on dût garder le lit, Jeudi, vendredi et samedi, tout en protestant. Enfin, aujourd'hui, Dimanche, on a eu permission de se lever. Aucune douleur ne se fait sentir; mais la défaillance du membre guéri est extrême, il ne peut soutenir le poids du corps. Il faudra peut-être une nouvelle neuvaine, non pour le guérir, mais pour le fortifier, quand celle-ci sera terminée. Que pense-t-on de tout cela? On croit généralement à un miracle, qu'un second pèlerinage au tombeau complètera. Le mari d'une des personnes présentes, en a été si touché, que sur l'heure, il est venu se confesser. — Le Docteur Desormeaux déclare en général ne croire à aucun miracle, sinon à ceux qui ont été déclarés tels par l'autorité ecclésiastique. En attendant il affirme qu'à ses yeux, il y a grâce extraordinaire de Dieu. Le Docteur Ricord est fort embarrassé. Il a d'abord attribué la guérison à l'excitation momentanée de l'imagination. Puis, vaincu par les observations de la jeune fille il a osé dire: "Mademoiselle, si vous n'avez rien maintenant, c'est que vous n'aviez rien auparavant". "Vous êtes donc un voleur, reprit celle-ci car vous êtes venu me voir chaque jour deux fois et vous faites payer 20ᶠ chaque visite." "Vous voulez donc à tout prix, Mademoiselle, que le R. P. Olivaint ait fait pour vous un miracle?" "Il en a fait deux, Monsieur, l'un en me guérissant, l'autre en me donnant la patience de vous entendre." En résumé, la pensée dernière du Docteur Ricord est celle-ci: il y a là une guérison singulière, il y a un effet à étudier de l'idée préconçue et de la volonté sur le système nerveux. Pauvre homme!

Nous attendons et prions. Je suis en union de vos prières et SS. SS. Rᵃ. Rᵃ.

Servus et filius in Xᵒ
H. Pitot. S. J.

Paris. — Lettre de Mᵍʳ. Gillet 1ᵉʳ Aumônier de la Salpêtrière à Mᵍʳ l'Archidiacre. — Mᵍʳ. l'archidiacre.

Voici une note très-sobre pour vous rappeler aujourd'hui selon votre désir, la guérison instantanée dont j'ai eu l'honneur de vous entretenir la semaine dernière. Si vous souhaitez plus de détails précis, utiles pour apprécier les différentes phases, je pourrai y joindre l'appréciation même de nos médecins qui tendent à expliquer le tout naturellement. Ici, officiellement on semble même envelopper tout dans le silence, comme si on était embarrassé d'un miracle et on attend à savoir s'il n'y aurait pas rechute et retour de la paralysie.

Justine Etcheverry, née près de Mauléon, a 44 ans. Elle a été fille de service auprès des

Sœurs de Ste Eugénie aux enfants malades. En 1868 on la portait à l'Hôtel-Dieu, d'où on l'a dirigée sur la Salpêtrière. Elle a eu un peu de mieux. Pendant toute l'année 1873 je l'ai vue paralysée du côté gauche; elle se traînait auprès de ses pieuses compagnes pour leur tenir société et leur rendait de petits services avec son bras droit. En Janvier 1874 on la portait dans un fauteuil. Au 1er août elle garda le lit; la gorge était entièrement paralysée; elle ne put recevoir aucun aliment dans son estomac pendant plus de 4 mois; on l'aidait par des lavements de bouillon. Enfin en Décembre dernier Mgr le Docteur songea à employer un tube en Caoutchoux pour introduire par le nez un peu de nourriture jusqu'à l'estomac. Depuis longtemps on craignait sa fin prochaine. Lundi 17 Mai forte crise. Mardi, ses compagnes, d'accord avec elle, commencent une Neuvaine à finir le 26, anniversaire des Saintes Victimes. Elles disaient l'invocation 5 fois répétée: Bme P. Olivaint et vos compagnons martyrs, priez pour nous. 5 fois Pater et Ave. 3 fois, O Marie conçue sans péché... Samedi 22 l'une me commande la Messe de Clôture, et une heure après, pendant qu'elles priaient, la malade mourante est subitement guérie. Un cri qu'elle pousse interrompt leur prière; après les invocations au Bme P. Olivaint. Les personnes de service accourent comme pour l'aider à mourir. Elle se redresse spontanément, elle se lève malgré leurs efforts; elles la soutiennent pour l'aider à respirer. — L'Interne, les élèves comme les surveillantes en sont témoins. Elle absorbe une tasse de lait, puis deux bouchées de pain sec, enfin un verre de vin. Tous ses membres ont recouvré leur souplesse. — Le lendemain, elle a pu communier pour ses Pâques. Elle a déjeuné, s'est habillée et la surveillante l'a conduite au devant du Médecin. Le Docteur stupéfait mais impassible au milieu de ses élèves, dans la cour, essaye toutes les épreuves possibles et la fait rentrer seule. En repassant devant son lit "Eh bien, ma fille, vous pouvez vous aller agenouiller devant le Saint qui vous a guérie!" On la garde néanmoins à l'infirmerie. Elle travaille avec l'usage complet de tous ses membres, elle aide les employées; les personnes de service se trouvent contraintes de se tenir sur la réserve; les admises, les autres malades sont bien moins contraintes, elles ne sont pas jalouses, elles continuent avec elle l'action de Grâces. — La semaine dernière Mgr l'abbé Caux la voyait et voyait tout le monde avec moi. Hier, Mgr le Curé de Longpont et d'occurrence les R.R. P.P. de Guilhermy et Montazeau du Désert ont pu constater et la pieté éclairée de ces bonnes personnes et la persistance de la guérison. Je n'ai annoncé que Mgr le Curé de Longpont que plusieurs connaissent, et j'ai passé sous silence la qualité des R.R. P.P. qui l'accompagnaient pour ne porter ombrage à personne. — Si vous désirez voir de vos yeux, Mgr l'Archidiacre je serai prêt à vous guider.

Veuillez agréer etc.

Gillet.

Lille. — Lettre du P. Bastien à un P. de Laval. — Mort du P. Picardat.

Le P. Picardat a fait une mort digne du zèle infatigable qu'il a toujours déployé dans ses nombreuses missions. Il est tombé au poste comme

un brave. C'est dans la chaire d'Ekmengt où il prêchait qu'il a été foudroyé par une attaque d'apoplexie. Il n'est pas mort sur le coup et sa vigoureuse nature a résisté 10 jours au mal; mais il n'a donné aucun signe certain qu'il eut gardé quelque connaissance. Il a été entouré des soins les plus dévoués, le doyen, sa servante, tous les principaux du village d'Ekmengt se disputaient l'honneur de veiller ce cher moribond. Tout fut inutile; après une agonie horrible à entendre, un râle affreux qui dura cinq ou six heures, le vaillant missionnaire rendit son âme à Dieu et entra dans le repos du Souverain Maître. A peine avait-il expiré que le notaire du village, Mr. Leclercq, se jeta à genoux "P. Picardat dit-il, vous nous avez beaucoup prêché la prière, vous nous avez vanté son efficacité quand elle est présentée à Dieu par les Saints, si vous êtes au ciel, obtenez-moi telle grâce temporelle dont j'ai absolument besoin et que je demande à Dieu depuis longtemps déjà". La prière faite, le notaire avait obtenu la grâce demandée et courait raconter au P. Biart ce qui venait de se passer. Le P. Picardat pour lui est un saint canonisé; son bonheur fut au comble quand, à force d'instances il eut obtenu de voler quelques mèches de cheveux qu'il gardera, dit-il comme une précieuse relique. Le R. P. Dubois m'invita à l'accompagner pour représenter la résidence de Lille et la Cie aux obsèques. La cérémonie fut magnifique; le presbytère était tendu de draperies noires; l'Eglise depuis la voûte jusqu'au bas des colonnes également décorée de tentures noires et blanches, tous les prêtres du Décanat, toute la paroisse et beaucoup de monde accouru des villages voisins. Mr. Mortier doyen d'Avesnes, chef lieu du Canton, fit lui-même tous les offices. Le Conseil municipal accompagna le corps; tous ces messieurs en grand costume tenaient religieusement un cierge à la main; les jeunes gens les plus distingués de la commune, ceux là même qui le Dimanche précident avaient été choisis pour porter triomphalement le Christ qu'on allait ériger en souvenir de la mission, vinrent s'offrir encore pour porter les restes inanimés du soldat de J. C. A l'Evangile le P. Biart fit une courte et touchante allocution; enfin au moment où tout était fini, où nous allions abandonner la dépouille déjà déposée dans sa dernière demeure, un jeune homme se détache de la foule se penche sur la fosse entr'ouverte et lit avec une voix pleine d'émotion un petit discours rempli de délicatesse et de piété. Tout le monde en fut touché jusqu'aux larmes.

L. Bastien. S.J.

Lettre des Novices d'Angers à un Scholastique de Laval. — Mort du F. Novice Norbert Vérité.

Le F. Norbert Vérité, élève du Collège du Mans, arriva au Noviciat d'Angers, le 29 Septembre 1875, dans des conditions de santé tout à fait exceptionnelles. On l'avait reçu malgré les inquiétudes que son état inspirait. Le R. P. Provincial, connaissant la situation de cet enfant qui n'avait plus ni père ni mère et ayant jugé par lui-même, lors de son passage au Mans, de la beauté de cette âme, n'avait pas voulu voir dans sa santé compromise, un obstacle à son admission. On l'attendait à Angers pour la fête de la Nativité; par suite de

plusieurs circonstances, il dût aller passer quelques semaines chez son frère, le seul parent qui lui restât, et son entrée fut retardée. Mais dès lors, il s'était mis en relation avec le Noviciat "J'ai eu le bonheur écrivait-il d'aller à Paris implorer les Pères Martyrs sur leur tombeau, afin d'obtenir la force nécessaire pour suivre ma vocation. Certes, les bons Pères ne peuvent me refuser cette faveur. le bon Dieu a toujours été si bon pour moi que je brûle du désir de faire quelques petites choses pour lui" Il termine cette lettre en demandant au R.P. Maître quelques conseils pour l'aider à passer le temps qui le sépare du Noviciat. Quand il y arriva, son aspect produisit sur chacun de nous une impression de tristesse et d'étonnement. Le temps des vacances, au lieu de le fortifier et de le reposer, avait encore aggravé son état; il était d'une maigreur extrême et d'une grande faiblesse. Pour lui, il n'entrevoyait pas la mort, sa confiance l'emportait sur nos craintes. Durant une dizaine de jours, il suivit le règlement ordinaire du Noviciat sans trop de modifications; puis il alla coucher à l'infirmerie et y resta définitivement pour n'en plus sortir. Nous allions passer avec lui une partie de la journée; toujours il nous accueillait aimablement et le sourire sur les lèvres. Le P. Maître dut s'absenter durant quelques jours; mais il engagea notre cher petit malade à lui écrire: l'occasion ne fut pas perdue. — Une lettre est datée du 23 octobre: "Parmi toutes les visites qui me sont faites chaque jour, dit-il, la vôtre ne manque; elle me faisait tant plaisir! Le bon P. Socius vient régulièrement; j'en suis bien heureux; puis des frères viennent me faire quelques lectures, enfin, je ne m'ennuie nullement. Et puis, n'ai-je pas mon harmonium pour rappeler la joie!". Après quelques détails sur sa santé, il parle au P. Maître d'une neuvaine qu'il commence pour son rétablissement et d'un petit règlement qu'il lui soumet. Je puis vous assurer en finissant que je suis toujours content point triste du tout. Le bon frère Infirmier a mis dans ma chambre de jolies petites fleurs, et il va tâcher de prendre quelques poissons rouges pour mettre dans un bocal; vous voyez qu'on me gâte. Et il finit sa lettre en se recommandant aux prières du P. Maître "pour obtenir dit-il la patience et la conformité de ma volonté à celle du bon Dieu". — De patience, notre cher petit frère n'en manquait pas; jamais on ne surprit chez lui un mouvement d'humeur, et malgré les irritations si ordinaires et si naturelles aux malades, il était toujours plein de douceur et d'aménité. Presque enfant par l'âge, il l'était aussi par le caractère; mais s'il en avait quelquefois les petits caprices, il en avait beaucoup plus l'heureuse facilité: il trouvait tout bon, tout bien, et tout ce qu'on lui disait, lui paraissait la voix même du bon Dieu. Ses réponses le prouvaient bien. Un matin il avait avoué qu'il s'était un peu ennuyé: Il ne faut pas vous décourager, lui répondit le P. Maître, penser un peu à St Stanislas; à la Sainte Vierge. — "Oh! merci, répondit-il, c'est cela! maintenant c'est fini; je ne m'ennuierai plus". — Il eut à faire son testament, et dans la lettre qui réglait ses intérêts de la terre, ou mieux, par laquelle il s'en déchargeait entièrement, il écrivait à son frère: "Que je suis content de n'avoir plus rien en ce monde!". — Cependant le temps marchait. De retour à Angers, le 30 octobre, le P. Maître ne trouva pas aggravé l'état de notre cher malade; c'était toujours la même toux persistante, néanmoins le F. Dérité ne souffrait que par moments, et se croyait encore loin du dénouement. Sans partager ses illusions, l'on espérait du moins le garder quelques semaines, peut-être quelques mois; pourtant le P. Maître voulut peu à peu préparer sa pensée et son cœur au suprême passage. Dans un de ses entretiens, il lui parla, sans l'y engager directement, des vœux de dévotions. Le soir même, grand revint le P. Maître, le petit malade lui dit: "Mon Père, comme le démon est habile! il a voulu me faire croire que vous m'aviez offert de faire mes vœux, parce que j'allais bientôt mourir; mais c'est une tentation, je ne m'y suis point arrêté longtemps." et après quelques paroles échangées de part et d'autres, il ajouta: "J'ai réfléchi, eh bien! oui, je les ferai; mais à Noël, si vous le voulez bien. Noël, c'est une fête de pauvreté!" — La fête de St Stanislas approchait; il commença une neuvaine. l'idée lui vint d'écrire une petite lettre à cet aimable saint, et il demanda, ce qu'il obtint sans peine, qu'on la déposât sous l'autel, auprès de son image: — O bon et cher St Stanislas, je vous écris cette petite lettre pour vous demander au nom du Sacré Cœur de Jésus, la grâce de jouir d'une santé assez bonne pour suivre les exercices du Noviciat. Je vous le demande pour la plus grande gloire de Dieu. Tous mes frères en N.S. sont avertis que je vous fais une neuvaine: votre honneur est donc engagé. O bon St Stanislas, prier bien le Sacré Cœur de m'accorder cette faveur, et je vous rendrai de grandes actions de grâces. Votre petit frère en N.S. Norbert Dérité. — Le lundi, 8, il se leva encore vers 10 h. Après sa méditation, il écrivit sur son cahier ces paroles: (ce devaient être les dernières lignes de sa main) "Moi, Norbert Dérité, heureux enfant de la Cie de Jésus, je choisis Marie pour ma mère bien aimée, et pour mon frère chéri, St Stanislas Kostka. Qu'ils daignent me protéger!" Le soir, il marqua ses notes d'examen général, d'après un usage qui lui était tout personnel; chacune de ses différents exercices en faisait la matière, sur 17 articles qu'il repassait ainsi, nous n'avons guère vus, pour ce dernier soir de sa vie 1re quelques ce, il y a des a pour tout le reste! La journée s'était passée sans encombre, mais la nuit fut mauvaise. Dès 4 heures il demanda la 1re Communion, afin de pouvoir ensuite prendre quelque potion, et fit appeler le P. Maître qui se rendit près de lui aussitôt après sa messe; c'était le mardi 9 novembre. — "Mon Père, lui dit-il, mais ma neuvaine! elle ne rend de plus en plus malade! Si cela continue, je serai mort ce soir!" — Le P. Maître dut le quitter pour une affaire très-urgente qui le retint une partie de la matinée. Mais vers 11 h il fut appelé en toute hâte auprès du petit malade, qui baissait rapidement. Il lui parle, il lui prend la main; aucune parole, aucun geste ne lui répond; seulement de temps à autre, un tressaillement prouvait que notre cher frère Norbert était encore avec nous. Pendant ce temps, on courait chercher les Saintes Huiles; tout cela se fit aussi rapidement qu'approchait la mort; les onctions commencèrent: le frère était presque assis sur son lit, la tête appuyée sur la main droite, les yeux fermés; on l'eut dit dormant doucement. Respirait-il encore? Pendant les premières onctions, on put le reconnaître à ses derniers soubresauts; puis tout fut fini vers 11 h 1/4.

Le F. Norbert Dérité, né le 15 décembre 1857, n'avait pas 18 ans. A peine l'avions nous eu à Angers durant six semaines, et pourtant, il avait fait au noviciat la plus profonde impression. Son innocence et sa simplicité nous avaient tous charmés: sa mort nous faisait envie. Et son ancien recteur exprimait bien les sentiments de chacun quand il écrivait après sa mort au P. Maître: "Cher Norbert, le voilà donc parti pour le Ciel, ce petit ange qui m'avait annoncé sa grande résolution! — Notre petit Stanislas est allé rejoindre son frère! nous n'étions pas dignes de cette belle perle du Ciel!"

SUPPLÉMENT.

Relation de deux voyages du P. Heude.

I. Relation du voyage dans le Hou-Kouang - 1ère partie adressée au R.P. Cordier - A bord du St Pierre le 16 Septembre 1874.

Mon Révérend Père .. P.C.

Ma lettre sur la Hoai me coûte tant à rédiger que je prend le parti de vous écrire un journal de bord: à la fortune du pot, vous aurez ce qui m'arrivera chaque jour. (Sept. 16) - Hier par une jolie brise N.E. j'entrais dans le canal qui conduit à Ou-tché-eou-fou: c'est le plus direct: actuellement il est de niveau avec le Yang-tze-Kiang: c'est un magnifique cours d'eau: j'y ai trouvé, entre son embouchure, un peu au dessous de Ou-hou, rive gauche, et le gros bourg de Sun-tsao, jusqu'à 8m, la moyenne est 5m de fond. Cela explique que les grandes jonques de Tsong-ming viennent s'y charger de riz pour cette île dont la partie salée ne produit que du coton. Sun-tsao est un bourg de 5000 âmes, m'a dit le barbier à qui j'ai fait l'honneur de ma pratique: cette année tout va bien, le fleuve n'a pas monté, donc abondante récolte de riz.

Aujourd'hui le vent N.E. a viré O. puis est tombé: nous marchons à la cordelle. J'ai fait une promenade sur les collines entre lesquelles depuis ce matin le canal est engagé. Rapporté un joli Falco subbuteo jeune, qui m'est passé au bout du fusil au moment où je grimpais à travers les broussailles pour tirer des Drongos. Ils étaient plusieurs à ce moment même qui caracollaient et tournoyaient sur le marais: j'en ai obtenu un jeune en fort bon état, c'est le Dicrurus Cathœcus de Swinhoe. - J'ai aussi récolté trois plantes nouvelles et inconnues pour moi. Le canal est très large, mais s'encombre d'herbes: les chaussées sont en bon état, et couvertes de petits hameaux; quiconque jugerait de la population sans sortir de barque la croirait très-serrée, ce qui n'est pas vrai. Il y a assez de mouvement de barques pour desservir la ville de Tchao-kien, celle de Ou-tché-eou-fou, et les aboutissants du lac Tchao. Montagnes: 200 à 300m, mues reboisées de pins çà et là. -(17) Je passe la nuit à Yen-kia-ouan, 15 lis de la ville de Tchao. Nous partons à 5h.1/4: beau temps, N.E. naissant. La ville est agréablement située au sud des collines et à l'abri des inondations. Elle me paraît misérable, et son faubourg est insignifiant. Après les coups de tam-tam d'usage et force cris on nous ouvre le pont flottant. Le courant s'accentue déjà: les habitants en profitent pour tendre d'immenses filets en travers: j'excite peu la curiosité; j'ai dû cependant montrer ma barbe à la douane et leur demander s'ils étaient sourds aux honnêtes réponses de mes bateliers: là-dessus, ils n'ont plus crié et nous avons continué notre route. On entre dans le lac Tchao presqu'au sortir de la ville. A gauche on aperçoit flotter les nombreuses bannières des braves chargés de l'extermination des brigands s'il y en avait: en attendant qu'ils viennent, ces honnêtes militaires se tiennent bien tranquillement au fond d'un petit port à l'abri du vent et des vagues. A côté se trouvent plusieurs fourneaux à faire de grands vases de terre appelés "Kang": ici, ils sont moins beaux et moins solides qu'à Y-hing. Les bords du lac paraissent bien peuplés, si l'on en juge par la fréquence des petits hameaux cachés au milieu des Mitias. Nous suivons sensiblement la côte N: il y a 3 à 4 mètres d'eau, et l'on m'assure que toute l'année on peut aller à Ou-tché-eou. Le vent a viré vers 3h.1/4; au bout d'une bordée, j'ai mis pied à terre, et ai rapporté un Cuculus canorus, jeune; et un faisan. Le terrain n'est pas très fertile, si l'on s'en

rapporte à la maigre apparence du coton. Je me rembarque et me décide à passer la nuit sous une île que nous voyons depuis notre entrée dans le lac. Il se trouve que c'est le seul port des environs, fermé par une digue ou jetée de pierres brutes. Je vais à terre et monte droit à la pagode qui consiste en une demi-tour. J'y ai blessé deux crevserelles dont j'ai perdu l'une dans les hautes herbes: j'ai rapporté un engoulevent. L'île est couverte d'une magnifique végétation herbacée d'Apluda mutica et aristata: bonne fortune pour les habitants (environ 70 familles) dont c'est la seule récolte. Ce peuple paraît simple et bon, et ne se montre pas trop farouche. Un vent frais de N.E. se lève à 9h.: mais nous sommes parfaitement, et je m'endors au bruit des vagues qui se brisent sur la jetée. -(18)- Je fais le tour de l'île, et ne vois rien de nouveau que quelques Petrocincles fuyards; je rapporte un Tribulus, c'est la première fois que je le rencontre: on le dit commun au Nord, où on l'emploie contre les maux d'yeux. La tour est bien située sur le mamelon central de l'île qui en a trois. On y jouit d'un coup d'œil fort étendu sur le lac et la ceinture de montagne qui l'encadre. Les brumes empêchent de voir Lu-tch'eou. J'ai pris un violent rhumatisme au genou droit au sommet de la tour, en sorte que j'ai du mal à redescendre le petit escalier en spirale. Les rebelles ont tout brûlé ici: cette petite population devait être à l'aise: les hommes sont navigateurs sur le lac. On construit encore pour eux deux grandes barques ici-même; ces braves gens ont été très-civils: chaque fois que je passais près d'eux pendant qu'ils mangeaient le riz, tous se levaient, en employant l'invitation d'usage de manger avec eux: il est bien entendu qu'on refuse. Il y a un vieillard de 73 ans qui m'a produit l'effet d'un sauvage. Ce vieux est robuste et énergique: armé d'un long gourdin, il gravit les pentes comme un chevreuil. "Je suis un mendiant m'a-t-il, et pour vivre, je garde la montagne". C'est-à-dire qu'il crie comme un perdu sur ceux qu'il soupçonne de vouloir, non pas manger, mais emporter l'herbe d'autrui; ce qui serait un "crime abominable" puisque sèche, elle se vend 180 sapèques soit 90 centimes les 100 livres. C'est le combustible ordinaire: et il est excellent pour les briqueries, les poteries, etc. et pour cuire le riz. -(19)- Cette nuit le vent a fraîchi ferme, et mon rhumatisme m'a rendu le sommeil léger. Pas de vivres, d'ailleurs, que des Nan-kona, espèce de petit potiron vert maculé de jaune, et assez sucré. C'est tout ce que l'on trouve à acheter avec de larges haricots musqués appelés "Pien-t'eou". Comme à 8h. le vent soufflait ferme du N.E., j'ai renoncé à gagner Lu-tch'eou, ma barque n'eut pu tenir sous ce rhumb en courant des bords: je me suis décidé à filer à l'ouest, sur Tang-ho, à 20 lis dans la rivière de Cheou-tcheu-hien. Après quelques tâtonnements dans les herbes flottantes, nous finissons par trouver l'embouchure de la rivière, et nous arrivons au bourg à 11h. Après dîner je suis sorti un instant, et j'ai rapporté des rizières trois petites plantes qui m'avaient échappé jusqu'ici: Dopatrium junceum, Vandalia scabra et la Bonnaya veronicaefolia. Mes gens rapportent des provisions, entre autres, les plus belles châtaignes que j'aie vues en Chine, de vrais marrons, à 36 sapèques, soit 18c. la livre. Elles viennent des montagnes de Lu-kiang-hien. Je ne suis plus qu'à 80 lis de Cheou-tcheu, et 400 de Ngan-king. Ce cours d'eau n'est à vrai dire qu'un cul-de-sac du lac Tchao: en hiver, tout est sec. -(20)- Je reviens au lac à travers la partie marécageuse, et mets pied à terre. J'ai tiré une fauvette, un emberiza, quelques alouettes voisines de l'Alauda japonica, et le Pratincola indica. Le peuple est activement occupé à la pêche, mais c'est pour chauffer la marmite, comme ils disent. Ils se donnent beaucoup de peine pour récolter la grande graminée aquatique, dont la variété cultivée, nommée Kao-ba à Chang-hai,

est une nourriture assez agréable. Ils en font de long radeaux sur lesquels ils marchent pour les pousser peu à peu le long des bords jusqu'à leur demeure. Cette grande herbe est, si je ne me trompe, du genre Hydropyrum. J'emporte comme souvenir quelques mulettes voisines de celle que j'ai adressées à Paris sous le nom d'Unio modestus. C'est la seule qui y soit un peu : l'Ut. Montanus, ne m'a laissé voir qu'une valve : elle doit se trouver plus haut, vers Chéou-tchen. Nous passons tranquillement la nuit au milieu des herbes : il est étonnant qu'il y ait si peu de moustiques. -(21)- Le vent soufflant trop, je descends à terre, et rapporte une Polygala nouvelle pour moi, P. Glomerata, je crois : et le Contranthera hispida. Le vent ne se calmant pas, j'ai pris le parti de marcher quant même en courant des bordées dans les herbes autant que possible : mais cela n'a pas pu durer, il nous a fallu prendre le large et danser ferme. Vers 4 h. je suis entré me reposer dans une petite crique que j'apercevais, près d'un cap de grès rouge. Ce cap a un petit bosquet dans l'enclos d'une pagode ruinée. J'y ai tiré la Turtur gelastes ou rupicola, le muscicapa rupicola et l'Xanthia cyanusa qui commence à arriver. J'y ai vu, je crois la Turtur humilis, mais n'ai pu l'approcher. Les drongos abondent, et sont extrêmement curieux et intéressants à suivre dans leurs jeux et evolutions capricieuses. -(22)- Je pars de bonne heure, et vais mouiller pour dîner tranquillement sous le vent d'un petit cap boisé avec de mauvais chênes du groupe des Robur et Castanéopsis. En descendant, j'ai tiré un lièvre, et le petit gobe-mouche appelé Muscicapa-cineres-alba. Cueilli dans le gazon ras, au bord du lac, la Stiga hirsuta, puis remis à la voile. Le vent a un peu molli, ce dont je ne suis pas fâché, les lames sont moins fortes, bien qu'elles fussent tolérables, et je puis écrire. -(23)- Cette nuit un petit coup de vent vers 12 h. Pluie depuis 4 h. je suis sur mes deux ancres à l'entrée du lac, juste debout au vent de N.E. Le petit baromètre anéroïde que j'ai pour la mesure des hauteurs, me semble un instrument de physique de fantaisie. Il marquait 771, le therm. étant à 19.50. Rien que de le mettre à la température de ma main, il est tombé à 758 ! Allez vous y fier ensuite. je le prends tel quel n'ayant que lui. -(24)- Passé la journée avec de la pluie sous les murs de la ville de Tchao. Cela a ses charmes. -(25)- Fait deux lieues environ malgré la pluie. La Monochoria vaginalis couvre les mares de ses splendides grappes d'azur. Il me semble que cette plante, ainsi que sa congénère, quoique moins belle, (M. plantaginea) pourraient réussir en France et orneraient magnifiquement les bords bas des pièces d'eau dans les parcs. Ce beau bleu tranche vivement sur le jaune des Villarsia quand ces deux plantes se trouvent voisines. La petite Alisma qui fleurit parmi ces reines des eaux est plus modeste avec ses trois pétales blancs (Alisma fluitans ?) Mais ses vertes feuilles orbiculaires sont plus fraîches que les feuilles demi-rouge ou vert-sombre de la Villarsia. -(26)- Rentré péniblement à Sun-tsao, ou mieux, en face du canal de Ou-ouei-tchéou, j'ai vu aujourd'hui, pour la première fois, le cadavre d'un enfant noyé : il pouvait avoir 3 ou 4 jours.

-(27)- Partis de bonne heure avec vent favorable pour Ou-ouei, où nous arrivons à 11 h. ½. La ville est assez loin du bord. Mes gens n'y ont pu trouver que trois misérables poulets ; pas d'autre viande. Dès que la pluie a cessé, j'ai fait reprendre les gaffes pour remonter sous le vent qu'un détour nous rendait contraire. A 6 h. nous arrêtons près de quelques barques du Houpé, et nous apprenons, à notre grand désappointement, que nous ne pouvons aller plus loin : toutes les routes

sont barrées. C'est une précaution contre l'eau du fleuve, afin que les riverains puissent faire tranquillement la moisson des haricots et retourner les rizières. Quand cela sera fait, le fleuve aura baissé, et l'on rétablira la circulation: si mes gens ni moi n'étions au courant de ces usages locaux, je n'avais suivi ce chemin qu'à la fin de Décembre. Nous en serons quittes pour rebrousser chemin à la cordelle, et reprendre le Kiang à Ou-hou: -(28)- Vers 9 h. le vent est devenu trop fort pour tirer la barque: nous nous sommes arrêtés près d'un banc d'alluvion qui ressemble à une prairie. Quelques amis y paissent tranquillement avec un petit chinois sur le dos, couché de tout son long. D'autres enfants nu-jambes récoltent des champignons qui croissent en abondance sous ce gazon ras et serré (Panicum voisin du P. Sanguinale) Deux d'entre eux consentent à me vendre leur cueillette pour 8 sapèques. Vous conviendrez que c'est du luxe: mais quand tous les paysans du marais en mangent, pourquoi y mettrais-je plus de façon? -(29)- Jour de St. Michel: grand jour pour la France, si elle n'avait pas un bandeau sur les yeux! Pauvre France! Le vent a molli mes gens se réattellent à la corde. - Après déjeûner, je vais à terre, et en 10 minutes je rapporte un plein mouchoir de l'agaric d'hier. C'est un agaric sociétaire et agrégé: gras et cassant, pas de papilles sur le chapeau, qui est très-cônique et tortueux à cause de l'épaisseur du réseau de gazon à travers lequel il sort: pas de volva apparent ni d'anneau: feuillets quelque peu teintés de rose: pédicelle tordu, pellicule du chapeau à fibres soyeuses et radiées. Ce champignon est excellent. Il y en a 3 ou 4 espèces dans le gazon: mais le peuple les connait fort-bien comme dangereuses, surtout celles qui croissent autour des excréments des buffles. D'ailleurs, tous les ans, mes hommes m'en font manger de toutes les couleurs, et je ne m'en suis jamais mal trouvé, pas plus que de ceux que les chrétiens nous servent avec la viande et le poisson. L'Agaricus edulis est fort commun au mois de Mai, et se vend jusqu'à 7 ou 8 sapèques l'once dans les grandes villes. Dans la soirée j'ai tiré le Botaurus ochropus. Pendant que je marchais sur la digue du canal, précédé ou suivi de mon petit chien (apprenti chasseur), joli limier que m'a donné un Français de Chang-hai, j'entendais un vieux batelier dans sa barque demander à ses hommes si j'étais un Européen. Ceux-ci ne savaient pas. Je rencontre un paysan qui me demande ce que j'avais tué: Rien, lui dis-je. Est-ce un Européen? lui crie le vieux; je ne sais pas, répond l'autre, il m'a dit qu'il n'avait rien tué. Une paysanne se range du sentier pour céder le pas; je lui fais excuse. Est-ce un Européen? lui crie le vieux: Je ne sais pas, répond-elle: il a de la barbe long comme cela: et elle faisait le geste. - Ah, dit le vieux, c'est évidemment un homme de Tang-tch'eou! - Pas besoin d'aller loin pour avoir l'air chinois! que vous en semble?

-(30)- Je suis rentré dans le Tang-tze-kiang par où j'en étais sorti. Je suis content de cette pointe dans le lac Tchao: c'est autant de moins à faire. Aux eaux basses, il doit y avoir des mulettes. Ces jours de pluie ont fait monter le fleuve dont l'eau jaune pénètre dans la rivière assez pure de Tun-tsao. J'ai grand vent N.O. j'en profite pour dépasser Ou-hou, et venir coucher à l'entrée de la rivière qui conduit à Nan-ling-, Kiang-hien, et dont l'une des sources vient de Che-tai: ce port se nomme Tou-kiang et est assez fréquenté. -(Octobre 1.)- Je fais faire des provisions pour pénétrer dans les vallées inondées. C'est ici le même système qu'à la rive gauche: beaucoup d'eau de hautes chaussées. Si l'inondation n'est pas précoce, tout va bien, il y a du riz. Les eaux ne pouvant couler

sont très-pures et très-profondes. La Vallisneria Spiralis? y déroule à profusion ses merveilleux ressorts, et le pollen des fleurs mâles couvre parfois de larges espaces. La migration Nord-Sud se fait: j'ai vu un Erythrosterna, Anticilla aurorea, Sturnus cinereus, et un bande d'Anser ferus. Ces vents de Nord incessants vont l'activer; et puisque le fleuve est encore très-haut, je vais tâcher de trouver quelque bon coin de montagne pour y fureter. J'ai récolté entre autres champignons des Pézizes blanches, agrégées sur un épais Mycelium croissant sur la balle de riz en décomposition. — La meilleure trouvaille de la journée est une valve droite de mon Unio capitatus: ce qui me prouve qu'elle existe dans cette rivière, et qu'il est possible d'en récolter en bon état aux eaux basses: ce que je n'ai encore pu faire jusqu'ici: cette moulette étant très-rare, et mal localisée, tandis qu'ici, elle est près du passage ordinaire, de moi, ou de mes successeurs, ou autres amateurs scientifiques. (2) Aujourd'hui, malgré une assez longue marche sur la chaussée, je n'ai rien rencontré si ce n'est quelques champignons. La rivière se resserre et ses berges s'élèvent. Le Liquidambar commence à apparaître çà et là, ainsi que le Erasinus sinensis, signe que le pays s'élève. C'est encore plaine cependant, malgré quelques collines: et les rizières couvrent tout le terrain. (3) J'ai traversé une région assez boisée au bord du canal, et j'ai remarqué sauvage pour la première fois le Catalpa appelé Ose-chou: j'en connais deux dans ce département. L'un a les fleurs magnifiques en Mai: l'autre des feuilles énormes et d'assez médiocres fleurs blanc sale en Juin. Quoiqu'il en soit des fleurs, les arbres sont magnifiques de port et de feuillage: bien que le Cat. Kæmpf. quand il est chargé de ses belles fleurs blanches ne laisse pas que d'offrir un beau coup d'œil. J'ai récolté en fleurs le Pueria phaseolides, ou Dolichon, et un beau Phaseolus à fleurs rosées, grandes et sentant la rose de Bengale. Je voudrais en trouver des graines mures: les Chinois cultivent un pois nain de ce groupe dont il est fort possible que cette espèce grimpante soit la souche sauvage. Je suis arrivé à 2 h. au bourg de Si-ho: je ne puis aller plus loin, il y a un pont de bois, et plus d'eau. Je suis encore loin des montagnes, et ne pourrai y arriver. J'ai tiré un Cuculus micropterus, et un magnifique Ceryle rudis, qui commence à paraître, vu que nous sommes près des montagnes. Je ne connais ce Martin-pêcheur que dans les grands cours d'eau pure des montagnes: il est rare au bord du Yang-tze, au moins dans le Kiang-nan: je ne l'ai pas vu pêcher dans les mares ni les rizières, comme l'Alcido bengalensis, et l'Halcion atricapillus. (4) Je suis à 200 lis du P. Bedon. S'il avait fait beau temps, j'aurais loué une barque et remonté le torrent, ce qui est possible pendant 170 lis. Je compte faire le voyage inverse en Août prochain, et envoyer ma barque m'attendre à Ning-Kono-fou. J'ai tiré une femelle de Ceryle rudis. Le Cuculus sparverroïdes chante encore, mais ce n'est plus qu'un écho affaibli des gammes d'energumène qu'il monte jour et nuit en été, perché immobile au sommet des plus grands arbres. En débarquant près d'un rivage de sable, j'ai tiré l'Agialites Hartingi, de Swinhoe. Je n'ai rien rien rapporté de ma promenade qu'un Agaric voisin de l'A. campestris. Il y a encore par ici beaucoup de terres incultes, et le pays est loin d'être repeuplé. Les habitants me disent qu'il y a beaucoup de sangliers dans les grandes herbes. Ils ont un jargon parfois difficile et même impossible à comprendre, même pour mes bateliers: et cependant nous sommes près du fleuve où la langue est bonne! (5) Aujourd'hui deux espèces du genre Desmodium, un Sorbus et le Spirinos semitorques en mue avec un jeune Ardetta cinnamonea. En montant j'avais donné trois pilules fébrifuges et un petit

cornet de Gémen - contra pour un enfant de 4 à 5 ans tout jaune de fièvre. J'ai voulu voir l'effet. Il n'a jamais rien voulu prendre. Cela tient sans doute aux cancans des voisins et voisines sur le remède du diable océanique, car ici, dans cette population, on ne connaît pas d'autre terme pour désigner un Européen: je me suis convaincu qu'ils n'y mettent pas trop malice, encore qu'ils savent que cela ne convient pas. Pendant que je causais dans le groupe formé autour de moi, un ancien m'a demandé si j'étais de Ning-po. Je suis un Sang-Kouei-tze, ai-je répondu. "Oh, non, non! Sang-ka-jen!" (un monsieur d'Europe). Quand ils connaissent, ils ne le disent plus que par derrière.

-(5)- En revenant à bord, j'ai visité deux barques chrétiennes, mes voisines. Quand les bateliers ont vu ma barque accoster, ils ont demandé aux indigènes quelle était cette barque: ceux-ci leur ont répondu que c'était un Hao-jé de Nan-king. Sur ce ils ont eu quelque soupçon, et l'un d'eux est venu demander mon nom, de peur de se compromettre avec des anglais. Sur la réponse de mes bateliers, la figure de cet homme s'est épanouie, et il est venu me saluer, ainsi que les autres. Ce sont des chrétiens de Han-iang-fou, ou Houpé, émigrés ici pour chercher fortune en transportant à Ou-Hou du bois de chauffage. Puissent-ils sur les bords de cette rivière, où nous sommes inconnus, nous rendre les mêmes services que dans le reste du département de Ning-Kouo! Pendant leur souper, mes gens prennent un beau papillon du genre Ophidère qui est venu se heurter à leur lampe. -(6)- Je suis rentré vers 6 h. dans le port de Lou-kiang: la journée s'est passée à marcher moitié à la perche, moitié à la voile. J'ai récolté une petite plante composée-astéroïdée fort curieuse. Je crois que c'est un aster ou un genre voisin. On ne le dirait pas en la comparant à première vue avec les jolis Aster qui foisonnent maintenant dans le gazon au bord des rivières. Demain je remonte décidément le fleuve, s'il fait beau, et ne m'arrête qu'à Ba-kong, à moins que mes gens ne veuillent acheter du bois à Kong-king. -(7)- Marché tout le jour avec une petite brise variable du S.E. au N.O. Je couche non loin de l'endroit appelé Kang-tze-ki sur le routier anglais, près d'une barque du Hou-pé, dont le patron m'a donné quelques renseignements sur la rivière Han. (Novembre-2)- Mon journal a été interrompu, parce que j'ai marché rapidement le long du grand fleuve dont les eaux, encore fort hautes commencent à baisser. J'ai passé trois jours à Han-Kéou, et me suis procuré un passeport fort ample que m'a gracieusement délivré Monsieur Blancheton, gérant du Consulat Français. Jusqu'ici je n'ai jamais exhibé d'autre passe-port que ma barbe blonde, et cela a suffi. Néanmoins, ce document met le porteur en règle envers tout le monde. - J'ai quitté le mouillage de la concession anglaise à 8 h. du matin et me suis engagé dans le rude courant de la rivière appelée officiellement Han-kiang, Han-Chouei, mais que le peuple nomme selon les localités qu'elle arrose. Actuellement elle a baissé de 60 cent. au-dessous du niveau de la crue 1874. Le courant est d'une très-grande violence, surtout à l'embouchure; ce qui joint à la quantité considérable de barques qui le montent, le descendent, et le traversent en tous sens, en rend le passage très difficile quand on n'a pas un très fort vent favorable. - Les habitants ont la réputation d'être braves gens. Jusqu'ici, je n'ai pas entendu une seule injure: je passais tout à l'heure à pied près de plusieurs barques accostées à la rive: un homme dit aux autres: "Voila un faux Européen!" "Pas du tout, lui dis-je, je suis un véritable Européen": et les voilà de rire. Mais un d'entre eux bien meilleur physionomiste soutient que je suis un Cantonais! Ici pourtant, comme on va beaucoup à Han-Kéou, on se dissimulerait plus difficilement.

-3- Aujourd'hui environ 50 lis à la cordelle: la direction

étant N.O. L'eau a baissé par ici d'environ 1 mètre : cela tient probablement à ce qu'au dessous de Ssai-tien il y a de l'eau du Sang-tze qui communique avec la Ssan par un canal de Cha-che à Ssai-tien. Le pays est plat : les collines se montrent encore sur la rive droite. Moisson excellente, m'a dit un paysan. Dans cette plaine sablonneuse et souvent inondée on récolte au printemps du froment, à l'automne du du Sorgho qui ne craint pas d'avoir un peu d'eau de crue et peut continuer de mûrir. Je ne vois que des monceaux de ce mil le long de la rive. On le bat avec de petits rouleaux en cône tronqué traînés par des buffles. Quelques fois il y a deux ou trois de ces gros animaux, montés chacun par son guide, tournant et retournant paisiblement sur la petite aire. Les ânes albinos sont assez communs. Le geai bleu (Pica cyanea) est très abondant dans les bosquets de saule qui entourent les villages.

(4) Belle journée, mais pas de vent, par conséquent très peu de chemin. Pas d'incidents dignes de remarque : le pays est le même ; des saules et de grands muriers (Morus alba), entourent les hameaux. La population semble très-nombreuse : le Sorgho a en grande partie fait place au coton. Cette année la récolte est médiocre parce que le bois a trop poussé au détriment des fruits. Les Polygonum tinctorium remplace l'Indigotera (Voisin de l'anil, d'après une figure de Guibourt) (Drogues simples ;) mais herbacé et annuel.) Des terrains du bord du Sang-tze pour produire le bleu des vêtements indigènes.

A Chang-hai, c'est l'Isatis tinctoria. Le tout s'appelle Tien en Chinois. La population est toujours bienveillante et très peu farouche. (5) Temps magnifique, mais pas de vent. Dans la matinée j'ai tiré le Rutticilla aurorea, et un joli Scops, voisin du S. aldrorandi. Sur la digue, j'ai recolté la Cassia occidentalis. L. que je rencontre pour la première fois. Immenses étendues de plaines cultivées en coton ; on l'arrache maintenant pour semer du froment. (6) Très-beau temps ; le vent s'est levé et mes bateliers ont pu prendre un peu de repos. Dans la soirée, les terres deviennent basses et marécageuses. La vie et la propriété de milliers d'habitants sont confiées à une digue en terre mobile et qui, grâce à l'incurie et souvent la rapacité des autorités, se rompt de temps à autre. Entre des mains soigneuses, ces immenses plaines donneraient ce que l'on voudrait. Il faudrait les canaliser : ces canaux offriraient une place utile à l'excès d'eau, pendant que la terre extraite des canaux exhausserait le sol. J'ai entendu louer naïvement l'industrie chinoise qui a creusé les canaux si nombreux au Kiang-Sou : c'est une erreur : elle en a fort peu creusé : ce sont des fosses naturelles régularisées et agrandies. Le canal impérial lui-même a été tracé dans ces circonstances extrêmement favorables. Il traverse ou longe des marais et des lacs : alors il est magnifique : il devient misérable, dès que l'on a dû attaquer le sol ferme et se comble très-souvent.

(7) Le vent N.E a soufflé aujourd'hui, et nous avons fait une centaine de lis. Dans un gros bourg, très-commerçant, appelé Siao-tao-tcheu, j'ai lié conversation avec les bateliers d'une singulière forme de barque, que mes gens appellent barque au nez tordu. En effet, l'arrière en pointe relevée s'infléchit à tribord pour laisser place à la godille grossière qui sert de gouvernail. Ce sont de petites barques, du district de Si-Chouan, au Ho-nan. Elles apportent le long de cette rivière des charges de Che-tze (Diospyros) de l'espèce dont on fait le fruit sec appelé vulgairement Kaki à Chang-hai par les Européens. Le fruit a la forme d'un gros gland comprimé selon son grand axe : la peau est orange foncé : la chair en est pâteuse,

et meilleure sèche que fraîche. Il m'est impossible de remonter chez ces braves gens; sans cela je tacherais de me procurer quelques jeunes plants pour le muséum. Ils m'ont raconté des merveilles de leur pays, qui confine le Hou-pé et le Chen-Si. Les montagnes disent-ils, empêchent de voir le soleil. J'ai lu, je crois, cette plaisanterie dans M. Huc. Il s'y trouve des panthères, des loups, et des Musco: plusieurs sortes de faisans, etc. etc. Cela m'encourage à devorer l'ennui de ces longues lieues de plaine. Comme je leur demandais si dans leur rivière il y avait des mulettes et des poissons, un amateur du Hou-pé qui avait pris part à l'entretien, m'a dit fort sérieusement, qu'il y en avait de grandes comme cela, (il faisait un geste d'une demi-aune) et qu'elles contenaient des perles qui produisaient de la lumière, la nuit, sur la rivière. Je l'ai écouté sans rire: rire leur eut paru drôle, vu que tous étaient convaincus. -(8)- Aujourd'hui temps couvert et pas de vent. Toujours dans la plaine qui est de 3 m. au dessous du niveau des crues ordinaires. Nous traversons le district de Tien-men qui semble fertile et très peuplé. J'ai vu une idole énorme dans le ventre de laquelle on allume les papiers qu'on brûle en son honneur! Sur une pointe mangée par le courant j'ai fait ramasser des fragments de mulettes que j'apercevais de loin: l'un d'eux est la moitié postérieure droite d'un énorme Myectopus. Cela m'encourage à remonter, même lentement. La question à résoudre est de savoir de quelle rivière ou lac cela vient: on m'affirme qu'il n'y en a pas dans la Han jusqu'ici: et je le crois; tout est sable emporté par un terrible courant.

-(9)- Aujourd'hui vent contraire, excepté à un détour de 15 lis. -(10)- Beau temps et vent de Sud-Est qui nous a aidé a refouler le courant. Ici le terrain change visiblement: il est juste au niveau des crues: en sorte qu'il suffit d'une digue de 60 à 80 centim. Quelques montagnes commencent à poindre dans la brume au Nord-Est. Le frêne de chine est dans toute sa force et remplace le monotone saule pleureur d'en bas. Nous approchons de Ngan-lo-fou.

J'ai tiré sur un faucon pelerin: c'est le premier que je vois. Rien d'ailleurs que les pies et corbeaux ordinaires. -(11)- Beau temps: pas de vent. Nous avons passé l'après-dinée à Cha-iang, gros bourg avec douane sur la rive droite. Le peuple de ce pays est vraiment bon et simple. Je ne me gêne pas plus qu'en Bretagne. J'ai fait la causette avec tout le monde. Mes voisins de droite viennent de King-te-tchen, et portent de la porcelaine à Lao-ho-Kéou pour le Chen-Si et le Ho-nan: ceux de gauche sont les propriétaires d'une barque à nez kordu. Ces braves gens des montagnes se croient au moins dans la lune quand je leur fais voir mes petits objets.

Tous m'invitent à aller chez eux. Hélas! que ne sont-ils aussi accessibles sur la question religieuse! Là, ils ne comprennent plus rien: ou il faudrait bien du temps pour leur ouvrir l'esprit. C'est d'ailleurs la remarque que j'ai faite depuis longtemps: ce n'est pas en courant qu'on propage la foi. Il faut s'installer au milieu des populations. Aussi les marchands de bibles, ou comme on dit ici, les Kiang-Chou-ti, les expliqueurs de livres, peuvent s'en payer à leur aise: ils ne feront jamais que propager un livre scellé, si encore ce livre n'est pas profané. Pour en revenir à mes voisins, je leur ai acheté des Chetze pour quatre sapèques la pièce. Ils en ont trois espèces appelées au Honan: Ping-K'ai, Pao-K'ai et Nieou-sin. Le Nieou-sin (Cœur de bœuf) est celle dont je vous parle l'autre jour: le Ping-K'ai est un fruit

aplati, marqué latéralement d'une empreinte circulaire qui simule une pyxide: le sommet du fruit en est le couvercle: et comme il est plat on le nomme: ping (horizontal) kai (couvercle). Le P'ao-k'ai est un gros fruit jaune à sommet écrasé, mais encore conique. Je ne sais et ils ne savent ce que veut dire P'ao: cela signifie probablement: Précieux couvercle. Je voudrais bien trouver tout cela à Chang-hai en arbre: mais je n'espère pas. Ces fruits sont splendides, au moins comme ornement. Le Nieou-sin pas encore blet se pèle comme une poire, et son goût rappelle de loin la mangue. Seulement on accuse tous les Che-tze, frais ou secs de donner la fièvre: cela n'empêche pas tout le monde ici de tomber dessus à belles dents. — Mes gens m'ont rapporté du marché de magnifiques Pei-kai analogues à ceux de Tien-tsing, coûtant 8 sapèques la livre. J'en trouverai désormais jusqu'au bout de la rivière. — On m'annonce quelques petites mulettes dans les affluents de la Han: nous verrons. — (12.) Le N.O. a soufflé trop fort: j'ai fait des caractères tout le jour. J'ai acheté un poisson que j'avais perdu. Je ne puis le désigner par les figures de M. Dabry: et ses descriptions sont trop insuffisantes. — (13.) Fait 50 lis contre le courant: mes hommes n'en peuvent plus: on m'a dit que j'en trouverais de renfort un peu plus haut. Une troupe de pélicans fait la digestion sur un banc de sable. Quelques uns de ces graves personnages continuent la pêche au petit en se laissant aller mollement au courant: ils remontent en volant. Dans ces circonstances, ils sont inabordables. — (14.) Fait 20 lis. A midi le vent N. s'est levé avec une grande violence en soulevant le sable des basses. J'ai étudié les odes du Roi Ouen. Les oies de deux ou trois espèces abondent: je n'ai pas le temps: en plaine d'ailleurs, on les aborde difficilement, si ce n'est quand elles passent à portée. J'ai à me louer des paysans: sans eux, après la chute du vent, ma barque ne serait pas sortie d'un mauvais remou où elle était engagée. J'ai grand hâte de louer des hommes de renfort: — (15.) — Mauvais vent ou calme. La rivière commence à devenir dangereuse. Trois barques ont échoué presqu'à la même place: et l'une d'elles a dû décharger sa cargaison, heureusement peu endommageable, de gypse fibreux, destiné à faire coaguler le fameux Teou-fou, ou fromage de haricots. J'espère arriver demain à Ngan-lou-fou: d'après les cartes de Chine, à cet endroit la rivière incline plus à l'ouest. Jusqu'ici, d'après mon relevé à la boussole la résultante depuis Siao-kao-tchen est N.N.O.: mais à peu près N.N.E. depuis 2 ou 3 jours. Les habitants, parmi ceux qui me reconnaissent comme Européen, sont très-bien: il en est de même des gens de barques qui appartiennent au Hou-pé, Ho-nan et Chen-si. J'entends leurs réflexions, et il n'y a pas la moindre inconvenance: c'est d'autant mieux qu'un bon nombre s'imagine que je ne les comprends pas.

— (16.) — Aujourd'hui encore pas de vent. J'avais compté sur la mousson de N.E., et je n'ai que du N.O. heureusement faible. Les chars de ce pays sont probablement imités de ceux des prétendus empereurs Yao et Chun. C'est une machine à deux roues pleines ou un peu évidées tournant avec l'axe: la flèche est un grossier morceau de bois arqué et courbé vers le sol: à l'extrémité, là où des peuples intelligents ont mis une roue, ici c'est une grosse pièce de bois qui glisse et empêche la flèche de labourer la terre: à cette flèche est accroché l'appendice sur lequel s'attelle le bison du pays. J'ai tiré le Picus mandarinus. Gould. et acheté un poisson nouveau, appelé Museau de rat. C'est un joli cyprinoïde:

J'espère en trouver de meilleurs spécimens. La rivière laisse ici d'immenses basses à sec: sur l'une d'elle est installée à plat une grosse barque de Fan-tchen qui s'est trompée de chenal et attend paisiblement que l'eau revienne au mois de juillet 1875! Voilà la Chine! Elle est à 50 pas de l'eau et sur le sable. Le pays est très-boisé, surtout avec des ormeaux, (Ulmus minor)! des frênes (F. Sinensis): des celtis (Celtis Wildenowiana) et des saules; on peut y ajouter l'ubiquiste Pride of india des anglais. (Melia azadarach.) — Une petite chaîne de collines court 550 N.N.E.: j'espère arriver bientôt aux eaux pures, mais de plus en plus rapides — Coucher en face de Ngan-lou-fou — (17.) — Pendant que mes gens étaient en ville à faire leurs provisions, le brouillard nous a amené du S.E. Il a soufflé jusqu'à 7 h. ½ du soir: et bien besoin en était: car l'eau est excessivement rapide en certains endroits. Nous avons fait quand même 8 à 9 lieues. Les collines commencent à paraître au bord du fleuve, et je sors enfin de l'interminable plaine et de ses digues. Les pêcheurs d'ablettes sont fort communs: mais pas à la ligne: au carelet; ou avec une poche, le long des rives hautes, dans le remou. Je vais demain, si le vent ne donne pas, étudier leur pêche. — (18.) — Peu de chemin aujourd'hui. La rivière s'élargit outre mesure, et est très-difficile. Nous sommes heureux d'avoir quelques barques du même tirant d'eau que la nôtre et nous nous guidons sur leur sillage. J'ai vu l'Orites glaucogularis, ou une espèce voisine: j'étais allé à terre les mains derrière le dos, et sans fusil. — (19.) — J'ai acheté, ou mieux j'ai pris dans la main du paysan qui venait de le pêcher un joli poisson qu'ils appellent Hoang-kous. Ce brave tout ébahi après les trois sapèques que je lui ai fait donner s'en est allé sans mot dire. Nous n'avons fait qu'une quarantaine de lis, et pendant que je faisais mon excursion habituelle, mes gens se sont ensablés, et ont dû jouer du cabestan. Le sol est ici excessivement ravagé par les inondations: chaque année des villages doivent déloger. Ce territoire a beaucoup fourni à l'émigration du Kiang-nan. Le peuple est toujours d'une grande bonté et simplicité. Hier, en marchant le long de la rive, j'ai fait amitié avec les bateliers d'une barque de Han-tchoan-hien: ils m'ont prié de mouiller près d'eux: ce que j'ai fait. C'est une brave famille: et comme ils sont seuls de leur pays, ils ne sont pas forts, en cas d'accident. Aujourd'hui on s'est entr'aidé, et ils sont décidés à voyager sous ma protection jusqu'à Fan-tchen. Près de l'endroit où nous couchons, une barque chargée de haricots s'est coulée: je croyais la cargaison perdue: il paraît que non: on va la vendre aux fabricants de fromage, et ils n'auront pas la peine de faire tremper les haricots! — (20.) — Dans la soirée, à 8 h. le vent s'est levé: nous sommes partis: mais nous avons perdu le — (21.) — la trace de notre guide et nous avons échoué. J'ai fait mouiller sur place, pour éviter de plus graves inconvénients. Nous avons rejoint nos amis avec beaucoup d'efforts en nous hâlant sur un grapin: puis, pendant que nous dînions, le vent s'est levé. Nous marchions grand train, quand nous avons aperçu nos gens échoués sérieusement. J'ai fait détacher le canot et envoyer deux hommes à leur secours, et j'ai continué pour les attendre au delà d'un fort rapide qu'il est difficile de franchir sans vent. Ils se sont dégagés et nous ont dépassé vers minuit sans nous voir: d'où j'ai perdu une grande journée d'excellent vent: mes hommes étaient sur leur barque et mon canot à la traîne: ils ont laissé en partant pour profiter du vent, un de leurs hommes pour nous guider:

mais par suite d'accidents, nous ne sommes partis qu'à 4 h. du soir, juste au moment où le vent tombait et tournait ! J'en ai éprouvé un vif mécontentement: le vent est si rare depuis mon départ de Han-K'eou que j'eusse été heureux de profiter de celui-là pour atteindre la région des torrents, où nous aurons désormais, à naviguer comme nous pourrons. - (22.) - Aujourd'hui pas de vent et vent debout ! Le pays a changé d'aspect. Nous sommes dans la région des montagnes. Le Catalpa et le Paulownia sont très-communs. Sur une grève de galets j'ai vu 5 ou 6 espèces de mulettes roulées; autant que j'ai pu les reconnaître, ce sont des espèces du Kiang-nan, mais très-grosses. Cela me donne courage à remonter la rivière. Près d'une localité nommée Lieou-kia-kei, il y a sept ou huit bancs de laveurs d'or. C'est une occupation d'hiver: car, quoiqu'ils en disent, je crois que le jeu ne vaut pas la chandelle.

Nous couchons près d'un endroit appelé: les fours à chaux. Cela me fait songer que, même dans sa seconde édition du Middle Kingdom, Wells William (1871) nous dit fort sérieusement que les Chinois font la chaux avec des huîtres. Je cite son texte: il est très-curieux, et est un exemple du crédit que l'on doit accorder à ces ouvrages si prônés d'amateurs, même ministres protestants, qui sont fabriqués à Macao, Hong-kong ou Chang-hai, et tout autre port, pour édifier le pieux public at home sur la Chine et ses habitants.

Si ces braves gens ne donnaient que ce qu'ils savent de visu, ce serait encore passable: mais ce qu'ils savent de visu à Macao, Canton ou ailleurs, ils l'appliquent imperturbablement à la Chine. Je pourrais à ce sujet reviser plus d'un illustre bouquin: mais voici le texte:

« Lime is obtained from shells; for, even if the chinese « were aware that lime can be procured from limestone « (Vich does not appear to be known), the dearness of « fuel would seriously interfere with burning the « stone into lime. » (Cf. 2de édit. C. 11. P. 4.) Or faire de la chaux avec des coquilles est précisément l'exception et la chose la plus inconnue. J'ai essayé, l'an passé de persuader à des chrétiens de Ou-ho, où les coquilles de l'Anodonte herculea (Middendorf) abondent ainsi que beaucoup d'autres, j'ai essayé de leur faire croire que c'était de la bonne chaux, et très-bonne pour donner de la chaleur à leurs terres argileuses, je n'ai pu réussir: on pensait tout bas que je voulais me moquer d'eux.

Donc les fours à chaux abondent en Chine, la chaux est légèrement hydraulique: elle se cuit avec de l'anthracite quand il y en a, et avec de la paille quand il n'y a pas autre chose: c'est aussi le combustible pour les tuileries et briqueries: et les briques sont meilleur marché et mieux cuites que dans les pays de montagnes où l'on se sert de fagots de bois. - (23.) - Cette nuit le vent de N.E. a soufflé avec une violence toujours croissante jusqu'à 10 h. du matin, chassant de gros flocons de neige: l'abaissement subit de 16° à 4° ne laisse pas que d'être sensible. La barque est mal située, en sorte que j'ai passé une mauvaise nuit: le pis est qu'il est difficile de la changer de place à cause du courant torrentiel qui la presse contre la rive.

Le misérable baromètre de poche que j'ai étant complétement affolé, j'ai renoncé depuis longtemps à m'en servir. J'ai enfin pu faire mouiller sur deux ancres au milieu du courant où je suis fort à l'aise.

- (24.) - Journée de neige en barque à l'ancre. Je suis à 15 lis par terre de la ville de Kiang-iang-fou. - (25.) - La température minimum d'aujourd'hui a été - 2°. Après le dîner mes gens se sont décidés à partir en passant l'eau. Pour faire un quart de lieue, ils

ont dû haler la barque toute la soirée ! Le métier est trop dur, s'il ne vient du vent favorable, je ne puis exiger cela tous les jours de leur bonne volonté. Le vent semble revenir S.E : espérons. – (26.) – Nous avons fait 15 lis. Le bourg où nous avons passé la journée a une douane. On m'a apporté un quartier de mouton pour 300 sapèq. (1 f. 30). Précédemment mes gens n'avaient pas osé acheter de cette viande inférieure. Mais je les ai grondés : elle est d'après mes goûts barbares bien supérieure à l'insignifiante et sempiternelle viande de porc. Ces moutons viennent en grand nombre du Nan-iang-fou, province de Ho-nan : on les conduit jusqu'à Han-Kéou. – (27.) – Ce matin j'ai trouvé des mulettes fossiles pour la première fois. Quand je dis fossiles, il faut s'entendre : je ne prétends pas donner ce fait comme un argument pour ou contre la théorie de la formation immense de loëss jaune qui couvre la Chine N.O. C'est une petite couche d'environ 4 mètres de long sur un a deux décimèt. d'épaisseur. Il y a au dessus 3 mètres de loëss absolument compact et nullement remanié, à moins que l'on ne dise que toute la rive de la rivière Han depuis Y.tcheng est remaniée, sans être stratifiée et sur une épaisseur parfois de 20 mètres et plus. J'ai fait extraire à coup de pioche 5 espèces, que, sauf une, j'ai rencontrées vivantes. Ce sont : Unio pisciculus. N. U. nitidus. N. Mss. U. scriptus. N. Mss. U. condensatus. N. Mss. et une cinquième que je nomme provisoirement U. pustulatus. Celle-ci a été trouvée roulée plus bas et ses pustules ou verrues complétement effacées. Ces coquilles ne sont pas venues de loin, car deux échantillons de l'U. nitidus étaient complets, bien que brisés, et dans la terre enfermée par les valves germaient de petites plantes. Il est vrai que la couche étant à découvert depuis un certain temps, les eaux ont pu y déposer des semences. Je n'insiste pas sur ce fait. Ces dépôts fossiles sont très-rares, puisque c'est le premier que je remarque : dans des localités où les mulettes abondent, en très-peu de temps, elles sont détériorées. Celles-ci, du reste, sont fortement attaquées ; cela tient sans doute à ce que la portion de berge s'est écroulée depuis quelques mois. Cet intéressant petit dépôt est situé de 3 à 4 kil. au dessous de Siang-iang-fou, rive gauche : si le fleuve ne le détruit pas et que les Chinois le respectent, il est facile à retrouver. – Je couche à Fan-Kchéng, vieille ville située en face de Siang-iang, de l'autre côté de l'eau. Nous avons ainsi 1540 lis de rivière depuis Han-Kéou, en 26 jours : c'est long : et si je n'étais soutenu par l'espoir de trouver quelque chose, ce serait à rebrousser chemin. Mes gens ont commandé 600 pieds de corde pour tirer la barque sur les bas-fonds qui élargissent le lit de la rivière. – (28.) – Journée de fièvre légère. On a fait la corde, et demain je compte monter. Nous sommes en face d'un camp d'infanterie et de cavalerie. Les troupiers travaillent plus à porter de l'eau et construire des maisons qu'à faire l'exercice. Ils sont venus me voir et ont été fort convenables. Ils ont eu un artilleur français pour instructeur, ils m'ont fort pressé d'aller voir leur camp. Si le vent était trop fort demain, je veux me rendre compte de leur position. – (29.) – Ma journée a commencé par un événement qui pouvait me causer un grand déboire. Je ne sais pas encore pour quelle susceptibilité d'amour-propre, mes gens m'ont dit qu'ils n'étaient plus bons à rien, qu'ils ne connaissaient pas la rivière, etc. Et ceci équivalait en style chinois à dire qu'il fallait rebrousser chemin ! Rebrousser chemin juste au moment où j'arrive dans un pays intéressant. Et ceci est d'autant plus coupable que je suis bon pour eux comme personne. La grande corde était venue : un brave homme du pays qui connaît la route du torrent était retenu et déjà sur la barque. C'était trois mois

de route perdus, et l'espoir de visiter le sud compromis.
Néanmoins, après leur avoir reproché leur manque de franchise de ne m'avoir pas dit à Han-Kéou qu'ils ne pouvaient marcher, je les ai pris au mot et ai donné l'ordre de rebrousser chemin, et de filer sur Chang-hai où je les débarquerais. Pendant que je déjeûnais, ils se sont ravisés: m'ont dit qu'ils marcheraient et nous sommes partis.
Ils m'ont rapporté du marché deux spécimens d'un nouveau Cyprinoïde intéressant, ce qui m'a consolé un peu. Un peu plus tard, le nouveau batelier a déclaré que nos gaffes n'étaient pas bonnes pour la rivière, que notre cordelle était mal suspendue, et il s'est vite mis à l'œuvre pour l'arranger à la mode du pays: on a acheté deux bambous et les ferrements et tout cela s'est emmanché en peu de temps. Pendant ce temps, j'ai encore envoyé au marché, et l'on m'en a rapporté deux spécimens d'un nouveau et énorme gonjeon. J'en ai déjà un de taille fort convenable du Hong-kze-hou, mais celui-ci est bien plus gros. Il mesure 40 cent. du museau à la queue. Son museau très-charnu est fort allongé et très-singulier. Il est de cette rivière. Cela me fait 4 nouveaux poissons, depuis Han-Kéou, et deux bonnes espèces avariées dans mes vases à Ou-kia-hoei, retrouvées ici. Nous avons fait 10 lis.
-(30.)- Aujourd'hui à cause d'un épais brouillard, nous n'avons fait que 20 lis. La rivière est un vrai torrent: sans un peu de vent, il est impossible d'avancer parce qu'on ne peut tirer la cordelle. Les oies abondent sur le sable: je ne vois pas de pêcheurs, il n'y a ni cormorans, ni balbuzards: c'est, ou que l'eau est trop trouble, ou que le poisson est rare: les mergus, si communs ailleurs ne paraissent pas.
-(Décembre-1.)- Nous avons fatigué toute la matinée pour une légère erreur de route: heureusement vers midi un bon vent de Sud s'est levé et nous avons fait 4 lieues contre ce rude courant. La rive droite depuis 4 heures est formée de coteaux à pic blancs et rouges. J'en examinerai la nature en revenant: car au moment où nous arrêtons, il fait complétement nuit: et puisse les vents de nord reposer cette nuit, car nous sommes dans un fort mauvais port, tout de roche au bord, et de galets au fond.
-(2.)- Brouillard épais jusqu'à midi, et pas de vent. J'ai voulu voir ce qu'il y avait sur les coteaux escarpés qui bordent la rive droite pendant 30 lis. J'en ai rapporté un pigeon de roche, (Columba livia). Les quelques hélices qu'on trouve sont identiques à celles du bassin de la Hoai. La végétation (végétation de Décembre!) m'a frappé par quelques particularités et formes pour moi nouvelles, entr'autres, un figuier radicant dont je n'ai pu voir les fruits et l'anemone japonica? ou Sinensis? mes souvenirs me font défaut. Elle abonde: j'en ai récolté des graines. Le Paulonia imperialis est l'arbre vulgaire: on le connait sous le nom de Pao-tong. Les auteurs qui ont voulu faire de la Synonimie chinoise ont tous brouillé les noms de 2 ou 3 arbres. Le Tong-chou (桐) est le Bryandra cordifolia: le Ou-tong-chou (梧桐) est le Sterculia platanifolia, et le Pao-tong (泡桐.) est le Paulonia. Mais ce n'est pas ici le lieu de relever toutes les naïvetés qu'a commises en ce genre M. Legge, missionnaire protestant et traducteur des classiques chinois, ou livres sacrés de M. Pauthier. J'ai encore besoin de voir plus à mon aise le territoire où se sont passés les événements de l'enfance chinoise, le bassin de la Ouei et le fleuve jaune (Hoang-ho). Aurai-je jamais cette facilité? Sans cela on tombe forcément dans l'inconvénient d'appliquer les noms des plantes de Hong-Kong à des plantes du Chen-si ou du Ho-nan! J'ai blessé de deux coups de feu successifs un gros rapace qui m'a échappé parce que mes plombs étaient trop faibles. L'Haliaetus albicilla commence à paraître: c'est signe que les eaux deviennent

plus pures et plus basses. Depuis longtemps je voyais les paysans fort occupés à creuser le sable : je ne m'étais pas rendu compte de leur travail. Aujourd'hui je les ai questionnés : ils recueillent du bois de chauffage ! c'est là l'origine des lignites. C'est du même bois charrié par le courant et enseveli depuis un temps plus ou moins considérable sous ces énormes bancs de sable. Nos rusés chinois sondent avec une tige de fer, et là où ils entendent du bruit il y a du bois. Ils creusent la fosse et jettent dehors ces lignites modernes, mais déjà un peu silicifiées, puisqu'ils doivent se servir de soufflets pour les brûler. Cela fait peut-être rire : mais en Chine le soufflet ne sert que pour la forge : et ils sont obligés d'avoir une boite à vent pour pouvoir tirer parti de ce singulier combustible, qui encore se vend 2 sapèq. la livre ; c'est la moitié du prix du charbon de terre venu du Ho-nan ! Je termine en disant que le Sous-préfet de Kou-tcheng est débarqué près de moi hier soir : il est venu juger un procès, ou mieux faire une enquête de police sur un accident : une barque chargée de coton a fait chavirer un bac et plus de vingt personnes se sont noyées dans ce courant. On n'a pu repêcher qu'un seul cadavre : le jugement a été que le chef de la barque n'avait pas péché, mais qu'il donnerait un cercueil pour les morts : un seul ayant paru, il en sera quitte à bon compte : puis on a tiré trois coups de canon en l'honneur des défunts et tout est jugé. -(3.)- Fait 20 lis à la cordelle. Pendant ce temps, j'ai été me fatiguer sur les coteaux jaunes qui forment le bord de la vallée. C'est tout ce qu'il y a de plus nul. Au bord d'un petit torrent, j'ai tiré la Motacilla boarula. -(4.)- Fait à peu près 20 lis. Au moment où nous passions devant Kou-tcheng-hien, le vent s'est levé un peu. Sans cela, j'allais aller m'informer du pays auprès des Pères Franciscains qui sont dans le pays. -(5.)- Arrivée à Kao-ho-k'eou, où réside le Sous-préfet de Kouang-hoa-hien, à 6 h. du soir. Cette localité est la tête de la rivière Han au point de vue commercial : mais on peut encore aller plus de cent lieues avec plus ou moins de facilité. -(7.) J'ai trouvé à Kao-ho-k'eou deux Pères Franciscains ; le Supérieur du Vicariat me presse fortement de partir avec lui pour leur séminaire situé dans les montagnes. Il me dit que j'y trouverai surement quelque chose, et entr'autres le fameux Ona-ona-in, ou poisson-enfant : c'est une Salamandre qui vit au milieu des torrents et que précisément je comptais chercher au Hou-nan. Ils ont aussi des faisans Reeves et dorés. Je vais donc y aller passer les fêtes de Noël. Pendant ce temps ma barque m'attend ici parfaitement en sureté.

2ème Partie adressée au R. P. Cailhas.

-(Décembre. 29.) Rentré hier à bord vers 1 h. après-midi. Je suis parti le 9 après un repas de mandarin qui m'a fait mal à l'estomac. Cela fait donc à peu près 20 jours dans les montagnes, distance moyenne de la rivière 15 lieues vers l'ouest, territoires de Kou-tcheng-hien et de Kiun-tch'eou.

On traverse d'abord une serie de coteaux bas pendant 4 lieues. C'est du grès rouge et blanc, fort tendre ; le tout recouvert de lœss jaune gris. Cette formation ne produit rien de remarquable : mais, en revanche le fond des vallées jusqu'à une certaine hauteur donne du riz et les pentes du froment.

Ensuite on aborde la région des montagnes qui vont sans cesse en croissant jusqu'au Thibet. N'ayant à ma disposition aucun instrument, je ne puis parler de la hauteur : elle est pour le sommet le plus haut, le Ou-tan-chan, bien au dessus de la limite des neiges : peut-être pourrait-on lui donner de 2500 à 3000 mètres de hauteur absolue. L'aspect général est triste et sauvage en hiver, à cause

de l'absence des arbres verts. On voit partout sur les flancs surgir les fragments de roche. C'est un schiste talco-micacé très-décomposable sous l'influence des agents atmosphériques : ce qui permet de cultiver les pentes les plus raides. Mais à vrai dire, il faut la patience de ce pauvre peuple pour trouver à vivre dans ces déserts. Aussi ont-ils émigré par milliers dans les fertiles vallées du Kiang-nan dépeuplées depuis la révolte des Tai-ping ou Tchang-mao. Mais là où l'homme a peu de prise, la nature a conservé ses droits. Aussi la flore me semble-t-elle intéressante à étudier à la saison propice. Sur ces rochers croissent pêle-mêle les chênes et le Cedrela, l'arbre à vernis et le châtaignier : le magnolia in-lan épanouit ses corolles quand le bouleau et l'aune entr'ouvrent leurs chatons à ses côtés : une espèce de mahonia à feuilles très-piquantes donne d'abondantes grappes jaunes sous la neige : et cet ami de nos ruines et de nos vieux chênes armoricains, le lierre rampe çà et là sur le sol, grimpe le long des peupliers ou dispute la roche humide aux figuiers et aux fusains qui la tapissent. Si à cette variété déjà considérable, vous ajoutez le grand bignonia du bord des torrents et le splendide Paulonia impérialis qui est partout, vous aurez une idée de ce que devaient être les forêts primitives de ces montagnes. Quand je dis qu'il n'y a pas d'arbres verts, il ne faut pas le prendre à la rigueur. Il y a de temps en temps un bosquet de pins : quelques yeuses s'accrochent aux flancs des gorges : mais les gros chênes verts du sud sont absents, avec toute la tribu des Ternstroemiacées, les thés, les camelia, les Eurya, etc. Le Juniperus heterophilla est le seul du genre : j'ai vu un maigre Cephalotaxus, un seul photinia serrulata et le vaccinium ordinaire, encore est-il rare. Je ne puis rien dire de la végétation herbacée : l'anémone du Japon abonde ; et les violettes sont celles du sud. J'ai vu une seule fleur de celle que je rapprocherais de la viola riviniana de France, mais je crois qu'elle en diffère. Parmi ces rochers se cachent de rares panthères : les sangliers et les petits cerfs (Cervus Reevesii) sont plus communs : le faisan (Reeves) est commun ainsi que le faisan doré. J'ai pu me procurer un échantillon du premier que m'a tué un grand élève du séminaire. La queue mesure 1m.48. Je n'ai pu voir ni obtenir le faisan doré, ainsi que la belle perdrix des rochers. Les habitants sont fort peu chasseurs, et malgré toutes mes fatigues rien ne s'est montré au bout de mon fusil. Le faisan ordinaire (P. torquatus) est aussi sur ces hauteurs, et fréquente selon son habitude les bambousaies près des fermes. J'ai tiré un écureuil de rocher que je n'avais pas vu au Kiang-nan : c'est le seul mammifère que j'ai rencontré. Il y a des singes dans le Tang-kien. Les oiseaux sont : Accipiter nisus, Milvus melanotis, un Spizaetos (vu en l'air : Garrulus, Pica, Eurocissa sinensis, deux ou trois pies vulgaires, le Parus minor et Glaucogularis, un Zosterops que j'ai entrevu, les Ruticilla leucocephala et fuliginosa, petrocinclus, pomatorhinus, et un genre voisin des garrulas que je n'avais pas encore vu : le petit roitelet n'est pas rare parmi les rochers amoncelés dans le lit des torrents, c'est probablement le Troglodites nipalensis. J'ai récolté en bouleversant les monceaux de roches accumulés dans les champs 9 espèces d'hélices nouvelles pour moi en Chine, et dont deux surtout sont fort intéressantes : l'une est une coquille déprimée, à large ombilic et munie de trois gros plis ou dents à l'ouverture ; l'autre est une petite coquille à sommet de spire rentrant et semblable à

un planorbe, ou à l'helix polygirata dont elle est une miniature. J'ai en même temps ramassé une Vitrina d'assez belle taille : je n'avais pas encore rencontré ce genre ici. Malheureusement presque tous les échantillons de ces coquilles sont en fort mauvais état : mais ils démontrent suffisamment qu'à la saison des pluies il serait possible de faire une assez jolie collection de mollusques terrestres. J'ai vu en outre des débris de Clausilia, des bulines du type du B. hordescens mais 4 fois plus gros. — La moisson ordinaire dans ces montagnes est celle du froment. On y récolte en même temps de l'orge et deux autres espèces que je ne connais pas, et que j'ai totalement oublié d'emporter. La seconde moisson et la plus importante est celle du Maïs. On le sème partout, grain à grain, là où un pouce ou deux de terre lui permettent de se développer. On le mange en bouillie et en pain, et de sa paille on nourrit les bestiaux — J'ai mangé d'excellentes pommes de terre chez les chrétiens : elles sont cultivées dans ces montagnes depuis que les missionnaires les y ont introduites. Ils ont aussi un haricot passable. Les autres légumineuses sont le pois blanc ordinaire, et les immanquables Soja. On fait de l'huile comestible avec les graines d'une labiée de grande taille, le genre Perilla, je crois : elle est analogue à l'huile de sésame. Le Rhus vernicia, outre son vernis, fournit une matière sébacée d'excellente qualité pour la confection des chandelles : elle est inodore, ne tache pas, légère, et de bonne durée. Cent livres de graines de Rhus vernicia donnent par le procédé ordinaire des chinois 30 livres de suif. Je ne sais si ce produit a été signalé : je crois qu'il en vaut la peine. Ces montagnes produisent encore le Tong-lo, nerprun que feu le P. Hélot a fait connaître avec sa teinture verte pour les étoffes de soie : mais cet arbuste a perdu de son intérêt, puisque la chimie extrait le même produit de ses congénères européens.

Les missionnaires font du vin rouge horriblement acerbe avec des raisins sauvages : étendu d'eau, il ne laisse pas que de rafraîchir : le raisin blanc cultivé donne une excellente piquette, et, avec du soin, on pourrait obtenir du vin meilleur. Ils s'en servent néanmoins pour le S. sacrifice, le vin d'europe étant trop cher, et parfois pas très-sûr. — Vous avez maintenant une idée du petit vicariat composé de deux départements que les Franciscains récollets évangélisent. Ils n'ont pas la peine de chercher bien loin la pauvreté de St François, elle est ici partout, au dedans et au dehors : à ce point qu'un millier de chrétiens a émigré au Kiang-nan. — En relisant ce qui précède, je m'aperçois que j'ai oublié de parler d'une industrie qui est une des sources de richesses de ces montagnes : la production artificielle des champignons du genre Helvella, je crois. On coupe des roudins d'égale dimension et on les expose à l'air en forme de toit pendant 2 ou 3 ans. Au printemps ces roudins se couvrent de champignons appelés Eulr-lze, oreilles. Le prix en est fort élevé : ils se mangent dans tout l'empire. Avec l'espèce vulgaire, et qui appartient au propriétaire foncier, croit une espèce blanche très rare et d'un prix exorbitant : elle est primi occupantis, c'est l'usage : mais il y a des peines très-sévères contre quiconque volerait l'espèce vulgaire. Les roudins sont d'un chêne à écorce semi-subéreuse de la section Castaneopsis. On m'a fait manger un clavaria, nommé vulgairement Ci-hoa, ou fleur de terre. Il ressemble fort au nôtre. (30.) Départ de Lao-ho-keou à 10 h. ½. Nous avons fait 10 lieues environ avec le courant qui est actuellement à son minimum de vitesse. (31.) — Si nous n'avions pas perdu de temps à nous tirer d'un banc de sable, nous serions arrivés à Kiang-ioug : nous

conchons 50 lis au-dessus. Les canards et les oies commencent à paraître dans les flaques.

(Janvier 1875 - 1er) Fait 20 lis dans la rivière qui vient de Nan-iang-fou (Ho-nan) dans l'espoir d'y trouver vivantes les mulettes fossiles enfouies au-dessus de son embouchure; mais, malgré l'apparence des rives, le fond est de sable, l'eau rapide et d'ailleurs trop basse pour ma barque. Je suis donc forcé de renoncer à la solution de la question de l'origine de ces mulettes. Tout le monde me dit qu'il n'y a rien: ils sont trop bons mangeurs pour que je ne les crois pas. Quelques corbicules. - (2.) - Fait une dizaine de lieues dans la rivière Han. J'ai examiné de nouveau le banc de galets où j'avais vu des mulettes roulées. Les habitants me disent qu'elles sont ainsi produites dans l'eau. Bon pour eux de le croire. Quoiqu'il en soit, ils ne les connaissent pas vivantes: et j'en serais pour mes frais de conjectures: ces coquilles sont là depuis plusieurs années: quelques unes usées entièrement, d'autres assez fraiches: toutes couvertes de poussière d'or. On en lave en face de l'autre côté de la rivière. Je vais questionner demain à l'entrée de la rivière de Nan-tchang-hien, et si les réponses sont négatives, je descends au plus vite à Han-Keou.

(3.) A 6h. du soir, magnifique bolide brûlant en vert pâle uniforme, et filant S.E. S.O. Il n'est pas tombé: mes bateliers étaient dans l'admiration. (4.) La rivière de Nan-tchang-hien ne renferme que des anodontes vulgaires, c'est-à-dire indéfinissables. Nous couchons à 50 lis au-dessus de Ngan-lou-fou, près d'une crique qui conduit à une mine de houille située à 30 lis dans l'intérieur. Cette houille se vend 2 à 3 sapèques la livre à Siang-iang. Je m'étonne que le baron Richthofen, si bien renseigné d'ailleurs, ait laissé passer ce gisement sans en parler dans sa lettre sur la rivière Han. - (5.) Mes gens sont allés à Ngan-lou-fou faire des provisions: ils m'ont rapporté un gonjon, et un mauvais échantillon du genre Luciobrama, que je vois pour la première fois. S'il était raisonnable de se fier aux gravures de l'ouvrage en tête duquel Mr. Dabry a mis son nom, ce serait une espèce différente du L. typus de Bleeker; mon poisson est irrégulier, tandis que le dessin chinois de l'ouvrage cité le fait régulier. On ne saurait se fier aux chinois pour des dessins de rigueur: et j'admire fort les grands éloges que Valenciennes leur donne: on s'y reconnaît à peu près et c'est tout. Bon vent. Désormais je marche rapidement. (6.) - A la godille toute la journée. (7-8.) J'avance le plus possible, mais le courant est considérablement ralenti. J'ai été à Cha-iang voir le port intérieur. Il est à peu près au niveau actuel de la rivière Han. C'est un canal qui débouche dans le Yang-tze à Kin-tcheou-fou. C'est la route des marchandises du Se-tchoan, surtout du sel. Il est encombré de barques. Il contient beaucoup de mulettes, me dit-on: j'en ai vu entre les mains des pauvres femmes qui balaient le sel à l'endroit où les porteurs se reposent. Trois des grandes espèces du Kiang-nan, deux anodontes et une mulette: elles s'en servent pour recueillir le sel mêlé de sable qu'elles purifient ensuite. Je le visiterai plus tard, ainsi que le réseau de Mien-iang-tch'eou, en pénétrant par Cha-se. Mais cet hiver, je n'ai pas le temps: j'ai hâte d'aborder le Hou-nan, qui m'offre plus d'intérêt. (9.) Le vrai vent d'hiver s'est levé aujourd'hui sec et violent: il nous a été utile et puis à un détour considérable, il nous a arrêtés. J'ai repris la marche à la godille vers 5h. Dans le bourg de So-kia-Keou on m'a acheté quatre beaux spécimens du Luciobrama typus: mais je persiste dans mon appréciation de la gravure de la pisciculture en chine. En même temps un jeune sujet de la grande brême du Yang-tze (inédite), et 3 beaux gonjons qui sont le poisson nommé ailleurs: Museau de rat. J'aurai beaucoup d'intérêt à étudier plus tard mes gonjons: je dois en avoir sept espèces.

(-10-) Couché à Chen-hoang-Kang, 240 lis de Han-Kéou. La nuit dernière a été troublée par deux incidents qui eussent pu avoir des suites. Vers 11 h. une petite barque a donné contre la chaîne de notre ancre, et a chaviré : jugez de l'agréable réveil : je rêvais je ne sais quoi, que mon fusil ne partait pas: mon chien aboyait : les naufragés criaient : un canot ! d'autres, prenez une gaffe. Et puis tout a cessé : ils avaient heureusement trois pieds d'eau, près de terre et hors du courant. Vers 1 h. mon catéchiste s'écrie : " au voleur, Père, tirez dessus ! " Excusez du peu ! " Tu rêves lui ai-je dit : j'entendais seulement le clapotement des flots et la trompe du veilleur de nuit. Je ne rêve pas, poursuit-il ; voyez, là-bas, leur barque s'enfuit". En effet, on avait volé quelques choux et le panier qui les renfermait. Aussi, ce matin, il était fier, et m'expliquait comme quoi il avait entendu le battement des boutons de robe contre la paroi de sa chambre, et qu'il était bien sûr de son fait. Mes bateliers accusent tout simplement les veilleurs de ce méfait. Il est connu d'ailleurs que beaucoup de vols nocturnes sont le fait des gardes : c'est une manière de s'occuper : pendant qu'on fait le coup, on souffle très-fort dans la trompe, on l'on bat le tam-tam à le mettre en pièce : et puis dites que le veilleur est endormi !

(-11-) J'ai acheté de grands vases de terre pour y mettre des poissons dans l'alcool : le bon marché est fabuleux. Les plus grands, contenant 20 à 30 litres ne coûtent que 70 sapèques la pièce au fourneau ! -(12-). J'arrive à Han-Kéou pendant une bourrasque de grêle et de neige : mes gens veulent sortir de la rivière pour entrer dans le fleuve, et mouiller à l'abri des pontons anglais : mais arrivés sur le courant, n'ayant mis qu'une voile, ils manquent deux fois leur bordée, et sont obligés d'aller virer à terre et de repasser sur ces grosses lames, ce qui est peu sûr : les chinois ne le font pas : enfin, pas d'accident pour cette fois. Arrivé à la procure des Franciscains, je ne trouve pas les instruments sur lesquels j'avais compté. C'est bien fâcheux ! Je vais étudier un bassin inconnu, et où je ne retournerai pas. De même pour celui d'où je viens. J'ai relevé la rivière à la boussole d'une manière suffisante, mais pas complète : si j'avais pu avoir des pressions barométriques ç'aurait été une bonne donnée pour ses différents niveaux pendant les 150 lieues que j'ai parcourues ! A d'autres pour plus tard !

(-14-) Aujourd'hui vent contraire et pluie. La famine seule a forcé mes gens de marcher : encore n'ont-ils pu atteindre le marché. Nous couchons à Ba-fou-Kéou. Là il y a une douane impériale. Le monsieur qui y perçoit les sapèques a fait afficher que les passes européens ne seraient pas reçus. Ces fameux passes-debout n'ont pas de chance ! surtout ceux qui faisaient de gros bénéfices en prêtant leur nom. Les mandarins de l'intérieur ne s'y sont pas laissés prendre : ils squizeront, comme disent les anglais, tout comme à l'ordinaire : tant pis pour le trésor impérial : les revenus ne sont pas faits pour lui ! Mais tout ceci n'est pas clair pour Paris. Voilà en deux mots. Les navires européens paient la douane à des employés européens du gouvernement chinois : et ceci dans les ports ouverts au commerce étranger. Quelques spéculateurs se sont avisés d'étendre le rayon de ces ports : pour cela ils donnent à la douane principale la taxe complète d'un lieu à un autre, et sont par là même dispensés de payer aux petites douanes. Un marchand chinois s'adressait donc à un européen : lui donnait tant pour cent : en revanche, celui-ci déclarait la cargaison du chinois comme sienne : prenait le passe, et le remettait au chinois. C'est ce qui est défendu ici et presque partout. Il y a eu des pertes énormes pour le commerce, parce que les marchands avaient cru à la bonté de la méthode : mais les grands mandarins ont mis l'embargo sur leur barques : et depuis on fait comme auparavant.

(-15-) Nous n'avons pu faire que 15 lis à cause de la violence

du vent de N.E.-(16-) La pluie et le vent contraire ne nous ont guère permis de faire plus de chemin qu'hier. Mes gens m'ont acheté une excellente laitue à feuilles de Crepis. En fait d'herbages, on m'a fait manger pendant 4 ou 5 jours des bricollis de moutarde. C'est passable avec de l'huile et du vinaigre. La moutarde est le chou le plus commun en ce moment dans la région des montagnes et en ce pays. C'est un affreux végétal en grandes feuilles : c'est dur et amer avec un goût sui generis de moutarde fait pour je ne sais quel palais. Les chinois y sont habitués. Les oignons en revanche sont assez doux et plus légers que l'espèce du Nord. (18-) Hier resté tout le jour sous la pluie. Aujourd'hui fait 50 lis. Nous ne sommes plus qu'à 14 lieues du fleuve. Ce canal a baissé de 5 pieds depuis la dernière crue. (19-) Longue journée à la cordelle. Tiré le matin une jolie petite mésange appelée Mecistura glaucogularis. Elle est comme à Chang-hai. Le Carthamnus tinctorius est cultivé en grand sur les bords sablonneux de ce canal. (20-) Nous entrons dans le Yang-tze à 3 h. grâce à un grand vent de S.O. qui s'est levé vers 10 h½. L'eau a monté partout ici de 5 à 6 pieds. -(21.) Le vent S.O. a viré N.E. très-violent jusqu'à midi. J'ai pu rentrer à temps dans l'embouchure d'une petite rivière. Aujourd'hui j'ai appris à connaître une nouvelle branche d'industrie des gens des tribunaux. L'empereur Tong-tche est donc mort : on dit ici que son successeur innommé est aussi mort, et que l'impératrice s'est pendue ! De là une foule de deuils à porter pour de fidèles sujets. Il est défendu entr'autres, de se faire raser. Cela n'empêche pas qu'en face de nous il n'y ait 5 ou 6 barbiers ambulants : mais quiconque veut se faire raser doit payer les satellites : il va sans dire que les barbiers paient aussi. Cet espèce de deuil doit, dit-on durer une quinzaine : il y a d'ailleurs de quoi fournir aux vacances dans la famille impériale. Il paraît qu'à Péking la loi est rigoureusement observée, et un chacun porte des cheveux vieux de 100 jours. -(22.) Je suis monté ce matin chez le R. P. Philippi, Provicaire du Hou-pé occidental. Il a bâti une pauvre maison à étage, afin de trouver un peu d'air dans cette plaine humide : de là une vraie persécution de la part des Tartares, ou Descendants de Tartares qui sont censés conserver l'empire à la Dynastie Mantchoue, mais qui en réalité ne font que manger du riz en pure perte. Leur général est une vraie bête féroce qui ne veut écouter personne : il dit aux mandarins chinois qu'il veut couper la tête à tous ses soldats chrétiens (il en a une trentaine). Il a mis leurs femmes à la torture pour leur faire avouer les choses abominables dont les pamphlétaires chinois accusent les missionnaires. Qu'ont dit ces pauvres misérables? Nous n'en savons rien. Supposons qu'elles aient dit un oui quelconque arraché par la douleur, les pamphlétaires auront beau jeu de nouveau, et il se trouvera sans doute des Ripa et Successeurs pour admettre tout cela comme parole d'évangile, comme ils l'ont admis et imprimé sur le P. Adam Schaal, et ceci encore de nos jours. Ici, chez ce tartare, c'est la haine des européens qui domine. Il n'était pas sans doute à Pa-li-kiao (et non Kao, j'en suis fâché pour le porteur de ce titre honorifique). Il serait bon qu'aux grandes eaux nos canonnières vinssent brûler du charbon par ici. Le peuple d'ailleurs est très-bon : et le Tao-tai, ou grand magistrat du cercle, a fait un tour en Europe avec cet Américain dont le nom me fuit, et qui promenait son ambassade Chinoise partout où on voulait la recevoir. Ce voyage lui a fait du bien : sans lui, ces sauvages tireurs d'arc et de fusil à mèche eussent fort probablement démoli la maison, où ils ont brisé et volé tout ce qu'ils ont pu en revenant de l'exercice. A 2 h. nous avons commencé à courir des bordées avec vent S.E. un peu vif, et je couche en face de Cha-che,

grand entrepôts des sels de Se-tchoan à destination du hou-pé nord, du chen-si, et du Hes-nan occidental. Ce bourg est tout entier sur la chaussée qui empêche les eaux du fleuve de se répandre dans le delta du Hou-pé compris entre lui et la Han. On porte tout à dos d'hommes dans d'autres barques. Ces différences de niveau seraient intéressantes à étudier scientifiquement. – (23–) Viré des bordées jusqu'à 9 hs et fait 70 lis : la violence de la mousson S.E. nous a contraints de relâcher. – (24–) La mousson est tombée vers 10 hs cette nuit : j'ai fait lever mon monde à minuit, le vent avait viré N.E. Malheureusement il n'a soufflé faiblement qu'une demi-heure, puis ils ont louvoyé jusqu'à 6 hs où la violence toujours croissante du vent nous a fait chercher un refuge dans un canal : cette mousson S.E. souffle depuis 3 jours sans désemparer, sauf un peu la nuit : c'est un vent magnifique pour monter. Ce soir un vapeur du vice-roi du Hou-kouang, est passé devant notre port, en refoulant péniblement le courant. Il porte quelque big man, comme me disait un américain employé au service du gouvernement du Ngan-hoei. Le peuple ici est bon et fort simple. J'ai vu de la moutarde cultivée pour la graine qui se vend en poudre à King-tchéou-fou. (25–) Aujourd'hui malgré les vents incertains nous avons fait près de 15 lieues. A six heures, voyant un coup de vent venir j'ai fait arrêter : et bien nous en a pris car le N.N.E. a soufflé furieusement presqu'aussitôt et toute la nuit. – (31–) Après des alternatives de bon vent et de tempête, j'arrive à Han-Keou à 3 hs 1/4. La partie supérieure du Yang-tze est fort ennuyeuse : il y a fort peu de barques et à peine quelques collines sur la rive droite. Enfin j'en suis hors, jusqu'à nouvel ordre.

P. M. Heude,
S. J.

II. Relation du voyage dans le Hou-Nan. adressée au R. P. Caillhay.

Mon Révérend Père P. C.

(Janvier 16–1875.) Je suis parti hier de Ou-tchang-fou, capitale de la double province du Hou-Kouang, avec un commencement de fièvre. On nous a recommandé de prendre des précautions contre les petits voleurs. Aussi désormais je ferai à la chinoise et attacherai ma barque aux deux voisines : de cette façon on s'aide mutuellement. Cela me donne occasion de causer avec le peuple. Les renseignements que l'on me donne sur le Kiang-kiang, au dessus de Kiang-tan, sont peu favorables : je ne pourrai remonter aisément que dans 2 ou 3 mois : je veux néanmoins aller jusqu'à la limite du possible, à cause des coquillages. Mes hommes en tirant la corde m'en ont rapporté 4 espèces que je connais déjà, et dont deux sont encore à publier. Je ne sais d'où elles viennent : pas de bien loin sûrement. (17–) Journée de marche. J'ai passé la nuit près d'une barque du Uen-kiang, Hou-nan occidental. Les habitants sont de très-braves gens : je les comprends parfaitement et il a fallu que je leur dise que j'étais Européen pour qu'ils s'en aperçoivent. Ils m'annoncent une foule de bonnes choses, surtout vers Tcheng-tchéou-fou, à la tête de la navigabilité, bien que la rivière vienne de la province de Kouei-tchéou. (18–) Ce soir vers 3 hs à la vue des collines couvertes d'arbres verts, je n'ai pu résister à la tentation d'aller à terre. Un canal m'a empêché d'aller aux collines, mais en revanche, j'y ai ramassé des mulettes. Pas une n'est nouvelle. Pendant ce temps mes bateliers m'ont trouvé au bord du fleuve quelques échantillons d'une de mes plus rares mulettes, Unio Capitatus, apportées d'ailleurs évidemment et mangées par les pêcheurs. Ce pays est mal famé : on ne saurait passer la nuit au premier endroit venu. Ce sont, paraît-il, quelques braves de l'armée

licenciée de Kouei-tcheou et du Yun-nan qui se livrent à l'industrie de rançonner les barques attardées ou imprudentes. (19-) J'ai fait passer le fleuve et monter dans un ruisseau rapide qui vient de quelques étangs remplis aux grandes eaux. Je n'étais pas fâché de m'y reposer un peu, il y a trop de vagues et les mouillages sont rares. A terre j'ai tiré la perdrix de bambou (Bambusa thoracica): la compagnie s'était refugiée sur les arbres à la vue de mon chien qui cependant ne songe guère qu'à jouer. (20-) Je rentre à 6 hs fatigué d'une course inutile le long de ce torrent boueux. Mes bateliers m'avaient annoncé des mulettes à l'entrée de l'étang: et c'est faux, comme me l'ont dit les pêcheurs: en revanche il y en a de l'autre côté: mais je ne puis y aller. Demain, si le vent est favorable, j'entre dans l'embouchure du lac Dong-ting. C'est le dernier des grands lacs qui me reste à visiter.

L'aspect du pays est le même qu'à Dong-lieou, frontière du Ngan-hoei et du Kiang-si. De petites collines à thé dont le sous-sol est une terre ocreuse et remplie de graviers anguleux, comme qui dirait un Drift. Ces petites collines sont couronnées de quelques vieux arbres verts d'un genre voisin du Hisingera, je crois: et du Ligustum lucidum: les palmiers (Chamærops.) commencent à paraître: en un mot c'est un gai paysage, mais qui n'a rien de grandiose.

(21-) Couché en face du Delta formé par le Yang-tze et le cours d'eau qui sort du lac Dong-ting. (22-) Fait environ 10 lieues dans le lac, ou mieux dans l'espace où sera le lac aux grandes eaux: actuellement il n'y a que le chenal des principales rivières: à perte de vue une plaine de limon jaune et stérile. Les marsouins abondent: les chinois les nomment: Cochons de fleuve. (Kiang-tchou) - (23.) - Glace cette nuit, puis vent de S.E.: ensorte que nous avons marché à la cordelle, à cause des détours du chenal. Nous couchons près d'un village mobile, comme il y en a tant en ce pays. Aux eaux basses, on construit des maisons en roseaux, bambous paille etc., et l'on s'installe pour faire le petit commerce à un endroit favorable pour le mouillage des barques. Ici, il y a une forte station de barques militaires: les officiers sont venus me saluer au moment où je revenais de parcourir la prairie de carex qui fait le fond un peu plus élevé du lac.

Les débris de mulettes commencent à paraître: les naturels me disent qu'il y en a beaucoup: mais hélas! peu ou rien de neuf! Il est vrai, je suis toujours dans le même bassin. J'ai vu un curieux usage des mulettes, des espèces pesantes: on s'en sert en guise de plomb pour les filets-dragues. Les soldats m'ont parlé de deux Européens qui regardent les maladies, et qui voyagent dans le voisinage. Ce Hou-nan n'est donc plus si terrible, puisque ces bonnes gens osent s'y aventurer. (24-) Fait environ 80 lis: le niveau des berges s'élève considérablement: les camphriers commencent à paraître sur la rive droite: cependant nous sommes encore dans la partie supérieure du lac. (25-) Hier soir, en apprenant que je n'étais plus qu'à 120 lis de Tchang-cha, j'ai résolu de remonter ce que je pourrais du Lo-kiang, afin de gagner quelques jours. Arrivés à un gros bourg, mes hommes se sont mis en tête de faire fabriquer des pains, ce qui a pris du temps, et permis aux curieux de savoir que j'étais Européen; de là excitation générale: ce que je veux éviter à tout prix. J'ai envoyé ma carte au grand homme des barques militaires pour lui demander si la route que je voulais suivre était bonne. Il a été fort complaisant, se plaignant de la sauvagerie des habitants (Man te hen!) Finalement, il m'a invité à venir me reposer dans sa barque à mon retour, et a envoyé des estafettes en canot à la station prochaine pour prévenir. Ils m'ont conseillé d'amener même le bâton du pavillon: alors, disent-ils, personne ne saura que vous êtes Européen. Comme en définitive, je ne veux pas leur créer d'embarras, ni même m'en créer, j'accède à leur désir. Ces rivières sont remplies par le Dong-ting, ou mieux par le Yang-tze,

dont il n'est qu'un immense réservoir. L'eau est très rapide: on me dit pourtant que je pourrai aller jusqu'à Ji-ang-hien. Je retrouve dans le Ho-kiang une paludine de la rivière de Fou-tchéou, au Kiang-Si. (26-) Je couche ce soir à 60 lis au dessous de Ji-ang. L'eau est toujours celle du lac qui redescend. J'ai eu ce matin une chance qui eut fait pleurer de tendresse un coquillard de profession (terme de marine). Mes hommes en tirant la cordelle ont rencontré au moins un mètre cube de mulettes en tas. On n'a eu que la peine de défaire le tas pour choisir. J'y ai enfin récolté vivante l'Unio pustulatus N. que j'avais seulement fossile des berges de la rivière Han. Elle est rare ici: mais j'en ai assez pour établir l'espèce. Si j'avais perdu ma collection du Kiang-nan, j'eusse à peu près pu la refaire en fouillant dans ce monceau que la crue prochaine rendra à la circulation. J'ai tiré avec la canardière de Mr. de Rochechouard l'Archibuteo aquilinus. Hogds. (27-) Journée à la cordelle: nous sommes désormais dans l'eau de montagne, indépendante du lac. J'ai obtenu aujourd'hui un couple de crefserelle de marais que je crois une variété du Fal. tinnunculus. J'en ai tiré un couple l'an passé au bord du lac Hong-tze, et ici, ils ne sont pas rares. En outre, très probablement, le Buteo asiaticus, espèce que je n'avais pas encore rencontrée, ou que j'avais confondue avec l'archibuse dont il est voisin, puisqu'il est buse. Le Ceryle rudis commence à paraître. J'en ai tiré une femelle. Au bord de l'eau on ne trouve plus que l'Unio leai, mais fort belle. Le pays est fertile, et l'année a été bonne: les gens de la campagne me paraissent bien simples: seulement, désormais, je suis un homme de Nanking: ce qui n'est pas difficile, car les langages diffèrent totalement: quand même on se comprend, ce qu'on appelle l'accent, nous différencie autant qu'il différencie un Flamant et un Provençal. (28-) Je suis arrivé a Ji-ang-hien vers 11½. J'ai eu une visite des messieurs de la Douane: non qu'ils m'aient visité comme douaniers, car ils n'ont pas mis le nez dans les soutes: mais ils voulaient me voir et voir des objets européens. Mais la curiosité du peuple est plus grande qu'au Kiang-Si: je ne puis la comparer qu'à celle que l'on a manifestée à Nan-tchang. C'est fort ennuyeux. J'ai été faire un tour à terre, après avoir profité d'un bon coup de vent pour m'éloigner à un endroit où je ne serais pas connu. C'est identiquement le Ngan-hoei Sud et le Kiang-Si, à la région des camphriers. Aussi je vais partir et tâcher de gagner Hong-tchéou-fou qui est plus sud. Le fond de la rivière est désormais sable et cailloux et il n'y a par suite, plus rien. J'ai cueilli un Azarum en fleur. (29-) Je suis descendu 60 lis au-dessous de Ji-ang. En route, j'ai récolté une série de mulettes qui me permet de fondre en une seule quatre des formes douteuses de ma collection. Le peuple des campagnes est bon et honnête ici, comme au Hou-pé, et plus propre dans ses habitudes: mais les bourgs ne valent rien: il y a parmi de braves gens, un levain mauvais, vieux reste des rebelles Tai-ping, et pépinière féconde des braves, non pas à la fourchette, mais au bâtonnet. Le long de cette rivière, à la partie inférieure, on cultive le riz. Pour préserver les digues on les enduit d'un pied de ciment, espèce de béton qui se durcit fort vite et que l'on applique à coups de maillet. Le système serait bon, s'il ne péchait par la base. En effet, malgré l'obliquité du talus, ce revêtement coule doucement, se crevasse et tombe. Il faut recommencer tous les 2 ou 3 ans, 5 ou 6 ans selon d'autres. Ils sont très près du vrai: car le fond ici est assez solide: un bon fondement de vrai béton installé une bonne fois, les digues tiendraient longtemps, vu qu'il n'y a pas de vagues, et qu'il ne s'agit que d'atténuer l'usure du courant. La ville de Ji-ang est considérable, et il y a beaucoup de barques. Le commerce consiste surtout dans

l'exportation des bois et bambous, du charbon de terre et du fer.
(30-) De bonne heure tiré le Poliornis polyogenis ? qui est une fort jolie buse. En passant à l'endroit où j'avais vu 1 mètre cube de mulettes, je l'ai trouvé nettoyé : les paysans en font du béton ! Désormais je marche au sud, dans la rivière de Tchang-cha-fou, ou Siang-kiang. Rien de nouveau, si ce n'est un accès de fièvre paludéenne : nous sommes au milieu des marais, et j'ai grand-hâte, sauf le travail à faire, de gagner les eaux bleues des montagnes.
(31-) A 4 hs, j'ai fait aborder près de jolies collines. On y cultive le thé en abondance : les Cuninghamia et les pins sont repiqués en ligne droite : en sorte qu'on ne craint pas ici le déboisement : les habitants disent qu'il n'y a pas d'oiseaux. Tiré ce matin le Dal. communis. C'est assez curieux, j'ai eu de suite 5 espèces d'oiseaux de proie : et tout cela vit qui aux dépens des mulots, qui aux dépens des alouettes. La rivière est fort large, mais éprouve encore ici l'effet des crues du lac. Nous couchons à 6 ou 7 lieues de Tchang-cha-fou. Le Symplocos congesta ? Benth. commence à fleurir. C'est un bel arbre vert. Vers 8 hs ¼, pendant que mes gens soupaient à l'arrière, un filou, profitant du bruit du vent et des vagues a pu monter sur l'avant, et voler tous les effets d'un de mes bateliers.
(Février. 1er-) Ce matin j'ai dénoncé le fait à la police. On m'a donné d'excellentes paroles : mais je crois qu'on s'est peu inquiété de rechercher les voleurs. Le maire demeure loin, il me faut patienter. J'attends jusqu'à 3 hs. Les allants et venants passaient et repassaient devant la barque, et ne proféraient pas une mauvaise parole. Quand un individu mis assez proprement s'est avisé de monter sur la barque et de vouloir voir de force. Le batelier volé, déjà très-chagrin et irrité, très-vif d'ailleurs, s'est complétement fâché et a pris mon homme par les épaules, le poussant plus vite que de raison, et n'écoutant pas mes ordres. Pendant ce temps on court avertir le maire qui cette fois ne demeurait pas loin. Son fils arrive un encrier et deux pinceaux à la main, monte avec emportement et veut entrer de force : ce à quoi je m'oppose. Alors on a pris des pierres et tapé dru sur la barque : deux fenêtres sont brisées : le batelier volé était vigoureusement battu : le maire-fils vainqueur entrait, jetais les fusils dehors, s'emparait de ce qui lui tombait sous la main. Pendant ce temps je me débattais au milieu d'eux pour dégager mon homme : et chose curieuse, pas un homme ne m'a touché, au contraire un bon nombre m'entouraient comme pour empêcher qu'il arrivât quelque chose. Somme toute, ce peuple non excité, n'est pas plus mauvais que dans les autres provinces du Sud, le Kiang-si, Kouang-tong, fou-kien. etc. Le commandant du poste militaire est arrivé au premier mot, a apostrophé la foule et les a traités de sauvages : cela ne leur a pas paru drôle. Il a fait un grand éloge de ma modération, disant que d'un seul coup je pouvais tuer beaucoup de monde et que j'avais voulu parler raison etc. Le maire est arrivé et n'a pas secondé le mandarin, et cela se conçoit : son fils est le plus grand coupable dans l'affaire : le jeune homme baisait l'oreille cependant quand son papa lui montrant mes carreaux brisés lui disait : "Il faudra maintenant reparer cela avec des taëls !" Voyant que l'autorité ne s'entendait pas : le maire parce qu'il est du peuple, le mandarin parce qu'il ne pouvait rien, et que probablement, comme jadis me disait ce douanier de la côte de Bretagne, "ils ont reçu recommandation d'être bien avec les riverains", j'ai donné l'ordre de partir : quelques uns ne le voulaient pas et voulaient qu'on réglât l'affaire. J'ai fait hisser la grande voile et en quelques bordées nous reprenions notre marche ascendante vers le Sud. Je n'ai pas entendu un seul Sang-kouei-tze, et il est a croire que sans la brutalité de mon batelier, j'eusse pu rester indéfiniment, d'autant mieux que le barbier de la localité était déjà de mes amis - Coucher à 50 lis de Tchang-cha, où un gentil garçon, mandarin militaire

qui revient du Han-son est venu causer avec moi et veut me conduire jusque dans son pays. (2-) - Aujourd'hui vent contraire, pendant que mes gens tirent la cordelle, j'ai été faire un tour et ai rapporté un fort bel oiseau du groupe des Garrulax, mais beaucoup plus petit que le Gar. perspicillatus. Ils étaient deux: l'autre s'est caché: les habitants m'ont dit qu'il y en avait beaucoup. Dans la soirée tournée infructeuse au point de vue ornithologique: mais j'ai une nouvelle mulette, seulement une valve et un peu usée: je vais faire chercher avec ce modèle. Cela fait donc 2 espèces de plus à ma petite collection. U. celtiformis W. est assez commune dans cette rivière. Je couche au large d'un gros bourg pour éviter la curiosité des naturels; demain j'espère arriver à Chang-cha. (3-). Arrivée à Chang-cha fou à 2 hs. Je me suis arrêté près d'une barque militaire de l'autre côté de l'eau, près d'un banc de sable. Le petit mandarin est venu me saluer, puis il a vite été prévenir au Ya-men du gouverneur de la province. Celui-ci n'a fait que remarquer qu'il me fallait beaucoup de prudence pour rentrer en ville, car le peuple est très-sauvage: c'est l'expression reçue. Mais je n'y ai nulle affaire: si j'avais mission d'y travailler, leur sauvagerie ne m'arrêterait guère: pour le reste du pays il n'y voit aucune difficulté: si cependant j'ai des embarras, il me prie de l'en faire avertir. Il se trouve ici une de mes connaissances du Kiang-nan, le fameux Ché-fou de Nanking. Il est maintenant trésorier de province, ce qui est une grande dignité. L'empereur est mort paraît-il, et tous les boutons sont en poche. Je vais cependant faire prévenir le Ché-hien du mauvais tour que m'a joué le fils du maire, et faire déposer une carte de bonne année chez le Tan-tai. C'est notre paroissien du Ngan-hoei, cela peut servir plus tard. Chang-cha est massée au bord de l'eau, rive droite, et n'a absolument aucune apparence. (4-) Notre affaire de Long-kouang s'est ébruitée. Le général de la brigade de Chang-cha a ordonné à une barque de m'accompagner: j'ai eu beau protester que je ne voulais pas leur causer cet embarras: je n'y puis mais, et suis entre les mains de la gendarmerie. Nous voilà partis, et je suis bien décidé à en prendre à mon aise, puisque je suis si bien gardé! Convenons qu'au beau pays d'Europe on trouverait peu de généraux disposés à imposer une escouade de troupe à un amateur de science qui voudrait étudier une contrée mal famée! Ce que l'on fait maintenant, on voulait le faire au Kiang-si: et il y a quelques années le baron Von Richthofen, géologue prussien a été accompagné de même sur cette route. Ce n'est pas l'amour de la science: ils n'y voient que du bleu, et trouvent assez bizarres mes goûts de ramasser des coquilles de mulettes: mais ils ne veulent pas d'affaires avec les Européens, d'où ce luxe de précautions! - Désormais la rivière coule dans une vallée bien limitée: le grès rouge commence vers Chang-cha: un peu plus bas, il y a de beau granit. Les oranges mandarines sont déjà cultivées en grand, et je retrouve ici le bon Pei-tsai (chou pomme blanc) du Nord.

On me dit qu'il s'arrête à Siang-tan-hien, mais j'en fais provision. (5-) Les gendarmes et mes bateliers ont amarré ensemble les deux barques: d'où il s'en est suivi un sommeil assez interrompu, car ces braves sonnent le quart sur un tambour juste à mes oreilles. Cette nuit je vais faire en sorte que leur sollicitude s'exerce à distance. J'ai marché le long du rivage pendant une lieue et ai ramassé quelques mulettes. Le Lao-yé, ou l'officier, comme on voudra, est venu me rejoindre. La pluie nous a séparés; mais il m'a juste laissé le temps de dîner, puis est revenu s'installer dans mon fauteuil: heureusement la pluie a cessé, nous avons fait encore trois lis, et il est allé se jetter dans les bras d'un confrère pour lui souhaiter la bonne année, car c'est demain qu'arrive cet heureux jour. Il m'a bien promis de me l'amener, ce dont je le dispenserais avec la plus grande facilité: je lui ai insinué que mon premier de l'an était passé depuis un mois: je pense que sur cette déclaration,

ils me laisseront tranquille, comme de mon côté je les laisserai festoyer à leur aise. (6-) Mes gendarmes et les autres barques ont illuminé et lancé des pétards toute la nuit : mais j'étais hors de portée. J'accorde un séjour à cause de la fête : j'ai été souhaiter la bonne année au brigadier de la localité, sur sa barque bien entendu. Sa brigadière est venue et m'a présenté l'espoir de leur postérité, frêle enfant âgé de 3 mois. La dame est beaucoup plus intelligente que le mari, ce qui arrive quelques fois. Ce brave homme m'a demandé de lui expliquer le jeu de la machine à vapeur des vaisseaux. Madame servait d'interprète, car elle me comprenait parfaitement : Cela tient sans doute à ce qu'elle est d'un autre pays que son mari qui est un montagnard du Yon-lan (Hou-nan.) Après cette intéressante visite, j'ai passé la rivière et ai été faire un tour dans les bambousaies. J'ai entendu un cri d'oiseau inconnu, mais n'ai pu en atteindre l'auteur. C'est probablement un Garrulax qui voyageait en compagnie du Gar. perspicillatus Le merle mandarin est très commun : c'est un oiseau fort turbulent et bon musicien. Le geai et l'Urocissa sinensis avec quelques faisans, mésanges et Yaos, sont les seuls habitants de ces bosquets. La pluie m'a obligé de rentrer à bord, où j'essuie depuis midi un fort coup de vent N. O. Heureusement le fond est bon et il n'y a pas d'eau. (7-) Arrivée à Kiang-tan-hien vers 1 h. On est venu m'inviter à aller voir Lo, le général du pays. C'est un bon vieux de 67 ans. Il m'a reçu avec beaucoup d'affabilité et de simplicité. C'est réglé, le Tao-tai l'a ordonné, je ne puis échapper à la gendarmerie. J'en ai pour jusqu'à Canton, s'il me prend envie d'aller pêcher des huîtres au Kouang-si et au Kouang-tong : C'est à peine s'ils veulent me lâcher entre les mains de Mgr Navarro. Il est bon que l'on sache que toutes ces précautions tiennent à l'aventure des officiers d'une canonnière anglaise que les paysans de Ta-tch'eou voulaient écharper. Depuis ce temps les grands mandarins de la province se tiennent sur le qui vive dès qu'ils entendent parler d'un Européen qui passe par leur territoire. Il faut convenir aussi que si je m'étais contenté de remonter prosaïquement la rivière avec une barque du pays, personne n'eut soupçonné mon existence : mais ma barque du bas du fleuve me trahit. A la guerre donc comme à la guerre. Mon nouveau brigadier protecteur se nomme Ma (cheval ! c'est bien pour un gendarme.) Il m'a l'air d'un digne homme : grave, sérieux et intelligent. Il me comprend très bien. Le général lui a recommandé de me suivre ni plus, ni moins, quand je devrais employer un mois à me rendre, et lui a fait paternellement une foule d'autres recommandations pour mon bien. Le tout se passait sur ma barque où ce bon bonhomme m'était venu rendre visite en apportant un panier de thé : je lui ai donné un cahier de papier à lettre ce dont il est enthousiasmé ! vu qu'il sait à peine écrire. J'ai trouvé deux individus en bon état de ma nouvelle mulette du 2. Plus j'ai quatre échantillons d'une espèce ou nouvelle, ou variété très-remarquable de l'H. Grayanus. J'ai bonne espoir de trouver encore quelque chose pendant les 30 lieues qu'il y a d'ici Heng-tch'eou.

(8-) La rivière après Kiang-tan est fort sablonneuse : en sorte que malgré les quelques vestiges laissés sur les galets, j'ai peu d'espoir de récolter de nouvelles mulettes. La ville de Kiang-tan est un entrepôt considérable du commerce des deux Kouang, du Se-tchoan et du Hou-pé. Ma laï-jé m'a dit qu'il y avait une belle église à quelques distances de la ville. Demain, je compte visiter une chrétienté, et voir s'il y a quelque chose dans le pays. J'ai tiré le Parus vemustulus (Swin.). Le territoire que j'ai parcouru aujourd'hui est très-fertile en riz, mais il n'y a que du riz. Les collines sont basses et de jolis bosquets cachent à moitié les fermes, presque toujours entourées d'une forte haie plantée de bambous sauvages.

(9-) Bonne journée de marche, parce que mes gens ont juste oublié d'aborder à la chrétienté que je voulais voir. J'ai mis pied à terre pendant une demi-heure, j'ai cueilli un joli camellia, nain de feuille et de fleur. Il me semble que ce joli arbuste cultivé donnerait des fleurs intéressantes: je tâcherai de le rapporter vivant à Chang-hai. Je suis absolument dérouté sur la question de l'espèce: j'ai trouvé ce soir des formes de mulettes qui me brouillent les idées, à moins que je n'admette des métis naturels. D'ailleurs ici, dans ces belles eaux pures et rapides, ces bonnes bêtes sont en pays d'exception: et elles se portent à merveilles, car leur coquilles sont superbes. Je voudrais voir ici nos grands coquillards de France ou d'Angleterre: ce serait bien curieux. - Mes gendarmes craignent de plus en plus pour mon existence. Ce soir on a de nouveau amarré les deux barques et l'on ne marquera pas le quart, de peur de troubler mon précieux sommeil. - Il paraîtrait que le pauvre brigadier de Kong-kouan, là où l'on a cassé mes vitres, aurait été déboutonné, c'est-à-dire, mis à la côte. Je le regrette, car il n'est pas coupable, vu qu'il n'avait pas reçu l'ordre de me protéger à outrance, comme on fait maintenant, sans cependant gêner en rien la liberté de mes mouvements. Demain, 15 lis de rapide parmi le sable et les rochers: mais deux gendarmes monteront à mon bord pour nous guider. (10-) Une heure après notre départ, un orage assez vif a éclaté: nous avons stoppé à la rive, où je venais juste d'entendre le cri du Garrulax que je n'avais pu apercevoir l'autre jour. Je suis vite descendu car la pluie commençait, et 5 minutes après j'en rapportais un. C'est probablement le G. sannio. (Swin.) je n'ai pas sa description sous les yeux: il voyage et vocifère en compagnie du grand Garrulax perspicillatus, mais sur un autre ton: on ne saurait pourtant s'y méprendre, c'est le cri d'un garrulax. Ici les pêcheurs emploient la plus lourde des mulettes (V. condensatis de mes notes) en guise de plomb pour leur drague. Nous sommes en face de récifs cachés et actuellement fort dangereux, mais qui n'offrent aucune difficulté quand l'eau a crû de deux pieds. L'orage de ce matin nous a donné toute la journée alternativement de la pluie et de la grêle. Nous arrêtons à un tournant où nos braves devraient se mouiller à ramer: et comme leur tempérament a plus qu'il n'en peut déjà d'humide radical, je leur fais grâce pour aujourd'hui. Le long de cette rive il y a de petits Anthus voisins de l'A. pratensis; quelques Motacilla et pas mal de mulettes fraîchement absorbées par les pêcheurs riverains. (11-) Pluie et grêle alternativement toute la journée: ce qui joint à la sollicitude a rendu mon brigadier malade. Aujourd'hui il a mangé des remèdes. Nous faisons halte près d'un gros bourg appelé Tchou-king: il y a en dehors une pagode entourée de vieux arbres, j'y ai tiré 3 Pringila montifringilla dans une bande assez nombreuse. Nous avons 30 lis de vent contraire, s'il ne change pas: or, rien ne me presse de faire hâler la barque par un temps pareil. Donc je laisse aux remèdes le temps d'agir pour la santé de mon brigadier. (12-) Trois docteurs aquatiques (choui-tê, c'est le nom commun de mes gendarmes) se sont attelés à ma cordelle et l'ont tirée avec mes gens pendant 20 lis. Puis le bon vent de N.N.E. s'est levé, la giboulée a cessé et nous couchons à Hong-chan-hien; la rivière rase constamment les collines, soit à droite, soit à gauche. C'est une fort belle rivière, et le poisson n'y est pas trop cher. On m'a acheté hier deux immenses brêmes, ou parabrêmes, comme il plaira à M.M les Ichtyologistes européens, cela va sans dire. Ce n'est pas la parabrême vulgaire: elle mesure 20 cent. de hauteur de la dorsale aux ventrales, et ses côtes sont fusiformes et de la grosseur d'un crayon ordinaire. Ici les montagnes commencent à en valoir la peine:

le temps est trop couvert pour bien juger. La montagne Heng est une des célèbres montagnes chinoises sur laquelle, dit-on, fut gravé jadis l'inscription connue sous le nom de Tablette de Yu. Il serait venu jusque par ici faire une tournée hydrographique au temps du déluge de Yao. Or je me demande, si cette simple promenade était possible dans l'hypothèse de l'effroyable inondation dont parle Yao? Evidemment le Tong-king, le Hou-pé occidental et le Yang-tze ne faisaient qu'une immense mer: or Yu n'avait pas l'arche de Noé à sa disposition. Mais cela suffit comme digression: car on démolirait pièce à pièce la prétendue antiquité et authenticité de ces bouquins chinois. Ce sont là pourtant les livres qui pour les fortes têtes résolvent les problèmes auxquels la Bible ne touche même pas!

(13-) Belle journée. Deux braves sont venus à bord pour aider en cas de besoin. Pendant ce temps, la canonnière filait en avant pour prévenir la douane qu'elle n'avait rien à dire. Le pays devient plus accentué: les montagnes rive gauche peuvent avoir de 4 à 5000 pieds au moins. Un peu au delà de Heng-chan-hien, j'ai vu avec le binocle la rive blanche de coquilles. Nous avons amené immédiatement les voiles et abordé. Sans exagération, j'eusse pu en charger ma barque. J'ai cherché et fait chercher les espèces douteuses trouvées plus bas, et j'ai eu le plaisir d'en rencontrer un nombre suffisant pour mon édification et celle d'autrui. Ce soir j'ai envoyé un morceau de sucre noir à mon brigadier qui est enrhumé: ce dont il est fort content.

(14-) J'ai acheté une brême de 4 livres, à 60 sapèques la livre: un peu plus loin, nous avons dévalisé un pêcheur au carelet et lui avons pris 33 livres de poisson: une carpe de 11 livres, quelques magnifiques poissons scientifiques (2 espèces) de cette rivière, et du fretin. Mes hommes sont fortement occupés à vider et écailler tout cela: pour moi j'ai prélevé ma part et l'ai logée dans des vases à vin. Mon majordome est furieux de ce que l'on ne vende le vin que 20 sapèques la livre: c'est de l'eau pure évidemment, dit-il: or il a l'eau pure en horreur. N'importe, pas moyen de faire autrement!

Nous couchons à 45 lis de Heng-tch'eou-fou. Les collines assez nues sont du grès rouge à strates peu épais. Ces collines tout le long de la rivière subissent le sort de toutes celles d'où le bois peut s'exporter facilement: elles sont dénudées.

Rien de nouveau dans les coquillages, si ce n'est une fort jolie variété d'une excessivement abondante espèce en cette rivière. Les gens de Tong-tch'eou-fou me disent qu'il y en a beaucoup chez eux: or ils sont près du Kouang-si. Il serait curieux de voir si les productions des deux bassins sont les mêmes: le bassin de la rivière Siang et celui de la rivière de Canton, où se jette celle de Kouei-lin.

(15-) Arrivée à Heng-tch'eou-fou à 3 hs. J'ai pris congé de mes gendarmes à notre satisfaction mutuelle: je n'ai eu qu'à me louer d'eux. Si je veux encore monter ce qui est probable, on me donnera une autre escouade. J'ai trouvé le Coadjuteur de Mgr. Navarro dans la petite résidence à 2 lis de la ville. A demain les informations.

(16-) J'apprend qu'il y a des chrétiens et un missionnaire dans les montagnes de Tong-tch'eou-fou: mais là seulement dans la région des montagnes. Je me prépare donc à remonter jusqu'à Ki-iang. (marqué Kous sur la carte anglaise). De là je gagnerai la résidence du P. Lo. Mais je crois, d'après les apparences, ne pas trouver plus qu'au Kiang-si. Cependant il faut voir. On extrait dans cette région du fer, du plomb et du soufre. Le gouvernement se réserve la propriété du soufre. On extrait aussi de l'argent et de l'or. (17-18-) Visité à Monseigneur Navarro, Vicaire apostolique du Hou-nan. Le pays est complètement cultivé, et souvent en terrasse. L'église est située au fond d'une vallée plate et fort belle au goût chinois, bien que les architectes de profession ne lui accordassent probablement

pas le premier prix. Je n'ai rien vu de remarquable. La population d'après ce que m'a dit Mgr Navarro, serait originaire du Chen-si; au moins la famille chrétienne de ce quartier. Ils seraient venus au commencement des Ming, à la suite de l'extermination générale des habitants anciens. Ce qu'il y a de curieux, c'est la prompte transformation du langage! A Si-ngan-fou on parle la langue commune, et ici c'est un patois qui a beaucoup d'analogie avec ceux du Kiang-nan, bien qu'il s'en éloigne en plusieurs points. Qu'est-ce qui a changé? Le Nord ou le Sud? - Les braves, pendant mon absence sont venus me saluer: tous grillent d'envie de me conduire jusqu'au bout du monde: c'est admirable. Il paraît que là-haut il y a de vrais tigres que les chinois confondent souvent de nom avec la panthère: Dieu me garde de ces aimables hôtes des solitudes.

(20-) Après mûre délibération, je descends la rivière. Les ordres étaient donnés pour me conduire à Ki-iang: le brigadier Chen est venu me présenter ses respects, et je lui ai dit que je le remerciais. En effet, je puis monter plus ou moins difficilement: mais il y a danger réel à descendre quand l'eau aura crû. Un vieux batelier chrétien qui connaît parfaitement les eaux du Kouang-tong et du Kouang-si, m'a assuré qu'il m'était impossible avec cette barque de remonter plus de 30 lis. D'ailleurs, il est fort incertain que les montagnes soient plus fertiles que les voisines du Kiang-si: c'est ici la saison des pluies, et il y a fort peu de chrétiens pour me recevoir. Donc je descends. Ma mission principale est accomplie: je connais les mulettes et les poissons de ce cours d'eau.

Je couche à l'embouchure de la rivière appelée Lei: et j'espère être délivré de l'aimable surveillance des braves! Ils n'ont probablement point reçu l'ordre de m'accompagner en descendant: aussi, ils n'ont pas insisté. Dans la page précédente, actuellement en route pour Chang-hai, j'ai dit que la province avait été repeuplée par les habitants du Chen-si: c'est une erreur. Ils sont venus ici de Ki-ngan-fou (Kiang-si), prononcé plus ou moins Tsi-ngan-fou, et j'avais compris Si-ngan-fou! Cependant, depuis j'ai demandé à d'autres: ils sont originaires de Tchang-king-fou, au Tché-li. Or il était curieux de comparer la langue de mon catéchiste qui est du Pao-king-fou, et la leur. Eux-mêmes en étaient étonnés: et cependant ils sont bien Kiang-king, compatriotes de villages! Lesquels ont changé? Je le demande aux savants. Je m'explique alors facilement que les dialectes soient voisins de ceux du Kiang-si puisqu'ils en sont originaires. On mange ici la mauve (M. mauritiana?) tout comme au Kiang-si: c'est un légume qu'il est inutile d'introduire, on le comprend aisément, bien que les fruits de certaines malvacées soient excellents à manger (certains hibiscus.) J'ai vu aussi la bette blanche, la moutarde et le pei-tsai dans les potagers. (21-) Nous couchons à 60 lis de Heng-tch'eou. J'ai fait arrêter en face d'un petit ruisseau qui se jette dans la rivière: il y a un petit village. Il se trouve qu'à mon insu ce sont des chrétiens. Il y a une église à 7 lis d'ici. Je profiterai de cette occasion pour faire chercher une curieuse anodonte naturellement vernissée dont je n'ai que trois échantillons. J'ai tiré une fort jolie grive à ventre blanc et à poitrine et flancs jaune-souci. Malheureusement le plomb a fait balle: et la peau sera en mauvais état. Je suis on ne peut plus heureux que mes gendarmes m'aient abandonné à la férocité des naturels du pays. S'il ne pleut pas trop, je vais descendre fort tranquillement. (22-) Je suis allé à Tsai-song, où j'ai rencontré les R.R. P.P. Pascal et Innocent, Franciscains récollets. J'ai été fort heureux de la réception fraternelle qu'ils m'ont faite.

En montant une colline j'ai ramassé une valve d'une mulette intéressante dont quelques personnes à Paris ne veulent pas faire une espèce. J'ai fait chercher dans le petit ruisseau qui coule au milieu des rizières et un enfant m'en a trouvé 7 ou 8. Seulement la pluie qui a fait croître le petit ruisseau n'a pas permis d'en récolter davantage. Dans ce cas, comme dans bien d'autres, ce qui manque c'est ou la notion exacte de l'espèce, ou l'expérience directe. Dans l'hypothèse Darwinienne, cette mulette aurait été transportée dans ce ruisseau en la personne de ces progéniteurs, et afin de lutter avec avantage pour l'existence aurait fini par devenir une fort jolie coquille au lieu de l'informe Ub. Leai de la grande rivière et dont on veut qu'elle soit une variété. Pour moi simple chercheur, je la prends telle qu'elle est ici, au Kiang-si, au Ngan-hoei, et ailleurs probablement et je l'appelle Ub. montanus, car c'est bien celle qui se contente le mieux. Elle n'a presque jamais d'eau et est obligée de se refugier dans les caves des petits ruisseaux artificiels qui servent à décharger le trop plein des rizières, et réciproquement, par des barrages, à faire monter l'eau dans les champs. Mais les grandes eaux ne remontent jamais là. J'ai pu obtenir un beau mâle du Bulus japonicus ? à la grande joie des laboureurs qui ont fait des grands éloges de mon coup d'œil. Cet oiseau vit actuellement de grenouilles que découvre un peu avant le temps, le soc de la charrue: car on est fort occupé à retourner les rizières en ce pays. J'ai aussi tiré le Parus remustulus : et je suis toujours d'opinion que la femelle diffère considérablement du mâle. Si la pluie cesse, je veux vider cette question importante.

(25-) Je suis rentré à bord avec un peu de fièvre. La pluie est continuelle : on ne peut sortir : les habitants même cessent leur travail. Mais cette pluie est un bienfait pour le pays. Hélas ! la belle rivière aux eaux bleues est devenue un torrent de boue jaune et ocreuse !

(28-) Ces jours-ci nous descendons contre le vent, tantôt à la rame, tantôt à la voile. Nous avons passé les lieux difficiles, et vu une barque coulée sur les roches depuis peu. J'ai cueilli en pleine fleur le Daphné japonica : les corolles sont d'un blanc de lis, et fort parfumées. Il est des terrains calcaires, tandis que le D. genkoua est de partout, et le beau Daphné jaune (Edgeworthia) est des hautes montagnes granitiques. Je ne connais que ces trois là dans la Chine centrale. Bien m'en a pris de récolter des coquilles en montant : le lit de la rivière est actuellement plein jusqu'aux berges. Si la pluie est tombée de la même façon dans le Yen-Kiang, je ne pourrai juger de sa faune coquillière : je le regrette peu, car je ne puis pénétrer fort loin à cause des rochers qui obstruent le cours de cette rivière assez longue d'ailleurs.

(Mars-2-) Arrivée à Siang-Kan vers 3 heures. La rivière ici a des vagues très-fortes et est maintenant très-profonde. J'ai amarré près de mon conducteur en amont. Hier, j'ai rencontré celui qui a escorté Mr. Richthofen jusqu'à Siang-Tan, et lui ai donné la traduction de quelques lignes en anglais écrites sur sa carte de visite. Ce Capital fellow était si bien apprivoisé avec les grands hommes d'Europe qu'il m'a amené sur place les deux gouverneurs du village, et m'a demandé du vin. Je l'ai gratifié d'un petit verre de vin rouge : il en eut préféré d'autre. (3-) Arrivée a Ichang-cha à 5 heures. Une canonnière, commandée par Yé-Tao-ié était aux aguets et est venue à ma rencontre. Je vais encore probablement avoir les honneurs de la guerre : nous verrons ! - La rivière, ou si l'on veut, la rade de Ichang-cha présente le soir un coup d'œil fort animé : c'est de toutes parts des points lumineux fixes ou mobiles : les soldats battent le quart, les marchands offrent le

sacrifice usuel de pétards et de papier brulé : les canots vont et viennent : on joue de la guitare, on chante, on crie, on se dispute : tout cela sous un ciel constellé, et sur la surface d'une rivière de 3 à 400 mètres de large, sur 2 kilom. de long.-- Je vais dormir en paix sous la haute protection de deux tambours que l'on bat à tribord et à babord ! Les pilous n'y peuvent rien. (4-) Je suis parti de Tchang-cha à 2 heures, après m'être assuré que le fils du maire de Tong-Kouan ne casserait pas mes vitres à la prochaine halte que je ferai devant ses poteries.

Juste au moment où j'ordonnais de lever l'ancre, mon brigadier d'aval (car je suis de nouveau entre les mains de la gendarmerie aquatique) nous a crié d'attendre : que la chaloupe de Tcheng, général de la division de Tchang-cha, passait l'eau. Je n'ai eu que le temps de rentrer mon dîner à l'arrière, et deux grands hommes avec un élève entraient dans ma chambre. Nous nous sommes séparés bons amis. J'ai eu affaire à plus forte pièce que je ne pensais.

Le compagnon du général est un jeune homme du grade de Tché-fou, surintendant des canaux du Hou-nan, et employé à la trésorerie : fort bon ton d'ailleurs, et distingué comme un gentilhomme.

Je suppose que c'est le vieux trésorier qui aura voulu savoir quel était l'européen qui avait l'honneur de le connaître. Quoiqu'il en soit, je n'ai pu l'éviter : on m'accompagne par la route S.O. du lac jusqu'aux frontières de la province : mon brigadier est un bouton rouge, ancien brave de je ne sais quelle invincible armée : il a cinquante cinq ans : il est court et trapu, légèrement grisonnant.

Comme il n'a ni feu ni lieu le gouvernement honore son bouton et lui donne 30 francs par mois, plus le logement sur une barque. - Nous avons fait 30 lis, et sommes en plaine ; les saules bordent le petit canal, et tout est redevenu prosaïque.

(5-) Seconde journée de fort vent de Sud : et c'est heureux pour refouler les eaux de l'un des bras de la rivière Lo : actuellement nous sommes dans le bras qui coule directement dans le lac Tong-ting, en passant par Uen-kiang-hien. La gendarmerie s'émancipe : le bouton rouge ayant pris les devant couche à un quart de lieue de nous : car je me soucie peu de sa protection, et, sans doute, il n'y a pas lieu de me protéger. J'ai pu obtenir le mâle du faucon pélerin, et une crejserelle de marais. Demain je veux voir si je puis avec des chevrotines et le fusil n° 8. obtenir un grand rapace qui n'est pas l'Haliaetus albicilla, autant qu'on en peut juger à la distance convenable qu'il maintient entre lui et ses amateurs. L'eau baisse un peu : mais nous ne pouvons maintenant rester à sec.

(6-) Décidément, le gouvernement du Hou-nan n'a plus rien à craindre de moi ! La barque de M. Bai, bouton rouge, est bel et bien restée à Uen-kiang, et je suis passé devant la ville sans plus entendre parler de rien. Serait-ce que le pays où je vais est plus paisible ? Ou bien tout ce luxe de précautions vient-il de la crainte de quelque révolte que les Européens dirigeraient ? Je ne sais rien : le fait est que nous marchons fort paisiblement dans la queue sud-ouest du lac Tong-ting.

Elle ressemble à une grande et paisible rivière : les bords sont des berges de terre rouge d'environ cinq mètres de hauteur et bien boisés. Les habitants sont naïfs. J'ai tiré un garrulax. Ils semblent communs par ici. Nous n'avons pas marché, à cause du grand vent de Sud Ouest qui maintenant nous est contraire.

(7-) Fait aujourd'hui environ 80 lis vers l'O.N.O. dans les méandres que forme le chenal creusé par la rivière Uen. Pendant que l'on achetait des vivres, j'ai été faire un tour et ai rapporté un geai, fort semblable au nôtre : il en diffère cependant un peu: une tourterelle faite comme le Turtur gelastis, mais plus petite et plus jolie : je ne la connais pas : et enfin une variété albine de la Motacilla alboïdes : c'est-à-dire que toutes les parties noires sont blanc pasé. En route j'ai tiré le Circus æruginosus : je ne l'avais pas encore, je crois. Le peuple récolte actuellement les jeunes pousses d'une armoise qui croit abondamment parmi les roseaux : cette herbe amère est fort estimée : on récolte aussi dans les marais un Cardamine avant que la tige n'ait poussé.

Dans cette partie du lac il y a quelques espèces de mulettes des plus communes. Le lac s'est élargi: on n'en voit plus les rives depuis longtemps.

Mais les tempêtes y sont encore peu à craindre vu qu'il n'y a qu'une immense et verdoyante prairie de carex. Ce carex aux feuilles longues et minces se coupe comme chauffage : les buffles amis le mangent fort bien. (8-) Aujourd'hui la pluie et le vent contraire nous ont contraints d'arrêter à 11 heures près d'un petit bourg. Le pays où nous sommes ressemble plus au Hou-pé qu'au Hou-nan : la langue est meilleure et se reconnait du premier coup. Cela tient sans doute à l'origine des habitants.

(9-) Nous mouillons à Long-iang-hien à 7 heures du soir, après une journée pluvieuse à la cordelle. La rivière est fort belle : la campagne ne donne que du riz. (10-) A 6 heures du soir nous arrivons à Nieou-pi Kan. C'est l'une des branches de la rivière Uen qui est en communication avec les eaux du Hou-pé. L'eau a monté considérablement : donc ma campagne coquillière en ce pays est finie. C'est la rivière Siang qui a le prix. J'y ai trouvé trois nouvelles mulettes, et dans les champs deux anodontes douteuses. Il est fort possible qu'en remontant les rivières jusqu'à leur source on trouva davantage : mais pour cela il me faut une barque locale : et mes ressources actuelles ne me permettent pas deux barques. Je vais donc prendre la route du Hou-pé : c'est 50 à 60 lieues jusqu'à Kin-tcheou-fou.

(11-) Assez bonne journée à force de petites bordées dans le bras du Uen-kiang qui nous porte à grand courant dans le Yang-tze.

La nuit a été très-orageuse : les éclats du tonnerre se sont succédé sans interruption jusqu'à 7 heures. - J'ai tiré un bel oiseau de la famille des Coucous : mes hommes en me l'indiquant dans l'herbe le prenaient pour un faisan : c'est le Centropus rufipennis (Illig), bien que ses dimensions soient un peu différentes. Je ne m'attendais pas à cette capture en plaine.

(12-) Coucher à la douane de Kiang-k'eou.

Le village entier est venu me voir : c'est un fort bon peuple. Depuis plusieurs jours les hirondelles et le vanneau gris (Lobivanellus inornatus) sont arrivés: les saules pleureurs embaument les rives de leurs chatons dorés : donc, malgré les terribles orages de nuit, nous arrivons vers le printemps. D'ailleurs, ce jeune Printemps, à reçu l'invitation formelle de revenir le 5 Février dernier : et il a dû faire sa rentrée au Hou-nan le 6. Du moins c'est la conviction des mandarins de Tchang-cha.

Ils ont été fort surpris quand je leur ai dit que le printemps n'arrivait en Europe que le 21 Mars. Ils auront sans doute attribué cela à la distance qui

nous sépare, malgré mes affirmations qu'il arrivait 7 ou 8 heures plutôt chez nous que chez eux. Nous avons maintenant un rude courant à remonter : c'est celui de la rivière Ling se rendant dans le lac Dong-ting. (13-) Nous couchons au milieu des roseaux, près d'une ferme et d'une barque du Hou-nan. L'eau ici est moins rapide. Mes gens m'ont trouvé une petite mulette de montagne que je n'avais pas vue, je crois, jusqu'ici.

P. M. Heude,
S. J.

La suite à la prochaine livraison.

A.M.D.G.

Aleph 2861077
11-14714 1823-1875